UnissResearch

Università degli studi di Sassari

Khanoussi, Mustapha; Ruggeri, Paola; Vismara, Cinzia a cura di (1996) *L'Africa romana: atti del 11. Convegno di studio*, 15-18 dicembre 1994, Cartagine, Tunisia. Sassari, Editrice Il torchietto. V. 1, 587 p., [72] c. di tav.: ill. (Pubblicazioni del Dipartimento di Storia dell'Università di Sassari, 28.1).

http://eprints.uniss.it/4876/

Documento digitalizzato dallo Staff di UnissResearch

L'Africa romana

Atti dell'XI convegno di studio
Cartagine, 15 - 18 dicembre 1994

a cura di Mustapha Khanoussi,
Paola Ruggeri e Cinzia Vismara

*

Editrice Il Torchietto - Ozieri

Pubblicazioni del Dipartimento di Storia
dell'Università degli Studi di Sassari

28.

Atti dell'XI convegno di studio su «L'Africa romana»

Cartagine, 15-18 dicembre 1994

a cura di Mustapha Khanoussi, Paola Ruggeri e Cinzia Vismara

L'Africa romana

Atti dell'XI convegno di studio
Cartagine, 15 - 18 dicembre 1994

a cura di Mustapha Khanoussi,
Paola Ruggeri e Cinzia Vismara

*

Editrice Il Torchietto - Ozieri

Présentation

En 1984, Marcel Le Glay m'apprit qu'il avait participé en décembre précédent, à Sassari, à une petite rencontre d'un grand intérêt consacrée à l'Afrique antique. Très vite parurent les actes, L'Africa Romana, I, *avec déjà une qualité d'impression qui ne devait jamais se démentir. Actes modestes, avec seulement huit communications, dont une consacrée à la Sardaigne, et quatre dues à des savants tunisiens qui, d'emblée, s'étaient ralliés avec enthousiasme à l'initiative d'Attilio Mastino. On connaît la suite: les colloques successifs de* L'Africa Romana *sont devenus un événement majeur pour les spécialistes de l'Afrique et de la Sardaigne antiques, les participants se sont multipliés, la série des actes est désormais une publication de référence fondamentale, «un monument de la science contemporaine» a pu écrire André Chastagnol dans la présentation du VIII^e^ colloque.*

Les actes du X^e^ colloque avaient rassemblé plus de 80 communications; les actes publiés ici en regroupent 150. Une telle réussite est d'abord due à la détermination et à l'énergie d'Attilio Mastino et de toute l'équipe qui l'entoure. Ajoutons que l'agrément d'une très courtoise hospitalité a permis, au cours des années, aux participants réguliers et à ceux qui, en grand nombre et de multiples nations, se sont joints à eux, de tisser des liens d'amitié et de fructueuse coopération.

Le grand événement de ce XI^e^ colloque a évidemment été son lieu de réunion, dans la capitale de l'Afrique antique. Nos collègues tunisiens avaient fidèlement participé aux colloques précédents, depuis 1983, et leur hospitalité chaleureuse nous a permis, onze ans plus tard, de nous reunir à Carthage, de découvrir ou de retrouver les grandes nouveautés dues à la campagne internationale de fouilles patronnée par l'Unesco. Paradoxalement, jamais n'était apparu aussi nettement que lors de ce colloque, réuni pourtant aux sources africaines, l'élargissement géographique de notre champ d'études. On trouvera ici des communications qui concernent non seulement l'Afrique et la Sardaigne, mais aussi la Sicile et la Corse, l'Espagne et la Lusitanie. On constate ici que les colloques de L'Africa Romana *sont devenus dans nos disciplines*

un événement qui concerne en fait tous les spécialistes du monde romain. Le titre même du colloque l'atteste, en associant aux «province romane del Nord Africa» l'ensemble du «Mediterraneo». Nous devons saluer en particulier la fidèle et active participation de nombreux savants espagnols. Pour l'Afrique, la collaboration de plusieurs archéologues algériens, en dépit des difficultés dues aux événements actuels, a constitué un espoir en un avenir pacifique.

On ne saurait, en quelques lignes, donner une image fidèle d'un ensemble de travaux aussi riche. Les communications concernent de nombreuses techniques, l'agronomie et les techniques agricoles, l'hydraulique, les carrières, l'architecture, la céramique. Pour les sciences, on notera le nombre des études consacrées à la géographie et à la cartographie. Sans nul doute, ces actes vont constituer dans tous ces domaines une publication de référence essentielle. Enfin, selon une tradition désormais bien établie, on trouvera ici de précieuses nouveautés épigraphiques (en Cyrénaïque et en Proconsulaire).

Au seuil de ces actes, je voudrais évoquer la mémoire d'un homme de science africain dont la carrière se déroula sur les deux rives de la Méditerranée, et placer en quelque sorte sous ses auspices nos travaux sur les sciences et les techniques dans l'Afrique antique. Helvius Vindicianus *devint proconsul d'Afrique en 379 ou 380. Son gentilice,* Helvius, *a été révélé par une dédicace à Théodose trouvée à Mustis et naguère éditée par Azedine Beschaouch*[1], *mais le personnage était déjà bien connu. Il couronna dans le théâtre de Carthage le futur évêque d'Hippone, alors professeur de rhétorique à Carthage, vainqueur dans un concours de poésie dramatique*[2]. *Entré dans la familiarité du proconsul, Augustin eut avec lui de nombreux entretiens, au cours desquels* Vindicianus *tenta de le détourner des spéculations astrologiques dont il était alors entiché. Du coup, Augustin commença à douter des mythes astraux professés par les manichéens: les éclipses se révélaient des phénomènes naturels et prévisibles, et non l'invasion du ciel par les forces du Prince des Ténèbres*[3]. *Si* Vindicianus, *en lui révélant une conception scientifique du monde, eut une influence très importante sur son évolution intellectuelle, c'était qu'il était lui-même un homme de science, «le plus grand médecin de notre époque» a dit Augustin*[4].

Des fragments de son œuvre médicale nous sont parvenus, et les manuscrits qui les transmettent l'appellent Vindicianus Afer[5]: *cet homme que son disciple* Theodorus Priscianus *appelle, comme Augustin, le plus grand médecin de son temps, était donc d'origine africaine. Il adressa une dissertation médicale à un empereur Valentinien (le premier ou le deuxième du nom), où lui*

est donné le titre de comes archiatrorum, *ce qui montre qu'il exerçait alors dans le palais impérial*[6]. *A ce titre, il fut le destinataire d'une constitution de Valentinien II émise en 379, et concernant les privilèges des médecins officiels (archiatres) exerçant au Palais (*C.Th., *XII, 3, 12). Il avait été intégré dans l'ordre sénatorial élargi à l'époque tardive, comme le montre le proconsulat qu'il exerça dans sa région d'origine: l'empereur avait manifesté l'estime et la reconnaissance qu'il lui vouait en le désignant pour cette haute fonction très honorifique qui, au Bas-Empire, pouvait être attribuée à n'importe lequel des nombreux* consulares, *et non plus seulement, comme sous le Haut-Empire, à d'anciens consuls effectifs. Son élève* Theodorus Priscianus *était peut-être Africain lui aussi. Il se peut qu'ils aient appartenu à l'école de médecine qui se développa à* Sicca Veneria *(aujourd'hui Le Kef, en Tunisie), et d'où sortit au V^e siècle* Caelius Aurelianus, methodicus Siccensis, *qui traduisit en latin des ouvrages médicaux grecs, en particulier ceux de Soranos d'Éphèse*[7]. *Ces médecins africains se rattachaient à l'école des* methodici, *et ils semblent avoir joué un rôle déterminant dans l'émergence d'une médecine de langue latine.*

L'exemple de Vindicianus *manifeste comment, sous l'empire romain, les échanges intellectuels et scientifiques étaient habituels entre les rives septentrionale et méridionale du* mare nostrum. *Or il en fut de même par la suite: pensons à la connaissance de l'œuvre des médecins grecs, parvenue en Occident au Moyen Age par l'intermédiaire des traductions qu'en avaient faites les savants arabes. Notre rencontre de Carthage s'inscrivait donc dans une longue et féconde tradition.*

Elle fut couronnée par un important événement: la signature d'un accord de coopération entre l'Institut National du Patrimoine de Tunisie et l'Université de Sassari, en vue de l'organisation d'un chantier de fouilles archéologiques sur le site de l'antique Uchi Maius*: site assurément fort riche, d'où proviennent d'importantes inscriptions, mais bien négligé jusqu'à présent par les archéologues.*

Ainsi, l'initiative prise en 1983 par Attilio Mastino aura permis, non seulement de rythmer par de fructueuses rencontres annuelles ainsi que par de riches et ponctuelles publications le travail des spécialistes, mais aussi de partir sur le terrain à la découverte de données inconnues, issues de cette terre d'Afrique qui, disait déjà Hérodote «apporte toujours quelque chose de nouveau».

CLAUDE LEPELLEY

[1] *A.E.*, 1968, 602 ("Karthago", 14, 1968, p. 209-212).

[2] AUGUSTIN, *Confessions*, IV, 3,5.

[3] *Ibidem*, V, 7.

[4] *Ibidem*, IV, 3, 5: «*...vir sagax, medicinae artis peritissimus, atque in ea nobilissimus*»; *Epist.* 138, 3 (*C.S.E.L.*, 44, p. 128) «*... magnus ille nostrorum temporum medicus Vindicianus*».

[5] On trouve ces fragments dans l'édition des *Physica* de *Theodorus Priscianus* par V. ROSE, Teubner, 1894, p. 425-492 («*Vindiciani Afri expositionis membrorum quae reliqua sunt*»). Son éloge par *Priscianus* se trouve *ibid.*, p. 251. Il est également appelé *Vindicianus Afer* dans CASSIUS FELIX, *De medicina*, éd. V. Rose, Teubner, 1879, p. 64. Cf. *R.E.*, IX, A 1, 29-36.

[6] Dans MARCELLUS EMPIRICUS, *Liber de medicamentis*, éd. G. Helmreich, Teubner, 1889, p. 21.

[7] Cf. *P.L.R.E.*, II, p. 201; M. SCHANZ, *Gesch. der Röm. Litter.*, IV, 2, 1131.

XI CONVEGNO INTERNAZIONALE DI STUDI SU
«L'AFRICA ROMANA»

La scienza e le tecniche nelle province romane del Nord Africa e nel Mediterraneo

Cartagine, 15-18 dicembre 1994, Hotel Amilcar

con il patrocinio dell'Association Internationale d'Épigraphie Grecque et Latine

Calendario dei lavori

Giovedì 15 dicembre ore 16,30, châlet:

Presiedono Attilio Mastino e Mounira Rihai.

— *Saluto* del prof. Abdelaziz Daoulatli, direttore dell'Institut National du Patrimoine di Tunisi.
— *Saluto* del prof. Attilio Mastino, direttore del Dipartimento di Storia dell'Università di Sassari.
— *Saluto* della prof. Cinzia Vismara, direttore del Centro di Studi interdisciplinari sulle Province Romane dell'Università di Sassari.
— *Saluto* del prof. Marc Mayer, in rappresentanza dell'Association Internationale d'Épigraphie Grecque et Latine.
— *Saluto* del dott. Francesco Caruso, Ambasciatore d'Italia a Tunisi.
— *Saluto* del prof. Ercole Contu, decano della Facoltà di Lettere e Filosofia nell'Università di Sassari.
— *Saluto* del prof. Giuseppe Contu, professore di Lingua e Letteratura Araba dell'Università di Sassari.
— *Messaggio scritto* del prof. Géza Alföldy (Heidelberg).
— *Intervento* del prof. M'Hamed Fantar, dell'Institut National du Patrimoine di Tunisi, che presenta il volume *"L'Africa Romana"*, X (Atti Convegno Oristano 1992), a cura di Attilio Mastino e Paola Ruggeri.
— *Intervento* della prof. Cinzia Vismara, che presenta i volumi *«Tecnica e tecnologia nelle società antiche»* di Alessandra Gara e *«La tecnica in Grecia e a Roma»* di Giusto Traina.
— *Intervento introduttivo* del prof. Hédi Slim (Tunisi): *Pour promouvoir une recherche plus approfondie sur les mines et la métallurgie dans l'Afrique romaine* (testo non pervenuto).
— *Intervento introduttivo* del prof. Giampiero Bozzolato, segretario del Centro per lo studio della nozione di spazio e di tempo (CISST) di Brugine.

Giovedì 15 dicembre, ore 18,30, châlet:

I Sessione (La scienza e le tecniche nelle province romane del Mediterraneo).

Presiedono José María Blázquez Martinez e Jehan Desanges.

I,1. Aspetti generali.

— Yann Le Bohec (Lyon): *Apulée et les sciences dites exactes*;
— Maurice Lenoir (Parigi): *Aspects de la transmission du savoir technique*;
— Giusto Traina (Perugia): *Sguardi orientali sulla tecnica dei Rum* (testo non pervenuto);
— Guadalupe López Monteagudo, María Pilar San Nicolás Pedraz (Madrid): *Los Sabios y la Ciencia en los mosaicos romanos*;
— Alain Rebourg (Lille): *L'artisanat de Carthage romaine: chronologie, topographie et nature des ateliers* (testo non pervenuto);
— Iohannes Irmscher (Berlin): *Das römische Karthago als Zentrum der Wissenschaften*;
— Konrad Vössing (Aachen): Africa, nutricula causidicorum ? *Die römische Jurisprudenz in Afrika* (testo scritto).

ore 21,00 - Cena e spettacolo folkloristico.

Venerdì 16 dicembre, ore 8,30, Salle de conférence:

I Sessione (La scienza e le tecniche nelle province romane del Mediterraneo).

Presiedono Marc Mayer e Mario Amelotti.

I.1. Aspetti generali.

— M'hamed Fantar (Tunis): *Signatures d'artisans puniques* (testo non pervenuto);
— Livio Zerbini (Sermide): *Tecnica ed artigianato nell'epigrafia africana: grammatici, retori, "magistri"*;
— José D'Encarnaçao, Catarina Cunha Leal (Coimbra): *Technique et métiers dans l'épigraphie romaine de l'occident hispanique*;
— Joan Gómez Pallarès (Barcelona): *El dossier de los Carmina Latina Epigraphica sobre mosaico del Norte de África (con especial atención a la Tripolitana, Bizacena y África Proconsular)*;
— Ahmed Ferjaoui (Tunisi): *Le travail du lapicide: à propos d'une inscription punique inédite* (testo non pervenuto);
— Maria Giulia Amadasi Guzzo (Roma): *Osservazioni sull'incisione delle iscrizioni in fenicio-punico* (testo non pervenuto);
— Antonio Sartori (Milano): *La composizione delle epigrafi latine: un'accorta tecnica spontanea*;
— Ahmed Siraj (Toulouse): *Les techniques de l'écriture antique: à propos d'un manuscrit arabe de la Bibliothèque nationale de Paris*;

— Françoise Gury (Paris): *Le métier d'astrologue*;
— Ali Guerbabi (Timgad): *Chronometrie et architecture antiques, II: Le* gnomon *de la place du Capitole de Lambaesis* (testo non pervenuto);
— Gianna Dareggi (Perugia), *Aspetti tecnici e funzione sociale dell'organo nel mondo ellenistico-romano* (testo scritto).

Discussione:
— sulla relazione Sartori: Marc Mayer (Barcelona).

Presiedono Daniele Foraboschi ed Habib Ben Hassen.

I.2. Geografia

— Giovanni Uggeri (Firenze): Stadiasmus Maris Magni*: un contributo per la datazione*;
— Olivier Devillers (Liège): *Les principales problématiques relatives au Périple d'Hannon* (comunicazione non svolta);
— Mohamed Majdoub (Mohammedia): *La Maurétanie et ses relations commerciales avec le monde romain jusqu'au I^er s.av. J.-C.*;
— Vito Antonio Sirago (Bari): *Il contributo di Giuba II alla conoscenza dell'Africa* (testo scritto);
— Luis A. García Moreno (Alcalá de Henares): *La República romana tardía y el conocimiento geográfico y etnográfico de Africa*;
— Michele R. Cataudella (Firenze): *Geografia greca e geografia punica a proposito della costa settentrionale dell'Africa nei trattati fra Roma e Cartagine*;
— Francesco Prontera (Perugia): *Note sul Mediterraneo occidentale nella cartografia ellenistica*;
— Jehan Désanges (Paris): *Géographie de l'Afrique et philologie dans quelques passages de la Chorographie de Méla*;
— Serena Bianchetti (Firenze): *Esplorazioni africane di età imperiale* (*Tolomeo*, Geogr. I, 8, 4);
— Olivier Jehasse (Corte): *La géographie linguistique de la romanité corse* (testo non pervenuto);
— Marina Sechi Nuvole (Sassari): *Descrizioni e rappresentazioni dell'ecumene nella geografia cristiana* (testo scritto).

Discussione.

Venerdì 16 dicembre, ore 8,30, Bar Américain:

Presiedono Lellia Cracco Ruggini e Joyce Reynolds.

I,7. Urbanistica, tecniche costruttive.

— Yemouna Rebahi (Tipasa): *Urbanisme en Maurétanie: échelles puniques et apport africain* (comunicazione non svolta);

— Giorgio Gullini (Torino): *La scienza delle costruzioni nell'architettura romana d'Africa* (comunicazione non svolta);
— Karen E. Ros (Bloomington): *Vitruvius and the Design of the Carthage Theater*;
— Eric Haldenby (Waterloo, Canada): *The Odeon at Carthage* (testo non pervenuto);
— Roger Hanoune (Lille): *Un dessin d'architecture au théâtre de* Bulla Regia *(Tunisie)*;
— Naïdé Ferchiou (Tunisi): *Les représentations du niveau* (libella) *sur des reliefs de Proconsulaire* (comunicazione non svolta);
— Paolo Filigheddu (Tübingen): *I materiali edilizi nella lessicografia fenicia attraverso le fonti letterarie ed epigrafiche* (comunicazione non svolta);
— Lietta De Salvo (Messina): «Artifices ... vacare praecipimus»*: esenzioni fiscali in C.Th. 13.4.2* (comunicazione non svolta);
— Vincenzo Aiello (Messina): *Costantino e gli* architecti *d'Africa: a proposito di C.Th. 13.4.1* (comunicazione non svolta);
— Elizabeth Fentress (Roma): *La muratura in "pisé de terre" in epoca romana: tecnica e sviluppi* (testo non pervenuto);
— Pierre Morizot (Paris): *L'emploi d'éléments "prefabriqués" comme technique africaine de construction*;
— Marcello Spanu (Roma): *L'*opus reticulatum *e* mixtum *nelle province asiatiche* (testo scritto);
— Sebastian Storz (Roma): *L'uso di tubi fittili e lo sviluppo di nuove forme delle volte* (testo non pervenuto);
— Vanni Beltrami (Chieti): *Tin Hinan ed il monumento di Abalessa.*

Presiedono Ahmed Siraj e Nabib Kalala.

— Gérard Monthel (Châlon-sur-Saône): *Nouvelles observations sur le quartier NE de Volubilis: la maison de Flavius Germanus et aux Travaux d'Hercule* (testo non pervenuto);
— Maria Milvia Morciano (Firenze): *Finalità e tecniche delle fortificazioni del II secolo d.C. di* Tipasa (testo scritto);
— Olivier Jehasse (Corte): *L'architecture religieuse romaine de la fin de la République en Corse, Sardaigne et Toscane* (testo scritto);
— Dario Giorgetti (Bologna): *Note tecniche sulla struttura del tratto sud occidentale delle mura di Tharros* (testo non pervenuto);
— Marco Agostino Amucano (Sassari): *Il* castrum *di Sa Paulazza (Olbia): analisi icnografica e tecnico-costruttiva come elementi di valutazione cronologica* (testo non pervenuto);
— Margarita Orfila, Pablo Casado (Granada): *Cerámicas de vajilla durante el Bajo Imperio en Andalucía oriental. Relacion entre TSHTM y Producciones norteafricanas* (testo scritto);
— Antonella Mezzolani (Bologna): *Persistenza di tecniche edilizie puniche in età romana in alcuni centri della Sardegna*;

— Giuseppe Nieddu (Cagliari): *Le tecniche edilizie nella Sardegna romana* (comunicazione non svolta);
— Bianca Maria Giannattasio (Genova): Nora*: strutture ed elementi di attività produttive*;
— Giampiero Pianu (Perugia): *Tecniche edilizie a Villaspeciosa* (comunicazione non svolta);
— Lida Miraj (Durrës): *Tecniche edilizie a Durazzo* (testo non pervenuto);
— Xavier Dupré (Roma): *Tecniche edilizie a Tarraco* (comunicazione non svolta);
— Luis Plantalamor Massanet, Octavio Pons Machado (Maó, Menorca): *La ciudad romana de Mahón: estado dela cuestión*;
— Helena Frade (Coimbra): *La techique constructive de quelques monuments de la Lusitanie*;
— Athanassios Oekonomopoulos (Atene): *Technical Instruments in relation to the Different Building Stones and Qualities of Mortars, at the East Mediterranean Coasts (Greece - Middle East - Egypt) from Ist Century B.C. till the beginning of the 7th Century A.D.* (comunicazione non svolta);
— Letizia Pani Ermini (Roma): *Tecniche edilizie nella Sardegna di età vandalica e bizantina* (comunicazione non svolta);
— Federico Marazzi (Parma), Karen Diane Francis (London)*: L'eredità dell'antico. Tecnologia e produzione in un monastero imperiale carolingio: San Vincenzo al Volturno*;
— Giovanna Bonora Mazzoli (Milano): *Itinerari e strade nelle province romane dell'Africa del Nord: aspetti topografici e storici* (testo scritto);
— Giovanni Tore, Carla Del Vais (Cagliari): *Recenti ricerche nel territorio di Usellus*;
— Maurice Euzennat (Aix-en-Provence): *Méthodes d'observation et de prospection dans les provinces romaines d'Afrique du Nord* (comunicazione non svolta);
— Eliane Lenoir (Parigi): Banasa*: un exemple de prospection géophysique.*

Discussione:
— sulla comunicazione Monthel: Maurice Lenoir (Paris).

ore 13,30 - Pranzo ufficiale.

Venerdì 16 dicembre, ore 15,30, Salle de conférence:

Presiedono Olivier Jehasse e Ghaki Mansour.

I,3. Medicina e veterinaria.

— Heikki Solin (Helsinki): *Medici africani: studio di storia sociale* (comunicazione non svolta);
— Elena Pettenò (Venezia): *Acque termali e medici dell'Africa romana*;

— Santiago Montero (Madrid): *Medicina y superstición en el Africa romana: la hechicera Favilla*;
— Lidio Gasperini (Roma): *Medicina idroterapica e fangoterapia nel mondo romano occidentale* (testo non pervenuto);
— Anna Maria Piredda (Sassari): *La "malattia dell'anima" negli scrittori cristiani d'Africa* (testo scritto);
— Lucietta Di Paola (Messina): *La* reparatio veredorum*: il "caso" della Proconsolare* (testo scritto);
— Gabriella Focardi (Firenze): *Nemesiano: un africano del III secolo fra poesia e tecnica* (Cyn. *vv. 238-298: la cura dei cavalli*);
— Ida Mastrorosa (Firenze): *Dal* Cynegeticon *alla cinofilia: Nemesiano,* Cyn. *v. 108 ss.*;
— Joaquín Gómez-Pantoja (Alcalá de Henares): Arietes ex Africa;
— Piero Bartoloni (Urbino): *La pesca a Cartagine* (testo scritto).

Presiedono Lidio Gasperini e Roger Hanoune.

I,4. Agronomia.

— Olivier Devillers, Véronique Krings (Liège): *Autour de l'agronome Magon*;
— Neji e Ahlem Jalloul (Tunisi): *Les agronomes musulmans d'Occident et l'héritage antique* (testo non pervenuto);
— Marinella Pasquinucci (Pisa): *Aspetti tecnici della centuriazione nelle province romane* (testo non pervenuto);
— Jerzy Kolendo (Varsavia): Plostellum Poenicum*. La diffusion d'un instrument agricole dans la Méditerranée* (testo non pervenuto);
— Jesper Carlsen (Copenaghen): Saltuarii *in Roman North Africa* (comunicazione non svolta);
— José María Blázquez (Madrid): *Tecnicas agrícolas representadas en los mosaicos del Norte de Africa*;
— María Paz García-Gelabert (Madrid): *El carro como transporte agrícola en mosaicos y otras figuraciones plásticas de Roma y sus provincias del ámbito mediterráneo.*

Venerdì 16 dicembre, ore 15,30, Bar Américain:

II SESSIONE (Nuovi ritrovamenti epigrafici).

Presiedono Michele Cataudella e Aisha Ben Abed.

— Mohamed Fadel Ali (Cirene), Joyce Reynolds (Cambridge): *Inscriptions recently discovered in Cyrenaica*;
— Naïdé Ferchiou (Tunisi): *Glanes épigraphiques dans la région de Fahs-Bou Arada* (comunicazione non svolta);
— Mustapha Khanoussi (Tunisi): *Nouveaux chevaliers d'Afrique Proconsulaire* (comunicazione non svolta);

— Mustapha Khanoussi (Tunisi): *Nouveaux vestiges épigraphiques de la cité latine de* Capsa *(Gafsa), en Tunisie*;
— Zeineb Benzina Ben Abdallah (Tunisi): *Sidi Amor Jedidi,* civitas Sivalitana (testo scritto)
— Nacéra Benseddik (Alger): *A propos de* C.I.L. *VIII 9228*;
— Sandrine Agusta-Boularot, Mohamed Bousbaa (Aix-en-Provence): *Une inscription inédite de Cherchel (Algérie)*: Volusia Tertullina gramm(atica);
— Anna Leone (Roma): *Un'*adultera meretrix *a Bulla Regia: alcuni aspetti della città tardo antica* (testo scritto);
— Fathi Béjaoui (Tunisi): *Une nouvelle découverte d'époque byzantine à Haïdra*;
— Raimondo Zucca (Roma): *Testimonianze paleocristiane da Uchi Maius (Africa Proconsolare)* (comunicazione pubblicata in altro volume).

Discussione:
— sulla comunicazione Khanoussi: José D'encarnaçao (Coimbra);
— sulla comunicazione Ben Abdallah: Pierre Morizot (Paris);
— sulla comunicazione Zucca: Michele Cataudella (Firenze).

III SESSIONE (Aspetti generali, istituzionali, storici).
Presiedono Mohamed Fadel Alì e Zeïneb Benzina Ben Abdallah.

— Claudio Parisi Presicce (Roma): *La localizzazione del Giardino delle Esperidi e la fondazione di Cirene* (comunicazione non svolta);
— H. Ghazi-Ben Maïssa (Rabat): *Les origines du royaume d'Ascalis* (testo scritto);
— Samir Aounallah (Tunis): *Archéologie et littérature antiques: l'exemple d'Aspis et sa forteresse «punique»* (comunicazione scritta);
— Raimondo Zucca (Roma): Inscriptiones latinae liberae rei publicae Africae, Sardiniae et Corsicae (testo scritto);
— Ginette Di Vita Evrard (Paris): *Tribu impériale et promotion juridique* (comunicazione non svolta);
— Michel Christol (Parigi), Andreina Magioncalda (Genova): *I procuratori delle Mauretanie sotto Settimio Severo* (comunicazione non svolta);
— Sabine Lefebvre (Paris): *Observations sur une inscription honorifique de Carthage, mentionnant un procurateur*;
— Bengt E. Thomasson (Göteborg): *I questori d'Africa durante il principato*;
— Samir Aounallah (Bordeaux): Castella *et* civitates *dans le pays de la Carthage romaine*;
— Xavier Espluga, Isabel Pagán (Barcelona): Dispunctores *en* Mauretania Caesariensis *y en* Mauretania Sitifensis;
— Maria Ilaria Mura (Cagliari): *Le* tabellae defixionum *africane come fonte di storia sociale: nota preliminare.*

Discussione:
— sulla comunicazione Aounallah: Attilio Mastino (Sassari).

Prosecuzione:

— Juan José Seguí Marco (València): *Un aspecto particular en las relaciones hispano-africanas durante el Alto Imperio: los patrocinios públicos*;
— Alessandro Cristofori (Ferrara): *Movimenti di truppe dall'Africa in Egitto in età neroniana*;
— Silvia Bullo (Venezia): *La dea Caelestis nell'epigrafia africana*;
— Giovanna Maria Pintus (Sassari): *Sacrifici animali e dei di coccio (Arn.,* Adv. Nat. *VII)* (testo scritto);
— Gianfranco Gaggero (Genova): *Gli Alani nel Nord Africa* (testo scritto);
— Linda-Marie Günther (München): *Die Austorianer als Belagerer tripolitanischer Städte (um 365 n. Chr.)?*;
— Vassily Christides (Ioannina): *Natives and Immigrants in Roman and Byzantine North Africa: Rivalry and Acculturation* (testo non pervenuto);
— Mario Amelotti (Genova): *L'editto di Kairouan e altre epigrafi giustinianee d'interesse giuridico provenienti dall'Africa*;
— Massimo Pittau (Sassari): *Fenici e Cartaginesi in Sardegna: nuove considerazioni storico-linguistiche* (comunicazione non svolta);
— Massimo Pittau (Sassari): *Gli Etruschi e Cartagine: i documenti epigrafici* (testo scritto);
— Gabriele Marasco (Viterbo): *Una battuta di Gaio Gracco sul "riso sardonio"*.

ore 18,30 - Visita del Museo del Bardo
ore 20,30 - Cena offerta dal Ministro della Cultura nella sede dell'Institut National du Patrimoine (Dar Husseïn) nella Medina di Tunisi.

Sabato 17 dicembre, ore 7
— Partenza per l'escursione a Dougga (Mustapha Khanoussi).

Sabato 17 dicembre, ore 15, 30, Salle de conférence:

Presiedono Ramon Teja ed Ercole Contu.

I,5. Idraulica.

— Giulio Bodon (Padova): *I manufatti idraulici nelle arti figurative in età romana*;
— Italio Riera (Padova): *Per un approccio tecnico allo studio degli acquedotti romani*;
— Paola Zanovello (Padova): *Caratteristiche tecniche degli acquedotti romani nelle fonti epigrafiche*;
— Samir Aounallah (Bordeaux): *Les installations hydrauliques antiques dans la région de Bizerte* (comunicazione non svolta);
— Ali Drine (Tunisi): *Les installations hydrauliques de* Gigthis;
— Habib Baklouti (Tunisi): *L'hydraulique de* Bulla Regia*: les citernes publiques "BR3"*;

— Jean-Pierre Laporte (Paris): *Note sur l'aqueduc de* Saldae *(Bougie)*;
— Mohammed Makdoun (Meknès): *Nouvelles recherches stratigraphiques sur l'aqueduc de* Volubilis;
— Angela Gallottini (Roma): *Una problematica cisterna puteolana: la piscina Cardito*;
— Lourdes Roldán Gómez (Madrid): *Aspects constructifs des thermes romains de la* Baetica.

Presiedono Gianfranco Paci e José D'Encarnaçao

I, 6. Metallurgia e altre tecniche.

— Carmen Alfaro Giner (València): *La teinture de draps dans les provinces romaines du nord de l'Afrique*;
— Marc Mayer (Barcelona): *La circulación del* marmor Numidicum *en* Hispania;
— Nayla Attya Ouertani (Tunisi): *Carrière inédite à Bulla Regia* (testo non pervenuto);
— Caterina Massimetti (Olbia): *La tecnica di sfruttamento del granito nelle cave della Gallura: confronto con l'Egitto* (comunicazione non svolta).

Discussione:
— sulla comunicazione Alfaro Giner: Marc Mayer (Barcelona).
— sulla comunicazione Mayer: Attilio Mastino (Sassari).

Sabato 17 dicembre, ore 15,30, Bar Américain:

Presiedono Giovanni Brizzi e Yann Le Bohec.

I.8. Ritratto, scultura, ceramica.

— Zohra Chérif (Tunisi): *Les figurines en terre cuite de Carthage: art et authenticité*;
— Eugenia Equini Schneider (Roma): *Problemi di ritrattistica leptitana. Ancora sulla statua di* Iddibal Caphada Aemilius;
— Fabiola Salcedo Garcés (Madrid): *Estilo africano y estilo áulico en la imagen de Africa*;
— Patrizio Pensabene (Roma): *Sulla tecnica di lavorazione delle colonne del tempio tetrastilo di* Thignica *(Ain Tounga)* (testo scritto);
— Carlos Márquez (Córdoba): *Técnicas de talla en la decoración arquitectónica de* Colonia Patricia Corduba;
— Silvana Casartelli Novelli (Cagliari): *Le tecniche "negative" della scultura nel IV-VII secolo dell'Africa mediterranea e dell'Europa "barbarica"* (testo non pervenuto);
— Graziella Conti (Genova): *Tecniche e rapporti dei mosaici liguri con l'Africa ed il Mediterraneo*;

— Antonietta Boninu (Sassari): *Un nuovo mosaico da Turris Libisonis* (comunicazione non svolta);
— Enza Cilia Platamone (Enna): *Recente scoperta nel territorio di Enna: l'insediamento tardo-romano di contrada Geraci*;
— Andrea Sartori (Milano): *La ceramica etrusca ellenistica tra committenza ed acquirenza: il riflesso nelle tecniche di produzione*;
— Ferdinando Rebecchi (Bologna): *L'organizzazione della produzione fittile architettonica in Cisalpina* (testo non pervenuto);
— Pierre André (Gollion): *Les sanctuaires du forum d'*Aleria*: architecture, technique, idéologie*;
— Darío Bernal Casasola (Madrid): *Le anfore tardo-romane attestate a Ceuta* (Septem Fratres, Mauretania Tingitana);
— Luc Long, Giuliano Volpe (Bari): *Origini e declino del commercio nel Mediterraneo occidentale tra età arcaica e tarda antichità. I relitti de La Palud (Isola di Port-Cros, Francia)* (testo scritto);
— Maudilio Moreno Almenara, Francisco Javier Alarcón Castellano (Córdoba): *Producciones cerámicas locales o regionales de época tardía en* Colonia Patricia Corduba. *El yacimiento de Cercadilla* (testo scritto);
— José Ramón Carrillo Díaz-Pinés (Madrid): *Un vertedero con cerámica africana de cocina en* Colonia Patricia Corduba;
— Margarita Orfila, Pablo Casado (Granada): *Cerámicas bajo imperiales en Andalucia oriental*;
— Piergiorgio Spanu (Oristano), Francesca Romana Stasolla (Roma), *Produzioni tardoantiche e altomedievali dalla necropoli di Su Cuguttu - Olbia* (comunicazione non svolta).

Sabato 17 dicembre, ore 15,30, Salle S1:
Presiedono Bengt E. Thomasson e Giovanni Uggeri.

I,4. Agronomia (continuazione).
— María Luz Neira Jimenez (Madrid): *La tipologia del carro en los mosaicos romanos del triunfo de Neptuno*;
— David J. Mattingly (Leicester): *Olive Presses in Roman Africa: Technical Evolution or Stagnation?*;
— Ali Ouahidi (Meknés): *L'utilisation du contrepoids parallélépipédique dans les huileries de Maurétanie est-elle une technique pré-romaine ou romaine?* (testo non pervenuto);
— Mohammed Behel (Rabat): *Note sur une huilerie di quartier est de* Volubilis (testo scritto);
— José Ramón Carrillo Díaz-Pinés (Madrid): *Dispositivos para la produccion de aceite en epoca romana en Andalucía*;

— GUSTAU JUAN I BENEJAM, OCTAVI PONS MACHADO (Maó, Minorca): *Le commerce de l'huile à Minorque, dans l'antiquité*;
— ANNA MARIA COLAVITTI (Cagliari): *Per una storia dell'economia della Sardegna romana: grano e organizzazione del territorio. Spunti per una ricerca.*

Discussione:
— sulla comunicazione Mattingly: MAURICE LENOIR (Paris).
— sulla comunicazione Ouahidi: MAURICE LENOIR (Paris).

ore 20,00 - Visita al Museo della Byrsa di Cartagine.
ore 21,30 - Cena nella Cattedrale sulla Byrsa.
ore 22,30 - Proiezione del documentario TV *Le vie dell'Impero. I Romani nel Mediterraneo: Marocco, Tunisia, Cipro*, Italian Broadcasting Corporation, Roma.

Domenica 18 dicembre, ore 8,30, Salle de conférence:
Presiedono Nacéra Benseddik e Giovanna Sotgiu.

I, 6. Metallurgia (continuazione).
— FOUAD ESSAADI (Tunisi): *À propos de quelques techniques de métallurgie ancienne en Tunisie*;
— GIOVANNI SALMERI (Pisa): *Tecnologie minerarie: l'allume* (comunicazione non svolta);
— GABRIEL MARIA INGO (Roma), ENRICO ACQUARO (Roma), PAOLO BERNARDINI (Cagliari), GIUSEPPE BULTRINI (Roma), MARIA TERESA FRANCISI (Roma), LORENZA-ILIA MANFREDI (Roma), LUCREZIA SCOPPIO (Roma), GIUSEPPINA PADELETTI (Roma), GESUALDO PETRUCCIOLI (Roma), *Primi risultati delle indagini chimico-fisiche sui materiali rinvenuti nel quartiere metallurgico di* Tharros *(Sardegna)* (riassunto letto da Dario Giorgetti);
— MARCELLO MADAU (Sassari): *La produzione del ferro nella Sardegna punica: tecniche produttive e cultura materiale* (comunicazione non svolta);
— FRANCESCA MANCONI, ANTONELLA PANDOLFI (Sassari): *Sassari, località Badde Rebuddu. Scavo di un impianto per la produzione fittile*;
— GIOVANNI TORE, ALFONSO STIGLITZ (Cagliari): *Sale e saline nella Sardegna antica* (testo non pervenuto);
— HASSAN BADAWI (Beyrouth): *L'uso del marmo negli edifici di Tiro in età romana* (testo non pervenuto).

Domenica 18 dicembre, ore 8,30, Bar Américain:

— TAVOLA ROTONDA (*Prospettive per una storia della scienza e delle tecniche arcaiche e classiche*).

— *Introduzione* di Giampero Bozzolato (Sassari);
— *Interventi* di Lellia Cracco Ruggini (Torino), Giorgio Gullini (Torino), Ahmed Hasnaoui (Paris), Carlo Maccagni (Pisa), Régis Morelon (Paris), Francesco Prontera (Perugia), Rashed Roshdi (Paris), Giusto Traina (Perugia).
— Testo scritto di Daniele Foraboschi (Milano), Andrea Giardina (Roma) e di Elisa Romano (Palermo).

Domenica 18 dicembre, ore 12,00, Salle de conférence:

Presiedono Ammar Mahjoubi e M'hamed Fantar.
— *Intervento* di Attilio Mastino (Sassari)
— *Intervento* di Aisha Ben Abed (Tunis).
— Firma della convenzione tra l'Università di Sassari e l'Institut National du Patrimoine di Tunisi per le esplorazioni ad *Uchi Maius*.
— *Intervento* di Abdelaziz Daoulatli , Direttore Generale dell'Institut National du Patrimoine di Tunisi.
— *Intervento* di Giovanni Palmieri, Rettore dell'Università degli Studi di Sassari.
— *Intervento conclusivo* di S.E. il Ministro della Cultura prof. Mongi Bousnina.
— Partenze dall'aereoporto di Tunisi-Cartagine.

Il Convegno, organizzato dal Dipartimento di Storia e dal Centro di studi interdisciplinari sulle province romane dell'Università degli Studi di Sassari in collaborazione con l'Institut National du Patrimoine di Tunisi, si è svolto presso l'Hotel Amilcar di Cartagine (nelle sale Châlet, Salle de Conférence, Bar Américain e Salle S1).

Del Comitato organizzatore facevano parte, per l'Institut National du Patrimoine di Tunisi: Fathi Béjaoui, Zeïneb Benzina Ben Abdallah, Azédine Beschaouch, M'Hamed Hassine Fantar, Mustapha Khanoussi, Hédi Slim. Per il Dipartimento di Storia dell'Università di Sassari: Giampiero Bozzolato, Giovanni Brizzi, Attilio Mastino, Marco Milanese, Paola Ruggeri, Sandro Schipani, Cinzia Vismara.

Oltre che dall'Università degli Studi di Sassari, è stato concesso un contributo finanziario dal Ministro per gli Affari Esteri (che ha assicurato il suo patrocinio), dall'Assessorato alla Pubblica Istruzione della Regione Autonoma della Sardegna, dall'Institut National du Patrimoine di Tunisi. Il patrocinio è stato concesso dal Ministère des Affaires Etrangères, dal Ministère de l'Éducation, dal Ministère du Tourisme.

Hanno collaborato l'Agence National du Patrimoine di Tunisi diretta dal dott. Abderazak Gragueb, il Comune di Tunisi, il Musée du Bardo, il Musée de la Byrsa de Carthage, l'Istituto Italo-Africano, l'Istituto di Antichità, Arte e Discipline etnodemologiche dell'Università di Sassari, il Dipartimento di Scienze Archeologiche e Storico-Artistiche e l'Istituto di Storia Antica dell'Università di Cagliari, le Soprintendenze Archeologiche della Sardegna, l'Ente Sardo Industrie Turistiche di Cagliari, il Credito Industriale Sardo.

Il Convegno è stato promosso col patrocinio dell'Association Internationale d'Épigraphie Grecque et Latine (AIEGL), rappresentata dal prof. Marc Mayer: sono pervenuti i messaggi scritti del Presidente prof. Silvio Panciera e del prof. Géza Alföldy. Ha inviato il suo saluto la prof. Luisa D'Arienzo, Assessore ai Beni Culturali della Regione autonoma della Sardegna.

Sono inoltre pervenuti messaggi di adesione da parte dei proff. Michel Absil (Namur), Francisco Javier Alarcón Castellano (Cadiz), Maria Gabriella Angeli Bertinelli (Genova), Beatrice Annis (Leiden), A.F. Aveni (Hamilton N.Y.), Lidiano Bacchielli (Urbino), Pilar Barraca de Ramos (Madrid), Angela Franca Bellezza (Genova), Farida Benouis (Alger), Dario Bernal Casasola (Madrid), Leopoldo Bisbal Cervelló (Valencia), Livia Bivona (Palermo), Chafia Bochari (Tipasa), Nicola Bonacasa (Palermo), Sandrine Agusta Boularot (Aix-en-Provence), Jean Cancellieri (Corte), Jesper Carlsen (Copenhaghen), Pablo Casado (Granada), Michel Christol (Parigi), Guido Clemente (Firenze), Gianna Dareggi (Perugia), François De Grandt (Paris), Lorenzo De Notaristefani (Roma), Noël Duval (Parigi), Stephen L. Dyson (Buffalo), Maurice Euzennat (Aix-en-Provence), Sabah Ferdi (Tipasa), Maria Teresa Francisi (Roma), J.M. Frayn (Kingston upon Thames), H. Ghazi Ben Maïssa (Rabat), Francesca Ghedini (Padova), Marta Giacchero (Genova), Françoise Gury (Paris), Hadolf M. Hakkert (Las Palmas de Gran Canaria), François Hinard (Paris), Richard Hodges (Roma), Gino Kalby (Salerno), Jerzy Kolendo (Varsavia), Tadeusz Kotula (Wroclaw), Pierre Leman (Tressin), Edouard Lipinski (Leuven), Mario Luni (Urbino), Marici Martins Magalhães (Rio de Janeiro), Louis Maurin (Bordeaux), Giovanni Mennella (Genova), Lucinda L. Neuru (Waterloo - Ontario Canada), Athanassios Oekonomopoulos (Atene), Francisca Pallarés (Aurigo), Claudio Parisi Presicce (Roma), Patrizio Pensabene (Roma), Rossella Pera (Genova), Pietro Pinna (Cagliari), Leandro Polverini (Roma), Birte Poulsen (Odense), Jennifer Price (Durham), Yemouna Rebahi (Tipasa), René Rebuffat (Parigi), Giovanni Salmeri (Catania), Jennifer Sauer (Santa Monica), Vito Antonio Sirago (Bari), Heikki Solin (Helsinki), Lea Stirling (Winnipeg, Manitoba), Domenico Vera (Parma), Rita Virzì (Ancona).

Il Convegno è stato curato per la parte organizzativa dalla dott. Paola Ruggeri, dal Rag. Giovanni Conconi, dalla Sig.na Caterina Petretto e dal Sig. Filippo Ledda del Dipartimento di Storia dell'Università di Sassari, oltre che dai laureandi di Archeologia delle Province Romane, Epigrafia e Antichità Latine, Storia Romana della Facoltà di Lettere e Filosofia dell'Università di Sassari e di Storia Romana della Facoltà di Lettere e Filosofia dell'Università di Cagliari.

Tutta la parte organizzativa è stata curata dall'Agenzia Cosmorama di Cagliari, assistita da Holiday Travel Tunisia. Si sono svolte tre distinte esposizioni di volumi e di oggetti d'arte, curate dall'Institut National du Patrimoine, dall'Agence National du Patrimoine e dalle Éditions ALIF di Tunisi.

Elenco dei partecipanti

— Carmen Alfaro Giner, Departamento d'Historia de la antigüedad, Facultad de Geografia e Historia, València;
— Maria Giulia Amadasi Guzzo, Dipartimento di Scienze storiche, archeologiche e antropologiche dell'antichità, Università «La Sapienza», Roma;
— Mario Amelotti, Istituto di Diritto Romano, Facoltà di Giurisprudenza, Università, Genova;
— Samia Ilhem Ammar, Tunis;
— Marco Agostino Amucano, Olbia;
— Alberto Andreoli, Ferrara;
— Pierre André, Gollion;
— Azaiz Antit, Musée Archéologique, Sousse;
— Samir Aounallah, Centre Pierre Paris, Université de Bordeaux III;
— Giovanna Arrigoni Bertini, Facoltà di Lettere e Filosofia, Università di Parma;
— Rita Auriemma;
— Alberto Azzena, Facoltà di Giurisprudenza, Università di Pisa;
— Hassan Badawi, Université Libanaise, Institut de Beaux-Arts, Beyrout-Rawché;
— Habib Baklouti, Université de Tunis I, Département d'Histoire, Faculté des Lettres de La Manouba;
— Mohsen Baouendi, Holiday Travel Tunisia, Hammamet;
— Piero Bartoloni, Istituto di Archeologia e storia dell'arte antica, Università di Urbino;
— Fathi Béjaoui, Institut National du Patrimoine, Tunis;
— Zakia Bel Haj Nasser, Institut National du Patrimoine, Tunis;
— Vanni Beltrami, Istituto Italo-Africano, Roma;
— Aisha Ben Abed, Musée du Bardo, Tunis;
— Zeïneb Benzina Ben Abdallah, Institut National du Patrimoine, Tunis;
— Sadok Ben Baaziz, Institut National du Patrimoine, Tunis;
— Habib Ben Hassen, Agence National de mise en valeur et d'exploitation du Patrimoine archéologique et historique, Tunis;
— Nejib Ben Lazreg, Institut National du Patrimoine, Tunis;
— Salem Ben Khalila, Institut National du Patrimoine, Tunis;
— Saida Ben Mansour, Institut National du Patrimoine, Tunis;
— Karim Ben Smida, Agence National de mise en valeur et d'exploitation du Patrimoine archéologique et historique, Tunis;
— Nacéra Benseddik, Ministère de la Culture, Alger;
— Darío Bernal Casasola, Departamento de Prehistoria y Arqueologia, Universidad Autonoma, Madrid;
— Giuseppe Bertini, Parma;
— Serena Bianchetti, Facoltà di Lettere e Filosofia, Università di Firenze;

— Leopoldo Bisbal Cervelló, Universidad politecnica de Valencia;
— Leonardo Bisogni, Agenzia Cosmorama, Cagliari;
— Véronique Blanc-Bijon, CNRS/ENS, Centre Henri Stern de Recherche sur la Mosaïque, Archéologie d'Orient et d'Occident, Ecole Normale Supérieure, Paris;
— José María Blázquez Martinez, Centro de Estudios Historicos, Consejo Superior de Investigaciones Cientificas, Madrid;
— Giulio Bodon, Facoltà di Lettere e Filosofia, Università, Padova;
— Maria Bollini, Istituto di discipline storiche e geografiche, Facoltà di Lettere e Filosofia, Università di Ferrara;
— Donatella Boninu Doneddu, Nuoro;
— Giovanna Bonora Mazzoli, Istituto di Archeologia, Università, Milano;
— Ariane Bourgeois, Parigi;
— Mongi Bousnina, Ministre de la Culture, Tunis;
— Violeta Bozilova, Sofia;
— Giampero Bozzolato, Centro internazionale di Storia dello Spazio e del Tempo, Brugine;
— Giovanni Brizzi, Facoltà di Lettere e Filosofia, Università di Udine;
— Silvia Bullo, Dipartimento di Scienze dell'Antichità, Università di Padova;
— Sergio Busetto, incaricato d'affari, Ambasciata d'Italia a Tunisi;
— Antonello Cadau, Università degli Studi di Sassari;
— Paolo Cadoni, Consiglio Regionale della Sardegna, Cagliari;
— Baingia Carenti, Sassari;
— Josè Ramón Carrillo Diaz Pinés, Seminario de Arqueologia, Departamento de Ciencias de la antigüedad, Universidad, Cordoba;
— Giovanni Carta, Sassari;
— Teresa Carta Aurea, Sassari;
— Francesco Caruso, ambasciatore d'Italia a Tunisi;
— Silvana Casartelli Novelli, Dipartimento di scienze archeologiche e storico-artistiche, Università di Cagliari;
— Enzo Catani, Facoltà di Lettere e Filosofia, Università, Macerata;
— Michele Cataudella, Dipartimento di Storia, Università di Firenze;
— Cecilia Cazzona, Sassari;
— Paquita Chaves Tristan, Departamento de prehistoria y arqueología, Facultad de Geografia e Historia, Sevilla;
— Mustapha Cherif, Agence National de mise en valeur et d'exploitation du Patrimoine Archéologique et Historique, Tunis;
— Zohra Cherif, Institut National du Patrimoine, Tunis;
— Antonia Ciasca, Dipartimento di Scienze storiche, archeologiche e antropologiche dell'antichità, Università «La Sapienza», Roma;
— Valeria Cicala, Regione Emilia Romagna, Bologna;
— Luciano Cicu, Facoltà di Lettere e Filosofia, Università di Sassari;
— Enza Cilia Platamone, Soprintendenza Beni Culturali e Ambientali, Regione Siciliana, Enna;
— Anna Maria Colavitti, Cagliari;
— Graziella Conti, Istituto di Scienze archeologiche e Storia dell'Arte antica, Università, Genova;
— Ercole Contu, Istituto di Antichità, Arte e Discipline etno-demologiche, Facoltà di Lettere e Filosofia, Università di Sassari;

— Giuseppe Contu, Istituto di Lingue, Facoltà di Lettere e Filosofia, Università di Sassari;
— Antonio Maria Corda, Cagliari;
— Lellia Cracco Ruggini, Dipartimento di Storia, Università, Torino;
— Rosalba Crillissi, Sassari;
— Alessandro Cristofori, Ferrara;
— Sow Daouda, Agence National de mise en valeur et d'exploitation du Patrimoine Archéologique et Historique, Tunis;
— Jacques Debergh, Bruxelles;
— Paolo Deiana, Università degli Studi di Sassari;
— Carla Del Vais, Oristano;
— Anna Maria Demicheli, Genova;
— Sebastiano Demurtas, Oristano;
— José D'Encarnaçao, Universidad, Coimbra;
— Salgado D'Encarnaçao, Cascais;
— Anna Depalmas, Istituto di Antichità, Arte, Discipline etno-demologiche, Università di Sassari;
— Jehan Désanges, École pratique des Hautes-Études, Sciences historiques et philologiques, Paris;
— Olivier Devillers, Service de Langue Latine, Université, Liège;
— Mariette De Vos, Università di Trento;
— Vania Di Stefano, Facoltà di Beni Culturali, Università della Tuscia, Viterbo;
— Ginette Di Vita Evrard, CNRS, L'Année Épigraphique, Parigi;
— Fernanda Diana, Cagliari;
— Pietro Doneddu, Credito Industriale Sardo, Cagliari;
— Ali Drine, Institut National du Patrimoine, Tunis;
— Xavier Dupré, Escuela Española de Historia, Roma;
— Abdelmajieb Ennabli, Musée archéologique de la Byrsa de Carthage;
— Liliane Ennabli, CNRS, Paris;
— Mongi Ennaïfer, Musée du Bardo, Tunis;
— Eugenia Equini Schneider, Dipartimento di Scienze storiche, archeologiche e antropologiche dell'antichità, Università «La Sapienza», Roma;
— Xavier Espluga, Departament de Filologia Classica, Universitat, Barcelona;
— Fouad Essaadi, Tunis;
— Raul Estebán Redondo, Valladolid;
— Mohamed Fadel Alí, Controller of Cyrene, Dept. of Antiquities at Shahat (Cyrene);
— Concha Falomir, Departament d'història de l'antiguitat i de la cultura escrita, Facultat de Geografia i Història, Universidad, Valencia;
— Maria Luisa Famà, Soprintendenza Beni culturali ed ambientali, Sezione beni archeologici, Regione Siciliana, Trapani;
— M'hamed Fantar, Institut National du Patrimoine, Tunis;
— Mahfoudh Faouzi, Faculté des Lettres La Manouba, Tunis;
— Dridi Faouzia, Institut National du Patrimoine, Tunis;
— Elizabeth Fentress, Roma;
— Naïdé Ferchiou, Institut National du Patrimoine, Tunis;
— Ahmed Ferjaoui, Institut National du Patrimoine, Tunis;
— Paolo Filigheddu, Tübingen;
— Piergiorgio Floris, Cagliari;

— Gabriella Focardi Monami, Facoltà di Magistero, Università, Firenze;
— Manuela Fontana, corrispondente agenzia ANSA, Tunis;
— Daniele Foraboschi, Istituto di Storia Antica, Facoltà di Lettere e Filosofia, Università, Milano;
— Elena Frade, Instituto Portogués do património arquitectónico e arquelógico, Coimbra;
— Alice Freschi, Cooperativa Aquarius, Torino;
— Maria Del Camino Fuertes Santos, Cordoba;
— Angela Gallottini, Roma;
— Emilio Galvagno, Facoltà di Lettere e Filosofia, Università di Catania;
— Salvatore Ganga, Sassari;
— Maria Paz García Gelabert, Departament d'Història de l'antiguitat i de la cultura escrita, Facultat de Geografia i Història, Universitat, Valencia;
— Luis A. García Moreno, Seminario de Historia Antigua, Facultad de Filosofia y Letras, Alcalá de Henares;
— Lidio Gasperini, Facoltà di Lettere e Filosofia, Seconda Università di Roma-Tor Vergata; Istituto Italiano per la Storia Antica;
— Muriel Geroli, Milano;
— Ridha Ghaddhab, Institut National du Patrimoine, Tunis;
— Mansour Ghaki, Institut National du Patrimoine, Tunis;
— Maya Gharbi, Kélibia;
— Saâd Ghrab, Académie Beit-el-Hikma;
— Bianca Maria Giannattasio Alloero, Università di Genova;
— Dario Giorgetti, Dipartimento di Storia Antica, Università, Bologna;
— Joan Gómez Pallarès, Departament de Filologia Clàssica, Universitat Autonoma, Bellaterra-Barcelona;
— Joaquín Gómez Pantoja, Departamento de Historia i Filosofia, Colegio de Malaga, Alcalá de Henares;
— Lobna Gouia, Institut National du Patrimoine, Tunis;
— Abderazak Gragueb, Directeur de l'Agence National du Patrimoine, Tunisi;
— A. Guillerm, Laboratoire d'histoire maritime, CNRS, Paris;
— Giorgio Gullini, Centro ricerche archeologiche e scavi per il Medio Oriente e l'Asia, Torino;
— Ada Gunnella Saladino, Facoltà di Lettere e Filosofia, Università di Firenze;
— Linda-Marie Günther, München;
— Eric Haldenby, School of Architecture, University of Waterloo, Canada;
— Roger Hanoune, Université Ch. De Gaulle-Lille III, Lille; Mission archéologique de *Bulla Regia;*
— Ahmed Hasnaoui, Centre d'Histoire des Sciences CNRS, Paris;
— Iohannes Irmscher, Berlin;
— Elvire Isnard;
— Neji Jalloul, Institut National du Patrimoine, Tunis;
— Ahlem Jalloul Boussaada, Faculté des Lettres, Université La Manouba, Tunis;
— Nabhia Jeddi, Tunis;
— Olivier Jehasse, vice-président, Université, Corte;
— Gustau Juan i Benejam, Maó, Minorca;
— Nabib Kalala, Faculté des Lettres, Université, Tunis;
— Mustapha Khanoussi, Institut National du Patrimoine, Tunis;

— Mohamed Kheireddine Annabi, Institut National du Patrimoine, Tunis;
— Dominique Kreuter Le Bohec, Lyon;
— Véronique Krings, Séminaire d'Histoire Grecque, Université, Liège;
— Roberta Lanzano, Asti;
— Jean-Pierre Laporte, Paris;
— Catarina Leal, Instituto Portogués do património arquitectónico e arquelógico, Coimbra;
— Yann Le Bohec, Lyon;
— Salvatorica Ledda, Sassari;
— Sabine Lefevbre, Paris;
— Eliane Lenoir, Ecole Normale Supérieure, Paris;
— Maurice Lenoir, Paris;
— Anna Leone, Roma;
— Claude Lepelley, Montpellier;
— Maria Carmen Liñan Maza, Cordoba;
— Monique Longerstay, Paris;
— Guadalupe Lopez Monteagudo, Centro de Estudios Historicos del Consejo Superior de Investigaciones Cientifícas, Madrid;
— Carlo Maccagni, Pisa;
— Ammar Mahjoubi, Tunis;
— Mohamed Majdoub, Departement d'Histoire, Faculté des Lettres et Sciences Humaines, Université Hassan II, Mohammedia, Marocco;
— Mohammed Makdoun, Meknès, Marocco;
— Angelica Manca, Sassari;
— Francesca Manconi, Soprintendenza archeologica, Sassari;
— Ghaki Mansour, Institut National du Patrimoine, Tunis;
— Cesare Marangio, Facoltà di Magistero, Università di Lecce;
— Gabriele Marasco, Istituto di Scienze umane e Belle Arti, Facoltà di Lingue, Università della Tuscia, Viterbo; Istituto Italiano per la Storia Antica, Roma;
— Federico Marazzi, Facoltà di Lettere, Università, Parma;
— Arnaldo Marcone, Dipartimento di Storia, Università, Parma;
— Carlos Marquez Moreno, Seminario de Arqueologia, Departamento de Ciencias de la Antigüedad, Facultad de Filosofia y Letras, Córdoba;
— Luisa Anna Marras, Assessorato Cultura, Regione Sarda, Cagliari;
— Matteo Marteddu, Consiglio Regionale della Sardegna, Nuoro;
— Attilio Mastino, Dipartimento di Storia, Università di Sassari;
— Ida Mastrorosa, Firenze;
— David Mattingly, School of Archaeological Studies, University, Leicester;
— Marc Mayer, Departament de Filologia Classica, Universitat, Barcelona;
— Ahmed M'charek, Département d'Histoire, Faculté des Sciences Humaines, Tunis;
— Chiara Melani, Firenze;
— Philippe Mesnard, Centre Pierre-Paris, Université Bordeaux III;
— Antonella Mezzolani, Bologna;
— François Michel, Centre Pierre-Paris, Université Bordeaux III;
— Marco Milanese, Dipartimento di Storia, Università di Sassari;
— Lida Miraj, Museo Archeologico, Durrës, Albania;
— Maria Antonietta Mongiu, Cagliari;
— Elisa Massima Monni, Cagliari;

— Santiago Montero, Departamento de Historia Antigua, Facultad de Geografia i Historia, Universidad Complutense, Madrid;
— Gérard Monthel, Chalon-sur-Saône;
— Maria Milvia Morciano, Associazione Culturale Concordia, Firenze;
— Jean-Paul Morel, Centre C. Jullian, CNRS, Université de Provence, Aix-en-Provence;
— Régis Morelon, Centre d'Histoire des Sciences CNRS, École pratique des Hautes-Études, Paris;
— Maudilio Moreno Almenara, Cordoba;
— Pierre Morizot, Académie des Sciences d'outre-mer, Paris;
— Rosine Morizot, Paris;
— Sonia Mrad, Institut National du Patrimoine, Tunis;
— Maria Ilaria Mura, Cagliari;
— Rosanna Murtas Contu, Sassari;
— Juan Francisco Murillo Redondo, Madrid;
— María Luz Neira Jimenez, Centro de Estudios historicos, Madrid;
— Anna Maria Nieddu, Sassari;
— Margarita Orfila, Departamento de Prehistoria y Arqueología, Facultad de Filosofia y Letras, Granada;
— Ali Ouahidi, Meknès;
— Neyla Ouartani, Institut National du Patrimoine, Tunis;
— Adnan Ouhichi, Institut National du Patrimoine, Tunis;
— Gianfranco Paci, Istituto di Storia Antica, Facoltà di Lettere e Filosofia, Macerata;
— Giuseppina Padeletti, Roma;
— Isabel Pagán, Departament de Filologia Classica, Universitat, Barcelona;
— Giovanni Palmieri, Rettore Università degli Studi di Sassari;
— Antonella Pandolfi Basso, Soprintendenza Archeologica di Sassari;
— Emilios Paperides, Boomington (Indiana, USA);
— Marinella Pasquinucci, Dipartimento di Scienze storiche del mondo antico, Università di Pisa;
— Laura Paternol, Civitavecchia;
— Stella Patitucci Uggeri, Roma;
— Lorenza Pazzola, Sassari;
— Cinzia Pesce, Cagliari;
— Caterina Petretto, Dipartimento di Storia, Università di Sassari;
— Attilio Petruccioli, Centro studi per l'Ambiente nei paesi islamici, Como;
— Gesualdo Petruccioli, Roma;
— Elena Pettenò, Venezia;
— Giovanna Pintus, Istituto Filologia Classica, Università di Sassari;
— Anna Maria Piredda, Istituto Filologia Classica, Università di Sassari;
— Luis Plantalamor Massanet, Maó, Menorca;
— Octavi Pons Machado, Maó, Menorca;
— Graziella Posadino, Cagliari;
— Patrick Preisser, Milano;
— Rafael Hidalgo Prieto, Cordoba;
— Francesco Prontera, Dipartimento di Scienze storiche dell'Antichità, Università, Perugia;
— Bice Pugliese, Roma;

— Daniela Pupillo Grazi, Istituto di discipline storiche e geografiche, Facoltà di Lettere e Filosofia, Università di Ferrara;
— Georges Raepsaet, Faculté de Philosophie et Lettres, Université Libre de Bruxelles;
— Lotfi Rahmouni, Tunis;
— Ferdinando Rebecchi, Istituto di discipline storico-artistiche, Facoltà di Lettere e Filosofia, Università di Ferrara;
— Alain Rebourg, Département d'Archéologie antique, Faculté des sciences humaines, Poitiers;
— Taoufik Redissi, Institut National du Patrimoine, Tunis;
— Jean-Paul Rey-Coquais, Talant;
— Juvin Rey-Coquais, Faculté des Sciences humaines, Université de Bourgogne, Dijon;
— Joyce Reynolds, Cambridge;
— Italo Riera, Archeologia dell'Africa Romana, Facoltà di Lettere e Filosofia, Padova;
— Mounira Rihai, Institut National du Patrimoine, Tunis;
— Lourdes Roldán Gomez, Facultad de Filosofía y Letras, Universidad Autonoma, Madrid;
— Karen E. Ros, Henri Radford-Hope School of Fine Arts, Indiana University, Bloomington;
— Rashed Roshdi, Centre d'Histoire des sciences, CNRS EPHE, Paris;
— Giovanni Rossi, Facoltà di Giurisprudenza, Università di Trento;
— Cinzia Rossignoli, Dipartimento di Scienze dell'antichità, Università, Padova;
— Paola Ruggeri, Dipartimento di Storia, Università di Sassari;
— Benito Saba, Sassari;
— Deloum Saïd, Institut d'Archéologie, Université, Alger;
— Fabiola Salcedo Garcés, Esquela Española de Historia y Arqueología, Consejo Superior de Investigaciones Cientificas, Roma;
— Ali Salem, Ministère des Affaires Etrangères, Tunis;
— Maria Pilar San Nicolas Pedraz, Centro de Estudios Historicos del CSIC, Madrid;
— Daniela Sanna, Sassari;
— Rita Sanna, Sassari;
— Tina Santoni Marteddu, Nuoro;
— Antonio Sartori, Istituto di Storia Antica, Facoltà di Lettere e Filosofia, Università, Milano;
— Andrea Sartori, Milano;
— Taoufik Sassi, Institut National du Patrimoine, Tunis;
— Maura Scandolo, Milano;
— Giovanni Scanu Ballona, Sassari;
— Cinzia Schiavon, Padova;
— Laura Scoppio, Roma;
— Leïla Sebaï, Institut National du Patrimoine, Tunis;
— Luigi Sedita, Firenze;
— Juan José Seguí Marco, Departament d'Història de l'Anteguitat i de la cultura escrita, Facultad de Geografia e Historia, Valencia;
— Linetta Serri, Consiglio Regionale della Sardegna;
— Ahmed Siraj, Département d'Histoire, Faculté des Lettres et des Sciences Humaines, Mohammedia;
— Hédi Slim, Institut National du Patrimoine, Tunis;
— Latifa Slim, Institut National du Patrimoine, Tunis;

— Vincenzo Solinas, Dipartimento di Scienze Ambientali Agrarie e di Biotecnologie Agro-alimentari, Università di Sassari;
— Giovanna Sotgiu, Dipartimento di Scienze archeologiche e storico-artistiche, Università di Cagliari;
— Barbara Spano, Sassari;
— Alfonso Stiglitz, Cagliari;
— David Stone, CEMAT, Tunis;
— Sebastian Storz, Roma;
— Sebastiano Tafaro, Facoltà di Giurisprudenza, Università di Bari;
— Giuseppa Tanda, Istituto di Antichità, Arte e discipline etno-demologiche, Facoltà di Lettere e Filosofia, Università di Sassari;
— Ramon Teja, Santander;
— Bengt E. Thomasson, Göteborg;
— Alessandro Teatini, Sassari;
— James Terry;
— Giovanni Tore, Dipartimento di Scienze archeologiche e storico-artistiche, Università di Cagliari;
— Giusto Traina, Istituto di Storia, Facoltà di Magistero, Università di Perugia;
— Marco Tunis, Consiglio Regionale della Sardegna;
— Maria Tunis, Cagliari;
— Giovanni Uggeri, Dipartimento di Scienze storiche, archeologiche e antropologiche dell'Antichità, Università «La Sapienza», Roma;
— Esmeralda Ughi, Sassari;
— Riccardo Vattuone, Dipartimento di Storia Antica, Università, Bologna;
— Rita Virzì, Soprintendenza archeologica, Ancona;
— Cinzia Vismara, Dipartimento di Storia, Università di Sassari;
— Angela Vistarchi, Facoltà di Lettere e Filosofia, Università di Sassari;
— Konrad Vössing, Lehrstuhl für alte Geschichte, Aachen;
— Gerhard Waldherr, Philosophische Facultät III, Universität Regenbsburg;
— Mohamed Yacoub, Tunis;
— Cecilia Zanardi Beltrami, Chieti;
— Paola Zanovello, Facoltà di Lettere e Filosofia, Università, Padova;
— Livio Zerbini, Sermide (Mantova);
— Raimondo Zucca, Facoltà di Lettere e Filosofia, Seconda Università di Roma-Tor Vergata;
— Antonietta Zucconi Traina, Roma.

Allocution de Monsieur Abdelaziz Daoulatli
Directeur Général de l'Institut National du Patrimoine

Monsieur le Professeur Attilio Mastino, Directeur du Département d'Histoire de l'Université de Sassari,

Madame le Professeur Cinzia Vismara, Directeur du Centre de Recherches sur les Provinces Romaines,

Chers collègues,

Je suis très heureux de vous souhaiter la bienvenue en mon nom personnel et au nom de tous mes collègues de l'Institut National du Patrimoine. Pour nous, ce colloque international sur l'Africa Romana qui se tient à Tunis constitue véritablement un évènement historique. Il est le premier du genre qui se tient en Tunisie, mais il est le XI[e] dans la liste des colloques que vous avez l'habitude de suivre en Sardaigne. C'est un évènement parce que ceci prouve non seulement l'importance que nos amis de l'Université de Sassari accordent à cette province romaine, mais, également, l'intérêt renouvelé que suscite la coopération avec notre Institut National du Patrimoine. C'est une grande marque de confiance que vous nous faites et à laquelle nous sommes très sensibles et très reconnaissants.

Je voudrais exprimer mes plus vifs remerciements à tous ceux qui ont été à l'origine de l'organisation de ce colloque:

- au Département d'Histoire de l'Université de Sassari,

- à son Excellence l'Ambassadeur d'Italie qui, par sa présence parmi nous, apporte son soutien total et manifeste de nouveau son intérêt pour tout ce qui touche au patrimoine tunisien et notamment à son patrimoine antique. Ce patrimoine dont nous sommes très fiers et qui fait partie de notre histoire et qui constitue un lien très fort et un facteur de solidarité non seulement avec l'Italie, mais également avec toute la Méditerranée.

Je voudrais ne pas manquer cette occasion pour rendre hommage à cette coopération tuniso-italienne qui est en train de devenir une coopération classique qui a permis à des collègues tunisiens et à des collègues italiens de se lier d'amitié et de consolider cette coopération par les liens de la science ainsi que par ceux du travail sur le terrain, la recherche et la publication. Je voudrais également dire combien nous sommes heureux de l'Accord de coopération

passé entre notre Institut et le Département d'Histoire de l'Université de Sassari et dont les principaux points sont:

- l'organisation conjointe et de manière alternée, une fois en Tunisie et une fois en Sardaigne, du colloque international sur l'Afrique Romaine

- l'étude de l'imporante collection d'inscription latines de Henchir Douâmis, l'antique *Uchi Maius*

- la fouille et l'étude du centre monumental de cette cité antique.

Cette coopération avec l'Italie revêt plusieurs aspects. Elle s'étend à l'Université de Turin. Je salue ici la présence du professeur Giorgio Gullini qui a été le pivot et l'animateur de cette coopération puisque c'est avec lui que nous avons pu monter l'Institut tuniso-italien des Sciences et Techniques du Patrimoine qui commence à fonctionner et qui va entamer ses activités par des études sur Carthage.

Nous sommes également fiers de l'Accord passé avec l'Université de Trento en vue de l'étude du territoire rural de la cité antique de Dougga.

C'est donc, un réseau de coopération de plus en plus dense qui lie désormais notre Institut avec nos amis italiens.

Je me dois, avant de terminer cette brève intervention, de remercier toutes les institutions tunisiennes qui ont contribué à l'organisation de ce colloque ou qui ont accordé leur soutien:

- l'Agence Nationale de l'Exploitation et de la Mise en valeur du Patrimoine,

- l'Office National du Tourisme Tunisien,

- la maison d'édition Cérès.

Je veux conclure en remerciant notre collègue Mustapha Khanoussi qui tant fait pour l'organisation de ce colloque et pur faire réussir cette rencontre. Il a été le pivot avec les collègues italiens pour faire aboutir ce projet qui nous tient tant à cœur et dont nous sommes très fiers.

Je vous souhaite plein succès de vos travaux et merci beaucoup.

Saluto del prof. Attilio Mastino
Direttore del Dipartimento di Storia dell'Università di Sassari

È con orgoglio che apriamo oggi a Cartagine i lavori di questo undicesimo Convegno internazionale de «L'Africa Romana», alla presenza delle autorità e di tanti amici, grazie all'impegno ed alla collaborazione dei colleghi dell'Institut National du Patrimoine, che ci offrono la loro affettuosa ospitalità qui in Tunisia.

Per usare le parole di un grande maestro, Azedine Beschaouch, l'appuntamento dedicato a «L'Africa Romana» è diventato «en même temps, un séminaire périodique euro-maghrébin et une fête méditerranéenne de l'esprit comme du cœur». Con questi sentimenti di viva amicizia e di riconoscenza ci presentiamo oggi a voi, portando i risultati di dieci anni di incontri e di studi, ai quali hanno dato un contributo determinante i nostri colleghi tunisini: tra i pionieri di questi convegni voglio ricordare gli amici Naïdé Ferchiou, Ammar Mahjoubi, Hedi Slim, Latifa Slim, che assieme a Marcel Le Glay presero parte già nel 1983 al primo convegno svoltosi a Sassari. Negli anni successivi sono ripetutamente tornati in Sardegna anche M'hamed Fantar, Azedine Beschaouch, Mustapha Khanoussi, Liliane Ennabli, Fathi Béjaoui, Ahmed M'charek, Leïla Sebai, Zeïneb Benzina Ben Abdallah, Samir Aounallah, Habib Ben Hassen, Nejib Ben Lazreg, Tahar Ghalia, Ahlem Jalloul Boussaada, Souraya Belkaja, Samia Ilhem Ammar.

Due generazioni di studiosi si sono susseguite con passione civile, fornendo contributi di grande interesse e presentando una enorme quantità di materiale inedito. E in Tunisia tanti altri hanno collaborato con noi: Mounira Rihai, Abdelmaijd Ennabli, Mongi Ennaïfer ed Attya Ouertani.

È soprattutto grazie a loro, come grazie ai colleghi provenienti dall'Algeria, dal Marocco e dalla Libia, che i nostri convegni hanno raggiunto uno straordinario ampliamento territoriale e geografico, abbracciando la storia del Nord Africa nel suo insieme, al di là della stessa denominazione letterale: l'Africa, intesa non come singola provincia ma vista in alternativa all'Europa ed all'Asia, come una delle tre parti dell'οἰκουμένη romana. Scriveva Azedine Beschaouch che ormai per «Africa Romana» si debbono intendere non solo le province romane classiche, ma anche la Cirenaica e l'Egitto: «outre l'avantage de rappeler le bilinguisme officiel de l'Empire, cet élargissement de perspec-

tives permet, tout de même, de corriger ce que peut avoir d'étriquée telle vision du bassin occidental du *mare nostrum*, le plus souvent centrée sur un axe nord-sud». L'Africa diventa una parte essenziale del più ampio bacino mediterraneo, un'area costiera non isolata ma che è in relazione con tutta la profondità del continente, trovando nel Mediterraneo lo spazio di contatto, di cooperazione e se si vuole di integrazione sovrannazionale.

Del resto la denominazione «Africa Romana» intende sottolineare non solo e non tanto l'integrazione del Nord Africa all'interno dell'impero romano, ma anche l'esistenza ed il progressivo emergere di una «romanità africana», con un implicito riconoscimento del ruolo svolto dalle tradizioni puniche e dalle tradizioni numide per la costruzione dell'impero mediterraneo: una corrente culturale nata in periferia ma capace di proiettarsi in modo vitale, creativo ed originale verso il centro della romanità.

Qualche anno fa, chiudendo a Sassari il VII Convegno de «L'Africa Romana», René Rebuffat ha ripreso e commentato la profezia che nel 1663 Pierre Corneille ha messo in bocca alla mitica regina Erice, nella tragedia *Sophonisbe*, che narra la vicenda di Sofonisba, l'eroina numida che con il suicidio si era sottratta alla prigionia decisa da Scipione:

«Au milieu de l'Afrique il naîtra des Romains».

Catone il Censore, ostilissimo alla sopravvivenza della città di Cartagine, certo non avrebbe immaginato che qualche anno dopo la distruzione della capitale punica i Romani si sarebbero installati in Africa. Ma più ancora, che i Romani sarebbero nati essi stessi in parte Africani, in una simbiosi di civiltà e di culture. Trent'anni dopo l'aggressivo discorso di Catone in senato, la fondazione della *colonia Iunonia* da parte di Gaio Gracco e più tardi della *colonia Iulia Carthago* di Cesare e di Ottaviano sulla collina Byrsa avrebbero dimostrato come la colonizzazione africana per i Romani potesse avere rilevanti contenuti sociali.

Del resto, una riflessione su questo tema non può ignorare il ruolo che scrittori, pensatori e personaggi di origine africana hanno avuto nella costruzione dell'impero mediterraneo: proprio ad un imperatore appartenente ad una famiglia originaria del Nord Africa, a Caracalla, si deve la realizzazione dell'impero universale con l'estensione della cittadinanza romana a tutti gli uomini liberi, in seguito all'emanazione della *constitutio antoniniana de civitate*. La possibilità concreta della convivenza tra culture diverse, tra *civitates* ed *urbes*, tra *nationes* e *gentes*, tra romani e provinciali, è il grande ideale dell'età dei Severi: un ideale che interpreta gli interessi e le speranze dei

gruppi provinciali africani che avevano portato sul trono Settimio Severo ed i suoi figli. Questo modello ideale, così come altri modelli di imperi sovrannazionali, compreso il modello dell'impero islamico, rimane un preciso punto di riferimento credo ineguagliato nella storia anche recente del Mediterraneo.

Il Mediterraneo ha conosciuto negli ultimi tempi l'emergere di spinte irrazionali che, anziché valorizzare le singole identità nazionali nell'ambito di un processo di integrazione e di libera convivenza, hanno invece avviato pericolosi fenomeni di frantumazione degli stati, inutili chiusure e dannosi isolazionismi: sono i frutti amari dell'integralismo e dell'intolleranza, che coinvolgono a pieno titolo anche le più evolute nazione europee. «Wir leben in einer Zeit - ha scritto Géza Alföldy nell'ultimo volume de "*L'Africa Romana*" - die in Europa und auch anderswo immer stärker vom Zwist zwischen zu friedlichen Zusammenleben aufgerufenen Nationen, von engstirnigem Egoismus, Arroganz und dem gegenseitigen Haß von Völkern geprägt ist».

Anche Marc Mayer, durante i lavori del Convegno di Oristano, ha voluto sottolineare questa problematica, condannando l'intolleranza e richiamando l'impegno per una fruttuosa collaborazione tra studiosi di paesi diversi: «En un momento en que en el mundo, incluso en la vieja Europa se están produciendo síntomas de intolerancia inaceptabe, creo que es muy importante que demos todos una muestra de universalidad y de convivencia internacional; y un ejemplo de sana convivencia es nuestro coloquio, y lo es que un miembro de cualquier nación pueda hablar hoy en Cerdeña ante un público de colegas movidos pou unas ideas constructivas que, desde a veces muy lejanos países, les han reunido aquí, que se sienta entre amigos, que se sienta en casa, y que todos juntos nos sepamos miembros de una cultura que nos es común».

Voglio prendere queste parole come auspicio anche per i nostri lavori qui a Cartagine, richiamando uno degli aspetti più positivi della storia di Roma antica, il superamento dei nazionalismi, la costruzione di una comune civiltà mediterreanea erede del mondo ellenistico, la capacità di sintetizzare le differenti culture e le differenti civiltà, rimaste vitali con le reciproche identità, ma capaci di interagire tra loro : «Die Stärke des antiken Rom lag darin - ha concluso Géza Alföldy -: daß es die Eliten der vielen *nationes* für seine Ideale gewinnen konnte; die große Chance für die Gelehrten, die sich dem Erbe Roms widmen, liegt darin, durch ihre gemeinsamen wissenschaftlichen Ideale Verständidung zwischen den modernen *nationes* beizutragen».

Cari amici,

Ho immaginato che fosse di buon augurio che un convegno come il nostro dedicato alla tecnica, alla meccanica, alle *artes*, prendesse l'avvio nel

nome di Ἥφαιστος, l'artefice divino, il dio gettato dal padre Zeus dentro il vulcano Mosiclo nell'isola di Lemno, e perciò zoppo ed allevato dalle ninfe, che avrebbe insegnato i misteri della sua arte ai Sintii, ai quali l'eroe Prometeo avrebbe rapito il fuoco per gli uomini.

Il nostro convegno può veramente aprirsi nel nome di Vulcano, il signore del fuoco, il fabbro divino dall'inclita arte, il geniale κλυτοτέχνης, il costruttore dei palazzi degli dei sull'Olimpo, il signore dei Ciclopi sull'Etna, il dio delle Lipari, l'artefice che avrebbe costruito lo scettro e l'egida di Giove, il tridente di Posidone, le armi di Achille: Efesto per gli antichi può essere considerato come l'inventore per eccellenza, l'antenato di Archimede.

Secondo Simonide (*PMG*, 568 Page) e Sofocle (Frg. 163 Nauck), fu proprio Efesto a costruire Talos, il primo automa della storia, un vero e proprio robot di bronzo, quasi invulnerabile, posto da Minosse a guardia dell'isola di Creta. Zenobio (V, 85) racconta come l'automa Talos operò anche in Sardegna, ove uccise molti uomini, prima di stabilirsi a Creta: le sue armi erano enormi pietre che egli lanciava a grande distanza, con terrore dei nemici.

Secondo il lessico della Suida (Σαρδάνιος γέλως), infaticabile guardiano, l'automa alato Talos ὁ ἠφασιστότευκτος, il figlio di Efesto, impediva agli stranieri ed in particolare ai Sardi di penetrare nell'isola di Creta. Giulio Paulis, che di recente ha ripreso il mito di Talos, precisa: «quando raggiungeva gli intrusi, egli saltava sul fuoco, portava il suo corpo metallico all'incandescenza e, stringendo fortemente al petto i malcapitati, li bruciava. Costoro, morendo, contorcevano la bocca a causa delle ustioni, e dalla locuzione ἀπὸ τοῦ σεσηρέναι διὰ τὴν φλόγα sarebbe sorto - i commentatori fanno apparire responsabile della deduzione lo stesso Simonide - il detto σαρδόνιος/ σαρδάνιος γέλως». Secondo questa tradizione, l'automa Talos provocava dunque il «riso sardonio», una dolorosa contrazione delle labbra, un modo di ridere forzato e falso. In questo modo l'antichissima espressione omerica «riso sardonio» si giustificherebbe a partire dal nome dell'isola di Sardegna.

Così rise Odisseo oltraggiato da Ctesippo e dagli altri Proci (Hom., *Od.* XX, 301-2); così, Gaio Gracco si augurava che avrebbero riso gli odiati oligarchi, quando si fossero resi conto che le leggi del tribuno, appena rientrato dalla Sardegna, avrebbero segnato la loro rovina (Plut., *C. Gracch.* 12,8). Così avrebbero potuto ridere Cicerone e Fadio Gallo, odiati e minacciati dal sardo Tigellio (*ad Fam.* VII, 25,2). Così secondo Timeo (F64, *FGrH* III B 566), nella loro saggezza, ridevano in Sardegna i vecchi al di sopra di 70 anni, bastonati, lapidati ed uccisi dai loro figli: forse, secondo Eschilo (F455 Nauck2) e Demone (F 18 a-b, *FGrH* III B 327), così ridevano i padri dei coloni cartaginesi sacrificati a Cronos assieme ai più belli tra i prigionieri di guerra. Così

sembrava che ridessero i bambini che a Cartagine venivano sacrificati a Cronos: Clitarco, lo storico di Alessandro, li immagina collocati entro un braciere incandescente che una statua bronzea del dio reggeva tra le braccia (F9, *FGrH* II B 137).

Al di là del *topos* ellenistico nei confronti della crudeltà punica, il mito dell'automa di bronzo nelle sue varianti che si localizzano a Creta, a Cartagine ma anche nella Sardegna nuragica e nella Sardegna punica, è un efficace paradigma del difficile confronto nel Mediterraneo tra cultura greca, cultura cartaginese, cultura romana e culture locali più antiche.

Il Mediterraneo antico è veramente il crocevia di culture diverse, che si incontrano, si confrontano, si dividono e si collocano su piani differenti: il mito di Efesto estende questo confronto dal piano esclusivamente fisofico ed ideale al piano delle applicazioni pratiche, dei bisogni naturali, della scienza, delle tecniche, dei nuovi saperi: una dimensione, quella del τεκνιχόν contrapposto al τεορετιχόν, intesa quale espressione di una componente primordiale dell'uomo, legata al piacere ed al lusso, alternativa all'aspetto razionale, ordinato, classico dell'uomo e delle cose. Eppure proprio questa dimensione, disprezzata da Seneca, campione dell'etica aristocratica fondata sulla virtù, è più vicina al nostro essere uomini oggi.

Saluto della prof. Cinzia Vismara, Direttore del Centro di studi interdisciplinari sulle province romane

Monsieur le Directeur Général, Eccellenza, Chers Collègues, Amis, Etudiants, Mesdames, Messieurs,

Je suis sincèrement émue de Vous donner la bienvenue au nom du Centro di studi interdisciplinari sulle province romane à ce congrès qui se déroule cette année pour la première fois en Afrique, donc *in medias res*. Notre rencontre est la première de la deuxième décennie et la première qui a lieu après l'établissement de l'accord-cadre entre l'Institut National du Patrimoine et l'Université de Sassari, auquel nous avons tout de suite commencé à donner des contenus. En plus de ce colloque, je pense aux recherches qui ont déjà debuté sur le site d'*Uchi Maius* avec les travaux d'épigraphie concernant l'histoire, les institutions et la société, et qui se matérialiseront en une série de campagnes de fouilles qui auront lieu à partir de l'été prochain et qui verront réunis chercheurs et étudiants tunisiens et italiens.

Le Centro di studi interdisciplinari sulle province romane de l'Université de Sassari est très jeune et il est le seul de ce type, à ma connaissance, en Italie. Il collabore à l'organisation des colloques sur "L'Africa romana" et de rencontres concernant d'autres provinces romaines, notamment en liaison avec le Museo della Civiltà romana de Rome. Il veut aussi représenter un instrument de liaison entre tous les chercheurs – italiens et étrangers – qui travaillent sur les provinces romaines. Un questionnaire a été envoyé au printemps dernier à tous les collègues des universités italiennes censés pouvoir travailler sur ce sujet: non seulement les professeurs d'Archéologie des provinces romaines ou d'Archéologie classique, mais aussi les épigraphistes, les historiens, les numismates, les historiens du droit romain, les spécialistes de l'antiquité tardive *etc.* Il s'agissait de détecter, et de porter par conséquent à la connaissance de la communauté scientifique, toutes les recherches concernant les provinces romaines qui étaient difficilement accessibles: thèses de laurea et de doctorat, cours monographiques, séminaires... Les donnés contenues dans les réponses qui sont parvenues sont actuellement en cours d'élaboration et j'espère pouvoir Vous faire parvenir au plus tôt les résultats de cette enquête.

Nous avions espéré, cette fois-ci, pouvoir tenir compte des justes remar-

ques que nous avaient faites plusieurs collègues et qui avaient été formulées au sein du bilan de G. Alföldy, paru dans *"L'Africa romana"*, 10: nous aurions souhaité accueillir moins de communications de sorte à consacrer plus de temps aux débats, mais, hélas!, et avec une absence totale de modestie, nous sommes contraints d'attribuer à notre entreprise les mots que Tite-Live avait reservés à Rome: *ab exiguis profecta initiis eo creuerit, ut iam magnitudine laboret sua* (*Proem.*, 4).

Saluto del prof. Marc Mayer a nome dell'Association Internationale d'Épigraphie Grecque et Latine

Dignísimas autoridades, queridos colegas,

Querria leer unas palabras escritas por nuestro presidente Silvio Panciera la voz del qual será sólo en este congreso lo que se llama en opera un eco in lontano.

«L'Associazione Internazionale di Epigrafia Greca e Latina esprime a mio mezzo viva gratitudine perché il suo nome risulta ancora una volta associato a questa iniziativa dei Convegni internazionali di studio sull'Africa romana. Questa edizione, che per la prima volta ha integralmente luogo in quella terra d'Africa, che dà il suo nome ai convegni (ed ai relativi Atti) e che costituisce l'oggetto precipuo degli studi che rispettivamente questi intendono fomentare e raccogliere, resterà — suppongo — particolarmente viva nel ricordo dei partecipanti e degli organizzatori, gli uni e gli altri molto numerosi come vedo dal programma.

Mi rammarico di non poter essere presente. Ma voglio almeno far pervenire a tutti il mio saluto e l'augurio più cordiale a che l'andamento del convegno pienamente corrisponda all'impegno organizzativo che vi è stato profuso ed alle aspettative scientifiche che vi sono riposte.

Voglio anche dire quanta importanza l'AIEGL annetta a queste occasioni d'incontro internazionale, non solo tra epigrafisti, ma anche tra epigrafisti e non epigrafisti, dentro e fuori i confini del mondo classico. Da questo punto di vista, i convegni sull'Africa romana possono davvero dirsi esemplari per il loro carattere insieme di vasta internazionalità e di larga interdisciplinarietà.

Semmai si può guardare con soddisfazione non disgiunta da qualche preoccupazione alla crescita esponenziale dei contributi, una crescita almeno in parte favorita dall'eccezionale generosità (a tutti nota perché tutti l'abbiamo sperimentata) degli organizzatori. Corrispondentemente, gli Atti sono passati dal volume singolo di 221 pagine degli esordi, ai due grossi volumi che si sono resi necessari dal 1986, ai tre volumi di complessive 1500 pagine più altre 400 di foto del Convegno di due anni fa. Mi chiedo, se dopo aver riconsiderato il ritmo di questi incontri, trasformati da annuali in biennali, gli organizzatori non dovranno considerare prima o poi — controvoglia ne sono sicuro — anche il

problema del numero e della coordinazione dei contributi, naturalmente senza modificare i vivi interessi che essi hanno avuto il grande ed indiscusso merito di suscitare ed alimentare.

Ma non intendo assolutamente interferire in un'organizzazione che, in più di dieci anni di attività, ha già ampiamente dato prova di essere all'altezza dei suoi compiti.

I confini del tema principale di quest'anno, già molto vasti, sono stati ulteriormente ampliati dalla curiosità dei partecipanti e non bisogna dimenticare il contributo di novità che sarà dato al convegno, come di consueto, dalle sezioni libere di epigrafia e storia. Sono sicuro che anche queste giornate di studio che stanno per iniziare saranno del massimo interesse ed auguro a tutti buon lavoro.

Altri convegni ci sono stati nel '94 sotto il patrocinio dell'AIEGL (a Lione, sulla gerarchia militare, ed a Capri sul *senatus consultum de Cn. Pisone patre*) ed altri se ne annunciano per il '95 (in marzo a Sintra, su Divinità indigene e *interpretatio romana*, verosimilmente in settembre a Macerata per la ripresa, deliberata pochi giorni fa, delle Rencontres franco-italiennes sur l'épigraphie du monde romain, e in ottobre tra Bruxelles e Lovanio sull'ordine equestre). Tutti potranno trovare notizie più dettagliate su questo e su altro nelle Nouvelles de l'AIEGL che, amichevolmente stampate come di consueto da *Epigraphica*, usciranno tra pochi giorni e saranno mandate a tutti i soci con l'Annuario 1994. Altre informazioni saranno date direttamente dagli organizzatori.

Per il '95 vorrei aggiungere ancora solo questo: in quest'anno si conta di portare a conoscenza di tutti i soci il progetto di riforma di statuto dell'AIEGL che, in conformità con i deliberati di Nîmes, il Bureau ha elaborato in collaborazione con il Comité e che dovrà essere sottoposto a voto in Assemblea straordinaria prima del prossimo congresso internazionale, verosimilmente a Roma nel maggio 1996. Nello stesso '95 sarà anche inviata la prima circolare informativo-organizzativa relativa a questo Congresso fissato, com'è noto, a Roma nel settembre 1997.

Fintanto che gli studi epigrafici e quelli ad essi apparentati sapranno catalizzare tanto interesse e mobilitare tante energie il loro futuro non sarà — mi pare — in discussione».

Estas son las palabras de Silvio Panciera, sólo me queda desear a los participantes buen trabajo y que estas reuniones continuen siendo un modelo de convivencia y de libre cambio de ideas para nuestras ciencias.

Saluto dell'Ambasciatore d'Italia a Tunisi
Dott. Francesco Caruso

M. le Président de l'Institut National du Patrimoine, Mesdames et messieurs les Professeurs de l'Université de Sassari, Mesdames et Messieurs, je suis très impressionné par le parterre de professeurs, de savants réunis autour de ce Colloque, ce pourquoi je m'abstiendrai de toute considération ou tentative de considération sur le mérite du Colloque, pour éviter de me sentir mal à l'aise. Je me dois simplement de vous faire part de ma satisfaction, car ce Colloque, le premier de la deuxième décennie, a lieu à Tunis. Cela est tout à fait légitime car Tunis représente le carrefour des carrefours des civilisations méditerranéennes. Je me dois également de vous faire part de l'intérêt que notre Ministère, avec le Ministre des Affaires Etrangères lui-même, a porté à ce Colloque en donnant son patronage à cette manifestation.

Il y a encore un élément de satisfaction de ma part: celui de voir que ce Colloque, déjà assez riche et impressionnant par le nombre d'interventions et d'apports, va se conclure avec un autre élément concret d'enrichissement représenté par la Convention qui sera signée à l'intérieur de l'accord cadre entre l'Université de Sassari et l'Institut National du Patrimoine de Tunisie et qui aura pour prolongement concret la première campagne de fouilles d'*Uchi Maius*, ce qui représente sur le terrain le résultat tangible des efforts faits dans les colloques et dans les séminaires.

Il y a un troisième élément de satisfaction de ma part, Monsieur le Directeur de l'Institut, c'est que nous nous voyons très fréquemment pour des circonstances officielles et que nous avons aussi l'occasion de nous fréquenter en privé. Le fait que depuis quelques temps nous nous rencontrons aussi souvent manifeste que les initiatives dans ce domaine sont nombreuses, qu'il s'agisse de l'accord avec l'Institut pour les Sciences et les Technologies du Patrimoine archéologique, que vous avez signé avec l'Istituto Scavi di Torino – vous avez déjà rappelé la présence parmi nous du Professeur Giorgio Gullini –, ou qu'il s'agisse de l'initiative pour les recherches des Architectes et l'Archéologie. C'est le témoignage de l'intérêt bilatéral, du côté public italien, et du côté public tunisien, que nous donnons à ces manifestations, à ces colloques, à ces séminaires, à ces initiatives car, comme le Professeur Mastino vient de le mentionner, on a de plus en plus besoin, comme antidote à toutes les tensions

d'aujourd'hui, de nous référer à notre passé commun, à notre culture commune, et je crois que là, par cette initiative, nous sommes dans la bonne direction.

Je crois qu'il est intéressant de souligner que depuis des années et des années de sommeil du côté disons public, du côté des responsables politiques de nos pays, dernièrement autour de la Méditerranée on assiste à un renforcement d'initiatives qui sont déterminées par une volonté politique de replacer la culture au centre du débat politique, un débat qui est fait de tensions, d'incompréhensions, d'intolérance, de méconnaissance. Et le fait de substituer la connaissance, notamment du passé, à la méfiance et à l'ignorance actuelles est, je crois, l'une des réponses concrètes que la culture peut donner aux tensions contemporaines. Voilà donc beaucoup d'éléments de satisfaction que j'ai voulu témoigner par ma présence.

Je ne peux donc que souhaiter un travail très riche et très fécond à ce Colloque, une campagne très fructueuse pour les fouilles d'*Uchi Maius* et à nous, Monsieur le Directeur, de continuer à nous rencontrer fréquemment, parce que chaque rencontre témoigne d'une initiative comme celle d'aujourd'hui, à laquelle je souhaite le plus grand succès.

Intervento del prof. Ercole Contu,
decano della Facoltà di Lettere e Filosofia
dell'Università degli Studi di Sassari

Mentre sono qui nelle funzioni di decano della Facoltà di Lettere e Filosofia dell'Università degli Studi di Sassari soprattutto per portare il saluto e l'augurio più fervidi del Preside della Facoltà prof. Mario Manca e miei personali a tutte le autorità presenti, agli organizzatori ed ai partecipanti all'XI Convegno internazionale di studi su "L'Africa Romana", mi siano consentite alcune riflessioni.

I Sardi punicizzati, come Ampsicora ed Iosto, che nel 215 a.C. erano morti vicino a Cornus per non arrendersi ai conquistatori romani, non avrebbero mai accolto l'incitazione attribuita a Marco Porcio Catone *delenda Carthago.* Questo perché, anche se Cartagine divenne praticamente romana nel 122 a.C., i Sardi già da molto tempo prima si erano accomunati ai Fenicio-punici, a tal punto che verso la fine del V secolo a.C. gli uni e gli altri congiuntamente, se interpretiamo in modo corretto una notizia di Pausania, col nome di Sardi ed equiparando *Sardus Pater* e *Sid Addir Babai*, fecero dono di una statua del dio al santuario greco di Delfi.

Propongo perciò di rinnovare in opposizione a questa occasione perfin troppo romana tale spirito di amicizia e fratellanza tra Cartagine e la Sardegna, concedendo un'antica e speciale cittadinanza sarda agli attuali abitanti della Tunisia. Per l'occasione venga perciò cambiato il minaccioso motto di Catone in quello pacifico e pienamente augurale e vicino al nostro sentire di *magnificanda et amplificanda Carthago.*

Per raggiungere questo scopo so di poter contare su un *Romanus Sardusque vir preclarus* proveniente da una delle più antiche e prestigiose colonie fenicie di Sardegna e che, con le sue legioni di studiosi, ha ora posto il campo, *castra locavit*, in questa splendida ed ospitale regione africana.

È chiaro che sto parlando del console *Atilius Mastinus Bosanus*, al quale con un po' di commozione come vedete a nome di tutti voi rinnovo il saluto e l'augurio di buon lavoro, anzi mi consentano i gentili ospiti arabi • وشكرا والسلام عليكم

Non so pronunciare meglio. E più o meno aggiungerò anche nel linguaggio di Voltaire, che era uno dei primi grandi storici, mesdames et messieurs, j'ai l'honneur de vous saluer et de vous presenter mes meilleurs vœux de bon travail.

Saluto del prof. Giuseppe Contu,
dell'Università degli Studi di Sassari

كلمة ترحيب الدكتور جوزيبي كونتو استاذ اللغة العربية وادابها
في كلية الاداب والفلسفة في جامعة ساساري .

حضرة الرئيس سيداتي وسادتي ،زملائي الكرام.

يسرني ان اقدم لحضراتكم التحيات باسم جامعة ساساري مع
تمنياتي بنجاح كبير لمؤتمرنا هذا .

التعاون الذي ابداه الباحثون العرب والاوروبيون وبشكل خاص
المعهد الوطني التونسي للتراث (تونس) وقسم الدراسات التاريخية
(ساساري) قد انتج عدد كبير من المقالات ذات المستوى العالي .

رجاؤنا ان ينتج هذا التعاون في المستقبل ثمرات عدة ولا تختص
فقط مجال الابحاث العلمية حول التاثير الروماني في افريقيا بل
تتعلق ايضا بالدراسات العربية والاسلامية و دراسات التاريخ القديم
لشعوب البحر الابيض المتوسط.

وشكرا والسلام عليكم.

Messaggio scritto del prof. Géza Alföldy dell'Università di Heidelberg

Cari amici,

in conseguenza dei miei impegni in Germania non posso sfortunatamente essere presente all'XI Convegno internazionale di Studi su «L'Africa Romana». Cionondimeno ho due motivi particolari per indirizzare i miei più cordiali saluti a tutti i partecipanti al Convegno.

In primo luogo in qualità di autore della *Prefazione* al magnifico volume degli Atti del X Convegno appena stampato, vorrei esprimere la mia soddisfazione poiché il mio desiderio che un paese africano possa divenir sede di uno dei convegni è già diventato realtà. La speranza è che questa iniziativa possa venir ripetuta spesso e che le circostanze permettano di estenderla nel futuro anche ad altri paesi africani.

In secondo luogo sono mosso dal ricordo di uno degli studiosi più insigni dell'Africa Romana, Hans-Georg Pflaum, maestro ed amico non solo mio. Pflaum è scomparso il 26 dicembre 1979: fra pochi giorni ricorre il quindicesimo anniversario della sua morte. Desidero ravvivare il ricordo di questo grande conoscitore dell'Africa Romana e così anche dei popoli che vivono oggi in quest'area. In modo particolare mi ricordo dell'ultimo soggiorno del Pflaum in Africa, che fu, se non erro, nel 1978, in occasione del seminario epigrafico organizzato dal nostro comune amico Azedine Beschaouch, tenuto in questa stessa sede, all'interno dell'albergo Amilcar a Cartagine. A quel seminario indimenticabile partecipò una decina di specialisti, me compreso. Il Pflaum sarebbe certo lietissimo di sapere che il Vostro convegno, a distanza di meno di due decenni, riunisca oltre 200 studiosi dell'Africa Romana, tra i quali molti colleghi provenienti dai paesi africani, così come sarebbe altrettanto lieto di apprendere che l'ultimo volume delle *Inscriptiones Latines d'Algérie*, una raccolta da lui completata negli ultimi anni di vita con un grande impegno, nonostante le grandi difficoltà e fonte indispensabile per tutti noi, un giorno verrà pubblicato.

Vi auguro molto successo per i Vostri lavori.

M'Hamed Fantar

Civitas, l'organizzazione dello spazio urbano nelle province romane dell'Africa e nella Sardegna

D'abord, je voudrais souhaiter la bienvenue et adresser mes chaleureuses salutations à tous ceux qui sont venus en Tunisie pour célébrer, dans l'amitié et l'amour de savoir, cette cérémonie scientifique qui se tient sur cette terre d'Afrique multiple à l'occasion de la XIè recontre consacrée à des études qui visent une meilleure connaissance de l'*Africa romana*. On désire la mieux connaître pour l'aimer davantage.

Nous nous sommes rencontrés, il y a deux ans en Sardaigne, cette terre qui nous est chère, et plus exactement à Oristano. Pouvons-nous oublier l'accueil chaleureux et l'hospitalité? Certes non; nous en gardons un souvenir inoubliable, gorgé de chaleur et d'amitié.

Permettez-moi aussi de me tourner vers les organisateurs de ce colloque désormais célèbre et prestigieux pour les saluer et leur dire combien je me sens honoré de la confiance dont ils ont bien voulu m'investir en m'offrant le privilège insigne de présenter les Actes du *X^e Convegno internazionale di studi su l'Africa romana* qui s'est tenu à Oristano du 11 au 13 décembre 1992 sur le thème suggestif et passionnant: *Civitas: l'organizzazione dello spazio urbano nelle province romane dell'Africa e nella Sardegna*.

De la confiance, un honneur! Comment puis-je me dérober à une offre aussi généreuse et aussi amicale? Je suis reconnaissant à tous ceux qui m'ont fait cette confiance et cet honneur.

Tous ces rapports et toutes ces communications traitent de la cité et de l'organisation de l'espace urbain. Les matériaux utilisés par les intervenants se réfèrent aux écrits d'auteurs anciens et médiévaux qu'il s'agisse d'œuvres purement littéraires comme l'Enéide de Virgile, qu'il s'agisse des Saintes Ecritures ou qu'il s'agisse d'œuvres plus techniques comme celle de Vitruve sur l'architecture. Ces matériaux proviennent également de l'épigraphie punique, néopunique et latine tant païenne que paléochrétienne. Mais la documentation architecturale et urbanistique demeure fondamentale. Pour la recueillir, on a eu recours aux résultats des fouilles et des prospections ainsi qu'aux découvertes fortuites. La monnaie et la mosaïque ont été, elles aussi, mises à contribution et dûment interrogées en vue d'en extraire les informations qu'elles peuvent recéler.

Quant aux sujets traités, ils se rapportent dans leur quasi totalité au thème du Colloque: la cité et l'organisation de l'espace urbain en Afrique du Nord et en Sardaigne. Il y a des interventions qui se rapportent à la cité en tant que ville faite de structures architecturales dont on peut connaître *la morphologie et la syntaxe*: édifices publics et édifices privés, édifices civiles et édifices religieux: temples, thermes, théâtres, amphithéâtres, *fora*, bibliothèques, huileries, meuneries, portes, arcs, murailles, habitations, etc. Certaines communications traitent de la manière dont ces différents édifices s'ordonnent et se partagent l'espace de la ville en tenant compte de certains besoins sociaux tant pour des rassemblements et la vie du groupe que pour la circulation et la protection: places publiques, rues, murailles, fortifications, etc. Il s'agit en somme de *la syntaxe urbaine* qui a été l'objet de nombreuses et riches communications. On a parfois traité de l'espace urbain en fonction de certaines préoccupations telles que l'armée, l'implantation et la diffusion du christianisme, le besoin de se défendre, etc.

D'autres présentent certains aspects de la vie dans la cité romano-africaine ou romano-sarde: le culte impérial, le rôle de certaines personnalités politiques ou militaires, les spectacles comme les jeux d'amphithéâtre animés par des gladiateurs. Ces diverses activités, qu'elles fussent populaires ou officielles, participaient à informer la cité, c'est-à-dire qu'elles contribuaient à lui donner son profil: *un contenu politique et socio-culturel.*

Après l'émotion et la joie de bénéficier de ce privilège, j'ai senti que la tâche n'est pas de toute facilité; elle ressort à la gageure: peut-on avoir l'audace de présenter les Actes du Xé Colloque d'Oristano? Ce serait plus que de l'audace, de la témérité!

Le Colloque sur l'Africa romana se présente de plus en plus comme un forum où des savants, venus de partout, de la Méditerranée occidentale et d'ailleurs, se rencontrent pour vivre ensemble quelques jours de savoir et de féconde complicité. A leur manière qui n'est pas d'ailleurs la moins efficace, ils contribuent à l'édification de la communauté méditerranéenne. Le Colloque d'Oristano a groupé 12 pays: l'Algérie, l'Allemagne, l'Angleterre, la Belgique, l'Italie, le Danemark, l'Espagne, la France, la Libye, le Maroc, la Pologne, la Roumanie et la Tunisie.

De ces douze pays, les organisateurs du Colloque d'Oristano ont accueilli plus de *180* participants: je donne le chiffre qui ne concerne que ceux qui ont été dûment enregistrés. En réalité, les présents étaient de beaucoup plus nombreaux. Quant aux rapports et communications, leur nombre s'élève à *100* qui, dans cinq langues, se sont traduits dans les Actes par *1500* pages sans compter les très belles et didactiques illustrations qui en facilitent et agrémentent la lecture.

Il y a donc une centaine de textes qui se répartissent sur la Sardaigne, la Tunisie, le Maroc, l'Algérie, la Libye, l'Espagne et on arrive jusqu'en Dacie et au Liban. Il y a des études qui traitent de l'Afrique du Nord dans sa globalité, en tant que province de l'empire romain; on traite également de sites d'Afrique, de Sardaigne ou d'Espagne dont les dossiers se trouvent enrichis par telle nouvelle découverte ou telle nouvelle interprétation; ils sont au nombre de 39: Abbir Cella, Agger, l'Aurés, Bararus, Barigadu, Bosa, la Byzacène, le Cap Bon, Carthage, Cirta, Ceuta, la Cyrénaïque, Cyrène, Dougga, Fraxine, Fuente Alama, Gurulis Nova, Karalis, Kerkouane, Leptis Magna, Lepti Minus, Mactaris, les Maurétanies, Nora, Olbia, Planargia, Roma, Rusuccuru, Sabratha, Sala, Samugheo, Simitthus, Thignica, Timgad, Tingi, Tipasa, Uchi Maius, Volubilis et Zilil. La somme et l'apport son considérables.

Les différents édifices quelles qu'en soient la nature et les foncions, faisaient la parure de la cité. Eux-mêmes, ils étaient souvent pourvus d'une riche décoration sculptée. Cette décoration architecturale dans la cité romaine d'Afrique ou de Sardaigne a fait l'objet d'excellentes études qui viennent combler des lacunes et rendre l'accès facile à un domaine souvent réservé à ceux qui savent reconnaître les formes et choisir les termes adéquats pour les désigner. D'ailleurs ce domaine de la terminologie relative à la cité et à ses différentes composantes a fait l'objet d'excellentes communications notamment pour la cité en Afrique préromaine.

Mais une Cité, c'est aussi un statut politique, une organisation municipale, des institutions, une symbiose au sein de la population dont les membres pouvaient avoir des status différents et appartenir à des origines et cultures différentes. Ces études qui relèvent de l'organisation de la cité et de son statut ont mérité l'attention de certains collègues; le lecteur de ces Actes y trouve de précieuses indications qui éclairent et peuvent contribuer à l'invention de nouvelles pistes dans ce domaine de la recherche.

A ces différentes contributions qui concernent essentiellement et non exclusivement l'Afrique et la Sardaigne, notre collègue *Cinzia Vismara* a donné le coup d'envoi par un discours introductif où elle a très judicieusement cerné le thème du Colloque, en inventoriant les acquis et les problèmes encore posés. Elle a bien mis en évidence le chemin parcouru mentionnant les projets et les travaux effectués dans les différents pays d'Afrique du Nord et en Sardaigne: prospections, cartes archéologiques, fouilles, études d'édifices et autres éléments architectoniques, etc. Mais elle n'a pas manqué de souligner le chemin qui reste à parcourir. Il y a encore beaucoup à faire; il y en aura pour les générations futures.

Chemin faisant, *Cinzia Vismara* a fait ressortir les faiblesses de certaines

théories et les insuffisances qui grèvent l'instruction des dossiers, attirant ainsi l'attention sur la nécessité d'affiner les méthodes. Pour une meilleure approche, elle recommande de prendre en compte les remarques pertinentes faites à ce propos par le regretté *P.-A. Février* dans un article qui, vieux de dix ans, garde toute sa vigueur méthodique et toute sa valeur scientifique. Il s'agit de l'étude magistrale intitulée: *Urbanisation et urbanisme* publiée dans *Aufstieg und Niedergang der Römischen Welt*, en 1982.

Pour toute recherche sur la cité romaine d'Afrique, qu'il s'agisse de l'urbanisme, ou qu'il s'agisse des édifices, de leur décoration et de l'impact de leur présence dans l'espace urbain, *Cinzia Vismara* souligne la nécessité d'une bonne connaissance du terrain tant pour la surface que pour les profondeurs: la connaissance du substrat est indispensable; par ailleurs elle a recommandé quelques thèmes de recherches qui lui paraissaient fondamentaux: *l'urbanisme, la décoration architecturale, l'évergétisme, etc.* En matière d'urbanisme, ella a rappelé une remarque de *Pierre Gros*, que voici: *In latino non esiste una parola che traduca ciò che noi oggi intendiamo per città nel senso demografico ed economico del termine, ma un insieme di vocaboli che tendono a disporsi in un ordine gerarchico di natura essenzialmente ma non esclusivamente giuridica: urbs, oppidum, vicus, forum.*

En rappelant cette remarque fort judicieuse de *Pierre Gros, Cinzia Vismara* semble attirer l'attention sur l'importance de l'enquête terminologique. Mais elle n'oublie pas de dénoncer certains écueils et recommande de les éviter; *Non bisogna cadere nell'errore di considerare la città come un'entità statica.* Elle doit être étudiée, écrit-elle, comme un phénomène global, dans ses aspects matériels, spirituels et insitutionnels, dans le cadre d'une enquête sur le site afin d'en suivre le cours de son évolution topographique à la lumière des données épigraphiques et littéraires jointes à l'analyse des résultats des fouilles. Comme les facteurs économiques s'avèrent déterminants pour le développement urbain, la connaissance du territoire de la cité s'impose comme une nécessité impérieuse: la fertilité du sol, ressources minières, salines, carrières de marbre, proximité de routes importantes, proximité de la mer, hospitalité du rivage, autant de facteurs qui peuvent agir au profit de la cité et de son développement. Il conviendrait de se méfier des formules et de s'en tenir aux faits qu'une analyse minutieuse et pertinente doit pouvoir élucider et rendre compréhensibles quels qu'en soient, par ailleurs, la complexité et le dynamisme.

Nous ne pouvons pas, hélas, passer en revue toutes les *cent contributions* publiées dans un ouvrage épais de *trois volumes* que vous avez déjà entre les mains et que vous pouvez consulter à loisir et en fonction de vos besoins et préoccupations. Tout en sachant que très souvent le choix relève quelque peu

de l'arbitraire et qu'il est toujours privation et frustration, je me suis permis le choix de quelques aspects du thème traité au *X^e Convegno su l'Africa romana.* Il y a d'abord l'enquête terminologique savamment faite par *Ed. Lipinski.* Nous lui devons tout un glossaire phénico-punique en rapport avec la cité et ses composantes. C'est un véritable régal de lire les vocables dont les Phéniciens et les Puniques se servaient ou eussent pu se servir pour nommer la ville, ses murailles, ses portes, ses artères, ses installations portuaires, ses marchés, ses places, ses quartiers d'habitations cossues ou modestes et ses espaces sacrés qu'il s'agisse des dieux ou qu'il s'agisse des morts. En dépouillant les inscriptions phénico-puniques et en parcourant les vastes territories des civilisations sémitiques et greco-latines, *Ed. Lipinski* a pu cueillir toute une gerbe de mots qui se rapportent ou se rapporteraient à la cité, à ses composantes et à l'art de bâtir. On est très content de les trouver ainsi réunis avec un commentaire qui se distingue par une érudition fécondante et une clarté convaincante. Espérons qu'une telle entreprise sera poursuivie soit par l'auteur lui-même soit par ceux qui s'adonnent à l'exploration de l'univers phénico-punique.

Dans ce passionnant domaine du verbe, *Johannes Irmscher* a traité du vocable *Civitas.* Pour son enquête, il a interrogé les textes littéraires, philosophiques, juridiques et théologiques sans exclure la déposition des textes épigraphiques. Il en a suivi l'évolution de *Plaute* à *Saint Augustin* non sans tirer parti des pensées philosophiques de *Cicéron* et en prenant compte le point de vue du *Digeste,* cette fameuse compilation faite d'extraits interpolés d'anciens jurisconsultes rédigée sur l'ordre de *Justinien (530-533). Johannes Irmscher* expose d'abord l'étymologie de *Civitas* pour nous dire qu'elle issue du terme *Civis* quand s'y agglutine le suffixe *-tas,* généralement utilisé pour les notions abstraites comme *dignitas* et *unitas,* etc. Chemin faisant, *Civitas* finit par désigner non l'état d'être *civis* mais l'ensemble des *cives* et devient ainsi le synonyme de *populus*: à l'abstraction se substitue un contenu réel et concret. En rapport avec Rome et son histoire, le terme *Civitas* finit par avoir une vêture fiscale et juridique; dès lors on assiste à la genèse de toute une typologie de *civitates* en fonction de leur vêture fiscale et juridique. Mais un changement s'opère à la suite de l'*Edit de Caracalla* qui, promulgué en 212 de l'ère chrétienne, attribue la citoyenneté romaine à tous les habitants libres de l'empire. *Civitas* signifie désormais la cité au sens neutre et général sans autre implication de quelque nature que ce soit. Il s'agit d'un *centre habité.*

Mais en dépit de l'importance de la terminologie la plupart des contributions publiées dans ces Actes du *X^e Convegno su l'Africa romana* se réfèrent à des données archéologiques beaucoup plus concrètes et plus difficiles à déréaliser que les notions véhiculées par des mots dont le contenu ne peut se

soumette entiérement aux sens. Voici, par exemple, une étude qui traite du rôle de l'armée dans l'organisation de l'espace urbain. *Yann Le Bohec* a choisi l'Afrique du Haut empire. Pour son enquête, il a interrogé l'épigraphie, les briques et les tuites qui portent la griffe de la *III[e] légion Auguste*. Mais il en reconnaît les limites et en dénonce les écueils qui risquent de fausser le résultat de l'enquête. Aussi recommande-t-il de relativiser l'apport de ces témoins et l'importance de leur déposition. Cela étant, l'étude des dédicaces invite à penser mais à titre de simples hypothèses que l'armée d'Afrique préférait s'investir dans la construction d'édifices réservés aux loisirs: établissements thermaux, aqueducs, canalisation, amphithéâtres en plus de certains travaux de nature essentiellement ou partiellement militaire: route, centuriation, fortins, fossés, etc. D'ailleurs certains édifices réservés aux loisirs ne sont pas tout à fait étrangers aux préoccupations militaires: les thermes étaient conçus comme un facteur de romanisation. En plus de la ville de *Timgad*, dont la fondation fut décidée par *Trajan* en l'an 100 de l'ère chrétienne, l'armée semble avoir participé à de multiples travaux urbains; à son crédit, les inscriptions mentionnent des rues, des places, des portes, des arcs, une curie, un grenier, une table de mesure et même certains édifices religieux; à chacune de ces réalisations, sa référence épigraphique. Après avoir exposé la documentation dont il a souligné les limites, *Yann Le Bohec* conclut: *En Afrique, l'armée romaine a donc bien travaillé pour aménager l'espace urbain.*

Cinzia Vismara

Présentation des volumes: Alessandra Gara, *Tecnica e tecnologia nelle società antiche*, (Roma, N.I.S., 1994, 150 pp., 32 figg.) e Giusto Traina, *La tecnica in Grecia e a Roma* (Il mondo degli antichi, Roma-Bari, Laterza, 1994, 155 pp., 16 figg.)

Le thème choisi pour notre Convegno semble être en ce moment au cœur de l'attention et cela se reflète bien sûr dans l'édition. Plusieurs volumes sont en effet parus en Italie ces derniers mois sur ce même sujet, outre ceux que je m'apprête à vous présenter: des essais, mais aussi des traductions d'ouvrages étrangers. Le fascicule du mois de septembre dernier de "l'Indice", une revue mensuelle italienne de nouveautés éditoriales, a fait état d'une partie de ces publications et des problématiques qui accompagnent l'approche de la science antique [1]. Ce sujet est sans aucun doute séduisant et source de réflexion pour nous archéologues qui étudions chaque jour les produits qui résultèrent des technologies antiques.

Avant de vous illustrer le contenu des deux volumes, qu'il me soit consenti de rappeler brièvement Alessandra Gara, qui nous a laissés avant de voir achevée l'édition de son ouvrage *Tecnica e tecnologia nelle società antiche*, paru donc posthume il y a quelques semaines. Dans cette étude, notre regrettée collègue avait utilisé la documentation abondante et souvent négligée que constituent *ostraka* et papyrus, dont elle avait, ainsi que de la numismatique, une connaissance profonde. Son étude sur les *Prosdiagraphomena et circulation monétaire* (Milan, 1976) et différentes contributions parues par la suite dans le cadre d'autres publications demeurent d'une importance fondamentale pour la connaissance de l'économie antique. Notre collègue avait en outre déjà consacré des pages significatives au problème du progrès technologique et de la stagnation scientifique présumée du monde antiques, dans le cadre de la *Storia di Roma* des Editions Einaudi [2].

[1] G. Cambiano, *Infanzia del sapere*, "L'Indice", sett. 1994, n. 8, pp. 36-37 (compte-rendu de: G.E.R. Loyd, *Metodi e problemi della scienza greca*, trad. it. par F. Aronadio e E. Spinelli, Roma-Bari, Laterza, 1993; A. Pichot, *La nascita della scienza. Mesopotamia, Egitto, Grecia antica*, trad. it. par M. Bianchi, Bari, Dedalo, 1993); M. Segala, *Ritorno a Lucrezio*, *ibidem* (compte-rendu de: V. Marchis, *Storia delle macchine*, Roma-Bari, Laterza, 1994); A. Perelli, *Teorie e teoremi*, *ibidem*, p. 37 (compte-rendu de: A. Weil, *Teoria dei numeri. Storia e matematica da Hammurabi a Legendre*, C. Bartocci éd., introd. par E. Bombieri, trad. it. par A. Collo, Torino, Einaudi, 1993 [éd. orig. 1984]).

[2] A. Gara, *Progresso tecnico e mentalità classicista*, *Storia di Roma*, II. *L'impero mediterraneo*, iii. *La cultura e l'impero*, Torino, Einaudi, 1992, pp. 360-380.

Les deux volumes, que j'ai lus avec un très grand intérêt et qui m'ont beaucoup appris, ont des bases de départ tout à fait différentes et peuvent être considérés complémentaires à juste titre: plus conceptuel et théorique l'ouvrage de Traina, l'autre étant plus concret et fondé sur plusieurs exemples, et d'un texte deux fois plus long que le premier, malgré le même nombre de pages. Tout deux appartiennent aux collections de deux maisons d'édition sérieuses et attentives à la vulgarisation hautement qualifiée, un genre malheureusement trop peu répandu en Italie.

Dès l'introduction Traina ouvre la discussion sur ce que nous pourrions définir le Leitmotiv du débat sur la technologie pour l'homme antique, lequel constitue aussi le thème du premier chapitre du volume d'Alessandra Gara: le problème de la stagnation technique. Cette donnée, considérée comme acquise jusqu'en des temps très récents, semble perdre du terrain au fur et à mesure de nouvelles découvertes et de la relecture des sources qui en détruisent les fondements. Il m'est bien sûr impossible d'approfondir ce problème épineux qui occupera, je crois, une grande partie des débats de la table ronde de dimanche prochain. Parmi les différents sujets de réflexion du chapitre introductif de Traina que l'auteur n'a pu développer pour des raisons évidentes d'espace, il me paraît utile de signaler le paragraphe relatif aux "techniques invisibles": le caractère marginal des techniques naît de la culture même de l'antiquité. La transmission orale les rendait "invisibles" dans la mesure où elles n'étaient pas codifiées par la culture dominante à travers leur élévation à la dignité littéraire (p. 16).

L'auteur a organisé le fruit de ses réflexions dans trois amples chapitres. Le premier, sur "la technique et le pouvoir dans les sociétés antiques", est divisé en trois phases chronologiques: la Grèce et le monde hellénistique, le monde romain, l'antiquité tardive. Traina observe la manière dont le progrès technique s'est développé dans le monde grec et plus spécialement auprès des communautés qui favorisèrent des tendances dynamiques, pratiquement des "entreprises" (p. 24), indépendamment du régime politique. Durant l'époque hellénistique la diminution de la force des liens sociaux est à l'origine d'innovations, spécialement dans le domaine des techniques militaires et commerciales. Les souverains hellénistiques finançaient ingénieurs et inventeurs: le succès de l'auteur d'un ouvrage dépend surtout du prestige de celui qui le commande. Dans la Rome républicaine les innovations technologiques sont progressivement accueillies dans le domaine des travaux publics, mais considérées négativement comme *luxuria* dans le domaine privé. La grande croissance technique, surtout du génie, se vérifie durant l'époque impériale: "en définitive", affirme l'auteur, "l'empire romain eut surtout soin des œuvres et des manufactures directement liées à l'expansion militaire et civile de Rome, en

cherchant à atteindre l'élaboration d'un produit qui soit le plus possible exportable et standardisé" (p. 42).

Les œuvres de génie militaire à caractère défensif marquent l'antiquité tardive: restauration ou construction de remparts, *castra*, fossés, fondation ou renforcement de centres urbains à proximité des frontières. L'empire établit alors un contrôle plus rapproché des techniques; les corvées augmentent et sont développées les officines ainsi que les fabriques à conduction impériale directe, lorsqu'elles sont destinées à couvrir les besoins de la cour et de l'armée. L'Eglise devient progressivement le nouveau gestionnaire des réalisations techniques; c'est l'époque où naissent les monastères qui deviennent à leur tour des centres de production à proprement parler.

Le second chapitre tente de reconstruire la personnalité du technicien: durant l'antiquité le concept de l'inventeur est absent; on doit plutôt parler de "découvreur", lequel est aussi "le grec qui traduisait la sagesse orientale en l'adaptant à ses propres logiques culturelles" (p. 65). L'invention n'était pas considérée comme le fruit d'une idée géniale; elle naissait plutôt de la mémoire et d'une nouvelle élaboration de la tradition technologique. En outre, et l'Auteur réaffirme et documente cette thèse avec une série d'exemples, l'importance d'une invention dérivait du prestige du demandeur. De là la prolifération de gadgets, d'automates, d'utopies technologiques. Des considérations intéressantes et bien documentées concernent aussi la condition sociale de l'*artifex* et son évolution dans le temps, depuis la condamnation du *banausos*, au prestige accru dont jouissaient par exemple les techniciens militaires à Rome, jusqu'à l'amélioration décisive durant l'antiquité tardive, avec ce que Mazzarino a appelé "la démocratisation de la culture", et aux évolutions médiévales en Occident et dans le monde islamique. Des considérations intéressantes sont également réservées à la transmission du savoir technologique, dans les ateliers et par le biais de traités.

Le dernier chapitre est relatif à l'"espace" différent qui est réservé au technicien selon qu'il s'agisse des villes ou des campagnes: dans les premières se créent progressivement des quartiers destinés aux activités productives; c'est alors que se développent les corporations professionnelles souvent à l'origine de soulèvements. Durant l'antiquité tardive on assiste à une insertion de structures rurales dans la ville. En ce qui concerne la sphère agricole, la terre est vue comme une surface à répartir, à régulariser et à exploiter ou à modifier, même sur une vaste échelle, dans le cadre de l'opposition entre l'action de l'homme et celle de la nature. L'inertie apparente du monde rural pourrait de cette manière être due à la faible attention du monde urbain pour les progrès technologiques de l'agriculture et par conséquent au fait qu'ils n'aient pas été "enregistrés".

Le chapitre et le volume se concluent par des considérations intéressantes sur la poliorcétique des mondes grec et romain.

De nature différente, comme je l'ai anticipé, est l'approche d'Alessandra Gara; le matériel très abondant qu'elle a réuni est divisé en fonction de grands thèmes: l'agriculture; les mines, la métallurgie, les carrières; les constructions et les ouvrages publics; les transports; les manufactures; les machines. Il s'agit d'un grand *corpus* dans lequel le monde romain occupe une position prépondérante. Les exemples présentés sont - et il ne pouvait en être autrement - des flashes qui illuminent des aspects plus ou moins connus de cet univers et qui se fondent sur les résultats de la recherche archéologique et surtout des sources peut-être moins accessibles et moins connues en général: les *ostraka* et les papyrus. Il n'est malheureusement pas possible en ce bref espace de temps de rendre justice à la richissime documentation brassée par l'Auteur, d'autant que son travail va jusqu'à toucher des champs d'investigation et des secteurs aussi diverses que celui, par exemple, de l'alphabétisation.

Dans les pages dédiées à l'agriculture, au-delà de la présentation des résultats acquis durant ces dernières décennies sur le fonctionnement de la villa esclavagiste, l'Auteur exploite les données fournies par les archives de Zénon, un recueil extraordinaire d'environ deux mille papyrus relatifs à la gestion d'une grande propriété du Fayyūm, au III[e] siècle av. J. C.

Une affirmation d'une grande importance concerne l'ambivalence de production et manufacture antiques, "l'élément qui, plus que tout autre, détermine une division réduite du travail" (p. 36). Les considérations sur les modes et les limites de la transmission du savoir technique concordent avec celles de Traina.

Deux exemples significatifs illustrent le chapitre sur les mines, la métallurgie et les carrières: les mines du Laurion et celles de la péninsule ibérique, qui sont désormais bien connues à la suite des travaux de Cl. Domergue[3]. Les pages relatives aux techniques de construction et aux ouvrages publics comprennent des observations significatives sur l'évergétisme. La manière dont sont traités les transports est particulière, dans la mesure où l'accent est mis sur les sources d'énergie, sur les bêtes de somme et de traction et sur les embarcations.

Le chapitre sur les manufactures est lui aussi ample et bien documenté, même si, face à la masse des informations fournies par les fouilles de ces dernières décennies, quiconque aurait pu se décourager: on passe des ateliers

[3] Cl. Domergue, *Les mines de la péninsule ibérique dans l'antiquité romaine*, Coll. EFR, 127, Roma, 1990.

monétaires aux centres de production de céramique ou de verre, aux industries textiles, aux fabriques d'armes, au matériel d'écriture.

Le dernier chapitre concerne les machines, qu'il s'agisse des appareils destinés à étonner, ou encore des réalisations ayant pour but d'alléger la fatigue tout en augmentant la productivité. Le cercle se ferme ainsi, avec un retour à la *vexata quaestio* du progrès ou de la stagnation.

C'est justement en marge de ce thème, lequel sera je l'imagine amplement débattu au cours de notre table ronde, que je voudrais exprimer une opinion et un vœu: je suis persuadée qu'il est indispensable de fournir à la discussion un support documentaire qui soit en mesure de récupérer ce que les sources littéraires "cultivées" ont volontairement ignoré et je crois que des volumes tels que ceux que je viens d'illustrer, ainsi que les données qui naîtront des communications des jours prochains, pourront constituer la base d'un tel *corpus*.

Yann Le Bohec

Apulée et les sciences dites exactes

Pour la période qui correspond à l'Antiquité, les sciences dites exactes sont mal connues. Ainsi, dans un manuel devenu un classique de nos études, H.-I. Marrou ne consacrait que peu de pages à ce domaine de la culture qui, à ses yeux, appartenait aux Grecs et se limitait aux mathématiques [1]. Et cette ignorance s'explique. D'abord, d'une manière générale, l'étude de ces disciplines suppose une double formation, de littéraire et de scientifique [2]. Ensuite, elle suppose la connaissance du latin, du grec et aussi de l'arabe [3]. Enfin, pour le cas particulier de l'Afrique, la documentation se caractérise par sa rareté. Un seul auteur pourrait pourtant apporter des renseignements sur ce sujet, c'est Apulée. Mais cet aspect de sa culture a été très négligé et, quand on examine la bibliographie qui lui a été consacrée, on constate que les chercheurs ont surtout privilégié quatre centres d'intérêt tout à fait différents. Ils ont essayé d'étudier ses techniques littéraires [4], ont tenté de définir le platonisme qu'il revendiquait hautement [5], ont été séduits par le mythe célèbre d'Eros et Psychè [6], et enfin ont cherché à voir les renseignements qu'il livre sur le culte d'Isis [7]. Il semble cependant qu'en utilisant essentiellement, mais pas exclusivement, la célèbre *Apologie*, il soit possible de voir quelle place les sciences dites exactes

Les abréviations des titres de revues sont empruntées à *L'Année Philologique*.

[1] H.-I. Marrou, *Histoire de l'éducation dans l'Antiquité*, 1948 (Paris), p. 344 et 378-379 (nombreuses rééditions depuis).

[2] On utilisera cependant C. Ronan, *Histoire mondiale des sciences*, trad. C. Bonnafont, Paris 1988, 704 p. (ne consacre que six pages à la "science romaine": p. 319-324), et O. Neugebauer, *Les sciences exactes dans l'Antiquité*, trad. P. Souffrin, Arles 1990, 319 p. (consacré surtout aux mathématiques et à l'astronomie, cet ouvrage ne mentionne même pas Apulée à l'index).

[3] Communication de R. Roshdi dans ce même congrès.

[4] P. Grimal, *Apulée, conteur romain*, «V.L.», n. 99, 1985, p. 2-10.

[5] Voir plus loin.

[6] D. Fehling, *Amor und Psyche*, «A.A.W.M.», 1977 (Wiesbaden), 110 p.; *Cupid and Psyche*, édit. E. J. Kenney, Cambridge 1990, X-243 p.

[7] R. E. Witt, *Isis-Hellas*, «P.C.Ph.S.», XII, 1966, p. 48-69, permet de replacer la piété isiaque d'Apulée dans un contexte plus large.

occupaient dans sa culture[8]; elles se trouvent en effet placées au centre du débat, puisque, accusé de magie, l'écrivain se défendit en répliquant que ses ennemis prenaient pour de la magie ce qui n'était que sciences, ces sciences que de nos jours on appelle "exactes". La question qui se posera alors, dans le cadre du thème choisi pour le présent congrès, est de savoir ce que cette enquête peut apprendre sur l'Afrique romaine.

Les sources anciennes, et cet auteur lui-même au premier chef, fournissent quelques renseignements sur Apulée[9]. Il est né vers 125 à Madaure, actuellement Mdaourouch en Algérie, dans une famille de notables[10]. Il a suivi des études à Carthage[11] puis, pendant plusieurs années, à Athènes; à cette occasion, il a visité un certain nombre de sites grecs. Il a exercé le métier d'avocat à Rome, avant ou plus probablement après son séjour à Athènes, et a peut-être séjourné à Ostie[12]. Rentré en Afrique, il voyagea beaucoup. Il se rendait à Alexandrie quand il fut arrêté à *Oea*, aujourd'hui Tripoli de Libye (XVII), et s'installa chez des amis, les Appii; mais il rencontra un ancien condisciple, Pontianus, qui le fit venir dans sa demeure; là, il rencontra la mère de Pontianus, Pudentilla, qui était veuve, riche et plus âgée que lui, ce qui n'empêcha pas la naissance d'honorables sentiments vite concrétisés par un mariage. C'est précisément l'honorabilité de ces sentiments qui fut mise en doute par des membres de la belle-famille de la nouvelle épousée. Apulée avoue lui-même ingénument que

[8] Éditions: J. VAN DER VLIET, chez Teubner, Leipzig 1900; P. VALLETTE, avec traduction en français, dans la C.U.F., Paris 1924; C. MARCHESI, Città del Castello 1914; C. MORESCHINI, Milan 1990. Commentaires: A. ABT, *Die Apologie des Apuleius von Madaura*, Giessen 1908, H. E. BUTLER ET A. S. OWEN, *Apulei Apologia*, Oxford 1914, et R. MACMULLEN, *Enemies of the Roman order*, Cambridge-Londres 1967, p. 121-124.

[9] On peut encore utiliser P. MONCEAUX, *Apulée*, Paris 1889 et, du même, chapitre "Apulée", dans *Les Africains*, Paris 1894, p. 265-339; mises au point récentes dans H. ZEHNACKER et J.-C. FREDOUILLE, *Littérature latine*, Paris 1993, p. 324-333, dans P. GRIMAL, *La littérature latine*, Paris 1994, p. 487-493, et dans C. C. SCHLAM, *The Scholarship on Apuleius since 1938*, «C.W.», LXIV, 1971, p. 285-309, pour l'ensemble de l'œuvre. Sur l'homme: A. PENNACINI, P. L. DONINI, T. ALIMONTI et A. MONTEDURO ROCCAVINI, *Apuleio, letterato, filosofo, mago*, Bologne 1979, 179 p., et notre art. «B.C.T.H.», 1974-1975 [1978], p. 127-128. Pour les *Métamorphoses*: G. AUGELLO, *Studi apuleiani. Problemi di testo e loci vexati delle Metamorfosi*, Palermo 1977, 261 p.

[10] Une inscription, *I.L.Alg.*, I, 2115, s'adresse sans doute à lui sans le nommer.

[11] F. SCHEMMEL, *Die Schule von Karthago*, «Ph.W.», XLVII, 1927, p. 1342-1344; H.-I. MARROU, *Histoire de l'éducation dans l'Antiquité*, 1958, 4e édit., p. 397; G.-Ch. PICARD, *La civilisation de l'Afrique romaine*, 2e édit., Paris 1990, p. 260-261.

[12] F. COARELLI, *Apuleio a Ostia?* «Dial. di Arch.», VII, 1, 1989, p. 27-42, pose une question à laquelle il a très envie de répondre par l'affirmative.

ses études lui ont coûté fort cher [13]. Accusant l'écrivain d'avoir eu recours à la magie pour séduire la belle et capter ses biens, les proches de cette dernière intentèrent à l'écrivain un procès, procès qui se déroula vers 158 devant le proconsul d'Afrique, à *Sabratha*, une autre ville de Libye [14]. Le texte de la plaidoirie d'Apulée a été conservé, sans doute après avoir été remanié, et est connu sous le nom d'*Apologie*. Cette affaire connut une heureuse issue pour l'écrivain, qu'on retrouve ensuite à Carthage, où il prononça des conférences, les *Florides*, dans le théâtre de la ville. Il atteignit assurément alors l'aisance et la célébrité, puisqu'il fut élu prêtre provincial du culte impérial, *sacerdos prouinciae* [15]. Enfin, il écrivit ce qui reste son œuvre la plus connue, un roman, *Les métamorphoses* ou *L'âne d'or*; c'est dans ce texte qu'ont été insérés le récit des amours d'Eros et Psychè, et un long passage consacré aux bienfaits de la déesse Isis. On perd ensuite la trace d'Apulée, qui mourut à une date inconnue, en 163 ou 164 selon U. Carratello [16], vers 170 selon l'opinion commune.

Apulée se définit lui-même à plusieurs reprises comme un philosophe platonicien [17]. Le mot de "philosophie" n'est pas exempt d'ambiguïté pour cette époque. D'une part, il pouvait désigner proprement ce que de nos jours nous appelons de ce nom, à savoir la métaphysique, la morale, la logique et la psychologie; il suffit de relire l'*Apologie* pour le voir [18]. Il pouvait par ailleurs, et le plus souvent en fait, désigner un savoir encyclopédique [19], syncrétique, en un mot la culture, une culture vaste, sans exclusive [20]. Apulée se flattait de taquiner les neuf Muses, sans en négliger aucune [21]. Il donnait des

[13] Il insiste même lourdement sur la pauvreté nécessaire au philosophe : *Apologie*, XVII, 2, XVIII, 1 et 2, XXIII, 1 et 2, LXVII, 4, XCI, 7, et XCII, 1.

[14] J. Guey, *L'Apologie d'Apulée et les inscriptions de Tripoli*, «R.E.L.», XXXII, 1954, p. 115-119.

[15] Augustin, *Ep.*, CXXXVIII, 19.

[16] U. Carratello, *Apuleio morto nel 163-164?* «Giorn. Ital. di Filol.», XVI, 1963, p. 97-110, a lui aussi envie de répondre affirmativement à sa question.

[17] C. C. Schlam, Platonica *in the* Metamorphosis *of Apuleius*, «T.A.Ph.A.», CI, 1970, p. 477-487; F. Regen, *Apuleius philosophus platonicus. Untersuchungen zu Apologie (De magia) und zu De mundo*, «Unters. zur antiken Lit. u. Gesch.», X, Berlin 1971, XII-123 p.; C. Moreschini, *Apuleio e il platonismo*, «Accad. Toscana di Sc. e Lett.», XLI, Florence 1978, VI-270 p.; P. Siniscalco, *Platon und seine Lehre*, Richarz 1981, 106 p.

[18] J. Dillon, *The Middle Platonists*, Londres 1977.

[19] T. Mantero, *Enciclopedismo e misteriosofia in Apuleio*, «Quad.» n. 20, *Edit. Teatro Stabile Torino*, 1970, p. 63-111.

[20] H.-I. Marrou, *Histoire de l'éducation dans l'Antiquité*, 1958, 4e édit., p. 327.

[21] *Florides*, IX, 14, 28, et XX, 6.

conférences, comme il le fit à *Oea*[22] et surtout à Carthage[23]. Mais l'élément essentiel de cette culture, c'étaient les lettres, qui y détenaient incontestablement la primauté (V, 1). Et là encore, cet écrivain se glorifiait de s'exprimer parfaitement en grec et en latin[24], en prose et en vers[25]. Le problème qui se pose ici est de savoir comment les autres connaissances, en particulier les sciences dites exactes, s'articulaient avec la littérature.

Quoi qu'il en soit, Apulée s'intéressa à la philosophie au sens étroit que ce terme avait alors. Les commentateurs disent, non sans quelque cruauté, qu'il se borna à rédiger des notes qu'il avait prises, étant étudiant, aux cours de quelques grands maîtres athéniens. Il a laissé un *Platon et sa doctrine*, qui ne néglige pas Aristote, et deux traités consacrés l'un au *Démon de Socrate* et l'autre au *Monde*. Sa vaste culture s'est exprimée à travers des écrits fort divers, ceux dont nous venons de parler, et surtout à travers des discours, l'*Apologie* et les *Florides* (*Florida*), et un roman, *Les métamorphoses* ou *L'âne d'or*. D'autres œuvres sont perdues, ou ne sont connues que sous forme de fragments, des poésies, et des traités consacrés à ces fameuses sciences dites exactes. Dans le lot se sont sans doute glissés quelques intrus; tout n'est peut-être pas de lui, mais il fut assurément un auteur fécond, et on lui a donc beaucoup prêté. Il avait ainsi écrit des ouvrages de mathématique, les *Mathematica*[26], d'astronomie, les *Astronomica*[27], de médecine, les *Medicinalia*[28], de sciences naturelles. Pour ce dernier domaine, il avait en particulier, semble-t-il, suivi un courant fort fécond à l'époque romaine, celui des agronomes, avec un *De re rustica*[29], auquel se reliait sans doute un *De ar-boribus*[30]. Partout, on relève la présence de la religion, qui faisait partie in-tégrante de la culture et des

[22] *Apologie*, LXXIII, 2.

[23] *Apologie*, IV, 1 et 5 ; *Florides*, V, IX, XVI, 1, et XVIII, 1.

[24] *Apologie*, IV, 1, V, 1 ; *Florides*, IX, 28. Sur les savants bilingues de l'Afrique romaine: T. Kotula, «Vtraque lingua eruditi», Homm. M. Renard, II, *Coll. Latomus*, CII, 1969, p. 386-392 ; M. Le Glay, *L'archéologie et la littérature dans l'Afrique romaine*, «Journées d'études, 37, Langues anciennes, Conf. Soc. Ét. lat. Bruxelles», 1967, p. 59-78, a cependant bien insisté sur le rôle dominant du latin dans ces provinces.

[25] *Apologie*, IX, 3, et 4, CIII, 2 ; *Florides*, IX, 27.

[26] Cassiodore, *De arithm.*, et Isidore, *Orig.*, III, 2.

[27] Lydus, *De mens.*, IV, 7, 73, et *De ost.*, 3-10, 44, 54.

[28] Priscien, dans Keil, *Gram. lat.*, II, p. 203, 14 ; Apulée lui-même dans *Apologie*, XL, XLIV, XLVIII-LI.

[29] Photius, *Bibl. cod.*, 163, et Palladius, *De re r.*, I, 35, 9.

[30] Servius, *ad Virg., G.*, II, 126.

mentalités collectives. Apulée avait été initié aux mystères d'Eleusis, à ceux de Dionysos, d'Isis, d'Osiris, peut-être à d'autres encore (LV-LVI). Un vieux livre le définit avec bonheur comme "rhéteur et mystique" à la fois[31].

Mais revenons-en à l'*Apologie*[32]. Elle nous fait connaître une affaire criminelle, avec un accusé, Apulée, une victime, Sicinius Pudens, fils de Pudentilla et de son premier mari (II, 3), un crime, la séduction d'une mère afin de dépouiller son fils, un mobile, l'argent, et une arme, la magie[33]. En l'absence de ministère public, organe inconnu du droit romain, c'était un particulier qui se portait accusateur. Dans ce procès, ce fut Sicinius Aemilianus (I, 1), frère du premier mari de Pudentilla, qui remplit cet office, assisté par un de ses compatriotes, Tannonius Pudens (XXX, 5, et XLVI). La date est à peu près bien connue: Hadrien est *diuus* (XI, 3), donc mort, Antonin le Pieux est vivant (LXXXV), le clarissime Q. Lollius Vrbicus remplit les fonctions de *praefectus Vrbi* (II, 11, et XCIV, 3-5)[34], et les deux proconsuls d'Afrique mentionnés sont attestés, l'un, L. Hedius Rufus Lollianus Auitus, vers 157 (XXIV, 1), et l'autre, son successeur, Claudius Maximus, vers 158 (I, 1, et LXXXV, 2)[35]. Pour se défendre, Apulée plaida donc. Les chercheurs pensent qu'il a plus ou moins improvisé son texte devant le proconsul, et qu'il a ensuite rédigé des notes qu'il avait fait prendre[36]; comme on sait, la sténographie existait dans l'Antiquité. L'*Apologie* se compose de trois parties. Dans la première, l'auteur affirme l'honorabilité de sa personne, dans la seconde, la plus développée, il se défend contre l'accusation de magie, la plus grave, dans la dernière il revient sur cinq griefs mineurs qui lui avaient été adressés.

En effet, ce qui importait au premier chef, c'était l'accusation de magie: la *lex Cornelia de sicariis et ueneficis* prévoyait en effet pour ce crime des peines pouvant aller jusqu'à la mort. Certes, il était impossible de prouver qu'Apulée avait eu recours à la magie dans ce cas précis; mais en montrant qu'il pratiquait couramment cet art, on pouvait installer le doute dans l'esprit

[31] R. Pichon, *Histoire de la littérature latine*, Paris 1898, p. 728.

[32] P. Vallette, *L'Apologie d'Apulée*, Paris 1908; R. Helm, *Apuleius'Apologia, Ein Meisterwerk der zweiten Sophistik*, «Das Altertum», I, 1955; H. Pavis d'Escurac, *Pour une étude sociale de l'*Apologie *d'Apulée*, «Ant. Afr.», VIII, 1974, p. 89-101; F. Amarelli, *Il processo di Sabrata*, «S.D.H.I.», LIV, 1988, p. 110-146; *La magia*, édit. C. Moraschini, Milan 1990, 309 p.

[33] Sur cette pratique dans l'œuvre d'Apulée: F. Graf, *La magie dans l'antiquité gréco-romaine*, Paris 1994, p. 79-105, et 277-281.

[34] Personnage très connu: *Der Kleine Pauly*, III, 1979 (Munich), col. 729, II, 2.

[35] B. E. Thomasson, *Die Statthalter der römischen Provinzen Nordafrikas*, II, Lund 1960, p. 73-75, précisé dans *R.E.*, *s.u. Africa*, Suppl., XIII, 1973, col. 6.

[36] Th. N. Winter, *The Publication of Apuleius'Apology*, «T.A.Ph.A.», C, 1969, p. 607-612.

du juge, rendre la chose vraisemblable à défaut d'être avérée. D'où la défense d'Apulée : non seulement il est un homme honorable, mais ses accusateurs, fieffés ignorants, ont pris pour de la magie ce qui était simplement de la science (XXVI, 1). Il oppose avec brio la philosophie, fruit d'une éducation urbaine, à la magie, produit de l'ignorance rustique[37].

Apulée explique ainsi qu'il a étudié la physique[38], et plus précisément l'optique[39]. Il s'agit en fait surtout de la catoptrique, ou science des miroirs, opposée à l'optique proprement dite, qui traite de la vision et de la lumière directement perçues (cette dicipline comporte un cas particulier, l'étude des "miroirs ardents")[40]. L'accusateur lui a reproché de posséder un miroir, *speculum*, ce qui est indigne d'un philosophe (XIII, 5). Il se moquait: "Il possède un miroir, le philosophe!" Une telle accusation concernait l'honorabilité de l'écrivain, et pas encore ses compétences en matière de magie. Cet instrument, explique Apulée, sert à des expériences. La première question qui a été posée est de savoir pourquoi le miroir réfléchit les images. Deux thèses sont en présence. Épicure pense que les objets envoient des rayons invisibles que captent les miroirs: "Est-il vrai, comme le dit Épicure, que des images partent de nous?" Platon, Archytas et les stoïciens ont avancé une interprétation opposée; ce sont les yeux qui envoient sur l'objet un rayon qui leur revient ensuite: "Ou, comme d'autres philosophes le soutiennent, est-ce que nos propres rayons ... rebondissent vers le visage d'où ils sont partis?" (XV, 12-15). Un autre problème intéresse le scientifique, la différence de forme des images que produisent les miroirs suivant qu'ils soient plans, concaves ou convexes (XVI, 2). Apulée évoque ensuite une série de phénomènes d'optique: "Comment se fait-il que naisse un arc-en-ciel, qu'on puisse voir deux soleils identiques (XVI, 3-5)?" Et il conclut sur ce point en citant un ouvrage fondamental sur ces questions, un livre d'Archimède de Syracuse (XVI, 6). Ce qui frappe, dans cette série d'exemples, c'est qu'Apulée pose les bonnes questions, et leur apporte des réponses fausses, parce qu'il part d'hypothèses, de spéculations purement intellectuelles, et pas de l'expérimentation.

[37] F. Graf, ouvrage cité, p. 100-101.

[38] Voir aussi, là-dessus, du même Apulée, *Platon et sa doctrine*, I, VII-VIII (feu, air, eau), et *Du monde* (air, mer, terre).

[39] G. Simon, *Le regard, l'être et l'apparence dans l'optique de l'Antiquité*, Paris 1988, 221 p.

[40] R. Roshdi, cité plus haut.

Une autre discipline, les sciences de la nature[41], par ailleurs liées à la médecine sur laquelle nous reviendrons, est abordée dans l'*Apologie*. Le philosophe, l'homme de culture, est *rerum naturae patronus* (XXVII, 1). Ici, il s'agit d'ichtyologie[42]. L'accusateur reproche à Apulée d'avoir fait rechercher des poissons particuliers, le lièvre de mer, qui est venimeux, ce qui renforcerait l'accusation d'empoisonnement, et deux bêtes marines dont les noms obscènes désignent les organes sexuels humains, le *ueretillum* et le *uirginal*, pour les utiliser dans des pratiques de magie amoureuse, afin de mieux séduire Pudentilla (XXVII, 6, XXIX sv, XXXIII, 5). La défense fournit en réponse une liste remarquablement logique des questions que se posent les savants à propos des poissons, comme d'ailleurs à propos de tous les animaux. Ils s'interrogent sur leur mode de reproduction, sur leurs mœurs, leur anatomie et leurs caractéristiques: *de genitu animalium, deque uictu, deque particulis, deque omni differentia* (XXXVI, 4, et XXXVIII). Apulée va plus loin et soutient que, pour mieux connaître la disposition des organes, il faut pratiquer la dissection (XL, 5). On sait que l'école d'Alexandrie avait recommandé et appliqué cette technique, non seulement pour les animaux mais aussi pour l'homme, ce qui avait permis de découvrir la circulation du sang. Pour cette discipline, Apulée cite comme garants Aristote, Théophraste, Eudème, Lycon, Platon et son école (XXXVI, 3). On trouve peut-être une autre preuve de l'intérêt d'Apulée pour les sciences de la nature, en l'occurrence l'ornithologie, dans un passage des *Florides* où il décrit un perroquet (XII). La lecture de ce texte nous a incité à penser que l'auteur a rédigé une vraie fiche de scientifique, analogue à celles qu'il proposait pour les poissons, et pas un "éloge" de cet animal[43], qui répète des grossièretés et fait du vacarme. Dans tous les cas, force est de constater qu'une fois de plus Apulée a posé de bonnes questions; on voit également comment il concevait les sciences: il rédigeait des synthèses à partir de travaux, d'expériences et d'observations effectuées par des auteurs célèbres, sans s'astreindre systématiquement à les reprendre, sans vrai esprit critique. Il

[41] Sur cette discipline en général: *Geschichte der Naturwissenschaften*, édit. H. Wussing et alii, Cologne 1987, 564 p. - 572 ill. Un traité de botanique connu sous le nom de *Herbarium Apulei platonici* a été à tort attribué à notre Apulée par A. Pavesio, *Forse autentico un ricettario attribuito a Apuleio?* «Episteme», VI, 1972, p. 40-48. Il est bien postérieur : L. E. Voights, *The Significance of the name Apuleius to the* Herbarium Apulei, «B.H.M.», LII, 1978, p. 214-227; L. Foucher, *Sur les* Florides *d'Apulée, La rhétorique à Rome*, «Caesarodunum», XIV bis, 1979, p. 129-139; I. Mazzini, *Présence de Pline dans les herbiers de l'Antiquité et du Haut Moyen Age*, «Helmantica», XXXVII, 1986, p. 83-94.

[42] U. Dierauer, *Tier und Mensch im Denken der Antike*, Amsterdam 1977.

[43] H. Zehnacker et J.-C. Fredouille, *Littérature latine*, 1993, p. 327.

n'envisageait pas de se trouver en conflit avec Archimède, Platon ou Aristote.

Mais il existe une troisième discipline scientifique, la dernière qu'il faille mentionner ici, parce qu'elle est présente dans l'*Apologie*, c'est la médecine [44], qui recouvre en fait également la pharmacie [45]. "J'ai toujours eu", dit Apulée, "le goût de la médecine" (XL, 1). Cette science intervient d'abord dans le domaine de l'esthétique. Il ne s'agit certes pas de chirurgie, mais de pharmacie, de la fabrication d'un dentifrice, à partir de plantes d'Arabie, qui donne beauté et élégance aux dents et au sourire; on remarque, dans ce passage, que les soucis d'hygiène n'interviennent pas (VI-VII). Le recours aux plantes n'était d'ailleurs pas sans dangers, parce que la magie procédait également de la même manière [46]. Il convenait donc, pour l'accusé, de montrer clairement comment il traitait ses patients.

La médecine remplit surtout, évidemment, une fonction curative. Apulée expose ainsi, dans le détail, deux cas fort intéressants, celui d'un enfant et celui d'une femme, l'un et l'autre tombés en extase en sa présence pour les spectateurs, alors que, d'après lui, ils avaient été en fait frappés d'une crise d'épilepsie (XLVIII sv). Il établit d'abord un diagnostic: la patiente se plaint de bourdonnements d'oreilles, surtout au côté droit. C'est l'école hippocratique qui plaçait la source de l'épilepsie dans le cerveau; Galien [47], qui vécut entre 129 et 199, proposa une localisation différente, dans les ventricules. Dans un autre cas, il recommande de tâter le pouls (*Florides*, XXIII, 3-4). Ensuite, il fournit une explication qui, comme pour l'étude des miroirs, se fonde sur des spéculations intellectuelles, c'est-à-dire de nouveau sur les théories de Platon (XLIX, 1), d'Aristote (LI, 4) et de Théophraste (LI, 5), et pas sur l'observation. Une maladie, selon lui, peut avoir trois causes (XLIX): défaut d'harmonie à l'intérieur du corps entre le chaud et le froid, le sec et l'humide, ou encore vice dans un des éléments constitutifs de ce même corps, dans le sang, la chair, les os, ... ou enfin concrétion causée par la présence en excès d'un élément com-

[44] Voir également, d'Apulée, *Platon et sa doctrine*, I, XV-XVII (physiologie). H.-I. Marrou, ouvrage cité, pense que la médecine est la seule science romaine.

[45] Sur la médecine à l'époque romaine, voir A. Krug, *Heilkunst und Heilkult. Medizin in der Antike*, Munich 1985, J. André, *Être médecin à Rome*, Paris 1987, 184 p., R. Jackson, *Doctors and diseases in the Roman Empire*, Londres 1988, 207 p., un ouvrage important, et divers travaux de D. Gourevitch, en particulier le très abordable *Mal d'être femme*, Paris 1984, 276 p. Sur la culture médicale d'Apulée, voir A. Pavesio, L. E. Voights et I. Mazzini, cités plus haut.

[46] A. Delatte, *Herbarius. Recherches sur le cérémonial usité chez les anciens pour la cueillette des simples et des plantes magiques*, 1938, 178 p.

[47] H. M. Koelbing, *Remarques à propos de l'évolution des connaissances sur le cerveau*, «Gesnerus», XLII, 1985, p. 315-328.

me la bile, le souffle, des humeurs diverses. Il explique alors la maladie de la femme épileptique par un excès de chaleur (L, 1). Il indique enfin que le médecin doit administrer des remèdes, et ici la médecine rejoint la pharmacie (XL, 2). Son intérêt pour cette science et la diversité des soins qu'elle pouvait apporter ressortent de deux autres textes. Des manipulations mécaniques, un vrai travail de kinésithérapeute, sont décrites dans les *Florides* (XVI, 19-24), où Apulée montre comment un talon peut être remis en place à la suite d'une luxation. De même, un heureux diagnostic a permis de sauver un homme en état de mort apparente, de coma sans doute (*ibidem*, XIX). C'est l'occasion pour lui de dire que le plus grand médecin de tous les temps était Hippocrate, et qu'Asclépiade venait en seconde position, immédiatement derrière lui.

Si Apulée a exposé ses compétences dans ces trois disciplines que sont l'optique, l'ichtyologie et la médecine, c'est parce qu'il a été attaqué sur trois points précis correspondant à ces trois disciplines. Il possédait des connaissances dans d'autres sciences dites exactes, comme il l'indique par exemple dans les *Florides*, où il évoque rapidement ses connaissances en géométrie, en astronomie et en météorologie (XVIII, 30-35). Dans ces domaines, il s'est couvert de l'autorité de Thalès de Milet qui "a établi", dit-il, "le rapport entre le diamètre du soleil et le cercle qu'il décrit" (XVIII, 32). Il ne faudrait donc pas croire qu'Apulée, dans l'*Apologie*, ait donné une liste complète des sciences qu'il a étudiées. En fait, sa culture dans ce domaine ne connaît pas de limites, sauf celles de sa mémoire, de sa capacité d'apprendre; elle était très vaste. Il ne dit pas tout sur ce sujet.

Dans la pensée d'Apulée, les sciences dites exactes occupaient une place importante, qui a été négligée à tort.

D'une part, elles faisaient partie de la culture. D'où l'intérêt qu'il leur portait. Mais cette connaissance, pour lui, ne visait pas à l'utile. Il n'établissait aucun lien entre elles et les techniques. Il est à cet égard significatif de voir comment il parlait d'Archimède, ou plutôt comment il faisait le silence sur cet aspect: la tradition rapporte qu'Archimède aurait été un des rares grands savants de l'Antiquité à avoir utilisé ses compétences de manière concrète, en fabriquant des machines destinées à défendre sa patrie contre les Romains qui l'assiégeaient[48]. S'il ne donnait aucune finalité technique à ses travaux, Apulée envisageait encore moins de leur donner un but économique. La recherche scientifique restait pour lui une pure spéculation intellectuelle, un commentaire

[48] Nous évoquons cette question dans notre ouvrage, *Histoire militaire des guerres puniques*, Paris 1996, p. 219.

des grands ancêtres. Il rédigeait une synthèse de leurs travaux, qu'il n'envisageait même pas de critiquer; à ses yeux, l'expérience et l'observation devaient seulement reproduire ce que les anciens avaient fait, car il est impossible qu'ils se soient trompés. De là vient qu'il posait de bonnes questions, et leur apportait de mauvaises réponses. Il faisait un travail d'érudition et pas d'invention, ni même de contrôle. À l'instar de tous ses contemporains, il se méfiait de la nouveauté et lui préférait l'antiquité, la tradition. Il ne citait que des auteurs morts depuis longtemps, et essentiellement des Grecs. Il ne nomma ainsi jamais Pline l'Ancien, bien qu'il l'ait utilisé [49], parce que cet auteur était trop récent et de langue latine.

Les sciences, d'autre part, si elles faisaient partie de la philosophie au sens de culture, faisaient aussi partie de la littérature, et l'*Apologie* le prouve bien. Elles se réduisent à un commentaire des auteurs [50]. Aussi surprenant que cela puisse paraître à un esprit du XXe siècle, elles étaient un genre littéraire, comme la poésie ou le roman. Dans tous les cas, Apulée soulignait l'importance de la philosophie qui intervenait de deux manières. D'abord, les sciences et la morale étaient liées parce que les premières fournissaient à la seconde des modèles, tout comme l'histoire par exemple. Reprenons ainsi le cas du miroir. Cet objet, qui a donné matière à une leçon d'optique, a aussi fourni le sujet d'une leçon de belle conduite: il doit être utilisé pour que l'homme sache s'il est beau ou laid. Dans le premier cas, il doit se conduire de manière à ne pas déshonorer ce que la nature lui a donné. Dans le second cas, il doit compenser par des vertus ce dont elle l'a privé (XV, 5). Et les sciences de la nature, de la même façon, sont liées à la philosophie (XXXVI, 3). En second lieu, il était évident, aux yeux d'Apulée, que les seuls hommes de sciences dignes d'intérêt devaient être cherchés au nombre des philosophes. Les noms qu'il propose comme sources de ses réflexions en matière d'ichtyologie sont plus connus de notre temps comme des noms de philosophes. Et les grands médecins sont tous des philosophes, dit-il (LI, 8); de cette constatation, il déduit que le philosophe l'emporte en dignité et en mérite sur le médecin (LI, 9).

Si les sciences dites exactes n'étaient qu'une partie de la culture, de la philosophie, un genre littéraire, elles étaient également marquées par l'irrationnel, ce qui, de même, ne peut qu'étonner un esprit du XX[e] siècle. Ainsi, elles étaient d'abord liées à la poésie. Un court poème accompagnait la livraison du dentifrice (VI). On imagine mal un médecin qui, de nos jours, rédigerait en

[49] Voir I. Mazzini, cité plus haut.

[50] H.-I. Marrou, ouvrage cité, p. 379, l'avait bien vu.

alexandrins une ordonnance ou un pharmacien qui ferait de même pour la composition de ses potions. Les sciences naturelles, elles aussi, pouvaient être mises en vers (XXXIX). Les sciences étaient ensuite liées à la religion, même et surtout chez Apulée[51], suivant une tradition plus ancienne encore. On sait qu'Esculape, et également Apollon et *Salus*, ont formé un service de santé divin, qui compensait tant bien que mal l'absence de vraie médecine et de Sécurité Sociale. Pythagore, également, avait fait faire de grands progrès à l'astronomie, mais parce qu'il considérait les astres comme des êtres divins, leur mouvement étant parfait, et la perfection ne pouvant être que divine. Et Apulée a donc exposé ses conceptions, qui ne sont pas les nôtres: la religion joue un rôle dans la médecine, et la magie est une partie de la religion (XXV, 5, et LIV, 7). Car, pour finir, il faut aussi voir que la magie est assimilée aux sciences[52]. Elle suscite d'ailleurs un paradoxe (I, 5). En effet, d'une part elle permet d'acquérir des pouvoirs qui peuvent être utiles, et Apulée avouait ingénument qu'il connaissait les pratiques de cet art, au risque de voir l'accusation se déchaîner contre lui (XC, 6-XCI, 1). Mais, d'autre part, il savait que le recours à cette technique était un crime aux yeux de la loi (II, 2), et il s'en abstenait.

Cette connaissance de la magie est ce qui a le plus frappé les esprits par la suite. Pendant tout le Moyen Age, Apulée a surtout laissé l'image d'un magicien, accessoirement celle d'un savant; les deux statuts étaient liés. On lui a beaucoup prêté. De fait, ce Pic de la Mirandole de l'Antiquité s'intéressait à tout ce qui pouvait être objet d'étude. Il possédait une très vaste culture. Mais cette culture était celle de son temps. Elle puisait ses sources d'inspiration dans le monde grec, chez les grands anciens, dans la littérature et l'irrationnel. L'exemple que fournit Apulée montre que des Africains ont participé à une culture méditerranéenne et grecque. Il faut cependant bien voir un point: méditerranéenne en général et grecque en particulier, la culture d'Apulée n'avait rien d'africain.

[51] M. Le Glay, *Les religions de l'Afrique romaine au II^e siècle d'après Apulée et les inscriptions*, «*L'Africa romana*», 1, Sassari 1984, p. 47-61.

[52] F. E. Hoevels, *Märchen und Magie in den Metamorphosen des Apuleius von Madaura*, Diss. Fribourg, Amsterdam 1979, 310-XVII p. (*non uidi*); N. Fick, *La magie dans les* Métamorphoses *d'Apulée*, «R.E.L.», LXIII, 1985, p. 132-147.

Guadalupe López Monteagudo
María Pilar San Nicolás Pedraz

Los Sabios y la Ciencia en los mosaicos romanos

Entre los variados temas que aparecen en la musivaria romana son frecuentes aquellos relacionados con la cultura filosófica y literaria, mediante la representación de sabios, filósofos y literatos, así como los que hacen alusión a la sabiduría o a la ciencia como conceptos abstractos, y en mucha menor medida se representan los inventos o descubrimientos científicos, como la esfera o el reloj de sol. La temática abarca una amplia cronología que va desde comienzos del siglo I d.C. hasta época bizantina, con un mayor predominio en el siglo III d.C.

En los primeros hay que distinguir varios tipos, según se trate de la mera representación de los bustos de los sabios, acompañados generalmente por la inscripción con su nombre; de figuras individuales de sabios con algún atributo referente a su especialidad científica y el nombre; y de grupos de sabios discutiendo sobre un tema científico o filosófico, con o sin letreros identificativos. Las inscripciones que acompañan a algunas de estas representaciones permiten su segura identificación, ya que los rasgos fisonómicos no siempre responden a la identidad de los retratados, pudiéndose hablar más de retratos genéricos o idealizados que de individuos concretos [1].

En el grupo de las representaciones abstractas destacan las figuras alegóricas del concepto filosófico de la sabiduría o de la ciencia en general [2]; imágenes emanadas de las obras de los poetas o fuente de inspiración de las mismas [3]; y aquellas escenas sacadas del repertorio mitológico pero cuyo contenido está en función de la sabiduría. Entre estas últimas hay que destacar la figura de Ulises que para los antiguos encarnaba la imagen de sabio, de personaje ejemplar propuesto por las diferentes sectas filosóficas como modelo para sus adeptos:

[1] Los antecedentes del tema iconográfico del "filósofo" (personaje que implica una actividad intelectual) aparecen en el arte griego de finales del siglo V a.C. conectados a la aparición del retrato fisonómico y como consecuencia de la eclosión intelectual determinada por el pensamiento sofístico, queriendo representar en general a la clase intelectual del mundo antiguo más que al idividuo concreto, cf. A. Giuliano, *Filosofi*, «EAA» 3, Roma 1960, 681.

[2] La personificación de la *Sophía* fué muy frecuente en el mundo clásico, de donde pasó al pensamiento y al arte bizantinos como símbolo de la sabiduría de Dios.

[3] L. Foucher, *L'art de la mosaïque et les poètes latins*, «Latomus» XXIII, 1964, 247 ss.

ideal de virtud para los cínicos y de fortaleza para los estóicos, era también el sabio platónico por excelencia [4].

Prodría hacerse un grupo mixto en el que los retratos de los sabios, acompañados a veces de las musas, dispuestos alrededor del cuadro principal, confieren un carácter filosófico a la escena mitológica cuyo contenido también se halla conectado con el concepto abstracto de la ciencia o de la sabiduría.

Dentro de los sabios se incluyen las representaciones de las variadas ramas de la cultura, como son los poetas, literatos, historiadores, oradores, etc., entre los que destaca Homero, el clásico por excelencia, patrón de la cultura literaria; y aquéllas relacionadas con las ciencias empíricas y experimentales, como pueden ser los filósofos, astrónomos, matemáticos, físicos, etc., presididos por Sócrates, patrono de la cultura filosófica. No falta tampoco la representación del instrumento científico, baste recordar p.e. el reloj de sol o la esfera, que unas veces aparecen solos y otras junto a su creador o como atributo de la musa Urania, inspiradora de los conocimientos superiores. Y por supuesto, también están presentes en las escenas musivarias el grupo canónico de los siete sabios griegos, personajes históricos que vivieron a comienzos del siglo VI a.C., especializados en las diversas ramas del saber tanto técnico, como artístico y político, y paradigmas no solo de la sabiduría (*sophía*) sino también de la sensatez (*sophrosýne*).

La nómina tradicional de los sabios estaba integrada por Tales de Mileto, Bías de Priene, Pítaco de Mitilene, Cleóbulo de Lindos, Solón de Atenas, Quilón de Esparta y Periandro de Corinto. Sin embargo, la existencia de sabios como consejeros remonta a épocas anteriores, siendo quizás el testimonio más antiguo la tablilla XI del Poema de Gilgamés, en donde se cita a los siete sabios que pusieron los fundamentos en los muros de Uruk. Entre los persas, el consejo estaba constituido por siete consejeros como expertos en prudencia (Herodoto VI 43), y en Homero se señala que tanto Agamenón, como Príamo son aconsejados por un grupo de siete experimentados notables (*Il.*, II, 405 ss.; III, 146 ss.). El número siete se encuentra en el mito atribuido por Píndaro (*Ol.*

[4] En la exégesis mística de Numenius de Apamea y de los neoplatónicos, Ulises simbolizaba el alma exilada en la materia, de la que se libera a través del ejercicio de la *sophía* y de la inteligencia y alcanza la inmortalidad (Porph. *de antro nymph.* 34); en Plotino (*Enn.* V 9.1) la llegada del héroe homérico a Itaca representa la imagen del sabio que, liberado del mundo de la materia accede al plano espiritual que es el verdadero medio de su alma, "como un hombre que llega, después de un largo vagar, al bello país civilizado de sus padres". Todo este simbolismo de la figura de Ulises en relación con la doctrina neoplatónica del alma pasa al cristianismo ya a fines del siglo II d.C., como modelo del cristiano perfecto cuya única aspiración es el reecuentro con Dios en la patria celeste, sinónimo de Itaca (Clem. Alex. *Protrept.* X 109,1; XII 118, 1-4), cf. J. Balty, *Iconographie et réaction païenne*, «Mélanges P. Lévêque» I, Paris 1988, 17 ss.

VII, 71), en donde se habla de los siete sabios hijos del sol que recibieron los más sabios pensamientos entre los hombres de antaño[5].

La lista clásica de los siete sabios es variable, ya que difiere de unos autores a otros, y así encontramos que la nómina tradicional, popularizada ya a mediados del siglo IV a.C. por Demetrios de Falere (Stob., *Flor.*, III, 79; XLIII, 131) y recogida por Diógenes Laercio (*de uitis*, I, 40) en el siglo III d.C., que incluye a Tales de Mileto, Bías de Priene, Pítaco de Mitilene, Cleóbulo de Lindos, Solón de Atenas, Quilón de Lacedemonia y Periandro de Corinto, no coincide exactamente con la cita más antigua ofrecida por Platón (*Prot.*, 343 A) quien, no proclive a la figura de Periandro, tirano de Corinto, lo sustituye por Misón. En el siglo IV a.C. se introducen en la lista de los sabios tres nombres nuevos procedentes de las márgenes del helenismo: Anacarsis de Escitia, Epiménides de Creta y Ferécides de Siro. La lista más larga es la de Hermipo de Esmirna, que escribió alrededor del 200 a.C. (Diog. Lart., I, 42), con 17 nombres de sabios: Solón, Tales, Pítaco, Bías, Quilón, Misón, Cleóbulo, Periandro, Anacarsis, Acusilao, Epiménides, Leofanto, Ferécides, Aristodemo, Pitágoras, Laso y Anaxágoras. Según Dicearco eran solo cuatro los sabios reconocidos como tales: Bías, Tales, Pítaco y Solón, mientras que los tres restantes eran elegidos entre un grupo de seis, de acuerdo con los casos[6].

El concepto de sabiduría entre los antiguos está magníficamente expuesto en el Diálogo sobre la filosofía de Aristóteles, quien distingue cinco niveles de *sophía*, tres prácticos y dos teóricos: en primer lugar el dominio de las necesidades naturales, como son la invención de las primeras técnicas agrícolas o el pastoreo, constituye el nivel de sabiduría más primitivo; viene luego la sabiduría productora de las artes y de las técnicas, que levantándose sobre el ámbito de las necesidades naturales, avanza hacia la belleza y el refinamiento; le sigue la *politiké* o sabiduría cívica productora de las leyes que aseguran la convivencia; a continuación viene la *physiké* o teoría de la naturaleza de las cosas; y sobre todas ellas se alza la *philosophía* o reflexión sobre lo trascendente, que más tarde recibirá el nombre de metafísica. Los siete sabios se encuentran en el centro de este esquema evolutivo del saber, algunos son políticos, jueces o legisladores como Pítaco, Periandro, Bías y Solón; Epiménides es un adivino prestigioso; Tales pronosticó el eclipse solar acontecido el 28 de mayo de 585 según nuestro calendario. Existe aún otro tipo de *sophía*, no registrado por Aristóteles y que surge después de Alejandro Magno en la

[5] C. García Gual, *Los siete sabios (y tres más)*, Madrid 1989, *passim*.

[6] Un resumen de la cuestión en B. Snell, *Leben und Meinungen der Sieben Weisen*, Munich 1943, 6 ss.

filosofía cínica, epicúrea y estóica; se trata de la ética, saber que combina la teoría y la praxis y cuyo objetivo es alcanzar la felicidad a través del ejercicio de la virtud y del placer bien administrado.

Los sabios alcanzaron gran reputación sobre todo por sus sentencias o apotegmas, frases breves y lacónicas pero cargadas de sentido, que fueron inscritas en el templo de Apolo en Delfos, como muestra de la sabiduría apolínea, y recopiladas más tarde por Demetrio. Frases como "conócete a tí mismo", "de nada demasiado", "lo mejor es la mesura", "los malos son mayoría", "quien sale fiador se atrae la ruína", "no te fíes de los otros", "busca la ocasión precisa", revelan la *sophía* y la *sophrosýne* de estos filósofos que, según la leyenda, se reunían en amistosa charla sobre la belleza, la virtud, la verdad en simposios o banquetes, de los que son clásicos exponentes el *Banquete* de Platón o el *Banquete de los siete Sabios* de Plutarco. Si se cree a Plutarco, los temas abordados por los Siete Sabios eran de muy variada naturaleza: máximas sobre el gobierno de los Estados y de las casas, funcionamiento de los astros, adivinanzas sobre lo que es más bello, más sabio, etc.; como señala J. Defradas, en Plutarco el objeto general de la discusión entre los Sabios es mostrar la importancia del dominio del alma sobre el cuerpo y el control de las pasiones como forma de alcanzar la sabiduría [7].

El tema de los siete sabios reunidos en simposion, citado por primera vez por Platón (*Protag.*, 343 A), gozó de una gran aceptación desde el periodo helenístico hasta el final de la antigüedad, siendo un tema muy representado en los relieves, sarcófagos y en la musivaria romana, siguiendo modelos pictóricos [8]. Se encuentra en dos mosaicos de fecha temprana procedentes de la Península itálica: Torre Annunziata en el Museo Nazionale de Nápoles, fechado en el siglo I d.C. [9], y Villa Albani (Sarsina), del siglo II d.C. [10], donde

[7] PLUTARCO, *Le Banquet des Sept Sages. Texte, traduction avec une introduction et de notes*, por J. Defradas, Paris 1954, 15, 84-85.

[8] K. GAISER, *Das Philosophenmosaik in Neapel*, Heidelberg 1980. Sobre la popularidad de los siete Sabios en época romana cf. PLUTARCO, *conu. spt. sapient.* y Ausonio, *lud. sept. sapient.*

[9] A. SOGLIANO, *L'Accademia di Platone rappresentata in un mosaico pompeiano*, «MAL» VIII, 1898, 389-416; S. REINACH, *RPGR*, París 1922, 261; G. W. ELDERKIN, *Two Mosaics representing the Seven Wise Men*, «AJA» XXXIX, 1935, 92 ss.; ID., *Mosaics of the Seven Sages*, «RM» 52, 1937, 223 ss.; O. J. BRENDEL, *Symbolik der Kügel*, «RM» 51, 1936, 1 ss.; ID., *Symbolism of the Sphere*, EPRO, Leiden 1977; K. SCHEFFOLD, *Die Bildnisse der antike Dichter, Redner und Denken*, Bâle 1943; H. VON HEINTZE, *Zu den Bildnissen der Sieben Weisen*, «Festchrift für Frank Brömmer», Mainz 1977, 166, Taf. 46,1; K. GAISER, *Das Philosophenmosaik in Neapel*, Heidelberg 1980.

[10] W. HELBIG, *Führer* IV, 4, n. 3.350, pp. 327-328.; S. REINACH, *RPGR*, París 1922, p. 261; G.A. MANSUELLI, *Mosaici Sarsinati*, «Studi Romagnoli» (Faenza) 5, 1954, 151-183; K. GAISER, *Das Philosophenmosaik in Neapel*, Heidelberg 1980, 13-14.

los sabios o filósofos reunidos en torno a la esfera y en presencia de un reloj solar discuten sobre el tiempo; en un pavimento procedente del edificio pagano descubierto debajo de la catedral de Apamea de Siria, del tercer cuarto del siglo IV, en el que se representa a Sócrates, identificado por su nombre, rodeado de seis sabios discutiendo acerca de la Belleza como concepto abstracto, a juzgar por la inscripción conservada en un panel contiguo [11]; y en un mosaico hispano de la misma fecha procedente de Mérida, en cuya parte inferior se ha representado una escena de la Iliada de contenido filosófico en relación con el descontrol de las pasiones (la cólera) y el ejercicio de las virtudes (la sabiduría y la prudencia), tema de reflexión de los sabios reunidos en simposion, identificados por sus nombres en griego [12]. Al mismo grupo de sabios reunidos en simposion pertenece casi con toda seguridad un fragmento musivo procedente de Baalbeck con la representación de Aristóteles sentado en el extremo de un banco en forma de exedra, que se data a fines del siglo IV d.C. En este caso, los sabios se hallan en relación con la educación de Alejandro, cuyo nacimiento se ha figurado en otro mosaico de la misma habitación [13].

Todas estas escenas tienen en común el ser representaciones de sabios reunidos en simposion, tema que se documenta desde época helenística en el relieve funerario del rodio Hieronymos, del siglo III a.C.[14]; en el Serapeion de Menfis, de la misma fecha [15]; en una gema de Cambridge, de fines del siglo II

[11] J.-J. Ch. Balty, *Apameé de Syrie. Bilan de recherches archéologiques 1969-1971*, Bruxelles 1972, 166 ss.; J. Balty, *Mosaïques antiques de Syrie*, Bruxelles 1977, 78 ss.; K. Gaiser, *Das Philosophenmosaik in Neapel*, Heidelberg 1980 , 17-18.

[12] M.-H. Quet, *Banquet de Sept Sages et sagesse d'Homère. La mosaïque des Sept Sages de Mérida*, «BSBReinach» 5, 1987, 47-55; J.M. Alvarez Martínez, *Mosaicos romanos de Mérida. Nuevos hallazgos*, Mérida 1990, 69 ss.

[13] M. Chéhab, *Mosaïques du Liban*, BMB XIV, Paris 1958, 48-49, pl. XXIII, 1.

[14] P.M. Fraser, *Rhodian Funerary Monuments*, Oxford 1977, 34-36, pl. 97; E. Pfuhl - H. Möbius, *Die ostgriechischen Grabrelief*, Mainz 1979, II, 501; A. Scholl, Polytalanta Mnemeia. *Zur litterarischen und monumentalen Uberlieferung aufwendiger Grabmäler im spätantiken Athen*, «JdI» 109, 1994, 247-249, Abb. 7. La escena se desarrolla en un friso corrido y en ella, comenzando por la izquierda, se ve un banco en forma de exedra con patas de león donde están sentados tres personajes; el primero oculta las dos manos debajo del manto, le sigue otro vestido con *himation* que sostiene un rollo abierto en la mano derecha y dirige la mirada hacia el que está sentado al final del banco a la derecha, el cual sostiene un bastón o vara; junto a él y detrás del banco se encuentra otro personaje en pie, vestido con *himation* bajo el que oculta su brazo izquierdo y deja libre el derecho que apoya en el hombro del anterior; detrás del banco se halla un joven con el torso al descubierto y a su izquierda parece adivinarse otra figura en pie.

[15] J.-Ph. Laver - Ch. Picard, *Les statues ptolemaïques du Serapeion de Memphis*, Paris 1955, 38 ss. El monumento, levantado en época de Ptolomeo I, formaba un semicírculo ornado con diez grandes estatuas de poetas y filósofos, unos sentados y otros en pie, acompañados de grafitti con sus nombres aún legibles en el momento de su descubrimiento, que han permitido identificar a uno de los lados de la figura central de Homero, sentado en un trono presidiendo el grupo, a Píndaro

d.C.[16]; o en obras ya cristianizadas pero que siguen la antigua tradición del grupo canónico reunido en exedra, como son el plato polícromo del Museo Nazionale Romano, datado a fines del siglo III d.C.[17]; el fresco de la Catacumba de la Vía Latina en Roma [18]; la caja de marfil de Brescia [19]; la placa de terracota de la Dumbarton Oaks Collection [20], obras todas del siglo IV d.C., perdurando la misma composición en el código vienés de Dioskurides, que se fecha ya en el siglo VI d.C. [21]. Sin embargo, aunque el esquema compositivo es prácticamente idéntico, existen algunas diferencias en cuanto al contenido de la composición. Y así se observa cómo en los mosaicos de Torre Annunziata y Villa Albani la atención está concentrada en el instrumento científico, que en este caso es la esfera, habiéndose representado a los sabios o filósofos de forma individual agrupados libremente, al contrario de lo que ocurre en el pavimento de Apamea y en las representaciones cristianas, donde existe una figura central que enfatiza el papel del maestro rodeado de los discípulos. Un tipo mixto estaría constituido por el mosaico de Mérida, la gema de Cambridge y el relieve

con volumen en la mano izquierda, Demetrios de Falere que sujeta sus cabellos con una diadema y Hesiodo, junto a dos figuras no identificadas; al otro lado de Homero se hallan los sabios-filósofos entre los que se distingue a Protágoras, profesor de matemáticas, sosteniendo con ambas manos una caja cúbica; Heráclito y Platón, además de un personaje no identificado que en pie y con la pierna doblada sobre una "capsa", señala con un puntero hacia algo colocado en el suelo. La semejanza iconográfica de algunos de estos personajes, identificados por su nombre, con otros anepígrafos representados en los mosaicos de Torre Annunziata y Villa Albani hace posible la identificación de algunos de ellos (*vid. infra*).

[16] A. FURTWÄNGLER, *Die antiken Gemmen* III, Leipzig-Berlin 1900, 166; G.M.A. RICHTER, *Some Italic and Roman Engraved Gems in Cambridge*, «Hommages à L. Herrmann», coll. *Latomus* 44, 1960, 671-674. La escena representa a siete filósofos o sabios reunidos en medio círculo en torno a la esfera, pudiéndose identificar a Solón con el quinto personaje por el "petasos" que lleva sobre la cabeza.

[17] K. WEITZMANN, *Age of Spirituality*, New York 1979, núms. 372-373

[18] P. BOYANCÉ, *Aristote sur une peinture de la via Latina*, «Mélanges E. Tisserant» IV, Studi e Testi 234, Città del Vaticano 1964, 1-95.

[19] G.W. ELDERKIN, *Mosaics of the Seven Sages*, «RM» 52, 1937, 103.

[20] G.M.A. HANFMANN, *Socrates and Christ*, «Harvard Studies in Classical Philology» 60, 1951, 205 ss., Fig. 4, 6 y 7.

[21] Miniatura con dos pinturas en cada una de las cuales están representados en forma de exedra los siete médicos o farmacólogos de la ciencia médica griega: Andreas, Apollonios, Kratenas, Galenos, Dioskurides, Nikander y Rufus; Xenocrates de Afrodisias, Pamphilos, Machaon, Chiron, Nigros, Herakleides de Tarento y Mantias, cf. G. W. ELDERKIN, *Mosaics of the Seven Sages*, «RM» 52, 1937, 103 ss. La iconografía se repite en el Menologio de Basilio II (Vat. gr. 1613; fol. 108), de fines del siglo X. Otro grupo afín, aunque aquí son nueve las figuras reunidas en simposion, lo constituye el manuscrito de los *Agrimensores* (Pal. lat. 1564; fol. 2), del siglo IX, que sigue modelos de un códice ilustrado de los siglos VII-VIII. Doce figuras sentadas en exedra ilustran las Homilías de Giacomo, monje de Kokkinobaphos (Vat. gr. 1162; fol. 2), ya del siglo XII.

de Hieronymos. Según K. Gaiser, el modelo para todos ellos pudo haber sido una antigua pintura griega de personajes conversando, prototipo directo del relieve funerario de Rodas, donde hay seis o siete figuras, unas sentadas en un banco en forma de exedra y otras en pie, en las que quizás no hay que ver una representación de sabios reunidos en simposion, sino simplemente a unos personajes conversando [22].

Según K. Gaiser, los personajes anepígrafos no deben considerarse como representaciones de los siete sabios, sino de filósofos de la Academia ya que portan además los rollos que son su atributo [23] (*vid. infra*). Por nuestra parte pensamos que las escenas figuradas en los mosaicos itálicos de Torre Annunziata y Villa Albani no responden a situaciones realistas, sino que se trata de representaciones idealizadas de una conversación filosófica. La misma ausencia de inscripciones identificatorias refuerza esta hipótesis según la cual existe un buscado propósito de representar no a unos sabios concretos o a una academia determinada, sino al mundo académico en general ocupado en tareas científicas, ya sean de carácter empírico o experimental. De esta forma, las copias romanas de un original helenístico no quedaban obsoletas con nombres antiguos, sino que reflejaban la realidad académica del momento.

Una variante del tema de los sabios conversando se encuentra en un panel de Mitilene, fechado a comienzos del siglo IV o del V d.C., donde se ha representado a Sócrates en diálogo con sus discípulos Simmias y Kebes [24].

En todas estas representaciones está claramente explícito el tema de conversación o de discusión de los sabios, al contrario de lo que ocurre en otros pavimentos en donde no existe carácter de banquete o reunión disquisitoria, a pesar de que los sabios aparezcan agrupados por lo general en forma de busto y presididos por Sócrates, acompañados de sus rótulos identificativos y a veces también de las sentencias que les hicieron famosos [25]. Un buen ejemplo de esta

[22] K. Gaiser, *Das Philosophenmosaik in Neapel*, Heidelberg 1980, 92-103.

[23] K. Gaiser, *Das Philosophenmosaik in Neapel*, Heidelberg 1980, 105.

[24] S. Charitonidis-L. Kahil-R. Ginouves, *Les mosaïques de la Maison de Ménandre à Mytilène*, 1970, 33-36, pl. 3.2. El tema se perpetúa en el arte medieval, baste recordar el códice constituido por el Martirologio de Beda, las obras de astronomía y de cómputo y el *de natura rerum* de Isidoro (Pal. lat. 834; fol. 28), del siglo IX, donde aparecen tres figuras nimbadas, dos de ellas con un rollo en la mano derecha y la tercera sosteniendo un libro en la izquierda, que tal vez pueden identificarse con Cristo y dos de sus discípulos.

[25] Sabios reunidos y acompañados de sus máximas se documentan en frescos de época hadrianea hallados en el "Palazzo dei Cesari" de Ostia, cf. G. Calza, *Die Taverne der Sieben Weisen in Ostia*, «Die Antike» 15, 1939, 99 ss. Calza menciona una pintura hallada en Pompeya, hoy perdida, en donde se representaban doce figuras conversando, unas sentadas y otras de pie, opinando que se trata también de sabios.

modalidad la constituye el pavimento de Baalbeck-Soueidié, fechado en la segunda mitad del siglo III, con los bustos de Sócrates y siete sabios, acompañados de inscripciones en griego con sus nombres y máximas, dispuestos alrededor de Caliope, musa que ocupa un lugar preeminente en el conjunto de las musas como inspiradora de todas las ciencias[26]; el mosaico de Colonia, de finales del siglo III, con representación de los bustos de Diógenes (en el centro), Platón, Sócrates, Cleóbulo, Quilón, Aristóteles y Sófocles identificados por rótulos con sus nombres[27]; y el pavimento bizantino procedente de la villa serbia de Nerodimlje, donde se ha representado a los siete sabios tradicionales dentro de arcadas acompañados de inscripciones con sus nombres y sus máximas[28].

No faltan las representaciones de sabios en compañía de las musas, de las que existen buenos ejemplos en la musivaria de todo el imperio: mosaicos de Sousse, con la conocida escena de Virgilio acompañado de las musas Melpomene y Clío, de fines del siglo II d.C.[29]; Roma, de la primera mitad del siglo III d.C., con una composición muy parecida en la que interviene un poeta, Ennius o Menandro, entre dos musas identificadas con Melpomene y Polimnia[30]; *Bulla Regia*, de mediados del siglo III d.C., con busto de filósofo en uno de los medallones acompañado de las musas[31]; Sfax, de la misma fecha, donde se ha representado a Ennius y una musa, tal vez Clío, Polimnia, Caliope, Melpomene o Euterpe, en el medallón central[32]; mosaico de Monnus de Trier, de la primera mitad del siglo III, donde los sabios forman grupos con las Musas acompañados de rótulos con sus nombres: Icaros y Polimnia, Arato y Urania, Cadmos y Clío, Hiagnis y Euterpe[33]; mosaico de los literatos de Trier, de la misma fecha, en donde se representan figuras individuales de literatos o filósofos y grupos de

[26] M. Chéhab, *Mosaïques du Liban*, «BMB» XIV, 1958, 31-36, pl. XV-XX.

[27] K. Parlasca, *Die römischen Mosaiken in Deutschland*, 1959, 80-82, Taff. 80-82

[28] S. Djuric, *Mosaic of Philosophers in an Early Byzantine Villa at Nerodimlje*, VI *CIMA*, Guadalajara 1994, 123 ss.

[29] K.M.D. Dunbabin, *The Mosaics of Roman North Africa*, Oxford 1978, 131, 242, 269.

[30] E. Theophilidou, *Die Musenmosaiken der römischen Kaiserzeit*, «TZ» 47, 1984, 270-271.

[31] R. Hanoune, *Une Muse et un Philosophe sur une mosaïque de* Bulla Regia, «Mélanges P. Boyancé», Roma 1974, 387-394, fig. 5; A. Beschaouch - R. Hanoune - Y. Thébert, *Les ruines de Bulla Regia*, Roma 1977, 111, fig. 111.

[32] D. Parrish, *Season Mosaics of Roman North Africa*, Roma 1984, 218-221, Pl. 77-78; E. Theophilidou, *Die Musenmosaiken der römischen Kaiserzeit*, «TZ» 47, 1984, 326-329.

[33] K. Parlasca, *Die römischen Mosaiken in Deutschland*, 1959, 41-43, Taff. 42-47; E. Theophilidou, *Die Musenmosaiken der römischen Kaiserzeit*, «TZ» 47, 1984, 280-286.

dos musas[34]; varios pavimentos hispanos, como el de Mérida fechado a fines del siglo II y en los ejemplares ya tardíos procedentes de Torralba[35], con figuras de dudosa identificación, y de Arróniz, que en nueve compartimentos ofrece grupos de sabios y musas, cuya identidad, a falta de inscripciones, puede intentarse por los atributos de estas últimas y a través de la comparación con el mosaico de Monnus[36]; así como en los pavimentos de Esparta, datado entre finales del siglo III y los comienzos del IV, donde se combinan las figuras de Safo, Alcman, Anacreonte y Alcibiades junto a Helios, Hemera, Urania, Caliope y Polimnia[37]; y de Antioquía con la representación de Menandro acompañado de Glicera[38]. En la orla del mosaico dionisiaco de Gerasa, de mediados del siglo III, se hallan los bustos de los sabios y las musas enlazados por guirnaldas que sostienen putti, identificados por sus nombres en griego: Alcman, Homero, Olimpos, Tucídides, Stesícoro y quizás Anacreonte; Urania, Caliope, Erato, Euterpe, Tersícore y tal vez Melpomene[39].

Al parecer, la divulgación del tema del diálogo entre los Sabios y las Musas tiene lugar a través de la producción de sarcófagos en el siglo III d.C., donde las musas aseguran a los hombres una especie de heroización a través de la cultura, documentándose con relativa frecuencia en mosaicos de los siglos III y IV[40], como consecuencia de la filosofía neoplatónica según la cual las musas presiden los banquetes de los filósofos y en especial los de sabios (Plut., *Banquete*, 21). Ya Platón (*Banq.*, 187 e) colocaba bajo el patronazgo de Urania y de Polimnia todas las manifestaciones de la actividad cultural, la primera como inspiradora de las formas superiores y la segunda de las formas vulgares

[34] K. Parlasca, *Die römischen Mosaiken in Deutschland*, 1959, 27-28, Taff. 26-27; E. Theophilidou, *Die Musenmosaiken der römischen Kaiserzeit*, «TZ» 47, 1984, 278-279.

[35] E. Pareja - M. Sotomayor, *Excavaciones en el yacimiento romano de Torralba en Huéscar (Granada)*, «NAHArq.» 6, 1979, 499-522, fig. 7, láms. VIIa-b.

[36] M. Hernández Iñiguez, *Notas sobre el programa iconográfico del mosaico de las Musas y Maestros de Arróniz (Navarra)*, «Actas de la I Mesa Redonda Hispano-Francesa sobre Mosaicos Romanos (Madrid 1985)», Guadalajara 1989, 215 ss.

[37] Ch. Christou, *Adelt* 19, 1964, Chron. II. I, 138-141, pl. 138-140; G. Daux, «BCH» 90, 1966, 793, figs. 1-3; *Hellenika* 26, 1973, 249-250, n. 65, pl. 29 b; E. Theophilidou, *Die Musenmosaiken der römischen Kaiserzeit*, «TZ» 47, 1984, 254-258.

[38] D. Levi, *Antioch Mosaic Pavements*, Princeton 1947, 201-203, pl. XLV c.

[39] H. Joyce, *A Mosaic from Gerasa in Orange, Texas, and Berlin*, «RM» 87, 1980, 307 ss.; E. Theophilidou, *Die Musenmosaiken der römischen Kaiserzeit*, «TZ» 47, 1984, 264-266.

[40] La representación de filósofos en los sarcófagos demuestra la vinculación del sabio o del filósofo con la vida de ultratumba, dentro de la clase dirigente del imperio, cf. H.I. Marrou, Μουσικὸς ἀνήρ. *Etude sur les scènes de la vie intellectuelle figurant sur les monuments funéraires romaines*, Roma 1964, 209 ss.

del amor. Se ha supuesto que la relación de las musas con los sabios o filósofos tiene que ver con la inspiración de que son objeto por parte de cada una de ellas: la filosofía, la literatura, la poesía, la música, las matemáticas, la geometría o la astronomía. Sin embargo, según Plutarco el "objeto" de las musas no es la cítara o la flauta, sino "la educación de las costumbres y el dominio de las pasiones a través de sus cantos armoniosos", en suma, la cultura o *Mousiké* [41]. Para Martianus Capella (2, 126), filólogo africano del siglo V d.C., la esperanza de alcanzar la inmortalidad a través del conocimiento total de las ciencias, de las nueve disciplinas enciclopédicas que patrocinan las Musas, es la que se encuentra en la religión de las musas tal como proclama Talía al final de los cantos por los cuales cada musa invita a la Filología a recorrer sin ausentarse las nueve órbitas celestes. La religión de las musas, que es la de los filólogos, abre las puertas del cielo a los mortales porque es a la vez sabiduría y elocuencia, dispensadora del saber y también de la gloria dada por la inmortalidad. El concepto de la heroización por la ciencia, ligado al culto de las Musas, nace con el pitagorismo y se extiende a todo el pensamiento griego: Platón, Plotino, Aristóteles, Epicuro, Metrodoro, han participado de esta creencia [42]. La confirmación a los textos se encuentra p.e. en el pavimento de Baccano, datado a comienzos del siglo III d.C., en el que se combinan las figuras de las Musas con escenas del mito de Ulises, como símbolos de la ciencia y la inteligencia contrapuestos a la ferocidad o incultura escenificadas en la lucha de Eros y Pan y el suplicio de Marsias, y todo ello inserto en una visión cósmica a través de los motivos marinos y las estaciones [43].

El deseo de alcanzar la sabiduría suprema mediante la cultura explicaría el éxito del culto a las Musas en la cultura romana tardía y su frecuente asociación con temas dionisiacos sobre todo en los sarcófagos y en algunos mosaicos, como los de Cos II, Gerasa, Colonia, Antioquía y Torre de Palma, ya que según R. Turcan, Dionisos es cantado por los poetas griegos como el *Cosmokrator* que dispensa a la *oikouméne* la vida civilizada; y esa figura helenística del héroe colonizador, vencedor de las fuerzas brutas y desordenadas del mal, aureolado del prestigio reconocido en la *virtus* del héroe civilizador, es retomada en época romana con gran éxito, hasta el punto de que para la

[41] Plutarco, *Le Banquet des Sept Sages*. Texte, traduction avec une introduction et de notes, por J. Defradas, Paris 1954, 64-65.

[42] F. Cumont, *After-Life in Roman Paganism*, New-Haven 1922; P. Boyancé, *Le culte des Muses chez les philosophes grecs*, Paris 1993, 231 ss.; J. Préaux, *Le culte des Muses chez Martianus Capella*, «Mélanges P. Boyancé», Roma 1974, 610-611.

[43] F.R. Serra, *Mosaici Antichi in Italia, Baccano, Villa Romana*, Roma 1970, 12 ss.; L. Paduano Faedo, *I sarcofagi romani con muse*, *ANRW* II 12.2, 1981, 72, n. 12.

misma figura de Sileno se adopta el tipo socrático de hombre maduro, imagen de la sabiduría y del equilibrio interior, con torso desnudo, manto blanco, frente despejada, barba abundante y bastón de filósofo, como personificación de la cultura filosófica en su calidad de pedagogo de Dionisos[44].

En otras ocasiones los sabios, autores o poetas figuran sin inscripción identificatoria pero con algún atributo, como volúmenes enrollados o desplegados y máscaras, típico de su condición y siempre en actitud contemplativa. Este es el caso de los mosaicos tunecinos de *Thuburbo Maius*, del tercer cuarto del siglo II d.C.[45]; de Sousse, de comienzos de la primera mitad del III d.C., aquí en compañía de un jóven actor[46]; y de los caballos de Cartago, fechado en 300-320, donde en tres de los cuadros se ha representado a literatos y filósofos[47]; o del pavimento de Palermo, fechado en la primera mitad del siglo III d.C., con tres personajes sentados que D. Levi identifica como Eurípides, Homero y Pitágoras[48]. Otras veces la presencia de un texto escrito, como en uno de los paneles de Autun, en el mosaico de Virgilio de Sousse y en el compartimento VI de Arróniz de fines del siglo II, y fines del III o comienzos del IV d.C. respectivamente, permite su segura identificación[49]. En el pavimento argelino de Lamberidi, de comienzos del siglo IV d.C., al parecer se ha representado a Hipócrates auscultando a un joven desnudo sentado enfrente de él[50]. En todos estos casos es difícil distinguir entre filósofos y literatos ya que, como dice H. I. Marrou refiriéndose a los sarcófagos, los argumentos esgrimidos para la identificación son muy débiles: la semidesnudez de los personajes revestidos de un simple *pallium* es un atributo de los cínicos y de los filósofos en general, pero también puede ser un símbolo de heroización; el reloj de sol induce a

[44] R. Turcan, *Les sarcophages romains à représentations dionysiaques*, Paris 1966, 441 ss.; E. Theophilidou, *Die Musenmosaiken der römischen Kaiserzeit*, «TZ» 47, 1984, 239 ss. H. Joyce explica la asociación entre las musas y las escenas dionisiacas por ser Dionisos una divinidad estrechamente conectada al teatro y en ese contexto el dios era un compañero frecuente de las Musas, cf. H. Joyce, *A Mosaic from Gerasa in Orange, Texas, and Berlin*, «RM» 87, 1980, 319 ss.

[45] K.M.D. Dunbabin, *The Mosaics of Roman North Africa*, Oxford 1978, 132, 274.

[46] L. Foucher, *La Maison des Masques à Sousse*, Tunis 1965; K.M.D. Dunbabin, *The Mosaics of Roman North Africa*, Oxford 1978, 131-132, 271.

[47] J.W. Salomonson, *La mosaïque aux chevaux de l'antiquarium de Carthage*, La Haye 1965, 74-75; K.M.D. Dunbabin, *The Mosaics of Roman North Africa*, Oxford 1978, 95-96.

[48] D. Levi, Mors voluntaria, «Berytus», VII, 1942, 40.

[49] M. - A. Blanchard, *La mosaïque d'Anacréon à Autun*, «REA» LXXV, 1973, 268-279; A. Blanchard, *Epicure, "Sentence Vaticane" 14: Epicure ou Métrodore ?*, «REG» 104, 1991, 394-409; K.M.D. Dunbabin, *The Mosaics of Roman North Africa*, Oxford 1978, 131, 242, 269; J. Gómez Pallarés, Varia musiva Epigraphica I-VII, «Conimbriga» XXX, 1991, 137-138.

[50] K.M.D. Dunbabin, *The Mosaics of Roman North Africa*, Oxford 1978, 139-140, 264.

pensar en estudios astronómicos y matemáticos, pero también puede ser un reloj simbólico que marca la hora del destino; algunos atributos de las Musas, como la lira o las máscaras, evocan la poesía lírica y el arte dramático, esto es la cultura literaria, pero también pueden hacer alusión a la ciencia en general [51].

Más raro es que los sabios o filósofos aparezcan formando parte de una historia, como la figura de Hipócrates en el mosaico de Cos, fechado a fines del siglo II o comienzos del III, en donde se ha escenificado la *epiphanía* de Asclepios a su llegada a la isla [52].

La mayoría de las veces los sabios aparecen representados en forma de bustos, acompañados siempre de su nombre, como ocurre en los citados mosaicos de Baalbeck, Gerasa, Colonia y Esparta; en el pavimento de la sala AB del triclinio de Apamea, fechado en el tercer cuarto del siglo IV d.C., del que solo se ha conservado el busto de Quilón de Esparta [53]; en los dos fragmentos con los retratos de Solón y de Periandro, procedentes de la Casa de los Astros en Antioquía, que se fechan hacia el 400 d.C.[54]; en el panel de Mitilene, de la misma fecha, con el retrato de Menandro [55]; en el mosaico de Sbeitla, que se data a fines del siglo IV o a comienzos del V d.C., en el que se ha representado a Jenofonte [56]; y en la orla del mosaico tardío de Seleucia de Pamphylia, en donde se han figurado los retratos de Solón, Tucídides, Feréci-des, Demóstenes, Heráclito, Hesiodo, Licurgo, Anaxágoras, Pitágoras y Jeno-fonte [57]. En tres paneles procedentes de Autun, datables a fines del siglo II d.C., se ha representado a los sabios de cuerpo entero y sentados en sillones, dos de ellos identificados por una inscripción como Metrodoro y Epicuro y el otro, aunque no se especifica su nombre, sin embargo el texto que le acompaña, como

[51] H.I. Marrou, Μουσικὸς ἀνήρ. *Etude sur les scènes de la vie intellectuelle figurant sur les monuments funéraires romaines*, Roma 1964, 218 ss.

[52] M.L. Morricone, *Scavi e ricerche a Coo (1935-1943). Relazione preliminare*, «BollArte» 35, 1950, 317; «Hellenika» 26, 1973, 232, n. 24, pl. 14.

[53] J. Balty, *Une nouvelle mosaïque du IV^e s. dans l'edifice dit "au triclinos" à Apamée*, «Annales Archéologiques arabes syriennes» XX, 1970, 81 ss.

[54] *Acquisitions du Musée d'art et d'histoire en 1987*, «Genava» 36 n.s., 1988, 204.

[55] S. Charitonidis-L. Kahil-R. Ginouves, *Les mosaïques de la Maison de Ménandre à Mytilène*, 1970, 27-31, pl. 2 y 15; L. Berczelly, *The Date and Significance of the Menander Mosaics at Mytilene*, «BICS» 35, 1988, 119-126.

[56] D. Parrish, *Season Mosaics of Roman North Africa*, Roma 1984, 215-218, Pl. 76; Id., *The Mosaic of Xenophon and the Seasons from Sbeitla (Tunisia)*, «Mosaïque. Recueil d'hommages à H. Stern», Paris, 1983, 297 ss.

[57] J.M. Blázquez Martínez-G. López Monteagudo, *Mosaicos de Asia Menor*, «AEspA» 59, 1986, 237-238, figs. 6-7; R.R.R. Smith, *Late Roman Philosopher Portraits from Aphrodisias*, «JRS» LXXX, 1990, 151.

ya se ha apuntado anteriormente, permite identificarle con Anacreonte [58]. Una posible representación de Menandro acompañado de tres actores y de una inscripción en griego con su nombre y el de su obra "Los aqueos", se encuentra en un pavimento de *Oescus*, en Bulgaria, datado en el primer cuarto del siglo III d.C., aunque también podría tratarse de una escena de su comedia [59].

También hay representaciones de los sabios de cuerpo entero, sin inscripción identificatoria y con el instrumento científico objeto de su invención, como es el caso del astrónomo, tal vez Anaximandro o Patrocles, que sostiene un reloj de sol transportable del tipo llamado *pelecinum*, en un pavimento de época severiana de Trier [60]; y del sabio acompañado de instrumentos científicos en el mosaico de Brading [61], identificado también con Anaximandro por haber sido este sabio el que introdujo el reloj de sol en Grecia; y ocupados en sus tareas científicas, como los sabios que señalan la esfera con un puntero en los citados pavimentos de Torre Annunziata, Villa Albani, Mérida, Brading y Trier [62]. En varias ocasiones es Urania, diosa celeste, musa de la astronomía y del universo en la filosofía estoica (Platón, *Phaedr.*, 259 D; *Anthol. gr.*, IX, 505; Corn. *O.l.*, XIV, 17, 4), la que lleva los ingenios técnicos de la ciencia de la que es protectora, la esfera sobre todo y en menor medida la caja y el *radius* o compás. Con la esfera, que es su atributo característico, se representa a Urania en pavimentos de Elis, Cos I, Esparta, Baccano, Trier, Arróniz, Mérida, Moncada, Hippona II, El Djem I, II, IV y V, Lemta, Sfax. Llevando la esfera dentro de una

[58] M. - A. Blanchard, «REA» LXXV, 1973, 268-279; A. Blanchard, *Epicure, "Sentence Vaticane" 14: Epicure ou Métrodore?*, «REG» 104, 1991, 394-409; M. - A. Blanchard, *Epicure dans une anthologie sur mosaïque à Autun*, «CRAI», 1993, 969-984.

[59] T. Ivanov, *Römische Mosaiken aus Colonia Ulpia Oescensium (Heute Bulgarien)*, *CMGR* IV, Paris 1994, 159-164, Taf. LXXXII,3. Representaciones de obras de Menandro se documentan en pavimentos de Mitilene (*vid. infra*).

[60] K. Parlasca, *Die römischen Mosaiken in Deutschland*, 1959, 29, Taff. A y 28.2; G. Traversari, *Il "pelecinum". Un particolare tipo di orologio solare raffigurato su alcuni relievi di sarcofagi di età romana, Colloquio Internazionale Archeologia e Astronomia (Venezia 1989), suppl. alla «RdA»* 9, Roma 1991, 69.

[61] R. Ling, *Brading, Brantingham and York: a New Look at Stone Fourth-Century Mosaics*, «Britannia» XXII, 1991, 148-150, pl. XVII A.

[62] Otras composiciones en donde la esfera constituye el centro de atención son el relieve de las Parcas de la colección Dresnai, datado a mediados del siglo II a.C.; pintura pompeyana del peristilo de la Casa de los Vetii, donde la musa de la astronomía Urania señala con un puntero a la esfera situada sobre un plinto en el suelo; pintura pompeyana de la Casa del Criptopórtico que muestra a tres personajes, dos mujeres y un filósofo alrededor de la esfera; la citada gema de Cambridge, de fines del siglo II d.C., cf. M. della Corte, *L'educazione di Alessandro Magno nell'enciclopedia aristotelica in un trittico megalografico di Pompei del II stile*, «RM» 57-58, 1942-1943, 31 ss.; O. J. Brendel, *Symbolism of the Sphere*, EPRO, Leiden 1977, pl. IX y XXIII.

caja aparece en un mosaico de Cos II de mediados del siglo II d.C. y en otro de Baccano datado a comienzos del siglo III d.C. Más rara es la representación del *radius* o compás que se documenta en los mosaicos de Lemta, El Djem V, Sfax y Arróniz [63].

Aparte de los objetos técnicos citados que aparecen junto a los sabios - esfera en mosaicos de Torre Annunziata, Villa Albani, Mérida, Brading y Trier; reloj de sol en los dos primeros y en los pavimentos de Brading y Trier - en algunos paneles se han representado los descubrimientos científicos sin relación con sus creadores. Este es el caso de la esfera armilar, tema decorativo de un mosaico helenístico de Solunto de mediados del siglo II a.C. [64]; y de los relojes de sol que aparecen en los mosaicos de Antioquía [65] y de Saint-Roman-en-Gal [66], fechados en la primera mitad del siglo III d.C., similares a los ejemplares de marmol conservados en el Museo Vaticano y en el Museo Nazionale de las Termas de Roma [67]. El sistema ptolemáico, integrado por el sol, los planetas, el globo terrestre y el cielo estrellado, se representaba en un mosaico perdido de la colección Albaccini [68]. Según Estrabón (I, 1, 21, C 13) el conocimiento de los círculos de la esfera celeste era universal, de forma que todo el mundo había visto en su vida la esfera celeste ya que el estudio de los círculos variables, el horizonte y los círculos árticos eran objeto de cursos elementales de matemáticas [69]. A Tales se atribuye la invención de la primera esfera celeste, la esfera llena que llevaría en su superficie los cinco círculos que dividen el cielo (Cic., *Rep.*, I, 14, 22), siendo Anaximandro quien precisó los solsticios y los equinocios, calculó la inclinación de la elíptica dibujando el primer mapa de la tierra e introdujo el reloj de sol en Grecia (Diog. Laert., II, 1). Las imágenes simbólicas de las constelaciones percibidas desde el exterior sobre la superficie de la esfera se deben a Eudoxio. Más tarde Hipparco perfeccionó el sistema añadiendo los veinticuatro meridianos horarios que convergen en los polos [70].

[63] Cf. E. Theophilidou, *Die Musenmosaiken der römischen Kaiserzeit*, «TZ» 47, 1984, 239 ss.

[64] M. de Vos, *Pitture e mosaico a Solunto*, «Bull. Ant. Besch.» 50, 1975, 195-224.

[65] D. Levi, *Antioch Mosaic Pavements*, Princeton 1947, 219-221, pl. XLIX a-b.

[66] *RGMG* III-2, 1981, 218-224, n. 368, pl. CXIXb.

[67] Una clasificación de los diversos tipos de reloj de sol, basada en las fuentes literarias griegas y latinas, ha sido realizado por S.L. Gibbs, *Greek and Roman Sundials*, New Haven-London 1976, especialmente 119 ss.

[68] G.A. Guattani, *Monumenti antichi inediti*, Roma 1786, 51-52, pl. 1-2; S. Reinach, *RPGR*, París 1922, 25,3; A. Schlachter - F. Gisinger, *Der Globus, seine Entstehung und Verwendung in der Antike*, Leipzig-Berlin 1927, 57, Abb. 25.

[69] Cf. P. Arnaud, *L'image du globe dans le monde romain*, «MEFRA» 96/1, 1984, 53 ss.

[70] Cf. P. Arnaud, *L'image du globe dans le monde romain*, «MEFRA» 96/1, 1984, 53 ss. En

1. Representación de sabios

1.1. *Retratos de sabios en forma de busto, acompañados siempre de su nombre.*

Gerasa:

El mosaico dionisiaco de Gerasa, descubierto a comienzos del siglo en una casa de la zona oriental de la ciudad antigua y conservado en parte en el Pergamonmuseum de Berlín, en el Stark Museum of Art de Orange (Texas) y en la embajada de España en Damasco, ofrece una orla en la que están representados alternativamente los sabios y las Musas identificados por sus nombres en griego (Tav. I): Tucídides, Homero, Olimpos, Alcman, Stesícoro y quizás Anacreonte; Urania, Caliope, Clío, Euterpe, Tersícore, Erato y tal vez Melpomene [71]. El tipo emocional de Tucídides figurado en este mosaico no coincide con las descripciones hechas por los historiadores ni con la iconografía escultórica. Homero está representado siguiendo los modelos clásicos, que responden a la descripción hecha por Christodoros (*Ecphr.*, en *Gk. Anth.*, II, 322 ss.) como hombre de aspecto venerable equiparable a Zeus, con un paralelo muy próximo en un panel vidriado procedente del puerto de Corinto, fechado en el 350 d.C., donde está representado de cuerpo entero [72]. Se data a mediados del siglo III d.C.

Baalbeck:

Mosaico de los sabios alrededor de Caliope, procedente del triclinio de la villa de Baalbeck-Soueidié, formando una composición de ocho círculos entrelazados en torno al círculo central [73]. En el centro aparece el busto de la musa Caliope vestida con túnica y manto drapeado, del que sale la mano derecha sosteniendo un volumen enrollado. Adorna la cabeza con una diadema en forma de creciente coronada por un penacho. A ambos lados de la musa sendas inscripciones en griego dan a conocer a la izquierda su nombre, "Caliope", y a la derecha el del artista, "Anfeion es el autor". Los bustos de los sabios van acompañados también de inscripciones en griego indicativas de sus nombres, sus ciudades de origen y de las máximas que les hicieron famosos (Tav. II). En el medallón superior está representado "Sócrates de Atenas" y a su derecha, de arriba hacia abajo, "Solón de Atenas. Nada en exceso", "Tales de Mileto. La fianza lleva a la ruina"

un grafito de Pompeya, hoy perdido, se decía que el cielo está dividido en siete zonas que se juntan en los polos: *continuere caelum septem caeli zonae, quae polis iunt(ae sunt)*, cf. K. Gaiser, *Das Philosophenmosaik in Neapel*, Heidelberg 1980, 118.

[71] C.H. Kraeling, *Gerasa. City of the Decapolis*, New Haven 1938, 351 ss., Pl. LXXXV,b); H. Joyce, *A Mosaic from Gerasa in Orange, Texas, and Berlin*, «RM» 87, 1980, 307 ss.; I. Kriseleit, *Antike Mosaiken. Staatliche Museen zu Berlin*, Rostock 1985, 18-21, 66-68; M. Piccirillo, *Mosaici della provincia Arabia*, en *I Mosaici di Giordania*, Roma 1986, 32. Sobre la relación de los sabios y las musas con temas dionisiacos *vid. supra* (nota 44).

[72] G.M.A. Richter, *The Portraits of the Greeks*, London 1965, I, 45 ss. y 147 ss.; *Kencherai* II, Leiden 1976, 168-174, Figs. 32, 139-146, panel VI.3.A.

[73] M. Chéhab, *Mosaïques du Liban*, «BMB» XIV, 1958, 29-36, pl. XV-XX.

y "Bías de Priene. La mayoría de los hombres son malos"; a la izquierda del sabio se disponen los bustos de "Quilón de Lacedemonia. Conócete a tí mismo", "Pitacos de Lesbos. Aprovecha la oportunidad" y "Periandro de Corinto. La reflexión apresura la obra". En el medallón de abajo, enfrentado al de Sócrates, se ha representado a "Cleóbulo de Lindos. La medida en todo es lo mejor". Todos están representados como hombres de edad madura y barbados, llevan *pallium* de color blanco o amarillo que les cubre ambos o solo uno de los hombros, y sus rasgos fisonómicos son tan distintivos que, aunque faltaran las inscripciones, sería posible su identificación, aún cuando los tipos iconográficos se utilizan posteriormente en la representación de los apóstoles. El retrato de Sócrates de tipo silénico, como anciano calvo y de poblada barba, se encuentra casi idéntico en el mosaico de los sabios de Apamea, fechado en la segunda mitad del siglo IV d.C. (*vid. infra*), con antecedentes en una pintura de Efeso del siglo I d.C., remontando el prototipo de todos ellos al modelo tradicional conocido en el arte griego que se ajusta perfectamente al descrito por los autores clásicos (Plat., *Symp.*, 215 ss; Xen., *Symp.*, II, 19, V, 5 y 7; Cic., *de Fat.*, ch. 5; Sid. Apoll., *epist.*, IX, 9, 14)[74].

Los siete sabios que acompañan a Sócrates, que aparecen representados también en los mosaicos tardíos de Mérida y Nerodimjle (*vid. infra*), corresponden a la lista más habitual de sabios, popularizada ya a mediados del siglo IV a.C. por Demetrios de Falere (Stob., III, 79; XLIII, 131), que sustituyó a la nómina dada por Platón en el siglo V a.C., quien incluía a Misón de Chénai en lugar de Periandro de Corinto. La lista de Demetrios fué aceptada por los autores de época posterior, como Diógenes Laercio (*de uitis*, I, 40) y Clemente de Alejandría (*Stromata*, I, 14). Pítaco se cita entre los siete sabios en testimonios tardíos, como en el *Ludus Septem Sapientum* de Ausonio, del año 390 d.C. (Lib. XIII, IX, 202-213)[75]. Y sin embargo el nombre de Sócrates no aparece incluido en la lista tradicional de los siete Sabios, sino que como anota G.M.A. Hanfmann, Sócrates no era uno de los siete sabios, sino añadido a ellos, como en la Historia de los Filósofos de Porfirio donde Sócrates era aparentemente uno "de los siete que realmente eran nueve" (*opuscula*, 4; *de abst.*, I, 15, p. 54), o en Libanio (*de Socr. sil.*, 9) donde Sócrates es el octavo sabio, incluyéndose junto a los siete a Heráclito y Pitágoras[76]. A pesar de ello, la presencia de Sócrates presidiendo el banquete (simposion) de los sabios se documenta también en el mosaico de Apamea, aunque en este último los sabios representados son seis y no siete; y combinado con algunos de los siete sabios aparece igualmente en otras escenas del arte romano, como en el sarcófago de las musas de Murcia, fechado en el último tercio del siglo III d.C., en donde Sócrates está representado junto a Homero, Pitágoras, Hesiodo y tal vez Platón[77]. Y es que Sócrates

[74] G.M.A. Richter, *The Portraits of the Greeks*, London 1965, I, 109-119, figs. 456-573.

[75] Ed. Loeb Classical Library I, 326-327. Pítaco fué nombrado árbitro de la situación (*aisymnétes*) en la revuelta de Mitylene para actuar como una especie de dictador sobre las facciones enfrentadas.

[76] G.M.A. Hanfmann, *Socrates and Christ*, «Harvard Studies in Classical Philology» 60, 1951, 228, n. 43.

[77] A. García y Bellido, *Esculturas romanas de España y Portugal*, Madrid 1949, 230, n. 255, láms. 189-190.

presidiendo el Banquete de los Sabios de la Grecia Antigua es el Sócrates de la tradición neoplatónica, de Porfirio (*de abst.*, I, 15) y de Libanio (*de Socr. sil.*, 9), al que el oráculo de la Pythia hacía "el más sabio de todos los hombres" (Porf., *vit. Plot.*, 22, 5; Diog. Laert., II, 5, 18).

La presencia de la musa Caliope junto a los sabios podría explicarse por la filosofía neoplatónica, según la cual las musas presiden todos los banquetes de los filósofos y en particular los de los sabios (Plut., *Banquete*, 21), y no es nada rara su presencia en un pavimento de la residencia perteneciente a un rico discípulo de la escuela platónica, ya que se designa "Platonikos" en inscripción de la la tercera estancia. La situación privilegiada en el centro del mosaico de la musa Caliope tanto en este pavimento como en el de Monnus de Trier, aquí junto a Homero e Ingenius (*vid infra*), se justifica por ser Caliope desde la época clásica la musa de la oratoria y de la poesía épica, ocupando el primer lugar entre las nueve como inspiradora de todas las ciencias, casi al mismo nivel que Apolo, y de ahí que Pitágoras la equipare con la Filosofía (Max. Tyr., VII, 2, 63). Según Hesiodo (*theog.*, 79), Caliope es la musa que acompaña a los reyes, dándoles la elocuencia necesaria para gobernar y conducir a sus pueblos. El mosaico se fecha en la segunda mitad del siglo III d.C. y se conserva en el Museo de Beirut.

Colonia:

Mosaico conservado en el Römisch-Germanisches Museum de Colonia con la representación de los bustos de siete filósofos griegos dentro de hexágonos, acompañados de sus nombres escritos en griego [78]. En el centro figura Diógenes dentro de un círculo rodeado de dos grupos de tres bustos; a la derecha se disponen Platón, Sócrates y Cleóbulo; a la izquierda Quilón, Aristóteles y Sófocles (Tav. III). Ninguno de ellos sigue el modelo tradicional utilizado desde época clásica para la representación de estos sabios, separándose mucho de los tipos iconográficos que aparecen en otros pavimentos musivos: Sócrates en Baalbeck y Apamea; Cleóbulo en Baalbeck, Nerodimlje y Mérida; Quilón en Baalbeck, Apamea, Roma, Nerodimjle y Mérida. Es interesante hacer constar que este mosaico se halló cerca del pavimento dionisiaco, constituyendo un ejemplo más de la relación entre las representaciones de sabios y los temas báquicos. Se fecha en el tercer cuarto del siglo III d.C.

Mitilene:

Panel cuadrangular perteneciente al pavimento del triclinium de la Casa de Menandro, con representación de un busto masculino acompañado de una inscripción en griego con su nombre (Tav. IV, 1): Menandro [79]. Va vestido con túnica y lleva el *pallium* de los doctores, peina el cabello a mechones hacia la parte delantera de la cabeza, sin cubrir la frente que aparece surcada por grandes arrugas al igual que las

[78] K. Parlasca, *Die römischen Mosaiken in Deutschland*, 1959, 80-82, Taff. 80-82.

[79] S. Charitonidis-L. Kahil-R. Ginouvès, *Les mosaïques de la Maison de Ménandre à Mytilène*, 1970, 27-31, pl. 2 y 15; L. Berczelly, *The Date and Significance of the Menander Mosaics at Mytilene*, «BICS» 35, 1988, 119-126.

mejillas. Los ojos presentan un ligero estrabismo y todos sus rasgos fisonómicos se corresponden con la tradición literaria (Athen., VI, 248 d y; VIII 264d; Phed., *Fab. Aesop.*, V, 1, 12 ss.), dando a entender que estamos en presencia de un verdadero retrato y no de una representación idealizada. Otros retratos del poeta se documentan en los mosaicos de Trier, Antioquía y posiblemente en *Thuburbo Maius*. Datado en el 300 por S. Charitonidis y en el 400 por L. Berczelly.

Apamea:

Pavimento de la sala AB del llamado triclinio de Apamea que combina cuadros mitológicos y paisajes alejandrinos con cuatro bustos de los sabios, de los que únicamente se han conservado Quilón y Tales[80]. En el ángulo SE de la habitación está representado Quilón de Esparta, acompañado de una inscripción en griego con su nombre: "Quilón de Lacedemonia", y su máxima: "Conócete a tí mismo". Está representado como un hombre maduro, con barba y se viste con *pallium*. Sus rasgos fisonómicos se aproximan de forma evidente al último de los sabios representados en el mosaico de Sócrates y los sabios procedente del edificio pagano debajo de la catedral de Apamea (*vid. infra*). Se fecha en el tercer cuarto del siglo IV d.C.

Antioquía:

Fragmentos de mosaico polícromo procedentes de la Casa de los Astros, fechados en torno al 400 d.C., con los retratos de Periandro y de Solón dentro de hexágonos acompañados de una inscripción con su nombre (Tav. IV, 3-4). Los sabios están representados de tres cuartos, con mirada inquisidora, cabello corto y abundante barba; van vestidos a la manera de los filósofos, con *pallium* sobre el torso desnudo. En 1987 fueron adquiridos por el Museo de Arte y de Historia de Ginebra a la antigua Colección Khoury de Beirut[81].

Sbeitla:

Pavimento procedente del ábside del *oecus* del llamado "edificio de las estaciones" en la antigua *Sufetula*, conservado en el Museo de El Bardo. Contiene seis paneles alineados horizontalmente y todos presumiblemente acompañados de inscripciones, cuatro cuadrados con figuras masculinas de jóvenes representando a las estaciones, flanqueados por dos medallones con retratos en forma de busto. Solo se ha conservado el retrato del extremo derecho, en forma de *imago clipeata*, acompañado de la inscripción "*Autor Xenofonta*" (Tav. IV, 2). El personaje está visto de tres cuartos con la mirada levantada ligeramente hacia su derecha; tiene el cabello y la barba de color gris

[80] J. Balty, *Une nouvelle mosaïque du IV^e s. dans l'édifice dit "au triclinos" à Apamée*, «Annales Archeologiques arabes syriennes» XX, 1970, 81 ss.

[81] Inv. núms. 26108 y 26109, cf. *Acquisitions du Musée d'art et d'histoire en 1987*, «Genava» 36 n.s., 1988, 204. Agradecemos a Mr. Jacques Chamay, Conservador de Antigüedades griegas y romanas del Museo de Arte y de Historia de Ginebra, el envío de las fotografías y el permiso para su publicación.

y viste túnica roja con *pallium* negro sobre el hombro izquierdo. Entre las varias posibilidades de identificación que se han propuesto para el busto, nos parece la más acertada la de D. Parrish que lo relaciona con un "autor" o "escritor" y concretamente con el célebre autor griego Jenofonte, aunque el artista no ha seguido un modelo específico sino que ha utilizado un tipo genérico de filósofo o de poeta. La asociación de los intelectuales con las estaciones, que se constata en otros mosaicos romanos: Baalbeck, Gerasa, Palermo, mosaico de Monnus en Trier y Sfax, tiene el sentido según D. Parrish de proveer de dignidad cósmica a los retratados. Este autor, basándose en criterios estilísticos, propone una fecha a fines del siglo IV o comienzos del V d.C.[82]

Seleucia de Pamphylia:

Mosaico conservado en el Museo Arqueológico de Antalya (Turquía). Es un gran pavimento de forma cuadrada, cuya orla está integrada por 16 recuadros con bustos de griegos ilustres acompañados de sus correspondientes letreros en griego (Tav. V). En el lado derecho se encuentran bien conservados los bustos de Solón y Tucídides, mientras que de Herodoto solo queda el nombre. La zona superior está ocupada por los retratos de Ferécides, Demóstenes, Heráclito, del que resta la parte derecha de la cabeza, Hesiodo y Licurgo. En el extremo inferior derecho se aprecian restos del busto de Jenofonte y en el lateral izquierdo se conservan en bastante buen estado los de Anaxágoras y Pitágoras que fué el primer mortal heroizado por su ciencia, por los méritos de su inteligencia. Del emblema solo queda una lanza y los nombres de Homero en el centro, Ilias a la derecha y Odisea a su izquierda, es decir el autor va acompañado de las personificaciones de la Iliada y la Odisea[83].

1.2. *Figuras de sabios, solos o acompañados de las musas, identificados o no por su nombre y por algún atributo característico.*

Roma:

Fragmento de mosaico polícromo hallado a comienzos del siglo XVIII en el Aventino de Roma y enviado por el cardenal Bianchini a la Biblioteca Capitular de Verona, donde permaneció durante un siglo hasta que en el cambio del siglo XVIII al XIX fué regalado por Napoleón, perdiéndose sus rastros en Francia. De él queda un dibujo a color en la Biblioteca Vaticana[84]. Solamente se conserva la parte superior de

[82] D. Parrish, *Season Mosaics of Roman North Africa*, Roma 1984, 215-218, Pl. 76; Id., *The Mosaic of Xenophon and the Seasons from Sbeitla (Tunisia)*, *Mosaïque. Recueil d'hommages à H. Stern*, Paris, 1983, 297 ss.

[83] J.M. Blázquez Martínez-G. López Monteagudo, *Mosaicos de Asia Menor*, «AEspA» 59, 1986, 237-238, figs. 6-7; R.R.R. Smith, *Late Roman Philosopher Portraits from Aphrodisias*, «JRS» LXXX, 1990, 151.

[84] G. Winckelmann, *Monumenti antichi inediti*, 1767, n. 165; E.Q. Visconti, *Iconographie Grecque* I, 1824, 159 ss., Pl. 11; J.J. Bernuilli, *Griechische Ikonographie* I, 1901, 51; S. Reinach, *RPGR*, Paris 1922, 262,4; M. Donderer, *Ein verschollenes römisches Mosaik und die Gattung der Wandemblemata*, *Mosaïque. Recueil d'hommages à H. Stern*, Paris 1983, 123-128, Pl. LXVI,1.

una figura masculina, con los hombros y el torso desnudos y la cabeza apoyada sobre la mano en actitud pensativa, postura que predomina en el tipo iconográfico del filósofo representado en el arte griego y helenístico[85]. A juzgar por la posición, similar a la de los personajes representados en los mosaicos de *Thuburbo Maius* y de Autun (*vid. infra*), y sobre todo con el retrato del sabio, identificado por su nombre, en el citado fresco de Ostia de época hadrianea[86], parece lógico suponer que el sabio se hallaba sentado e incluso es posible que formara parte de un grupo de sabios reunidos en simposion. A su espalda la inscripción en griego: "Conócete a tí mismo", máxima de Quilón de Esparta, permite identificarle con este filósofo. Probablemente otra inscripción, situada delante del personaje, indicaba su nombre, al igual que en los pavimentos de Baalbeck, de la sala AB de Apamea y de Nerodimjle. Donderer fecha este pavimento, por el marco dentado, en el siglo II d.C.

Thuburbo Maius:

Mosaico conservado en el Museo de El Bardo y datado en el tercer cuarto del siglo II d.C.[87]. En el panel central se muestra a un personaje sentado sobre un trozo de columna, con paralelos en pinturas pompeyanas[88]; se halla en actitud pensativa, con la barbilla sobre la mano derecha y un rollo desplegado en la izquierda que parece estar leyendo; adorna la cabeza con una corona vegetal y va vestido con amplio ropaje que cubre el hombro derecho y cae sobre la espalda dejando al descubierto el torso; delante de él una mesa con dos máscaras de la comedia (Tav.VI, 1). Se le ha identificado como un poeta, tal vez Menandro o Ennius. El tipo iconográfico recuerda al de Quilón en el fragmento procedente del Aventino de Roma (*vid. supra*) y al de Metrodoro del Museo Rolin de Autun (*vid. infra*), datados también en el siglo II; en todos ellos los personajes están representados a la manera de los filósofos, en actitud reflexiva, van semidesnudos, revestidos solamente de un simple *pallium*, atributo de los cínicos y de los filósofos en general, por lo que es posible que el modelo hubiera sido el mismo.

Mérida:

Mosaico de esquema a compás, firmado por Seleucus y Anthus, descubierto en el siglo pasado y conservado en el Museo de Arte Romano de Mérida (Tav. VII). Se fecha a finales del siglo II d.C.[89]. En el medallón central se ha representado una figura varonil

[85] M. Bieber, *The Sculpture of the Hellenistic Age*, New York 1961; G.M.A. Richter, *The Portraits of the Greeks*, London 1965.

[86] G. Calza, *Die Taverne der Sieben Weisen in Ostia*, «Die Antike» 15, 1939, 101 ss., fig. 3; G.M.A. Richter, *The Portraits of the Greeks*, London 1965, I, 91, Fig. 360.

[87] K.M.D. Dunbabin, *The Mosaics of Roman North Africa*, Oxford 1978, 132, 274.

[88] Escenas representando a Ulises y Penélope, y pintora, cf. S. Reinach, *RPGR*, Paris 1922, 175, 2-3 y 262, 8.

[89] A. Blanco Freijeiro, *Mosaicos romanos de Mérida*, CME I, Madrid 1978, 30-32, láms. 12-20. Aunque el pavimento sufrió muchos destrozos durante su levantamiento, los dibujos realizados

sentada, con cayado en la mano derecha y máscara en la izquierda, que adorna su cabeza con corona vegetal, en compañía de una musa, tal vez Erato, que aparece de pie sosteniendo la cítara y el plectro, y de una cabra. El poeta ha sido identificado por A. Blanco como Teócrito, padre de la poesía bucólica. La composición formada por literato y musa se vuelve a encontrar en otro mosaico hispano de baja época, el de Arróniz, así como en los pavimentos de Trier y de Sfax, de la primera mitad del siglo III d.C. (*vid. infra*). Las ocho restantes musas ocupan los medios círculos en grupos de dos, identificándose con seguridad a Urania por la esfera y el puntero que lleva en las manos. En los ángulos de la cenefa, decorada con escenas nilóticas, se han representado dos figuras de sabios en pie, uno con máscara identificable con alguno de los poetas célebres, tal vez Moschos o Bíos, y el otro señalando con un puntero a una esfera colocada sobre un trípode, que bien podría ser Tales por ser este sabio al que se atribuye la invención de la primera esfera celeste, la esfera llena que llevaría en su superficie los cinco círculos que dividen el cielo (Cic., *Rep.*, I 14, 22). También podría tratarse de Arato, célebre autor del poema *Phaenomena*, representado seguramente en una copa de plata de la Biblioteca Nacional de Paris y que aparece en el pavimento de Trier junto a una esfera y la musa Urania, identificados ambos por sus nombres (*vid. infra*). O tal vez de Pitágoras representado, sentado o de pie delante de la esfera colocada sobre un pedestal a la que señala con un puntero, en monedas de bronce de época imperial emitidas en Samos [90].

Autun:

Pavimento geométrico procedente de una gran sala central terminada en ábside, con una composición formada por meandros de esvásticas y cinco cuadrados, cada uno de los cuales contiene la representación de un personaje masculino acompañado de una cita, conservados en el Museo Rolin de Autun. Se fecha, por criterios filológicos, a fines del siglo II d.C. [91]

En uno de los paneles se ha figurado a un poeta lírico sentado en una silla de espalda curva; viste *pallium* que descubre el hombro derecho y toca con las dos manos las cinco cuerdas de la lira; lleva barba, cabellos largos y abundantes y tiene una mirada vigorosa e inspirada (Tav. VIII, 1). Sigue el tipo iconográfico del poeta lírico sentado, creado quizás en el siglo V a.C. para representar a Píndaro y retomado en época helenística, del que es un ejemplo la escultura de Píndaro del Serapeion de Menfis, datado a comienzos

por A.M. Carril y M. Albo permiten conocer el contenido de las zonas que faltan, en especial el medallón central. Agradecemos al Dr. Alvarez Martínez, Director del Museo de Arte Romano de Mérida, el envío de las fotografías y el permiso para su reproducción.

[90] G.M.A. Richter, *The Portraits of the Greeks*, London 1965, I, 79, figs. 302-303.

[91] M. - A. Blanchard, *La mosaïque d'Anacréon à Autun*, «REA» LXXV, 1973, 268-279; *RGMG* II.2, Paris 1975, 59-60, n. 213; A. Blanchard, *Epicure, "Sentence Vaticane" 14: Epicure ou Métrodore?*, «REG» 104, 1991, 394-409; M. - A. Blanchard, *Epicure dans une anthologie sur mosaïque à Autun*, «CRAI», 1993, 969-984. Agradecemos a Mme. Brigitte Maurice-Chabard, Conservadora del Museo Rolin de Autun, el envio de las fotografías y el permiso para su publicación.

del siglo III a.C. El tipo de sillón de espalda curvada (*cathedra*) se documenta igualmente en los mosaicos de Virgilio de Sousse, Palermo, Trier y Monnus (*vid. infra*)[92]. Aunque no hay rótulo con el nombre, parece que el personaje puede identificarse con Anacreonte, ya que toda la mitad superior del cuadro está ocupada por una inscripción griega, datable a fines del siglo II d.C., correspondiente a la Antología de Anacreonte (Poemas Anacreónticos), que hace alusión a Anacreonte como poeta del vino, de la guerra y del amor.

En el otro panel se ha representado a Metrodoro sentado también en una *cathedra*, como hombre de edad madura, calvo y barbado, vestido con *pallium* y sandalias; apoya la barbilla en la mano derecha, en actitud pensativa, y sostiene un volumen en la mano izquierda; va rodeado por la "sentencia Vaticana" 14 atribuida a Epicuro y el nombre completo del filósofo en la parte baja del cuadro no deja lugar a dudas sobre su identificación como Metrodoro (Tav. VI, 2). Iconográficamente pertenece al tipo de sabio sentado en actitud reflexiva, documentado en los mosaicos de Roma y *Thuburbo Maius* también del siglo II (*vid. supra*), así como en el de Sousse con la representación de poeta y actor, que se fecha en el primer cuarto del siglo III (*vid. infra*).

Un tercer panel representa a Epicuro, identificado por su nombre, como un personaje masculino de edad madura, barbado y vestido con el *pallium*; está sentado no en un *klismos* como Anacreonte y Metrodoro, sino en un trono con patas de león; la mano izquierda ofrece un gesto de discusión, mientras que levanta el brazo derecho blandiendo un bastón curvo. La inscripción que le acompaña ha sido identificada con la "máxima capital" V de Epicuro (Diog. Laert. X 132).

Cos:

Mosaico de la casa de Esculapio con representación de la *epiphanía* de Asclepios a su llegada a Cos (Tav. VIII, 2). Se conserva en el castillo de Rodas y se puede datar por la técnica y el estilo en el siglo II-III d.C.[93]. En la escena intervienen tres personajes: el dios desciende de la barca y es acogido con sorpresa y admiración por un viandante; al otro lado aparece Hipócrates sentado en una roca y vestido a la manera de los docentes. El prototipo iconográfico del filósofo sedente se encuentra en el arte helenístico y concretamente en el citado Serapeion de Menfis.

Sousse:

Mosaico de Virgilio procedente de la Casa del Arsenal (Casa de Virgilio) en *Hadrumetum* y conservado en el Museo de El Bardo (Tav. IX, 1). El poeta aparece

[92] El *klismos* (*cathedra*) fué muy frecuente en el arte griego de los siglos V y IV a.C., derivando en época romana directamente de los modelos helenísticos, cf. G.M.A. Richter, *Ancient Furniture*, Oxford 1926, 45-53, 127-129. El tipo perdura en miniatura de Hipócrates del Códice de Hipócrates de la Biblioteca Nacional de Paris (MSS. grecs 2144, f. 10), cf. G.M.A. Richter, *The Portraits of the Greeks*, London 1965, I, 153, Fig. 869.

[93] M.L. Morricone, *Scavi e ricerche a Coo (1935-1943). Relazione preliminare*, «BollArte» 35, 1950, 317; *Hellenika* 26, 1973, 232, n. 24, pl. 14.

sentado en una "cátedra" y con los pies sobre una especie de escaño o cojín; va vestido con túnica adornada con *clavi* y se cubre con el *pallium*; en la mano izquierda sostiene sobre su rodilla un volumen desplegado en el que se leen las palabras de uno de los versos de la Eneida (*Aen.* I 8): *Musa mihi causas memora quo numine laeso Quidve...*, escogidas para enfatizar, según K.M.D. Dunbabin, la divina inspiración representada por las musas Melpomene y Clío, que le acompañan en pie una a cada lado del poeta. Se fecha a comienzos del siglo III d.C. y concretamente en 200-210 [94]. Iconográficamente la figura de Virgilio presenta un gran paralelismo con la del poeta del *Virgilio Romano* (Vat. lat. 3867; fol. 3), datado en los siglos V-VI d.C., donde se le representa solo, sentado de frente en un sillón, con los pies sobre un escaño y vestido con túnica y manto; sostiene con ambas manos un rollo; a la derecha se ha situado un atril y a la izquierda la *capsa*. El grupo iconográfico del poeta acompañado de una o dos musas se vuelve a encontrar en pavimentos de Roma, Trier, Sfax y Arróniz (*vid. infra*).

Sousse:

Mosaico procedente de la habitación 6 de la Casa de las Máscaras en Hadrumetum, conservado en el Museo de Sousse. En el emblema de forma circular se ha representado a dos personajes identificados como un poeta y un actor (Tav. IX, 2). El primero aparece sentado sobre un estrado en actidud pensativa, con una mano en la barbilla y la otra sosteniendo un rollo. A la derecha del poeta y en un primer plano se ha representado una mesa, sobre la que hay una máscara trágica de gran tamaño; a la izquierda la *capsa* llena de volúmenes y un personaje en pie, probablemente un actor, que apoya el brazo derecho en un trípode y sostiene una máscara juvenil en la mano izquierda. El contenido del resto de los mosaicos de la casa ha hecho pensar en la sede de un *collegium* de actores o también en un propietario apasionado por el teatro. Se data en 220-230 [95].

Antioquía:

Mosaico procedente de la Casa de Menandro, habitación 11, conservado en la actualidad en el Museo de Arte de la Universidad de Princeton. En el emblema se representa a Menandro junto a Glicera, su musa, y Comoidia, todos acompañados de su nombre escrito en griego. Glicera y Menandro aparecen recostados en una *kliné*, mientras que la figura de la Comedia está en pie sosteniendo en la mano izquierda una máscara y en la derecha un puntero que dirige hacia la mesa situada en el centro. Se fecha a comienzos del siglo III d.C. [96].

[94] K.M.D. Dunbabin, *The Mosaics of Roman North Africa*, Oxford 1978, 131, 242, 269.

[95] L. Foucher, *La Maison des Masques à Sousse*, Tunis 1965; K.M.D. Dunbabin, *The Mosaics of Roman North Africa*, Oxford 1978, 131-132, 271.

[96] R. Stillwell, *Antioch on-the-Orontes* III, Princeton 1941, 185-186, Pl. 63; D. Levi, *Antioch Mosaic Pavements*, Princeton 1947, 201-203, pl. XLV c. En el momento de su descubrimiento existía una laguna en esta zona del mosaico, posteriormente reconstruida, por lo que no es posible saber el tipo de objeto señalado por la figura de la Comedia.

Brading:

Entre los pavimentos de la villa de Brading destaca un panel de comienzos del siglo III d.C., en donde está representada la figura de un sabio sentado, que señala con un puntero a una esfera colocada sobre un trípode delante de él (Tav. X, 1); a la derecha y en un segundo plano se ha colocado un reloj de sol sobre una columna, del tipo de los representados en los mosaicos de Torre Annunziata, Villa Albani, Antioquía y Saint-Roman-en-Gal (*vid. infra*); a la izquierda del sabio y sobre el suelo se ve un gran recipiente esférico lleno de líquido[97]. Podría tratarse de Tales de Mileto, geómetra y astrónomo, fundador de la filosofía cosmológica, según Aristóteles, cuyo principio se basaba en que el agua era la fuente de todas las cosas, y que en el serapeion de Menfis y en el fresco de Ostia aparece identificado por su nombre como el personaje que señala con una vara algo en el suelo; de su sucesor Anaximandro de Mileto quien, según Diógenes Laercio (II, 1), precisó los solsticios y los equinocios, calculó la inclinación de la elíptica dibujando el primer mapa de la tierra e introdujo el reloj de sol en Grecia; o del propio Arquímedes, cuyos estudios sobre mecánica e hidrostática cristalizaron en el famoso principio que lleva su nombre y en cuya tumba se esculpieron, siguiendo su deseo, una esfera y un cilindro (Cic., *Tusc.*, V, 64 ss.); de Arato, astrónomo autor de los *Phaenomena*, identificado por inscripción con su nombre en el mosaico de Monnus en compañía de la musa Urania y apuntando igualmente a la esfera (*vid. infra*); o, como sugiere R. Ling, de Gorgias que en la tumba de Isócrates en Atenas aparece con un globo.

Trier:

Panel conservado en el Rheinisches Landesmuseum con la representación de una figura masculina de edad madura, con barba y cabello de color blanco, dirigiendo su mirada hacia otro personaje que no aparece en la escena (Tav. X, 2); está sentada en la típica *cathedra* y cubre los hombros con el *pallium*; en la mano izquierda sostiene un reloj de sol transportable, mientras que con la derecha sujeta una de las agujas. K. Parlasca la identifica con Anaximandro, por haber sido este sabio el inventor del reloj de sol, y fecha el panel a comienzos de la época severiana[98]. El tipo de reloj solar representado en este mosaico pertenece al llamado "*pelecinum*", del que existen varias representaciones en sarcófagos y relieves romanos del siglo III, así como también en sarcófagos cristianos con escenas del "último viaje". El "*pelecinum*" es citado por Vitruvio (IX, VIII, 1) y M. Cetius Faventinus (*Liber artis architectonicae*, cap. XXIX), autor este último que vivió en el siglo III o en torno al 300 d.C., como un reloj formado por dos hojas de mármol o piedra más anchas por la parte superior que por la inferior[99].

[97] O. J. Brendel, *Symbolism of the Sphere*, EPRO, Leiden 1977, 14-15, Pl. X.; R. Ling, *Brading, Brantingham and York: a New Look at Stone Fourth-Century Mosaics*, «Britannia» XXII, 1991, 148-150, pl. XVII A.

[98] K. Parlasca, *Die römische Mosaiken in Deutschland*, 1959, 29, Taff. A y 28.2.

[99] Sobre el tipo de reloj llamado *pelecinum*, cf. G. Traversari, *Il "pelecinum". Un particolare tipo di orologio solare raffigurato su alcuni relievi di sarcofagi di età romana*, *Colloquio*

Fué inventado por Patrocles, científico que vivió entre la segunda mitad del siglo IV a.C. y el último cuarto del siglo III a.C., por lo que el personaje representado en el pavimento de Trier podría ser Patrocles y no Anaximandro.

Colonia:

En el Römisch-Germanische Museum de Colonia se conserva la mitad de un pavimento de gran tamaño, de comienzos del siglo III d.C., con emblema de forma cuadrada que inscribe un octógono, en cuyo interior se ha colocado un rondo con el busto muy deteriorado de un personaje masculino. Falta por completo la cabeza, habiéndose conservado solamente el cuello, el arranque de los hombros cubiertos con túnica de color claro, y la mano derecha que sostiene un *kantharos*. Se le ha identificado con Epicuro, aunque G. Hellenkemper lo describe como Sileno [100].

Roma:

Gran mosaico descubierto a fines del siglo XVIII en Tenuta di Porcareccia, lugar identificado con *Lorium*, y trasladado al Vaticano. Se fecha en la primera mitad del siglo III d.C. [101] El pavimento, que cubría una sala de forma octogonal, presenta una composición a base de 24 hexágonos decorados con escenas del teatro. En uno de ellos aparece un joven poeta sentado hacia la derecha, tal vez Ennius o Menandro, al que un pequeño personaje presenta dos máscaras; lleva corona vegetal y viste un amplio manto que le cubre el hombro izquierdo y deja libre el derecho y el torso, como los personajes representados en los mosaicos del Aventino de Roma, *Thuburbo Maius* y Autun (*vid. supra*); sostiene una larga vara en la mano izquierda. A sus espaldas se encuentran en pie dos musas, una con máscara que se identifica con Melpomene y la otra sin atributo, podría ser Polimnia (Tav. XI, 1). Una escena muy similar se documenta en el mosaico de Virgilio de Sousse (*vid. supra*), con una sola musa en los pavimentos de Mérida (*vid. supra*), Trier, Sfax y Arróniz (*vid. infra*) y en compañía de un actor en el mosaico de Sousse (*vid. supra*), que se fechan de fines del siglo II al IV d.C. La misma composición, en la que intervienen un poeta, musas y actores, se atestigua en pinturas de Pompeya y Herculano [102].

Internazionale Archeologia e Astronomia (Venezia 1989), suppl. alla «RdA» 9, Roma 1991, 66-73, con toda la bibliografía.

[100] G. Hellenkemper Salies, *Neue römische Mosaiken in Deutschland. Beiträge zur Chronologie des 3. Jahrhunderts*, «CIMA» III. 2, Ravenna 1984, 345-347.

[101] A.L. Millin, *Description d'une mosaïque antique au Musée Pio-Clémentin à Rome représentant des scènes des Tragédies*, 1829; B. Nogara, *I mosaici antichi conservati nei Palazzi Pontifici del Vaticano e del Laterano*, 1910, 27-32, pl. LVI-LXVI; E. Theophilidou, *Die Musenmosaiken der römischen Kaiserzeit*, «TZ» 47, 1984, 270-271. Agradecemos al Dr. Paolo Liverani, Director del Departamento de Arqueología Clásica de los Museos Vaticanos, el envío de la fotografía y el permiso para su publicación.

[102] S. Reinach, *RPGR*, Paris 1922, 310,7; 314,1.

Palermo:

Mosaico descubierto en la Casa A de la plaza de la Victoria con diversas escenas mitológicas[103]. En la parte inferior del pavimento se han representado dentro de octógonos tres personajes masculinos, sentados en sillones de alto respaldo curvo (*cathedrae*) junto a unas mesas sobre las que están depositados varios rollos. Van vestidos con el *pallium* de los filósofos y su actitud es de meditación. D. Levi los identifica con tres sabios de la Antigüedad, Eurípides, Homero y Pitágoras; sin embargo, la presencia de máscaras de la tragedia lleva a pensar en su identificación como escritores o autores. D. Boeselager fecha este mosaico en la primera mitad del siglo III d.C.

Trier:

Mosaico llamado de los "Literatos", en el Rheinisches Landesmuseum, del que solo se conserva la mitad constituida por dos paneles yuxtapuestos (Tav. XII), uno de mayor tamaño que ocuparía el centro del pavimento, está formado por un octógono central, casi perdido, en el que se ven las figuras de Mercurio con caduceo y Minerva, rodeado de cuadrados y hexágonos[104]. De estos últimos se conserva uno decorado con dos musas sentadas en sillones de respaldo curvo (*cathedrae*), típicos de los sabios en otros pavimentos de Trier (*vid. infra*) y en los mosaicos de Autun, Sousse y Palermo (*vid. supra*). Es de suponer que el resto de los hexágonos llevaría el mismo tipo de figuras agrupadas de dos en dos. Los dos cuadrados que se conservan van decorados con figuras masculinas de sabios o literatos en pie vestidos con el *pallium*; están representados en actitud declamatoria con la mano derecha levantada, como Epicuro en el panel de Autun; uno de ellos sostiene un cálamo en la derecha y un *dyptichon* en la izquierda, mientras que el otro lleva un rollo o *volumen*. El panel lateral lo forman seis rectángulos, de los que solo se conservan tres ocupados cada uno por un personaje, vestidos también con el *pallium* pero, a diferencia de los anteriores, su actitud es más reposada y meditabunda. Uno de ellos lleva bastón en la mano izquierda y en la derecha un puntero, pudiéndose identificar con Tales; el segundo, con la frente despejada y larga barba, dobla el brazo derecho en posición de orador, tal vez podría identificarse con Sócrates; el último junta sus manos en actitud pensativa recordando los retratos de Demóstenes o la figura de Platón identificada por su nombre en un panel de vidrio de Kenchreai, puerto de Corinto, del 350 d.C.[105]. K. Parlasca fecha este pavimento en el 200 d.C., mientras que E. Theophilidou se inclina por el 250 d.C.

[103] D. Levi, Mors voluntaria, «Berytus» VII, 1942, 40, pl. 5; D. von Boeselager, *Antike Mosaiken in Sizilien*, Roma 1983, 176-183, Abb. 123.

[104] K. Parlasca, *Die römische Mosaiken in Deutschland*, 1959, 27-28, Taff. 26-27; E. Theophilidou, *Die Musenmosaiken der römischen Kaiserzeit*, «TZ» 47, 1984, 278-279.

[105] G.M.A. Richter, *The Portraits of the Greeks*, London 1965, II, 215 ss.; *Kencherai* II, Leiden 1976, 175-178, Figs. 33, 147-152, panel VI.3.B.

Tavola I

1

2

3

4

Gerasa. Detalles de la orla del mosaico dionisiaco. 1-3, Retratos de Tucídides, Homero y Urania. Pergamonmuseum de Berlín. 4, Fragmento con la representación de Olimpos. Embajada de España en Damasco. (Fotos G. López Monteagudo).

Tavola II

Baalbeck. Mosaico de Caliope y los sabios. Museo de Beirut. (Según M. Chéhab).

Tavola III

Colonia. Mosaico de los sabios. Römisch-Germanisches Museum. (Según K. Parlasca).

Tavola IV

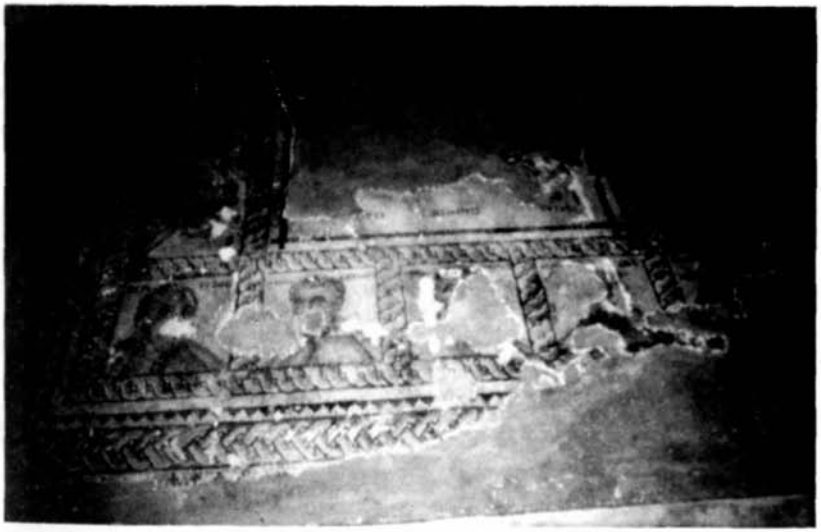
1

2

3

4

1, Mitilene. Retrato de Menandro. (Según S. Charitonidis). 2, *Sufetula*. Retrato de Jenofonte. Museo del Bardo (Foto G. López Monteagudo). 3-4, Antioquía. Retratos de Periandro y Solón. Musée d'art et d'histoire de Ginebra. (Foto Musée d'art et d'histoire, Genève, fotogr. J.M. Yersin, n. inv. 26107 y 26108).



Seleucia de Pamphylia. Detalles de la orla del mosaico homérico. Museo de Antalya. (Fotos G. López Monteagudo).

Tavola VI

1

2

1, *Thuburbo Maius*. Retrato de literato. Museo del Bardo. (Foto G. López Monteagudo). 2, Autun. Retrato de Metrodoro. Museo Rolin de Autun. (Foto Musée Rolin, n. inv. 90-5-93).

Mérida. Mosaico de Seleucus y Anthus. Sabios y musas. Museo de Arte Romano de Mérida. (Foto cortesía J.M. Alvarez Martinez).

Tavola VIII

1

2

1, Autun. Retrato de Anacreonte. Museo Rolin de Autun. (Foto Musée Rolin, n. inv. 1563). 2, Cos. *Epiphanía* de Esculapio. Castillo de Rodas. (Foto *Hellenika* 26, 1973).

Tavola IX

1

2

Hadrumetum. 1, Mosaico de Virgilio. Museo del Bardo. 2, Representación de poeta y actor. Museo de Sousse. (Fotos G. López Monteagudo).

Tavola X

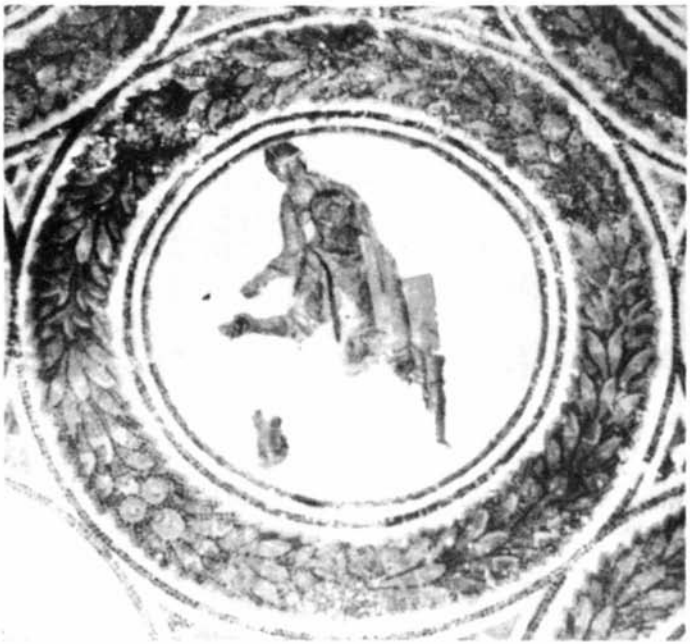
1

2

Representaciones de sabios. 1, Brading. (Según O.J. Brendel). 2, Trier. Rheinisches Landesmuseum. (Foto G. López Monteagudo).

Tavola XI

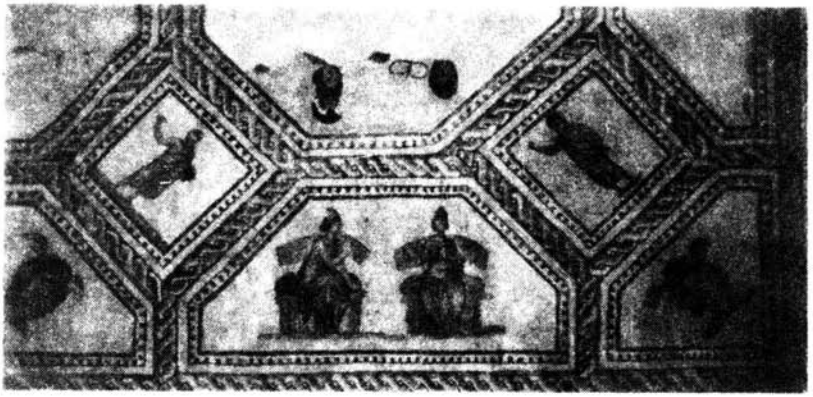
1



2

Sabios y musas. 1, Roma. Museo del Vaticano. (Foto cortesía del Museo, inv. IX.5.22). 2, Tapa&rura. Museo de Sfax. (Foto G. López Monteagudo).

Tavola XII



Trier. Mosaico de los "Literatos". Rheinisches Landesmuseum. (Fotos G. López Monteagudo).

Tavola XIII

1

2

1, Trier. Mosaico de Monnus. Representación de Aratos y Urania. Rheinisches Landesmuseum. (Según K. Parlasca). 2, Arróniz. Mosaico de las Musas, compartimento VI. Museo Arqueológico Nacional. (Foto G. López Monteagudo).

Tavola XIV

Cartago. Mosaico de los caballos, cuadros 5 y 7. *In situ*. (Fotos G. López Monteagudo).

1

2

1, Cartago. Mosaico de los caballos, cuadro 50. *In situ*. (Foto G. López Monteagudo).
2, Lamberidi. Escena hipocrática. Museo de Argel. (Foto Museo de Argel).

Torre Annunziata. Mosaico de los sabios. Museo Nazionale de Nápoles.

Tavola XVII

1

2

3

1, Baccano. Representación de Urania. Museo Nazionale Romano. (Según F.R. Serra). 2, Baalbeck. Aristóteles. (Según M. Chéhab). 3, Mitilene. Sócrates, Simmias y Kebes. (Según S. Charitonidis).

Mérida. Mosaico de los sabios. Museo de Arte Romano de Mérida. (Foto Museo de Mérida).

Apamea. Sócrates y los sabios. *In situ.* (Foto G. López Monteagudo).

Tavola XIX

Tavola XX

1

2

3

1, Mosaico cosmológico de la Col. Albaccini. (Según G.A. Guattani). 2, Antioquía. Panel con representación de reloj solar. (Según D. Levi). 3, Saint-Roman-en-Gal. Mosaico del calendario, cuadro XXVI (Foto *RGMG* III-2, 1981).

Trier:

Mosaico de Monnus en el Rheinisches Landesmuseum, fechado en la primera mitad del siglo III d.C., con una complicada composición en donde están representados literatos, sabios y musas, todos acompañados de sus nombres escritos en latín [106]. En el panel central está representado Homero con Ingenium y Caliope, rodeados de ocho bustos dentro de recuadros que figuran a algunos de los más conocidos representantes de la literatura griega y latina: Hesiodo, Livio, Virgilio, Cicerón, Menandro y Ennius. En otros paneles están representados los sabios y las musas, en grupos de dos, aquellos por lo general sentados y en pie las musas. Se han conservado Melpomene; Tamiris; Polimnia e Icaros, éste con un libro enrollado en su mano; Cadmos y Clío, entre ellos una columna cuadrada que soporta una esfera (?); Euterpe y Hiagnis, es el cuadro mejor conservado y en él la musa está representada recibiendo las enseñanzas del maestro, que aparece en pie delante de una *cathedra* y a su izquierda la *capsa* con los volúmenes; Talía; Urania y Aratos, entre ambos un globo colocado sobre un trípode que el sabio enseña a la musa (Tav. XIII, 1), escena muy similar a la representada en una copa de plata de la Biblioteca Nacional de Paris [107] y que se repite, casi de forma idéntica, en el códice astronómico de Arato (Madrid A.16) del siglo XII, suponiendo R. Bianchi-Bandinelli que debió existir un modelo helenístico común para ambas obras de arte y en este sentido la miniatura de Arato constituye un buen ejemplo de la perduración y difusión de los esquemas iconográficos antiguos en época medieval [108].

Sfax:

Mosaico de las Musas procedente de Taparura y conservado en el Museo de Sfax [109]. La composición muestra ocho círculos entrelazados con las figuras de las musas acompañadas de sus atributos, pudiéndose identificar a Clío con el *dyptichon*, Tersícore con la lira, Erato llevando la cítara, Talía con *pedum* y máscara, Polimnia o Caliope sin atributo y Urania con el globo y el *radius*. Los bustos de las estaciones decoran las esquinas. En el medallón central se representa a un filósofo o literato sentado en una "cátedra", con una *capsa* a sus pies y sosteniendo dos *volumina* (Tav. XI, 2). Va vestido con túnica, adornada con *clavi*, y manto sobre el hombro izquierdo. Le acompaña una musa que se halla en pie a sus espaldas. Ambos personajes se han identificado como el poeta Ennius y la musa Clío, aunque también podría tratarse de un filósofo o escritor y de la musa Polimnia, Caliope, Euterpe o Melpomene. Se fecha a mediados del siglo III d.C.

[106] K. Parlasca, *Die römische Mosaiken in Deutschland*, 1959, 41-43, Taff. 42-47; E. Theophilidou, *Die Musenmosaiken der römischen Kaiserzeit*, «TZ» 47, 1984, 280-286.

[107] Cf. G.M.A. Richter, *The Portraits of the Greeks*, London 1965, II, 240, Fig. 1660.

[108] R. Bianchi-Bandinelli, *Continuità ellenistica nella pittura di età medio e tardo-romana*, «RIASA», 1953, 77 ss.

[109] D. Parrish, *Season Mosaics of Roman North Africa*, Roma 1984, 218-221, Pl. 77-78; E. Theophilidou, *Die Musenmosaiken der römischen Kaiserzeit*, «TZ» 47, 1984, 326-329.

***Bulla Regia*:**

Mosaico *in situ*, de mediados del siglo III d.C., que pavimenta una gran sala, probablemente de reunión, situada entre las termas y el teatro [110]. Va decorado con veinte medallones, once circulares y nueve cuadrados, de los que quedan dos bustos fragmentarios, uno masculino y otro femenino, quizás una musa, y restos de un ciervo y de una gacela. En el cuadrado exterior izquierdo de la cuarta fila se encuentra el busto de un hombre con manto, barba y bigote, que E. Theophilidou identifica como un "literato" o quizás como uno de los siete sabios si se admite que en los cuadrados y en los medallones están representados los siete sabios y las nueve musas.

Esparta:

Pavimento muy fragmentado procedente del atrio de una gran casa y conservado en el Museo Arqueológico de Esparta [111]. En el panel central, de forma rectangular, estaban representadas las nueve Musas de las que solo se conservan, identificadas por inscripciones, Urania sosteniendo el globo celeste, Caliope y parte del nombre de Polimnia. Rodeando el emblema en tres de los lados se disponen paneles cuadrados que alternan motivos geométricos y cinco retratos en forma de busto, cuatro de ellos correspondientes a los poetas griegos Safo, Alcman y Anacreonte y al político Alcibiades, acompañados de los rótulos con sus nombres, así como otro busto masculino cuya inscripción se ha perdido pero que tal vez puede identificarse con Alcaios. Junto a esta serie de paneles había otras escenas figuradas que incluían las personificaciones del Día y la Noche con sus rótulos, la figura anepígrafa de Helios y probablemente la de Selene, hoy perdida. Se fecha a fines del siglo III o comienzos del IV.

Arróniz:

El mosaico, que se conserva en el Museo Arqueológico Nacional y se fecha a fines del siglo III o comienzos del IV d.C., presenta una composición octogonal dividida en nueve compartimentos, en cada uno de los cuales se ha representado un grupo integrado por un *sophos,* generalmente en posición sentada y una musa en pie delante de una villa [112]. M. Hernández ha identificado con seguridad los grupos de Homero y Caliope en el sector I; Menandro (máximo representante de la comedia nueva) y Talía en el sector IV; Hiagnis (inventor del monoaulós que toca la musa) y Euterpe en el sector V; Cadmo

[110] R. Hanoune, *Une muse et un philosophe sur une mosaïque de* Bulla Regia, *Mélanges P. Boyancé*, Roma 1974, 387-394, fig. 5; E. Theophilidou, *Die Musenmosaiken der römischen Kaiserzeit*, «TZ» 47, 1984, 316-317.

[111] Ch. Christou, *Adelt* 19, 1964, Chron., II.I, 138-141, pl. 138-140; G. Daux, «BCH» 90, 1966, 793, figs. 1-3; *Hellenika* 26, 1973, 249-250, n. 65, pl. 29 b; S.E. Waywell, *Roman Mosaics in Greece*, «AJA» 83, 1979, 303; E. Theophilidou, *Die Musenmosaiken der römischen Kaiserzeit*, «TZ» 47, 1984, 254-258.

[112] J.M. Blázquez-M.A. Mezquíriz, *Mosaicos romanos de Navarra*, CME VII, Madrid 1985, 15-22.; M. Hernández Iñiguez, *Notas sobre el programa iconográfico del mosaico de las Musas y Maestros de Arróniz (Navarra)*, «Actas de la I Mesa Redonda Hispano-Francesa sobre Mosaicos Romanos (Madrid 1985)», Guadalajara 1989, 215 ss.

(historiador o descubridor de la escritura fenicia) y Clío en el VI (Tav. XIII, 2); Arato (poeta y astrónomo) y Urania portando la esfera y el radius en el IX. J. Lancha, teniendo en cuenta las fotografías tomadas del mosaico antes de su restauración y traslado al Museo Arqueológico de Madrid, propone otras identificaciones para algunos de los grupos: Polimnia y un actor en el sector I; Tersícore y orador en el II; Melpomene y Eurípides o Menandro en el III; Caliope y un orador o poeta en el VI; y tal vez Erato en el VIII [113]. J. Gómez Pallarés ha identificado un texto escrito en el volumen que sostiene el sabio del sector VI, distinguiendo el nombre Cadmos en la segunda y tercera líneas, que identifica con seguridad al personaje representado [114].

Torralba, Huéscar (Granada):

Mosaico en donde se representa una escena de filosofía o de musas, de identificación problemática por haberse conservado solamente restos de tres personajes femeninos y de uno masculino [115]. De izquierda a derecha existen primero restos de una figura femenina; a continuación otra figura femenina, de la que se conserva la cabeza y parte del cuerpo; el busto aparece atravesado en diagonal por el pliegue de la *palla*. Entre esta figura y la siguiente hay un espacio en blanco que puede corresponder a la lira citada en la descripción de M. Gómez Moreno. La tercera figura también es femenina y de ella se conserva parte de la cabeza y la mitad longitudinal izquierda del cuerpo. En un primer plano y delante de esta última aparece un personaje masculino del que solo se conserva parte del cuerpo, vestido con túnica y *pallium* blanco; tiene el brazo derecho plegado, dejando el antebrazo y la mano visibles, apoyado sobre el pecho y recogiendo el borde superior del palio. Se fecha en el siglo IV d.C.

Cartago:

Pavimento *in situ* del *oecus* de la Casa de los Caballos, fechado en 300-320, formado por paneles cuadrados con las imágenes de caballos de circo acompañados de personajes o de escenas que hacen alusión a sus nombres [116]. En el cuadro 5 se ha representado a un personaje masculino en pie vestido con *pallium* y sosteniendo con ambas manos un *volumen*; en la parte de atrás de la derecha dos máscaras del teatro,

[113] J. Lancha, *La Mosaïque des Muses d'Arroniz (Navarre). Une approche du pavement originel et quelques hypothèses sur l'identification de certains personnages*, «CMGR» IV, Paris 1994, 302 ss. Según la autora, el personaje identificado con Hiagnis en el sector V responde perfectamente a la descripción que se hace en las fuentes literarias de este poeta, mientras que en el mosaico de Monnus de Trier, donde aparece identificado por su nombre, no presenta rasgos fisonómicos particulares.

[114] J. Gómez Pallarés, *Varia Musiva Epigraphica I-VII*, «Conimbriga» XXX, 1991, 137-138.

[115] M. Gómez Moreno, *Miscelánea*, Madrid 1949, 375; E. Pareja - M. Sotomayor, *Excavaciones en el yacimiento romano de Torralba en Huéscar (Granada)*, «NAHArq.» 6, 1979, 499-522, fig. 7, láms. VIIa-b.

[116] J.W. Salomonson, *La mosaïque aux chevaux de l'antiquarium de Carthage*, La Haye 1965, 74-75, 73 ss.; K.M.D. Dunbabin, *The Mosaics of Roman North Africa*, Oxford 1978, 95-96.

colocadas sobre un estrado, hacen alusión a la personalidad del personaje, tal vez un autor o poeta cómico que bien podría ser Menandro (Tav. XIV, 1). El caballo lleva sobre el anca una marca en forma de serpiente y su nombre podría ser Menandro, Apuleyo o Roscio, que se encuentran documentados como nombres de caballos en otros soportes [117].

Más interés muestra el cuadro 7 con un personaje masculino vestido con túnica corta, decorada con *clavi*, *orbiculi* y *segmenta*, y manto sobre sus espaldas (Tav. XIV, 2). Peina el cabello corto hacia adelante y sostiene en sus manos un objeto que no se ha conservado, tal vez un libro o rollo. A la izquierda y detrás del caballo, se ha representado lo que parece ser la "biblioteca" llena de *volumina*, a juzgar por los paralelos documentados en sarcófagos de la misma fecha [118]. Sobre el anca del caballo se lee con toda claridad SAP.

En el cuadro 50 aparece un hombre barbudo, vestido con el *pallium* de los intelectuales y levanta la cabeza hacia arriba en actitud declamatoria, sosteniendo en sus manos un rollo desplegado donde se aprecian caracteres ilegibles en dos líneas superpuestas (Tav. XV, 1). Tanto este personaje como el representado en el cuadro 7 podrían aludir al nombre del caballo, tal vez Sócrates o Solón, documentados como nombres de caballo y oso respectivamente en otros documentos arqueológicos [119].

Lamberidi:

Mosaico conservado en el Museo de Argel procedente de la tumba de Cornelia Urbanilla y datado a comienzos del siglo IV d.C. [120] En el medallón central se representa una escena de difícil interpretación en la que intervienen dos personajes masculinos sentados en sendas banquetas de patas torneadas (*sella*). Uno, de edad madura, con barba y vestido con himation, que sigue el modelo clásico utilizado en los retratos de Hipócrates y que recuerda muy de cerca a la figura de Hipócrates representada en moneda de Cos del siglo I d.C. [121], parece auscultar al jóven desnudo sentado en frente de él (Tav. XV, 2). F. Chamoux interpreta la escena como la historia de Perdiccas e Hipócrates, mientras que J. Carcopino, basándose en las inscripciones del mosaico y en la presencia del sarcófago en el interior de la tumba, opina que todos los motivos del mosaico, determinados por doctrinas hermetísticas, se han escogido para expresar ideas de una secta filosófico-religiosa.

[117] A. Audollent, *Defixionum Tabellae*, Paris 1904, núms. 159, 160; J.M.C. Toynbee, *Beast and their names in the Roman Empire*, «PBSR» 16, 1948, 29.

[118] M. Simon, *La civilisation de l'antiquité et le christianisme*, Paris 1972, 200, fig. 72.

[119] A. Audollent, *Defixionum Tabellae*, Paris 1904, núms. 273-274; J.M.C. Toynbee, *Beast and their names in the Roman Empire*, «PBSR» 16, 1948, 29.

[120] J. Carcopino, *Aspects mystiques de la Rome païenne*, Paris 1942, 207-313; F. Chamoux, *Perdiccas*, «Hommages à A. Grenier», I, Coll. Latomus 58, 1962, 388-394; K.M.D. Dunbabin, *The Mosaics of Roman North Africa*, Oxford 1978, 139-140, 264.

[121] G.M.A. Richter, *The Portraits of the Greeks*, London 1965, I, 151-154, Figs. 855-874. Sobre el tipo de banqueta (*sella*) derivada del diphros griego cf. G.M.A. Richter, *Ancient Furniture*, Oxford 1926, 30-38, 125-126.

Nerodimlje:

La villa o palacio serbio de comienzos de la época bizantina ha proporcionado una habitación absidada, con piscina circular en el centro, decorada con frescos y mosaicos[122]. Destaca el panel con la representación de los siete sabios canónicos de la antigüedad, figurados como hombres jóvenes, en pie dentro de arquerías sobre columnas y vestidos con larga túnica y *pallium*. Debajo de cada uno de ellos hay una inscripción en latín con su nombre y proverbio: *Pittacus Lesbius. Agnosce te ipsum; Solon Atheniensis. Ne quid nimis; Tales Milesius* (falta la sentencia); *Bias Prieneus. Plures malis; Cleobulus Myndius. Omnis mensura utilis; Periandrus Corintius. Sponde ...ui tibi malum*; y *Chilon Lacedemonius. Tempus agnosce.* Existe un error de escritura en la inscripción correspondiente a Cleóbulo, que aquí aparece acompañado de Myndius en lugar de Lindius. Lo más interesante de esta composición son las estrechas analogías que presenta con los sarcófagos de columnas paleocristianos, en donde Cristo y los Apóstoles están igualmente dispuestos dentro de arquerías, evidenciando su influencia[123]. S. Djuric fecha este pavimento, por su estilo e iconografía, en el siglo VI y más concretamente en época de Justiniano, constituyendo un ejemplo típico de la ambigüedad de la época al reflejar el renacimiento del clasicismo o la reacción pagana a la ortodoxia oficial.

1.3. *Grupos de sabios, acompañados o no de su nombre.*

Torre Annunziata:

El mosaico, que se conserva en el Museo Nazionale de Nápoles y se fecha a comienzos del siglo I d.C., fué hallado en 1897 en las excavaciones realizadas en una casa de campo de las proximidades de Pompeya[124]. Es un emblema de forma cuadrada en el que se ha representado a los siete sabios en un edificio indicado sumariamente por dos columnas y una tercera separada por un árbol en donde hay un reloj del sol (Tav. XVI). Al fondo a la derecha se representa el Acrocorinto, según O.J. Brendel o la acrópolis de Atenas, según A. Sogliano. De los siete personajes cuatro están sentados en un banco en forma de exedra con patas de león, típicamente helenístico, y los tres

[122] S. Djuric, *Mosaic of Philosophers in an Early Byzantine Villa at Nerodimlje*, VI *CIMA*, Guadalajara 1994, 123 ss.

[123] G. Rodenwaldt, *Säulensarkophage*, «MDAI» XXXVIII-XXXIX, 1-2, 1923-1924, 1-40; G. Koch-H. Sichtermann, *Römische Sarkophage*, München 1982, 76-80, 503-507.

[124] A. Sogliano, *L'Accademia di Platone rappresentata en un mosaico pompeiano*, «MAL» VIII, 1898, 389-416; S. Reinach, *RPGR*, Paris 1922, 261; F. Drexel, *Das Philosophenmosaik von Torre Annunziata*, «RM» 27, 1912, 234-240; G.W. Elderkin, *Two Mosaics representing the Seven Wise Men*, «AJA» XXXIX, 1935, 92 ss.; Id., *Mosaics of the Seven Sages*, «RM» 52, 1937, 223 ss.; O. J. Brendel, *Symbolik der Kügel*, «RM» 51, 1936, 1 ss.; Id. *Symbolism of the Sphere*, EPRO, Leiden 1977; K. Schefold, *Die Bildnisse der antike Dichter, Redner und Denken*, Bâle 1943; H. von Heintze, *Zu den Bildnissen der Sieben Weisen, Festchrift F. Brommer*, Mainz 1977, 166, Taf. 46,1; K. Gaiser, *Das Philosophenmosaik in Neapel*, Heidelberg 1980.

restantes se hallan en pie, uno a cada lado y el tercero detrás [125]. Todos llevan barba y se cubren con himation, excepto el quinto que va vestido con chiton, dejando al descubierto el brazo derecho, menos el cuarto personaje que oculta los brazos y las manos debajo de su vestimenta. Tres de ellos sostienen un rollo en la mano, que con toda seguridad han debido sacar de una caja entreabierta que se encuentra en el suelo, no lejos de la esfera que, colocada en el interior de una especie de caja cuadrada, constituye el centro de atención del grupo. Una representación muy similar de la esfera dentro de una caja se documenta en una pintura pompeyana de la Casa del Criptopórtico, así como en mosaicos de Cos y de Baccano (Tav. XVII, 1), datados a mediados del siglo II d.C. y a comienzos del siglo III d.C. respectivamente, donde la musa de la astronomía Urania lleva una esfera dentro de una caja [126].

Tradicionalmente y a falta de incripciones identificatorias se ha supuesto, con algunas variantes, que los personajes que intervienen en la escena son los siete sabios y así se han identificado, de izquierda a derecha a Periandro de pie y con diadema; Tales, señalando la esfera con un bastón; Bías y Quilón sentados; y Pítaco que aparece en pie y de frente. F. Drexel identifica a los dos primeros como Hesiodo y Homero, Protágoras el cuarto, Pródico (?) el quinto, mientras que Gorgias sería el personaje que señala la esfera por ser este personaje el que sostiene el globo en el relieve funerario de Isócrates, e Isócrates el último. Por su parte K. Gaiser trata de identificar la escena, con justificados argumentos, como una representación de la Academia de Platón, ya que según él los personajes que no llevan nombre no representan a los siete sabios, sino a los filósofos de la Academia. De esta forma, el primer personaje de la izquierda, el "orador", que sujeta su cabello con una banda igual que el "orador" del mosaico de villa Albani (*vid. infra*), podría identificarse con Heraclides de Ponto del que se tienen noticias en Diógenes Laercio (V, 86) [127]. El personaje calvo que le sigue, con rollo en la mano, podría ser Speusipp. El hombre sentado delante de un árbol que con la vara apunta a la esfera, hacia la que también dirige su mirada, es Platón. Más problemática resulta la identificación del personaje en pie situado detrás con las manos ocultas bajo el manto, ya que de esta forma describe Demóstenes (19, 251) una estatua de Solón, pero también podría tratarse de un visitante o quizás de Eratóstenes de Cirene, en opinión de K. Gaiser. Eudoxio de Cnidos es el personaje sentado en el centro de la exedra, debajo de la columna con el reloj de sol. Lleva chiton debajo del himation y apoya la barbilla sobre

[125] Este tipo de asiento se documenta en el relieve funerario del rodio Hieronymos, fechado en el siglo III a.C., cf. P.M. FRASER, *Rhodian Funerary Monuments*, Oxford 1977, 34-36, pl. 97; E. PFUHL - H. MÖBIUS, *Die ostgriechischen Grabrelief*, Mainz 1979, II, 501; A. SCHOLL, Polytalanta Mnemeia. *Zur litterarischen und monumentalen Uberlieferung aufwendiger Grabmäler im spätantiken Athen*, «JdI» 109, 1994, 247-249, Abb. 7 (*vid. supra* nota 14).

[126] M. DELLA CORTE, *L'educazione di Alessandro Magno nell'enciclopedia aristotelica in un trittico megalografico di Pompei del II stile*, «RM» 57-58, 1942-1943, 31 ss.; E. THEOPHILIDOU, *Die Musenmosaiken der römischen Kaiserzeit*, «TZ» 47, 1984, 249-250, 267-270, Abb. 4.

[127] Al parecer se trata de un tocado oriental, la "mitra", sin paralelos en las representaciones de filósofos griegos. Solamente Pitágoras lleva turbante en un *contorniatus* y en una *herma* del Museo Capitolino, cf. K. GAISER, *Das Philosophenmosaik in Neapel*, Heidelberg 1980, 51 ss.

su mano derecha. Su situación, distanciada y al mismo tiempo central, y su vestimenta le colocan en una posición intermedia entre el resto de los componentes de la exedra y el visitante de detrás. El último personaje sentado, llevando un rollo en la mano y con la expresión un poco perdida como en actitud meditabunda, es Xenócrates. Finalmente, K. Gaiser identifica como Aristóteles al personaje del extremo derecho, en pie y medio vuelto de espaldas al grupo, sostiendo un rollo y que dirige la mirada escéptica hacia el orador.

La escena tiene lugar en un escenario arquitectónico formado por un arquitrabe sobre el que se encuentran cuatro vasijas (*anathemata*), número que, en opinión de K. Gaiser, tal vez hay que poner en relación con las cuatro Musas de las Matemáticas: Aritmética, Geometría, Astronomía y Teoría de la Música, o también con el teorema de Pitágoras (*Tetraktys*) que tenía un gran significado en la Escuela de Platón; aunque igualmente podrían aludir a los cuartos del sol o del año por la presencia conjunta del reloj solar y de la esfera celeste. Al fondo se divisa una colina con unos edificios, escaleras y muralla, que parece ser una representación idealizada de la Acrópolis de Atenas con sus componentes característicos: colina, Partenón, escaleras de la vía sacra y quizás el teatro de Dionisos.

Del análisis exhaustivo de la escena representada deduce K. Gaiser que se trata de la academia de Platón. A ello inducen la personalidad de los retratados con los rollos en la mano, atributo de los filósofos y no de los sabios; la presencia de la caja como "biblioteca" y del globo celeste, del que había un modelo para los estudios astronómicos en la Academia de Platón; el banco en exedra, tal como describen algunos autores los lugares de enseñanza (Diog. Laert., IV, 19; Cic., *de fin.*, V, 2, 4); la puerta con las cuatro vasijas; el árbol, plátano u olmo, que según las fuentes litararias se erigía en la Academia; y en fin, el reloj de sol, requisito de toda escuela filosófica y también de la academia platónica (Plat., *Athen.*, IV, 174 c-d).

Para O.J. Brendel el tema de la conversación parece ser la esfera, al que también aluden algunas fuentes antiguas (Plut., *Sept. Sap. Conu.* 9, 153 C; Diog. Lart., *Tales*, 35; Ps. Platon, carta 2, 3 12 D; carta 13, 363 D l; Arist., *Meteor.*, I, 8, 346 a 31-35; *de anima*, I, 1, 403 a 13; *Timaios*, 40 D; Cicer., *de republica*, I, 22, habla del globo celeste de Eudoxio; *Philebos*, 68 A). Si se admite la identificación del primer personaje de la izquierda, el "orador", como Heraclides de Ponto, hay que suponer que el tema de conversación gira en torno a la obra de este autor, cuyo título "Peri ton ouranon" (Sobre los fenómenos del cielo) se conoce por Diogenes Laercio (V, 87); y aún más, si el cuarto personaje es Eratóstenes, como piensa K. Gaiser, está claro que la discusión está centrada en la astronomía, aunque en opinión de este autor sería de una forma simbólica ya que aquí la esfera no se ha representado en su sentido astronómico, sino como símbolo de la especulación religioso-filosófica, lo que unido a la presencia del reloj de sol induciría a pensar en el tiempo, es decir, en la relación de movimiento entre el cielo y la tierra, como tema de la conversación de unos filósofos que, aunque no fueran astrónomos, también tenían conocimientos astronómicos[128].

[128] K. Gaiser, *Das Philosophenmosaik in Neapel*, Heidelberg 1980, 37-50, 68-94.

Villa Albani:

Panel cuadrado hallado en Sarsina y fechado en el siglo II d.C. En él se representa una escena muy semejante a la del mosaico de Torre Annunziata, con siete personajes reunidos en torno a la esfera también a manera de simposion[129]. Aunque ambos proceden de un mismo original helenístico, sin embargo existen diferencias en el tratamiento de las imágenes y del fondo del cuadro. El mosaico de Sarsina es mucho más estático y estilizado, no existiendo comunicación entre los personajes como ocurría en la escena de Torre Annunziata, sino que todos se hallan en actitud pensativa mirando a la esfera que se encuentra colocada sobre un soporte de forma cuadrangular en el centro de la composición. Solamente el primer personaje de la derecha señala con un puntero a la esfera mientras dirige su mirada al grupo de los reunidos. Estos se encuentran sentados, a excepción del primero y el cuarto que se hallan en pie, en un banco en forma de exedra con patas de león; van vestidos con himation y ninguno de ellos porta el rollo característico de los filósofos. El primer personaje de la izquierda sujeta los cabellos con una banda y lleva una serpiente en la mano derecha, por lo que K. Gaiser piensa que podría identificarse con Heraclides de Ponto, eminente miembro de la Academia en tiempos de Platón y de Speusipp, mientras que Ch. Picard se inclina por Demetrios de Falere que también lleva una diadema en el Serapeion de Menfis[130].

La escena se desarrolla, como la de Torre Annunziata, en un ambiente arquitectónico indicado igualmente por un arquitrabe sobre el que se encuentran cuatro vasijas esféricas con prótomos de grifos y una columna que sostiene un reloj de sol. Falta sin embargo el árbol y la caja de los rollos, la "bilioteca", dos de los elementos necesarios para identificar la escena representada con la academia de Platón. Al fondo se divisa una muralla y delante de ella una serie de edificios entre los que parece destacar un anfiteatro.

Según K. Gaiser, la escena reflejaría también una representación de la academia de Platón y ambos mosaicos derivarían de un mismo original helenístico de hacia el 200 a.C. Para este autor, la identificación de uno de los personajes representados en el mosaico de Torre Annunziata con Eratóstenes, cuya tumba se localizaba en Alejandría según el epigrama de Dionysios de Kyzikos (*Anthol. Pal.*, VII, 78), hace suponer que el original griego debía encontrarse en el Museion alejandrino de la Academia platónica, a cuya biblioteca aludirían los rollos y la caja representados en el mosaico[131].

Baalbeck:

En la villa de Soueidié, además del citado mosaico de los Sabios rodeando el busto

[129] S. Reinach, *RPGR*, Paris 1922, p. 261; G.A. Mansuelli, *Mosaici Sarsinati*, «Studi Romagnoli» (Faenza) 5, 1954, 151-183; W. Helbig, *Führer durch die öffentlichen Sammlungen Klassischer Altertümer in Rom*, Band IV, Tübingen 1972, 4, n. 3.350, pp. 327-328; K. Gaiser, *Das Philosophenmosaik in Neapel*, Heidelberg 1980, 13-14. Sobre las restauraciones realizadas en este panel cf. K. Parlasca, en W. Helbig, *Führer* IV, 327.

[130] Cf. J.-Ph. Laver - Ch. Picard, *Les statues ptolemaïques du Sérapeion de Memphis*, Paris 1955, 38 ss.

[131] K. Gaiser, *Das Philosophenmosaik in Neapel*, Heidelberg 1980, 8, 13, 60 ss., 92-103. Sobre el Museion y la Biblioteca de Alejandría, cf. P.M. Fraser, *Ptolemaic Alexandria*, Oxford 1972, con referencias también a Eratóstenes como matemático.

de Caliope, se descubrieron otros interesantes pavimentos, uno con la representación del nacimiento de Alejandro y otro panel opuesto a esta escena del que se ha conservado la mitad derecha de una figura masculina sentada en el extremo de un banco, vestida con *pallium*, con cabello y barba negros, identificada por la inscripción que la acompaña como Aristóteles, que fué maestro de Alejandro durante tres años (Plut., *Alex.*, 8) [132]. El tipo iconográfico no se ajusta a los retratos conocidos del filósofo de época clásica, sino que sigue el modelo utilizado para la representación de Sócrates en los mosaicos de Baalbeck y Apamea. La disposición de la figura en el extremo de lo que parece ser un banco en exedra y el espacio restante hacen pensar en una escena de banquete de sabios (Tav. XVII, 2). M. Chéhab fecha el conjunto a fines del siglo IV d.C., probablemente un siglo antes a la dispersión de la escuela neoplatónica a la muerte de Proclus.

Mitilene:

Panel del mosaico del triclinio T con representación del Diálogo de Sócrates con sus discípulos y amigos, los tebanos Simmias y Kebes, identificados por inscripciones en griego[133]. Los tres personajes están en pie en posición frontal, Sócrates en el centro, en actitudes didácticas muy semejantes con la mano derecha levantada y la izquierda sosteniendo un rollo, que recuerdan a algunas de las figuras del mosaico de los literatos de Trier (*vid. supra*). Visten túnica y manto y los tres llevan barba y cabellos largos (Tav. XVII, 3). K. Gaiser opina que se trata de una representación del "Phaidon" de Platón o del "Plokion" de Menandro, ya que en otros paneles aparece el retrato de este último, una escena de su obra "Plokion" y la musa Talía, todos ellos identificados por inscripciones. Datado en el 300 por S. Charitonidis y en el 400 por L. Berczelly.

Sócrates aparece representado en mosaicos de Colonia, Apamea y Baalbeck de forma más o menos ajustada a los retratos tradicionales del filosófo inspirados en modelos helenísticos; pero en el pavimento de Mitilene no se ha pretendido hacer retratos realistas, sino imágenes convencionales de filósofos, que más tarde pasarán al arte paleocristiano en la iconografía de Cristo y sus discípulos. L. Berczelly compara la composición del mosaico de Mitilene con el grupo similar representado en el sarcófago de columnas de la catacumba de San Sebastián en Roma, fechado en 360-370, y opina que la escena de Mitilene forma parte de la reacción pagana contra el cristianismo al adoptar temas cristianos como método de propaganda anticristiana, ya que es sabido el importante papel que juega la figura de Sócrates en la propaganda de la resistencia pagana al cristianismo [134].

[132] M. Chéhab, *Mosaïques du Liban*, BMB XIV, Paris 1958, 48-49, pl. XXIII, 1.

[133] S. Charitonidis-L. Kahil-R. Ginouvès, *Les mosaïques de la Maison de Ménandre à Mytilène*, 1970, 33-36, pl. 3.2; L. Berczelly, *The Date and Significance of the Menander Mosaics at Mytilene*, «BICS» 35, 1988, 119-126. Las imágenes de los actores tal vez sirvieron de prototipo a las miniatura del códice de Terencio Vaticano (Vat. lat. 3868; fol. 55), fechado en el siglo IX, dadas las estrechas analogías entre unas y otras.

[134] L. Berczelly, *The Date and Significance of the Menander Mosaics at Mytilene*, «BICS» 35, 1988, 119-126; G.M.A. Hanfmann, *Socrates and Christ*, «Harvard Studies in Classical

Mérida:

El mosaico de los Sabios, conservado en el Museo de Arte Romano de Mérida, ofrece una composición un poco heterodoxa de la escena del simposion de los sabios sentados en exedra[135]. Sin embargo, los siete Sabios de Grecia están representados siguiendo la iconografía tradicional e identificados por rótulos con sus nombres en griego, conforme al canon admitido desde Demetrios de Falere (Stob., III, 79; XLIII, 131) y en el orden enumerado por Diógenes Laercio (Diog. Laert., I, 51-86). En la cabecera se han representado a Quilón de Lacedemonia y a Tales de Mileto que presiden el simposion; a la izquierda de Tales se sientan Bías de Priene, Periandro de Corinto y Cleóbulo de Lindos; enfrente de éstos y a la derecha de Quilón se disponen un sabio cuyo nombre se ha perdido, tal vez Pítaco de Mitilene, y Solón de Atenas (Tav. XVIII). En la parte de abajo se ha figurado una escena en la que intervienen cuatro personajes, identificados por J.M. Alvarez Martínez de izquierda a derecha como Agamenón, Aquiles, Ulises y Briseida, simbolizando el episodio de la "cólera de Aquiles" de una forma un tanto heterodoxa y en nada coincidente con lo especificado por Homero (*Il.*, I, 94 ss.). Según este autor lo que se intenta mostrar en la escena no es tanto el episodio épico como el concepto psicológico de la "cólera de Aquiles", es decir la actitud de Aquiles ante Agamenón en presencia de Ulises como símbolo de la prudencia, que sería el tema de reflexión de los sabios reunidos en simposion. M.-H. Quet interpreta esta escena como el rapto de Briseida, episodio épico evocado por Homero (*Il.*, I, 298-304) y frecuentemente representado en la iconografía tardía. Para la autora existe una relación semántica entre el registro filosófico y el épico, siendo la figura de Cleóbulo el nexo de unión iconográfico e intelectual entre ambas escenas. El sabio, que era famoso por sus máximas y enigmas: "la medida es la mejor de las cosas", "la virtud consiste en abstenerse del mal", "es preciso huir de la injusticia, dominar las pasiones, evitar la violencia", aparece vuelto hacia la parte inferior del cuadro en una actitud de advertencia hacia el dominio de las pasiones humanas. Es pues, una exégesis moralizante de contenido más o menos alegórico el tema de conversación de los sabios reunidos en "banquete", práctica que en los siglos III y IV era usual en las escuelas filosóficas tanto de los estóicos y neoplatónicos como de los simples sofistas (Dion Prus., *Or.*, 53, 11-12; 55, 9 y 19; 56, 11-16; 61, 1 y 5). Aparte de las distintas interpretaciones que se le puedan dar al mosaico de Mérida, la relación entre ambas escenas se explica porque, según señala Homero (*Il.*, II, 405 ss.; III, 146 ss.), tanto Agamenón como Príamo eran aconsejados por un grupo de siete experimentados notables. El pavimento se fecha a mediados del siglo IV d.C.

Philology» 60, 1951, 221 ss.; J. - J.-Ch. Balty, *Julien et Apamée. Aspects de la restauration de l'hellenisme et de la politique antichrétienne de l'empereur*, «Dialogues d'Histoire Ancienne» I, 1974, 276. Sobre la perpetuación del tipo iconográfico en el arte posterior, *vid. supra* nota 24.

[135] M.-H. Quet, *Banquet de Sept Sages et sagesse d'Homère. La mosaïque des Sept Sages de Mérida*, «BSBReinach» 5, 1987, 47-55; J.M. Alvarez Martínez, *El mosaico de los siete sabios hallado en Mérida*, «Anas» I, 1988, 99 ss.; Id., *Mosaicos romanos de Mérida. Nuevos hallazgos*, Mérida 1990, 69 ss.

Apamea:

El pavimento procede del edificio pagano situado debajo de la catedral [136]. Sócrates preside una asamblea de seis sabios representados como hombres de edad madura y barbados, vestidos con el *pallium* de los filósofos y llevando muchos de ellos un rollo en la mano, sentados en una exedra a la manera tradicional del simposion (Tav. XIX). Sócrates, en el centro, está identificado por su nombre en griego; tiene la mano derecha levantada, en ademán de enseñanza como en el mosaico de Mitilene (*vid. supra*), gesto que más tarde será el de la *benedictio latina*. Iconográficamente muestra un estrecho parecido con una pintura procedente de la Casa del Actor Trágico en Sabratha y con otra de Efeso, identificada por una inscripción en griego y datada en el siglo I d.C., que para J. y J.-Ch. Balty sería el original del que derivaría el retrato sirio [137].

El número de personajes representados en esta escena coincide con el del *Symposium* de Platón, donde se encuentran siete oradores incluyendo a Sócrates. Su identificación, sin embargo, es más discutida ya que Diógenes Laercio (II, 47, 5) nombra a Platón, Jenofonte y Antístines como los discípulos más distinguidos de Sócrates, lo que da pie a G.M.A. Hanfmann para identificar a Platón con el segundo personaje de la derecha, al cínico Antístines con uno de los dos filósofos situados a la derecha de Sócrates o también con el que se halla en el centro del ala izquierda, y a Aristipo, el apóstol del placer, como el elegante personaje sentado a la izquierda de Sócrates [138]. Las diferencias entre los retratados y la comparación con los sabios del mosaico de Baalbeck, en donde están identificados por inscripciones con sus nombres y máximas, llevan a J. Balty a reconocer de izquierda a derecha a Cleóbulo, Periandro, Bías, y a la derecha de Sócrates a Tales, Solón y Quilón, este último por su parecido con el Quilón de la sala AB del triclinio de Apamea. El grupo de la izquierda, integrado por Cleóbulo, Periandro y Bías, se documenta igualmente en el mosaico de Mérida, aunque aquí ocupan el lado derecho y su identificación no ofrece dudas por cuanto que aparecen acompañados de inscripciones con su nombre. Se ha supuesto que el tema de conversación de los sabios en este pavimento es la Belleza o la Gracia, por las inscripciones "Kallos" y "Charis" que aparecen en un emblema del pavimento geométrico adyacente y por el tema representado en el panel rectangular próximo sobre el Juicio de las Nereidas, todos pertenecientes al mismo programa decorativo; aunque también podría tratarse de la Sabiduría como medio de alcanzar la inmortalidad, contenido del cuadro de Ulises y las Therapénides, contiguo al panel de los Sabios, y de la corona de la inmortalidad con la inscripción "haz buen uso", que decora el emblema de otra habitación del mismo conjunto. Según Ch. Picard el tipo derivaría de la exedra del Serapeion de Menfis, monumento sagrado dionisiaco de época helenística, adornado

[136] J., J.-Ch. Balty, *Apameé de Syrie. Bilan de recherches archéologiques 1969-1971*, Bruxelles 1972, 166 ss.; J. Balty, *Mosaïques antiques de Syrie*, Bruxelles 1977, 78-80; J.-Ch. Balty, *Guide d'Apamée*, Bruxelles 1981, 187-191.

[137] S. Aurigemma, *L'Italia in Africa. Le pitture d'età romana*, Roma 1962, 105, Tav. 103; G.M.A. Richter, *The Portraits of the Greeks*, London 1965, I, 119, Fig. 563a.

[138] G.M.A. Hanfmann, *Socrates and Christ*, «Harvard Studies in Classical Philology» 60, 1951, 205 ss.

con las estatuas de cinco poetas y cinco filósofos presididos por Homero [139]. El conjunto de mosaicos descubierto en este edificio puede datarse en 362-363.

Como acertadamente piensan G.M.A. Hanfmann y J. Balty, existen grandes similitudes entre esta composición con la representación de Sócrates rodeado de los Sabios y las escenas del arte paleocristiano, donde la figura de Cristo aparece igualmente rodeado por seis de sus discípulos dispuestos en grupos de tres a cada lado del maestro (*vid. supra*); baste recordar las pinturas de la catacumba de la Vía Latina en Roma, datadas a mediados del siglo IV d.C. e interpretadas por algunos investigadores como un tema pagano, o los mosaicos conservados en el ábside de la iglesia de Santa Pudenciana en Roma, de fines del siglo IV o comienzos del V d.C. [140]. Según G.M.A. Hanfmann, los apologetas cristianos, Clemente de Alejandría, Orígenes y Tertuliano (*de anima*, I, 300) comenzaron pronto a comparar la figura de Cristo con la de Sócrates, así Justino (*Apologia*, I, 5; II, 10) insiste en el cristianismo como enseñanza, enfatizando el aspecto de Cristo como maestro que se encuentra en el arte; y Eusebio (*Hist. eccl.*, IV, 11, 8; IV, 17, 1; II, 3) escribe que los apologetas cristianos se presentaban como filósofos y vestían a la manera de los filósofos profesionales. Concluye este autor que el modelo adoptado para representar a Cristo y sus discípulos fué el mismo que el utilizado en el mosaico de Apamea. Para J. Balty hay que pensar más que en una comunidad de modelos, en una "repaganización" o "descristianización" de la figura de Cristo, suplantada por la de Sócrates, dentro de proceso de rehelenización impulsado por el emperador Juliano [141].

2. Descubrimientos científicos

Solunto:

Mosaico procedente del ambiente situado al E. del vestíbulo de la Casa de Leda, datado a mediados del siglo II a.C. En él se ha figurado la esfera armilar y las cabezas de los vientos en las esquinas [142]. Otras representaciones de la esfera armilar se encuentran en pinturas de Stabia, de mediados del siglo I d.C., y de Vienne [143].

[139] J.-Ph. Laver - Ch. Picard, *Les statues ptolemaïques du Serapeion de Memphis*, Paris 1955, 38 ss.

[140] P. Boyancé, *Aristote sur une peinture de la via Latina*, «Mélanges E. Tisserant» IV, Studi e Testi 234, Città del Vaticano 1964, 1-95, cree que la escena representa el diálogo de Aristóteles y sus discípulos, aunque el contexto sugiere más bien un simbolismo en relación con las creencias cristianas en la Otra Vida; G. Bovini, *Mosaici paleocristiani di Roma (Secoli III-VI)*, Bologna 1971, 81 ss.

[141] G.M.A. Hanfmann, *Socrates and Christ*, «Harvard Studies in Classical Philology» 60, 1951, 214; J. Balty, *Un programme philosophique sous la cathédrale d'Apamée: l'ensemble neoplatonicien de l'empereur Julien*, «Texte et Image», Paris 1984, 167 ss.; Id., *Iconographie et réaction païenne, Melanges P. Lévêque*, 1, Paris 1988, 17 ss. Según esta autora habría que considerar el conjunto de los mosaicos de Apamea como ilustración de la doctrina neoplatónica del alma.

[142] M. de Vos, *Pitture e mosaico a Solunto*, «BullAntBesch.» 50, 1975, 195-224, Tav. 11-12, con referencias literarias y arqueológicas.

[143] M. Borda, *La pittura romana*, Milano 1958; A. Blanchet, *Etude sur la décoration des*

La invención de la esfera armilar se atribuye a Hipparco en el siglo II a.C. (Claud. Ptol., *geogr.*, VII, 6, I, 22-23), que perfeccionó el sistema inventado por Anaximandro y Eudoxio añadiendo a la esfera los veinticuatro meridianos horarios que convergen en los polos.

Colección Albaccini:

Mosaico cosmológico, llamado "Ptolemáico" por contener la representación del sistema ptolemaico, que según S. Reinach había pertenecido al escultor Albaccini (Tav. XX, 1). Se trata de una representación planetaria y esférica de la tierra en el centro del sistema, ya que se ha figurado el sol, los planetas mediante esvásticas, el globo terrestre en el centro de una semi-esfera y el cielo estrellado [144].

Antioquía:

En la Casa del reloj del sol de la villa constantiniana de Antioquía, se descubrió un mosaico muy destruido, fechado a comienzos del siglo III d.C., del que solo quedaban en el momento de su hallazgo un panel rectangular (B) decorado con dos bustos, uno masculino y otro femenino, identificados por D. Levi como Dionisos y Ariadna; y en los ángulos dos paneles (A y C) en cada uno de los cuales se ha representado una figura masculina, de pie y en actitud declamatoria junto a un reloj de sol colocado sobre alta columna cilíndrica (Tav. XX, 2), habiéndose perdido el del panel A. Ambos tienen el cabello de color gris, llevan barba y van vestidos con túnica y manto. En el panel C una inscripción en griego indica que "la hora novena ha pasado", pudiéndose hacer una lectura tanto pagana (Mart., IV, 8) como cristiana [145]. El reloj de forma cóncava es similar a los representados en los citados mosaicos de Brading, Torre Annunziata y Villa Albani (*vid. supra*), perteneciendo al tipo de los relojes de mármol que se conservan en el Museo Vaticano y en el Nazionale de las Termas de Roma [146].

Saint-Roman-en-Gal:

Mosaico del calendario agrícola compuesto por 28 cuadros [147]. En el cuadro XXVI se representa una escena en la que dos personajes se disponen a dar pez a la vasija

édifices de la Gaule Romaine, Paris 1913, 29. Para el estudio de la esfera armilar y de otros paralelos, cf. K. GAISER, *Das Philosophenmosaik in Neapel*, Heidelberg 1980, 40.

[144] G.A. GUATTANI, *Monumenti antichi inediti*, Roma 1786, 51-52, pl. 1-2; S. REINACH, *RPGR*, París 1922, 25,3; A. SCHLACHTER - F. GISINGER, *Der Globus, seine Entstehung und Verwendung in der Antike*, Leipzig-Berlin 1927, 57, Abb. 25.

[145] R. STILLWELL, *Antioch on-the-Orontes* II, Princeton 1938, 202, Pl. 75; D. LEVI, *Antioch Mosaic Pavements*, Princeton 1947, 219-221, pl. XLIX a-b. No es una casualidad que en el pavimento de otra habitación de esta misma casa (Room 3) aparezcan las musas asociadas a un emblema de tipo dionisiaco, cf. L. BUDDE, *Antike Mosaiken in Kilikien*, II, 1972, Abb. 196; E. THEOPHILIDOU, *Die Musenmosaiken der römischen Kaiserzeit*, «TZ» 47, 1984, 261, confirmando una vez más la relación simbólica entre los sabios, las musas y los temas báquicos (*vid. supra* nota 44).

[146] S.L. GIBBS, *Greek and Roman Sundials*, New Haven-London 1976, especialmente 119 ss.

[147] H. STERN, *Le calendrier de 354*, Paris 1953, 205 ss.; ID., *Les calendriers romains illustrés*, «ANRW» II 12.2, 1981, 431 ss., pl. XVI y XIX 53; *RGMG* III-2, 1981, 218-224, n. 368, pl. CXIXb.

destinada a contener aceite. En un segundo plano se ve un árbol sin hojas, alusión a que la acción tiene lugar en el mes de diciembre, y a la izquierda una columna rosa-granate coronada por un reloj de sol en los mismos tonos (Tav. XX, 3). En comparación con los relojes de sol representados en los mosaicos de Torre Annunziata, Sarsina, Brading y Antioquía, éste de Saint-Roman-en-Gal está realizado de manera muy burda, en forma de triángulo de base convexa y carece de las ranuras correspondientes a las horas. J. Lancha opina que el reloj no se ha puesto para indicar una hora, sino un momento del año, que podría ser el solsticio de invierno, el 21 de diciembre, convención análoga en el cuadro asociado al mes de junio en el calendario de Filocalus para indicar el solsticio de verano, lo que mostraría una vez más la estrecha correspondencia entre los menólogos romanos del siglo I, que sitúan la fabricación del aceite en diciembre, y el calendario francés. Se conserva en el Museo de Saint-Germain-en-Laye. H. Stern propone una cronología en la primera mitad del siglo III d.C.

P.S. Estando en prensa este trabajo se han publicado dos nuevos hallazgos de mosaicos de sabios acompañados de musas, uno en España y otro en Luxemburgo.

Valencia:

Mosaico policromo may fragmentario, datado a fines del siglo II, en cuyo emblema circular se rapresenta una musa que sostiene en la mano izquierda una lira apoyada en un alto pedestal, acompañada de un personaje masculino del que solo se conservan los hombros y la barbilla. Debajo de las figuras aparecen restos de una inscripción, que los autores interpretan como *Tersipchoreon*, haciendo referencia al destino musical de la habitación, aunque J. Gómez Pallarès se inclina por el simple nombre de la musa: Tersicore [148].

Vichten:

Pavimento polícromo que ocupa una habitación de 60 m^2, compartimentado en octógonos, con la representación de Homero acompañado de las musas, identificados todos por su nombre. En el medallón central aparecen Homero y Caliope; el poeta está sentado en la *cathedra* en posición de tres cuartos, con la mano derecha levantada en gesto de orador, mientras que con la izquierda sostiene un rollo; a la derecha del poeta y colocada en el suelo entre él y la musa Caliope, se ha representado la *capsa* llena de *volumina*. El resto de los medallones están ocupados por las musas Polimnia, Erato, Tersicore, Melpomene, Urania, Talía, Clío y Euterpe. Se fecha a mediados del siglo III [149].

En relación al cuadro 50 del mosaico de los caballos de Cartago (*vid. supra*), J. Gómez Pallarès me comunica amablement que en el rollo que porta el personaje se puede leer en escritura griega bustropédica el nombre de Tales de Mileto.

[148] I. LOPEZ GACÍA ET ALII, *Hallazgos arqueológicos en el Palau de Les Corts*, Valencia 1994, 142-156, 495-497, láms. 32-43. Agradezco al Prof. Dr. J. Gómez Pallarès el haberme facilitado la lectura de esta inscripción.

[149] J. KRIER - F. REINERT, *Homer und die neun Musen bei den Treverern*, «Antike Welt», 26/3, 1995, 237-238, foto en portada.

Johannes Irmscher

Das römische Karthago als Zentrum der Wissenschaften

Im Jahr 146 v. Chr. war Karthago, der Widerpart Roms par excellence, in einem wahrhaften Vernichtungsfeldzug zerstört und entsiedelt worden, und ein karthagischer Staat sollte sich nach dem Willen der Eroberer niemals wieder erheben können [1]. Indes erwiesen sich die geopolitischen und ökonomischen Realitäten als stärker denn jene politischen Konzepte. Die Kombination von Kriegs- und Handelshafen, welche die Griechen als Trinkbecher (κώθων) bezeichneten [2], und der natürliche Schutz, den nach Norden und Osten hin das hügelige Gelände bot [3], luden zur Besiedlung geradezu ein. Hinzu kam die Fruchtbarkeit weiter Teile der Region. Die Getreideversorgung Roms erfolgte ganz wesentlich von Afrika her, auch Olivenöl (für die Bäder) war begehrt, wenngleich es an Qualität hinter der Produktion Italiens und Spaniens zurücktrat. Pferde- und Viehzucht standen überdies in Blüte, während der Weinbau für den Export ohne sonderliche Bedeutung war [4]. Solche Gegebenheiten boten die Grundlage für einen gewissen Wohlstand, und zwar auch für die Mittelklasse. So berichtet eine poetische Inschrift aus Mactaris (südlich von Karthago gelegen) von einem Schnitter, der aus den in drei Jahrzehnten aus seiner Tätigkeiten erbrachten Ersparnissen sich ein Stadt- und ein Landhaus errichtete und in seiner Stadt Ratsmitglied und sogar Bürgermeister wurde [5].

Es nimmt daher nicht wunder, daß unter Cäsar und Augustus die Stadt neu gegründet und als Colonia Iulia Carthago ausgebaut wurde [6]. Von dem raschen Aufblühen zeugen Münzen der frühen Kaiserzeit mit der Aufschrift "Felix Karthago" [7]. Daß diese Blüte fortdauerte, beweist der im 4. Jahrhundert in

[1] T. Kotula, *Afryka północna v starożytności*, Wroclaw 1972, 107 ff.; H. Dieter - R. Günther, *Römische Geschichte*, Berlin 1979, 94 f.; R. Günther bei J. Irmscher, *Einleitung in die klassischen Altertumswissenschaften*, Berlin 1986, 222 f.

[2] E. Kirsten, *Nordafrikanische Stadtbilder*, Heidelberg 1961, 61 ff.

[3] G. Schrot bei K. Ziegler - Walther Sontheimer, *Der Kleine Pauly*, *3*, Stuttgart 1969, 135 f.

[4] Th. Mommsen, *Römische Geschichte*, *5*, 6. Aufl. Berlin 1909, 651 f.

[5] Mommsen a.a.O. 653 Anm. 2

[6] St. Gsell, *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*, 8, Paris 1928, 1 ff.

[7] Schrot a.a.O. 138. Die Wortprägung nahm ein Aufsatz von F. M. Clover, «Dumbarton Oaks Papers» 40, 1986, 1 auf.

Gallien wirkende Dichter, Professor, Prinzenerzieher und Staatsmann Decimus Magnus Ausonius[8]. Dieser verfaßte vor 388/389 einen poetischen Lobpreis der 20 wichtigsten Städte des Reiches[9], einen *Ordo urbium nobilium*. An erster Stelle steht natürlich die Aurea Roma; ihr folgt Konstantinopel und in gleichem Range Karthago[10]; Athen nimmt erst den 15. Platz ein. Überdies fand jene Hochschätzung ihren sichtbaren Ausdruck in Bauwerken, deren Errichtung neben anderen die Kaiser Hadrian und Antoninus Pius veranlaßten[11]. Ich nenne im speziellen die Wohnstadt von Byrsa mit Forum und Zirkus, das Freilicht- und das überdachte Theater, das Odeum, das auf 50.000 Zuschauer berechnete Amphitheater (bei einer geschätzten Einwohnerzahl von 200.000!) und last not least den imposanten Thermenbau aus den Jahren 145 bis 162 (renoviert 390). In der Epoche nach der Christianisierung entstand eine dank ihrer Mosaiken höchst eindrucksvolle Nekropole mit Erinnerungsstätten für den Märtyrerbischof Cyprian sowie die Märtyrerinnen Perpetua und Felicitas, über deren Passion erhaltene Acta informieren. Mehr als ein Dutzend kleinerer Kirchen wurden freigelegt und zumeist wieder zugeschüttet; am gewichtigsten ist die heute Damous-el-Karita benannte Anlage, der größte bekannte Kirchenbau Nordafrikas überhaupt. Die Kirche wurde in Justinianischer Zeit umgebaut[12].

Alle solche Bauten aber sind beredte Zeugnisse eines intensiven geistigen Lebens, dessen Träger in den verschiedenen Intelligenzberufen zu suchen sind: Advokaten und Verwaltungsbeamte, Mediziner und Agronomen, Theologen und Priester, zunächst der paganen Kulte und dann des Christentums. Eine derart breite Intelligenzschicht bedurfte der Ausbildung, und diese Ausbildung wiederum setzte Theoriebildung und Forschung voraus. Bevorzugter Ausbildungsort war und blieb Rom, wobei Grammatik und Rhetorik im Vordergrund standen, aber auch die Philosophie einbezogen wurde[13]. Die Eroberung der Kapitale des Weströmischen Reiches durch den Westgotenkönig Alarich im Jahre 410, die Christen wie Heiden gleichermaßen schockierte[14], scheint die Funktion der Stadt Rom als Bildungszentrum nicht grundsätzlich in Frage gestellt zu haben; jedenfalls hielt bereits 417 Kaiser Honorius seinen Einzug

[8] P. Kroh, *Lexikon der antiken Autoren*, Stuttgart 1972, 101 ff.

[9] H. G. Evelyn White, *Ausonius*, 1, London 1919, XIII f.

[10] 11,3 (Decimus Magnus Ausonius Burdigalensis, *Opuscula*, rec. Rudolfus Peiper, Leipzig 1886; Reprint Stuttgart 1976, 144).

[11] Schrot a.a.O. 138.

[12] Kirsten a.a.O. 63 ff.

[13] U. Schindel in: *Lexikon der alten Welt*, Zürich 1965, 2738 f.

[14] A.H.M. Jones, *The Later Roman Empire 284-602*, 2, Oxford 1964, 1024 ff.

und initiierte den Wiederaufbau, dessen Ergebnisse panegyrische Skribenten aus voller Kehle priesen[15]. Desungeachtet dürfte die Zahl der karthagischen Studenten erheblich zurückgegangen sein; denn ein langer Studienaufenthalt war ohnehin nur Bemittelten möglich, und die gefährlichen Zeiten[16] dürften auch unter diesen die meisten von der Reise in unsicheres Land abgehalten haben.

Vor allem aber: solch ein mit vielen Risiken belasteter Aufenthalt mit einer Reise fern übers Meer war gar nicht erforderlich, da Nordafrika selbst hinreichende Ausbildungsmöglichkeiten besaß. Man hat das kaiserzeitliche Karthago mit Recht als eine "société lettrée" gekennzeichnet[17]. In der Tat verfügte die nach Rom zweite Stadt der lateinischen Reichshälfte über die ganze Palette römischer Bildung, durch die sie zu einem bedeutenden Mittelpunkt der lateinischen Literatur wurde[18]; Mommsen bezeichnete sie überdies nächst Rom als die lebhafteste und wohl auch verdorbenste Stadt des Westens[19].

Der Bildungsgang bezog stärker als in anderen okzidentalischen Reichsteilen das Griechische ein. Festgehalten wurde an der Dreiteilung des Unterrichtswesens. Es begann mit der Elementarschule, zu der offenbar auch Mädchen zugelassen waren (sofern diese nicht, wie auch Söhne wohlhabender Familien, Privatunterricht genossen). Der wortreichen Information des heiligen Augustinus[20] vermögen wir zu entnehmen, daß, nicht anders als in Rom oder Pompeji[21], der Unterricht unter freiem Himmel in einer Nische auf dem Forum stattfand; Vorhänge (*vela*) grenzten die *Grammaticae scholae* ab[22]. Ihr Unterrichtspensum war gering; es umfaßte Schreiben, Lesen moralischer Texte, Rezitieren und Fingerrechnen - bei strenger Schulzucht[23]. Die Besol-

[15] F. Gregorovius, *Geschichte der Stadt Rom im Mittelalter vom V. bis XVI. Jahrhundert*, neu herausgegeben von Waldemar Kampf, Sonderausgabe Tübingen 1953, 82 f.

[16] Formulierung von Graffunder in: *Paulys Realencyclopädie der classischen Altertumswissenschaft*, Neue Bearbeitung (=RE), 2. Reihe 1. Halbband, Stuttgart 1914, 1058.

[17] A. Audollent, *Carthage romaine*, Paris 1901, 691.

[18] Im Kapitel "Intellectual Life" berührt B. H. Warmington, *The North African Provinces from Diocletian to the Vandal conquest*, Cambridge 1954, 103 ff.

[19] Mommsen a.a.O. 655.

[20] *Conf.* 1, 16, 26 (Aurelius Augustinus, *Confessionum libri tredecim*, rec. Pius Kröll, Wien 1856, 23 f.; die Übersetzung von O. F. Lachmann, *Die Bekenntnisse des heiligen Augustinus*, Leipzig o.J., 41 f. erweist sich als wenig hilfreich.

[21] H.-I. Marrou, *Geschichte der Erziehung im klassischen Altertum*, herausgegeben von Richard Harder, Freiburg 1957, 392.

[22] *Conf.* 1, 13, 22 (rec. Kröll a.a.O. 19).

[23] Marrou a.a.O. 395 ff.

dung des Elementarlehrers (*litterator, primus magister*)[24] war jämmerlich und entsprechend niedrig seine gesellschaftliche Stellung; um auf den Verdienst eines Maurers oder Zimmermanns zu gelangen, mußten schon 30 Schüler vorhanden sein, was nur selten der Fall gewesen sein dürfte[25]. Die Ferien dauerten von Ende Juli bis Mitte Oktober[26]; doch was nutzte diese lange Dauer dem armen Schlucker, der ja in dieser Zeit ohne Einnahmen blieb?

Auf den Elementarunterricht folgte die Unterweisung durch den *Grammaticus*. Hier war die Schülerzahl erheblich geringer; denn eine aristokratische Gesellschaft wie die römische zählte vertiefte Bildung zu den Privilegien der Oberschicht[27]. Entsprechend höher war die Besoldung[28] und die soziale Stellung der *Grammatici*, die sich, wie Augustin berichtet[29], darin gefielen, einen Umhang (*poenula*) zu tragen, wie ihn gelegentlich die Redner benutzten, wenn sie vor Gerichts erscheinen mußten[30]. Das Unterrichtspensum, das die karthagischen Grammatiker zu bewältigen hatten (wobei für benachbarte Orte wie *Hippo Regius, Utica, Madaura, Thagaste* präterpropter das gleiche gilt), war beträchtlich, insofern als das Fundament der Ausbildung nicht nur das Lateinische, sondern zugleich auch das Griechische umfaßte[31]. Das Lehrprogramm war pädagogisch und philologisch in einem. Man begann mit Sprachübungen: Aussprache, Metrik, Texterklärung, Übersetzung. Die höheren Fächer schlossen sich an: Musik, Philosophie, Mathematik, Astronomie[32]. Wir verfügen über einige Belege darüber, daß nordafrikanische Grammatiker mit ihren überdurchschnittlichen Leistungen weit über ihr Land hinaus wirkten.

Zu diesen Persönlichkeiten gehört unzweifelhaft *Caius Sulpicius Apollinaris*, der als Lehrer des" Antiquars" Aulus Gellius [33] bezeugt ist sowie des nachmaligen Kaisers Pertinax Helvius (Kaiser seit 1. Januar 193, ermordet 28. März 193), der selber eine Zeitlang Grammatiker gewesen war: *Datus etiam Graeco grammatico atque inde Sulpicio Apollinari, post quem idem Pertinax*

[24] Audollent a.a.O. 692.

[25] Marrou a.a.O. 392.

[26] *Conf.* 9, 2, 2 (rec. Krôll a.a.O. 197).

[27] Marrou a.a.O. 401.

[28] Marrou a.a.O. 586 Anm. 18.

[29] *Conf.* 1, 16, 25 (rec. Krôll a.a.O. 22).

[30] K. E. Georges, *Ausführliches lateinisch-deutsches Handwörterbuch*, 8. Aufl. (Heinrich Georges), 2, Hannover 1918, 1436.

[31] Audollent a.a.O. 693.

[32] Audollent a.a.O. 693.

[33] M. Schanz, *Geschichte der römischen Literatur*, 3, 3. Aufl. (K. Hosius und G. Krüger), München 1922 (Reprint ebd. 1959), 175.

grammaticus professus est, heißt es in der Vita (1,4)[34], als deren Verfasser der obskure Iulius Capitolinus genannt wird[35]. Gewiß ist, daß diese Unterweisung nicht in Afrika, sondern in Italien und aller Wahrscheinlichkeit nach in Rom stattfand. Und unsicher bleibt vor allem, ob der genannte Grammatiker identisch ist[36] mit dem Sulpicius Carthaginiensis, der in der Vergilrezeption eine Rolle spielte. Die Tatsache, daß Karthago der Schauplatz der ersten vier Bücher der Äneis ausmacht[37], nährte eine Lokaltradition, die bis heute noch lebendig ist. Daß der karthagische Grammatiker diese Tradition[38] aufgriff, versteht sich beinahe von selbst. Nicht zu erweisen ist jedoch in diesem Zusammenhang, daß Sulpicius eine Ausgabe des römischen Nationalepos veranstaltete; dagegen verbinden sich mit seinem Namen zwölfmal 6 Hexasticha in Aeneidis libris, denen eine *Praefatio* von drei Distichen vorangeht[39]. Die holprigen Verse vermitteln in großen Zügen eine Übersicht über den Inhalt der Äneis. Die Aussagen der *Praefatio* finden sich, allerdings in verändertem Wortlaut, unter Sulpicius' Namen wiederholt in der Berner Vergilvita (= Donatvita)[40].

Ein eindrucksvolles Zeugnis für die lebendige Grammatikertradition in Karthago stellt die *Anthologia Latina*[41] dar, aus der wir bereits die Sulpiciusverse anführten. Sie entstand in der Zeit der Vandalenherrschaft, offenbar auf Veranlassung des Königs, und wurde von einem (sonst unbekannten) jungen Manne aus guter Familie namens *Octavianus* zusammengestellt[42] (was freilich mit guten Argumenten von manchen Forschern in Zweifel gezogen wird)[43]. Ausgewählt wurden die Texte, unter denen die Epigramme dominieren, offensichtlich unter dem Gesichtspunkt, was für den Grammatikerunterricht brauchbar war. Ein Ordnungsprinzip, wie es z.B. die griechische *Anthologia Palatina*[44] praktiziert, läßt die lateinische Anthologie vermissen. Sie umfaßt

[34] H. Peter, *Scriptores Historiae Augustae*, 1, 2. Aufl. Leipzig 1894, 114.

[35] Kroh a.a.O. 327.

[36] H. Gärtner in: K. Ziegler, W. Sontheimer, H. Gärtner, *Der Kleine Pauly*, 5, München 1975 428.

[37] Vergl. die Inhaltsangaben zu den einzelnen Büchern in: Vergil, *Aeneis*, deutsch von J. Heinrich Voß, herausgegeben von E. G. Schmidt, Leipzig 1959.

[38] Das Moment der Tradition unterstreicht mit aller Berechtigung generell R. B. Hitchner bei A. P. Kazhdan (*et alii*), *The Oxford Dictionary of Byzantium*, 1, Oxford 1991, 384 f.

[39] Text bei A. Baehrens, *Poetae Latini minores*, 4, Leipzig 1882, 169 ff.

[40] K. Büchner in: *RE* 2. Reihe, 15. Halbband, 1955, 1022 f. Der Text steht bei E. Diehl, *Die Vitae Vergilianae*, Bonn 1911, 18 ff.

[41] Text bei Baehrens a.a.O. 55 ff. (3 ff. die ausführliche *Praefatio*).

[42] Audollent a.a.O. 693.

[43] W. Kroll in: *RE* 34. Halbband, 1937, 1799.

[44] Kroh a.a.O. 46 f.

vielmehr neben einzelnen Gedichten (*variorum carmina*) mehrere Teilsammlungen wie z.B. die *Carmina Duodecim sapientium de diversis causis*, das Rätselbuch des Symphosius (4./5. Jahrhundert)[45], die Epigramme des Karthagers Luxorius (6. Jahrhundert)[46] und, wie nicht anders zu erwarten, viel auf Vergil Bezügliches. Die herangezogenen Autoren gehören in die römische Kaiserzeit - mit mancherlei Pseudepigrapha - bis hin zur Vandalenherrschaft. Ihr literarischer Wert ist zumeist gering, vieles artifiziell. Für die Grammatikerschulen stand die Form vor dem Inhalt, wie die Verwendung auch seltener Versmaße, die Nutzung metrischer Spielereien (wie Akrosticha, Mesosticha und Telesticha) sowie die klassizistische Sprache verdeutlichen. Die Anthologie beweist überdies die auch in politisch schweren Zeitläuften bewahrte Kontinuität der Bildung.

Wenn dem *Grammaticus* eine Lehraufgabe zufiel, die mit dem heutigen Gymnasium in Vergleich gebracht werden kann, so ist die Beschäftigung mit der Rhetorik dem heutigen Universitätsstudium oder, vielleicht noch treffender, dem heutigen Studium generale vergleichbar. Entsprechend höher lag der gesellschaftliche Rang und auch das Einkommen des Rhetors[47]. Obgleich die Beschäftigung mit der Rhetorik auf eine praktische Tätigkeit hinleitete - auf den Beruf des Sachwalters, des Juristen, des Politikers -, war sie doch rein abstrakt-theoretisch orientiert. Zu erlernen war das komplizierte Regelwerk, welches das klassische Hellas ebenso wie die Epoche des Hellenismus und, darauf aufbauend, die römische Rhetorik entwickelt hatte. Entsprechende Schriften Ciceros, voran sein "Hortensius" (der die Rhetorik gegenüber der Philosophie abgrenzte[47]), waren durchzuarbeiten, und Augustinus äußerte sich dahingehend, daß ihm die Lektüre des "Hortensius" ein Ansporn zur Philosophie gewesen sei und nicht, wie vorgesehen, *ad acuendam linguam*[48]. Desungeachtet blieb ihm durchaus bewußt, daß das Ziel der rhetorischen Unterweisung ein sehr praktisches war, nämlich die *bona dictio* forensis[49]. Der Bedarf an derart ausgebildeten Kadern war offenbar erheblich; denn wir wissen von Ausbildungsstätten wie *Theveste, Cirta, Oea* und anderen afrikanischen Orten. Anscheinend trug deren Tätigkeit lediglich propädeutischen Charakter und wurde durch das Studium in Karthago abgeschlossen. Über die Studienmöglichkeiten jenseits der Rhetorik wissen wir dank Augustin immerhin so

[45] Kroh a.a.O. 594.
[46] Kroh a.a.O. 383.
[47] Marrou a.a.O. 413.
[48] *Conf.* 3, 4, 7 (Knöll a.a.O. 47 f.).
[49] Audollent a.a.O. 697.

viel, daß Lehrer der Redekunst auch in die Philosophie einführten[50]. Ansonsten sprechen die durch ihre nachfolgenden Leistungen bekannten Studenten, die meistens der gesellschaftlichen Elite entsprangen, von ihrer gründlichen Rhetorikausbildung in der Metropole des Landes, die eben nicht nur das administrative, sondern zugleich das geistige Zentrum bildete. Zu diesen Studiosi zählte *Caecilius Cyprianus*. Er stammte wahrscheinlich aus Karthago und gehörte einer wohlhabenden, angesehenen Familie an. Nach seinem Studium wirkte er als Rhetor = Lehrer der Beredsamkeit[51]; diese der Regeneration des Berufsstandes dienende Karriere wurde nicht selten von Absolventen der karthagischen Schule eingeschlagen. Cyprian trat erst in reiferen Jahren zum Christentum über, wurde 248/249 Bischof seiner Heimatstadt und starb am 13. September 258 den Märtyrertod[52].

In der *Historia Augusta* (29, 10, 4)[53] wird ein sonst unbekannter Marcus Salvidienus als Quelle dafür zitiert[54], daß *Iulianus Saturninus*, der Gegenkaiser des Probus (276 - 282), der auch unter dem Namen *Sabinus* begegnet[55], ein wirklich gebildeter Mann war (*fuit re vera non parum litteratus*), der in Afrika Rhetorik studiert hatte (*in Africa rhetori operam dederat*). Die prosopographische Einordnung bietet einige Probleme; in unserem Zusammenhang geht es allein um den Hinweis auf den Studienort.

Gebürtiger Afrikaner war unzweifelhaft der liebenswürdige Romanautor und Popularphilosoph *Apuleius*. Er stammte aus Madaura, wo sein Vater eine angesehene Position innehatte und er augenscheinlich seinen Elementarunterricht genoß. Grammatik in Verbindung mit Rhetorik trieb er in Karthago. Da er es sich pekuniär leisten konnte, setzte er seine Studien in Athen fort und beschäftigte sich hier zuvörderst mit Dichtkunst und (Platonischer) Philosophie; bekanntlich standen in den nachklassischen Perioden Rhetorik und Philosophie zumeist in Widerstreit[56]. Später kehrte Apuleius nach Afrika zurück; er übte in Karthago das Amt des *sacerdos provinciae* aus und empfing als gesuchter Wanderredner mancherlei Ehrungen[57].

Während Apuleius der paganen Tradition treu blieb, wurde *Tertullian*

[50] F. Schemmel, *Philologische Wochenschrift 47*, 1927, 1342 ff.

[51] J. Martin, *Antike Rhetorik*, München 1974, 2.

[52] Schanz a.a.O. 315 f.

[53] *Scriptores Historiae Augustae*, ed. E. Hohl, 2, *Ed. correctior* (Ch. Samberger - W. Seyfarth), Leipzig 1965, 229.

[54] Stein in: *RE* 2. Reihe, 2. Halbband, 1920, 2019.

[55] Audollent a.a.O. 697.

[56] Marrou a.a.O. 311 ff.

[57] Schanz a.a.O. 100 f.

zum dezidiert christlichen Schriftsteller. Vor dem Jahre 160 in Karthago als Sohn eines *centurio* geboren, bildete er sich sowohl in der Rhetorik als auch in der Jurisprudenz aus, worüber im weiteren noch die Rede sein wird. Dann ging er nach Rom, offensichtlich weniger zur Weiterbildung als vielmehr zu beruflicher Tätigkeit und kehrte als Christ zurück; in Karthago wurde er zum fruchtbaren christlichen Schriftsteller[58].

Vor allem aber ist hier der heilige *Augustinus* zu nennen. Am 13. November 354 im numidischen *Thagaste* als Sohn eines kommunalen Beamten und Kleineigentümers geboren, empfing er seine Ausbildung zunächst in *Thagaste* und *Madaura* und schloß diese in Karthago ab. Dieser Abschluß genügte, daß er 374 in Thagaste Grammatik und von 375 bis 383 in Karthago Rhetorik lehren konnte. Ja, mehr noch als das: er war hinreichend qualifiziert, um diese Tätigkeit 384 in Rom und 384 bis 386 in Mailand als staatlicher Professor fortzusetzen. Es kennzeichnet die Situation, daß der gebürtige Afrikaner völlig mit der römisch-lateinischen Kultur vertraut war, während er das Punische bewußt außer acht ließ[59]. Aus dem afrikanischen Freundes- und Schülerkreis des Augustinus seien als Studenten der Grammatik und Rhetorik genannt *Licentius* aus *Thagaste*[60] und *Alypius* sowie *Lucius Baebius Barbarus*, den mit zwanzig Jahren ein früher Tod ereilte[61]. Mit dem Dichter *Marcus Aurelius Olympius Nemesianus* aus Karthago, der um 283/284 ein Lehrgedicht über die Jagd abfaßte[62], schließen wir den Kreis von Autoren, welche für Karthago blühende Grammatik- und Rhetorikstudien belegen[63].

Die société lettrée[64] des römischen Afrika beschränkte sich jedoch nicht auf die formale Bildung, sondern schloß die fachliche vielfältig ein. Am Anfang steht mit Grund die Theologie. Denn der nachmalige Papst *Viktor I.*, der laut Hieronymus als erster christlicher Schriftsteller in lateinischer Sprache zu gelten hat, stammte aus dem römischen Afrika[65]. Die Schriften Cyprians belegen, daß es im dritten Jahrhundert in Karthago eine bereits relativ gefestigte hierarchische Ordnung gab[66]; wenig Konkretes wissen wir dagegen über

[58] Schanz a.a.O. 272 f.

[59] A. Trapè bei A. Di Berardino, *Patrologia*, 3, Casale 1978, 328.

[60] Di Berardino a.a.O. 293.

[61] Audollent a.a.O. 697.

[62] Kroh a.a.O. 423.

[63] Zur Charakteristik der afrikanischen Literatur des 5./6. Jahrhunderts M. Simonetti in: *Cristianesimo e specificità regionali nel Mediterraneo latino (sec. IV-VI)*, Rom 1994, 127 ff.

[64] Audollent a.a.O. 691.

[65] Schanz a.a.O. 272.

[66] V. Saxer, *Vie liturgique et quotidienne à Carthage vers le milieu du III^e siècle*, Vatikan 1969, 76 ff.

die Ausbildung des Klerus. Sie oblag offenbar dem Bischof, und da die Zahl der Bischofssitze verhältnismäßig groß war, scheint dieser Modus durchaus effektiv gewesen zu sein. Ein solcher individueller Unterricht bildete den Grundstock für die spätere Bischofs-[67] und auch für die spätere Klosterschule. In gewisser Hinsicht typisch ist der Lebensgang des bereits erwähnten *Quintus Septimius Florens Tertullianus*. In paganer Tradition in Karthago ausgebildet, begab er sich nach Rom, wurde dort Christ, kam um 395 nach Karthago zurück und verbrachte den Rest eines langen Lebens in seiner afrikanischen Heimat[68]. Seinen Lebensunterhalt ermöglichte ihm offenbar seine Arbeit als Advokat. Theologisch stand er zunächst auf dem Boden der Großkirche; zu Beginn des dritten Jahrhunderts schloß er sich jedoch der Sekte der Montanisten an, welche das nahe Weltende und den Anbruch des Milleniums predigte und eine entsprechend rigorose Ethik verkündete[69]. Das aber bedeutete, daß Tertullian fortan gegen die Großkirche schreiben mußte, deren Sache er vordem mit Eifer vertreten hatte[70]. Die Kirche reagierte, indem sie den Sektierer mit einem Lehrverbot bedachte[71]. Man könnte daraus schließen, daß Tertullian Schule gebildet habe; wahrscheinlicher ist jedoch, daß er privatim Unterricht erteilte. Daß er sich zu den Verächtern der klassischen Bildung bekannte, beweist sein Diktum: *Quid Athenae Hierosolymis*? Was hat Athen mit Jerusalem zu schaffen?[72] Andererseits steht außer Zweifel, daß Tertullian dank seiner Ausbildung ein erstrangiger Stilist war und sehr wesentlich zur Ausprägung der theologischen *latinitas* beitrug; 982 Wörter sind von ihm neugebildet worden[73].

Der Generation nach Tertullian gehörte *Cyprian* zu (enthauptet 258). Auch er hatte die rhetorische Ausbildung genossen und den Beruf des Rhetors ausgeübt, bis er um 246, in bereits vorgerücktem Alter stehend, durch den karthagischen Priester Caecilianus für das Christentum gewonnen wurde. Dank seiner Bildung und dank seines Organisationstalentes machte er rasch Karriere und wurde 248/249 Bischof seiner Vaterstadt. In der Valerianischen Christenverfolgung starb er den Märtyrertod[74]. Seine umfangreiche Schriftstellerei, in der bezeichnenderweise Tertullian nicht erwähnt, jedoch vorausge-

[67] Marrou a.a.O. 484.
[68] Schanz a.a.O. 272 f.
[69] Winkelmann bei J. Irmscher, *Lexikon der Antike*, 10. Aufl. Leipzig 1990, 380.
[70] Schanz a.a.O. 273.
[71] Marrou a.a.O. 467.
[72] Marrou a.a.O. 463.
[73] B. Altaner, *Patrologie*, 6. Aufl. (A. Stuiber), Freiburg i.B. 1960, 131.
[74] Winkelmann bei Irmscher, *Lexikon* a.a.O. 120.

setzt wird[75], diente der kirchlichen Praxis mehr als der dogmatischen Vertiefung. Diese Lebensform setzt kein öffentliches Lehramt voraus, wohl aber eine interessierte Leserschaft.

Zu den Zeitgenossen Cyprians gehört *Arnobius*, zur Unterscheidung von dem um 432 in Rom wirkenden, wahrscheinlich auch aus Afrika stammenden Mönch[76], als der Ältere bezeichnet[77]. Er lebte und lehrte als angesehener Rhetor in der Stadt *Sicca Veneria*, an der Straße von Karthago nach *Cirta* gelegen[78]. Sein einziges Werk *Adversus nationes* entstand angeblich auf Weisung des Bischofs der Stadt, um die Aufrichtigkeit des zum Christentum Konvertierten zu demonstrieren. Die innere Ferne der Schrift von der christlichen Lehre läßt an dieser Legende Zweifel aufkommen[79]. Unzweifelhaft dagegen war *Lactantius* Schüler des Arnobius in der Rhetorik. Auch seine Schriften zeigen wenig theologische Durchdringung. Desungeachtet dienten einige von ihnen (*De opificio Dei*, *Institutiones*, die *Epitome* aus den Institutionen und *De ira*), zu einem Korpus zusammengefaßt, nach dem Tode des Verfassers, der von Diokletian als staatlicher Lehrer der Rhetorik nach Bithynien berufen worden war, als Einleitung in die christliche Religion, während die Gelehrten der Renaissance, voran der Platoniker Pico della Mirandola (1463-1494)[80], den Autor als christlichen Cicero priesen[81]. Den heiligen Hieronymus dagegen veranlaßte seine Laktanzlektüre zu dem Stoßseufzer: "*Utinam tam nostra adfirmare potuisset, quam facile aliena destruxit!*"[82].

Ein tiefgreifendes Schisma ergriff im Verlaufe des vierten Jahrhunderts die afrikanische Kirche; es wird nach dem 313 in Karthago zum Bischof gewählten Donatus Magnus bezeichnet[83]. In theologischer Hinsicht setzten die Donatisten den montanistischen Rigorismus fort[84]. Hinzu traten ethnische, soziale und ökonomische Spannungen zwischen der berberischen Landbevölkerung einerseits und den römischen oder romanisierten Grundherren und Stadtherren zum anderen. Ein breites Schrifttum haben die Donatisten nicht

[75] ALTANER a.a.O. 132 und 154.

[76] ALTANER a.a.O. 422.

[77] ALTANER a.a.O. 162.

[78] M. LEGLAY in: K. ZIEGLER (*et alii*), *Der Kleine Pauly*, 5, München 1975, 162.

[79] ALTANER a.a.O. 162.

[80] R. JOHNE bei IRMSCHER, *Lexikon* a.a.O. 452.

[81] SCHANZ a.a.O. 435 f.

[82] Zitiert nach ALTANER a.a.O. 164.

[83] A. MANDOUZE, *Prosopographie de l'Afrique chrétienne (303- 533)*, Paris 1982, 292 ff; WINKELMANN bei IRMSCHER, *Lexikon* a.a.O. 144 f.

[84] A. DEMANDT, *Die Spätantike*, München 1989, 462 f.

entwickelt[85]; zu nennen ist zuvörderst ein gewisser *Tyconius*, der eine biblische Hermeneutik und einen spiritualistischen Apokalypsekommentar abfaßte[86]. Für ein donatistisches Unterrichtswesen fehlen die Belege[87].

Gegen die Donatisten ging die Staatsgewalt militärisch vor[88]; zugleich aber - und das ist in unserem Zusammenhang das Wichtigere - wurde die ideologische Auseinandersetzung mit den Sektierern gesucht. Hier ist zuerst *Optatus* zu nennen, Bischof von Mileve, einer Kleinstadt in Numidien[89], der von Hieronymus ausdrücklich als *Afer* bezeichnet wurde[90]. Mit seiner an den obengenannten donatistischen Bischof von Karthago, Tyconius, gerichteten apologetischen Schrift suchte er - vergebens - der Versöhnung zu dienen[91].

Sehr viel umfangreicher war demgegenüber die Polemik, welche der Kirchenvater *Augustin* gegen die Donatisten richtete; 13 Opera sind erhalten geblieben, und von weiteren 7 kennt man die Titel[92]. Sie machen jedoch nur einen Bruchteil der Veröffentlichungen des Mannes aus, der mit seinem "Gottesstaat"[93] die abendländische Kultur des mittelalterlichen Europa prägte[94]. Zu seinen episkopalen Aufgaben gehörte auch die Bildung und Ausbildung des Klerus[95]. Durch sein Wirken als Lehrer der Rhetorik in Mailand war der Bischof der westlich von Karthago gelegenen, florierenden Hafenstadt *Hippo Regius*[96] auf seine Unterrichtstätigkeit methodisch bestens vorbereitet. Die *Doctrina Christiana*, der er sich verschrieben hatte, gründete sich auf die Bibel und schloß Kenntnis des Hebräischen, der Geschichte des Vorderen Orients, ja sogar Vertrautheit mit der Flora und Fauna Palästinas ein, von der formalen grammatischen Bildung der Antike gar nicht zu reden[97]. Hinzu kam die wechselnde Spezifik der Hörerschaft. In Italien war Augustinus der Lehrer und

[85] Der Abschnitt "La littérature donatiste" bei AUDOLLENT a.a.O. 739 f. bestätigt diese Feststellung.

[86] MANDOUZE a.a.O. 1122 ff.; ALTANER a.a.O. 335; E. ROMERO POSE bei A. DI BERARDINO, *Encyclopedia of the Early Church*, englisch von Adrian Walford, 2, Cambridge 1982, 838 f.

[87] Vgl. den vortrefflichen Artikel von W.H. C. FREND bei DI BERARDINO a.a.O. 1992, 246 f.

[88] DEMANDT a.a.O. 462 f.

[89] LEGLAY bei ZIEGLER a.a.O. 3, Stuttgart 1969, 1298.

[90] M. SCHANZ, *Geschichte der römischen Litteratur*, 4, 2, 2. Aufl. München 1914, 392.

[91] SCHANZ a.a.O. 390 ff.; MANDOUZE a.a.O. 795 ff.

[92] TRAPÈ a.a.O. 362 ff.

[93] *Benutzte Ausgabe*: AURELIUS AUGUSTINUS, *De civitate Dei*, rec. E. Hoffmann, 2 Bände, Wien 1899 - 1990.

[94] TRAPÈ a.a.O. 335.

[95] TRAPÈ a.a.O. 331.

[96] LEGLAY bei ZIEGLER a.a.O. 2, Stuttgart 1967, 1160.

[97] P. BROWN, *Augustinus von Hippo*, deutsch von J. Bernard, Leipzig 1972, 231.

Erzieher von Abkömmlingen des Adels gewesen; in *Hippo* sprach er zu Angehörigen des Klerus und zu jungen Männern, "voll Gottesfurcht und sanfter Frömmigkeit"[98], die zumeist in der Hauptstadt Karthago ansässig waren.

Augustin verstarb am 28. August 430; ein Jahr darauf fiel *Hippo* in die Hände der Vandalen, wurde zum Teil evakuiert, zum Teil niedergebrannt[99]. Eine derart deplorable politische Situation war kaum geeignet, daß Augustin als Lehrer unmittelbar weiterwirkte. Immerhin war der Priester *Paulus Orosius*, aus Portugal gebürtig, auf der Flucht vor den Vandalen zu Augustin gekommen und hatte gewissermaßen als Ergänzung zu Augustins "Gottesstaat" einen Abriß der Weltgeschichte (*Historia adversus paganos*) konzipiert[100]. Dann aber verlieren sich seine Spuren[101]. Ein unmittelbarer Schüler des Heiligen, *Quodvultdeus*, wurde um 437 Bischof von Karthago; 439 von dem Vandalenkönig Geiserich abgesetzt, begab er sich nach Kampanien, wo er um 453 starb[102]. Ob der Theologe *Marius Mercator* aus Afrika stammte, muß offenbleiben; in Rom lebend, verfaßte er zwei Schriften gegen die Pelagianer, die im Gegensatz zu Augustin die Realität der Erbsünde bestritten[103]. Marius übersandte diese Texte Augustin und hielt auch in seinem späteren Leben - als Mönch in Thrakien - an seiner geistlichen Verbundenheit mit dem Bischof von *Hippo Regius* fest[104]. Auch *Prosper Tiro* aus Aquitanien hatte nur brieflichen Kontakt zu Augustin, dessen Prädestinationslehre er anfänglich unterstützte; nach 432 löste er sich jedoch von dem strengen Augustinismus[105]. Die weltweite Wirkung dieses Geisteserbes der ausgehenden Antike setzte erst nach dem Tode seines Urhebers ein, und ebenjenes Erbe bewahrte in weitem Ausmaße seine Gültigkeit und Aktualität bis hin zur Gegenwart[106].

Doch ungeachtet aller notwendigen Einschränkungen kann nicht übersehen werden, daß das römische Karthago wesentliche Voraussetzungen für eine beständige Fortentwicklung der theologischen Lehrgehalte legte. Beredtes Zeugnis dafür geben die Konzilien ab, die in dichter Folge bis zur

[98] BROWN a.a.O. 234.

[99] BROWN a.a.O. 379.

[100] ALTANER a.a.O. 219.

[101] F. PASCHOUD bei DI BERARDINO a.a.O. 2, 624.

[102] MANDOUZE a.a.O. 947 ff.; ALTANER a.a.O, 413.

[103] GURST bei IRMSCHER, *Lexikon* a.a.O. 432.

[104] ALTANER a.a.O. 413 f.

[105] ALTANER a.a.O. 414 f.; A. HAMMAN bei DI BERARDINO a.a.O. 2, 717.

[106] TRAPÈ a.a.O. 344. Vgl. ferner G. CIOLINI, *Agostino nella cultura occidentale* in: A. TRAPÈ (et alii), *Agostino e Lutero*, Palermo 1985, 93 ff.

Vandalenherrschaft stattfanden; Charles Meunier hat 20 derartige karthagische Synoden erfaßt [107].

Wir haben mit gutem Grund die Theologie an den Anfang gestellt, weil, wie deutlich geworden sein dürfte, die sich formierende Theologie der ausgehenden Antike in ihrem Gedankengut die Gesamtheit des zeitgenössischen Denkens subsumierte. Desungeachtet wurde die Pflege der Einzeldisziplinen fortgesetzt, und das nicht zum geringsten in der Weltstadt Karthago.

Als *terminus ante quem* für den Enzyklopädisten - oder sollen wir lieber sagen: Buntschriftsteller [108]? - *Marcianus Capella* steht das Jahr 429, das Jahr der vandalischen Eroberung. Bis dahin wirkte er, von der Überlieferung ausdrücklich als *Afer* und *Carthaginiensis* bezeichnet [109], als Rechtskundiger und Lehrer der *artes liberales*, der Sieben freien Künste [110]. Das Werk des elenden Schriftstellers, wie ihn ein maßgebender Literaturhistoriker nannte [111], hat eine enorme Wirkung gehabt. Das Buch, dem man später den Titel "*De nuptiis Philologiae et Mercurii*" gab, mit seinen poetischen Einlagen einer menippeischen Satire vergleichbar, vermittelte dem *medium aevum* eine Vorstellung vom antik-heidnischen Bildungsgut. Es wurde vielfach abgeschrieben und mehrfach kommentiert und im 11. Jahrhundert sogar ins Althochdeutsche übersetzt [112].

Dank Augustin wissen wir von einem afrikanischen Arzt namens *Vindicianus*, den der Bischof als *vir sagax*, als *acutus senex*, als *magnus nostrorum temporum medicus* charakterisierte [113]. Er war der Lehrer des *Theodorus Priscianus*, der als archiater, medicus und senex bezeichnet wurde [114]. Auf der Grundlage einer griechischsprachigen Heilmittellehre konzipierte er, offenbar selbst ein Afrikaner, ein therapeutisches Kompendium, das bis hin zum Mittelalter Nutzer fand [115]. Nach Numidien, nach *Sicca Veneria*, gehört weiter

[107] Ch. Meunier bei Di Berardino a.a.O. 1, 146 ff. Wichtiger Artikel *Concilium* von C. Meunier und H.-J. Sieben bei C. Mayer und K.-H. Chelius, *Augustinus-Lexikon*, 1, Basel 1986 - 1994, 1085 ff.

[108] Berthold bei Irmscher, *Lexikon* a.a.O. 106.

[109] Martianus Capella, ed. James Willis, Leipzig 1983, 1.

[110] F. Kühnert, *Bildung und Redekunst in der Antike*, hgg. von Volker Riedel, Jena 1994, 7.

[111] Schanz a.a.O. 4, 2 (Martin Schanz, Carl Hosius, Gustav Krüger), 1920, 168.

[112] Kroh a.a.O. 400 f.

[113] Schanz a.a.O. 4, 1, 203 f.

[114] Schanz a.a.O. 4, 2, 275 ff.

[115] Th. Mayer-Steineg und K. Sudhoff, *Geschichte der Medizin im Überblick*, 4. Aufl. (Benno von Hagen), Jena 1950, 162, 164, 167, 228.

der Soranübersetzer bzw. Soranbearbeiter *Caelius Aurelianus*[116], der seine vornehmliche Aufgabe in der Vermittlung griechischer Medizin erkannte. Ob er später nach Italien übersiedelte, ist nicht recht erweisbar ebensowenig wie sein Christentum. Daß die Tradition afrikanischer Ärzte auch durch die Vandalenherrschaft nicht unterbrochen wurde, zeigt die Sammlung von Rezepten, die *Cassius Felix*, teils als *Siccensis* (aus *Sicca*), teils als *Carthaginiensis* bezeichnet, 447 für seinen Sohn zusammenstellen ließ[117]. Ob der Gynäkologe *Mustio* (Muscio) in Afrika oder in Unteritalien wirkte, ist unentschieden[118]. - Schließlich bleibt uns noch, zeitlich ins 3. Jahrhundert zurückkehrend, ein weiterer Vertreter angewandter Naturwissenschaft zu erwähnen, der Landwirtschaftsexperte *Quintus Gargilius Martialis*. Sein Vater war als *flamen perpetuus* und *patronus* der Kolonie *Augia* lokal eine angesehene Persönlichkeit. Der Sohn schlug die militärische Laufbahn ein und bekleidete Offiziersstellungen in Armeeeinheiten, die in *Augia* stationiert waren. Im Kampf mit den Wüstenstämmen starb er am 25. März 260 den Soldatentod[119]. Sein landwirtschaftliches Fachbuch, das nur in Auszügen erhalten ist, behandelt auch Randgebiete wie gesunde Ernährung, Heilpflanzen und Tiermedizin (Sonderteil *curae boum*). Ungewiß ist die Gleichsetzung des Autors mit einem Historiker gleichen Namens, der eine (verlorene) Biographie des Kaisers Alexander Severus abfaßte[120].

Im Jahre 429 begründeten, wie bereits mehrfach betont, die Vandalen ihr nordafrikanisches Königtum, das bis zur byzantinischen Eroberung 533/534 standhielt[121]. In Afrika demonstrierten sie keineswegs den berüchtigten Vandalismus[122]. Zwar verschärften sich die Auseinandersetzungen zwischen der katholischen (Reichs)kirche und den neuen arianischen Herren[123]; jedoch legten diese ansonsten Wert darauf, die römische Überlieferung weiterzuführen[124] - wir hatten mehrfach Gelegenheit, darauf hinzuweisen. Justinian

[116] Schanz a.a.O. 4, 2, 285 ff.; Kroh a.a.O. 113; Mayer-Steineg a.a.O. 162. Ausgabe von I.E. Drabkin: *Caelius Aurelianus, On acute diseases and On chronic diseases*, Chikago 1950.

[117] Schanz a.a.O. 4, 2, 283 ff., Ausgabe von V. Rose: *Cassius Felix, De medicina*, Leipzig 1878.

[118] Schanz a.a.O. 4, 2, 289 ff.; Mayer-Steineg a.a.O. 162 f.; Kroh a.a.O. 420 (für Afrika).

[119] Ich folge der (durchaus anfechtbaren) Biographie von Schanz a.a.O. 3, 222 f.

[120] Kroh a.a.O. 238.

[121] Johne bei Irmscher, *Lexikon* a.a.O. 613. Noch immer grundlegend: Ch. Diehl, *L'Afrique byzantine*, Paris 1896.

[122] K. Böttcher (et alii), *Geflügelte Worte*, Leipzig 1981, 89.

[123] F. Miltner in: *RE*, 2. *Reihe*, 15. Halbband, Stuttgart 1955, 334 f.

[124] Dazu auch H.J. Diesner in: *RE*, Supplementband 10, 1965, 985 ff.

konnte infolgedessen in vielen Punkten an das Gegebene anknüpfen [125]. - Und noch eine letzte Überlegung verdient Beachtung. In den ideologischen Diskussionen unserer Gegenwart spielte und spielt das Problem der Négritude [126], die Frage nach den Besonderheiten und Wirkungen der schwarzafrikanischen Kultur, eine herausragende Rolle. Zwar hatte die *Africa Romana* keine Negerbevölkerung, aber sie war auch nicht allein durch die *romanitas* geprägt. So bedeutsam das Lateinische als Sprache der Kolonialherren, als Sprache der Literatur, der Administration und des Heeres auch sein mochte, es stand doch keineswegs allein [127]. Es gab zu allen Zeiten eine beträchtliche griechische Bevölkerung, deren Sprache auch in Schulen gelehrt wurde. Es gab noch im 6. Jahrhundert Personen, die sich des Punischen bedienten. Hebräisch wurde in der Synagoge verwendet und von gelehrten Theologen verstanden. Vandalen nutzten zuweilen das Gotische. Das Lateinische aber wurde von gebildeten Indigenen im Alltagsleben und auch literarisch verwendet. Hinzu kamen Idiome der niemals total unterworfenen berberischen Bergbevölkerung. Schon im Altertum wurde daher der Begriff *africitas* [128] geprägt für jenes Latein, das in römischen Formen afrikanische Inhalte einschloß. Schon der Mediziner Cassius Felix, dessen wir oben gedachten, beobachtete die "*feminarum Maurorum vultus*" [129], und moderne Autoren wollten im Werk Tertullians punische Glut verspüren [130]; sie fanden in afrika die eifrigsten Bekenner, die begabtesten Vertreter der werdenden Kirche. Ein erst von wildem Lebenstaumel, dann von flammender Glaubensbegeisterung trunkenes Gemüt, wie es in Augustinus' *Confessiones* spricht, hat seinesgleichen nicht im übrigen Altertum [131]. Gibt es hier nicht eindrucksvolle Parallelen zur Négritude, denen eine einfühlsame Forschung nachgehen sollte? [132]

[125] Demandt a.a.O. 204 f.; einführend in den gegenwärtigen Stand der Karthagoforschung Bernhard Rink, *Zeitschrift für Geschichtswissenschaft* 41, 1993, 371.

[126] L. Sédar Senghor, *Mein Bekenntnis*, deutsch von I. Selle, Leipzig 1991, besonders 81 ff.

[127] Hierzu und zum Folgenden Audollent a.a.O. 701 ff.

[128] Audollent a.a.O. 703.

[129] Zitiert nach Schanz a.a.O. 4, 2, 284.

[130] Altaner a.a.O. 131.

[131] Mommsen a.a.O. 659. - Bereits P. Monceaux, *Les Africains*, Paris 1894, 79 ff. stellte die Lutte du génie africain et de l'esprit classique dar! Ich finde dieses génie africain eindrucksvoll gestaltet in dem Augustinbildnis von Alvarez de Sotomayor im Colegio Alfonso XII, San Lorenzo, im Escorial (um 1930/40) und dessen Kopie im Augustinianum in Rom (freundliche Mitteilung von A. Di Berardino).

[132] Werke wie F. M. Snowden jr., *Black in Antiquity*, Cambridge Mass. 1970, leisten Pionierarbeit.

Konrad Vössing

Africa nutricula causidicorum ? Die römische Jurisprudenz in Africa

Hunderte von Städten übernahmen nach der Eingliederung Africas in das *Imperium Romanum* nicht nur die römische Lebensart, sondern auch die Rechtsprinzipien der neuen Herren. Dies gilt sowohl von der städtischen Selbstverwaltung als auch vom Zivilrecht[1]. Die Statthalter und ihre Vertreter sprachen auf den Reisen durch ihre Provinzen - umgeben von Advokaten und Assessoren - öffentlich Recht und demonstrierten so die Superiorität und die integrative Qualität des *ius Romanum*. Als durch die *Constitutio Antoniniana* 212 n.Chr. alle Reichsbewohner zu *cives Romani* wurden, war die konkurrenzlose Bedeutung des römischen Rechts in jeder Hinsicht offenbar.

Der zweifellos wichtigen Rolle des römischen Rechts in den Provinzen entspricht die in der Forschung verbreitete Meinung, daß sich auch eine provinziale Jurisprudenz herausbildete[2], daß konkret also Rechtslehrer, Gutachter und juristische Schriftsteller wie in Rom so auch in Africa nicht nur wirkten, sondern (speziell in Karthago) auch regelrechte Schulen unterhielten bzw. ausgebildet wurden[3]. Ein erster Blick auf die Quellen scheint dies auch

[1] Die *Tabula Irnitana* (s. etwa Rubr. 93) hat gezeigt, daß dieses in viel größerem Umfang angewandt wurde als nur zwischen römischen Bürgern und in römischen Kolonien oder Munizipien, s. H. Galsterer, in «JRS» 78,1988, pp. 78-90, hier 90 u. F. Jacques, in «*L'Afrique dans l'Occident romain (I^er siècle av. J.-C. - IV^e siècle ap. J.-C.)*», Actes du coll. organisé par l'École française du Rome sous le patronage du l'Institut nat. d'Archéologie et d'Art de Tunis, Rome, 3.-5.12.1987, Rome 1990, pp. 381-401, hier 382-5.

[2] Generell hierzu s. zuletzt D.Liebs, *Römische Provinzialjurisprudenz*, in «*ANRW*» II 15 (1976) pp. 288-365.

[3] Rechtsunterricht in Karthago nehmen an: F.P. Bremer, *Die Rechtslehrer und Rechtsschulen im römischen Kaiserreich*, Berlin 1868, p. 73; P. Monceaux, *Les Africains. Étude sur la littérature latine d'Afrique. Les païens*, Paris 1884, p. 63; W. Thieling, *Der Hellenismus in Kleinafrika. Der griechische Kultureinfluß in den römischen Provinzen Norwestafrikas*, Leipzig, Berlin 1911, ND Hildesheim 1984, p. 28; B. Kübler, *Rechtsunterricht*, in *RE* I A 1 (1914) col. 398; F. Schemmel, *Die Schule von Karthago*, in «PhW» 44, 1927, pp. 1342-3; W.Kunkel, *Herkunft und soziale Stellung der römischen Juristen*[2], Graz 1967, pp. 265 u. 334; G.-C.Picard, *La civilisation de l'Afrique romaine*[2], Paris 1990, pp. 119f.; C. Lepelley, *Les cités de l'Afrique romaine au Bas-Empire*, I: *La permanence d'une civilisation municipale*, Paris 1979, p. 289; W.E.Voss, *Recht und Rhetorik in den Kaisergesetzen der Spätantike*, Frankfurt/M. 1982, p. 50, Anm. 168; M. Kleijwegt, *Ancient Youth. The Ambiguity of Youth and the Absence of Adolescence in Greco-Roman Society*, Amsterdam 1991, pp. 170 u. 182; Liebs, *cit.*, pp. 312f.; ders., *Die römische Jurisprudenz in Africa im 4. Jh. n.Chr.*, in: «*Institutions, société et vie politique dans l'Empire Romain au IV^e siècle ap.*

nahe zu legen: Von den hauptstädtischen Juristen stammten einige aus Africa, Inschriften und literarische Quellen berichten von afrikanischen *causidici, iurisperiti* und *iurisconsulti*, ja Africa wird in dieser Hinsicht sogar eine gewisse Berühmtheit nachgesagt, die Juvenals bekanntes Wort von Africa als der *nutricula causidicorum* (7, 148f.) anzudeuten scheint. Schließlich hat die moderne Forschung auch einige juristische Texte dem afrikanischen Provinzialgebiet zugewiesen[4].

Eine genaue Durchsicht der Quellen läßt an dieser Interpretation jedoch Zweifel aufkommen[5]. Denn zunächst ist der gesamte Bereich der mündlichen Prozeßvertretung, also die Welt der *advocati* und *togati*, der *causidici, oratores forenses* und *scholastici*, von der Jurisprudenz ganz zu trennen. Ihre Aufgabe war die rhetorische Präsentation eines Falles, nicht die formalrechtliche Analyse, und dementsprechend war ihre Ausbildung orientiert[6]. Auch die Verbreitung und Qualität der afrikanischen Rhetorikschulen, die auf die Advokatur vorbereiteten, tun hier also nichts zur Sache, und Juvenals suggestives Bonmot ist somit - unabhängig von der Frage, ob es überhaupt als Kompliment gedacht war - ebenfalls irrelevant[7]. Auch die afrikanischen Anwälte ließen sich, wie noch gezeigt werden wird, in Rechtsfragen von Fachleuten, von *iurisperiti* oder *iurisconsulti*, beraten. Nur diese 'Juristen' sind folglich für uns hier interessant (auch jene, die in Africa zwar geboren wurden,

J.-C.; Actes de la table ronde autour de l'œuvre d'André Chastagnol», Paris, 20/1.1.1989; éd. par M. Christol et al., Rome 1992, pp. 201-17; hier 204 u. 209; DERS., *Römische Jurisprudenz in Africa*, in «ZRG(RA)» 106, 1989, pp. 210-47; hier 214 u. 221; DERS., *Römische Jurisprudenz in Africa. Mit Studien zu den pseudopaulinischen Sentenzen*, Berlin 1993, z.B. p. 14. Auf die beträchtlichen Unterschiede in der Bewertung des afrikanischen Rechtsunterricht (KLEIJWEGT, *cit.*, hält z.B. unter Berufung auf KÜBLER, *cit.*, die Rechsschule Karthagos für die nach Rom berühmteste; sehr viel skeptischer dagegen etwa KUNKEL, *cit.*) kann hier im Einzelnen nicht eingegangen werden.

[4] S. zuletzt D. LIEBS, *Jurisprudenz* (1993), *cit.*, pp. 23ff.

[5] Zu den angeblich aus Africa stammenden juristischen Texten s. die Kritik des Verf., in «Gnomon» 68, 1996; sie braucht hier nicht wiederholt zu werden.

[6] Vgl. z.B. F. SCHULZ, *Geschichte der römischen Rechtswissenschaft*, Weimar 1961, pp. 63-66 u. 341-46; F. WIEACKER, *Recht und Gesellschaft in der Spätantike*, Stuttgart 1964, pp. 88ff.; M. KASER, *Das römische Zivilprozeßrecht*, München 1966, p. 455; F.S. PEDERSEN, *Late Roman Public Professionalism*, Odense 1976, pp. 43-5; für Africa s. K. VÖSSING, *Schule und Bildung im Nordafrika der römischen Kaiserzeit*, Bruxelles 1996, pp. 386ff. Eine juristische Ausbildung der Advokaten postulierte dagegen zuletzt wieder CL. LEPELLEY, *Spes Saeculi. Le milieu social d'Augustin avant sa conversion*, in «*Atti del Congr. intern. su S. Agostino nel XVI centenario della conversione*», Roma 15.-20.9.1986; I. Roma 1987, pp. 99-117, hier 107.

[7] Zur Interpretation von Iuv. 7,148f. s. VÖSSING, *cit.*, pp. 391-3. Ähnliches gilt für Apuleius' Lob Karthagos als *Camena togatorum* (*flor.* 20,4): es wird zwar oft auf die Ausbildungsmöglichkeiten für Advokaten bezogen, *togatus* ist hier aber viel umfassender gebraucht, s. VÖSSING, *cit.*, Anm.1534. In jedem Fall hilft dieser Ausdruck bei der Suche nach Rechtsschulen nicht weiter.

deren Karriere aber in Rom stattfand[8], müssen ja beiseite gelassen werden); nur sie können Aufschluß geben über die Frage, ob es eine 'afrikanische Jurisprudenz' im oben beschriebenen Sinn oder nur eine 'römische Jurisprudenz in Africa' gab. Wichtig ist zunächst ein Überblick über das zur Verfügung stehende Quellenmaterial. Die entscheidende Frage ist dann, welche Aussagen wir diesen Zeugnissen hinsichtlich afrikanischer Rechtsschulen entnehmen können. Die elf namentlich bekannten 'Juristen' Africas sollen vorgestellt werden[9] (zehn davon kennen wir durch Inschriften, der elfte ist kürzlich in einem Brief des Bischofs Augustinus aufgetaucht). Anschließend sollen die literarischen Zeugnisse für ihre Tätigkeit untersucht und Überlegungen zu ihrer Ausbildung angestellt werden.

1) *Annius Namptoi(vi)us*:

Annius Namptoi(vi)us war im Jahre 361 *curator rei publicae*[10] in der Kolonie *Thuburbo Maius* (Henchir Kasbat)[11] und hatte in dieser Funktion wesentlich zur Instandsetzung der *thermae aestivales* der Stadt beigetragen. Die entsprechende Bauinschrift ist in zwei Versionen (auf der Vorder- und Rückseite einer Marmortafel) erhalten, die auch in der Namensform differieren[12]. Beide aber bezeichnen ihn als *curator reipublicae, flamen perpetuus, iurisconsultus* und *magister studiorum*[13].

2) *C. Fabius Clodianus*:

In der Vorhalle des Praetoriums von *Lambaesis* (Lambèse) wurde die Grabinschrift für C.Fabius Clodianus gefunden, der als *iuris studiosus constantissimus* bezeichnet wird[14]. Leider läßt der fragmentarische Zustand des

[8] Etwa Salvius Iulianus und P. Pactumeius Clemens (s.u. Anm. 75).

[9] Dies hat auch schon Liebs, *Jurisprudenz* (1993), *cit.*, pp. 5-22 getan. Eine Wiederholung ist m.E. notwendig, da dieser die Zeugnisse in sein Bild einer florierenden afrikanischen Jurisprudenz eingebaut hat, das m.E. nicht überzeugend ist (s. auch o. Anm. 5).

[10] Zu den *curatores rei publicae* in Africa s. Lepelley, *cités, cit.*, I, pp. 168-93 u. F. Jacques, *Les curateurs des cités africaines au IIIe siècle*, in «*ANRW*» II 10,2 (1982) pp. 62-135.

[11] Den Koloniestatus hatte die Stadt unter Commodus erhalten: *AE* 1949, p. 258; vgl. dazu Lepelley, *cités*, cit., II, p. 199 u. J. Gascou, *La politique municipale de Rome en Afrique du Nord, I. De la mort d'Auguste au début du IIIe siècle*, in «*ANRW*» II 10,2 (1982) pp. 136-229, hier 142f.

[12] *ILAfr.* 273a, b = Z.B. Ben Abdallah, *Catalogue des inscriptions latines païennes du Musée du Bardo*, Rome 1986, Nr. 357 (mit Foto); vgl. dazu Liebs, *cit.*, pp. 18-20 (der jedoch fälschlich "Namptoinius" liest); dort auch zum vermutlichen Grund für die zwei Versionen: in der ersten wurden der Kaiser und der Prokonsul nicht erwähnt. Wir können also nicht davon ausgehen, daß die Namensform der zweiten Version (Namptoivius) eine Verbesserung von "Namptoius" darstellt; möglich ist ebenso, daß umgekehrt "Namptoivius" einen Irrtum des Steinmetzes darstellt.

[13] Z. 6f. Überliefert ist *[magister] stu[diorum]* bzw. *magister st[udiorum]*.

[14] *CIL* VIII, 18348, Z. 4-6; dazu Kunkel, *cit.*, p. 266 u. Liebs, *cit*, pp. 8-10.

Grabsteins eine genaue Lesung des Lebensalters nicht zu. *Iuris studiosus* ist nicht etwa die Bezeichnung für den Studenten der Rechte, sondern - als Synonym von *iuris peritus/ consultus*[15] - die Qualifikation eines Erwachsenen[16]. Die einleitenden Formeln *DMS memoriae* (Z. 1f.) sprechen für eine Datierung ins späte zweite oder ins dritte Jahrhundert[17]. Um 200 n.Chr. war Numidien mit *Lambaesis* als Hauptstadt zur Provinz geworden, wobei der dortige Legionskommandant sicher schon vorher die Gerichtshoheit hatte[18]. Da nun *iuris studiosus* als Bezeichnung für den *assessor* (den juristischen Berater im *consilium* jedes Statthalters, der von diesem jeweils ausgewählt und angestellt wurde[19]) belegt ist[20], und der Fundort des Grabsteins eine besondere Beziehung zum Legionskommandanten nahelegt, ist es m.E. wahrscheinlich (wenn auch nicht zu beweisen), daß Clodianus ein solcher "Beisitzer" am Gericht des *praeses* in *Lambaesis* war[21]. In diesem Fall[22] dürfte er, wie C. Pinnius Iustus (7), in Ausübung seines Amtes gestorben sein, da Provinziale die Assessur in aller Regel nur außerhalb ihrer Heimatprovinz bekleiden durften[23].

3) *L. Gargilius Praetorianus*:

Am Rande der Kolonie *Cuicul* (Djemila)[24] liegt das *mausoleum* der Gargilii Praetoriani. C.Gargilius Victor, ein ehemaliger *duumvir*, hat es für sich und einige Familienmitglieder errichten lassen, so auch für seinen Bruder L.Gargilius Praetorianus, *iuris perito, tunc advoc(ato) reip(ublicae), omnib(us)*

[15] Vgl. *Corpus Glossariorum Latinorum*, ed. G. Götz, III, Berlin, Leipzig 1892, ND Amsterdam 1965, pp. 285 u. 530f. (Hermeneumata Montepessulana).

[16] ... wie ja auch *studiosus* (= bildungsbeflissen) ein allgemein beliebtes Lob war, s. z.B. Quint. *inst.* 10,1,45; Plin. *epist.* 4,13,10; 4,28,2; 6,26,1; vgl. auch Gell. 9,16,2 u. Aug. *conf.* 4,16,30 (gemeint sind jeweils Erwachsene).

[17] Vgl. J.-M. Lassère, *Recherches sur la chronologie des épitaphes païennes de l'Africa*, in «Ant.Afr.» 7, 1973, pp. 7-151, hier 119-121, 123, 126 u. 140.

[18] Vgl. zuletzt B.E. Thomasson, *Zur Verwaltungsgeschichte der römischen Provinzen Nordafrikas*, in «*ANRW*» II 10,2 (1982) pp. 3-61, hier 22-26; A. Berthier, *La Numidie*, Paris 1981, pp. 139ff. u. Le Bohec, *La Troisième Légion Auguste*, Paris 1989, pp. 395f.

[19] Zu den *assessores* der Kaiserzeit s. H.F. Hitzig, *Die Assessoren der römischen Magistrate und Richter*, München 1893; Kunkel, *cit.*, pp. 331-4; A.H.M. Jones, *The Later Roman Empire, 208-602. A Social, Economic and Administrative Survey*, 2 Bde., Oxford 1964, ND 1973 u. 1986, pp. 500ff; O. Behrends, *Der assessor zur Zeit der klassischen Rechtswissenschaft*, in «ZRG(RA)» 86, 1969, pp. 192-226.

[20] S. *Dig.* 1,22,1.4; 50,13,4 sowie *Frg.Mur.* 4.

[21] *Praeses* wurde der Kommandant der *legio III Augusta* auch schon vor Abtrennung seiner Provinz von der Proconsularis genannt, s. *CIL* VIII 2549 und 4600.

[22] Warum Liebs, *cit.*, p. 10 diese Möglichkeit ausschließt, ist mir nicht einsichtig.

[23] *Dig.* 1, 22, 3.6; 4, 6, 37f.; *C. Th.* 1, 34, 1 (400 n.Chr.).

[24] Gründer war Nerva oder Trajan, s. Gascou, *cit.*, pp. 177f.

honorib(us) functo, qui v(ixit) (annis) XL[25]. Dieser war keineswegs berufsmäßiger Advokat, sondern hat es lediglich übernommen, die Interessen seiner Heimatstadt in einem bestimmten Fall zu vertreten. Zur temporären *advocatio rei publicae* (oder *defensio civitatis*) waren die Dekurionen verpflichtet[26]. Sicher war es Praetorianus' Qualifikation als *iurisperitus*, die die Wahl auf ihn fallen ließ. Eine genaue Zeitbestimmung ist nicht möglich. Die Formel *DMS* (Z. 1) deutet auf eine Datierung frühestens ins zweite Jahrhundert n.Chr.[27]. Da die übrigen Gargilii in *Cuicul* aus dem späteren zweiten oder früheren dritten Jahrhundert stammen[28], wird auch die Familie unseres *iurisperitus* hier anzusiedeln sein.

4) *Iunius Urbanus*:

Aus *Gightis* (Bou-Ghara, an der Kleinen Syrte) stammt die Grabinschrift eines von seinen Eltern oder einem Elternteil bestatteten Iunius Urbanus, *ius consultum*[29]; gemeint ist hier offensichtlich ein *iurisconsultus*. Sein Lebensalter ist nicht genau bestimmbar[30]. Was die Datierung angeht, ist zunächst die Terminologie zu bedenken: *Iurisconsultus* bezeichnet hier eindeutig nicht mehr den 'Respondierjuristen', d.h. den besonders qualifizierten, berühmten Rechtsgelehrter, der das *ius respondendi* hatte, dessen Gutachten also verbindlich waren (auch für den Richter)[31], und dem sich Studenten anschlossen, um von seinen *consulta* zu lernen, sondern ist ein Synonym von *iurisperitus*; es taucht in dieser Bedeutung erst im späteren dritten Jahrhundert auf[32]. Hierzu paßt das Fehlen eines Praenomens[33]. Die Eingangsformel *DMS* (Z. 1) läßt auf

[25] *CIL* VIII, 10899 = 20164, Z. 6f.; dazu KUNKEL, *cit.*, p. 266 u. LIEBS, *cit.*, pp. 7-8.

[26] Sie war ein *munus personale* s. N. CHARBONNEL, *Les "munera publica" au III^e siècle*, Thèse Paris II (1971) pp. 461f.; W. LANGHAMMER, *Die rechtliche und soziale Stellung der Magistratus municipales und der Decuriones ... (2.-4.Jahrhundert)*, Wiesbaden 1973, pp. 208f. u. 248 u. LEPELLEY, *cit.*, I, p. 207; s. auch *CIL* VIII 4604 u. 10899.

[27] Vgl. J.-M. LASSÈRE, *cit.*, pp. 119-121, 123 u. 126.

[28] F. JACQUES, *Le privilège de liberté. Politique impériale et autonomie municipale dans les cités de l'Occident romain (161 - 244)*, Rome 1984, p. 551.

[29] *CIL* 10490 (=11045), Z. 4; dazu D. LIEBS, *cit.*, pp. 20f.

[30] Das von Fr. Ximenez überlieferte Alter LXXXVIII ist kaum glaublich (s. TH.MOMMSEN zu *CIL* VIII, 10490 u. R. CAGNAT/J.SCHMIDT zu *CIL* VIII 11045) und, da der Stein schon lange verschwunden ist, auch nicht mehr überprüfbar.

[31] Vgl. *Dig.* 1,2,2,4,9 u. dazu W. KUNKEL, *Römische Rechtsgeschichte*[10], Köln,Wien 1983, pp. 101f. u. 189.

[32] ARNOB. *nat.* 2,5 (s.u.) ist m.E. der erste literarische Beleg für diese neue Bedeutung.

[33] Das langsame Verschwinden des Praenomens setzt allerdings schon im 2.Jh. ein, s. I. CALABI LIMENTANI, *Epigrafia latina*, Milano 1968, p. 158.

der anderen Seite eine Datierung ins fünfte oder sechste Jahrhundert[34] problematisch erscheinen.

5) *Q. Marcius Pudens*:

Im Theater von *Leptis Magna* (Lebda, an der Großen Syrte) fand sich eine Marmortafel mit einer Ehreninschrift für Q. Marcius Pudens, *iuris perito / patri optimo*, gesetzt von seinem gleichnamigen Sohn *ex decreto (ordinis)*[35]. Die monumentalen Buchstaben (bis zu 10 cm hoch) sprechen für eine Datierung ins zweite oder dritte Jahrhundert. Fundort, Formular und Ausführung bezeugen eine hohe soziale Stellung der Familie.

6) *M. Picarius Turranianus*:

Der Grabstein für M.Picarius Turranianus[36] wurde zur Ausbesserung der nachrömischen Wasserleitung nach Tunis verwendet, sodaß sein Fundort ("entre le Foum-Karrouba et le Djougar"[37]) wenig Aufschluß über die Herkunft gibt[38]. In Frage kämen z.B. die Nekropolen von Semta, Abthugni oder Thuburbo Maius[39]. Die Inschrift lautet: *d.m.s. / M. Picario M. Memo/ris fil(lio) Turraniano / casto raro cum vi/xit viro magis/tro etiam iu/ris qui LXX an/num aetatis egressus men / ...* Wo Turranianus die Tätigkeit als *magister etiam iuris* ausübte, wird leider nicht deutlich. Die Formel *DMS* spricht für eine Datierung frühestens in das zweite Jahrhundert[40]; daß zwar eine Filiation, aber keine *tribus*-Angabe zu finden ist, dürfte auf das spätere dritte Jahrhundert deuten[41].

7) *C. Pinnius Iustus*:

In *Sicca Veneria* (Le Kef) wurde der griechisch beschriebene Grabstein des C. Pinnius Iustus gefunden[42]. Er war mit 37 Jahren gestorben, und zwar als

[34] ... die Liebs, *cit.*, p. 21 für durchaus möglich hält ...

[35] *IRTrip.* 647, Z. 2f. und 5; dazu Liebs, *cit.*, pp. 10f.

[36] *CIL* VIII, 12418 = *ILS* 7748; dazu Kunkel, *Herkunft*, *cit.*, p. 265; Liebs, *cit.*, pp. 13-14.

[37] *CIL* VIII, 12418.

[38] Vgl. H. Dessau zu *CIL* VIII, p. 2338.

[39] Vgl. Liebs, *cit.*, pp. 13f.

[40] S. Lassère, *cit.*

[41] Um die Mitte des 3. Jh. verschwindet die Tribusangabe aus den Inschriften, s. G. Forni, *La più recente menzione di tribù romana*, in «*III convegno dell'Accademia Romanistica Costantiniana*», 1977, Perugia 1979, pp. 232-7. Mit der offiziellen Aufgabe des Vornamens in diokletianischer Zeit verschwindet auch die Filiation, s. O. Salomies, *Die römischen Vornamen. Studien zur römischen Namengebung*, Helsinki 1987, p. 406-13.

[42] *CIL* 1640 = 15876, Z 5f.; dazu Kunkel, *cit.*, pp. 240f. und Liebs, *cit.*, p. 8. Dedikant war sein Sklave Νεικήφορος (Z. 11f.).

νομικός (d.h. *iurisperitus*[43]) und συνκάθεδρος (d.h. *assessor*)[44] des Prokonsuls P. Ulpius Arabianus (um 210 n.Chr.). Er fungierte also als Beisitzer und juristischer Berater beim prokonsularischen Gericht. Die Datierung ergibt sich aus der Amtszeit des Arabianus[45]. Warum Iustus von Karthago nach *Sicca Veneria* gekommen war, wissen wir nicht. Möglicherweise war *Sicca Veneria* eine sog. Konventsstadt, in der der Prokonsul oder einer seiner Legaten Gerichtstage abhielt[46]. Die Bedeutung dieser augusteischen *Colonia Iulia Veneria Cirta Nova Sicca*[47] läßt sich schon an der außerordentlichen Größe ihres Territoriums ablesen[48]. Jedenfalls ist unser Jurist in *Sicca* gestorben und begraben worden. Er stammte aus der pontischen Stadt Amastris, wo wahrscheinlich auch sein Prokonsul herkam, und war Mitglied des Rates seiner Heimatstadt gewesen (Z. 3-5).

8) *Q. Vetidius Iuvenalis*:

In einer Nekropole der Kolonie *Thubursicu Numidarum* (Khamissa)[49] wurden sechs Grabinschriften der Familie der Vetidii gefunden, darunter die für den 87jährigen Q. Vetidius Iuvenalis mit dem *signum* Iuventius, *omni/bus hono/rib(us) func/tus pater / III equitum / Romanor(um) / in foro iu/ris peritus / agricola / bonus*[50]. Auf einer im vierten Jahrhundert wiederverwendeten

[43] S. die in Anm.15 zitierten Stellen aus den *Hermeneumata Montepessulana*, an denen als griechisches Äquivalent für *iuris studiosus, iuris peritus, iuris consultus* und *iuris prudens* νομικός gegeben wird.

[44] S.o. Anm.19.

[45] B.E. Thomasson, *Die Statthalter der römischen Provinzen Nordafrikas von Augustus bis Diocletianus*, Lund 1960, II, p.108 u. ders., *Laterculi praesidum*, Göteborg 1984, I, p. 386, Nr. 122.

[46] Zu den *conventus iuridici* (in Africa ist der Begriff nicht belegt) vgl. G.P. Burton, *Proconsuls, Assizes, and the Administration of Justice under the Empire*, in «JRS» 65, 1975, pp. 92-106, hier 95-7 u. Thomasson, *Verwaltungsgeschichte*, *cit.*, pp. 12-22. In der *Proconsularis* wird das Problem durch den etwaigen Zusammenhang mit den *dioeceses* der Legionslegaten (vgl. zuletzt G. di Vita-Evrard, *La Fossa Regia et les diocèses d'Afrique proconsulaire*, in «*L'Africa romana*», III, pp. 31-56) verkompliziert. Hinweise auf Gerichtstage haben wir jedenfalls für die Städte *Leptis Magna, Sabratha, Thysdrus, Hadrumetum, Theveste, Utica* und *Hippo Regius*, s. Vössing, *cit.*, Anm. 272; die z.T. ganz zufällige Bezeugung schließt weitere Städte aber keineswegs aus.

[47] S. z.B. *CIL* VIII, 1632, 16258 u. 27568; vgl. dazu J. Desanges, *Pline l'Ancien: Histoire Naturelle V 1-46*; texte établi, trad.et comm., Paris 1980, pp. 197-9.

[48] S. dazu A. Beschaouch, *Le territoire de Sicca Veneria (El Kef), Nouvelle Cirta, en Numidie proconsulaire (Tunisie)*, in «CRAI» 1981, pp. 105-22.

[49] Der Munizipalstatus stammt von Trajan (*ILAlg.* I 1240), im Jahre 270 n.Chr. war sie *colonia* (*CIL* VIII, 4876 = *ILAlg.* I 1268); s. Gascou, *cit.*, pp. 176 u. 271f.; Lepelley, *cit.*, II, p. 210.

[50] *ILAlg.* I 1362 = *ILS* 7746c, Z. 5-14; dazu Kunkel, *cit.*, pp. 265f. u. Liebs, *cit.*, pp. 11f. Die anderen Inschriften: *ILAlg.* I 1363 (= *ILS* 7742a), *ILAlg.* I 1364 (= *ILS* 7742b), *ILAlg.* I 1365 u. 1366.

Bauinschrift ist - neben verschiedenen *liberalitates* - auch seine *tribus* vermerkt (*Papiria*) und der vollständige Name seines Vaters (Q. Vetidius Iuvenalis)[51]. Wann hat dieser *iurisperitus* gelebt? Daß die Inschrift (ebenso wie die zweier seiner Söhne[52]) mit dem *signum* des Toten (im Genitiv: *Iuventi*) überschrieben ist, sein Vater dagegen offenbar noch kein derartiges 'Supernomen' benutzte, spricht für eine Datierung frühestens ins späte zweite Jahrhundert n. Chr.[53], und die Angabe der *tribus* bietet uns als ungefähren terminus ante die Mitte des dritten[54].

9) *Q. Maior*:

In der Nähe der 100 n.Chr. gegründeten Veteranenkolonie *Thamugadi* (Timgad)[55] wurde 1926 ein Statuensockel mit der metrischen Grabinschrift für den mit 45 Jahren verstorbenen Q. Maior gefunden[56]:

DMS
Q(uintus) Numidica Ma/ior tellure se/pultus, /
qui {no}nonum carpe/[n]s conplevit tempo/[ra] lustrum, /
adservit leges, / defendit iura / peritus, /
ac tumulum st/atuit mors cum / [f]atalis adesset.

[51] *ILAlg.* I 1236; zur Wiederverwendung der Inschrift s. LEPELLEY, *cit.*, II, p. 211.

[52] *ILAlg.* I 1363 = *ILS* 7742a: *Heracli* (Z.1) u. *ILAlg* I, 1364 = *ILS* 7742b: *Iuventi* (Z.1); vgl. dazu A. MERLIN, *Inscriptions inédites de Khamissa*, in «MEFRA» 1903, pp. 117ff.; ST. GSELL, C.A. JOLY, *Khamissa, Mdaourouh, Annaouna*, I, Algiers, Paris 1914, pp. 34ff. u. T. KOTULA, *Utraque lingua eruditi*, in J. BIBAUW (Hg.), *Hommages à M.Renard*, II, Bruxelles 1969, pp. 386-92; zu ihrem Studium in Karthago s. VÖSSING, *cit.*, pp. 289f.

[53] I. KAJANTO, *Supernomina. A Study in Latin epigraphy*, Helsinki, Helsingfors 1966, pp. 53f.: die ersten Belege für *signa* finden sich im späteren 2.Jh., die Masse stammt aus dem 3. und 4.

[54] S.o. Anm. 41. So auch KOTULA, *cit.*, p. 388 u. LIEBS, *cit.*, pp. 12f. KLEIJWEGT, *cit.*, p. 170 dagegen plädiert mit Hinweis auf den "use of signa" für das 4.Jh.

[55] GASCOU, *cit.*, p. 174; LEPELLEY, *cit.*, II, pp. 444-46. Fundort war Ain Abd-er-Rahman, 8 km nördlich von Timgad.

[56] E. ALBERTINI, *Note sur quelques épitaphes latines d'Algérie*, in «BCTH» 1926, p. LVIII-LIX (Nr. 2); *AE* 1926,29 = J. W. ZARKER, *Studies in the Carmina Latina Epigraphica*, Diss. Princeton 1958, Nr. 42; dazu D. PIKHAUS, *Latijnse metrische inscripties uit romeins Africa (Ie - VIe eeuw)*; II: *Epigraphisch Dossier*, Gent 1982/83, p. 78 (=A.323) und vor allem LIEBS, *cit.*, pp. 14-6 mit neuer u. überzeugender Lesung des Namens u. des 1. der vier Hexameter: E. ALBERTINI, R. CAGNAT (*AE*), ZARKER, *cit.*, T. KOTULA (*Les principales d'Afrique. Études sur l'élite municipale nord-africaine au Bas-Empire romain*, Wroclaw usw. 1982, pp. 94f., Anm. 86) u. PIKHAUS, *cit.* hatten *Q. Numidic(ius) Amator* o.ä. gelesen und damit die Zerstörung des Hexameters in Kauf genommen. LIEBS irrt allerdings, wenn er annimmt (p. 15, Anm.6), *tellure* erfordere immer eine nähere Bestimmung: s. z.B. CLE 1339, V.3: *vita subit caelum, corpus tellure tenetur* ... Vgl. jedoch auch *CIL* VIII, 24787 = *CLE* 1943, V. 6: *condita nunc Libyca felix tellure quiesco.*

Eine Datierung der Inschrift ist schwierig. Den einzigen verwertbaren Hinweis bietet wohl die Tatsache, daß wir es mit der metrischen Grabinschrift eines Angehörigen der Oberschicht zu tun haben und daß die Beliebtheit dieser Form der Selbstdarstellung in umgekehrt proportionalem Verhältnis zum soziopolitischen Rang der Betreffenden stand: Die ersten *Carmina sepulcralia* Africas stammten aus den Kreisen der wohlhabenden (meist kaiserlichen) Sklaven und Freigelassenen, der Soldaten und der unbedeutenden Dekurionen. Erst im vierten Jahrhundert wird die Dekurionenschicht zum Hauptträger der Grabpoesie; bei der Elite Karthagos und bei den Senatoren und Rittern blieb man bis ins fünfte Jahrhundert hinein reserviert[57]. Vor diesem Hintergrund erscheint es fast ausgeschlossen, daß Q.Maior vor dem dritten Jahrhundert lebte; wahrscheinlicher ist sogar das vierte.

Für die Interpretation ist der dritte Vers entscheidend: *adservit leges, defendit iura peritus*. Es wäre voreilig, hier einen weiteren *iuris peritus* zu erkennen. Das *ius* ist hier ja Gegenstand der fachkundigen Verteidigung, nicht der Expertise! Die Prädikate *adservire* und *defendere* deuten auf eine aktive Tätigkeit vor Gericht, nicht auf die Sach- und Beratungskompetenz. Man wird Q. Maior also am ehesten als Advokaten zu betrachten haben und die umschreibende Ausdrucksweise auf die in der antiken Poesie übliche Vermeidung von Fachausdrücken zurückführen[58].

10) *Marinus*:

Sitifis (heute Sétif), eine Veteranenkolonie Nervas, wurde im Zuge der diokletianischen Provinzreform (irgendwann zwischen 288 und 304 n.Chr.) Hauptstadt der neugebildeten Provinz *Mauretania Sitifensis*[59]. Hier fanden

[57] S. dazu PIKHAUS, *inscripties*, *cit.*, I: Tekst, pp. 220-235, 245-277 und 288ff.; DIES., *Les origines sociales de la poésie épigraphique latine: l'exemple des provinces nord-africaines*, in «AC» 50,1981, 637-54, hier 639 u. 647 und DIES., *Literary Activity in the Provinces: the carmina latina epigraphica from Roman Africa (Ist - VIth century)*, in «Euprosyne» 15,1987, 171-94, hier 185.

[58] LIEBS, *cit.*, pp. 15f. hält Q. Maior für den *assessor* des Statthalters der Provinz Numidien. Auch der hatte aber nur beratende Aufgaben und stand niemals auf Seiten der Verteidigung. Ebensowenig überzeugend ist die Deutung von M. KLEIJWEGT, *cit.*, p. 171, der in V.3 einen Hinweis auf "his legal activities as a duovir" sieht.

[59] Zu Sitifis s. GASCOU, *cit.*, pp. 166f. u. LEPELLEY, *cit.*, II, pp. 497-508. Wann genau Diokletians Provinzaufteilung in Africa zur Wirkung kam, ist umstritten, s. T.D. BARNES, *The New Empire of Diocletian and Constantine*, Cambridge/Mass., London 1982, pp. 196f. u. 212; A. CHASTAGNOL, *Les gouverneurs de Byzacène et de Tripolitaine*, in «Ant.Afr.» 1,1967, pp. 119-134, hier 119-22; wieder in DERS., *L'Italie et l'Afrique au Bas-Empire. Scripta varia*, Lille 1987, pp. 163-178, hier 163-66; G. DI VITA-EVRARD, *L. Volusius Bassus Cerealis, légat du proconsul d'Afrique Claudius Aurelius Aristoulus et la création de la province de Tripolitaine*, in «*L'Africa romana*»

sich vier zusammengehörige Grabsteine einer Familie, die gut in die Umgebung des neuen *praeses* paßt[60]. Einer der Verstorbenen, Fabius Donatus, war *eques ex numero officialium*, also vielleicht Mitglied der Garde des Statthalters[61], ein anderer, mit Namen Marinus, starb mit 25 Jahren als *eq(ues) R(omanus) / iuris / peritis/simus*[62]. Fal s Fabius Donatus wirklich zu den *officiales* des neuen Provinzgouverneurs gehörte, hätten wir, da die Qualifikation *eques Romanus* nach Diokletian auf Inschriften nicht mehr vorkommt[63], eine ziemlich genaue Datierung. Leider ist diese Zuordnung zwar durchaus wahrscheinlich[64], jedoch nicht sicher, und Marinus könnte seiner Tätigkeit als *iuris peritus* auch im zweiten Jahrhundert nachgegangen sein[65].

11) *Eustochius*:

Von den neugefundenen Briefen Augustins ist einer an einen gewissen *dominus eximius meritusque honorabilis ac desiderantissimus filius* Eustochius gerichtet und mit den Worten eingeleitet: *Cum omnibus consultoribus tuis vera responsa fideliter debeas, quanto magis nobis ministris Christi, cuius fide fidelis es...*[66]. Der Bischof stellt dann verschiedene Rechtsfragen, mit denen

II, pp. 149-77, hier 162ff. u. G. WALDHERR, *Kaiserliche Baupolitik in Nordafrika. Studien zu den Bauinschriften der diokletianischen Zeit und ihrer räumlichen Verteilung in den römischen Provinzen Nordafrikas*, Frankfurt/M. usw. 1989, pp. 413f.

[60] *CIL* VIII, 8489 a-d; dazu LIEBS, *cit.*, pp. 16f.

[61] *CIL* VIII, 8489 b; er starb mit 35 Jahren. Zu den verschiedenen Bedeutungen von *officialis* s. A.E.R. BOAK in: *RE* A VII 2(1934) col.2046-9 s.v. *officium*.

[62] *CIL* VIII, 8489 a, Z. 2-5; dazu LIEBS, *cit.*, 17-8. Marinus hieß auch der 55jährige Tote aus *CIL* VIII, 8489 c, über den wir sonst nichts wissen.

[63] P. VEYNE, *Deux inscriptions de Vina*, in «Karthago» 9,1958, pp. 89-117, hier 114.

[64] Denn die Familie lebte offenbar längere Zeit in *Sitifis*; Vettia Fortunata (*CIL* VIII 8489 d) hatte ja nicht nur die Grabinschriften für Donatus und die beiden Marini, sondern auch - zu Lebzeiten - ihren eigenen setzen lassen, auf dem die Stelle für das Lebensalter freigelassen wurde. LIEBS' weitergehende Vermutung (*cit.*, p. 17), ein Raubzug der *Quinquegentanei* (s. M. BÉNABOU, *La résistance africaine à la romanisation*, Paris 1976, p. 225ff. u. A. GUTSFELD, *Römische Herrschaft und einheimischer Widerstand in Nordafrika*, Stuttgart 1989, pp. 130ff.) habe um 290 n.Chr. den Tod des Juristen verursacht, bleibt dagegen reine Hypothese und zudem an eine Frühdatierung der *Numidia Sitifensis* gebunden, gegen die es gewichtige Argumente gibt (s. G. DI VITA EVRARD, *cit.*).

[65] Daß *officialis* im Sinne von 'Angehöriger eines *officium*' erst im Laufe des 3.Jh. üblich wurde, wie LIEBS, *cit.*, p. 17 mit Berufung auf BOAK, *cit.*, p. 2046 behauptet, widerlegen die dort aufgeführten Beispiele.

[66] AUG. *ep.* 24*,1; franz. Übers. u. kurzer Kommentar (v. CL. LEPELLEY): *Augustin, Lettres 1* - 29*, nouvelle édition du texte critique et introd. par J. Divjak, traduction et commentaire par divers auteurs* (Bibliothèque Augustinienne, 46B), Paris 1987, pp. 382-7 u. 547-53; deutsche Übers.: M. FUHRMANN, D. LIEBS, *Exempla Iuris Romani. Römische Rechtstexte*. München 1988, pp. 66-71.

sich zu beschäftigen ihn seine Tätigkeit als kirchlicher Richter zwinge[67]. Gemeint ist hier die sog. *audientia episcopalis*, die Gerichtsbarkeit des Bischofs[68], und die angeschnittenen Fragen – es geht um Personenstandsfragen, um *causae liberales*, in denen über Freiheit und Unfreiheit entschieden wurde – machen deutlich, daß die Kompetenz des kirchlichen Gerichts sich auch auf dieses wichtige Gebiet erstreckte, für das noch Diokletian die alleinige Zuständigkeit der Statthalter festgelegt hatte (*C.I.* 3,3,2). Hier interessieren uns aber weniger die Reichweite der kirchlichen Gerichtsbarkeit und der bei Augustins Anfrage im Hintergrund stehende Fall[69]. Wichtig ist vielmehr die Tätigkeit des Eustochius. Er soll Auskunft geben, *quid ... sit iure vel legibus constitutum*[70], war also ein juristischer Berater (*iurisperitus* oder *iurisconsultus*). Cl. Lepelley hält ihn für einen *assessor* am bischöflichen Gericht, d.h. für einen "juriste professionel faisant partie du *consilium* d'un juge"[71]. Aber abgesehen davon, daß von Assessoren an bischöflichen Gerichten sonst nichts bekannt ist, sprechen auch der Anfangs- und der Schlußsatz des Briefes gegen diese Interpretation: Zu Beginn ist von der Vielzahl der Ratsuchenden die Rede und von Augustins Sonderstellung als Diener Christi, der Eustochius, selber Christ, Rechnung zu tragen habe. Diese Einleitung wäre sinnlos, wenn Eustochius gleichsam *ex officio* Augustins Berater wäre. Auch der letzte Satz legt nahe, daß Eustochius' Gutachtertätigkeit keinen offiziellen Charakter hat: *Obsecro, ut*

[67] ... Aug. *ep.* 24*,1: *nos necesse est perpeti tales iurgantium quaestiones, in quibus nobis etiam terrena iura quaerenda sint* ... Vgl. auch Aug. *op. mon.* 29,37 u. Aug. *en. Ps.* 128,24,3.

[68] Die wichtigste Lit.: F. Martroye, in «Mém. Soc. nat. Antiqu. de Fr.» 10,1910, pp. 1-78; J. Gaudemet, *L'église dans l'empire romain, IV^e - V^e siècle*, Paris 1958, pp. 229-40; Kaser, *cit.*, pp. 527ff.; K.M. Girardet, *Kaisergericht und Bischofsgericht*, Bonn 1975; W. Waldstein, *Zur Stellung der episcopalis audientia im spätrömischen Prozeß*, in «*Festschrift M. Kaser*», München 1976, pp. 533-56; F.J. Cuena Boy, *La episcopalis audientia*, Valadolid 1985; C. Gebbia, in «*L'Africa romana*» VI 2, pp. 683-95; M.R. Cimma, *L'episcopalis audientia nelle costituzioni imperiali da Constantino a Giustiniano*, Torino 1989; C. Munier, *Audientia episcopalis*, in «Augustinus-Lexikon» I 4 (1990) pp. 511-5; C. Schweizer, *Hierarchie und Organisation der römischen Reichskirche in der Kaisergesetzgebung vom vierten bis zum sechsten Jahrhundert*, Bern usw. 1991, pp. 156-64 u. G. Crifò, in «Institutions ...», *cit.*, pp. 407-10.

[69] S. dazu C. Lepelley, *Liberté, colonat et esclavage d'après la lettre 24*: la juridiction épiscopale "de liberali causa"*, in «*Les lettres de saint Augustin découvertes par J. Divjak*», Communications présentées au Colloque du 20. et 21.9.1982, Paris 1983, pp. 547-53 (s. auch pp. 472f.) und M. Humbert, *Enfants à louer et à vendre: Augustin et l'autorité parentale (Epist. 10* et 24*)*, in «*Les lettres de saint Augustin...*», *cit.*, pp. 189-204.

[70] 24*, 2. Mit *ius* ist die Gesetzeskraft habende klassische Rechtsliteratur (Papinian, Paulus, Gaius, Ulpian und Modestin) gemeint, *leges* dagegen sind die Konstitutonen und Edikte der Kaiser, s. J. Gaudemet, *Jus et leges*, in «Jura» 1,1950, pp. 223-52. Einige einschlägige *constitutiones* legte Augustin mit der Bitte um Erklärung dem Brief bei (24*, 2); vgl. auch Aug. *s.* 52, 9: ... *causidici habent ... Paulum dictantem iura litigatorum.*

[71] Cl. Lepelley, *Liberté...*, *cit.* pp. 330f. u. ders., in *Augustin, Lettres 1* - 29*, *cit.*, p. 547.

me adiuves etiam corpore absentem, sicut soles adiuvare praesentem. Hieraus mit Sicherheit zu schließen, daß Eustochius nicht in Hippo Regius praktizierte, sondern in einer Stadt, in der Augustin ihn häufig aufgesuchte, am ehesten also in Karthago[72], ist m.E. nicht möglich. Vorstellbar ist ja auch, daß sich Augustinus auf einer Reise befand und aus irgendwelchen Gründen mit seinen Fragen nicht bis zur Rückkehr nach Hippo warten konnte oder daß Eustochius zufällig gerade von Hippo abwesend war. Eine genaue Datierung des Briefs ist nicht möglich[73]. Die hohe soziale Stellung des Eustochius ergibt sich aus der respektvollen Anrede *eximietas* bzw. *eximius*[74].

Dies sind die zehn uns namentlich bekannten in Africa arbeitenden 'Juristen'[75]; denn einer der elf Vorgestellten, Q. Maior (Nr. 9), war offenbar ein Advokat und ist nur wegen der Betonung der *leges* und der *iura* in seiner Tätigkeitsbeschreibung hier in Betracht gezogen worden. Ebenfalls aussondern, wenn auch aus anderen Gründen, müssen wir die Assessoren, d.h. C. Fabius Clodianus (Nr. 2) und C.Pinnius Iustus (Nr. 7)[76], da sie von auswärts

[72] So LIEBS, *cit.*, p. 21.

[73] LIEBS, *cit.* spricht ohne Begründung vom frühen 5. Jh.

[74] Vgl. M.B. O' BRIEN, *Titles of Adress in Christian Latin Epistolography to 543 A.D.*, Diss. Washington 1930, pp. 45f. u. 144. Als Hinweis auf eine "dignité sénatoriale" (vgl. CL. LEPELLEY, in «*IIe colloque international sur l'histoire et l'archéologie de l'Afrique du Nord*», Grenoble, 5.-9.4.1983 = «BCTH» 19B, 1983, Paris 1985, pp. 273-83, hier 277) taugt die Anrede *eximietas tua* (*ep.* 24*,2) allerdings nicht. Generell zum untechnischen Gebrauch von *eximius / eximietas* (ἔξοχος / ἡ ἐξοχή) s. «*Thesaurus Linguae Latinae*» V (1931-1953) col.1491.

[75] Nur erwähnen möchte ich die Grabinschrift *CIL* VIII, 27505 für den 22jährigen Q. Pomponius Fortunatus, gefunden in der Nähe von *Masculula* (Henchir Gergour), ca. 17 km südl. von *Simitthus*; in Z. 6ff. heißt es: *adulescens sobrius, iustus, sanctis et a[e]quis moribus / [in]variatus, ruris peritus, qui in prim(a) aetate maio/rum frugalitati responderet et aequalis inuentus / sit* ... Die *tribus*-Angabe in Z. 2 datiert auf spätestens 1. Hälfte des 3. Jh. (s.o. Anm. 41). In Z. 7 *iuris peritus* zu lesen (vgl. zuletzt LIEBS, *cit.*, p. 6.) ist m. E. unnötig: s. *ILAlg* I 1362, Z.13f.: *agricola bonus*.- Der *iurisconsultus* aus *CIL* VIII, 7059 (= *ILS* 1067, *Cirta*) ist der Senator und 'Respondierjurist' P. Pactumeius Clemens (zu ihm s. KUNKEL, *cit.*, pp. 154ff. u. D. LIEBS, *Nichtliterarische römische Juristen der Kaiserzeit*, in K. LUIG, D. LIEBS (Hg.), *Das Profil des Juristen in der europäischen Tradition. Symposion aus Anlaß des 70. Geb. v. F. Wieacker*, Ebelsbach 1980, pp. 123-98, hier 153ff.), der zwar aus *Cirta* stammte, aber in Rom wirkte. Vergleichbares gilt von Salvius Iulianus aus *Hadrumetum* (zu ihm s. etwa E. BUND, in «ANRW» II 15 (1976) pp. 408-54), der in einer Inschrift aus Pupput (*CIL* VIII, 24094 = *ILS* 8973) wegen seiner *insignis doctrina* (sc. *iuris*) gelobt wird.

[76] Die Assessorentätigkeit des Clodianus ist, wie wir gesehen haben, nicht völlig sicher, jedoch hinreichend wahrscheinlich, um ihn aus dem Kreis der sicheren afrikanischen (= länger in Africa arbeitenden) Juristen auszuschließen. Ein weiterer *assessor* wird (anonym) in dem in den 20er Jahren des 5.Jh. entstandenen Wunderbericht *De miraculis Sancti Stephani* (2, 5, 1; *PL* 41, 852f.; dazu *PCBE, AC*, p. 474, s.v. *Florentius* 6) erwähnt; er beriet um 420 n.Chr. den Prokonsul von Karthago und war bereits ein älterer Mann (*senex*).

kamen und nach ihrer Amtszeit die Provinz in aller Regel auch wieder verließen. Annius Namptoi(vi)us, *magister studiorum* (Nr. 1), und M. Picarius Turranianus, *magister etiam iuris* (Nr. 6), haben eine gewisse Sonderstellung, weil hier regelrechter Rechtsunterricht angedeutet zu sein scheint, worauf am Schluß näher eingegangen werden soll. Zunächst geht es um die restlichen 'Juristen' (Nr. 3, 4, 5, 8, 10 und 11), die alle auf die eine oder andere Art als Experten des Rechts qualifiziert werden.

Für diesen Personenkreis gibt es mehrere Tätigkeitsbeschreibungen aus Africa. Sie stammen alle von Augustinus (354 - 431 n.Chr.), dem Bischof von *Hippo Regius*[77]. Interessant ist zuvor ein Blick auf eine Passage aus der Apologie *Adversus nationes*, geschrieben von Arnobius, einem ehemaligen Rhetor aus *Sicca Veneria*, in der Zeit der diokletianischen Christenverfolgung. Er kämpft hier gegen den Vorwurf, das Christentum sei eine Religion der Unbildung, und betont demgegenüber, unter seinen Glaubensbrüdern befänden sich *tam magnis ingeniis praediti oratores, grammatici, rhetores, consulti iuris, medici, philosophiae etiam secreta rimantes*[78]. Daß das Christentum unter den 'Intellektuellen' dieser Zeit wirklich so verbreitet war, wird man bezweifeln. Wichtiger für uns ist die m.E. erstmalige literarische Bezeugung von *iurisconsultus* = *iurisperitus*. Die Gesellschaft, in der sich die *consulti iuris* hier befinden und ihre Häufung (da es ja selbst unter den zeitgenössischen Christen mehrere davon gegeben haben soll) schließen aus, daß hier besonders privilegierte Elitejuristen gemeint sind. Gleiches trifft auf eine Bemerkung von Arnobs Schüler Laktanz zu, der in seiner Schrift *De mortibus persecutorum* auf die Verfolgung unter Diokletian zurückblickt und dabei eine ganz ähnliche Reihung bildet: *eloquentia extincta, causidici sublati, iure consulti aut relegati aut necati, litterae autem inter malas artes habitae ...* [79].

Augustinus beschäftigt sich, wie gesagt, in seinen Werken des öfteren mit

[77] Zum Thema 'Augustinus und das juristische Leben seiner Zeit' vgl. generell A. Houlou, *Le droit pénal chez Saint Augustin*, in «RD» 52,1974, pp. 5-29; J. Gaudemet, *Le droit romain dans la littérature chrétienne occidentale du III^e^ au V^e^ siècle*, Milano 1978, pp. 127-166 u. S. Poque, *Le langage symbolique dans la prédication d'Augustin d'Hippone. Images heroïques*, Paris 1984, I: *Texte*, pp. 117-150; II: *Notes*, pp. 87ff.

[78] Arnob. *nat.* 2,5. Zu Arnobius u. seinem Werk s. A. Wlosok, in R. Herzog u. P. L.Schmidt (Hg.), *Handbuch der lateinischen Literatur der Antike*, Bd. V: R. Herzog (Hg.), *Restauration und Erneuerung. Die lateinsche Literatur von 284-374 n. Chr.*, München 1989, pp. 365-374 (§569).

[79] Lact. *mort. pers.* 22, 4. Zu Laktanz s. zuletzt A. Wlosok, *cit.*, pp. 375-402 (§570). Ein Zusammenhang zwischen beiden Stellen ist nicht anzunehmen; Laktanz hatte Africa ja vor seiner Konversion und vor der Verfolgung verlassen (zu seiner Berufung nach Nicomedia s. Hier. *vir.ill.* 80), und es ist nicht sicher, ob er jemals erfuhr, daß auch sein Rhetoriklehrer in Africa mittlerweile Christ geworden war.

den *iurisperiti*, und zwar immer mit dem gleichen Ziel: Er will theologische und kirchenpolitische Sachverhalte durch Vergleiche mit allseits bekannten Phänomenen des täglichen Lebens verdeutlichen. Die genaue Beschreibung dieser zeitgenössischen Wirklichkeit ist dabei natürlich unnötig, und die Aussagen sind folglich weniger präzise, als es aus heutiger Perspektive wünschenswert wäre. Dennoch lassen sich einige interessante Aufschlüsse gewinnen. Die relevanten Passagen sollen zunächst kurz vorgestellt werden.

1) Im Jahre 392 verfaßte Augustinus den Traktat *De duabus animabus contra Manichaeos* als Vorbereitung auf die öffentliche Disputation mit dem gelehrten Hipponenser Manichäer Fortunatus[80]. Der im Jahr zuvor zum Priester geweihte Augustinus bringt hier mehrere Beispiele dafür, daß unsere Wertschätzung für irgendetwas nicht unbedingt von der jeweiligen Qualität abhängt. Manche Dinge oder Tätigkeiten sind "an sich" höherwertig als andere, unabhängig von ihrer Ausführung:

Neque enim quia laudo purgatissimum plumbum, ob hoc illud vituperando auro pluris aestimo. ... Improbo iurisconsultum multas leges ignorantem, sed eum tamen probatissimo sutori sic praefero, ut ne comparandum quidem putem. At istum laudo, quod suae artis peritissimum sit; illum autem, quod suam professionem minus impleat, iure reprehendo[81].

2) Dieser Vergleich taucht drei Jahre später in einer Psalmenauslegung noch einmal auf. Zunächst wird das Beispiel der Metalle angeführt, dann das von Pferd und Mensch: *Item dicis equum optimum, et hominem pessimum; tamen equo laudato praeponis hominem vituperatum. Si enim interrogeris ex his duobus quid sit melius, responsurus es: Homo: non meritis, sed natura. In artibus dicis optimum sutorem, verbi gratiam, et reprehendis aliquem iurisperitum, quod multas leges ignoret. Sutorem laudasti, iurisperitum reprehendisti; ex his tamen duobus quaere, quis sit melior: imperitior iurisperitus sutori praeponitur*[82].

[80] Vgl. C.P. Mayer, *Die antimanichäischen Schriften Augustins*, in «Augustinianum» 14, 1974, pp. 277-313, hier 291-94.

[81] Aug. *duab.an.* 5,5 (*CSEL*, Bd. 21,1, p. 56, 3-9): "Denn weil ich (etwa) ein äußerst reines Blei lobe, werte ich es deshalb nicht höher als tadelnswertes (sc. unreines, Verf.) Gold. ... Einen Rechtsberater, der viele Gesetze nicht kennt, kritisiere ich, ziehe ihn aber doch dem fähigsten Schuster derart vor, daß ich ihn nicht einmal für vergleichbar halte. Dennoch aber lobe ich diesen (sc. den Schuster, Verf.), weil er (nämlich) seine Kunst bestens versteht; jenen dagegen (sc. den Juristen, Verf.) tadele ich zurecht, weil er sich in seinem Fach zu wenig auskennt."

[82] Aug. *en.Ps.* 145, 4 (*CCL*, Bd. 40, p. 2107, 30-37; zur Datierung s. *CCL* Bd. 38, p. XV): "Ebenso bezeichnest du (etwa) ein Pferd als sehr gut und einen Menschen als sehr schlecht. Wenn

3) Der Dialog *De quantitate animae* ist zwar nicht in Africa entstanden, sondern während Augustins zweitem Romaufenthalt im Jahre 388 n.Chr. [83]. Er und sein Gesprächspartner Evodius, der spätere Bischof von *Uzalis*, stammen jedoch aus Africa [84] und haben im Wesentlichen hier auch gelebt. Sehr viel Raum nehmen in dieser Schrift Bemühungen um eine theoretische Beschreibung der Sinneswahrnehmung ein. Augustin stellt eine Definition auf, um sie dann selbst wieder anzugreifen. Sein Ziel ist es, sie dadurch 'widerstandfähig' zu machen. Evodius erkennt diese Taktik zunächst nicht und stellt ihn deshalb ziemlich ratlos zu Rede: *'Quid ergo agemus? Patierisne illam de iudicio ita discedere? Quanquam enim ego ei defensionem qualem potui praebuerim, tu tamen ipsam litis formulam, quae nos decepit, composuisti. Et ego quidem tametsi obtinere non potui, bona fide adfui, quod mihi satis est. Tu vero, si praevariacationis arguaris, quid facias, a quo et producta est, ut iurgaret audenter, et oppugnata ut turpiter cederet?'* (Aug.:) *'Numquidnam est hic quisquam iudex, a quo huic vel mihi metuendum est? Ego te privatim quasi adhibitus iurisconsultus instruendi causa refellere uolui, ut cum ad iudicium ventum fuerit, paratus assistas'* [85].

Hintergrund dieses Vergleichs sind zwei Phänomene aus dem Prozeßwesen, die miteinander in Beziehung gesetzt werden: Das eine ist der sog. Formularprozeß, eine Form des Zivilprozesses, die Gaius (der Jurist des zweiten Jahrhunderts) als *litigare per concepta verba, id est per formulas*

du nämlich gefragt würdest, was von beiden besser sei, würdest du antworten: der Mensch, nicht auf Grund seiner Verdienste, sondern auf Grund seiner Natur. Bei den Berufen nennst du z.B. einen Schuster hervorragend und tadelst einen Rechtsberater, wenn der viele Gesetze nicht kennt. Den Schuster hast du gelobt, den Rechtskundigen getadelt. Frage dennoch einmal, wer von den beiden höherwertig ist: Der Gesetzeskundige wird trotz seiner Unkenntnis dem (sc. kundigen) Schuster vorgezogen."

[83] S. zuletzt K.-H. Lütke, in «Augustinus-Lexikon» I (1986-1994) pp. 350-56, s.v. *Animae, de quantitate.*

[84] Evodius (s. *PCBE, AC*, pp. 377-73, s.v.) kam ebenso wie Augustinus aus *Thagaste*: Aug. *conf.* 9, 8, 17.

[85] Aug. *an.quant.* 29, 57 (*CSEL*, Bd. 89, p. 204, 9-19): "Was wollen wir also tun? Willst du etwa zulassen, daß sie (sc. unsere Definition) derartig (geschlagen) aus dem Gerichtsverfahren geht? Ich habe sie zwar, so gut ich konnte, verteidigt, du warst es aber, der diese Streitformel, die uns getäuscht hat, aufgestellt hat.Obwohl ich sie für meine Person nicht halten konnte, habe ich ihr doch guten Glaubens beigestanden, und das ist mir genug. Du aber, was willst du tun, wenn du der Pflichtverletzung angeklagt wirst, da du sie zunächst vorgeführt hast, auf daß sie kühn den Prozeß beginne, und dann so angegriffen hast, daß sie nach schimpflicher Niederlage weichen mußte. (Aug.): Gibt es hier denn irgendeinen Richter, vor dem sie oder ich Furcht haben müßte? Ich wollte dich nur wie ein privat hinzugezogener Rechtsberater widerlegen, um dich zu unterrichten, damit du ihr, wenn es vor Gericht geht, (gut) vorbereitet beistehen kannst."

bezeichnet[86]: Nach einer Verhandlung mit den Parteien erließ der Prätor ein Dekret, in welchem Sinne der Richter den Sachverhalt zu untersuchen habe, d.h. in welchem Fall er der Klage stattzugeben und in welchem er sie abzulehnen habe. Auf dieses Verfahren *in iure* folgte dann das *apud iudicem*, d.h. vor dem Richter, das auf der Basis der festgelegten "Streitformel" stattfand[87]. Evodius vergleicht nun die strittige Definition der Sinneswahrnehmung mit einer solchen Formel. Es handelt sich dabei offensichtlich um eine literarische Reminiszenz ohne realen Hintergrund; die letzten Reste der prätorischen Ziviljurisdiktion sind ja im dritten Jahrhundert verschwunden. Gleichzeitig wird an dieser Stelle des Dialogs die in Frage stehende *formula* jedoch wie eine Prozeßpartei behandelt, und hier schimmert die zeitgenössische Wirklichkeit durch: Evodius hält seinem Gesprächspartner vor, er habe sich als Anwalt der *praevaricatio* schuldig gemacht, des Parteienverrats[88]. Während er selbst sich gutgläubig bemüht habe, die Definition zu verteidigen, habe Augustin sie zunächst aufgestellt, d.h. seinen Klienten in den Prozeß geschickt, dort aber plötzlich gegen sie gesprochen und sie damit zu Fall gebracht. Augustinus verteidigt sich nun, indem er im Bild bleibt: Soweit sei die Sache ja noch gar nicht gediehen, nirgends sei ein Richter, es handele sich vielmehr um die Phase vor dem Prozeß. Er selbst fungiere hier als ein von Evodius, dem Advokaten der Partei (d.h. der Definitionsformel), um Rat gefragter *iurisconsultus*, der nun ganz privat (*privatim*) mögliche juristische Gegenargumente nenne, damit Evodius sich darauf einrichten und seinen Klienten im Prozeß desto besser verteidigen könne.

4) Den hier deutlichen Unterschied zwischen Rechtsanwalt und Rechtsberater bringt Augustin in einem Brief (413/14 n.Chr.) an den *vicarius Africae* Macedonius auf eine knappe Formel. Hintergrund ist die Frage nach der Berechtigung bischöflicher Intervention zugunsten Schuldiger und des näheren die Überlegung, daß es für die Rechtsmäßigkeit einer Leistung unerheblich ist, ob sie freiwillig oder unfreiwillig erfolgt: *Nam plerique nec medico volunt reddere honorem suum nec operario mercedem, nec tamen haec qui ab invitis accipiunt, per iniuriam accipiunt ... Sed non ideo debet iudex vendere iustum*

[86] Caius *inst.* 4, 30.

[87] S. etwa W. Kunkel, *Rechtsgeschichte, cit.* (Anm.31), pp. 83ff. Der Begriff 'Formularprozeß' ist insofern mißverständlich, als die entscheidende Änderung gegenüber der älteren Form des Zivilprozesses nicht in der Prozeßformel lag, sondern in der relativen Unabhängigkeit des Magistrats bei ihrer Aufstellung.

[88] Vgl. *Dig.* 47,15.

iudicium aut testis verum testimonium, quia vendit advocatus iustum patrocinium et iurisperitus iustum consilium[89].

Gut vergleichbar ist hier eine Stelle aus Augustins *Confessiones*. Er beschreibt dort die Situation seines Freundes und Schülers Alypius, der mehrere Jahre vor ihm von Karthago nach Rom übergesiedelt war, um hier auf Geheiß seiner Eltern ein Rechtsstudium aufzunehmen. Dort wurde er dann auch tatsächlich *assessor* beim *comes largitionum Italiciarum* und in zwei anderen Behörden. Als Augustin 383 n.Chr. nach Rom kam, traf er ihn hier wieder[90]. Ein knappes Jahr später gingen sie zusammen nach Mailand, wo Alypius die Tätigkeit eines *iurisperitus* aufnehmen wollte. Die Situation kurz vor der Krise im Sommer 386 beschreibt Augustinus dann so: *Mecum erat Alypius otiosus ab opere iurisperitorum post assessionem tertiam, exspectans, quibus iterum consilium venderet, sicut ego vendebam dicendi facultatem*[91].

5) In einer vor allem gegen die Donatisten gerichteten Predigt über den Propheten Ezechiel (Kapitel 34) kommt Augustinus auf den in Vers 25 beschriebenen Friedensbund Gottes mit den Menschen (*testamentum pacis*) zu sprechen und auf den mangelnden Eifer der Haeretiker für dieses 'Testament'. Er stellt ihn ihrer Sorge um ihr eigenes Testament gegenüber. Hintergrund ist ein kaiserliches Gesetz vom Februar 405 n.Chr., das Häretikern und Donatisten die Testierfähigkeit nahm[92]. Augustinus stellt seiner Gemeinde in *Hippo* vor Augen, welche Anstrengungen die Häretiker (besonders die Donatisten) unternehmen, um bei der Abfassung ihres Testaments die kaiserliche Gesetzgebung

[89] Aug. *ep.* 153, 6, 23 (*CSEL*, Bd. 44, p. 423, 2-7): "Denn die meisten wollen weder dem Arzt sein Honorar noch dem Arbeiter seinen Lohn geben, und dennoch empfangen diese ihre Vergütung, die sie von Unwilligen erhalten, nicht zu Unrecht ... Aber weil der Advokat eine gerechte Vertretung verkauft und der Rechtsberater einen gerechten Rat, darf der Richter kein gerechtes Urteil verkaufen und der Zeuge kein gerechtes Zeugnis..."- Zu Macedonius s. *PCBE, AC*, pp. 659-661, s.v. (Anm. 24 zur Datierung) und F. Morgenstern, *Die Briefpartner des Augustinus von Hippo*, Bochum 1993, p. 107.

[90] Aug. *conf.* 6, 8, 13 und 6, 10, 16. Generell zu Alypius s. *PCBE*, AC, pp. 53-65, s.v. Zu seiner Schulzeit in Karthago und zur Chronologie der Ereignisse s. Vössing, *cit.*, pp. 298f. (Lit.).

[91] Aug. *conf.* 8,6,13; *opus iurisperitorum* bezieht sich, wie das *iterum* zeigt, sowohl auf die Zeit als Assessor (in Rom) als auch auf die Tätigkeit als privater Rechtsberater, die Alypius in der beschriebenen Zeit mangels Aufträgen gerade nicht ausübte.

[92] *C. Th.* 16, 6, 4. Dieses Datum ist der entscheidende Anhaltspunkt für eine Datierung von Aug. *s.* 46 und 47 (die von Liebs, *cit.*, p. 116, Anm.3 angeführten Gesetze beziehen sich dagegen weder speziell auf Donatisten, noch auf Africa; auch Aug. *c.ep.Parm.* 1, 12, 19 (400 n.Chr.) spricht nur von *iussiones generales*); einen Überblick über die verschiedenen Datierungsvorschläge bietet P.-P. Verbraken, *Études critiques sur les sermons authentiques de saint Augustin*, Steenbrugis 1976, p. 64; die einzig sicheren Anhaltspunkte sind die Eckdaten 405 und 411 n. Chr., s. A.-M. La Bonnadière, *Recherches de chronologie augustinienne*, Paris 1965, pp. 22-24.

zu unterlaufen: *Vigilate haeretici, audite a pastore testamentum pacis, venite ad pacem. Irascimini christianis imperatoribus, quia testamenta vestra valere noluerunt ... Quid est? ... Dolor iste admonitio est, nondum damnatio ... Quot iurisperitos consulis, quantas fraudes, ut stet testamentum tuum contra ipsam legem imperatoris, inquiris? De proximo tibi respondet deus: noli fraudes quaerere, noli caluminiosas formulas aucupari. Vis stare testamentum tuum? Stet in te meum!*[93]

6) In eine seiner Predigten über das Johannesevangelium, gehalten 406/407 n.Chr. in *Hippo*, erläutert Augustinus vor einer zahlreichen Gemeinde[94], was es bedeute, daß Jesus in Joh. 1,38 als Lehrer (Rabbi) bezeichnet wird. Er bezieht dies auf das Gesetz, genauer die Zehn Gebote[95], die Jesus Christus auf neue Art lehre. Er sei *magister legis* und *dator legis* in einem, und das Neue an seinem Unterricht sei die Barmherzigkeit[96].

Noli timere, ne implere legem non possis, fuge ad misericordiam. Si multum est ad te, legem implere, utere pacto illo, utere chirographo, utere precibus, quas tibi constituit et composuit iurisperitus caelestis[97]. Hier

[93] Aug. *s.* 47, 13, 22 (*CCL* 41, p. 595, 715-18, 720-21 und p. 596, 741-46): "Wacht auf, ihr Häretiker, und hört von (unserem) Hirten das Testament des Friedens. Kommt zum Frieden! Ihr zürnt den christlichen Kaisern, weil sie nicht wollen, das eure Testamente Gültigkeit haben. ... Was bedeutet diese Maßnahme? ... Der Schmerz darüber ist eine Mahnung und noch nicht die Verdammung. ... Wie viele Rechtskundige fragst du um Rat, zu wie großen Betrügereien greifst du nicht, damit dein Testament entgegen dem einschlägigen kaiserlichen Gesetz Gültigkeit hat? Darauf antwortet Gott dir: Greife nicht zu Betrügereien, strebe nicht nach ausgetüftelten Rechtsformeln (sc. im Testament). Du willst, daß dein Testament Bestand hat? Möge meines für dich Bestand haben!"

[94] Aug. *Io.eu.tr.* 7, 1 (CCL 36, p. 67, 1-2): *Congaudemus frequentiae vestrae, quia ultra quam sperare potuimus alacriter convenistis.* Eine französische Übersetzung der Predigt bietet F. Berrouard in der *«Bibliothèque Augustinienne»*, t. 71: *Homélies sur l'Evangile de Saint Jean, I-XVI*, Paris 1969. Zur Datierung (zwischen Dez. 406 und Juni 407, wie überhaupt Aug. *Io.eu.tr.* 1-16, *ep. Io.tr.* 1-10 und Aug. *en.Ps.* 119-133) s. La Bonnadière, *cit.*, pp. 19-53, bes. 43-50 u. Berrouard, *cit.*, pp. 29-36. La Bonnadières Versuch, das Datum auf den 24.3.407 festzusetzen (*cit.*, pp. 48-50), wird von Berrouard (*cit.*, pp. 36 u. 886) m.E. zu Recht skeptisch beurteilt.

[95] ... und zwar mittels einer für die antike Exegese typischen allegorischen Assoziation: Daß Jesus "um die zehnte Stunde" (Joh. 1,38f.) mit "Rabbi" angesprochen wurde, deute auf den Dekalog.

[96] Aug. *Io.eu.tr.* 7, 10 (*CCL* 36, p. 72, 1-20); generell zur Interpretation vgl. S. Poque, *Le Christ "iurisperitus" et la procédure "per rescriptum" dans la prédication d'Augustin d'Hippone*, in «RD» 57,1979, pp. 331-44.

[97] Aug. *Io.eu.tr.* 7, 10. (*CCL* 36, p. 72, 21 - 24): "Fürchte nicht, das Gesetz nicht erfüllen zu können; nimm deine Zuflucht zur Barmherzigkeit. Wenn es zuviel für dich ist, das Gesetz zu erfüllen, gebrauche den Schuldvertrag, die Schuldurkunde, das Bittgesuch, das der himmliche Rechtsberater (sc. Jesus Christus, Verf.) für dich konzipiert und aufgesetzt hat."

schließt der Prediger also ein zweites Bild an, bzw. präzisiert den begonnenen Vergleich; aus dem Rechtslehrer wird dabei ein Rechtsberater (*iurisperitus*), der Schriftstücke aufzusetzen hilft. Sie werden *pactum*, *chirographum* und *preces* genannt. *Pactum* und *chirographum* könnten zwar auch den allgemeinen Sinn 'Vertrag' und 'handschriftliche Aufzeichnung' haben, daß hier dennoch die konkreten Bedeutungen 'Schuldvertrag' und 'Schuldurkunde' gemeint sind, ergibt sich m.E. aus dem Folgenden (s.u.).

Zunächst wendet sich der Prediger jedoch assoziativ dem Begriff *preces* zu. Hintergrund ist dabei der sog. Reskriptprozeß, ein ziviles Gerichtsverfahren, das sich erst seit der Mitte des zweiten Jahrhunderts entwickelte. Um die Bestechlichkeit der zuständigen Richter (s.o.) zu vermeiden, konnte sich der Kläger mit einem förmlichen Gesuch (*preces, supplicatio*) an den Kaiser wenden und um ein Rechtsgutachten über den geschilderten Sachverhalt bitten. Erhielt er ein entsprechendes *rescriptum*, war der Richter an diese juristische Beurteilung gebunden, falls die Beweisaufnahme nicht ergab, daß der Kläger beim Kaiser falsche Voraussetzungen geltend gemacht hatte[98]. Im Extremfall konnte der Täuschungsversuch eines Antragstellers bestraft werden[99].

Qui enim habent causam et volunt supplicare imperatori, quaerunt aliquem scholasticum iurisperitum, a quo sibi preces componantur, ne forte, si aliter petierint quam oportet, non solum non impretent, quae petunt, sed et poenam pro beneficio consequantur. Cum ergo quaererent supplicare apostoli, et non invenirent quomodo adirent imperatorem Deum, dixerunt Christo: 'Domine, doce nos orare'; hoc est: 'Iurisperite noster, assessor, immo consessor Dei, compone nobis preces'. Et docuit Dominus de libro iuris caelestis, docuit quomodo orarent: 'Dimitte nobis debita nostra, sicut et nos dimittimus debitoribus nostris'. Si non secundum legem petieris, reus eris. Contremescis imperatorem factus reus? Offer sacrificium humilitatis, offer sacrificium misericordiae, dic in precibus 'Dimitte mihi, quoniam et ego dimitto'. Sed si dicis, fac[100].

[98] Hinsichtlich des Ausschlusses des Richters von der rechtlichen Würdigung liegt hier also eine Parallele zum prätorischen Formularprozeß (s.o.) vor. Zum Reskriptprozeß s. E. Andt, *La procédure par rescrit*, Paris 1920; Kaser, *cit.* (Anm. 6), pp. 520-23 u. G. Wesener, in *RE* S X (1965) col.865-871 s.v. *Reskriptprozeß*; S. Poque, *cit.*

[99] Vgl. *C.J.* 1, 22, 5 (426 n.Chr.).

[100] Aug. *Io.eu.tr.* 7, 11 (*CCL* 36, p. 72f., 1-15): "Wer nämlich einen Rechtsfall hat und an den Kaiser eine Bittschrift (sc. um ein Reskript, Verf.) richten will, geht zu einem rechtskundigen Anwalt, um sich von ihm das Gesuch aufsetzen zu lassen, damit er nicht, falls er in anderer Weise gebeten hat, als es nötig ist, nicht nur nicht bekommt, was er erstrebt, sondern auch noch statt der Gewährung der Bitte Bestrafung erhält. Als die Apostel also ein Bittgesuch stellen wollten und

Für die Übersetzung ergibt sich hier eine Schwierigkeit. Welchen Sinn hat *scholasticus iurisperitus*? Was ist Substantiv, was Adjektiv? Da wenig später nur noch vom *iurisperitus* gesprochen wird, scheint es nahe zu liegen, daß auch hier ein Rechtskundiger gemeint ist und daß *scholasticus* irgendeine zusätzliche Kennzeichnung darstellt[101]. Die Wortstellung spricht aber eher dagegen, und es ist gut vorstellbar, daß man sich zu Vorbereitung eines Reskriptprozesses an einen Advokaten (auch dies ist ja eine mögliche Bedeutung von *scholasticus*[102]) wandte. Denn für den eigentlichen Prozeß mußte ja in jedem Fall ein Anwalt hinzugezogen werden[103], der am jeweiligen Gerichtshof (etwa dem des Prokonsuls in Karthago) zugelassen war[104]. Wenn man also einen *scholasticus* fand, der die Zusatzqualifikation *iurisperitus* hatte, konnte man die Aufwendungen für das ohnehin außerordentlich kostspielige Verfahren[105] senken. Daß wenig später von Christus als unserem *iurisperitus* die Rede ist, spricht nicht gegen diese Interpretation. Er wird ja im selben Satz auch *assessor* genannt. Die Bilder wechseln also schnell.

Der Vergleich mit einem Reskriptprozeß wird dann weiter ausgesponnen: *In foro*, d.h. im weltlichen (Reskript-)Prozeß, erhalte der, der bei seinem Gesuch falsche Angaben gemacht habe, zwar vom Kaiser unter Umständen eine Antwort (*rescriptum*), habe aber keinen Vorteil (*beneficium rescripti*) davon. Der Kaiser lasse sich als irrtumsfähiger Mensch vielleicht täuschen;

nicht wußten, wie sie den göttlichen Kaiser angehen sollten, sprachen sie zu Christus: 'Herr, lehre uns beten'; das heißt: 'Du, unser Rechtsberater, du Beisitzer, der du sogar Richterkollege Gottes bist, verfaße für uns einen Antrag'. Und der Herr lehrte aus dem Buch des himmlischen Rechts, er lehrte, wie sie beten sollten; und mit dieser seiner Belehrung stellte er eine Bedingung: 'Erlaß uns unsere Schulden, wie auch wir sie unseren Schuldnern erlassen' [Luk. 11,1-4, Verf.]. Wenn du nicht dem Gesetz entsprechend deine Bittschrift verfaßt hast, wirst du angeklagt. Du zitterst vor dem Kaiser, wenn du zum Angeklagten wirst? Bringe das Opfer der Demut, bringe das Opfer der Barmherzigkeit, und sprich diese Bitte: 'Verzeih mir, da auch ich ja verzeihe'. Aber wenn du dies sagst, tu es auch!"

[101] POQUE, *cit.*, p. 341 spricht von einer "réduplication" und übersetzt mit "*iurisperitus compétent*" (333; ähnlich schon BERROUARD, *cit.*, p. 429: "juriste habile"). Denken könnte man auch an die Bedeutung 'in der Rhetorikschule ausgebildet' (s. AUG. *conf.* 5, 8, 14; 6, 9, 14; 6, 11, 18; 9, 5, 13 und *ep.* 118, 1, 2; vgl. auch AUG. *en Ps.* 44, 3); doch warum sollten zur Abfassung eines förmlichen Gesuches besondere rhetorische Finessen nötig sein?

[102] Beispiele aus dem 4.Jh.: *C.Th.* 8, 10, 2 u. *CIL* VIII, 17896, 2. Zur Wortgeschichte dieses griechischen Lehnwortes s. E. MANUWALD, *Σχόλη und Σχολαστικός vom Altertum bis zur Gegenwart*, Diss. Freiburg 1923 sowie A. CLAUS, Ὁ Σχολαστικός, Diss. Köln 1965 (der unseren *scholasticus iurisperitus* etwas mißverständlich als "einen rhetorisch geschulten Kautelarjuristen oder Anwalt" und Augustinus fälschlich als ehemaligen Anwalt (p. 52) bezeichnet).

[103] S.u. Text Nr. 7.

[104] Vgl. A. CHASTAGNOL, *L'empereur Julien et les avocats de Numidie*, in «Ant.Afr.» 14, 1979, pp. 225-35.

[105] Vgl. Z. VÉGH, in *KlP* IV (1975) col.1382, s.v. *Reskriptpozeß*.

wenn der Kläger aber mit seinem Reskript in den Prozeß gehe, werde er von seinem Gegner (*adversarius*)[106] widerlegt und der Lüge überführt. Sachlich falsche Einlassungen gegenüber dem himmlischen Kaiser seien noch weniger ratsam. Anders als im *ius forense* erhalte nämlich derjenige, der diesen hintergehen wolle, nicht einmal ein Reskript, da er versucht habe, die Wahrheit selbst zu belügen; auch habe er nicht die Möglichkeit, an ein höheres Gericht zu appellieren[107].

Kapitel 11 ist also ganz durch die Parallelen zu dieser Prozeßform bestimmt. Dennoch darf die Passage nicht als Allegorie verstanden werden, in der die einzelnen Teile genau aufeinander abgestimmt sind. Denn zuerst ist Christus der Rechtsberater, steht also auf der Seite des Klägers, und Gott ist der rechtsgutachtende Kaiser; dann ist Christus ein *assessor*, berät also den Richter; Gott ist somit zum Richter geworden. Schließlich wird Christus in einer Steigerung auch als *consessor* bezeichnet[108], womit eine gleichberechtigte Stellung ausgedrückt ist[109]. Christus ist nun also 'Mitrichter'. Der Hintergrund dieser Abfolge von Metaphern ist hier und an vergleichbaren Stellen (s. besonders Text 11) das Glaubensbekenntnis (*symbolum*): das *sedet ad dexteram patris* evoziert den Assessor, das *venturus est iudicare* den Richter[110].

[106] Daß mit der ganzen Passage auf einen Prozeß um den Erlaß von Steuerschulden angespielt wird (s. Poque, *cit.*, p. 339) ist eine ansprechende Vermutung; der *adversarius* wäre dann der *advocatus* (oder *patronus*) *fisci*; vgl. M. Avon, *Les avocats du fisc dans le monde romain*, Thèse dactyl. Aix-en-Provence 1972. Jedenfalls entspräche diese Situation am besten der des um Erlaß von *peccata* bittenden Christen.

[107] Aug. *Io.eu.tr.* 7, 11 (*CCL* 36, p. 73, 15-28). *Quid enim facturus es, quo iturus es, si mentitus fueris in precibus* [sc. vor dem himmlichen Kaiser] (p. 73, 15f.) wird von Poque, *cit.*, p. 338 zu Recht auf die im weltlichen Verfahren mögliche Appellation bezogen.

[108] Die Steigerung durch *immo* macht es unmöglich, in *consessor* hier ein Synonym von *assessor* zu sehen (so der «*Thesaurus Linguae Latinae*» IV (1909), col.423 s.v. *consessor*).

[109] *Consessor* (eigentlich = "der auf derselben Bank sitzt", besonders bei Schauspielen, und der insofern gleichrangig ist: s. z.B. Liv. 34, 54, 7; Val. Max 1, 7, 8 u. Mart. 1,26,3) wurde auch von Augustins Zeitgenossen in metaphorischem Sinn für die trinitarische Gleichheit gebraucht, s. Maximin. *c. Ambr.* 129 (Kauffmann): *vestros omnipotentes deos credendos dixisti ... tres cooperarios, tres consessores.*

[110] 'Christus der kommende Richter' ist ein häufiges Bild in den Predigten Augustins, s. Poque, *Le langage* (Anm.77), p. 122f., das meist mit dem Zusatz verbunden ist, daß er nicht nur Richter ist, sondern zuvor (etwa als Rechtsberater oder Advokat) auf der Seite der zu Richtenden stand, die ihn also als Richter nicht zu fürchten brauchten: s. z.B. Aug. *s.Guelf.* 1, 6 (PLS 2, p. 540): *Si haberes causam apud aliquem iudicem agendam, et instrueres advocatum, esses susceptus ab advocato, ageret causam tuam sicut posset; et si non illam finisset, et audires illum iudicem venturum, quantum gauderes, quia ipse potuit esse iudex tuus, qui fuit paulo ante advocatus tuus? Et modo ipse pro nobis orat, ipse pro nobis interpellat; advocatum eum habemus, et iudicem timemus?* Derselbe Vergleich taucht auch in Aug. *en.Ps.* 66,7 und *s.* 213,5 auf, ein ähnlicher in Aug. *s.Guelf.* 29,1; Aug. *s.* 103,3 und *s.* 104,2.

Dieser mehrmalige Perspektivenwechsel zeigt, daß es dem Kirchenvater hier nicht um die genaue Entsprechung von Prozeßform und Bittgebet des Sünders geht. Im Zentrum steht vielmehr die fünfte Bitte des Vaterunsers, deren Sinn den Zuhörern durch verschiedene Vergleiche aus dem Rechtsleben eindringlich vor Augen geführt werden soll. Es ist deshalb keineswegs davon auszugehen, daß auch die juristischen Termini aus Kapitel 10 dem Reskriptprozeß entnommen sind [111]. Ausgangspunkt war ja die Angst des Adressaten, eine Norm nicht erfüllen zu können, und Augustinus rät ihm, zur Barmherzigkeit Zuflucht zu nehmen, und zwar mit Hilfe des *pactum*, des *chirographum* und der *preces*, die ihm Christus an die Hand gegeben habe. Über das Stichwort *preces* und seine spezielle Bedeutung kommt der Prediger dann auf den Reskriptprozeß und damit auf die Notwendigkeit, in der Aussage *sicut et nos dimittimus* auch wahrhaftig zu sein. Für die Begriffe *pactum* und *chirographum* dagegen gibt der Reskriptprozeß m.E. nichts her [112]. Hier ist vielmehr die Sphäre der zivilrechtlichen Verträge angesprochen. *Pactum* hieß in diesem Zusammenhang generell ein Schuldvertrag, und im spezielleren Sinn konnte hiermit ein Austauschvertrag bezeichnet werden, auf Grund dessen eine bestimmte Leistung in Erwartung einer Gegenleistung erbracht werden mußte [113]. In ähnliche Richtung weist auch der Begriff *chirographum*: so wurde das beurkundete Schuldversprechen genannt [114]. Der Sinn dieser Vergleiche ist klar: Christus hat dem Sünder mit der Formel *Dimitte nobis debita nostra, sicut et nos dimittimus debitoribus nostris* wie ein echter Rechtsberater einen Schuldvertrag bzw. eine Schuldurkunde aufgesetzt, die dieser jetzt nur noch in Anwendung bringen (*uti*) muß.

7) Der Vergleich zwischen der von Jesus gelehrten fünften Bitte des Vaterunsers und den von einem Rechtsberater konzipierten *preces* zieht sich

[111] So Poque, *Le Christ ...*, *cit.* (Anm.96), pp. 332ff.

[112] Poque, *cit.*, p. 337 versucht, sie als Ausdrücke für das kaiserliche Reskript zu erklären, das üblicherweise auf dem Original (*chirographum*) der Bittschrift erfolgte und wegen seiner Rechtsverbindlichkeit auch *pactum* genannt worden wäre. Dies ist jedoch schon deshalb hinfällig, weil die Reskripte in nachklassischer Zeit nicht mehr als *subscriptiones* auf die Anfrage selbst gesetzt wurden, sondern als selbständige Texte verschickt wurden (s. M. Kaser, *cit.* (Anm. 6), p. 521, Anm.10). Außerdem fordert Augustinus ja nur dazu auf, die bewußte Bitte an den Kaiser (Gott) zu richten. Hier schon von einer Antwort zu sprechen, würde den Sinn der Passage empfindlich stören!

[113] M. Kaser, *Das römische Privatrecht, II: Die nachklassischen Entwicklungen*, München 1975, pp. 362ff.

[114] Kaser, *cit.*, 377. Der Begriff wurde schon von Paulus (*Kol.* 2,14) als Vergleich gebraucht (vgl.a. Ambr. *off.* 2,2,51; Aug. *en.Ps.* 109,1 u. 144,17).

durch die gesamte Homiletik Augustins. In einer Predigt in der Cypriansbasilika Karthagos (nach 422 n.Chr.)[115] heißt es:

Preces istas iurisperitus caelestis dictavit. Non te fallit. Secundum caeleste ius posce, dic: 'Dimitte, sicut et nos dimittimus'. Et fac quod dicis. Qui mentitur in precibus, beneficio caret. Qui mentitur in precibus, et perdit causam et invenit poenam. Et si aliquis imperatori mentitur, cum venerit, convincitur quia mentitur; quando autem tu orando mentiris, in ipsa oratione convinceris. Non enim deus, ut te convincat, testes ad te quaerit. Qui tibi dictavit preces, advocatus est tuus; si mentiris, testis est tuus; si non te corrigis, iudex est tuus. Ergo et dic et fac: quia si non dicis, contra ius petendo non impetras; si autem dicis et non facis, etiam mendacii reus eris[116].

Neu sind hier die weiteren Rollen Jesu: er ist (wieder im Rahmen des Reskriptprozesses) auch der Rechtsbeistand (*advocatus*)[117], und wenn das *sicut et nos...* gelogen war, ist er der Zeuge (*testis*) für diese Unwahrheit.

In fünf weiteren Predigten taucht der in Frage stehende Vergleich in verkürzter Form auf:

8) in der Psalmenauslegung zu Psalm 54[118],

9) in der Psalmenauslegung zu Psalm 129[119],

10) in der ersten Psalmenauslegung zu Psalm 103[120],

[115] Sie wurde ediert von P.-P. VERBRAKEN, *Le sermon CXIV de saint Augustin sur le pardon des offenses et le pastiche du "Florilegium Casiense"*, in «RBen» 73,1963, pp. 25-32. Die Datierung ergibt sich aus der Anwesenheit des *comes* Bonifatius; zu ihm s. *PCBE, AC*, pp. 152-155, s.v. *Bonifatius* 13 (p. 153 zur Datierung) und MORGENSTERN, *cit.*, pp. 110-12.

[116] AUG. *s.* 114, 5 (VERBRAKEN, *cit.*, p. 27, 84-93): "Diese Bitte [sc. "Vergib uns..."; Verf.] hat uns der himmliche Rechtsexperte diktiert. Auf ihn ist Verlaß. Fordere entsprechend dem himmlichen Gesetz, und sprich: 'Vergib, so wie auch wir vergeben'. Und tu, was du sagst! Wer in einem Bittgesuch lügt, erlangt keinen Vorteil. Wer in einem Bittgesuch lügt, verliert den Prozeß und wird (sogar) bestraft. Und wer den Kaiser belügt, wird, wenn es (zur Gerichtsverhandlung) kommt, der Lüge überführt; wenn du aber beim Beten lügst, wirst Du (schon) während des Gebetes überführt. Denn Gott braucht, um dich zu überführen, keine Zeugen gegen dich. Der, der dir die Bitte diktiert hat, ist dein Rechtsbeistand; wenn du lügst, ist er der Zeuge gegen dich; wenn du dich nicht besserst, wird er dein Richter sein. Also sprich (diese Bitte) und handle (danach): wenn du (diese Bitte) nämlich nicht sprichst, wirst du mit einem rechtswidrigen Gesuch nichts erreichen; wenn du sie aber sprichst und nicht danach handelst, wirst du sogar der Lüge angeklagt werden." Das *cum venerit* ist nicht in allen Handschriften zu finden und in einer (γ) durch *allegari* ergänzt, was den Sinn des Satzes zweifellos trifft; denn der *si*-Satz muß den Einsatz des Reskripts vor Gericht ausdrücken und nicht das Kommen des Kaisers (s.o. zu Text Nr. 6).

[117] Das Bild von Jesus als unserem Anwalt findet sich auch in anderen Predigten Augustins, s. die Beispiele in Anm.110.

[118] AUG. *en.Ps.* 54,14 (*CCL*, Bd. 39, p. 667, 23-33).

[119] AUG. *en.Ps.* 129,4 (*CCL*, Bd. 40, p. 1893, 36f.).

[120] AUG. *en.Ps.* 103, s.1,19 (*CCL*, Bd. 40, p. 1491, 36 - p. 1491, 48).

11) in einer vor Taufbewerbern gehaltenen Predigt über das Vaterunser [121] und,

12) in der Psalmenauslegung zu Psalm 142 [122].

Auch in diesen fünf Predigten ist im Zusammenhang mit der fünften Bitte des Vaterunsers vom himmlischen *iurisperitus* die Rede, der für uns *preces* formuliert habe, ohne die wir das Erbetene nicht erlangen könnten, deren implizite Bedingung jedoch zuvor erfüllt sein müsse. Zwei Texte spielen zudem auf die Rollenvielfalt Jesu an: außer *iurisperitus* sei er unser *advocatus*, der *assessor* des Richters und der Richter selbst (8 und 11). Zwei Texte beschreiben Jesu Lehre als die Tätigkeit eines *magister* (10 und 11).

Für die Charakteristik des afrikanischen *iurisperitus* ergibt sich aus den hier präsentierten zwölf Augustinus-Stellen zunächst einmal die prinzipielle Trennung der Tätigkeiten von *advocatus* und *iurisperitus* (s. die Texte 3, 4 und 7). Die Aufgabe des Anwalts war der rhetorische Beistand während des Prozesses [123], der *iurisperitus* dagegen gab seine juristischen Ratschläge v o r dem Prozeß. Dies ist nicht neu und war bereits Ausgangspunkt unserer Überlegungen (s.o.).

Schwieriger ist die Frage nach der genauen Bedeutung von *iurisperitus*. Handelt es sich im Wesentlichen um eine Qualifikation oder eher um eine Funktion (wie *iurisconsultus* [124])? Für letzteres spricht, daß auch ein "Gesetzesunkundiger" *iurisperitus* genannt wurde. (Texte 1 und 2) und daß in Text 1 *iurisperitus* und *iurisconsultus* eindeutig Synoyme sind. Auf der anderen Seite zeigt jedoch der *scholasticus iurisperitus* aus Text 6, daß *iurisperitus* auch als reines Eigenschaftswort benutzt wurde. Auch die Steigerung *iuris peritissimus* [125] weist in diese Richtung. Die Folgen dieser doppelten Verwendung für die Interpretation der Inschriften sollen gleich näher betrachtet werden.

[121] Aug. *s.* 58, 1 (*PL* 38, col.393): *Symbolum reddidistis, quo breviter continetur fides ... accipite hodie, quomodo invocetur Deus. Ipse Filius, sicut audistis, cum Evangelium legeretur, docuit discipulos suos et fideles suos hanc orationem. Spem habemus obtinendae causae nostrae, quando talis iurisperitus nobis preces dictavit. Assessor patris, sicut confessi estis, qui sedet ad dexteram patris; ipse est advocatus noster, qui futurus est iudex noster. Inde enim venturus est iudicare vivos et mortuos.* Zur Datierung (zwischen 212 und 216 n.Chr.) s. P.-P. Verbraken, *cit.* (Anm. 92), p. 67.

[122] Aug. *en.Ps.* 142, 6 (*CCL* 40, p. 2064, 39 - p. 2065, 45).

[123] Vgl. auch Aug. *en.Ps.* 136, 3 und *s.* 9, 2.

[124] S. die oben zitierte Arnob-Stelle (*nat.* 2,5.) und Text 3.

[125] ... in Text 1 und in der Grabinschrift für Marinus (Nr.10).

Als konkrete Aufgaben des *iurisperitus/ iurisconsultus* exgaben sich:
- die Hilfe bei der Vorbereitung von Prozessen (Text 3)
- die Hilfe bei der Abfassung von Testamenten (Text 5) [126]
- die Hilfe bei der Abfassung von Verträgen (Text 6)
- die Hilfe bei der Abfassung von Bittschriften und Eingaben, insbesondere im Rahmen des Reskriptprozesses (Texte 6-12).

Die Ausbildung der professionellen *iurisperiti* wird kaum thematisiert. Da von ihnen die Kenntnis der Gesetze erwartet wurde (Texte 1 und 2), kann man davon ausgehen, daß sie eine irgendwie geartete Rechtsschule durchlaufen haben mußten. Das einzige explizite Zeugnis spricht denn auch vom *ius discere*; bezeichnenderweise geht es hier aber um eine Ausbildung in Rom [127]! Über afrikanische Rechtsschulen erfahren wir dagegen nichts, und dieses Schweigen ist m.E. in einem bestimmten Zusammenhang aussagekräftig. Der Ausgangspunkt für Augustins Vergleich mit einem *iurisperitus* war ja die L e h r e des Vaterunsers, d.h. Christi Funktion als *magister legis* (Text 6, ähnlich auch in 10 und 11). Hätte es unter der Voraussetzung, daß provinziale Rechtsschulen für Augustins Publikum eine vertraute Erscheinung waren [128], nicht nahe gelegen, Christus dann auch mit einem weltlichen *magister iuris* zu vergleichen, der seine Schüler über die geltenden Gesetze unterrichtet? Stattdessen wird die Lehrtätigkeit Christi ausschließlich durch Bezüge zum *iurisperitus* erläutert! Bei aller Vorsicht gegenüber dem *argumentum e silentio*: die Folgerung, daß die Zuhörer beim Thema 'Christus als *magister iuris*' nicht die Rechtsschule, sondern die Praxis des Rechtsberaters assoziierten, ist m.E. nicht leicht von der Hand zu weisen.

Wenden wir uns nun noch einmal den acht afrikanischen 'Juristen' zu, deren Namen überliefert sind (Nr. 1, 3, 4, 5, 6, 8, 10 und 11). Abgesehen von Eustochius (Nr. 11) sind sie nur durch Inschriften bekannt. Da hier kaum mehr als ein Wort auf die Beschreibung ihrer 'juristischen' Tätigkeit verwandt wird, ist deren genaue Charakterisierung schwierig. Wenn der Betreffende als *iurisconsultus* bezeichnet wird (Nr. 1 und 4), können wir immerhin sicher sein, daß er als Rechtsberater tätig war. Schon die Frage, ob dies seine Hauptbeschäftigung war, ist aber nicht mehr ohne weiteres zu beantworten. Bei Annius Namptoi(vi)us (Nr. 1) scheint dies angesichts seiner Stellung und Laufbahn - anders als bei Iunius Urbanus (Nr. 4) - eher unwahrscheinlich.

[126] S. dazu *CIL* X, 4919 = *ILS* 7750: *P. Pomponio P. l(iberto)| Philadespoto| [l]ibr(ario), qui testamenta| scripsit annos XXV| sine iuris consulto.*

[127] Aug. *conf.* 6, 8, 13 und 6, 10, 16 mit Bezug auf Alypius (s.o.).

[128] Die Texte 6 und 11 stammen aus in *Hippo* gehaltenen Predigten, Text 10 aus einer Predigt in Karthago.

Noch problematischer ist die Deutung bei den "Rechtskundigen". Hier kommt die eben behandelte Doppeldeutigkeit von *iurisperitus* erschwerend hinzu. Daß der römische Ritter Marinus (Nr. 10) als *iuris peritissimus* bezeichnet wird, zeigt, daß der Begriff hier weder Beruf noch Funktion anzeigt, sondern eine Eigenschaft. Natürlich wäre sie nicht genannt worden, wenn sie für die Umwelt ohne Bedeutung gewesen wäre. Marinus hat seine Kenntnisse also mit Sicherheit in der Öffentlichkeit sehen lassen und wahrscheinlich auch anderen zur Verfügung gestellt, der Grad der Professionalität bleibt aber (ebenso wie etwa bei Nr. 3) ganz unsicher. Er dürfte dann am höchsten gewesen sein, wenn die Inschrift abgesehen vom Namen nur die Kennzeichnung als *iurisperitus* enthält (wie bei Nr. 5). Die Angabe von Ämtern etc. spricht dagegen eher dafür, daß der Betreffende unter seinen Standesgenossen als "Rechtskenner" galt (was nicht unbedingt bedeutet, daß er ein juristisches Fachstudium hinter sich hatte) und ihnen Ratschläge erteilte, ohne in dieser Tätigkeit aufzugehen oder gar damit seinen Lebensunterhalt zu bestreiten. Musterbeispiel ist hier Q. Vetidius Iuvenalis (Nr. 8), *omnibus honoribus functus ... in foro iuris peritus, agricola bonus*, bei dem m.E. sogar zweifelhaft ist, ob mit *iurisperitus* wirklich in erster Linie seine Beratungskompetenz und nicht sein persönlicher Erfolg vor Gericht gemeint ist; denn die Beratung fand ja nicht *in foro* statt. Ob es angebracht ist, diese "Rechtskundigen" als Juristen zu bezeichnen [129], muß bezweifelt werden; Art und Intensität ihrer Ausbildung liegen ja völlig im Dunkeln.

Damit sind wir noch einmal beim neuralgischen Punkt der Rede von einer afrikanischen Jurisprudenz. Zwar ist die Existenz von professionellen Rechtsberatern in Africa durch epigraphische und literarische Quellen zweifelsfrei erwiesen, und was wir über ihre Tätigkeit wissen, erlaubt den Schluß, daß bei ihnen juristisches Fachwissen erwartet wurde. Daß sie aber die entsprechende Ausbildung in Africa erhielten, ist nirgends gesagt, und das Schweigen Augustins in dieser Hinsicht (s.o. S. 150) spricht eher dagegen. Viel hängt also davon ab, ob die beiden *magistri* unter unseren 'Juristen' als professionelle Rechtslehrer angesehen werden können.

M. Picarius Turranianus (Nr. 6) wird als *magister etiam iuris* bezeichnet. Gemeinhin sieht man in ihm einen Rechtslehrer Karthagos [130]. Der Fundort der Inschrift schließt eine Herkunft aus Karthago zwar aus, aber es ist natürlich möglich (wenn auch unbeweisbar), daß Turranianus in einer karthagischen

[129] So Liebs, *cit.*, pp. 11f. Daß Kleijwegt, *cit.*, p. 170 ihn für einen Advokaten hält, liegt daran, daß er generell zwischen *causidici* und *iuris periti* keinen Unterschied macht.

[130] Zuletzt in diesem Sinne wieder Liebs, *cit.*, p. 14.

Schule unterrichtete, später jedoch in seine Heimatstadt zurückkehrte. Aber warum wurde er *magister e t i a m iuris* bezeichnet? Worauf genau *etiam* sich bezieht, ist ebenso schwer zu entscheiden wie die Frage, ob es steigernd oder aufzählend gebraucht ist. Feststeht aber, daß Turranians Rechtsunterricht nur eine seiner Tätigkeiten war. Er kann also nicht professioneller Rechtslehrer gewesen sein[131]. Da ein anderes Lehrfach und überhaupt ein anderer Beruf nicht angegeben ist, muß man vermuten, daß er das normale Leben der städtischen Elite führte mit der Ausnahme, daß er jüngere Standesgenossen in die Geheimnisse des Rechtslebens einweihte. Vielleicht umfaßte dies auch die Unterweisung junger Advokaten, deren formelle Ausbildung zwar mit dem Verlassen der Rhetorikschule abgeschlossen war[132], von denen aber anzunehmen ist, daß sie ihre Forumskarriere nicht ohne die Ratschläge eines erfahrenen Praktikers und Tutors begannen, der dann wohl auch als *magister* bezeichnet werden konnte[133]. Wenn die genaue Tätigkeit Turranians auch nur zu vermuten ist, läßt sich m.E. doch festhalten, daß die Qualifikation *magister etiam iuris* keinen Beweis für formellen und professionellen Rechtsunterricht in Africa darstellt.

Annius Namptoi(vi)us aus *Thuburbo Maius* (Nr. 1) war *curator reipublicae, flamen perpetuus, iurisconsultus* und *magister studiorum*. Daß ein professioneller Rechtslehrer *magister studiorum* genannt wurde, ist nirgends bezeugt[134]. Wir kennen diesen Begriff vor allem als Bezeichnung für Lehrer des literarischen Unterrichts[135]. Daß dies hier gemeint ist[136], scheint wegen des

[131] Die beste Zusammenfassung unseres Wissens über professionellen Rechtsunterricht bietet D. Liebs, *Rechtsschulen und Rechtsunterricht im Prinzipat*, in «*ANRW*» II 15 (1976) pp. 197-287.

[132] S.o. Anm. 6.

[133] Vgl. die Inschrift für den Ritter Q.Cornelius Rusticus aus Thibilis, dem ein Senator als seinem 'lieben Lehrer' (*magistro*) dort eine Ehreninschrift setzte (*CIL* VIII, 5528). S. auch Vössing, *cit.*, p. 389.

[134] Dies spricht gegen die Interpretation von Lepelley, *cit.*, I, p. 289 ("il assurait un enseignement du droit, très probablement à Carthage") und von Liebs, *cit.*, p. 19, für den die "besondere Erwähnung auch der Lehre und ihre formelhafte Einbeziehung" sogar "zu einem öffentlich besoldeten Lehramt passen" würde.

[135] Zu einem epigraphisch bezeugten *magister studiorum* und *doctor Romani nobilis eloquii* (gemeint ist ein lateinischer Grammatiker) aus Trier s. H. Cüppers, W. Binsfeld, in «TZ» 35, 1972, pp. 135-40 u. U. Schillinger-Häfele, in «BRGK» 58, 1977, p. 453; vgl. auch *C.Th.* 13, 3, 5 von 362 n.Chr. u. *C.I.* 3, 28, 37,1e von 531 n.Chr.

[136] So R. Kaster, *Guardians of Language. The Grammarian and Society in Late Antquity*, Berkeley usw. 1988, p. 314; vgl. auch ders., in «TAPhA» 113,1983, pp. 323-46, hier 342. Abwegig ist die Vermutung von J.R. Martindale (*PLRE* I, p. 615), Namptoius sei Direktor der lokalen Schulen gewesen; eine solche Funktion gab es überhaupt nicht, s. Vössing, *cit.*, pp. 352ff.

durchlaufenen *cursus honorum* und wegen der Kombination mit *iurisconsultus* jedoch unwahrscheinlich [137]. Die Lösung liegt vielleicht auch hier darin, beide Begriffe als Beschreibung einer informellen, den gesamten Forumsbetrieb betreffenden Unterweisung zu sehen [138], die somit zwar eine juristische Komponente hatte und sicher auch besondere Rechtskenntnisse voraussetzte, jedoch nicht als Rechtsunterricht bezeichnet werden sollte, da dies den Eindruck erweckt, als würden hier Juristen ausgebildet. Gerade dafür gibt es nämlich keinerlei Beweis.

Auch die beiden *magistri* unter den 'Juristen' Africas taugen also nicht als Beweis für eine afrikanische Jurisprudenz in dem Sinne, daß es hier qualifizierte Ausbildungsmöglichkeiten, d.h. regelrechte Rechtsschulen gab. In Verbindung mit den *iurisperitus*-Predigten Augustins (s.o.) ist dieses negative Ergebnis wohl nicht als zufällig zu werten, sondern als Zeichen einerseits für die Unifikation der Lebens- und Rechtsverhältnisse in den Provinzen und andererseits für das vergleichsweise niedrige Niveau der provinzialen Rechtskultur. Für die juristische Praxis war es offenbar weithin ausreichend, auf die Informationen einiger mehr oder weniger versierter *iurisperiti* und *iurisconsulti* zurückzugreifen. Wenn diese überhaupt eine echte Fachausbildung vorzuweisen hatten, dann waren sie dafür wohl in Rom gewesen.

[137] Beides wäre für einen Grammatiker und Rhetor dieser Zeit ein singulärer Fall!

[138] Daß die Anwaltstätigkeit als *studere* bezeichnet werden konnte, zeigt die afrikanische *Pass. Saturn. Dat.* 7 (303 n.Chr.); dazu Vössing, *cit.*, Anm. 1425.

Livio Zerbini

Tecnica ed artigianato nell'epigrafia africana: grammatici, retori, "*magistri*"

La lingua e la cultura latina concorsero in maniera determinante a creare una maggiore coesione sociale e stabilità politica, nell'eterogeneo panorama etnico e culturale dei territori sui quali Roma estese il suo dominio. I "maestri" furono artefici della diffusione della cultura latina, attraverso l'insegnamento della lingua [1].

Superata, in età repubblicana, l'indifferenza ed il disinteresse del potere politico nei confronti dell'insegnamento e della scuola, durante l'Impero, quando fu più chiaro il ruolo di amalgama fornito dalla cultura latina, venne inaugurata dagli imperatori una vera e propria politica scolastica. Si assistette così all'incremento e potenziamento di tutto un sistema di scuole, e, di conseguenza, ad un notevole aumento del numero di insegnanti, per fare fronte, come molti autorevoli storici sostengono, alle esigenze della crescente "burocratizzazione" dello stato, per la quale era necessaria la formazione di un ceto di governo e di una classe di pubblici funzionari, indipendentemente dalle disponibilità economiche delle famiglie più ricche, le sole in grado di permettersi precettori privati [2].

Un documento particolarmente significativo sulla legislazione imperiale in campo scolastico, e che comprova l'intervento diretto dello stato e la ormai raggiunta ramificazione della scuola, ci è fornito da Modestino, che, nel secondo libro delle *Excusationes*, riporta alcuni frammenti di una lettera di Antonino Pio, indirizzata al *koinon* della provincia d'Asia, ma, come puntualizza lo stesso Modestino, generalizzabile a tutto il territorio dell'Impero, nella

Questo contributo è il primo settore di una più ampia ricerca, in atto, su "La tecnica e l'artigianato nell'epigrafia africana", nella quale si sono prese in considerazione ed esaminate tutte le iscrizioni, attestate nell'Africa romana, afferenti i mestieri e le professioni.

[1] Sul ruolo svolto dal sistema scolastico nella romanizzazione delle province dell'Impero: H.-I. MARROU, *Storia dell'educazione nell'antichità*, trad. it., Roma 1971, pp. 385-392.

[2] Sui rapporti fra stato, cultura ed istituzioni scolastiche: C. BARBAGALLO, *Lo stato e l'istruzione pubblica nell'impero romano*, Catania 1911; L. HAHN, *Ueber das Verhältnis von Staat und Schule in der römischen Kaiserzeit*, in "Philologus", LXXVI (1920), pp. 176-191; H.-I. MARROU, *Storia dell'educazione*, cit., pp. 393-410; M.L. CLARKE, *Higher Education in the Ancient World*, London 1971.

quale l'imperatore stabilisce con precisione di quanti maestri di grammatica e "sofisti" le città dovevano dotarsi: tre, le *minores civitates*, quattro, le *maiores* (quelle con *fora iudiciorum*), cinque, le *maximae* (cioè le metropoli capoluogo delle singole province) [3].

In tutte le città ed i maggiori centri demici dovevano esserci, pertanto, insegnanti, a vari livelli di specializzazione, che operavano nell'ambito delle strutture scolastiche fortemente volute e finanziate dal potere centrale.

Ciò risulta ancora più evidente per le province romane dell'Africa, dove, dall'esame delle oltre cinquantamila iscrizioni che fanno parte del patrimonio epigrafico, emerge un dato interessante, vale a dire una massiccia presenza, che ha pochi raffronti nel resto dell'Impero, di insegnanti (dodici attestazioni) [4], *paedagogi* [5], *magistri* [6], *grammatici* [7], *rhetores* [8], e, aspetto ancor più eclatante, di uomini di cultura, filosofi [9], scrittori [10] e oratori [11], e più in generale di uomini colti o comunque di personaggi che sottolineano sui testi, come motivo di orgoglio e di distinzione, la loro consuetudine con gli studi e con le arti liberali [12] o la loro condizione di studenti [13].

Tutte le testimonianze di "maestri" provengono dalle più importanti città dell'Africa romana: in primo luogo Cartagine (quattro epigrafi) [14], *Thugga* (tre casi) [15] e *Theveste* (un'iscrizione) [16], nella *Provincia Proconsularis*, dove sono

[3] Modestino, *Dig.*, 27, I, 6, I-4.

[4] *CIL* VIII 1506; *CIL* VIII 3322; *CIL* VIII 12418 = *ILS* 7748; *CIL* VIII 12649; *CIL* VIII 12650; *CIL* VIII 12651; *CIL* VIII 21107; *CIL* VIII 26670 = *AE* 1902, 43; *CIL* VIII 26672 et p. 2520 = *AE* 1892, 121 = *ILS* 7772; *AE* 1953, 49; *AE* 1969-1970, 665; *ILS* 7762.

[5] *CIL* VIII 1506; *CIL* VIII 3322; *CIL* VIII12649; *CIL* VIII12650; *CIL* VIII12651; *AE* 1969-1970, 665.

[6] Si tratta di *magistri* a diversi livelli di insegnamento: *CIL* VIII 26670 = *AE* 1902, 43 (*magister*); *CIL* VIII 12418 = *ILS* 7748 (*magister etiam iuris*); *AE* 1953, 49 (*magister fandi*).

[7] *CIL* VIII 21107; *ILS* 7762.

[8] *CIL* VIII 26672 et p. 2520 = *AE* 1892, 121 = *ILS* 7772.

[9] *CIL* VIII 26672 et p. 2520 = *AE* 1892, 121 = *ILS* 7772; *AE* 1917-1918, 84 = *AE* 1919, 36; *AE* 1937, 34; *AE* 1957, 90.

[10] *CIL* VIII 5530 = *CIL* VIII 18864.

[11] *CIL* VIII 646; *CIL* VIII 2391 et p. 951 = *CIL* VIII 17910; *CIL* VIII 5530 = *CIL* VIII 18864.

[12] *CIL* VIII 5367; *CIL* VIII 7432; *CIL* VIII 12159; *CIL* VIII 20162 = *ILS* 7744; *CIL* VIII 8500 = *ILS* 7761; *CIL* VIII 15987; *ILS* 7742[a]; *ILS* 7742[b].

[13] *CIL* VIII 724 = *ILS* 7759; *CIL* VIII 9182; *CIL* VIII 12152; *CIL* VIII 20274 = *AE* 1895, 146.

[14] *CIL* VIII 12649; *CIL* VIII 12650; *CIL* VIII 12651; *CIL* VIII 12418 = *ILS* 7748.

[15] *CIL* VIII 1506; *CIL* VIII 26670 = *AE* 1902, 43; *CIL* VIII 26672 et p. 2520 = *AE* 1892, 121 = *ILS* 7772.

[16] *AE* 1969-1970, 665.

concentrati quasi il 70% dei documenti, ma anche da *Lambaesis*[17], nella *Numidia*, da *Mactar*[18], nella *Provincia Byzacena*, ed infine da *Caesarea*[19] e da Tigzirt[20], nella *Mauretania*. Nessun testo è segnalato nei centri minori; a questo proposito però Ulpiano ci informa che "*sive in civitatibus sive in vicis primas litteras magistri doceant*"[21].

L'esistenza nei villaggi di maestri elementari che insegnavano i primi rudimenti, leggere, scrivere e far di conto[22], non deve comunque far pensare ad una generale ed omogenea penetrazione e diffusione della lingua e della cultura latina, in quanto le classi popolari e gli ambienti rurali ne rimasero quasi del tutto escluse, in una situazione di pressoché diffuso analfabetismo[23].

Tra le principali città, Cartagine rappresentava, senza dubbio, come del resto i dati confermano[24], la vera capitale culturale di tutta l'Africa, tanto che H.-I. Marrou arriva a considerarla il secondo, in ordine di importanza, maggiore centro scolastico ed intellettuale, dopo Roma, del mondo latino[25]; mantenendo questa posizione di preminenza persino nel IV e V secolo, come S. Agostino, fonte autorevole per la storia della scuola e dell'educazione nella tarda antichità[26], ci dice ne "Le confessioni", essendo stato qui prima studente di letteratura ed oratoria e poi retore[27]. L'intensa attività letteraria della città non cessò nemmeno nel VI secolo dopo la conquista dei Vandali, i quali, in un momento in cui dappertutto si consumò la crisi della scuola antica, tennero in

[17] *CIL* VIII 3322.

[18] *AE 1953, 49.*

[19] *CIL* VIII 21107.

[20] *ILS 7762.*

[21] Ulpiano, *Dig.*, 50, 5, 2, 8.

[22] Sulla figura del *ludi magister* (o *litterator*) e sull'insegnamento primario: H.-I. Marrou, *Storia dell'educazione*, cit., pp. 353-362; S.F. Bonner, *L'educazione nell'antica Roma*, trad. it., Roma 1986, pp. 52-100; G.F. Gianotti, *I testi nella scuola*, in "Lo spazio letterario di Roma antica", II, Cittadella (Padova) 1989, pp. 438-443.

[23] Sull'analfabetismo tra la popolazione urbana e rurale: G. Cavallo, *Alfabetismo e circolazione del libro*, in "Oralità scrittura spettacolo", a cura di M. Vegetti, Torino 1983, pp. 166-186. Si vedano inoltre le considerazioni alquanto pessimistiche di W.V. Harris, *L'analfabetismo e la funzione della parola scritta nel mondo romano*, in "Quaderni Storici", XIV/27 (1988), pp. 5-26.

[24] Si veda a questo proposito la nota 14.

[25] H.I. Marrou, *Storia dell'educazione*, cit., p. 391.

[26] H.I. Marrou, *Storia dell'educazione*, cit.; Idem, *S. Agostino e la fine della cultura antica*, trad. it., Milano 1987.

[27] AUG., *Confessionum libri XIII*, II, 3; III, I; IV, 7; V, 7-8, 9; VI, 7.

vita le istituzioni scolastiche di Cartagine e quelle dell'Africa del Nord, tra le poche, come sottolinea H. Laaksonen, a sopravvivere alla disgregazione, anche culturale, dell'Impero [28].

Certo è che Cartagine fu un punto di riferimento per precettori privati ed insegnanti, molti dei quali altamente qualificati, che trovavano nella città ampie possibilità di lavoro, la cui fama attrasse numerosi studenti, provenienti talvolta da località piuttosto distanti, desiderosi di acculturarsi in un centro di studi ricco di strutture scolastiche e di personale tecnico specializzato, indubbiamente quanto di meglio le province romane dell'Africa potessero offrire. Si pensi a questo riguardo alla lapide funeraria, rinvenuta a Hr. el-Khîma, nella *Provincia Byzacena*, del giovane *L. Baebius Barbarus*, che sul proprio monumento precisa di essere *studens Carthagini*, quasi a voler rimarcare la sua condizione di studente privilegiato [29].

Nelle attestazioni epigrafiche di insegnanti sono documentati tutti e tre i livelli di insegnamento del sistema scolastico romano: il primario, con il *magister* [30], il secondario, con il *grammaticus* [31] e il superiore, con il *rethor* [32], tre figure professionali che avevano specializzazioni e compiti diversi nell'ambito dei processi educativi e della formazione culturale del *civis Romanus* [33].

La figura che però ricorre più frequentemente (sei casi, corrispondenti al 50% del totale delle testimonianze) è quella del *paedagogus* [34], che poteva essere, come nell'uso greco, lo schiavo che si occupava del *puer*, oppure, più spesso, un vero e proprio precettore, al quale era affidata, all'interno della *domus*, l'educazione del fanciullo [35]. Tra i *paedagogi* africani compaiono uno

[28] H. Laaksonen, *L'educazione e la trasformazione della cultura nel regno dei Vandali*, in "L'Africa romana", VII, pp. 357-361.

[29] *CIL* VIII 12152.

[30] Si vedano le note 6 e 22.

[31] Si veda la nota 7.

[32] Si veda la nota 8.

[33] Sull'educazione e la scuola presso i Romani: A. Gwynn, *Roman Education from Cicero to Quintilian*, Oxford 1926; H.-I. Marrou, *Storia dell'educazione*, cit., pp. 307-410; S.F. Bonner, *L'educazione nell'antica Roma*, cit.; P. Veyne, *L'impero romano*, in "La vita privata dall'Impero romano all'anno Mille", a cura di Ph. Ariès e G. Duby, I, trad. it., Roma-Bari 1986, pp. 8-16; G.F. Gianotti, *I testi nella scuola*, cit., pp. 421-466; L. Canfora, *L'educazione*, in "Storia di Roma", IV, Torino 1989, pp. 735-770; R. Nicolai, *Le scuole e i loro testi*, in "Civiltà dei Romani", IV, Milano 1993, pp. 202-210.

[34] Si veda la nota 5.

[35] Sul termine *paedagogus*: *RE*, XVIII, 2, cc. 2380-2385; *DA*, IV, I, pp. 272-273.

schiavo ed un liberto imperiali[36] e, fatto inconsueto, una donna, Cornelia Fortunata, di *Thugga*[37]; dimostrazione evidente di come la professione, almeno nei livelli inferiori, non richiedesse docenti accreditati di una specifica preparazione.

Ausonio, in questo senso, costituisce una fonte illuminante; egli, infatti, nella *Commemoratio professorum Burdigalensium*, traccia un profilo ed uno spaccato di vita dei "*professores*"della sua città natale, Bordeaux, e ci dà preziose informazioni sull'esistenza modesta che essi conducevano, a causa della scarsa considerazione e della pessima retribuzione della loro professione[38].

Tutti questi fattori, unitamente alla concorrenza che si faceva sempre più sentire, spinsero molti insegnanti a spostarsi da una città all'altra, e a trasferirsi anche molto lontano, per potersi garantire migliori retribuzioni e condizioni di vita più accettabili, creando in questo modo un vero e proprio mercato di forza-lavoro intellettuale[39].

Molti sono i "maestri", soprattutto di studi superiori, in ragione della validità delle strutture scolastiche, originari delle province africane, presenti su tutto il territorio dell'Impero, come il retore *Q. Publicius Aemilianus*, menzionato su di un'epigrafe sepolcrale di Salona[40]; senza contare gli esempi, ben più illustri, di Floro e di S. Agostino, che avvalorano ulteriormente la vocazione dell'Africa, più di tante altre aree, ad inviare nel mondo latino insegnanti, scrittori, filosofi e uomini colti, oltre che a trasmettere cultura.

Il termine tecnico, grammatico, ricorre sui testi africani soltanto una volta, nell'iscrizione, trovata a *Caesarea*, nella *Provincia Mauretania Caesariensis*, del *grammaticus Latinus* [...]*us Volusius Junior*[41]. L'insegnamento secondario è documentato inoltre per un altro personaggio, il maestro grammatico (*magi-*

[36] *CIL* VIII 12649; *CIL* VIII 12650.

[37] *CIL* VIII 1506.

[38] Ausonio, *Commemoratio professorum Burdigalensium*. Sulle retribuzioni agli insegnanti, che l'editto di Diocleziano fisserà nella proporzione 5:4:1 rispettivamente per *rhetor*, *grammaticus* e *ludi magister*: S.F. Bonner, *L'educazione nell'antica Roma*, cit., pp. 192 sgg.

[39] Sulla mobilità degli insegnanti: L. Canfora, *L'educazione*, cit., pp. 763-768.

[40] *CIL* VIII 2127[a] = *ILS* 7774 (*nationem Afer*).

[41] *CIL* VIII 21107. Sulla figura del *grammaticus* e sull'insegnamento secondario: H.-I. Marrou, *Storia dell'educazione*, cit., pp. 363-373; S.F. Bonner, *L'educazione nell'antica Roma*, cit., pp. 52-100; R.A. Kaster, *Guardians of Language. The Grammarian and Society in Late Antiquity*, Berkeley-Los Angeles-London 1988; G.F. Gianotti, *I testi nella scuola*, cit., pp. 443-453. Sulla concorrenza e l'integrazione tra insegnamento secondario e superiore: L. Holtz, *Grammairiens et rhéteurs romains en concurrence pour l'einsegnement des figures de rhétorique*, in "La rhétorique à Rome", a cura di R. Chevallier, Paris 1979, pp. 207-220.

ster liberalium litterarum) Domizio Rufino[42].

La testimonianza più importante tra quelle degli insegnanti dell'Africa romana fa riferimento al retore, nonché filosofo pitagorico, originario di *Thugga*, *Terentius Sabinianus*, che, sul proprio monumento, in versi senari, sottolinea la sua alta qualificazione e preparazione professionale: *fons et camena litteris, sapiendo opimus et dicendo splendidus*. Per queste sue doti e capacità egli ebbe modo di insegnare a *Hippo Diarrhytus*, dove si distinse e segnalò come *magister praestans* e dove ebbe modo di dedicarsi anche a studi filosofici (*vixitque numerum in se de analogia Pythagorae primarium*)[43].

Il *titulus* di Terenzio Sabiniano evidenzia ancora di più il ruolo privilegiato, nel sistema scolastico romano, del *rhetor*, il cui insegnamento permetteva allo studente di completare l'educazione liberale e il curriculum retorico, indispensabile per chi intendeva dedicarsi alla vita politica e all'attività forense[44].

Accanto ai documenti di insegnanti sono ben attestate le epigrafi di giovani che precisano nel testo la loro condizione di studenti; tra di essi, a parte il già citato *L. Baebius Barbarus*[45], merita di essere segnalato P. Caledio Rufo, il quale, dedicatosi all'apprendimento con fervore e passione (*puer doctrinae aeque dedidi mentem*), si mostra riconoscente e grato ai maestri per i progressi conseguiti negli studi: *ingenio non humili quo gratus apud magistros fui; qui dixi scribsi pincsi bene*, tanto da essere in grado di imparare, sin dall'età di quattordici anni, la lingua greca (*notas Graecas*)[46].

Tra gli uomini di cultura risulta di particolare rilievo il dato relativo ai filosofi (quattro casi)[47], soprattutto in considerazione del fatto che la filosofia era una disciplina riservata solamente ad una ristretta cerchia di persone colte, ovviamente quelle che conoscevano la lingua greca, necessaria per accedere agli studi filosofici[48]. Oltre al retore e filosofo pitagorico Terenzio Sabinia-

[42] *ILS* 7762. Sulla difficoltà di stabilire una netta separazione tra i livelli di insegnamento del sistema scolastico romano: A.D. Booth, *Elementary and Secondary Education in the Roman Empire*, in "Florilegium", I (1979), pp. 1-14.

[43] *CIL* VIII 26672 et p. 2520 = *AE* 1892, 121 = *ILS* 7772.

[44] Sulla figura del *rhetor* e sull'insegnamento superiore: D.L. Clark, *Rhetoric in Greco-Roman Education*, New York 1957; H.-I. Marrou, *Storia dell'educazione*, cit., pp. 375-383; G. Kennedy, *The Art of Rhetoric in the Roman World*, Princeton 1972; S.F. Bonner, *L'educazione nell'antica Roma*, cit., pp. 52-100; G.F. Gianotti, *I testi nella scuola*, cit., pp. 453-466.

[45] *CIL* VIII 12152.

[46] *CIL* VIII 724 = *ILS* 7759.

[47] Si veda la nota 9.

[48] H.-I. Marrou, *Storia dell'educazione*, cit., p. 337.

no[49], nelle iscrizioni africane abbiamo un epicureo, *C. Artorius C.f. Pap. Celer*[50], uno stoico, *Domitius Fronto*[51], ed infine un platonico, del quale, per l'incompletezza della pietra, manca il nome, ma che quasi certamente doveva essere Apuleio, menzionato su di una lapide posta in suo onore dai *Madaurenses*, i cittadini della sua città natale[52].

In *Numidia*, e più precisamente nella città di *Thibilis*, troviamo un abile oratore, capace persino di improvvisare (*eloquentia atque industria et modo ornatus, gravis declamator, facilis extemporalitate*). Lo stesso personaggio, di cui non conosciamo l'identità perché il testo è mutilo, ricorda, inoltre, di essere stato scrittore di ingegno e di essersi misurato in diversi generi letterari: *dialogorum et epistularum et edyliorum conscriptor quae extant, et ob ingentem copiam ingenii facilis in componendis eglogis*[53].

A *Thamugadi*, nella *Numidia*, e a *Mactar*, nella *Provincia Byzacena*, sono documentati altri due oratori: il *clarissimus vir, Publius Flavius Pudens Pomponianus*[54] e *C. Iulius Proculus Fortunatianus, puer ingenio validus*, che, divenuto oratore molto giovane (*juvenis orator fuit*), *publicas aures togatus studiis delectavit suis*[55].

Per concludere, non possiamo non tenere in considerazione le numerose attestazioni di africani colti o acculturati, che sottolineano sulle epigrafi questa loro condizione privilegiata; dalle più generiche, come *amator studiorum*[56], *omnium stud. peritissimus*[57], *dicendi peritus*[58] e *studis praecellens formaq. decorus*[59], alla testimonianza di un giovane di *Sitifis*, che, come altri suoi coetanei[60], dichiara di conoscere perfettamente sia la lingua latina che quella greca (*summarum artium liberalium litterarum studiis utriusq. linguae perfecte eruditus*) e di essere dotato (*praeditus*) di *optima facundia*[61].

[49] *CIL* VIII 26672 et p. 2520 = *AE* 1892, 121 = *ILS* 7772.
[50] *AE* 1937, 34.
[51] *AE* 1957, 90.
[52] *AE* 1917-1918, 84 = *AE* 1919, 36.
[53] *CIL* VIII 5530 = *CIL* VIII 18864.
[54] *CIL* VIII 2391 et p. 951 = *CIL* VIII 17910.
[55] *CIL* VIII 646.
[56] *CIL* VIII 5367.
[57] *CIL* VIII 7432.
[58] *CIL* VIII 12159.
[59] *CIL* VIII 15987.
[60] *ILS* 7742[a]; *ILS* 7742[b].
[61] *CIL* VIII 8500 = *ILS* 7761.

Nella tarda antichità questo quadro cambiò decisamente. I profondi mutamenti verificatisi nella struttura socio-economica dell'Impero, con il progressivo abbandono della città a favore della campagna, incisero in modo irreversibile sulle istituzioni scolastiche romane, localizzate quasi tutte nelle aree urbane, tanto che la popolazione alfabetizzata dovette ridursi drasticamente, per lasciare il posto ad un sempre più diffuso analfabetismo.

In questo generale contesto di disgregazione, poche scuole, e tra di esse, come ho già avuto modo di ricordare, quelle dell'Africa, soprattutto di Cartagine e dei dintorni, riuscirono a mantenere, anche sotto la dominazione vandalica, nonostante tutto, una notevole attività intellettuale, il cui esito più significativo è costituito dall'*Anthologia Latina*[62].

La duratura sopravvivenza, unita alla validità formativa, delle strutture scolastiche africane, influì profondamente sulla cultura romana, perché permise, persino nei momenti di crisi della scuola antica, di "esportare", in tutto il territorio dell'Impero, ma in particolar modo in Occidente (Italia, Gallia e Spagna), insegnanti, uomini di cultura (filosofi, scrittori ed oratori) e modelli culturali, che contribuirono notevolmente a ravvivare, con nuove energie, il panorama culturale di Roma.

Si pensi, infine, a questo proposito, alla testimonianza di Floro. Egli, dopo aver girovagato per l'Impero, vivendo della professione di insegnante, alla domanda di un interlocutore su come potesse, con il suo singolare ingegno e le sue doti naturali, sopportare l'oscura vita di una città di provincia come Tarragona e star seduto nelle scuole ad insegnare ai fanciulli ("*Potesne cum hoc singulari ingenio tantaque natura provincialem latebram pati? ... sedere in scholis et pueris praecipere?*), pronunciando una bellissima apologia dell'insegnamento, così rispose: "*Scire te ergo nunc oportet nullum manus pretium, nullam procurationem, nullum honorem decerni quantus hic sit nostrae professionis... Quaeso enim, propius intuere, utrum praeclarius sit sagulatis an praetextatis imperare? Barbaris efferatisque pectoribus an mitibus et innoxiis? Bone Juppiter, quam imperatorium, quam regium est sedere a suggestu praecipientem bonos mores et sacrarum studia litterarum...*"[63]

[62] H.-I. Marrou, *S. Agostino e la fine della cultura antica*, cit.; H. Laaksonen, *L'educazione e la trasformazione della cultura nel regno dei Vandali*, cit.

[63] Floro, *Vergilius orator an poeta*, I, 7; III, 2, 5, 7-8.

Sandrine Agusta-Boularot, Mohamed Bousbaa

Une inscription inédite de Cherchell (Algérie): *Volusia Tertullina grammat(ica)*

Lors de la première campagne de fouilles (septembre 1992) de la nécropole occidentale de Cherchell[1], un morceau de dalle de couverture de sarcophage a été mis au jour; il porte, sur sa "tranche", une inscription intéressante à plus d'un titre: elle évoque une femme d'une *gens* très connue, la *gens Volusia* - déjà attestée par d'autres inscriptions à *Caesarea* même -, et mentionne à quel âge cette dernière s'est mariée (23 ans), précision assez rare dans les épitaphes. De plus, cette femme se trouve qualifiée de l'abréviation de *grammat( )*. Le développement, quasi certain, de cette abréviation en *grammat( )* pose cependant des problèmes de signification; est-elle seulement une "érudite", une "lettrée" dont on rappelle la culture sur son inscription funéraire, ou peut-on y voir une "grammairienne", c'est-à-dire une "enseignante" puisque l'on connaît déjà un membre de la *gens Volusia*, *-Volusius Iunior-*, à Cherchell, qui est *grammaticus Latinus*?

1. Le texte de l'inscription et les conditions de sa découverte (Fig. 1).

Un bloc de calcaire a été retrouvé à une vingtaine de mètres des limites occidentales du chantier de fouilles; il a été apporté là par la pelle mécanique lors des travaux qui permirent la découverte du site. L'origine précise du bloc est donc inconnue.

Ce bloc de calcaire est d'assez grande dimension: d'une longueur de 1,44 m, pour une largeur de 0,63 m et une épaisseur variant de 0, 28 à 0,30 m. Mais le bloc n'est pas exactement parallélipédique; l'un des angles a été cassé, ou fortement arrondi, si bien que, si l'un des longs côtés est de 1,44 m, celui qui lui correspond n'est que de 1,05 m. Il semble s'agir d'un couvercle de sarcophage; le reste du couvercle est encore visible à quelques mètres de là, mais ne porte pas d'autres traces écrites.

Le champ épigraphique, situé sur la "tranche" du grand côté du bloc, large

[1] Dans le cadre d'une mission franco-algérienne sous la direction de MM. M. Bousbaa et Ph. Leveau.

de 0,62 m et haut de 0,28 m, est encadré de chaque côté par deux zones où la pierre n'a pas été travaillée et présente donc un aspect grossier. Certaines lettres en bout de lignes empiètent sur cette surface et sont d'une lecture plus malaisée. L'inscription, d'aspect régulier et assez soigné, est parfaitement lisible (Fig. 1):

DMS
VOLUSIAETERTULLINAEMARITAE
CASTAEETINCOMPARABILIGRAMMAT
QUAEVIXANXLIIIMIIIDIEVQUAECUM
MARITOFECITANXXMIDIESXIIII
DOMITFLAVIANUSINCOMPA...

Les dimensions des lettres sont irrégulières : ligne 1 : 3,7 à 4,5 cm; ligne 2 3 cm; ligne 3 à 6: 2,5 à 3 cm.

Ligatures : la ligature principale est celle du "e" avec le "a": ainsi, à la ligne 2, pour *Tertullinae* et pour *maritae*; à la ligne 3, pour *castae*; à la ligne 4, pour les deux *quae* ; à la ligne 2, ligature du "a" avec le "m" de *maritae*, et à la ligne 5, de même, pour *marito*, à moins que l'on ne choisisse de lire, -car à cet endroit la lecture est hasardeuse-, *merito*, avec une ligature du "e" avec le "m". Ce choix influe d'ailleurs très peu sur le sens du passage.

Deux lettres sont de taille inférieure par rapport à celles qui les entourent le "i" final de *incomparabili* (2 cm) à la ligne 3, le "o" de *marito*, celui de *domit*, et celui de *incompa* à la dernière ligne.

Fig 1. - L'inscription de *Volusia Tertullina*.

Développement proposé: *D(iis) M(anibus) s(acrum). / Volusiae Tertullinae maritae / castae et incomparabili grammat(icae), / quae vix(it) an(nos) XLIII m(enses) III die(s) V, quae cum / marito fecit an(nos) XX m(ensis) I dies XIIII | Domit(ius) Flavianus incompa(rabilis) [---].*

Traduction proposée : Consacré aux Dieux Mânes; à *Volusia Tertullina*, épouse chaste et incomparable *grammatica* (ou épouse chaste et incomparable, *grammatica*?) qui vécut 43 ans, 3 mois, 5 jours, qui passa, avec son mari, 20 ans, 1 mois, 14 jours, *Domitius Flavianus*, incomparable...

La présence des deux trous en forme de queue d'aronde à la limite inférieure du champ épigraphique, ainsi que l'absence de la fin du texte de cette inscription funéraire, nous obligent à avancer certaines hypothèses :

-cette pierre aurait été remployée, peut-être après avoir été coupée en deux dans le sens de l'épaisseur, et utilisée comme dessus de sarcophage. Les deux trous en forme de queue d'aronde devaient trouver leurs équivalents sur le sarcophage pour en permettre la fermeture. Cette hypothèse, à laquelle on pense tout de suite, pose cependant un problème: si l'inscription a été réutilisée, l'on s'attendrait à ce que le trou en forme de queue d'aronde à droite (sur la photo) vienne détruire certaines lettres en fin des lignes inférieures de l'inscription... Or, rien de tel n'apparaît; aucune trace n'est visible, par exemple, de la fin du mot *incomparabilis.*

-si, au contraire, -comme cela semble être plutôt le cas-, l'inscription est postérieure aux trous en forme de queue d'aronde, cela expliquerait pourquoi l'inscription semble plus respecter le trou, en le contournant, qu'avoir été partiellement détruite par lui. Alors, soit l'inscription fut gravée une fois le sarcophage en place, c'est-à-dire sur sa tranche, en un endroit peu lisible, soit il s'agit bien d'un remploi d'une plaque provenant déjà d'un sarcophage.

Datation: l'épitaphe appartient à la série des très nombreuses inscriptions funéraires à *DMS* fréquentes du II^e^ ou IV^e^ s. ap. J.-C. dans cette province [2]. Mais l'utilisation du sarcophage peut-être plus tardive s'il s'agit d'un remploi. En fait, le bloc ayant été arraché à son monument d'origine, il nous semble difficile de proposer une datation plus précise; le plus vraisemblable semble être le II^e^ ou le III^e^ s. ap. J.-C. Seules les conclusions que l'on pourra avancer à la fin d'une étude complète de cette nécropole permettront peut-être, lorsqu'on en connaîtra mieux sa période d'utilisation et que l'on disposera d'éléments de

[2] La formule abrégée *DMS* est le seule élément de datation que nous pouvons fournir puisque la dalle de sarcophage n'a pas été trouvée en place: l'utilisation de la formule abrégée de *DMS* apparaît rarement dans les provinces avant le début du II^e^ s. ap. J. C.

comparaison, de proposer une datation plus précise pour cette plaque supérieure de sarcophage.

L'intérêt majeur de cette inscription funéraire réside dans la mention du terme de *grammat(ica)*; c'est là que s'impose le rapprochement avec une autre inscription de Cherchell, évoquant également un membre de la *gens Volusia*, *-Volusius Iunior-*, qui est évoqué comme *grammaticus Latinus*:

CIL, VIII, 21107 (Fig. 2):

[...D(is)] M(anibus) s(acrum) / [Q(uint) ?]o Volus[io] / [I]uniori g[ram|matico?] Latino [.../...] annis XX[.../...]I die(bu)s IIII [.../...Cor]nelia Afr[icana?.../ ...m]ater filio i[.../ ...]mo adque d[.../...car]issimo.

Traduction proposée: Consacré aux Dieux Mânes; à *Quintus Volusius Iunior, grammaticus Latinus* (mort à?) (?) ans, (?) mois, quatre jours, *Cornelia Africana* (?), sa mère à son fils (...) bien-aimé.

Inscription trouvée à Cherchell. SCHMITTER, «Bull. épigr. de la Gaule», IV, p. 105, n. 155.

Volusius Iunior et la *Volusia Tertullina* de l'inscription récemment découverte appartiennent à la même *gens*; mais nous ne pouvons dire quel rapport de parenté précis ils entretenaient. Y-aurait-il eu une tradition de *grammatici* dans la famille des *Volusii* de *Caesarea*, cité qui vit d'ailleurs naître, au VI[e] s. de notre ère, Priscien, professeur à Constantinople et auteur des *Institutiones grammaticae*?

Une observation attentive de la photo (Fig. 2) de l'inscription à *Volusius* permet de lire *annis XX[...]I*, alors que le *CIL* propose *X[...]I*. *Volusius Iunior* avait au moins 21 ans, ce qui élimine l'hypothèse d'une inscription faite à un enfant où *grammaticus* serait synonyme d'*eruditus*[3]. Ce *grammaticus* était sûrement un ingénu. Cependant, en dehors de cette inscription et d'une autre mentionnant un esclave privé *paedagogus*[4], l'on sait peu de choses sur la vie culturelle de *Caesarea* à l'époque impériale; y avait-il même un enseignement supérieur? On peut le supposer puisque *Caesarea* était la capitale de la province, et que Juba II, homme lettré, romanisé et lui-même auteur, avait dû y favoriser l'enseignement[5].

[3] Nombreuses sont les inscriptions funéraires où les qualités intellectuelles et scolaires d'un enfant sont louées: H.-I. MARROU, *Μουσικὸς ἀνήρ. Étude sur les scènes de la vie intellectuelle figurant sur les monuments funéraires romains*, Grenoble, 1937.

[4] HYACINTHUS, in «BACTH», 1900, p. CLI; PH. LEVEAU, *Caesarea de Maurétanie. Une ville romaine et ses campagnes*, Rome, 1984, p. 162.

[5] PH. LEVEAU, *op. cit.*, p. 110.

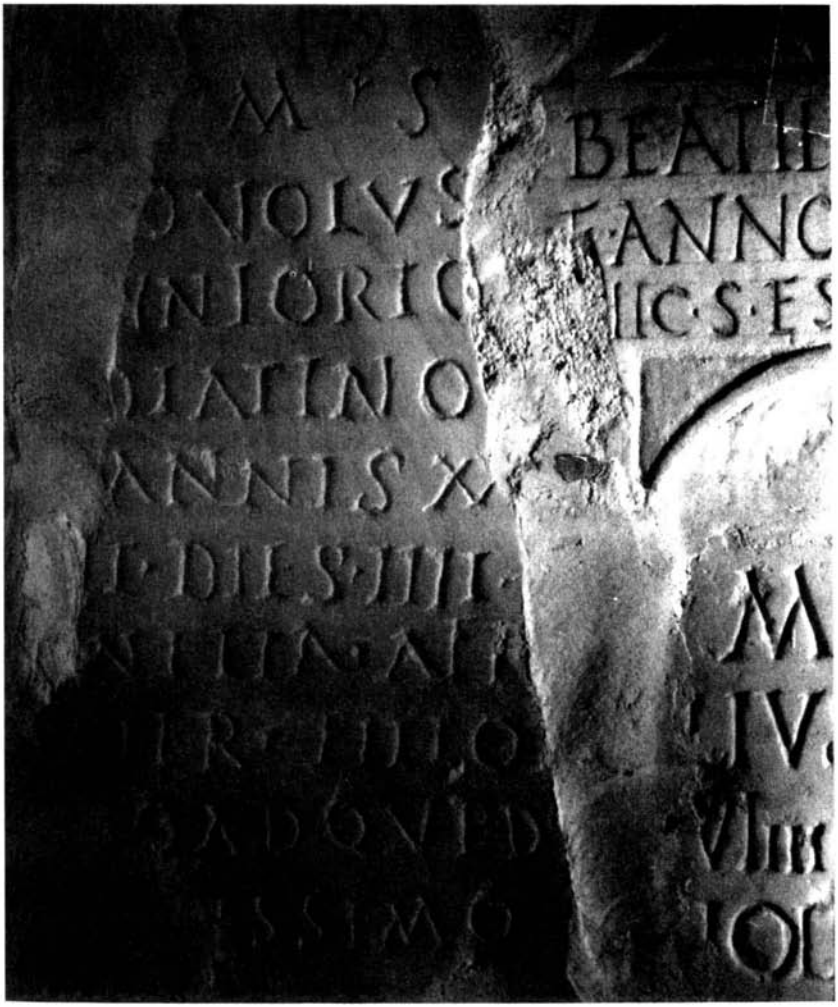


Fig. 2 - *CIL* VIII 21107.

Il semble donc qu'il faille pour l'instant laisser "ouvert" la traduction du terme de *grammatica*; il peut évoquer la culture littéraire de *Volusia Tertullina*[6], de même que sur d'autres inscriptions nous trouvons une *Euphrosyne*

[6] Le terme de *grammaticus* au sens de "lettré", "érudit", "cultivé" est en effet bien attesté : cf. *TLL*, s. v. "*grammaticus*".

docta[7] ou une *Iulia scholastica*[8]. Mais la présence, à Cherchell même, d'un *Volusius Iunior grammaticus Latinus* nous oblige à ne pas écarter l'hypothèse d'une *grammatica* "grammairienne"[9], c'est-à-dire enseignante d'*ars grammatica*, qui pouvait peut-être officier auprès de jeunes filles dans la sphère du privé. Il faut cependant noter que dans l'ensemble du monde romain les références épigraphiques à des *grammatici* et des *γραμματικοί* ne concernent que des hommes[10].

2. Faits de civilisation et démographie

Cette inscription présente l'évocation d'une femme, *Volusia Tertullina*, par son époux, *Domitius Flavianus*, dans un texte joint à la sépulture. Mais, cette inscription, parce qu'elle mentionne indirectement l'âge au mariage de l'épouse, et surtout par la qualification donnée à Tertullina de *grammat( )* soulève un certain nombre de questions qu'il s'agit ici d'aborder.

a. *L'inscription: étude de vocabulaire*

L'inscription utilise une des nombreuses *laudationum formulae* que l'on a l'habitude de trouver en épigraphie funéraire: le mari loue la vertu de sa défunte épouse. Le terme *incomparabilis* est d'un usage fréquent[11]: si l'on effectue une simple comparaison entre cette inscription et celles relevées dans le *Corpus Inscriptionum Latinarum*, VIII, l'on voit que cet adjectif est juste un peu plus utilisé entre les époux que pour un autre parent, ou qu'un ami ou qu'un patron[12]; la particularité de l'inscription est ici de présenter le redoublement

[7] (*ILS*, 7783 = *CIL*, VI, 33 898) : *Euphrosyne / pia, / docta novem musis, / philosopha, v(ixit) a(nnis) XX.*

[8] *CIL*, XII, 1918: *Iuliae felicissimae / scholasticae [ἰλαρεῖ] / quae vixit ann. VII m. VI / P. Iul. P. f. Gal. felix et Iul. / Novella parentes fil. / dulcissimae (et) sibi vivi / fecerunt (et) sub ascia dedicaverunt.*

[9] Auquel cas nous aurions ici un hapax, *grammatica*, en ce sens, n'étant attesté ni dans les textes (cf. *TLL*, s. v. "*grammatica*"), ni dans les corpus épigraphiques que nous avons consultés.

[10] S. Agusta-Boularot, *Les références épigraphiques aux* grammatici *et* γραμματικοὶ *de l'Empire romain (I^er s. av. J.-C.-IV^e s. ap. J.-C.)* in *«MEFRA»*, 106, 1994, tome 2, pp. 653-746.

[11] Le terme *incomparabilis* se trouve au datif une seule fois, *CIL*, VIII, 3109.

[12] Le terme *incomparabilis* est employé pour qualifier une *coniux* (femme) dans les inscriptions n. 683, 2972, 4237, 11486 relevées par St. Gsell, et pour qualifier un *coniux* (homme) dans les inscription n. 2967, 19510, 21569. Le terme de *maritus/a*, employé ici pour *Tertullina*, est moins employé que celui plus commun de *conjux*: le terme de *marita* apparaît dans les inscriptions n. 9481, 20722 et *maritus* dans les inscriptions n. 2823, 2896, 3963.

du terme: il est normalement adressé à la défunte, mais l'auteur de l'épitaphe, le mari, le reprend à son compte. Le terme de *castus/a* est encore plus courant tant sous sa forme positive que superlative [13].

Stylistiquement, il est tentant de construire la dédicace sur un chiasme: *marita casta* et *incomparabilis grammatica*, surtout que, si l'on se réfère au *CIL*, VIII comme simple élément de comparaison, l'on constate que n'est reprise aucune inscription funéraire où l'un des époux soit dit *castus/a et incomparabilis*. Par contre, plus rare est le terme de *fecit* (*quae cum marito fecit...*); il est cependant bien attesté par le *Thesaurus*, au sens de *vivere, degere* [14]. L'utilisation de *fecit* pour *vixit* est peu attestée dans les inscriptions de l'Afrique [15]: simple souci de style pour éviter la répétition de *vixit* (l. 4 : *vix..*).

Tertullina est un *cognomen* peu répandu, mais que l'on trouve cependant attesté dans un certain nombre d'inscriptions, que ce soit en Afrique du Nord [16] ou ailleurs [17]. *Flavianus* est un *cognomen* masculin largement répandu [18]. Les *nomina* de cette inscription ne sont pas anodins puisqu'ils nous révèlent que les époux appartenaient tous les deux à des *gentes*. *Volusia*, *Volusius*, est un gentilice largement diffusé à Rome, dans la péninsule italique et dans les provinces de l'Empire, de l'Espagne à la Dalmatie en passant par la Germanie

[13] *Casta merita conjux* (*CIL*, VIII, 19057).

[14] *TLL*, s. v. "*facio*" : *fecit dum (=cum) co<iug>e sua an. IIII...*

[15] *CIL*, VIII, 3160: inscription trouvée à Lambèse, en Numidie: *D(is) m(anibus) s(acrum) / Iulia Rufina Ur/bica an(nis) uix(it) L et fecit / mecu an(nis) XXX Iulius / Sabinus Vot(uria tribu) con/iug(i) caris(simae) fec(it)*; *CIL*, VIII, 9638: trouvée à *oppidum nouum*, en Maurétanie Césarienne : *D(is) m(anibus) s(acrum) / Iulia Victorina / ic sita est trad/ita marito ano/rum XVIIII o fa(tum?) / crudele con / maritu fecit / annos II et men(ses) / II et (dies) XV Iulius Victor Pater [...]* ; *CIL*, VIII, 21241: trouvée à Cherchell, en Maurétanie Césarienne; cf. DEMAEGHT, «Bull. d'Oran», 1887, p. 283; «Comptes-rendus de l'Académie d'Hippone», 1889, p. LXXXVIII, n. 6; WAILLE et GAUCKLER, «Revue arch.», 1891, t. 17, p. 149; il faut comprendre *nuptiale* pour *numtiale*: *D(is) m(anibus) (s(acrum) / Iuliae / Eracliae / uixiit an(nis) XXVII / ex die numtiale / suo fecit mecum / anis X Iul(ius) Martialis / marite dulcissi/me fecit.*

[16] Le *CIL*, VIII fournit huit inscriptions dont le *cognomen* est *Tertullina*; c'est un *cognomen* qui semble apparaître assez souvent pour des femmes qui appartiennent à des *gentes*: 1688, *Fabia*, à *Sicca Veneria*, en Proconsulaire; 5723, *Aemilia*, à *Sigus*, en Numidie; 7552, *Livia*, à *Cirta*, en Numidie; 11390, *Flavia*, à *Sufetula*, en Byzacène. *Nomina* autres dans les inscriptions restantes: 422, *Remmia*, et 11627, *Titia*, à *Ammaedara*, en Byzacène; 4099, *Tuccia*, à Lambèse, en Numidie; 18912, *Clodia Vitiosa*, à Annûna, en Numidie.

[17] L'on trouve également le *cognomen* de *Tertullina* dans d'autres provinces, comme dans la péninsule ibérique: parmi de nombreux exemples: *AE*, 1984, p. 152, une *Alfia Domitia Tertullina* en Bétique; *AE*, 1979, 339, en Bétique également; *AE*, 1966, 202 : *D. M. / P. <T>ertull/(i)na et L. <T>ertola / faust(o) avo b(ene) m(erenti)*, en Taraconnaise.

[18] Dans le *CIL*, VIII, où plusieurs dizaines d'inscriptions le mentionnent, ou chez DESSAU, *ILS* (23 inscriptions).

ou l'Afrique du Nord[19]. Certains des *Volusii* eurent des rôles très importants dans l'aristocratie romaine, dès l'époque républicaine, puis sous l'Empire, comme consuls[20]. Le *nomen Domitius* est également largement attesté; les *Domitii* étaient une famille importante de *Caesarea*, tant par le nombre (seize personnes portent ce gentilice) que par la place dans la société: l'un d'entre eux, *C. Domitius Alexander*, fut *duumviralicius, equo publico exornatus*[21].

[19] Les références à des membres de cette *gens* sont très nombreuses; signalons simplement que cette *gens Volusia* était bien sûr présente à Rome, comme en témoigne le *columbarium* des *Volusii Saturnini*, daté de 40-60 ap. J.-C. (cf. *AE*, 1977, 30; *CIL*, VI, 7281-7393). Un *Q. Volusius* (?) est attesté en Norique (cf. *AE*, 1984, 717), un *Q. Volusius Ingenus*, qui a reçu la citoyenneté romaine, en Germanie, à la fin du II[e] s. ap. J.-C., ou au début du III[e] (cf. *AE*, 1984, 674) et un *Publius Volusius*, en Dalmatie (cf. *AE*, 1983, 738).

Pour les provinces d'Afrique, les références sont plus fréquentes: H. G. Pflaum, dans un article sur l'onomastique de *Cirta*, compte, parmi la liste des gentilices cirtéens, deux membres de la *gens Volusia* à *Castellum Celtianum*, sur les 55 *Volusii* relevés par l'auteur en Afrique (in *Afrique romaine, Scripta Varia, I*, Paris, 1978, p. 198). Certains de ces *Volusii* eurent des rôles militaires ou des rôles politiques importants à l'échelle municipale, voire provinciale: un *Volusius Rogatianus* apparaît à Carthage, sur une longue liste de noms, dans le *laterculum* des soldats de la *cohors I urbana*, stationnée à Carthage depuis le début du II[e] s. (cf. *AE*, 1984, 928). A Lepcis Magna, *L. Volusius Bassus Cerealis* (*IRT*, 543-544), fut légat du proconsul d'Afrique en charge en 290-294 (cf. *AE*, 1983, 949). Un *Volusius* fut *procurator* de Maurétanie Tingitane durant la deuxième moitié du II[e] s. (cf. *AE*, 1985-86, 992, p. 281). *Volusius Maecianus* fut préfet d'Egypte (Fayoum) sous Marc-Aurèle et Lucius Verus (J. Guey, in «BSNAF», 1967, pp. 30-44).

Dans les *Inscriptions latines de l'Algérie*, II, 1, par Gsell, 1957, l'on trouve également les références suivantes: 850, une inscription comportant une dédicace à *Volusia Ianuaria*, à Henchir; 2866: une *(Vol)lusia Flora*, à Morsot, Pays des *Musulamii*, 75 km à l'est de Tébessa.

[20] Un article a été consacré à certains membres de cette *gens*, les plus connus, les *Saturnini*: F. Coarelli, *I praedia Volusiana e l'albero genealogico dei Volusii Saturnini*, in *I Volusii Saturnini*, 1982, pp. 37-43. Il existait à Rome une *insula Volusiana*, ainsi appelée du nom de son constructeur ou de son propriétaire initial, qui pourrait être le fondateur de la famille, *Q. Volusius*, apparenté à Livie, avec son fils *L. Volusius Saturninus*, le consul de 12 av. J.-C. (Tac, *Ann.*, III, 30, 2; cf. *AE*, 1982, 65); le fils de ce dernier, son homonyme, fut consul en 3 ap. J.-C. (cf. *AE*, 1983, 399, p. 106, inscription de *Lucus Feroniae*, en Italie; 1982, 63). *L. Volusius Saturninus*, consul en 3, mort sous Néron, à l'âge de 93 ans, son fils, Q. Volusius Saturninus, consul en 56, et un autre *Q. Volusius Saturninus*, sans doute fils du précédent, qui fut consul ordinaire en 92, apparaissent sur trois *cursus* sénatoriaux provenant du laraire d'une *villa* de *Lucus Feroniae*, en Italie (cf. *AE*, 1972, 173-176; *AE*, 1979, 65; *CIL*, VI, 7294, 14711, 27678). L'on peut également se référer aux inscriptions suivantes de Dessau, concernant les différents *Volusii Saturnini* (*ILS* 923, 924; 5948, 5949, 5952, 6382, 7406, 7413, 7446, 8581 pour *L. Volusius Saturninus*, consul en 3; 7406, pour *L. Volusius*, fils du précédent; 226, 2491, 5446, 6043, 7418, 7864, 7406, 7865, pour *Q. Volusius Saturninus*, consul en 56; 7406, pour *L. Volusius Saturninus*, consul en 87; 5025, 6126, pour *Q. Volusius Saturninus*, consul en 92).

[21] Ph. Leveau, *op. cit.*, p. 117. Notons l'existence d'un *Domitius Flavianus* sur une inscription retrouvée dans les Grands Thermes de Madauros (cf. les *Inscriptions latines de l'Algérie*, II, 1, publiées par St. Gsell, 1957), qui, vu son jeune, âge, ne peut être le mari de *Tertullina*. Mais avait-il avec lui des liens de parenté?: *ILAlg*, 2403: *[Do]mitius Fla[u|ia]nus pius uixit / [a]nnis XXII / h(ic) s(epultus) e(st)*.

b. *Renseignement démographique et fait de civilisation*

Cette inscription apporte deux renseignements d'importance; l'âge de la mort de la femme, et surtout, par la mention du temps passé avec son époux, l'âge de son mariage (ou remariage?). Il est bien évident que ce n'est pas à partir d'une seule inscription que l'on peut dresser un tableau de la femme africaine! Cette épitaphe vient simplement apporter un élément de plus dans le domaine mal connu de la durée de vie de la population d'Afrique du Nord.

L'on connaît en effet le nombre de controverses déployées autour des indications épigraphiques concernant l'âge de la mort de la population africaine, le nombre étonnant de ses centenaires et celui de la durée moyenne de vie, plus importante qu'à Rome. Il nous faut bien constater que cette inscription va également dans ce sens: *Tertullina* est morte à 43 ans, chiffre fort respectable, si l'on tient compte déjà du fait que la durée moyenne de vie était de 38 ans en Afrique, et de moins de 30 ans pour les femmes à Rome[22]!

Rares sont les inscriptions - que P. Morizot mentionne dans son article[23]-, qui possèdent la particularité de faire figurer, en même temps que l'âge de décès de l'épouse, l'âge qu'avait la défunte lorsqu'elle s'est mariée. Moins rares, mais cependant en faible nombre, sont les épitaphes qui contiennent des indications sur l'âge de la mort de la femme et sur la durée de son mariage, comme c'est le cas ici, pour notre inscription; de plus, ces inscriptions viennent à 90% de Rome, à 3% de la péninsule italique et à 7% des autres provinces, en particulier de la Pannonie-Dalmatie et de l'Afrique, lieu de découverte de notre épitaphe. L'inscription mentionne, mais indirectement, cet âge au mariage, -ce qui reste quand même une exception en épigraphie selon P. Morizot[24]-, en donnant la durée de son mariage. A la durée totale de la vie, il ne reste plus qu'à soustraire la durée de son union conjugale : ainsi, *Tertullina*, morte à 43 ans, est restée l'épouse de *Domitius Flavianus* pendant 20 ans, ce qui nous donne l'âge de 23 ans comme âge de mariage de cette femme. Âge au mariage bien tardif pour une femme de l'époque impériale ! Même si l'on tient compte du fait qu'il s'agit sûrement d'un milieu social élevé, il est impossible de ne pas suggérer la possibilité d'un remariage; pour Friedländer et M. Bang, la majorité des

[22] L'on reprendra ici certaines analyses de P. Morizot, qui propose un article en forme de bilan sur le sujet: *Remarques sur l'âge au mariage des jeunes romaines en Italie et en Afrique*, in «CRAI», juillet-décembre 1989, fasc. III-IV, pp. 665-672.

[23] P. Morizot, *loc. cit.*, Sur la longévité des femmes dans l'Empire, cf. p. 666. Dans son article, l'auteur donne la liste des rares épitaphes où est expressément stipulé l'âge au mariage des défuntes.

[24] P. Morizot, *loc. cit.*, p. 657.

mariages au-dessus de 18 ans devaient être des remariages[25]; Hopkins, plus prudemment, pense qu'après 18 ans, chaque année qui passe voit s'accroître les chances que l'on ait affaire à un remariage[26]. Même si l'on suit les conclusions de B. D. Shaw qui placerait beaucoup plus tard l'âge des femmes au mariage, - vers leur 20e année -, *Tertullina* apparaîtrait encore comme une exception[27]. L'on peut simplement conclure que les constatations faites à propos de cette inscription corroborent les conclusions faites au sujet des inscriptions africaines: *Tertullina* a eu une durée de vie plus longue que ses consœurs de Rome, ou même de l'Italie, et peut-être s'est-elle également mariée plus tard[28]; il nous faut nous contenter ici de faire écho aux constatations développées dans l'article de P. Morizot[29]. Faut-il chercher dans le mode de vie et dans la nourriture, comme le fait ce dernier[30], une influence sur l'âge de la puberté féminine, et par là de leur âge au mariage ?... A défaut d'un plus grand nombre de preuves, seule l'explication culturelle reste pour l'instant la plus plausible.

L'inscription à *Volusia Tertullina grammat(ica)* de Cherchell, si elle n'apporte en soi aucune révélation nouvelle, nous invite à repenser la place que purent tenir les femmes dans le processus de romanisation des provinces; car cette femme qui ne peut en rien aspirer à la célébrité d'une *Cornelia* ou d'une *Sempronia*, a quand même été célébrée au moment de sa mort, comme femme de lettres et de culture; quel rôle a-t-elle pu jouer dans le développement de la culture latine en pays indigène, dans la circulation des idées romaines, ne serait-

[25] Friedlander, *Darstellungen aus der Sittengeschichte Roms*, révisé par M. Bang, Leipzig, 1919-1921, vol. IV. *Alter bei der Verlobung und Verheiratung*, pp. 132-141.

[26] K. Hopkins, *The Age of Roman Girls at Marriage*, in *Population Studies*, n. 3, 1965, pp. 309-327: d'après les épitaphes, la moitié des femmes étaient mariées à 15 ans, et l'âge usuel du mariage pour les femmes était entre 12 et 15 ans. Notons que M. Durry (*Le mariage des filles impubères à Rome*, in «CRAI», 1955, p. 84), dont l'article va sensiblement dans le même sens que celui d'Hopkins, avance que les jeunes romaines, surtout dans l'*Urbs*, pouvaient être données en mariage dès qu'elles avaient atteint l'âge légal de 12 ans, pubères ou non; elles pouvaient même parfois être mariées plus tôt.

[27] B. D. Shaw, *The Age of Roman Girls at Marriage: Some Considerations*, in «JRS», 1987, pp. 30 à 44, sans exclure la possibilité de mariages précoces, situe effectivement très tard l'âge au mariage, aussi bien des femmes que des hommes, à l'époque romaine. P. Morizot, *op. cit.*, p. 656 sqq.

[28] J. Lassère, *Ubique populus*, Ed. du CNRS, 1977, p. 489, constate que l'âge du mariage est un peu plus tardif en Afrique.

[29] P. Morizot, *loc. cit.*, p. 664-665: si l'on considère les épitaphes mentionnant expressément l'âge au mariage de la défunte: pour l'Afrique, les extrêmes se situent entre 15 et 18 ans, entre 11 et 16 pour l'Italie, 11 et 13 pour Rome. *Tertullina* viendrait appuyer, voire irait au-delà de ces remarques, sauf si l'on suppose, ce qui serait plus vraisemblable, qu'il s'agit d'un remariage.

[30] P. Morizot, *loc. cit.*, p. 666.

ce que dans l'éducation de ses enfants ? Cette inscription nous rappelle que l'enseignement était plus répandu dans les classes favorisées de la société impériale romaine, et que *Tertullina* a peut-être bénéficié de la présence, dans sa *gens*, d'un *grammaticus Latinus*, à moins qu'elle n'ait été elle-même *grammatica*. Cette inscription nous rappelle aussi combien il faut être sensible aux nuances provinciales, voire locales, et à l'évolution chronologique; si une matrone très cultivée était rare dans l'aristocratie romaine de la fin de la République, cela ne l'était peut-être plus au II^e^ ou III^e^ siècle, et peut-être même cela ne l'avait-il jamais été dans une ville comme *Caesarea*, capitale de province, dont Juba avait voulu faire un centre culturel.

José d'Encarnação - Catarina Cunha Leal

Technique et métiers dans l'épigraphie romaine de l'occident hispanique

Dans les dernières années de la décade de 40 et dans les années 50 de ce siècle, sont arrivés à la péninsule de Lisbonne, pour travailler aux carrières de marbre et de calcaire, des artisans venus de l'extrême sud du Portugal, de l'Algarve. La plupart de ces ouvriers avaient déjà pris contact avec des ouvriers du Maroc et il y en avait aussi quelques-uns qu'avaient travaillé au paravant aux carrières de l'Afrique du Nord. Et - fait curieux! - la façon dont ils travaillaient la pierre était tout à fait différente, plus efficace que celle des ouvriers du coin, justement parce qu'ils étaient porteurs d'une autre tradition.

Nous venons de reprendre le dossier épigraphique de Cascais (Encarnação 1994) et nous sommes surpris par le fait que la typologie des monuments a vraiment des réminiscences des monuments urbains d'Italie et de l'Afrique du Nord au 1er siècle de notre ère.

Deux époques très éloignées dans le temps, mais - bien certainement - le même mouvement démographique et, par conséquent, le témoin d'une même ambiance culturelle.

Curieusement, les fouilles qu'on mène depuis dix ans à la villa romaine de Freiria, justement dans le territoire du *municipium Olisiponense*, continuent à démontrer aussi que, du point de vue des techniques de construction, aucune différence n'existe avec ce qu'on trouve à la même époque dans la Péninsule Italique ou dans les milieux africains: la façon de faire les murs, la préparation locale de l'*opus signinum*, la technique d'emplacement des mosaïques ou des demi-rondes dans les réservoirs d'eau... À Soure, près de Conimbriga, un sarcophage a été mis en place d'honneur dans un tombeau orné de marbres et d'un magnifique plafond: *cum marmoribus et laquiaribus*... (Encarnação 1993 234).

Notre intervention a comme but présenter, d'abord, quelques exemples de la technique du travail de la pierre qu'on peut discerner sur les monuments épigraphiques. On pourra essayer de voir, inclusive, avec quel type d'instrument la gravure a été faite[1]. Nous regarderons *in situ* la taille des milliaires d'une des plus intéréssantes voies romaines péninsulaires (via Bracara-Asturica, *vulgo* Geira - cf. Baptista 1992).

[1] *Vide*, à ce propos, l'excellent travail de recherche de Jean-Claude Bessac (1989).

Deuxièment - mais sans la prétention d'être exhaustifs - nous voulons faire le catalogue de tous les monuments épigraphiques trouvés au territoire actuellement portugais qui ont des outils de métiers comme éléments décoratifs.

De ce côté-là, il y a une réflexion préliminaire qui nous semble très important dans ce contexte. On peut réprésenter un outil sur un monument - mais qu'est-ce que cela veut dire? Il y aura toujours, on le sait, deux possibilités: ou bien l'instrument a une signification réelle, concrète, il signifie ce qu'il est, rien de plus; ou bien il est utilisé comme symbole. Rien de nouveau dans ces remarques, mais il faut qu'on les ait toujours bien présentes.

Voyons, comme exemple, le cas de l'*ascia*. C'est un instrument concret, on le sait: c'est bien l'asse (essette, en flamand), un outil du tonnellier; d'un côté, un marteau pour faire avancer ou reculer les douves, de l'autre, une pièce recourbée et arrondie pour couper le bois à l'intérieur du tonneau. La forme de l'asse est variable de région à région - et on peut admirer un bon éventail de ces formes au musée du chateau de Montbazaillac, par exemple, dans la région de Bergerac, en France. Et voilà pourquoi aussi la réprésentation de l'*ascia* n'est pas toujours uniforme. On connaît, alors, l'objet concret, mais la présence de la formule *sub ascia dedicavit* lui donne, on le sait, une autre signification à chercher dans le domaine du symbolique.

De même, les *instrumenta scriptoria*. On essaiera de les identifier pièce à pièce, mais on s'interrogera toujours: qu'est-ce que cela veut dire? Y a-t-il une rélation "physique" avec le défunt? Était-il un homme (ou une femme) de culture, un écrivain, un scribe fonctionnaire? Giancarlo Susini a posé déjà la question:

«C'è da chiedersi se la raffigurazione di strumenti scrittorii su alcuni monumenti (il dittico, per esempio), così come la rappresentazione dello specchio (reminiscenza di antichi rituali esoterici) non vogliano proprio indicare la summa delle azioni, che non si possono nascondere a un giudice supremo, come l'immagine speculare di se stessi. Ancora una volta la scrittura assumerebbe una prospettiva magica, quella di farsi tramite veridico dall'umanità all'oltretomba» (1982, 147).

Le passage d'une représentation **concrète** à la représentation **symbolique** est toujours très difficile à surprendre, une fois que le symbole est la résultant d'une "athmosphère", d'une ambiance bien propre, où l'ésotérique joue (on le sait) un rôle dominant. Et voilà pourquoi on continuera à discuter la signification de quelque chose si concrète que l'asse représentée sur les monuments de la *Narbonensis*... et d'ailleurs!

La *cupa* du *Marmorarius* (*IRCP* 269) et la plaque avec la représentation d'une *urna* et d'une *amphora* (*IRCP* 223).

Tavola II

Autel de *Pax Iulia* avec décoration d'*instrumenta scriptoria* (*IRCP* 325).

Revenons aux problèmes techniques.

D'abord, la technique et l'outil sont en rélation directe avec les matériaux du support: l'ardoise, le calcaire, le marbre, le granit ne se travaillent pas avec les mêmes instruments.

Pour la taille des lettres (sauf les *graffiti*, bien sûr), on a utilisé au Portugal romain deux types d'outils: le ciseau quart de rond, qui donne aux lettres un trait arrondi, et le ciselet, le plus fréquent, pour les coupures en biseau. Dans l'état actuel de notre recherche, on n'a pas encore réussi à obtenir des données chronologiques; de toute façon, la tendance vérifiée c'est que les monuments gravés avec le ciseau quart de rond sont les monuments les plus plus anciens (fin I^{er} av. J.-Chr. - début I^{er} après).

Cela nous menerait à parler des ateliers épigraphiques documentés au Portugal romain. Ce serait le sujet d'une autre communication, notamment si on pense à la typologie et à la décoration des monuments (aux "tiques épigraphiques", pour faire référence à une expréssion chère à l'école du Centre Pierre Paris). De toute façon, on signalera, en passant, les documents qu'on a sur des lapidaires[2]:

* *IRCP* 497 (= *CIL* II, 133): *Hermes*, "*servus marmorarius*", qui travaillait pour le sanctuaire d'*Endovellicus*;

* *FC* II, n. 21: *Flavus* avait une officina à Conimbriga;

* *ILER* 780 (= *CIL* II, 2404): *Reburrinus* était le lapidarius du sanctuaire des nymphes (?) *Castaecae*;

* Tranoy 1985, 270: *Elpidus* (?) avait lui aussi une officina à Ponte de Lima (*conventus Bracaraugustanus*);

* Encarnação 1993, 255-256: *Arcius* était simultanément sculpteur et lapidarius à Ponte da Barca (*conventus Bracaraugustanus*);

* Peixoto 1993, n. 8 (= *HAE* 1520): un *Felicius lapidarius* peut avoir existé

[2] Pour ne pas élargir beaucoup le sujet de notre communication nous laissons de côté d'autres métiers (au sens précis et moins précis du terme) qu'on trouve épigraphiquement signalés. C'est une recherche qui a déjà donné des résultats fort intéressants en Péninsule Ibérique et ailleurs. Signalons, à titre d'exemple: l'article de Sagredo San Eustaquio e Ortiz de Zarate sur l'enseignement (1975); la recherche de Pablo Piernavieja sur les hommes du sport (1977 et autres); celle de B. Rémy sur les médécins (1991)... La table I de Vipasca (*IRCP* 142), en tant que règlement des activités professionnelles dans un *vicus metallum*, en donne aussi des renseignements précieux. José Vives lui aussi a fait le recueil des inscriptions péninsulaires sur arts et métiers (*ILER* 5692-5751).

à Viana do Castelo (toujours au *conventus Bracaraugustanus*), mais le texte épigraphique a besoin d'être revu.

On pourrait penser aussi aux noms personnels qui peuvent avoir été attribués à partir du métier du personnage ou de ses ancêtres (un phénomène assez courant dans nos pays). On a discuté, par exemple, si *C. Fabius Viator*, dédicant d'un joli monument au dieu indigène *Tabudicus*, était *viator* de nom ou de fonction (Encarnação 1975, 274-276). Mais là les hypothèses ne pourront pas passer bien souvent du domaine des... hypothèses.

Le catalogue qu'on peut dresser, à ce moment de la recherche, des monuments épigraphiques trouvés au territoire actuellement portugais qui ont des outils de métiers comme éléments décoratifs est le suivant:

1 - *IRCP* 323: Grand autel funéraire de *Pax Iulia*. Du côté gauche, un *diptychon*; à droite, un *volumen*. Illegible le nom du défunt.

2 - *CIL* II, 2486: Stèle funéraire de *Daphnus*, l'affranchi de *Claudius Flavus*, trouvée près d'*Aquae Flaviae*. Au registre inférieur de la décoration, un *subsellium*.

3 - *CIL* II, 378: Grand cippe funéraire en honneur de *C. Iulius Maternus*, trouvé à *Aeminium*. À gauche, un *volumen* ouvert, des *calamaria* dans l'horizontale et un *diptychon*; du côté droit, un miroir, une *patera* et un *oenochoe*;

4 - *CIL* II, 5241: Grand cippe funéraire en honneur de *Cadius Carianus*, trouvé à *Aeminium*. À gauche, un *volumen* ouvert et un *codex* de cinq tablettes, fermé; du côté droit, un *diptychon* et, très probablement, une *theca calamaria*.

5 - *AE* 1972, 24: Cippe funéraire en honneur de *Allia Vagellia Avita*, trouvé à *Aeminium*. À gauche, une *patera*, une coquille (?) et plusieurs objets mal conservés, dont deux pourront être des *stili* à côté d'une table (?); du côté droit, un *diptychon*, un *lararium* (?) et des *hederae* harmonieusement disposées tout le long de la face.

6 - *FC* II, n. 57: Cippe (?) funéraire en honneur de *Q. Lucceius Rufinus*, trouvé à Conimbriga, qui n'est connu que par un manuscrit. Il aurait, à gauche, un *volumen* et des *stili*; à droite, une *theca calamaria*.

7 - *FC* II, n. 71: Cippe (?) funéraire en honneur de *Valerius Avitus*, trouvé à Conimbriga, qui n'est connu que par un manuscrit. Il aurait, à gauche, en

relief, un *volumen* ouvert, une *theca calamaria* et un *abacus* d'une trentaine de trous; à droite, un *volumen* ouvert et des *stili*; sous le texte, en relief aussi, encore des *stili*, une *theca calamaria* et une guirlande suspendue.

8 - *FC* II, n. 73: Petit autel funéraire en honneur de *Valeria Flaccinia*, trouvé à Conimbriga. Il a, à gauche, dix-huit trous et seize à droite - ce qui nous a fait penser à la réprésentation d'un *abacus*.

9 - *IRCP* 269: *Cupa* funéraire de *Marmorarius*, trouvée à *Pax Iulia*. À la droite du champ épigraphique, un objet gravé qui ressemble un maillet.

10 - Tranoy - Le Roux 1989-90, 193-194 (= *CIL* II, 2431): Stèle funéraire en honneur de l'esclave *Agathopodes*, de *Bracara Augusta*. La pièce a trois parties: au plan supérieur, un *cuneus*; au dessous, le texte; et, en bas, des poinçons, une *securis* et un *circinus* fermé.

11 - *IRCP*, pp. 443-445: Grande plaque funéraire dont le texte est sûrement faux, qui se trouve à Montemor-o-Novo (*conventus Pacensis*). À gauche du champ épigraphique, en relief, un *scalprum* et un *malleus*; à droite, un équerre et un fil à plomb.

12 - *IRCP* 223: Petite plaque funéraire, dont le nom du défunt y mémoré s'est perdu, qui a sous le texte la réprésentation de deux pièces en verre: une *urna* et une petite *amphora*.

Dans l'ensemble des pièces étudiées, les réprésentations varient en qualité et en quantité. S'il y a des cas où les objets ont été rudement taillés, il y en a d'autres soigneusement élaborés, quoique, parfois, l'érosion ait fait disparaître la netteté de la gravure. Du point de vue de la quantité, certains monuments, comme ceux de *Aeminium* et de Conimbriga, sont profusément décorés, tandis qu'autres (la *cupa* de *Pax Iulia*, par exemple) ont seulement l'outil du métier. La décoration, dans ses aspects qualitatif et quantitatif, constitue sans doute un indice révélateur du goût, de la culture et des moyens économiques de celui qui a fait ériger les monuments.

Une analyse des outils professionnels nous permet conclure que, normalement, les objets ont été réproduits dans leurs dimensions habituelles mais leur réprésentation est bien souvent stylisée.

On a nettement deux groupes de monuments: celui des *instrumenta scriptoria* et un autre lié à des activités diverses.

Le premier a, d'abord, une zone bien définie, celle des villes d'*Aeminium* et de Conimbriga, d'où proviennent six exemplaires. Le *subsellium* gravé sur la stèle d'*Aquae Flaviae*, elle aussi intégrée dans cette série, peut faire allusion à la fonction du défunt (l'enseignement ou l'administration); mais on ne saura jamais la signification précise (s'il y en a...) de la réprésentation des *instrumenta scriptoria* sur les monuments funéraires: pour mieux identifier le défunt? pour mettre en relief sa culture? pour lui ouvrir les portes de l'au-delà, lui assurant une vie tranquille et bien protégée des mauvais esprits?...

Quant au deuxième groupe, il semble plus normale que nous étions devant la réprésentation (dans la généralité des cas, d'une forme réaliste et à l'échelle) des outils de leurs métiers. Ainsi, on a le *marmorarius* (n. 1), dont le métier a aussi joué un rôle décisif sur la façon d'être identifié dans sa communauté (l'adjectif est devenu nom propre). Le texte n. 10 a à voir avec un maçon ou un forgeron. La pièce n. 11 présente des outils de maçon. Le monument n. 12 nous pose un problème: c'est vrai qu'à la première vue, on penserait à un verrier ou à un fabriquant d'amphores, puisque ces formes existent en verre et en céramique aussi; mais ne pourrait-on pas leur attribuer une signification symbolique, les vases funéraires d'un rituel déterminé?

Dans l'ensemble des personnages répertoriés - défunts et dédicants - on a identifié des citoyens, des indigènes romanisés, des affranchis et des esclaves. Les *instrumenta scriptoria* sont plus liés aux ingenui, tandis que les outils de métier sont plutôt liés aux esclaves.

Finalement, il faut dire, c'est un phénomène nettement urbain, à rapprocher des hommes d'affaires qui ont orgueil à montrer aux gens d'où leur est venue la fortune. On dirait même qu'ils sont fiers d'avoir contribué à la construction de la cité (et nous nous rappelons du musée de Nîmes où sont nombreuses les stèles de métiers).

Et nous nous rappelerons aussi, sans doute, à ce moment, de la célèbre commande de Trimalchion à Habinnas:

«Rappelle-toi: je veux que soient réprésentés sur mon monument funéraire des navires flottants, les voiles bien déployées; et moi-même assis sur une estrade, la toge pretexte mise, cinq anneaux aux doigts, en distribuant au public de l'argent que je retire d'un sac» (Pétrone, Satyricon).

Là, le message est évident; sur nos monuments muets, dépourvus de l'éloquence d'une didascalie, c'est à nous l'audace de la... dévination!

BIBLIOGRAPHIE

A.M. Baptista et F. de Sande Lemos, *A Geira romana do Gerês (Via XVIII do Itinerário de Antonino)*, «Correio da Natureza» 17 (4º trimestre 1992) 2-10.

J.-C.Bessac, *Note sur les techniques du support épigraphique*, «Les Inscriptions Latines de Gaule Narbonnaise» (Actes de la table ronde de Nîmes, 25-26 mai 1987), Nîmes, 1989, 119-135.

CIL II = E. Hübner, *Corpus Inscriptionum Latinarum*, II, Berlin, 1869 et 1892.

J.D'Encarnação, *Divindades Indígenas sob o Domínio Romano em Portugal*, Lisboa, 1975.

J.D'Encarnação, *L'épigraphie du village à l'extrême Occident d'Hispania*, «L'Epigrafia del Villaggio», Faenza, 1993, 236-259.

J.D'Encarnação, *Roteiro Epigráfico Romano de Cascais*, Cascais, 1994.

FC II = R. Etienne, G. Fabre, P. et M. Lévêque, *Fouilles de Conimbriga, II - Épigraphie et Sculpture*, Paris, 1976.

HAE = *Hispania Antiqua Epigraphica*, Madrid.

ILER = J. Vives, *Inscripciones Latinas de la España Romana*, Barcelona, 1971 et 1972.

IRCP = J. D'Encarnação, *Inscrições Romanas do Conventus Pacensis*, Coimbra, 1984.

A.M. Peixoto, *Inscrições romanas e medievais do concelho de Viana*, «Estudos Regionais» (Viana do Castelo), 13-14, 1993, 81-104.

P. Pernavieja, *Corpus de Inscripciones Deportivas de la España Romana*, Madrid, 1977.

B. Remy, *Les inscriptions de médecins dans les provinces romaines de la Péninsule Ibérique*, «REA», 1991 (3-4), 321-364.

L. Sagredo San Eustaquio et S.C. Ortiz de Zarate, *La enseñanza en la Hispania Romana*, «Hispania Antiqua» 5, 1975, 121-134.

G.C. Susini, *Epigrafia Romana*, Roma, 1982.

A. Tranoy, *Ateliers lapidaires et niveaux de culture dans le Nord du Portugal*, «Gallaecia» 7/8 1985, 269-272.

A. Tranoy et P. Le Roux, *As necrópoles de Bracara Augusta. B. Les inscriptions funéraires*, «Cadernos de Arqueologia» 6-7, 1989-1990, 187-230.

Joan Gómez Pallarès

El dossier de los *Carmina Latina Epigraphica* sobre mosaico del Norte de África (con especial atención a la Tripolitania, Bizacena y África Proconsular)[1]

Presentación

Desde 1990 hemos publicado una serie de trabajos (Gómez Pallarès 1990, Gómez Pallarès 1991, Gómez Pallarès 1993/1 y Gómez Pallarès 1993/2), tendentes a estudiar el *corpus* de los *CLE* escritos con pintura o sobre pavimento de mosaico del *orbis romanus*. El objetivo de los trabajos era intentar mostrar que los *CLE* sobre mosaico o pintados[2] constituyen un grupo especial de *CLE*, básicamente distintos de los *CLE* incisos sobre piedra por dos razones: 1. la base material es distinta y, por tanto, permite ofrecer mensajes que la piedra, materialmente, no permite. 2. Los *CLE* pintados o musivos tienen una relación muy especial con su referente iconográfico[3] y edilicio[4].

Gracias a la publicación de un importante y reciente libro citado *infra* (Pikhaus 1994), que tiene que convertirse en obra de referencia indispensable en los próximos años para los *CLE* del Norte de África, hemos pensado que sería conveniente delimitar este trabajo (esta es la razón de la modificación del título que había aparecido en las Pre-Actas del Congreso) tan sólo a los *CLE* procedentes de la parte central del territorio romano del Norte de África, es decir, la Tripolitania, la Bizacena y el África Proconsular. En cualquier caso, el objetivo del trabajo sigue siendo el mismo: 1. Mostrar las características particulares de los *CLE* de esta zona del Norte de África. 2. Comparar este grupo de inscripciones métricas[5] con el que ya habíamos recogido y estudiado

[1] La redacción de este trabajo se ha beneficiado del proyecto de investigación PB 93-0889, financiado por la DGICYT (MEC. España).

[2] La preparación del trabajo artesano es más o menos la misma en los dos casos: sigo aquí el criterio adoptado por P. Colafranceso *et alii*, *Concordanze dei Carmina Latina Epigraphica*, Bari 1986, quienes, por razones de la técnica artesana que presupone la construcción de un mosaico, unen bajo un único criterio material a pinturas y mosaicos. *Vid.* también H. Lavagne, *La mosaïque*, Paris, 1987, pp.7 ss.

[3] Son textos que normalmente se leen e interpretan en relación con una iconografía precisa.

[4] El mosaico o pintura con inscripción se encuentran en un contexto edilicio que tiene que conocerse para explicar adecuadamente el conjunto iconográfico-textual.

[5] Sobre la discusión de nomenclatura entre las dos posibilidades "poesía latina epigráfica" o "epigrafía métrica latina", es decir, un estudio en el que prevalezca la posición literaria-filológica

del resto del Mundo Romano, para intentar encontrar semejanzas, divergencias, etc., y poder, al final, presentar algunas conclusiones sobre este específico y muy especial tipo de inscripción: la inscripción métrica sobre mosaico o pintada, en este caso, norteafricana.

Así pues nos interesa hablar un poco del grupo de *CLE* de esta zona por ellos mismos, es decir, cuáles son sus características propias (materiales, cronológicas, textuales, iconográficas, etc.) y, en segundo lugar, comparar de un modo general los datos de este grupo con los datos generales de los *CLE* musivos y pintados del Mundo Romano, la mayor parte de los cuales han sido ya estudiados por nosotros mismos en trabajos precedentes.

Queremos también precisar que el *corpus* aquí presentado, si bien es pequeño, tiene la voluntad (en los estrechos márgenes en que se mueve) de ser exhaustivo. Por lo tanto, los resultados finales, las tendencias detectadas en el grupo y expuestas en las conclusiones quieren ser plenamente indicativas de cómo es la "familia" de *CLE* musivos y pintados de la zona centro-oriental del África del Norte romana [6].

Elenco de los textos recogidos [7] y estudio de las inscripciones

Para hacer el estudio de conjunto de este especial *corpus* hemos intentado reconocer, para cada epígrafe, los siguientes datos.

o bien la epigráfica, *vid.* M. MASSARO, *Epigrafia metrica latina di età repubblicana*, Quaderni di "Invigilata Lucernis" 1, Bari 1992, Prefazione.

[6] Si no se encuentran en este trabajo algunas inscripciones generalmente conocidas por los estudiosos como métricas es porque nosotros, de acuerdo con la bibliografía más reciente (PIKHAUS 1994) pensamos que no son métricas, o porqué su carácter musivo o pintado es demasiado inseguro. Este trabajo que el lector tiene en sus manos no es un comentario de conjunto de todas estas inscripciones norteafricanas, por cuanto no discutimos aquí aquellos textos más dudosos y sólo tratamos los que consideramos con más probabilidad o con seguridad métricos musivos o pintados. Mandamos a la bibliografía citada por PIKHAUS 1994 para todos las discusiones particulares. En cualquier caso, no queremos dejar de indicar que en este trabajo se incrementan en *ca.* un 30% el número de CLE de estas características que habían sido estudiados en los trabajos precedentes nuestros.

[7] Para más comodidad del lector, ofrecemos el texto completo de cada *CLE* estudiado. Nuestro objetivo aquí no es el de proporcionar una nueva edición, pero en algunos casos, y debido a que la celebración del Congreso en que nacen estas páginas tuvo lugar en Cartago, hemos tenido la fortuna de poder revisitar alguno de los *CLE*, expuestos en el Museo del Bardo. Así pues, en unos pocos y concretos casos (siempre oportunamente indicados) ofrecemos una nueva y revisada edición de algunos epígrafes. En otros casos, a pesar de no ofrecer nuevas ediciones, la lectura atenta de los textos nos ha ofrecido la posibilidad de introducir algún comentario textual a pasajes determinados de algunas poesías. En cualquier caso, el texto que se cita en primer lugar en la literatura científica de cada *CLE* es el texto de referencia que copiamos y al que nos atenemos para nuestro estudio.

0. Localidad de procedencia. 1. Distinción entre *CLE* musivo y pintado. 2. Tipologia del mosaico (los diversos y posibles *opera*). 3. Estado de conservación del epígrafe. 4. Distribución cronológica de los *CLE*. 5. Localización del mosaico o pintura con inscripción en el ambiente arqueológico en el que ha sido encontrada. 6. Métrica del *CLE*. 7. Distinción entre *CLE* cristiano y *CLE* no cristiano (partiendo del análisis del contenido y, algunas veces, del contexto arqueológico o cultural). 8. Clasificación temática de las inscripciones: intentamos identificar un mensaje principal, que es el que los epígrafes quieren transmitir. 9. Relación entre texto de la inscripción e iconografía del mosaico o de la pintura (cuando existe o ha sido conservada o conocida): hacemos un pequeño y esquemático comentario de cada inscripción.

Textos recogidos de Gómez Pallarès 1990[8]

1. *CLE* 1617; *CIL* VIII, 17386; *EE* V, 824; *ILCV* 2031; *ILT* 1681; Pikhaus 1994 A200.

Castulla puella ann(orum) XLVIII redd(idit) spiritum)
VI idus Martias properans kastitatis sumere premia digna.
meruit inmarcibile(m) corona(m). perseverantibus tribuet deus gratia(m).
in pace.

0. *Thabraca* (Tabarka). 1. Mosaico. 2. *Opus tessellatum*. 3. Entera. 4. Siglo IV d.C. 5. Pavimento de iglesia o de edifico de culto o uso cristiano. 6. Comático. 7. Cristiano. 8. Inscripción funeraria cristiana (lauda sepulcral). 9. El texto de la inscripción (lauda sepulcral dedicada a *Castula*) y la iconografía del mosaico (parte superior de una nave y oveja, notables alegorías cristianas) se combinan perefectamente para un "uso tópico" cristiano del mosaico. No hay, en cambio, una relación directa entre texto e iconografía, por cuanto la difunta no está físicamente representada en él, pero sí entre texto y lugar donde éste se encuentra.

2 (?).[9] *CLE* 1627; *CIL* VIII, 1109; *ILT* 90; Pikhaus 1994 B2.

---]s honorem migro
---]udes et p[---

[8] Los textos recogidos y reproducidos a partir de ediciones que no son nuestras, son presentados en cursiva. Las inscripciones que ofrecemos a través de una nueva lectura nuestra, son editados siguiendo las normas habituales de edición en las colecciones contemporáneas de textos epigráficos.

[9] El signo de interrogación indica que no podemos asegurar el caracter musivo o pintado del *CLE*.

0. *Taparura* (Sfax). 1. Mosaico. 2. *Opus tessellatum*. 3. Fragmentaria legible. 4. No fechable. 5. Pavimento de iglesia o edificio de culto o uso cristiano. 6. Comático. 7. Cristiano. 8. Inscripción sepulcral cristiana (lauda sepulcral). 9. Demasiado fragmentario para conocer la relación texto-iconografía.

3. Edición nuestra (Museo del Bardo, número de inventario A 232); *CLE* 1910; *CIL* VIII, 25425; *ILCV* 788; ENGSTRÖM 1912, 103; *ILT* 1184; PIKHAUS 1994, A79.

Lámina 1 (foto nuestra)

Splendent tecta Ḅassiani fundi cognomine Baiae
inuente lucisq[ue] ṃagiṣ ç̣andore relucen[t]
disposuit facer[e---]+iṣatin[---]
oppositos m+[---]
nomine Sidon[i---]
iure sub n̤+[---]

3 *dicati n CLE* 1910
6 *sub n̤+ nos: sub Aug. CLE* 1910.

0. *Fundus Bassianus* (Sidi Abdallah). 1. Mosaico. 2. *Opus tessellatum*. 3. Fragmentaria legible. 4. Siglo IV d.C. 5. Pavimento perteneciente a termas. 6. Hexámetros dactílicos. 7. No cristiano. 8. Descripción física del contenido iconográfico del mosaico (imágenes de la *villa* propiedad de *Sidonius*). 9. Los dos primeros versos del *CLE* nos hablan de las características físicas de un edificio perteneciente a una persona privada. Pensamos que tiene una clara relación con el pavimento donde se encuentran (las termas de la *villa* a la que se refieren) y con la iconografía del mosaico (representación de una *villa* y escenas marineras). En su conjunto, inscripción, mosaico y pavimento nos parecen extremadamente convenientes para el lugar donde fueron encontrados: una casa en Sidi Abdallah, con termas y muy cercana al mar. La inscripción mantiene la tradición, en los *CLE*, de ofrecer el nombre del autor de los versos o del comitente en acróstico o teléstico [10].

4. Edición nuestra (Museo del Bardo, número de inventario A 309); *CLE* 2190; *ILCV* 2032; MONCEAUX 1906/2 259; *ILT* 1688; PIKHAUS 1994, A 202.

Lámina 2 (foto nuestra)

[10] *Cf.* J.W. ZARKER, *Acrostic carmina Latina Epigraphica*, «Orpheus» 13, 1966, 125-151.

Angelorum · ospes
martyrum · comes
vitamque · spirans
placidam · ad te sanc-
te · profectus · sit nost-
ri · memor · grata · pie-
tate qua · solet · (palma?)
Crescentinus · diac(onus) ·
in pace · red(didit animam) · III · Kal(endas) · Aug(usti) ·
(navis) (chrismon)

0. *Thabraca* (Tabarka). 1. Mosaico. 2. *Opus tessellatum*. 3. Entera. 4. Siglo IV d.C. 5. Pavimento de iglesia o edifico de culto o uso cristiano. 6. Comático. 7. Cristiano. 8. Inscripción sepulcral cristiana (lauda sepulcral). 9. Se trata de otra lauda sepulcral, dedicada en este caso a *Crescentius diaconus*, que contiene algunos de los elementos iconográficos característicos del Cristianismo: en la parte alta de la lauda, tres palomas con flores, acompañadas de caballeros; el texto en la parte central y en la parte baja del mosaico, un crismón constantiniano y la imagen de una nave (la nave de la iglesia). Así pues, se trata de diversos símbolos cristianos reunidos en un mismo campo musivo, pero que no tienen una directa relación con el texto: el difunto no está explícitamente representado. Hay que destacar también en esta lauda que se trata de uno de los poquísimos textos musivos cristianos del Norte de África que contiene una iconografía alegórica. La parte alta ha sido incluso interpretada alguna vez como una escena de caza.

5. Edición nuestra [11] (Museo del Bardo, número de inventario A 166); *CLE* 2294; *CIL* VIII, 27790; *ILS* 9456; *AE* 1905, 195; *ILT* 1649; PIKHAUS 1994, A136.

1.A. Σχεδία
1.B. *Ratis*
siue
Ratiara

[11] Por convención y por comodidad en la comparación, el orden en que editamos este texto respeta el que se encuentra en *CLE* 2294, hasta donde ha sido posible: el texto n.8 de *CLE* 2294 desaparece de nuestra edición y del n. 8 al n. 21 hay una nueva ordenación. Ha sido imposible ofrecer en estas páginas una buena foto de conjunto del pavimento de *Althiburos*, por culpa de las dificultades técnicas: no disponíamos en Túnez del material ni del tiempo necesarios para hacerlo. Así pues, hemos decidido ofrecer esta nueva edición a partir de las notas tomadas en la autopsia que realizamos. Para ver fotos de conjunto del mosaico (no son muy buenas pero sirven para controlar lo que editamos a continuación), *vid.* las fotos XCI-XCVI de M. ENNAÏFER, *La cité d'Althiburos et l'edifice des Asclepieia*, Túnez, 1976, y la foto de las pp. 84-85 de M. YACOUB, *Pièces maîtresses des Musées de Tunisie*, Túnez, 1994.

2.A. *Celoces*
2.B. *Labitur uncta carina per aequora cana celocis*
3.A. Κελήτες
3.B. *Hypereticosque celetas*
4.A. *Corbita*
4.B. *quam malus navi e corbita · maximus ullast*
5.A. *Ferox*
5.B. *Icarus*
5.C. *Cupido*
5.D. *Hippago*
5.E. Ἱππαγώγος
6.A. *Actuaria*
6.B. *Portisculus*
7. *Catascopiscus*
8. *Myoparo*
9. *[---]ạtq(ue) · paroni*
10. *Tesserariae*
11.A. Μύδιον
11.B. *Musculus*
12. *Prosumia*
13. *alium celocem esse alii++[---]*
[---Pro]sumia
14.A. *Horeia*
14.B. *Horeia+[---]*
15.A. *Vegeiia*
15.B. *Advena quam lenis celeri veṇit unda*
16.A. *Placida*
16.B. *Placida la+a onuṣ*
17.A. *Ponto*
17.B. *Navigia pont[---]*
18.A. *Celsa*
18.B. *quae me sụ[---]+ẋis quondam portantia*
19.A. *Stlatta*
19.B. *Hinc legio stlattis iam transpor*
taverat amne
20.A. *[---]ẹrta*
20.B. *[---]devoret++++++*
21. *Cladiuata*
22. *Cydarum*

0. *Althiburos* (Henchir Medeïna). 1. Mosaico. 2. *Opus tessellatum*. 3. Entera. 4. Siglos II d.C.-III d.C. 5. Pavimento de habitación privada. 6. Polimétrico. 7. No cristiano. 8. Descripción física del contenido iconográfico del mosaico (catálogo de naves). 9. Tenemos aquí una estrecha relación entre inscripciones e iconografía: los textos son utilizados como "pie de foto" (en algunos casos, con una amplia explicación) de las imágenes de las naves que representa el mosaico, identificando (como si se tratara de un catálogo) todos los tipos y dando algunas de sus características y peculiaridades.

Textos recogidos de Gómez Pallarès 1991

6. ZARKER 1958, 75; *AE* 1946, 115; PIKHAUS 1994, B87.

Animo mente corporeque Constantinus
oriundus Paulini matreque (H)onorata
rabiem inimicorum trop(a)eo fi[d]ei vincens.
cum XR(ist)O fidelis per s(a)ecula regnaturus;
bis tricenos quat(t)uor annos menses VIII vixit.
Hic ultimus claudit dies. Depositus sub d(ie) XIII
kal(endas) Mai(a)s in(dictione) quarta decima.

0. *Mactaris* (Maktar). 1. Mosaico. 2. *Opus tessellatum*. 3. Entera. 4. Siglo VI d.C. 5. Pavimento de iglesia o de edificio de culto o uso cristiano. 6. Quasi-hexámetros. 7. Cristiano. 8. Inscripción sepulcral cristiana (lauda sepulcral). 9. Como sucede habitualmente con este tipo de textos, tampoco hay aquí una estrecha relación con la iconografía. La inscripción nos habla de las virtudes del difunto, mientras que la iconografía es típicamente cristiana pero no nos transmite la imagen del muerto: nos presenta una cruz griega rodeada de palomas, después el texto y en la parte baja, una decoración con flores.

7. ZARKER 1958, 76; *AE* 1946, 116; PIKHAUS 1994, B88.

Terra, premes teneros iniusto pondere Manes
Quanta tecum bona de summis duces ad ima!
Hic Honorata tibi membra ponit animamque Tonanti.
Discedam bis quaternos functa annos.
Debitum vit(a)e finem reddit. Sub die deposita
octa(v) (sic) id(us) April(es) ind(ictione) XIIII.

0. *Mactaris* (Maktar). 1. Mosaico. 2. *Opus tessellatum*. 3. Entera. 4. Siglo VI d.C. 5. Pavimento de una iglesia o de edificio de culto o uso cristiano. 6. Quasi-hexámetros.

7. Cristiano. 8. Inscripción sepulcral cristiana (lauda sepulcral). 9. La lauda, dedicada a Honorata, se deja leer en clave de "literatura funeraria": habla de la tierra, que pesa sobre el cuerpo de la niña muerta; habla mistéricamente de su edad; nos da su nombre, etc. No hay ninguna imagen de la difunta, solo símbolos cristianos: cruz griega y palomas.

Textos recogidos de Gómez Pallarès 1993/1

8. *IRT* 174; PIKHAUS 1994, T7.

Concessit fort[unam]
michi tam gra[to]
gratia improbi qu
id prodes quod
mea fata [-4-5)] va
deo bos [-4-5)] atis
parci [-7-8)] aceatis

0. *Sabratha* (Sabratha). 1. Mosaico. 2. *Opus tessellatum*. 3. Fragmentaria legible. 4. Siglo IV d.C. 5. Pavimento de habitación de uso privado. 6. Métrica yámbica (?). 7. No cristiano. 8. Quizás se trata de una inscripción votiva, que da las gracias por un favor concedido. 9. No hay ninguna relación entre texto e iconografía: la inscripción se encuentra en el "emblema" de un pavimento de sala, inscrita dentro de una *tabula ansata*.

9 (?). HAPP 1986, n. 325 (vol. I, p. 38 y vol. II, pp. 268-270); MONCEAUX 1906/1, 170; RIESE 1870, 325; PIKHAUS 1994, A71.

De Romulo picto, ubi in muris fratrem occidit

Disce pium facinus: percusso, Romule, fratre
sic tibi Roma datur, huius iam nomine culpat
nemo te c(a)edis, murorum si decet omen.

0. *Carthagho* (Carthago). 1. Pintura (?). 2. Fresco parietal (?). 3. Entera. 4. Primera mitad del siglo VI d.C. 5. (?) 6. Hexámetros dactílicos. 7. No cristiano [12]. 8. La

[12] "Cristiano/no cristiano" alude fundamentalmente al contenido del *CLE*, no a la persona del poeta que escribe. Parece bastante claro pensar que un poeta, gramático y alto funcionario de la corte vándala del siglo VI d.C., es decir, Luxurius, era cristiano: *cf.* HAPP 1986, vol. I, p.88. Esto no quita para decir que los contenidos de las poesías que aquí se presentan son más bien paganos.

inscripción habla de la muerte de Remo en manos de su hermano, Rómulo. 9. No sabemos dónde se encontraba materialmente la inscripción, pero poseemos una descripción de ella, gracias a la cual podemos saber que había una estrecha relación entre texto e imagen: la inscripción explicaba aquello que el fresco mostraba, es decir, la muerte sobre la que Roma fue fundada [13].

10. *AE* 1968, 610; PIKHAUS 1994, B5.

En perfecta cito Baiaru(m) grata voluptas!
Vndantes fluunt aq(uae) saxi de rupe sub ima.
Nisibus hic nostris prostratus libor anhelat.
Quisquis amat fratrum veniat mecumque laetetur!

0. *Sullecthum* (Rass Salakta-Arsch-Zara). 1. Mosaico. 2. *Opus tessellatum*. 3. Entera. 4. Siglo III d.C. 5. Mosaico perteneciente al *frigidarium* de unas termas en *Sullecthum*. 6. Hexámetros dactílicos. 7. No cristiano. 8. La inscripción ofrece tres mensajes principales: hace una alabanza de los placeres que las termas producen en sus usuarios; se felicita por la rapidez de la construcción; invita a todo el mundo a disfrutar de las termas como mejor sistema para anular el efecto perverso sobre el lugar de los envidiosos. 9. No existe ninguna relación entre texto e iconografía: la inscripción está enmarcada por una *tabula ansata*, en un contexto de decoración geométrica. En cambio, sí hay una clara relación entre texto y edificio.

11 (?). SHACKLETON-BAILEY 1982, n. 201; MONCEAUX 1906/1, 158; RIESE 1870, 210; PIKHAUS 1994, A60.

FELICIS
viri clarissimi
De thermis Alianarum

[13] *Vid.* el comentario de HAPP 1986, vol. I, p. 98, nota 1, donde se explica la hipotética relación entre texto e imagen a partir del análisis interno de los textos de *CLE* (y de su propio título), conservados tan sólo a través de manuscrito. Pensamos que tenemos que aumentar el número de textos que comentamos en el hand-out del Congreso, en Cartago, a través de los números 30 a 35 del presente trabajo, porque su contenido revela la posibilidad de que se trate de *CLE* pintados o, quizás, musivos. El verbo *pingere* se utiliza tambien con frecuencia cuando se habla de las primeras fases en la preparación de un mosaico: *cf.* J. GÓMEZ PALLARÈS, *Reflexión sobre un corpus de inscripciones sobre mosaico en Hispania*, «Faventia» 14/2 1992 33-53, p. 43, s.l.TO 1, una inscripción musiva procedente de Carranque (Toledo, España), con el texto *ex oficina Ma[---]ni / pingit Hirinius / utere felix Materne / hunc cubiculum* (*cf.* también M. DONDERER, *Die Mosaizisten der Antike und ihre wirtschaftliche und soziale Stellung. Eine Quellenstudie*, Erlangen 1989, s.n. A 68), donde el verbo está utilizado para hablar de un producto final que no fue una pintura, sino un mosaico, pero en una fase inicial de confección del producto.

Hic ubi conspicuis radiant nunc signa metallis
et nitido clarum marmore fulget opus,
arida pulvereo squalebat cespite tellus
litoreique soli vilis arena fuit.
pulchra sed inmenso qui duxit culmina caelo,
ostendens pronis currere saxa iugis,
publica rex populis Thra<sa> mundus gaudia vovit,
prospera continuans munere saecla suo.
paruit imperiis mutato lympha sapore
et dulcis fontes proluit unda novos.
expavit subitas Vulcanus surgere thermas
et trepida flammas subdidit ipse manu.

0. *Carthago* (Carthago). 1. Mosaico (?). 2. *Opus tessellatum* (?). 3. Entera. 4. Final siglo V d.C.-inicio siglo VI d.C. 5. Pavimento de las termas del rey Trasamundo, en Alianae. 6. Dísticos elegíacos. 7. Cristiano. 8. El texto habla del edificio donde se encuentra el pavimento y de su proceso de reconstrucción por parte del rey. 9. No existe relación entre texto e iconografía, pero sí entre texto y edificio que lo contiene.

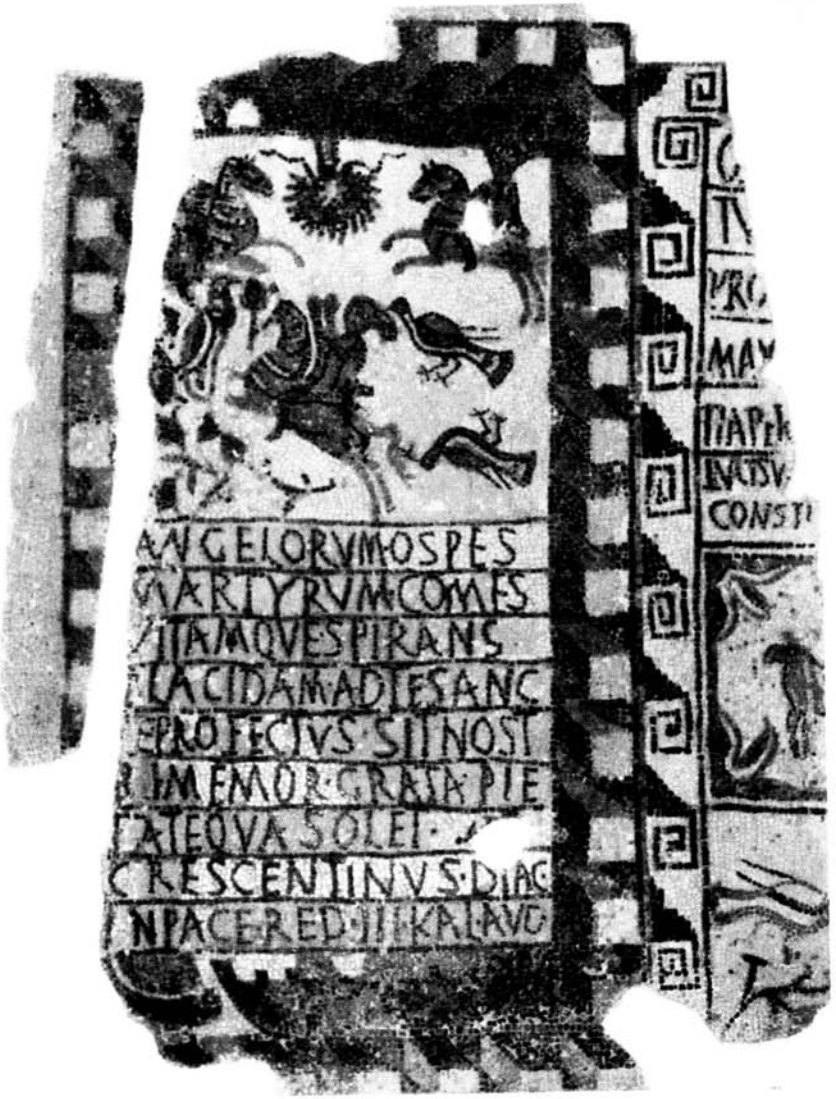
12 (?). Shackleton-Bailey 1982, n. 373; Monceaux 1906/1, 155; Riese 1870, 378; Pikhaus 1994, A57.

CALBULI GRAMMATICI
Versus fontis
A parte episcopi
Crede prius veniens Christi te fonte renasci:
sic poteris mundus regna videre dei.
tinctus in hoc sacro mortem non sentiet umquam;
semper enim vivit, quem semel unda lavat.
Descensio fontis
Descende intrepidus: vitae lomenta perennis
aeternos homines ista lavacra creant.
Ascensio fontis
Ascende in caelos, animam qui in fonte lavasti
idque semel factum sit tibi perpetuum.
Econtra episcopum
Peccato ardentes hoc fonte extinguite culpas.
currite. quid statis? tempus et <h>ora fugit.
Et in circuitu fontis

Inscripción n. 3.

Tavola I

Tavola II



Inscripción n. 4.

Marmoris oblati speciem, nova munera, supplex
Calbulus exhibuit, fonti<s> memor, unde renatus
ad formam cervi gremium perduxit aquarum.

0. *Carthago* (Carthago). 1. Mosaico (?). 2. *Opus tessellatum* (?). 3. Entera. 4. Final siglo V d.C.-inicio siglo VI d.C. 5. La inscripción pertenecía a un baptisterio. 6. Hexámetros dactílicos. 7. Cristiano. 8. El texto habla probablemente del poeta que lo ha escrito, *Calbulus*, del lugar donde se encuentra (un baptisterio), y de lo que se hace allí, cuando se desciende a la piscina, cuando se sale, etc. 9. No conocemos ninguna relación entre texto e iconografía, pero es evidente la que existe entre texto y edificio o, almenos, entre texto y construcción baptisterial.

13. *CIL* VIII, 1072; PIKHAUS 1994, A50.

[---]nc fundamenta
[---]tem dedicavimus
[---]tibi de te (hedera) amici florem
[---] Deum invocantem (hedera) qui
[---]uit gaudentes (hedera)
[---] Dominus te exalta
[---](hedera) fastilanem inmin
[---]consummavit gaudens
[---]emtem

0. *Carthago* (Carthago). 1. Mosaico. 2. *Opus tessellatum*. 3. Fragmentaria legible. 4. Siglo V d.C. 5. Pavimento de sala monumental de un edificio de uso público (?). Quizás se trata (*CIL* VIII), de un templo dedicado a Serapis. 6. Métrica yámbica (?). 7. Cristiano. 8. Quizás se trate de una inscripción alusiva a la dedicatoria del edificio. 9. No conocemos ninguna relación segura entre texto e iconografía, pero existe la posibilidad de una hipótesis alrededor de la imagen de Isis, presente en el mosaico. Existe también la posibilidad de una relación entre inscripción y edificio continente, porque puede que el texto explicitara la dedicatoria de este edificio (un posible templo).

14 (?). SHACKLETON-BAILEY 1982, n.202; MONCEAUX 1906/1, 159; RIESE 1870, 211; PIKHAUS 1994, A61.

EIVSDEM (I.E. FELICIS)
Aliter

Nobilis exsultat Baiarum fabrica thermis

et duplicat radios montibus aucta dies.
hoc uno rex fecit opus Thrasamundus in anno,
inclita dans populis munera temporibus.
hic senibus florens virtus renovatur anhelis,
hic fessos artus viva lavacra fovent.
miscentur pariter sociis incendia lymphis
et gelidos imbres proximus ignis habet.
utilis hic flamma est et nullos pascitur artus
optaturque magis per nova vota calor.
longior hic aegros morborum cura relinquit
nec lavat in vitreis hic moriturus aquis.

0. *Carthago* (Carthago). 1. Mosaico (?). 2. *Opus tessellatum* (?). 3. Entera. 4. Final siglo V d.C.-inicio siglo VI d.C. 5. Pavimento de las termas del rey Trasamundo, en *Alianae*. 6. Dísticos elegíacos 7. Cristiano. 8. La inscripción habla del promotor del edificio de las termas (el rey Trasamundo), de la rapidez de su labor y de las virtudes que los baños termales poseen para mejorar la salud de los usuarios. 9. No conocemos ninguna relación entre texto e iconografía, pero la que hay entre texto y edificio parece clara: la inscripción celebra la calidad de los servicios que ofrecían esas termas.

15 (?). Shackleton-Bailey 1982, n. 204; Monceaux 1906/1, 161; Riese 1870, 213; Pikhaus 1994, A63.

EIVSDEM (I.E. FELICIS)
Aliter

Publica qui celsis educit moenia tectis,
hic pia rex populis Thrasamundus vota dicavit,
per quem cuncta suis consurgunt pulchra ruinis
et nova transcendunt priscas fastigia sedes.
hic quoque post sacram meritis altaribus aedem
egregiasque aulas, quas grato erexit amore,
condidit ingentes proprio sub nomine thermas.
hic bonus inriguis de<ce>rtat fontibus ignis,
hic etiam ardentis <nullus> timet ora camini,
plurimus hic imber gelidas adcommodat undas,
hic aestus levis est, hic nullum frigora torrent,
hic gemina<ta> dies per candida marmora fulget.

0. *Carthago* (Carthago). 1. Mosaico (?). 2. *Opus tessellatum* (?). 3. Entera. 4. Final

siglo V d.C.-inicio siglo VI d.C. 5. Pavimento de las termas del rey Trasamundo, en *Alianae*. 6. Hexámetros dactílicos. 7. Cristiano. 8. Otra vez alude el texto al constructor del edificio y a una de las vicisitudes por las que pasó éste: las termas se han levantado encima de las ruinas de algún edificio anterior (quizás se trate de una reconstrucción). El texto alaba las virtudes del edificio a lo largo de las estaciones del año. 9. No hay ninguna relación conocida entre texto e iconografía. Existe, en cambio, entre inscripción y edificio que la contiene.

16. Shackleton-Bailey 1982, n. 375; Monceaux 1906/1, 154; Riese 1870, 380; Pikhaus 1994, A56.

DOMNI PETRI REFERENDARII
Versus in basilica palatii sanctae Mariae

Qualiter intacta processit virgine partus
utque pati voluit natus, perquirere noli.
haec nulli tractare licet sed credere tantum.

0. *Carthago* (Carthago). 1. Pintura. 2. Fresco parietal. 3. Entera. 4. Final siglo V d.C.-inicio siglo VI d.C. 5. La inscripción parietal se encontraba en la iglesia de Santa Maria, en Carthago. 6. Hexámetros dactílicos. 7. Cristiano. 8. La inscripción habla de la Virgen María y del Nacimiento del Señor. 9. Hay una doble relación entre texto e iconografía y entre texto y edificio. Por una parte, la inscripción se encontraba bajo un fresco que representaba el Nacimiento y Pasión de Jesús. Pertenecía, por tanto, al mensaje complejo, compuesto por imagen y texto. Por otra parte, el texto se encontraba en la iglesia dedicada a la Madre de Dios (*Théotokos*): hay pues también una relación entre inscripción y edificio que la contiene.

17 (?). Shackleton-Bailey 1982, n. 203; Monceaux 1906/1, 160; Riese 1870, 212; Pikhaus 1994, A62.

EIVSDEM (I.E. FELICIS)
Aliter

Regia praeclaras erexit iussio moles,
sensit et imperium calx, lapis, unda, focus.
inclusus Vulcanus aquis algentibus hic est
et pacem liquidis fontibus ignis habet.
cum lymphis gelidis gestat concordia flammam
ac stupet ardentes frigida nympha lacus.

uritur hic semper gaudens neque laeditur hospes
et vegetat medicus pectora fota vapor.
maxima sed quisquis patitur fastidia molis
aut gravibus madido corpore torpet aquis,
hic Thrasamundiacis propere<t> se tinguere thermis:
protinus effugiet tristis uterque labor.

0. *Carthago* (Carthago). 1. Mosaico (?). 2. *Opus tessellatum* (?). 3. Entera. 4. Final siglo V d.C.-inicio siglo VI d.C. 5. Pavimento de las termas del rey Trasamundo, en *Alianae*. 6. Hexámetros dactílicos. 7. Cristiano. 8. Otra vez una inscripción de las termas del rey Trasamundo sirve para hablarnos del edificio, para relacionarlo con quien promovió su construcción y para decirnos cuáles son las principales virtudes de las actividades que allí se desarrollaban. 9. No conocemos la relación entre texto e iconografía, pero la que existía entre texto y edificio es evidente.

18 (?). SHACKLETON-BAILEY 1982, n. 205; MONCEAUX 1906/1, 162; RIESE 1870, 214; PIKHAUS 1994, A64.

Tranquillo, nymfae,	*de Currite fluminis*	*ortV.*
Hinc nova flagranti	*s Vccedite lumina*	*FoebO*
Rupibus excelsis ubi	*Nunc fastigia*	*surgunT*
Aequanturque polo	*to Tis praecelsa*	*lavacrA*
Sedibus. hic magnis	*exArdent marmora*	*signiS,*
Ardua sublimes	*praevIncunt culmina*	*termaE,*
Muneraque eximius	*taNti dat liminis*	*auctoR*
Vnica continuae	*praeNoscens praemia*	*famaE.*
Non hic flamma nocet.	*vOtum dinoscite*	*carmeN,*
Discite vel quanto	*viVat sub †gurgite†*	*lymfA.*
Vandalicum hic	*renovAt †claro† de semine*	*nomeN,*
Sub cuius titulo	*meriTis stat gratia*	*factiS.*

0. *Carthago* (Carthago). 1. Mosaico (?). 2. *Opus tessellatum* (?). 3. Entera. 4. Final siglo V d.C.-inicio siglo VI d.C. 5. Pavimento de las termas del rey Trasamundo, en Alianae. 6. Hexámetros dactílicos. 7. Cristiano. 8. Como en los textos precedentes, pertenecientes al mismo edificio, la inscripción habla del constructor, Trasamundo (acromesotelésticamente [14]), y de la calidad de las termas que él promovió. 9. No conocemos la relación existente entre texto e iconografía. Por contra, la que existe entre texto y edificio que la contiene nos parece clara.

[14] Acróstico: *Thrasamundus*. Mesóstico: *cunta innovat*. Teléstico: *vota serenans*.

Textos recogidos de Gómez Pallarès 1993/2

19 (?). HAPP 1986, vol. I, pp.57-58 y vol. II, pp. 381-385; MONCEAUX 1906/1, 177; RIESE 1870, 354; SHACKLETON-BAILEY 1982, n. 349; PIKHAUS 1994, A76.

In epitaphion supra scripti Olympii

Venator iucunde nimis atque arte ferarum
saepe placens, agilis gratus fortissimus audax,
qui puer ad iuvenes dum non advixeris annos,
omnia maturo conplebas facta labore.
qui licet ex propria populis bene laude placeres,
praestabas aliis, ut tecum vincere possent.
tantaque mirandae fuerant tibi praemia formae,
ut te post fatum timeant laudentque sodales.
heu nunc tam subito mortis livore peremtum
iste capit tumulus, quem non Carthaginis arces
amphitheatrali potuerunt ferre triumpho!
sed nihil ad manes hoc funere perdis acerbo:
vivet fama tui post te longaeva decoris
atque tuum nomen semper Carthago loquetur.

0. *Carthago* (Carthago). 1. Mosaico (?). 2. *Opus tessellatum* (?). 3. Entera. 4. Primera mitad del siglo VI d.C. 5. Parece que la inscripción se encontraba en el amfiteatro de Carthago, encima de la tumba de la persona muerta o conmemorándola en cualquier otro sitio del edificio. 6. Dísticos elegíacos. 7. No cristiano. 8. Parece que la inscripción pertenecía a la tumba de *Olympius*, encargado de las fieras en el amfiteatro de Carthago. Su epitafio alude a algunos de los tópicos de los *CLE* sepulcrales dedicados a jóvenes que practicaban "deportes de alto riesgo" (fueran éstos amfiteatrales o circenses): su coraje y fortaleza; su juventud y, paradójicamente (¡por la edad!), su gran competencia en el ejercicio de la profesión; el aprecio que sentían por él sus colegas; una alusión a su *funus acerbus* y a la perennidad de su fama, relacionada con la del *CLE* y un mutismo casi chocante en relación con las causas reales de la muerte. 9. No conocemos la relación entre texto e iconografía: no estamos ni seguros de que éste sea un *CLE* musivo. En el caso de que tengamos razón en haber incluido este texto en nuestro estudio (se trataría de una inscripción musiva amfiteatral, con probables imágines de las cosas que sucedían en los espectáculos: el Museo del Bardo está lleno de mosaicos con este tema), existiría una clara relación entre texto y edificio que lo contenía: la inscripción está dedicada a una persona que trabajaba allí y que, quizás, fue también sepultada allí.

20 (?). HAPP 1986, vol. I, pp. 51-52 y vol. II, pp. 352-355; MONCEAUX 1906/1, 172; RIESE 1870, 346; SHACKLETON-BAILEY 1982, n.341; PIKHAUS 1994, A73.

De amphitheatro in villa vicina mari fabricato

Amphitheatrales mirantur rura triumphos
et nemus ignotas cernit adesse feras.
spectat arando novos agrestis turba labores
nautaque de pelago gaudia mixta videt.
fecundus nil perdit ager, plus germina crescunt,
dum metuunt omnes hic sua fata ferae.

0. *Carthago* (Carthago). 1. Mosaico (?). 2. *Opus tessellatum* (?). 3. Entera. 4. Primera mitad del siglo VI d.C. 5. La inscripción se encontraba (a lo que parece) en un amfiteatro, en Carthago, cerca del mar: quizás sea el mismo edificio que el mencionado en n. 19. 6. Dísticos elegíacos. 7. No cristiano. 8. El texto habla del edificio donde con probabilidad se encontraba la inscripción y alude a su ubicación, cerca del mar pero también cerca de las tierras de cultivo, de donde, además, llegan las fieras para los espectáculos. Tampoco en este caso (*cf.* n. 19) tenemos la seguridad de que ésta sea una inscripción musiva (*cf.* PIKHAUS 1994, p. 78), pero la coincidencia de las descripciones físicas que contiene el texto con las iconografías de muchísimos mosaicos (también en el Museo del Bardo), que nos describen físicamente las *villae* y los edificios de cualquier núcleo habitado, nos han hecho aventurar esta posibilidad. 9. No conocemos ninguna relación entre texto e iconografía, pero la que hay entre texto y edificio que lo contiene es clara: los versos nos hablan directamente del edificio y de sus alrededores.

Textos recogidos de Pikhaus 1994

21. PIKHAUS 1994, B6; *ILT* 147; L. FOUCHER, *Hadrumetum*, Tunis, 1964, p. 302.

Cucias si uarim ueg
guluim leuor
si laudas labas si ui-
tuperas sudas in-
tra erueruatas (?)
quas perfici dene-
gauas.

0. *Sullecthum* (Es-Sedria). 1. Mosaico. 2. *Opus tessellatum.* 3. ? 4. ? 5. La inscripción se encontraba en el *frigidarium* de unas termas. 6. Métrica yambo-trocaica.

7. No cristiano (?). 8. El texto es la dedicatoria de la sala de las termas donde se encontraba. Tiene además un contenido apotropaico, destinado a evitar el mal de ojo de los envidiosos. 9. No conocemos ninguna relación entre texto e iconografía, pero sí entre texto y sala que lo contiene.

22. Edición nuestra (Museo del Bardo, número de inventario A 226; PIKHAUS 1994, B8; *CIL* VIII, 22916; *CLE* 2293; *ILT* 155.

Lámina 3 (foto nuestra)

Musa mihi ca(u)
sas memora
quo numin(e)
laeso quidu(e)

0. *Hadrumetum* (Sousa). 1. Mosaico. 2. *Opus tessellatum*. 3. Entera. 4. Primera mitad del siglo III d.C. 5. El mosaico se encontraba en una sala de habitación privada. 6. Hexámetros dactílicos. 7. No cristiano. 8. La inscripción transmite el verso 8 y el inicio del verso 9 del libro I de la Eneida de Virgilio. 9. Existe una relación entre texto e iconografía: el mosaico presenta la imagen del poeta, rodeado por dos Musas que le inspiran en la redacción de su *opus maximum*.

23. *CLE* 1928 adn.; PIKHAUS 1994, B15; *CIL* VIII, 23131; *ILT* 279.

invide, livide, titula tanta, quem adeseverabas fieri non posse, perfecte sunt d(ominis) n(ostris) s(alvis): minima ne contemnas.

0. *Cululis Theodoriana* (Henchir el Haouria). 1. Mosaico. 2. *Opus tessellatum*. 3. Entera. 4. Primera mitad del siglo IV d.C. 5. La inscripción se encontraba en el pavimento entre dos habitaciones de uso privado, en una casa romana. 6. Ritmo dactílico. 7. No cristiano. 8. Se trata de una inscripción con valor apotropaico, que sirve para alejar los espíritus malignos y conceder una larga vida a los habitantes de la casa. 9. No hay una relación entre texto e iconografía, que nos ofrece una versión de las discusiones sobre Atenas, entre Atenea y Poseidón. Hay, en cambio, a nuestro entender, una relación entre texto y casa de pertenencia: la inscripción protege a sus habitantes.

24. *CLE* 1928 adn.; PIKHAUS 1994, A42; *CIL* VIII, 24670; *ILT* 984.

[in]bide, vive e[t] bide possas plurima bid[ere].

0. *Carthago* (Carthago). 1. Mosaico. 2. *Opus tessellatum*. 3. Fragmentaria legible. 4. Siglo VI d.C. 5. La inscripción se encontraba en la entrada de una sala de casa (uso particular). 6. Comático. 7. Cristiano. 8. Se trata de otra inscripción con valor apotropaico, que busca alargar la vida de los habitantes de la casa. 9. No hay una relación entre texto e iconografía (se trata de una escena de la caza del jabalí), pero sí entre texto y utilización del pavimento y de la casa: la inscripción "protege" a sus habitantes.

25 (?). SHACKLETON-BAILEY 1982, n. 374; PIKHAUS 1994, A58; RIESE 1870, 379.

Versus sanctae crucis

Hinc Dominus patiens caelo succesit et astris;
dum retinet corpus, misit in astra Deum.
qui fugis insidias mundi, crucis utere signis;
hac armata fides protegit omne malum.
crux Domini mecum! crux est quam semper adoro,
crux mihi refugium, crux mihi certa salus.
virtutum genetrix, fons vitae, ianua caeli,
crux Christi totum destruit hostis opus.

Pax Domini tecum, puro quam pectore quaeris!

0. *Carthago* (Carthago). 1. Pintura (?). 2. Fresco parietal (?). 3. Entera. 4. Final siglo V d.C.-inicio siglo VI d.C. 5. La pintura se encontraría en las paredes de un baptisterio, cerca de una cruz. 6. Dísticos elegíacos. 7. Cristiano. 8. El tema de la inscripción es una viva alabanza de la figura de la cruz y de sus poderes y virtudes, desde el punto de vista de un cristiano muy apasionado. 9. Hay que hablar aquí con prevención, puesto que proponemos una hipótesis: si se pudiera confirmar la existencia de la pintura en las paredes, encontraríamos normal una relación entre texto e iconografía. La pintura representaría una cruz y la inscripción aludiría a sus poderes. Almenos desde el punto de vista cultual, hay además una clara relación entre texto y edificio o zona de pertenencia (un uso baptisterial).

26 (?). HAPP 1986, vol. I, pp. 9-10 y vol. II, pp. 9-14; PIKHAUS 1994, A 66; RIESE 1870, 203; SHACKLETON-BAILEY 1982, n. 194.

Luxuri in Anclas; in salutatorium domini regis

Hildrici regis fulget mirabile factum
arte opere ingenio divitiis pretio.
hinc radios sol ipse capit, quos huc dare posset:

altera marmoribus creditur esse dies.
hic sine nube solum, nix †iuncta† et sparsa putatur:
dum steterint, credas mergere posse pedes

0. *Carthago* (Carthago). 1. Pintura (?). 2. Fresco parietal (?). 3. Entera. 4. Primera mitad del siglo VI d.C. 5. La inscripción se encontraba en una sala del palacio del rey Hilderico, en *Anclas* (Carthago), probablemente en el *salutatorium* del edificio. 6. Dísticos elegíacos. 7. No cristiano. 8. El poema hace una descripción de la sala donde se encontraba, de su grandiosidad y de las funciones principales que allí se desarrollaban. 9. No conocemos ninguna relación entre pintura e iconografía de la pared (si la había), pero parece más clara, en cambio, entre texto y sala donde éste se encontraba: habla del rey en su calidad de promotor de la obra y de la grandeza del espacio, como metáfora de sí mismo.

27. Shackleton-Bailey 1982, n. 206; Pikhaus 1994, A67; Riese 1870, 215.

In Anclas

Vandalirice potens, gemini diadematis heres,
ornasti proprium per facta ingentia nomen.
belligeras acies domuit Theodosius ultor,
captivas facili reddens certamine gentes.
adversos placidis subiecit Honorius armis,
cuius prosperitas melior fortissima vicit.
ampla Valenti<ni>ani virtus cognita mundo
hostibus addictis ostenditur arte nepotis.

0. *Carthago* (Carthago). 1. Pintura. 2. Fresco parietal. 3. Entera. 4. Primera mitad del siglo VI d.C. 5. La inscripción se encontraría (no tenemos aquí ninguna seguridad) en alguna sala del palacio del rey Hunerico, en *Anclas*. 6. Hexámetros dactílicos. 7. No cristiano. 8. El texto alaba los grandes hechos de los antepasados del rey, como mejor sistema para alabarse a él mismo: el rey es importante no sólo por el cargo que ocupa, sino también por la importancia y gestas de sus ancestros. 9. Todo aquí pertenece al terreno de la hipótesis (cf. Pikhaus 1994, p. 77). Si pensamos en la tradición pictórica a que hemos aludido en los textos precedentes, parece normal pensar también aquí que el texto aludiría y acompañaría a algún fresco conmemorativo de alguna gesta del rey.

28. *AE* 1981, 872; *AE* 1974, 697; Pikhaus 1994, A87.

Ebasi (h)umile(s) / [lo]cus (i)ste tene[t] / sed corpore ta[n]tum. Nam vibit, o[b]

/ via(m) prole(m) Optat(i) / sibi superstit[e(m)] / relinquit; (h)abita/bit ergo in isto tem/porali seculo le/tus usque in die / pridie quam ad / celum migraret / per annis LXXVII; / d(e)p(ositus) die VIII id(us) octo(bres, ind(ictione) V.

0. *Belalis Maior* (Henchir el Faouar). 1. Mosaico. 2. *Opus tessellatum*. 3. Entera. 4. Primera mitad del siglo VII d.C. 5. Se trata de una lauda sepulcral sobre mosaico procedente de la Basílica Grande (Basílica II) de *Belalis Maior*. 6. Comático. 7. Cristiano. 8. Se trata de una lauda sepulcral, en la que se alude a la vida futura de *Evasius*, después de su muerte. 9. No hay una relación entre texto e iconografía (flores y palomas), pero sí entre texto y lugar donde se encuentra: se alude al muerto allí sepultado.

29. Edición nuestra (Museo del Bardo, número de inventario A 325); PIKHAUS 1994, A201; *ILCV* 2032; *ILT* 1689.

Lámina 4 (foto nuestra)

Privata · cum ·
victoria gau
de(nt) · triunfa(ntes)
consecratae ·
virginitatis ·
et · confessio
nis · victricia ·
portantes ·
tropea veste ·
i[---]ta fan
c[---]+ in p(a)c(e)
dignis
digna
vincenti
bus coro
na

0. *Thabraca* (Tabarka). 1. Mosaico. 2. *Opus tessellatum*. 3. Entera. 4. Final siglo IV d.C.-inicio siglo V d.C. 5. La lauda sepulcral se encontraba en la entrada de la capilla que hay junto a la basílica de Thabraca. 6. Hexámetros dactílicos irregulares. 7. Cristiano. 8. El texto alude a dos mujeres muertas, sepultas bajo la lauda sepulcral. De ellas se alaba sobre todo su virginidad y su fe cristiana. 9. No hay ninguna relación entre texto e iconografía (en la parte baja, coronas de flores), pero sí entre texto y sepulcro: se alude a las difuntas allí sepultadas.

Textos recogidos de Happ 1986

30. Happ 1986, vol. I, pp. 23-24, vol. II, pp. 164-180; Riese 1870, 304; Shackleton-Bailey 1982, n. 299.

De turre in viridiario posita, ubi se Fridamal aprum pinxit occidere

Extollit celsas nemoralis Aricia sedes,
sternit ubi famulas casta Diana feras;
frondosis Tempe cinguntur Thessala silvis,
pinguia venatu lustra Molorchus habet.
haec vero aetherias exit quae turris in auras
consessum domino deliciosa parans,
omnibus in medium lucis ornata refulget
obtinuitque uno praemia cuncta loco.
hinc nemus, hinc fontes et structa † civilia cingunt
statque velut propriis ipsa Diana iugis.
clausa sed in tanto cum sit splendore voluptas
artibus ac variis atria pulcra micent,
admiranda tuae tamen est virtutis imago,
Fridamal, et stratae gloria magna ferae,
qui solitae accendens mentem virtutis amore
aptasti digno pingere facta loco:
hinc spumantis apri iaculo post terga retorta
frontem et cum geminis naribus ora feris.

0. *Carthago* (Carthago). 1. Pintura. 2. Fresco parietal. 3. Entera. 4. Primera mitad del siglo VI d.C. 5. No sabemos con exactitud dónde se encontraba el *fundus* de Fridamal (según Happ 1986, vol. I, p. 303, un noble de la corte vándala, quizás *patronus* del poeta Luxurius), pero parece seguro que en los confines de su propiedad había una vegetación frondosa y abundante y llena de caza. En ella se construyó una torre. En el interior de la torre, un fresco representaba escenas de la caza del jabalí. 6. Hexámetros dactílicos. 7. No cristiano. 8. La poesía celebra la ubicación del *fundus* de Fridamal, absolutamente adecuado para cualquier tipo de caza y con todos los ingredientes que el tópico literario reserva a una propiedad de este tipo; alaba también la torre que el señor de esta tierra ha hecho construir (quizás para organizar mejor sus partidas de caza) y, finalmente, habla de Fridamal mismo, como cazador del jabalí y promotor de la pintura. 9. Desde el punto de vista que interesa aquí, hay una clara relación entre *CLE* e imágenes pintadas: el fresco mostraba una escena de la caza del jabalí, quizás protagonizada por el *possessor* (motivo habitual en la iconografía tardo-imperial) y la poesía alude también directamente a este hecho. Poesía y pintura muestran probablemente a Fridamal en una de sus

actividades preferidas. Parece claro aquí que el verbo pingere tiene un valor factitivo. No se trata de que Fridamal sea el pintor, sino quien "ha hecho pintar" los frescos. En segundo lugar, y ésto también es importante para nosotros, *CLE* y fresco tienen una relación con la torre, con el paisaje circundante y con la actividad que allí se desarrollaba.

31. HAPP 1986, vol. I, p. 30, vol. II, pp. 215-217; RIESE 1870, 312; SHACKLETON-BAILEY 1982, n. 307.

De Fama picta in stabulo circi
Qualem te pictor stabulis formavit equorum,
talem te nostris blanda referto iugis.
semper et adsiduo vincendi munera porta
his, quorum limen fortis amica sedes.

0. *Carthago* (Carthago). 1. Pintura. 2. Fresco parietal. 3. Entera. 4. Primera mitad del siglo VI d.C. 5. No podemos saber dónde se encontraba el circo o las instalaciones para caballos de competición a las que alude el texto: quizás no lejos de Carthago, pero la indeterminación; es demasiado fuerte para poder decir nada seguro. 6. Hexámetros dactílicos. 7. No cristiano. 8. La inscripción habla de una imagen de la Fama que había sido pintada en las cuadras de un probable circo y nos dice cual era su función principal: proteger y guiar a los participantes en las carreras. Nos encontramos ante un elogio de la Fama y quizás se trate también de una identificación (por el contenido del texto) entre Fama, Tyche y Victoria (HAPP 1986, p. 216). 9. El *CLE* tiene una evidente relación con la pintura a que acompaña (una *imago* de la diosa Fama) y, al mismo tiempo, con el edificio donde se encontraban: un probable circo, en que las virtudes y poder de la Fama son perseguidas por todos los participantes (sobre todo si pensamos en una asimilación con Tyche y con Victoria).

32. HAPP 1986, vol. I, pp. 30-31, vol. II, pp. 217-218; RIESE 1870 313; SHACKLETON-BAILEY 1982, n. 308.

Aliter

Verum, Fama, tibi vultum pictura notavit,
dum vivos oculos iuncea forma gerit.
tu quamvis totum velox rapiaris in orbem,
pulcrior hoc uno limine clausa sedes.

0. *Carthago* (Carthago). 1. Pintura. 2. Fresco parietal. 3. Entera. 4. Primera mitad del siglo VI d.C. 5. *Vid.* el comentario hecho para el n. 31. 6. Hexámetros dactílicos. 7. No cristiano. 8. La inscripción habla de la misma imagen de Fama que estaba pintada en las cuadras de un probable circo y ofrece, a nuestro entender, una metáfora del caballo de carreras: la Fama, asimilada a la imagen del caballo, tiene *iuncea forma* y *vivos oculos*. Los adjetivos *velox* y *clausa (sedes)* del último pentámetro pueden interpretarse en el mismo sentido. 9. El *CLE* tiene una evidente relación con la pintura a que acompaña (se trata de una *imago* de Fama) y, al mismo tiempo, con el edificio en que se encontraban: un probable circo. Quizás debamos añadir en este caso (por el especial contenido de este *CLE*, distinto del anterior), que también existiría allí la imagen de un caballo asociada al circo, a sus *carceres* y a la *fama* que se consigue a través de la *tyche* y la *victoria* en el circo.

33. HAPP 1986, vol. I, p. 44, vol. II, pp. 305-306; RIESE 1870, 334; SHACKLETON-BAILEY 1982, n. 329.

De venatore picto in manibus oculos habentes

Docta manus saevis quotiens se praebuit ursis,
numquam fallentem tela dedere necem:
hinc etiam digitis oculos pictura locavit,
quod visum frontis provida dextra tulit.

0. *Carthago* (Carthago). 1. Pintura. 2. Fresco parietal. 3. Entera. 4. Primera mitad del siglo VI d.C. 5. No conocemos dónde se encontraba esta inscripción, pero según el contenido (nos habla de las actividades de quienes, en el amfiteatro o en el circo trabajaban con osos), parece también probable que estuviera pintada en un espacio donde se prepararan estas luchas con osos o bien su caza. 6. Hexámetros dactílicos. 7. No cristiano. 8. Los mosaicos (muy abundantes) del Museo del Bardo nos muestran claramente que el trabajo con osos en el amfiteatro era muy peligroso y, por lo tanto, quien se ponía a "trabajar" con estas bestias en la arena tenía que ser muy agil y experto, ante todo, con sus manos. No conocemos la localización exacta de este texto, pero la inscripción nos habla de la sabiduría de estas manos expertas, con la metáfora de "tener los ojos en la smanos": tener mucha precaución y seguridad (*cf.* también HAPP 1986, p. 305). 9. Nos parece clara una relación entre texto e imagen porque el *CLE* habla directamente de la pintura, que representaba algo muy conveniente para el texto de la poesía. Nada podemos decir, en cambio, sobre la relación entre texto-imagen y el edificio.

34. HAPP 1986, vol. I, p. 45, vol. II, pp. 306-308; RIESE 1870, 335; SHACKLETON-BAILEY 1982, n. 330.

Aliter unde supra

Venatori oculos manibus pictura locavit
et geminum egregia lumen ab arte manet.
hic quocumque modo venabula fulgida pressit,
signatum veluti contulit exitium.
naturae lucem vicerunt fortia facta:
iam visus proprios coepit habere manus.

0. *Carthago* (Carthago). 1. Pintura. 2. Fresco parietal. 3. Entera. 4. Primera mitad del siglo VI d.C. 5. *Cf.* lo comentado en n. 33. 6. Hexámetros dactílicos. 7. No cristiano. 8. *Cf.* lo escrito en n. 33. En este texto parece algo más claro que se está hablando de cazadores, los cuales, tienen "los ojos en sus manos" porque no pueden errar el lanzamiento (si lo hacen puede ser mortal para ellos). 9. *Cf.* lo escrito en n. 33.

35. HAPP 1986, vol. I, p. 70, vol. II, pp. 441-443; RIESE 1870, 374; SHACKLETON-BAILEY 1982, n. 369.

De Diogene picto, ubi lascivienti meretrix barbam evellit et Cupido mingit in codice eius

Diogenem meretrix derisum Laida monstrat
barbatamque comam frangit amica Venus.
nec virtus animi nec castae semita vitae
philosophum revocat turpiter esse virum.
hoc agit infelix, alios quo saepe notavit.
quodque nimis miserum est: mingitur artis opus

0. *Carthago* (Carthago). 1. Pintura. 2. Fresco parietal. 3. Entera. 4. Primera mitad del siglo VI d.C. 5. No conocemos dónde se encontraba esta pintura, pero a través de su contenido y de los paralelos más conocidos (sobre todo, la Taberna de los Siete Sabios de Ostia antica), parece lógico pensar en un sitio de ámbito público (sea taberna, sea sala de uso público de una casa particular, etc.): texto e imágenes parecen invitar a disfrutar del divertimento en compañía. 7. No cristiano. 8. Como decíamos *supra* (punto 5), el tema es el ya clásico de bromear sobre un gran filósofo (en este caso, el cínico Diógenes), partiendo de lo más alejado del mundo de los libros y la sabiduría: en este caso, una cita

con la puta *Laida* (en el texto, en Nominativo!), que hace aflorar la parte "más oscura" del hombre físico. Pero no se trata tan sólo de esto. Para reforzar (en un puro estilo epigramático) la fuerza cómica, el último verso (junto con el título de la poesía) hace una dolorosa broma (para un intelectual) sobre la validez de sus instrumentos de trabajo (los códices): aquí sirven para recibir el pipí del *Cupido* que acompaña a la puta. 9. La relación entre texto e imagen nos parece clara: ambos elementos se entrelazan para reforzar la vis cómica y bromista del tema pintado: la ridiculización del filósofo Diógenes. Por lo demás, no podemos saber si también había una relación entre texto-imagen y edificio de pertenencia.

Algunas conclusiones

Presentamos dos tipos de conclusiones. En primer lugar, conclusiones que ayuden a mejor definir el grupo de *CLE* musivos y pintados de esta zona del Norte de África. En segundo lugar, una comparación sumaria de estas características con los *CLE* de su misma tipología del *orbis romanus*. Con todo ello podremos conocer si los *CLE* africanos son particulares o siguen caminos comunes al resto de *CLE* musivos y pintados del Mundo Romano.

Cuantificaciones. [15]

0. Localidad de procedencia.
Althiburos: 1/35
Belalis Maior: 1/35
***Carthago*: 21/35**
Cululis Theodoriana: 1/35
Fundus Bassianus: 1/35
Hadrumetum: 1/35
***Mactaris*: 2/35**
Sabratha: 1/35
Sullecthum: 2/35
Taparura: 1/35
***Thabraca*: 3/35**

1. Distinción entre CLE musivo / CLE pintado.
Mosaicos: 24/35
Pinturas: 11/35

[15] En negrita, los grupos más significativos.

2. Tipología del mosaico.
Todos los mosaicos son *opera tessellata*.

3. Estado de conservación de los epígrafes.
Enteros: 29/35
Fragmentarios legibles: 3/35
Fragmentarios ilegibles: 2/35
Una inscripción sin datos (n. 21).

4. Distribución cronológica de los *CLE*.
siglo II d.C.: 2/35
siglo III d.C.: 2/35
siglo IV d.C.: 5/35
siglos IV-V d.C.: 1/35
siglo V d.C.: 1/35
siglos V-VI d.C.: 8/35
siglo VI d.C.: 13/35
siglo VII d.C.: 1/35
no fechables: 2/35

5. Localización del mosaico con inscripción en el interior del ambiente arqueológico en el que ha sido encontrado.

Pavimento de edificio o zona de culto cristiano (iglesias, cementerios, baptisterios): 10/35
Pavimento de termas: 11/35
Pavimento de habitación privada: 8/35
Pavimento de edificio de uso público: 5/35
No precisable: 1/35

6. Métrica del *CLE*.
Hexámetros dactílicos: 20/35
Dísticos elegiacos: 6/35
Yámbica: 2/35 (?)
Yambo-trocaica: 1/35
Comática: 5/35
Polimétrica: 1/35

7. Distinción entre *CLE* cristiano / *CLE* no cristiano.
Cristiano: 17/35
No cristiano: 18/35

Tavola III

Inscripción n. 22.

Tavola IV

Inscripción n. 29.

8. Clasificación temática de la inscripción: intentamos identificar el mensaje principal que los epígrafes quieren transmitir [16].

Inscripciones sepulcrales cristianas: 7/35
Inscripciones sepulcrales paganas: 1/35
Descripciones físicas o funcionales del edificio de pertenencia: 5/35
Catálogo de naves: 1/35
Inscripciones votivas: 2/35 (?)
Tema mitológico pagano: 1/35
Tema "mitológico" cristiano: 1/35 (n. 16)
Inscripciones apotropaicas, beneficiosas para el edificio y para sus usuarios: 8/35
Alabanzas de los comitentes del edificio o del propio edificio: 6/35
Textos literarios: 1/35
Alabanza de la cruz: 1/35
Inscripción escatológica: 1/35

9. Relación entre texto de la inscripción e iconografía del mosaico.

— Se verifica una relación entre texto e iconografía: 13/35

— Se verifica esta relación y otra entre pavimento musivo (texto e iconografía) y edificio de pertenencia: 10/13

— No se verifica esta relación entre pavimento musivo y edificio de pertenencia: 3/13

— No se verifica una relación entre texto e iconografía, pero sí entre texto y edificio o pavimento de pertenencia: 21/35

— No se verifica ninguna relación entre texto e iconografía o edificio de pertenencia: 0/35

— Demasiado fragmentario para conocer ninguna relación: 1/35

Tendencias y breve comparación con los *CLE musiva vel depicta Orbis Romani.*

Las tendencias que se observan en el estudio de los *CLE* musivos o pintados de esta parte del Norte de África son las siguientes. Existe una gran dispersión

[16] Por supuesto, existen inscripciones que tienen más de un "mensaje" importante, pero hemos intentado en este apartado seleccionar cada texto una sola vez.

de *CLE* encontrados, debida muy probablemente a la propia dispersión de la investigación y prospección arqueológicas. Cuando encontramos una importante concentración (27/35 en Carthago), ésta se debe a la procedencia del material: estamos hablando de *CLE* de transmisión manuscrita, conservados en su mayor parte en el *Codex Salmasianus* [17] y atribuidos también mayoritariamente a Luxurius, poeta no bárbaro que "trabajaba" en la vándala Carthago en el siglo VI d.C. [18]. En nuestra opinión, ésta es también la razón de la gran concentración de *CLE* en el arco cronológico de los siglos V y VI d.C. (22/35): Luxurius se sitúa cronológicamente en la primera mitad del siglo VI d.C. Las otras franjas cronológicas son mucho más dispersas y los *CLE* se distribuyen en ellas más armoniosamente.

Desde el punto de vista material, es interesante hacer notar que la mayor parte de *CLE* son musivos, pero que existe también una "notable" (con cifras tan bajas parece un poco ridículo utilizar ciertos adjetivos) presencia de pinturas. Hay que indicar también aquí que la presencia de un buen número de *CLE* de transmisión manuscrita o de atribución incierta aumenta la cifra de *CLE* "probablemente" musivos. Hay también un dato no despreciable que procede del conjunto del estudio del *orbis romanus*: se observa una más importante conservación de pavimentos que de frescos parietales con inscripción métrica.

También es remarcable (delante de lo que sucede habitualmente en el Mundo Romano), que en esta área el número de *CLE* conservados más o menos completos (29/35) es muy elevada. En este caso, además de razones de tipo material (el estado de conservación de las piezas encontradas en estas zonas es casi siempre bueno) o cultual (el mayor número de inscripciones ligadas al Cristianismo tiene siempre una directa relación con una mejor conservación), no hay que olvidar que muchos de los *CLE* proceden de la tradición manuscrita, quien siempre nos los hace llegar "enteros" (aunque muchas veces sin que podamos saber si se trata de un texto estrictamente original o no).

Si pasamos de los datos más externos, a los propiamente arqueológicos (ambiente de pertenencia del mosaico o pintura con inscripción), hay que destacar la, a pesar de la cronología dominante y la zona estudiada, presencia de inscripciones de temática "pagana" (10/35) y también, como dato más

[17] Éste es el más conocido códice de la *Anthologia Latina*, pero tenemos otros códices de este tipo: *vid.* Happ 1986, vol. I, p. 3.

[18] Para la preferencia del nombre *Luxurius* delante de *Luxorius* (nombre normalmente transmitido por la tradición manuscrita), *vid.* Happ 1986, pp.142-158.

relevante para nosotros, la presencia de inscripciones métricas termales (11/35). En nuestra opinión nos encontramos ante un fenómeno todavía no bien estudiado y muy interesante: desde un punto de vista material, parece lógico pensar que todas las termas del mundo Romano estaban llenas de pavimentos musivos (son más adecuados para un ambiente "acuático" que otros pavimentos). Pero desde un punto de vista cultural amplio (textual, iconográfico) hay que explicarse mejor por qué estos pavimentos están llenos de inscripciones e imágenes, que llamamos "termales". Se trata de textos bien sea relacionados con una iconografía muy concreta (con una función normalmente de divertimento), bien sea relacionados con la función de la sala donde se encuentran (instrucciones de uso), bien relacionados con el edificio de pertenencia en general (con un valor puramente apotropaico o para hablar de los comandatarios de la obra) o con sus usuarios en particular (consejos salutíferos, sobre todo). Desde nuestro punto de vista, una de las lecciones más interesantes que hemos aprendido de los *CLE* musivos del Norte de África es que hay que estudiar con una atención particular los *CLE* de esta procedencia "termal".

Los datos que llamaríamos más internos de los *CLE* de esta área empiezan con el análisis métrico y aquí no hay sorpresas: la mayor parte de *CLE* se sirve de la métrica más popular y accesible, la dactílica, hexamétrica o dística-elegíaca (26/35). Por lo demás, y como ya es habitual en el mundo de los *CLE* (sean del tipo que sean), la presencia de otros metros es más debida a las hipótesis de los filólogos, que a la realidad de los restos, que suelen ser lo suficientemente fragmentarios como para que no se distingan pies de versos concretos.

La clasificación del contenido de las inscripciones no ofrece tampoco sorpresas: las más numerosas concentraciones de textos están relacionadas, bien con una función "cultual" del propio texto (elogio funerario), bien con una función al servicio directo del edificio de pertenencia (descripciones físicas de los edificios, alabanzas de los comitentes, valores apotropaicos). Estos dos grupos son especialmente importantes para conocer por qué en el África Romana se construyen inscripciones musivas o pintadas métricas y qué las diferencia del resto del Mundo Romano: son textos los nuestros mucho más relacionados con las circunstancias del pavimento y edificio de pertenencia que en las otras zonas que hemos estudiado previamente. Pensamos sobre todo en las inscripciones que son explicables a través de su relación con un edificio de pertenencia y con las cosas que en él se hacían. Puede servir como ejemplo las inscripciones de las termas. Así como en el resto del Mundo Romano, los

contenidos más habituales suelen estar relacionados con la explicación de una iconografía (son su complemento ideal), en esta área ahora estudiada las inscripciones nos transmiten las alabanzas de los comitentes de los edificios o de los edificios mismos o nos dan instrucciones sobre cómo utilizarlos o sobre cómo protegerlos y protegerse quienes los usan (instrucciones de salud, por ejemplo [19]).

Ésta es para nosotros la segunda gran lección que hemos aprendido de los *CLE* musivos y pintados de esta área: el texto métrico está mucho más relacionado con las funciones del lugar donde se encuentra el pavimento o la pared que en el resto del Mundo Romano, en que la inscripción métrica se relaciona más intensamente con un referente iconográfico inmediato (sin conocer el cual se hace difícil entender el texto) y menos con un edificio o zona de edificio de pertenencia. Éste último dato explica, además, por qué son pocos los textos norteafricanos relacionados con una iconografía precisa (13/35), mientras que el grupo en el que no se verifica una relación entre texto e iconografía, pero sí entre texto y edificio de pertenencia es mucho más numeroso (21/35) [20].

[19] *Vid.*, en las Actas de este mismo Congreso, la ponencia sobre el tema de las inscripciones salutíferas relacionadas con las aguas termales de Lidio Gasperini, *Medicina idroterapica e fangoterapia nel mondo romano occidentale*, y la comunicación de Elena Pettenò, «Epigrafi latine dei medici dell'Africa romana».

[20] Este trabajo se ha beneficiado de una lectura crítica de Lidio Gasperini (maestro lejano) y Marc Mayer (maestro cercano). A su generosidad intelectual y al magisterio que sus páginas, escritas y no, y sus conversaciones siempre nos han proporcionado van dedicadas estas páginas. Por supuesto cualquier error es de nuestra absoluta responsabilidad.

Elenco de las abreviaturas utilizadas

AE = *Année Épigraphique.*

CLE = *Carmen Latinum Epigraphicum / Carmina Latina Epigraphica.* CLE + número = *Anthologia Latina. Vol. II: Carmina Latina Epigraphica. Conlegerunt* F. Bücheler-E. Lommatzsch, Stuttgart 1982[2].

CIL = *Corpus Inscriptionum Latinarum consilio et auctoritate Academiae Regiae Borussiae editum.*

EE = *Ephemeris Epigraphica.*

ENGSTRÖM 1912 = E. ENGSTRÖM, *Carmina Latina epigraphica post editam collectionem Buchelerianam in lucem prolata*, Gotoburgi 1912.

FÉVRIER 1965 = P.-A. FÉVRIER, *Fouilles de Sétif. Les basiliques chrétiennes du quartier Nord-Ouest*, Paris 1965.

GÓMEZ PALLARÈS 1990 = J. GÓMEZ PALLARÈS, *"Carmina Latina Epigraphica musiva et depicta Buecheleriana"*, «Habis» 21, 1990, 173-203.

GÓMEZ PALLARÈS 1991 = J. GÓMEZ PALLARÈS, *"Carmina Latina Epigraphica musiva et depicta Zarkeriana"*, «Faventia» 12/13, 1990-1991, 373-388.

GÓMEZ PALLARÈS 1993/1 = J. GÓMEZ PALLARÈS, *"Carmina Latina Epigraphica musiva et depicta non Buecheleriana nec Zarkeriana. I"*, «Minerva» 7, 1993, 165-222.

GÓMEZ PALLARÈS 1993/2 = J. GÓMEZ PALLARÈS, *"Carmina Latina Epigraphica musiva et depicta non Buecheleriana nec Zarkeriana. II"*, «Faventia» 15/1, 1993, 99-123.

HAPP 1986 = H. HAPP, *Luxurius. I. Text und Untersuchungen. II. Kommentar*, Stuttgart 1986.

ILCV = E. DIEHL, *Inscriptiones Latinae Christianae Veteres*, Berlin 1925-1931.

ILS = H. DESSAU, *Inscriptiones Latinae selectae*, Berlin 1916-1955.

ILT = A. MERLIN, *Inscriptions Latines de la Tunisie*, Paris 1944.

INC = *incipit.*

MARROU 1965 = H.-I. MARROU, *Mosaïques Chrétiennes de Ténès*, «Bulletin d'Archéologie Algérienne», 1, 1962-1965, 227-233.

MONCEAUX 1906/1 = P. MONCEAUX, *Enquête sur l'épigraphie chrétienne d'Afrique*, «Revue Archéologique», 4, 7, 1906, 260-279.

MONCEAUX 1906/2 = P. MONCEAUX, *Enquête sur l'épigraphie chrétienne d'Afrique*, «Revue Archéologique», 4, 8, 1906, 126-142 y 297-310.

PIKHAUS 1994 = D. PIKHAUS, *Répertoire des Inscriptions latines versifiées de l'Afrique romaine (1er-VIe siècles). I. Tripolitaine, Byzacène, Afrique Proconsulaire*, Epigraphica Bruxellensia 2, Bruxelles-Brussel 1994.

IRT = J.M. REYNOLDS - J.B. WARD PERKINS, *The Inscriptions of Roman Tripolitania*, Roma-London 1952.

RIESE 1870 = A. RIESE, *Anthologia Latina*, Leipzig 1869-1870.

SHACKLETON-BAILEY 1982 = *Anthologia Latina. I. Carmina in codicibus scripta. Fasc. I: Libri Salmasiani aliorumque carmina.* Rec. D.R. SHACKLETON-BAILEY, Stuttgart 1982.

ZARKER 1958 = J.W. ZARKER, *Studies in the Carmina Latina Epigraphica*, Diss. Princeton 1958.

Antonio Sartori

La composizione delle epigrafi latine: un'accorta tecnica spontanea

Nel 1991 a Helsinki, al Colloquio *'Le iscrizioni latine: testo, supporto, ambiente'* presentai[1] alcune considerazioni preliminari su *L'impaginazione delle iscrizioni*, proponendo che alla base di questo essenziale fondamento della comunicazione epigrafica fosse attivo un insieme di canoni, in parte spontanei in parte meditati, che avrebbero implicato comunque un'attenta distribuzione delle informazioni, intesa a garantirne la massima efficacia.

Avanzo ora alcune nuove considerazioni mirate, sulla base dell'analisi della produzione epigrafica di alcuni particolari "orizzonti" o "ambienti"[2]. Infatti, da essi è possibile riconoscere, in via forse non più del tutto opinabile, qualche accorgimento tecnico preparatorio: netto, benché all'apparenza spontaneo, eppure in grado di condizionare le fasi dello sviluppo logico e grafico, della composizione, dell'impaginazione di un intero testo epigrafico.

Per raggiungere questo risultato pur proficuo, credo che, in via preliminare, si debba rinunciare infine ad inseguire due ordini di predisposizioni tecniche, che fin qui si sono date per presunte o per scontate perfino, più spesso di quanto in realtà siano state mai, e comunque ben difficilmente, riconoscibili.

Infatti qualunque iterata costanza, per così dire metrica, nel misurare e nello spartire gli spazi e gli elementi epigrafici, secondo multipli o sottomultipli di moduli d'uso comune, è di fatto stemperata, annullata, negata da un'infinita variabilità delle gamme applicative, diverse sempre per gradazioni infinitesime, irriconoscibili anche con i più avanzati sviluppi della moderna ricerca archeometrica[3]. O, in altre parole, la pretesa o la speranza di riscontrare nelle dimensionalità dei monumenti epigrafici ricorrenze costanti e certe, riferibili ai moduli metrici "antichi", risulta, salvo casi sporadici e forse di pure coincidenze, assai opinabile: pretesa appunto, più che certezza acquisita. D'altro canto, anche l'ipotetico impiego di presunte sagome alfabetiche offre,

[1] A. Sartori, *L'impaginazione delle iscrizioni*, «*Acta Colloquii epigraphici Latini. Helsingiae 1991*», Helsinki 1995, pp. 183-200.

[2] La ricerca è stata condotta con il contributo del MURST (Fondi "40%", Progetti per la ricerca scientifica).

[3] I. Di Stefano Manzella, *Mestiere di epigrafista*, Roma 1987, pp. 182 ss.

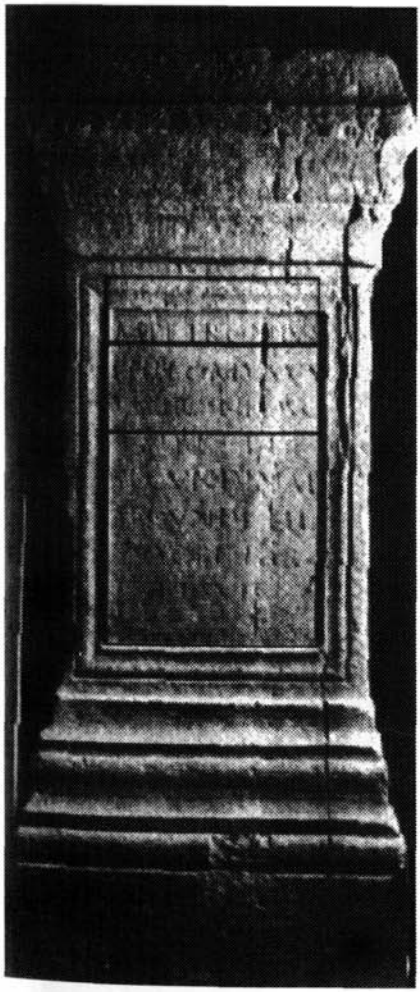
ad un esame delle ricorrenze, non pochi caratteri di irrealtà o di irreperibilità almeno, qualora le si vogliano intendere come veri profili in grandezze scalari, predisposti per essere calcati o "spolverati" o ripassati e contornati, e non invece come semplici modelli unidimensionati, di riferimento e d'esempio da imitare e da ricopiare: non tracce da riportare dunque, ma promemoria o spunti soltanto da trattare a modello[4].

Infatti, nonostante qualche pur apparente e casuale individuazione sporadica e occasionale di alcuni esempi d'uso, vere e proprie sagome a ricalco, come presenza costante, possono di fatto escludersi comunque, per l'impossibilità pratica preliminare di averle disponibili in tanta infinitesima gradazione dimensionale, quale si ricava dalle più attente ma sempre infruttuose misurazioni sulle infinite variazioni delle pietre: il che va inteso per valido così nell'armamentario del più improvvisato lapicida, che se ne sarebbe pur potuto servire per ovviare alle sue inesperte improvvisazioni, come anche nell'*atelier* più raffinato che vi avrebbe potuto trovare la garanzia dello standard più regolare ed elegante: poiché, nell'un caso e nell'altro, si sarebbe dovuto accettare di attenersi soltanto alle taglie già predisposte, di necessità ben poco numerose e difficilmente adattabili alla versatilità infinita delle interdipendenze tra specchio, testo, visibilità.

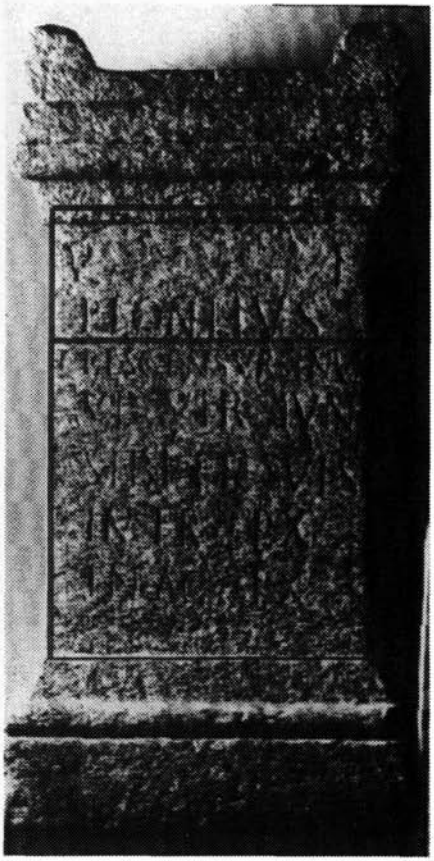
Ciò non impedisce naturalmente che, in particolari e fortunate circostanze, alcuni acuti osservatori - penso a quanto propose a Forlì l'amico Mennella[5] - possano avere individuato in modo molto convincente, e non a caso proprio nelle manifestazioni più rudimentali di artigianato epigrafico, le tracce dell'uso dei più semplici sussidi strumentali: principalmente una squadra imperniata a bracci regolabili, che non è gran cosa e che di per sé non è neppure una vera sagoma precostituita ma un ausilio di regolarità nella creazione originale, mentre tornano a farsi più improponibili corrispondenti sagome curve, che non

[4] Un uso diffuso di sagome o di "tipari" alfabetici, nonostante generiche *opiniones communes*, va tuttavia opportunamente sostituito con l'impiego di strumenti d'ausilio regolarizzante: se ne veda in J. MALLON, *Paléographie romaine*, Madrid 1952, p. 59 ("... à la règle et au compas"...); e poi G.C. SUSINI, *Il lapicida romano*, Bologna 1966, p. 40 e n. 81 (con il singolare rinvio a G. MARDERSTEIG, *Leon Battista Alberti e la rinascita del carattere lapidario romano nel Quattrocento*, «Italia Mediev. e umanist.», 2, 1959, pp. 285 ss., che a sua volta cita (p. 299) l'espressione, peraltro non sustanziata da prove obiettive, di Felice Feliciano, secondo il quale "suole l'usanza antiqua cauare la littera di tondo e quadro" (che comunque attiene più ad una preliminare *ordinatio* per schemi compositivi che non ad una vera applicazione di sagome). Anche in J.S. and A.E. GORDON, *Contributions to the Palaeography of Latin Inscriptions*, Berkeley 1957 (r.a. Milano 1977), pp. 80 s. si accenna a "guided letters" come risultanti dall'uso di strumenti di regolarizzazione.

[5] G. MENNELLA, *Epigrafi nei villaggi e lapicidi rurali: esempi dalla IX Regio*, «L'Epigrafia del villaggio. Atti del Colloquio 'Borghesi 90', Forlì 1990», Faenza 1993, pp. 261 ss. (spec. pp. 275 ss.)

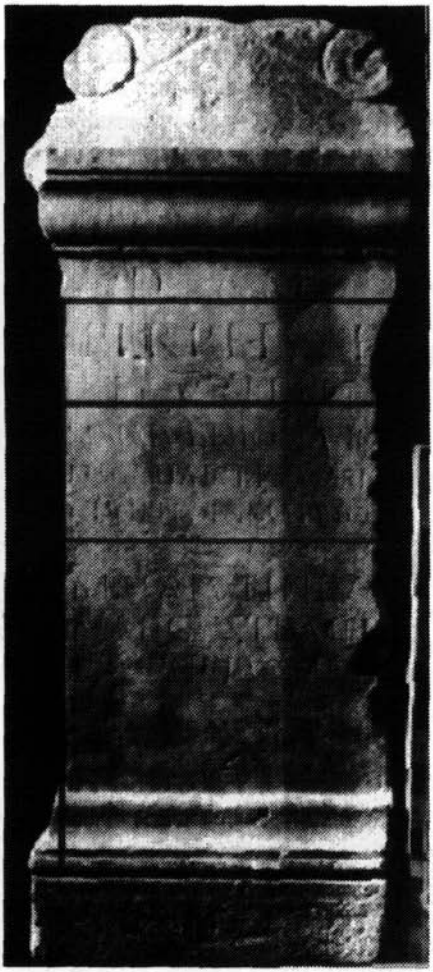


1. *CIL* V, 5879 = Sartori, F14: La base dello specchio iscritto corniciato origina lo schema dinamico di guida.

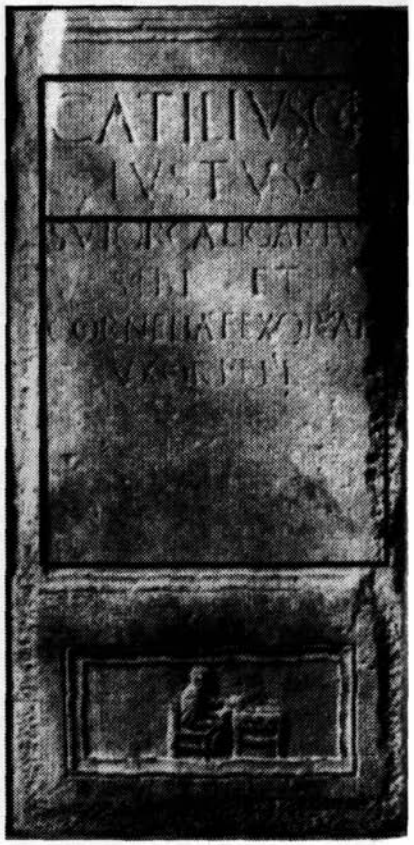


2. «NSc» 1894, p. 158 = Sartori, F18. La larghezza del corpo del monumento origina lo schema dinamico su cui si imposta l' "attacco" dell'iscrizione.

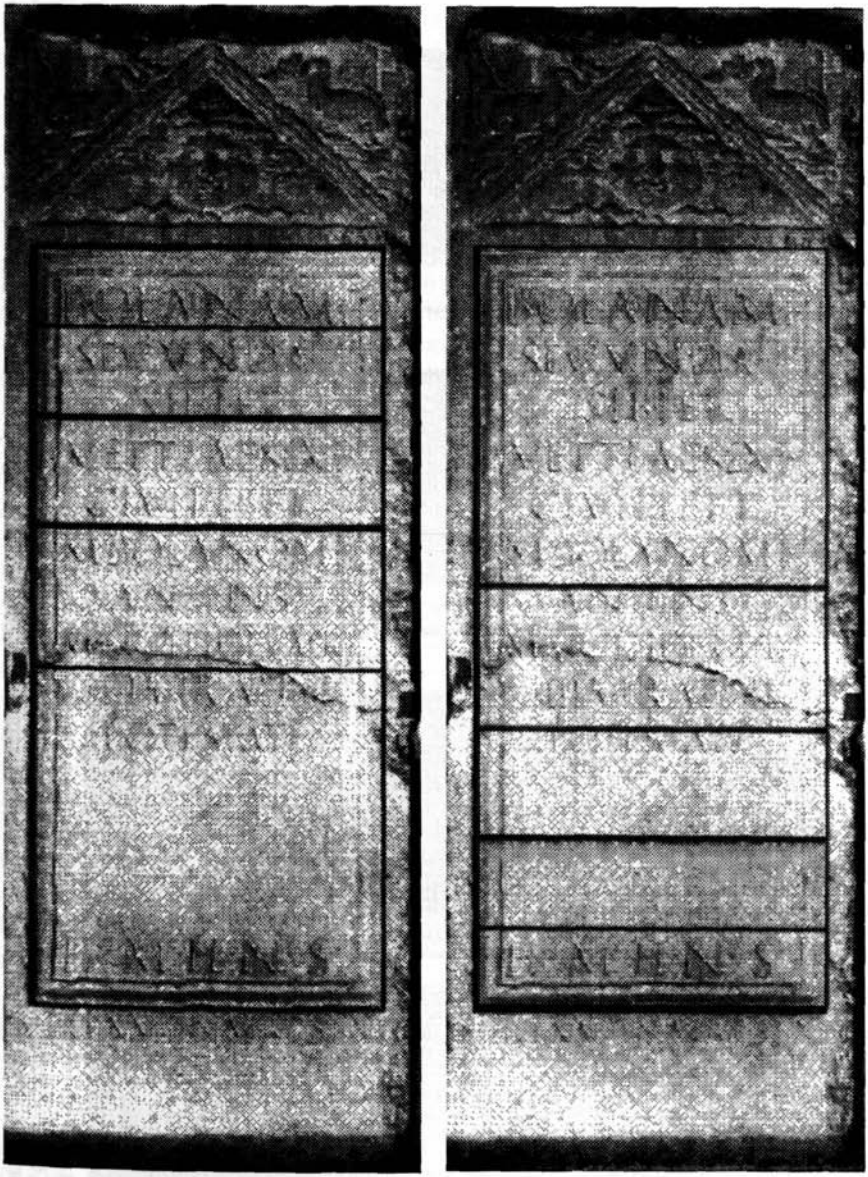
Tavola II



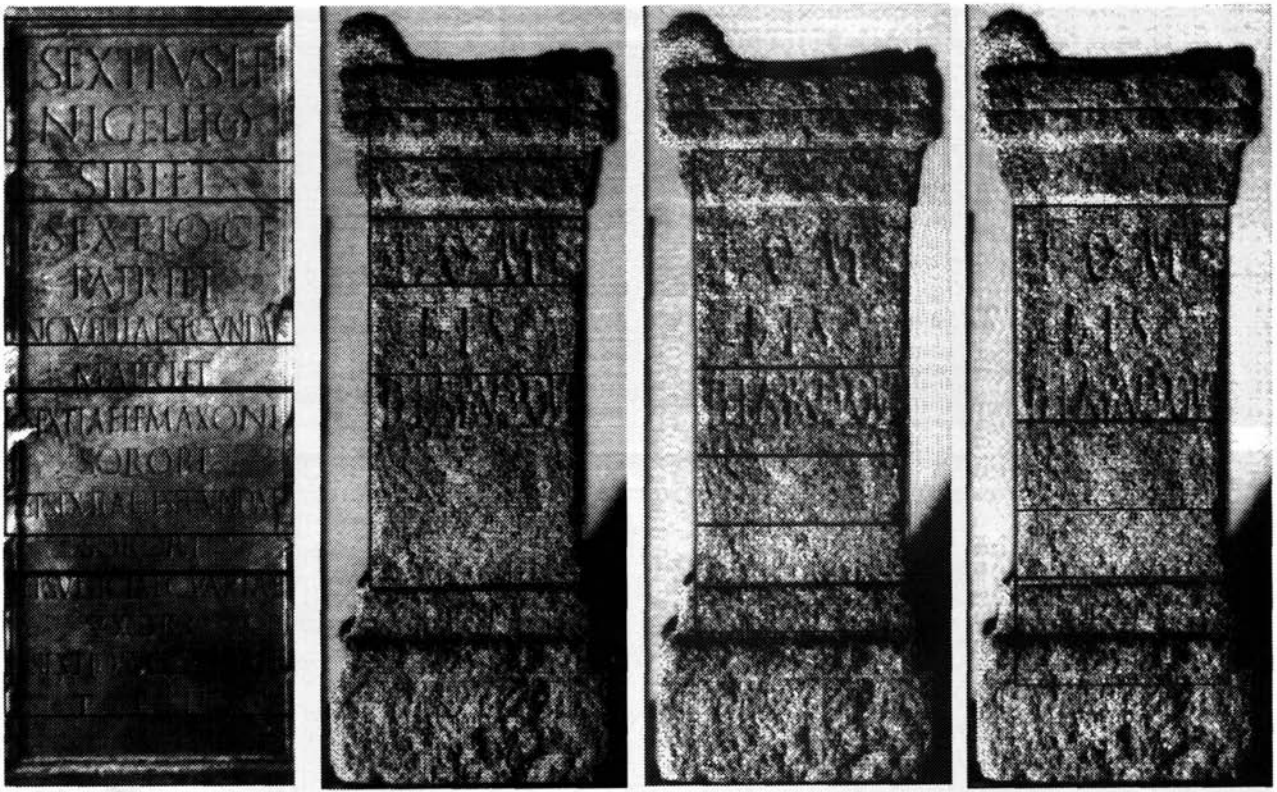
1. *CIL* V, 5929 = Sartori, C10. Il testo iscritto è fortemente scandito dalle ricorrenti partizioni proporzionali.



2. *CIL* V, 5919 = Sartori, C13. La scansione dinamica applicata al testo iscritto, se ribaltata, coinvolge del pari il riquadro iconografico inferiore.



1. *CIL* V, 5849 = Sartori, P8. L'eleganza compositiva generale della stele e della sua iscrizione consente... (tav. III, 2) ... il ribaltamento simmetrico degli equibri interni tra i blocchi e sintagmi di cui si compone il testo iscritto.



1. *CIL* V, 6091 = Sartori, C20. Il lungo testo ripetitivo si appoggia su partizioni iterate e costanti, parallele alle scansioni per sintagmi.
2-3-4. Sartori, S10. Il modesto altare ha consentito l'applicazione sperimentale di ben tre diversi, ma adeguati, schemi compositivi.

si sarebbero potute adattare a generare più che un singolo risultato per ciascuna, e che dunque sarebbero dovute tornare ad essere richieste in varietà più, troppo forse, consistente, numerose quanto sarebbero dovute essere, pari a tutte le prevedibili gradazioni dimensionali grafiche.

Preferisco invece puntare l'attenzione sulle prime fasi d'esecuzione, che potremmo definire dell'impostazione generale dell'iscrizione, e sulla conseguente costruzione di essa, che non era soltanto dimensionale e metrica, ma che ne influenzava anche così la successione logica come la presentazione e, in una parola, e come più mi preme, l'efficacia comunicativa.

Credo che si possa dare per scontata nella preparazione di ogni epigrafe, sia pure in via teorica ma ovvia, la successione di diverse fasi di lavoro, da comprendersi nella preparazione del supporto e, in via di massima poi, nell'incisione dell'iscrizione[6].

Che le due fasi possano essere state tanto contigue da intersecarsi o da confondersi perfino, o risolte da diversi o dagli stessi operatori, ciò non muta i termini generali della questione.

Il lapicida della prima fase, quello dello sviluppo "volumetrico" del monumento, avrà pur potuto avere in mente le necessità dello *scriptor*, e dunque essenzialmente le dimensioni dell'iscrizione o almeno dello specchio, ma non sarebbe potuto non essere comunque condizionato da altri fattori di necessità pratica, dalle dimensioni merceologiche del materiale disponibile e dagli obblighi tecnologici del suo taglio secondo la vena naturale, all'opportunità di rispettarne la massima congruità con la categoria dei monumenti corrispondenti, alla volontà di una sua rilevanza visiva e dimensionale, monumentale appunto.

Al lapicida della seconda fase, allo *scriptor* incisore letterato[7], sarebbe toccato invece di adattare il suo testo al supporto tal quale - così come pure lo aveva richiesto e preteso o come se lo trovava tra le mani - ma senza ormai troppo radicali interventi di adattamento, che non fossero l'allisciatura dello specchio e/o la sua corniciatura: e come inserirvelo, dunque?

Già di per sé il monumento nella sua interezza, come anche lo specchio predisposto per l'iscrizione, godevano di una loro proporzionalità dimensiona-

[6] Valgano per tutti, Susini, *Il lapicida, cit., passim* e Id., *Epigrafia romana*, Roma 1982, pp. 70 ss., poiché si vuole porre attenzione qui all'aspetto tecnico-preparatorio, benché anch'esso ovviamente non possa essere avulso dalle diverse fasi, logiche e, ancora, tecniche dell'*ordinatio* (Mallon, *Paléographie, cit.*, pp. 57 ss.).

[7] H. Leclercq, s. v. *lapicides*, in «Dict. d'Archéol. Chrét. et de Liturgie»; I. Calabi Limentani, s. vv. *lapidarius, marmorarius, scriptor titulorum*, in «EAA»; cfr. Di Stefano Manzella, *Mestiere, cit.*, pp. 53 ss.

le, rapportata, anche quanto più possibile spontaneamente, al criterio armonico della simmetria dinamica. Ma il testo da iscrivervi avrebbe dovuto tenere conto preliminarmente anche di tutt'altri impegni, contenutistici ed espressivi, più che d'ogni altra preoccupazione.

Certamente l'uso delle abbreviazioni grafiche e l'impiego di formule espressive brachilogiche o reticenti ed allusive avrebbero potuto in qualche modo contribuire ad un adattamento dimensionale per la più acconcia adesione del testo al suo monumento [8]. Ma il risultato finale nel suo insieme non avrebbe mai potuto rinunciare a quella presentazione complessivamente armonica, che ne avrebbe garantito l'apprezzamento e, di fatto, l'attenzione degli utenti; e perciò anche i criteri, le cure, la tecnica in fondo, dell'impaginazione, non avrebbero potuto ignorare le stesse regole alla base di ogni simmetria dinamica, a rischio altrimenti di contrastare con esse e, dunque, di vanificarle.

Perciò, l'impaginato, nel suo interno e nel suo sviluppo, doveva certamente procedere "a occhio" e secondo adattamenti progressivi: esterni, nella variazione delle grandezze delle lettere (solamente a posteriori e da noi moderni abusivamente riconducibili o forzate a modularità metriche); ed interni pure, nella distribuzione del testo in sintagmi quanto più possibile unilineari, con quelle forzature per abbreviazione o per costipazione ben note, specialmente intensificantisi sul finire del rigo [9].

Esperienza e abilità, gusto: non ancora tecnica fin qui. Ma era proprio nella sua predisposizione preliminare ed originaria, che l'impaginato prendeva letteralmente le mosse da una partenza obbligata, in grado di condizionarne lo sviluppo ed il risultato finale: e questo sì, secondo una tecnica, da modulare secondo opportunità e secondo gusto, ma tecnica comunque.

Perché, a "dare il la" all'insieme testuale ed alla sua appariscenza era il punto di attacco dell'iscrizione, non lanciato a caso, ma geometricamente definito secondo una serie specifica di variabili.

Come l'irrinunciabile simmetria dinamica [10] prevedeva la definizione dell'altezza di un oggetto - il monumento nello specifico - costruita sullo

[8] Susini, *Il lapicida, cit.*, pp. 66 s.; Id., *Epigrafia, cit.*, pp. 91 s. e 96; A.E. Gordon, *Illustrated Introduction to Latin Epigraphy*, Berkeley 1983, p. 12; Sartori, *Effetti immediati ed effetti indotti della comunicazione epigrafica, «Cursos de Estudios Universitarios Benassal-Castellò 1989»*, «Boletin de la Sociedad Castellonense de Cultura», LXVI, III, 1990, pp. 434 ss.; K.P. Almar, *Inscriptiones latinae*, Odense 1990, pp. 46 s.; Id., *L'impaginazione, cit.*, pp. 193 s.

[9] Sartori, *Effetti, cit.*, pp. 439 s.; Susini, *Il lapicida, cit.*, pp. 63 ss.; Gordon, *Contributions, cit.*, pp. 89 ss.

[10] J. Hambidge, *Practical Applications of Dynamic Symmetry*, New Haven 1932; cfr. anche AA. VV., *Raffaello e la sezione aurea. Catalogo dell'Esposizione, Roma 1984*, Roma 1984 (spec. M.T. Illuminato, *Sezione didattica*, pp. 12 ss., e S. Conte, *Il rettangolo aureo*, pp. 53 ss.).

sviluppo della diagonale del quadrato della base, o di quelle dei rettangoli progressivi, originati man mano da essa (Fig. 1); la stessa attenzione, ed anche definizione tecnica, poteva valere per fissare l'inizio del'iscrizione o, simbolicamente, per il primo colpo dello scalpello scrittorio. Ma da quale base e su quale altezza? Da qui le variabili possibili e riscontrabili non casualmente.

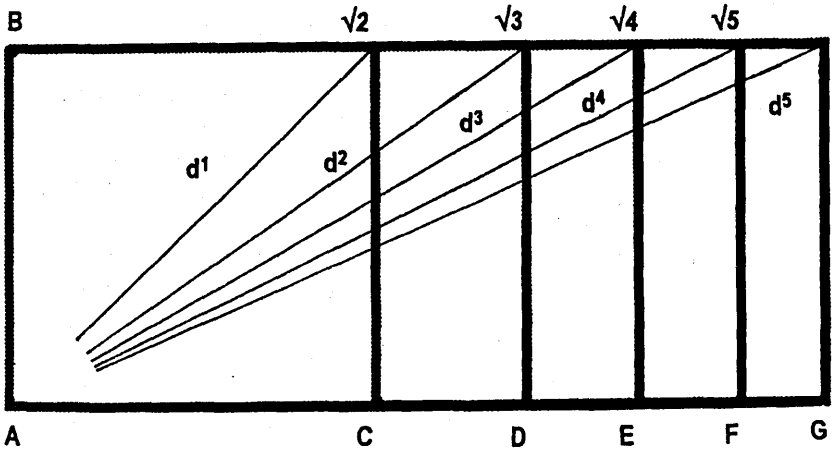


Fig. 1 - Schema teorico

Schema della costruzione dinamica di progressivi rettangoli dimensionati su una unica base sorgente. I rettangoli, che hanno i lati maggiori in rapporto costante di √2, √3, √4, √5, sono stati realizzati per mezzo di un programma che, date le dimensioni dello specchio iscritto ed il modulo di ogni ipotetico rettangolo dinamico su di esse sviluppabile, crea l'immagine della griglia: un successivo collage automatico ed un'operazione binaria di tipo "and" permettono la sovrapposizione sull'immagine dell'epigrafe della griglia più adatta tra le molteplici autogeneratesi.

Di fronte ad una superficie predisposta all'incisione letterata, di qualunque dimensione o consistenza monumentale questa fosse, il lapicida avrebbe potuto principiare letteralmente da una diversa base dimensionale. Infatti base del quadrato ideale della struttura originaria sarebbe potuta essere o la larghezza dello specchio iscritto, riquadrato o meno che fosse, o anche il profilo dell'intero monumento da margine a margine, che, tanto più se tridimensionale, suggeriva già nei suoi contorni una sorta di corniciatura ideale. Nel primo caso il rettangolo ideale che ne sarebbe scaturito proporzionalmente avrebbe avuto uno sviluppo più contenuto, nel secondo esso avrebbe teso ad una più spiccata verticalità. Una prima alternativa, dunque, che, intersecandosi con la corniciatura dello specchio già predisposta, avrebbe potuto imporre già da sé la scelta

di una marginatura proporzionata, da cui sarebbero scaturiti congrui spazi interlinea conseguenti e, da ultimo, gradazioni armoniche delle altezze delle lettere.

Ma quello stesso rettangolo ideale automaticamente costruito avrebbe pure intersecato con il suo lato orizzontale superiore lo specchio predisposto per l'iscrizione, proponendolo dunque come linea guida per il primo rigo letterato. Ne derivava una seconda alternativa: se il primo rigo letterato si appoggiasse a questa prima linea guida o ne pendesse di sotto.

Se vi si fosse appoggiato con il suo piede, l'ingombro della prima linea avrebbe soverchiato il rettangolo armonico di base ed il testo nel complesso si sarebbe espanso con una maggiore verticalità, suggerita da congrui spazi interlinei; se il primo rigo vi fosse stato adattato a pendere, l'insieme del testo si sarebbe contenuto nel rettangolo costruttivo di base: l'aspetto generale avrebbe proposto allora una maggiore compattezza - solennità anche, forse, se scelta opportunamente - cui si sarebbero adattati interlinei meno espansi.

Nell'un caso e nell'altro, o meglio nell'una e nell'altra delle due alternative, il rapporto dimensionale sarebbe venuto dunque a proporsi tra il monumento e lo stesso sviluppo interno dell'iscrizione, suggerendo una volta di più - fisicamente ora e se mai ve ne fosse stato ancora bisogno - la complementarità intrinseca di monumento e di testo, intimamente dimensionati.

Tentativi ripetuti di analisi delle "nostre" epigrafi mi avevano indotto a riconoscervi tracce e presenze di questi schemi originari e di varianti possibili e non casuali, incerto sempre tuttavia tra una loro riconoscibilità sicura o loro parvenze soggettive. C'era bisogno di una conferma oggettiva e certa.

Una serie di analisi in via di completamento, ed ora in fase di trattamento di conferma presso il CILEA (*Consorzio Interuniversitario Lombardo per l'elaborazione automatica*), con l'applicazione di tecniche di *image processing* oportunamente adattate alle specifiche necessità [11], porta a riconoscere che anche queste attenzioni proporzionali sono parte specifica delle caratteristiche di ciascun orizzonte epigrafico, forse della singola "officina": non come coincidenze sporadiche e casuali ma come scelte ripetute ed accurate. Così, almeno, mi è sembrato di vedere nella bella costanza produttiva di *Concordia* [12], così nella ricca disponibilità di *Brixia*, meno purtroppo nel trop-

[11] Il CILEA (*Consorzio Interuniversitario Lombardo per l'Elaborazione Automatica*) è un consorzio, sotto il controllo del Min. U.R.S.T., costuito dalle sette università Lombarde, che opera per offrire all'ambiente accademico e di ricerca servizi ed assistenza nel settore dell'informatica e delle telecomunicazioni.

[12] E. Antozzi, *La comunicazione epigrafica e i suoi modelli: Concordia Sagittaria* (t.di l. rel. A. Sartori), Univ. Studi di Milano, a.a. 1993-1994.

po vario e informe patrimonio della mia *Mediolanum* o della vicina *Comum*: come negli esempi che qui propongo, scelti tra una prima campionatura di risultati.

Dunque, di fronte ad una qualunque superficie predisposta per l'incisione letterata, il lapicida avrebbe potuto principiare da una diversa base dimensionale.

Il quadrato ideale dello schema strutturale originario sarebbe potuto essere costruito sulla larghezza dello specchio iscritto come nell'esempio (Tav. I,1) di un'ara corniciata milanese [13], dove l'iscrizione si organizza sulla testa del quadrato e del rettangolo proporzionale che ne scaturisce simmetricamente, o anche sul profilo dell'intero monumento, che, tanto più se tridimensionale, suggeriva già nei suoi contorni una sorta di corniciatura ideale, come nell'esempio (Tav. I,2) di un altare milanese a specchio aperto [14], dove il *nomen* si imposta in linea con il lato superiore del quadrato costruito sulla base.

Ma una serie di rettangoli multipli, se dinamicamente costruiti in progressione, interseca lo specchio, suggerendo dunque linee di guida specialmente per il primo rigo letterato: il quale tuttavia vi può aderire in rapporto diverso.

Ne possiamo vedere una coppia di esempi significativi in alcune epigrafi già considerate. Quella della Tav. I,2 si propone con una più spiccata verticalità, suggerita dalla maggiore "ariosità" del testo iscritto come dei larghi interlinei: l'effetto è di un'essenzialità scandita e netta. Invece, nella Tav. II,1 il testo, contenuto entro le linee progressive della costruzione [15], è più compatto e pieno, dunque più severo: più eloquente, ma meno affabile.

In entrambi i casi, l'impatto dei supporti monumentali, che pure hanno tipologia e proporzioni simili, è condizionato dal modo con cui l'iscrizione ne interpreta gli spazi, prendendovi concretezza in binomio indissolubile.

Di cui un bell'esempio può essere nella Tav. II,2: sulla stele spaziosa [16], tra specchio e sintagmi dell'iscrizione e tra questi ed il riquadro iconografico, vige un rapporto identico ma ribaltato: coincidenza di due schemi intersecantisi ad enfatizzare un unico "fuoco" centrale di attenzione prevalente.

Ma l'interazione delle diverse parti consente altri esempi: più complessi, e non a caso più eleganti, nei quali la simmetria dinamica regola l'intero

[13] *CIL* V, 5879; la si veda in *Marmi scritti del Museo Archeologico. Catalogo* (cur. E. Seletti), Milano 1901, n. 105; e in A. Sartori, *Guida alla Sezione epigrafica delle raccolte archeologiche di Milano*, Milano 1994, p. 126, n. F14.

[14] *NSc* 1894, p. 158; Seletti, *Marmi, cit.*, n. 104; Sartori, *Guida, cit.*, p. 130 n. F18.

[15] *CIL* V, 5929; Seletti, *Marmi, cit.*, n. 38; Sartori, *Guida, cit.*, p. 94, n. C10.

[16] *CIL* V, 5919; Seletti, *Marmi, cit.*, n. 119; Sartori, *Guida, cit.*, p. 97, n. C13.

sviluppo del testo: tanto in modo diretto[17], dove (Tav. III,1-2) interagisce un raffinato equilibrio compositivo in cui le partizioni costruttive si intersecano ripetutamente anche se ribaltate; oppure in forma indiretta, là[18] dove (Tav. IV,1) un lungo testo ripetitivo si appoggia su partizioni iterate e costanti, distribuendosi variamente ma armonicamente nel loro interno.

Altri esempi di analisi informatica vanno sommandosi nel procedere dell'indagine e del trattamento informatico, suggerendo tendenze di comportamento, almeno, che non possono più attribuirsi a sporadiche coincidenze casuali (Tav. IV,2). Pertanto si può ragionevolmente proporre che questo modello d'opera o di operatività epigrafica può risolvere finalmente il problema della irriconoscibilità di ogni altra definizione metrica, tuttavia senza cedere solamente ad un pur facile e presunto, ma indefinibile, spontaneismo occasionale.

Alla sua base, infatti, sta un fondamento tecnico, elaborato ed attento, che tuttavia ha il merito di non ricorrere ad alcun armamentario troppo minuto o complesso, di non appesantire il banco di lavoro o la bisaccia del lapicida. Per tracciare quadrati e diagonali di riscontro, semplici eppure razionali ed efficaci preliminari ad ogni operazione grafica successiva, affidata soltanto all'improvvisazione controllata, alla "mano", al gusto (come avviene tuttora, in fondo), il lapicida si sarebbe potuto servire soltanto di un bacillo non graduato o, più modestamente ancora, di un tratto di fune, per riportare i successivi segmenti nella definizione di lati e diagonali dei suoi elaborati.

Tutto qui: una volta di più l'essenzialità magistrale delle iscrizioni latine non finisce di stupirci.

[17] *CIL* V, 5849; Seletti, *Marmi, cit.*, n. 63; Sartori, *Guida, cit.*, p. 38, n. P8.

[18] *CIL* V, 6091; Seletti, *Marmi, cit.*, n. 159; Sartori, *Guida, cit.*, p. 104, n. C20.

Ahmed Siraj

Les techniques de l'écriture antique: note sur un manuscrit arabe de la Bibliothèque nationale de Paris

Si la Méditerranée présente l'image d'un petit lac autour duquel la circulation des différents produis de l'Homme, qu'il soient matériels ou culturels, n'a jamais cessé; l'image d'un bassin qui a été, à l'origine de l'unité et de la diversité de ses peuples, il serait tout à fait logique d'étudier les techniques et la science non pas seulement dans un espace géographique ou chronologique défini mais aussi dans le cadre d'une problématique général qui est celle de la transmission du savoir. Rome n'est qu'une partie d'une chaîne; elle est la continuité de l'épisode grec et l'ancêtre de l'épisode byzantin... Il serait donc intéressant de voir comment on a tenté de comprendre l'héritage antique et quels étaient les moyens utilisés pour communiquer avec cet héritage? Autrement dit, et sur un plan purement historique, il faut étudier la valeur de cet héritage culturel, les problèmes liés à sa transmission aux époques postérieures, et surtout les moyens dont disposait l'"autre" pour sa réception et sa diffusion.

Vous l'avez certainement compris, cette fois-ci encore je resterai fidèle à mes textes arabes médiévaux. J'essaierai de présenter rapidement un manuscrit arabe que la hasard m'a fait découvrir, ou redécouvrir, dans le fond de la B.N. de Paris, et qui n'a pas cessé de m'intriguer depuis... Deux considération m'ont amené à juger valable d'inscrire cette communication dans le cadre de ce congrès:

1. Le manuscrit est, à l'en croire l'auteur, le fruit d'une longue recherche qui a duré un peu plus de vingt ans et qui avait pour objectif déclaré d'étudier et d'inventorier les différents alphabets de l'antiquité; dont certains sont d'origine méditerranéenne.

2. Cette œuvre fut réalisée pour qu'elle soit à la disposition de ceux qui cherchent à atteindre les sciences morales et matérielles des peuples de

* Pour de raisons techniques la version originale et complète de l'article n'a pas pu être publiée conte tenu des difficultés posées par l'illustration. Nous étions obligés de nous contenter de donner une présentation général et sans illustration dans la présente note. Toutefois, la version complète du manuscrit avec une traduction française sera publiée prochainement.

l'antiquité. C'est-à-dire que le but de l'auteur était de préparer un manuel des langues anciennes utile aux traducteurs ou aux érudits qui s'intéressent aux sciences de l'antiquité.

Le manuscrit est intitulé: شوق المستهام في معرفة رموز الأقلام (Shawk al-mustahâm fî ma`rifat rumûz al-'aklâm = Le désir du passionné pour la connaissance des sigles des l'écritures)[1]. L'auteur est Ahmed Ibn Wahshiyya al-Nabatî أحمد بن وحشية النبطي, personnage dont l'identité n'est pas établie avec précision, et qui a ainsi suscité des débats voire des querelles dans les milieux arabisant du siècle dernier. Toutefois, et sans rentrer dans les détails biographiques, rappelons qu'Ibn Wahshiyya a vécu aux IX^{e}/X^{e} siècles, qu'il fut d'origine nabatéenne et qu'il représentait l'une de nombreuses écoles de traduction entretenues et soutenues par le pouvoir central, et qui fut spécialisée dans la traduction des ouvrages nabatéens[2]. Le plus important est sans conteste le *Kitâb al-Filâha al-nabatiyya* (كتاب الفلاحة النبطية) publié par Ibn Wahshiyya vers 903-4 ou 930 et dont une copie est actuellement conservée à Leyde.

La copie du manuscrit qui nous intéresse est datée de 1265 H. Elle a été faite à partir d'une autre copie datée de 413 H réalisée à son tours à partir de l'original daté de 214 H (= 829 J.-C.). Le manuscrit n'a certainement pas connu une grande diffusion dans les milieux intellectuels arabes. A en croire l'auteur, l'original fut conservé dans la bibliothèque d'un calife abbasside qui avait commandé la réalisation de l'oeuvre. Enfin, notons que le manuscrit est quasi-inédit, même s'il a fait l'objet d'une traduction probablement partielle en 1806[3].

Le manuscrit se compose de huit parties plus un appendice. La méthode de l'auteur est très simple: il présente des tableaux alphabétiques concernant telle ou telle nation antique ou tel ou tel personnage, en donnant en dessous de chaque lettre sa valeur en caractère arabe. L'alphabet ancien est écrit en encre noir, tandis que les lettres arabes sont marquées en encre rouge à fin de

[1] Bibliothèque Nationale (Paris), Manuscrits orientaux, Arabe: 6805.

[2] Voir sur l'auteur, *Encyclopédie de l'Islam 2*, III, p. 988 sq.

[3] J. Hammer, *Ancient Alphabets and hieroglyphic charakters explained, with an Account of the Egyptian Priests, their classes, initiation and sacrifices in the Arabic language*, Londres, 1806; voir aussi la reprisede S. de Sacy dans A.L. Mittin, *Magasin Encyclopédique*, VI (1810), 145-75.

les distinguer des premiers. Je me contenterai dans la présente note, et en attendant une publication globale du manuscrit, de présenter quelques échantillons séléctionnées des différents chapitres avec le strict minimum de commentaire.

Au seuil du manuscrit, on retrouve les deux grands groupes d'alphabets connus dans l'Arabie du IX/X^{e} siècle. L'arabe koufique dont la version présentée est selon l'auteurs la plus originale des neufs versions connues du koufique; elle est nommée Syrienne. Puis l'arabe maghrébin utilisé surtout dans l'occident musulman. Ensuite, l'auteur présente trois variétés de l'alphabet indien utilisé notamment dans les calculs et dont certaines versions sont curieuses.

La seconde partie est consacrée aux sept alphabets connus par les Arabes de l'époque. On y trouve une version du syriaque ancien très curieuse; toutefois, dans le dernier chapitre du manuscrit deux autres versions du syriaque sont présen-tées dont l'une peut être considérée comme archäique, l'autre comme mo-derne (datant de l'époque de l'auteur). La même remarque est valable pour le nabatéen dont l'auteur présente trois versions dont deux sont considérées comme anciennes et qui sont inconnues dans les catalogues. Ces deux versions posent problèmes car il s'agit ici de la langue maternelle de l'auteur. On peut se demander s'il ne s'agit pas d'une des nombreuses adaptations locales qu'a connu cette langue? De toute façon, rien ne permet aujourd'hui d'établir un lien entre ces versions et l'alphabet nabatéen bien connu. On trouve aussi dans la même partie l'hébreux ancien avec quelques altérations dans la formes de certaines lettres, un alphabet dit Barbaoui ancien qu'il faut peut-être rechercher dans le groupe des langues sud arabiques, un alphabet dit musnad qui doit être identifié avec celui de la tribu de *Himyar* (une des tribus de l'Arabie) mais dont la version de l'auteur est loin d'être identique à celle présentée par Ibn Nadim dans la première partie de son *Fihrast*[4] et, enfin, le grec qualifié d'alphabet des sages.

La partie suivante est consacrée aux alphabets des sept sages de l'Antiquité. Inutile de revenir ici sur l'importance accordée par les peuples de la Méditerranée, notamment orientale, à la littérature de la sagesse. Je note tout simplement que le chiffre sept qui est toujours avancé comme représen-

[4] Ibn Nadim, *Fihrast*, 9.

tant le nombre de ces sages trouve son explication dans son caractère sacré. Car il n'y a pas d'unanimité sur l'identité de ces personnages chez les auteurs arabes. Ibn Wahshiyya classe dans ce groupe: Polémon, Platon, Pythagore, Socrate, Aristote, Asclépius et Hermès.

Une autre partie est consacrée aux alphabets qui ont été créés par d'autres sages postérieurement aux sept premiers. On recense à peu près vingt quatre alphabets parmis lesquels on trouve:

– l'alphabet dit Barbâwî attribué à Sûrîd, un des rois de l'Egypte avant le déluge;

– l'alphabet attribué à Ptolémée, le géographe alexandrin dont les œuvres étaient connues et traduites dans le monde de l'Islam;

– l'alphabet magique d'un certain Kalfatrius, prétendu roi d'Egypte. Les caractères de cet alphabet se retrouve notamment dans quelques écritures magiques de tradition juive;

– un alphabet est attribué à Dioscoride, le fameux savant grec qui a écrit au début de notre ère un ouvrage de botanie. J'avais cru dans un premier temps que cet alphabet, comme tant d'autres cités dans ce manuscrit, est le résultat d'une pure imagination de l'auteur. Mais il semble qu'une copie de cet ouvrage botanique de Dioscoride rédigée avec des lettres qui ressemblent à celle-ci existe dans les bibliothèques du Caire et d'Istambul[5].

D'autres alphabets sont attribués aux sept astres et aux douze signes du zodiaque comme celui-ci attribué à Hermès qualifié de l'"écrivain de la sphère" ou celui qui est attribué à Vénus qualifiée de "chanteuse de la sphere".

Une autre partie est consacrée au recensement des alphabets attribués aux anciens rois de l'Orient. Puis une autre entièrement consacrée aux hiéroglyphes, alphabets des *Harâmissa* (= pharaons d'Egypte) et à un long récit sur leurs pratiques funéraires et magiques. C'est l'une des parties les plus importantes de ce manuscrit. L'auteur présente des tableau alphabétiques concernant les figures animales, minérales, botaniques et les figures relatives au monde divin.

Enfin, et pour conclure cette présentation rapide et sélective, signalons cet alphabet attribué a Shitam, un des fils d'Adan, et qui doit être rattaché

[5] Manuscrit de la Bibliothèque du Caire دار الكتب المصرية : طب 1029 copié de l'original conservé dans la Bibliothèque d'Istamboul.

évidemment aux groupes des hiéroglyphes. L'intérêt de ce tableau, c'est qu'il fournit les valeurs phonétiques de chaque figure.

Remarques:

Il est claire qu'un tel manuscrit ne peut être présenté et commenté dans le cadre d'une communication comme celle-ci. Je me contenterai de faire quelques remarques préliminaires qui montrent l'intérêt de ce manuscrit:

1. D'abord, c'est le seul manuscrit arabe qui fut, à ma connaissance, entièrement consacré à la recherche des alphabets anciens et dont nous disposons aujourd'hui. Toutefois, il n'est certainement pas le seul qui a traité le sujet. Car Ibn Wahshiyya lui même fait référence dans ce manuscrit à un autre livre rédigé par Djabir b. Hayyân (contemporain de l'auteur) sur l'art de l'écriture et qui malheureusement perdu [6]. Nous pouvons aussi consulter le premier chapitre du Fihrast d'Ibn Nadîm où il est question de quelques exemples d'alphabets orientaux [7]. Il n'empêche que la contribution d'Ibn Wahshiyya reste typique, puisque sont objectif était de réunir les alphabets anciens. Il semble que l'auteur avait composé un autre ouvrage plus important et entièrement consacré aux hiéroglyphes et à la civilisation pharaonique de l'Egypte ancienne.

2. On se demande si ceux qui se sont intéressés à la civilisation égyptienne et surtout au déchiffrement des hiéroglyphiques au XIX[e] siècle n'ont pas pu consulter les deux ouvrages d'Ibn Wahshiyya, et notamment le second livre consacré a l'Egypte?

3. Pour ce qui est de la valeur scientifique de l'ouvrage, il me parait prématuré aujourd'hui de pouvoir juger la contribution d'Ibn Wahshiyya. Toutefois, dans cette collection étonnante de 93 alphabets il faut certainement distinguer plusieurs catégories d'alphabets suivant leur nature:

– Une grande partie de ces alphabets est inconnue.

– Des alphabets qui sont connus mais la version présentée par Ibn Wahshiyya est légèrement ou totalement différente de celle qui est connue.

[6] L'intitulé du livre est: Hal al-rumiâz wa mafâtih al-kunûz.

[7] Voir Ibn Nadîm, *op. cit.*, p. 7 sqq.

– Certes, parmi les alphabets présentés il y en a ceux qui sont le résultat d'une imagination pure et simple.

– D'autres doivent être classés dans le dossier des alphabets magiques et qui sont à ce titre secrets.

– D'autres enfin sont probablement authentiques et inédits et il faut peut-être chercher leurs origines.

4. Ce manuscrit permet d'examiner la façon dont les Arabes ont communiqué avec les peuples de l'antiquité méditerranéenne et orientale. Il pousse à s'interroger sur la valeur et la nature des moyens intellectuels et techniques dont disposait l'*intelligentia* arabe du Moyen Orient qui fut l'un des relais des civilisations méditerranéennes, pour la réception, la transmission et la diffusion des sciences antiques.

5. A ces trois remarques principales, il faut rajouter une quatrième: où est le latin dans ce manuscrit? Aucune trace de cette langue méditerranéenne!... Drôle d'absence!... Les Romains qui ont constitué et géré l'un des empires les plus puissants et les moins périssables de la Méditerranée furent connus chez les Arabes qui ont l'habitude de les considérer comme l'une des grandes nations du monde, et qui ont souvent consacré des chapitres à leur histoire dans les oeuvres de l'histoire universelle (Mas`udî; Ibn al-Athîr, Tabarî...). La langue latine, elle était connue, puisque nous avons la certitude que des œuvres latines ont été traduites en arabe en Orient comme en Andalousie. Pourtant le latin est complètement absent de l'ouvrage d'Ibn Wahshiyya. Pour quelle raison? je n'ai pas de réponse mais deux hypothèses à formuler:

– Peut-être que l'objectif de l'auteur été de faire un inventaire des alphabets orientaux. A ce titre le latin n'a pas été classé dans le dossier des langues répertoriées. D'autant plus que le latin était surtout prospère dans les provinces occidentales de l'empire romain, tandis que le grec ait gardé sa suprématie dans les provinces orientales. Pourtant cette hypothèse ne tient pas debout puisque l'auteur ne précise dans aucun endroit du manoscrit qu'il s'agit d'alphabets orientaux. Par contre, il annonce dans l'introduction que son but était de réunir tous les alphabets qui ont été utilisés par les différents peuples de l'Antiquité.

– Une autre hypothèse plus valable me semble-t-il mais plus choquante peut-être avancée: Peut-on considérer que l'absence du latin de l'œuvre d'Ibn

Wahshiyya fut le résultat d'une attitude intellectuelle de l'élite arabo-musulmane, le résultat d'une image qui a été élaborée par l'imaginaire arabe à propos de l'Homme romain et qui réduit toute sa civilisation sur le plan scientifique et technique à une civilastion de rumination et de la non création... Al-Mas`ûdî, cette figure de l'historiographie arabe de la haute époque précise au début de son chapitre consacré au Romains dans les *Prairies d'or* que ce peuple s'est contenté uniquement de reprendre ou de copier les sciences et les connaissances grecques sans pour autant rajouter ou inventer du nouveau[8].

1000 ans après Mas`ûdî, notre congrès de l'Africa romana aura certainement l'occasion aujourd'hui de vérifier la valeur de ce jugement.

[8] Mas`ûdî, *Les Prairies d'or*, éd. et trad. Ch. Pellat, Beyrouth, B 66, t. II, p. 5, § 664.

Françoise Gury

Le métier d'astrologue

A Rome, les persécutions[1] énergiques, réitérées, inefficaces[2] qui visent les astrologues, fauteurs de troubles, toujours suspects de trop s'intéresser à la santé et à la succession de l'empereur[3] et d'entretenir, par leurs prédictions, des ambitions impériales au sein même de l'opposition[4], témoignent assez de la confiance largement partagée dans cet art divinatoire[5] que la plupart des empereurs auraient voulu réserver à leur seul usage[6], quand ils ne se faisaient pas eux-mêmes astrologues[7].

Si l'étude des astres, astronomie et astrologie confondues, passe pour une

[1] A partir de l'édit de Scipion Hispalus en 139 av. J.-C. Cf. F.H. CRAMER, *Astrology in Roman Law and Politics*, «Memoirs of the American Philosophical Society», 37, Philadelphia, 1937, p. 233-283; IDEM, *Expulsion of astrologers from ancient Rome*, «Classica et Mediaevalia», 12, 1951/1-2, p. 9-50.

[2] Comme le remarque TACITE, *Histoires*, I, 22, 2: «cette engeance qui trahit les puissants, trompe les ambitieux, sera toujours proscrite dans notre cité et s'y maintiendra toujours». Voir aussi TACITE, *Annales*, II, 32, 3; XII, 52, 3.

[3] SÉNÈQUE, *Apocoloquintose du divin Claude*, III, 2; TACITE, *Annales*, XII, 52, 1; XII, 68, 3; PLUTARQUE, *Galba*, 23, 6-7; SUÉTONE, *Domitien*, 15. Le juriste Julius Paulus (*Digeste* 5, 21, 3) mentionne la peine capitale pour l'astrologue et son client qui interrogent les astres sur la santé de l'empereur. Sous Commode, Septime Sévère a failli être condamné pour un crime de ce genre: *SHA*, *Sévère*, IV, 3; XV, 5-6. Voir aussi les recommandations de FIRMICUS MATERNUS, *Mathesis*, II, 30, 4-7.

[4] Par exemple TACITE, *Annales*, II, 27; III, 22, 1; XII, 22, 1-2; 52, 1; XVI, 14, 1-2; *Histoires*, I, 22, 1-3; II, 78, 1; SUÉTONE, *Domitien*, 10.

[5] Voir par exemple le témoignage de PLINE, *Histoire naturelle*, II, 5, 23.

[6] Comme par exemple Tibère ou les Flaviens: A. BOUCHÉ-LECLERCQ, *L'astrologie grecque*, Paris, 1899, Réimpression anastatique, Culture et Civilisation, Bruxelles, 1963, p. 554 et note 2; p. 556.

[7] Comme Tibère: TACITE, *Annales*, VI, 20, 2; VI, 21; SUÉTONE, *Tibère*, 69. DION CASSIUS, *Histoire romaine*, LVII, 15, 7-8; 19, 3-4; JOSÈPHE, *Antiquités judaïques*, XVIII, 216; Titus: SUÉTONE, *Titus*, 9; Domitien: SUÉTONE, *Domitien*, 16; Hadrien: *SHA*, *Hadrien*, XVI, 7; *SHA*, *Aelius*, III, 8-9; Septime Sévère: *SHA*, *Antonin Géta*, II, 6-7; Alexandre Sévère: *SHA*, *Alexandre Sévère*, XXVII, 5. Sur Alexandre Sévère astrologue, cf. J. STRAUB, *Severus Alexander und die Mathematici*, «Historia-Augusta-Colloquium», Bonn 1968/1969, Bonn, 1970, p. 247-272; I. HADOT, *Arts libéraux et philosophie dans la pensée antique*, Etudes Augustiniennes, Paris, 1984, p. 240-246.

activité de haute valeur scientifique et morale [8], le prestige quasi divin qui s'y attache [9] et la croyance en la fiabilité de ses prédictions ne pouvaient qu'être durement confrontés à la réalité des faits [10]. Sans doute est-ce pour limiter les erreurs que les grands cherchent à s'entourer d'une équipe d'astrologues [11], ou du moins à recueillir l'avis de plusieurs spécialistes [12] dont le consensus tiendra lieu de garantie de sérieux. Les inévitables ratés de l'astrologie [13] ont généré de nombreux déçus [14]. Ce qui sépare ses ambitions de la médiocrité de ses performances a certainement nourri la critique de cette pratique [15], mais a surtout conduit à imputer aux astrologues les insuffisances de l'astrologie, et à leur incompétence leurs prédictions erronées [16]. En d'autres termes, si l'on croit en l'astrologie, on se méfie de ses praticiens. Cette méfiance présente d'ailleurs un double visage: soupçonné de n'être pas à la hauteur de sa tâche, l'astrologue est un charlatan et un escroc méprisable dont on se moque [17]; mais

[8] Voir les portraits du philosophe platonicien Nigrinos (Lucien, *Nigrinos*, 2), de Mallius Theodorus (Claudien, *Panégyrique de Mallius Theodorus*, 124-134), ou l'éloge de Mavortius (Firmicus Maternus, *Mathesis*, I, 5-6), dédicataire de l'œuvre, dont l'intérêt pour l'astronomie et la sphère d'Archimède manifeste la sagesse et le savoir de son esprit divin. Voir aussi Firmicus Maternus, *Mathesis*, II, 30, 1-2. A partir du III^e^ siècle ap. J.-C., le prestige de la science des astres est tel qu'Alexandre Sévère, si l'on en croit *SHA*, *Alexandre Sévère*, XLIV, 4, instaure un salaire pour les rhéteurs, les grammairiens, les médecins, les haruspices, les astrologues, les ingénieurs, les architectes, leur fait attribuer des salles de cours, et les oblige à prendre pour élèves, en pourvoyant à leur subsistance, des fils de familles pauvres mais de naissance libre. Toutefois, en ce qui concerne les astrologues, cette assertion est considérée comme une falsification tendancieuse: cf. Straub, *o. c.*, p. 257 (qui se fonde sur les textes juridiques de toute l'époque impériale rassemblés par F.H. Cramer, *o. c.*, p. 243-283); I. Hadot, *o. c.*, p. 244-245 b.

[9] Par exemple Sénèque le Père, *Suasoires*, IV, 1; Juvénal, *Satires*, VI, 553-555; Pline, *Histoire naturelle*, VII, 37. Voir aussi Firmicus Maternus, *Mathesis*, III, *Prooemium*, 4.

[10] Sénèque le Père, *Suasoires*, IV, 2.

[11] Tacite, *Histoires*, I, 22, 2; Plutarque, *Galba*, 23, 7; Juvénal, *Satires*, X, 92-94.

[12] Lucillius dans *Anthologie Palatine*, XI, 159; Sidoine Apollinaire, *Lettres*, VIII, 11, 9.

[13] Par exemple le cas de Cnaeus Octavius: Plutarque, *Marius*, 42, 7.

[14] Cf. Cicéron, *De la divination*, II, 99; *CIL* VI, 27 140; *SHA*, *Commode Antonin*, I, 4.

[15] Ainsi, parmi bien d'autres Sénèque, *Apocoloquintose du divin Claude*, III, 2. Voir aussi comment Saint Augustin renonce à pratiquer l'astrologie: Augustin, *Confessions*, IV, 3, 4-5; VII, 6, 8-10.

[16] Par exemple Tacite, *Annales*, VI, 22, 3; Lucien, *De l'astrologie*, 2.

[17] Cicéron, *De la divination*, I, 36; Apulée, *Les métamorphoses*, II, 14; Valère Maxime, *Faits et dits mémorables*, I, 3, 3; Martial, *Epigrammes*, IX, 82. Pour Ulpien, XV, 2, 1: les mathématiciens et les Chaldéens sont des imposteurs exploitant des imbéciles. Lucillius dans *Anthologie Palatine*, XI, 164. Voir aussi Pseudo-Callisthène, *Le Roman d'Alexandre*, I, 14, 4. Cf. Platon, *Théétète*, 173 e - 174 a et Aristophane, *Les nuées*, 218-238.

s'il paraît, au fait de son art, détenir ce savoir qui l'égale presque aux dieux, c'est un homme puissant et dangereux, courtisé ou persécuté [18].

Le témoignage des textes littéraires permet de cerner, dans l'exercice de son art, la silhouette de cette figure ambiguë. Sauf exception, ces textes ne nous éclairent pas, ou peu, sur la technique astrologique proprement dite. Les calculs, les procédés ne sont pas décrits, parfois même pas mentionnés, ou sur un mode allusif [19]. L'activité de l'astrologue est alors présentée de manière phénoménologique: il compte sur ses doigts [20], tourne la sphère [21], dessine des figures [22], tient les yeux fixes [23], sort sa tablette d'un repli de son vêtement, y dispose ses jetons [24]. Nous le suivons dans le méandre de ses raisonnements et dans les explications plus ou moins techniques qu'il fournit à son client [25]. Le processus de la réflexion et de la déduction est décrit de manière particulièrement vivante par Lucain [26]. Il faut noter l'attention amusée et gourmande que porte Properce au bagou et au jargon de son astrologue de carrefour [27]. Dans le *Contre Ibis* [28], Ovide présente la même attention au langage du métier. Elle est également manifeste chez Tertullien [29], Nonnos [30] ou Sidoine Apollinaire [31], pour ne citer qu'eux. Beau parleur, l'astrologue l'est par profession [32]. Et sans

[18] Par exemple, suite à l'affaire Libo Drusus (Tacite, *Annales*, II, 27-32): Tacite, *Annales*, II, 32, 3. Sur les persécutions d'astrologues, cf. F.H. Cramer, *o. c.*, *passim*.

[19] C'est le cas des *Babylonii numeri* (calculs babyloniens) mentionnés par Horace, *Odes*, I, 11, 2. Les Chaldéens faisaient aussi des prédictions d'après des combinaisons de nombres auxquels on attachait une valeur augurale. Cf. F. Lenormand, *s. v. Chaldaei*, dans *Dictionnaire des Antiquités grecques et romaines*, I/2, Paris, 1887, p. 1096.

[20] Pline le Jeune, *Lettres*, II, 20, 3; Nonnos de Panopolis, *Les Dionysiaques*, VI, 61-62.

[21] Nonnos de Panopolis, *Les Dionysiaques*, VI, 64-66.

[22] Claudien, *Panégyrique sur le consulat de Mallius Theodorus*, 124-128; Nonnos de Panopolis, *Les Dionysiaques*, VI, 19-24.

[23] Pline le Jeune, *Lettres*, II, 20, 3.

[24] Pseudo-Callisthène, *Le Roman d'Alexandre*, I, 4, 5-7.

[25] Nonnos de Panopolis, *Les Dionysiaques*, VI, 90-102; Sidoine Apollinaire, *Lettres*, VIII, 11, 9-10.

[26] Lucain, *La guerre civile*, I, 639-72.

[27] Properce, *Elégies*, IV, 1. 71-150.

[28] Ovide, *Contre Ibis*, 209-216.

[29] Tertullien, *Contre Marcion*, 1, 18, 1.

[30] Nonnos, *Les Dionysiaques*, VI, 73-85. 90-94.

[31] Sidoine Apollinaire, *Lettres*, VIII, 11, 9.

[32] Pline, *Histoire naturelle*, XXIX, 11. Voir aussi Déô qui se «laisse convaincre par les

doute est-ce autant pour garder ses secrets que pour se prémunir contre leur habileté oratoire, qu'est prêtée à Tibère la précaution de les faire escorter et précipiter dans la mer par un sourd-muet [33]. D'une manière générale, les textes informent en priorité sur les rapports qu'entretiennent l'astrologue et son client. L'astrologue est d'abord perçu comme un manipulateur.

Suétone, Tacite, Plutarque, Dion Cassius, Ammien Marcellin, les auteurs de l'*Historia Augusta*, mentionnent de nombreuses consultations astrologiques. Leur intérêt portant, en règle générale, sur le rôle de ces prédictions dans la vie des personnages qui les occupent, leurs narrations privilégient les aspects psychologiques qui éclairent la personnalité du consultant [34] ou de l'astrologue lui-même. Il s'agit souvent d'un personnage éminent, d'un conseiller influent comptant dans l'histoire d'un règne comme Thrasylle [35], Balbillus [36], Ptolémée [37], Seleucus [38], Thrasybule [39] ou Héliodore [40]. Ces récits, au même titre que la prédiction de P. Nigidius Figulus sur la guerre civile [41] — laquelle laisse entrevoir l'espoir d'un maître qui ramènera la paix [42] — font souvent douter de la réalité des faits relatés. Le récit de la visite d'Octave et Agrippa à l'observatoire de Théogène, par exemple, a une structure de conte [43]. Comme l'a montré

douces paroles d'Astraios dont le charme sait la persuader»: NONNOS DE PANOPOLIS, *Les Dionysiaques*, VI, 33-34; Héliodore met ses qualités d'orateur au service de Valens qu'il conseille pour ses discours: AMMIEN MARCELLIN, XXIX, 2, 8. Certains astrologues sont même poètes: PLUTARQUE, *Sur les oracles de la Pythie*, 407 C.

[33] TACITE, *Annales*, VI, 21.

[34] Par exemple la cruauté de Domitien dans SUÉTONE, *Domitien*, 15.

[35] DION CASSIUS, *Histoire romaine*, LVII, 15, 7-8; LVIII, 28, 1; SUÉTONE, *Caligula*, 19, 3: Tibère consulte Thrasylle sur le choix de son successeur; SUÉTONE, *Tibère*, 62, 3 et DION CASSIUS, *Histoire romaine*, LVIII, 27, 1-3 insistent sur le rôle modérateur de Thrasylle auprès de Tibère. Voir aussi le rôle comparable joué auprès de Domitien par un astrologue resté anonyme: DION CASSIUS, *Histoire romaine*, LXVII, 15, 5-6. Thrasylle est une figure populaire dont les prédictions, en période de crise, retiennent un public passionné: JUVÉNAL, *Satires*, VI, 575-576.

[36] SÉNÈQUE, *Questions naturelles*, IV a, 2, 13. Cf. F. CUMONT, *Astrologues romains et Byzantins*, «MEFRA» 1916-1919, p. 33-38.

[37] TACITE, *Histoires*, I, 22, 1-3.

[38] TACITE, *Histoires*, II, 78, 1.

[39] *SHA*, *Alexandre Sévère*, XXVII, 5; LXII, 2.

[40] AMMIEN MARCELLIN, XXIX, 1, 5; 2, 6-10. 13-15.

[41] LUCAIN, *La guerre civile*, 1, 639-672.

[42] LUCAIN, *La guerre civile*, 1, 670.

[43] Des récits analogues ont d'ailleurs été rapportés à d'autres personnages historiques ou légendaires tels que Napoléon et Junot ou Macbeth et Banquo.

J. Gagé, celui de Thrasylle promettant l'Empire à Tibère est forgé à partir d'éléments folkloriques et de souvenirs religieux «tyrrhènes», en liaison avec les particularités géologiques de l'île de Capri[44], analogue fantasmatique de celle de Rhodes. Par ailleurs, ces prédictions historiques[45] sont connues par des textes nécessairement postérieurs à l'événement et tributaires de sources manipulées. Au sens strict, ce sont des prédictions *a posteriori* — les plus sûres! Elles magnifient l'événement ou l'individu qui en fait l'objet, le marquent du sceau du Destin, l'insèrent dans le plan de la Providence. Que ces consultations aient eu lieu réellement, ce qui n'est pas impossible, et qu'elles se soient déroulées de la manière dont elles sont rapportées, ce qui est très douteux, ou qu'elles aient été forgées pour les besoins de la cause — propagande impériale ou nécessité littéraire —, elles témoignent des liens qui unissent l'astrologie au pouvoir et à la vie politique. Elles sont aussi prétextes au déploiement de cet imaginaire astrologique qui nous intéresse ici.

Dans les *Dionysiaques* de Nonnos de Panopolis et le *Roman d'Alexandre* du Pseudo-Callisthène, le mythologique et le légendaire le disputent à la fantaisie sans exclure, bien au contraire, le souci du détail réaliste. Ces textes tardifs sont les plus précis en ce qui concerne le déroulement de la consultation, le matériel et les divers accessoires utilisés. Ils fournissent deux récits exemplaires avec, d'un côté, le portrait d'un bon astrologue — Astraios —, et de l'autre, celui d'un fieffé charlatan — Nectanébo. Le premier est le type même de l'astrologue-astronome-philosophe dans la tradition du sage hellénistique. L'image du savant surpris dans son cabinet se livrant à d'énigmatiques et solitaires études est un *topos* littéraire qui veut signifier, de manière emblématique, l'étendue de la culture et la profondeur de la sagesse du personnage. Amplifié et développé par Nonnos[46], nous le trouvons sous une forme plus succincte dans les portraits de Nigrinos[47], de Platon[48], la dédicace de la *Mathesis* à Mavortius[49] et le panégyrique de Mallius Theodorus[50]. *La vie de Romulus*[51] ou les *Confessions* donnent une idée de la nature de ces

[44] J. Gagé, *Tibère à Capri: histoire, légende et thèmes astrologiques*, «Revue des Etudes Italiennes» 8, 1961, p. 25-35.

[45] Voir aussi la prédiction d'Asclétarion: Suétone, *Domitien*, 15.

[46] Nonnos de Panopolis, *Les Dionysiaques*, VI, 19-23.

[47] Lucien, *Nigrinos*, 2.

[48] Apulée, *Platon et sa doctrine*, I, 3, 186. Cf. Hadot, *o. c.*, p. 242.

[49] Firmicus Maternus, *Mathesis*, I, 5.

[50] Claudien, *Panégyrique sur le consulat de Mallius Theodorus*, 124-134.

[51] Plutarque, *Vie de Romulus*, 12, 3-6.

recherches d'amateurs [52] dont le zèle fiévreux, comme celui de Lupus qu'égratigne affectueusement son ami Sidoine Apollinaire, pouvait être perçu comme une pause d'intellectuel «qui ne médite jamais que sur des sujets mystérieux et sublimes» [53]. Un équivalent plastique de ce *topos* littéraire existe dans le type iconographique du savant philosophe, astronome ou mathématicien [54]. Citons une intaille du Fitzwilliam Museum sur laquelle est gravé un astronome chauve et barbu qui a été identifié à Hipparque, Aratos ou Thalès. Il est assis à terre, adossé à un arbre, devant une sphère armillaire sur laquelle il prend une mesure avec un compas. Il lève la tête vers le ciel où sont figurés le soleil, un croissant de lune et des étoiles qui sont certainement les planètes.

Nectanébo combine l'image d'un escroc libidineux [55], aventurier sans scrupule [56], à celle du prêtre égyptien, astrologue et magicien. Horus, le pittoresque Gréco-égypto-chaldéen de Properce ou «l'espèce de Grec nommé Sérapa» qui, selon Trimalcion, «aurait pu siéger au conseil des dieux» [57], sont, avec moins d'envergure, des figures de la même famille. Toutes participent de la piètre réputation des Egyptiens [58]. En dehors du clairvoyant Théogène et d'Astraios [59], qui incarne l'idéal du bon astrologue [60], lequel se distingue par le sérieux, l'exercice désintéressé d'une vraie compétence, l'altruisme qui porte à faire profiter autrui des fruits d'une sagesse acquise par l'étude ou le colloque divin [61], ceux que les textes mettent en scène sont peu recommandables.

[52] Voir aussi la femme piquée d'astrologie dont se moque JUVÉNAL, *Satires*, VI, 569-581.

[53] SIDOINE APOLLINAIRE, *Lettres*, VIII, 11, 10.

[54] Lapis-lazuli, Cambridge, Fitzwilliam Museum: G.M.A. RICHTER, *Some Italic and Roman Engraved Gems in Cambridge*, «Hommages à Léon Herrmann», Coll. *Latomus* 44, 1960, p. 674-676, pl. 44, 2; EADEM, *The portraits of the Greeks*, London, II, 1965, p. 240 fig. 1652.

[55] Les exhortations à la chasteté de FIRMICUS MATERNUS, *Mathesis*, II, 30, 15, donnent à penser que les astrologues, loin d'être des modèles de vertu, pouvaient être tentés d'abuser de leur pouvoir.

[56] Il s'agit du même type de personnage que l'imposteur dont les aventures sont racontées par LUCIEN dans *Alexandre ou le faux prophète*.

[57] PÉTRONE, *Satyricon*, 76.

[58] JUVÉNAL, *Satires*, VI, 532-541: «Or donc, celui qui mérite les suprêmes honneurs, c'est ce personnage qui, escorté de ses prêtres à la tunique de lin et au crâne tondu, parcourt la ville sous le masque d'Anubis, en riant tout bas de la componction du populaire...». *SHA*, *Firmus*, *Saturninus*, *Proculus et Bonosus*, VII, 4; VIII, 5. Voir aussi AMMIEN MARCELLIN, XXII, 6, 1.

[59] Idéal dont participent également Nigrinos et Mallius Theodorus.

[60] Idéal conforme à celui développé par FIRMICUS MATERNUS, *Mathesis*, II, 30, 1-15.

[61] Voir par exemple l'astrologue Thessalus qui prétend tenir son savoir d'Asclépios, cette révélation divine couronnant de longues recherches infructueuses. Cf. P. BOUDREAUX dans *Catalogus Codicum Astrologorum Graecorum* (= *CCGA*) VIII, 3, Bruxelles, 1912, p. 132-165.

Certains sont stupides comme cet Aulus qui se tue pour ne pas donner tort à son Pétosiris[62]. D'autres, toutefois, ne manquent pas de bon sens. Olympos[63] répond au boxeur qui l'interroge pour savoir s'il vivra vieux: «Oui, si dès maintenant tu te retires. Mais si tu continues à boxer, c'est Cronos qui détermine ton destin». Olympicos prédit à celui qui se rend à Rhodes qu'il parviendra à bon port s'il s'embarque sur un navire neuf, à la belle saison et s'il ne rencontre pas de pirates[64]. Mais le plus souvent, les astrologues sont louches comme Diophane contraint à un départ aussi mystérieux que précipité de l'île d'Eubée[65], abjects comme Régulus le captateur d'héritages, néfastes pour l'agriculture[66], désastreux pour la santé de leurs contemporains comme les opulents Thessalus et Crinas[67], ne répugnant pas au meurtre comme Balbillus[68] ou Ptolémée[69], Héliodore[70], au mieux d'une inquiétante habileté comme Thrasylle. Dans la littérature, les astrologues n'ont pas bonne presse: ils sont menteurs[71], faux témoins[72], querelleurs[73], cupides[74], ambitieux et sans scrupules. Et dès qu'il s'agit de les critiquer, leurs collègues ne sont pas les moins sévères[75]. Vettius Valens et Ptolémée[76], au IIe siècle, ou Firmicus Maternus, deux siècles plus tard, déplorent la présence dans leurs rangs d'incapables et de

Voir aussi Critodemus dans VETTIUS VALENS, *Anthologies*, IX, 1, 5, pour qui la révélation vient après de longues tribulations, navigations de nombreuses mers et traversées de grandes solitudes.

[62] LUCILLIUS dans *Anthologie Palatine*, XI, 164.

[63] LUCILLIUS dans *Anthologie Palatine*, XI, 161 et 163.

[64] NICARQUE dans *Anthologie Palatine*, XI, 162.

[65] APULÉE, *Les métamorphoses*, II, 13.

[66] COLUMELLE, *De l'agriculture*, XI, 1, 31-32.

[67] PLINE, *Histoire naturelle*, XXIX, 9.

[68] SUÉTONE, *Néron*, 36, 1.

[69] SUÉTONE, *Domitien*, 15.

[70] AMMIEN MARCELLIN, XXIX, 2, 6-10.

[71] CICÉRON, *De la divination*, I, 2; II, 97.

[72] AMMIEN MARCELLIN, XXIX, 2, 9; FIRMICUS MATERNUS, *Mathesis*, II, 30, 9.

[73] FIRMICUS MATERNUS, *Mathesis*, II, 30, 8.

[74] FIRMICUS MATERNUS, *Mathesis*, II, 38, 1. 8-9.

[75] Les astrologues attaquent volontiers leurs confrères, se comportant en cela comme les sophistes; cf. M. RILEY, *Theoretical and practical astrology: Ptolemy and his colleagues*, «Transactions of the American Philological Association» 117, 1987, 250-255. Voir par exemple FIRMICUS MATERNUS, *Mathesis*, I, 3, 8.

[76] PTOLÉMÉE, *Le Tétrabible*, I, 2, 6-7.

mauvais sujets qui déconsidèrent le métier. Tous sentent la nécessité d'un code de déontologie.

Si nous écartons les amateurs pour qui l'étude du ciel est un loisir distingué et leur compétence dans ce domaine, l'un des aspects de leur culture libérale [77], ceux qui tirent leur subsistance des astres ou leur doivent ascension sociale et pouvoir sont, pour simplifier, de deux types. Nous avons, d'une part, une catégorie d'astrologues qui exercent en plein air, dans un lieu public. Ils tiennent plutôt un stand qu'une petite boutique [78] car la loi interdit les consultations à huis clos [79], ou à voix basse. Toutefois, les recommandations de Firmicus Maternus de bien prévenir ceux qui posent des questions, qu'il leur sera répondu à haute voix sur tous les sujets, laissent entendre que cette règle était loin d'être toujours suivie [80]. Sans doute fournissent-ils également des amulettes [81], gemmes [82] ou tablettes de défixion [83]. A Rome, nous les trouvons sur le Forum, le Mur, au Cirque [84], où certains sont spécialisés dans les

[77] Cf. H.-I. Marrou, *Histoire de l'éducation dans l'antiquité*, L'Univers Historique, Seuil, Paris, 1965, p. 125. 273-279. 409-410. L'astronomie fait partie du canon platonicien des mathématiques, cf. I. Hadot, *o. c.*, p. 14-17. 29. 37. 45. 97. 12. 266; elle fait partie de l'*enkuklios paideia*, cf. I. Hadot, *o. c.*, p. 265. 268-269. 272-273. 281-283. 280-290. De la fin de la République à l'Antiquité tardive, les exemples d'amateurs éclairés sont trop nombreux pour être tous citer. Mentionnons *infra* Nigrinos, Mallius Theodorus, Augustin, son ami Firminus et le père de ce dernier, Mavrotius.

[78] Comme de nos jours les tireurs de cartes et les astrologues de la place Navone à Rome.

[79] A la fin de son règne, Auguste avait interdit à toute espèce de devins les consultations à huis clos, ou concernant la mort, même sans huis clos. Cf. F.H. Cramer, *o. c.* p. 249-251.

[80] Firmicus Maternus, *Mathesis*, II, 30, 3.

[81] Voir l'horoscope découvert dans les plis de la toge d'Octavius après son assassinat par les soldats de Marius: Plutarque, *Marius*, 42, 8. Voir aussi les phylactères de la tradition hermétique: Bouché-Leclercq, *o. c.*, p. 536 et note 1. Voir aussi la bague en or portant un horoscope pour le 16/17 août 327 ap. J.-C. (avec le nom des signes et des planètes en abrégé). De Tortose, Syrie. Richmond, Virginia Museum of Fine Arts, inv. 67-52-11: J. R. Rea, *A gold ring with horoscope of A. D. 327*, «ZPE» 39, 1980, p. 155-158; Idem, «ZPE» 55, 1984, p. 18.

[82] Perse, *Satires*, I, 16 (remède contre le trac de l'orateur?). Pline, *Histoire naturelle*, XXXVII, 169.

[83] Sur une tablette de défixion qui semble avoir été gravée au III[e] s. à Apheca en Syrie, le dédicant supplie les démons de briser l'aide que son rival Hyperechius pourrait recevoir «des 36 décans, des 5 planètes et des 2 luminaires». Cf. A., Audollent, *Defixionum Tabellae*, Paris, 1904, n° 15 lignes 8-9.

[84] Cicéron, *De la divination*, 1, 132; Juvénal, *Satires*, VI, 588; Plutarque, *Sur les oracles de la Pythie*, 407 C.

pronostics de courses[85]. Firmicus Maternus[86] recommande cependant à ses confrères de se tenir à l'écart des spectacles, pour ne pas paraître favoriser l'une des factions. Il est probable que parmi «cette tourbe de charlatans et de bateleurs, de mendiants et de vagabonds qui avoisine les sanctuaires de la Mère de Dieux et de Sarapis»[87] se glissent quelques astrologues. Les tablettes d'ivoire découvertes à Grand, à proximité du sanctuaire d'Apollon *Grannus*, pourraient avoir appartenu à un praticien de tradition hermétique officiant auprès des pèlerins[88]. Un ostracon, de la fin du II^e^ ou du début du III^e^ siècle, qui, très probablement, provient du temple de Soknebtynis dont les activités astrologiques sont bien attestées[89], porte l'indication d'une année (la 22^e^ d'un règne non précisé), d'un jour (le 13 Mesore) et d'une heure (la 2^e^ de la nuit), c'est-à-dire les éléments utiles pour déterminer un horoscope[90]. Ce pourrait être, après communication verbale du client, l'aide-mémoire d'un astrologue attaché au sanctuaire, à moins qu'il ne s'agisse des détails consignés par le consultant lui-même à son intention. Les astrologues racolent aussi sur la voie publique comme Horus qui arrête Properce dans sa promenade pour le bonimenter[91]. La campagne n'est pas épargnée. Caton et Columelle recommandent à leur fermier de n'en point consulter[92]. Columelle est d'ailleurs

[85] Par exemple Théodoros d'Alexandrie et sa «méthode tout à fait infaillible» que nous connaissons grâce au *Codex Parisinus Graecus* 2423, F° 17v (texte reproduit et traduit par P. Wuilleumier, *Cirque et astrologie*, «MEFRA» 1927-1928, p. 185-209 et plus spécialement p. 187-188). Sur le symbolisme astral attribué au cirque, cf. P. Wuilleumier, *o. c.*, p. 191-195. Cf. *Anthologie Latine* 1, 197; A. Le Boeuffle, *Le ciel des Romains*, Paris, De Boccard, 1989, p. 111-112.

[86] Firmicus Maternus, *Mathesis*, II, 30, 12.

[87] Plutarque, *Sur les oracles de la Pythie*, 407 C.

[88] *Les tablettes astrologiques de Grand (Vosges) et l'astrologie en Gaule romaine*, Actes de la Table-Ronde du 18 mars 1992 organisée au Centre d'Etudes Romaines et Gallo-Romaines de l'Université de Lyon III, édités par J.-H. Abry avec la collaboration d'A. Buisson, Collection du Centre d'Etudes Romaines et Gallo-Romaines, Nouvelle Série n° 12, Lyon, 1993.

[89] G. Bastianini, C. Gallazzi, *Dati per un oroscopo O. Tebt. NS inv. 89/1*, «Tyche» 5, 1990, p. 6 note 7 (bibliogr.).

[90] La date indiquée sur l'ostracon correspond au 6 août 182 ap. J.-C. ou au 6 août 214 ap. J.-C. G. Bastianini, C. Gallazzi, *o. c.* «Tyche» 5, 1990, p. 5-7 pl. 2. Il existe des écrits analogues sur des papyrus (G. Bastianini, C. Gallazzi, *o. c.* «Tyche» 5, 1990, p. 6: nombreuses références) et des ostraca de Madinet Madi encore inédits (G. Bastianini, C. Gallazzi, *o. c.* «Tyche» 5, 1990, p. 6 note 5).

[91] Properce, *Elégies*, IV, 1, 71-150.

[92] Caton, *De l'agriculture*, I, 5, 4; Columelle, *De l'agriculture*, XI, 1, 22. Voir aussi Columelle, *De l'agriculture* XI, 1, 22.

l'auteur de traités composés contre les Chaldéens dans le but de démasquer l'effronterie avec laquelle ils affirment que les changements de temps répondent constamment à des jours fixes[93]. Apulée[94] décrit le Chaldéen Diophane, de passage à Corinthe, entouré et pressé par la foule, dispensant la bonne aventure aux gens qui font cercle autour de lui. Ces astrologues visent une clientèle plutôt populaire[95], peu exigeante sur l'apparat scientifique de la consultation, crédule sans doute, mais versatile et prête à se retourner contre l'escroc pris en flagrant délit comme le montre l'épisode raconté par Apulée.

Parallèlement à cette piétaille, il existe des confrères bien établis, qui reçoivent chez eux[96], dans le particulier de leur cabinet ou de leur observatoire. La prudence leur recommande la discrétion. Ils sont certainement, par voie de conséquence, détenteurs de plus lourds secrets. Les plus prestigieux d'entre eux appartiennent à l'élite intellectuelle et sociale comme Thrasylle, Nigidius Figulus ou Balbillus. C'est dans cette catégorie très hétérogène de praticiens reconnus que se recrutent les astrologues de cour. La présence d'un serviteur pour accueillir le client[97], celle d'un assistant technique pour manipuler le matériel[98], et jusqu'à une équipe d'astrologues à leur service[99], témoignent de

[93] COLUMELLE, *De l'agriculture*, XI, 1, 31.

[94] APULÉE, *Les métamorphoses*, II, 13-14. Et que penser du bris intentionnel et méthodique subi par les tablettes de Grand, réalisé en surface, peut-être même directement sur la margelle, avant d'être jetées, morceaux et esquilles compris, dans le puits? «Leur degré de fragmentation semble dénoter un certain acharnement à les détruire systématiquement, pièce par pièce, et la volonté de les faire disparaître. La vingtaine de pierres brutes et de moellons qui recouvraient directement la majorité des fragments témoigne également, par leur concentration au fond du puits, d'une insistance à parfaire leur destruction en jetant ces pierres tout de suite après les tablettes.» Les données de la fouille permettent de dater cette destruction vers 170 ap. J.-C. Cf. J.-P. BERTAUX dans *Les tablettes astrologiques de Grand (Vosges)*, *o. c.*, p. 43-44.

[95] PLUTARQUE, *Sur les oracles de la Pythie*, 407 C.

[96] SUÉTONE, *Auguste*, 94, 12; TACITE, *Annales*, XVI, 14, 1; NONNOS DE PANOPOLIS, *Les Dionysiaques*, VI, 15-108; PSEUDO-CALLISTHENE, *Le Roman d'Alexandre*, I, 4, 1.

[97] NONNOS DE PANOPOLIS, *Les Dionysiaques*, VI, 25-30.

[98] NONNOS DE PANOPOLIS, *Les Dionysiaques*, VI, 64-66. Sur une série de peintures campaniennes qui illustrent la visite de Thétis à la forge d'Héphaïstos (cf. F. GURY, *La forge du Destin. A propos d'une série de peintures pompéiennes du IV^e style*, «MEFRA» 98, 1986, p. 427-489), le dieu magicien révèle le destin d'Achille au cours d'une séance de divination catoptromantique et astrologique. Sur l'exemplaire de Pompéi IX 1, 7, un serviteur l'aide à maintenir en position le bouclier-miroir, support de la vision. Sur d'autres documents (Pompéi VI 9, 2; VIII 1, 5; IX 5, 2), il est assisté par une femme ailée – personnification du Destin – qui désigne un point remarquable du décor astral du bouclier.

[99] JUVÉNAL, *Satires*, X, 92-94.

leur statut social, ou tout au moins de leur aisance économique. Ils se rendent aussi à domicile. Certains consultent par correspondance [100]. D'autres, comme le Phrygien dont parle Juvénal [101], ou comme Manilius Antiochus, vendu à l'époque de Sylla et fondateur, à Rome, de la science des astres selon Pline [102], sont attachés aux maîtres qui les ont fait venir à leur frais de l'étranger. D'autres encore sont pensionnés à l'année [103].

De nombreux auteurs dénoncent leur propension à s'attaquer aux esprits faibles et sans lumière [104], et particulièrement aux femmes. D'une manière générale, disons qu'ils captent à leur profit les angoisses grandes ou petites de l'existence: choix d'une épouse [105], d'un époux [106], d'un gendre [107], choix du jour le meilleur pour se marier, construire, faire affaire, partir, courir les routes ou prendre la mer [108]. On les consulte donc à tout bout de champ: pour lancer ou accepter une invitation à dîner, changer de vêtements, se rendre au bain ou chez le coiffeur [109]. La revue des sujets traités par les recueils d'*electiones* (*katarkhaï*) [110] donnent une idée de l'infinie variété des questions susceptibles d'intéresser la clientèle et de l'étendue des domaines d'intervention de l'astrologie [111]. Les astrologues trouvent audience auprès de personnes vulnérables, travaillées par l'impatience et la cupidité: fils lorgnant l'héritage d'un père [112], femme s'interrogeant sur l'opportunité d'abandonner un mari pour un autre

[100] TACITE, *Annales*, XVI, 14, 1.

[101] JUVÉNAL, *Satires*, VI, 585-586. Voir aussi, pour comparaison, le traitement réservé à Martha, la prophétesse syrienne, que Marius menait partout avec lui, la faisant porter pompeusement en litière: PLUTARQUE, *Marius* 17, 2-5.

[102] PLINE, *Histoire naturelle*, XXXV, 199.

[103] TACITE, *Annales*, XVI, 14, 1.

[104] Par exemple VALÈRE MAXIME, *Faits et paroles mémorables*, I, 3, 2; PLUTARQUE, *Sur les oracles de la Pythie*, 407 C; JUVÉNAL, *Satires*, VI, 555-591.

[105] *SHA*, *Sévère*, III, 9.

[106] JUVÉNAL, *Satires*,VI, 566.

[107] NONNOS, *Les Dionysiaques*, VI, 4-14. 30-32. 55-57.

[108] APULÉE, *Les métamorphoses*, II, 12.

[109] AMMIEN MARCELLIN, XXVIII, 4, 24; AUGUSTIN, *La Cité de Dieu*, V, 7.

[110] A. BOUCHÉ-LECLERCQ, *o. c.*, p. 458-486.

[111] BOUCHÉ-LECLERCQ, *o. c.*, p. 467-468 note 3; p. 599 note 1: signale un traité d'astrologie appliquée à l'art militaire sous le nom de Julien de Laodicée. Cf. F. BOLL dans *Paulys Real-Encyclopädie der classischen Altertumswissenschaft*, X, 1919, col. 13-15 n° 7, *s. v.* «Iulianos von Laodikea».

[112] JUVÉNAL, *Satires*, III, 41-44.

plus généreux, en grande hâte de se voir débarrassée au plus vite d'un époux, d'une famille [113], craignant, comme Olympias, d'être répudiée [114], ou de mourir [115], comme Vérania affaiblie par la maladie [116]. L'ambition politique [117] fournit à elle seule nombre de clients comme en témoignent les historiens.

Sachant répondre à la demande, l'astrologue sait aussi la devancer, et même la créer. Pour accrocher le client, il peut chercher à le déstabiliser et l'inquiéter avant de lui proposer ses services. Prenons l'exemple d'Horus. Sur la voie publique, il accoste un tranquille promeneur – Properce. Il commence par le traiter d'imprudent, éveillant ainsi son intérêt, et instillant peut-être déjà une légère inquiétude. Puis, immédiatement, il lui annonce, de manière vague, qu'il se prépare des larmes par ses chants. L'inquiétude se précise. Il lui apprend alors qu'Apollon se détourne de lui. Ce qui ne peut être que très fâcheux pour un poète, et donc très angoissant. Avant de le quitter, il laisse planer une menace d'autant plus terrible qu'elle est moins compréhensible: «redoute le Cancer aux huit pattes, au dos sinistre!» [118] Régulus au chevet de Vérania raffine sur la même technique en introduisant le suspense. Après avoir, d'un air grave, accompli ses calculs, il marque un long temps, puis délivre une réponse destinée à porter à son paroxysme l'inquiétude de la malade: elle se trouve dans l'année climatérique [119], c'est-à-dire en grand danger de mort. Desserrant alors son étau, il la rassure en prenant soin de faire confirmer son bon pronostic par un haruspice. Le soulagement et le retour de l'espoir suscitent alors reconnaissance et générosité et conduisent Vérania à tester en faveur de Régulus [120].

La crédulité constitue le fond de commerce de l'astrologue. Mais cette crédulité est rendue circonspecte par la mauvaise réputation de la profession. Aussi, avant même la maîtrise d'un solide bagage technique, est-ce dans sa capacité d'endormir la méfiance du client, ou du moins d'apaiser ses appréhensions, que réside le plus clair du talent de l'astrologue. Lorsqu'elle quitte le cabinet d'amateur d'un Nigrinos, d'un Mallius Theodorus, d'un Augustin,

[113] Juvénal, *Satires*, VI, 565-567.

[114] Pseudo-Callisthène, *Le Roman d'Alexandre*, I, 4.

[115] Horace, *Odes*, I, 11, 2.

[116] Pline le Jeune, *Lettres*, II, 2-5.

[117] Tacite, *Histoires*, I, 22, 1-3; *SHA*, *Sévère*, IV, 2-3.

[118] Properce, *Elégies*, IV, 1, 71-150.

[119] A. Bouché-Leclercq, *o. c.*, p. 526-532.

[120] Pline le Jeune, *Lettres*, II, 20, 2-5.

pour devenir un négoce, lequel peut d'ailleurs se révéler fort rentable [121], la science des astres ne saurait se passer des indispensables ficelles du métier. Maître prestigieux ou diseur de bonne aventure placé au carrefour, l'astrologue doit inspirer confiance et rassurer sur son sérieux et sa compétence. D'autant que la concurrence paraît être rude et même déloyale. Pline cite le cas du médecin astrologue Thessalus [122] qui attaque sur tous les fronts: celui de la théorie en réfutant toutes les doctrines, celui de la pratique en injuriant ses confrères passés et présents et ce, jusqu'au tombeau, puisque son inscription funéraire lui accorde le titre de *iatronice*. Firmicus Maternus mentionne l'*invidia* qui pousse le maître à tromper ses étudiants et dénonce «le vice du silence malveillant» [123]. Vettius Valens, lui-même auteur d'un traité où il affirme révéler tout ce qu'il a découvert, stigmatise les ouvrages des confrères, incompréhensibles et dangereux pour la santé mentale car, explique-t-il, ou bien l'auteur ne comprenait rien à l'astrologie, et a tout de même écrit en dépit de son ignorance, ou bien, s'il connaissait les doctrines, les a rendues obscures à dessein par malveillance pour ses lecteurs [124]. Vettius Valens met également en garde contre l'espionnage scientifique et le plagiat [125].

La situation est d'autant plus tendue que l'astrologue est en concurrence avec les autres devins. Il peut se démarquer d'eux en soulignant la supériorité de l'astrologie sur les autres techniques divinatoires. C'est ainsi qu'Horus nomme ses rivaux les plus dangereux: oracle d'Ammon, vol des oiseaux, nécromancie, lécanomancie [126]. Il peut se targuer de la prodigieuse ancienneté

[121] Pline, *Histoire naturelle*, XXIX, 9; Pline le Jeune, *Lettres*, II, 20, 2-5; Tacite, *Annales*, XVI, 1-2; Apulée, *Les métamorphoses*, II, 13. 15.

[122] Sur Thessalus de Tralles; cf. F. Cumont, *Le médecin Thessalus et les plantes astrales d'Hermès Trismégiste*, «Revue de Philologie, d'Histoire et de Littérature ancienne» 1918, p. 85-108. Il existe un fragment de Thessalos l'astrologue dans le *Vaticanus Graecus* 1145: texte sur les plantes astrales publié par P. Boudreaux, *CCAG* VIII, 3, Bruxelles, 1912, p. 132-165; F. Cumont dans P. Boudreaux, *CCAG* VIII, 3, Bruxelles, 1921, p. 253-262; P. Boudreaux, *Notes sur quelques manuscrits grecs des bibliothèques de Rome. I. Thessalos l'astrologue*, «MEFRA» 26, 1906, p. 351-364. Une lettre à un empereur publiée par P. Boudreaux, attribuée jusqu'à présent à Harpocration, est en réalité du médecin charlatan Thessalus de Tralles; cf. F. Cumont, *Pseudo-Harpocration*, «CRAI» 1918, p. 225.

[123] Firmicus Maternus, *Mathesis*, V, *Praefatio* 2. Voir aussi Hermès trismégiste, *Fragments extraits de* Stobée, texte établi et traduit par A.-J. Festugière, 4e édition, Collection des Universités de France, Les Belles Lettres, Paris, 1983, VI, 1.

[124] Vettius Valens, *Anthologies*, VII, 3, 1-3.

[125] Vettius Valens, *Anthologies*, IV, 11, 13.

[126] Properce, *Elégies*, IV, 1, 103-106. Voir aussi Pseudo-Callisthène, *Le Roman d'Alexandre*, I, 4, 3.

de sa science [127], allant jusqu'à prétendre qu'elle procède de 470.000 [128], si ce n'est de 720.000 ans [129] d'observations des nouveau-nés par les Babyloniens. Il peut aussi, tout en se réclamant de la science des astres, déployer une activité plus ou moins pluridisciplinaire. Tarutius, l'ami de Varron et de Cicéron, est à la fois astrologue et haruspice [130]. La médecine [131], voire l'ophtalmologie [132] s'unissent volontiers à l'astrologie [133]. Crinas de Marseille fait fortune en réglant le régime alimentaire et son horaire d'après le mouvement des astres mathématiquement relevé sur des tables astronomiques. Le médecin Thessalus est auteur d'un traité mêlant astrologie et botanique [134]. Pour attirer et retenir la clientèle, l'astrologue doit toujours trouver du nouveau, si possible d'importation [135]. Même s'il prête à rire aux esprits rassis [136], le bizarre de leurs prescriptions, comme celle d'attraper une hyène destinée à quelque remède quand la lune traverse le signe des Gémeaux [137], n'est pas fait pour rebuter. De nombreux astrologues sont aussi magiciens [138]. Rappelons les conseils de Balbillus pour écarter de Néron les dangers annoncés par la comète [139], ou les sanglantes pratiques et le terrifiant remède préconisés par les Chaldéens consultés par Marc Aurèle sur la passion déréglée de Faustine la Jeune [140], ou encore la

[127] Cf. AULU-GELLE, *Les nuits attiques*, XIV, 1, 2.

[128] CICÉRON, *De la divination*, I, 2. 36; II, 97. Ce nombre remonte à Bérose de Babylone et Critodème selon PLINE, *Histoire naturelle*, VII, 193.

[129] D'après Epigène de Byzance selon PLINE, *Histoire naturelle*, VII, 193.

[130] A. BOUCHÉ-LECLERCQ, *o. c.*, p. 368 note 4; IDEM, *s. v.* «Haruspices» dans *DA* II/2, 1896, p. 17-33.

[131] M. BERTHELOT, *Collection des anciens alchimistes grecs*, G. Steinheil, Paris, 1887, p. 86-92 (La sphère de Démocrite et les médecins astrologues); S. MATTON dans *Encyclopaedia Universalis* 11, Paris, 1989, *s. v.* «Hermétisme», p. 366.

[132] JUVÉNAL, *Satires*, VI, 578-581.

[133] Selon PTOLÉMÉE, *Le Tétrabible*, I, 3, 15-16, l'influence de l'Egypte dans ce domaine est prépondérante.

[134] F. CUMONT, *o.c.*, «Revue de Philologie, d'Histoire et de Littérature ancienne», 1918, p. 85-108. Cf. P. BOUDREAUX, *CCAG* VIII, 3, Bruxelles, 1912, p. 132-165 (texte sur les plantes astrales de Thessalus); F. CUMONT dans P. BOUDREAUX, *CCAG* VIII, 4, Bruxelles, 1922, p. 253-262.

[135] PLINE, *Histoire naturelle*, XXIX, 11.

[136] PLINE, *Histoire naturelle*, XXVIII, 94.

[137] PLINE, *Histoire naturelle*, XXVIII, 94.

[138] Par exemple PLINE, *Histoire naturelle*, XXX, 2; TERTULLIEN, *Sur l'idolâtrie*, 9, 3. 7.

[139] SUÉTONE, *Néron*, 36, 1.

[140] *SHA*, *Marc Antonin le philosophe*, XIX, 1-4.

formule magique et les incantations de ceux qui auraient, sous Antonin, transformé les Marcomans en amis du peuple romain [141]. Nectanébo, qui ne manque pas de ressources, est tour à tour astrologue, herboriste [142], magicien [143], prophète du dieu Ammon [144]. Il possède en outre quelques compétences en obstétrique [145]. Sur une série de peintures campaniennes dont le prototype doit être de l'époque de Néron, Héphaïstos, le dieu magicien, devient lui aussi astrologue [146]. Au cours d'une séance de catoptromancie, il révèle à Thétis le destin d'Achille inscrit dans les astres représentés sur son bouclier [147]. Certains, comme Régulus, font appel aux spécialistes d'autres disciplines pour confirmer et valider leurs pronostics [148]. Régulus ne fait qu'aller au devant d'une demande répandue dans la clientèle. Nous avons l'exemple de Cnaeus Octavius [149], égorgé par les soldats de Marius, après s'être laissé persuader par des Chaldéens, des sacrificateurs et des interprètes des livres sibyllins, de rester à Rome, où, disaient-ils, tout irait bien pour lui. Citons également le cas de Libo Drusus qui s'était fié à la promesse des Chaldéens, aux cérémonies des mages et aux interprètes des songes [150], ou encore celui de Lollia, accusée d'avoir consulté des Chaldéens, des mages et d'avoir interrogé la statue d'Apollon de Claros sur le mariage de l'empereur Claude [151].

Pour un astrologue, la réputation est une donnée fondamentale. Les avis des plus fameux sont d'ailleurs attendus avec passion par un public d'amateurs. Juvénal s'amuse du cas de la femme piquée d'astrologie qui, au moment ou sa patrie est en guerre, préfère rester à Rome, retenue par les calculs de Thrasylle, plutôt que d'accompagner son mari au camp [152]. La réputation fait venir la clientèle. Elle capte le voyageur de passage comme Octave qui se rend chez

[141] *SHA, Antonin Elagabal*, IX, 1.

[142] PSEUDO-CALLISTHÈNE, *Le Roman d'Alexandre*, I, 5, 1-2.

[143] PSEUDO-CALLISTHÈNE, *Le Roman d'Alexandre*, I, 1, 4-6; 3, 1-2; 5, 1-2; 8, 1; 10, 2-3

[144] PSEUDO-CALLISTHÈNE, *Le Roman d'Alexandre*, I, 6, 5-6

[145] PSEUDO-CALLISTHÈNE, *Le Roman d'Alexandre*, I, 12, 3-4.

[146] Cf. la remarque de PLINE, *Histoire naturelle*, XXX, 2.

[147] F. GURY, *o. c.*, «MEFRA» 98, 1986, p. 427-489.

[148] PLINE le Jeune, *Lettres*, II, 20, 4-5.

[149] PLUTARQUE, *Marius*, 42, 7.

[150] TACITE, *Annales*, II, 27, 2.

[151] TACITE, *Annales*, XII, 22, 1

[152] JUVÉNAL, *Satires*, VI, 585-586.

Théogène, en compagnie d'Agrippa, pendant son séjour en Illyrie[153], ou comme Septime Sévère qui consulte en Sicile un Chaldéen sur le pouvoir impérial[154]. Elle décide la reine Olympias à rencontrer Nectanébo, qui s'est acquis, dès son arrivée en Macédoine, une renommée universelle[155]. Même dans son exil, Pamménès continue de voir affluer la pratique[156]. La bonne renommée ne met pourtant pas à l'abri des déceptions. Sur l'inscription funéraire du petit Telephus mort en bas âge, la dénonciation, par ses parents, des mensonges de l'astrologue fameux qui les a trompés, atteste la confiance qu'elle suscite[157].

Accroître sa renommée est donc une nécessité. Pour y parvenir, diverses stratégies, utilisées seules ou concurremment, s'offrent à l'astrologue. Firmicus Maternus, quant à lui, recommande une conduite vertueuse: d'être chaste, sobre, d'avoir une femme, une maison, une foule d'amis honorables, de se montrer souvent en public et de s'en tenir, dans toute fréquentation, à une tranquillité mesurée[158]. Ces conseils de sagesse devaient, en pratique, être assez peu suivis. Son insistance à les prodiguer, du moins, le donne à penser. Pour frapper l'opinion, ont pu être préférées d'autres méthodes. L'étalage de la réussite commerciale, preuve manifeste d'un grand savoir-faire, semble avoir été l'une d'elles. Pline signale deux exemples fastueux: Thessalus dont aucun histrion, aucun cocher de cirque n'était, lorsqu'il sortait en public, accompagné d'un plus nombreux cortège et Crinas de Marseille, qui laissa à sa mort dix millions de sesterces après avoir dépensé à peine moins à construire les murs de sa ville natale et à fortifier d'autres cités[159]. Contre les excès d'un train de vie tapageur, Firmicus Maternus met en garde, invitant l'astrologue à se satisfaire de modestes revenus, de peur qu'un scandaleux désir de l'argent ne vienne salir la gloire de sa science divine[160]. L'exil, l'éclat d'un grand crime[161], la prison[162], passent aussi pour autant de preuves du génie d'un astrologue et

[153] SUÉTONE, *Auguste*, 94, 12.

[154] *SHA*, Sévère, IV, 3.

[155] PSEUDO-CALLISTHÈNE, *Le Roman d'Alexandre*, I, 4.

[156] TACITE, *Annales*, XVI, 14, 1.

[157] *CIL* VI, 27 140.

[158] FIRMICUS MATERNUS, *Mathesis*, II, 30, 8.

[159] PLINE, *Histoire naturelle*, XXIX, 9.

[160] FIRMICUS MATERNUS, *Mathesis*, II, 30, 2.

[161] JUVÉNAL, *Satires*, VI, 557-559.

[162] JUVÉNAL, *Satires*, VI, 560-561.

la consécration de son talent. Le prestige attaché à une condamnation est tel qu'il invite le menu fretin de la profession à se prévaloir de persécutions imaginaires ou fort exagérées [163]. Nombre d'astrologues semblent avoir mené une existence plus ou moins errante [164], qu'ils aient été chassés après avoir comploté contre l'empereur ou, plus modestement, contraints de décamper au plus vite, une fois leurs filouteries éventées [165]. Mais de ces tribulations, s'il suit les conseils que dispense Vettius Valens à son disciple Marcus [166], l'astrologue doit tirer avantage et trouver dans les voyages, en parcourant les mers et les solitudes, l'occasion d'accumuler expérience et savoir.

La renommée n'est cependant pas toujours suffisante pour emporter la confiance du client éventuel. Un examen probatoire peut être jugé nécessaire avant d'admettre l'astrologue dans ses confidences, parfois compromettantes il est vrai. Que ce soit chez Tacite, ou le Pseudo-Callisthène, l'importance de ce premier entretien dans le développement des relations ultérieures est très bien montrée. Il ne repose pas forcément sur une mise à l'épreuve de la compétence astrologique. Prenons le cas de la première rencontre d'Olympias et de Nectanébo [167]. Profitant de l'absence de son mari, la reine, incognito, se rend nuitamment chez l'astrologue. L'entrevue est sobrement rapportée comme suit: «Et quand elle eut appris de lui ce qu'elle désirait, elle se retira.» La nature de ce qu'elle désirait apprendre n'est pas précisée. Toutefois, le maître égyptien lui a fait des prédictions, car Olympias, lors de leur deuxième rendez-vous, cette fois au palais, lui dit «moi aussi j'ai été convaincue par tes prédictions. Grâce à quel type de consultation révèles-tu donc la vérité?» Ceci montre que Nectanébo ne s'est livré, la première fois, devant elle, à aucune pratique qu'elle aurait pu identifier. Il n'a certainement procédé à aucune étude astrologique, laquelle implique toujours le déploiement d'un matériel caractéristique. Il s'est vraisemblablement contenté de l'écouter et de lui promettre, au cours d'une simple conversation, tout ce qu'il avait compris qu'elle désirait voir se réaliser.

La pénétration psychologique est en effet indispensable à l'astrologue. La connaissance de l'âme humaine est d'ailleurs considérée par Firmicus Maternus comme un don des dieux et l'un des aspects de «la véritable science de la

[163] Juvénal, *Satires*, VI, 562-564.

[164] Par exemple Sérapa, l'astrologue consulté par Trimalcion: Pétrone, *Satyricon*, 76.

[165] Par exemple Diophane: Apulée, *Les métamorphoses*, II, 12. 14.

[166] Vettius Valens, *Anthologies*, IX, 15, 11; IX, 1, 5.

[167] Pseudo-Callisthène, *Le Roman d'Alexandre*, I, 4, 1.

divination»[168]. S'adressant à celui qui entend s'y former, il conclut de la manière suivante: «tu seras capable de déterminer les destins des individus et de dérouler le cours de leur vie, non seulement grâce à tes lectures, mais surtout grâce aux jugements personnels de ton esprit, tant et si bien que tu trouveras plus de ressources dans l'aptitude divinatoire de ton esprit que dans l'enseignement de tes lectures».

Dans les faits, cette «aptitude divinatoire de l'esprit» repose sur un principe simple: l'interrogation sur laquelle porte la consultation contient en elle-même sa réponse. Prenons l'exemple du père de Pertinax. Impressionné par le prodige inquiétant qui accompagne la naissance de son fils, il consulte un Chaldéen. Lequel, évidemment, ne manque pas de prédire à l'enfant un brillant avenir[169]. Le même principe de base est à l'œuvre dans le *Roman d'Alexandre*. Nectanébo en use avec virtuosité. Il laisse d'abord Olympias s'exprimer sur son désir de maternité et sa crainte d'être répudiée, avant de lui faire des promesses adaptées à sa demande. De cette façon l'astrologue n'est jamais pris de court. L'auteur tire d'ailleurs un effet comique de cette attitude professionnelle devenue une seconde nature. Lorsqu'Alexandre le pousse dans un ravin pour le tuer, Nectanébo, qui n'a pas prévu l'attaque, marque sa surprise: «Hélas, mon enfant, Alexandre, quelle idée as-tu eue de faire cela?». L'assassin répond par un sarcasme: «c'est que sans savoir ce qu'il y a sur terre, tu vas chercher ce qu'il y a dans le ciel». Nectanébo, que rien ne démonte, prétend alors, avant de mourir, avoir toujours su le destin qui l'attendait[170]. Le premier tête à tête de Tibère et Thrasylle, tel que le raconte Tacite, montre comment, de manière très subtile, l'astrologue s'efforce à chaque instant de garder le contrôle de la situation en s'adaptant au plus près aux intentions de son interlocuteur. Lorsque Tibère lui demande s'il a tiré aussi son propre horoscope, et comment se présentent pour lui l'année et le jour même, le caractère sinistre de la scène, la présence de l'inquiétant serviteur, jusqu'à la nature de la question, sont bien faits pour éveiller les soupçons de Thrasylle[171]. Tout en calculant la position des astres et les espaces qui les séparent, l'astrologue en acteur consommé, comprenant où veut en venir Tibère, joue le jeu et met en scène sa frayeur progressive: il hésite d'abord, puis se met à pâlir, et, à mesure

[168] Firmicus Maternus, *Mathesis*, II, 30, 15.

[169] *SHA*, *Helvius Pertinax*, I, 2-3.

[170] Pseudo-Callisthène, *Le Roman d'Alexandre*, I, 14, 4-6.

[171] D'autant que les disparitions d'astrologues appelés chez Tibère et jamais réapparus devaient alimenter la rumeur!

qu'il poursuit ses recherches, tremble de plus en plus de surprise et de crainte, puis s'écrie qu'un moment critique, sinon la dernière extrémité, le menace. Il faut imaginer Thrasylle observer les réactions de Tibère et, tout en calculant, doser ses effets. Au chevet de Vérania, Régulus qui prend l'air grave, tient les yeux fixes, remue les lèvres, agite les doigts pendant qu'il calcule [172], n'a pas moins le sens du théâtre. Les mimiques habilement composées, destinées à faire impression et à contrôler les réactions du patient, jouent un rôle essentiel au cours de la consultation.

Annoncer à celui qui vous consulte ce qu'il souhaite entendre est un moyen très sûr de lui plaire. Comme le remarque Alexandre délibérant s'il entrera dans Babylone: «quand on les consulte, ils prédisent généralement une longue vie» [173]. Cicéron s'indigne contre tous ceux qui ont prédit «à Pompée, à Crassus et à César lui-même qu'ils mourraient tous en grand âge, chez eux et comblés de gloire!» [174] Mais une prédiction heureuse invite à la générosité. Elle délie les bourses: celle du négociant qui gratifie Diophane d'une somme de 100 deniers; celles de Vérania et des autres victimes de Régulus. Il n' y a de profit à annoncer de fâcheuses nouvelles, ni pour l'astrologue, ni pour le dieu dont il est l'interprète [175]. L'oubli de cette règle essentielle peut coûter la vie comme le montre la mise à mort d'Asclétarion par Domitien [176]. Moins naïf, Diophane promet à tous une grande renommée [177]. L'astrologue consulté par Horace et Mécène trouve «incroyablement concordant» les thèmes des deux amis [178]. Dans un poème qui conserve peut-être l'écho d'une consultation, Perse explique l'amitié qui l'unit à Cornutus par l'harmonie de leurs planètes [179]. Tel autre assure des parents d'un brillant avenir pour leur enfant [180].

Il était en effet d'usage de recueillir les prédictions d'un astrologue à l'occasion d'une naissance [181]. Dans le *Roman d'Alexandre*, l'astrologue va

[172] Pline le Jeune, *Lettres*, II, 20, 3.

[173] Sénèque le Père, *Suasoires*, IV, 3.

[174] Cicéron, *De la divination*, II, 99.

[175] *Anthologie Palatine*, XI, Lucillius, 183.

[176] Suétone, *Domitien*, 15.

[177] Apulée, *Les métamorphoses*, 2, 12.

[178] Horace, *Odes*, II, 17.

[179] Perse, *Satires*, V, 45-51. Il y a d'autres exemples de consultations faites par un couple d'amis: celle d'Horace et Mécène, d'Auguste et Agrippa. Voir aussi les consultations de couple d'amants: Horace, *Odes*, I, 11, 2.

[180] Lequel meurt d'ailleurs en bas âge!

[181] Voir par exemple Sénèque le Père, *Suasoires*, IV, 2-3.

jusqu'à assister à l'accouchement. Tout en faisant ses calculs, il veille, en prodiguant à la mère des conseils de sage-femme, à ne faire naître l'enfant qu'au moment le plus favorable [182]. Cette présence d'un astrologue, sinon au chevet de la parturiente, du moins dans une pièce voisine où il peut être immédiatement informé du moment exact de la naissance [183], fait l'objet d'une transposition symbolique dans l'art romain, pour l'essentiel sur des sarcophages [184] où le thème est en rapport avec le *curriculum vitae* du défunt. A côté ou derrière la mère assise, tandis que le nouveau-né reçoit son premier bain, les Parques fixent son destin [185]. Faute de preuve, nous ne saurions l'affirmer, mais il est permis de supposer que lorsque l'enfant semblait viable, les astrologues avaient plutôt tendance à ne pas désespérer les parents [186]. Nous avons plusieurs exemples d'enfants ayant bénéficié de prédictions très favorables, puisqu'on leur promettait l'Empire: Néron [187], Galba [188], Commode et son jumeau Antoninus [189], Diaduménien [190], etc. Mais il est vrai que l'histoire n'a retenu que ceux qui ont réussi, même s'ils ont souvent mal fini. Signalons cependant le cas de Vitellius dont l'horoscope inspira tant d'épouvante à ses parents que son père prit grand soin d'empêcher qu'on lui confiât aucune province de son vivant, et que sa mère, quand il fut envoyé aux armées puis salué empereur, pleura aussitôt comme s'il était perdu [191]. On comprend l'acharnement impitoyable de

[182] Pseudo-Callisthène, *Le Roman d'Alexandre*, I,12. Sur la présence d'un homme lors d'un accouchement, cf. D. Gourevitch, *Le mal d'être femme. La femme et la médecine à Rome*, Realia, Les Belles Lettres, Paris, 1984, p. 223.

[183] Augustin, *Confessions*, VII, 23, 7.

[184] Cf. F. Gury, *o. c.*, «MEFRA» 98, 1986, p. 461-463 fig. 15 (Sarcophage. Paris, Musée du Louvre, inv. MA 319); G. Koch, H. Sichtermann, *Römische Sarkophage*, Munich, 1982, p. 107-109 (sur le thème et avec de nombreuses références).

[185] S. De Angeli, dans *Lexicon Iconographicum Mythologiae Classicae* VI, 1992, p. 636-648 *s. v.* «Moirai» n° 38-45. Voir aussi S. De Angeli, *o.c.* pour l'association des Parques à divers thèmes mythologiques.

[186] Voir par exemple le Chaldéen consulté par le père de Pertinax *SHA*, *Helvius Pertinax*, I, 2-3.

[187] Tacite, *Annales*, XIV, 9, 3.

[188] Suétone, *Galba*, 4: «Il est avéré que, durant son enfance, un jour qu'il venait avec des camarades de son âge saluer Auguste, l'empereur lui dit, en lui saisissant la joue: «Toi aussi, mon enfant, tu goûteras de notre pouvoir».

[189] *SHA*, *Commode Antonin*, I, 4.

[190] *SHA*, *Diadumène Antonin*, V, 1. 4-5.

[191] Suétone, *Vitellius*, 3, 2.

Vitellius à persécuter les astrologues[192]! Une épigramme de Lucillius[193] témoigne de l'exaspération d'un client poussé à bout par les faiseurs d'horoscopes: «...tous ils méritent le poteau de torture, le même. D'ici peu, je les verrai peut-être expérimenter en toute vérité ce que fait le Taureau, ce que peut le Lion».

D'une manière générale, il paraît hautement recommandé de prédire l'Empire aux ambitieux auxquels est déjà prêtée une géniture impériale! Après avoir examiné le ciel d'Agrippa, Théogène s'incline devant Octave dont il doit avoir compris, à ses réticences, qu'il est le plus ambitieux des deux. Thrasylle promet l'Empire à Tibère, Ptolémée[194] à Othon. Il peut être profitable pour un astrologue ambitieux, et peu scrupuleux, de servir de poisson pilote à quelque requin avide de pouvoir en le persuadant de sa bonne étoile. Cette stratégie paraît avoir été celle de Ptolémée qui, attaché à Othon, le persuade de son destin, le pousse vers le trône, le conseillant sur les pires moyens d'y parvenir[195].

Sans s'écarter des truismes qui n'engagent à rien, prédire le passé et le déjà connu évite au praticien bien des erreurs susceptibles de ternir sa réputation. Quelques épigrammes satiriques de l'*Anthologie*[196] s'amusent du procédé. L'une d'elles raconte comment, alors que tous les astrologues consultés avaient prédit à tel personnage une longue vie, seul Hermocleidès avait affirmé qu'il mourrait avant l'âge; mais, cela au moment où on pleurait déjà sa mort[197]. Lorsqu'Horus arrête Properce[198], il l'appelle par son nom. Le poète élégiaque est donc déjà connu de lui. Les «révélations» qu'il lui délivre, d'ailleurs sans examen du ciel ou calculs, ne concernent que des faits de notoriété publique, ou connus de lui, ou vagues, ou qui prennent la forme de vérités de portée générale ou de vulgaires topiques sur la malignité des femmes. Le Sérapa de Trimalcion procède de manière identique. Pour savoir ce que Trimalcion «a dans le ventre», et presque lui révéler «ce qu'il a mangé la veille»[199], il lui suffit certainement d'être à l'écoute des ragots. Pour l'astrologue, se tenir informé est

[192] Suétone, *Vitellius*, 14, 5.

[193] *Anthologie Palatine*, XI, 160. Plusieurs épigrammes satiriques de Lucillius dénoncent les pratiques des charlatans: 159. 161. 163-164.

[194] D'après Suétone, *Othon*, 4, l'astrologue Seleucus joue un rôle identique auprès d'Othon.

[195] Tacite, *Histoires*, I, 22, 3.

[196] Lucillius dans *Anthologie Palatine*, XI, 159. 161. 163-164.

[197] Lucillius dans *Anthologie Palatine*, XI, 159.

[198] Properce, *Elégies*, IV, 1, 71-150.

[199] Pétrone, *Satyricon*, 76.

en effet une nécessité impérative. Aux aguets des rumeurs, il est bien placé pour recueillir de nombreuses confidences, sa clientèle constituant un précieux réseau d'informateurs. Tacite rapporte que l'intriguant Ptolémée se fondait, pour pousser Othon, sur ses propres conjectures, mais aussi sur ce que disaient les gens qui spéculaient sur le grand âge de Galba et sur la jeunesse d'Othon.

Des témoignages convergents indiquent que les astrologues constituaient des archives [200]. Dans ses *Anthologies*, Vettius Valens a collecté 130 horoscopes partiels ou entiers, qu'il a pour la plupart établis lui-même et qui lui servent de base de discussion et d'illustrations pour son enseignement. Tacite rapporte comment Antistius Sosianus exilé par Néron se lie avec l'astrologue Pamménès, en exil au même endroit, et comment il saisit l'occasion d'un retour en grâce. Après avoir intercepté une lettre de P. Anteius destinée à Pamménès, que ce personnage odieux à Néron pensionne à l'année, il dérobe dans les archives de l'astrologue les horoscopes d'Anteius et d'Ostorius Scapula, autre ambitieux à l'affût du pouvoir [201]. Nous savons par Dion Cassius qu'un réseau d'information collectait pour Tibère les horoscopes de notables et, qu'après leur examen par Thrasylle ou lui-même, s'ensuivait la perte de ceux que les astres désignaient à de hautes destinées [202]. On prête à Domitien [203] les mêmes meurtres ordonnés d'après les positions sidérales. Lorsque Tibère consulte Thrasylle sur le choix de son successeur [204], il dispose vraisemblablement déjà des thèmes astrologiques des candidats possibles. Ce type de pratique semble avoir été courant dans les milieux proches de pouvoir [205].

Dans certain cas, mieux vaut forger l'horoscope de toute pièce. Il peut s'agir, parfois, d'un pieux mensonge. Lors de la fondation de Séleucie du Tigre [206], les mages chargés de déterminer le jour et l'heure propices falsifient volontairement leurs calculs pour éviter que ne soit construite contre eux une

[200] Tacite, *Annales*, XVI, 14, 2; Dion Cassius, *Histoire romaine*, LVII, 19, 3-4; XVII, 15, 5-6.

[201] Tacite, *Annales*, XVI, 14, 1-2.

[202] Dion Cassius, LVII, 19, 3-4; Suétone, *Tibère*, 62, 3: insiste sur le rôle modérateur de Thrasylle auprès de Tibère. Voir aussi le rôle comparable joué auprès de Domitien par un astrologue resté anonyme: Dion Cassius, LXVII, 15, 5-6. Voir néanmoins l'affaire Mettius Pompusianus, condamné parce qu'il passait dans le public pour avoir un horoscope annonçant l'Empire: Suétone, *Domitien*, 10, 5.

[203] Dion Cassius, *Histoire romaine*, LXVII, 15, 5-6.

[204] Suétone, *Caligula*, 19, 3.

[205] Plutarque, *Galba*, 23, 6-7.

[206] Appien, *Histoire romaine*, XI, 58.

telle forteresse. Dion Cassius rapporte que Thrasylle, pour avoir mensongèrement, et à dessein, prédit à Tibère qu'il lui survivrait dix ans, épargna de nombreuses vies[207]. Domitien aurait tué Nerva, sans la bonne volonté d'un astrologue resté anonyme qui lui dit que Nerva mourrait sous peu de jours[208]. Poètes et artistes se plaisent à composer des thèmes astraux plus ou moins imaginaires. L'auteur du *Carmen Buranum* 88a[209], a inventé l'horoscope qu'il propose. Son texte montre qu'il connaissait mal l'astronomie. Les positions qu'il assigne aux planètes n'ont d'autres raisons que celles d'être très favorables. Sur un horoscope de Doura, des fautes ont été commises pour le rendre plus évocateur[210]. Pour dresser celui de Perséphone, Astraios n'agit pas autrement. V. Stegemann a montré que cet horoscope est non seulement fictif, mais impossible: son aspect a été suggéré par la mythologie, sans égard pour les lois du mouvement des astres[211]. Cette pratique est en rapport avec le goût des horoscopes *a posteriori*. Tarutius, par exemple, est l'auteur des thèmes de géniture de Rome[212] et de Romulus qui se trouvent être identiques à celui d'Auguste, conçu sous le Capricorne et né sous la Balance. Il existe également un thème du monde[213]. Dans la seconde moitié du II^e^ siècle, l'astrologue Antigonos de Nicée établit, après son règne, celui d'Hadrien[214]. On trouve chez Firmicus Maternus[215] les thèmes de géniture d'Oedipe, de Pâris, de Démosthène et d'Hermodore, de Platon, de Pindare, d'Archiloque, d'Archimède, de Thersite, considérés comme des types moraux ou intellectuels. Cette pente où glissent parfois les astrologues est traitée sur un mode humoristique par

[207] Dion Cassius, *Histoire romaine*, LVIII, 27, 1-3.

[208] Dion Cassius, *Histoire romaine*, LXVII, 15, 5-6.

[209] O. Wenskus, *Le Carmen Buranum 88a*, «Kentron» 2, 1986, p. 26-27.

[210] J. Gagé, *L'horoscope de Doura et le culte d'Alexandre sous les Sévères*, «Bulletin de la Faculté des Lettres de Strasbourg», déc. 1954, p. 151-168.

[211] V. Stegemann, *Astrologie und Universalgeschichte*, Leipzig, 1930, p. 94-100.

[212] Plutarque, *Romulus*, 12; Cicéron, *De la divination*, II, 98; Solin, *Recueil de faits remarquables*, I, 18; Jean De Lydie, *Sur les mois*, I, 14. A. Bouché-Leclercq, *o. c.*, p. 368-369. A.T. Grafton, N.M. Swerdlow, *The horoscope of the fondation of Rome*, «Classical Philology» 81, 1986, p. 148-153.

[213] Firmicus Maternus, *Mathesis*, III, 1. Cf. A. Bouché-Leclercq, *o. c.*, p. 185-187.

[214] J. Gagé, *Basileia*, Paris, 1968, p. 229-231 (traduction) et note 29. Conservé par Héphestion de Thèbes: F.H. Cramer, *o. c.*, 1954, p. 165-169 (avec le fac-similé du texte du *cod. gr. Vindob.* 108, folios 301-303). Voir aussi F.H. Cramer, *o. c.*,« Classica et Mediaevalia» 12, 1951/1-2, p. 49 note 77 (bibliogr.).

[215] Firmicus Maternus, *Mathesis*, VI, 26-31.

Properce en la personne de son Horus qui annonce la chute de Troie et la fondation de Rome[216].

L'astrologue cherche à séduire. Au gré des circonstances et selon sa personnalité, il peut, comme cet expert phrygien dont l'origine flatte le snobisme d'une riche romaine, jouer de cet exotisme qui confère une plus-value certaine[217], même si l'attrait qu'exercent les orientaux n'est pas pur de tout mélange. L'aura qui s'attache aux spécialistes étrangers est cependant telle que, pour faire bonne mesure, Horus, dont le nom est égyptien, se targue d'une triple ascendance: babylonienne par son père Orops, grecque de Grande Grèce par son ancêtre Archytas (de Tarente)[218] et grecque d'Asie Mineure par Conon (de Samos). Cette légitimité ethnique (égyptienne, babylonienne, grecque) se double d'une impressionnante filiation scientifique! D'après Plutarque[219], il semble même que certains astrologues s'expriment en vers ou usent d'expressions poétiques qui «séduisent particulièrement les valets et les femmes du commun». La difficulté et la profondeur de la science des astres constituent l'un des *topoi* des manuels d'astrologie[220]. Manilius[221] s'effraie de la complexité d'une tâche qui semble dépasser les forces de la raison. Certains astrologues impressionnent par l'étendue de leur culture et la pénétration de leur esprit. De Nigidius Figulus, il est dit que «l'égyptienne Memphis n'aurait pu l'égaler dans l'observation des étoiles et des rythmes qui en règlent les mouvements»[222]. Balbillus est présenté comme «un homme fort distingué qui s'est montré accompli comme peu de gens dans tous les genres de lettres»[223]. Le philosophe platonicien Thrasylle[224], fait montre d'un esprit fin et délié. Chaeremon, après

[216] PROPERCE, *Elégies*, IV, 1, 87. 114.

[217] JUVÉNAL, *Satires*, VI, 585-586. Voir aussi ces astrologues africains consultés par le rhéteur Lampridius: SIDOINE APOLLINAIRE, *Lettres*, VIII, 11, 9.

[218] Sur Archytas de Tarente, voir par exemple B. MATHIEU, *Archytas de Tarente pythagoricien et ami de Platon*, «Bulletin de l'Association G. Budé» 1987, p. 239-255.

[219] PLUTARQUE, *Sur les oracles de la Pythie*, 407 C.

[220] PTOLÉMÉE, *Le Tétrabible*, I, 2, 6-7; FIRMICUS MATERNUS, *Mathesis*, I, 4, 1-14.

[221] MANILIUS, *Les astronomiques*, IV, 387-405. 866-885. F. CUMONT, *Les religions orientales dans le paganisme romain*, 4e édition, Paris, 1929, p. 157 note 29.

[222] LUCAIN, *La guerre civile*, I, 639-641. Cf. *Nigidio Figulo «astrologo e mago»*, Testimonianze e frammenti, a cura di D. LIUZZI, Milella, Lecce, 1983.

[223] SÉNÈQUE, *Questions naturelles*, IV, 2, 13.

[224] H. DÖRRIE, *La manifestation du logos dans la création. Quelques remarques à propos d'une contribution du platonicien Thrasyllos à la théorie des idées*, «Néoplatonisme. Mélanges offerts à Jean Trouillard, Les Cahiers de Fontenay», n° 19-22, Ecole Normale Supérieure, Fontenay aux Roses, 1981, p. 141-157.

avoir rempli les fonctions de scribe sacré et de directeur de la bibliothèque d'Alexandrie, est appelé à Rome pour devenir le précepteur de Néron[225]. Ce philosophe stoïcien compose nombre d'ouvrages sur les antiquités, l'histoire et la religion égyptienne. Il serait en outre l'auteur de traités sur les hiéroglyphes, l'astronomie, l'astrologie et la théurgie. C'est donc à l'imitation des plus prestigieux qu'Horus veut avoir l'air savant, cultivé, et fait étalage d'une érudition mythologique digne de celle de Trimalcion.

Quelques pouvoirs surnaturels, des capacités hors norme, comme celles de se mouvoir dans l'espace et le temps ou de se métamorphoser, complètent le portrait de l'astrologue et sont d'un bel effet. Horus prétend, par exemple, avoir permis l'accouchement de Cinara malgré l'intention contraire de Lucine, la déesse des accouchements[226]. Il se vante également de son intervention dans cette obscure histoire d'Arria, inconnue par ailleurs, et tellement filandreuse qu'il se pourrait qu'elle ait été inventée de toutes pièces par ses soins. Lorsqu'il entend les propos menaçants de Philippe de Macédoine qui s'adresse à Olympias: «Tu m'as abusé, femme, tu n'es pas enceinte des œuvres d'un dieu, mais de quelqu'un d'autre, et il tombera entre mes mains!» Nectanébo, qui manifeste un goût très vif pour les déguisements[227] et dispose, à toutes fins utiles, d'un véritable arsenal de costumes et d'accessoires pittoresques remisé dans une pièce du palais, se livre, pour faire diversion, à de véritables tours de prestidigitateur. Il se transforme en serpent, puis en aigle, avant de disparaître «inutile de dire où»[228]. Toutefois Philippe, soupçonneux, ne se laissera pas abuser longtemps par ses mascarades.

L'astrologue est un manipulateur. Il agit sur les émotions et l'imagination de la personne venue le consulter, d'autant plus vulnérable qu'en s'adressant à lui, elle est déjà presque conquise. Cette disposition psychologique est finement analysée par le Pseudo-Callisthène ou par Nonnos de Panopolis. La mise en scène, le décor et les accessoires contribuent à mettre le patient en condition et le préparent à la révélation qui va lui être faite. Un accueil aussi rassurant que celui qu'Astraios réserve à Déméter ne peut que favoriser le développement de l'indispensable climat de confiance. Le moment de la révélation est lui-même théâtralisé. L'astrologue peut se contenter de décrire

[225] C.N. Sathas, *Fragments inédits des historiens grecs. 1. Chaeremonis Aegyptiaca*, «BCH» 1, 1877, p. 121-133.

[226] Properce, *Elégies*, IV, 1, 99-102.

[227] Pseudo-Callisthène, *Le Roman d'Alexandre*, I, 1, 5; 3, 3; 7,1. 6.

[228] Pseudo-Callisthène, *Le Roman d'Alexandre*, I, 10.

et d'analyser l'aspect du ciel en invitant l'auditeur à le suivre dans son raisonnement jusqu'au pronostic final [229]. Il peut aussi préluder à sa révélation par celle, spectaculaire, du matériel qu'il va devoir utiliser. Astraios fait sortir de son coffre, au bon moment, et par un serviteur, la sphère au mécanisme trop fragile pour n'être pas rangée entre deux utilisations [230]. Nectanébo, quant à lui, éblouit la crédule Olympias en exhibant la tablette d'or et d'ivoire et les jetons au préalable cachés dans son vêtement. Le témoignage du Pseudo-Callisthène que confirment les *papyri* Wash. Univ. 181 et Oxy. 470 [231] montrent qu'un astrologue itinérant ou appelé à consulter hors de chez lui utilisait un matériel composé pour l'essentiel d'un support et de huit jetons, un par planète, un pour l'horoscope. Les jetons de pierres fines pouvaient être rangés dans un coffret [232]. L'image cosmique figurée sur le support, détachée de la réalité observable et accessible aux seuls yeux de l'esprit, devait être normalement cachée au profane. On peut supposer que la plaque de verre de Tanis [233], du fait de sa fragilité, était protégée par un étui que l'on retirait au moment propice. La construction des tablettes de Grand en deux feuillets avec leurs volets à glissière devait être d'un utile secours pour dramatiser l'instant de la révélation.

Lorsque l'astrologue reçoit chez lui, le lieu où se déroule la consultation est chargé de sens. L'observatoire [234] où l'on monte, comme celui de Théogène [235] ou de Tibère à Rhodes ou Capri, est plutôt situé dans un endroit désert,

[229] Perse, *Satires*, V, 45-51; Lucain, *La guerre civile*, I, 639-672; Sidoine Apollinaire, *Lettres*, VIII, 11, 9; Nonnos de Panopolis, *Les Dionysiaques*, VI, 90-102.

[230] Sur la mosaïque pompéienne dite de «l'Académie de Platon» (Naples, Musée Archéologique National) on voit une sphère dans un coffre. Cf. J. Marcade, *Deux reliefs romains de l'époque impériale*, «Revue du Louvre» 35, 1985, n° 5-6, p. 345-347.

[231] P. Wash. Univ. 181 and 221 (II^e - III^e s. ap. J.-C.): Z. Packman, *Instructions for the Use of Planet Markers on a Horoscope Board*, «ZPE» 74, 1988, p. 85-95. P. Oxy. 470 (III^e s. ap. J.-C.): S. West, «*Astrologoumena*», «ZPE» 77, 1989, p. 30-32.

[232] Précision donnée par une variante du *Roman d'Alexandre*: texte grec du Parisinus gr 1711 (XI^e s.), éd. par C. Müller, *Pseudo-Callisthenis historiam fabu8losam ex tribus codicibus nunc primum edidit*, Paris, Firmin-Didot, 1846, et W. Kroll, *Historia Alexandri Magni, recensio vetusta*, Berlin, 1926. Traduction de G. Bounoure et B. Serret du Pseudo-Callisthène, *Le Roman d'Alexandre*, La Roue à Livres, Les Belles Lettres, Paris, 1992, p. 151-152.

[233] Londres, British Museum, Department of Egyptian Antiquities n° B. M. 29 137. Fin du I^er - début du II^e s. ap. J.-C. F. Gury dans *Les tablettes astrologiques de Grand (Vosges)*, *o. c.*, p. 115 et note 11 (bibl.); p. 129. 132 .

[234] Apulée, *Les métamorphoses*, II, 11: «C'est une fameuse sibylle que nous entretenons dans la personne de cette lampe: du haut de son candélabre, comme d'un observatoire, elle contemple tout ce qui se passe dans le ciel, et même le soleil».

[235] Suétone, *Auguste*, 14.

isolé, peut-être escarpé, certainement à l'écart de la ville, de manière à ce que le ciel dégagé jusqu'à l'horizon favorise l'observation des étoiles[236]. Dans le cabinet de travail, le mobilier, notamment le fauteuil qui est l'insigne de la dignité de l'astrologue, la présence éventuelle, comme chez Nigrinos, de portraits de philosophes anciens[237], les livres antiques[238], livres où «la vérité passe avant tout»[239] et derrière l'autorité desquels le praticien se retranche[240], le matériel scientifique enfin — sphère d'airain[241], de jonc[242], baguette de démonstration, tableau[243], compas[244], surface recouverte de sable ou de cendre pour tracer les figures géométriques et le cours des astres[245], calendrier[246], tables astronomiques[247] — tout suggère l'idée d'une retraite studieuse et solitaire et concourt à inspirer le respect.

L'isolement de l'astrologue est la projection spatiale de sa condition d'intermédiaire entre les hommes qu'il domine par sa clairvoyance et les dieux dont il sait ravir les secrets. L'exil ou l'errance participent de la même symbolique. La première rencontre de Tibère et de Thrasylle, telle que la rapporte Tacite, est une affabulation tendancieuse qui trahit des sources très hostiles à Tibère[248]. En vertu d'une logique imparable, Tibère extermine pour charlatanisme les astrologues qui se présentent à lui, faute d'avoir pu prévoir,

[236] Pseudo-Callisthène, *Le Roman d'Alexandre*, I, 14, 4.

[237] Lucien, *Nigrinos*, 2.

[238] *SHA*, *Les trois Gordiens*, XX, 2.

[239] Properce, *Elégies*, IV, 1, 80. Cette précision que Horus croit utile d'ajouter en dit long sur la mauvaise opinion des astrologues eux-mêmes sur la transmission du savoir.

[240] Properce, *Elégies*, IV, 1, 80. 102.

[241] Properce, *Elégies*, IV, 1, 76.

[242] Lucien, *Nigrinos*, 2.

[243] Lucien, *Nigrinos*, 2.

[244] Nonnos de Panopolis, *Les Dionysiaques*, VI, 21-22.

[245] Claudien, *Panégyrique sur le consulat de Mallius Theodorus*, 126.

[246] Juvénal, *Satires*, VI, 573-574: «*in cuius manibus ceu pinguia sucina tritas cernis ephemeridas*».

[247] Pline, *Histoire naturelle*, XXIX, 9.

[248] Le portrait odieux de Tibère laissé par Suétone et Tacite provient d'un mémoire rédigé par Agrippine la Jeune (mère de Néron), fille d'Agrippine l'Ainée (épouse de Germanicus) et petite fille de Julie (fille de Scribonie, première épouse d'Auguste), seconde épouse de Tibère, exilée par Auguste, exil confirmé et durci par Tibère quand il accède au trône. Cf. L. Storoni Mazzolani, *Tibère ou la spirale du pouvoir*, Collection d'Etudes Anciennes, Les Belles Lettres, Paris, 1986, p. 94.

par incompétence, la mort qui les attendait. Dans la seule compagnie d'un exécuteur des basses œuvres que son infirmité et son illettrisme retranchent de l'humanité, Tibère est une sorte de Sphinx questionneur juché sur son rocher escarpé d'où sont précipitées ses victimes [249]. Il trouve un jour son maître en la personne de Thrasylle qui lui promet l'Empire, assez habile pour rompre le cercle vicieux du raisonnement astrologique et s'imposer grâce à des qualités sans rapports avec la connaissance des astres mais certainement utiles à l'exercice du pouvoir: aptitude à la comédie, pénétration psychologique, sens aigu de la situation [250]. L'image de Tibère retiré sur son île est celle d'un astrologue malfaisant. La terreur qu'inspirent les abords de sa retraite et la présence de l'inquiétant sourd-muet [251] sont autant d'éléments d'une version noire d'un type de récit dont, à l'inverse, celui de la visite de Déméter chez Astraios serait la version blanche. Car si le bon astrologue est une figure paternelle, bienveillante et rassurante, son collègue moins scrupuleux peut être tenté de subjuguer la clientèle par le parfum d'interdit qu'il dégage en étant repris de justice ou exilé et par le frisson d'effroi qu'il suscite en étant si savant, si puissant, voire si dangereux à fréquenter. Il peut être tenté de paraître cette créature démoniaque, intermédiaire entre les hommes et les dieux, qu'il prétend être [252]. La mine sombre et renfrognée, le regard que l'on évite de croiser [253], révèlent la nature mauvaise du personnage. Mais ce sont aussi des jeux de physionomie destinés à en imposer au public en le terrorisant. Cette attitude inquiétante devait être suffisamment répandue pour que Firmicus Maternus recommande à l'astrologue d'être d'accès facile, et de faire en sorte qu'on ne s'approche pas de lui en tremblant de terreur [254].

[249] J. Gagé, *o. c.*, p. 25-26: reconnaît dans l'image de Tibère le thème d'un Ogre des Escarpements, du type Skiron de la légende de Thésée. Voir aussi F. Vian, *Génies des passes et des défilés*, «RA» 39, 1952, p. 129-155.

[250] Suétone, *Auguste*, 98, 4, rapporte une anecdote ayant pour cadre Capri. Au cours d'un repas, Thrasylle, mis à l'épreuve par Auguste à propos d'un vers dont il est l'auteur, se tire de cette situation délicate avec un tour d'esprit identique à celui mis en scène par Tacite et sans doute caractéristique du personnage.

[251] Le couple qu'ils forment préfigure celui du Comte Dracula et de son serviteur.

[252] Firmicus Maternus, *Mathesis*, II, 30, 1. Pour Lactance, *Epitomé des institutions divines*, 23, 5 ce sont les démons qui ont fait connaître l'astrologie.

[253] Ammien Marcellin, XXIX, 2, 7.

[254] Firmicus Maternus, *Mathesis*, II, 30, 2.

De Caton à Sidoine Apollinaire, l'unanimité des sources littéraires est frappante. Toutes, à divers titres, s'accordent pour condamner les astrologues. Ils sont tantôt accusés de se parer d'une fausse science, tantôt d'être les praticiens incapables d'un vrai savoir, à moins que, forts d'une authentique connaissance, ils n'abusent de leur pouvoir en le mettant au service de causes discutables, à commencer par l'assouvissement de leurs instincts dépravés ou le conseil d'un tyran. Entre science et charlatanisme, si l'astrologue peut être un homme de savoir, il apparaît surtout comme le détenteur d'un savoir-faire. Et c'est à ce savoir-faire que s'attache l'attention amusée, indignée ou fascinée d'auteurs dont les témoignages, souvent très suggestifs et même pittoresques, éclairent la réalité du métier d'astrologue. Manipulateur, séducteur, l'astrologue entretient avec sa clientèle des rapports tels qu'ils invitent à s'interroger sur l'exercice du pouvoir. En ce sens, l'astrologue intéresse le moraliste. Il est en effet, sinon toujours un homme au pouvoir, du moins un homme qui exerce un pouvoir, un homme auquel on reconnaît un pouvoir, pouvoir souvent exorbitant dont il est tenté d'abuser. Les traités d'astrologie eux-mêmes, en exposant ce que devraient être sa formation et sa vie, laissent entendre, par antithèse, ce qu'elles étaient en réalité. Leurs vertueuses recommandations sont autant de réquisitoires contre des turpitudes et des pratiques délictueuses, qui, si elles n'étaient pas propres aux astrologues, ont cependant paru suffisamment caractéristiques pour définir ce type destiné à une certaine postérité littéraire: celui de l'âme damnée au service du Mal. De Thrasylle à Héliodore, l'image de l'astrologue se précise et se fige. L'ascendant qu'exerce Thrasylle sur Tibère est d'abord celui d'un caractère sur un autre. L'astrologue use de son influence pour tempérer les pires desseins de son maître[255]. Au terme d'une évolution sensible dans les textes les plus tardifs, l'astrologie paraît être davantage admise dans ses fondements théoriques et sa pratique se mêle de magie et de superstition. L'astrologue-magicien, démiurge et démoniaque, devient la cible des auteurs chrétiens[256]. Cette manière de sentir, propre à l'antiquité tardive, est sensible dans le portrait d'Héliodore le mathématicien, infernal suppôt de l'empereur Valens et véritable incarnation du Mal[257].

[255] Suétone, *Tibère*, 62, 3; Dion Cassius, *Histoire romaine*, LXVII, 15, 5-6.

[256] Par exemple Tertullien, *Sur l'idolâtrie*, 9, 3. 7; *De la prescription contre les hérétiques*, 43, 1; *Contre Marcion*, 1, 18, 1; Lactance, *Epitomé des institutions divines*, 23, 5.

[257] Ammien Marcellin, XXIX, 2, 6-10.

Gianna Dareggi

Aspetti tecnici e funzione sociale dell'organo nel mondo ellenistico-romano

La nascita relativamente tarda dell'organo [1] avviene in una fase di crescente interesse per la musica strumentale e scaturisce probabilmente dalla volontà di potenziare le possibilità di rendimento di strumenti aerofoni di secolare uso pastorale e popolare, esclusi tradizionalmente dalla musica d'arte, come la *syrinx polykálamos* (flauto a più canne), derivato dalla *syrinx monokálamos* (flauto diritto), e l'*askáules* (flauto otricolare), un antecedente della cornamusa moderna [2].

La prima realizzazione dello strumento, basata sulla scoperta della spinta dell'aria compressa, creata attraverso un sistema idraulico, si inscrive in quel periodo particolarmente fecondo per la crescente specializzazione delle scienze, per l'affinamento delle tecniche artigianali che fu l'età ellenistica [3]. Oltre a coinvolgere il rapporto tra scienza e tecnica [4], essa si colloca al confine tra le applicazioni di larga utilità sociale e i puri *divertissements* [5]. L'invenzione è legata, per convergenza di numerose fonti, al nome del più famoso *mechanikòs* del tempo, *Ktesíbios* di Alessandria, vissuto al tempo dei Tolomei [6]: con lui

[1] H. Degering, *Die Orgel, ihre Erfindung und ihre Geschichte bis zur Karolingerzeit,* München 1905; E. Tittel, in *RE* IX, 1, 1916, c. 60 sgg., *s.v.* «Hydrulis»; C. Sachs, *The History of Musical Instruments,* London 1940 (1968), p. 284 sgg., W. Apel, *Early History of the Organ,* in «Speculum» 23, 1948, p. 191 sgg.; J. Perrot, *L'orgue de ses origines hellénistiques à la fin du XIII^e siécle,* Paris 1965; P. Williams, in *The New Grove Dictionary of Music and Musicians* (ed. S. Sadie), London-Washington-Hong Kong, 13, 1980, p. 710 sgg., *s.v. Organon;* Id., in *The New Grove Dictionary of Musical Instruments* (ed. S. Sadie), London-New York 1984, 2, p. 838 sgg., *s.v.*; Id., *The Organ in Western Culture* (Cambridge Studies in Medieval an Renaissance Music), 1993.

[2] Sull'uso di questi stumenti nel mondo greco, C. Sachs, *op. cit.*, p. 142 sg.; S. Franchi, in *Storia e Civiltà dei Greci,* 6 (La crisi della polis. Arte, religione, musica), Milano 1979, p. 667 sg.

[3] G. Schneider, *Kulturgeschichte des Hellenismus,* II, München 1969, p. 399 sgg. In particolare, sulla codificazione del sapere orale in manuali normativi, G. Traina, *La tecnica in Grecia e a Roma,* Roma-Bari 1994, p. 81 sgg.

[4] L. Edelstein, *Le radici del pensiero scientifico,* Milano 1971, p. 50 sgg. (con bibliografia precedente).

[5] Sui vari aspetti del macchinismo in età ellenistica, G. Traina, *op. cit.*, p. 30 sgg.

[6] F.A. Gevaert, *Histoire et théorie de la musique de l'antiquité,* II, Gand 1881 (Hildesheim 1965), p. 650 sgg.; P. Tannery, *Athénée sur Ctésibius et l'hydraulis,* in «REG», IX, 1896, p. 23

viene messo in rapporto una serie di invenzioni basate sulla *pneumatica ratio*, in cui eccelse Archimede [7]. La perdita completa delle sue opere, in particolare quella degli *Ypomnémata mechanikà*, è solo parzialmente compensata dalle citazioni di due autori tecnici posteriori, Vitruvio [8] ed *Heron* di Alessandria [9]. Da una breve, ma precisa citazione pliniana [10] il processo di invenzione viene colto attraverso un'angolatura più euristica che creativa: è grazie all'interesse per le innovazioni tecniche di questi enciclopedisti o naturalisti che l'artigianato antico usciva dall'anonimato[11].

Gli isolati riferimenti, a proposito dell'invenzione dell'organo, da parte di alcune fonti [12], a più antichi e illustri teorici come Platone, Aristotele, Archimede, più che imputarsi a incertezze o a errori può, probabilmente, spiegarsi con altre considerazioni, per esempio con il ruolo importante rivestito dalle *technai* negli scritti platonici [13]. D'altra parte, con gli studi sul vuoto di Stratone di Lampsaco, seguace di Aristotele [14], erano in rapporto le applicazioni della

sgg.; ORINSKY, in *RE*, XI, 1, 1922, c. 2074 sg., *s.v.* «Ktesibios 2»; J. MAU, in *Kleine Pauly*, 3, 1979, c. 367 sgg., *s.v.*

[7] Su Archimede, considerato il maggior fisico dell'ellenismo, F. HULTSCH, in *RE*, II, 1895, c. 507 sgg., *s.v.* «Archimedes 3»; TH. HEATH, *A History of Greek Mathematics*, Oxford 1921, II, p. 75 sgg., 91 sgg.; C. DOLLO (a cura di), *Archimede. Mito, tradizione, scienza*, Firenze 1992.

[8] Vitruvio (*De arch.* I, 1,7) mostra di conoscere l'opera di *Ktesibios*, alla quale egli dà il nome di *Commentarii* (X, 7,5 = ed. L. CALLEBAT- PH. FLEURY, 1986, p. 24). Sul manuale vitruviano: L. CALLEBAT, *La prose du "De Architectura" de Vitruve*, in *ANRW* II 30, 1982, p. 696 sgg.

[9] Su *Heron*, matematico e ingegnere, forse vissuto nella seconda metà del I sec. d.C., il cui trattato può considerarsi un compendio delle applicazioni tecniche di età ellenistica: *Hero alexandrinus. Opera*, Leipzig 1899; E. TITTEL, in *RE* VIII, 1, 1912, c. 992 sgg., *s.v.* «Heron 5»; A.G. DRACHMANN, *Ktesibios, Phillon and Heron*, København 1948, *passim*; J. MAU, in *Kleine Pauly* 2, 1979, c. 1106 sgg., *s.v.*

[10] PLIN ., *N.H.* VIII, 38 (= ed. R. SCHILLING, 1977, p. 85): «*Ctesibius pneumatica ratione et hydraulicis organis repertis...*». A proposito delle citazioni pliniane (o delle sue fonti), riconosciute funzionali agli interessi della classe colta urbana, destinataria dei suoi scritti: L. CRACCO RUGGINI, *Progresso tecnico e manodopera in età imperiale romana*, in *Tecnologia, economia e società nel mondo romano* (Atti del Convegno di Como, 27-29 sett. 1979), Como 1980, p. 49.

[11] G. TRAINA, *op. cit.*, p. 104.

[12] Sull'argomento, J. PERROT, *op. cit.*, p. 21 sg. ATHEN., *Deipnosoph.* IV, 174, c (= ed. T.E. PAGE, 1967, p. 290) fa risalire a Platone la conoscenza del principio teorico, su cui è basata la successiva "invenzione" di Ctesibio. Per Archimede: TERTULL., *De anima*, XIV, 4 (= ed. M. MENGHI, 1988, p. 76 sg.).

[13] P. DE FIDIO, *Il Demiurgo e il ruolo delle technai in Platone*, in «PP» 26, 1971, p. 233 sgg.; G. CAMBIANO, *Platone e le tecniche*, Torino 1971.

[14] Su Stratone di Lampsaco, detto il "fisico", educatore di Tolomeo *Philadelphos* ad Alessandria: CAPELLE, in *RE* IV, A, 1, 1931, c. 278 sgg. 13), *s.v.* «Straton»; P.M. FRASER, *Ptolemaic Alexandria*, I, Oxford 1972, p. 427 sg.

pneumatica ratio che troviamo in *Phylon* di Bisanzio [15], allievo di *Ktesibios*, ed in *Heron* di Alessandria. Si aggiunga che alcune invenzioni di età ellenistica erano già considerate punto di arrivo di una serie di implicazioni pratiche di princìpi scoperti da tempo da parte di scienziati come Archimede, i quali, in linea con una lunga tradizione, si rifiutarono per lo più di impegnarsi in applicazioni tecniche, considerate inferiori o addirittura indegne di loro: *impasse* di natura ideologica che si sposava con le difficoltà oggettive che si incontravano nel passaggio dalla teoria alla pratica per l'assenza di un'organizzazione tecnologica di tipo moderno[16]. Né è da escludere che certe attribuzioni possano essere nate sulla scia di trattati, tra lo storico e il romanzesco, in cui le varie "scoperte" erano riferite a grandi personalità del passato. Così, per esempio, nell'attribuzione a Mosè dell'invenzione dell'organo idraulico, Artapano trasferiva, in ambito religioso, dati realistici come la conoscenza dello strumento da parte del mondo ebraico o il riconoscimento dell'ambiente grecoegizio come di un prestigioso centro delle scienze e delle tecniche [17].

Alcuni nomi greci dello strumento [18] e i corrispettivi latini [19] alludono al sistema escogitato da *Ktesibios*, basato sulla vibrazione dell'aria all'interno di una serie di canne, ottenuta mediante un compressore idraulico azionante alcuni pistoni e funzionante come regolatore di pressione.

La testimonianza latina considerata la più antica, quella di Cicerone [20], assicura che già alla metà del I sec. a. C. lo strumento era conosciuto al mondo romano, prima quindi dell'età augustea quando si colloca la compilazione dell'opera vitruviana. Come è noto, Vitruvio ed Erone ci hanno lasciato le due più lunghe, anche se non del tutto chiare e soddisfacenti, descrizioni del meccanismo su cui si basava il funzionamento dell'organo idraulico: le loro opere, tra lo scientifico e il divulgativo, erano indirizzate non solo agli "addetti ai lavori", ma ad un pubblico relativamente più ampio. Vitruvio descrive, in alcuni passi [21], le invenzioni di *Ktesibios*, basate su princìpi pneumatici e

[15] Su *Philon* di *Byzantion*, autore di *Pneumatikà* e di una *Mechaniké syntaxis* pervenutaci in frammenti, P.M. FRASER, *op. cit.*, p. 427 sg.; J. MAU, in *Kleine Pauly* 4, 1979, c. 776 12), *s.v.*

[16] T. RITTI, in *Storia e Civiltà dei Greci*, 9 (La cultura ellenistica. Filosofia, scienza, lettratura), Milano 1977, p. 133.

[17] *FGrH* 726, f. 3 (Mosè). *Gen.* IV, 21 (Jubal).

[18] E. TITTEL, in *RE* IX, 1, 1914, c. 62 sg., *s. v.* «Hydraulis».

[19] *ThLl*, VI, 2, 1934, *cc.* 3132-3133.

[20] CIC., *Tuscul.* III, 18, 43 (= ed. G. FOHLEN-J. HUMBERT, 1960, p. 27): «... *hydrauli hortabere ut audiat voces potius quam Platonis?*».

[21] VITR., *De arch.* IX, 8, 2-7 (= ed. L. CALLEBATH- PH. FLEURY, IX, p. 31 sgg.); *ibidem.*, X, 7, 1-5 (= ed. *cit.*, p. 23 sg.).

idraulici, per soffermarsi successivamente [22] sullo strumento musicale. La descrizione lasciataci da *Heron* di Alessandria, può considerarsi in parte complementare a quella vitruviana [23]. È stato osservato che l'organo di *Heron* risponde ad una tecnica più semplice, per taluni aspetti, e, come tale, ad una macchina più recente, relativamente più evoluta rispetto al modello riferito a *Ktesibios* [24].

Al principio del funzionamento dell'*hydraulus* fa riferimento anche Ateneo, in un'opera di diversa intonazione e destinazione, che mostra comunque di non ignorare la trattatistica relativa [25]: la presenza di un compressore d'aria, messo in moto da una leva azionata e collegata ad una pesante riserva d'acqua, trova più di un riscontro nelle fonti letterarie [26] e figurate, sino in età bizantina [27]. Informazioni utili, soprattutto parziali conferme ai testi scritti, ci derivano dalle fonti iconografiche, numerose ma eterogenee per datazione, qualità e destinazione. Una terracotta da Cartagine (II sec. d.C.?) è generalmente riconosciuta come la raffigurazione più fedele dello strumento musicale [28]. Caratterizzata da diciotto (o diciannove) canne [29] di misura decrescente, pre-

[22] VITR., *De arch.* X, 8 (= ed. *cit.*, p. 23 sg.; a p. 173, fig. 21 è riprodotto un disegno ricostruttivo dell'organo descritto da Vitruvio).

[23] *Pnem.* 1 (66), 42. Il confronto, richiamato da Ateneo (*Deipnosoph.*, 174 d) per descrivere la base dell'organo come un altare circolare (βωμῷ στρογγύλῳ), è in accordo sia con il termine usato da Erone (βωμίσκος) sia con quello usato da Vitruvio (*ara*): cfr. VITR., *De arch.*, X, 8, 1 (= ed. *cit.*, p. 176).

[24] L. CALLEBAT-PH. FLEURY, *op. cit.*, p. 174.

[25] Ateneo (IV, 174 c) mostra di conoscere, o di prima o di seconda mano, l'opera di Ctesibio e di altri autori, dei quali nulla ci è rimasto.

[26] Giovani inservienti, in CONST. PORPHYR., *Liber de cer.* I, 72 (ed A. VOGT, II, 1, Paris 1939, p. 163), sono identificati come Σκλάβοι che devono azionare di continuo le leve dell'organo senza interrompere il loro lavoro.

[27] La pesantezza del lavoro è visivamente messa in risalto nella raffigurazione del salmo CXLIX nel Psalterio di Utrecht (University Library, *Aev. med. Script. eccles.*, 484) del IX sec. d.C.: cfr. J. O. WESTWOOD, *Fac-simile of the Miniatures and Ornaments of Anglo-Saxon and Irish Manuscripts*, London 1868, tav. XXIX. Una recente riproduzione è riportata in *The New GROVE Dictionary of Music and Musicians*, *cit.*, p. 728, fig. 26; *The New GROVE Dictionary of Musical Instruments*, *cit.*, p. 859, fig. 26.

[28] Cartagine, Musée Lavigerie. Alt. 0,18; largh. 0,07m. Per la descrizione dello strumento: C. LORET, *Recherches sur l'orgue hydraulique*, in «RA», XVI, 1890, p. 97, figg. 8-9.

[29] Diciotto sono i tubi nella parte anteriore dello strumento, diciannove in quella posteriore: la variante numerica è probabilmente dovuta a un errore dell'artigiano che ha eseguito il manufatto. I tubi sono tenuti fermi a mezza altezza da una barra trasversale, presente frequentemente nei monumenti, ma non menzionata da Vitruvio, né da Erone. La canna più alta si trova in cor-

senta chiaramente due corpi di pompa fiancheggianti una base poligonale, i montanti che ne assicurano il fissaggio a quest'ultima, nonché l'alta pedana che doveva, tra l'altro, servire da cassa di risonanza.

Relativamente pochi e avari di notizie di carattere tecnico sono i riferimenti scritti, relativi all'organo funzionante esclusivamente su principio pneumatico. Tra questi, un passo di Polluce [30] distingue dall'*hydraulus* uno strumento più piccolo e fornito di mantice, probabilmente un "positivo". Un epigramma di epoca tarda [31] ci ha tramandato un esplicito elogio al virtuosismo dell'organista.

Brevi cenni sono anche presenti in alcuni passi di Boezio, di Cassiodoro, di un tardo poeta anonimo, di Costantino Porfirogenito [32]. Eppure il perfezionamento tecnico dovette essere di un certo rilievo, in quanto comportò una semplificazione del meccanismo con l'eliminazione dei contenitori d'acqua laterali, rendendo lo strumento un po' meno ingombrante: ciò forse incise sul moltiplicarsi degli esemplari, allargandone l'impiego a livello privato. Un riflesso di questa innovazione può essere colto anche nella lingua: il termine latino *organum*, privo di un esplicito richiamo alla presenza dell'acqua nel

rispondenza del fianco sinistro dell'organista, la più bassa in corrispondenza del suo fianco destro, come nella stragrande maggioranza dei monumenti antichi, nonché nell'organo moderno.

[30] POLL., *Onom.* IV, 70 (= ed. E. BETHE, *Pollucis Onomasticon* I. *Lexicographi graeci* IX, 1 Stuttgart 1967, p. 222).

[31] ANTHOL. PAL. IX, 365 (= ed. P. WALTZ-G. SOURY, *Anthologie grecque,* I. *Anthologie Palatine*, VIII, p. 6 sg., n. 365). A somiglianza dell'*utricularius*, l'organo descritto presentava una riserva per l'aria in cuoio, collegata allo strumento: il mosaico da Mariamîn (v. oltre, nota 39) conferma questo dato. Il brano fa anche riferimento al regolamento dell'ingresso dell'aria nelle canne, da parte dell'organista, mediante tasti: per la corrispondenza, parziale o totale, con fonti letterarie e figurate, alcuni cenni in L. CALLEBAT-PH. FLEURY, *op. cit.*, X, p. 182 sg. A proposito dell'elogio dell'abilità tecnica dell'organista, si ricordi l'espressione vitruviana (X, 8, 6. 1): «*e musicis artibus multiciplibus modulorum varietatibus sonantes excitant voces*» (CALLEBAT-FLEURY, *cit.*, p. 27).

[32] Per Boezio: BOETH., *Inst. mus.*, I, 34 (= ed. G. FRIEDLEIN, Leipzig, 1867, p. 224): «*ut sunt citharoedi quique organo ceterisque musicae instrumentis artificium probant*». Sull'opera boeziana: U. PIZZANI, *Studi sulle fonti del "De Institutione Musicae" di Boezio*, in «*Sacris Erudiri*», XVI, 1965, p. 5 sgg.; C.M. BOWER, *The Role of Boethius "De Institutione Musicae" in the Speculative Tradition of Western Musical Thought*, in *Boethius and the Liberal Arts* (Utah Studies in Literature and Linguistics, 18), Berne 1981, p. 157 sgg. Per Cassiodoro: CASS., *Comment. In psalm. CL* (= *PL* 1052-1053; *Corpus Christianor.* XCVIII, 1968, p. 1328): «*Organum... est quasi turris quaedam diversis fistulis fabricata, quibus flatu follium vox copiosissima destinatur...*». Per il poeta anonimo: *Anthol. Lat*,t. II, c. 742, v. 63 (= F. BUECHELER-A. RIESE, Leipzig 1906, p. 228). CONST. PORPHYR., *Liber de cer.* I, 72, 4 (= A. VOGT., *Constantin VII Porphyrogénète. Le livre des cérémonies*, II, 1, Paris 1939, p. 163).

meccanismo azionante lo strumento e con il significato di un preciso strumento musicale, si riscontra in testi di età imperiale avanzata[33].

Ma gli scavi di Pompei del secolo scorso già permettevano di avanzare l'ipotesi che l'innovazione fosse già in uso nel I sec. d.C. [34]. I due organi qui rinvenuti, nonostante il loro precario stato di conservazione, sono probabilmente dei "positivi" in bronzo, con la base ornata da analoghi motivi architettonici: essi sono, ad ogni modo, una preziosa testimonianza dell'impiego dello strumento in ambito privato, nonché del precoce interesse dei costruttori per i dettagli decorativi della cassa[35].

Di particolare interesse, nel limitato novero degli originali pervenutici, è il piccolo organo scoperto ad *Aquincum*[36] più di mezzo secolo fa: il suo *kanón mousikós* (congegno essenziale che regola l'emissione del suono), dotato di quattro registri di tredici canne l'uno, risponde sostanzialmente alla citazione vitruviana del somiere *tetracórdos*[37]. L'esemplare, databile al 228 d.C., sarebbe da collocare secondo alcuni studiosi nella serie dei "positivi", mentre secondo più recenti indagini sarebbe un *hydraulus* di piccole dimensioni[38].

Il nuovo organo è rappresentato, assieme ad altri strumenti e relative musiciste, in grandezza naturale, con dovizia di particolari, su di un mosaico siriaco (figg. 1,2), di eccezionale precisione realistica[39]. In questo caso si tratta

[33] *ThLL* IX, 1968, c. 968 sgg., *s.v. «organum»*.

[34] Napoli, Museo Nazionale, inv. 111055, 125187. A. MAU, *Scavi di Pompei*, in «Bull. Inst.» 1877, p. 99 (organo con nove canne); A. SOGLIANO, in «NSc» 1899, p. 442, fig. 6 a p. 444 (organo con undici canne). Entrambi furono presentati, dai rispettivi illustratori, come "siringhe", e come tali a lungo interpretati: A. RUESCH, *Guida illustrata del Museo Nazionale di Napoli*, Napoli 1908, fig. 86.

[35] Si confronti, ad es., la bella decorazione dell'organo raffigurato su di un mosaico da Mariamîn (Hama): v. oltre, not. 39.

[36] L. NAGY, *Az Aquincumi orgona*, Budapest 1934; W.W. HYDE, *The Recent Discovery of an Inscribed Water-Organ*, in «Tapha» 69, 1938, p. 394 sgg.; J. PERROT, *op. cit.*, p. 147; W. WALCHER-MEYER, *Die römische Orgel von Aquincum*, Stuttgart 1970; P. WILLIAMS, in *The New GROVE Dictionary of Musical Instruments, cit.*, p. 910.

[37] VITRUV., *De arch.* X; 8,2.5 (= ed. CALLEBAT-FLEURY, *cit.*, pp. 25, 181).

[38] Lung. 27 cm; largh. 8 cm; alt. 13,4 cm.

[39] A ZAQZOUQ-M. DUCHESNE GUILLEMIN, *La mosaïque de Mariamîn*, in «AArchSyr», XX, 1970, pp. 93 sgg., tavv. I-XX; M. DUCHESNE GUILLEMIN, *Etude complémentaire de la "Mosaïque au concert" de Hama et étude préliminaire d'une mosaique inédite de Souweida*, in «RAL» XXX, 3-4, 1975, pp. 99 sgg., tavv. I-III; J. BALTY, *Mosaïques antiques de Syrie*, Bruxelles 1977, pp. 94 sgg., figg. 42-44; G.A. MANSUELLI, *Roma e il mondo romano*, II, Torino 1981, p. 317 sg.; G. DAREGGI, *Scena di concerto in un "interno": il mosaico tardo-antico da Mariamîn*, in «Musica e immagine. Tra iconografia e mondo dell'opera. Studi in onore di M. Bogianckino», Firenze 1993, p. 19 sgg.

Fig. 1 - Hama. Mosaico con scena di concerto. Da Mariamîn.

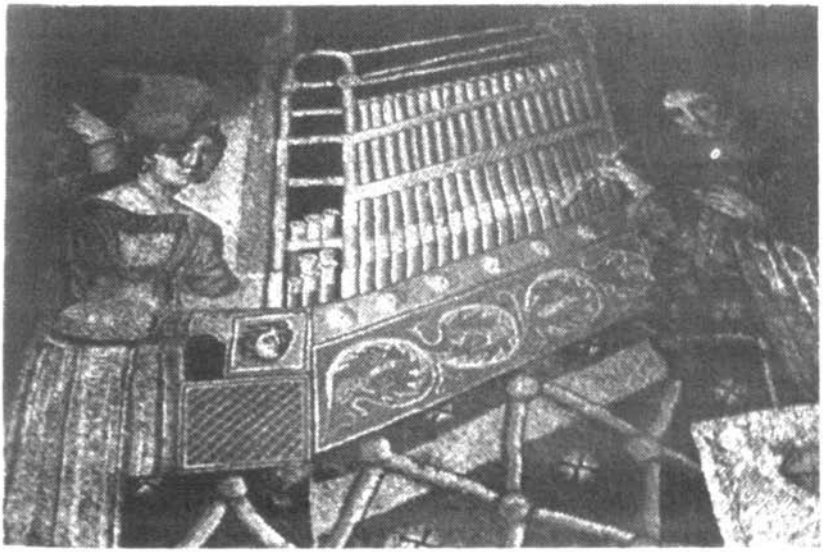


Fig. 2 - Hama. Mosaico con scena di concerto (particolare). Da Mariamîn.

sicuramente di un "positivo", collocato su di un tavolo, alimentato completamente ad aria, collegato ad una riserva funzionante da regolatore di pressione: una organista aziona lo strumento con un pedale; i mantici sono schiacciati dai piedi di due fanciulli [40].

Su di un lato della base del noto obelisco di Teodosio a Costantinopoli [41],

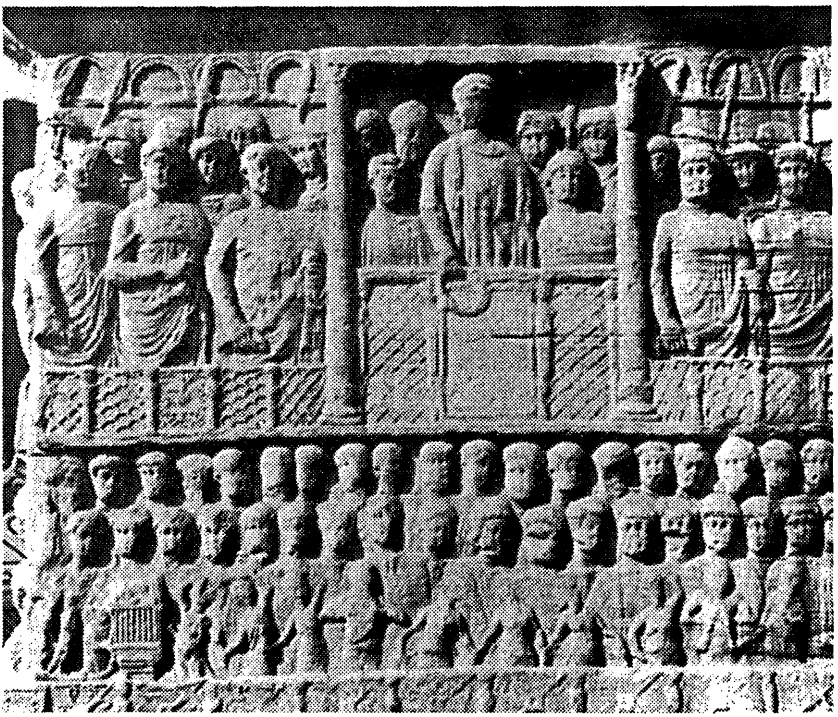


Fig. 3 - Istanbul. Base dell'obelisco di Teodosio (particolare).

al di sotto del loggiato imperiale, ove compare l'imperatore tra i figli e numerosi funzionari di corte, due file di spettatori comuni indicano le scalinate dell'ippodromo: alle due estremità dell'edificio sono raffigurati due organi portatili, azionati a mano, il cui suono accompagnava i movimenti di alcune danzatrici (fig. 3).

[40] La striscia di cuoio, visibile sul piede dell'organista, conferma l'esistenza della completa alimentazione ad aria dello strumento.

[41] A. HOENLE-A. HENZE, *Römische Amphitheater und Stadien. Gladiatorenkämpfe und Circusspiele*, Freiburg im Br. 1981, fig. 85.

È pressoché certo, tuttavia, che l'innovazione tecnica non portò all'eliminazione dell'*hydraulus*: Ammiano Marcellino, in un passo in cui l'autore polemizza con l'invadenza delle *artes ludicrae* a scapito della filosofia e dell'eloquenza, accenna alla costruzione, ai suoi tempi, di questo tipo di strumento [42]. In un passo di Marziano Capella [43], in cui una *troupe* di musicisti è presente al matrimonio di Mercurio con *Philologia*, si esalta la *hydraularum harmonica plaenitudo*. La riproduzione del vecchio strumento si incontra anche in postclassiche [44].

Le fonti letterarie e figurate ci forniscono indirettamente informazioni anche su alcuni aspetti sociali della produzione della musica d'organo. La sua rapida fortuna in età ellenistico-romana coincide con il graduale prevalere della espressione strumentale pura su quella vocale. Del suo incontrastato inserirsi nella società contemporanea è conferma il ricco numero delle citazioni, concordi nell'esaltarne la ricchezza dei timbri: così, a partire dal Vitruvio [45] e dall'anonimo autore dell'*Aetna* [46], ad Ateneo [47], all'accenno carico di sentita emozione di Tertulliano [48], al citato passo di Marziano Capella [49], a Claudiano [50], al tardo epigrammista [51], a Prudenzio e Cassiodoro [52].

La diffusione di questo strumento nel bacino del Mediterraneo e a Roma

[42] AMM. MARC., XIV, 6,18 (= ed. E. GALLETIER-J. FONTAINE, I, Paris 1968, p. 77): «*...organa fabricantur hydraulica, et lyrae ad speciem carpentorum ingentes*».

[43] MART. CAP., *De nuptiis* II, 117 (= ed. J. WILLIS, Leipzig 1983, p. 33).

[44] Per il psalterio di Utrecht, cfr. not. 27. Per il psalterio di Eadwige (XII sec. d.C.), con una raffigurazione simile: C. LORET, *op. cit.*, p. 101, fig. 15.

[45] VITR., *De arch.* X, 8,6.1 (= ed. CALLEBAT-FLEURY, p. 27): «*... e musicis artibus multiciplibus modulorum varietatibus sonantes excitant voces*».

[46] *Aetna*, 295-297 (= ed. J. VESSERAU, Paris 1961, p. 23): «*carmineque irriguo magnis cortina theatris imparibus numerosa modis canis arte regentis*».

[47] ATHEN., *Deipnosoph.* IV, 174 a (= ed. PAGE, p. 290): «...ὑδραύλεως ἦχος πάνυ τι ἡδὺς καὶ τερπνός».

[48] TERTULL., *De anima*, 14,4 (ed. M. MENGHI, 1988, p. 76 sg.): «*Specta portentosissimam Archimedis munificentiam, organum hydraulicum dico, tot membra, tot partes, tot compagines, tot itinera vocum, tot compendia sonorum, tot commercia modorum, tot acies tibiarum, et una moles erunt omnia*».

[49] Cfr. nota 43.

[50] CLAUD., *Paneg. Manl. Theod.*, 316-319: «*... qui magna levi detrundens murmura tactu, innumeras voces segetis moderatur ahenae, intonet erranti digito...*».

[51] Per l'epigramma attribuito all'imperatore Giuliano, cfr. nota 31.

[52] PRUD., *Apoth.* 389 (= ed. M. LAVARENNE, II, Paris 1961, p. 17): «*organa disparibus calamis quod consona miscent*». Per Cassiodoro, cfr. nota 32.

non si spiegherebbe se, fin dalle sue origini, esso non fosse stato collegato con il poliedrico mondo dell'evergetismo, se la spinta tecnologica dell'età ellenistica non fosse avvenuta senza l'interesse del potere politico per le arti meccaniche. Così si comprende la posizione rilevante dell'inventore Ctesibio alla corte dei Tolomei[53]. Alla sfera urbana e, in particolare, all'ambiente intellettuale del Museo, caratterizzato da un'alta concentrazione di ingegni, sovvenzionato e controllato dai monarchi alessandrini, ci riporta anche il rapporto tra questo capitolo della tecnologia e il genere letterario dei carmi figurati. Un riflesso artificioso e, tutto sommato, superficiale dell'ideologia dominante mi pare che si possa cogliere nel fenomeno dei *technopaegnia*[54]; le composizioni di grandi personalità, come Teocrito ed Eroda, che disegnarono in versi "organi" e "zampogne", rivestono la funzione di raffinati *divertissements* letterari. Analogamente ai giochi meccanici apparirà interessato l'autore latino dell'*Aetna*: in un passo del suo poema, che fa anche esplicito riferimento all'impiego dell'organo in teatro, alcuni versi alludono ad un *triton canorus* funzionante con la pressione idraulica[55], che figurava in una naumachia del 53 d.C., voluta dall'imperatore Claudio. La persistente attualità del legame tra musica e propaganda imperiale si riproporrà ancora e in maniera esplicita, attraverso il gusto per il gioco criptografico, in una tarda composizione, dedicata a Costantino, dal prefetto urbano Optaziano Porfirio: un suo "carme figurato", giocando con una differenziata estensione dei versi, disposti su due colonne, riproduce il profilo di un organo[56]. Così alcuni imperatori, come

[53] Sull'organizzazione del Museo di Alessandria, P. M. FRASER, *Ptolemaic Alexandria* I, Oxford 1972, p. 305 sgg. È stato notato che le novità tecnologiche entrano in ambito letterario tradivamente, solo quando esse rivestono un'importanza sociale e un particolare risalto grazie all'interesse per loro da parte del potere.

[54] A. G. VERDENIUS, *Tecnopaegnia*, in «Hermeneus» 42, 1971, p. 323 sgg.

[55] *Aetna*, 292-294 (= ed. VESSERAU, p. 23). *«Nam veluti sonat ora diu Tritone canoro, pellit opus collectus acquae victusque moveri spiritus et longas emugit bucina voces»*. I versi sono stati messi in rapporto con un orologio idraulico, in cui l'ora era scandita da un tritone (macchina inventata da Ctesibio di Alessandria, portata a Roma nel 159 a.C. da Scipione Nasica); oppure con un tritone d'argento che inviava segnali sonori in occasione di una naumachia del 53 d.C., voluta dall'imperatore Claudio.

[56] Sull'identificazione del poeta con il *praefectus Urbi* del 329 e del 333, TH. MOMMSEN, *Chron. min.* I, p. 68; M. SCHANZ, *Geschichte der römische Literatur*, IV, 1, p. 11 sgg.; J. VOGT, *Constantin der Grosse und seine Jahrhundert*, München 1949, p. 235 sgg. Sulla sua produzione poetica, N. W. HELM, *The Carmen Figuratum as shown in the Works of Publ. Opt. Porph.*, in «TAPhS» XXXIII, 1902, p. XLIII sgg.; E. CASTORINA, *I "poetae neoterici" del IV secolo*, in «GIF» II, 1949, p. 117 sgg., 206 sgg.

La prima colonna, formata di versi di diciotto lettere ciascuna, corrisponde alla parte inferiore dello strumento. La seconda colonna, basata su di una lunghezza crescente di versi, riproduce il

Nerone o gli ultimi Severi, apprezzarono o addirittura si dilettarono con questo strumento[57]: passione che coinvolse, di riflesso, anche altri esponenti delle *élites* nelle più lontane province dell'impero. Il modello imperiale, sempre trainante, dovette creare una serie di dilettanti di diverso valore, cioè di persone che non calcavano le scene né percepivano denaro per le loro prestazioni, ma che erano legate, in qualche misura, alla produzione di musica strumentale[58]. Nel *De cerimoniis* di Costantino Porfirogenito è ancora testimoniato il rapporto esistente tra musica e classe dominante, dettata da motivi di prestigio sociale, nonché la lunga sopravvivenza della tradizione tecnica "aulica", inaugurata dalle corti ellenistiche.

Fig. 4 - Tripoli. Mosaico con scene di anfiteatro (particolare). Da Zliten.

profilo della parte superiore dello strumento, alla cui descrizione sono rivolti gli ultimi tredici versi. Un verso encomiastico ("*Augusto victore iuvat rata reddere vota*") divide le due colonne, ponendo in risalto l'imperatore Costantino, al quale il carme è dedicato.

[57] Nerone: SUET., *Ner.* 41.2; *ibid.* 54; C. DIO, LXIII, 26, 4-5 (= ed. E. CARY, VIII, 1961, p. 184): «...ἐξεύρηκα... πῶς ἡ ὕδραυλις... καὶ μεῖζον καὶ ἐμμελέστερον φζέγξεται». Elagabalo: *SHA.*, XVII, 32, 8: «*...organo modulatus est...*». Alessandro Severo: *SHA.*, XVIII, 27, 9: «*...organo cecinit*».

[58] Sui rapporti tra musica e classe sociale elevata: G. DAREGGI, *op. cit.*, p. 22 sgg.

Tuttavia il maggior impiego dell'organo nel mondo antico si ebbe nella sfera dello spettacolo, grazie alla sua potenza sonora, funzionale ai grandi spazi, devoluti a manifestazioni di massa. Concorsi di organo figuravano in feste religiose agli inizi del I sec. a.C., come la Pitiche di Delfi[59]. Molte testimonianze letterarie e figurate, ispirate a ludi anfiteatrali e circensi, attestano l'impiego abituale dell'organo in ambito secolare. L'accompagnamento

Fig. 5 - Nennig. Mosaico con scene di anfiteatro (particolare).

[59] V. DITTENBERGER, *Sylloge inscriptionum graecarum*, Leipzig 1917³, II, p. 412 sg., n. 737 (anno 90 a.C.).

musicale dei giochi gladiatori, noto anche da un passo di Petronio[60], è testimoniato da alcuni pavimenti musivi provenienti da contesti residenziali che, in ottemperanza alla loro funzione di strumenti di diffusione di ideologie dominanti, mettono in mostra aspetti della vita del tempo: così, in un celebre mosaico da Zliten (Dar Buc Ammera)[61] in Tripolitania, scene di anfiteatro tra cui la *damnatio ad bestias* dei prigionieri Garamanti sono accompagnate dalle sonorità di due *hydrauli* (fig. 4); così un mosaico da Nennig, in Renania[62], in cui l'organo è raffigurato chiaramente secondo la descrizione vitruviana (fig. 5), conferma la diffusione dei giochi gladiatori e del relativo corredo musicale nelle province più lontane dell'impero. Alcuni contorniati[63], oltre al citato obelisco costantinopolitano, si riferiscono al perdurare, fin nella tarda antichità, dell'uso dell'organo in edifici adibiti allo spettacolo.

Una preziosa fonte epigrafica, da *Aquincum*, relativa ad un sarcofago del IV sec. d.C.[64], ci informa sulla presenza di un organista salariato, in servizio permanente nella *II Legio Adiutrix*: testimonianza che dimostra l'ormai avvenuto riconoscimento ufficiale dei tecnici e, in particolare, il loro ingresso nella sfera militare[65]. Si ricordi che anche il citato organo di età tardo-severiana, rinvenuto nella città pannonica, faceva parte dell'arredo di una *schola vigilum* del *castrum*.

Sempre all'epigrafia, e non solo ad essa, dobbiamo alcune interessanti testimonianze sulla presenza femminile nel mondo della musica strumentale. Tale presenza accompagna la storia dell'organo fin dalle sue origini: secondo Ateneo, alla moglie *Thais Ktesibios* insegnò il funzionamento dello strumen

[60] PETR., *Satyr.* XXXVI, 6-7 (= ed. M.S. SMITH, Oxford 1975, p. 8): «*...ut putares essedarium hydraule cantante pugnare*».

[61] Sul mosaico con scene di anfiteatro e, in particolare, sugli strumenti musicali: S. AURIGEMMA, *I mosaici di Zliten*, Roma-Milano 1926, pp. 149 e 165, figg. 86-89 e 98. Nell'orchestra, raffigurata sul lato nord, un *hydraulus* con due bariletti laterali, presenta dodici canne decrescenti da destra a sinistra. Più sciatta è la resa della seconda orchestra, ove l'organo è raffigurato privo di bariletti laterali.

[62] K. PARLASCA, *Die römische Mosaiken i Deutschland*, Berlin 1959, p. 36 sg., tav. 37,1 (età severiana).

[63] A. ALFÖLDI, *Die Kontorniaten*, Budapest 1942-43, p. 126, tav. 31,1-4.

[64] Sull'iscrizione sepolcrale dell'organista *T. Aelius Iustus, hydraularius salariarius leg(ionis) II ad(iutricis)* e di sua moglie, da *Aquincum (Pannonia Inferior)*: *CIL* III, 10501; L. NAGY, *op.cit.*, p. 9 sgg., 115 sgg. Ricorre qui per la prima volta il termine *hydraularius*, in luogo del più comune *hydraula* (SUET., *Ner.* 54; PETR. *Satyr.* 56), per indicare un graduato dell'esercito incaricato di suonare l'organo.

[65] G. TRAINA, *op. cit.*, p. 107.

to [66]. Così il sarcofago da Arles di *Iulia Tyrrhania* [67] ci ha tramandato il ricordo di questa amante dell'organo; ai concerti tenuti da *Aelia Sabina*, maritata al salariato della *II Legio Adiutrix*, fa riferimento la citata epigrafe da *Aquincum*. Anonima rimane, invece, l'immagine della suonatrice (fig. 4) di un anfiteatro della Tripolitania, presente nel mosaico di Zliten. Né possiamo dimenticare la bella organista professionista sul più tardo mosaico da Mariamîn (fig. 2), espressione di quella terra di Siria tradizionalmente legata al mondo della musica.

Come abbiamo visto, molte innovazioni tecniche erano state rese note, grazie alla prosa di trattati con intenzioni enciclopediche e, nel caso di quello vitruviano, non privo di velleità letterarie, considerato giustamente un "ponte" fra mondo antico e mondo rinascimentale. Tuttavia non si era mai spenta la tradizionale diffidenza, propria dei filosofi e dei retori, per il lavoro manuale e il sistema empirico dei tecnici, che riscontriamo, ad esempio, nel pensiero di Marziano Capella. In un passaggio del *De nuptiis* [68], rappresentativo della letteratura dotta, l'allegoria della musica mostra l'assunzione privilegiata della tecnica musicale fra le arti liberali, rientrando nel novero di quelle astratte personificazioni delle arti che avranno lunga fortuna in età medioevale [69]. La dea *Harmonia*, espressione della sopravvivenza anche in età tardo antica del controllo divino sulla musica, fa orgogliosamente presente l'invenzione dell'organo e la sua diffusione in tutto l'*oikoumène* romanizzato: l'invenzione è esaltata, ma non a caso è taciuto il reale inventore. Si riconferma il sopravvivere della tradizionale assenza di apprezzamento del ruolo sociale del tecnico, nonostante la sua lenta, ma progressiva evoluzione, che abbiamo còlto, ad esempio, nell'iscrizione da *Aquincum*. Pertanto possiamo immaginare che questa categoria non partecipò mai a quel vasto fenomeno che va sotto il nome di "eroizzazione" attraverso la cultura [70].

[66] ATHEN., *Deipnosoph.* IV, 174 e (= ed. T.E. PAGE, p. 292): «...τὴν αὐτοῦ διδάξαι γυναῖκα Θαίδα».

[67] Arles, Museo Lapidario. *CIL* XII, 832; *ILS*, 8439; E. ESPÉRANDIEU, *Recueil général des bas-reliefs de la Gaule Romaine*, I, 1907, p. 146 sgg., n. 181.

[68] MART. CAP., *De nuptiis* IX, 924-25 (=A. DICK-J. PRÉAUX, Stuttgart 1969, p. 491). Nel *De nuptiis*, la più importante opera enciclopedica della tarda antichità, che trasmise alla cultura medioevale la sistemazione delle arti liberali, queste ultime sono rappresentate da personaggi femminili spesso accompagnate da poeti o eruditi.

[69] In generale, sulle personificazioni medioevali: C. FRUGONI, in *Enciclopedia dell'arte medioevale*, II, 1991, c. 529 sgg., *s.v. «Arti liberali e meccaniche»*.

[70] P. BOYANCÉ, *Le culte des Muses chez les philosophes grecs*, Paris 1936 (1972), p. 229 sgg.; H.-I. MARROU, *Storia dell'educazione nell'antichità*, Roma [s.d.], p. 140 sg.

L'organo, diffuso fin nelle più lontane province, continuò per secoli ad accompagnare la prassi musicale della *pars Orientis*, almeno nel settore profano [71]. Più lacunoso certamente — e ancora per molti versi oscuro — è il capitolo relativo alla presenza dello strumento nella *pars Occidentis* dopo la caduta dell'impero romano. Nell'ambito della trasmissione del sapere tecnico dal mondo classico a quello medioevale, l'organo, tuttavia, travalicando i confini della tarda antichità, si avviava, in ottemperanza alle mutate condizioni delle strutture sociali, a diventare partecipe di nuove tradizioni, con altra funzione e per altri destinatari. Per tutto il Medio Evo l'arte organaria fu dominata dai monaci, spesso fabbricatori e, insieme, esecutori [72]: così, per il più complesso strumento creato dall'uomo, si ponevano le premesse di un suo rinnovato ruolo di protagonista nella storia della musica europea.

[71] E. WELLESZ, *A History of Byzantine Music*, Oxford 1949.

[72] H.R. BITTERMANN, *The Organ in the Early Middle Ages*, in «Speculum» IV, 1929, p. 290; G. REESE, *Music in the Middle Ages*, London 1940, p. 77; L. WHITE jr., *Technological Development in the Transition from the Antiquity to the Middle Ages*, in *Tecnologia cit.*, p. 235 sgg. (in particolare p. 240 sg.). Sul ruolo svolto dai grandi centri monastici nella continuità del sapere tecnico tra mondo antico e mondo medioevale, sintetici cenni in G. TRAINA, *op. cit.*, p. 90 sg.

Giovanni Uggeri

Stadiasmus Maris Magni: un contributo per la datazione

Lo *Stadiasmòs* o *Períplus* o *Periégesis tes megáles thalásses* è una rassegna ordinata dei porti del Mediterraneo ed ha per noi un'enorme importanza, in quanto si tratta dell'unico portolano vero e proprio, analitico e con indicazioni di pilotaggio e d'acquata, che ci sia pervenuto dal mondo classico [1].

Anche il suo impianto è innovatore rispetto alla tradizione dei peripli, in quanto non segue l'uso ionico della descrizione delle coste in senso orario a partire dalle colonne d'Ercole, ma irradia da Alessandria verso O e verso E fino alle Colonne d'Ercole, descrivendo prima le coste africane e poi quelle asiatiche ed europee. Evidentemente si tratta di una redazione concepita ad Alessandria e funzionale ai suoi due porti contrapposti, prima quello dell'Eunosto aperto a occidente e poi quello grande aperto verso oriente.

Purtroppo lo Stadiasmo è conservato frammentariamente in un solo codice, quello di Madrid, contenente una tarda raccolta erudita che include tra l'altro la Cronaca di Ippolito del 234-35 d.C. [2]. Si tratta di due o forse tre brandelli superstiti: il I frammento va da Alessandria ad Utica; mancano la fine della prima parte e l'inizio della seconda; il II frammento va da Carne in Fenicia a Mileto con rotte irradianti da vari porti, come Delo; seguono Cipro e Creta, non sappiamo se in successione originaria o estrapolate da un contesto più ampio. Manca del tutto la parte europea. Quanto resta ha le caratteristiche di un minuzioso portolano, tranne nel cabotaggio da Antiochia a Mileto, dove si riduce ad un semplice stadiasmo (non sappiamo se da altra fonte o semplicemente perché riassunto dal copista).

Il problema della datazione

Il testo non consente tuttora un preciso inquadramento cronologico,

[1] C. Mueller, *Geographi Graeci Minores*, I, Paris 1855, pp. 427-514; A. Bauer, *Hippolytus Werke* (Die griechischen christlichen Schriftsteller, 46), Berlin 1909; 2. Aufl., Berlin 1955, IV, pp. 43-69.

[2] O. Cuntz, *Der Stadiasmus maris magni*, in A. Bauer, *Die Chronik des Hippolytos im Matritensis Graecus 121* (Texte und Untersuchungen, n.s. 14,1), Leipzig 1905, cap.5, pp. 243-76, con commento e correzioni all'edizione del Mueller.

poiché manca al suo interno di espliciti riferimenti storici. Certo, procedendo per progressive approssimazioni, potremo affermare che esso è posteriore ad Alessandro, perché parte da Alessandria, e ai Diadochi, perché registra Ptolemais, Arsinoe, Berenice, Laodicea, Antiochia e Seleucia. Al II secolo a.C. rimandano i *Castra Cornelia* ed Attalia[3]. Alla fine del secolo forse Cercina, § 112, se vi figura per effetto della colonia del 103 a.C.

Al contrario, la presenza di *Kórykos* di Licia, distrutta da P. Servilio Isaurico nel 78 a.C., potrebbe costituire un *terminus ante quem*, ma esso appare illusorio, in quanto il toponimo è sopravvissuto fino alla moderna *Kourgos*.

Cartagine vi è fiorente, ma probabilmente per la colonia, come in Strabone, ed in effetti altri elementi vi risultano comuni con Strabone e forse rimandano sempre ad Artemidoro.

La menzione di *Caesarea Stratonis* in Palestina (§ 272), fondata da Erode intorno al 13-12 a.C.[4], è l'ultimo sicuro *terminus post quem*.

Lo Stadiasmo è stato attribuito, pertanto, dai vari studiosi ad epoche assai diverse nell'arco di oltre cinque secoli, soprattutto in base allo stato di abbandono descritto per alcuni siti classici.

Si è pensato di riferirlo al periodo tra la fine del I secolo a.C. e l'inizio del I d.C.; in questo caso potrebbe derivare i suoi dati essenzialmente dal "Periplo del Mare Interno", in tre libri, composto da Menippo di Pergamo tra il 35 e il 25 a.C. e andato perduto[5]. Lo stato di abbandono descritto per alcuni siti classici potrebbe trovare riscontro nelle descrizioni di Strabone, che pure sottolinea la diffusa eremia di certe regioni (a conferma di altre somiglianze già ricordate).

Altri hanno pensato alla fine del II-inizio del III[6] o alla seconda metà del

[3] Liv. XXIX 28 etc., *post* 204 a.C. È interessante notare che Caes. *B.C.*, II, 24 dimostra che erano ancora riconoscibili e sicuri alla metà del I sec. a.C. (*iugum directum eminens in mare*), quando invece Utica è detta già impaludata (*is locus stagnat*), situazione analoga a quella descritta nel nostro Stadiasmo, che al § 125 classifica i *Castra Cornelia* come porto dove svernano le grosse navi, mentre al § 126 sconsiglia di stare all'ancora davanti ad Utica, che non ha porto. Anche la cronologia dev'essere pertanto vicina, ossia quella 'alta', dal momento che successivamente le grandi alluvioni della Megerda (*Bagradas*) avrebbero alienato definitivamente dal mare quest'area. Attalia, § 223, fu fondata da Attalo Filadelfo, intorno al 135 a.C.

[4] *Scavi di Caesarea Maritima*, a c. di A. Frova, Milano 1965; K.G. Holum - R.L. Hohlfelder, *King Herod's Dream. Caesarea on the Sea*, New York 1988; J.P. Oleson ed., *The Harbours of Caesarea Maritima*, I-II, Oxford 1989, 1994; *Caesarea Papers: Straton's Tower, Herod's Harbour, and Roman and Byzantine Caesarea*, ed. by R. L. Vann («JRA», Suppl. 5), Ann Arbor 1992.

[5] A. Diller, *The Tradition of the Minor Greeks Geographers* (Philol. Mem. Am. Philol. Assoc. XIV), Oxford 1952, p. 149 sg.

[6] Cuntz *cit.* a nt. 2; J. Rougé, *Quelques aspects de la navigation en Méditerranée au V^e siècle et dans la première moitié du VI^e siècle*, in "Cahiers d'histoire" VI, 1962, pp. 129-54; Id., *Recherches sur l'organisation du commerce maritime en Méditerranée sous l'Empire romain*, Paris 1966, pp. 24 sg.,133.

III secolo d.C.[7] ed in questo caso si potrebbero richiamare situazioni di avanzato abbandono, come quella descritta da Pausania (VIII) per l'Arcadia già nel periodo degli Antonini.

Oggi, infine, si preferisce pensare al V secolo d.C.[8], quando la distruzione dei monumenti antichi era ormai generalizzata in molte regioni costiere del Mediterraneo, specialmente per effetto delle successive ondate dei popoli migratori.

Ma questa tendenza è fuorviante e finisce per indurre i classicisti a rinunciare ad un documento, che potrebbe essere invece della massima importanza se inserito nel giusto contesto storico e tecnologico.

Nuovi elementi di datazione

Per contenere la datazione avremmo, bensí, una serie d'indizi: ad esempio, al § 305 dove Salamina non è ancora denominata *Constantia*, come sarà da Costantino in poi; oppure al § 57 dove non è ricordata *Hadrianopolis*, presente invece sulla *Tabula Peutingeriana*; o addirittura al § 172 dove Elaeussa non è detta Augusta (come invece in Tolemeo); ma si tratta di *argumenta e silentio*, in quanto tali non affidabili sul piano del metodo.

Ben più significative mi sembrano, invece, altre considerazioni suggerite dall'analisi dell'opera, sia nel suo complesso, che in singole testimonianze.

Sul piano storico generale un argomento dirimente è costituito certamente dalla costante attenzione rivolta dallo Stadiasmo a tutti i santuari dei culti pagani, mentre manca ogni accenno a culti cristiani, cosa difficile dopo Costantino, come dimostra la *Tabula Peutingeriana*, ma impossibile dopo Teodosio, per cui almeno la datazione in epoca tarda è assolutamente da rigettare.

Leptis Magna

Sul piano degli indizi particolari offerti dalle singole località toccate dallo Stadiasmo, risulta più ricca di elementi la descrizione di *Leptis Magna*. La descrizione della costa bassa e bianca, che per essere orlata di isolotti (*nesía*,

[7] Mueller *cit.*, *prolegomena*, p. CXXVIII b.

[8] G- Ch. Picard, *La Civilisation de l'Afrique romaine*, Paris 1959, p. 377, n. 85; L. Foucher, *Projet d'enquête sur les ports de la Byzacène au début du III^e siècle*, in "CT" XII, 1964, n. 45/46, pp. 39-44; Id., *Hadrumetum*, Paris 1964, p. 83; Tunis 1964, pp. 320-25; R. Bianchi Bandinelli, in R. Bianchi Bandinelli - G. Caputo - E. Vergara Caffarelli, *Leptis Magna*, Roma 1964, pp. 21 e 60 (*post* 455).

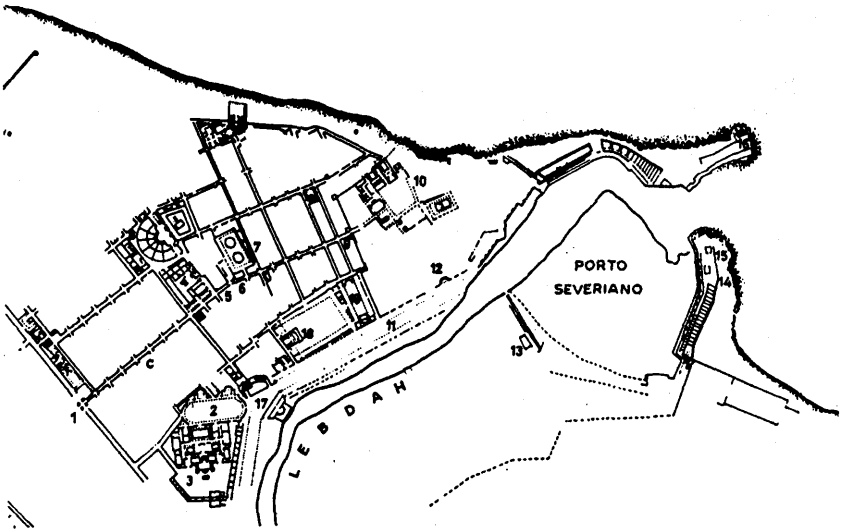


Fig. 1 - Il porto di *Leptis Magna* (da Vergara Caffarelli-Caputo).

§ 93) è particolarmente pericolosa e da evitare, non sarebbe stata possibile dopo i Severi, quando il porto venne ad inglobare le isolette nella gettata occidentale (Fig. 1). Dopo questa data esse non sono state più visibili, mentre sarebbero stati ben visibili punti di riferimento cospicui come il faro e la torre dominanti le due estremità del porto. Essi non sarebbero stati passati sotto silenzio dallo Stadiasmo, sempre attento alle torri cospicue, e non avrebbero suggerito una descrizione di litorale piatto.

L'affermazione perentoria che la città non ha porto porterebbe poi - se presa alla lettera - a prima del 60 circa, quando fu realizzato il primo porto artificiale alla foce dell'uadi Lebda, ridossato dagli scogli ricordati.

In seguito agli scavi italiani in Libia, Antonino Di Vita ha opportunamente ripreso il problema della datazione dello Stadiasmo, fornendo una concreta prova archeologica grazie ad una scoperta effettuata nel 1972[9]. Venne allora in luce un grande porto artificiale sistemato a ridosso del capo *Hermaion*

[9] A. Di Vita, *Un passo dello 'Stadiasmòs tes megales thalasses' ed il porto ellenistico di Leptis Magna*, in *Mélanges de philosophie, de littérature et d'histoire ancienne offerts à Pierre Boyancé*, Roma 1974, pp. 224-49. Accettato da J. Rougé, *Ports et escales dans l'empire tardif*, in *La navigazione mediterranea nell'alto medioevo*, Spoleto 1978, p. 99-102.

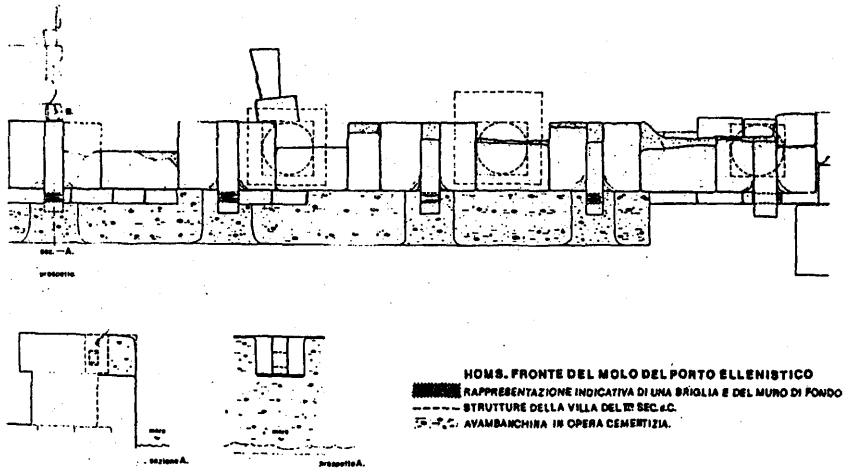


Fig. 2 - Il porto di Homs (*Hermaion*, da A. Di Vita).

(Fig. 2); proprio quello che viene ricordato dal nostro Stadiasmo, al § 94; esso risultò di età ellenistica. Poiché, come abbiamo visto, la vicina città di *Leptis Magna*, occorrente nel precedente § 93, viene detta esplicitamente senza porto, lo Stadiasmo fotograferebbe la situazione del lasso di tempo, abbastanza circoscritto, in cui era ancora attivo il porto ellenistico di Homs, ma non era stato ancora costruito il porto neroniano di *Leptis Magna* alla foce dell'uadi Lebdah [10]: quindi tra la fine del I secolo a.C. e il 60 ca. d.C. Si escluderebbero pertanto due su tre delle datazioni proposte per lo Stadiasmo, ossia quella nel III, perché in questo caso figurerebbe il porto severiano allora in piena efficienza, e quella nel V, perché quando il porto di *Leptis Magna* era già insabbiato a maggior ragione non poteva figurare il porto ellenistico, interrito e obliterato da una grandiosa villa edificatavi sopra già in età antonina. Il Di Vita conclude quindi per la prima datazione, quella in età augustea.

[10] *IRTrip.*, N. 341; R. Bartoccini, *Il porto romano di Leptis Magna*, "Boll. Centro studi Storia Architettura" 13, Suppl. al 1958, Roma 1960, pp. 14, 27 ss.; Id., *Il porto di Leptis Magna nella sua vita economica e sociale*, in *Mélanges A. Grénier*, I (Latomus LVIII), Bruxelles 1961, pp. 228-43; Bianchi Bandinelli - Vergara Caffarelli - Caputo, *Leptis Magna*, *cit.*, pp. 21, 60; 113 (uso prolungato degli ormeggi), 116 (interro molto tardo).

Anche Strabone, del quale abbiamo notato diverse congruenze con lo Stadiasmo, non parla di porto organizzato per Leptis Magna (detta *Neapolis*, XVII 835).

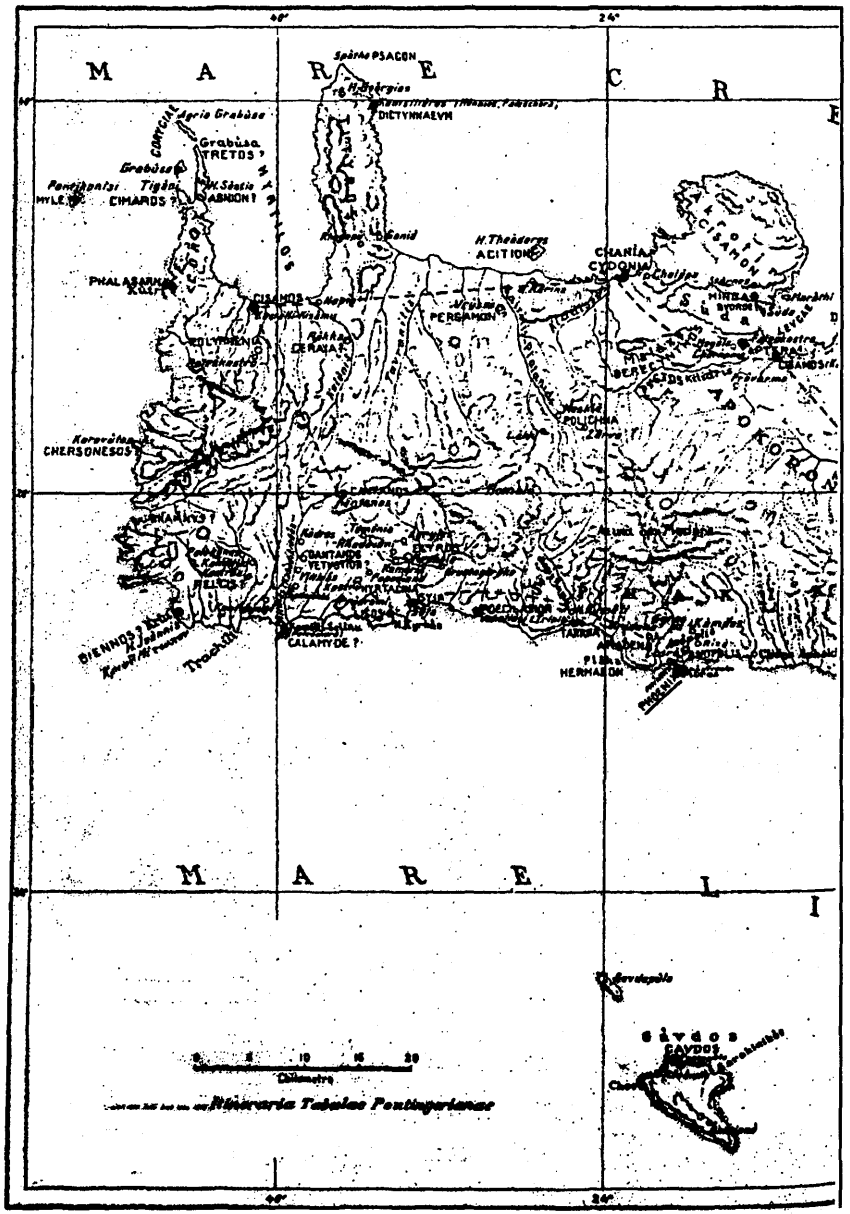


Fig. 3 - Fenice e *Gaulos* di Creta (da M. Guarducci, *I.C.*)

Gaudos

Intendo segnalare in questa sede un nuovo elemento interno, che può costituire un indizio di cronologia relativamente alta, restringendo ulteriormente l'arco cronologico possibile.

Prendo spunto a questo fine dalla descrizione dell'isola di Creta, che nello Stadiasmo risulta accurata e per certe zone dettagliata.

Lungo la costa meridionale dell'isola viene ricordata l'isoletta *Claudia* (§ 328), situata a circa 300 stadi dalla città cretese di Fenice, l'odierno porto di Loutro. Data la posizione, non c'è alcun dubbio che si tratti della classica *Gaudos* (Fig. 3), ancora oggi *Gavdos* in neogreco, *Gozo* nella lingua franca del Levante [11]. L'isola fu esplorata negli anni '20 dagli allievi della Scuola Archeologica Italiana d'Atene [12]. Essa risulta situata lungo la rotta d'altura, di tradizione fenicia, che congiungeva le sponde del Mediterraneo orientale con Cartagine e Tartesso. Questa rotta si appoggiava a due tappe intermedie: la costa meridionale di Creta, dove troviamo appunto la città chiamata significativamente Fenice [13] e l'isoletta di Gaudos, e il gruppo Maltese, dove ritroviamo un'altra isoletta omonima di Gaulos/Gaudos (ar. *Gùd.ż*; ital. Gozo) [14]. Su questa rotta navigava San Paolo nel 58, quando naufragò proprio davanti a Fenice e all'isola Clauda di Creta.

Recentemente lo Scalia si è occupato dell'omonimia tra le due Gaudos e della tradizionale agglutinazione del nome con le isole maggiori di Malta

[11] K. Kretschmer, *Die italienischen Portolane des Mittelalters. Ein Beitrag zur Geschichte des Kartographie und Nautik*, Berlin 1909, p.617; Ist. Idrografico d. R. Marina, *Portolano del Mediterraneo*, 6°, Genova 1932, p.149; B. R. Motzo, *Il Compasso da navigare*, Cagliari 1947, p. 106.

[12] A. Colini, *Esplorazione dell'isola di Gaudos*, in "BA" V, 1925-26, p.423 sg.; D. Levi, *The Southernmost Bound of Europe (Gavdos, the Island of Saint Paul's Shipwreck)*, in "Art and Archaeology" 24, 1927, pp.176-83.

[13] *Phoenix*, ora *Phoìnika* e *Loutrò*, era l'unico porto per ogni stagione sulla costa meridionale di Creta. Dell'inizio del II secolo è l'iscrizione dedicatavi dal capitano della nave Isopharia di Alessandria. T.A.B. Spratt, *Travels and Researches in Crete*, London 1865, II, p. 249; M. Guarducci, *Inscriptiones Creticae*, II, XX,7; I.F. Sanders, *Roman Crete*, Warminster 1982, pp. 122, 165; G. Uggeri, *Relazioni marittime tra Aquileia, la Dalmazia e Alessandria*, in "Ant.Altoadr." XXVI, Aquileia 1985, p.177, fig. 3.

[14] *Gaulos* su monete e *CIL* X 7494; Diod. V 12,4 (*Gaulos / Gabdos*); Strab. VI 277 (*Gaudos*); Mela II 7,120 (*Caulos*); Plin. *N.H.* III 92; V 42 (*Gaulos*); Sil. It. XIV 274 (*Gaulum*). Motzo, *Il Compasso da navigare*, *cit.*, p. 80. E. Weiss, in *RE* VII (1910), c. 875 sg.; J.E. Galea, *Guide to Gozo*, Valletta 1934; R. Parnis, *Exploring Gozo*, Malta 1966; H.P. Scicluna, *The Order of St. John of Jerusalem and Places of Interest in Malta and Gozo*, Malta 1969, p. 357 ss.

o di Creta per poterle distinguere[15]. Nel caso della Cronaca di Ippolito, ad esempio, ha riconosciuto che la menzione di *Gaulos* riguarda l'isola a S di Creta. La Geografia dell'anonimo Ravennate (V 23) segnala *Gaulos* di Malta, ma a noi preme notare soprattutto che vi troviamo anche la Gozo cretese, sia pure sotto la forma corrotta *Gaunon* (V 21), certo da un *Gaudon* o *Gaulon*. Si noti, infatti, che per questi toponimi nei vari autori troviamo una resa oscillante della seconda sillaba con le consonanti *l/d*, probabilmente – a mio parere – a seconda che prevalga l'accostamento paretimologico greco alla nave fenicia da carico rotonda (greco *gaulos*, dal fenicio *gòl*), suggerita dalla forma delle isolette, o la pronunzia corrente con la dentale, che certamente sta alla base degli esiti moderni Gavdos/Gozo.

Ai nostri fini è importante soffermarsi sulla vicenda del nome dell'isola in età romana, tralasciando anche l'irrilevante oscillazione della gutturale iniziale[16]. Infatti le testimonianze di Strabone[17], Mela e Plinio[18] suonano abbastanza concordemente *Kaudon*, *Caudos/Caulos*, *Gaudos*, mentre la forma *Claudia*, data dallo Stadiasmo, si allinea con la nuova serie testimoniata dagli Atti degli Apostoli (*Klauda*) e da Tolemeo, ossia *Klaude* per la città e *Klaudos* per l'isola, che ritroviamo più tardi anche nel Sinecdomo di Hierokles[19]. Nel corso del I secolo d.C. si assiste pertanto ad una trasformazione della denominazione, che sembra piuttosto una banalizzazione, quale avrebbe potuto verificarsi facilmente allorquando il nome Claudio divenne popolare in tutto l'impero romano, cioè nell'età dell'imperatore Claudio o di Nerone (41-68). Da allora furono moltissimi i liberti che ne portarono il nome, che era quindi nell'orecchio di tutti. Lo stesso geografo Tolemeo era un Claudio! Analoga banalizzazione commise il pellegrino di Bordeaux nel 334 quando registrò una tappa *Claudiis* (610,12), al posto di *Caudium*, un centro in altri tempi assai noto, avendo denominato le famigerate *Furcae Caudinae*! come registrò del resto una *mutatio Valentia* (609,8), analoga banalizzazione al posto dell'antica città messapica di Valesio!

[15] G. Scalia, *Gozo di Malta e Gozo di Creta. Riflessi di una omonimia nella tradizione di Ippolito e dell'anonimo Ravennate*, in «Filologia e forme letterarie. Studi offerti a Fr. Della Corte», V, Urbino 1987, pp. 263-77.

[16] G. Cousin, *Etudes de géographie ancienne*, Paris 1906, p. 78 ss.

[17] Strab. XVII 3,22, su cui v. G. Cozza-Luzi, *Dell'isola di Caudon presso Creta discoperta nei palinsesti straboniani e relative notizie, memorie geografico-critiche*, in «Rend. Pont. Acc. Rom. Arch.» s. 2, 3, 1890, pp. 211-69.

[18] Mela II 7, 114 *Caudos*; Plin. *N.H.* IV 61 *Gaudos*.

[19] *Acta Apost.* 27,16; Ptol. III 15,8, p. 245; Hierocles, *Synecd.*, p. 651, 2 (*Klaudos*); *Not. Graec. Episc.* IX 149 (*Klaudos*).

Conclusione

Se questo indizio può avere – come credo – un qualche valore ai fini dell'inquadramento cronologico dello Stadiasmo, se ne dovrebbe dedurre che la data alta è quella buona, ma che va leggermente differita e precisata intorno alla metà del I secolo d.C., all'incirca tra il 50 e il 60.

Non meraviglierebbe certo una datazione in questo periodo, ma anzi ben si accorderebbe con quanto possiamo arguire nel complesso sull'interesse rivolto, in particolare dall'imperatore Claudio, all'efficienza dei trasporti terrestri e marittimi. Si pensi alla costruzione delle varie vie Claudie, del grandioso Porto di Roma, del porto di Aquileia o della *Fossa Claudia* tra Ravenna ed Altino. Nell'ambito di questo forte impulso dato al potenziamento dei commerci possiamo inquadrare a buon diritto anche la redazione di quegli strumenti tecnologici connessi con questa politica economica, tra i quali non potevano mancare carte nautiche e portolani aggiornati ed efficaci, secondo la mentalità pratica dei Romani, quale risulta essere per l'appunto il nostro Stadiasmo, cosí lontano dalla tradizione logografica ionica che aveva prodotto i peripli.

Mohamed Majdoub

La Maurétanie et ses relations commerciales avec le monde romain jusqu'au I^er s. av. J.-C.

Dans le sujet que je vous propose, j'éssayerais d'exposer brièvement la situation économique de la Maurétanie, pendant l'époque préromaine, et plus particulièrement, les relations commerciales avec le bassin de la Méditerranée, devenu un monde romain, lorsque Rome a su imposer sa domination militaire et économique depuis le III^ème s. av. J.-C.

Les données archéologiques, assistées par quelques textes, nous serviront à cerner les aspects de notre sujet, et à émettre des observations, sur une hypothèse de travail concernant "la vie économique dans la Maurétanie pendant l'époque préromaine", comme sujet auquel nous accordons beaucoup d'intérêt.

Signalons d'abord, que le peu de textes qui nous sont parvenus sur le passé de la Maurétanie, proviennent de la littérature historique romaine, ayant exalté les tentatives de Rome pour imposer sa domination sur l'Afrique, depuis les combats avec Carthage, et notamment, pendant la seconde guerre punique, lorsque des partenaires Numides ont participé au dernier épisode de la guerre, certains avec Carthage, d'autres à côté des Romains.

Dans cette conjoncture critique, Baga régnait sur la Maurétanie vers la fin du III^éme s. av. J.-C. Le seul texte de Tite Live qui le mentionne[1], insiste sur la volonté du roi de ne pas intervenir dans le conflit entre Rome et Carthage. Pourtant, Baga a jugé légitime d'aider Massinissa à rejoindre les Etats de son père. Le prince numide quittait alors l'Espagne, en passant par la Maurétanie, pour solliciter l'aide des Maures vers 206 av. J.-C. D'ailleurs, cette attitude est favorable à Rome, parce que Massinissa a décidé de collaborer avec Scipion, dans la conquête de Carthage en Afrique.

Le royaume maure se méfiait donc de Rome. Cette attitude se maintient de plus en plus, quand la II^ème guerre punique a abouti au détrônement du roi Syphax, à cause de son alliance avec Carthage.

[1] Tite Live, 29, 30, 1-4.

1- *L'époque de rupture avec l'extérieur.*

D'aprés l'éxamen des données archéologiques, nous savons que Rome a exporté ses productions universelles de la céramique à vernis noir. Il s'agit d'abord de la céramique de l'atelier des petites estampilles au III^{ème} siècle, puis de la campanienne A et B depuis le II^{ème} siècle. Ces produits sont diffusés dans le monde méditerranéen, notamment à Carthage et dans l'aire punicisante [2].

Quant à la Maurétanie, elle renonce de recevoir les productions romaines pendant le III^{ème} et le II^{ème} siècle. On a constaté que cette période est marquée archéologiquement par la "rupture" des Maures avec l'extérieur en général. Par contre, le pays était ouvert sur le commerce de la Méditerranée, antérieurement au III^{ème} siécle, d'où la fréquence du matériel phénicien entre le VIII^{ème} et le VI^{ème} siécle [3], et de la céramique grecque entre le VII^{ème} et le IV^{ème} siécle [4].

Les fouilles de la Grèce ont éxhumé la contribution de la Maurétanie dans ces échanges. Il s'agit des anciennes amphores Kouass, de type 2 et 3 (fig. 1), trouvées à Olympie et à Corinthe, dans un contexte du V^{ème} s. av. J.-C. [5] (fig. 2).

Notons que les fouilles de Mogador ont mis au jour l'état de cette rupture avec l'extérieur, de la 2ème moitié du VI^{ème} à la 2ème moitié du I^{er} s. av. [6]. Une rupture pareille est confirmée par les sondages de la Citadelle au site de Zilil, où on a pas de matériel importé jusqu'à la fin du II^{ème} s. av. J.-C [7].

Cette rupture a son écho dans quelques textes concernant le II^{ème} s. av. J.-

[2] J.P. Morel, *La céramique à vernis noir de Carthage-Byrsa. Nouvelles données et éléments de comparaison*, CEDAC, dossier 1, Carthage, 1982,p. 46-52; Id., *Les importations des céramiques grecques et italiennes dans le monde punique, (V^{ème}-I^{er} siècles), révision du matériel et nouveaux documents*, «Atti del 1º Congresso internazionale di studi fenici e punici», 3, Rome, 1983, p. 739-740; Id., *Nouvelles données sur le commerce de Carthage entre le VII^{ème} et le II^{ème} siècle*, «Actes du IV^{ème} colloque international sur l'histoire et l'archéologie de l'Afrique du nord», 1, 1990, p. 86-87, 96-99; Id., *L'apport des fouilles de Carthage à la chronologie des céramiques hellénistiques*, «Epistemonike sunantese gia ten ellinistike kerameike, Praktika», Athènes, 1990, p. 19-21.

[3] A. Jodin, *Mogador comptoir phénicien du Maroc atlantique*, «E.T.A.M.» 2, 1966, p. 77-88, 123-132; M. Habibi, *La céramique à engobe rouge phénicien de Lixus*, Coll. de l'Ecole Française de Rome, 166, 1992, p. 145-153.

[4] F. Villard, *Céramique grecque du Maroc*, «B.A.M.» 4, 1960, p. 1-26.

[5] F. Rouillard, *Le commerce grec du V^{ème} et du IV^{ème} siècle av. J.-C. dans les régions de Lixus et de Gades*, Coll. de l'Ecole Française de Rome, 166, 1992, p. 211.

[6] Jodin, *Mogador*, *op. cit.*, note 3, p. 31-40, 76, 192-193.

[7] A. Akerraz, N. Elkhatib-Boujibar, A. Hesnard, A. Kermorvant, E. Lenoir, M. Lenoir, *Fouilles de Dchar Jdid, 1977-1980*, «B.A.M.» 14, 1981-1982, p. 201-203, 207.

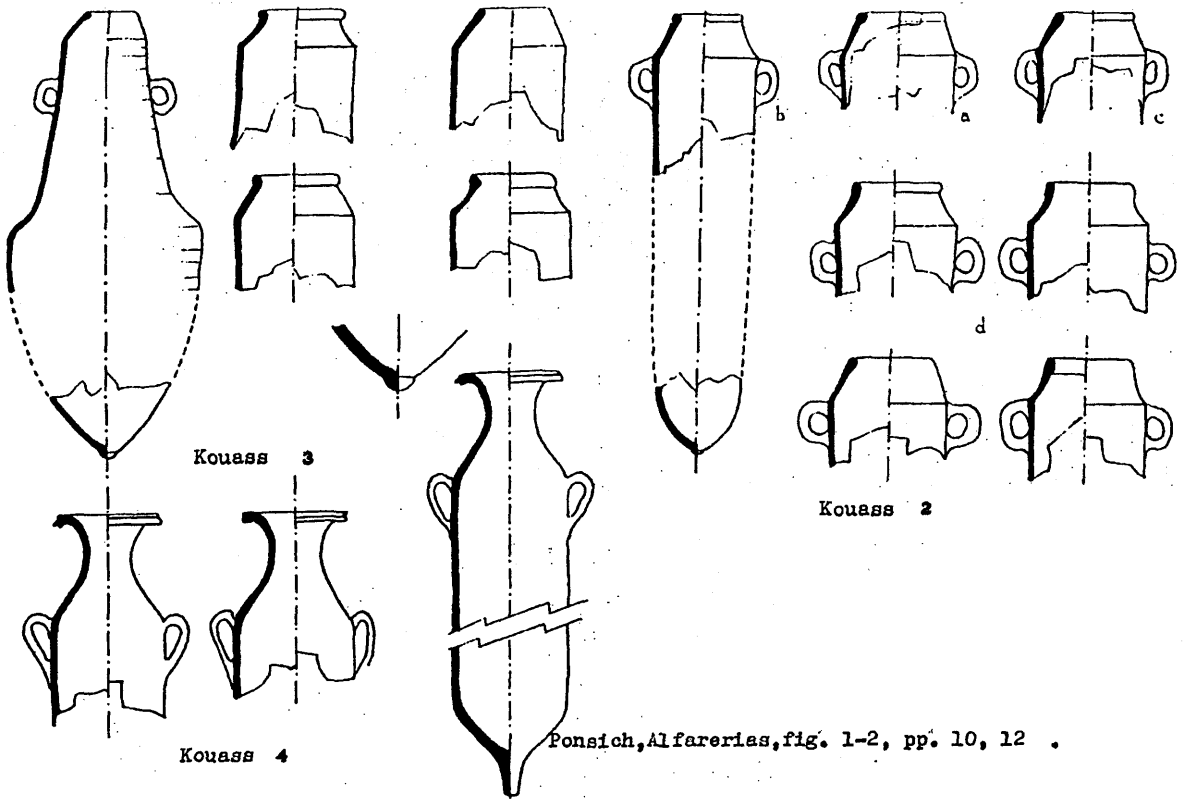


Fig. 1 - Amphores Kouass selon la Typologie de M. Ponsich.

Fig. 2 - Amphores Kouass 2 et 3 trouvées à Corinthe. 1. Williams, *Corinth 1975*, pl. 20. 2. Id., *Corinth 1978*, pl. 43,45; 3. Id., *Corinth 1977*, fig. 6.

C. Sitons d'abord Polybe [8], ayant remarqué que les pays riverains du déroit des Colonnes d'Héraclès n'ont pas de relations entre eux. Nous suggérons que cette situation existait au second siècle, lorsque Scipion l'Africain chargea l'historien de faire son périple autour de l'Afrique. L'auteur nous permet de deviner que les Maures ne recevaient pas les produits commerciaux du monde romain, à travers l'Espagne, soumise officiellement à Rome depuis 194 av. J.C.

Une autre information a été recueillie de Posidonius par Strabon, au sujet de l'homme d'affaire appelé Eudoxe de Cyzique, qui a osé travérser la côte atlantique, au large de la Maurétanie, vers 110 av. J.C. Ce personnage prétendait qu'il souhaita la collaboration du roi Bocchus I^er^, pour explorer la route menant à l'Inde, à travers l'Océan Atlantique.

Strabon insiste sur l'opposition des amis du roi à ce projet en disant: «Les amis du roi évéillaient en lui la crainte de voir le pays devenu facilement exposé aux attaques, une fois qu'on aurait montré le chemin à d'éventuels agresseurs» [9]. Nous estimons que les résponsables maures dans la cour du roi ont rejeté la proposition d'Eudoxe pour des raisons économiques et politiques.

Nous considérons que le peu d'informations dans les textes, sur le passé de la Maurétanie, justifient la rupture avec Rome jusqu'à la guerre de Jugurtha. Salluste résume l'état des rapports entre les Maures et les Romains par le texte suivant: «Bocchus, qui, sauf le nom, ignorait tout du peuple romain, et avec qui les Romains n'avaient pas davantage de relations pacifiques ou hostiles» [10].

Les Maures ont donc pris leurs mesures contre les tentatives de domination économique romaine. Cette attitude a duré jusqu'à la fin du II^ème^ s. av. J.-C. C'est pendant la guerre de Jugurtha que Bocchus I^er^, pour des raisons politiques et économiques, il décida finalement d'opter pour l'ouverture du pays aux influences romaines.

D'après notre enquête dans les réserves de *Volubilis*, et dans les musées de Tanger et de Tétouan, concernant les sites de la région de Tanger, Lixus, Tamuda, Sidi Abdeslam del Bhar et Emsa puis dans le musée de Rabat, concernant Mogador, Banasa et Thamusida, on a remarqué que les amphores qui circuilaient entre le III^ème^ et II^ème^ siècle, dans le bassin de la Méditerranée, font défaut, ou elles sont très rares au Maroc. Il s'agit d'une part des amphores gréco-italiques, des amphores de Rhodes et d'autre part, des amphores Puniques de l'époque, à savoir les Maña B, C1, D et E.

[8] POLYBE, 16, 7, 29.

[9] STRABON, 2, 3, 4.

[10] SALLUSTE, *Bellum lugirtinum*, 19.

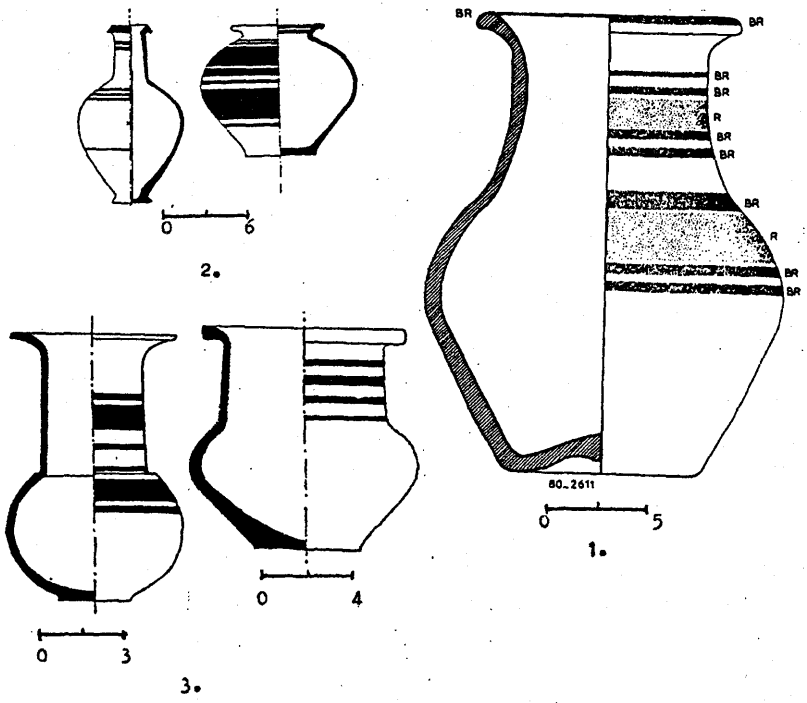


Fig. 3 - Céramique peinte de Maurétanie. 1. AKERRAZ ET AUTRE, *Dchar Jdid*, pl. 18. 2. PONSICH, *Imitation*, fig. 11, p. 73. 3. PONSICH, *Necropoles*, pp. 78, 129.

Ce sont les amphores locales de Kouass (type 2-3) qui servaient dans les sites du Maroc. Elles sont accompagnées par la céramique peinte de production locale (fig. 3). Elles sont vraisemblablement exportées en Ibérie, où des amphores à *garum* semblables à celles de Kouass sont très fréquentes [11]. Des amphores du même type sont diffusées dans les îles de la Méditerranée

[11] C. FLORIDO NAVARRO, *Las anforas del poblado orientalizente e iberopunico del Carambolo (Sevilla)*, «Habis», 16, 1985, p. 507-509; J. RAMON TORRES, *Tagomago 1, un pecio fenico del siglo 5 a c en aguas en Ibiza*, «VI Congreso internacional de arquelogia submarina, Cartagena, 1982», Madrid, 1985, p. 384; A. MUNOZ VICENTE, G. DE FRUTOS REYES, N. BERRIATUA HERNANDEZ, *Contribucion a los origines y difusion commercial de la industria pesquera y conservera gaditana a trabes de las recientes aportaciones de las factorias de salaziones de la Bahia de Gadiz*, «Actas del congreso internacional "El Estrecho de Jibraltar", Ceuta, 1987, tomo 1», Madrid, 1988, p. 500-502, 505, fig. 1.

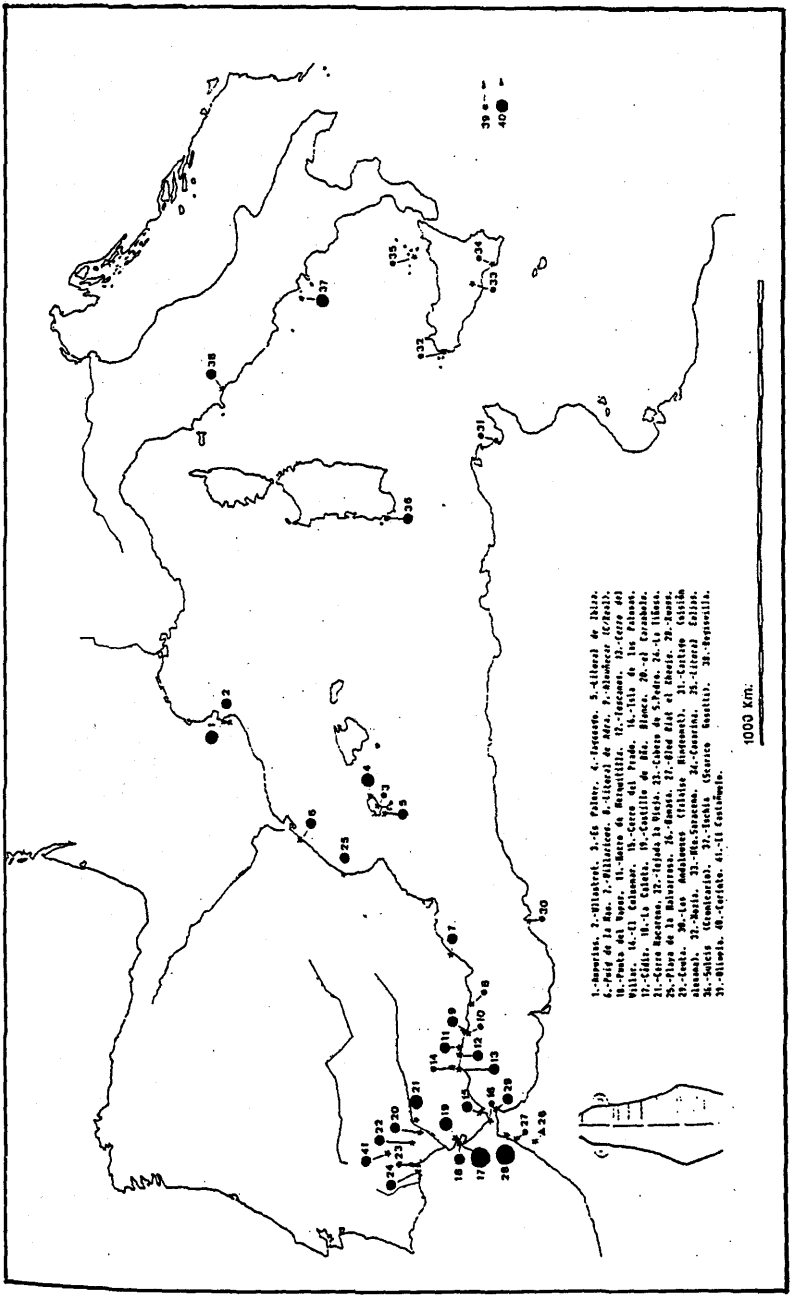


Fig. 4 - Diffusion des amphores Kouass 2 et 3.

occidentale, et atteignent l'Etruire et l'île d'Ischia [12] (fig. 4).

Cela suppose que la Maurétanie a continué d'exporter ses productions de salaisons et aurtes matières, tout en se passant des produits d'importation. La mention de ports en Maurétanie vers la moitié du II[ème] s. av. J.-C. dans le périple de Polybe [13], milite pour la forte probabilité de cette hypothèse.

Par ailleurs, nous avons des données, concernant la situation de la Maurétanie, pendant la période de cette rupture avec le monde romain. Dans le domaine économique, on est en présence d'un développement de l'agriculture: Les monnaies des villes et surtout celles de Bocchus I[er] avant la guerre de Jugurtha [14], représentent l'importance de la production du blé. Les grappes de raisin qui figurent sur ces monnaies évoquent la production du vin (fig. 5). Quelques variantes des monnaies de *Lixus* expriment l'industrie des salai-

Monnaies de Bocchus 1er. avant la guerre de Jugurtha.

Monnaies de Bocchus 1er. après la guerre de Jugurtha.

Fig. 5 - Quelques monnaies royales de Maurétaine.

[12] A. Alonso Villalobos, C. Florido navarro, A. Munoz Vicente, *Aproximacion de la tipologia anforica de la Punta del Nao*, Gadiz, «Atti del 2º Congresso internazionale di studi fenici e punici», 1991, p. 603-605; J. Ramon Torres, *Las anforas fenicopunicas del Mediterraneo central y occidental*, Tesis de Doctora, 1993, Mapa, 115.

[13] Pline l'Ancien, 5, 9.

[14] M. Majdoub, *La monnaie royale au Maroc antique, Bohout*, «Revue de la Faculté des lettres et des sciences humaines», Mohammédia, 5, 1993, p. 47-60 (en arabe). Pour les monnaies de Bocchus II, voir: J. Mazard, *Corpus nummorum Numidiae Mauretaniaeque*, Paris, 1955, n. 118-121.

sons [15], ayant certainement commencé dans le pays depuis le V^ème^ s. av. J.-C., lorsque les amphores à *garum* de Kouass sont arrivées en Grèce (voir *supra* note 5 et fig. 2).

Ce développement économique est en rapport avec l'installation des villes, sur les côtes et à l'intérieur de la Maurétanie. D'ailleurs, la majorité des sites archéologiques connus au Maroc existaient déjà pendant cette période du (III-II^ème^ siècle), (fig. 6). On est donc en présence d'un essor considérable, dû à la mise en valeur du pays par le royaume maure.

Salluste relate cet essor sous le règne de Bocchus I^er^ en parlant du dialogue entre le roi et Sulla: «Je n'aurais jamais pensé que moi, le plus grand roi de cette terre, et de tous les rois que je connaisse, que je dusse avoir un jour de la reconnaissance à un particulier. Et sur ma foi, Sulla, avant de te connaître, je suis venu en aide à bien de gens, beaucoup sur leur prière, les autres spontanément, sans avoir besoin de l'aide de personne... tu peu mettre ma sincérité à l'epreuve: armes, hommes, argent, en un mot, tout ce qui te plaît, prends-le, disposes-en» [16].

Les aspects de ce développement nous ont insité à formuler une opinion particulière dans notre thèse de III^ème^ cycle intitulée: «*Le royaume maure et ses relations avec Rome jusqu'à 33 av. J.-C.*», soutenue à la Faculté des Lettres de Fès, en 1990 (en arabe). Il s'agit de l'hypothèse suivante: le royaume maure a vraisemblablement joué le rôle d'intermédiaire dans le commerce entre le monde méditerranéen et le pays des Ethiopéens occidentaux, au moyen d'une flotte que les Maures devaient posséder, comme les Numides au temps de Massinissa [17].

D'après les sondages de Mogador, on sait que les commerçants étrangers ne longent plus le littoral atlantique, durant la phase d'abandon signalée dans ce site, à partir de la fin du VI^ème^ s. av. J.-C. Cette couche d'abandon n'est stérile que du material importé, car les amphores Kouass 2-3 sont présentes dans ce contexte (voir *supra* note 6). Un texte d'Euripide, proche de cette date, fait allusion à la fermeture de l'Océan aux «marins par le roi de la sombre mer» [18].

D'autres indices sont valables à ce propos, ils nous permettent de concevoir que les Maures ont pu contrôler la navigation dans «leur Océan», pour se procurer l'investissement des ressources célèbres dans le pays des Ethiopiens [19].

[15] MAZARD, *Corpus*, *op. cit.* note 14, n. 635, 636, 638.

[16] SALLUSTE, *Bellum Iugurtinum*, 110.

[17] CICÉRON, *Verres*, 46, 103; TITE LIVE, 31, 19, 4; VALÈRE, 1, 2; 5, 11.

[18] EURIPIDE, *Hippolyte*, 740-745.

[19] HÉRODOTE, 3, 114; STRABON, 17, 2, 2-4; MÉLA, 3, 9, 86.

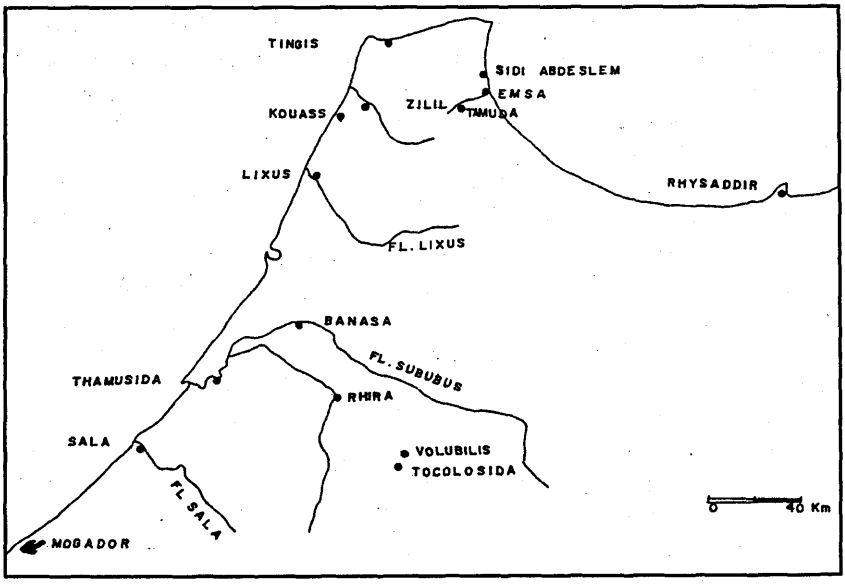


Fig. 6 - Carte de sites archéologiques au Maroc.

Nous estimons que Salluste fait allusion à cette situation, en accusant les Maures de répandre des mensonges à propos des Ethiopiens [20]. Le contrôle de la navigation dans l'Océan est relaté par Strabon, au sujet d'Eudoxe de Cyzique. L'auteur nous informe que les amis de Bocchus Ier ont châtié sévèrement ce personnage. A mon avis, c'est son contact avec les Ethiopiens occidentaux qui a irrité les Maures contre lui. Dans le même passage, l'auteur affirme que la majorité des navigateurs de Gades, qui ont traversé l'Océan au sud de *Lixus*, ne sont jamais revenus [21]. Il est fort probable que la disparition de ces explorateurs, est dûe à leur capture par les Maures, qui veillaient sur leur zone d'influence.

On sait d'après Plutarque, que Sertorius n'a pas pu se ravitailler sur les côtes de la Maurétanie, lors de sa fuite devant l'armée de Sulla, antérieurement à 82 av. J.-C. L'auteur dit: «Il aborda en Libye chez les Maurusiens. Comme ses soldats allaient chercher de l'eau sans méfiance, les barbares tombèrent sur eux, il perdit un grand nombre d'hommes et se rembarqua pour l'Espagne» [22].

[20] SALLUSTE, *Fragment*, 92.

[21] STRABON, 2, 3, 4.

[22] PLUTARQUE, *Sertorius*, 7, 4-5.

Ces événements se rapportent aux luttes des Maures contre l'ouverture du pays aux Romains après la guerre de Jugurtha [23].

Enfin, d'autres textes nous sont utiles dans ce point de vue. Le premier évoque la fermeture de l'Océan aux Romains [24]. Le second expose le revirement dans cette situation, et insiste sur la réussite des Romains de prospecter l'Océan, incunnu jadis [25]. Le dernier révéle aussi l'activité des Romains dans l'Océan [26]. Ces deux dernières informations reflètent la situation qui prévalait lorsque la Maurétanie a entretenu des rapports étroits avec Rome, après la guerre de Jugurtha, sous le règne de Bocchus I^er^, devenu ami et allié du peuple romain [27].

2 - *L'époque des échanges commerciaux.*

Pour les rapports commerciaux entre la Maurétanie et Rome, rappelons que la céramique campanienne est arrivée tard au pays. Cela est confirmé par notre étude de cette céramique à *Volubilis* et aux musées de Tanger, de Rabat et de Tétouan. Tout de même, les fours de Kouass ont produit une céramique locale à vernis noir entre le III^ème^ et le II^ème^ s. av. J.-C. C'est un matériel considéré par Mr. J.-P. Morel, comme céramique punicisante de production locale [28], (fig. 7).

Les éléments d'échange entre la Maurétanie et le monde romain sont surtout attestés par l'abondance de la céramique campanienne béoïde, et la campanienne A tardive, éxhumée dans le contexte du I^er^ s. av. J.-C. d'après les sondages de *Thamusida* [29], *Sala* [30], Zilil [31] et nos propres sondages à *Volubilis* [32]. Cette céramique romaine d'exportation est accompagnée par les amphores d'Italie, surtout les Dressel 1.

[23] M. Majdoub, *Les luttes du début du 1er siècle av. J.-C. au nord de la Maurétanie*, Coll. de l'Ecole Française de Rome, 166, 1992, p. 235-238.

[24] Lucrèce, *De La Nature*, 5, 30-37.

[25] Sénèque, *Dialogues*, 14, 3; *Questions*, 4, 2, 24.

[26] Juvénal, *Satires*, 14, 275-285.

[27] Plutarque, *Marius*, 32.

[28] J.-P. Morel, *Céramique à vernis noir du Maroc, une révision*, Coll. de l'Ecole Française de Rome, 166, 1992, p. 217-233.

[29] Id., *Les niveaux préromains, Thamusida* 1, Coll. de L'Ecole Française de Rome, Supplément 2, 1965, p. 61-111.

[30] J. Boube, *Introduction à l'étude de la céramique à vernis noir de* Sala, «B.A.M.» 16, 1985-1986, p. 121-190.

[31] Akerraz et Autres, *op. cit.*, note 7, p. 203-207.

[32] M. Majdoub, *Nouvelles données sur la datation du Temple C à Volubilis*, «*L'Africa Romana*», 10, 1994, p. 283-287.

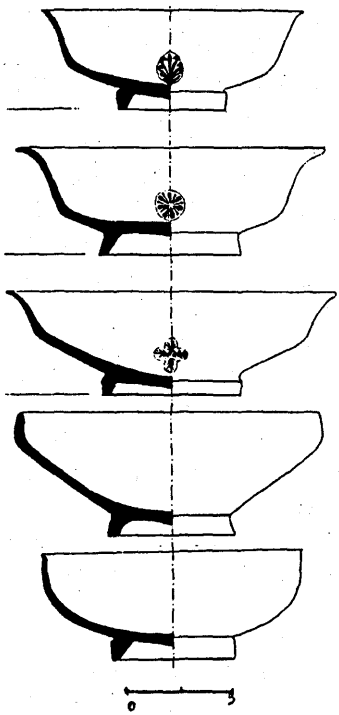


Fig. 7 - Céramique punicisante de Kouass. PONSICH, *Alfarerias*, fig. 5 et 6, pp. 17, 19.

Pour avoir une idée sur les proportions du matériel importé par rapport aux productions locales, nous exposons les données suivantes, recensées hors stratigraphie, dans le matérel archéologique que nous avons étudié au Maroc. Les données indiquées représentent les lèvres d'amphores et de la céramique à vernis noir campanienne.

Les amphores locales:

Volubilis: Kouass 2-3: 01, Dr. 18: 279, *Sala* 1: 12.
Lixus: Kouass 2-3: 94, Dr. 18: 183, *Sala* 1: 22.
Tamuda: Kouass 2-3: 13, Dr. 18: 07, *Sala* 1: 00.
Sidi Abdeslem: Kouass 2-3; 01, Dr. 18: 24, *Sala* 1: 01.
Emsa: Kouass 2-3: 84, Dr. 18: 00, *Sala* 1:00.

Les amphores importées:

Volubilis: Dr. 1: 80, Gréco-italiques: 03.
Lixus: Dr. 1: 68, Gréco-italiques: 05.
Tamuda: Dr. 1: 13, Gréco-italiques: 02.
Sidi Abdeslem: Dr. 1: 03, Gréco-italiques: 00.
Emsa: Dr. 1: 03, Gréco-italiques: 03.

Le vernis noir

Volubilis: campanienne A: 26, campanienne béoïde: 182.
Lixus: campanienne A: 246, campanienne béoïde: 307.
Tamuda: campanienne A: 91, campanienne béoïde: 82.
Sidi Abdeslem: campanienne A: 02, campanienne béoïde: 52.
Emsa: campanienne A: 01, campanienne béoïde: 00.

Un matériel recueilli des deux sondages que nous avons effectué à *Volubilis*, nous sert comme contexte fermé, pour mieux apprécier les proportions du matériel importé par rapport aux productions locales.

Le I^er^ sondage dans l'*insula* 46:
Dans le niveau romain: Dr. 18: 02, Dr. 1: 00, campanienne: 00.
Dans le niveau maurétanien: Dr. 1: 14, Dr. 18: 38, campanienne A: 02 fragments, campanienne béoïde: 54 fragments.

Le II^ème^ sondage dans le Temple C:
Dans le niveau romain: Dr 18: 03, Dr. 1: 04, campanienne: 00.
Dans le niveau maurétanien: Dr. 18: 08; Dr. 1: 00, campanienne béoïde: 04 fragments.

Pour la part de la Maurétanie dans ses échanges, commençons par quelques mentions dans les textes. Ils reflètent l'importance du pays dans les intérêts des hommes d'affaires romains. Nous avons l'exemple du projet d'investissement que P. Sittius a élaboré avec le roi de Maurétanie antérieurement à 64 av. J.-C.[33] Il s'agit du roi Mastanesossus, connu par Vatinius en 62 av. J.-C.[34] Un texte affirme que les besoins de Rome en animaux sauvages sont assurés par Bocchus I^er^ au temps de Sulla[35]. Strabon et Martial ont évoqué les

[33] Cicéron, *Sulla*, 20, 56; Salluste, *Catilina*, 21, 3.
[34] Id., *Vatinius*, 5, 12.
[35] Sénèque, *Briéveté*, 13, 6.

tables énormes et sophistiquées en Maurétanie, d'où les Romains les importaient[36]. Une part du bois da thuya, recherché à Rome[37], devrait provenir de la Maurétanie, riche en la matière. On peut ajouter l'achat des esclaves, de l'or, du blé, de la pourpre et autres richesses naturelles.

Quant au *garum* et aux produits de salaisons, le pays devait les exporter au monde romain, au moyen des amphores tardives de Kouass (type 4), appelées Dr. 18 ou Maña C2 (voir fig. 1). Elles sont datées, au Maroc en général, du I^er^ s. av. J.-C. Ces amphores sont produites dans les fours de Banasa et de Kouass. Elles sont abondantes dans les sites du Maroc.

Pour apprécier leur diffusion à l'extérieur, on doit se baser sur une étude minutieuse, afin de distinguer la part de la Maurétanie dans ces amphores, qui ont circulé dans le bassin de la Méditerranée, et particulièrement en Espagne et au Portugal, où on a les mêmes amphores. Elles sont reconnues aussi à Ostie[38] (fig. 8).

Un problème se pose à propos de la contenance des amphores Dr. 18, une fois que nous avons collecté des ratés de four à *Volubilis*. Nous avons aussi trouvé un raté de Dr. 18 dans le matériel de *Tamuda*. D'autres ratés sont mentionnés à *Sala*[39].

Or, si la production de ces amphores à *garum* ne pose pas de problème à *Banasa*, *Sala* et *Tamuda*, où des usines de salaisons sont éventuellement installées, les ratés de *Volubilis* supposent que les Dr. 18 sont déstinées à d'autres denrées. Mr. J. Boube propose les olives.

Une autre question s'impose à propos des amphores à *garum*, qui ont remplacé les Dr. 18, il s'agit des amphores Dr. 7-11, qui ont commencé à servir depuis la II^ème^ moitié du I^er^ s. av. J.-C. Ces amphores sont connues au Maroc en grandes proportions. Elles sont considérées par les chercheurs comme amphores ibériques.

Cela suppose que la Maurétanie a cessé de produire et d'exporter le *garum*, ce qui est paradoxal. Car, les usines de salaisons du pays étaient en pleine activité vers la fin du I^er^ s. av. J.-C.[40]. Cela nécessitait la production locale

[36] STRABON, 17, 3, 5; MARTIAL, 9, 22.

[37] CICÉRON, *Verres*, 17, 37.

[38] M.V. GUERRERO AYUSO, *Una aportacion al estudio de las anforas Maña C*, «Archaeonautica», 6, 1986, p. 163-170, et fig. 15; R. TORRES, *Las anforas, op. cit.*, note 11, Mapa 85.

[39] J. BOUBE, *Les amphores de Sala à l'époque maurétanienne*, «B.A.M.» 17, 1987-1988, p. 191.

[40] M. PONSICH et M. TARRADELL, *Garum et industries de salaison dans la Méditerranée occidentale*, Paris, 1965, p. 9-77.

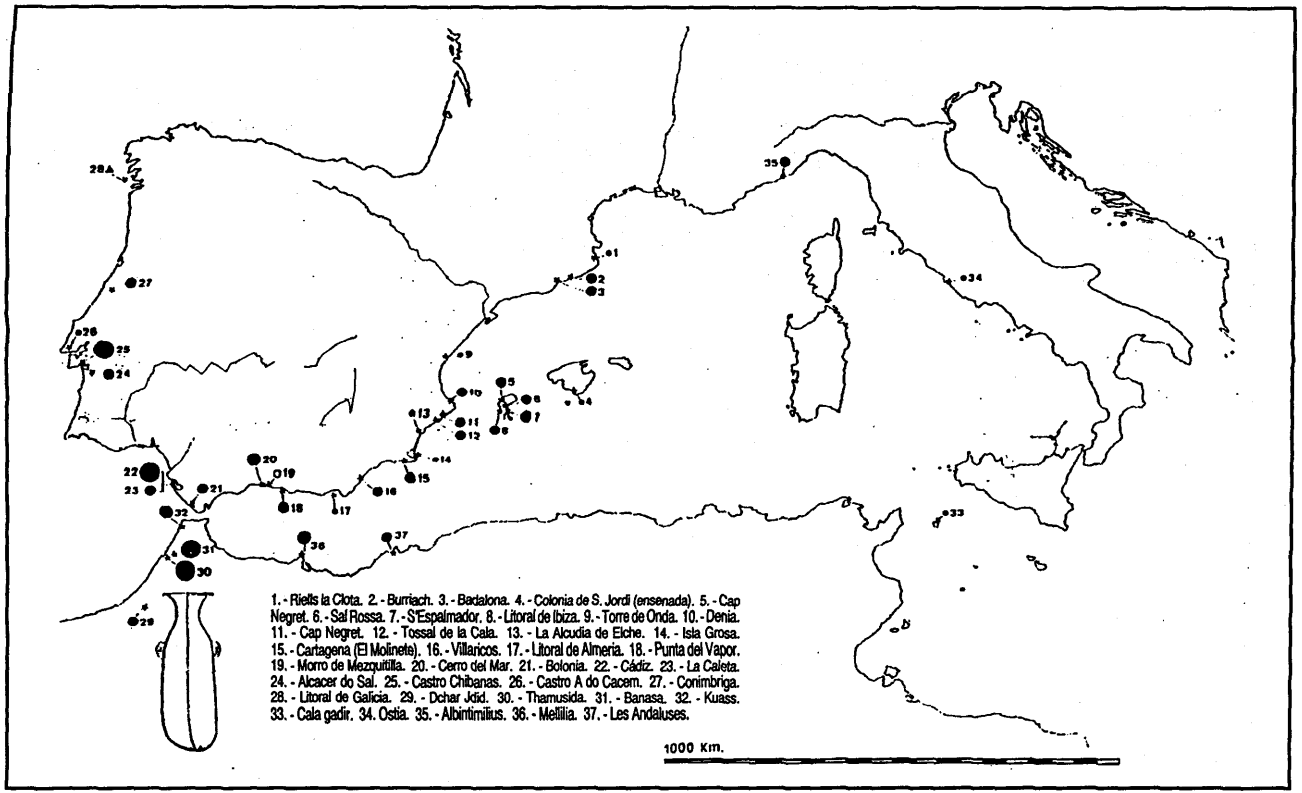


Fig. 8 - Diffusion des amphores Kouass 4 ou Dr. 18.

des amphores à *garum*, entre autres, les Dr. 7-11. D'ailleurs, on a pas encore trouvé de fours au Maroc, qui datent de la fin de l'époque maurétanienne, ou de l'époque romaine.

Dans le matériel amphorique que nous avons étudié au Maroc, nous avons trouvé un seul raté de Dr. 7-11 dans les amphores de *Tamuda*. C'est un fragment de lèvre avec une anse déformée. Des ratés de ce type sont mis au jour par Mr. J. Boube à *Sala*[41].

A *Volubilis* et à *Lixus*, il y a quelques lèvres de Dr. 7-11, qui sont très mal cuites. Leurs pâtes sont de couleur verdâtre, pâle ou sombre. Leurs textures sont proches de celles des ratés. En tout cas, ces amphores pouvaient servir à l'intérieur du pays.

La comparaison entre les pâtes d'amphores que nous avons étudiées, nous a révélé que les Dr. 18, les Dr. 7-11 et les Dr. 1 sont vraisemblablement faites des mêmes argiles. Une analyse de laboratoire est nécessaire pour trancher.

Le problème de la production des Dr. 7-11 en Maurétanie est une question digne de considération, pour mieux valoriser le rôle du pays dans les relations commerciales avec le monde romain, à la fin de l'époque maurétanienne, pendant laquelle le pays est devenu effectivement un client actif de Rome.

En tout cas, la céramique à vernir noir et à vernis rouge italique attestent la continuité des échanges avec Rome. La céramique arétine de l'époque augustéenne a pris le relais, après l'arrêt de la céramique campanienne, sous le règne de Juba II, venu au trône par la volonté d'Octave. C'est ainsi que Rome a achevé une *phase importante* dans ses tentatives de profiter des richesses de ce pays, vantées jadis par la mythologie grecque.

* Références des figures non mentionnées dans les notes.

M. Ponsich, *Les necropoles phéniciennes de la région de Tanger*, «E.T.A.M.» 3, 1967; Id., *Alfarerias de epoca fenicia y punicomauretana en Kouass (Arcila Marruecos)*, «Papeles del laboratorio de aquelogia de Valencia», 4, Valencia, 1968; Id., *La céramique d'imitation: la campanienne de Kouass, région d'Arcila, Maroc*, «A.E.A.», 42, 1969, P. 56-80.

C.K. Williams, *Corinth 1975, Forum southwest*, «Hesperia», 45, 2, 1976, p. 99-162; Id., *Corinth 1977*, «Hesperia», 47, 1, 1978, p. 15-20; Id., *Corinth 1978*, «Hesperia», 48, 2, 1979, p. 114-123.

[41] Boube, *Les amphores, op. cit.*, note 38, p. 192.

Vito Antonio Sirago

Il contributo di Giuba II alla conoscenza dell'Africa

Giuba II si trovò in una particolare situazione, di provenire da un'antica dinastia africana[1], quindi sentirsi strettamente legato alla terra d'Africa, e di possedere una vasta cultura greco-romana, di essere perciò depositario della più prestigiosa cultura del suo tempo. Obbedendo agli stimoli culturali, animato certamente dallo spirito d'indagine e dal bisogno di tradurre per iscritto i risultati, compose una serie di opere voluminose dove raccolse il meglio delle sue ricerche, non tanto per esibire il suo grado di acculturazione quanto per immettere nel circuito delle conoscenze contemporanee l'area Africana fino allora tenuta al margine della conoscenza del mondo greco-romano[2].

Come si sa[3], nato attorno al 50 a.C., alla sconfitta di suo padre Giuba I di Numidia avvenuta a Tapso nel 46, cui seguì il suo suicidio, benché bambino, fu preso prigioniero da Cesare e portato a Roma ed esibito nel trionfo, ma per la sua tenera età ebbe salva la vita[4]; anzi restò in casa di Cesare e poi in quella dell'erede Ottaviano (futuro Augusto): praticamente fu allevato e fatto istruire in casa di Ottavia, sorella di Augusto[5]. In sostanza fu per educazione una specie di figlio di Augusto, nel cui campo partecipò alla battaglia di Azio[6], e restò

[1] Lo stesso Giuba II, parlando di Tingi (Tangeri) molto probabilmente nell'opera dedicata all'Africa (su cui più avanti ci soffermeremo), faceva discendere la sua progenie da Soface, figlio di Ercole e di Tinge, vedova del mitico gigante Anteo, da lui ucciso: questo Soface avrebbe generato Diodoro, che con l'aiuto di emigrati greci - Olbiani e Micenei - avrebbe assoggettato molte genti della Libia (= Africa) e da lui sarebbero discesi tutti i re Numidi fino all'ultimo, Giuba II, che teneva a sottolineare la nobiltà del suo casato: così PLUT. *Sert. 9.*

[2] Come visto, la storia della discendenza portava ad Eracle ed emigrati greci sovrapposti sull'elemento "libico": è chiara l'impostazione culturale d'innestare la storia "libica" sull'antichità ellenica.

[3] Su Giuba II, R. DE LA BLANCHÈRE, *De rege Iuba*, Parigi 1883 (fu anche personalmente in Marocco); poi Fr. Susemil si soffermò largamente sulle sue opere, *Geschichte der griech. Literatur in der Alexandrinerzeit*, I-III *Partes*, I-V Berlino 1933-1952, vol. II 156 nr. 48; in sintesi F. JACOBY, *Iuba II* in "*R.E.*". Frammenti raccolti in MÜLLER, *FHG* III 465-484.

[4] *Bell. Afr.*, 79; PLUT. *Caes.* 55; APPIAN., *B.C.* 2, 418; SUDA, *sub* Ἰόβας.

[5] DION. C. 51, 15, 5. AVIEN. *or. m.* 278.

[6] DION. C. 51, 15, 6.

sempre suo incondizionato ammiratore[7]. Certo, Augusto nel 25 a. C., dopo la vittoria sui Cantabri di Spagna, volle affidargli la Mauretania, creandolo re e rinviandolo in Africa[8], dove gli assegnò non solo l'intero territorio Mauretano che aveva sempre costituito due regni distinti, ma vi aggiunse la parte occidentale (confinante) della Numidia che da Cesare era stata legata allo stato romano come provincia. Augusto operò un largo rimaneggiamento rinunciando a parte del territorio romano Numida[9].

L'operazione entrava nella filosofia politica di Augusto, che nelle regioni periferiche del mondo romano preferiva il dominio indiretto, cioè creare una serie di stati indipendenti affidati a *reges amici populi Romani*, continuando una vecchia consuetudine, noi ora diremmo vassalli o protettorati: con tale sistema egli otteneva la difesa del tratto confinario demandata agli abitanti locali, senza spese dirette di manutenzione e amministrazione, dove poter intervenire solo dopo le prime avvisaglie con truppe limitate. Una filosofia intelligente e raffinata, che permetteva la difesa frontaliera col minimo dispendio. Filosofia non compresa adeguatamente dai suoi successori, o non potuta più seguire: si vede infatti da Caligola in poi una diversa direttiva, che tende a eliminare il protettorato, con preferenza al dominio diretto, che però comporta sia la compressione delle rivolte locali che l'onerosa amministrazione diretta.

Ma per tornare ad Augusto, egli pensò di ridare l'indipendenza a metà Numidia con l'aggiunta dell'intera Mauretania priva di propri sovrani, e affidare il vasto territorio a un uomo di sua fiducia, di ineccepibile nobiltà locale, ma educato a Roma, cresciuto in casa per oltre 20 anni. La decisione fu eccellente: la scelta di Giuba II fu indovinata. Il re inviato da Roma si sistemò sulla costa africana, a Iol, cui diede il nuovo nome di *Caesarea*[10] (oggi Cherchel, a 65 km ad ovest di Algeri) e governò in pieno accordo con Roma per circa mezzo secolo (almeno fino al 23 d. C.), per lasciare il regno a suo figlio Tolemeo, non meno sollecito nel rispetto di Roma.

[7] AVIEN. *ibid.*: *Octaviano principi acceptissimus.*

[8] DION. C., 53, 26, 2: "invece del regno paterno" (la Numidia), ebbe signoria sulla Getulia e le due Mauretanie, già regni rispettivamente di Bocco e di Bogude: cfr. STRAB. 17, 3, 7; TAC. *A.* 4, 5: *Mauros Iuba rex acceperat donum populi Romani;* PL., *n.h.*, 5, 16: *qui primus utrique Mauretaniae imperitavit.*

[9] Dopo la rivolta dei Getuli, a sud della Numidia, soggiogati da Cornelio Cosso nel 6 d. C., gli fu affidato anche il regno Getulico: DION. C. 55, 28, 2-4

[10] PL. 6, 21: *oppidum ibi celeberrimum Caesarea, antea vocitatum Iol, Iubae regia a divo Claudio coloniae iure donata.* P. SALAMA, *Vulnérabilité d'une capitale: Caesarea de Mauritanie, "L'Africa Romana"* Atti V Congr. Sassari, Sassari 1988, 253-269.

Durante il suo lungo regno (quasi 50 anni) e la sua lunga vita (quasi 75), Giuba II scrisse varie opere voluminose di storia e di geografia, opere di cultura specifica compilate su una vasta produzione precedente dove entrarono autori greci in massima parte e i latini disponibili, ma anche autori punici e comunque africani [11]. È molto probabile che egli, prima o dopo l'avvento al trono, abbia imparato il punico, che nel Nord-Africa era ancora una lingua parlata: del resto, molti autori punici, come Annone e Magone, erano ben noti all'ambiente greco-romano per le traduzioni eseguite da tempo, sia in greco che in latino. Ma quello che ci stupisce, almeno sulle prime, è che Giuba II scrisse in greco, e non in latino: dopo essere stato oltre 20 anni a Roma, educato nella casa più prestigiosa della capitale, aver certamente conosciuto bene non solo la lingua, ma anche autori prestigiosi come Virgilio (più volte presente proprio in casa di Ottavia), quando s'è messo a scrivere ha preferito servirsi del greco e non del latino. Si può pensare sotto l'influsso della moglie, Cleopatra Selene, figlia di Antonio e di Cleopatra, anch'essa deportata a Roma e qui allevata in casa di Ottavia, più giovane di lui [12], sposata forse dopo il 25 a. C. [13], quando era già re. Cleopatra Selene dovè certamente possedere un grande orgoglio per la sua origine dinastica dei Lagidi: al primo figlio, erede al trono, avrebbe dato il nome di Tolemeo [14], certamente per legarsi spiritualmente all'illustre dinastia egiziana. Lei fu la prima moglie di Giuba II, e la seconda fu *Glaphyra*, principessa della casa regnante di Cappadocia [15]. Insomma la scelta delle mogli fu operata in area ellenistica. Ma dovette agire una considerazione più realistica: il greco restava la lingua culturale per eccellenza. Il latino, malgrado la grande produzione tra età di Cesare ed età di Augusto, era limitato ancora all'Italia: non era diventato ancora lingua veicolare né in Oriente né in Occidente. Stava invadendo le province occidentali, ma era ancora ai primi passi: non si era imposto come lingua predominante. I Romani stessi n'erano coscienti: la classe dirigente romana, oltre al latino, veniva educata fin dalla tenera età a servirsi del greco.

Silla scriveva in greco la sua autobiografia; sotto Augusto, Dionigi di Alicarnasso scriveva in greco le *Antichità Romane*; Diodoro Siculo, una

[11] O. Detlefsen, *Die geograph. Bücher der Naturalis Historia des C. Plinius Secundus*, "Sieglin's Quellen und Forschungen" 9, 1904; Id., *Bücher des Plinius und ihre Quellen*, "Sieglin's Quellen und Forsechungen" 18, 1909.

[12] Plut., *Anton.* 36, 87; Dion. C., 51, 15, 6; Strab., 17, 3, 7/

[13] Ma prima del 20 a.C., Mommsen, "*Ephem. Epigr.*" I 276 ss.: per le nozze Crinagora scrisse un epigramma, *Anthol. Palat.* 9, 235.

[14] Di questo *Ptolemaeus*, succeduto al padre, Tac. *A.* 4, 23; Strab., 17, 3.

[15] Ioseph. *Bell. Iud.* 2, 114 = *Ant. Iud.* 17, 349.

generazione seguente, scriveva in greco la sua *Biblioteca Storica*; Strabone, tra Augusto e Tiberio, scriveva in greco la sua *Geografia*, pure indirizzata al mondo romano. Perfino l'*Index rerum a se gestarum* compilato da Augusto e fatto incidere da Tiberio su tavole di bronzo esposte nel Mausoleo d'Augusto nel Campo Marzio e giunto a noi nella copia di Ankara (*Monumentum Ancyranum*), fu presentato non solo in latino, ma anche in greco, in traduzione chiara ma non letterale, forse preparata dallo stesso Augusto.

Insomma il greco in epoca augustea conservava un primato assoluto come veicolo culturale. Si comprende quindi come Giuba II, benché conoscesse perfettamente il latino, preferisse scrivere in greco le sue opere storico-geografiche.

Nel naufragio della produzione antica, esse sono andate irrimediabilmente perdute. Non risulta con esattezza, dalle altrui citazioni, quante furono realmente e quale consistenza avessero. Gli studiosi moderni hanno potuto elencare almeno [16]:

1. sugli Assiri, almeno 2 libri, compilati su Berosso [17];
2. sulla Libya (o Africa), voluminosa, in più libri (quella su cui ci soffermeremo);
3. sull'euforbea, forse un libro [18];
4. una grande opera in più libri sull'Arabia [19];
5. una storia romana [20], con grande attenzione al periodo delle origini, in più libri;
6. sulle somiglianze [21], almeno in 15 libri, raccolta di costumi e istituzioni di Greci e Romani;

[16] Si rimanda all'art. *Iuba II* di *R.E.*, che è poi del Jacobi, il grande raccoglitore dei frammenti degli storici greci scomparsi. Comunque, sulla voluminosa produzione di Giuba II sono concordi tutte le antiche testimonianze: PL. 5, 16: *Studiorum claritate memorabilior etiam quam regno*; PLUT. *Sert* 9: ὁ πάντων ἱστορικώτατος βασιλέων; PLUT., *Caes.* 55: Ἑλλήνων τοῖς πολυμαφεστατοις ἐναριθμιοῖς συγγραρεύσιν; ATHEN., 3, 83 B: ἀνὴρ πολυμαθέστατος; AVIEN., *or. mar.* 280: *literarum semper in studio Iuba.*

[17] TATIAN., *ad Graec.* 36 = frg. 21: παρὰ Βηρωσσοῦ μεμαθηκέναι τὴν ἱστορίαν.

[18] PL., 5, 16; 25, 77; GALEN., 13, 271: μακρὸν βιβλίδιον.

[19] PL. 32, 10: *volumina quae scripsit ad C. Caesarem Augusti filium de Arabia* (anni 1 a.C. - 4 d.C.); ID., 12, 55.

[20] Più volte citato da Plutarco ed altri, indichiamo solo STEFANO BIZANTINO, *s.v. Aborigines*. Dalle origini di Roma giungeva almeno fino alla guerra civile fra Mario e Silla, PLUT., *Sulla* 6; ID., *Sert.* 9.

[21] ὁμοιότητες, ATHEN., 4,170: citato il lib. XV da ESICHIO *s. v.* κάρτη.

7. un'opera grammaticale[22], almeno 2 libri;
8. una storia del teatro, in almeno in 17 libri[23];
9. sulla pittura[24], almeno 2 libri;
10. fisiologica[25], di cui sappiamo solo il titolo;
11. una forse sull'agricoltura[26].

Come si vede, scrisse moltissimo: di qui l'osservazione di Plinio che Giuba II s'illustrò più per la sua produzione letteraria che per il regno[27]. Essa comunque fu di ampia portata. Almeno per quanto riguarda l'Africa[28] si attenne non solo alla produzione precedente, Alessandro di Mindo, Annone Cartaginese, Onesicrito[29] ed altri, ma raccolse notizie da persone che avevano viaggiato al suo tempo o che furono da lui incaricate di talune missioni[30]. Per l'Africa settentrionale divenne ben presto una fonte diretta di grande affidabilità. Mezzo secolo dopo la sua morte servirà da informatore diretto per Plinio il Vecchio che citerà sempre volentieri le sue testimonianze. Nei 37 libri dell'*Historia Naturalis* Giuba II è frequentemente citato (sia sugli argomenti africani che su quelli arabici: quindi da varie opere). È indicato come fonte in bèn 15 libri sui 37 che la compongono: in 5 libri (5, 6, 8, 32, 37) viene citato al primo posto tra gli autori non romani (*ex externis*); in 7 (12, 13, 25, 26, 31, 33, 36) è citato in mezzo alla lista, sempre *ex externis*; solo in 3 (14, 15, 28) è citato per ultimo. La collocazione ha il suo peso: i libri che lo citano al primo posto risentono maggiormente della derivazione informativa dai suoi testi specifici.

[22] περὶ διερθορυίας λέξεως, Fozio, s.v. σκομβρίσαι.

[23] θεατρικὴ ἱστορία, Athen. 4, 175. D.

[24] περὶ γραφικῆς, Phot., *Bibl.* 161.

[25] *Physiologica*, Fulgent., *Myth.* 2, 1.

[26] *De re rustica*, Geopon., 15, 2, 21.

[27] *Sup.* n. 16.

[28] περὶ Διβύης συγγράμματα, Athen. 3, 80.

[29] Amm. Marc., 22, 15, 8: *Punicorum confisus textu librorum*. Per Onesicrito, Pl., 6, 96: *quae prodidit Onesicritus..., enarrata proxime a Iuba*.

[30] Pl. nei capp. dedicati all'Africa (= *Libya*), 5, 1-47, fa dipendere da una fonte punica tutta la produzione greca e romana sull'argomento: 8 *Fuere et Hannonis Carthaginiensium ducis commentarii Punicis rebus florentissimis explorare ambitum Africae iussi, quem secuti plerique a Graecis nostrisque et alia quidem fabulosa et urbes multas ab eo conditas ibi prodidere, quarum nec memoria ulla nec vestigium exstat.* Si aggiunge poi Polibio, quando accompagnò in Africa Scipione Emiliano (148-146- a.C.): *ibid.* 9 ss. Infine ci fu la marcia fino all'Atlante di Svetonio Paolino nel 42 a.C. (*ibid.* 14): le notizie della sua relazione riconfermavano la descrizione di Giuba II: *ibid.* 16: *Iuba...: similia prodidit de Atlante*.

Nella presentazione del Nord-Africa in generale (Pl. 5, 2-28), fonte principale sono i *Commentarii* (Annotazioni) di Annone, generale cartaginese del periodo più florido (IV sec. a.C.), che ebbe il compito dal suo governo di circumnavigare l'Africa (*explorare ambitum Africae*), ne scrisse una relazione in punico che poi fu tradotta (non sappiamo da chi) in greco[31]. Il testo era ben noto: Plinio vi attribuisce grande importanza: lo ritiene fonte primaria per tutti gli altri scrittori greci e latini. Tra gli altri egli dà credito a Giuba II, le cui informazioni sull'Atlante corrispondono a quanto ha esposto recentemente Svetonio Paolino che, nel 42, inseguendo i rivoltosi berberi, dové spingersi - primo dei Romani - fino ai piedi della catena e anche lui lasciò una relazione scritta che divenne testo fondamentale per la cultura romana[32].

Ma Plinio osserva con piacere che il testo di Svetonio Paolino riconferma grosso modo quanto è detto da Giuba II[33]: il quale parlava anche di un'erba chiamata euforbia, dal nome di Euforbo medico, fratello di Antonio Musa, il grande medico di Roma che aveva salvato Augusto da una grave malattia[34]. L'euforbia resinifera produce un lattice bianco usato nel mondo antico come contravveleno (*contra serpentes et venena omnia*[35]) (da sottolineare l'attenzione degli scrittori antichi alle erbe medicinali, in un'epoca in cui la medicina procedeva a tentoni). La relazione di Paolino esponeva con stupore la fitta vegetazione di una flora sconosciuta alle radici dell'Atlante e soprattutto le cime ricoperte di neve anche in piena estate, mentre tutt'intorno, dal territorio di accesso, signoreggiava l'aridità del deserto. Fra la descrizione di Giuba II e

[31] PL., 2, 169: *Et Hanno Carthaginis potentia florente circumvectus a Gadibus ad finem Arabiae navigationem eam prodidit scripto, sicut extera Europae noscenda eodem tempore Himilco.* Così anche ARRIAN., *Ind.* 43, 11-12. Nel mondo moderno sono state individuate varie discrepanze che hanno indotto taluni critici a negare ogni validità storica al viaggio di Annone, ritenendolo addirittura un bluff sulle notizie della navigazione antica: R. MAUNY, *Le Périple d'Hannon. Un faux célèbre concernant la navigation antique*, "Archeologia" 37, 1970, 76-80: ma ancor prima egli aveva esposto le sue idee su tale argomento. Questa tesi non viene accolta da altri studiosi: per es. R. REBUFFAT, *D'un portulan grec du XVI^e siècle au Périple d'Hannon*, "Karthago" 17, 1973-74, 139-151, e soprattutto J. DESANGES, *Recherches sur l'activité des Mediterranéens aux confins de l'Afrique*, Roma 1978, p. 73 ss. Più recentemente, cfr. G. VIVENZA, *Altre considerazioni sul Periplo di Annone*, "Econ. e Storia" 27, 1980, 101 ss. In Italia si tende ad accettare la storicità del documento: C. FINZI, *Ai confini del mondo*, Roma 1979; A. PERETTI, *Il Periplo di Scilace. Studio sul primo portolano del Mediterraneo*, Pisa 1979.

[32] PL., 5, 14.

[33] PL., 5, 18.

[34] PL., 25, 77 *invenit et patrum nostrorum aetate rex Iuba quam appellavit euphorbeam medici sui nomine. Frater is fuit Musae a quo divum Augustum conservatum indicavimus* (19,128).

[35] PL., 5, 16.

la riconferma della descrizione di Paolino si potè avere una visione abbastanza precisa della catena dell'Atlante [36]. Il territorio pianeggiante di accesso è pieno invece di elefanti ed altri animali selvaggi e di serpenti, abitata da una razza umana, i Canarii, così detti dal modo di vivere come cani, cioè una vita selvaggia che ha in comune con i cani il vitto carneo ricavato da ogni sorta di animale ucciso [37]. Etimologia latina o su un nome affibbiato dai Romani o su parola berbera che i Romani male interpretavano.

Un brano che risaliva certamente a Giuba II, non potuto controllare dai Romani, riguarda le origini del Nilo, rimaste sempre misteriose nel mondo antico, ma pur soggetto di ricerche e interpretazioni varie [38]. Giuba II dovette raccogliere notizie da viaggiatori Mauri che dovevano spingersi verso sud, oltre il confine Mauretano e giungere nell'attuale Malì, oppure in Guinea o perfino in Nigeria. Dalle loro vaghe notizie avrà dedotto quanto segue: che il Nilo sorge da un'altura non lontana dall'Oceano (*non procul Oceano*) [39] - che può corrispondere al Fouta-Djalon (circa 1300 m.) da cui effettivamente sorge un gran fiume, che però è il Niger, che per lungo tratto si avvia in direzione nord-est -, poi in superficie scompare - infatti il Niger piega verso sud a un certo tratto del Malì, per sboccare nel Golfo di Guinea -, ma a breve distanza, poco più ad ovest, si entra in una zona di grandi laghi - presso Toumbouctou, che nell'antichità segnava l'estremo limite della Mauretania -. Dunque Giuba II immaginò che il Nilo, sotterraneo per lungo tratto, sboccasse in uno dei laghi di Toumbouctou (*alio lacu maiore in Caesariensis Mauretaniae gente Masaesylum erumpit*) [40]. Poi s'interra di nuovo per emergere nel Lago Ciad: e di qui, sempre sotterraneo in direzione est, finisce nel Sudan (*medios Aethiopas secat*) [41], donde piega diritto verso nord, per attraversare l'Egitto.

[36] PL., 5, 14.

[37] PL., 5, 15: *...Canarios appellari, quippe victum eius animalis promiscum his esset dividua ferarum viscera.*

[38] PL., 5, 51-54.

[39] PL., 5, 51: *...originem, ut Iuba rex potuit exquirere, in monte inferioris Mauretaniae non procul oceano habet.*

[40] *Ibid.* 52.

[41] Qui è un'indicazione geografica preziosa: il Nilo segnerebbe il confine tra Africa ed Etiopia: *ibid.* 53: *Africam ab Aethiopia dispescens*. Nella visione di Plinio, che ripete quella delle sue fonti (dunque anche visione di Giuba II) il continente africano raccoglie tre grandi unità, *Africa*, *Aethiopia* ed *Aegyptus* (più spesso questo è considerato in territorio asiatico). *Africa* dunque indica il territorio di Libia e Nordafrica fino al Marocco, *Aethiopia* indicherebbe il deserto a sud della Libia e l'intero Sudan fino all'Abissinia, l'*Aegyptus* l'intero Egitto attuale con annessa Cirenaica.

A grande prova di questa ricostruzione, i viaggiatori Mauri avevano portato dal tratto esistente in Guinea un coccodrillo, simile a quelli egiziani: il re ebbe tale gradimento del dono che l'espose nel tempio di Iside, innalzato recentemente nella capitale, *Caesarea* [42]. La ricostruzione del percorso del Nilo riuscì così convincente che Plinio l'ha ripetuta senza esitazione, pur avendo premesso che quel fiume proviene da *incertis fontibus* (cioè senza crederci troppo) [43].

La ricostruzione di Giuba II si basa su un grave errore di fondo: egli non ha una visione esatta, sia pure approssimativa, dell'Africa continente: la vede molto più corta e meno estesa della forma reale. Dai viaggiatori deve aver appreso che oltrepassato il moderno Capo Verde la costa comincia a ritirarsi fino a rientrare verso est nel Golfo di Guinea, quasi a segnare una linea obliqua costante fino all'Oceano Indiano, da ricongiungersi all'attuale Capo Guardafui in Somalia: tra questo Capo e il Capo Verde, un'ipotenusa, una linea obliqua quasi diritta. Il continente Africano avrebbe la forma d'un grande trapezio, di cui due lati sarebbero segnati dalla costa del Mediterraneo e della costa del mar Rosso fino allo sbocco dell'Oceano Indiano, un terzo lato dalla costa Atlantica, e il lato lungo obliquo dalla linea fra l'isola di Cerne (presso il Capo Guardafui) e il Capo Verde [44].

Anche Plinio non va oltre queste dimensioni. Al massimo si ammette la possibilità della navigazione tra Oceano Indiano e Oceano Atlantico, tra coste dell'Indiano e costa Maura fino alle Colonne d'Ercole, sia per vari tentativi del passato risalenti al faraone Necao (603-593 a. C.) e poi ai Lagidi che per navigazione di navi Iberiche, ma non hanno idee precise delle distanze, una visione realistica dell'estensione del continente Africano. Lo immaginano molto più piccolo della sua realtà, togliendogli almeno un terzo, l'intero territorio australe [45].

Notizie più precise Giuba II raccolse sulle isole Atlantiche poste al di fuori delle Colonne d'Ercole (Stretto di Gibilterra): sono tutte chiamate isole della Mauretania [46]. Anzitutto c'è il gruppo di Madera, a due giorni di navigazione

[42] PL., 5, 51: *crocodilus quoque inde ob argumentum hoc Caesareae in Iseo dicatus ab eo spectatur hodie.*

[43] PL., 5, 51: *Nilus incertis ortus fontibus...*

[44] Sulla dibattuta identificazione dell'isola di Cerne, cfr. il pregevole art. di S. BIANCHETTI, *Isole Africane nella tradizione romana, "L'Africa Romana"*, VI, Sassari, 1989, 235-247.

[45] PL., dedica un lungo brano con varie notizie a 2, 169-170 sulla navigazione antica attorno all'Africa dall'Atlante all'Oceano Indiano.

[46] PL., 6, 199-201.

dalla costa Maura, in direzione dell'Atlante [47]. Furono già conosciute e descritte da Annone, che dovette scendervi e le trovò selvagge, abitate solo da scimmie umanoidi: riuscì a catturare solo due femmine, tutte ricoperte di peli, mentre non riuscì coi maschi che sfuggirono alla cattura con la velocità della corsa: portò i due esemplari a Cartagine, dove poi espose le loro pelli nel tempio di Giunone (Tanit) a documento delle sue asserzioni [48]. Si credeva che fossero la sede delle Gorgoni, mostri alati, anguicriniti, figlie di Forco (la più nota è Medusa, uccisa poi da Perseo): per cui le isole erano dette *Gorgades*. Giuba II le volle valorizzare, impiantandovi una fabbrica di porpora [49] (almeno la tintura delle sue lane Getuliche), sfruttando certamente - come già avveniva a Taranto e in altri posti del Mediterraneo - il liquido ottenuto dallo schiacciamento delle conchiglie marine.

Oltre alle *Gorgades* (Madera) le navi di Giuba II fecero ricognizione e si appropriarono delle isole Esperidi, corrispondenti alle odierne Azzorre, su cui però restò una profonda aria di mistero o incertezza [50]: sembravano troppo lontane dal litorale Mauro e, dato il carattere spiccatamente vulcanico, dovettero apparire di difficile sfruttamento.

Lo stesso Giuba II diede diversa attenzione alle isole *Fortunatae* (gruppo delle Canarie), poste dirimpetto alle coste della Mauretania meridionale. Nella sua trattazione sull'Africa egli diede precise notizie, trascritte in sintesi da Plinio [51]: che si trovano in direzione sud-ovest rispetto alla costa Maura, distano 625 miglia dal gruppo di Madera [52] (circa 1000 km, distanza approssimativa

[47] PL., 6, 200: *Contra hoc quoque promunturium Gorgades insulae narrantur...*

[48] *Ibid.: duarumque Gorgadum cutes argumenti et miraculi gratia in Iunonis templo posuit spectatas usque ad Carthaginem captam.*

[49] PL., 6, 201: *paucas modo constat esse ex adverso Automolum* (di fronte alle coste degli Automoli, tribù marocchine sulla costa Atlantica) *a Iuba repertas, in quibus Gaetulicam purpuram* (lana dei greggi Getulici) *tinguere instituerat.*

[50] *Ibid.: adeoque omnia circa hoc incerta sunt.*

[51] PL., 6, 202-203.

[52] Sulle isole Fortunate PL., 6, 202 cita la testimonianza anche di Stazio Seboso, autore citato ben 6 volte tra le fonti dei libri 2, 3, 5, 6, 7, 9, dedicati a trattazioni geografiche sul Nord-Africa: viene citato tra gli autori latini, scrisse dunque in latino. Sul Nord-Africa è un'autorità. Probabilmente sarà stato d'origine africana, a supporre dal *cognomen Sebosus* tipico della provincia *proconsularis* (Tunisia). Qui, riconducibile alla prima metà del II secolo, è stata trovata a *Thignica* (oggi Aïn Tounga) un'iscrizione votiva con lo stesso nome (*CIL* VIII 15139): *L. Statius Seb/osus Saturno / v(otum) s(olvit) l(ibens) a(nimo)*. Non dico che si tratta d'un suo discendente, ma l'identità dei nomi deve pur significar qualcosa: cfr Z. BENZINA BEN ABDALLAH, *Révision de lecture de trois inscriptions africaines provenant de Chidibbia, Thibaris et Thignica (aujourd'hui en*

che risponde a realtà); che la prima si chiama *Ombrìa*, traduzione greca del termine latino *Pluvialia* (fornita solo di acqua piovana, oggi isola di Yerro, Ferro), priva d'ogni traccia d'edificio umano, quindi disabitata; una seconda isola si chiama *Iunonia* (oggi Fuerteventura), che mostrava solo una costruzione megalitica (*uno lapide exstructam*), e la terza *Capraria* (oggi La Gomera). Di fronte, a breve distanza c'è *Ninguaria*, a causa di neve perpetua vista a distan-za (dove?), a meno che non fosse un secondo nome di *Planasia* (oggi Gran Canaria), dove c'è ancora un Puerto de las Nievas e dove il clima è molto più fresco rispetto alla costa africana (Plinio aveva indicato con *Planasia* anche *Invallis*, oggi Tenerife). Vicino a *Ninguaria* si trova l'isola di *Canaria*, cosiddetta dall'abbondanza di enormi cani selvatici, due dei quali furono portati a testimonianza fino a *Caesarea*, per essere mostrati al re [53]. Canaria sarà un nomignolo aggiunto a qualche isola indicata prima o isola diversa? Comunque, avrà il sopravvento su altre denominazioni: se nel mondo antico tutto il gruppo si chiamò isole *Fortunatae*, dal Medioevo in poi si son dette Canarie. Già al tempo di Giuba II si sottolineava che esse abbondavano di frutti e di uccelli d'ogni specie [54] (gli uccelli erano già largamente imbanditi sulle tavole romane), abbondanza di palme datterifere e di pini; abbondanza di miele e di pesci: le coste però infestate da carcasse di grossi cetacei putrescenti [55].

Fin qui è la testimonianza di Giuba II, che mostra un interesse diretto, la preoccupazione di raccogliere notizie esatte nella consistenza e possibilità di produzione, certo in vista di futura utilizzazione.

Con lo stesso stato d'animo dovè occuparsi della fauna che caratterizza il suo territorio, con particolare attenzione ai due generi di belve ivi esistenti in maggior numero, elefanti e leoni. È confluito in Plinio, proprio da Giuba II, il brano di "storie" degli elefanti [56], seguito da "storie" dei leoni [57]: sia nel primo che nel secondo Giuba II viene espressamente citato come fonte [58].

Tunisie), "L'Africa Romana", VIII, Sassari 1991, 263 ss.: *ibid.* 271-274. Lo scrittore Stazio Seboso sarà stato africano e avrà raccolto preziose notizie del territorio del Nord-Africa, forse poco dopo Giuba II, a conferma delle annotazioni del re Mauro.

[53] PL., 6, 205: *Canariam vocari a multitudine canum ingentis magnitudinis (ex quibus perducti sunt Iubae duo).*

[54] PL., *ibid.: cum omnes autem copia pomorum et avium omnis generis abundent...*

[55] PL., *ibid.: infestari eas beluis, quae expellantur adsidue, putrescentibus.*

[56] PL., 8, 1732.

[57] PL., 8, 42-58.

[58] Rispettivamente a 8, 7 e 14; 8, 48.

Sugli elefanti si era creata da tempo una specie di letteratura corrente[59]: da quando essi, condotti da Pirro, spaventarono i Romani la prima volta alla battaglia di Eraclea (282 a.C.), alla prima conoscenza diretta avvenuta a Roma durante il trionfo di Manio Curio Dentato che, vinta la battaglia di Benevento (275 a.C.), volle esibire gli elefanti nella sfilata del trionfo, quegli animali attirarono la stupita curiosità dei Romani. Nel 99 a.C. - consolato di M. Antonio e di A. Postumio - l'edile Claudio Pulcro provò a esibirli negli spettacoli del circo mettendo a combattere un elefante contro 20 tori, esperienza ripetuta qualche anno dopo durante l'edilità curule di Lucullo: e poi nel secondo consolato di Pompeo nel 55 a.C., quando furono esposti in combattimento in 20 contro un gruppo di Getuli. Ma il comportamento delle belve impressionò molto il pubblico che da quel momento non volle più saperne: ci tentò Cesare, poi altri, fino a Claudio e Nerone, più o meno senza successo, non riuscendo mai a superare l'ostilità del pubblico. L'elefante diede subito l'impressione di animale intelligente, con reazioni quasi umane: le femmine più pavide dei maschi, l'attaccamento ai piccoli, la tendenza a vivere in comunità, la capacità di memorizzare, la facilità di essere addomesticati, perfino certi aspetti di generosità[60]: *ipsius animalis tanta narratur clementia contra minus validos ut in grege pecudum occurrentia manu dimoveat, ne quod obterat imprudens. Nec nisi lacessiti nocent, idque cum gregatim semper ambulent, minime ex omnibus solivagi. Equitatu circumventi infirmos aut fessos vulneratosve in medium agmen recipiunt, aciei velut imperio aut ratione per vices subeunt.*

Malgrado lo scarso risultato negli spettacoli, gli elefanti continuarono a subire una caccia spietata per ricavare l'avorio, pregiatissimo nell'ambiente greco-romano, a causa della presenza di abili cesellatori che ne ottenevano monili di gran valore, non solo oggetti singoli, ma anche volti e mani di statue rappresentanti varie divinità (le cosiddette statue criselefantine)[61]: *dentibus ingens premium et deorum simulacris lautissima ex his materia.* Quindi non fu mai rallentata la caccia, fatta in modo crudele: si preparavano fosse capaci coperte da strami, dove l'elefante cadeva senza poterne uscire: e qui veniva finito dai cacciatori[62], *Africa foveis capit.* Il territorio preferito era appunto l'Africa, cioè il territorio di Getulia e di Mauretania, proprio il regno di Giuba II[63]; *elephantos fert Africa ultra Syrticas solitudines et in Mauretania.*

[59] Cenni storici PL., 8, 16 ss.

[60] PL., 8, 23.

[61] PL., 8, 31.

[62] PL., 8, 24.

[63] PL., 8, 32.

In certo modo la trattazione di Giuba II rispondeva alla curiosità del mondo romano, che pensava agli elefanti perché ambiva al possesso d'un oggetto d'avorio. Ma che il re scrittore fosse un esperto conoscitore di quegli animali, è da mettere in dubbio: conosceva certamente gli scritti di quanti l'avevano preceduto, ma non pare che ne avesse un'esperienza diretta: restiamo per es. sbalorditi alla notizia che Giuba II riteneva corni, e non denti, le zanne degli elefanti, mentre Erodoto li aveva già indicati come denti[64]. Sarà stata un'ipercorrezione voluta da Giuba II o un volgare strafalcione? In ogni caso, è prova di un autore da tavolino, e non d'un ricercatore che si basa sulla prospezione accurata.

A conclusioni analoghe possiamo giungere anche con le "storie" dei leoni. C'era già stata una vasta letteratura sui leoni nel mondo greco: basta riflettere sulle numerose similitudini tratte dal mondo leonino nei poemi Omerici. Ma si era aggiunta una iniziativa specifica: Alessandro Magno[65] fornito di grande curiosità scientifica (*cupidine animalium naturas noscendi*) aveva incaricato nientemeno lo stesso Aristotele di istituire una vasta commissione di studiosi capaci di raccogliere notizie sul mondo animale. Aristotele organizzò una ricerca a tappeto rivolgendosi a un numero enorme di ricercatori, sparsi tra Europa ed Asia: si trattò di alcune migliaia (*aliquot milia hominum in totius Asiae Graeciaeque tractu*), addetti allo studio di ogni tipo di animali, di terra, di aria e di acqua (*vivaria, armenta, alvearia, piscinae, aviaria*). Furono raccolti dati interessanti e fu compilata un'opera di circa 50 volumi *de animalibus*. Si ebbe un'autentica enciclopedia scientifica messa a disposizione degli studiosi, ancora esistente all'età di Plinio, quindi conosciuta anche da Giuba II.

Plinio si riduce ad abbreviarla succintamente, ma Giuba II può aver aggiunto qualche dettaglio ascoltato da qualcuno dei sudditi, non tanto per esperienza diretta quanto per sentito dire. Per es. la clemenza del leone verso i supplici[66]: *credit Iuba pervenire intellectum ad eos precum*. Qui raccontava addirittura la storia di una donna catturata in Getulia, fuggitiva e malata. I leoni l'avrebbero risparmiata, suggellando l'opinione della loro alta regalità, ritenendola indegna preda per loro una povera donna. Qui Giuba II è espressamente citato: ma in vari altri tratti si può presumere la sua presenza, quando si tratta di Getulia o Africa in generale.

[64] PL., 8, 7: *...quae Iuba cornua appellat, Herodotus tanto antiquior et consuetudo melius dentes:* allusione a HER. 3, 97.

[65] PL., 8, 44.

[66] PL., 8, 48.

Anche sui leoni c'era già una vasta aneddotica, come vediamo da uno scrittore quasi contemporaneo (della generazione seguente), Apione di Egitto, dalla cui opera *Egiziache* deriva la famosa storia di Androclo e il leone raccontata da Gellio: un leone curato a una zampa non solo avrebbe risparmiato il suo benefattore, ma sarebbe diventato suo amico fedele, portato al guinzaglio per le vie della stessa Roma[67].

Anche qui Giuba II si rifaceva alla tradizione letteraria: al massimo raccontava quanto si diceva in giro. Comunque trattava il tema dei leoni per soddisfare a una grande curiosità del mondo romano. Se l'elefante aveva suscitato nei circhi scarso entusiasmo, il leone invece dominò letteralmente in tutti gli spettacoli circensi. Il primo a esibire i leoni nel circo era stato A. Scevola[68], figlio di Publio, durante la sua edilità (console poi nel 95 a.C.): comunque Silla, durante la sua pretura nel 93 a.C., esibì un combattimento di 100 leoni. Pompeo ne esibì 600 e Cesare 400. I leoni diventarono sempre più numerosi negli spettacoli che si istituzionalizzarono sotto Augusto: il termine *leones* indicò l'intero gruppo di animali feroci degli spettacoli circensi. Non era esibizione ludica, di leoni ammaestrati a fare certi giuochi: ma erano scene cruente, in cui i leoni dovevano mostrare capacità di combattere e la loro ferocia, o tra loro o con altri animali oppure contro gladiatori variamente armati. Si giunse perfino ad aizzarli contro uomini disarmati - condannati a morte, nel caso specifico *ad leones* -, dato che dovevano morire, almeno che dessero spettacolo e divertimento della folla.

L'anfiteatro di Roma non fu il solo a richiedere leoni: sul suo esempio gli anfiteatri delle principali città d'Italia, di Gallia e delle stesse province africane richiesero un numero sempre crescente di belve feroci per il divertimento delle folle. Si trattava di migliaia di bestie che dovevano essere trasportate dall'Africa nelle varie sedi richieste e qui esibirsi a combattere per allietare le feste. Poiché l'operazione si ripetette per secoli, si provocò un grave annientamento di belve, con immiserimento della fauna africana. Nel frattempo aveva funzionato una vasta organizzazione di cacciatori, trasportatori terrestri e marittimi, un infinito personale addetto alla custodia delle fiere. L'Africa diventò area di prede preziose non tanto per i suoi prodotti agricoli, frumento e olio, quanto per l'immenso volume delle fiere catturate ed esibite[69]. Infatti per ogni fiera che

[67] GELL., 5, 14.

[68] PL., 8, 20.

[69] Sotto questo aspetto si capisce l'importanza che un testo epigrafico di Caracalla dà alla produzione delle fiere africane: l'imperatore concede una rimessa d'imposte ai cittadini di Banasa (Mauretania Tingitana) in considerazione dei due elementi preziosi che suole ricevere dal loro

giungesse viva, in buone condizioni, alla sede richiesta, bisognava aggiungere un altro numero ancor più alto di fiere che morivano al momento della cattura o durante il trasporto su carri rudimentali fino al porto d'imbarco e ancor più sulle navi, dove non c'era particolare attenzione sul loro eventuale disagio. Ancora nel 1837, come raccontato da George Sand, durante il trasporto marittimo dei porcellini dall'isola di Majorca a Barcellona [70], non si era trovato altro rimedio contro il mal di mare delle povere bestie che quello di batterle con qualunque oggetto a portata di mano, farle strillare spasmodicamente e ripetere la sceneggiata da due a tre volte al giorno. Immaginiamo il trattamento riservato sulle navi alle belve imbarcate in Africa: non si limitava solo alle fruste, ma intervenivano barre di ferro, spesso arroventate, pronte a calmare la loro rabbia.

Ma i letterati del mondo antico preferirono soffermarsi sulle buone qualità dei leoni: soprattutto sulla cosciente mansuetudine, raccontando vari aneddoti tramandati dal tempo. L'episodio più clamoroso, quello che dovette impressionare maggiormente l'opinione pubblica, fu la bell'idea di Marc'Antonio di farsi trainare da una coppia di leoni aggiogati, che rispondevano agli ordini dell'auriga [71]. Lui si faceva portare anche in pubblico, nemmeno solo ma in compagnia di una celebre attrice notissima nella Roma contemporanea, la famosa Citeride, che poi è la Licoride celebrata nella X ecloga di Virgilio.

Insomma il soffermarsi sulle "storie" dei leoni fu per Giuba II un passaggio obbligato in quanto si trattava d'una merce d'alto volume esportata dal suo regno: ma la trattazione restava entro le linee della letteratura esistente, ingrossata al massimo dai racconti più o meno favolosi delle persone locali.

Tra le altre opere di Giuba II va ricordato il trattato *de re rustica*, sull'agricoltura. Ne conosciamo solo il titolo [72]: non sappiamo altro. Ma ripensando all'importanza di quel tema, trattato non solo dai Romani, ma da una famosa tradizione punica che faceva capo a Magone cartaginese, autore di ben 28 libri sull'argomento, straordinariamente apprezzati tanto da essere

paese, soldati e belve feroci: *non tantum viris fortibus in omni ordine spectatissimis castrensium adque civilium officiorum* (le due carriere burocratiche, civile e militare), *verum etiam silvis quoque ipsis caelestium fertilibus animalium* (animali detti celesti, leoni ed elefanti, in quanto simboli di potenza): cfr. G. Di Vita-Evrard, *L'édit de Banasa: un document exceptionnel?*, *"L'Africa Romana"*, VI, Sassari 1989, 287-309.

[70] G. Sand, *Un hiver à Majorque* (1838-1839), Palma de Mallorca 1992, 23.

[71] Pl., 8, 55.

[72] Da *Geopon.* 15, 2, 21 (frg. 60).

tradotti in latino da una commissione nominata dallo stesso senato[73], non possiamo fare a meno di pensare che come in altri argomenti il re Giuba II si servì della letteratura punica, così anche nel *de re rustica* dovette prendere a piene mani dai trattatisti punici, e ovviamente da Magone. Al suo tempo le province africane, sotto la direzione romana, avevano ancora un'unica immensa produzione, quella dei cereali, già esistente sotto l'egemonia cartaginese, poi continuata dai Romani nella stessa misura. Ma i Romani stavano per fare una notevole trasformazione agraria dell'Africa, avviata sotto i Flavii e realizzata da Adriano, cioè un secolo dopo la morte di re Giuba II. Il discorso del re può avere influito sulla decisione romana di valorizzare diversamente il territorio africano? Chissà! Certo, la forma di protettorato in cui si organizzava il suo regno contemplava il libero accesso ai mercanti romani, uomini attivi tesi ad ogni possibile trasformazione delle risorse economiche anche dei regni protetti. Pochi anni dopo la morte di Giuba II suo figlio Tolemeo, anche amico dell'imperatore (addirittura suo cugino!) e fedele alleato romano, sarà eliminato e il suo regno sarà annesso direttamente a Roma come due nuove province[74]: *Mauretania Caesariensis* e *Mauretania Tingitana*. Il che significa che era in atto la trasformazione e che l'imperatore volle avocarla nelle sue mani direttamente. Cioè sotto Giuba II la trasformazione cominciava a far capolino: lo stesso re, appoggiandosi a Roma e avviando l'urbanizzazione dove possibile e regolarità di produzione e di commercio, cooperava alla trasformazione in atto. Cooperava proprio con i suoi scritti, nei limiti posti dalla cultura contemporanea e dalla sua stessa attività di uomo sedentario, dedito più agli studi che all'azione. Ma dovette contribuire lui stesso a preparare la grande trasformazione che sarà effettuata nel secolo seguente.

[73] PL., 18, 22: *Poenus etiam Mago, cui quidem tantum honorem senatus noster habuit Carthagine capta ut... unius eius duodetriginta volumina censeret in Latinam linguam transferenda...*

[74] Operazione condannata da PL., 5, 2: *saevitia eius* (di Caligola) *in duas divisae provincias*. SUET., *Cal.* 26 e 35 l'attribuisce a invidia per la sua prestanza fisica: in realtà l'eliminazione rientrava nel progetto politico di Caligola di ridurre le province nel suo controllo diretto, per sottrarre ogni potere ai senatori.

Luis A. García Moreno

La República romana tardía y el conocimiento geográfico y etnográfico de Africa

Ha sido corriente la afirmación de la inexistencia de una auténtica Geografía en lengua latina con anterioridad a las obras conservadas de Pomponio Mela y Plinio el Viejo, ya en plena época imperial[1]. Ciertamente una opinión tan radical tiende a ser negada en los últimos tiempos. Aunque las matizaciones no van mucho más allá de afirmar el interés y familiaridad de los intelectuales romanos de la época de Cicerón y César con la gran producción geográfica helenística, y recordar las digresiones geográficas de César en sus "Comentarios" y de Salustio en su "Guerra de Jugurta", o las evidentes preocupaciones geográficas dispersas en la inmensa obra histórica y anticuarista de Varrón[2]. Sin embargo, un atento examen de los restos conservados de la producción historiográfica latina del último siglo republicano puede ofrecer una conclusión muy diferente; por otro lado en esa misma época se habrían escrito las primeras muestras en latín del conocido género helénico de los "Periplos", o descripciones de parajes costeros, particularmente oceánicos, en los que los datos positivos se mezclaban en diversa proporción con lo paradoxográfico, tanto en lo referente a la geografía física como a la humana, a la flora y a la fauna. Por diversas razones Africa se convirtió en un objetivo preferido de tales estudios y descripciones etnográficas y geográficas. Unas tales preocupaciones etnogeográficas en los historiadores en lengua latina a partir de la época de los Gracos[3] sin duda obedecían a dos principales motivaciones. Por un lado se trató de un influjo creciente de las formas historiográficas helenísticas de la época sobre la muy romana tradición analista, para lo que la actividad

* Este estudio se ha realizado con la ayuda económica de la DGICYT del Gobierno del Reino de España, y en el marco del Proyecto de Investigación PB90-0289: "Exploración, conquista e imagen del Mundo bárbaro por el grecorromano"

[1] Vid. entre otros, H. BARDON, *La Littérature latine inconnue*, I, París, 1952, 317.

[2] Cf. K. G. SALLMANN, *Die Geographie des älteren Plinius in ihrem Verhältnis zu Varro*, Berlín, 1971; CL. NICOLET, *L'Inventaire du Monde. Géographie et politique aux origines de l'Empire romain*, París, 1988, 82 ss.

[3] Vid. L. A. GARCÍA MORENO, *Etnografía y Paradoxografía en la Historiografía latina de época tardorepublicana y de Augusto*, "Polis", 6, 1994, 75-92. Por su parte E. RAWSON, *Intellectual Life in the Late Roman Republic*, Londres, 1985, 264 ss, ya notó el creciente interés de la Historiografía tardorepublicana por los elementos míticos y paradoxográficos.

de Polibio sin duda influyó; y en las que no faltaban las digresiones etnogeográficas, no exentas de elementos paradoxográficos si la ocasión se terciaba[4]. Pero de otro lado debiose también al creciente interés romano por la historia y geografía de los pueblos y paises extraitálicos. Pues la expansión imperial del último siglo de la República no sólo pondría en contacto a la clase dirigente y al público romanolatino con realidades periféricas de la Ekoumene que ya habían llamado la atención y llenado la imaginación de la Historiografía helénica – como podían ser los paises nilóticos y del Indico, el Irán o la Europa oriental escítica –, sino también con otras prácticamente desconocidas para esta última: las tierras occidentales de Europa y Africa septentrional, en especial sus riberas oceánicas y territorios más limítrofes con el desierto del Sahara[5]. Los acontecimientos de finales del siglo II a. C. – guerra de Jugurta y colonización de Mario – que supusieron la decidida apropiación por la

[4] Nos estamos refiriendo especialmente a la que se conoce como Historiografía retórico-dramatizante, cuyos exponentes más característicos habrían sido, en momentos diversos, Duris de Samos y Nicolás de Damasco. Por supuesto dejamos al margen la polémica sobre el origen exclusivamente peripatético y el fundamental papel teorizador de Duris en la formación de dicha tendencia historiográfica (K. VON FRITZ, *Die Bedeutung des Aristoteles für die Geschichtsschreibung*, en "Histoire et historiens dans l'Antiquité". Vandoeuvres-Ginebra, 1958, 85-145): vid, al respecto las juiciosas matizaciones de F. W. WALBANK, *Selected Papers*, Cambridge, 1985, 224-241. La teorización más conocida de tales presupuestos historiográficos se debe a Asclepiades de Mirlea, historiador y reórico de la Escuela de Pérgamo de tiempos de Pompeyo Magno, según una conocida cita de SEXTO EMPIRICO, *Adv. Math.* 252-53 (Bekker, 655, 25), (cf. O. SCHISSELS v. FLESCHENBERG, *Die Einteilung der Istoria bei Asklepiades Myrleanos*, " Hermes", 48, 1913, 623-628. Sobre Asclepiades vid. F. JACOBY, *FGrHist*, 697; B. A. MÜELLER, en *RE*, Suppl. IX, 1628 ss. y L. A. GARCIA MORENO, *Justino 44, 4 y la historia interna de Tartessos*, "AEA", 52, 1979, 117 ss.). De forma contemporánea (hacia el 55 a. C.) Cicerón exponía los principios básicos de dicha "teoría de la Historia" en sendos famosos pasajes: CIC. *Epist. ad Fam.* 5, 12 y *De Orat.* 51-64 (el mejor comentario a los cuales es el de A. J. WOODMAN, *Rhetoric in Classical Historiography*, Londres-Sidney, 1988; aunque sigue siendo muy útil el clásico E. REITZESTEIN, *Hellenistische Wundererzählungern*, Leipzig, 1906, 85 ss.). En todo caso el criterio de aceptación de la "verdad histórica" en aquellos tiempos descansaba fundamentalmente en el valor ético y político de las anécdotas contadas, y en la verosimilitud de su misma narración; y ésta dependía no tanto de razonamientos causales y documentales como en las expectativas que la tradición del género histórico despertaba en el lector y en la *auctoritas* del autor, defendida frecuentemente con recursos retóricos y de estilo (vid. M. J. WHEELDON, *"True Stories": the Reception of Historiography in Antiquity*, en A. CAMERON (ed.), "History as Text. The Writing of Ancient History", Londres, 1989, 33-63, que matiza algunos excesos "retorizantes" de T. P. WISEMAN, *Clio's Cosmetics: three Studies in Greco-Roman Literature*, Leicester, 1979).

[5] Vid. en este sentido CL. NICOLET, *L'Inventaire du Monde*, 87 y 97 ss.; y más en especial R. DION, *Aspects politiques de la géographie antique*, París, 1977, 237 ss. (para las zonas europeas), y N. BERTI, *Scrittori greci e latini di "Libykà": la conoscenza dell'Africa settentrionale dal V al I secolo a. C.* en M. SORDI, "Geografia e storiografia nel mondo classico", Milán, 1988, 152 ss. para el Africa occidental. Sin embargo en ambos casos el interés romano tiende a retrasarse a los tiempos de la última generación republicana, a la de César; e incluso se tiende también (Nicolet) a ver a los romanos muy limitados al anterior horizonte helénico en el caso de los territorios meridionales.

República de la herencia de Cartago, forzosamente tuvieron que aumentar el interés de los intelectuales y políticos romanos, y hasta del público en general, por la Etnografía y la Geografía del Africa del norte, tanto de sus aspectos reales como de los fantásticos.

Uno de los primeros historiadores latinos en aceptar plenamente los postulados de la historiografía helenística sería el famoso Celio Antípatro, conocido por su narrativa dramatizante [6]. La gran obra histórica de Antípatro sería una monografía sobre las Guerras púnicas, en la que habría gustado incluir digresiones geográficas relacionadas con la temática de la obra [7]. Y entre éstas no cabe duda que el historiador habría incluido una relativa al Continente africano, donde se ubicaba Cartago. Pues bien, en esta última Antípatro habría podido comenzar con una delimitación de su contorno, en la que asumiría las tradicionales y erradas concepciones de la Geografía alejandrina sobre la forma y dimensiones de Africa. Y al igual que aquella, para ilustrar y dar verosimilitud a sus afirmaciones, introduciría por vez primera en la Historiografía latina el conocido tema de la circunnavegabilidad del continente, que se remontaba a Heródoto. Desde éste dicho *topos* histórico-geográfico se teñía de clamorosos elementos paradoxográficos, como no podía ser de otra forma [8]. Y sin duda que Celio Antípatro no ahorraría en ellos, afirmando entre otras cosas haber conocido a un comerciante que había viajado desde las costas hispanas a Etiopía, sin duda la del Mar Eritreo [9]. Como era habitual en la historiografía griega en este tipo de noticias fabulosas Antípatro se sirve del prudente procedimiento de señalar que la noticia de la circunnavegación africana se basaba en el relato del protagonista, no en una comprobación autópsica. Noticia paradoxográfica de Antípatro que curiosamente venía a coincidir casi en el tiempo con la publicación del conocido periplo paradoxográfico africano bajo la autoría de un comerciante tolemaico, Eudoxo de Cízico [10]. Si el *mirabilium*

[6] H. BARDON, *La Littérature latine inconnue*, I, 102.

[7] Así habría una descripción de los Alpes, tal y como se deduce del frag. 13 (PETER, *HRR*, I, 161), sin duda con motivo del paso por tal cordillera del ejército de Aníbal.

[8] Vid. en último lugar L. A. GARCÍA MORENO, *Precedentes grecorromanos de la navegación atlántica de Bartolomeu Dias: en torno al Periplo de Hannón*, en "Congresso Internacional Bartolomeu Dias e a su época", II, Oporto, 1989, 237-257; ID., *Egipto y la circunnavegación de Africa en la Antigüedad*, "Boletín de la Asociación Española de Orientalistas", 29, 1993, 61-76; ID., *Supuesta presencia de navegantes hispanos en el Oceano Indico en los siglos II y I a. C.* en "Actas del Tercer Congreso de hispanistas de Asia", Tokio, 1993, 960-970.

[9] COEL. ANTIP., frag. 56 (PETER, *HRR*, I, 175-176 = PLIN., *Nat. Hist.* 2, 169).

[10] Sobre el cual en último lugar vid. L. A. GARCÍA MORENO, *Egipto y la circunnavegación de Africa*, 62-65; ID., *Supuesta presencia de navegantes hispanos en el Oceano Indico*, 960-966. La fecha del periplo de Eudoxo se deduce de su afirmación de haberse realizado la navegación en

de Antípatro hubiera tenido realmente en cuenta a éste otro [11] podía muy bien ser la respuesta del romano a cualquier intento lágida de apropiarse de la provechosa navegación por el Mar Eritreo, señalando antiguas tradiciones comerciales de los pueblos hispánicos ahora bajo dominio de Roma.

También la narración de la confrontación entre Roma y Cartago, en este caso la Primera guerra púnica, habría servido para que Elio Tuberón, un coetaneo y amigo de Cicerón [12], pudiera realzar su narrativa con algún elemento paradoxográfico referido a la fauna africana, al que prestaría autoridad por su conocida estadía en esas tierras en el 49 a. C. [13]. Aceptación de *mirabilia* que, como era de esperar, iba en compañía de la utilización del Mito para contar los primeros tiempos de Roma (frag. 3) y el gusto por las escenas patéticas de típica raigambre alejandrina (frag. 9).

En todo caso las referencias geográficas africanas de Antípatro y Tuberón venían a reflejar el creciente interés de Roma por la etnografía y geografía africanas. Sin embargo, en el edificio en ruinas que es la historiografía latina tardorepublicana la única digresión geográfica sobre Africa que se nos ha conservado por vía directa forma parte de una monografía histórica medio siglo posterior. Se trata del por eso mismo famoso *excursus* africano de Salustio en su "Guerra de Jugurta" [14]. Lo conocido de estos pasajes salustianos nos evitan un comentario pormenorizado. Sin embargo, no estará de más señalar que su contenido es fundamentalmente etnográfico y en él hay un gusto por utilizar elementos del Mito – la conocida descendencia de los pueblos bereberes a partir

tiempos de Tolomeo Látiro (116-107); la primera cita segura del mismo es ya posterior, obra de Posidonio. Respecto de la publicación de la obra de Antípatro lo único seguro es que fue con posterioridad a la muerte de Cayo Graco en el 121 a. C.

[11] Desgraciadamente la cita de Antípatro no parece proceder de una consulta directa del mismo por Plinio, sino por intermedio de Cornelio Nepote, y en éste último parece que se daba sucesivamente cuenta de ambos periplos a juzgar por toda la cita pliniana. Una utilización de Eudoxo por Antípatro ya la defendió K. J. NEUMANN, *Wann schrieb Coelius Antipater?*, "Philologus", 45, 1886, 387; a lo que se muestra contrario, aunque sin argumentos, J. DESANGES, *Recherches sur l'activité des méditerranéens aux confins de l'Afrique*, París, 1978, 149 ss. que es más favorable a pensar en Estacio Seboso como intermediario entre Antípatro y Plinio.

[12] Hoy se prefiere identificar al conocido historiador con Lucio Elio Tuberón, y no con su hijo Quinto, a pesar de la opinión en contra expresada, entre otros, por PETER, *HRR*, I, CCCLXVI ss, y H. BARDON, *La littérature*, I, 263; cf. P. G. WALSH, *Livy*, Oxford, 1961, 110 ss.

[13] AEL. TUB., 8 (= GELL. 7, 3; PETER, *HRR*, I, 310-311).

[14] SALL. *Bell. Jug.* 17-19; al que habría que añadir la famosa noticia sobre Leptis, con la anécdota de los Filenos y la divisoria entre los territorios de Cirene y Cartago, introducida en el § 79 con ocasión de la llegada de una embajada de Leptis. La gran separación entre ambas digresiones geográficas, y su misma situación *in medias res*, tendría también la finalidad de marcar el paso de unas partes de la monografía a otras, dado que ésta carecía de una subdivisión en libros (E. TIFFOU, *Salluste et la géographie*, en "Littérature gréco-romaine et géographie historique" (= "Caesarodunum" IX bis), París, 1974, 156).

de los compañeros de Heracles –, y narrar anécdotas paradoxográficas como la muy conocida de los Filenos para explicar la frontera entre Cirene y Leptis Magna[15]. También sería conveniente recordar el fundamental tono helénico que tiene todo el *excursus* africano de Salustio: Mito griego y topónimos reducibles siempre al griego. Otra cosa es discernir sus fuentes concretas. Pues, si por un lado una matriz posidoniana para todo el *bellum Iugurthinum*, y su esencial *leit Motiv* -de la decadencia moral de Roma-, parece poderse defender[16], algunos elementos de su digresión geográfica parecen difícilmente adscribibles al rodio[17]. Y no cabe duda que Salustio sabía que algunas de sus afirmaciones al respecto chocaban con lo que debía ser *communis opinio* en su época[18], por lo que para reforzar su *auctoritas* recurriría al consabido procedimiento de citar como fuente unos documentos paradoxográficos de enorme autoridad en la materia, de realmente existir: unos libros púnicos *qui regis Hiempsalis dicebantur*. Afirmación ésta que no ha dejado de llamar la atención de los filólogos, y hacer correr tal vez demasiado la tinta[19]. Y ello porque creemos firmemente que tales libros púnicos no dejan de ser una ficción, bien del propio Salustio o tal vez de alguna de sus fuentes[20].

[15] SALL., *Bell. Jug.* 79. También es paradoxográfica la semejanza buscada entre cascarones de barcos y los típicos mapales (§ 18, 8): por un lado señala una implícita comparación entre el vagabundeo marítimo, por razón comercial, y el nomadismo terrestre; y por otra supone el principio de que los pueblos primitivos tienen sus moradas totalmente integradas en su principal medio de vida, cosa que sería explotada *ad nauseas* por Agatárquides (nótese también a este respecto el famoso *topos* de que el otro gran pueblo nómada de la Antigüedad, y tremendamente paradoxográfico, el de los escitas, tenía por morada sus carretas).

[16] M. SAVAGNONE, *Sull'ipotesi della derivazione posidoniana del Bellum Iugurthinum*, en "Studi di Storia antica offerti dagli allievi a E. Manni", Roma, 1976, 295-304

[17] Fundamentalmente serían: (1) la localización cerca de Leptis de las aras de los Filenos; (2) las concretas derivaciones hercúleas de los pueblos moros; y (3) la estrecha relación entre medos y armenios. Pues para (1) y (2) STRAB. III, 5, 6 (171C, 5) y 827C, 7, que podría muy bien basarse en Posidonio (fragmentos F26 para W. THEILER, *Poseidonios, Die Fragmente*, Berlín-Nueva York, 1982), ofrece unas versiones diferentes, cf. K. TRÜDINGER, *Studien zur Geschichte der griechisch-römischen Ethnographie*, Diss. Basilea, 1918, 127-129.

[18] SALL., *Bell. Iug.* 17, 7.

[19] Vid. en general J. MATTHEWS, *The libri Punici of King Hiempsal*, "AJPh", 93, 1972, 330-335; G. M. PAUL, *A Historical Commentary on Sallust's Bellum Iugurthinum*, Liverpool, 1984, 74: M. GAID, *Aguellids et romains en Bérbérie*, Argel, 1972, 72. Aunque difícilmente podamos asumir su credulidad al respecto.

[20] R. SYME, *Sallust*, Berkeley-Los Angeles, 1964, 153 pensó en Posidonio. En contra de la opinión de N. BERTI, *Scrittori greci e latini di "Libykà"*, 156 ss. que defiende la existencia real de tales libros habría que señalar la poca acribia de sus argumentos, pues en absoluto se puede considerar una versión diferente a la de Salustio la que ofrece VAL. MAX, 5, 6, 4 respecto de los Filenos: la perfidia de éstos en Valerio sería la falsa acusación de los cirenaicos en Salustio (cf. al respecto también R. GUERRINI, *Studi su Valerio Massimo*, Pisa, 1981, 46-49). Si como creemos muy seguro (L.A. GARCÍA MORENO, *Pardoxography and Political Ideals in Plutarch's Life of Sertorius,*

Estas mismas fuentes han podido ser utilizadas por Salustio para la composición de otras famosas digresiones geográfico-paradoxográficas de sus *Historiae*. Concretamente cuando con ocasión de narrar las andanzas africanas de su héroe, Sertorio, Salustio hiciera mención del descubrimiento de la tumba del mítico gigante Anteo en Tánger/Lixus y el deseo del fugitivo de huir a las *Islas de los afortunados*, supuestamente ubicadas en la costa meridional atlántica de Africa[21]. En otras ocasiones creemos haber demostrado que la fuente originaria de Salustio para la primera anécdota habría sido el geógrafo y paradoxógrafo latino Estacio Seboso[22], mientras que para la segunda lo habría sido el historiador latino Tanusio Gémino[23]. Este Estacio Seboso habría sido un "molesto" amigo y contertulio de Ciceron en su retiro de Formia en el 59 a. C.[24], cuando el político e intelectual romano tenía en mente dedicarse al estudio de la Geografía. Ya antes del 40 a. C., aunque posiblemente después del 59 a. C., Seboso habría publicado un *Periplo* o *Periegesis* que partiendo de Gades llegaría hasta la India, lo que le habría permitido describir supuestos y fabulosos archipiélagos de la costa oceánica de Africa -Islas de los Afortunados, de las Hesperides y de las Gorgonas- y de la fauna africana[25], que habían constituido tema favorito de la paradoxografia y etnografía helenística[26]. El que Plinio cite a Seboso como fuente de sus libros geográficos III, V y VI, y le utilice explícitamente en dos ocasiones, puede ser muestra de un cierto prestigio y difusión de su obra, especialmente en lo referente a las costas del Africa atlántica[27]. Por su parte parece lo más probable que Tanusio fuera, desde un punto de vista literario, conocido por haber compuesto una *Historia romana* que abarcaría desde los orígenes

en P.A. STADTER, ed. "Plutarch and the Historical Tradition", Londres-Nueva York. 1992, 145) PLUT., *Sert*, 9, 6 se basa en las *Historiae* de Salustio nuevamente aquí éste habría vuelto a aducir estos *libri punici* (vid. también L. A. GARCÍA MORENO, *Tanusio Gemino, ¿Historiador de Tanger o de Lixus?*, en "Homenaje al Profesor Presedo", Sevilla, 1994, 470, nota 46).

[21] PLUT., *Sert*, 8, 2-3 y 9. Para la demostración del origen salustiano de tales pasajes del prolífico beocio remito a L.A. GARCIA MORENO, *Parodoxography*; ID., *Plutarco, Sertorius, 8, 2-3 y los orígenes de la Geografía paradoxográfica latina*, en J. GARCIA LOPEZ - E. CALDERON (edd.). "Estudios sobre Plutarco: paisaje y naturaleza", Madrid, 1992, 27-35; e ID., *Tanusio Gémino*, 469 ss

[22] L. A. GARCÍA MORENO, *Plutarco, Sertorius, 8, 2-3*, 27-35.

[23] L. A. GARCÍA MORENO, *Tanusio Gemino*, 463-470. Para ello es fundamental la restitución del nombre *Tanusius* en STRAB. 17, 3, 8 (829C) = TAN. GEM. 1 (PETER, *HRR*, II, 49).

[24] CIC., *Epist. Att.* 2, 14, 2 y 15, 3.

[25] PLIN., *Nat. Hist.* 9, 46, que tiene paralelos en Ctesias (PHOT. *Bibl.* 49a, 9 y AEL. *De animal*, 5, 3).

[26] L. A. GARCÍA MORENO, *Plutarco, Sertorius, 8, 2-3*, 32-34.

[27] Cf. J. DESANGES, *Recherches sur l'activité des méditerranéens aux confins de l'Afrique*, Roma, 1978, 150.

monárquicos hasta la época de César, como mínimo. Inscrita en la larga tradición del genero latino de los *annales*, la obra histórica de Tanusio habría asumido bastantes de las características de la Historiografía helenística en boga: interés por los aspectos dramatizantes[28], y por lo paradoxográfico[29]. Al parecer característica llamativa de la obra histórica de Tanusio sería su extremada prolijidad y extensión. Aunque esto último disgustase enormemente a un esteta como Séneca[30], tal vez pudo hacer la fortuna posterior de su obra, al convertirse en mina de información para autores deseosos de noticias de esas características y pormenorizadas para la historia del último medio siglo de la República romana[31]. Aunque se ha solido decir lo contrario es muy posible que Tanusio Gémino no sólo no tuviera nada en contra de César, sino que incluso por razones familiares fuera un posible partidario del dictador y, desde luego, un antisilaniano declarado, lo que explicaría su interés por la figura de Sertorio[32]. En fin, Tanusio habría escrito su obra histórica en un tiempo que se precisa por la fecha del 55 a. C. - por la sesión del senado por él transmitida (PLUT. *Caes.* 22, 3)-, como término *post quem*, y en torno al 48 a. C. como *ante quem*[33].

[28] A ello obedecerían los detalles referentes a la supuesta implicación de César y Craso en la primera conjura de Catilina del 66 a. C. y los detalles pintorescos de cómo debía realizarse el golpe de mano para acabar con los cónsules del momento (SUET. *Caes.* 9); o la descripción de la sesión del senado en el 55 a. C. donde Catón pidió entregar César a los Usipetos y Tencteros (PLUT. *Caes.* 22, 3 -a comparar también con id. *Cat. Min.* 51 - y APP., *Celt.* 18, 2; problema diferente es si ambos autores tomaron el paso directamente de Tanusio o de una fuente común e intermedia griega, cf. M. GELZER, *Caesar. Politician and Statesman*, Oxford, 1969, 131 nota 2).

[29] STRAB. XVII, 3, 8 (829C) y MACROB., *Sat.* I, 16, 33, cf. H. BARDON, *La littérature*, I. 265 (con más dudas H. PETER, *HRR.* II, 51 y, sobre todo. F. MÜNZER. en *RE*, IVA, 2, 1932, 2233).

[30] SEN. *Epist.* 93, 11.

[31] A parte de las citas recordadas W. ALY, *Strabonis Geographica*, Bonn, 1957, 133 ss. sostuvo la tesis de que fue Tanusio la fuente analística utilizada por Estrabón para parte de su libro III y, tal vez, por Apiano para acontecimientos de época cesariana (según la conocida teoría de E, SCHWARTZ, *RE*, II, 1, 1895, 226; por su parte I. HANN, *Appian und seine Quelle*, en "Romanitas Christianitas, Untersuchungen zur Geschichte und Literatur der römischen Kaiserzeit", Berlín-Nueva York, 1982, 251-276 ha defendido la preferencia del alejandrino por seguir a autores que hubieran sido testigos presenciales de los acontecimientos a narrar, como era ciertamente el caso de Tanusio en el citado pasaje de APP. *Celt.* 18, 2). Ya en su día B. NIESE, "RhM", 38, 1883, 602 pensó que fuera Tanusio una de las fuentes utilizadas por Plutarco para las biografías de los últimos tiempos republicanos (naturalmente sobre PLUT. *Caes.* 22). Por su parte J. MALITZ, *Die Historien des Poseidonios*, Munich, 1983, 100 ss. y nota 37 también ha pensado en Tanusio como fuente de DIOD. 37, 22a también con contenido sertoriano.

[32] L. A. GARCÍA MORENO, *Tanusio Gémino*, 468.

[33] Fecha aproximada de la publicación de las *Antiquitates rerum humanarum* de Varrón a la que sin duda (cf. P. L. SCHMIDT, en *Der Kleine Pauly. Lexikon der Antike*, V, Munich, 1979, 1133) se refiere la cita de MACROB. *Sat.* I, 16, 33, cf. al respecto S. MAZZARINO, *Il pensiero storico classico*, II, 1 (5ª ed.), Roma-Bari, 1974, 531.

Un imitador de Salustio, al parecer no muy afortunado en lo tocante a su lenguaje arcaizante, fue Lucio Arruntio, que escribió, ya bajo Augusto, una "Historia de la Segunda guerra púnica"[34]. Imitación que también habría alcanzado a una parte del contenido, siendo muy probable que incluyera digresiones geográficas sobre Africa de carácter paradoxográfico; para lo que pudo hacer una utilización masiva de Estacio Seboso, como unos años antes lo hiciera su admirado Salustio[35].

También un interés por la geografía y etnografía africanas habría demostrado otro historiador de la generación de Cicerón, amigo de éste y de Varrón, Cornelio Nepote[36]. Por diversas citas transmitidas por Plinio el Viejo y Pomponio Mela sabemos que el historiador se interesó vivamente por cuestiones geográficas, defendiendo las conocidas tesis de la Geografía helenística de un Océano circunterrestre. Para ello Nepote haría hincapié en la realidad de una circunnavegabilidad de Africa, para lo que se basaría en buena medida en el "Periplo" paradoxográfico alejandrino del supuesto Eudoxo de Cnido, y muy posiblemente en el antes citado Celio Antípatro[37]. Contexto en el que Nepote haría un hueco para describir localidades de la costa atlántica africana tan usuales en la literatura paradoxográfica como eran Lixus y Cerne[38]. Si estas narraciones eran digresiones en el seno de sus obras de carácter histórico – *Chronica* o *Exempla* – o una obra estrictamente geográfica, del tipo "periplo", por lo demás no mencionada por los antiguos, es asunto de discusión[39]. Como etnógrafo Nepote también habría hecho amplio uso del Mito, de las derivaciones etimológicas y de las explicaciones evemeristas[40] en una proporción excesiva que causaría cierta crítica de Plinio, que consideró al historiadopr en exceso crédulo[41].

[34] SEN., *Epist.* XIX, 5 (114), 17. Se le suele identificar siempre con el cónsul del 22 a. C. y no con su hijo que también lo sería el 6 d. C.; cf. H. PETER, *HRR*, II, LVII; H. BARDON, *La Littérature latine inconnue*, II, 96.

[35] Plinio cita a Arruntio como fuente para los libros eminentemente geográficos 3, 5 y 6. Y en el caso del 3 y 6 cita de forma seguida a Arruntio y a Seboso, mientras que en el 6 tan sólo separados por la mención de *Livio filio*.

[36] Desde luego su producción de tema etnogeográfico ya estaría publicada en el 49 a. C. momento en el que se mencionan ya sus *Chronica* (H. BARDON, *La Littérature latine inconnue*, I, 267 y 270 ss.). Por su parte A. LUISI (*Cornelio Nepote geografo*, en M. SORDI, "Geografia e storiografia nel mondo classico", Milán, 1988, 42) cree que el inicio de este tipo de estudios por parte de Nepote sería en torno al 59 a. C. momento de las conocidas preocupaciones geográficas de sus amigos Cicerón y Atico.

[37] POMP MELA, 3, 5, 44; 9, 90; y PLIN., *Nat. Hist.* 2, 169.

[38] PLIN., *Nat. Hist.* 5, 4; 6, 199 (= C. NEP., *Exempla*, 13 y 16, en PETER, *HRR*, II, 31 y 32).

[39] A. LUISI, *Cornelio Nepote geografo*, 43 ss.

[40] C. NEP. *Chron.* 1 y *Exempla*, 14, en PETER, *HRR*, II, 25 y 31-32.[41] PLIN. *Nat. Hist.* 5, 4.

[41] PLIN., *Nat. Hist.*, 5, 4 .

Michele R. Cataudella

Geografia greca e geografia punica a proposito della costa settentrionale dell'Africa nei trattati fra Roma e Cartagine

In un saggio di qualche anno fa, pubblicato in *«Sardinia antiqua, Studi in onore di Piero Meloni»* [1], avevo fermato l'attenzione su una concezione della costa nord occidentale dell'Africa diversa rispetto a quella che la vedeva seguire un andamento declinante dalle Colonne d'Ercole, e poi grosso modo uniforme, salvo una lieve "interruzione" all'altezza di Cartagine [2]. Tale concezione appariva invece molto più vicina alla forma reale, e la natura dei testi su cui l'ipotesi si fondava mi induceva a ritenere verosimile che la matrice fosse punica: ovviamente il *Periplo* di Annone; ma anche la testimonianza fondamentale del *Periplo* pseudoscilaceo potrebbe risalire alla stessa matrice, se appartenesse al nucleo originale dell'autentico Scilace [3]; e quindi i trattati fra Roma e Cartagine, i primi due naturalmente.

Ci proponiamo ora qui di approfondire qualche punto relativo ai trattati romano-cartaginesi a conferma delle conclusioni dello studio citato, sulla linea

[1] Cagliari 1992, 207 sgg.

[2] La questione è presentata perspicuamente da G. PRACHNER, in "Festschr. F. Altheim", Berlin 1969 pgg. 157 sgg. (in part. pg. 166); va tenuto conto comunque che il promontorio Lilibeo è rivolto verso occidente (εἰς χειμερινὰς δύσεις), e quindi, secondo questo asse, si trova di fronte ai promontori cartaginesi (ἐπίκειται τοῖς ἀκρωτηρίοις, POL., 1, 42, 2). L'esperienza della conoscenza diretta dei luoghi da parte di Polibio, richiamata, ad es., da A. WERNER (in "Chiron", 5, 1975, pgg. 21 e sgg., in part. pg. 31), non mi pare rilevante ai fini di un superamento delle posizioni eratosteniche, dal momento che anche di opinioni erronee precedenti erano a fondamento delle esperienze, dirette o indirette (a ciò si aggiunga che bisognerebbe dare per scontata una redazione dei testi relativi posteriore ai viaggi, ciò che ritengo quanto mai probabile, ma è un elemento che va esaminato nel contesto del problema della composizione dell'intera opera; cfr., ad es., gli studi ormai classici di P. PÉDECH e di F. W. WALBANK, del primo soprattutto *La méthode hist. de Pol.*, Paris 1964, e del secondo *Polybius*, Berkeley-Los Angeles 1972, oltre al monumentale *Commentary*). Analoghe riserve, almeno in parte, possono valere riguardo al saggio, per altro dotto e interessante, di CH. MAREK, in "Chiron", 7, 1977, pgg. 18 sgg.

[3] Va ricordato in proposito il tentativo, sicuramente interessante, di A. PERETTI (*Il Periplo di Scilace*, Pisa 1979) di individuare la presenza dell'autentico Scilace nel testo molto più tardivo pervenutoci col suo nome. È superfluo rilevare come dovesse esser presente la cultura fenicia nel mondo persiano della fine del VI sec.; per un profilo dell'organizzazione dell'impero persiano agli inizi dell'epoca achemenide cfr. R.N. FRYE, *The History of Ancient Iran*, München 1984, pgg. 87 sgg. (ivi bibl.).

del confronto fra il testo dei trattati e il relativo commento di Polibio: un confronto che mi pare rivelatore dello scontro fra la visione del Mediterraneo e della costa africana di chi imponeva le condizioni ai Romani, e la visione di Polibio, punica la prima, greca la seconda. Ossia, era il bacino del Mediterraneo a occidente dell'Italia l'area soggetta al divieto, secondo la visione punica, mentre era a sud della Sicilia il mare "vietato", secondo la visione greca[4]. Il punto cruciale è, in realtà, la determinazione dell'area su cui ricade il divieto di navigazione per i Romani secondo i trattati, ché Polibio formula esplicitamente la sua opinione, e cioè che l'area vietata fosse quella meridionale, a sud della Sicilia (οὗ καθάπαξ ἐπέκεινα πλεῖν ὡς πρὸς μεσημβρίαν...)[5]. Che si tratti invece dell'area occidentale riteniamo ancora di poter confermare[6].

Ebbene, il testo del I trattato all'enunciato del divieto di navigazione per i Romani al di là del Capo Bello (ἐπέκεινα τοῦ Καλοῦ ἀκρωτηρίου) fa seguire l'elenco di alcuni casi che possono verificarsi in violazione di tale divieto e la relativa regolamentazione (... ἐὰν μὴν ὑπὸ χειμῶνος... ἐὰν δέ τις βίᾳ... τοῖς δὲ κατ' ἐμπορίαν... ὅσα ἂν ᾖ ἐν Λιβύῃ ἢ ἐν Σαρδόνι πραθῇ...); ora, poiché riguardo a quest'area relativa al divieto è esplicitamente citata la Sardegna, pare evidente che si tratti di un'area occidentale e non meridionale, cosicché il Capo Bello risulta un limite alla navigazione romana verso occidente[7]. D'altra parte, l'eventualità che la menzione della Libia e della Sardegna si riferisca a un'area diversa rispetto a quella per cui vige il divieto pare senz'altro da escludere in un contesto in cui l'indicazione relativa alla Sicilia è la prima

[4] Sulle questioni relative ai trattati romano-cartaginesi in Polibio, lucida messa a punto in WALBANK, *Comm.*, Oxford 1957 I, pgg. 337 sgg.; F. CASSOLA, *I gruppi politici romani del III sec. a. C.*, Roma 1968, pgg. 84 sgg. e in W. HUSS; *Geschichte der Karthager,* München 1985, pgg. 92 sgg.; cfr. anche B.D. HOYOS, in "Class. Quart.", 35, 1985, pgg. 92 sgg.; da ult. B. SCARDIGLI, *I trattati romano-cartaginesi,* Pisa 1991, ivi bibl.

[5] POL. 3, 23, 2: οὗ καθάπαξ ἐπέκεινα... Nel senso polibiano hanno inteso il testo, ad es., S. MAZZARINO, *Introduzione alle guerre puniche,* Catania 1947, pgg. 85 sgg.; J. DESANGES, *Étendue et importance du Byz. avant la création sous Diocl. de la prov. Bizac.*, «CT», 11, 1963, pgg. 11 sgg. e *Plin., V, 1-46,* CUF, 1980, pg. 211 n. 8; fra i più recenti M.L. HANS, in "MBAH", 4, 2, 1985, pgg. 65 sgg. e C.R. WHITTAKER, in P.D.A. GARNSEY-C.R. WHITTAKER, (edd.), *Imperialism in the Ancient World,* Cambridge 1978 (1982), pgg. 59 sgg.

[6] In questo senso, con relativa identificazione del Capo Bello con Capo Farina, va citato in primo luogo O. MELTZER, in "Comment. Fleckeisen.", Leipzig 1890, pgg. 259 sgg.; quindi WALBANK, cit., I, pg. 344; G. PUGLIESE CARRATELLI, in "P. P.", 25, 1970, pgg. 7 sgg.; fra i più recenti HUSS, cit., pg. 88.

[7] Da citare, anche se inverosimile, l'ipotesi di L. WICKERT (in "Klio", 31, 1938, pgg. 353 sg. e in "Rh. M.", 104, 1958, pg. 96), che identificava il Capo Bello con Capo de Palos, a nord di Cartagena in Spagna.

e unica a segnare un cambiamento dopo quella che fissa il divieto relativo al Capo Bello; ed è un'indicazione successiva alla menzione della Libia e della Sardegna e non implica alcun divieto.

In realtà, il comma introdotto da τοῖς δὲ κατ' ἐμπορίαν... integra la casistica introdotta da ἐὰν δέ τις βίᾳ ..., creando una significativa rispondenza fra due diversi ordini di violazione e relative prescrizioni: βίᾳ... μηδὲν ἀγοράζειν, da una parte, μηδὲν ἔστω τέλος πλήν..., dall'altra. Ne deriva allora una concezione unitaria dei due commi, che quindi non possono che essere pertinenti all'unico articolo relativo al Capo Bello [8]. È un'eventualità, pertanto, quella che fossero aree diverse l'area del divieto e quella a cui appartengono la Libia e la Sardegna, che il contesto rende estremamennte precaria, e che è suggerita solo dall'interpretazione di Polibio, erronea per quanto mi pare più verosimile [9].

Pensiamo al commento di Polibio al I trattato: poiché egli ha inteso il divieto di superare il Capo Bello come un divieto di navigazione verso sud, è naturale che l'area "al di qua" (τὴν ἐπὶ τάδε) del Capo Bello sia per lui da cercare in direzione nord; è per questo motivo che egli assimila la Sardegna e la Sicilia (oltre alla Libia), proprio in quanto a nord del Capo Bello (εἰς δὲ Καρχηδόνα καὶ πᾶσαν τὴν ἐπὶ τάδε τοῦ Καλοῦ ἀκρωτηρίου τῆς Λιβύης καὶ Σαρδόνα καὶ Σικελίαν). In verità, mentre nel trattato la posizione della Sardegna e della Sicilia sono distinte - in pratica, l'una al di là, l'altra al di qua

[8] Pare peraltro quasi superfluo mettere in rilievo che questi due commi configurano delle eccezioni a una norma generale che non può non identificarsi col divieto relativo al Capo Bello, ché non c'è altra norma. E, in effetti, il primo comma (ἐὰν δέ τις βίᾳ κατενεχθῇ) non è che una specificazione relativa all'enunciato iniziale μὴ πλεῖν... ἐὰν μή...; e così pure il secondo comma che ha per oggetto la navigazione mercantile assoggettata a particolari norme: segno che la navigazione non mercantile era vietata. Ancora dunque la logica dei due commi è consequenziale al divieto di superare il Capo Bello; per altro verso, se il trattato non specifica l'area a cui si riferisce parlando dei navigatori di commercio (τοῖς κατ' ἐμπορίαν...), è naturale che valga per essi l'area indicata prima, all'inizio, riguardo al divieto e agli eventuali scali per motivi di forza maggiore.

[9] Il punto sulla discussione relativa all'identificazione del Capo Bello con Capo Bon o con Capo Farina in Scardigli, cit., pgg. 67 sgg.; appare in ogni caso piuttosto evidente come l'interpretazione polibiana implichi in pratica la necessità dell'identificazione con Cap Bon, creando grave contrasto fra il primo e il secondo trattato, sia per il difficile collegamento con Mastia, sia per l'automatica assimilazione di Cartagine all'area vietata, che da essa deriva, mentre Cartagine risulta al di fuori del divieto in entrambi i trattati. Pare invece che l'identificazione col Capo Farina, legata all'interpretazione "occidentale", non polibiana, eluda agevolmente questa difficoltà. È da notare, fra l'altro, che il capo Ermeo, di cui fa cenno Polibio stesso in rapporto alla spedizione di Regolo, nel 256/5 (1, 29, 2 sgg.), non può essere che il Capo Bon, il che parrebbe escludere che questo possa essere identificato col Capo Bello: il Capo Farina sembra restare allora l'unica alternativa per l'identificazione col Capo Bello (cfr. anche 1, 25, 7, e 36, 5).

del Capo Bello - Polibio le assimila, ossia per lui sono entrambe dalla stessa parte rispetto al Capo Bello, e tutto quel che si trova a nord di esso usufruisce dello stesso "trattamento": pensiamo quindi al Capo Bon.

Per altro, che sia erronea l'assimilazione della Libia, della Sardegna e della Sicilia in un medesimo "trattamento" appare anche dall'affermazione di Polibio che nel trattato i Cartaginesi parlano della Libia e della Sardegna come di un dominio proprio (ὡς περὶ ἰδίας...), mentre riguardo alla Sicilia indicano specificamente la parte di essa soggetta al loro dominio; tale distinzione infatti non fa che riflettere una distinzione che è effettivamente nel testo del trattato, dove però sembra di tutt'altra natura, in quanto l'uguaglianza che in esso viene stabilita in rapporto alla Sicilia (ἴσα ἔστω τὰ Ῥωμαίων πάντα) è il segno evidente della diversa posizione rispetto alla Libia e alla Sardegna[10]. Di quest'uguaglianza è sintomatico che Polibio non faccia alcun cenno nel suo commento[11]. Pare comunque strano che, secondo Polibio, sarebbe vietata la

[10] La precarietà dell'interpretazione polibiana del I trattato si coglie probabilmente anche riguardo all'espressione μακραῖς ναυσί; essa è presente nel commento polibiano al I trattato, ma non c'è nel testo. Indipendentemente dal tipo di nave a cui si volesse alludere con questa espressione - navi da guerra, o mercantili, o dei pirati (cfr. SCARDIGLI, cit., pg. 81 n. 138; cfr. in part. Pol., 12, 4a, 2 e WALBANK, *Comm.*, I, pg. 345) - il supplemento μακραῖς ναυσί... nel testo del I trattato mi pare senz'altro fondato anche per una specifica considerazione. In effetti tale espressione, nel contesto in cui è usata da Polibio nel suo commento (3, 23, 2), appare un po' fuori posto, dato che non può convincere granché un divieto limitato a un determinato tipo di navi, se lo scopo di esso - come dice Polibio - era quello di non far conoscere ai Romani talune regioni (perché mai doveva esser consentita la conoscenza delle stesse regioni a chi viaggiava su altri tipi di nave? Se essa costituiva un pericolo, certo questo non poteva venir meno se la conoscenza avveniva attraverso una nave "piccola"); cfr. le osservazioni di K.E. PETZOLD, in "ANRW", I, 1, 1972, pgg. 364 sgg. Ciò induce a credere che l'espressione μακραῖς ναυσί sia stata trasferita meccanicamente dal testo del I trattato senza che l'autore si preoccupasse della logica del discorso che si apprestava a fare (del resto complessivamente la motivazione del divieto che Polibio dà sembra piuttosto ingenua e dettata dall'erronea interpretazione del trattato, cfr. *Sardinia Antiqua,* cit., pgg. 213 sgg.). La stessa espressione μακραῖς ναυσί non compare nel testo del II trattato, e ben se ne comprende la ragione, se in questo testo risulta vietata del tutto la navigazione, anche quella mercantile; sono ammessi solo brevi scali "tecnici" per esigenze di rifornimento o di riparazione. Quindi ogni distinzione in merito al tipo di nave sarebbe stata fuor di luogo.

[11] Che si tratti di casi ben distinti, riguardo alla Libia e alla Sardegna, da una parte, e alla Sicilia, dall'altra, vien rimarcato anche dal ricorrere dello stesso termine τοῖς δὲ κατ' ἐμπορίαν παραγινομένοις e ἐὰν Ῥωμαίων τις εἰς Σικελίαν παραγίνεται. Da una parte un'area soggetta a divieto, dall'altra un'area non soggetta, come la Sicilia: determinante è, al riguardo, il confronto con il II trattato, in cui la posizione dei Romani è assimilata a quella dei Cartaginesi (ἴσα ἔστω... nel I e πάντα... καὶ τῷ πολίτῃ...), cosicché non è possibile che esistesse un limite ai Romani riguardo alla Sicilia, nella zona soggetta ai Cartaginesi, se è ovvio che non esistesse un divieto per i Cartaginesi. Segno evidente anche questo - mi pare - che il divieto investe l'area occidentale, e che è poco persuasiva l'interpretazione di Polibio che assimila Libia, Sardegna e

navigazione verso sud, per non far conoscere la regione ai Romani, (i dominii "totali" di Cartagine erano invece a occidente).

Una conferma di questa interpretazione si ricava dal testo del II trattato, secondo ogni verosimiglianza. Un punto determinante è nell'elencazione dei singoli divieti imposti ai Romani riguardo all'area mediterranea al di là del Capo Bello (e Μαστία Ταρσήιον, se questa è la lezione giusta)[12], ossia μὴ λῄζεσθαι ἐπέκεινα Ῥωμαίους μηδ' ἐμπορεύεσθαι μηδὲ πόλιν κτίζειν. Ebbene: poco dopo lo stesso testo afferma: ἐν Σαρδόνι καὶ Λιβύῃ μηδεὶς Ῥωμαίων μητ' ἐμπορευέσθω μήτε πόλιν κτιζέτω (*lac.*). Quindi c'è una precisa rispondenza per due dei tre divieti, ossia μηδ' ἐμπορεύεσθαι / μήτ' ἐμπορεύεσθω e μηδὲ πόλιν κτίζειν / μήτε πόλιν κτιζέτω; l'altro divieto, μὴ λῄζεσθαι, manca nel secondo dei due passi citati, probabilmente per la presenza di una lacuna in quest'ultimo[13]. La conseguenza mi pare ovvia, e cioé che alla coincidenza dei divieti corrisponda la coincidenza delle aree su cui ricade il divieto; ciò vuol dire evidentemente - se è vero - coincidenza fra l'area al di là del Capo Bello, da una parte, e l'area in cui si trovano la Libia e la Sardegna, dall'altra, ossia la conferma che il divieto di superare il Capo Bello era equivalente a un divieto di navigare verso il Mediterraneo occidentale[14].

Sicilia nel medesimo "trattamento". Per una caratterizzazione delle aree commerciali, cfr., ad es., M. DAVID, in "Symb. ad ius et hist. ant. pertin.", Leiden 1946, pgg. 231 sgg.; WICKERT, in "Klio", cit., pgg. 363 sgg.; WHITTAKER, cit., pgg. 75 sgg.

[12] Profilo della questione in WALBANK, *Comm.*, I, pg. 347, e ora in SCARDIGLI, cit., pgg. 105 sgg. e 122. Il problema testuale è forse insolubile allo stato attuale, legato com'è alla dubbia interpretazione di Ταρσήιον (e al dubbio rapporto Tartesso/Tarshish; perspicuo, sulla questione, il punto in *Ruf Fest Avié, Periple*, a cura di P. VILLALBA I VARNEDA, Barcelona 1986, pgg. 117 sgg.). Forse è possibile solo escludere qualcosa: ad es., l'idea di un divieto il cui limite fosse collocato sulla costa spagnola atlantica, difficilmente pertinente ai rapporti Roma-Cartagine in tale periodo, e forse anche, probabilmente, l'eventualità che nelle due parole sia da cogliere un riferimento a due siti diversi. Sembrano ipotesi, entrambe, legate forse a procedimenti autoschediastici (significative in proposito le voci *Tarseion, Massia, Mastianoi* in Stefano Bizantino). Sulla collocazione nel sud della Spagna c'è una convergenza "incoraggiante", cosicché il Capo de Palos potrebbe essere il miglior punto di riferimento, vicino al territorio dei Tartessii (THEOP., *FGrHist.* 15 F 200), e alle Colonne d'Ercole (HECAT., *FGrHist* 1 F 41); più tardi i *Bastetanoi* sembrano abitare tutta la fascia meridionale della Spagna (STRAB., 3, 2, 1; 4, 1). Una *crux*, in definitiva, resta ancora la soluzione migliore, a quanto mi pare.

[13] La lacuna, segnalata dal Casaubon, non ha granché rilevanza ai fini del nostro discorso, dato che la rispondenza su cui fermiamo la nostra attenzione è in ogni caso evidente (per altro nella premessa polibiana al II trattato, 3, 24, 1, manca ἐμπορεύεσθαι rispetto al testo del trattato). Cfr., ad es., WICKERT, in "Klio", cit., pg. 362 n. 3.

[14] È facile rilevare che, se non fosse stato il Mediterraneo occidentale l'oggetto del divieto, come invece è secondo la lettura illustrata del I e del II trattato, non si spiegherebbe in alcun

Nello stesso senso può valere certamente la corrispondenza fra la casistica relativa all'area al di là del Capo Bello nel I trattato e la casistica relativa alla Libia e alla Sardegna nel II trattato:

ἐὰν μὴ ὑπὸ χειμῶνος... ἐὰν δέ τις βία κατενεχθῇ	ἐὰν δὲ χειμὼν κατενέγκῃ
μηδὲν ἀγοράζειν μηδὲ λαμβάνειν πλὴν ὅσα πρὸς πλοίου ἐπισκευήν.....	.... εἰ μὴ ἕως τοῦ ἐφόδια λαβεῖν ἢ πλοῖον ἐπισκευάσαι

Ancora dunque un elemento che porta all'identificazione dell'area al di là del Capo Bello con l'area in cui sono comprese la Libia e la Sardegna[15].

Nel II trattato, Sicilia e Cartagine sono dichiarate espressamente al di fuori del divieto relativo al Capo Bello e a Mastia[16]; per entrambe infatti non vige alcun divieto ai Romani, se questi sono posti in condizioni di parità rispetto ai Cartaginesi (πάντα καὶ ποιείτω καὶ πωλείτω ὅσα καὶ τῷ πολίτῃ ἔξεστιν): è la stessa condizione espressa nel I trattato con le parole ἴσα ἔστω τὰ Ῥωμαίων πάντα. E così ancora la Sicilia risulta in una posizione diversa rispetto alla Libia e alla Sardegna, "al di là" del Capo Bello queste ultime, "al di qua" la prima; ed è quindi confermato l'errore di Polibio quando assimila la Sicilia alle altre due regioni nel "trattamento" vigente "al di qua" del capo

modo perché mai ai Romani fosse consentito navigare liberamente in quest'area del Mediterraneo, però non dovessero avere alcun rapporto con la Libia e con la Sardegna, né di commercio, né coloniale, né d'altro genere: ma allora a che scopo avrebbero navigato in quella zona? Se poi le norme contenute nei trattati siano da intendere rigorosamente alla lettera o lascino qualche spiraglio, non è questione particolarmente rilevante: in linea di principio, supporre deroghe al di là di quelle esplicitamente previste non pare raccomandabile. Cfr., ad es., WICKERT, ll. cc., F. HAMPL, «MDAI», 101, 1958, pgg. 58 sgg. e A. AYMARD, in «REA», 59, 1957, pgg. 277 sgg.

[15] Difficilmente nell'identificazione delle aree "vietate" può assumere qualche ruolo il viaggio esplorativo di Pitea di Marsiglia al di là delle Colonne d'Ercole, in primo luogo per l'incertezza cronologica (al contrario il testo del II trattato potrebbe essere utilizzato come *terminus* per la datazione di Pitea, e forse con maggiore fondamento, dato che il testo del trattato rappresenta comunque un punto di riferimento più concreto; da ultimo sull'argomento C.H. ROSEMAN, *Pytheas of Massalia*, Chicago 1994); per altro verso, non so quanto l'eventuale recente apertura di una via delle Colonne d'Ercole potesse assumere rilevanza tale da essere oggetto di un trattato nel quadro degli interessi politici ed economici fra Roma e Cartagine (interessi, in quel settore, tutti da scoprire!).

[16] Per altra identificazioni del sito (in Libia, in Corsica, ecc.) cfr. SCARDIGLI, cit., pgg. 115 sg. e 122 sgg. (ivi bibl.).

Bello [17]. È un errore che egli ripete anche nel breve commento al II trattato, dove non è alcun cenno alla parità dei diritti dei Romani e dei Cartaginesi, che avrebbe fatto "saltare" la sua interpretazione : nella prospettiva nord-sud, anziché est-ovest, su cui essa si fonda, la Libia, la Sardegna e la Sicilia vengono a trovarsi tutte "al di qua" del capo Bello (πᾶσαν τὴν ἐπὶ τάδε τοῦ Καλοῦ ἀκρωτηρίου τῆς Λιβύης καὶ Σαρδόνα καὶ Σικελίαν), cosicché dovevano avere tutte lo stesso "trattamento", come pare secondo la lettura di Polibio.

Anche questo ci porta invece a vedere nel Mediterraneo occidentale l'area vietata ai Romani; la stessa prospettiva occidentale che la menzione di Μαστία Ταρσήιον sembra pur essa confermare, quale che sia la lezione giusta del testo polibiano [18], mentre dubbi di qualche sorta non sembrano giustificati riguardo alla presenza del nome Mastia, un toponimo che ci riporta con ogni probabilità a un sito della costa sud orientale della Spagna. La conferma mi sembra nascere da due considerazioni in particolare: 1) se il divieto di superare il Capo Bello è da intendere in direzione ovest - come mi pare - e non in direzione sud, il divieto di superare Mastia integra il divieto di superare il Capo Bello, in quanto tutela la stessa zona contro chi provenisse da nord (che senso avrebbe impedire un accesso da est e lasciarlo libero da nord?); 2) se il divieto di superare il Capo Bello era in direzione sud - come si ritiene sulla scia di Polibio - ci sarebbe stato libero accesso da est e divieto solo da nord, ciò che non sembra avere granché senso, così come se si suppone che il divieto mirasse a impedire l'accesso verso le Colonne d'Ercole: la conseguenza sarebbe sempre un accesso vietato a chi proveniva da nord e libero a chi proveniva da est, ciò che è piuttosto paradossale (oltretutto se si pensa che il divieto era rivolto ai Romani che erano a oriente di quest'area) [19].

Siamo allora alla conclusione; la contrapposizione fra il punto di vista del redattore dei trattati, di parte punica, che si riferisce al Mediterraneo occidentale, e il punto di vista di Polibio che si riferisce all'area meridionale, a sud della Sicilia, mi pare che risulti confermata. Se stanno così le cose, è erronea l'interpretazione di Polibio, come si diceva; ma qual è la genesi dell'errore? Secondo una concezione, tradizionale verosimilmente, di cui Eratostene era forse il più autorevole sostenitore, i promontori di Cartagine, fra cui è il Capo Bello, dovevano essere a sud della Sicilia e quindi non potevano costituire un

[17] Cfr. *supra*, nota 11.

[18] Cfr. *supra*, nota 12.

[19] Sull'eventualità che il II trattato intendesse fissare una reale linea di demarcazione di acque territoriali da Capo Bello a Mastia paiono opportune le osservazioni di MAREK, cit., pgg. 18 sgg.

limite verso occidente. Da qui - secondo ogni verosimiglianza - la necessità per Polibio di intendere il limite del Capo Bello nella direzione meridionale. Per poter costituire un limite verso ovest il Capo Bello doveva essere collocato ad ovest della Sicilia, come pare naturale; e in questa posizione esso è in realtà, nella stessa posizione, grosso modo, in cui sembra ritenerlo il redattore punico dei trattati, per quanto mi par lecito credere[20].

[20] Per la posizione della Sicilia cfr. POL., 1, 42; ancor più perspicua l'indicazione di Posidonio (πρὸς νότον δὲ Λιλύβαιον; fr. 249 Edelstein-Kidd = 41 Theiler). Cfr. anche *supra* nota 2 e *Sardinia ant.*, cit., pgg. 209 sgg. La conclusione esposta è conforme evidentemente alla linea di interpretazione che identifica il Capo Bello con Capo Farina, promontorio ad ovest di Cartagine; in favore del Capo Farina ha scritto ancora di recente, tornando sull'argomento, W. HUSS (*Die Karthager*, München 1994, pgg. 47 sgg. e 99 sgg.). Sull'argomento è tornato anche J. DESANGES ("Karthago", 22, 1990, pgg. 21 sgg.) in favore dell'identificazione con il Capo Bon attraverso considerazioni di valore diverso e comunque meritevoli della migliore attenzione. Di particolare interesse le osservazioni sulla denominazione Καλὸν ἀκρωτήριον; mi pare senz'altro verosimile che "bello" potesse avere un valore di buon augurio, mentre mi convince meno che tale denominazione possa avere una rilevanza significativa in favore del Capo Bon: in realtà non si tratta di una connotazione peregrina per un promontorio (pensiamo, ad es., al Capo di Buona Speranza) perché se ne possano trarre deduzioni in un unico senso. Per altro verso, l'accostamento degli aggettivi καλός e ἐρμαῖος è suggestivo certamente, ma non molto di più - credo. Per quel che riguarda l'eventualità che il liviano *Promunturium Pulchri* (29, 27, 12) richiami il Καλόν ἀκρωτήριον, forse basta solo supporre che, poniamo, per il primo traduttore greco Καλοῦ traducesse *Pulchri* (*Pulkroi*), e fosse un genitivo retto dal genitivo ἀκρωτηρίου, a sua volta retto da ἐπέκεινα, perché equivoci successivi appaiano facilmente spiegabili, e l'identificazione risulti verosimile anche da questo punto di vista (sarebbe comunque interessante sapere se c'era un rapporto con la denominazione indigena). Il problema resta ovviamente aperto; cfr. ora anche W. AMELING, *Karthago*, München 1993, pgg. 130 sgg. e 141 sgg., ivi altra bibl.

Francesco Prontera

Note sul Mediterraneo occidentale nella cartografia ellenistica

La carta di Eratostene àncora in una griglia geometrica la delineazione dell'ecumene, sulla via aperta da Aristotele, da Eudosso e da Dicearco. Rispetto allo schematismo sommario dei mappamondi circolari, che suscitavano l'ironia e lo scetticismo di Erodoto (IV, 36 ss.), l'opera cartografica del grande alessandrino segna indubbiamente una svolta nella storia della geografia antica. Questo relativo progresso si basa tuttavia su un numero assai esiguo di rilevamenti astronomici dei luoghi, che non arrivano alla mezza dozzina e che riguardano esclusivamente la loro latitudine. Per sopperire alla mancanza di dati astronomici anche Eratostene, come già Erodoto o Eudosso, ha dovuto utilizzare e ordinare le molteplici informazioni fornite dall'esperienza degli itinerari marittimi e terrestri. Il periplo di Pitea lungo le coste dell'Europa nord-occidentale e soprattutto le conquiste dei Macedoni in Oriente hanno ampliato sensibilmente agli occhi dei Greci i limiti dell'ecumene, ma nella valorizzazione dei nuovi dati empirici prodotti da questo ampliamento (distanze e localizzazioni relative) il 'cartografo' d'età ellenistica si trova necessariamente ad operare con gli stessi procedimenti congetturali e induttivi, che guidano la rappresentazione schematica dell'ecumene nella geografia pre-alessandrina.

L'armatura della carta di Eratostene poggia su città di primo piano nella storia ellenistica (Isso, Alessandria, Rodi, Bisanzio, Cartagine, Roma, Marsiglia, Cadice); trova già qui piena attuazione il principio, formulato da Strabone (II, 5, 16), secondo cui le linee tracciate dal cartografo devono toccare *luoghi ben noti*. È un dettaglio, ma basta a darci un'idea della distanza che separa la cartografia antica dalla moderna. Quella di Eratostene non è una quadrettatura 'neutra' che si sovrappone a uno spazio qualitativamente indifferenziato; si tratta piuttosto di una geometria selettiva, che riflette l'importanza storica dei luoghi. E questi pre-determinano la griglia di riferimento nella costruzione della carta, che è al tempo stesso una carta 'fisica' e 'storico-politica'.

La delineazione del Mediterraneo (fig. 1) è iscritta in un rettangolo,

* Queste note riprendono e sviluppano un contributo apparso in "Riv.Geogr. Ital.", 100, 1993, pp. 33-58: *Immagini dell'Italia nella geografia antica da Eratostene a Tolomeo* (cit. d'ora in poi: *Immagini dell'Italia*)

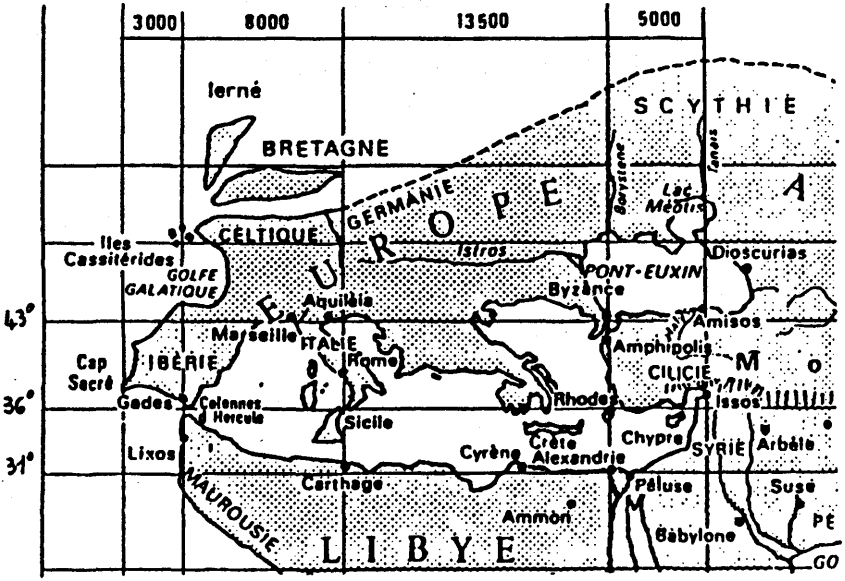


Fig. 1 - Il Mediterraneo nella carta di Eratostene (da G. AUJAC, *La geografia nel mondo antico*, tr. it. Napoli 1984).

segnato a nord dal parallelo che tocca Marsiglia (43° N) e (erroneamente) Bisanzio, sul lato opposto dal parallelo che passa per Alessandria (31° N) e (erroneamente) poco più a sud di Cartagine. Mentre gli allineamenti di luoghi e città sulla stessa latitudine potevano, almeno in parte, fondarsi su rilevamenti astronomici, quelli di longitudine dipendevano interamente dalla pratica degli itinerari marittimi. La collocazione di Rodi e di Alessandria sullo stesso meridiano - ancor prima che si procedesse ad un calcolo astronomico delle loro latitudini - è stata suggerita evidentemente dall'esperienza delle traversate in mare aperto da Rodi ad Alessandria, favorite nella buona stagione dai venti settentrionali (Str. II, 5, 24); le medesime considerazioni valgono per il meridiano che (erroneamente) tocca Roma, lo Stretto di Messina e Cartagine.

La prevalente prospettiva marittima nella percezione e rappresentazione dell'ecumene antica, dislocata attorno al Mediterraneo[1], ha naturalmente favorito l'individuazione delle regioni peninsulari. "È soprattutto il mare che

[1] H. BERGER, *Geschichte der wissenschaftlichen Erdkunde der Griechen*, Leipzig 1903², pp. 102 ss.

disegna la terra e le dà la sua forma, modellando i golfi, gli oceani, gli stretti e così anche gli istmi, le penisole e i promontori" scrive Strabone (II, 5, 17). Idee dello stesso tenore sono già espresse da Eforo (in Str. VIII, 1, 3); in esse avvertiamo gli echi dell'infanzia, quando per la prima volta il nostro sguardo venne guidato su una carta geografica. Osservazioni certo banali, che però non possono farci dimenticare quale faticoso e complicato processo di analisi e di sintesi (congetture, errori, o aspettative deluse) porta all'acquisizione mentale di uno spazio geografico, che non può essere abbracciato dalla nostra vista.

Che l'Italia sia una delle tre penisole in cui si articola la costa europea del Mediterraneo, è un fatto assodato per Eratostene; un secolo più tardi Polibio osserva che accanto all'estremità del Peloponneso (Capo Malea) occorre tener conto anche della punta dell'Attica (Capo Sunio) e che più ad oriente bisogna aggiungere anche il Chersoneso tracio e la Tauride (Str. II, 4, 8; cf. II, 1, 39-40). Questa rettifica sottintende la difficoltà di arrivare ad un consenso sull'ordine di grandezza delle penisole europee e, al tempo stesso, il largo margine di congetture riguardo alla loro delineazione e disposizione nella carta del Mediterraneo. La rappresentazione dell'Italia, che si allunga nel mare interno fra Iberia e Grecia e che con la Sicilia si spinge verso la costa africana, è in realtà determinata dalla dinamica degli itinerari marittimi, e dai presupposti che guidano la loro schematizzazione. Un confronto sinottico fra la carta di Eratostene e quella di Strabone - pur con i limiti che comporta il ricorso a delle 'ricostruzioni' moderne - può aiutarci a chiarire l'interazione fra la disposizione dell'Italia e la delineazione del Mediterraneo occidentale.

Anche per Strabone (fig. 2) il mare interno è iscritto in un rettangolo segnato a nord dal parallelo di Marsiglia (43°) che tocca (erroneamente) anche Bisanzio, sul versante opposto dal parallelo di Alessandria (31°) che passa (erroneamente) poco più a sud di Cartagine. I lati corti insistono a oriente sul meridiano di Isso e di Amiso, a occidente su quello di Cadice e Lixos. Nella carta di Erotostene e in quella di Strabone il 'diaframma' (36°) attraversa le Colonne d'Ercole e lo Stretto di Messina, tocca le punte meridionali del Peloponneso e dell'Attica, e incrocia a Rodi il meridiano fondamentale di Alessandria-Bisanzio (con un comprensibile errore nella stima delle loro longitudini).

Salta però agli occhi la diversa collocazione dell'Italia rispetto all'Iberia e alla Grecia. Strabone infatti accoglie la stima di 12.000 st. per la distanza Colonne-Stretto di M. (contro i 7000 di Dicearco e gli 8.000 di Eratostene), e di 8.500 per la distanza Stretto di M.-Rodi (contro i 13.500 di Eratostene); la porzione meridionale della penisola italiana viene quindi spostata molto più ad oriente, fino ad assumere quasi una posizione centrale fra lo Stretto di Gibilterra

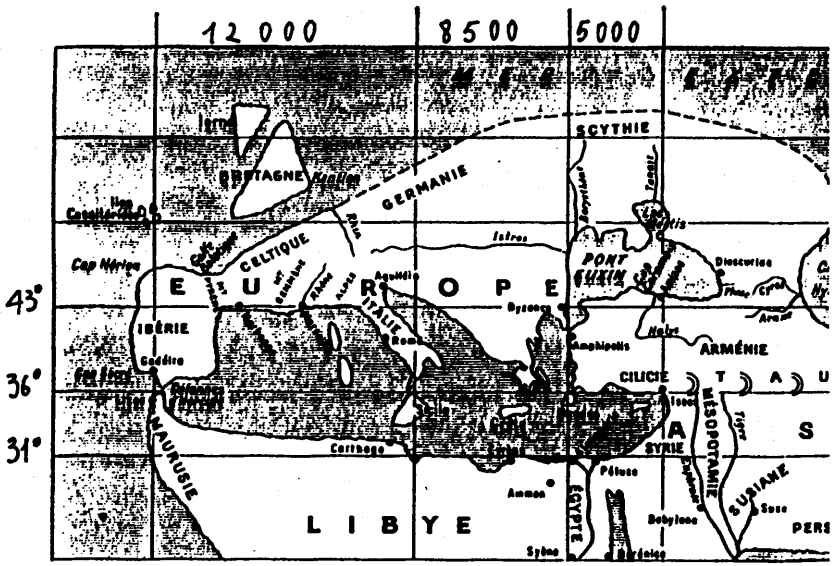


Fig. 2 - Il Mediterraneo nella rappresentazione di Strabone (da G. AUJAC, *Strabon, Géographie*, livres I-II, Paris 1969).

e il golfo di Alessandretta (Iskenderun). L'asse della penisola e l'orientamento del litorale tirrenico ne risulta modificato, anche perché lo Stretto di Messina non viene più collocato, come nella carta di Eratostene, sul meridiano di Roma e di Cartagine, ma nettamente più ad est [2].

Osserviamo inoltre che nella carta di Eratostene le Colonne d'Ercole, lo Stretto di M. e Marsiglia segnano i vertici di un triangolo. Poiché Eratostene stima in 7000 stadi la lunghezza del lato Colonne-Marsiglia e in 8000 stadi la lunghezza della base (Colonne-Stretto di M.), e poiché l'altezza dal vertice di Marsiglia misura ca. 5000 stadi (pari alla distanza fra Rodi e Bisanzio), si può agevolmente tracciare il terzo lato del triangolo, che unisce Marsiglia allo Stretto di M. (fig. 3). Questa elementare geometrizzazione dello spazio geografico si basa largamente sui dati empirici degli itinerari. Procedimenti simili diventano abituali in età ellenistica, anche se poi conducono a risultati diversi, secondo le modifiche delle misure itinerarie o delle ipotesi di partenza,

[2] *Immagini dell'Italia*, pp. 39 ss.

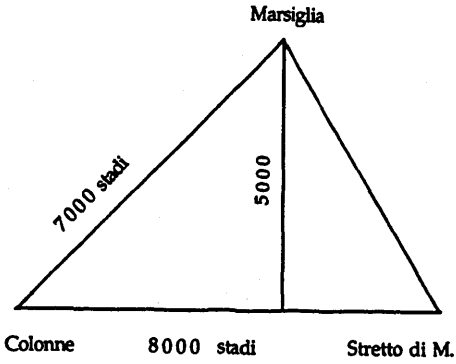


Fig. 3 - Il triangolo sotteso alla delineazione eratostenica del Mediterraneo occidentale.

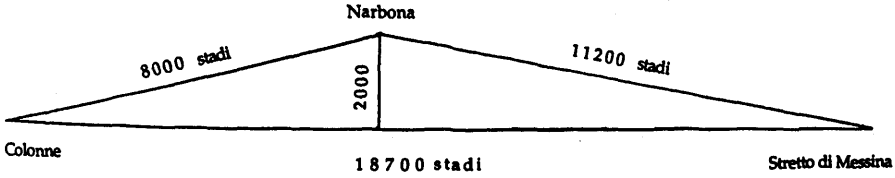


Fig. 4 - Il Mediterraneo occidentale nella 'triangolazione' di Polibio.

come mostra la stessa 'triangolazione' effettuata un secolo più tardi da Polibio[3], che fissa a Narbona il punto più settentrionale del golfo del Leone (fig. 4).

Se ora confrontiamo le distanze che - secondo Eratostene, Polibio e Strabone - separano lo Stretto di M. dalle Colonne d'Ercole e da Rodi, si resta sconcertati dall'estrema divergenza dei dati numerici, sui quali essi hanno elaborato le loro costruzioni. Anche tenendo conto della spinosa questione del valore dello stadio nella geografia ellenistica[4], si tratta comunque di cifre

[3] POLYB., XXXIV, 5-6 (= STR., II, 4,2 : p. 71 ss. Aujac) con il comm. di F.W. WALBANK, vol. III, 1979, pp. 593 ss.

[4] Y. JANVIER, *Les problèmes de métrologie dans l'étude de la cartographie antique*, "Latomus", 52, 1993, pp. 3-22.

nettamente discordanti. Il litorale tirrenico dell'Italia meridionale risulta dapprima troppo vicino a quello iberico (Dicearco ed Eratostene) con il conseguente allontamento del Peloponneso e dell'Egeo; poi con Polibio assistiamo al fenomeno inverso, con un'eccessiva sopravalutazione della distanza Stretto di M.-Colonne. *Solo nella rappresentazione straboniana possiamo riconoscere* una più verisimile collocazione dell'Italia rispetto all'Iberia e alla Grecia.

La stima di queste distanze riveste nella geografia antica un'importanza particolare, poiché si tratta dei segmenti mediterranei del 'diaframma' (36° N), che segna la massima estensione in longitudine della terra abitata. Sia negli itinerari fra Egeo e Tirreno, sia in quelli che dal Tirreno portano a Cadice, non c'è dubbio che l'età ellenistica conosca ormai la pratica consolidata delle traversate in mare aperto e non solo delle rotte costiere. Queste ultime, però, offrono ai geografi delle stime più attendibili delle distanze, soprattutto quando è possibile istituire un confronto con le vie terrestri litoranee. Importa comunque sottolineare che la misura dei segmenti mediterranei del 'diaframma' deve rispondere al principio espresso da Strabone (II, 4, 7: p. 76 Aujac), ma certamente ispirato da Eratostene[5]: «Le distanze nel senso della longitudine sono espresse in stadi, che cerchiamo di determinare o percorrendo queste stesse distanze *o gli itinerari paralleli, per terra o per mare*».

La sottovalutazione e la sopravalutazione eratostenica, rispettivamente, della distanza Colonne-Stretto di M. e Stretto di M.- Rodi riflettono in realtà gli itinerari marittimi lungo il litorale africano da Cadice a Cartagine e da Cartagine ad Alessandria[6]. Questa corrispondenza si basa su due presupposti: a) come Alessandria e Rodi, così anche Cartagine e lo Stretto di M. si trovano su uno stesso meridiano; b) la linea di costa fra Alessandria e Cartagine, nonostante la profonda rientranza delle due Sirti, non si allontana troppo dal tracciato del parallelo di Alessandria (31°), rispetto al quale Cartagine si trova solo un po' più a nord. Quando nella carta di Strabone lo Stretto di Messina si staccherà dal meridiano Roma-Cartagine, anche l'Italia si potrà allontanare dalle Colonne d'Ercole per avvicinarsi alla Grecia e all'Egeo.

Osserviamo ora il triangolo di Polibio; lo storico intende ricavare la distanza Stretto di M.-Colonne *commisurandola non al versante africano ma*

[5] H. Berger, *Die geogr. Fragmente des Eratosthenes*, Leipzig 1880, p.158. Per ragioni di comodità Eratostene - e così anche Strabone - non adotta la proiezione convergente, ma quella ortogonale: v. G. Aujac, *La geografia nel mondo antico*, tr.it. Napoli 1984, pp. 69 ss.

[6] *Immagini dell'Italia*, p. 45 nt. 11. Eratostene ha certamente utilizzato i parapli africani forniti da Timostene, sui quali quattro secoli più tardi faceva ancora affidamento lo stesso Tolomeo, per correggere Marino.

a quello europeo, sì che la somma dei due lati del triangolo ottuso, che si incontrano nella parte più interna del golfo del Leone, supera di poco la misura della base, che insiste sul parallelo di Rodi. La costruzione parte dal presupposto che l'altezza tracciata dal vertice di Narbona misuri solo 2000 stadi contro i ca. 5000 di Eratostene (in cifra tonda) e dello stesso Strabone. Si tratta di stime e di dati itinerari, che le vicende della guerra annibalica avevano già contribuito ad aggiornare, e che Polibio ha potuto verificare direttamente in occasione del viaggio fatto in Iberia con Scipione Emiliano[7].

Si può quindi spiegare perché nel II sec. a.C., quando le conquiste romane hanno ormai portato a una migliore conoscenza dell'Occidente, Polibio avesse una concezione così distorta dell'arco litoraneo compreso fra lo Stretto di Messina e le Colonne d'Ercole[8]: poiché la costa iberica e quella tirrenica presentano un andamento nettamente longitudinale, il segmento occidentale del 'diaframma' tende ad assumere la funzione di un asse di simmetria fra il versante europeo e quello africano del mare interno. Così, proprio dalla disponibilità di nuove e più attendibili informazioni itinerarie, prodotte dall'ascesa di Roma, deriva quella singolare delineazione del Mediterraneo occidentale, le cui tracce sono ancora ben percepibili nella carta di Tolomeo.

[7] P. Pédech, *La méthode historique de Polybe*, Paris 1964, pp. 555-560.

[8] F. Beltrán Lloris - F. Pina Polo, *Roma y los Pirineos: la formación de una frontera*, "Chiron", 24, 1994, p. 120 s.

Jehan Desanges

Géographie de l'Afrique et philologie dans deux passages de la *Chorographie* de Méla

I) MELA, I, 34.

Hadrumetum, Leptis, Clupea, Habromacte, Phyre, Neapolis hinc ad Syrtim adiacent ut inter ignobilia celeberrimae.

Traduction A. Silberman[1]: «Hadrumète, Leptis, Clupea, Habromacte, Phyre, Neapolis, bordent le rivage d'ici à la Syrte, villes les plus connues eu égard à l'obscurité des autres».

Méla vient d'évoquer Carthage; c'est donc à Carthage que se rapporte l'adverbe de lieu *hinc*. Les villes énumérées doivent être situées, selon lui, entre Carthage et une Syrte que ses dimensions[2] et le contexte permettent d'identifier comme la Petite Syrte (notre Golfe de Gabès). La Grande Syrte sera mentionnée un peu plus loin (I, 37) dans la *Chorographie*. L'énumération commence par Hadrumète (Sousse). Leptis est évidemment Leptis Minus (Lemta), car Méla va bientôt évoquer (I, 37) une seconde Leptis (*Leptis altera*), qu'il ne peut opposer qu'à celle-ci. Vient ensuit Clupea (Kelibia) à une place erronée. Strabon[3] avait commis une erreur de moindre ampleur[4], en situant Aspis, c'est-à-dire Clupea, au delà de Neapolis (Nabeul) pour qui vient de Carthage. Reste la séquence Habromacte, Phyre, Neapolis, qui serait bien mystérieuse avec l'hapax Habromacte, l'obscure Phyre et l'équivoque Neapolis, si l'on ne rencontrait dans Pline l'Ancien[5] une séquence inverse d'aspect analogue, insérée de toute évidence arbitrairement entre le Cinyps (qualifié de fleuve et de région) et *Lepcis altera*, c'est-à-dire Lepcis Magna: *Cinyps fluuius ac*

[1] Pomponius Mela, *Chorographie*, texte établi, traduit et annoté par A. Silberman, Paris (C.U.F.), 1988, p. 11.

[2] Cent milles en ligne droite d'une extrémité à l'autre, trois cents milles de pourtour: I, 35. Ces dimensions étaient déjà données par Polybe, selon toute apparence, cf. Pline l'Ancien, V, 26.

[3] Str. XVII, 3, 16 (C 834).

[4] Cf. à ce propos J. Desanges, *Sur quelques erreurs de Strabon à propos de Carthage et de son territoire*, "Semitica", XXXVIII (= Hommages à Maurice Sznycer, I) 1990, p. 98-100.

[5] Plin., V, 27.

regio, oppida Neapolis, Taphra, Habrotonum, Lepcis altera, quae cognominatur Magna. Comme on le sait, le Cinyps (oued Oukirré ou el-Khaâne) se jette dans la mer à 19 km au sud-est des ruines de Lepcis Magna. Il est invraisemblable qu'un ensemble de trois villes dans une description qui est sélective, puisse trouver place dans un intervalle si peu étendu. D'où la présomption que, chez Méla comme chez Pline, ces séquences de trois toponymes qui se ressemblent sans être identiques, sont des pièces rapportées qu'ils ont insérées en des endroits différents dans le canevas, qui leur est commun, d'une description du littoral. Les deux auteurs [6] mentionnent en effet l'un et l'autre une suite erronée [7], a savoir Oea (Tripoli) - le Cinyps - Leptis ou Lepcis (Lebda); mais alors que Méla insère sa séquence Habromacte, Phyre, Neapolis avant Oea, Pline encastre la séquence analogue, mais inverse, Neapolis, Taphra, Habrotonum après le Cinyps.

Dans la série de toponymes qu'on lit dans Pline, on n'hésitera pas à identifier le premier et le troisième élément. En effet, Neapolis est le nom grec de Leptis Magna, comme Strabon [8] et Ptolémée [9] l'indiquent expressément. Quant à Habrotonum, c'est le nom grec de Sabratha, transcription du toponyme libyque ou punique [10] devenue usuelle dans l'Afrique romaine. On lit 'Αβρότονον (sans aspiration) dans le *Périple* dit *de Scylax* [11] et dans Strabon [12] notamment, alors que Ptolémée [13] a adopté la forme Sabratha. Nous avons donc à faire, chez Pline, à une séquence orientée de l'est vers l'ouest, c'est-à-dire en sens contraire de la description du rivage méditerranéen de l'Afrique du Nord à laquelle se livre le Naturaliste. Il devait s'agir de l'orientation primitive de cette "pièce rapportée", que Méla, mais non Pline, a mis en accord avec celle du contexte dans lequel elle se trouvait désormais insérée.

Le second toponyme de la séquence plinienne, Taphra, peut être identifié et restitué dans sa forme originelle, si l'on fait appel à d'autres sources

[6] MELA, I, 37; PLIN. V, 27.

[7] Le Cinyps aurait dû être signalé après et non avant Lepcis, cf. PTOL. IV, 3, 3, Müller, p. 629; *Table de Peutinger*, segm. VII, 3-4.

[8] STR. XVII, 3, 18 (C 835).

[9] PTOL. IV, 3, 3, Müller, p. 629.

[10] Les légendes néopuniques des monnaies, SBRTN et SBRTʿN, incitent à reconstituer une forme *Sabratān*. Les Grecs ont cependant adopté, pour une raison qui nous échappe, un autre vocalisme.

[11] *Périple de Scylax*, 110, *G.G.M.* I, p. 86.

[12] STR. XVII, 3, 18 (C 835).

[13] PTOL. IV, 3, 3, p. 627.

géographiques. En effet, dans le *Périple* dit *de Scylax*[14], qui décrit le rivage de l'Afrique du Nord à partir de l'Egypte, on rencontre successivement Neapolis, Graphara (Γράφαρα) et Abrotonon. D'autre part, on lit dans Ptolémée[15], qui procède dans l'ordre inverse, Sabratha - Eōa (pour Oea, port que le *Périple*, curieusement, ignore) - Gaphara (Γάφαρα) qualifié de port - Neapolis ou Leptis Magna. Grâce à Ptolémée, on sait que Gaphara se trouve à l'est d'Oea. Or K. Müller[16] proposait déja de rapprocher ce toponyme antique du toponyme moderne Djefara, qui ne désigne pas seulement la plaine côtière, mais plus précisément un cap, le Ras el-Djefara ou Gafara (devenu parfois Esfara), à un peu plus de 25 km à l'ouest nord-ouest de Lepcis Magna. On corrigera donc dans le texte du *Périple* dit *de Scylax*, comme d'ailleurs dans certains manuscrits de Ptolémée, Γράφαρα en Γάφαρα, et on rapprochera Taphra, qu'on lit dans Pline, de ce toponyme, en considérant que, dans une source grecque, un Γ a pu être pris pour un T.

Mais la séquence de Pline ne doit pas être abstraite de celle de Méla, à savoir Habromacte, Phyre, Neapolis. Il convient donc de découper autrement cette dernière, car en face de Taphra, il faut poser Tephyre et non Phyre. Il en résulte que le premier toponyme devient Habromac. Avouons que son étrangeté en face d'Habrotonum reste intacte!

La solution du problème nous semble à chercher dans le *Stadiasme de la Grande mer*. Nous y lisons[17] dans un ordre orienté d'est en ouest, en éliminant trois toponymes[18] qui ne servent pas à notre démonstration: Leptis la Grande - Τὰ Ἄφορα - Μακαραία - Sabratha. Remarquons au passage que Τὰ Ἄφορα, défini par le *Stadiasme* comme un cap pourvu d'un mouillage de chaque côté, correspond certainement, entre Leptis et Μακαραία, au Γάφαρα de Ptolémée. De plus, nous observons la même confusion de Γ et de T que dans Méla et dans Pline. Il n'y a pas loin de Τὰ Ἄφορα à Taphra et même à Tephyre, peut-être contaminé par le nom commun grec γέφυρα, "chaussée, pont"; au reste, Τὰ Ἄφορα semble un déguisement du toponyme, puisque ce pluriel neutre signifie "les lieux stériles".

Reste, dans l'énumération du *Stadiasme*, Μακαραία[19]. On sait que la

[14] *Pér. Scyl.*, 109-110, *G.G.M.* I, p. 85-86.

[15] Ptol. IV, 3, 3, p. 627-629.

[16] *Ibid.*, p. 628 b.

[17] Stad. M. M. 94-99, *G.G.M.* I, p. 462-464.

[18] Il s'agit d'*Hermaion*, entre *Leptis* et *Ta Aphora*, d'*Amaraia* et de *Megerthi*, entre *Ta Aphora* et *Makaraia*.

[19] Stad. M. M. 98-99, *G.G.M.* I, p. 463-464.

formule WY^{c}T M^{c}QR (Oeat-Makar) se lit sur des monnaies à légende néopunique attribuées à Oea[20]. Comme l'a rappelé récemment E. Lipiński[21], Pausanias[22] nous apprend que l'Héraclès égypto-libyque avait pour nom Μακήριϛ. C'était peut-être l'Hercule libyen qui, selon Salluste[23], avait fondé Capsa (Gafsa). Mais pour d'autres[24], le fondateur de Capsa était l'Hercule phénicien, par une confusion fréquente, à l'époque romaine, entre les notions de phénicien et de libyen. Quoi qu'il en soit, le témoignage du *Stadiasme* n'est donc pas isolé. Il apparaît clair que la ville d'Oea(t) s'est appelée aussi Oeat-Makar ou Makaroea(t) ou encore Makaraia(t), quelle que fût la signification de l'élément Makar, en général négligé.

Revenons, à présent, à l'étrange toponyme de Méla devenu Habromac, depuis que nous avons montré que le toponyme qui le suit est Tephyre. Si nous admettons qu'il s'agit en réalité non d'un seul toponyme, mais de deux toponymes tronqués, nous obtenons la séquence *Habro[tonon]* ou *Habro[tonum], Mac[araia], Tephyre, Neapolis,* qui équivaut, en orientation inverse, à la suite que l'on rencontre dans le *Stadiasme*: Leptis la Grande-Ta Aphora-Macaraia-Sabratha. La corruption du texte de Méla dont témoigne, à notre avis, la forme Habromac n'est pas seule de son genre dans la *Chorographie*, qui a été transmise par un manuscrit unique, *V (Vaticanus Latinus* 4929), dont tous les autres, il est vrai fort nombreux, dépendent[25]. C'est ainsi qu'en II, 110, la leçon *prosteria* de *V* représente deux îles de la mer ionienne, *Prote* et *Asteria*, et qu'en III, 5, par exemple, *onolappa*, en Bétique, doit être restitué *Onoba, Laepa.* Faut-il enfin rappeler le casse-tête que représente, pour les

[20] L. Müller, *Numismatique de l'ancienne Afrique,* Copenhague, 1861-1874, II, p. 23, n° 41-45. C'est sans argument sérieux que L. Müller, *ibid.*, p. 24, suggère de distinguer Makaraia et Oea. Nous remercions bien vivement notre ami, M. Sznycer de nous avoir confirmé la lecture de ces légendes monétaires. Selon lui, M^{c}QR a toute chance de trouver son explication dans le libyque. Ajoutons que Coripp., *Joh.* II, 62, connaît des Libyens nomades appelés Macares. Des *Macarii* ou *Macrones* semblent situés à l'ouest des Nasamons par Epiph. Const., *Pan.* II, 66, dans *P.G.* XLII, col. 160, et par *Liber Gener.*, 13, dans *G.L.M.*, p. 164.

[21] E. Lipiński, *Les* dii patrii *de Leptis Magna,* "Ancient Society", 24, 1993, p. 47, n. 44; cf. aussi C. Bonnet, *Melqart. Cultes et mythes de l'Héraclès tyrien en Méditerranée,* Louvain, 1988, p. 160 et 250-253 (= *Studia Phoenicia,* VIII).

[22] Paus., X, 17, 2.

[23] Sall., *Iug.* 89, 4.

[24] Oros., *Hist.* V, 15, 8.

[25] Cf. déjà C. Bursian, *Zur Kritik des Pomponius Mela,* "Neue Jahrb. f. Phil. u. Paed. ", XXXIX, 1869, p. 631-632; de nos jours, A. Silberman, *op.cit.*, p. XLIII-XLIV. Sur les nombreux "descendants" du *Vat. Lat.* 4929, cf. Pomponii Melae *De chorographia libri tres,* introduzione, edizione critica e commento a cura di P. Parroni, Roma, 1984, p. 55-81.

spécialistes de la Maurétanie atlantique, la présence en III, 107, de la séquence toponymique *gildauo dubritania*, dans laquelle seule la présence de *Gilda* est sûre?

Mais, pourra-t-on objecter, est-il vraisemblable que Méla fasse état de quatre toponymes là où Pline l'Ancien, dont la description du littoral africain est beaucoup plus détaillée, n'en cite que trois? En réalité, il arrive parfois que Méla nous transmette des toponymes que Pline n'a pas jugé bon de retenir. En Oranie occidentale, avant *Siga* pour qui vient de l'Atlantique, Méla [26] mentionne la petite ville de *Rusigada*, que nous ne trouvons pas dans Pline, à moins qu'il ne s'agisse, comme le pense A. Silberman [27], d'une mention de *Rusaddir* altérée par la proximité de *Siga*, ce qui nous semble bien peu vraisemblable. Par la formation en effet, Rusigada évoque *Rusic(c)ade* (*Skikda*), un toponyme phénico-punique bien attesté. Un second exemple, en tout cas, ne peut prêter à aucune contestation: dans la description de la Cyrénaique, Méla [28] signale les promontoires *Zephyrion* (Ras bou Meddad, au nord-ouest de Derna) et *Naustathmos* (Ras el-Hilal, a l'est nord-est de Suza), alors que Pline n'en dit mot. Nous pouvons dès lors admettre que, s'agissant d'une toponymie fortement hellénisée et vieillie de la région qu'on appellera plus tard Tripolitaine et qui fut celle des *emporia* de Carthage, Méla nous a transmis une liste plus complète de ports que Pline l'Ancien. Cette liste était empruntée à une description du littoral orientée de l'est vers l'ouest, une orientation que Méla a modifiée pour l'accorder au sens général de sa *Chorographie*, alors que Pline négligeait de le faire. Sabratha était encore appelée *Habrotonon*, Oea: *Macaraia* et Lepcis Magna: *Neapolis*, si bien que Méla et Pline ne se sont pas rendu compte qu'ils citaient par ailleurs certaines des villes de cette liste sous un autre nom, plus usuel à leur époque, Oea et Leptis altera pour Méla [29], Sabrata et Lepcis altera pour Pline [30].

Nous pensons que la source de cette liste est antérieur à Artémidore, qui orientait déjà la description de la côte de l'Afrique du Nord à partir de l'Atlantique [31] et qu'elle pourrait dater de l'époque d'Eratosthène.

[26] MELA, I, 29.

[27] A. SILBERMAN, *op. cit.*, p. 119, n. 11.

[28] MELA, I, 40.

[29] MELA, I, 37.

[30] PLIN., V, 25 et 27.

[31] Le livre 7 des *Géographoumènes* est consacré à la Libye, le livre 8 à l'Egypte et aux pays avoisinants; Eratosthène au contraire allait d'Alexandrie à l'Atlantique, comme le *Périple* dit *de Scylax*, cf. F. STRENGER, *Strabos Erdkunde von Libyen*, Berlin, 1913, p. 48-49; P. PEDECH, *La géographie des Grecs*, Paris, 1976, p. 135 et 138.

II) MELA, III, 102.

Contra Fortunatae insulae abundant sua sponte genitis et subinde aliis super alia (mss: alios!) *innascentibus nihil sollicitos alunt, beatius quam aliae urbes excultae.*

Traduction A. Silberman[32]: «En face, les îles Fortunées abondent en produits de la terre qui viennent d'eux-mêmes, et comme ceux-ci poussent sans interruption, on y est sans inquiétude pour sa nourriture...». Ici, contre tous les éditeurs qui l'ont précédé, A. Silberman considère qu'il y a un *locus desperatus*. Il faudrait en effet traduire *alunt, beatius quam aliae urbes excultae:* «Elles offrent la nourriture plus généreusement que les autres villes cultivées avec soin».

L'absurdité d'une insertion des îles Fortunées dans la catégorie des *urbes* est éclatante. Plutôt que de rechercher d'autres exemples d'absurdités, réelles ou supposées, dans la littérature latine, mieux vaut envisager une correction légère, qui suppose une erreur des scribes fort répandue. Nous voulons parler de la confusion fréquente entre *urbs* et *orbis*, favorisée par l'importance de cette *iunctura* dans la rhétorique latine; et nous avons plaisir à rappeler que cette importance a été particulièrement bien mise en évidence, il y a une dizaine d'années, par notre collègue et ami, le professeur A. Mastino[33].

Comme on le sait, *orbis* ne désigne pas seulement la terre, notre planète (*orbis terrarum*) dans le vocabulaire de la géographie latine[34]. Le mot peut en effet signifier aussi une région de la terre. Pline l'Ancien[35] évoque au sud de la Babylonie un *meridianus orbis*. Il nomme[36] le monde romain, en l'opposant à l'Ethiopie et à l'Afrique, *noster orbis,* auquel il oppose "l'étranger", *externus orbis.*[37] Mieux, il situe le Bosphore *inter duos orbes*[38]. Ajoutons que Valerius

[32] A. SILBERMAN, *op. cit.*, p. 94.

[33] A. MASTINO, *Orbis,* κόσμος, οἰκουμένη: *aspetti spaziali dell'idea di impero universale da Augusto a Teodosio,* "Atti del III seminario intern. di studi storici: Da Roma alla Terza Roma, 21-23 apr. 1983", Univ. degli studi di Roma "La Sapienza", Documenti e Studi III, Roma, 1983, p. 63-162.

[34] Cf. déjà E. WISTRAND, *Nach innen oder nach aussen? Zum geographischen Sprachgebrauch der Römer*, Göteborg, 1946, p. 32-35 et 47-50.

[35] PLIN. XIII, 42.

[36] ID., XIX, 161.

[37] ID., XXII, 118.

[38] ID., VI, 2.

Flaccus[39] désigne la Sicile comme l'*Hesperius orbis* (périphrase que Silius Italicus[40] a appliquée à l'ensemble du "monde" occidental) et qu'il emploie, pour nommer la Grèce ou la région des Monts Rhipées, les expressions *Graius orbis*[41] ou *Rhipaeus orbis*[42]. Pour étendue qu'elle soit, la région du monde désignée n'en est pas moins partielle. Pour Pline encore, la Scandinavie est un second monde (*alter orbis terrarum*)[43], par opposition au nôtre (*hoc orbe,* devenu *hoc urbe*, puis *hac urbe* dans certains manuscrits)[44], comme aussi Taprobane (Ceylan)[45], située ailleurs[46] cependant au delà du monde (*extra orbem*).

L'expression *alius orbis* s'est dès lors répandue pour désigner ce que nous appelons en français "un autre ciel", par opposition à "notre ciel". Lucain[47] dit ainsi d'une puissante tempête sévissant sur la mer ionienne qu'elle n'est pas née sur les rivages de la Méditerranée, mais sous un autre ciel (*alio ex orbe*), au sein de l'océan périphérique. A noter que les premières mains de certains manuscrits ont écrit *alio ex urbe*, absurdité doublée d'un solécisme. On pourrait multiplier les exemples de cet emploi très général de *alius orbis*. Ainsi Quinte-Curce[48] désigne-t-il les étendues de la Scythie par la bouche d'Alexandre, et Ammien Marcellin[49], dans une visée bien différente, le monde que va devoir affronter une femme tombée aux mains des Perses.

Dans l'univers mental des Romains, la règle générale, comme il est bien naturel, veut qu'un "autre monde" soit doué d'altérité par opposition au "monde romain". Mais tout secteur du monde auquel s'attache l'attention de l'observateur peut être opposé par celui-ci soit à un second monde (*alter orbis*), soit à n'importe quel "autre ciel" (*alius orbis*). On comprendra donc fort bien qu'à l'extrême fécondité, toute spontanée, des îles Fortunées, Méla ait entendu opposer la moindre fertilité d'îles cultivées pourtant avec soin (*excultae* est un

[39] V.-Flac., VIII, 91.

[40] Sil. XVI, 659-660.

[41] V.-Flac., V, 255; 473; VII, 35.

[42] Id., VI, 33.

[43] Plin. IV, 96.

[44] Id., VIII, 39.

[45] Id., VI, 81.

[46] Id., VI, 89.

[47] Luc., V, 617-619.

[48] Curt., VII, 7, 14; cf. aussi IX, 6, 20.

[49] Amm., XIX, 9, 3.

participe épithète que nous proposons logiquement de rapporter à *insulae*, abstrait mentalement de *Fortunatae insulae*), mais situées "sous un autre ciel". Dès lors, plusieurs corrections peuvent être envisagées qui ont en commun de substituer *orbis* à l'absurde *urbes*. Peut-être est-il licite d'admettre que Méla avait écrit *beatius quam alius orbis excultae,* avec un génitif d'appartenance, puisque Pline parle de *cuminum... nostri orbis* ("cumin du monde romain")[50] ou de *mercium... externi orbis* ("marchandises venues du monde extérieur", curieusement opposé, à moins qu'il ne s'agisse d'une amplification, à l'Inde et à l'Arabie)[51]. Nous préférons supposer que Méla employait l'ablatif-locatif: *beatius quam alio orbe* (ou in *alio orbe*) *excultae*. L'emploi de la préposition n'est peut-être pas nécessaire, si l'on tient compte que Pline[52] écrit *toto orbe* et Lucain[53], il est vrai un poète, *orbe alio*. Au reste l'omission de *in* par un scribe peut paléographiquement s'expliquer, *quā in* ayant été pris pour *quam*. Le passage de l'ablatif-locatif *alio orbe* à *aliae urbes*, par l'intermédiaire de *alia urbe* ne paraît pas plus difficile qu'un passage d'*alius orbis* à *aliae urbes*.

Quoi qu'il en soit, nous pouvons gager *urbi et orbi* que le mot *orbis* a été remplacé, dans notre passage de Méla comme si souvent ailleurs, par le mot *urbs*. A. Mastino[54] n'a-t-il pas rappelé récemment qu'une dédicace à Constantin, de *Neapolis* (Naples), nommait l'empereur *liberator urbis terrarum*? Si un lapicide du IV^e^ siècle, spécialisé dans la gravure des inscriptions les plus solennelles, pouvait commettre une telle bévue, comment s'étonner qu'y soient tombés nombre de scribes du Moyen Age?

[50] PLIN., XIX, 161.

[51] ID., XXII, 118.

[52] ID., III, 42.

[53] LUC., I, 457. Au reste, du style de Méla, P. PARRONI, *op. cit.* (*supra* n. 25), écrit, p. 51: «Ciò che anzitutto colpisce è il *color poeticus* profuso a piene mani».

[54] A. MASTINO, *op. cit.* (*supra* n. 33), p. 87, n. 163: *CIL* X, 6932; l'auteur mentionne à la suite quelques confusions certaines ou probables entre *urbs* et *orbis* dans des inscriptions.

Serena Bianchetti

Esplorazioni africane di età imperiale (Tolomeo, *Geogr.*, I, 8, 4)

Da un passo della *Geografia* (I, 8, 4) di Tolomeo, che cita Marino di Tiro, apprendiamo di due spedizioni romane all'interno del continente africano: «Innanzitutto a proposito della strada che va da Garama fino agli Etiopi Marino dice: Settimio Flacco, partito dalla Libia con un esercito, percorse il tragitto dai Garamanti fino agli Etiopi in tre mesi andando verso sud; Giulio Materno poi, partito da Leptis Magna e scortato fin da Garama dal re dei Garamanti che marciava contro gli Etiopi, impiegò quattro mesi sempre in direzione sud, per raggiungere Agisymba, paese dell'Etiopia dove si concentrano i rinoceronti».

Il passo in questione ha fatto molto discutere sia per la cronologia delle due spedizioni sia per l'identificazione delle località citate: l'iniziativa militare di Settimio Flacco (στρατευσάμενον) quasi contrapposta a quella di Giulio Materno (ὁδεύσαντα) farebbe pensare ad un lasso di tempo tra le due e quindi ad una possibile evoluzione dei rapporti tra Romani e Garamanti[1]: questi ultimi avrebbero infatti collaborato con G. Materno in un'impresa che li vedeva direttamente coinvolti contro gli Etiopi. Le due spedizioni sembrano essersi svolte tra il 76 e il 92 d.C. secondo la ricostruzione di Desanges[2] il quale definisce anche il punto estremo raggiunto (Agisymba, regione degli Etiopi) sulla base del riferimento ai rinoceronti: questi animali sarebbero di un tipo particolare - il *Diceros bicornis* - diffuso nell'area meridionale del Tibesti e dell'Aïr o comunque nella zona compresa tra i due massicci e sarebbero gli

[1] Per la regione dei Garamanti e la sua capitale Garama-Djerma conquistate da Cornelio Balbo nel 20 a.C. (Plin., *H. N*, V, 35-38), cfr. P. Romanelli, *Note storico-geografiche relative all'Africa al tempo di Augusto*, «Rend. Acc. Lincei», S. VIII, vol. V, 1950 pp. 472 ss.; R.C.C. Law, *The Garamantes and trans-Saharan enterprise in classical times*, «Journ. Afr. Hist.», VIII 1967, pp. 181-200; J. Desanges, *Recherches sur l'activité des Méditerranéens aux confins de l'Afrique (VI siècle av. J.C. - IV siècle ap. J.C.)*, Roma 1978, pp. 189-195; Id., *L'ethnographie astrologique de l'Afrique dans la Tétrabible de Ptolémée*, in *À la croisée des études Libyco-berbères*, Mélanges offerts à Galand-Pernet et L. Galand, Paris 1993, pp. 61 ss. sulla localizzazione della Garamantica in Tol., *Tetrabibl.*, II, 3, 71; cfr. anche G. Caputo, *I Garamanti e l'Africa interna*, in Φιλίας χάριν, Miscellanea di studi classici in on. di E. Manni, II Roma 1980, pp. 379 ss., che localizza Agisymba all'altezza dell'odierno Adamaua, 500 km. a sud del lago Ciad; A. Luisi, *Garamanti, gente indomita di razziatori* (Tac., *Germ. 4, 50)*, «Inv. Luc.», XIII-XIV 1991-92, pp. 205 ss.

[2] J. Desanges, *Recherches* cit., pp. 197-213.

stessi che si ritrovano nella numismatica romana del regno di Domiziano (81-96 d.C.): elemento significativo sia per la cronologia che per l'estensione della spedizione di Materno, che aveva scopi commerciali e si proponeva probabilmente di procurare nelle località più accessibili gli animali da portare a Roma: il paese di Agisymba dove sarebbero giunti i Romani nel I sec. d.C. sarebbe dunque da localizzare circa 20° N dell'equatore, nella regione dove si potevano reperire i rinoceronti.

Ora, il passo di Tolomeo citato all'inizio mi pare suggerire ulteriori riflessioni soprattutto per la localizzazione del paese di Agisymba che il geografo discute in relazione ai contestati dati di Marino di Tiro sulla larghezza e sulla lunghezza dell'ecumene.

In particolare sia le argomentazioni di carattere astronomico (o che Marino crede tali!)[3] sia quelle dedotte dalle relazioni di viaggi per terra e per mare sono analizzate e rifiutate da Tolomeo che, sulla base di calcoli matematici, ricostruisce un'ecumene diversa per dimensioni da quella di Marino.

Tanto Marino quanto Tolomeo, nella *Geografia* ma non nell'*Almagesto,* ritengono che, contrariamente alla tesi di Eratostene, l'ecumene si estenda a sud dell'equatore[4] ma non sono d'accordo sui limiti meridionali della terra abitata e quindi sulla sua larghezza totale. È nell'ambito di questo dissenso che

[3] TOL., *Geogr.*, I, 7, 3. La contestazione su base astronomica dei dati di Marino sulla larghezza dell'ecumene si appoggia in parte sulle argomentazioni di Ipparco, il quale inquadrava tutta l'ecumene a nord dell'equatore: l'estremo settentrionale era fissato dall'astronomo di Nicea all'altezza di Thule, dove, coerentemente a quanto affermato da Pitea «il tropico estivo coincide con il circolo artico» (STRAB. II, 5, 8 = F 6c Mette, *Pytheas von Massalia,* Berlin 1952): cfr. D.R. DICKS, *The Geographical Fragments of Hipparchus,* London 1960, pp. 178 ss.; G. AUJAC, *L' île de Thule, mythe ou realité,* «Athen.», LXVI 1988, pp. 329 ss.; S. BIANCHETTI, *Pitea e la scoperta di Thule,* «Sileno», XIX 1993, pp. 9 ss. Tolomeo prende in realtà le distanze dalla definizione piteana e localizza Thule a 63° N, analogamente a Marino di Tiro, senza peraltro motivare analiticamente questa scelta. Cfr. E. POLASCHEK, s.v. *Ptolemaios als Geograph, RE* suppl. X 1965, col. 706; K. ABEL, s.v. *Zone, RE* Suppl. col. 1142; G. AUJAC, *Claude Ptolémée, astronome, astrologue, géographe,* Paris 1993, p. 319 nota 23.

[4] L'ipotesi di terre temperate a sud dell'equatore era una conseguenza della teoria della sfera: cfr. in questo senso Cratete di Mallo (STRAB. II, 5, 10 = F 6 Mette, *Sphairopoiia, Untersuchungen zur Kosmologie des Krates von Pergamon,* München 1936, p. 144) e le teorie di Polibio, autore di *Latitudini equatoriali* (cfr. P. PÉDECH, *La géographie de Polybe: structure et contenu du livre XXXIV des Histoires,* «LEC», XXIV 1956, pp. 24; F.W. WALBANK, *A Historical Commentary on Polybius,* III Oxford 1979, pp. 565 ss.) il cui contenuto é discusso da Gemino (*Introduction aux Phénomènes,* éd. et trad. G. Aujac, C. U. F. Paris 1975, XVI, 33-38 e nota p. 152). Cfr. G. AUJAC, *La sphéropée, ou la mécanique au service de la découverte du monde,* «Rev. d'hist. des Sciences», XXIII 1970, pp. 93 ss.; CL. NICOLET, *L'inventario del mondo. Geografia e politica alle origini dell'impero romano,* tr. it. Roma-Bari 1989, p. 56.

Tolomeo riporta il racconto di Marino sulle esplorazioni di Flacco e di Materno.

1) Per Marino, in base al computo delle giornate necessarie a percorrere la distanza Leptis Magna, in Tripolitania (32°1/2 N) - Agisymba, quest'ultima regione si troverebbe 24680 stadi a sud dell'equatore[5]. Anche il tragitto per mare da Tolemaide Trogloditica a capo Prasone[6] fa concludere a Marino che quest'ultima località (identificata in genere con il capo Delgado a 10°S) si trova a 27800 stadi a sud dell'equatore.

Si tratta di deduzioni che Marino ricava da tre racconti di viaggio[7]: quello di un certo Diogene che, tornando dall'India in Egitto, fu sorpreso all'altezza del paese degli Aromata dal monsone che spirava da nord e fu sospinto per 25 giorni lungo la Trogloditica fino a capo Rhapta, non lontano dalla città omonima; il secondo è quello che un certo Teofilo avrebbe compiuto in senso inverso da Rhapta all'Azania nel giro di 20 giorni grazie al vento favorevole che soffiava da sud; l'ultimo infine è quello di Dioscoro che valutava in 5000 stadi la distanza Rhapta-Prasone. Quelle riferite sono tutte distanze clamorosamente false perché-sottolinea Tolomeo - 27800 stadi rappresentano sul meridiano 55° 3/5 cioè la distanza che, nel nostro emisfero, separa l'equatore dalla regione degli Sciti e dei Sarmati a nord della palude Meotide[8]. Di fronte ad un'assurdità del genere "Marino stesso riduce a meno della metà il numero degli stadi in questione, cioè a 12000, numero che costituisce all'incirca la distanza tra il tropico invernale e l'equatore" (*ibid.*).

Tolomeo critica dunque i calcoli che sembrano portare troppo a sud il paese di Agisymba ma in sostanza accetta per esso una localizzazione subequatoriale cui giunge in base ad un procedimento analogico ben noto alla geografia

[5] Tolomeo (*Geogr.* I, 10, 2) considera il tragitto Leptis Magna-Garama (Djerma) = 5400 stadi = 1060/1070 km. in base ad un valore dello stadio uguale a 196/198m. (196, 39 m. per POLASCHEK, *Ptolemaios* cit. col. 694). Materno coprì questa distanza in venti giorni circa, evidentemente utilizzando un itinerario più diretto di quello di Settimio Flacco, il quale aveva impiegato trenta giorni a compiere il viaggio da Leptis Magna a Garama. In I, 11, 4 Tolomeo aggiunge che da Garama al paese di Agisymba Materno avrebbe impiegato 4 mesi e 14 giorni: in base alla media ricavata dal percorso precedente (270 stadi al giorno = 50/60 km. al giorno) si otterrebbero 36000 stadi per giungere al paese di Agisymba. Cfr. AUJAC, *Ptolémée* cit. p. 331 n. 38.

[6] *Geog.* I, 8, 1.

[7] *Geogr.* I, 8, 1-3.

[8] Valutando Marino, come poi lo stesso Tolomeo, la circonferenza terrestre 180000 stadi, ogni grado di latitudine corrisponde a 500 stadi, diversamente da quanto ipotizzato da Ipparco che, sulla scorta della misurazione eratostenica, valutava che ogni grado di latitudine corrispondeva a 700 stadi (STRAB. II, 5, 34 = F39 Dicks).

antica, che duplica il noto trasferendolo nella zona ignota, quando questa sembri presentare caratteri fisici confrontabili con la zona nota. Afferma dunque Tolomeo[9] che, siccome specie analoghe di piante o di esseri viventi dipendono necessariamente da climi analoghi e sono situate o sotto gli stessi paralleli o sotto paralleli equidistanti dall'uno o dall'altro polo, la presenza nella regione di Agisymba di uomini dalla pelle scura nonché di elefanti e animali rari rende necessario localizzare questa regione tanto a sud dell'equatore quanto lo è a nord la regione di Meroe, che ha le stesse caratteristiche: «il parallelo che passa per Agisymba non arriva fino al tropico d'inverno; certo é in Etiopia, ma più vicino all'equatore»[10]. La definizione ci porta dunque ad una latitudine corrispondente a quella di Meroe, 16°5/12, ma a sud dell'equatore[11]: questa regione subequatoriale si estende dunque per 8200 stadi e non per 12000 come vorrebbe Marino.

2) Un secondo punto della critica di Tolomeo a Marino investe il concetto di Etiopi e la localizzazione di essi. Nel racconto della spedizione del propretore di Numidia, Flacco, pare inconcepibile che i Romani impiegassero tre mesi per andare dalla regione dei Garamanti a quella degli Etiopi, dal momento che – sostiene Tolomeo – i Garamanti stessi sono già Etiopi con cui hanno in comune il sovrano (*Geogr.*, I, 8, 5).

Anche i quattro mesi di marcia «sempre in direzione sud» che Materno avrebbe sostenuto per raggiungere il paese di Agisymba, in Etiopia, suscitano le perplessità di Tolomeo che osserva come questi popoli «siano largamente sparsi da una parte all'altra, da est ad ovest» così da togliere fondatezza al racconto di Marino, che non parla neanche di tappe intermedie (*ibid.*).

Dalle argomentazioni di Tolomeo risulta dunque posta in discussione l'estensione dell'Etiopia, visto che per Marino Prasone e Agisymba «non costituiscono il limite sud dell'Etiopia» (*Geogr.*, I, 8, 1). Per Tolomeo invece[12]

[9] *Geogr.*, I, 9, 5. Cfr. l'eco delle teorie posidoniane sulla suddivisione di flora e fauna in relazione alla latitudine: STRAB. II, 3, 7 = F49 EDELSTEIN-KIDD (*Posidonius. I The Fragments*, Cambridge 1972 p. 75; II, *The Commentary*, Cambridge 1988, pp. 217 ss.). Cfr. anche K. TRÜDINGER, *Studien zur Geschichte der griechischen-römischen Ethnographie*, Basel 1918, pp. 118-126; G. AUJAC, *Strabon et la science* cit., pp. 149 ss.; EAD., *Poseidonios et les zones terrestres: les raisons d'un échec*, «BAGB», s. IV 1976, pp. 74-78.

[10] *Geogr.* I, 9, 6.

[11] *Geogr.* I, 23; cfr. *Synt. Math.*, II, 6 con la tavola dei paralleli dall'equatore a Thule: POLASCKEK, *Ptolemaios* cit., col. 696.

[12] *Geogr.*, IV, 8, 2: la regione è qui considerata da Tolomeo ricca di grandi montagne, molte delle quali senza nome: cfr. DESANGES, *Recherches* cit., p. 200

Agisymba costituisce l'ultima propaggine dell'Etiopia, oltre la quale ci sono *terrae incognitae*. Il dato é importante soprattutto in relazione a quella carta che sembra essere l'obiettivo finale di tutte le ricerche di Tolomeo.

Da VII, 5, 2 (cfr. VII, 3, 6) si ricava che il geografo considerava l'ecumene «limitata a sud da una terra incognita che chiudeva l'oceano Indiano e che circondava la Libia a sud dell'Etiopia conosciuta sotto il nome di Agisymba»[13]: Tolomeo pensava dunque che le *terrae incognitae* bordassero a sud l'Oceano Indiano e collegassero in sostanza l'estremo oriente all'Africa meridionale, a sud di Agisymba[14]. È probabile che questa teoria della continuità delle terre, contrapposta a quella dell'insularità del mondo abitato, si connetta ancora una volta ad Ipparco[15], anche se é da Marino che Tolomeo ricava l'idea dell'estensione dell'ecumene a sud dell'equatore come pure quella dell'estensione fino all'estremo oriente[16].

Alla luce di queste considerazioni si vede dunque come la regione di Agisymba faccia parte per Tolomeo dell'Etiopia e come trovi il suo esatto corrispettivo nella regione di Meroe, intorno al 16° lat. N, dove si incontrano «uomini dalla pelle nera ed Etiopi puri» (*Geogr.*, I, 9, 6).

Posta in questi termini la definizione del paese di Agisymba in Tolomeo si sdoppia in una possibile localizzazione tanto nord - quanto subequatoriale. In questo senso l'interpretazione di chi, come Desanges, vede la meta della spedizione di Materno nelle propaggini meridionali del Tibesti potrebbe non contrastare con una localizzazione del paese di Agisymba molto più a sud: l'una e l'altra sarebbero infatti possibili se Agisymba indica, come credo, non tanto un toponimo specifico quanto la caratteristica di una regione piuttosto ampia.

Αγίσυμβα parrebbe da intendersi infatti comme la traslitterazione del bantu *a-ki-simba,* dove *ki* potrebbe indicare il rapporto di appartenenza con qualcosa, qui con *simba-* leone, di cui definisca l'astratto. In questo senso anche il prefisso vocalico *a*, con valore locativo, potrebbe determinare il valore di

[13] Cfr. *Geogr.*, IV, 8 per la terra sconosciuta ai limiti dell'Etiopia.

[14] Per la contraddizione tra *Geogr.* II, 1 e VII, 3, 6; 5, 2 che ha fatto ritenere l'idea dell'Oceano Indiano come un'aggiunta bizantina alla *Geografia* tolemaica cfr. L. BAGROW, *The origin of Ptolemy's Geography,* «Geografiska Annaler», XXVII 1945, pp. 318 ss.; ID., *History of Cartography,* rev. R.A. Skelton, London 1964, pp. A favore della paternità tolemaica di concezioni che possono rispecchiare diversi stadi del pensiero del geografo cfr. E. POLASCHEK, *Ptolemy 's Geography in a new light,* «Imago mundi», XIV 1959, pp. 17ss.; AUJAC, *Ptolémée,* pp. 181-182.

[15] STRAB. I, 1, 9 = F4 Dicks e comm. pp. 114-115.

[16] *Geogr.* I, 11-14; cfr. F. GISINGER, s.v. *Oikumene, RE,* XVII 1937, coll. 2152 ss.; E. POLASCHEK, *Ptol. Geo.* cit., p. 36; ID., *Ptolemaios* cit., coll. 772 ss.; D. TIMPE, *Entdeckungsgeschichte,* Reallexicon der germanisch. Altertumskunde, VIII Berlin New York 1989, pp. 381 ss.

ki [17], che indica la relazione con *simba:* A-ki-simba potrebbe dunque significare "luogo abituale per il leone" [18].

Agisymba potrebbe indicare dunque in bantu le caratteristiche di una regione subequatoriale applicabili a quelle regioni nordequatoriali che presentino analogie con le corrispondenti zone a sud dell'equatore.

In direzione dell'interpretazione qui proposta sembrano andare queste considerazioni relative a:

a) I contesti in cui Tolomeo cita Agisymba: in *Geogr.,* I, 8, 4 é «il paese dove si concentrano i rinoceronti»; in *Geogr.,* I,9,6 è il corrispondente a sud del paese, a nord dell'equatore, dove si trovano genti dalla pelle scura e rinoceronti, elefanti nonché animali insoliti.

Ancora in *Geogr.,* IV, 8, 2 Tolomeo parla degli Etiopi che abitano lungo tutta la regione sudorientale della Libia, in una regione piena di ἐλέφαντες λευκοί... ῥινοκέρωτες καὶ τίγριδες [19]: al limite della *terra incognita* si estende ampiamente la regione etiopica detta Ἀγίσυμβα. Questa denominazione non aggiunge altro alla localizzazione della regione etiopica se non il riferimento ad una caratteristica: quella di essere ricca di animali feroci.

La descrizione greca, che sottolinea l'abbondanza di animali tipica della regione sembra esplicitare in sostanza il significato di Ἀγίσυμβα, terra del leone.

[17] Cfr. TOMASCHEK, s.v. *Agisymba, RE* I 1893, col. 822: «auf Löwen bezüglich»; C. MEINHOF, *Grundzüge einer vergleichenden Grammatik der Bantusprachen,* 3 ediz. Berlin 1967 (I ed. 1906), p. 41 sulla 7 classe *ki.*

[18] Questa ipotesi è stata formulata in una comunicazione orale dal prof. A. Nocentini, cui sono grata. I criteri di misurazione cui, in assenza di una datazione assoluta, ci si può riferire per la diffusione di una famiglia linguistica, quale la bantu, stabiliscono tempi necessariamente lunghi, nell'ordine del millennio: la prima data assoluta nella cronologia bantu è il suahilish che, intorno al 1000 d.C. rappresenta l'estrema propaggine nord orientale della famiglia bantu. Partendo da questa data un ipotetico nucleo bantu nell'Africa equatoriale è databile almeno due milenni prima. La cronologia assoluta potrebbe invece ricavarsi dalla testimonanza tolemaica su Agisymba, interpretata e motivata dalla grammatica batu: v. MEINHOF, *loc. cit.* Sulla diffusione e i caratteri della lingua bantu cfr. M. GUTHRIE, *Comparative bantu. An Introduction to the Comparative Linguistic and the Prehistory of the Bantu Languages,* I London 1967, App. 6/1 pp. 100 ss.; II London 1971, pp. 7 ss.; P. ALEXANDRE, *Le bantu et ses limites,* in *Encyclopédie de la Pléiade, Le langage,* Paris 1968, pp. 1388 ss.; ID., *Les langues bantu,* in *Les langues dans le monde ancien et moderne (Les langues de l'Afrique subsaharienne),* a cura di J. Perrot, Paris 1981, pp. 24 ss.

[19] Devo ad una cortese comunicazione epistolare del prof. J. Desanges l'osservazione sull'impossibilità che si tratti nel passo tolemaico di "tigri", visto che questi animali esistevano solo in Asia. La localizzazione in Etiopia di questi animali potrebbe intendersi, se mai, in relazione all'idea di una comunicazione tra l'Africa orientale e l'Asia quale prospettata in VII, 3, 6 e VII, 5, 2 (v. nota 14). Cfr. anche la localizzazione degli elefanti bianchi in India da parte di Ael., *N. A.,* III, 46.

b) Il ricorso per indicare regioni sconosciute a definizioni coniate per analogia con regioni conosciute dove sembrano constatarsi analoghe condizioni di vita.

Il procedimento è individuabile verosimilmente nella descrizione della Trogloditica che indica, in Agatarchide[20] la regione lungo le coste occidentali del M. Rosso e sembra estesa nell'esposizione di Marino del viaggio di Diogene (*Geogr.*, I, 9, 1-2) fino ad indicare la costa da capo Guardafui a Rhapta[21]. Lo stesso Tolomeo, che rifiuta nel complesso l'eccessiva estensione del continente africano a sud, non sembra contestare la definizione della regione Trogloditica. In *Geogr.*, I, 17, 5 (cfr. IV, 7, 4) il geografo poi attinge a fonti diverse, in particolare a mercanti arabi, i quali navigando dall'Arabia Felix verso il paese degli Aromata, l'Azania e Rhapta chiamavano tutte queste regioni Βαρβαρίαν, ἰδίως a detta di Tolomeo. Ora, la definizione della regione che apparve agli Arabi *Barbaría* non contrasta con la definizione di *Troglodítica* data da Marino e verosimilmente accolta dallo stesso Tolomeo. Questi infatti conclude il cap. 17 affermando che «il golfo che va da Rhapta a capo Prasone..... è abitato da barbari antropofagi». Risulta dunque dal passo tolemaico come la generica definizione di "barbaro" necessiti di una specificazione che in qualche modo giustifichi e spieghi la barbarie stessa degli abitanti di quella costa sudorientale africana: questi sono Troglodíti dal capo degli Aromata a Rhapta, Antropofagi da Rhapta a capo Prasone.

Si potrebbe vedere ancora un caso di estensione di una definizione per analogia là dove Tolomeo cita gli «Etiopi mangiatori di pesci» (*Geogr.*, IV, 8, 2) e li situa su un grande golfo prospiciente l'Oceano occidentale. La localizzazione occidentale di questi Etiopi, presente in Diodoro (III, 53), sembrerebbe contrastare con quella agatarchidea, riportata in un altro passo diodoreo[22], che

[20] Diod. III, 32 ss.; Photius, *Bibliothèque*, ed. et trad. Henry, VII Paris 1974, (250 Agatharchide, 63); cfr. D. Woelk, *Agatarchides von Knidos, Über das Rote Meer*, Übersetz. und Komm., Bamberg 1966, pp. 159-163; S.M. Burstein, *Agatharchides of Cnidus. On the Erythrean Sea*, London 1989; J. Desanges, *Diodore de Sicile et les Éthiopiens d'Occident*, «CRAI», 1993, pp. 525 ss.

[21] Su Rhapta cfr. Tol., *Geogr.*, IV, 7, 12: cfr. anche IV, 8, 2 dove sono citati i Ῥάπτοι Αἰθίοπες da intendere come "abitanti di Rhapta" secondo la definizione di Steph. Byz. s.v. Ῥάπτα. Sulla localizzazione del sito (= Dar es Salaam) cfr. B. Datoo, *Rhapta: the location and importance of East Africa's First Port*, «Azania», V 1970, pp. 65-75; L. Kirwan, *Rhapta, metropolis of Azania*, «Azania», XXI 1986, pp. 99-104.

[22] Cfr. Diod. III, 15; Phot., 250 Agath., 31-33; cfr. Woelk, *Agatharch.* cit., pp. 127-130; B. Bommelaer, *Diodore de Sicile. Bibliothèque historique*, Livre III, C.U.F. Paris 1989, pp. XXV ss. sull'elaborazione da parte di Diodoro degli spunti scientifici agatarchidei trasformati in un racconto che oscilla tra curiosità e pregiudizi.

conosceva i "mangiatori di pesci" lungo la regione costiera fino alla Gedrosia, alla Carmania e alla Persia[23]. In realtà Agatarchide, che faceva del Nilo il confine tra due parti dell'ecumene, considerava il Golfo Arabico sull'asse meridiano del mondo e indicava dunque come Etiopi meridionali quelli del golfo e come occidentali quelli nilotici[24]. Questa organizzazione dello spazio etiopico in relazione all'asse del Mar Rosso non è molto diffusa e la presenza in Tolomeo[25] di Etiopi orientali e occidentali, coerentemente alla tradizione omerica, riporta ad un asse dell'ecumene nord-sud, che passa dalla valle del Nilo e provoca una localizzazione degli Etiopi occidentali sulle coste atlantiche, a sud dell'attuale Marocco.

I "mangiatori dei pesci" di Tolomeo (*Geogr.* IV, 8, 2), localizzati in direzione dell'Oceano occidentale, sembrano dunque la conseguenza di una estensione e di un adattamento della definizione agatarchidea ad una carta che inquadrava il complesso etiopico in base ad un diverso asse di simmetria.

Il processo sopra citato, che sembra ruotare intorno ad un asse nord-sud, causa ed effetto di duplicazioni speculari, si riscontra verosimilmente anche nella descrizione relativa alle regioni subequatoriali per le quali l'asse di simmetria est-ovest costituito dall'equatore giustifica la localizzazione di un paese di Agisymba a 16° N e a 16° S: l'abbondanza di leoni e di bestie feroci caratterizza infatti le regioni equidistanti dall'equatore, simili tra loro per clima e ambiente.

Sulla base dell'esperienza di G. Materno, che era arrivato con ogni probabilità ad una regione nordequatoriale ricca di rinoceronti e di bestie feroci, ad una Agisymba, Tolomeo arriva dunque ad ipotizzare che vi sia ancora Agisymba a sud dell'equatore, fino ad una latitudine uguale a quella nordequatoriale, cioé a 16° circa.

Il ragionamento si fonda essenzialmente su un procedimento analogico che deriva dalla sfericità della terra e dalle teorie di Cratete di Mallo sugli antipodi e di Posidonio sulla varietà di specie animali e vegetali nonché di temperature in relazione alla latitudine[26].

La scelta tolemaica, che nell'analogia trova un mezzo per organizzare e ordinare le conoscenze del tempo, si giustifica poi con quello che è il fine sotteso a tutta l'opera del geografo: la costituzione di una carta nella quale si

[23] Cfr. STRAB. XVI, 4, 4.

[24] DESANGES, *Diodore* cit., pp. 528 ss.

[25] *Tetrabibl.*, II, 3, 70; cfr. II, 3, 72; *Geogr.* IV, 7, 10 per una "Etiopia mediana".

[26] V. nota 4.

riassumano tutte le ricerche e converga tutta la scienza. In questa prospettiva Tolomeo interviene sia a nord dove segue Marino nello spostare la Thule di Pitea da 66° a 63°, sia a sud correggendo drasticamente i dati di Marino ricavati dalle ultime spedizioni romane nel Sahara: «ponendo infatti la regione etiopica chiamata Agisymba e il capo Prasone sotto il parallelo che segna il limite australe della terra conosciuta Marino localizza questo parallelo sotto il tropico invernale. La larghezza totale dell'ecumene dunque, aggiungendo la distanza equatore-tropico invernale, sarebbe 87° equivalenti a 43500 stadi» (*Geogr.*, I, 7, 2).

L'ecumene di Tolomeo occupa, viceversa, 80° (= 40000 stadi) di latitudine e si estende a sud fino a poco più di 16°: fin qui arriva Agisymba, regione nella realtà molto più meridionale di quella effettivamente raggiunta dalla spedizione di G. Materno; da quest'ultima doveva derivare una definizione che sottolineava, come si é detto, i caratteri della regione, riscontrabili più a sud, fino a quelle latitudini indicate nelle carte dalla significativa espressione *hic sunt leones.*

In conclusione, il paese di Agisymba mi sembra offrire un esempio emblematico del metodo di Tolomeo che adatta ad un'Africa subequatoriale i dati che l'esplorazione romana riferiva alle estreme regioni raggiunte, situate a nord dell'equatore: dal fatto che Tolomeo considerava Agisymba il lembo meridionale dell'Etiopia e dalla descrizione di questa zona rigorosamente speculare a quella nordequatoriale deriva l'estensione della "terra del leone", localizzata al confine con le *terrae incognitae,* indescrivibili perché non se ne conoscono né i caratteri né la forma.

Marina Sechi Nuvole

Descrizioni e rappresentazioni dell'ecumene nella geografia cristiana

Dopo Tolomeo, i cui scritti sintetizzano il sapere geografico del mondo classico e rivestono una notevole importanza per l'enorme influenza esercitata sulla cultura nell'età tardo-antica e nel medioevo, il progresso scientifico si arrestò cosicché la generale decadenza della scienza antica coinvolse anche la geografia, che pure in età imperiale aveva conosciuto un grande sviluppo. I dogmi della chiesa cristiana, la "ristrettezza" dovuta all'interpretazione letterale delle Sacre Scritture, il disinteresse per le cose terrene finirono per frenare il cammino delle scienze. D'altra parte, l'Occidente di cultura latina e l'Oriente di cultura greca si distaccarono sempre più uno dall'altro [1].

Respinta e poi dimenticata la cultura antica, non restavano a disposizione dei primi geografi cristiani altri elementi che le poche notizie tramandate dalla tradizione orale con varie alterazioni. I Padri della Chiesa, dominatori di tutta la cultura alto-medioevale, si opposero alle idee dei Greci e dei Romani che risultavano in contrasto con i testi della Sacra Scrittura, privilegiando quasi esclusivamente le questioni di cosmografia connesse con l'interpretazione della Bibbia e, in particolar modo, della Genesi. Così, senza ignorare i sistemi elaborati dalla geografia classica, nelle diverse scuole di Patristica prevalgono le tematiche religiose e morali mentre vengono quasi trascurati i problemi scientifici. Su questi presupposti viene messo in dubbio il concetto di sfericità della Terra e ritenuta assurda l'esistenza degli antipodi: la terra torna ad essere considerata piatta mentre Lattanzio, dotto oratore e scrittore del I sec. d.C., trattando argomenti cosmografici e geografici, giudica la nozione di antipodi

* Istituto e Laboratorio di Geografia - Università di Sassari - Ricerca effettuata con finanziamento 40% MURST.

[1] L. Lago, *Imago mundi et Italiae. La versione del mondo e la scoperta dell'Italia nella cartografia antica (sec. X-XVI)*, Trieste, 1994, 1 rist., vol. 1, p. 17: «L'occidente dimentica il greco e perciò gli si renderanno non direttamente accessibili le opere della scienza ellenica. E poiché la concezione medioevale del mondo ha per fondamento la religione, la scienza assume un carattere particolare di fronte all'antichità. Così, nel mondo cristiano la religione informa di sé la letteratura cosmografica: l'intuizione del mondo è fondata sull'autorità della Bibbia, nella quale si riteneva che fosse contenuto il germe di tutte le conoscenze scientifiche, e quanto del sapere antico era sopravvissuto, ma era in contrasto con i testi della Sacra Scrittura, venne combattuto, se non soffocato».

una trovata umoristica dei suoi predecessori (fra i quali Lucrezio)[2]; Agostino, più prudente, ammette la sfericità della terra, ma non è, tuttavia, disposto a credere che i cristiani possano camminare nell'emisfero opposto, con la testa all'ingiù[3].

In un periodo così travagliato nella storia della geografia, uno dei più zelanti riepilogatori delle conoscenze dell'ecumene fu Girolamo di Stridonia, in Dalmazia, eletto «per la sua opera nel campo delle conoscenze geografiche, per la modestia e perché il suo operoso romitaggio e ritiro simboleggia il lavoro utile, silenzioso, isolato, spesso aspro e sconosciuto dei geodeti e dei topografi, il santo patrono dell'Istituto Geografico Militare»[4]. A Girolamo devono risalire due carte annesse ai codici di due opere scritte nel 388[5] (cfr. fig. 1); esse rispecchiano fedelmente le idee dell'autore e le rappresentazioni scolastiche coeve. Nella concezione del mondo, infatti, egli risente delle carenze del suo tempo, colmando il suo scritto di *mirabilia* secondo un criterio ricorrente nell'antichità di rendere meravigliosa la storia naturale. È da rilevare però, che, a differenza di quanto si osserva presso altri dotti, le località da lui conosciute vengono ben descritte e rappresentate, con ricchezza di particolari, che solo un attento osservatore e conoscitore dei luoghi può fornire.

La cartografia dei primi secoli dell'età cristiana si può definire semplice e di concezione primitiva: la terra, come nelle teorie greche classiche, è formata da 4 elementi (fuoco, terra, acqua e aria) disposti concentricamente; alcune raffigurazioni riprendono mediocremente le primitive concezioni greche, altre stilizzano il mondo, a forma di uovo, in Gerusalemme (fig. 2), fulcro del pensiero cristiano. In linea di massima, nella cartografia prodotta in questo periodo il mondo viene rappresentato come inscritto in un cerchio, ad imitazione della forma dell'orizzonte concepita da una superficiale indagine, riportando costantemente l'antico concetto della ripartizione della terra fra i figli di Noè[6]. Questa divisione è ottenuta tra un diametro e un raggio, ortogonali fra loro, che formano tre continenti: Europa - Cam; Asia - Sem e Africa - Japhet

[2] LATTANZIO, *div. inst.*, 3, 24; ID., *inst. epit.*, 34; cfr. G. BRUGNOLI, *Identikit di Lattanzio Placido. Studi sulla scoliastica staziana*, Pisa, 1988; G. MORETTI, *Gli antipodi. Avventure letterarie di un mito scientifico*, Parma, 1994, p. 31 e 143.

[3] AGOSTINO, *de civ. dei*, 16, 9.

[4] C. CAVICCHI, *Elementi di cartografia. Cenno storico*, Firenze, 1925, fasc. II, pp. 29-30.

[5] Si tratta dell'opera *De situ et nominibus locorum Hebraicorum* e *De Palestina*, che è una traduzione libera dell'*Onomasticon* di Eusebio di Cesarea.

[6] *Liber Generationis. Cronografo del 354*, in "Monum. Germ. Hist., Auctores antiquissimi", in IX, *Chronica minora*, I, pp. 13 e sgg. ed. Mommsen.

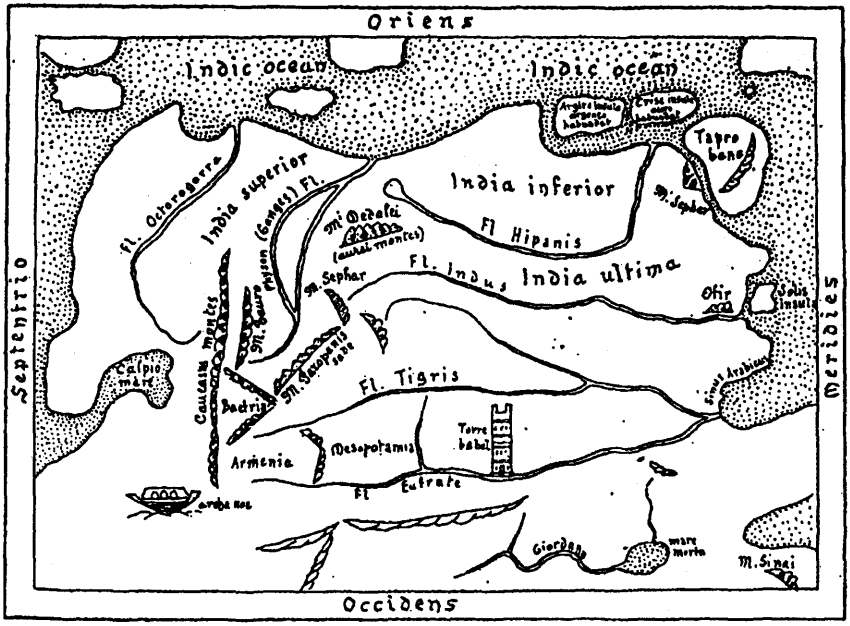


Fig. 1 - La carta annessa al *De situ et nominibus locorum Hebraicorum* (da C. CAVICCHI, *Elementi*, cit., tav. 21).

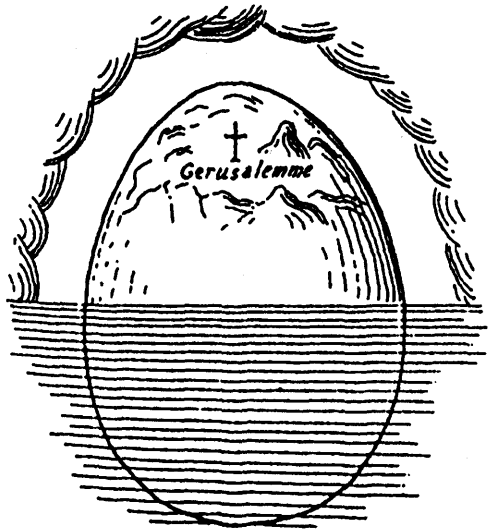


Fig. 2 - Concetto cosmografico di geografi arabi e cristiani (da C. CAVICCHI, *Elementi*, cit., tav. 19).

(Giàfet) attraverso degli elementi geografici. Il fiume Tanais (Don) e il Nilo o a volte anche il Mar Rosso formano la linea di separazione tra l'Asia e gli altri due continenti, mentre il Mar Mediterraneo è la linea di demarcazione tra l'Europa e l'Africa. Al centro di questo mondo, che non si preoccupava di ciò che si trovava al di fuori di esso, la città santa, Gerusalemme [7].

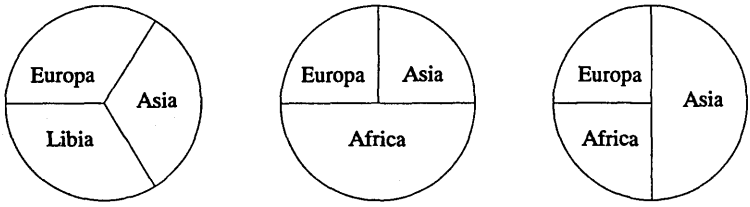


Fig. 3 - La tripartizione della Terra (da C. CAVICCHI, *Elementi*, cit., p. 27).

Questo tipo di suddivisione, che coincideva con le descrizioni bibliche, si è mantenuta stabile nel corso dei secoli, anche se non dobbiamo scordare che essa risale alla scienza geografica greca e latina, in particolare a Strabone e Tolomeo, e quindi si tramanda nelle scuole occidentali e orientali dal II al VI sec. d.C. [8].

Se, come già detto, gli scritti di Tolomeo rappresentano l'ultimo vero sforzo della geografia scientifica dell'antichità, la letteratura periegetica è bene rappresentata da Dionigi di Bisanzio o Dionisio il Periegeta [9] nella sua *Periegesi della terra abitata*, composta sotto il regno di Adriano. Si tratta di un manuale scolastico poetico, in 1187 esametri, che include la descrizione dell'Oceano, del Mediterraneo, della Libia, dell'Europa e dell'Asia, valendosi probabilmente della carta di Eratostene e delle sue opere [10]. Le conoscenze geografiche di questo autore, come si può dedurre anche dalla brevità del testo,

[7] C. CAVICCHI, *Elementi*, cit., pp. 26-27; L. LAGO, *Imago mundi*, cit., p. 22.

[8] C. MOLÉ, *Le tensioni dell'utopia. L'organizzazione dello spazio in alcuni testi tardoantichi*, «Le trasformazioni della cultura nella Tarda Antichità», II (a cura di C. Giuffrida e M. Mazza), Roma, 1985, pp. 691-736 ed in particolare p. 695.

[9] DIONIGI PERIEGETA, in *Geographi Graeci minores* (d'ora in poi *GGM*), II, pp. 1-24 Müller.

[10] H. BERGER, *Die geographischen Fragmente des Eratostenes*, Leipzig, 1880, (rist. Amsterdam, 1964), p. 17; A. THALAMAS, *La géographie d'Ératosthènes*, Paris, 1921; M. SECHI, *La costruzione della scienza geografica nei pensatori dell'antichità classica*, «Mem. Soc. Geogr. It..», XLIV, Roma, 1990, pp. 130-137.

sono suggerite da una terminologia e da espressioni metaforiche che si riferiscono ai gusti del suo tempo con l'inserzione, tra gli argomenti geografici, di favole mitiche [11], oltre alla geometria e alla carta suddetta [12]. La descrizione pare rivendicare soprattutto l'efficacia visiva della carta, senza proporre alla vista un'immagine materializzata [13]: «E adesso, ti parlerò dell'aspetto della terra continentale nella sua interezza, cosicché, senza averla vista tu ne abbia una visione chiaramente esprimibile». Per giungere a questo scopo, Dionigi evoca nella descrizione forme geometriche - per esempio il triangolo per l'Egitto, il trapezio per la Libia, il cono per l'Europa e la Libia messe assieme, ancora il cono per l'Asia, il rombo per l'India [14] e forme di oggetti empirici: l'ecumene come una fronda, il Ponto come un arco scita, l'Etiopia come una pelle di pantera, l'Iberia come una pelle di bue, il Peloponneso come una foglia di platano, il Tauro come un toro [15], notando anche che, nella carta di Eratostene, il tracciato di questo corso d'acqua divide l'Asia nel senso della lunghezza dalla Panfilia all'India [16]. Inoltre, egli menziona, più volte gli allineamenti osservabili su uno stesso meridiano o su uno stesso parallelo, introducendo nuovamente il riferimento visivo nella scrittura [17]. Dionigi, però, potrebbe riferirsi ad altri mappamondi più che al rigido schema geometrico di Eratostene anche perché nella sua *Periegesi* non c'è nessuna traccia di calcoli di distanze o di superfici. La cura con la quale egli si dedica all'evocazione in termini visuali di forme geografiche fa pensare che avesse davanti a sé un'immagine globale sintetizzante le acquisizioni della geografia alessandrina, sicuramente una carta esposta in una biblioteca; ciò spiegherebbe la necessità dell'*ekphrasis* per trasmettere in modo più ampio i suoi insegnamenti. Nell'antichità la *Periegesi* di Dionigi ebbe un gran successo, "strabiliante e paradossale diffusione: tradotto in latino da Avieno verso il 370 e da Prisciano verso il 512, il poema figura nel programma di studio dei discepoli di Cassiodoro e Vivarium nel VI secolo. Secoli anonimi ed i voluminosi *Commentari* di Eustazio di Tessalonica attestano l'interesse per l'opera dei letterati dell'Oriente bizantino. La tradizio-

[11] O. Crusius, s.v. *Dionysios*, *«R.E.»*, V, coll. 915-924; F. Capponi, *Didascalici (poeti)*, «Dizion. degli scrittori latini e greci», a cura di F. Della Corte, Milano, 1988, I, p. 635.

[12] Ch. Jacob, *La Description de la terre habitée de Denys D'Alexandrie ou la leçon de géographie*, Paris, 1990.

[13] Dionigi, *Orbis descriptio*, 170-171.

[14] Id., vv. 242-44, 269, 174-175, 275-77, 620-22, 718-19, 887-88, 1128-31.

[15] Id., vv. 5-8, 156-62, 179-83, 287, 403-8, 641-43.

[16] Id., vv. 638-39.

[17] Id., vv. 14-18, 311-13, 52-53, 150-154, 54-55, 504-5, 565-66, 962-63.

ne, come testimoniano numerosi manoscritti, continua nel Medio Evo. Con lo sviluppo della stampa si assiste durante il Rinascimento al moltiplicarsi delle edizioni del testo ... che ritrova (se mai era sparita) la sua vocazione pedagogica: il nostro poeta geografo viene riproposto nelle scuole e nei collegi, più per studiare la geografia che il greco" [18].

Nel II sec. d.C. la principale periegesi è quella di Pausania, autore di una *Guida della Grecia*, in 10 libri, strutturata sulla base di un itinerario geografico che, partendo dall'Attica, comprendeva Corinto, l'Argolide, le altre regioni peloponnesiache, la Beozia, la Focide e la Locride Ozolia. L'opera del «viaggiatore con vocazione di storico» [19] non presenta uno specifico interesse per questo lavoro, in quanto essa fu delimitata ad una parte del mondo abitato e della Grecia stessa, strutturata in gran parte storiograficamente e concepita in termini di esegesi, ossia di assolvimento del compito di guida [20].

Più rilevante è l'opera di Flavio Arriano di Nicomedia ispirata al modello culturale di Senofonte [21]. Ad Arriano appartiene sia il *Periplo del Ponto Eusino* o *Circumnavigazione del Mar Nero*, andato perduto [22], ma scritto verso il 135 al tempo del suo governo della Cappadocia (131-137 d.C.), contenente molti particolari sulle coste del Mar Nero con le distanze misurate in stadi [23], sia, essendo scrittore di opere geografiche particolari, la raccolta di materiale topografico e folcloristico che viene riunita nella *Historia Indica*, compilazione etnografica dell'India la cui fonte è Nearco, comandante della flotta regia, aggiungendo in questa sua opera nella prima parte la descrizione del bacino del Gange, dove il condottiero macedone non era mai giunto, ad imitazione

[18] Ch. Jacob, *Dionisio di Alessandria, il noos delle Muse e lo sguardo aereo sull'ecumene*, «*Mondo Classico. Percorsi possibili*» a cura del C.I.D.I. - Roma e del C.R.S., Ravenna, 1985, pp. 85-86 (ma è interessante e utile l'intero contributo, pp. 83-107). Riferimenti: Prisciano in *GGM*, II, pp. 177-199; Cassiodoro, *Inst. Divin. Litterarum*, 25. Nel complesso si rimanda a P. Riche, *Education et culture dans l'Occidente barbare (VI^e^-VII^e^ siècles)*, Paris, 1962.

[19] A.M. Biraschi-G. Maddoli, *La geografia: Strabone e Pausania*, «Lo spazio letterario della Grecia antica», cit., I, t. III, p. 202.

[20] D. Musti, *L'itinerario di Pausania: dal viaggio alla storia*, «Le trasformazioni», cit., vol. II, pp. 679-690 ed in particolare nota 1 p. 680; D. Musti-L. Beschi, *Pausania, Guida della Grecia antica*, I, *Attica*, Milano, 1982, con ampia bibliografia sullo scrittore e sui problemi che lo riguardano; M. Moggi, *Storiografi greci minori*, «Diz. degli scrittori», cit., pp. 2075-2109 ed in particolare pp. 2101-2102.

[21] G.A. Mansuelli, *Geografia e topografia storica*, «Encicl. Class.», sezione III, vol. X, t. IV, Torino, 1957, p. 151.

[22] K. Meister, *La storiografia*: s.v. *Arriano*, «Lo spazio letterario della Grecia antica», cit., I, t. III, pp. 131-135.

[23] Arriano, *GGM*, I, pp. 370-423 Müller.

dell'*Indike* di Megastene (capp. 1-17) e nella seconda i frammenti del prezioso giornale della navigazione costiera, effettuata nel 326 a.C., dall'ammiraglio di Alessandro il Grande, fra la foce dell'Indo, il Tigri e l'Eufrate (capp. 18 sino alla fine)[24].

Della fine del II sec. d.C. è il *Liber memorialis* di Lucio Ampelio, che presenta una suddivisione della natura in 4 parti, cioè cosmologia, geografia, mitologia e storia: la seconda parte dell'opera fornisce, in modo sistematico, dati elementari sulla forma della terra, sulla divisione in zone e sugli antipodi[25]. L'opera, che è una compilazione scolastica e ha solo valore didattico di repertorio, non presenta nessuna originalità ma, al tempo stesso, costituisce una testimonianza sulle conoscenze e sulle nozioni di geografia ritenute generali e quindi oggetto di insegnamento nelle scuole occidentali ed orientali[26].

La limitazione di portata degli scritti geografici era del resto nell'ordine naturale delle cose; inoltre, l'arresto della spinta espansionistica tipica del mondo romano, la continua difesa di tutti gli immensi confini e la conseguente chiusura delle frontiere impedivano l'ampliamento delle conoscenze dirette per cui le regioni periferiche, sino ad allora parzialmente conosciute, ritornarono a far parte della sfera dell'ignoto e del meraviglioso. La speculazione filosofica, il diffondersi di tendenze magiche ed alchimistiche, che si aggiungevano a quelle misteriosofiche di cui era ormai satura la civiltà romano-ellenistica, non erano certo fattori favorevoli allo sviluppo di una scienza positiva quale quella geografica, ormai barcollante; andando a ritroso, si ricorda che l'apice della geografia teorica si era raggiunto nel medio ellenismo mentre quello della geografia pratica o meglio delle "esplorazioni" e delle conoscenze dirette si era esaurito già nel corso del II sec. d.C.; ora, in piena età cristiana, le acquisizioni sopravvivevano per inerzia, in quanto non più rinnovate da nuove scoperte. Così l'enciclopedismo divulgativo, l'erudizione curiosa del particolare o bramosa di condensare lo scibile, prendevano definitivamente il posto dell'indagine feconda e della costruzione ragionata. Ne è una parafrasi il *De mundo* di Apuleio, una riduzione latina del *Peri Kosmou* dello Pseudo-Aristotele, trattazione stringata e rielaborata anche in base ad osservazioni personali[27] con molta libertà e con prevalenti finalità artistiche.

[24] Id., I, pp. 306-369; Arriano, *Historia Indica*, III, 6; *Fragmente der griechischen Historichen* (F.Gr.Hist.), 715; P. Janni, *Geografi*, «Diz. degli scrittori», cit., II, p. 995.

[25] Ampelio, *Liber memorialis*, I, 1-4; M. Sechi, *La costruzione*, cit., p. 196, nota 51.

[26] M. Sechi, *La costruzione*, cit., p. 196.

[27] G. Reale, *Introduzione*, in Aristotele, *Trattato sul cosmo per Alessandro*, trad., introd. e commento di G. Reale, Napoli, 1974, pp. 106-116; M. Sechi, *La costruzione*, cit., pp. 90-96.

All'età dei Severi si fa risalire la famosa opera di Giulio Solino, *Collectanea rerum memorabilium*, datata intorno al 250 d.C., una descrizione geografica sommaria del mondo con tendenza a rilevare particolari meravigliosi e fantastici, fonte molto apprezzata per tutta l'età posteriore, specialmente nel Medioevo: da Solino derivano "i mostri" con cui i geografi medioevali popolano le loro carte [28]. L'opera, un breve compendio di notizie geografiche, venne compilata su materiale desunto dalla *Naturalis Historia* di Plinio [29] con un diverso ordine e con abbondanza di notizie curiose e fantasiose. I *Collectanea rerum memorabilium* di Solino rispettano lo schema dei libri geografici pliniani, ridotti e spogliati dei nudi dati, arricchiti di racconti tesi a vivacizzare l'esposizione e di notizie attinte da diverse fonti. Fra quelle indicate dall'autore alcune sono citate perché presupposte nella lettura di Plinio, altre accostate tramite compendi e manuali, qualche fonte è ampiamente saccheggiata: la *Corografia* di Pomponio Mela è il testo più presente [30], dopo la *Naturalis Historia*, soprattutto nelle parti riguardanti gli usi e i costumi delle popolazioni. Solino segue l'ordine di Plinio nella descrizione delle regioni e delle isole, integrandola con *excursus* derivati dai libri non geografici pliniani, relativi alla fauna, alla flora e alle meraviglie della natura. La trattazione non inizia da Gibilterra, come in Plinio, ma da Roma forse, in ossequio ad una tradizione di ascendenza varroniana. Il periplo del Mediterraneo, partendo dall'Italia, si sofferma particolarmente sulle isole della Corsica, della Sardegna e della Sicilia, per un'ampiezza quasi eguale a quella dell'intera penisola. Si è visto in ciò un interesse particolare per le isole [31] che, come entità geografiche autonome, consentono di spezzare la monotonia della descrizione della costa continentale. Dopo l'Italia sono descritte la Grecia, la Tessaglia, la Macedonia, la Tracia, le regioni dell'Ellesponto, del Ponto, della Scizia; seguono i territori della Germania, della Gallia, della Britannia e della Spagna. Il periplo meridionale dei *Collectanea* ha inizio dallo stretto di Gibilterra; seguendo la costa africana settentrionale fino all'Egitto, tocca l'Arabia, la Siria, l'Asia minore,

[28] C. Cavicchi, *Elementi*, cit., pp. 27-28 e tavv. 20, 34, 37, 76.

[29] M. Sechi, *La costruzione*, cit., pp. 193-194; L. Lago-G. Galliano, *La Terra Santa e la sua immagine nella cartografia antica*, Trieste, 1995, p. 9.

[30] H. Walter, *C. Julius Solinus und seine Vorlagen*, «Classica et Mediaevalia», 24, 1963, pp. 86-157.

[31] W.H. Stahl, *Roman Science*, Madison, 1962 (= trad. it. *La scienza dei Romani*, Bari, 1974) pp. 183-190. Sull'opera di Solino, in generale, cfr. H. Walter, *Die Collectanea rerum Memorabilium des C. Iulius Solinus. Ihre Entstehung und die Echtheit ihren Zweitfassung*, Wiesbaden, 1969.

l'Assiria, l'India e il territorio dei Parti, per concludersi con la trattazione delle isole Gorgadi e delle isole Esperidi. Le notizie geografiche si incrociano con quelle vagamente etnografiche, che in effetti sono racconti favolosi, di stampo mitologico, attinti spesso direttamente da Plinio. Così l'elemento del meraviglioso, su cui insiste lo scritto di Solino, limita la trattazione geografica, che non può essere considerata di livello scientifico. Si deve ricordare tuttavia che quanto si riscontra nella geografia di Solino riflette le condizioni della geografia in età medioevale[32].

La corrente corografica sopravvive in Marciano di Eraclea, autore di 11 scritti geografici in cui attinge a fonti precedenti, soprattutto ad Artemidoro di Efeso, della cui opera redasse un sunto oltre ad una *Epitome*, di incerta attribuzione[33], che si riferisce al periplo del Mediterraneo di Menippo di Pergamo. Marciano scrisse ancora un *Periplo dell'Oceano*, in due libri, essendo un compilatore molto erudito[34].

La cultura geografica a fine didattico si diffonde anche nell'ambiente cristiano; agli inizi del IV sec. d.C. Eusebio di Cesarea[35] redige diverse compilazioni geografiche al fine di facilitare lo studio dei testi sacri, segnando ufficialmente la nascita di un nuovo genere letterario nell'ambito del Cristianesimo, ricercando la corrispondenza ebraica dei nomi greci e pubblicando un vero e proprio lessico dei toponimi biblici nella *Cronaca* (*Canoni cronologici e riassunto della storia universale dei Greci e dei Barbari*) una descrizione regionale della Palestina e una descrizione di Gerusalemme e del Tempio, in modo da dimostrare che la sapienza degli Ebrei era più antica del sapere e della filosofia dei Greci. In concreto, egli applicava così la cultura, o meglio l'erudizione geografica, allo studio storico, metodo didattico per cui è ovvio l'uso delle carte, sempre orientate con l'Est in alto, mostrandocene un esempio assai interessante; ciò doveva essere comune nella pratica delle scuole, come era comune la concezione della Terra Santa al centro dell'universo[36].

[32] M. Sechi, *La costruzione*, cit., pp. 193-194.

[33] Marciano, *Epit. Peripl. Menipp.*, *GGM*, I, pp. 563-573 Müller.

[34] Marciano, *Periplus maris exteri*, *GGM*, I, pp. 515-562 Müller; Id., *Epitome geogr. Artem.*, *GGM*, I, pp. 574-576 Müller.

[35] Eusebio di Cesarea (ca 265-339) nacque in Palestina e durante le persecuzioni di Diocleziano si rifugiò in Egitto, poi ritornò in patria e venne eletto vescovo di Cesarea. Dal 323 Costantino lo prese come uomo di fiducia e consulente in materia religiosa. Teologo e scrittore, occupa un posto importante nella letteratura antica per aver salvato dall'oblio preziosi documenti e aver raccolto molte notizie. Per la bibliografia su questo autore si rimanda a C. Curti, *L'esegesi di Eusebio di Cesarea: caratteri e sviluppo*, «Le trasformazioni», cit., vol. I, pp. 459-478.

[36] L. Lago-G. Galliano, *La Terra Santa*, cit., p. 34.

In effetti, già alcuni secoli prima, filosofi e letterati erano soliti accompagnare le loro descrizioni o indicazioni geografiche con *tabulae* o carte in modo da illustrare meglio agli uditori il discorso: Eliano [37] racconta l'episodio di Alcibiade, superbo per i suoi terreni, al quale Socrate mostra una tavola geografica su cui è rappresentata l'ecumene, per dimostrargli quanto inconsistente sia, al paragone, ciò che possiede; Gerolamo [38] allude più volte a *tabulae terrarum* o carte geografiche a piccola scala come a un fatto comunemente noto.

Sotto Diocleziano, furono compilate numerose carte murali di geografia storica dell'ecumene da affiggere nelle varie "scuole". Una di queste fu annessa al *De Bello Jugurthino* e rappresentava, oltre la terra conosciuta, con un certo dettaglio l'Africa settentrionale con le principali città; questo particolare planisfero ci dà un'ulteriore riprova dell'importanza della cartografia dell'epoca, sempre stilizzata nella tripartizione cristiana, con rudimentali figurazioni oroidrografiche e vedute prospettiche dei principali edifici, racchiusi nel diaframma Mediterraneo - Tanais - Nilo.

Fine didattico hanno ugualmente la *Cosmographia* di Giulio Onorio [39], *magister peritus atque doctissimum*, sul principio della divisione della sfera terrestre in quattro oceani e l'opera analoga del VI sec. detta di Etico Istro [40], non originale, ma derivata da testi precedenti, dal titolo *Situs et descriptio orbis terrarum*, che considera la terra ripartita nei tre continenti, circondata dall'Oceano con aggiunte leggendarie oltre la notizia della grande misurazione

[37] ELIANO, *Varia historia*, III, 28.

[38] GEROLAMO, *Epistulae*, 60, 7: *'ne quid nimis', obligatoque parumper uulnere audias laudes eius, cuius semper uirtute laetatus es, nec doleas quod talem amiseris, sed gaudeas quod talem habueris, et sicut hi qui in breui tabella terrarum situs pingunt, ita in paruo isto uolumine cernas adumbrata, non expressa signa uirtutum, suscipiasque a nobis non uires sed uoluntatem.*

[39] GIULIO ONORIO, *Cosmographia, Geographi Latini Minores* (d'ora in poi *GLM*), pp. 24-55 Riese.

[40] «ETICO», *Cosmographia*, *GLM*, pp. 71-103 Riese; M.A.P. D'AVEZAC, *Ethicus et les ouvrages cosmographiques intitulés de ce nom*, Paris, 1853; A. WUTTKE, *Die Kosmographie des Istrier Aethicos*, Leipzig, 1853; H. BERGER, s.v. *Aethicus*, «*R.E*», cit.; ne parla anche G. MARINELLI, *Un nuovo lavoro sulla storia della geografia medievale*, «Boll. Soc. Geogr. It.», s. III, 1890, pp. 232-238. Interessante sarebbe anche riprendere, sotto una diversa ottica, la traduzione che il prete Gianni fece di un libretto scritto nel sec. VII con il titolo di *Cosmographia*, il cui autore è noto con lo pseudonimo di *Aethicus Histricus*, da cui si possono trarre parecchie informazioni delle idee cosmografiche e fisiche che dominavano il suo tempo. Comunque, sono molti i brani che derivano dalle *Etimologie* di Isidoro di Siviglia. È difficile avere un'idea ben precisa dei suoi concetti sulla distribuzione delle terre emerse e sulle acque del globo, forse inclusi nel libro VII, andato perduto, di cui la traduzione latina pare un semplice compendio.

dell'impero romano che sarebbe stata ordinata da Giulio Cesare e realizzata da Agrippa[41].

Sempre dello stesso tenore è il manualetto di Vibio Sequestre *De fluminibus, fontibus, lacubus, nemoribus, paludibus, montibus per litteras*, in cui sono raccolte in ordine alfabetico molte notizie e curiosità erudite di carattere geografico, storico e mitologico attinte da poeti latini e da traduzioni mitologiche che denotano una totale assenza di ricerca scientifica ed un ruolo sempre più subordinato verso altri studi.

Accanto all'enciclopedismo erudito e divulgativo, la manualistica didattica e le ricapitolazioni di carattere scolastico mostrano come la disciplina geografica, in questo periodo, rientri nel dominio della cultura generale; la curiosità erudita, che sostiene gli scritti in lingua latina, si traduce in un elemento di conservazione del sapere geografico, ma non ne promuove né l'ambito teorico né quello pratico. Una nuova tendenza si manifesta solo nella cultura cristiana in seno alla quale gli intellettuali si interessano alla letteratura geografica antica per temi di cosmografia o per finalità didattiche, ponendo la geografia al servizio dell'interpretazione dei testi sacri. Infatti, la citata cosmografia di Onorio e quella di Etico sono redatte sulla base di una carta; l'uso di lezioni pratiche fatte davanti ad una rappresentazione grafica dell'*ecumene*, come più volte ribadito, era nella consuetudine delle scuole, almeno dell'età tarda.

Una soluzione alternativa, ugualmente inaugurata da storici greci, consisteva nel dare una descrizione della terra abitata in una apposita sezione introduttiva dell'opera. Questo è il criterio adottato da Paolo Orosio, ecclesiastico di Bracara[42], autore nel V sec. d.C. di una *Discriptio mundi*[43]; a lui Agostino aveva affidato l'incarico di delineare il "teatro della storia universa-

[41] R. Almagià, *La geografia nell'età classica*, «La Geografia», Novara, 1914, II, pp. 330-348 (rist. aggiornata in *Scritti geografici*, Roma, 1961, pp. 325-341); Id., *L'orizzonte geografico nell'epoca di Augusto e gli studi geografici in Roma*, «Quaderni Augustei Studi Italiani», IV, 1937, pp. 3-22; M. Sechi, *La costruzione*, cit., p. 206; F. Della Corte, *Agrippa e Mecenate: due politiche culturali a confronto*, "Seminari sassaresi II", Sassari, 1990, p. 20: «una mappa dell'Italia era anche dipinta su una parete del tempio della *Tellus* vista da Varrone ... tre secoli e mezzo dopo, nel 298 d.C., Eumenio ce ne descrive una dipinta nei portici di Autun, con i nomi di tutte le località, la loro estensione, le distanze, i fiumi dalla fonte alla foce, le coste con i loro golfi» (cfr. Plin. 3, 17; Martial. 4, 18, 1-2; Tac. *Hist.*, 1, 31; Plut. *Galba*, 25).

[42] I. Gualandri, *Per una geografia della letteratura latina*, «Lo spazio letterario di Roma antica», Roma, 1989, vol. II, pp. 469-505 ed in particolare p. 500.

[43] All'opera doveva essere annessa una carta del mondo, che si ritiene sia stata l'originale da cui derivò più tardi il mappamondo di Hereford del 1248. Cfr. a questo proposito C. Cavicchi, *Elementi*, cit., tav. 35 e P. Janni, *Geografi*, «Diz. degli scrittori», cit., p. 1001.

le", dalle origini all'età contemporanea, secondo la visione cristiana delle vicende umane. Nonostante il dichiarato intento apologetico nelle *Historiae adversus paganos*, la descrizione fisica del mondo emerge nel contesto dell'opera non sul piano geografico, ma su quello teologico e morale, per cui la terra segue l'evoluzione della colpa e della redenzione dell'uomo partecipando alle vicende umane[44]. Secondo gli studi di C. Molè, è questa l'effettiva novità che si può cogliere nella concezione cristiana dello spazio e dal rapporto esistente in questo periodo fra la geografia e la storia[45] in quanto l'opera di Orosio, pur con tutti i suoi limiti, è immune dai condizionamenti dell'esegesi biblica, mentre attinge ampiamente alla tradizione classica[46]. Questo fenomeno non è da reputarsi come negativo, in quanto per gli scrittori tardo-latini quella che nell'ottica moderna è "la plagiatura" costituisce per essi motivo di orgoglio. In effetti, riprendere letteralmente le tradizioni dei predecessori significa chiamare le autorità scientifiche antiche come testimoni e garanti della veridicità delle proprie affermazioni. Le opere geografiche della tarda antichità, dunque, nella maggior parte dei casi rielaborate a tavolino, si devono interpretare come una "continuità letteraria" del sapere scientifico dell'età classica accresciuto, integrato o ripresentato secondo i paradigmi della cultura dell'antico impero d'Occidente e dei successivi regni romano-barbarici. In questo modo, il mappamondo sotteso alla descrizione richiama l'ecumene rettangolare di Pomponio Mela: la metà orientale della terra è interamente occupata da un'Asia ben squadrata[47] divisa longitudinalmente dall'immensa catena del Caucaso[48], il "Tauro" della geografia ellenistica; la metà occidentale è invece occupata largamente dall'Europa[49] sicché l'Africa, lungi da co-stituire la terza parte dell'ecumene, finisce col diventare quasi una porzione dell'Europa[50] (cfr. fig. 4).

Il confronto fra l'eredità della cultura classica e le nuove istanze teologiche del cristianesimo coinvolsero dunque, più volte, la geografia. Si trattava, in sostanza, di verificare se e in che misura le concezioni degli autori pagani potevano accordarsi con la cosmologia della Sacra Scrittura.

[44] I, 2; I, 106.

[45] C. Molé, *Le tensioni dell'utopia*, cit., pp. 692-693, nota 4.

[46] Y. Janvier, *La géographie d'Orose*, Paris, 1982.

[47] I, 2, 1 e 13; Pomponio Mela, I, 2, 9.

[48] I, 2, 35-36.

[49] Plinio, *Naturalis Historia*, III, 5.

[50] I, 2, 85.

Nel mondo cristiano si possono individuare due tendenze ben distinte[51]: nella metà occidentale dell'impero, pur manifestando di rado le loro opinioni in materia di geografia generale, i Padri della Chiesa accettano comunque la dottrina della sfericità della terra, posta al centro di un universo ugualmente sferico. Il compito di cristianizzare la cosmologia aristotelica fu assunto in particolare, ad Alessandria, da Giovanni Filopono attorno alla metà del VI sec. d.C.[52], il maggiore erudito della scuola, a cui si devono i commenti alla *Fisica* e alla *Metafisica* di Aristotele oltre a due trattati *Sulla creazione del mondo* e *Sulla eternità del mondo*[53].

Fig. 4 - Il mappamondo di Pomponio Mela (dalla ricostruzione di P. BERTIUS, *Geographia vetus*, 1628, Müller, p. 102).

[51] W. WOLSKA-CONUS, *Géographie*, «Riv di Archeol. Cristiana», 10, 1976, coll. 173 e sgg.

[52] F. PRONTERA, *La cultura geografica*, cit., p. 315.

[53] L. OBERTELLO, *Neoplatonici*, «Diz. degli scrittori», cit., p. 1395.

Interessanti per altro verso sono le divagazioni poetiche su materia geografica di alcuni tardi poeti del VI sec., quali Decimo Magno Ausonio proveniente dalla scuola retorica di *Burdigala* (Bordeaux), fiorentissima nel tardo Impero[54], dove con la descrizione in 483 esametri di un viaggio sulla *Mosella* da Vicum (Bingen) a Treviri, l'autore fornisce un elogio al paesaggio fluviale delle popolazioni renano-germaniche, attribuendo al suo scritto non solo valore artistico come una delle cose più originali ed espressive della tarda letteratura latina, ma anche una circostanziata relazione di particolari geografici con aderenza ad una realtà personalmente conosciuta.

Aderenza alla realtà ed esperienza vissuta sono contenute anche nelle puntuali e vivaci descrizioni del *De reditu* di Claudio Rutilio Namaziano, che è una delle migliori descrizioni di viaggio rimasteci dell'antichità, da dove emerge, lungo la navigazione delle coste del Lazio e dell'Etruria, tutta la classicità di questo autore che, senza pedantesca aderenza allo schema dei peripli, ci fornisce dei dati di prim'ordine.

Carattere di compilazione erudita ed allo stesso tempo di innovazione ha invece l'opera di Rufio Festo Avieno, poeta didascalico, sia nella *Descriptio orbis terrae*, riduzione in 1393 esametri della *Periegesi* di Dionisio il Periegeta, sia nella più vasta *Ora maritima*, poema dedicato a Petronio Probo, che descriveva le coste del Mediterraneo e del Mar Nero in senari giambici[55]. In entrambi i casi, l'autore, versificando la "sua geografia" cercava di renderla più mnemonica e gradita nelle scuole anche se la cultura geografica di Avieno non deriva dall'esperienza diretta, ma dagli autori precedenti e dai peripli, che lui stesso ricorda e riassume riprendendone i modelli[56]. La sua importanza, oltre che come fenomeno nella storia della cultura, sta anche nell'averci conservato il contenuto di fonti perdute; la sua aderenza a queste avvalora anche l'utilità del testo come fonte, a sua volta, delle nostre ricerche.

Alla tarda letteratura latina appartengono anche alcune compilazioni schematiche, utili come riflesso e derivato di accreditati documenti e di opere più antiche destinate ad uso scolastico. Una di queste, l'anonima *Expositio*

[54] Si ricorda a questo proposito uno degli *itineraria adnotata* più celebri del mondo cristiano, l'*Itinerarium Burdigalense* o *Hierosolymitanum*, una guida per i pellegrini che si recavano da Bordeaux a Gerusalemme, del IV sec. d.C. o piuttosto la descrizione di un viaggio in Terra Santa fatto da un pellegrino nel 333 d.C.

[55] È conservata solo la prima parte comprendente la descrizione delle coste atlantiche e mediterranee della Gallia e della Spagna fino a *Massalia*.

[56] *Ora maritima*, v. 40: «*multa rerum iunximus ex plurimorum sumpta commentariis*»; cfr. inoltre J. Soubiran, *Avienus*, Paris, 1981, pp. 9-30 e nota 4.

totius mundi et gentium[57] (metà del IV sec. d.C., con molta probabilità nel 359), classificabile come primo scritto di "geografia commerciale" od economica, che non riporta la suddivisione dell'ecumene trifaria o quadrifaria, presentando anche elementi di geografia umana del tutto inediti, si segnala per un certo interesse rivolto alla descrizione del mondo per la qualità e la quantità delle notizie fornite e per l'organizzazione dello spazio terrestre[58]. L'opera, forse derivata da un precedente greco, a cui era nota la carta di Castorius, più comunemente conosciuta come *Tabula Peutingeriana*, segue in uno schema non tipicamente cristiano[59], non senza errori di geografia amministrativa[60], dovuti forse alla grossolanità della carta geografica utilizzata, la descrizione dell'Impero dall'estrema parte orientale, ad iniziare dalla fantastica terra dei Camarini[61] alla Britannia con notizie sui popoli, sulla loro condizione, sulla produttività dei terreni e sulla vita economica[62]. L'*Expositio* fu rimaneggiata più tardi nella forma e nel contenuto, depurata dagli accenni di paganesimo, da un non meglio identificato *Iunior philosophus*[63].

[57] C. Molé, *Le tensioni dell'utopia*, cit., p. 705 e 725: «l'operetta, ha meritato la definizione di *Handelsgeographie* (Th. Sinko, *Die Descriptio orbis terrae; eine Handelsgeographie aus dem IV Jahrhundert*, "ALLG", 13, Leipzig, 1904, pp. 530-543) poiché i capitoli dal 22.mo all'ultimo mantenendo più o meno coerentemente l'orientamento oriente-occidente scelto nella prima parte come criterio ordinativo dell'esposizione (cfr. A.V. Podosinov, *Sur le problème de l'orientation spatio-géographique dans la littérature géographique antique <d'après l'usage de certaines propositions et de certains adverbes>*, "Problèmes d'histoire et de culture antique. Actes de la XIV Confér. int. «Eirene»", 1979, pp. 503-508), descrivono le terre dell'impero romano sottolineando per ogni regione soprattutto la produttività e la vita economica. La spiegazione di tale caratteristica viene individuata nella professione dell'autore, ritenuto un mercante specializzato nel commercio di beni di consumo e manifatture tessili, di origine siro-fenicia, di media cultura ma dotato di pretese letterarie, interessato, come ogni cittadino romano del IV secolo, ai giochi circensi (W. Wolska-Conus, *Geographie*, cit., p. 173)».

[58] F. Prontera, *La cultura geografica*, cit., pp. 314-317; C. Molé, *Le tensioni dell'utopia*, cit., p. 703; J. Rougé, *Expositio totius mundi et gentium*, Introduction, texte critique, traduction, notes et commentaire, "SCh", 124, Paris, 1960; Id., *Une version gauloise de la 'Descriptio totius mundi'*, «Scriptorium», 27, 1973, pp. 308-316.

[59] A.V. Podosinov, *Sur le problème*, cit., pp. 503-508.

[60] C. Molé, *Le tensioni dell'utopia*, cit., p. 707, nota 52: «l'*Expositio* sembra ignorare la divisione dell'impero in diocesi, la corretta successione delle province, la geografia amministrativa recente della Syria (capp. 22-33, ed. cit., pp. 156-166; 239-257; comment.), dell'Egitto (capp. 34-37, ed. cit., pp. 166-176; comment. pp. 257-269), dell'Arabia (cap. 38 ed. cit., p. 176, comment. pp. 269-270), dell'Asia Minore (capp. 39-49, ed. cit., pp. 176-184; comment. pp. 270-286)».

[61] H. Berger, *Expositio*, «*R.E.*», VI, 2, 1909, cll. 1693-1694; A. Tomaschek, *Camarini e Cambari*, «*R.E.*», III, 1899, cll. 1425-1426.

[62] *Expositio totius mundi et gentium*, capp. 4-21.

[63] Iunioris Philosophi *Liber in quo continetur totius orbis descriptio*, «*GLM*», 104 Riese.

Carattere ufficiale o almeno derivazione da fonti ufficiali hanno la *Dimensuratio Provinciarum*[64] e la *Divisio orbis terrarum*, che attraverso fonti intermedie risalgono fino ai *Commentarii* di Agrippa[65], dove la descrizione dell'ecumene finisce col diventare un indice sommario delle sue divisioni geografiche e amministrative, seguito dalla partizione in 24 regioni limitate a dati puramente numerici; della *divisio* fu fatta fare una rielaborazione ufficiale da Teodosio II nel 435, con l'aggiunta di una nuova carta[66].

Anche la *Notitia dignitatum*[67], «que règle un cérémonial minutieux come celui d'une liturgie», redatta al principio del V sec. d.C. enumerando le cariche dell'impero anche in ordine geografico, contiene molte indicazioni utili all'informazione in questo settore[68]. Completano la serie di questi repertori burocratici-amministrativi la *Notitia Galliarum*[69], che riporta l'elenco delle città delle Gallie e notizie sulla loro situazione nel tardo impero probabilmente composta in età teodosiana, ad opera ed uso dell'usurpatore Massimo[70] e la *Enumeratio Provinciarum Romanarum*, che nella tradizione è pervenuta insieme con il *laterculus* di Silvio Polemio, della seconda metà del V sec. d.C.[71]. L'interesse di queste opere sta nel fatto che probabilmente risalgono, più o meno direttamente, a documenti ufficiali.

Dalla cultura letteraria dipendono invece le notizie sul mondo di Marziano Capella[72], enciclopedico, filosofo e scrittore del V sec. d.C., che deriva dalle Satire Menippee di Varrone la partizione in zone poi esposta nel VI libro,

[64] La *Dimensuratio* segnala uno dei generi più celebri del commercio orientale, il *piper* (GLM, p. 9).

[65] A. Riese, *GLM*, pp. 9-20.

[66] Id., *Praef.*, pp. XVI-XVIII.

[67] G. Clemente, *La Notitia Dignitatum*, Cagliari, 1968, in particolare p. 116.

[68] J. Fontaine, *Valeurs de la vie et formes esthétiques dans l'histoire d'Ammien Marcellin*, «Le trasformazioni», vol. II, cit., pp. 781-808 ed in particolare p. 796 e nota 46.

[69] A. Riese, *GLM*, 130.

[70] J. Harries, *Church and State in the 'Notitia Galliarum'*, "Journal of Roman Studies", 68, 1978, pp. 26-43.

[71] A. Chastagnol, *Notes chronologiques sur l'"Histoire Auguste" et le 'Laterculus' de Polemius Silvius*, "Historia", 4, 1955, pp. 173-188. Le poche notizie su Silvio Polemio, tramandateci da un cronista del V sec., ricordano l'inquietudine della sua mente (*Silvius turbatae admodum mentis post militiae in palatio exactae aliqua de religione conscribit*) e il suo mutamento dalla carriera burocratica ad interessi religiosi. Questo episodio potrebbe forse indicare lo sforzo e i costi umani e culturali, celati dietro lo schematismo di questi elenchi nonché la continua necessità di trasformazione.

[72] Marziano Capella, *De nuptiis Philologiae et Mercurii*, VI, 590 e sgg.

riferentesi anche alla teoria delle zone terrestri di Cratete[73] mentre trae da Eraclide Pontico il concetto di sfericità.[74] Ugualmente dalla cultura letteraria attinge Macrobio[75], ostile al cristianesimo, autore di un *Commento al sogno di Scipione*, che deriva dal VI libro della *Repubblica* di Cicerone[76] l'immagine che a Scipione Emiliano fosse apparso in sogno Scipione l'Africano per rivelare al nipote l'ordinamento del mondo e, accanto alla descrizione dell'universo, che Scipione contempla dalla Via Lattea, dove vivono i beati, l'Africano afferma l'immortalità dell'anima con una dimostrazione improntata al *Fedro* di Platone[77]. Il commento, di ispirazione neoplatonica, si sofferma con particolare interesse sulla natura dei cieli e sull'immortalità dell'anima, influenzando non poco la formazione della credenza medioevale che le anime dei beati abitino nei vari cieli, che a loro volta prendono il nome da quelle stelle che presiedono alle loro virtù[78]. Macrobio nei suoi scritti trattò della disposizione delle sfere celesti, della grandezza degli astri, degli spazi oceanici e delle segrete armonie del mondo, seguendo i primi arcani della fisica ma, sia Macrobio che Marziano Capella, riportano la divisione della terra in 4 parti eguali, mediante due zone circolari di oceani. Tre di esse erano disabitate: la prima e la quarta per il freddo, la terza per il caldo. Questa teoria, benché contraria ai dettami del cristianesimo, perdurò fino al XII e XIII sec.

[73] M. Sechi, *La costruzione*, cit., pp. 141-143 e note 55-57; F. Boll, s.v. *Globen*, «*R.E.*», VII, 1, 1912, cl. 1430.

[74] Eraclide Pontico, oltre a sostenere che l'apparente moto dei cieli dipende dalla rotazione giornaliera della Terra (Eraclide, fr. 104 Wehrli), sembra affermare che i pianeti Mercurio e Venere ruotano intorno al Sole e non in orbite circolari indipendenti attorno alla Terra (Eraclide, fr. 109 Wehrli), secondo l'antico modello dell'universo "a due sfere" (Th. S. Kuhn, *La rivoluzione copernicana. L'astronomia planetaria nello sviluppo del pensiero occidentale*, Torino, 1972, pp. 34-54 e p. 56). La logica del suo sistema, quindi, rivela un sicuro progresso anche se non giunge a formulare un'ipotesi eliocentrica. G. Schiaparelli, (*Origine del sistema planetario eliocentrico presso i Greci*, «Mem. Ist. Lombardo Sc. e Lett.», 18, 1898 = *Scritti sulla storia dell'astronomia antica*, Bologna, 1925, II, pp. 117-121) vede in Eraclide un sostenitore dell'eliocentrismo. Di parere contrario P. Tannery, *Sur Éraclide du Pont*, «Rev. Ét. Gr.», 10, 1899, pp. 305-311.

[75] Macrobio, *In Somnium Scipionis*, 125.

[76] S. Rocca, *Cicerone*, «Diz. degli scrittori», cit., p. 488; F. Lucidi, *Funzione divinatoria e razionalismo nel Somnium Scipionis*, «Riv di Cultura Classica e Medioevale», 21-22, 1979-80, pp. 57-75.

[77] F. Stok, *Il sogno di Scipione*, a cura di F.S., Venezia, 1993, con introduzione e ampio commento dettagliato.

[78] In generale cfr. W.H. Stahl, *Macrobius' Commentary of the Dream of Scipio*, New York, 1952; N. Marinone, *Il Somnium Scipionis ciceroniano nell'esegesi di Macrobio*, Torino, 1970; R. Munk Olsen, *Quelques aspects de la diffusion du Somnium Scipionis au Moyen Age (du XIe au XIIe siècle)*, «Studia Romana in honorem P. Krarup septuagenarii», Odense, 1976, pp. 146-153.

Come già si è osservato a proposito di Eusebio, l'elemento intellettuale cristiano si appassionò allo studio della geografia, specialmente a questioni cosmografiche; così Basilio di Cesarea [79] che deriva da Posidonio la misura dell'*ecumene*, affermando la sfericità della Terra ed Origene [80] che ripristinava la teoria degli antipodi. Il problema degli antipodi, già precedentemente dibattuto [81] interessava e preoccupava notevolmente la cultura tardoromana e cristiana. Ma più tardi Cassiodoro, ai limiti del Medioevo, il più deciso sostenitore dell'utilità didattica degli studi geografici, raccomandando la lettura della cosmografia di Onorio, propendeva per una forma ovoidale [82], mentre Isidoro di Siviglia nella sua "fortunata" opera paragonava la terra ad una ruota [83].

A partire dal II sec. d.C., però, si era sviluppata in Siria la rappresentazione dell'universo simile ad un immenso edificio, coperto dalla volta celeste e sorretto sulle fondamenta di una terra rettangolare, secondo un'interpretazione che vede nel tabernacolo di Mosè la copia rivelata dal creato. Questa involuzione delle cognizioni e delle teorie cosmologiche e cosmografiche si manifesta nella particolare concezione del mondo di Costantino di Antiochia, più noto col nome di Cosma Indicopleuste, un mercante nestoriano di Alessandria, autore di una *Topografia cristiana* [84], scritta tra il 535 e il 547, dove tra riflessi biblici e concezioni mistiche si sovrappongono alla realtà positiva [85] confutazioni sulle teorie geografiche ed astronomiche di Tolomeo. Cosma rappresentò la terra dalla forma rettangolare, ad imitazione del tabernacolo di

[79] *Patrologia Greca* (d'ora in poi *PG*), XXIX, 188 Migne.

[80] *PG*, XI, 144 Migne; EUSEBIO DI CESAREA, *Storia ecclesiatica*, 1 VI; P. NAUTIN, *Origène. Sa vie et son oeuvre*, Paris, 1977; M. SIMONETTI, *Origene*, «Diz. degli scrittori», cit., pp. 1507-1515.

[81] PLINIO, *Naturalis Historia*, II, 161.

[82] *PG*, LXX, 1218 Migne.

[83] ISIDORO DI SIVIGLIA, *Etym.*, XIV, 21; P. GRIBAUDI, *La Geografia di S. Isidoro di Siviglia*, «Mem. Acc. Sc. di Torino», s.II, LV, 1905; ID., *L'autorità di S. Isidoro di Siviglia come geografo nel Medioevo*, «Scritti di varia geografia», 1906, pp. 41-70; J. FONTAINE, *Isidore de Séville et la culture classique dans l'Espagne wisigothique*, voll. I-II, Paris, 1959.

[84] W. WOLSKA, *La topographie chrétienne de Cosmas Indicopleustès. Théologie et Science au VI siècle*, «Bibliot. Byzantine», 3, 1962, pp. 329; in seguito, per i riferimenti al testo COSMAS INDICOPLEUSTÈS, *Topographie chrétienne*, introduction, texte critique, illustration et notes par W. Wolska-Conus, Paris, 1968, 2 voll.; G.L. BERTOLINI, *Su la Cosmografia di Cosma Indicopleuste*, «Boll. Soc. Geogr. It», 12, 1911, pp. 1455-1497; U. MANUCCI, *La Topografia Cristiana di Cosma Indicopleuste e l'insegnamento teologico nella scuola antiochena*, «Riv. storico-critica della scienza teologica», 4, 1909, pp. 30-40; L. LAGO, *Imago*, cit., p. 19.

[85] L. LAGO, *Le conoscenze sul ciclo dell'acqua nell'antichità classica e nell'evo medio*, Trieste, 1983, p. 95.

Mosè, con il cielo per copertura e un alto monte dietro il quale il sole passa nelle ore notturne [86] (cfr. figg. 5-6). Nella sua opera, non escludendo gli antipodi, egli sostiene che la dottrina della sfericità terrestre, professata dai pagani e da alcuni "pseudocristiani" come Filopono, che tentava di stabilire un accordo fra la genesi della Bibbia e la fisica, è falsa e che i fenomeni astronomici possono ugualmente spiegarsi senza far ricorso alla sfericità. Partendo dall'interpretazione letterale di un passo della Bibbia, che è tipica della "scuola di Antiochia", Cosma arriva a descrivere fin nei dettagli la conformazione del mondo e della terra abitata secondo i principi che guidano la sua visione teologica: «il mondo si distende a guisa d'immenso rettangolo, lungo 400 e largo 200 giorni di cammino, nel cui mezzo, circondato dalla grande distesa delle acque dell'Oceano, sta la terra emersa, nella quale si incuneano, in tre principali insenature, il Mare Mediterraneo, il Mar Rosso e il golfo Persico. Lo circondano alte muraglie, che sorreggono la volta celeste, e il firmamento. Un'alta montagna chiude a Nord l'orizzonte, al di là degli Iperborei e dietro a essa si celano il sole e gli altri astri, nel tramonto ad Ovest e nello spostamento che essi fanno per tornare a sorgere a levante [87]; il firmamento visibile agli uomini, diverso per forma dal primo cielo invisibile che somiglia a una volta a botte, taglia l'edificio dell'universo come un tetto intermedio, creando due dimore, quella terrena e quella celeste destinata alla condizione futura [88], allo stesso modo in cui il tabernacolo di Mosè era diviso in due parti da un velo» [89]. Come si evince dal passo riportato e dalla figura 5, l'ecumene rettangolare è circondata interamente dall'oceano, e questo a sua volta da un'altra terra rettangolare, le cui estremità si uniscono alle estremità del primo cielo, costituendo così le quattro pareti dell'universo. Nella parte orientale, al di là dell'oceano abitavano gli uomini prima del diluvio e lì si trova il paradiso [90].

Nel groviglio delle argomentazioni pseudoscientifiche l'autore ricorre senza pregiudizi alla testimonianza di quegli stessi autori pagani che sono il bersaglio della sua polemica, e recupera strumentalmente quanto serve ai suoi scopi da un complesso di conoscenze dossografiche sulla scienza antica. La teoria arcaica dell'inclinazione del globo terrestre riappare in tal modo nella concezione di una terra più elevata sul versante nord-occidentale, dietro il quale

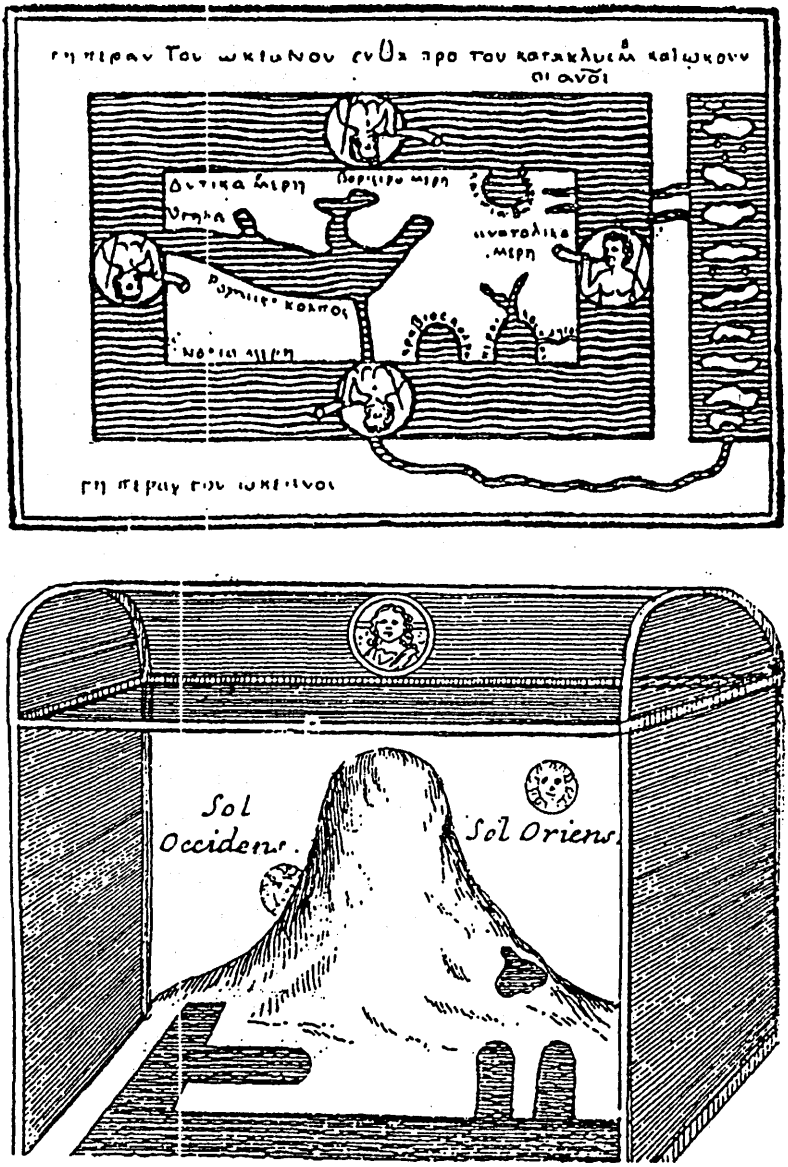
[86] L. Lago, *Imago*, cit., pp. 18-20; G. Galliano, *Dal mondo immaginato all'immagine del mondo*, Trieste, 1993, pp. 15-16 e p. 19.

[87] Cosma Indicopleuste, *Topographie*, cit., II, 47-48.

[88] Id., II, 17-20.

[89] Id., II, 35.

[90] L. Lago, *Le conoscenze sul ciclo dell'acqua*, cit., pp. 101- 108.



Figg. 5 e 6 - La concezione del mondo secondo Cosma Indicopleuste. La configurazione generale e i contorni della Terra abitata (ridisegnati dai manoscritti originali da L. LAGO, *Imago*, cit., pp. 18-19).

il sole scompare nel suo cammino diurno. Da ogni punto di vista ci troviamo di fronte a un singolare regresso di conoscenze, ma l'interesse della *Topografia cristiana* sta soprattutto nel fatto che questa ci apre uno spiraglio sulla trasmissione del sapere geografico negli ambienti cristiani di più modesto livello intellettuale, coinvolti nelle battaglie teologiche dell'epoca. Alle argomentazioni costruite sull'esegesi della Bibbia l'autore affianca, infatti, nel libro IV una serie di disegni, allo stesso modo in cui i commentatori di Platone e di Aristotele come Filopono Simplicio e Proclo fanno ricorso nei loro scritti ai mezzi dell'illustrazione scientifica[91]. Cosma mostra di essere pienamente consapevole dell'efficacia dell'immagine come strumento della polemica teologica; dall'importanza che egli attribuisce ai disegni, si capisce che i suoi lettori hanno bisogno non solo di intendere, ma soprattutto di vedere con i propri occhi la cosmologia della Sacra Scrittura[92]. E se la terra di Cosma si presenta ormai perfettamente squadrata, perché deve sostenere l'edificio dell'universo, non è difficile riconoscere pur nella sommaria delineazione del Mediterraneo i contorni mossi e irregolari tante volte descritti dai geografi pagani[93].

La materia trattata nei 12 libri (gli ultimi due estratti da altre opere di Cosma) è poi in gran parte derivata da fonti precedenti e dal possesso di notizie sicure, tranne che per l'estremo N del continente europeo e per la regione caspica. La parte meglio conosciuta è l'orientale, inclusa la zona occidentale dell'Oceano Indiano; la vastità dell'informazione e l'esperienza personale, se Cosma compì, prima di darsi alla vita monastica e alla letteratura, un *Periplo dell'Oceano Indiano fino a Taprobane*, fanno apparire assai strana la puerile concezione cosmografica da lui elaborata; questa può spiegarsi soltanto con il tentativo di adeguarsi ad un'interpretazione del testo biblico. Comunque, per strana che possa sembrare, la teoria di Cosma esce dalla pedissequa imitazione compilativa ed erudita e indica un nuovo sforzo di pensiero[94]. L'autore previde per la sua opera un ampio corredo di illustrazioni e nei manoscritti rimastici si rileva come il testo venga corredato anche da stupende miniature; mentre letterariamente la *Topografia cristiana* si può considerare modesta anche se da certe pagine sprizza tutto il fascino orientale delle favole, storiograficamente essa occupa un posto di rilievo, soprattutto nella storia della cultura bizantina,

[91] L. Obertello, *Neoplatonici*, «Diz. degli scrittori», cit., pp. 1393-1394.

[92] Cosma Indicopleuste, *Topographie*, cit., *Prol.*, 5.

[93] F. Prontera, *La cultura geografica*, cit., pp. 315-316.

[94] P. Janni, *Geografi*, «Diz. degli scrittori», cit., p. 1002.

«dove questo atlante bigotto e naïf testimonia la resistenza al generale processo di integrazione della scienza pagana» [95]. Sempre con Cosma Indicopleuste la tradizione classica degli studi geografici confina con il Medioevo, cui d'altra parte Cassiodoro, con la sua concezione del monachesimo intellettuale, trasmetteva la sete di conoscenza e la curiosità erudita. Passava con essi alla cultura medioevale un concetto della geografia non positivo e sperimentale, come era stato nell'ellenismo e nei primi due secoli dell'Impero romano, ma speculativo ed intellettualistico. Così si può spiegare il fatto, per noi inconcepibile, che una grande civiltà sia arrivata a rinnegare o dimenticare perfino quel globo terrestre che Eratostene aveva misurato e Tolomeo raffigurato in proiezioni, nella piena consapevolezza dei problemi e delle vie da percorrere per risolverli.

Appartengono cronologicamente e spiritualmente al Medioevo, ma attingono direttamente o indirettamente a fonti classiche, due compilazioni erudite dell'ecumene la cui importanza è per questo motivo assai rilevante. La *Cosmographia* dell'Anonimo Ravennate [96], in 5 libri, descrive l'*ecumene* da O ad E, mettendo in relazione le varie parti del mondo con il corso del sole. Il compilatore rinuncia [97] alla descrizione particolareggiata del mondo limitandosi ad una *taciturnitas*, per cui, premessa alle singole parti una breve introduzione, elenca le località nell'ordine e nel modo consueto agli itinerari e ai peripli. Inoltre, derivandolo da fonti classiche, ammette l'anello oceanico attorno alle terre emerse anche se si vanta addirittura di essere riuscito a comporre una descrizione del mondo senza essere mai uscito da Ravenna! [98].

È stato più volte rilevato dagli studiosi il sincronismo fra il Ravennate e la carta itineraria romana composta dal *Romanorum Cosmographus*, Castorius, nel 366 d.C., per cui è ovvio pensare all'uso da parte del cosmografo di un testo cartografico del genere o alla dipendenza da fonti comuni anche se si nota tra i due una certa sfasatura sulla descrizione dell'Africa. Il Ravennate descrive nel libro II l'Asia, nel III dettagliatamente l'Africa, nel IV l'Europa orientale e occidentale, nel V elenca le città costiere del Mediterraneo, cominciando dalla costa adriatica dell'Italia, le isole, e infine descrive la Britannia.

[95] E.V. Maltese, *Bizantini (scrittori)*, «Diz. degli scrittori», cit., p. 310.

[96] Anonimo Ravennate, *Cosmographia* IV, 31, ed. M. Pinder - G. Parthey, Berlin, 1860 (Aalen, 1962).

[97] Id., I, 18.

[98] Id., I, 1, p. 2: *licet in India genitus non sim neque alitus in Scotia neque perambulaverim Mauritaniam simul nec perscrutatus sim Scytiam aut per quadrigines ambulaverim mundi, attamen intellectuali doctrina imbui totum mundum diversarumque gentium habitationes, sicut in eorum libris sub multorum imperatorum temporibus mundus iste descriptus est.*

Anche il sapere geografico e topografico racchiuso negli *itineraria*, un sapere "selezionato e particolareggiato", deve il suo perdurare alla propria utilizzazione in quanto, nati per scopi militari ed amministrativi, in epoca cristiana mutarono la loro funzione divenendo un'interessante concentrazione di notizie atte ad una più spedita visita ai luoghi di culto principali del Cristianesimo.

Minor mole e carattere più affrettato ha la compilazione di Guido o Guidone [99], composta agli inizi del XII sec., la cui sezione geografica è derivata da Solino, Isidoro, Paolo Diacono e dall'Anonimo Ravennate [100]. Nella sua opera, come in quella del Ravennate, si sente ancora il ricordo e l'eco dell'opera di Augusto e di Agrippa. Guidone descrive inizialmente l'Italia, in modo disordinato, con riprese e ripetizioni e secondo un catalogo regionale che non è più quello augusteo. Il testo è in parte espositivo, in parte redatto sotto la forma degli itinerari, con somme di percorsi, che del resto sono anche nel Ravennate. Alla descrizione d'Italia segue una *descriptio totius maris*, che comincia da Ravenna, periplo abbreviato del Mediterraneo, ed elenca le città costiere nel seguente ordine: Italia, coste galliche e iberiche, coste dell'Africa settentrionale, coste dell'Asia e del Ponto, coste della Grecia e della Dalmazia.

In sintesi, un sapere basato sui grandi geografi del mondo classico contaminato con il sapere dei geografi medioevali.

[99] G. Uggeri, *Contributo all'individuazione dell'ambiente del cosmografo Guidone*, «Littérature gréco-romaine et géographie historique. Mélanges offerts à R. Dion», Paris, 1974, pp. 233-246.

[100] G.A. Mansuelli, *Lineamenti della scienza geografica antica*, «Encicl. Classica», cit., p. 175.

Elena Pettenò

Acque termali e medici dell'Africa romana

Acqua... salubritate corporis accomodatissima.

L'espressione di Columella[1] è solo una delle tante testimonianze che le fonti[2] offrono circa l'importanza che l'utilizzo di *aquae,* ed in modo particolare di quelle *medicamentosae*, aveva nella consolidata tradizione balneoterapica antica[3].

Le acque termali dell'impero romano sono da tempo oggetto di numerosi studi[4]. In modo particolare, nel corso della mia tesi di laurea, mi sono occupata delle acque termali delle province romane dell'Africa. La ricerca, che ha tratto spunto da un ampio lavoro della Jouffroy[5], ha preso in esame le caratteristiche mediche di queste fonti, gli edifici ad esse connessi, la loro distribuzione rispetto gli itinerari stradali antichi e i culti documentati presso tali località. Nell'approfondimento della ricerca si è di necessità affrontato anche il quesito relativo all'esistenza di medici preposti a cure idroterapiche e alla loro presenza nei pressi di centri termali.

Per trovare risposta a tali interrogativi si è preso in esame il materiale epigrafico, relativo a medici, rinvenuto nelle province dell'Africa romana, ponendo a confronto i centri di provenienza delle iscrizioni e quelli termali.

Si sono raccolte 31 iscrizioni[6] nelle quali compaiono i termini *medicus, medica* e *medicina* in qualsiasi forma della loro declinazione; 28 (27 più una in

* Il presente lavoro è nato come tesina per il corso di Epigrafia Romana della Scuola di specializzazione in Archeologia di Padova. Ringrazio la prof. Francesca Ghedini, il prof. Franco Sartori e la prof. Maria Silvia Bassignano per i consigli ed il gentile aiuto che mi hanno prestato.

[1] Col., *De re rust.*, I, 5, 2.

[2] L'elenco completo delle ricorrenze riferite al termine *acqua* nelle fonti latine, si trova in *Thesaurus Linguae Latinae*, II, coll. 346-364.

[3] Fontanille, 1985, pp. 15-24; Bourdy, 1992, pp. 31-38.

[4] Tra i più recenti *Les eaux thermales et les cultes des eaux en Gaule et dans les provinces voisines*, Actes du colloque 28-30 septembre 1990, Aix-Les Bains, édités par R. Chevallier; sono in corso di stampa gli atti dell'VIII Convegno internazionale di studio su *Fruizione e culto delle acque salutari in Italia*, Roma-Viterbo 29-31 ottobre 1993.

[5] Jouffroy, 1992, pp. 87-97.

[6] Per i testi si rimanda al Catalogo delle iscrizioni poste in appendice.

cui viene ricordato il medesimo medico in qualità di figlio di una donna[7]) attestano l'attività di uomini in campo medico; due menzionano donne che praticano l'*ars medendi* (n. 8, n. 25) mentre il testo lacunoso di una terza non ha permesso di comprendere se il personaggio citato sia uomo o donna (n. 4)[8].

La distribuzione delle epigrafi (tab. 2) rivela una concentrazione maggiore nella Proconsolare, mentre nessun dato proviene dalla Mauritania Tingitana; generalmente i *tituli* non sono molto numerosi e, dalla medesima città, ne provengono di solito uno o due. Un maggior numero di testimonianze presso Lambesi, come anche a Cartagine, è facilmente spiegabile sia per l'estensione dei centri, sia per il loro particolare rilievo sociale, politico, militare e religioso.

Nessuna delle località da cui provengono i *tituli* è nota come centro termale, osservazione che già permette di tracciare un primo profilo della situazione. Tuttavia si desidera approfondire l'esame dei testi per verificare se essi forniscano ulteriori elementi che possano legare l'attività dei medici alle acque termali.

Ciò premesso, sembra ora opportuno procedere all'esame delle epigrafi per ricavare utili informazioni circa lo *status*, l'origine, la provenienza, la specializzazione ed il periodo in cui operano i medici in esse menzionati.

La maggior parte delle epigrafi è in latino; due sono i *tituli* bilingui (in greco e latino le n. 20 e n. 23) altrettanti quelli trilingui (in punico, greco e latino le n. 1 e n. 24).

La n. 1, la cui lettura non può essere separata da quella della n. 2, presenta, ripetuto in latino, greco e punico, il medesimo testo in cui compare il nome del medico e quello della madre.

Analogamente il testo riportato nell'iscrizione n. 24 (fig. 1) presenta il nome del medico nelle tre forme; non è possibile stabilire se esiste un'esatta corrispondenza tra i tre *tituli*. Tuttavia il Berger ed il Cagnat ricostruiscono parte del testo mancante attraverso il confronto delle tre parti che, se pure fedeli alla struttura grammaticale e sintattica della lingua, non dovevano differire molto tra loro[9].

Il *titulus* latino della bilingue n. 20 è l'esatta traduzione di quello greco. Più articolata invece la composizione dell'iscrizione n. 23, sempre bilingue, il cui testo epigrafico assume una forma quasi speculare, aspetto che denota una certa cura e raffinatezza. Interessante poi rilevare che la professione di *Ti.*

[7] Dal momento che l'epigrafe n. 2 menziona il medesimo personaggio della n. 1, si considereranno le due iscrizioni come un *unicum*.

[8] Vedi l'apparato critico all'iscrizione n. 4 del Catalogo.

[9] BERGER-CAGNAT, 1899, pp. 51-52.

Claudius Antigonus è indicata solo in greco con l'espressione ἰητὴρ ἀγαθός che riecheggia un passo dell'Iliade (Hom., *Il.*, II, 753). La formula di sapore omerico è segnale di una certa erudizione dei liberti dedicanti, ma esprime anche, se pure in maniera velata, l'orgoglio della propria origine greca.

Ritengo che epigrafi bilingui e trilingui vogliano sottolineare la provenienza e il particolare prestigio dei personaggi menzionati, piuttosto che la loro alta professionalità [10], prestigio che consente loro di essere ricordati nella loro lingua madre, sia essa il greco o il punico, oltre a quella resa ufficiale dalla romanizzazione.

Due sono le epigrafi di età cristiana (n. 11, n. 28).

Interessante poi il *carmen epigraphicum* (n. 3) in cui viene descritta la vicenda di *Marcellus*, personaggio di una certa fama nella sua professione (v. 2: *nobilis*), *annis qui fere vixit triginta duobus* (vv. 2-3). Il fatto che l'età sia indicata con approssimazione può trovare alcune spiegazioni. La più semplice, e probabilmente la più credibile, è che, per esigenze di natura metrica, non si potesse usare altra espressione. Tuttavia il fatto che la seconda parte del testo dica che, a seguito del decesso causato da una *valida febris* [11], siano state mutate le disposizioni per il funerale, mi fa avanzare la cauta ipotesi che 32 siano gli anni in cui Marcello *nobilis* (da interpretare come predicativo del soggetto)... *arte medica vixit*, cioè esercitò la sua professione. Questo spiegherebbe la fama acquisita con una lunga carriera di attività; tuttavia il fatto che gli studi di medicina iniziassero molto presto [12], non impedisce di pensare che già a 32 anni *Marcellus* avesse raggiunto un tale prestigio da essere definito *nobilis*. Questo viene confermato anche dal fatto che in Africa conosciamo altri medici morti in giovane età come quello ricordato nell'epigrafe n. 16, defunto a 17 anni e nella n. 27, morto a 28 anni. Anche il decesso di *M. Claudianus* (n. 7) [13] deve essere avvenuto tra i 20 ed i 30 anni [14].

[10] Alcuni studiosi ritengono che medici con nomi greci o menzionati in epitaffi scritti in greco, siano particolarmente qualificati; tuttavia non se ne forniscono adeguate motivazioni. Cfr. Lassère, 1977, p. 410, nota 317.

[11] Il termine generico, presente con una certa frequenza nelle epigrafi e nelle fonti relative all'Africa romana, può indicare malaria o un'altra forma di epidemia. Ojoade, 1973, pp. 71-72; Ikurite, 1973, pp. 59-68. Cfr. Lassère, 1977, p. 549 e soprattutto nota 79.

[12] Gli studi di medicina iniziavano già all'età di 16 anni; ben presto i discepoli seguivano i medici loro insegnanti durante le visite ai malati o durante interventi medici per acquisire pratica. D'Amato, 1993, p. 47.

[13] L'epigrafe presenta lacuna dopo il numerale XX indicante l'età; vedi Catalogo iscrizioni, n. 7.

[14] Nella maggior parte dei casi si tratta di persone morte tra i 60 e i 75 anni (ñ. 5, n. 11, n. 13, n. 17, n. 19, n. 21, n. 23, n. 29, n. 31). In un caso di decesso è avvenuto a 45 anni (n. 15); eccezionale invece la longevità di *C. Papirius Aelianus*, vissuto fino ad 85 anni (n. 18).

La particolare cura con cui erano stati predisposti i funerali (vv. 5-7), e l'attenzione con cui è stato redatto l'epitaffio, fanno ritenere che il personaggio godesse di fama, prestigio, rispetto e che, con ogni probabilità, fosse un ingenuo.

Interessanti poi i dati ricavabili dall'elemento onomastico (tab. 3); nella maggior parte dei casi i medici noti sono stranieri di origine italica [15], greca [16], o, più in generale orientale [17].

Nulla possiamo dire dell'origine dei personaggi menzionati nelle epigrafi n. 3, n. 4, n. 7, n. 8, n. 11, n. 12, n. 14, n. 18, n. 22, n. 24, n. 26, n. 27 le cui denominazioni di origine latina rivelano l'avvenuta romanizzazione dell'Africa.

Tuttavia la denominazione latina *Faustus* (n. 8) [18], ampiamente diffusa tra gli schiavi e i liberti, è anche la latinizzazione di una forma derivante dalla radice punica HN' che significa "colui che ha favorito" [19]; analogamente il cognome *Memor* (n. 26), indicante qualità morali [20], è traduzione latina di un

[15] Interessante il caso di *P. Calventius Germanus* (n. 5); il gentilizio è frequente in Campania. Il cognome del padre, così come quello del figlio *P. Calventius Italicus*, non sono locali. Sebbene il defunto presenti il patronimico, il figlio ha un cognome diverso dal suo. In tal caso si può pensare a *Germanus* come ad un liberto affrancato trasferitosi a Lambesi come medico della III legione augustea, di cui il figlio è *signifer*, o del santuario di Esculapio. Ritengo che padre e figlio siano italici, come sembrano confermare il gentilizio ed il cognome del secondo che ne ribadiscono l'origine; questo fatto è forse riconducibile alla sua appartenenza ad una legione multietnica. Interessante il confronto con i personaggi menzionati nell'epigrafe n. 9; anche in questo caso padre (*P. Aelius Proculus*) e figlio (*P. Aelius Sitifensis*) presentano *cognomina* differenti, ma il secondo si connota come *Sitifensis*, quasi a voler sottolineare la sua africanità. Lassère, 1977, p. 174; cfr. Le Bohec, 1981, p. 206.

[16] Sono di origine greca la denominazione di *Ti. Fl. Onesiphorus* (n. 6), *Aelius Apollonius* (n. 21), *C(aius) Terentiu[s Demo]sthenes* (n. 20) e di *T(itus) Avidius Apollinaris* (n. 31). L'origine greca del personaggio menzionato nell'epigrafe n. 20, rinvenuta a Cesarea dove la tradizione di medici greci e orientali doveva risalire almeno all'arrivo alla corte di Giuba II del celebre Euforbio, fratello di Antonio Musa, è ribadita sia dal cognome, sia dal fatto che l'epigrafe è bilingue. Lassère, 1977, pp. 409-410.

[17] Il cognome di *M. Fabius R[e]stutus* (n. 13) è latino; esso ricorre anche in un'epigrafe proveniente da Cirta (*ILAlg*, II, 827), in cui il personaggio menzionato è un *Iudaeus*. Si può pensare a Romani giunti in terra giudea e da qui trasferitisi in Africa. Kajanto, 1965, p. 356; Lassère 1977, p. 419.

Invece il gentilizio di *Q. Lenasenus Sipo Severianus* (n. 17) è un *unicum* tra quelli latini; il primo cognome è di origine tracia, mentre il secondo connota il personaggio come liberto imperiale. Solin-Salomies, 1988, p. 103; Lassère, 1977, p. 395.

[18] Solin-Salomies, 1988, p. 330. Kajanto, 1965, pp. 29-30; sono noti 1279 casi di persone così denominate.

[19] Lassère, 1977, p. 347, nota 240; p. 452.

[20] Kajanto, 1965, p. 255.

nome di origine punica, la cui radice è SKR[21]. Infine *Malchus* (n. 30) è la trascrizione latina di MLKW, denominazione palmirena fra le più diffuse; la radice MLK si trova anche nel fenicio[22].

Tre medici sono di origine locale. La denominazione del medico *Boncar Mecrasi Clodius* (n. 1), figlio di *Byrycht* (n. 2) a sua volta figlia di *Balsilech*, ribadisce l'origine punica. La presenza del gentilizio latino, assai attestato in Africa, è segno dell'avvenuta romanizzazione e forse del fatto che la madre, donna di un certo rango, poteva aver sposato un romano[23]. Segno dell'avvenuta romanizzazione è anche la presenza del cognome latino *Fadianus*[24] (n. 19) accanto a *Bubbal*, inequivocabilmente denominazione locale di origine berbera[25]. Anche *Hippocrates filius* di *Bodmilkaris* (n. 10) è un personaggio di sicura origine locale[26]; la denominazione, la cui matrice greca e il riferimento all'illustre omonimo "collega" del V sec. a. C. mi sembrano evidenti, è stata forse data al discendente di una famiglia dedita all'*ars medendi* da più generazioni.

Il fatto dunque che la maggior parte dei medici sia di origine straniera connota il loro basso *status* sociale (tab. 4). Non molto si ricava in proposito dalle indicazioni dei testi; certa la posizione di *Secundus... servus* (n. 16); incerta invece quella di *Faustus* (n. 8), la cui denominazione è accompagnata dall'abbreviazione *d.s.s.* della quale, per la seconda *s*, si è proposto lo scioglimento *s(ervus)*[27]. Nella maggior parte dei casi si tratta di liberti e di *medici peregrini*, come rivela la natura della loro denominazione.

I testi epigrafici sono molto semplici e lineari, privi di considerazioni sulla vita e sulla morte, di disposizioni relative al sepolcro, di notizie sulla vita del defunto, sulla sua eventuale appartenenza a collegi o scuole mediche. Fanno eccezione a tale proposito il *carmen epigraphicum* (n. 3), le due epigrafi di natura non funeraria (n. 12, n. 24) e l'iscrizione n. 31 in cui compare la formula *te rogo, praeteriens, dicas: sit tibi terra levis*[28]. La n. 12 menziona *Q. Iul(ius) Rogatianus Q.f.* della tribù *Quirina*[29]; il testo epigrafico ricorda l'onore

[21] Lassère, 1977, p. 453.

[22] Equini Schneider, 1987, p. 389, note 29 e 30.

[23] Lassère, 1977, p. 175, 410, nota 317.

[24] Solins-Salomies, 1988, p. 328.

[25] Lassère, 1977, p. 410; Gauckler, 1982, p. 93.

[26] Lassère, 1977, p. 410.

[27] Vedi Catalogo iscrizioni, n. 8.

[28] Marcillet-Jaubert, 1982, p. 77.

[29] La tribù è la medesima di numerose città dell'Africa. Lassère, 1977, pp. 606-607.

conseguito a causa della sua *aedilitas,* della *medica professio* e della *larga(que) liberalitas duplicis editionis ludorum in sacerdotio liberorum,* motivi per cui *universae curiae* della cittadinanza[30] decretarono particolari onori a questo cittadino. Tali elementi rendono chiara la natura onorifica dell'epigrafe, forse posta sulla base di una statua, di cui però non si hanno notizie.

L'epigrafe trilingue di Henchir Alaouin (n. 24) invece si connota come dedica di un altare donato da *Q. Marcius Protomac<h>us* (tavola I). Dal momento che il testo è lacunoso, le informazioni si ricavano attraverso la lettura comparata dei tre *tituli.* Non ci sono note le ragioni della dedica ed il destinatario.

Generalmente il medico e la sua professione non sono connotati da considerazioni di ordine qualitativo o morale. Talvolta un medico si distingue per particolari doti, tanto da essere ricordato con l'aggettivo *rarissimus* (n. 8) o le espressioni *medica nobile arte* e *nominatus per orbem ter[ra]rum* (n. 27) che sottolineano la professionalità, il prestigio e la fama acquisita dai personaggi così definiti, come nel già citato caso di *Q. Iul(ius) Rogatianus* (n. 12).

Anche le notizie circa l'eventuale specializzazione sono scarse.

C. Terentius Demosthenes (n. 18) è l'unico *medicus ocularius* noto in Africa, anche se la disciplina era molto diffusa in tutto l'impero, come documentarono i ritrovamenti di scatolette contenenti gli strumenti specifici per l'oftalmologia[31]. Sono al seguito dell'esercito i personaggi ricordati nelle epigrafi n. 6, n. 7, n. 18, n. 31, di cui uno è *medicus ordinarius*[32].

Sebbene la definizione di medico militare manchi nel *titulus* n. 30, penso che anche *Malchus* lo fosse[33]. Incerta la ragione della presenza di *P. Calventius Germanus* a Lambesi[34].

Consociamo anche un *archiat[er]* (n. 28); si tratta dell'unica epigrafe (tavola II,2), nota in Africa, in cui il personaggio in questione viene definito in questo modo. Si è a lungo dibattuto sul significato dell'appellativo, derivato

[30] La ripartizione in *curiae* della popolazione dei municipi era un fatto comune. GERVASIO, 1910, p. 1394; vedi anche KOTULA, 1968; cfr. KOTULA, 1980, pp. 133-146.

[31] GAUCKLER, 1892, pp. 94-95.

[32] All'interno dell'esercito si conoscono medici il cui titolo sembra indicare gerarchici, come nel caso del *medicus castrensis* o *castrorum.* Circa la funzione del *medicus ordinarius legionis, cohortis* o *numeri,* vi sono punti di vista discordanti. Secondo alcuni studiosi si tratta di personaggio di rango, per altri di un medico qualificato con grado, se non funzione, equivalente a quella di un centurione; per il Davies si può trattare di un medico subalterno. Tuttavia nessuna di queste ipotesi sembra convincente. MARCILLET-JAUBERT, 1982, p. 73.

[33] Vedi *supra.*

[34] Vedi *supra* e nota 19.

dalla tradizione ellenistica; inizialmente denominava il medico personale dell'imperatore. Dal 368 d.C. si conosce un collegio di *archiatri* pubblici retribuiti con *commoda annonaria* [35]. Non è da escludere che esso designi anche il capo o il presidente di un collegio, una società, un circolo o una scuola di medicina [36].

L'ipotesi che a *Furnus*, luogo di rinvenimento dell'epigrafe n. 28, esistesse una scuola medica, non è da escludere dal momento che dal sito proviene anche un'altra epigrafe menzionante un *medicus*, di cui però si è perso il nome (n. 27).

Accanto ai medici conosciamo un'*obstetrix* (n. 8) ed una *medica* (n. 25) (tavola II,1); incerto il caso del personaggio menzionato nella n. 4 [37]. Non è semplice tracciare una netta distinzione tra le due professioni; forse la differenza consisteva soltanto in un maggior grado di istruzione della seconda che consentiva di curare in maniera più specifica malattie del proprio sesso quali sterilità e isteria [38]. Nel caso di *Irene obstetrix* il fatto che sia ricordata come *uxor* di un medico, mi fa ritenere probabile che i due fossero legati da vincolo professionale, oltre che matrimoniale.

Si può inquadrare cronologicamente il materiale noto tra la metà del I sec. a.C. e il IV sec. d.C.; tuttavia la maggior parte delle epigrafi si colloca tra il II ed il III sec. d.C., periodo in cui si trova ampiamente attestata la forma *D.M.* e *D.M.S.*, elemento a nostra disposizione tra i più significativi, anche se costituisce solo un *terminus post quem*, per la datazione. Essa è poi confermata dalle conoscenze relative alla romanizzazione e alla diffusione di stranieri in Africa [39].

I dati a nostra disposizione inducono a supporre che in Africa esistessero inizialmente medici di origine straniera, servi o liberti, giunti in questa zona proprio in ragione del loro sapere medico e scientifico. Esemplificazione "storica" di tale processo è il caso di Euforbio, fratello del famoso Antonio Musa, giunto a *Caesarea*, presso la corte del re Giuba II, proprio perché medico abile ed esperto [40].

[35] Vegetti-Manuli, 1989, pp. 396-397.

[36] Briau, 1887, pp. 373-374; cfr. Wellmann, 1896, coll. 464-466. Dalle fonti letterarie sappiamo che in Africa esistevano *Vindicianus* archiatra, *Hilarius* e *Theodorus Priscianus* noti per i loro trattati di medicina. Benseddik, 1987, pp. 668-670.

[37] Vedi nota 8.

[38] Interessante quello che troviamo nell'opera di Sorano dove vengono elencate le caratteristiche di un'ostetrica, Soran, I, 3. Cfr. Pomeroy, 1978, pp. 178-179.

[39] Lassère, 1977.

[40] Vedi nota 16.

Probabilmente il loro sapere permise di godere di fama e prestigio, talvolta documentati dagli onori acquisiti [41].

A partire dalla loro presenza si diffuse e si consolidò una forte tradizione medica che portò all'affermazione di illustri medici noti all'epoca di S. Agostino [42] e di scuole di medicina [43].

Da rilevare che in nessuna delle epigrafi sono menzionate divinità, tanto meno Esculapio, dio dai poteri sananti, legato alla medicina [44].

Attraverso lo studio delle epigrafi dei medici dell'Africa romana si è dunque potuto ricostruire questo panorama; riprendendo lo spunto iniziale dell'indagine si può allora valutare se esisteva un rapporto tra medici e acque termali.

Come si è già posto in evidenza, nessuna località da cui provengono le epigrafi è un centro termale; vanno ugualmente segnalati tre casi degni di nota.

A Lambesi sono presenti soltanto quattro medici, tre dei quali sono sicuramente da legare allo stanziamento della *legio III Augusta* (n. 6, n. 7, n. 18); incerta invece la funzione di *P. Calventius Germanus*, padre di un *signifer* della legione (n. 5). Si può ipotizzare che la sua presenza sia da connettere al grande *Asclepieium*, santuario dove si praticavano cure idroterapiche, anche se le indagini hanno dimostrato che nella zona non si trovano acque termali [45].

L'epigrafe n. 8 è stata rinvenuta presso *Thubursicu Numidarum*, dove è presente un luogo di culto della acque [46]; la loro natura non termale e il fatto che l'iscrizione ivi rinvenuta menzioni un'*obstetrix* (*uxor*) di un *medicus*, mi porta ad escludere una connessione tra la fruizione delle acque e l'attività medica del personaggio ricordato nell'iscrizione.

Infine, la menzione di un *medicus* in un'epigrafe (n. 30) ritrovata presso *Calceus Herculis*, località sita a pochi km da *Aquae Herculis*, centro termale segnalato anche nella *Tabula Peutingeriana* [47], mi sembra da legare più alla presenza dell'esercito nella zona [48], che alla vicina località termale.

[41] Vedi epigrafe n. 12.

[42] Vedi in proposito: Benseddik, 1988, pp. 663-675.

[43] Benseddik, 1988, pp. 667-668; cfr. *supra*.

[44] D'Amato, 1993, pp. 9-12.

[45] Janon, 1985, pp. 35-102. Sempre a Lambesi è stata rinvenuta un'epigrafe che ricorda un Ἐὐανδρον ἰετόρα (per ἰατέρα = ἰατρόν). Monceaux, 1915, pp. CXXIV-CXXVI.

[46] Romanelli, 1970, pp. 195-196; Février, 1971, p. 71.

[47] Baradez, 1949, pp. 218-228; Jouffroy, 1992, p. 91.

[48] Baradez, 1949, pp. 218-228; Equini Schneider, 1987, pp. 383-395; vedi *infra*.

Gli elementi relativi all'onomastica così come le scarse attestazioni di specializzazioni nel sapere medico non riportano, almeno in Africa, a medici addetti in maniera particolare a cure idroterapiche.

Si conoscono medici presenti all'interno delle terme "artificiali", cioè gli ambienti edificati in ogni città, assiduamente frequentati dai cittadini, ma con acque non dotate di particolari proprietà idrochimiche-mediche. Si trattava per lo più di *iatraliptae* o di medici che probabilmente intervenivano in caso di malessere dei frequentatori[49].

Come si è già osservato, le fonti letterarie mediche sono invece molto ricche di informazioni relative alle conoscenze e all'impiego di terapie sia con acque dotate di particolari qualità termali, sia con acque prive di esse[50].

Credo dunque che l'uso di tali acque e delle pratiche ad esse connesse rientrasse in un sapere medico generale e collettivo, probabilmente così noto proprio in ragione dei testi diffusi già a partire dall'epoca di Ippocrate. Non serviva alcuna forma di specializzazione in quanto nozioni relative a cure del genere facevano parte del bagaglio culturale di ciascun medico.

Questo il panorama ricostruito per l'Africa; l'indagine potrebbe essere ampliata per altri centri termali noti nell'impero[51]. Ritengo tuttavia che l'espressione pliniana ... *in nulla parte natura maiora esse miracula quam in aquis...* [52] ribadisca ancora una volta la grande popolarità di questo elemento naturale utile per sanare i mali più diversi, popolarità che giustifica anche l'assenza di specializzazione medica in tale campo[53].

[49] YEGÜL, 1991, pp. 352-355; D'AMATO, 1993, p. 50.

[50] Vedi nota 3.

[51] Cfr. RÉMY, 1984, pp. 115-152; RÉMY, 1991, pp. 321-364; GOUREVITCH, 1985, pp. 65-88.

[52] PLIN., *N.H.*, XXXI, 21.

[53] Utili ai fini del presente studio anche i seguenti testi: PFLAUM, 1977, pp. 315-324; REINACH, 1904, pp. 1669-1700; ROWLAND, 1977, pp. 174-179.

APPENDICE: CATALOGO DELLE ISCRIZIONI

n. 1 - *CIL* VIII 15 = *IGRR* I, 937 = *IRT* 654
Boncar Mecrasi Clodius medicus.
Βωνχαρ Μεκρασι Κλώδιος ἰατρός.
(segue una riga in punico)

n. 2 - *CIL* VIII 16 = *IGRR* I, 938 = *IRT* 655
Byrycth Balsilechis f. mater Clodi medici
Βυρυχθ Βαλσιαληχ θυϝάθηρ *(sic)* μήτερ *(sic)* Κλωδίου ἰατροῦ
(segue una riga in punico)

n. 3 - *CIL* VIII 241 = 11347 = *CLE* 1521 = *ILS* 7801
[---] / Marcellus hic qui/escit medica nobi/lis arte annis qui fe/re vixit triginta et / duobus. Sed cum / cuncta parasset / edendo pacitu/rus tertium mu/neris ante valida / febre crematus / diem defunctus obi/it.

n. 4 - *CIL* VIII 806 = 12269
Salus omnium / medicin<a>e Gemi/niai [---] sinesui/ Dativi cur[---]/iter[—]/univ[--] /neac[---]/perp[---]/us[---].
Apparato critico: v. 3: *nia[---]inrsup*
Si propone il testo riportato in *CIL* VIII 12269, riletto dopo l'esecuzione del calco da parte del Cagnat. Alcuni studiosi hanno proposto la denominazione *Geminius Dativus* attraverso la lettura comparata dell'epigrafe con *CIL* VIII 807=12277 e 12279. Tuttavia il testo proposto porta a due ipotesi di lettura: *Geminiai o Geminia[nu]s.*
Cfr. Benseddik, 1988, p. 669, nota 59.

n. 5 - *CIL* VIII 2834 = 18147
D(is) M(anibus) / P. Calventi[o] / Q.f. German[o] / med(ico) vix(it) an(nis) LXX[..] / P. Calventiu[s] / Italicus sig(nifer) / leg(ionis) III Aug(ustae) / patri piissim[o] / fecit.

n. 6 - *CIL* VIII 2874 = 18154
D(is) M(anibus) / T(iberio) Fl(avio) One/siphoro / med(ico) leg(ionis) III Âug(ustae) / Aemilius Fe/lix scri[---].

n. 7 - *CIL* VIII 2951
D(is) M(anibus) / M(arco) Claudia/no medico / leg(ionis) $\overline{III}$ Au[g(ustae)] / vix(it) an(nis) XX [---m(ensibus)] / de(cem) M. Clem[en]/s fratri cari[s]/simo.
Apparato critico: l'editore propone alla sesta riga lo scioglimento di *de* in *de(cem).*

n. 8 - *CIL* VIII 4896 = *ILAlg* I, 1377
Diis M(anibus) sac(rum) / Irene obsˆte/trix Fausti / d(---) s(---) s(---) medici / v(ixit) a(nnis) XXXIII.

Apparato critico: la forma *d.s.s.* è insolita; si propongono alcune possibilità di scioglimento: *d(e) s(uo) s(ibi)* (?), *d(e) s(uo) s(umptu)* (?); la posizione dell'abbreviazione fa però pensare che essa si riferisca alla denominazione del personaggio. Si propone pertanto *D(omitiae?) S(aturnaie?) s(ervi)* (*CIL* VIII, *pars posterior*, p. 1105), *d(omini) s(ui) s(ervus)* o *d(---) s(---) s(ervi)*, dove *d.* e *s.* sarebbero le iniziali della denominazione sconosciuto del padrone.

n. 9 - *CIL* VIII 8498
D(is) M(anibus) s(acrum) / P. Aelio Procu/lo medico raris/simo patri ka/rissimo P. Ael(ius)/ Sitifensis / h(ic) s(itus) e(st).

n. 10 - *CIL* VIII 9618
Hippocratis medici / Bodmilkaris f.

n. 11 - *CIL* VIII †9693=*ILCV* 614
Bon<a>e mem[o]/riae Rozoni / medici vixit / annis LXX dies (sic) */ XX pr<a>ecessit / [nos in pace---] / [---] / [---] / Gaia viro d[ul]/cissimo fecit.*

n. 12 - *CIL* VIII 11345 = *ILS* 7796 = *ILTun* 354
Q. Iul(io) Q. fil(io) Quirina (tribu) / Rogatiano ob ho/norem aedilita/tis et medicae pro/ fessionis / largamq(ue) / liberalitatem dupli/cis editionis ludo/rum in sacerdo/tio liberorum / universae cu/riae.

n. 13 - *CIL* VIII 12153
D(is) M(anibus) / s(acrum) / M. Fabius R[e]/ stutus medicus / homo bonus / pie vix(it) annis / LXII m(ensibus) III / h(ic) s(itus) e(st).

n. 14 - *CIL* VIII 12921
D(is) Manibus / sacr(um) / Gessia Luscina / pia vixit an(nis) ⟨XXX⟩ *(sic) / h(ic) s(ita) e(st) / Ti. Claudius M[i]trillus medicus piae / uxori fecit.*

Apparato critico: v. 6 *M[a]trillus;* le *A* di *sacr(um), an(nis)* e di *Claudius* non presentano la barra orizzontale.

n. 15 - *CIL* VIII 12922
D(is) M(anibus) s(acrum) / M. Macrius Trophimˆus / Aug(usti) lib(ertus) medicus pius / vixit annis XXXXV / fecer(unt) lib(erti) eius patrono bene de se merenti.

n. 16 - *CIL* VIII 12923
Secundus Aug(usti servus) / medicus pius / vixit annis / XVII mensibus / XI diebus X.

n. 17 - *CIL* VIII 15478 = 26420
D(is) M(anibus) s(acrum) / Q. Lenase/nus Sipo Seve/rianus medi/cus fidelissimus / vixit annis LXXV / h(ic) s(itus) e(st).

Apparato critico: v. 2-3 *Q. Livine/ius*, poi *Q. Livase/ius* (Poinsot); *Q. II Nasi/nus* (Carton); V. 3-4 *Sive/rianus*; v. 5 *vir Piissimus*. Si ritiene valida la lettura proposta.

n. 18 - *CIL* VIII 18314
D(is) M(anibus) / C(aio) Papirio Aelian/o medico ordina/rio leg(ionis) $\overline{III}$ Aug(stae) vix(it) / annis LXXXV m(ensibus) VII / d(iebus) XV Papiria Vital/is coniugi dignissimo.

Apparato critico: le due N di *annis* presentano la barra obliqua che va dal vertice inferiore della prima barra a quello superiore della seconda.

n. 19 - *CIL* VIII 21099
Fadianus Bubbal me/dicus vixit an(nis) LXII / hic situs est.

n. 20 - *CIL* VIII 21105
C. Terentiu[s Demo]/sthenes hic s[itus est] / medicus ocula[rius vixit ann(is)---] Γαῖος Τερέντιος Δ[ημοσθέ]/νης ἰατρὸς ὀφθαλ[μικός] ἐνθάδε κεῖται βι[ώσας ἔτη ---].

n. 21 - *CIL* VIII 21466
D(is) M(anibus) s(acrum) / Aelius / Apollo/nius me/dicus / v(ixit) a(nnis) LX.
Apparato critico: le *A* di *Aelius* e *a(nnis)* non hanno la barra orizzontale.

n. 22 - *CIL* VIII 22684 = IRT 738
I(---) Telam[---] / [---]edic[---] / Saturn[---] / [---]iri[---]pf[---].

Apparato critico: Il Clermont-Ganneau propone il seguente scioglimento della dedica espresso in caso dativo: *I(ulio) Telam[oni---] / [---m]edic[o---] / Saturn[---] / [---]iri[---]pf[---].*

n. 23 - *CIL* VIII 22921 = ILTun 159
D(is) Manibus / Ti. Claudius Antigonus / h(ic) s(itus) e(st) / Poly<a>enus libertus patrono / piissimo et Menander. / ἐνθάδε κεῖται ἰητὴρ / ἀγαθὸς Κλαύδιος Ἀντίγο/νος / *v(ixit) an(nis) LXI.*

n. 24 - *CIL* VIII 24030 = ILTun 763 [tavola I].
Q. Marci[us] / Protomac<h>us [medicus] / facta I M cos m/Κούινκτος Μάρκιο[ς Πρωτό]μαχος Ηρακλείδ[ου ἰατρός]/ (seguono due righe in punico).

Apparato critico: v. 3 forse da sciogliere *facta L. M(arcio) co(n)s(ule) m[ense].*

n. 25 - *CIL* VIII 24679 [tavola II,1].
Asyllia L. f. Polia / medica h(ic) s(ita) e(st) / vixs(it) (sic) *LXV / Euscius l(ibertus) d(e) s(uo) f(ecit).*

Apparato critico: v. 1: dopo aver preso visione della fotografia dell'epigrafe (fig. 2), ritengo più corretto leggere *Polla* anziché *Polia.*

n. 26 - *CIL* VIII 25653
C. Aurelius C.I. / Memor Aureli / medici fil(ius) v(ixit) a(nnis) VII / duo fratres hic sepul/ti sunt.

Apparato critico: v. 1: *C(naei) f(ilius)* o *C(naei) l(ibertus).*

n. 27 - *CIL* VIII 25802 c
[---] / [---] / [---] ius me/dicus pius vixit / annis XXVIII h(ic) s(itus) e(st).

n. 28 - *CIL* VIII 25811 = *ILCV* 606 [tavola II,2].
Cottinus archiat[er] / fidelis in pace dec[es]/sit VII idus ianuaria[s].

Apparato critico: la L di *fidelis* ricorda una λ (l).

n. 29 - *AEp* 1932, n. 18
Q.P. Cresc/ens medicus / nominatus / per orbem ter[ra]/rum v(ixit) a(nnis) LXX m(ensibus) II / fili patri fec(erunt) h(ic) s(itus) e(st).

Apparato critico: v. 1 *Q.P. Crescens;* la parola *patri* è divisa da punto: *pa.tri.*

n. 30 - *AEp* 1933, n. 44
D(is) M(anibus) / Heranus Hera/ni Palmuren[i]/ vixit annis / LV militav(it) / annis XVIII / Malchus me/dicus ami[co] merenti.

n. 31 - Marcillet Jaubert, 1982, pp. 74-78
T(itus) Avidius A/pollinaris / medic(us) <c>oh(ortis) $\bar{I}$ Fla(viae) / pius in suis v(ixit) a(nnis) LX / C(aius) Herennius Cel/sus amicus curavit / te rogo praeter iens dic/as sit tibi terra levis.

Apparato critico: v. 3 il testo viene restituito nel modo presentato dal momento che il Marcillet-Jaubert ritiene improponibile una abbreviazione di *medicus* in *medi.*

Tab. 1: Tavola di conguaglio dei testi epigrafici.

N. catalogo	Riferimento ai *corpora*
N. 1	*CIL* VIII 15 = *IGRR* I, 937 = *IRT* 654
N. 2	*CIL* VIII 16 = *IGRR* I, 938 = *IRT* 655
N. 3	*CIL* VIII 241 = 11347 = *CLE* 1521 = *ILS* 7801
N. 4	*CIL* VIII 806 = 12269
N. 5	*CIL* VIII 2834 = 18147
N. 6	*CIL* VIII 2874 = 18154
N. 7	*CIL* VIII 2951
N. 8	*CIL* VIII 4896 = *ILAlg* I, 1377
N. 9	*CIL* VIII 8498
N. 10	*CIL* VIII 9618
N. 11	*CIL* VIII † 9693 = *ILCV* 614
N. 12	*CIL* VIII 11345 = *CIL* 7796 = *ILTun* 354
N. 13	*CIL* VIII 12153
N. 14	*CIL* VIII 12921
N. 15	*CIL* VIII 12922
N. 16	*CIL* VIII 12923
N. 17	*CIL* VIII 15478 = 26420
N. 18	*CIL* VIII 18314
N. 19	*CIL* VIII 21099
N. 20	*CIL* VIII 21105
N. 21	*CIL* VIII 21466
N. 22	*CIL* VIII 22684 = *IRT* 738
N. 23	*CIL* VIII 22921 = *ILTun* 159
N. 24	*CIL* VIII 24030 = *ILTun* 763
N. 25	*CIL* VIII 24679
N. 26	*CIL* VIII 25653
N. 27	*CIL* VIII 25802 c
N. 28	*CIL* VIII 25811 = *ILCV* 606
N. 29	*AEp* 1932, n. 18
N. 30	*AEp* 1933, n. 44
N. 31	MARCILETT-JAUBERT, 1982, pp. 74-78

Tab. 2: Distribuzione geografica delle epigrafi

PROVINCIA	CITTÀ	RIFERIMENTO EPIGRAFICO
Tripolitania	*Leptis Magna*	n. 1, n. 2, n. 22
	Hadrumetum	n. 23
Bizacena	Hr. Sidi Amara	n. 13
	Sufetula	n. 3, n. 12
	Avitta Bibba	n. 4, n. 29
	Carthago	n. 14, n. 15, n. 16, n. 25
	Furnus Minus	n. 27, n. 28
Proconsolare	Hr. Alaouin	n. 24
	Pagus Suttuensis	n. 17
	Simitthu	n. 26
	Thubursicu Numidarum	n. 8
	Calceus Herculis	n. 30
Numidia	*Lambaesis*	n. 5, n. 6, n. 7, n. 18
	Vazoui	n. 31
Mauritania Sitifense	*Sitifis*	n. 9
	Cartenna	n. 11
Mauritania Cesariense	*Caesarea*	n. 19, n. 20
	Manliana	n. 10
	Sufasar	n. 21

Tab. 3: Elementi onomastici.

N.	Denominazione	*nomen* latino	*cognomen* latino	*cognomen* greco	Den. greca	Den. locale	*cognomen* celtico	*cognomen* tracio
n. 1 (2)	*Boncar Mecrasi Clodius*	•				•		
n. 3	*Marcellus*	•(?)	•					
n. 4	*Geminia[nu]s Dativus (?)* *Geminia (?)*	• •	••					
n. 5	*P. Calventius Germanus*	•	•					
n. 6	*T. Fl(avius) Onesiphorus*	•		•				
n. 7	*M. Claudianus*	•						
n. 8	*Faustus*		••					
n. 9	*P. Aelius Proculus*	•	•					
n. 10	*Hippocrates*				•			
n. 11	*Rozonus*	•						
n. 12	*Q. Iul(ius) Rogatianus*							
n. 13	*M. Fabius R[e]stutus*	•	•					
n. 14	*Ti. Claudius M[i]trillus*	•	•					
n. 15	*M. Macrius Trophimus*	•	•					
n. 16	*Secundus*							
n. 17	*Q. Lenasenus Sipo Severianus*	•	•					•
n. 18	*C. Papirius Aelianus*	•	•					
n. 19	*Fadianus Bubbal*		•			•		
n. 20	*C. Terentius Demosthenes*	•		•				
n. 21	*Aelius Apollonius*	•		•				
n. 22	*I. Telam[(onus)--] Saturn[---]*	•	•					
n. 23	*Ti. Claudius Antigonus*	•		•				
n. 24	*Q.Marci[us] Protomac<h>us*	•		•(?)				
n. 25	*Asyllia Polla*	•	•					
n. 26	*Aurelius Memor*	•	••					
n. 27	*[---]ius*							
n. 28	*Cottinus*						•	
n. 29	*Q. P (---) Crescens*		••					
n. 30	*Malchus*		••					
n. 31	*T. Avidius Apollinaris*	•		•				

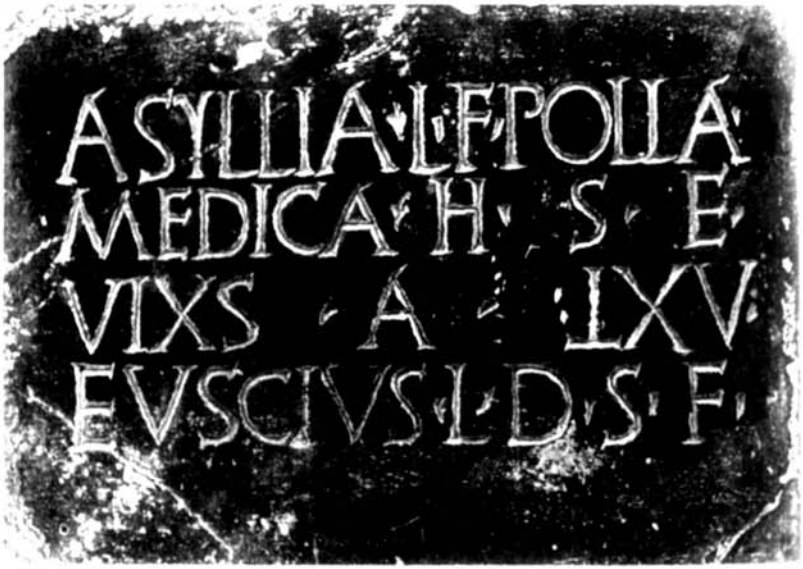
Il segno • accompagna le denominazioni che, pur essendo di origine latina, coincidono anche con la latinizzazione di radici fenicio-puniche.

Tab. 4: Tabella riepilogativa

N°	Provenienza	Denominazione	Titolo	Condizione sociale	Particolarità	Tipo di documento	Data
n. 1(2)	*Leptis Magna*	*Boncar Mecrasi Clodius*	*medicus*	ingenuo	*tituli* trilingui	epitaffio	-
n. 3	*Sufetula*	*Marcellus*	*medica nobilis arte*	ingenuo	*carmen epigraphicum*	epitaffio	?
n. 4	*Avitta Bibba*	*Geminia[nu]s Dotivus (?) Geminia (?)*	*salus omnium medicin<a>e*	liberto o schiavo	testo lacunoso	epitaffio	ca. III d.C.
n. 5	*Lambaesis*	*P. Calventius Germanus*	*medicus*	liberto	-	epitaffio	II d.C.
n. 6	*Lambaesis*	*T. Fl(avius) Onesiphorus*	*lmedicus eg. III Aug*	liberto	-	epitaffio	inizi III d.C.
n. 7	*Lambaesis*	*M. Claudianus*	*lmedicus eg. III Aug*	-	-	epitaffio	III d.C.
n. 8	*Thubursicu Numidarum*	*Faustus*	*medicus*	*servus (?)*	*d.s.s. (?) rene obstetrix*	epitaffio	IV d.C.
n. 9	*Sitifis*	*P. Aelius Proculus*	*medicus rarissimus*	-	liberto	epitaffio	dopo metà I d.C.
n. 10	*Manliana*	*Hippocrates*	*medicus*	ingenuo	dedicata al genitivo	epitaffio	-
n. 11	*Cartenna*	*Rozonus*	*medicus*	-	epifrafe cristiana	epitaffio	III/IV d.C.
n. 12	*Sufetula*	*Q. Iul(ius) Rogatianus*	*ob honorem...medicae professionis*	ingenuo	-	epigrafe onorifica	prima del 212 d.C.
n. 13	Henchir Sidi Amara	*M. Fabius R[e]stutus*	*medicus*	peregrino	definito *homo bonus*	epitaffio	dopo metà I d.C.
n. 14	*Carthago*	*Ti. Claudius M[i]trillus*	*medicus*	liberto	età indicata ^XXX^	epitaffio	dopo metà I d.C.
n. 15	*Carthago*	*M. Macrius Trophinus*	*medicus pius*	liberto	età indicata XXXXV	epitaffio	dopo metà I d.C.
n. 16	*Carthago*	*Secundus*	*medicus pius*	*servus*	-	epitaffio	-
n. 17	*Pagus Suttuensis*	*Q. Lenaxenus Sipo Severianus*	*medicus fidelissimus*	liberto	-	epitaffio	II/III d.C.
n. 18	*Lambaesis*	*C. Papirius Aelianus*	*medicus ordinarius leg III Aug*	ingenuo	-	epitaffio	II/III d.C.
n. 19	*Caesarea*	*Fadianus Bubbal*	*medicus*	-	-	epitaffio	-
n. 20	*Caesarea*	*C. Terentius Demosthenes*	*medicus ocularius*	peregrino	*titulus* bilingue	epitaffio	
n. 21	*Sufasar*	*Aelius Apollonius*	*medicus*	peregrino	-	epitaffio	dopo metà I d.C.
n. 22	*Leptis Magna*	*I. Telam[(onus)---] Saturn[---]*	*medicus*	-	*titulus* lacunoso	epitaffio	-
n. 23	*Hadrumetum*	*Ti. Claudius Antigonus*	ἰητὴρ ἀγαθός	liberto	*titulus* bilingue	epitaffio	-
n. 24	Hr. Alaouin	*Q. Marci[us] Prothomac<h>us*	*[medicus]* ἰατ ἡρ	peregrino (?)	*titulus* trilingue	dedica di un altare	metà I a.C. età di Augusto
n. 25	*Carthago*	*Asyllia Polla*	*medica*	peregrina	donna medico	epitaffio	
n. 26	*Simitthu*	*Aurelius Memor*	*medicus*	liberto (?)	-	epitaffio	-
n. 27	*Furnus Minus*	*[---]ius*	*medicus pius*	-	*titulus* lacunoso	epitaffio	-
n. 28	*Furnus Minus*	*Cottinus*	*archiat[er] fidelis*	peregrino	epigrafe cristiana	epitaffio	IV d.C.
n. 29	*Avitta Bibba*	*Q. P(---) Crescens*	*medicus nominatus per orbem ter[ra]rum*	liberto o schiavo	-	epitaffio	-
n. 30	*Calceus Herculis*	*Malchus*	*medicus*	liberto o schiavo	-	epitaffio	IV d.C.
n. 31	*Vazoui*	*T. Avidius Apollinaris*	*medic(us) <c>oh I Flav*	liberto	-	epitaffio	dopo la fine del I d.C.

Epigrafe di *Q. Marcius Protomac<h>us* (*CIL* VIII 24030).

Tavola II



Epigrafe della *medica Asyllia Polla* (*CIL* VIII 24679) (D'Amato, 1993, p. 40).

Epigrafe di *Cottinus archiater* (*CIL* VIII 25811) (Duval, 1978, fig. 4).

BIBLIOGRAFIA

BARADEZ J., 1949: Fossatum Africae. *Recherches aériennes sur l'organisation des confins sahariens à l'époque romaine*, Paris.

BENSEDDIK N., 1988: *La pratique médicale en Afrique au temps d'Augustin*, in *L'Africa romana*. Atti del VI convegno di studio, Sassari 16-18 dicembre 1988, pp. 663-682.

BERGER P., CAGNAT R., 1899: *L'inscription trilingue d'Henchir Alaouin*, in «CRAI», pp. 48-54.

BOURDY F., 1992: *Du bon usage des bains d'après Oribase*, in *Les eaux thermales et les cultes des eaux en Gaule et dans les provinces voisines*, Actes du colloque 28-30 septembre 1990, Aix-Les Bains, édités par R. Chevallier, pp. 31-38.

BRIAU R., 1887: s.v. *archiatrus* (Ἀρχιάτρος), in «DS», vol. I, parte 1, pp. 373-374.

D'AMATO C., 1993: *La medicina*, Vita e costumi dei Romani antichi, 15, Roma.

DUVAL N., CINTAS M., 1978: *Étude d'Archéologie chrétienne nord-africaine IV. Basiliques et mosaïques funéraires de* Furnus Minus, in «MEFR», XC, pp. 871-951.

EQUINI SCHNEIDER E., 1987: *Palmireni in Africa*: Calceus Herculis, in *L'Africa romana*, Atti del V convegno di studio, Sassari, 11-13 dicembre 1987, pp. 383-395.

FÉVRIER P.-A., 1971: *Art de l'Algerie Antique*, Paris.

FONTANILLE M.T., 1985: *Les bains dans la médecine gréco-romaine*, in *La médicine en Gaule: villes d'eaux, sanctuaries des eaux*, a cura di A. Pelletier, Paris, pp. 15-24.

GAUCKLER M., 1892: *Inscriptions inédites d'Algérie*, in «BA», pp. 94-95.

GERVAIS A., 1964: *Que pensait-on des médicins dans l'ancienne Rome?*, in «BAGB», pp. 197-231.

GERVASIO M., 1910: s.v. *curia*, in *DE*, vol. II, pp. 1388-1401.

GOUREVITCH D., 1985: *Présence de la médecine rationnelle gréco-romaine en Gaule*, in *La médecine en Gaule. Villes d'eaux, sanctuaires des eaux*, Paris, pp. 65-88.

IKURITE G.I., 1973: *Notes on Mortality in Roman Africa*, in «Museum Africum», 2, pp. 59-68.

JANON M., 1985: *Recherches à Lambèse, III: essais sur le temple d'Esculape*, in «AntAfr» 21, pp. 35-102.

JOUFFROY H., 1992: *Les* Aquae *Africaines*, in *Les eaux thermales et les cultes des eaux en Gaule et dans les provinces voisines*, Actes du colloque 28-30 septembre 1990, Aix-Les Bains, édités par R. Chevallier, pp. 87-97.

KAJANTO I., 1965: *The Latin cognomina*, Helsinki.

KOTULA T., 1968: *Les curies municipales en Afrique Romaine*, Wroclaw.

KOTULA T., 1980: *Les curies africaines: origine et composition. Retractatio*, in «Eos», 68, pp. 133-146.

LASSÈRE J.-M., 1973: *Recherches sur la chronologie des épitaphes païennes de l'Africa* in «AntAfr», 7, pp. 7-151.

LASSÈRE J.M., 1977: Ubique populus. *Peuplement et mouvements de population dans l'Afrique romaine de la chute de Carthage à la fin de la dynastie des Sévères (146 av. J.-Ch. - 235 ap. J.-Ch.)*, Paris.

LE BOEHC Y., 1989: *La troisième légion Auguste,* Paris.

LEPELLEY C., 1981: *Les cités de l'Afrique romain au Bas Empire,* Paris, vol. II, pp. 110-112.

MARCILLET-JAUBERT J., 1982: *Un médecin de cohorte auxiliaire,* in *Mémories III. Médecins et Médecine dans l'Antiquité.* Articles réunis et édités par G. Sabbah avec, en complément, les Actes des Journées d'étude sur la médecine antique d'époque romaine (Saint-Étienne 14-15 mai 1982).

MONCEAUX M.P., 1915: in «BA», pp. CXXIV-CXXVI.

OJOADE J.O., 1973: *Health in Roman Africa,* in «Museum Africum», 2, pp. 69-76.

PFLAUM H.-G., 1977: *Spécificité de l'onomastique romaine en Afrique du Nord,* in *L'onomastique Latine,* (Paris, 13-15 octobre 1975), Paris 1977, pp. 315-324.

POMEROY S., 1978: *Donne in Atene e Roma,* trad. di Laura Comoglio, Torino.

REINACH S., 1904: s.v. *medicus,* in «DS», vol. III, parte 2, pp. 1669-1700.

RÉMY B., 1984: *Les inscriptions de médecins en Gaule,* in «Gallia», 42 pp. 115152.

RÉMY B., 1991: *Les inscriptions de médecins dans les provinces romaines de la péninsule ibérique,* in «REA», XCIII, n. 3-4, pp. 321-364.

ROMANELLI P., 1970: *Topografia e archeologia dell'Africa Romana,* in *Enciclopedia Classica* III, pp. 195-196.

ROWLAND R.W., 1977: *Some New medici in the Roman Empire,* in «Epigraphica», XXXIX, pp. 174-179.

SOLIN H., SALOMIES O., 1988: *Repertorium nominum gentilium et cognominum Latinorum,* Hildesheim-Zürich-New York.

VEGETTI M., MANULI P., 1989: *La medicina e l'igiene,* in *Storia di Roma IV. Caratteri e morfologie,* Torino, pp. 389-429.

YEGÜL F., 1991: *Bath and Bathing in Classical Antiquity,* New York.

WELLMANN M., 1896: s.v. Ἀρχιάτρος, in *RE,* vol. II, coll. 464-466.

Santiago Montero

Medicina y superstición en el Africa romana: la hechicera *Favilla*

Escribonio Largo fue sin duda una de las mayores autoridades médicas de la época julio-claudia. Discípulo de Tryphon y, probablemente también de Celso, llegó a acompañar al emperador Claudio durante su campaña en Britannia en el año 43 d.C. En el capítulo 122 de sus *Compositiones*[1] da a conocer una receta que en su tiempo se había revelado eficaz en el tratamientos de la afección del colon. Pero a diferencia de otras muchas -que proceden de médicos griegos o latinos- ésta le fue dada a conocer por una mujer africana. El médico latino se refiere a ella en los siguientes términos: «una mujerzuela llegada de Africa curó en Roma a muchas personas»: *Hoc medicamento muliercula quaedam ex Africa Romae multos remediavit*[2].

Escribonio silencia, pues, su nombre. Pero a comienzos de nuestro siglo, en un trabajo poco conocido, M. Wellmann[3], la identificó con Favilla, ya que el médico griego Galeno cita a ésta como autora de la misma receta que la recogida por Escribonio de la mujer africana.

Favilla es citada con cierta frecuencia, en el *De compositione medicamentorum* (XIII, 250; 341) de Galeno; en una ocasión[4] éste la menciona como

[1] En lo sucesivo seguiré la edición teubneriana de S. Sconocchia, *Scribonius Largus. Compositiones*, Leipzig, 1983 que supera ampliamente la G. Helmreich, *Scribonius Largus. Compositiones*, Leipzig, 1887. No existe ninguna en lengua española. Omitiré la bibliografía sobre la medicina romana a comienzos del Imperio, parte de la cual el lector podrá encontrar citada en M. Vegetti y P. Manuli, "La medicina e l'igiene", en *Storia di Roma. 4. Caratteri e morfologie*, Torino, 1989, 389-429. Quiero expresar mi agradecimiento al Dr. Martínez Saura por haberme dado a conocer el personaje.

[2] Sobre Favilla no nólo no conozco ningún trabajo, sino que su nombre no figura ni en la *Realencyclopädie* de Pauly y Wissowa, ni en elencos prosopográficos tan valiosos como el de Jukka Korpela, *Das Medizinalpersonal im Antiken Rom. Eine sozialgeschichtliche Untersuchung*, Helsinki, 1987. Cfr. S. Sconocchia, *Le fonti e la fortuna di Scribonio Largo*, Roma, 1985 que no he podido localizar. De este autor es también un trabajo sobre Escribonio como fuente (no citada) de Plinio: *La structure de la NH dans la tradition scientifice et encyclopédique romaine*, en *Pline l'Ancien témoin de son temps*, Salamanca, 1987, 623-632.

[3] E. Wellmann, *Zur Geschichte der Medizin in Altertum*, «Hermes» 47, 1912, 1-17 si bien a Escribonio y Favilla alude solo en el punto X, pp. 1-2. En p. 2, dice: "Est ist klar, dass die *muliercula quaedam ex Africa* keine andere ist als die Libyerin *Favilla*".

[4] Galeno, *De compositione*, 308. En lo sucesivo citaré por la edición de C. G. Kühn (= XIII, 341).

Phabílle libyke, lo que viene a coincidir con lo que Escribonio dice de ella. Pese a sus orígenes africanos y a su condición de mujer, las *compositiones* de Favilla alcanzaron un extraordinario éxito en Roma, siendo incorporadas - como hemos visto - a los libros teóricos de los mejores médicos del momento. Es posible que, además de la efectividad de su *medicamentum*, hayan jugado en favor suyo otros dos factores: su condición de no-griega (recordemos la despreciada figura del *medicus graeculus*) y la especialización de sus remedios, muy del gusto de la medicina romana.

Si su origen africano es seguro, más difícil se nos presenta la definición de su actividad profesional. Por el despectivo término de *muliercula* o el silencio de su nombre, aquella no parece pertenecer a los círculos médicos oficialmente reconocidos, es decir, no sería una medica. Es más, Escribonio Largo contrasta los fármacos de Cassio (*De compositione* 120) y de Julio Basso (*De compositione* 121) contra el cólico, remedios ambos extraídos de la literatura "científica", con cetèra medicamenta entre los que, obviamente figura el remedio de *Favilla*: *Ad coli dolorem faciunt quidem mirifice, quae superius posita sunt, sed cetera medicamenta in aliis vitiis dolorem levant in praesentia, hoc vero quod dicturus sum, supra hominis spem condicionemque est...* [5].

Por lo tanto cabe emplear una considerable cantidad de términos para determinar su profesión; de ellos el de empirica parece ser el que mejor se ajusta a su persona ("praticona" en italiano, "wise moman" en inglés)[6].

Respecto a su célebre receta, Escribonio no entra en los detalles sobre los orígenes de la misma pero - por razones sobre las que luego volveré - parece desprenderse que dicha *muliercula* elaboró el *medicamentum* en su tierra, donde sin duda existía una tradición en este ámbito. De Africa *Favilla* - la llamaremos así siguiendo la tesis de Wellmann - pudo haberla llevado consigo a Roma. En cualquier caso, lo que no admite discusión es que ella era la única autora de la receta. Debemos de tenerlo en cuenta porque sabemos que *Favilla* tomó - ya en Roma - varias *malagmae* de una mujer de nombre *Antiochis*[7].

[5] El remedio de Cassio comentado por Celso (V, 15, 12) está compuesto por azafrán, anís y castoreo (12 gramos de cada), perejil (16 gr.), pimienta larga y redonda (16 gr.), lágrimas de adormidera, junco redondo, mirra y nardo (24 gr. de cada). Todo esto debe tomarse con miel. Sobre el cólico también trata Arateo en sus "*Enfermedades crónicas*" II, 8 (*perí kolikon*).

[6] Sobre la mujer en la medicina romana: D. NICKEL, *Berufsvorstellungen über weibliche Medizinalpersonen in der Antike*, «Klio» 61, 2, 515-518; J. ANDRÉ, *Etre médicin à Rome*, Paris, 1987, 130-132 ("La femme-médicin"); M. EICHENAUER, *Untersuchungen zur Arbeitswelt der Frau in der römischen Antike*, Frankfurt, 1988 recoge abundantes testimonios epigráficos sobre la mujer médica. Cfr. la alusión a la *medica* del africano Apuleyo en *Met.*, V, 10, 2.

[7] Sobre ella: Cfr. J. KORPELA, *op. cit.*,p. 160.

Hemos visto como la receta que la hizo famosa iba dirigida a aliviar las afecciones del colon. Sabemos, en este sentido, por Plinio (*NH* XXVI, 9) que en la Roma de Tiberio se produjo una grave epidemia de esta misma enfermedad: «Una cosa extraña es que entre nosotros algunas enfermedades desaparecen, mientras otras perduran como el colon (*id ipsum mirabile, alios desinere in nobis, alios durare, sicuti colum*). Esta enfermedad se introdujo durante el imperio de Tiberio Cesar que fue el primer soberano en sufrirla; y grande fue la perplejidad de los ciudadanos cuando leyeron este nombre desconocido en uno de sus edictos, en el cual se excusaba de la enfermedad misma».

El éxito alcanzado por su fórmula durante dicha epidemia, debió ser tal en Roma, que Escribonio confiesa haber obtenido de ella la receta con gran esfuerzo, es decir, después de haber pagado el precio que pedía: *postea nos per magnam curam compositionem accepimus, id est pretio dato, quod desideraverat*[8].

Prueba de la eficacia de la compositio de la *africana* es que Escribonio curó valiéndose de ella a personas muy conocidas cuyos nombres prefiere no revelar: *aliquot non ignotos sanavimus, quorum nomina supervacuum est referre.*

Merece la pena detenernos, por último, en la composición de la receta que el médico latino revela en su tratado: se cogen cuernos de ciervo todavía tiernos (*cervi cornua sumuntur, dum tenera sunt*); después de haber sido cortados en trozos pequeños se depositan en una olla de terracota (*olla fictili*), se cubren con una tapadera y se quema en un horno hasta que se reduce a cenizas muy blancas (*donec in cinerem candidissimum redigantur*); éstas son depositadas luego en un vaso de vidrio puro (*in vaso vitreo mundo reponuntur*).

Cuando se presentan los dolores habrá que esperar un día hasta poder tomar la medicina. Escribonio recomienda coger como dosis tres cucharadas colmadas de las cenizas de cuerno (*tria cumulata satis ampla*). Con ellas se mezclan nueve granos de pimienta blanca triturada (*quibus miscentur piperis albi grana novem trita*) y un poco de mirra para que pueda dar perfume (*et myrrhae exiguum, quod odorem tantummodo praestare possit*).

Una vez que dichos elementos han sido mezclados juntos en el mortero con cuidado, se coge un caracol genuino africano (*coclea vera Africana*), es decir - añade el médico - traído de allí (*id est inde atlata*), el más grande posible.

El caracol debe ser aplastado vivo en el mortero con su concha y triturado

[8] «Diese Afrikanerin muss mit ihrem Recept in Rom einen schwunghaften Handel getrieben haben», dice E. WELLMANN, *op.cit.* p. 1. Otros remedios anteriores contra esta misma enfermedad: CELSO I, 7: *remedia ad coli dolorem.* Celso vuelve a referirse al cólico en IV, 21 mencionando con detalle sus síntomas.

hasta que no quede huella de ésta (*sumitur quam potest maculossissima et viva mortario cum sua testa contunditur atque ut est teritur, donec nullum vestigium appareat testularum*). Esta exigencia del animal vivo recuerda otra de la hechicera Erichto quien pide la piel de una cerasta líbica todavía viva (Luc., *Fars.* VI, 679: *viventis adhuc Libyci membrana cerastae*).

Aunque a continuación Escribonio recomienda mezclarlo todo con tres vasos de vino de Falerno no filtrado, la mención de la *coclea vera Africana* apunta a la procedencia geográfica de la *compositio*.

Finalmente dice que la mezcla debe beberse una vez que ha sido puesta al fuego mientras se remueve. La confianza de Escribonio en la *compositio* es total: el enfermo atormentado por los cólicos volverá a su vida normal seguro de que el dolor del colon no reaparecerá.

Sin duda uno de los rasgos característicos de esta *compositio* es la inclusión de elementos de la farmacopea mágica:

a) los cuernos de ciervo: es interesante recordar que, éstos figuran en un preparado mágico elaborado por un psilo que acompaña al ejército romano con el fin de mantener alejadas a las serpientes del campamento romano[9]. Lucano (*Fars.* IX, 921), la fuente que nos transmite la noticia, dice: *et larices fumoque greuem serpentibus urunt / habrotorum et longe nascentis cornua cerui* (y cuernos de ciervo nacido lejos). Podemos concluir, pues, que se trata de un elemento característico de la magia africana, casi siempre orientada hacia la práctica terapéutica.

b) el número tres o sus múltiplos: tres cucharadas de cenizas, 3 vasos de vino, 9 (= 3x3) granos de pimienta.

c) la alusión a los recipientes de terracota.

Ya he señalado que, según mi criterio, la *muliercula* africana parece haber recogido o elaborado la receta de ambientes relacionados con la farmacopea mágica africana. En este sentido es elocuente que la segunda y única mención a esta provincia en la obra de Escribonio sea otra noticia relacionada también con la magia: *In Africa aut sicubi scorpiones sunt nocivi, stellionem aridum et*

[9] Plinio (*NH* XXVIII, 178) cita las aplicaciones médicas del cuerno de ciervo. Sobre éste como elemento mágico, cfr: A.M. Tupet, *La magie dans la poésie latine*, Paris, 1976, p. 71: «De plus, le bois de cerf, qui se renouvelle chaque année, contient, comme le peau du serpent, un principe de régénération». Sobre las aplicaciones del ciervo a la magia: Id, pp. 71-72. También: A.M. Tupet, *Rites magiques dans l'Afrique romaine*, ANRW II, 16.3, 2591-2675. También se cita en el *Lapidario Orfico* 245 ss. una piedra llamada "cuerno de ciervo" de propiedades terapeúticas.

Sobre el uso de *cornua cervi* en la medicina, cfr. Celso III, 20, 2; V, 5 y VI, 9, 4.

El caracol machacado es citado con cierta frecuencia en el *Corpus Hippocraticum* pero también Celso (II, 20, 1; II, 29, 2; V, 2) lo menciona en su obra. Plinio, *NH* XXX, 55-58 y XXX, 73 presta gran atención a los caracoles africanos y sus propiedades.

cinctu oportet habere (*Composit.*, 164). Es decir, en Africa (o en otros lugares, dice Escribonio), donde existen escorpiones dañinos es necesario tener en la cintura un estilión magro; se trata probablemente de un *stellio vulgaris* (o *lacerto gecko*), un saurio con manchas resplandecientes en la piel que parecían estrellas.

Esta noticia parece remitirnos, igualmente, al ambiente de la magia africana (y sus aplicaciones terapéuticas) y concretamente a los célebres psilos. Entre Favilla y éste pueblo existen, a mi juicio, algunos puntos de contacto, ya que no sólamente el pueblo romano, sino también sus autoridades políticas parecen haberse sometido en uno y otro caso a sus prescripciones: recordemos, por ejemplo que los psilos viajaban en el ejército de Pompeyo y más tarde a las órdenes de Augusto y colaboraban en el levantamiento de los campamentos [10].

Esto nos lleva a un último punto, tratado ya por numerosos estudiosos desde ángulos distintos al nuestro: la relación entre medicina y prácticas o supersticiones mágicas, a la que el Africa pre-romana y romana tampoco se sustrajo [11]. En el siglo I d.C. no debía ser difícil distinguir el médico profesional [12] de un particular que conoce una receta médica. Pero la línea de separación entre una medicina "científica", fundada sobre la observación y el razonamiento, y una medicina "mágica" o cargada de elementos supersticiosos, no era ya tan nítida, desde el momento en que ambas bebían muchas veces de una misma fuente.

Dejando a un lado que, obviamente, los conceptos de "científico" y "popular" evolucionaron mucho en el mundo antiguo, sabemos que en no pocos casos la medicina civil, incluso la de mayor prestigio, se vio fuertemente influida por una medicina mágica o, al menos popular. Incluso muchos de sus mejores representantes, como Hipócrates o Galeno, pese a rechazar abiertamente los encantamientos o la teoría mágica, se dejan seducir por la idea de que

[10] Sobre los psyllos uno de los trabajos más completo sigue siendo el de H. TREIDER, *s.v. Psylloi*, *RE* XXIII, 2, coll.1464-1476. Plinio (*NH* XXVI, 123) dice que los sapos venenosos eran manipulados por los psilos. A ellos se refiere repetidamente: VII, 14; XXVIII, 30, etc. Sobre la colaboración de los psilos con Augusto: SUET., *Aug.* 17. Sobre el *stellio* en la antigüedad: S. BYL, *Le stelio dans la N.H. de Pline*, en *Pline l'Ancien témoin de son temps*, Salamanca, 1987, 117-130.

[11] De la abundante bibliografía sobre medicina y magia en el mundo romano, destacaremos: J. FILLIOZAT, *Magie et médecine*, Paris, 1943; J. SCARBOROUGH, *Roman Medicine*, London, 1969, 17 ss; 119 ss; J. ANNEQUIN, *Recherches sur l'action magique et ses représentations*, Paris, 1973, 49-54. Sobre la farmacopea mágica: J. BERENDES, *Die Pharmacie bei den alten Kulturvölken*, 2 Bd., Halle, 1891 (= Hildesheim, 1965); A. FARAONE-D. OBBUNK (ed), *Magica Hiera. Ancient Greek Magic and Religion*, Oxford, 1991, 138 ss.

[12] Sobre la terminología antigua del médico: V. NUTTON, *Archiatri and the medical professions*, «BSR» 45, 1977, 191 ss.; R. JACKSON, *Doctors and Diseases in the Roman Empire*, London, 1988. En particular cfr. J.S. HAMILTON, *Scribonius Largus on the Medical Profession*, «BHM» 60, 1986, 209-216.

el hombre es un microcosmos y que cada parte de su cuerpo corresponde a una potencia a la que es necesario conciliar para gozar de buena salud.

Pero es, sobre todo, la necesidad de atender casos concretos, las aplicaciones prácticas, lo que explica que con alguna frecuencia la medicina "científica" recurriera a la farmacopea mágica hasta confundirse con ella. En este sentido, no me parece casualidad que ésta reaparezca tanto en las *Compositiones* de Escribonio Largo como en el *De compositione medicamentorum* de Galeno. Hace algunos años U. Capitani, puso de relieve en un extenso artículo, cómo Celso, Escribonio Largo y Plinio el Viejo se vieron notablemente influídos por la medicina popular [13] y, al menos en el caso de estos dos últimos, en particular, por la magia terapéutica.

Por lo tanto, las *compositiones* y *malagmae* de Favilla no tienen un carácter muy diverso de las que, en ocasiones, recomienda el propio Escribonio y, desde luego, Plinio. Este, por cierto, cuando alude a la epidemia de cólico que asolaba Roma en tiempos de Tiberio, se pregunta: ¿A qué causas debemos atribuir este mal o a qué iras divinas? (*Quid hoc esse dicamus aut quas deorum iras?*).

En suma, propongo desde estas páginas hablar si no de una "escuela africana" de medicina, al menos si de una medicina con características propias [14]. Entre ellas, la fuerte influencia de las prácticas mágicas o supersticiosas. Dicha medicina hunde sus raíces en las tradiciones indígenas y como demostró A.M. Tupet [15], ha dejado su huella en muchas costumbres modernas.

Solo así se explica el auge de médicos africanos (con sus propias técnicas) en el Bajo Imperio, estudiados ya en un magnífico trabajo por Nacéra Benseddik, en otro de nuestros Convegni su L'Africa Romana [16].

[13] U. Capitani, *Celso, Scribonio Largo, Plinio il Vecchio e il loro atteggiamento nei confronti della medicina popolare*, «Maia» 24, 1972, 120-140. Sobre Plinio: M.C. Martini, *Piante medicamentose e rituali magico-religiosi in Plinio*, Roma, 1977.

[14] No faltan noticias sobre prácticas médicas africanas ya desde antes del cambio de era: el *Corpus Hippocraticum* (Sobre las articulaciones, 33; 37; 38) se refiere a las fracturas de mandíbula inferior menciona el "cuero de Cartago". Celso (VII, 7, 15) cita un "método de los africanos" para reducir el exceso de pituita. También eran celebrados los oculistas africanos: cfr. J. André, *op. cit.*, p. 64.

[15] A.M. Tupet, *La magie dans la poésie latine*, I, Paris, 1976 con continuas alusiones al ámbito mágico y médico-mágico en el Africa Romana. Cfr. el antiguo trabajo de E. Doutté, *Magie et Religion dans l'Afrique du Nord*, Alger, 1909.

[16] N. Benseddik, *La pratique médicale en Afrique au temps d'Augustin*, en *L'Africa Romana*, 6, 2, Sassari, 1989, 663-682. En la p. 678 menciona la coexistencia en Africa de una«médecine naturelle, médecine magico-religieuse et médecine hippocratique». Favilla se movería, a mi juicio entre las dos primeras.

Anna Maria Piredda

La "malattia dell'anima" negli scrittori cristiani d'Africa

La definizione tradizionale di malattia dell'anima deriva dalla riflessione medico-filosofica antica sulla psicopatologia.[1] Come ha messo in luce Jackie Pigeaud nel suo studio sulla "malattia dell'anima", l'espressione è "un'analogia" originata dalla supposizione che l'anima, come il corpo, possa essere affetta dalla malattia[2]. La presa di coscienza medica e filosofica, nonché la constatazione dell'interazione tra corpo e anima hanno fatto sì che la medicina e l'etica collaborassero a fornire interpretazioni e spiegazioni di quel complesso fenomeno che rientra propriamente nel territorio della psicopatologia[3].

Nell'ambito della cultura cristiana l'approccio al problema della malattia dell'anima non ha interessato soltanto la medicina e l'etica, ma ha investito anche la sfera della teologia e della catechesi[4]. Perciò, in questo contributo si cercherà di analizzare l'evoluzione e l'arricchimento di questa tematica nella letteratura cristiana, limitando l'indagine a Tertulliano e Cipriano, attivi nella grande metropoli di Cartagine nel II e III secolo[5].

Tertulliano

1. Il *De anima* di Tertulliano, scritto per confutare le teorie degli eretici

[1] J. Pigeaud, *La maladie de l'âme. Etude sur la relation de l'âme et du corps dans la tradition médico-philosophique antique*, Paris 1989², p. 16.

[2] J. Pigeaud, *La maladie de l'âme*, p.15.

[3] J. Pigeaud, *La maladie de l'âme*, p. 27.

[4] Il fondamentale mutamento del concetto di follia, verificatosi nell'età romano-cristiana, è stato studiato da Ferdinando Zuccotti, che ne ha analizzato la trasformazione soprattutto in campo giuridico (*"Furor Haereticorum". Studi sul trattamento giuridico della follia e sulla persecuzione della eterodossia religiosa nella legislazione del tardo Impero Romano*, Milano 1992).

[5] Il rapporto degli autori cristiani antichi con la medicina è di estremo interesse e di attualità, come dimostra il titolo della decima conferenza internazionale organizzata dal "Pontificium Consilium de Apostolatu pro Valetudinis Administris", che si terrà dal 23 al 25 novembre 1995 a Roma: *"Vade et tu fac similiter". D'Hippocrate au Bon Samaritain.*

sull'anima [6], è una ricca fonte di notizie su questa tematica [7]. Per la composizione di quest'opera Tertulliano afferma di aver consultato oltre i testi di filosofia [8] anche quelli di «medicina, sorella, come dicono, della filosofia, la quale rivendica anch'essa per sé questo tipo d'indagine» [9]. E spiega così il ricorso alla letteratura medica:

> «È con la medicina, infatti, che questa dottrina dell'anima sembra avere più a che fare, dato il suo interesse per il corpo. E per questo motivo essa si scontra molto decisamente con la filosofia, perché è proprio lei che conosce meglio l'anima, operando per così dire direttamente nel suo domicilio» [10].

Questa affermazione suppone il concetto di corporeità dell'anima, che Tertulliano sostiene con fermezza proprio in questo trattato. Egli fa riferimento, sul piano "scientifico", alle tesi di Sorano di Efeso, il «famosissimo esponente della medicina metodica» [11], che ha trattato approfonditamente (*plenissime*) il

[6] Tertulliano scrisse il *De anima* (negli anni 210-213) per ribadire la divinità dell'anima (per cui aveva già composto il *De censu animae* contro Ermogene) ed affermarne la corporeità. Cfr. TERTULLIAN, *Über die Seele*, Eingleitet, übersetzt und erläutert von J.H. Waszink, Zürich 1980 (rist.), pp. 35-45.

[7] I. Vecchiotti ha definito il *De anima* «un trattato di psicologia 'razionale' in senso cristiano, il primo e per qualche tempo l'unico della serie» (*La filosofia di Tertulliano*, Urbino 1970, pp. 385-386), sostenendo anche che «è uno dei (trattati) più divertenti e bizzarri della letteratura filosofica» (*Ibid.*, p. 386).

[8] La confutazione delle teorie eretiche, infatti, rivela la dipendenza di Tertulliano dalla *koiné* platonico-stoica e mostra sino a che punto il cristianesimo (con i suoi movimenti antieretici) avesse assorbito e fatto propria quella tradizione di pensiero classica da cui Tertulliano lo voleva invece indipendente; si veda l'introduzione di M. MENGHI a TERTULLIANO, *L'anima (De anima)*, a cura di Martino Menghi, Venezia 1988, p. 20.

[9] TERT., *De an.* 2,6: *Sed et medicinam inspexi, sororem, ut aiunt, philosophiae, sibi quoque hoc negotium vindicantem*; la traduzione di questo passo e dei seguenti è di M. Menghi (TERT., *L'anima*). Lo stretto rapporto tra medicina e filosofia è stato sottolineato anche da Galeno (cfr. l'*Introduzione* di M. VEGETTI in *Opere scelte di Galeno*, a cura di I. Garofalo e M. Vegetti, Torino 1978, pp. 9-50). Per Peter Brown lo stoico Tertulliano era un «accanito lettore di testi medici come tanti suoi contemporanei» (*Il corpo e la società. Uomini, donne e astinenza sessuale nel primo cristianesimo*, trad. it., Torino 1992, p. 72).

[10] TERT., *De an.*, 2, 6: *... ad quam magis animae ratio pertinere videatur per corporis curam. Unde et plurimum sorori refragatur, quod animam quasi coram in domicilio suo tractando magis morit.*

[11] TERT., *De an.*, 6,6: *Sorano methodicae medicinae instructissimo auctore.* Sul metodismo cfr: J. PIGEAUD, *Les origines du méthodisme d'après Maladies aiguës et Maladies chroniques de Caelius Aurélien*, in *I testi di medicina latini antichi. Problemi filologici e storici*, Atti del I Convegno Internazionale (Macerata - S. Severino M. 26-28 aprile 1984), a cura di I. Mazzini e F.

problema dell'anima [12] ed ha sostenuto «una sostanza corporea dell'anima, quantunque l'abbia privata dell'immortalità» [13]. L'aver privato l'anima dell'immortalità è dovuto, secondo Tertulliano, al fatto che Sorano scrive essendo pagano, dato che «non è di tutti ... credere in ciò che credono i Cristiani» [14].

Alla teoria della corporeità l'apologeta cristiano accosta la concezione platonica dell'immortalità e della divisione dell'anima in due parti: razionale ed irrazionale [15]. Ritiene però che soltanto la parte razionale sia stata generata da Dio, mentre quella irrazionale debba essere concepita «come succedanea, come ciò che sopraggiunse per istigazione del serpente» [16]. L'irrazionalità si è insediata nell'anima con il peccato originale ed in seguito è cresciuta nell'anima «a guisa di sua natura per essere sopraggiunta subito, all'origine della sua vera natura» [17]. Peccato ed irrazionalità sono dunque strettamente connessi, perché provengono dal Diavolo:

Fusco, Roma 1985, pp. 321-338; M. FREDE, *Essays in Ancient Philosophy*, Minneapolis 1987, pp. 261-278; D. GOUREVITCH, *Le vie della conoscenza: la medicina nel mondo romano*, in *Storia del pensiero medico occidentale. 1. Antichità e medioevo*, a cura di M. Grmek, Bari 1993, pp. 130-135.

[12] Il trattato in quattro libri di Sorano (II sec. d.C.) sull'anima (cfr. TERT., *De an.*, 6,6) non ci è pervenuto, ma molti problemi inerenti la malattia dell'anima sono stati da lui trattati nei testi sulle *Malattie acute* e sulle *Malattie croniche*, pervenuti a noi nella traduzione latina di Celio Aureliano (V sec. d.C.). Sulla fedeltà di questa traduzione e sull'originalità di Celio Aureliano rispetto a Sorano, le tesi sono discordanti: J. PIGEAUD, *Folie et cures de la folie chez les médecins de l'antiquité gréco-romaine*, Paris 1987, pp.129-141; ID., *La maladie de l'âme*, cit., pp. 100- 112 e *passim*; L. ZURLI, *Le* praefationes *ai* Passionum libri *di Celio Aureliano*, in *Prefazioni, prologhi, proemi di opere tecnico-scientifiche latine*, a cura di C. Santini e N. Scivoletto, vol. I, Roma 1990, pp. 409-410. All'altra importante opera di Sorano, *Sulle malattie delle donne* (*gyn.* 1,33,1), Tertulliano si rifà in questo trattato (*De an.* 27) per quanto riguarda la teoria del concepimento (cfr. la nota di Menghi in TERT., *L'anima*, p. 239, n. 231).

[13] TERT., *De an.*, 6,6: *... corporalem animae substantiam vindicat, etsi illam immortalitate fraudavit.*

[14] TERT., *De an.*, 6,6: *Non enim omnium est credere quod Christianorum est.*

[15] Cfr. l'introduzione di Menghi (pp. 22-25).

[16] TERT., *De an.*, 16,1: *Inrationale autem posterius intellegendum est, ut quod acciderit ex serpentis instinctu, ipsum illud transgressionis admissum.* Mi è sembrato opportuno, in questo passo, discostarmi dalla traduzione di Menghi per lasciare il termine "serpente" del testo latino, perché permette di capire meglio il concetto di peccato originale.

[17] *Ibid.* Cfr. *De an.*, 41,1: *Malum igitur animae, praeter quod ex obventu spiritus nequam superstruitur, ex originis vitio antecedit, naturale quodammodo.* Tertulliano definisce il male di origine demoniaca con l'espressione "*naturale quodammodo*", perché connesso con la caduta dell'uomo: cfr. C. TIBILETTI, *Nota sul presunto modernismo di Tertulliano* (De Testimonio animae), in "Augustinianum" 33, 1993, p. 462. Sul rapporto tra l'uomo e il mondo demonico nel cristianesimo e nel paganesimo del II-IV secolo, cfr. E.R. DODDS, *Pagani e cristiani in un'epoca d'angoscia. Aspetti dell'esperienza religiosa da Marco Aurelio a Costantino*, trad. it., Firenze 1990 (rist.), pp. 37-68.

> «la parte irrazionale proviene dal Diavolo, da cui appunto proviene il peccato, che è estraneo a Dio, cui è estraneo tutto ciò che è irrazionale» [18].

La capacità razionale dell'individuo, invece, fa parte della sua anima:

> «l'*animus*, o la *mens*... non la concepiamo [*scil.* noi Cristiani] altrimenti che come un potere ingenito, insito e peculiare dell'anima fin dalla nascita, grazie a cui essa agisce, grazie a cui pensa, avendo il quale da se stessa si muove con sé in se stessa» [19].

Questa peculiarità dell'anima è stata intesa in maniera errata da coloro i quali hanno visto nell'*animus* un altro agente, che muove la sostanza dell'anima ed è insieme il motore dell'universo [20]. Per l'autore cristiano, invece, la mente «non è altro che un luogo elevato e sovrapposto all'anima» [21]; per questo motivo sostiene che «quando l'uomo è fuori di senno, lo è senza che la sua anima sia altrove, ma con la mente che soffre insieme con l'anima, anche se è l'anima soprattutto che soffre» [22]. L'apologeta trova conferma di questa teoria nel fatto che «una volta che l'anima se n'è andata, non viene trovata neppure la mente; a tal punto la mente segue ovunque l'anima, che non rimane nell'uomo neppure al momento della morte» [23].

Contro le concezioni dei filosofi classici, ma «evidentemente anche contro i platonici contemporanei» [24], Tertulliano afferma che intelletto e anima

[18] TERT., *De an.*, 16,2: *...igitur a diabolo inrationale, a quo et delictum, extraneum a deo, a quo est inrationale alienum.* Tertulliano è il primo autore che dà a Satana l'epiteto di *diabolus* (J.-C. SCHMITT, *Medioevo "superstizioso"*, trad. it., Bari 1992², p. 21); di questo nome dà il significato: *de ipso etiam nomine diaboli delatorem* (*De an.* 35,3).

[19] TERT., *De an.*, 12,1: *... et animus sive mens est ... non aliud quid intellegimus quam suggestum animae ingenitum et insitum et nativitus proprium, quo agit, quo sapit, quem secum habens ex semetipsa secum moveat in semetipsa...*

[20] Tertulliano allude in questo passo a Platone, anche se non lo nomina (cfr. TERT., *L'anima*, cit., p. 229, n. 83), ed agli gnostici Valentiniani (TERT. *De an.* 12,1: *ut volunt qui etiam universitatis motatorem animum decernunt, illum deum Socratis, illum Valentini Unigenitum ex patre ΒΥΘΩΙ et matre ΣΙΓΗΙ*). Sull'intero capitolo 12 cfr. I. VECCHIOTTI, *La filosofia di Tertulliano*, cit., pp. 416 ss. Per quanto concerne lo gnosticismo si veda a cura di M. SIMONETTI: *Testi gnostici in lingua greca e latina*, Vicenza 1993.

[21] TERT., *De an.*, 18,5: *...neque animum aliud quid esse quam animae suggestum et structum...*

[22] TERT., *De an.*, 18,9: *... cum dementit homo, anima dementit non peregrinante, sed conpatiente tunc animo - ceterum animae principaliter casus est.*

[23] TERT., *De an.*, 18,10: *Quod anima digressa nec animus in homine inveniatur; ita illam ubique sequitur, a qua nec in fine subremanet.*

[24] M. MENGHI in TERT., *L'anima*, p. 24. Per quanto concerne il rapporto tra eresia e filosofia,

rappresentano un'unica sostanza e che il primato tra l'uno e l'altra spetta all'anima, di cui l'intelletto non è che una facoltà, seppure molto importante [25]. Quindi, istituendo un paragone con la crescita e lo sviluppo dei semi dei frutti, dichiara che «anche l'anima è uniforme quanto al seme, multiforme quanto al prodotto» [26], perché le sue facoltà si sviluppano a seconda delle interferenze del mondo circostante. Pertanto ritiene che sia «importante prendere in considerazione l'ambiente» [27]: un'affermazione fatta sulla base della tradizione classica, con riferimenti particolari al *Timeo* ed alle *Leggi* di Platone [28], ad Empedocle, a Sallustio, e avvalorata con un'allusione a San Paolo che «bolla i Cretesi come bugiardi» [29].

Tertulliano non esclude, inoltre, che abbiano un certo peso nello sviluppo delle capacità intellettive «le condizioni del corpo e lo stato di salute»; poiché

> «l'obesità impedisce il pensiero, mentre l'esilità lo facilita; la paralisi consuma la mente, mentre la tisi la risparmia» [30].

Carlo Tibiletti ha messo in luce che il *De anima*, pur essendo stato scritto contro gli gnostici, riguarda tuttavia anche i filosofi: «Essendo associate nell'errore le dottrine di queste due categorie, ne risulta che l'antitesi cristiani-filosofi non è meno rigorosa dell'altra cristiani-eretici» (*Note in margine a idolatria eresia e filosofia in Tertulliano*, in "Augustinianum" 32/1, 1992, p. 79).

[25] TERT., *De an.*, 20.

[26] TERT., *De an.*, 20,2: *...ita et animam licebit semine uniformem, fetu multiformem.*

[27] TERT., *De an.*, 20,2: *Nam et hic etiam de locis interest.*

[28] TERT., *De an.*, 20, 3: «E del resto anche Platone nel *Timeo* (cfr. *Tim.* 24,c-d) afferma che Minerva all'atto di fondare quella città non abbia guardato altro che la natura di quella regione avendo promesso uomini sapientissimi; perciò nelle *Leggi* (cfr. *Leges* 704 b ss.) egli raccomanda a Megillo e a Clinia di scegliere con attenzione il luogo di fondazione di una città». Riporta gli stessi esempi platonici, nella medesima sequenza, GALENO in *Quod animi* 9 (IV 806 Kühn). Ma Tertulliano non fa alcun accenno a Galeno, il grande medico dell'antichità, quasi suo contemporaneo (gli ultimi anni della vita di Galeno, morto nel 199 d.C., corrispondono ai primi anni dell'attività letteraria di Tertulliano), che aveva ripreso le posizioni della medicina ippocratica per quanto riguarda l'influsso dell'ambiente nello sviluppo psicofisico dell'uomo. L'importanza del trattato pseudo-ippocratico *Arie, Acque, Luoghi* nel *Quod animi* è stato sottolineato da Mario Pinna (*La teoria dei Climi. Una falsa dottrina che non muta da Ippocrate a Hegel*, Roma 1988, p. 85), il quale ha rilevato che, per confermare le teorie ippocratiche, Galeno «cita vari passi di argomento simile tratti da opere di Platone (*Timeo, Leggi*) e di altri autori, facendo quindi intendere che tali conoscenze facevano parte ormai di una tradizione fortemente consolidata» (cfr. inoltre ID., *Ippocrate fondatore della teoria dei climi*, in *Temi e discussioni di geografia antica*, a cura di S. Fasce, Genova 1994, pp. 79-96).

[29] TERT., *De an.*, 20,3: *... mendaces Cretas etiam apostolus inurit.*

[30] TERT., *De an.*, 20,4: *Fortassean et de corpore et valetudine aliquid accedat. Opimitas sapientiam impedit, exilitas expedit, paralysis mentem prodigit, pthisis servat.* Sul termine *pthisis* in campo medico cfr. M. GRMEK, *Le malattie all'alba della civiltà occidentale*, trad. it., Bologna 1985, pp. 314-324.

E non tralascia, inoltre, di considerare gli altri «accidenti», al di fuori della costituzione fisica e della salute, che possono «acuire» oppure «ottundere» la mente:

> «L'acuiscono le dottrine, le discipline, le arti e le esperienze, le occupazioni, gli studi; la ottundono invece l'ignoranza, la pigrizia, l'inerzia, i piaceri, l'inesperienza, l'ozio, i vizi e oltre a queste cose, anche altri fattori se ve ne sono che abbiano potere sull'anima» [31].

Come si può notare, confluiscono in questa sintesi sia le concezioni dei medici, che propugnavano un'origine somatica per i disturbi mentali [32], sia quelle dei filosofi, in particolare degli stoici, che definivano come malattie dell'anima le passioni [33]. Tertulliano, comunque, pur dimostrando di essere a conoscenza del dibattito "scientifico" sulla patologia dell'anima, nell'individuare le cause che determinano lo sviluppo delle facoltà mentali, conclude la sua esposizione ribadendo il concetto già espresso:

> «Ora, secondo noi Cristiani (*secundum nos*), hanno potere sull'anima Dio, nostro Signore, e il Diavolo suo rivale, mentre secondo l'opinione comune, la provvidenza, il fato, la necessità, la fortuna e il libero arbitrio» [34].

La dicotomia tra razionale ed irrazionale non trascende mai il livello meramente religioso. In questa prospettiva, il ragionare distorto del peccatore viene a sovrapporsi alla follia patologica vera e propria, comprendendole

[31] TERT., *De an.*, 20,4: *Acuunt doctrinae disciplinae artes et experientiae negotia studia; obtundunt inscitiae ignaviae desidiae libidines inexperientiae otia vitia, super haec, si et aliquae praesunt potestates.*

[32] Si vedano di J. PIGEAUD *La maladie de l'âme* e *Folie et cures de la folie, cit.*

[33] Anche Galeno, pur ritenendo che la malattia dell'anima fosse il risultato di fattori fisici, non esclude un influsso esterno (*Quod animi* IV 821 Kühn: «In effetti la massa della malvagità non entra dal di fuori, come dicono gli stoici, nelle nostre anime, ma la parte più grande gli uomini malvagi ce l'hanno da sé, e la parte che viene dal di fuori è molto più piccola» (la traduzione è tratta da: GALENO, *Le passioni e gli errori dell'anima. Opere morali*, a cura di M. Menghi e M. Vegetti, Venezia 1984, p. 128). Per questo «finale ripiegamento galenico, sul ritorno dal primato del temperamanto e con esso del medico sul governo psico-fisico dell'uomo, a quello della parola educativa», Mario Vegetti ipotizza che Galeno non volesse rompere con il codice antropologico platonico oppure non credesse più «nella possibilità della medicina di realizzare il progetto complessivo che pure egli aveva concepito e anche fondato» (*ibid.*, p. 138).

[34] TERT., *De an.*, 20,5: *Enimvero praesunt, secundum nos* [scil. *Christiani*] *quidem deus dominus et diabolus aemulus, secundum communem autem opinionem providentia et fatum et necessitas et fortuna et arbitrii libertas.*

entrambe in una «indistinta tabe psichica»[35], di matrice demoniaca[36]. Per Tertulliano è il diavolo che oscura (*obumbrat*) e corrompe (*depravat*) per invidia tutte le facoltà assegnate dalla nascita all'anima[37].

2. La concezione dell'immortalità e della corporeità dell'anima pone a Tertulliano anche il problema della sua punizione dopo la morte, prima del ricongiungimento con il corpo alla resurrezione[38]. Tale problematica, di natura escatologica, non interessa in maniera specifica questa indagine, ma alcune considerazioni formulate da Tertulliano consentono di capire il suo concetto di sofferenza dell'anima. Con un procedimento retorico di grande effetto, l'apologeta pone il problema della relazione tra corpo e anima ed afferma che quest'ultima può soffrire o godere indipendentemente dal corpo:

«Ma allora l'anima aspetta sempre il corpo, per soffrire o per gioire? Non è forse vero che da sola è in grado di sperimentare entrambe queste sensazioni? Quante volte l'anima da sola, senza sofferenza del corpo è tormentata dalla collera, dall'ira, dalla noia e il più delle volte senza neppure rendersene conto? E alla stessa stregua, quante volte l'anima, nonostante il corpo stia soffrendo, ricerca per sé un piacere segreto e si stacca dalla sua unione col corpo, in quel momento svantaggiosa?»[39]

[35] F. Zuccotti, *"Furor Haereticorum"*, p. 84.

[36] Tertulliano afferma nell'*Apologeticum* che i demoni sconvolgono «l'anima con turbamenti e furori improvvisi» e «la mente con eccessi di follia, con furiosi turbamenti ed impetuose passioni» (22, 6; la traduzione è di A. Resta Barrile: Tertulliano, *Apologetico*, a cura di A. Resta Barrile, Verona 1994). Per i cristiani il mondo terreno è dominio di Satana, negazione della ragione e regno della follia (J. Danielou, *Le origini del cristianesimo latino. Storia delle dottrine cristiane prima di Nicea*, trad. it., Bologna 1993, pp. 381-393). E i demoni vengono identificati con le divinità pagane: soprattutto su Saturno, anche per le complicazioni dovute alle credenze astrali, si è appuntata la critica degli autori cristiani, a partire dagli apologeti, sino ad arrivare alla concezione medievale che ha ritenuto Saturno «responsabile dell'infelice carattere e dell'infelice destino del malinconico» (R. Klibansky - E. Panofsky - F. Saxl, *Saturno e la melanconia*, trad. it., Torino 1983, p. 119).

[37] Tert., *De an.*, 39,1. L'uomo viene insidiato dal diavolo che cerca di trarlo in inganno attaccandone la ragione: J.B. Russel, *Satana. Il Diavolo e l'inferno tra il I e il V secolo*, trad. it., Milano 1994, p. 83. L'uomo oggetto di un'autentica possessione dei demoni è una dottrina frequente nel giudeo cristianesimo (cfr. J. Danielou, *La teologia del giudeo-cristianesimo*, trad. it., Bologna 1974, pp.518-524).

[38] Una sintesi sulle risultanze degli studi sulla concezione tertullianea della corporeità dell'anima è data da Paolo Siniscalco, che contribuisce al chiarimento di quella che gli studiosi hanno definito «un'aporia» di Tertulliano (*Anima sine materia stabili. Per la storia dell'interpretazione di alcuni passi di Tertulliano* [Apol. *48,4*; Test. *4,1*], in *Hommage à René Braun*, II, edd. J. Granarolo e M. Biraud, Nice 1990, pp. 111-128).

[39] Tert., *De an.*, 58, 4: *Semper autem expextat anima corpus, ut doleat aut gaudeat?*

E sottolinea le tesi enunciate dichiarando:

> «Direi il falso se non fosse vero che l'anima da sola ha l'abitudine di gloriarsi e godere delle sofferenze del corpo» [40].

L'argomentazione è supportata da esempi tratti dalla cultura classica [41], cui è improntata la concezione del ruolo attribuito alla volontà nell'affrontare la sofferenza del corpo e dell'anima. In particolare, si coglie in questo passo del *De anima* l'eco delle posizioni assunte da Cicerone [42] e da Seneca [43] per quanto concerne il rapporto anima-corpo nella malattia. Per Tertulliano, come per i due grandi esponenti dello stoicismo latino [44], il fatto che l'anima possa provare piacere o dolore dipende dalla volontà:

> «l'anima sa provare piacere e dolore senza il corpo dal momento che, se vuole, prova dolore anche all'interno di un corpo non sofferente e, sempre se vuole, prova piacere anche all'interno di un corpo che invece soffre» [45].

Nonne et de suo sufficit sibi ad utrumque titulum passionis? Quotiens inlaeso corpore anima sola torquetur bile ira taedio plerumque nec sibi noto? Quotiens item corpore afflicto furtivum sibi anima gaudium exquirit et a corporis tunc importuna societate secedit? Come ha fatto notare Peter Brown, Tertulliano «non era minimamente 'dualista': egli infatti insisteva sul controllo rigoroso del corpo perché credeva che, proprio mediante il corpo e le sue sensazioni, fosse possibile sintonizzare direttamente l'anima alle alte frequenze necessarie a vibrare in armonia con lo spirito divino» (*Il corpo e la società*, p.72).

[40] TERT., *De an.*, 58,5: *Mentior, si non de ipsis cruciatibus corporis et gloriari et gaudere sola consuevit.*

[41] TERT., *De an.*, 58,5. Tertulliano fa riferimento a Muzio Scevola (un esempio frequente presso gli autori cristiani, cfr. inoltre TERT. *Ad nat.* 1,18,3-4; MIN. FEL. 37,3; LACT. *Div. inst.* 5,13,13; AUG. *De civ. Dei* 4,20 e 5,18), a Zenone torturato da Dionisio (cfr. TERT. *Apol.* 50,9), a Ciro (SEN. *Anab.* 1,9,6).

[42] J. PIGEAUD (*La maladie de l'âme*, pp. 243-315) attribuisce una grande importanza al ruolo avuto da Cicerone come iniziatore del vocabolario latino sulla demenza e considera i libri III e IV delle *Tusculanae disputationes* un testo fondamentale della psicologia classica (*ibid.*, p. 248). Per quanto concerne il rapporto di Cicerone con la medicina si veda inoltre D. GOUREVITCH, *Le triangole hippocratique dans le monde gréco-romain*, Rome 1984, pp. 439-454.

[43] Nell'*epistola* 78 Seneca sostiene che si deve separare l'anima dal corpo durante la malattia fisica. La visione senecana della malattia fisica e mentale è stata esaminata da J. Pigeaud sotto il profilo filosofico e drammatico (*La maladie de l'âme*, pp. 315-353; 396-439; 503-521).

[44] Cfr. per la posizione di Tertulliano nei confronti dello stoicismo C. MORESCHINI, *Tertulliano tra Stoicismo e Platonismo*, in *Kerygma und Logos*, Festschrift C. Andresen, Göttingen 1979, pp. 367-379; M. SPANNEUT, *Le stoïcisme des Pères de l'Eglise de Clément de Rome à Clément d'Alexandrie*, Paris 1969², pp. 146 ss.

[45] TERT., *De an.*, 58,5: *... anima et gaudere et dolere sine carne, quia et in carne et inlaesa si velit dolet et laesa si velit gaudet.*

Il concetto di matrice stoica, secondo il quale la sofferenza dell'anima è frutto di una libera scelta (*ex arbitrio suo*[46]), acquisisce in questo contesto una connotazione teologica: infatti l'affermazione della responsabilità dell'anima ha il preciso intento di opporsi alle teorie gnostiche che attribuivano il peccato al corpo, in quanto parte materiale dell'uomo. Così, partendo dal presupposto che malattia dell'anima e peccato hanno nel libero arbitrio la loro comune origine, si svilupperà in seno al Cristianesimo l'idea di colpevolezza del malato[47], e al binomio classico medicina-filosofia si sostituirà il binomio medicina-religione[48].

Cipriano

Il turbamento che la malattia fisica provoca nell'anima è oggetto di analisi nel *De mortalitate*[49] di Cipriano. Il trattato, scritto nel 252 mentre a Cartagine infuria la peste, non solo ne costituisce la più completa descrizione[50], ma è anche il primo scritto cristiano in cui risulta rilevato il particolare stato d'animo determinato dalla pestilenza[51].

Nell'antichità, infatti, la mancanza della concezione scientifica del con-

[46] *Ibid.*

[47] Secondo F. Zuccotti, l'aver dato alla follia ed al peccato un'eziologia comune ha indotto il cristianesimo a configurare una precisa responsabilità del *furiosus* non solo nell'ambito della morale, ma anche del diritto ("*Furor Haereticorum*", p. 292 e *passim*).

[48] Pier Angelo Gramaglia ha fatto osservare che per Tertulliano «l'unico manuale enciclopedico per tutti i problemi più rilevanti dell'esistenza umana» dovrebbe essere la Bibbia (*Il linguaggio eresiologico in Tertulliano. L'approccio cattolico all'eresia*, in *XIII Incontro di Studiosi dell'Antichità Cristiana. Eresia ed Eresiologia nella Chiesa Antica*, "Augustinianum" 25, 1985, p. 692). Secondo Tibiletti, infatti, per l'apologeta cristiano la filosofia «non è dottrina che salvi l'uomo essendo essa stessa umana. La salvezza viene da un messaggio celeste portato da Gesù Cristo» (*Note in margine a idolatria*, p. 82).

[49] Sul titolo del trattato si veda G. STRAMONDO, *Studi sul De Mortalitate di Cipriano*, Studi, testo e traduzione, *index verborum omnium*, Catania 1964, pp. 11-28.

[50] L'epidemia, secondo J.N. Biraben, scoppiò nell'autunno del 251 e prese il nome di «peste di San Cipriano», perché a lui si deve, in assenza di una descrizione medica, la più completa illustrazione della sintomatologia (*Le malattie in Europa: equilibri e rotture della patocenosi*, in *Storia del pensiero medico occidentale*, p. 466).

[51] A. QUACQUARELLI, *S. Cipriano: "La pestilenza" e la "Lettera ai Tibariti" sulla preparazione al martirio*, in *Morte e immortalità nella catechesi dei Padri del III-IV secolo*, Convegno di studio e aggiornamento Facoltà di Lettere cristiane e classiche (Pontificium Altioris Latinitatis) Roma, 16-18 marzo 1984, a cura di S. Felici, Roma 1985, p. 29.

tagio[52] metteva la medicina e la morale di fronte a grandi perplessità nel momento in cui si diffondevano le epidemie[53], poiché queste dimostravano l'insufficienza di tutte le teorie riguardanti l'eziologia delle malattie: la realtà endemica, il regime alimentare, la qualità della vita anche sotto il profilo morale[54]. In tal modo la peste, pur essendo una malattia fisica, si è legata al problema dell'anima per l'angoscia determinata dall'incertezza della sua origine, dal disordine radicale dei valori che suscitava nella comunità, dall'ingiustizia con la quale colpiva gli uomini[55].

Il *De mortalitate* è un testo importante, perché consente di individuare la permanenza delle concezioni classiche e di conoscere la posizione assunta dal Cristianesimo dei primi secoli nei confronti di questo evento. Come ha sottolineato Giuseppina Stramondo la descrizione delle sofferenze e delle atrocità della malattia dipende dalla narrazione lucreziana della «peste» di Atene[56]. L'influsso del poeta latino su questo trattato è determinante, inoltre, per quanto riguarda l'impostazione del problema dell'angoscia causata dalla paura della sofferenza e della morte. Per Cipriano come per Lucrezio la peste è una «prova» per l'anima[57], ma gli strumenti messi a disposizione per superarla sono differenti: Lucrezio propone la filosofia epicurea[58], Cipriano la fede in Dio[59].

[52] È Tucidide che ha inserito, contro la teoria dei medici, il concetto "storico" di contagio nel parlare della peste di Atene (J. PIGEAUD, *La maladie de l'âme*, p. 215). Egli infatti non ha accettato né le spiegazioni religiose né quelle dei medici, inaugurando «un positivismo scettico che descrive i fatti e rifiuta di pronunciarsi sulle cause di questo evento eccezionale» (J. JOUANNA, *La nascita dell'arte medica occidentale*, in *Storia del pensiero medico occidentale*, p. 62).

[53] Nell'antichità i termini «peste» e «pestilenza» sono stati utilizzati per indicare ogni evento epidemico (E. BRUZZONE, *Storia e medicina nella storiografia della peste*, Genova 1987, p. 181). Sulla peste si veda l'opera specifica di J.N. BIRABEN, *Les hommes et la peste dans les pays européens et méditerranéens*, 2 voll., Paris-La Haye 1975-1976.

[54] Per quanto riguarda la medicina si deve ricordare che si rifiutava di fare della peste un caso particolare tra le malattie (J. PIGEAUD, *La maladie de l'âme*, p. 236).

[55] J. PIGEAUD, *La maladie de l'âme*, pp. 25-26.

[56] Secondo la studiosa possono giustificarsi attraverso la mediazione lucreziana i passi che Cipriano ha in comune con Tucidide, G. STRAMONDO, *Studi sul "De mortalitate"*, p. 68.

[57] CYPR., *De mort.*, 1: *...et temptationibus non vincitur sed probatur*; 16: *exercitia sunt nobis ista, non funera*. Cfr. LUCR., 6,1156-1159; 6,1231-1234. La peste è una «prova radicale per l'anima», perché pone il problema della relazione tra la malattia fisica ed il comportamento (J. PIGEAUD, *La maladie de l'âme*, p. 240).

[58] Cfr. J. PIGEAUD, *La maladie de l'âme*, pp. 211-242.

[59] L'opera ciprianea, come ha messo in evidenza la Stramondo, è ispirata «ad una fede saldissima nell'immortalità, che riesce a scuotere anche la nostra moderna angoscia» (*Studi sul "De mortalitate"*, p. 73).

La grandezza d'animo del cristiano consiste nell'affrontare gli assalti del male e della morte [60]:

> «Quando, dunque, la malattia, la debolezza, la desolazione infuriano, allora la nostra virtù si perfeziona, allora la fede se avrà resistito alla tentazione riceverà la corona» [61].

All'angoscia provocata dalla malattia soccombe chi non ha speranza in Dio, per questo motivo hanno giustamente paura della morte coloro i quali non sono battezzati e vivono nel peccato [62]. Infatti, anche se a causa dell'epidemia muoiono senza alcuna distinzione cristiani e gentili [63], giusti ed ingiusti" [64], la loro sorte futura sarà differenziata:

> «I giusti sono chiamati al riposo, gli ingiusti sono ghermiti per il supplizio» [65].

Il problema dell'ingiustizia determinata dalla peste, che Lucrezio aveva risolto proponendo come unico responsabile il *casus* [66], viene ora impostato in chiave escatologica [67]. Così Cipriano può affermare che:

> «Questa mortalità è una peste per i Giudei, i gentili, i nemici di Cristo, è una morte salutare per i servi di Dio» [68].

[60] CYPR., *De mort.*, 14: *Contra tot inpetus vastitatis et mortis inconcussis animi virtutibus congredi quanta pectoris magnitudo est.*

[61] CYPR., *De mort.*, 13: *Quando ergo infirmitas et imbecillitas et vastitas aliqua grassatur, tunc virtus nostra perficitur, tunc fides si temptata perstiterit coronatur.*

[62] CYPR., *De mort.*, 14. Antonio Quacquarelli ha definito questo «un brano di prosa d'arte», per il richiamo dell'anafora *Mori timeat* e l'alternarsi melodico delle sillabe brevi e lunghe (*S. Cipriano: "La pestilenza"*. p. 32).

[63] CYPR., *De mort.*, 8.

[64] CYPR., *De mort.*, 15.

[65] CYPR., *De mort.*, 15: *Ad refrigerium iusti vocantur, ad supplicium rapiuntur iniusti.* Per il significato del termine *refrigerium*, cfr. A. HAMMAN, *Refrigerium*, in *DPAC* 2, 1984, coll. 2977-2978, Ch. MOHRMANN, *Etudes sur le latin des chrétiens*, II, Paris 1961, pp. 81-92.

[66] LUCR., 6, 1246: *Optimus hoc leti genus ergo quisque subibat.* Il poema lucreziano è un'antiteodicea, cfr. J. PIGEAUD, *La maldie de l'âme*, p. 239 e passim.

[67] Secondo Cipriano, sinché il cristiano rimane in questo mondo sarà soggetto alle sofferenze nel corpo e nell'anima, perché deve combattere ogni giorno contro il diavolo (*De mort.* 4: *Ceterum quid aliud in mundo quam pugna adversus diabolum cotidie geritur*); egli deve porsi pertanto come meta la gioia futura (*ibid.* 8).

[68] CYPR., *De mort.*, 15: *Mortalitas ista Iudaeis et gentilibus et Christi hostibus pestis est, Dei servis salutaris excessus est.*

È per preparare i cristiani a questa morte salutare che Cipriano ha scritto il *De mortalitate*. Infatti all'inizio del trattato, che è stato giustamente definito da Antonio Quacquarelli «una catechesi che deve preparare alla morte» [69], Cipriano dichiara di non rivolgersi alla maggior parte dei cristiani di Cartagine, che ha «sentimenti saldi, una solida fede, un'anima devota» [70], ma ad «alcuni del popolo» che

> «resistono con minor coraggio e dimostrano di non avere nel proprio cuore la forza divina ed invincibile, a causa della debolezza d'animo o della scarsa fede o delle attrattive di questa vita o della debolezza dovuta al sesso oppure, ed è più grave, della lontananza dalla verità» [71].

Nella sua qualità di vescovo egli si sente obbligato ad intervenire per scuotere energicamente «l'apatia delle menti deboli» (*delicatae mentis ignavia*) [72]. E lo fa esortando quelli che «militano» [73] nelle schiere del Signore a conoscere se stessi, affinché non vi sia «nessuna ansia» e «nessun turbamento» di fronte alle tempeste ed alle bufere del mondo [74]. Cipriano affianca all'insegnamento filosofico [75] quello evangelico e sostiene che il Signore ha preparato i cristiani ad affrontare la pestilenza, quando ha predetto le sciagure della fine del

[69] A. QUACQUARELLI, *S. Cipriano: "La pestilenza"*, p. 28. L'opera è stata definita da Victor Saxer «più che un'esortazione allo stoicismo cristiano... una teologia della morte, vista come chiamata di Dio, *accersitio dominica*» (*Cipriano di Cartagine*, in «DPAC» 1, 1983, col. 679).

[70] CYPR., *De mort.*, 1: *...mens solida est et fides firma et anima devota.*

[71] CYPR., *De mort.*, 1: *...tamen quia animadverto in plebe quosdam vel inbecillitate animi vel fidei parvitate vel dulcedine saecularis vitae vel sexus mollitie vel, quod magis est, veritatis errore minus stare fortiter nec pectoris sui divinum adque invictum robur exerere.*

[72] CYPR., *De mort.*, 1. L'aggettivo *delicatus* indica debolezza e quindi effeminatezza, la connotazione negativa del termine è strettamente legata alla concezione dell'omosessualità nel mondo latino classico e cristiano (cfr. E. CANTARELLA, *Secondo natura. La bisessualità nel mondo antico*, Roma 1988, pp. 129-266).

[73] Sergio Tanzarella precisa che nelle opere di Cipriano si può notare come il tema della non violenza trovi «a fronte di un uso massiccio del linguaggio militare, inattesi e singolari sviluppi» (*Rifiuto del servizio militare e della violenza nel cristianesimo africano tra la fine del III e l'inizio del IV secolo*, in "Augustinianum" 34/2, 1994, p. 459).

[74] CYPR., *De mort.*, 2.

[75] Il conoscere se stessi implica il riconoscimento del cambiamento che avviene a causa della malattia. Per l'utilizzazione del precetto delfico da parte dei cristiani, cfr. P. COURCELLE, *Connais-toi toi-meme de Socrate à Saint Bernard*, Paris 1974-75, voll. I-III.

mondo [76]. Ed egli è certo che tutto ciò stia cominciando ad avverarsi «mentre il mondo muore» (*mundo transeunte*) [77].

La visione pessimistica della fine del mondo, sviluppata da Cipriano in molte sue opere, riecheggia sia la concezione apocalittica giudeocristiana, sia la dottrina biologica dell'universo, che affonda le sue radici nel pensiero filosofico greco [78]. Essa, però, è anche un sintomo dell'angoscia esistenziale diffusa nel terzo secolo [79] ed evidentemente acuitasi in occasione della pestilenza. A questa angoscia il vescovo di Cartagine vuole opporre una "serenità" cristiana che si ottiene con la fede e si raggiunge dopo la morte: nell'immortalità si potrà avere "la serenità certa" (*fida tranquillitas*), che è solo quella eterna [80].

L'uso in questo contesto del termine *tranquillitas*, con cui in latino era stato tradotto il greco *euthymia* [81], permette di apprezzare l'operazione cultura-

[76] Cipriano fa un riferimento implicito alla *praemeditatio*, la concezione esposta da Cicerone nelle *Tusculanae disputationes* (3,15,31), secondo la quale un male previsto è meno doloroso (sulla dipendenza di Cicerone da Posidonio su questo concetto di origine greca, cfr. J. PIGEAUD, *La maladie de l'âme*, pp. 276-287). La presenza nel *De mortalitate* di motivi tratti dalle *Tusculanae* di Cicerone è stata segnalata dalla Stramondo, che ha evidenziato opportunamente anche le divergenze (*Studi sul "De mortalitate"*, pp. 55 ss). Il concetto ricorre anche in Seneca (cfr. ad esempio *De tranq.*, 11,6).

[77] CYPR., *De mort.*, 2. Cipriano riferisce al presente le profezie apocalittiche contenute in *Mt* 24 e *Lc* 21,31.

[78] Jean Daniélou (*Le origini del cristianesimo latino*, pp. 241-248) ha messo in evidenza come questa dottrina, che «non deve nulla al cristianesimo» (p. 245), fosse diffusa al tempo di Cipriano ed ha affermato che: «Si tratta, infatti, di una concezione biologica del mondo, molto antica nel pensiero greco, che si trova già in Esiodo» (p. 246). Clementina Mazzucco, nell'analizzare il concetto della vecchiaia del mondo all'interno dell'*Ad Demetrianum*, ha rilevato che la posizione di Cipriano non è solo negativa, ma ha lo «scopo di esortare urgentemente a questa scelta di fede, a cessare di riporre le proprie speranze nel mondo» (*Due visioni cristiane del mondo e due stili: Cipriano "Ad Demetrianum" 3-5 e Ambrogio "Epistula" XVIII 23-29*, in "Civiltà classica e cristiana" 1, 1980, p. 229). Secondo la Stramondo (*Studi sul "De mortalitate"*, cit., p. 71) la concezione ciprianea della fine del mondo riecheggia la «visione lucreziana di un mondo sconvolto dalle forze della natura matrigna e non madre delle creature mortali». L'influsso di Lucrezio su Cipriano era stato segnalato da C. PASCAL, *Lucrezio e Cipriano (Ad Demetrianum III)*, in "Rivista di Filologia e d'Istruzione Classica" 31, 1903, pp. 505-507.

[79] Per il tema dell'angoscia si veda E.R. DODDS, *Pagani e Cristiani in un'epoca di angoscia*, cit.

[80] CYPR., *De mort.*, 3.

[81] SEN., *De tranquil.*, 2,3: *Hanc stabilem animi sedem Graeci euthymian vocant, de qua Democriti volumen egregium est, ego tranquillitatem voco.* Cfr. R. LAURENTI, *L'euthymia di Democrito in Seneca*, in "Syculorum Gymnasium" N.S. 33, 1980, (= Atti del Convegno Internazionale "Democrito e l'atomismo antico", Catania 18-21 aprile 1979), pp. 534-555. Sui rapporti tra Cipriano e Seneca: G. STRAMONDO, *Studi sul "De mortalitate"*, pp. 59-67). Del resto per

le promossa da Cipriano in quest'opera: egli infatti, trasportando il concetto medico-filosofico di *euthymia* [82] all'interno della catechesi cristiana, gli conferisce una connotazione religiosa ed al tempo stesso inserisce il *De mortalitate* nel filone della letteratura relativa al rapporto del corpo-anima per dare una risposta nuova a queste problematiche.

L'autore cristiano sa che la forza dell'anima può essere piegata dalle sofferenze del corpo, lo sostiene nel *De lapsis*, quando concede all'apostata come unica scusante quella di essere stato costretto ad abiurare per le torture subite, perché in quel caso «non l'animo ma il corpo venne meno nel dolore» [83]. Proprio la consapevolezza dell'influsso esercitato dalle sofferenze del corpo sull'anima, induce Cipriano a mettere in parallelo nel *De mortalitate* la pestilenza ed il martirio. Così la peste, anche se fa parte degli aspetti negativi di questo mondo [84], nondimeno ha avuto un aspetto positivo per i cristiani: li ha esortati a «desiderare volentieri il martirio» ed ha insegnato loro a «non temere la morte» [85].

In questa prospettiva la pestilenza costituisce una sorta di allenamento ed addirittura un aiuto divino per chi potrebbe incontrare maggiori difficoltà ad affrontare i tormenti del martirio [86]; e la paura della morte, che essa suscita, diventa sia uno stimolo per i cristiani tiepidi, sia un invito alla fede per i pagani.

Cicerone la *tranquillitas* riguarda la parte razionale dell'anima: *...in participe rationis ponunt tranquillitatem, id est placidam quietamque constantiam* (*Tusc.*, 4, 5, 11).

[82] È stato Democrito ad aver dato al termine *euthymia* la dignità di concetto filosofico; sulla ricca tradizione in campo filosofico e medico di questo concetto si veda J. PIGEAUD, *La maladie de l'âme*, pp. 441- 522.

[83] CYPR., *De laps.*, 13: *...nec animus sed corpus in dolore defecit.*

[84] CYPR., *De mort.*, 16. Peter Brown sostiene che per Cipriano «la paura della morte e delle sofferenze fisiche» erano «i nemici più pericolosi che i cristiani dovevano vincere» (*Il corpo e la società*, p. 179). Per il cristianesimo la malattia è comparsa nel mondo in seguito al peccato originale, divenendo in seguito lo stato normale del genere umano: in questa concezione è evidente l'influsso del demoniaco (Sulla concezione della medicina e della malattia nel cristianesimo dei primi secoli cfr. H. CLARK KEE, *Medicina, miracolo e magia nei tempi del Nuovo Testamento*, trad. it., Brescia 1993; D.W. AMUNDSEN - G.B. FERGREN, *The Early Christian Tradition*, in *Caring and Curing. Health and Medicine in the Western Religious Traditons*, New York 1986, pp. 40- 64; I. NOYE, *Maladie*, in "Dictionnaire de Spiritualité" 10, 1980, coll. 137-149).

[85] CYPR., *De mort.*, 16.

[86] CYPR., *De mort.*, 15. I soggetti a rischio sono le donne ed i fanciulli, a causa della debolezza dovuta all'età o al sesso. È però vero che proprio le persecuzioni ed il martirio hanno messo le donne su un piano di parità rispetto agli uomini, permettendo loro di superare la debolezza del sesso: CYPR., *De laps.*, 2; *Ep.*, 6, 3, 1; 76,6,2 (cfr. C. MAZZUCCO, *"E fui fatta maschio". La donna nel Cristianesimo primitivo*, Torino 1989, pp. 104 ss.).

La fede appare dunque nel *De mortalitate* come l'unica terapia per l'anima prostrata dalla malattia del corpo e depressa per la paura della morte [87].

Nel complesso l'opera consente di valutare la funzione svolta da Cipriano nel rielaborare le tematiche proprie della tradizione medico-filosofica e trasferirle all'interno della catechesi cristiana. Infatti Cipriano, anche se non fa mai alcun riferimento esplicito alla filosofia classica [88], guarda alla teoria stoica dell'analogia tra medicina e parenesi nella cura della malattia dell'anima [89]. Per quanto concerne, però, i destinatari della sua terapia egli si pone obiettivi diversi e, di contro alla guarigione elitaria proposta dallo stoicismo, offre la salvezza eterna all'intera comunità [90].

L'impatto che questa originale catechesi ha avuto sulla società del tempo ci è stato testimoniato nella *Vita Cypriani* da Ponzio, il quale racconta anche come Cipriano abbia fatto seguire all'esortazione una fattiva opera di organizzazione per soccorrere i cittadini di Cartagine, cristiani e non:

> «Furono dunque distribuiti subito i compiti secondo le qualità degli uomini e delle loro condizioni. Molti, che a causa della povertà non potevano spendere, offrivano più del denaro, pagando con il proprio lavoro un prezzo più caro di ogni ricchezza» [91].

[87] CYPR., *De mort.*, 24: «Liberi dalla paura della morte, pensiamo all'immortalità che la segue» (cfr. SEN., *Ep.*, 78, 5: «Niente ci rattrista più se ci liberiamo della paura della morte»). La paura della morte, ripetutamente e sistematicamente denunciata dagli epicurei e discussa ampiamente da Seneca, è un preciso sintomo patologico per la medicina dell'antichità; Rufo di Efeso (110-180 d.C.), conscio più dei medici precedenti degli aspetti psicologici della malattia, riteneva che lo stato patologico andasse analizzato e curato «secondo metodi che oggi verrebbero definiti al contempo psicologici e medici» (H. CLARK KEE, *Medicina*, p. 93). Sul tema filosofico della paura della morte si veda P. HADOT, *Esercizi spirituali e filosofia antica*, trad. it., Torino 1988, pp. 49 ss.

[88] Cipriano non cita alcun autore classico. «La cultura antica, contro la quale Tertulliano aveva combattuto, ... sembra non esistere più per l'antico professore di retorica, da quando si è convertito ed è divenuto, poco dopo, vescovo» (H. HAGENDAHL, *Cristianesimo latino e cultura classica*, trad. it., Roma 1988, p. 60).

[89] L'analogia tra medicina e parenetica è un elemento importante della pedagogia stoica (J. PIGEAUD, *La maladie de l'âme*, p. 371).

[90] Cfr. SEN., *De prov.*, 4, 1: «La buona fortuna capita anche alla plebe ed a persone senza valore: ma è proprio dell'uomo grande sottomettere le disgrazie e le paure dei mortali». Gli intellettuali pagani aborrivano l'impronta popolare che caratterizzava il Cristianesimo.

[91] PONT., *Vita Cypr.*, 10, 2: *Distributa sunt ergo continuo pro qualitate hominum atque ordinum ministeria. Multi qui paupertatis beneficio sumptus exhibere non poterant, plus sumptibus exhibebant, compensantes proprio labore mercedem divitiis omnibus cariorem.*

L'iniziativa svolta sul piano sociale e culturale da Cipriano per combattere la psicosi collettiva costituisce un momento importante perché segna il nuovo modo di porsi dell'etica cristiana nei confronti della malattia [92]. Il fatto che la malattia diventi una prova morale non solo per il malato, ma anche per chi lo assiste [93], apre la via alla concezione medievale della malattia come mezzo di redenzione [94]. La novità apportata da Cipriano spiega la fortuna che il *De mortalitate* ha avuto presso i contemporanei e nelle epoche successive [95]. La concezione di Cipriano, secondo la quale la disperazione può essere superata solo con la fede, mi richiama alla mente Kierkegaard:

«La disperazione è un pregio o un difetto? Da un punto di vista puramente dialettico è l'uno e l'altro... La possibilità di questa malattia è la prerogativa dell'uomo di fronte all'animale; rendersi conto di questa malattia è la prerogativa del cristiano di fronte al pagano; esser guarito da questa malattia è la beatitudine del cristiano» [96].

[92] La carità praticata da Cipriano e dai cristiani durante questa pestilenza ha lasciato perplessi i pagani (Eus., *Hist. eccl.*, 7, 22, 7-8). Infatti i filosofi pagani ammettevano una filantropia civica, ma scoraggiavano la carità privata che era basata sulla pietà o sull'emozione piuttosto che sulla ragione (D.W. Amundsen- G.B. Ferngren, *The Early Christian Tradition*, p. 48). Cipriano non sembra dimostrare, inoltre, molta stima verso i medici, poiché ritiene che la pestilenza permetta di vedere «se i medici non abbandonino i malati che li invocano» (*De mort.* 16). Non si trova nella sua opera, come del resto in quella degli altri autori africani prima di Agostino, il nome di nessun medico esercitante in Africa (cfr. N. Benseddik, *La pratique médicale en Afrique au temps d'Augustin*, in *L'Africa romana*, Atti del VI convegno di studio, Sassari, 16-18 dicembre 1988, a cura di A. Mastino, Sassari 1989, p. 668).

[93] Cypr., *De mort.*, 16. La cura del malato è vista più come un mezzo per procurarsi la redenzione che come un mezzo per promuovere in lui guarigione e benessere; cfr. J. Agrimi-C. Crisciani, *Carità e assistenza nella civiltà cristiana medievale*, in *Storia del pensiero medico occidentale*, pp. 217- 259.

[94] Secondo Mirko Grmek il cristianesimo, legando l'eziologia della malattia al peccato, l'ha trasformata in un mezzo di redenzione: «Opposta alla *sanitas*, l'*infirmitas* è nondimeno una via verso la *salus*» (*Il concetto di malattia*, in *Storia del pensiero medico occidentale*, p. 345).

[95] Ebbe fortuna la traduzione del *De mortalitate* fatta dal Villecourt in Francia, durante il colera del 1832 (A. Quacquarelli, *S. Cipriano: "La pestilenza"*, p. 40).

[96] S. Kierkegaard, *La malattia mortale*. Traduzione dal danese di M. Corssen, Milano 1995, p. 21.

Lucietta Di Paola

La *reparatio veredorum*: il "caso" della Proconsolare

Gli studi sulla proprietà imperiale e sui latifondi privati dell'Africa Romana[1], le indagini sulla gestione della terra e sulle trasformazioni agrarie della Proconsolare[2], l'analisi del rapporto terra-lavoro nei secoli IV e V d.C.[3],

[1] Diverse fonti attestano la notevole estensione della proprietà imperiale e dei latifondi privati in Africa; cfr. PLIN. *n.h.* XVIII, 7, 35: *latifundia perdidere Italiam, iam vero et provincias: sex domini semissem Africae possidebant, cum interficit eos Nero princeps;* LACT., *mort. pers.*, VIII, 3 (*SC* 39, 86): *Nam cum ipsam imperii sedem teneret Italiam subiacerentque opulentissimae provinciae, vel Africa*; *Exp. tot. mundi (ibid.* 124,200): *Ab hac provincia Africae regio diues in omnibus inuenitur; omnibus bonis ornata est, fructibus quoque et iumentis et paene ipsa omnibus gentibus usum olei prestat...* Negli *Atti della conferenza di Cartagine* I, 4, (ed. S. LANCEL) *SC* 195, pp. 562-64, l'Africa è detta *regni nostri maximan partem*. Sterminata la bibliografia sull'argomento: rinviando per le indicazioni specialistiche, da una parte agli Atti dei Convegni sull'Africa Romana a cura di A. Mastino e dall'altra ad *ANRW*, II, 10, 2, 1982, si segnalano alcuni contributi significativi: R. DUNCAN JONES, *Some Configurations in the Roman Empire*, M.J. FINLEY (ed.), *Studies in Roman Property*, Cambridge 1976, p. 16 ss.; J. KOLENDO, *Le colonat en Afrique sous le Haute-Empire*, «Annales litteraries de l'Université de Besançon», 117, Paris 1976, p. 8 ss.; 20 ss.; M. MAZZA, *La fatica dell'uomo*, Catania 1986, p. 120 ss.; D. KEHOE, *The Economics of Agricolture on Roman Imperial Estates in North Africa*, Hypomnemata LXXXIX, Göttingen 1988; A. MARCONE, *Il colonato tardoantico nella storiografia moderna (da Fustel de Coulanges ai nostri giorni)*, Como 1988; L. CRACCO RUGGINI, *Coloni e inquilini: "miseri et egeni homines"*, VIII Convegno Acc. Rom. Costantiniana (29 sett. - Ott. 1987), Perugia 1990, p. 199 ss.; D. VERA, *Conductores domus nostrae, conductores privatorum. Concentrazione fondiaria e redistribuzione della ricchezza nell'Africa tardoantica*, in *"Institutions, société et vie politique dans l'Empire romain au IV^e siècle ap. J.C."*. Actes de la table rotonde autour de l'œuvre d'André Chastagnol (Paris 20-21 janvier 1989), Rome 1992, p. 465 ss.

[2] J. PEYRAS, *Paysages agraires et centuriations dans le bassin dex l'oued Tine (Tunisie du Nord)*, "Ant. Afr." XIX, 1983 pp. 209 ss; D. VERA, *Strutture agrarie e strutture patrimoniali nella tarda antichità: l'aristocrazia romana fra agricoltura e commercio*, "Opus" II, 1983, 489 ss.; ID., *Simmaco e le sue proprietà: struttura e funzionamento di un patrimonio aristocratico del IV secolo d.C.*, «Colloque genévois sur Symmaque», Paris 1986, 231 ss.; ID., *Enfiteusi, colonato e trasformazioni agrarie nell'Africa Proconsolare del Tardo Impero*, *L'Africa romana*, IV (1986), Sassari 1987, p. 267 ss.

[3] P. ROMANELLI, *Le condizioni giuridiche del suolo in Africa*, in Atti del Convegno internazionale sul tema *"I diritti locali nelle province romane con particolare riguardo alle condizioni giuridiche del suolo"* (1971) Roma 1974, pp. 171-215= *In Africa e a Roma, Scripta minora selecta*, Roma 1981 pp. 319-363; CH. R. WHITTAKER, *Land and Labour in North Africa*, "Klio" LX, 1978, pp. 331 ss.; VERA, *Terra e lavoro nell'Africa Romana*, "Studi Storici" XXIX 1988, p. 178 ss.

le ricerche sulle città e sulla classe curiale africana[4], l'utilizzazione sempre più ampia dei dati della cultura materiale[5], ribaltando la visione storiografica tradizionale[6] intorno alla crisi economica dell'Africa in età tardo antica[7], ne hanno sottolineato lo sviluppo e la prosperità che non si arresteranno neppure con l'invasione vandalica[8].

[4] Cfr. T. KOTULA, *Snobisme municipal ou prosperité relative? Recherches sur le status des villes nord-africaines sous le Bas-Empire romaine*, "Ant. Afr." VIII, 1974, pp. 111 ss.; J. GASCOU, *Les curies africaines: origine punique ou italienne?*, "Ant. Afr." X, 1976, pp. 33 ss.; CL. LEPELLEY, *Les cités de l'Afrique romaine au Bas Empire, I: La permanence d'une civilitation municipale*, Paris 1979, pp. 269 ss.; GASCOU, *La politique municipale de Rome en Afrique du Nord, ANRW*, II, 10, 2, 1982, pp. 236 ss.; P.-A. FÉVRIER, *Urbanisation et urbanisme de l'Afrique romaine, ibid.* pp. 355 ss.; Y. THEBERT, *L'évolution urbaine dans les provinces orientales de l'Afrique romaine tardive*, "Opus" II, 1983, pp. 99; PEYRAS, *Les cités du tell Nord-Est tunisien dans l'antiquité*, «BCTH», XVII, 1981, Paris 1984, pp. 115 ss.

[5] Cfr. M. LEGLAY, *Recherches et découvertes épigraphiques dans l'Afrique romaine depuis 1962*, in «Akten des VI Internationalen Kongresses für griechische und lateinische Epigraphik», (1972), München 1973; ID., *Recherches et découvertes épigraphiques dans l'Afrique romaine depuis 1962*, "Chiron" IV, 1974, pp. 629 ss.; A. DEMAN, *Matériaux et réflexions pour servir à une etude du développement et du sousdéveloppement dans les provinces de l'Empire romain, ANRW*, II, 3, 1975, pp. 3 ss.; A. MASTINO, *La ricerca epigrafica in Tunisia*, in *L'Africa romana*, VI (1988) 1989, pp. 113 ss.

[6] Cfr. M. ROSTOVTZEV, *Storia economica e sociale dell'Impero romano* tr. it., Firenze 1976, pp. 379 ss.

[7] Cfr. CL. LEPELLEY, *Déclin ou stabilité de l'agricolture africaine au Bas-Empire? A propos d'une loi de l'empereur Honorius*. "Ant. Afr." I, 1967 pp. 135 ss.; M.R. CATAUDELLA, *L'e-conomia africana del basso Impero: realtà di una crisi? L'Africa romana*, VI (1988), Sassari 1989, pp. 373 ss.

[8] H.I. MARROU nella rec. a. P. BROWN (*Augustin of Hippona, a Biography*, London 1967); "REL" XLV, 1967, 179 s. afferma: «Au debut, (p. 19-20) le table de l'Afrique au IV[e] siècle me paraît trop pessimiste; j'admets bien que la campagne d'urbanisation s'était arrêteé... mais il n'y avait là rien de "sinistre": les travaux récents de Nöel Duval et de P.-A. Février, sans parler de ceux de G. Picard sur Carthage, ont bien montré l'extraordinaire vitalité des cités africaines au Bas-Empire...»; anche GASCOU, *La politique...* ritiene che «La permanence relative en Afrique des distinctions de statut... est le signe indirect de la prospérité elle-même relative des cités africaines et de l'attachement que leurs habitants conservaient à leur patrie locale» (p. 318). La prosperità africana è stata sottolineata anche da ROMANELLI, *La politica municipale romana nell'Africa proconsolare* (A proposito di J. GASCOU, *La politique municipale de l'empire romain en Afrique Proconsulaire de Traian à Septime Sévère*) "Athenaeum", LIII, 1975, p. 144-145; CL. LEPELLEY, *La carrière municipale dans l'Afrique romaine sous l'Empire tardif*, "Ktema" VI, 1981, p. 370; ID. *Permanences de la cité classique et archaïsmes municipaux en Italie au Bas-Empire*, in *Institutions, société et vie...* p. 357 nt. 10; p. 369.

In verità, anche il periodo vandalico è stato interpretato in chiave positiva, cfr. E. ALBERTINI, *Actes de vente du V[e] siècle trouvés dans la région de Tébessa (Algérie)* in "JS" 1930, pp. 23 ss.; C. COURTOIS, L. LESCHI, C. PERRAT, C. SAUMAGNE, *Les Tablettes Albertini, Actes privés de l'époque vandale, fin du V[e] siècle*, Paris 1952, p. 309 ss.; C. COURTOIS, *Les Vandales et l'Afrique*, Paris 1955; C. SAUMAGNE, *La paix vandale*, "CT" X, 1962, p. 417; S. MAZZARINO, *Antico, Tardoantico ed era costantiniana*, Città di Castello 1974, p. 430: «...in Africa il senso della città rimase vivo entro certi limiti sino in età vandalica».

In verità, durante la Spätantike l'Africa non conosce crisi agricole particolarmente rilevanti[9], anzi la Proconsolare in tale periodo registra una vivace attività commerciale, che, come si vedrà, si riflette sul settore dei trasporti.

Il sistema dei trasporti terrestri[10] della provincia africana, efficiente anche per il periodo tardo-imperiale, rappresenta un indizio importante del suo sviluppo economico, costituisce un interessante campo d'osservazione, dato che è proprio la rete stradale[11] con tutta l'organizzazione ad essa congiunta (carri, animali, apparato amministrativo), che accompagna e condiziona sia il lento processo di romanizzazione di questa parte dell'Impero, sia la sua attività commerciale.

L'andamento caratteristico, poi, dell'asse viario, in direzione Sud-Nord e Sud-Est, pur consentendo lo spostamento dei prodotti annonari (cereali e principalmente olio), del legname, delle bestie, del marmo, dall'interno verso i principali porti soprattutto Cartagine, gli *emporia* o le *nundinae*[12]. di fatto condizionava la scelta dei mezzi di trasporto nonché delle vie.

Nell'organizzazione dei mezzi di trasporto romani, ruolo non trascurabile occupa la fornitura degli animali con la relativa reintegrazione annuale e, nel caso specifico del *cursus velox*, quella dei *veredi*[13].

[9] Pare che una carestia causata peraltro da siccità diffusa colpisse tra il 371 e il 374 contemporaneamente le principali province annonarie (Italia, Africa, Sardegna e Sicilia) cfr. *Quaest.* CXV, 49, *CSEL* 50, pp. 133, 141 e Introd. p. XXII; SYMM., *ep.*, II, 7; IV, 74; *rel.* III, 15-17; AMBR., *off.*, III, 45-51; *ep.* XVIII, 34-38. Sulla questione cfr. L. CRACCO RUGGINI, *"Fame laborasse Italiam": una nuova testimonianza sulla carestia del 383 d.C.*, "Athenaeum" fasc. spec. *L'Italia settentrionale nell'età antica.* Convegno in memoria di Plinio Fraccaro organizzato dall'Ist. di Storia antica dell'Università di Pavia, 1976, pp. 83 ss.

[10] Sull'argomento cfr. i lavori di: E.J. HOMBERG, *Zur Geschichte des cursus publicus.* Diss. Upssala 1933; H.-G. PFLAUM, *Essai sur le cursus publicus sous le haut-Empire romain*, Mai XIV, Paris 1940; da ultimo L. DI PAOLA, *Collegamenti tra centri urbani e centri prediali in Sicilia nel IV sec. d.C.*, "AAPel" LXV (1989), 1990, pp. 139 ss.

[11] Cfr. J. TOUTAIN, *Note sur quelques voies romaines de l'Afrique Proconsulaire (Tunisie Méridionale et Tripolitaine)* "Mél. Arch. Hist.", XV, 1895, p. 201 ss.; ROMANELLI, *Le grandi strade romane nell'Africa Settentrionale*, Roma 1938; P. SALAMA, *Les voies romaines de l'Afrique du Nord*, Algeri 1951; T. PEKARY, *Untersuchungen zu der Reichstrassen*, Antiquitas I-17, Bonn 1968 p. 138 ss.; P. SALAMA, *Les voies romaines de Sitifis à Igilgili. Un exemple de politique routière approfondie*, "Ant. Afr." XVI, 1980, pp. 111 ss.; ID., *Bornes milliaries d'Afrique Proconsulaire. Un panorama historique du Bas-Empire*, Tunis 1987; nouv. éd. rev. ang. CEFR 101, Paris 1987; R. CHEVALLIER, *Les voies romaines*, Paris 1972, pp. 52 ss.

[12] H. PAVIS D'ESCURAC, *Nundinae et vie rurale dans l'Afrique du Nord romaine*, in "BCTH", n.s. XVII, 1981 (1984) pp. 251 ss. Su tali mercati bimestrali organizzati dai proprietari sui loro fondi cfr. *CIL* VIII 8280; 11451; 20627.

[13] Cfr. L. DI PAOLA, *Exhibitio cursus publici, praebitio veredorum, exactio paraveredorum. Hestiasis*, Studi di tarda antichità offerti a S. CALDERONE, «STA», VI, (1988) 1995 pp. 53 ss.

È appunto della *reparatio veredorum* della Proconsolare[14] che qui ci si vuole occupare nel tentativo di fornire un ulteriore contributo alla tesi della prosperità africana, attraverso un'analisi attenta del tributo annuale di *veredi* da parte di questa provincia. Si pone a base della questione una costituzione del 377[15]; vi si legge:

Quia in omnibus aliis provinciis veredorum pars quarta reparatur, in proconsulari provincia tantum detur, quantum necessitas postulaverit et quidquid absumptum non fuerit, hoc nec pro debito habeatur nec a provincialibus postuletur. Non dubitamus autem plus quam quartam ad reparationem necessariam non esse iumentorum. Praeterea in singulis mutationibus arbitramur ternis veredis muliones singulos posse sufficere. Nam ut stabula impensis publicis extruantur contra rationem est, cum provincialium sumptu citius arbitremur et utilius adparanda. Iam vero mancipum non ab ordine nec a magistratibus accipienda videntur obsequia, sed ab officio proconsulari qui missione donantur, vel ex aliis officiis, quos idoneos atque emeritos esse constiterit. Non enim inprobabilis haec dispositio est, cum et in suburbicariis regionibus haec consuetudo servetur.

In questa disposizione legislativa è presente un provvedimento singolare, che credo vada inserito da una parte nel contesto socioeconomico del periodo e dall'altra nella tradizione delle esenzioni – *privilegia* – accordate nel tempo a questa parte dell'impero.

Mentre tutte le altre province – dispone Graziano – rinnovano ogni anno la quarta parte (25%) dei *veredi* (cavalli da posta), la Proconsolare fornirà soltanto i cavalli necessari – *quantum necessitas postulaverit* – e nulla è dovuto per il non corrisposto e nulla sarà richiesto a titolo di arretrati. È infatti convinzione dell'imperatore che il 25% sia la quota di cavalli sufficiente per la consueta *reparatio* dovuta da tutte le altre province.

Dopo questa dichiarazione di principio che di fatto si conferma come un'agevolazione nei confronti della Proconsolare, il testo legislativo contiene altre tre clausole: la prima riguarda il numero di *muliones*[16] presenti nelle *mutationes*, fissato in ragione di uno ogni tre *veredi*; la seconda è relativa alle

[14] Cfr. D. Fishwick-B.D. Shaw, *The Formation of Africa Proconsularis*, "Hermes" CV, 3, 1977, p. 369 ss.; D. Fishwick, *On the Origins of Africa Proconsularis*, II: *The Administration of Lepidus and the Commission of M. Caelius Phileros*, "Ant. Afr." XXX, 1994, pp. 57 ss.

[15] Esperio nel 377 è proconsole d'Africa e non prefetto del pretorio, come risulta erroneamente dalla legge, cfr. A.H.M. Jones-J.R. Martindale-J. Morris, *PLRI*, I (A.D.260-395) Cambridge 1971, 427-428; J. Gothofredus, *Comm. ad Cod. Theod.* VIII, 5, 34.

[16] Cfr. *AE* 1923, p. 395 nr. 44; Holmberg, *Geschichte* ep. 102 s.; Pflaum, *Essai*, p. 229 ss.

stalle del cui mantenimento (costruzione, riparazione e manutenzione) sono responsabili gli abitanti delle province, dato che è ingiusto e va fuori da qualsiasi logica costruirle a spese dello stato (*impensis publicis*); si sottolinea però, e questa precisazione è un vantaggio per i proprietari dei terreni, ove sorgono le stalle, che in cambio dell'opera prestata, avranno lo sterco degli animali; la costruzione o riparazione a spese dei proprietari si rivela utile anche allo stato e alla collettività che così usufruisce di un servizio migliore e in tempi più brevi: *in quorum locis stabula constituta sunt citius arbitremur apparanda et utilius tam publico quam his, quos stercus animalium pro suo solacio habere concedimus*.[17]

Vengono infine disciplinate le nomine dei *mancipes*, precludendone l'accesso ai curiali e privilegiando, invece, gli ex governatori provinciali (*ab officio proconsulari qui missione donantur*) purché ricchi e meritevoli[18].

Ma torniamo al problema della *reparatio Proconsularis provinciae*. I cavalli da posta, i cosiddetti *veredi*, com'è noto, facevano parte degli *animalia publica*[19], ossia di quegli animali dovuti allo stato sotto forma di tributo – *praebitio* – dagli abitanti delle province[20]. La loro fornitura era un'imposta ordinaria che gravava sulle *possessiones sive patrimonia*, come attesta Carisio: *patrimoniorum autem munera duplicia sunt nam quadam ex his possessionibus sive patrimoniis indicuntur veluti agminales equi vel mulae et angariae et veredi*... Le prestazioni di muli, buoi e cavalli – *huiusmodi igitur obsequia* – ricadevano su tutti i *possessores* a prescindere dalla residenza nelle province[21], ad eccezione dei militari e delle alte cariche dello stato[22].

Se è vero quanto attesta Procopio[23] che in ogni *mansio* vi erano 40 cavalli, la *reparatio* annuale "*pro mansione*" doveva essere di dieci capi[24].

[17] Cfr. *CIL* XII, 507.

[18] La *idoneitas* dei *mancipes* è un requisito previsto anche in epoche successive, cfr. *CTh* VIII, 5, 65 (404): *Per stationes singulas idoneos mancipes volumus conlocari*...

[19] *Animalia publica* sono attestati in: Amm., XXI, 26, 21; *CTh*. VIII, 5, 2 (316); 8 (356); 10 (395); 60 (400). Sull'argomento cfr. R.W. Davies, *The Supply of Animals to the Roman Army and the Remount System*, "Latomus" XXVIII, 1969, 429 ss.

[20] Sono esentati dalla *praebitio* i *corporati negotiatores* della città di Roma, cfr. *CTh* XIV, 2, 1 (364); Symm., *rel.*, 14 (384).

[21] Cfr. Car. *De muneribus et honoribus*, *D*, L, 4, 18, 21.

[22] *Ibid.*, 29; *CTh* XI, 16, 15 (382).

[23] Proc., *Arc.*, 29, 30, 4: ἵπποι δὲ ἵσταντο ἐς τεσσαρακοντα ἐν σταθμῷ ἑκάστῳ.

[24] Si ritiene probabile tale quantità tenendo conto anche del fatto che non si potevano far uscire dalla *mansio* più di cinque cavalli al giorno, cfr. *CTh* VIII, 5, 35 (378); solo in via eccezionale tale numero poteva essere elevato a sei, cfr. *CTh* VIII, 5, 40 (382).

Diciamo doveva essere, perché la *reparatio* variava da provincia a provincia e da periodo a periodo, nel senso che laddove erano più numerose le *mansiones* e le *mutationes*, la quantità di cavalli da rinnovare era superiore rispetto a quella di altre province con un numero esiguo di stazioni postali. Il fenomeno è attestato in Sicilia durante il regno di Giuliano allorché ci fu un incremento del numero delle *mansiones*, come si evince dall'*Itin. Ant. Aug.*[25] e da due testimonianze epigrafiche coeve[26] e di conseguenza il numero dei cavalli da reintegrare è stato sicuramente superiore a quello di altre province. In ogni caso, la quantità dei cavalli forniti annualmente dai contribuenti era direttamente proporzionale al numero delle stazioni postali[27] presenti in ciascuna provincia e dipendeva anche da altri fattori, tra i quali va annoverata l'esenzione totale o parziale dal tributo veredario.

Nella legge di Graziano, quello della Proconsolare, rispetto a tutte le altre province e per quell'anno costituisce un "caso". Tuttavia nel corso del IV secolo, essa non è stata l'unica provincia a godere di un trattamento di favore; già la Sardegna nel 363[28] era stata esonerata dalla *reparatio veredorum* essendo stato soppresso in essa il *cursus velox*. Anche le Rezie e l'Illirico nel 382 otterranno l'esenzione parziale, dovendo fornire proprio come la Proconsolare ma probabilmente per altre ragioni, il numero di cavalli richiesti dalla necessità[29].

In verità, la riscossione del tributo veredario era un grosso problema di complessa gestione e di difficile soluzione, in quanto le evasioni erano sempre più frequenti e numerose e la situazione sempre più insostenibile dato che i contribuenti consegnavano le bestie peggiori che certamente non avevano vita lunga[30]. Per scoraggiare i contribuenti disonesti ed evitare le frodi, lo stato nel corso del IV secolo aderò i cavalli anche a prezzi molto alti[31] con tutte le conseguenze che il sistema dell'aderazione comportava in termini di *lucra*, connivenze e corruzioni varie[32].

[25] Cfr. K. Miller, *Itineraria romana*, Stuttgart 1916 (rist.an. l'Erma 1964), 57.

[26] Cfr. *CIL* V, 8987; X, 7200; databili rispettivamente ai primi anni del regno di Costanzo II e di Giuliano. Sull'argomento cfr. Di Paola, *Collegamenti tra centri urbani e centri prediali in Sicilia nel IV sec. d. C.*"AAPel" LXV (1989) 1990, p. 143 ss.

[27] Cfr. *CTh* VIII, 5, 34 (377)

[28] Cfr. *CTh* VIII, 5, 16 (363): *In provincia Sardinia, in qua nulli paene discursus veredorum necessarii esse noscuntur, ne provincialium status subruatur, memoratum cursum penitus amputari decernimus...*

[29] Cfr. *CTh* VIII, 8, 5, 4 (382).

[30] Cfr. Rostovtzev, *Storia economica e sociale* p. 170.

[31] Cfr. *CTh*, 11, 17, 1 (367).

[32] Sul fenomeno cfr. Mazzarino, *Aspetti sociali del IV secolo*, Roma 1951 p. 169 ss.

Ora se quello della Proconsolare non è più un "caso" di esenzione parziale, le ragioni del provvedimento di Graziano vanno cercate in altre direzioni. Siamo convinti che dietro la disposizione stiano precise ragioni economiche, amministrative e commerciali.

Per il trasporto dei prodotti annonari, olio soprattutto, dalle *massae* del Maghreb e dai *latifundia* privati del bacino del medio Bagradas ai porti, non occorrevano di certo i *veredi* che invece dovevano essere forniti ai funzionari dello stato per i loro spostamenti.

Collocata in quest'ottica la requisizione al bisogno dovette apparire all'imperatore il modo più efficace e meno dispendioso per il contribuente, per assicurare il mezzo di trasporto al funzionario che si spostava all'interno della provincia o da una provincia all'altra per una qualche *publica utilitas*[33].

Il provvedimento in questione allora potrebbe essere collegato allo spostamento dell'asse della viabilità dalle arterie principali alle vie secondarie, dove non c'era un regolare servizio di trasporti di stato: "*ubi evectio non erit*"[34] e gli animali, *veredi* compresi, venivano requisiti al bisogno[35].

Potrebbe ancora essere messo in relazione con la preferenza accordata in questo periodo alle vie marittime anziché a quelle terrestri per il trasporto dei prodotti annonari verso Cartagine che ne era il più grande centro di raccolta. Potrebbe, infine, essere considerato come un'ulteriore testimonianza di esenzione tributaria da aggiungere alle altre che la Proconsolare ha avuto sin dall'epoca di Costantino[36]. Queste supposizioni acquistano credibilità e verosimiglianza alla luce delle seguenti considerazioni:

1- La storia sociale ed economica della Proconsolare in età tardo antica appare caratterizzata da notevole prosperità imputabile a diversi fattori, ma principalmente alle trasformazioni agrarie, con la diffusione delle colture arboree[37], olivo soprattutto, e con il passaggio dalla *locatio-conductio* al

[33] Cfr. rispettivamente *CTh* VIII, 5, 38 (382) e 49 (389)

[34] Cfr. *CTh* VIII, 5, 3 (326).

[35] Tale situazione è da collegare al fatto che i vari funzionari dello stato disponevano di un numero diverso di *veredi* in base alla carica ricoperta. Il *vicarius* aveva diritto a dieci cavalli, cfr. *CTh* VIII, 5, 38 (382); il *comes* a quattro, cfr. *CTh* VIII, 5, 49 (389); il tribuno militare a tre, cfr. *CTh* VIII, 5, 49 (389); i *protectores domestici*, gli *agentes in rebus* e i *curiosi* a due (*ibid.*).

[36] Cfr. *infra* nt. 54.

[37] Molto interessante a questo riguardo è l'epitaffio riguardante la carriera di un agricoltore divenuto *conductor* del *fundus Aufidianus* e di cui la moglie intesse le lodi. Si tratta di un'epigrafe che attesta l'incremento delle colture arboree, soprattutto olivi. Cfr. PEYRAS, *Le "Fundus Aufidianus": étude du grand domaine romain de la région de Mateur (Tunisie du Nord)*, "Ant. Afr." IX, 1975, p. 198 ss.; PH. LEVEAU, *L'agricola de Biha Bilta. A propos d'une inscription récemment*

sistema dell'enfiteusi e dello *ius perpetuum*[38].

La Proconsolare nel IV secolo d.C. al pari dell'Italia Meridionale e della Sicilia era la provincia da cui i ricchi senatori di Roma e i membri dell'aristocrazia locale ed anche lo Stato traevano i maggiori profitti e le più alte rendite. Si sa, ad esempio, che i *Valerii* avevano vicino Thagaste un latifondo che era più esteso del territorio della città[39] e che le *massae* africane davano una rendita superiore a quella dell'Italia ed uguale a quella della Sicilia[40] dove, come è stato affermato, la proprietà fondiaria era divenuta «la nuova calamita della vita economica»[41] e la campagna «il fulcro»[42] di tale vita.

Grazie alla prosperità economica la Proconsolare in questo periodo registra una vivace attività commerciale rintracciabile nel rinnovamento del sistema produttivo con la conseguente circolazione dei beni soprattutto sulle vie secondarie, su quelle cioè che collegavano i centri urbani ai centri prediali e sulle quali non c'era un regolare servizio di trasporti statale. È allora piuttosto verosimile pensare che la fornitura annuale dei *veredi* alle *mansiones* delle strade principali seguisse il criterio della *necessitas*, come viene prescritto nella legge del 377 e che è poi quello vigente sulle vie secondarie.

Il disposto di Graziano troverebbe conferma in un documento epigrafico coevo, collegato a sua volta ad una costituzione del *Codex Iustinianus* riguardante l'onere del trasporto annonario per i *possessores*. Si tratta, in sostanza, della famosa Iscrizione degli etnici[43] risalente al regno di Graziano. In tale regolamento fiscale che è stato studiato dal Saumagne[44], dal Sirks[45] e di

découverte dans la région de Mateur, "CT" XXVI, 1978, p. 7 ss.; LEPELLEY, *Les cités* p. 35; VERA, *Conductores domus* p. 476 s.

[38] Cfr. VERA, *Enfiteusi e colonato*, p. 291 ss.

[39] Cfr. *Vit. Mel.*, L, 21.

[40] Cfr. *L.P.* (Duchense) p. 173 e p. 175; sulla questione cfr. L. CRACCO RUGGINI, *Economia e società nell'Italia annonaria*, Milano 1961, p. 558 ss.; D. VERA, *Forme e funzioni della rendita fondiaria nella tarda antichità*, in A. GIARDINA, *Società romana e Impero tardo-antico*, Roma-Bari 1986, p. 367 ss.; ID., *Aristocrazia romana ed economie provinciali nell'Italia tardo-antica: il caso siciliano*, Giornate di studio in memoria di Santo Mazzarino (Catania 21-24 aprile 1988) "QC" X, 19, 1988 p. 115 ss.; LEPELLEY, *Permanences de la cité*, p. 370.

[41] Cfr. L. CRACCO RUGGINI, *La Sicilia e la fine del mondo antico (IV-VI secolo)* in *La Sicilia antica* (a cura di E. GABBA e di G. VALLET) 2, 2 (*La Sicilia romana*), Napoli 1980, p. 490.

[42] Cfr. M. MAZZA, *Economia e società nella Sicilia romana*, "Kokalos" XXVI-XXVII, 1980-1981 p. 343.

[43] Cfr. *AE* 1951, nr. 135.

[44] CH. SAUMAGNE, *Un tarif fiscal au quatrième siècle de notre ère (d'après des fragments épigraphiques découverts à Carthage)*, "Karthago" I, 1950, 109 ss.

[45] B. SIRKS, *Food for Rome. The Legal Structure of the Trasportation and Processing of Supplies for the Imperial Distributions in Rome and Constantinople*, Amsterdam 1991, 278 ss.

recente dalla De Salvo[46], sono previsti una revisione e un aumento dell'imposta annonaria gravante sui proprietari delle località della Proconsolare e della Byzacena, registrate in ordine alfabetico con accanto la sigla TM, che è stata sciolta in *Tritici modii*. Il documento attesterebbe che i proprietari non solo dovevano fornire i prodotti ma anche addossarsi l'onere del trasporto, in tal senso viene invocata la *sacra iussio* di Costantino indirizzata a Tiberiano *comes* d'Africa dal 323 al 327.

Quest'ultimo, guarda caso, è anche menzionato nella costituzione del *Codex Iustinianus* emanata tra la fine del regno di Graziano e l'inizio di quello del suo successore[47], nella quale, l'imperatore, ordinando ai *possessores* di trasportare *ad limitem frumenta*, invoca appunto la *vetus dispositio* di Tiberiano.

Che i *possessores* dovessero adempiere agli oneri connessi con il *cursus publicus* e che pertanto dovessero preoccuparsi anche del trasporto dei prodotti annonari è chiaramente detto in una costituzione del 362[48], che non risulta essere stata abrogata. La disposizione legislativa del *Codex Iustinianus*, dunque, non farebbe altro che reiterare la *sacra iussio* di Costantino e rafforzare l'ordine di Giuliano.

Inserito in questo contesto il "caso" della Proconsolare non suscita più alcuna meraviglia, in quanto Graziano, concedendo a questa provincia l'esenzione parziale dal tributo veredario, avrebbe fatto ciò per venire incontro ai *possessores*, che come si è visto, dovevano contemporaneamente sostenere l'onere del trasporto dei prodotti dell'annona e l'aumento del tributo annonario.

2- La rete viaria dell'Africa romana e della Proconsolare in particolare, era stata il risultato di interessi politici, amministrativi e commerciali molto forti[49]; d'altro canto, l'intensificarsi del sistema stradale sotto i vari imperatori, che attuarono in Africa una politica mirata nel campo delle comunicazioni, era stato favorito dall'assenza di una rete fluviale. E così alcune strade ebbero un ruolo politico, come la via che da Cartagine portava a *Lambaesis* e quindi a *Caesarea*, mettendo in comunicazione il Proconsole d'Africa con sede a Cartagine con il governatore della Numidia residente a *Lambaesis* e con quello della Mauretania con sede a *Caesarea*[50].

[46] L. De Salvo, *Economia privata e pubblici servizi nell'impero romano. I corpora naviculariorum*, Kleio 5, Messina 1992, p. 504 ss.

[47] Cfr. *CI* XL, 60, 1 (385). L'intestazione della legge si riferisce agli anni 367/378, ma la *subscriptio* dà come data il 385, che Seeck ritiene corretta.

[48] Cfr. *CTh.* XI, 16, 10 (362).

[49] Cfr. Salama, *Les voies* p. 39 ss.

[50] Miller, *Itineraria*, LVI.

Sufetula-Hadrumetum-Chartago; *Syllectum-Thaenae-Chartago* erano le strade dell'olio a percorso misto - terrestre e marittimo - come lo era *Theveste-Hippo Regius-Carthago.*

Simittu-Thabraca era la via del marmo. Vi erano poi le strade della caccia per il trasporto delle bestie per i *ludi*[51]. Le importazioni seguivano l'asse Nord-Sud; le esportazioni la direzione contraria oppure l'andamento Ovest-Est o Sud-Est. Tutta la rete stradale della Proconsolare faceva capo a Cartagine, da cui si diramavano e a cui giungevano tutte le vie principali e secondarie, sia terrestri che marittime[52].

Per motivi di carattere orografico e geofisico, la Proconsolare presentava una più alta densità stradale nella parte settentrionale; inoltre, rispetto ad altre province africane, risultava avvantaggiata dal fatto che si affacciava su due versanti marini, le cui città potevano comunicare tra di loro senza ricorrere alle vie terrestri.

Non sarebbe irragionevole allora pensare che per raggiungere Cartagine da *Theveste* che era la città più meridionale della Proconsolare si preferisse seguire un percorso misto in direzione Ovest-Est, via terra fino ad *Hadrumetum* nella Byzacena e da qui via mare fino a Cartagine attraverso i porti di *Neapolis* e *Clupea*, utilizzando battelli.

Il fenomeno è attestato nel 373 d.C., se è vera l'interpretazione di una rara testimonianza epigrafica costituita da due gruppi di *ostraka* latini[53].

In tre documenti del primo gruppo, di difficile lettura per il cattivo stato di conservazione della scrittura, è attestato un *mensor olei fori*, che permette di supporre che gli *ostraka* di Cartagine riguardassero il tributo in olio relativo all'annona dell'Africa e quindi della Proconsolare; tributo che doveva essere versato al centro di raccolta cartaginese; ciò sembrerebbe ulteriormente avvalorato dalla menzione di una misura ponderale, il *centenarium.* Ma quel che più conta per l'assunto propostoci, è che nei tre documenti si ricorda, per il trasporto del prodotto annonario, l'utilizzazione di battelli commerciali - *nau(i)c(u)la(m).*

Alcuni documenti del secondo gruppo invece, contengono una lista di nomi con accanto cifre e alla fine il totale; altri riportano sia la lista con le cifre, sia quella con i nomi accompagnati da segni numerali e da cifre e alla fine il totale.

[51] Le esportazioni di animali dall'Africa sono attestate da: SYMM., *ep.*, IX, 117; CLAUD., *cons. Stil.*, III, 325; sull'argomento cfr. F. BERTRANDY, *Remarques sur le commerce des bêtes sauvage entre l'Afrique du Nord e l'Italie*, «MEFR», 99, 1987, p. 211 ss.

[52] Cfr. nt 50.

[53] R. CAGNAT-A. MERLIN, *Les ostraka latins de Carthage*, "JS", 1919, p. 514 ss.

Gli *ostraka*, non v'è dubbio, attestano la corresponsione di un tributo in natura che viene versato al centro di raccolta di Cartagine. Il fatto che il trasporto sia avvenuto per mezzo di una *nauicula*, farebbe pensare che per i prodotti annonari e in questo caso per l'olio, proveniente dalla zona meridionale della Proconsolare e dalla Byzacena si preferisse la via del mare anziché quella della terra.

Ora se si privilegiano le vie marittime, quelle terrestri tendono a scadere d'importanza, specie le principali, al punto da non essere più indispensabile il servizio di trasporti di stato e ad indurre Graziano ad adottare anche per i *veredi* il criterio della necessità.

3- Il provvedimento di Graziano potrebbe, infine, essere inquadrato nella tradizione dei favori accordati alla Proconsolare nel settore del *cursus publicus* a partire dall'epoca di Costantino[54].

Quest'imperatore nel 314, come attesta Eusebio[55], in occasione del Concilio di Arles, concede l'*evectio* ossia il permesso di viaggio e quindi l'uso del *cursus publicus*, precluso ai privati[56], a Ceciliano, vescovo di Cartagine[57] e a quattro vescovi donatisti[58]. Nel 319 con una legge indirizzata al Proconsole d'Africa dispone che i fondi imperiali siano esenti dai *munera extraordinaria* e quindi dalla fornitura di *paraveredi* – cavalli requisiti al bisogno[59]. Ancora nel 326 proibisce la vendita delle *angariae*[60]; nel 334, infine esonera dagli *obsequia* della *praepositura mansionum* i curiali d'Africa che avessero ricoperto gli *insignia* del *flamonium*, di un *sacerdotium* o di un *magistratus*[61].

Graziano si fa, dunque, continuatore di una tradizione, ma guarda in faccia la realtà africana favorendo la "privatizzazione" del servizio dei trasporti, nel senso che erano i privati che si addossavano spese, oneri, mezzi e tutto quanto il *cursus publicus* potesse comportare.

[54] Cfr. J. Gaudemet, *Constitutions constantiniennes destinées à l'Afrique*, in *Institutions, société...*, p. 329 ss.

[55] Eus., *h.e.*, X, 5, *PG* 20, coll. 889-890.

[56] Cfr. *CTh* VIII, 5, 44 (384): *Nullus evectione utatur privatus...*

[57] Cfr. J.D. Mansi, *Conciliorum nova et amplissima collectio* II, Graz 1960, p. 463 ss.

[58] Id., *ibid.* p. 497.

[59] Cfr. *CTh* XI, 16, 1 (319).

[60] Cfr. *CTh* VIII, 5, 3 (326).

[61] Cfr. *CTh* XII, 1, 21 (334).

Gabriella Focardi

Nemesiano: un africano del III secolo, fra poesia e tecnica (*Cyn.* vv. 238- 298: la cura dei cavalli)

Mi si potrebbe obiettare di essere venuta a parlare di un autore di cui non è ben nota l'*africitas* e che è indubbiamente piú poeta che tecnico.

Quanto all'origine africana di Nemesiano, essa è attestata dalla menzione *Kartaginiensis*, che affianca il suo nome in tutti i manoscritti, ma soprattutto dall'opera stessa, in particolare dal *Cynegeticon*, che offre molti elementi per pensare che il suo autore sia nato o abbia soggiornato a lungo in Africa[1]. Per limitarmi ai versi oggetto della presente comunicazione, in *Cyn.* vv. 251-252, con la perifrasi *gens ampla iacet trans ardua Calpes / culmina*, l'Autore designa la regione spagnola produttrice di una buona razza di cavalli. Dato che Calpe è il nome della colonna d'Ercole situata in Spagna, è evidente che Nemesiano scriveva dall'Africa del Nord, se allude agli Spagnoli come a gente che abita aldilà (*trans*) di Calpe. Ancora, fra le cinque razze di cavalli di cui consiglia l'allevamento, due sono africane (il cavallo mauritano e quello allevato dal *coloratus*[2] *Mazax* nel deserto) e il Poeta dimostra di conoscerne bene gli usi e apprezzarle particolarmente (vv. 259-282). Ma altri esempi si potrebbero portare, come fa il Volpilhac nell'Introduzione alla sua edizione di Nemesiano[3].

Quanto alla personalità di Poeta, essa non esclude lo stampo didascalico-scientifico del *Cynegeticon* che, non a caso, segue la *Bucolica* come la *Georgica* di Virgilio tenne dietro alle *Eclogae*. Questo ci permette, fra l'altro, di far luce sull'amore per Virgilio del Nostro, che si situa nella temperie africana del III-IV secolo, terreno favorevole al sorgere di quella poesia centonaria[4] che si proponeva come modelli da imitare i massimi autori della classicità, Virgilio in particolare.

[1] Che Nemesiano operasse nel III secolo ci è assicurato dall'unica fonte sicura sulla sua vita: Flavio Vopisco, che nella *Historia Augusta* (*Carus*,11,2) lo presenta come contemporaneo dell'imperatore Numeriano che... *cum Olympio Nemesiano contendit* nell'arte poetica, e che morì nel 284.

[2] *Coloratus* è aggettivo poetico spesso attributo di popoli esotici (cfr. VERG., *Georg.*, 4, 293: *coloratis... ab Indis* ; OV., *Am.*, 1, 14, 6: *colorati... Seres*).

[3] P. VOLPILHAC, *Némesién, Oeuvres*, Paris 1975, Introduction, pp. 9-10.

[4] Sulla poesia centonaria, cfr. gli studi di R. LAMACCHIA, *Dall'arte allusiva al centone*, «Atene e Roma» n.s. 3, 1958, pp. 193-216; EAD. *Problemi di interpretazione in un centone*

Ma, mentre l'imitazione dei centonari è costituita dalla "cucitura" di emistichi presi "di peso" dai vari modelli e giustapposti in modo da formare un verso di significato nuovo, in Nemesiano l'eco dei Classici, pur sempre presente, è piú evocazione che ripresa diretta e per lui si potrebbe parlare di "ispirazione composita", nel senso che la ripresa formale dei Classici si incontra con quella contenutistica degli autori tecnici che hanno scritto di arte veterinaria (Varrone, Columella, Plinio, Oppiano) che Nemesiano senz'altro conosceva, anche se nel proemio (vv. 8-9) rivendica la propria originalità,[5] sostenendo solennemente che Apollo lo conduce *per avia qua sola numquam / trita rotis*: il Poeta fa mostra di ignorare quindi tutti quelli che prima di lui avevano scritto di questa arte, soprattutto Grazzio, che aveva composto (nel I sec. d.C.) un'opera poetico-didascalica dallo stesso titolo.

Cercheremo qui di analizzare brevemente i luoghi e i modi in cui il Poeta è tributario degli autori tecnici e dei Classici.

Al v. 241, nell'illustrare i cavalli[6] greci, parla delle *notae* di quelli della Cappadocia[7]. Nel linguaggio tecnico, *notae* sono le caratteristiche fisiche delle varie razze (cfr. Colum., 6, 29, 5: *Annorum notae cum corpore mutantur*; *ib.* 2, 1: *Talis notae vitulos oportet... consuescere*; cfr. pure Gratt. *Cyn.* 497: *Restat equos finire notis*)[8]. Nella descrizione del cavallo greco, che in Grazzio appare particolareggiata (vv. 501 ss.), Nemesiano si tiene molto sul generico e sembra che, piú che seguire le caratteristiche tecniche del cavallo (le *notae* appunto), abbia presente la descrizione che Virgilio fa del cavallo da monta, le cui terga

virgiliano, «Maia» n.s. 10,1958, pp. 161-188; cfr. pure G. POLARA, *I Centoni,* in *"Lo spazio letterario di Roma antica"*, vol. III, La ricezione del testo, Padova 1990, pp. 245-75.

[5] Per uno studio approfondito sul proemio, cfr. B. LUISELLI, *Il proemio del "Cynegeticon" di Olimpio Nemesiano,*«S.I.F.C.», 30, 1958, pp. 73-95.

[6] Per uno studio sugli animali nella latinità, cfr. A. SAUVAGE, *Étude de thèmes animaliers dans la poésie latine -Le cheval-Les oiseaux,* Bruxelles 1975; A. HYLAND, *Equus: The Horse in the Roman World,* London 1990; F. BOURDY, *La vie quotidienne du cheval dans la civilisation romaine,* (Tesi di dottorato per la scuola nazionale di veterinaria), Tolosa 1990; I. BONA, *Natura terrestrium* (Plin. *Nat. Hist.* 8), Genova 1991 (pp. 182 ss., sui cavalli).

[7] Di questi cavalli della Cappadocia, però, né Senofonte né Grazzio avevano parlato, ma solo Oppiano (*Cyn.*, 1. 198 ss.), Claudiano (*Laus Serenae*, 190-92, dove sono elogiati per la guerra), Vegezio (*Mulom.*, 3, 6, 4), tutti autori tardi , da cui si deduce che furono importati in età tarda. Sui cavalli greci, cfr. O. KELLER, *Die Antike Tierwelt,* Leipzig 1902-12, vol. I, pp. 227-9. Sul cavallo nell'antichità, cfr. P. VIGNERON, *Le cheval dans l'antiquité gréco-romaine*, Nancy 1968.

[8] Cfr. pure COLUM., 8, 17, 2: *nonnullis commisceri eas (muraenas) cum alterius notae piscibus non placet*; Veget. *Mulom.* 3, 5, 2: *Manifestum est autem notas aetatis cum corpore mutari.* Per *nota* indicante "notazione fisica" di animali, cfr. pure VERG., *Aen.*, 5, 87; *Georg.* 3, 427 (in entrambi i casi il termine è riferito al serpente).

devono essere grasse (*Georg.*, 3, 80: *obesa... terga*; Nemes., *Cyn.*, 243: *ampla... aequora dorso*), la pancia stretta (Verg., *Georg.* 3, 80: *brevis alvus*; Nemes., 244: *parvae... alvi*), il collo eretto (Verg., *Georg.* 3, 79: *ardua cervix*; Nemes., 245: *ardua frons*), le orecchie sempre in movimento (Verg., *Georg.* 3, 84: *micat auribus*; Nemes., 245: *aures... agiles*) la testa sottile (Verg., *Georg.*, 3, 80: *argutum... caput*; Nemes., 245-6: *capitisque decori / altus honos*, che, a sua volta, sembra risentire la suggestione di *altius ingreditur* con cui Virgilio, *Georg.*, 3, 76, denota poeticamente la nobiltà del cavallo di razza che incede a testa piú alta degli altri).

Quanto a *plurima... cervix*, nesso che Virgilio aveva usato in *Georg.* 3, 52, per indicare il possente collo richiesto all'ottima vacca[9] e che designa sempre il "collo" sia negli autori tecnici[10] che in Virgilio[11], il Nostro lo usa al v. 247 (*plurima se validos cervix resupinat in armos*) per descrivere la "criniera" che si deve riversare copiosa sui fianchi del cavallo. Formalmente il verso ricorda molto da vicino Verg., *Aen.*, 9, 434: *in... umeros cervix conlapsa recumbit*, dove però *cervix* indica la "testa" di Eurialo morente, che si piega priva di vita (*recumbit*) sulle spalle; ma forse Nemesiano, nel dare a *cervix* il significato di "criniera," aveva in mente un altro verso virgiliano, *Georg.* 4, 408, dove designa la criniera della *leaena*[12].

Ancora ai vv. 248-9: *fumant umentes calida de nare vapores,/ nec pes officium standi tenet*, riferiti ancora ai cavalli della Cappadocia, si ricalca da vicino la ben altrimenti poetica descrizione della focosità del cavallo da monta in Verg. *Georg.* 3, 84-85: *stare loco nescit, micat auribus et tremit artus / collectumque premens volvit sub naribus ignem*, dove *collectum, premens, ignem* suggeriscono l'idea della potenza dell'energia repressa, che si riversa dalle narici del cavallo come un getto di fuoco, a fronte dello statico e incolore verso di Nemesiano. Con la stessa banalizzazione il sintetico ed efficace *stare loco nescit* con cui il Mantovano designa l'irrequietezza del cavallo da monta, viene reso da Nemesiano al v. 249 con il nesso *nec pes officium standi tenet* che vorrebbe descrivere in maniera analoga l'impetuosità del cavallo greco, ma risulta statico e arido nell'affidare al *pes* il suo *officium* anatomico, senz'altro

[9] Pure alla vacca ci si riferisce in Verg. *Georg.* 3, 54: *Tum longo nullus lateri modus* che Nemesiano sembra parafrasare al v. 244 con *immodicum... latus*.

[10] VARR., *R. R.*, 2, 2, 3; COLUM., 6, 14, 3; 7,9,1.

[11] Cfr. *Georg.* 3, 79 dove indica, come abbiamo visto, il collo eretto del cavallo; *ib.* 524, dove si riferisce al collo del bove che stramazza sotto il peso dell'aratro.

[12] Il nesso *fulva cervice leaena* è stato, fra l'altro, considerato da molti commentatori (HEYNE-WAGNER 4, p. 595; R. F. THOMAS, p. 220; R. A. B. MYNORS, p. 310) una svista virgiliana, in quanto notoriamente è il leone maschio ad essere dotato di criniera.

piú per mancanza di ispirazione poetica che gli consentisse di emulare il modello, che per volontà di riprendere l'oggettività dei trattatisti scientifici. In questa descrizione Nemesiano è comunque ancora una volta tributario del Poeta Mantovano piú che degli autori tecnici.

Quanto ai cavalli spagnoli, di cui Grazzio si contenta di segnalare che sono restii (vv. 516-7:... *muricibus vix ora tenacia ferro / concedunt)* Nemesiano descrive la loro resistenza, segnalata anche da Strabone e Oppiano [13], ma la sua dipendenza formale dai Classici si esplica ancora al v. 256: *lumina vivida torquent, explicit* simile a Verg., *Georg.* 3, 433, dove però il nesso analogo *flammantia lumina torquens* è riferito al serpente che infesta il padule dei pascoli della Calabria.

Dei cavalli africani, e piú precisamente dei Mauritani e dei Mazaci [14], Nemesiano parla in maniera piú distesa, meno generica, il che sembra attestarne l'esperienza diretta (è questo uno degli argomenti per sostenere la sua *africitas*); prima di lui ne avevano parlato Grazzio (vv. 517-22) e Oppiano (*Cyn.*, 1, 289-99), esaltandone la resistenza a corse e fatiche. Anche se non ci sono prove evidenti dell'imitazione di Nemesiano nei confronti di Grazzio [15], non credo che davvero il Cartaginese non lo conoscesse, come vuol far credere nel *proemium*. Anche Grazzio (vv. 518-22), come Nemesiano, decanta le doti di resistenza e di frugalità del cavallo africano:

> *ipsis Numidae solvere <capistris>*
> *audax et patiens operum g<enus. Ille vigebit>*
> *centum actus spatiis atque eluctabitur iram.*
> *Nec magni cultus: sterilis quodcumque remisit*
> *terra sui tenuesque satis producere rivi.*

La refrattarietà al freno è caratteristica dei cavalli africani come attesta, fra gli altri, Virgilio (*Aen.* 4, 41): *Numidae infreni* [16], riecheggiato da *infrenes* di Nemes. 264: in Grazzio il concetto è lo stesso, ma la forma è diversa. Piú simile

[13] Strab., 3, 4, 15; Opp., *Cyn.*, 1, 278-9.

[14] Per menzioni dei *Mazaces*, cfr. pure Svet., *Nero*, 30, 3; Amm. Marc., 29, 5, 51; Claud., *Stil.*, 1, 356; Opp., *Cyn.*, 1, 170.

[15] Sull'argomento, cfr. G. Curcio, *Il Cynegeticon di M. Olimpio Nemesiano*, "Rivista di Filologia e di Istruzione Classica", 27, 3, 1899, pp. 447-62; P. J. Enk, *De Grattio et Nemesiano* "Mnemosyne", 45, 1917, pp. 53-68; G. Orlandi, *Contesti culturali e letterari del "Cynegeticon" di Nemesiano*, in "Studi in onore di Benedetto Riposati", Rieti-Milano 1979, pp. 325-30.

[16] Cfr. pure Lucan., 4, 682-3: *Et gens quae nudo residens Massylia dorso; /ora levi flectit frenorum nescia virga*; Sil., 1, 215:... *Numidae, gens inscia freni;* Opp., *Cyn.*, 4. 47 ss.

audax et patiens operum genus, quasi parafrasato da Nemesiano: *assiduos docuit tolerare labores* (v. 262). Ancora *Nec magni cultus... rivi* di Gratt. 521-22 è sintetizzato in Nemes. 261-2: *deserta per arva / pavit* e ancora l'andamento dei vv. 263 ss.: *nec pigeat, quod turpe caput, deformis et alvus* sembra riprendere quello di Gratt. vv. 525 ss.: *Quid tum, si turpia colla / aut tenuis dorso curvatur spina)* dove si esorta l'allevatore a non curarsi di certe qualità esteriori apparentemente negative; anche se in Grazzio ci si riferisce al cavallo Siculo.

Indubbiamente Nemesiano lo conosce e lo echeggia in quel tratto, se pur finge di ignorarlo, per poter affermare la propria originalità. Ma la descrizione dei cavalli africani è in Nemesiano molto piú circostanziata: se ne descrive il fisico (*caput, alvus, cervix*), l'abitudine ad essere montati senza briglie, la possibilità di essere domati, nonostante il temperamento *liber*, solo col *moderamen*[17] della frusta flessibile, infine la velocità che lascia alle spalle i compagni affannati. Sembra che qui il Poeta, piú che seguire modelli letterari o tecnici, come ha fatto per le altre razze a lui meno note, parli per esperienza diretta. La sua predilezione per questa razza si manifesta forse anche nel tentativo di elevare il tono di questa parte con la similitudine mitologica, dove il Poeta paragona la velocità del cavallo africano, che supera tutti gli altri, al soffio di Borea, a cui *omnia... cesserunt flamina* (v. 275). Ma in Virgilio (*Georg.*, 3, 196 ss.), a cui Nemesiano si è sicuramente ispirato, il paragone era fra la velocità del cavallo da guerra che lascia appena le tracce sfiorando la rena e l'Aquilone che caccia via le tempeste, battendo campi e marine; anche il passo che introduce la similitudine nemesianea (vv. 269-71: *quin et promissi spatiosa per aequora campi / cursibus adquirunt commoto sanguine vires / paulatimque avidos comites post terga relinquunt*) ricorda i versi che precedono quella di Virgilio (*Georg.* 3, 193-95: *tum cursibus auras / tum vocet, ac per aperta volans ceu liber habenis / aequora vix summa vestigia ponat harena*). Ma, come osserva giustamente il Curcio[18], si nota qui una certa forzatura nel paragone fra il cavallo e Borea che mette a tacere gli altri venti; forzatura che si estende poi anche alla figura di Borea che si confonde con Nettuno di *Aen.*, 1, 127: come Nettuno che alza il capo a fior dell'acqua (*summa placidum caput extulit unda*) egli si innalza dal chiuso dell'antro e atterrisce il mare con il suo soffio (vv. 273-4:... *superxtulit antro / stridentique sono vastas exterruit undas*) ma

[17] *Moderamen* non è attestato né in Virgilio, né in Columella né in Pelagonio: non è molto usato in poesia, tranne che in Ov., *Met.*, 2, 48:... *alipedum ius et moderamen equorum* e STAT., *Theb.*, 6, 506-7: *abripitur longe moderamine liber / currus.*

[18] *Op. cit.* pp. 458-59.

poi l'immagine del v. 277: *conspicuum pelago caput eminet* è qui troppo forzata e sembra piú un tributo pedissequo e non fuso con il resto, alla bellissima immagine virgiliana del re delle acque che solleva il capo sereno dalle onde, ignaro della tempesta scatenata dagli dei a lui ostili, che una notazione stringente ed essenziale (fra l'altro è difficile immaginare Borea che alza il capo fuori dalle onde, quando è già fuori dal mare e ne sta provocando la tempesta con il suo soffio). Il tentativo di elevare il tono fallisce, a nostro avviso, perché Nemesiano non riesce a liberarsi dalla grandezza di Virgilio.

Le prescrizioni di dietologia e veterinaria che il Poeta impartisce ai vv. 283 ss. rientrano nel tecnicismo didascalico (notare gli imperativi *pasce*, al v. 283, *effluere aspecta*, v. 285; *praebere memento*, v. 293; *secernere... / cura sit*, vv. 294-5) ma sono molto generiche e si limitano per l'alimentazione, al consiglio di nutrire i cavalli a primavera, *farragine molli*. Varrone dà l'etimo di *farrago* [19] e Festo ne spiega la composizione mista [20]: *appellatur id, quod ex pluribus satis pabuli causa datur iumentis* (Paul. Fest. p. 91M.): si tratta di un miscuglio di cereali e legumi che si taglia prima della maturazione, e che permette di ingrassare il cavallo e di purgarlo [21]. Virgilio ne prescrive l'uso per il cavallo da guerra, dopo che è stato domato (se prima, il cavallo diventerebbe troppo forte e non si lascerebbe domare): *Georg.*, 3, 205-6: *tum demum crassa magnum farragine corpus / crescere iam domitis sinito*. Molto piú circostanziata l'alimentazione consigliata da Columella [22], che distingue i cavalli volgari, di cui non si preoccupa, da quelli di razza per cui... *spatiosa et palustria montana pascua eligenda sunt, rigua nec umquam siccanea, vacuaque magis quam stirpibus impedita frequentibus, mollibus potius quam proceris herbis abundantia* (6, 27, 2).

Altro insegnamento completamente tecnico è la prescrizione del salasso: *venam... feri*, v. 284. Il salasso era consigliato in veterinaria come tecnica per far defluire il morbo, già in Columella, in diverse circostanze, ad es. come rimedio per la febbre del bove. In 6, 30, 5 è prescritto contro il mal di testa: *Tum rescinditur vena quae sub oculo est et os calde fovetur, ciboque abstinetur*

[19] VARR., *R. R.*, 1, 31, 5: *ab eo quod ferro caesa ferrago dicta, aut inde <farrago> quod primum in farracia segete fieri coepta.*

[20] Particolarmente efficace per sottolineare il carattere composito della *farrago* è Giovenale *(quidquid agunt homines, votum timor ira voluptas / gaudia discursus, nostri farrago libelli est:* 1, 85-86) che la accosta alla Satira, il *genus carminum varietate mixtum* per eccellenza, secondo la nota definizione quintilianea (10, 1, 95).

[21] Secondo Varrone (*R. R.*, 2, 7, 13) *haec... purgatio maxime necessaria equino pecori.*

[22] I tecnici distinguono la *farrago hordeacea* (COLUM. 2, 7, 2; *ib.*, 10, 24) da quella *triticea*, che Vegezio (*Mulom.*, 1, 22, 7) dice di preferire, dopo un salasso, anche se, in mancanza della *triticea* andrà bene anche la *hordeacea*. Analoghe osservazioni in CHIRON. 9-10.

primo die. Contro il male alle spalle... *medio fere in utroque crure venae solvantur* (*ib.*, 6): dopo aver applicato sulla spalla una mistura di polvere di incenso e sangue defluito, il giorno dopo si fa un secondo salasso con le stesse modalità, poi si segue la prescrizione alimentare consistente nel riabituare gradatamente la bestia al cibo, tenendola per un po' lontana dall'orzo: *hordeo abstineatur exiguo faeno dato.* Ancora in Columella (7, 10, 2) il salasso è prescritto anche contro la febbre del maiale: dopo aver praticato un'incisione *(venam feriamus)*[23] a due dita di distanza dalle natiche, si tiene l' animale al chiuso e si nutre con farine di orzo.

In Virgilio il salasso è consigliato contro la scabbia delle pecore: dopo aver raccomandato un medicamento a base di olio leggero, il Mantovano aggiunge: *Non tamen ulla magis praesens fortuna laborum est / quam si quis ferro potuit rescindere summum / ulceris os...* (*Georg.* 3, 452-54). Se interviene la febbre, è bene *inter / ima ferire pedis salientem sanguine venam* (*ib.*, 459-60).

Anche Pelagonio (metà IV sec.) sostiene l'utilità del salasso in diverse circostanze (per es. se il cavallo è preso da *rabies* o da *insania*: Pelag. 29: *eum cum diligentia constringito et sanguinem de cervice et crinibus detrahito clausumque in tenebris contineto, donec cibum modice appetat.* Poi... *calide stabuletur*). Nemesiano consiglia anch'egli questa pratica, ma su bestie sane, unicamente per rafforzarle nella stagione primaverile. Dopo il salasso, a differenza dei trattatisti come Columella e poi Pelagonio che prescrivono diete graduali e molto circostanziate e pascoli molli non umidi, l'Africano parla di *hordea, paleas... leves*[24], *puras... fruges* ma ancora una volta, piú come consiglio dietetico estivo che come conseguenza diretta del salasso, liquidando in poche parole le lunghe prescrizioni veterinarie dei tecnici[25], mentre descrive con ricchezza di particolari la calura estiva che secca gli umori alla natura (vv. 291-3), piú con l'occhio del Poeta che con quello del tecnico.

Quanto alla strigliatura, consigliata da Nemesiano ai vv. 295-98 come mezzo per rilassare il cavallo e per esaltare i benefici effetti del cibo, essa è già

[23] Per un nesso simile, cfr. CELS., 2, 10, 18, dove però con *vena ferienda* si descrive il salasso sull'uomo.

[24] *Paleae* di vario tipo sono prescritte a volontà da Columella come alimentazione del bove in ogni mese dell'anno (6, 3, 4; *ib.* 8; 7, 3, 22; 11, 2, 99...). In VERG., *Georg.*, 1, 192, le spighe piene di paglia (*pinguis palea... culmos*) indicano un raccolto non buono; in *Georg.* 3, 134: *surgentem ad zephyrum paleae iactantur inanes* (cfr. *paleas... leves* in NEMES., 293), si descrive la battitura, nella quale il grano viene diviso dalla paglia piú leggera.

[25] Dai trattatisti l'*hordeum* è consigliato come aggiunta all'alimentazione della cavalla dopo il parto (cfr. ad es. VARR., *R. R.*, 2, 7, 7) o prescritto per rafforzare il cavallo da monta, in vista delle prossime fatiche amorose (COLUM., 6, 27, 8) o ancora contro l'eccessiva magrezza del cavallo, altrimenti sano (*ib.*, 30, 2).

descritta in Senoph., *Ipp.*, 2,4 e in Colum., 6,30,1 (come poi in Nemes., 297) se ne associano i benefici effetti a quelli del cibo: *Nec minus cotidie corpora pecudum quam hominum defricanda sunt: ac saepe plus prodest pressa manu subegisse terga, quam si largissime cibos praebeas* (cfr. Nemes., 295-7:... *cura sit... toros manibus percurrere equorum, / gaudeat ut plausu sonipes laetumque relaxet / corpus et altores rapiat per viscera sucos*).

Ma anche qui si ha l'impressione che la descrizione non sia propriamente tecnica: ne sono spia *gaudeat, laetum, relaxet... corpus* che sembrano umanizzare la bestia, nonché *plausu* che dà l'idea che i massaggi sul corpo del cavallo non siano neutri, ma sottintendano un atteggiamento affettivo da parte dell'uomo: non a caso il tutto è presente in Verg., *Georg.*, 3, 185-6, riferito al cavallo da guerra, che senz'altro Nemesiano riecheggia: *tum magis atque magis blandis gaudere magistri / laudibus et plausae*[26] *sonitum cervicis amare,* dove è superfluo sottolineare la *sumpatheia*[27] fra l'uomo e l'animale. Ancora in *Aen.*, 12, 85-86, la strigliatura è praticata sui cavalli di Turno: *circumstant properi aurigae manibusque lacessunt / pectora plausa cavis et colla comantia pectunt* (stesso *explicit* in Claud., *Carm. min.*, 52, B: *exercentur equis et colla comantia pectunt*).

Ancora in Sen., *Epist.*, 87, 10 si descrive la strigliatura come espressione del rapporto fra animale e padrone, nella fattispecie Catone che si contentò di un solo cavallo (sintomatico l'uso di *caballus,* proprio della lingua affettiva) che amava curare personalmente. Conclude allora Seneca: *Ita non omnibus obesis mannis et asturconibus et tolutariis praeferres unicum illum equum ab ipso Catone defrictum?*

Indubbiamente anche la strigliatura, come l'alimentazione e la somministrazione di medicamenti appropriati, fa parte della cura della bestia ed è logico che Nemesiano ne faccia cenno in un'opera tecnica come i *Cynegetica*. Ma, a mio parere, nei tre versi che il Poeta africano le dedica, mentre traspare come sempre la lettura dei tecnici da un lato, la suggestione virgiliana dall'altro, emerge un contatto diverso fra l'uomo e la bestia, meno diretto di quello che abbiamo notato nei passi degli altri autori citati: mentre in Virgilio era il

[26] Il nesso *blandis gaudere magistri / laudibus* suggerisce per il participio *plausae*, non un valore neutro, ma un significato che sottintenda l'affetto e l'approvazione del padrone.

[27] Per l'umanizzazione degli animali in Virgilio, cfr. A. La Penna, *Virgilio e la crisi del mondo antico,* in *Virgilio. Tutte le opere, versione, introduzione e note di* E. Cetrangolo, *con un saggio di* A. La Penna, Firenze 1967, pp. XXXIV ss. Per una bibliografia sulla *sumpatheia* nei confronti degli animali, cfr. G. Focardi, *" Piscandi doctis semper nil nequius esse" (Anth. Lat.* 1, 21, 250 Riese): *Appunti per la storia di un topos,* in *"Munus Amicitiae", scritti in memoria di A. Ronconi,* Firenze 1986, n. 39, pp. 110-11.

magister (*Georg.* 3, 185-6) o i *properi aurigae* (*Aen.*, 12, vv. 85-86), in Seneca addirittura un personaggio della levatura di Catone, che si occupavano direttamente e affettuosamente della strigliatura dei loro cavalli, in Nemesiano questa mansione è affidata alla servitú (*id curent famuli comitumque animosa iuventus*[28]). Questo è forse spia di una società piú nobile che vede nella caccia uno sport e un diversivo piú che un'attività collegata alla guerra e nel cavallo un "accessorio" elitario dell'arte venatoria[29], di cui affidare le cure ad altri, piú che un compagno di nobili azioni, da curare personalmente con affetto.

[28] Ma, come nota giustamente R. VERDIÈRE, *Grattii Cynegeticon*, II, p. 340, questo verso è troppo impreciso per poterne trarre delle indicazioni sui ruoli rispettivi, nell'equipaggio, dei *famuli* e dei *comites*.

[29] Per la caccia nel mondo romano, cfr. J. AYMARD, *Essai sur les chasses romaines des origines à la fin du siècle des Antonins*, Paris 1951; D. B. HULL, *Hounds and Hunting in Ancient Greece*, Chicago 1964; J. K. ANDERSON, *Hunting in the Ancient World*, Berkeley 1985.

Ida Mastrorosa

Dal *Cynegeticon* alla cinofilia: Nemesiano, *Cyn.* v. 103 ss.

Interessi tecnico-scientifici e stile caratterizzato da suggestive analogie e riprese dotte rappresentano gli elementi costitutivi del *Cynegeticon* del cartaginese Nemesiano, analizzato dagli studiosi soprattutto in funzione di una circostanziata ricostruzione della figura dell'Autore[1] e dei suoi rapporti col predecessore Grattio[2], ma pure ricco di notizie utili per un'*ars* di sicuro rilievo nel mondo antico: la caccia[3]. Il poemetto, dopo la meditata digressione

[1] Sull'identità del poeta si v. le considerazioni di: G. CURCIO, *Il Cynegeticon di M. A. Olimpio Nemesiano*, in «RFIC» 27, 1899, pp. 447-462, in part. pp. 447-49; P.J. ENK, *De Grattio et Nemesiano*, in «Mnemosyne» 45, 1917, pp. 53-68, in part. p. 53 ss.; D. MARTIN, *The Cynegetica of Nemesianus*, diss. Univ. Cornell 1917; F. MÜLLER, *Ad Nemesianum*, in «Mnemosyne» 46, 1918, pp. 329-333; P.H. DAMSTE', *Ad Nemesianum Cynegetica*, in «Mnemosyne» 53, 1925, pp. 307-308; F. LENZ, s. v. *Nemesianus* in *RE* XVI,2,1935, coll. 2329-2337; R. VERDIÈRE, *Prolègomènes à Nemesianus*, Leiden 1974, pp. 1-2; P. VOLPILHAC, *Némésien, Oeuvres*, Paris 1975, pp. 7-10 e pp. 73-78 per problemi di datazione; ID., *Nemesiano*, in "Enciclopedia Virgiliana" v. III, Roma 1987, pp. 687-689; (del medesimo si attende inoltre l'*Etat présent des recherches sur Némésien* in «*ANRW*» 2,34,4); D. KORZENIEWSKI, *Hirtengedichte aus spätrömischer und karolingischer Zeit*, Darmstadt 1976, pp. 1-4; H.J. WILLIAMS, *The Eclogues and Cynegetica of Nemesianus*, Leiden 1986, pp. 3-8.

[2] Nell'ambito delle opinioni discordanti emerse sull'argomento cfr.: M. FIEGL, *Des Grattius Faliskus "Cinegetica", seine Vorgänger und seine Nachfolger*, Görtz 1890, pp. 33-39; G. CURCIO, art. cit., p. 447 e sgg.; G. PIERLEONI, *Fu poeta Grattius?*, in «RFIC» 34, 1906, pp. 580-597; P.J. ENK, *De Gratt.*, cit., p. 53 e ss., in part. p. 68; F. MÜLLER, *Nem.*, cit. p. 333; B. LUISELLI, *Il proemio del «Cynegeticon» di Olimpio Nemesiano*, in «SIFC» 30, 1958, pp. 73-95, in part. pp. 91-95. Per un giudizio specifico v. J. AYMARD, *Essai sur les chasses romaines des origines à la fin du siècle des Antonins*, Paris 1951, pp. 169-171, secondo il quale il Poeta plagerebbe servilmente Virgilio ed i predecessori; e P. MONCEAUX, *Les Africains*, Paris 1894, pp. 377-378 per il quale l'apprezzamento maggiore deve riservarsi al realismo ed alla precisione tecnica di certe descrizioni.

[3] Per una lettura specifica in tale direzione: H. WALTER, *Studien zur Hirtendichtung Nemesians*, Stuttgart 1988; l'assenza di dati precisi ed indicazioni tecniche imputabile al fatto che il poeta non fu un un cacciatore ed anzi ignorava gli argomenti che pretendeva di trattare, mirando solo al *lusus* letterario, è rimproverata a Nem. da J. AYMARD, *op. cit.*, in part. p. 169. Sulle problematiche inerenti la caccia nell'antichità v. pure J.K. ANDERSON, *Hunting in the Ancient World*, Berkeley-Los Angeles-London 1985; O. LONGO, *Le regole della caccia nel mondo greco-romano*, in «Aufidus» 1, 1987, pp. 59-92. Accurate ed aggiornate indicazioni bibliografiche sull'argomento ora in C. FORMICOLA, *Rassegna di studi grattiani*, in «B.StudLat» 24, 1994, pp. 155-186, in part. 158-160.

proemiale[4], nei rimanenti due terzi, circa, del testo pervenutoci entra finalmente *in medias res* con colorite e sentite annotazioni su cani e cavalli, quindi qualche vago cenno agli strumenti venatori nella parte finale. La sezione centrale del testo (vv. 103-238), si caratterizza per la sua impronta intenzionalmente descrittiva e perspicuamente didattica[5], evidenziata dall'uso dell'imperativo[6] e di formule specifiche[7]. Nell'ambito della medesima si individuano tre unità distinte: 1) una precettistica inerente la nascita e l'allevamento dei cani (vv. 103-194); 2) alcune rapide nozioni di veterinaria sugli stessi (vv. 195-223); una velocissima rassegna circa le qualità di particolari razze (vv. 224-238). A comprova di tale impostazione programmaticamente schematica[8] si consideri il riferimento alla cura nel v. 103: (*principio tibi cura canum*) e la successiva ripresa del concetto, (già richiamato al v. 133) con specifico riferimento ai *catuli* questa volta al v. 194 (*...memento... et in parvos iterum protendere curas*), all'inizio cioè delle prime due unità. Infine la terza (vv. 224-238), apparentemente la più tecnica in un'opera di cinegetica, ma nella fattispecie, indipendentemente dalle cause, alquanto debole, segna il passaggio verso l'ultima parte dell'opera, introdotta da una puntualizzazione palesemente

[4] Un'analisi puntuale in proposito si deve a: B. Luiselli, *art. cit.*, pp. 73-95; e di recente anche a J. Küppers, *Das Proömium der "Cynegetica" Nemesians. Ein Exemplum spätlateinischer Klassikerrezeption*, in «Hermes» 115, 1987, pp. 473-498.

[5] Per un inquadramento del testo nell'ambito della poesia didascalica v. W. Kroll, *RE* XII, 2, 1925, coll. 1842-1857, s. v. *Lehrgedicht*; E. Pöhlmann, *Charakteristica des römischen Lehrgedichts*, in «*ANRW*» 1, 3,1 973, pp. 813-901; F. Capponi, s. v. *Didascalici (Poeti)*, in «Diz. Scritt. Gr. e Lat.» a c. di F. della Corte, Milano 1988 v. 1, pp. 623-647, in part. pp. 641-642.

[6] Cfr. vv: 106: *elige*; 114: *summitte*; 121: *permitte*; 137: *percipe*; 152: *pasce*; 154: *ministra*; 165-166: *neque* (...) *teneas*, (...) *neque circumderis* (...) *noceasque*; 180: *incipe*; 182: *praemitte*; 185: *indulge*; 187: *exerceto*; 193-194: *reparare memento* (...) *et protendere*, 197: *impende*; 198: *sortire*; 215: *disce*; 220: *superadde*. Funzione analoga possiedono i numerosi casi di congiuntivo esortativo: 104: *incipiat*; 108-109: *sit*; 109: *trahat*; 111: *colligat*; 140: *ducatur*; 141: *signetque*; 143: *feratur*; 177: *consuescant*; 189: *nec non norint*; 192: *velint*; 218: *feratur*. Circa il ricorso all'imperativo per impartire istruzioni in testi di argomento veterinario v., ad es., le osservazioni di J.N. Adams, *Pelagonius, Eumelus and a Lost Veterinary Latin Writer*, in G. Sabbah (ed. par), «Textes Médicaux Latins Antiques», Mémoires du Centre Jean-Palerne, V, Saint-Étienne 1984, pp. 7-32, in part. 8-10.

[7] Il valore parenetico delle stesse si desume dall'adozione di verbi ed espressioni pregnanti in tal senso: vv. 119: *convenit*; 122: *haec optima cura iugandi*; 160: *profuerit*; 176: *conveniet*; 200: *decet*; 201: *profuerit*. Per un'indagine delle frequenze delle singole scelte lessicali dell'Autore si può fare ricorso a G. Soraci, *Concordantiae di M. Aurelio Olimpio Nemesiano*, L'Aquila 1987.

[8] Sulla distribuzione delle parti cfr. G. Orlandi, *Contesti culturali e letterari del Cynegeticon di Nemesiano*, in «Studi su Varrone, sulla retorica, storiografia e poesia latina. Scritti in onore di B. Riposati», Rieti-Milano 1979, pp. 325-330, in part. pp. 328-329.

connettiva: *nunc omnis adhuc narranda supellex / venandi cultusque mihi dicendus equorum* (vv. 238-239). Nel contesto del suddetto impianto strutturale occorre forse dedicare qualche riflessione alle prime due unità, ossia a quelle in cui cinofilia e curiosità scientifiche di ordine veterinario emergono soprattutto grazie a *iuncturae* virgiliane [9] o reminiscenze del *Liber Medicinalis* di Q. Sereno Sammonico.

A) La *cura canum*[10] (vv. 103-194).

La prima di esse, ai vv. 103-194, si concentra sulla *cura canum*: qui, menzionate le tipologie maschili e femminili (vv. 106-116), nonché le rispettive età adatte alla *fetura*[11] (vv. 119-122), Nemesiano richiama con tono prescrit-

[9] Circa i riecheggiamenti delle *Georgiche* virgiliane frequentissimi in tutto il *Cynegeticon* v. B. Luiselli, *Il proemio ... cit.*, ed in part. i raffronti delle pp. 77-79.

[10] Tralasciando di tratteggiare in questa sede l'evoluzione puntuale di un atteggiamento cinofilo da parte delle fonti antiche, nell'ambito dei riferimenti specifici di area greca si ricordino tra gli altri: Arist., *Hist. anim.*, 5, 14, 545b 3-10; 6, 20, 574a 16-575a 12; Xen., *Kyn.*, 3-4; Opp. Apam., *Kyn.*, 1, 368-538, oltre alla testimonianza di *Geop.*, 19, 1-3. In campo latino alcuni elementi utili per illuminare il retroterra nemesianeo si ricavano dalle accurate indicazioni di Varr., *Res rust.* 2, 9, dove sapienza tecnica ed esperienza diretta con tali animali si integrano profondamente. Rapide tracce di cinofilia soprattutto in funzione della difesa e della caccia si riscontrano inoltre in Verg., *Georg.*, 3, 404-413 (*Nec tibi cura canum fuerit postrema ...*). Anche Col., *Res. rust.*, 7, 12-13 riserva particolare attenzione ai cani ed ai medicamenti adatti ad essi. In part. (7, 12, 2) quelli adoperati per la caccia costituiscono il terzo gruppo e meritano un giudizio negativo ma coerente col carattere del *De re rustica* del Gaditano: *tertium venandi gratia comparatur idque non solum nihil agricolam iuvat, sed et avocat desidemque ab opere suo reddit.* Ancora in Plin., *Nat. Hist.*, 8, 142-153 il cane rappresenta il primo fra gli animali domestici più legati all'uomo, del quale sono ricordati diversi aneddoti insieme a particolari inerenti l'uso in guerra e caccia a cui si aggiungono alcuni dati circa la loro morfologia e soprattutto la loro principale malattia: la rabbia. In merito ai riferimenti cinofili di Gratt., *Cyn.*, 151-327, v. *infra* il confronto con i luoghi nemesianei.

[11] Notizie puntuali su tale aspetto si leggono già in Arist., *Hist. anim.*, 5, 14, 545b 3-10; 6, 20, 574a 16-575a 12; Xen., *Kyn.*, 7, 1-3, cfr. inoltre D.B. Hull, *Hounds and Hunting in Ancient Greece*, Chicago 1964, p. 43 sgg. In Varr., *Res rust.*, 2, 9, 11 non manca l'accenno alla figliatura all'inizio della primavera (*feturae principium admittendi faciunt veris principio*; per ciò v. *Geop.* 19, 2, 6), quindi al parto nel periodo solstiziale (*pariunt circiter solstitium*), dopo una gravidanza di tre mesi (*praegnantes enim solent esse ternos menses*), nonché alla preferenza accordata al pane d'orzo, piuttosto che di frumento, in quanto più sostanzioso per l'alimentazione della *mater*, in vista dell'allattamento (come pure in *Geop.* 19, 1, 5); in proposito v. pure Col., *Res rust.*, 7, 12, 10-13. Altrettanto interessanti le notizie sul parto del cane contenute in Plin., *Nat. Hist.*, 8,151: *Canum generi bis anno partus. Iusta ad pariendum annua aetas. Gerunt uterum sexagenis diebus*; per altre nozioni sull'accoppiamento v. *ibid.*, 10, 173. Sull'argomento cfr. ancora Gratt., *Cyn.*, vv. 279-285 per quanto concerne l'accoppiamento, vv. 286-287 per quanto riguarda la cura delle cagne gravide, cui vengono riservate particolari attenzioni anche dopo il parto (vv. 301-304).

tivo la stagione dell'anno più opportuna per l'operazione (vv. 123-126), ricorrendo alla prima di alcune perifrasi metaforiche, usate per fornire precisi riferimenti cronologici, mediante un *ornatus* peculiare, e manifestare la profonda fede nella reale influenza scientifica della coordinata temporale[12]. Dopo il consiglio di eliminare i cuccioli del primo parto e selezionare quelli dei successivi (vv. 127-128) per il quale sono palesi i richiami a fonti precise[13], è interessante il contenuto dei vv. 133-137. Ivi è sottolineata in primo luogo la funzione dell'uomo in rapporto agli animali, testimoniata dal riferimento alla *cura* e alla *voluntas*, in seconda istanza risalta la pregnanza dei due suggerimenti giustapposti: *quae prodidit usus / percipe et intrepidus spectatis annue*[14] *dictis*. Per essi si può tentare un'interpretazione alla luce delle indicazioni dei

[12] Si vedano i casi di v. 104: *cum Ianus, temporis auctor, pandit in occidum bis senis mensibus aevum*; v. 115: *dum laeto flore iuventas / corporis et venis primaevis sanguis abundat*; v. 123: *cum se bina formarit lampade Phoebe*; v. 151: *igitur genetrice simul iam vere sereno* ... (152: *passim nam lactis abundans / tempus adest, albent plenis et ovilia mulctris*); v. 157: *postquam Phoebus candentem fervidus axem / contigerit tardasque vias Cancrique morantis / sidus init*; v. 173: *quater binos volvens ab origine menses*; v. 179: *cum bis denos Phoebe reparaverit ortus*; v. 205: *cum segnes radios tristi iaculatur ab aethra / Phoebus et attonito pallens caput exserit orbe / seu magis, ignicomi candentia terga leonis / cum quatit.*

[13] Sui due suggerimenti cfr. rispettivamente, come indicato da VOLPILHAC, *op. cit.*, p. 117 nn. 79-80, per il primo COL., *Res rust.*, 7, 12, 11 (*Primus effetae partus amovendus est, quoniam tiruncula nec recte nutrit et educatio totius habitus aufert incrementum*); e per il secondo: GRATT., 303-304. In merito v. inoltre VARR., *Res rust.*, 2, 9, 12: *In nutricatu secundum partum, si plures sunt, statim eligere oportet quos habere velis, reliquos abicere. Quam paucissimos reliqueris, tam optimi in alendo fiunt propter copiam lactis*. La precisazione del Reatino, pur non distinguendo tra il primo parto e quelli successivi, richiama però l'attenzione sulla necessità della riduzione numerica dei cuccioli in vista della *copia lactis*. Di quest'ultimo aspetto, del resto, si mostra altrettanto conscio NEMES., vv. 129-132: *Nam tibi si placitum populosos pascere fetus, / iam macie tenues sucique videbis inanes / pugnantesque diu, quisnam prior ubera lambat, / distrahere invalidam lassato viscere matrem*. In proposito cfr. pure *Geop.*, 19, 2, 7 dove si consiglia di eliminare i cani malformati che costituiscono inizialmente quasi la metà del parto. Circa il riferimento alla cecità dei cuccioli dei vv. 135-136 si v. le annotazioni di ARIST., *Hist. anim.*, 6, 20, 574a 22-30, dove il numero dei giorni di cecità varia a seconda delle razze o della durata della gestazione da parte delle cagne; ID., *De gener. anim.*, 742a 8; 770b 1; 774b 16; *Geop.* 19,2,9; VARR., *Res rust.* 2, 9, 12: *catuli diebus XX videre incipiunt;* e PLIN., 8, 151: *gignunt caecos et, quo largiore aluntur lacte, eo tardiorem visum accipiunt, non tamen umquam ultra XXI diem nec ante septimum*; 10, 177.

[14] Nel verbo si deve forse individuare un indizio dell'alto registro stilistico del verso ed un volontario riecheggiamento di VERG., *Aen.*, 9, 625: *Iuppiter omnipotens, audacibus adnue coeptis* e ID., *Georg.*, 1,40: *da facilem cursum atque audacibus adnue coeptis*. Di grande pregio la *gradatio* insita nel passaggio dalla fase dell'apprendimento (*percipe*) a quella dell'assenso (*annue*). Circa l'uso di *percipio* con riferimento ai precetti di un'arte cfr. CIC., *off.*, 1, 18, 60; per un'attestazione del verbo in posizione iniziale di verso v. CALP. SIC., *Ecl.*, 5, 16: *Sed qua lege regas (...) percipe: vere novo, cum iam tinnire volucres / incipient nidosque reversa lutabit hirundo.*

successivi vv. 138-139 e 140-150 con le quali paiono in diretta e parallela corrispondenza. In particolare: il primo suggerimento, e cioè il metodo di selezione fondato sul peso [15], rappresenterebbe un esempio di uso tramandato consuetudinariamente [16]. Il secondo [17], invece, che vede entrare in azione la *mater* per salvare i cuccioli migliori dalle fiamme che delimitano lo spazio circolare in cui sono stati racchiusi, e che ha dato origine a varie interpretazioni [18], potrebbe

[15] Cfr. vv. 138-139: *Pondere nam catuli poteris perpendere vires / corporibusque leves gravibus praenoscere cursu.* Per VOLPILHAC, *cit.*, p. 82 e pp. 145-146 *Appendice* I, la fonte immediata sarebbe GRATT., *Cyn.*, 298-299; in proposito v. inoltre WILLIAMS, *cit.*, pp. 172-173, n. ad vv. 138-139. Piuttosto che ad una stima delle forze, ad un irrobustimento delle stesse mira invece VARR. *Res rust.* 2, 9, 12 che consiglia di porre diversi cuccioli in uno stesso ambiente, aizzandoli alla battaglia, cosicché diventino più forti senza peraltro indurli ad un'eccessiva stanchezza che potrebbe renderli troppo pigri.

[16] L'importanza di tale aspetto nelle arti umane è evidenziata di frequente nelle fonti: LUCR., 5, 1452: *usus et impigrae simul experientia mentis*; MANIL., 1, 83: *et quodcumque sagax temptando repperit usus; ibid.* 1, 90: *semper enim ex aliis alias proseminat usus*; VERG., *Georg.*, 1, 133: *ut varias usus meditando extunderet artes*; *ibid.* 2, 22: *Sunt alii, quos ipse via sibi repperit usus*; COL., *Res rust.*, 1, 1, 15-16: *usus et experientia dominantur in artibus*; *ibid.* 4, 11, 2: *nos autem magister artium docuit usus*; v. pure CELS., *De med., Proem.*, 31-32: *id est iis quae experientia in ipsis curationibus docuerit, sicut in ceteris omnibus artibus, nam ne agricolam quidem aut gubernatorem disputatione sed usu fieri.* Per un'analisi delle problematiche inerenti tali luoghi v. B. BILINSKI, *Il «labor improbus» virgiliano e le antiche teorie di cultura*, in "Atti del Convegno mondiale scientifico di studi su Virgilio", a c. dell'Accademia Nazionale Virgiliana, Mantova, Roma, Napoli, 19-24 settembre 1981, Milano 1984, pp. 307-359, in part. pp. 327-334.

[17] *Cyn.* 140-150: *Quin et flammato ducatur linea longe / circuitu signetque habilem vapor igneus orbem, / impune ut medio possis consistere circo. / Huc omnes catuli, huc indiscreta feratur / turba: dabit mater partus examen, honestos / iudicio natos servans trepidosque periclo. / Nam postquam conclusa videt sua germina flammis, / continuo saltu trascendens fervida zonae / vincla, rapit rictu primum portatque cubili, / mox alium, mox deinde alium. Sic conscia mater / segregat egregiam subolem virtutis amore.*

[18] Il VOLPHILAC, *cit.*, p. 82 e p. 117, nt. 85, ricordando che una prova simile si riscontra in Demetrio di Costantinopoli, medico di Michele VIII Paleologo, il quale avrebbe usato secondo A. REINACH (in «DA», s. v. *venatio* p. 693, nt. 14) una parafrasi oggi perduta degli *Icseutica* di Dionisio, si domanda (p. 117) se Demetrio dipenda da Nemesiano o entrambi abbiano fatto ricorso alla stessa fonte, sostenendo infine di non poter decidere. Diversa la posizione di D.B. HULL, *Hounds and Hunting in Ancient Greece*, cit., per il quale il procedimento sarebbe invece una libera invenzione del poeta cartaginese (p. 46). Per il rapporto tra GRATT., *Cyn.*, 298 e NEM., *Cyn.*, 138 v. R. VERDIÈRE, *Gratti Cynegeticon libri I quae supersunt*, Wetteren 1964, 325 ss. Un'analisi accurata dello *status quaestionis* generata dalle difficoltà ermeneutiche del testo in G. FORMICOLA, *Il Cynegeticon di Grattio*, Bologna, 1988, pp. 168-170, il quale interpretando i vv. 298-299 del predecessore Grattio prende altresì posizione sull'eventuale rapporto di quelli con i vv. 138-139 del testo nemesianeo. Tuttavia, se da un canto è vero che (come egli sostiene ricordando P.J. ENK, *De Gratt.*, cit., p. 68) *luce clarius esse Nemesianum Grattii carmen bene notum habuisse*, e che inoltre il Cartaginese ha contaminato il testo grattiano con una fonte analoga a quella di Demetrio di Costantinopoli, d'altra parte rimane comunque da spiegare la divergenza globale dei metodi di selezione postulati dai due.

identificarsi con uno degli *spectata*[19] *dicta* cui il Poeta raccomanda di prestar ascolto senza timore (*intrepidus*). In altri termini: l'idea del cerchio di fuoco potrebbe essere una specie di *relata refero* proposto dall'Autore con piena consapevolezza del rischio, su cui pone l'accento contrapponendo all'uomo timoroso, cui richiede di essere *intrepidus*, i *catuli trepidi* (v. 145)[20]. Al contempo, ricorrendo a tale antitesi, egli sembra cedere alle lusinghe foneticheproprie della ripetizione lessicale, tipica della poesia latina[21], e palesemente cara anche al suo stile[22]: il desiderio di musicalità poetica lo spinge spesso ad un *lusus* di assonanze, figure etimologiche, riprese antifrastiche ed esempi vari di squisita ricercatezza retorica. È sufficiente osservare le allitterazioni[23] (v. 106: *cursu facilem facilemque recursu*; v. 117: *subeunt segnisque senectus*; v. 129: *placitum populosos pascere*; v. 138: *poteris per-pendere*,

[19] Pregnante l'uso del frequentativo, poi ripreso al v. 174: *spectaveris*, che si riconduce alla cura lessicale di tutto il testo denunciata anche dalla presenza del *percipe*. Il valore altisonante dello stesso è attestato, ad es., da VERG., *Aen.*, 8, 151: *rebus spectata iuventus*.

[20] Viene qui accolta la lezione *trepidosque* di BAEHRENS, seguita da MARTIN e VOLPILHAC, respinta da WILLIAMS, *Op. cit.* p. 174, n. ad v. 145. Mi pare che la scena presenti idealmente tre punti di vista: quello della *mater* freneticamente impegnata nello svolgimento del suo compito, quello dei *catuli* trepidanti proprio perché in attesa di essere tratti in salvo, ed ancora quello dell'ipotetico destinatario del poemetto, al quale Nem. aveva raccomandato l'osservanza di un precetto consueto quanto famoso, ed al quale ai vv. 165-168 è pure sconsigliato di essere *impatiens* ed *imprudens*. Evidentemente la protagonista è proprio la *genetrix* predominante soprattutto in ragione della sua coraggiosa condotta. Del resto, il rilievo della figura materna è dato noto presso le fonti, come si ricava da XEN., *Kyn.*, 7, 3; COL., *Res rust.*, 7, 12, 12 dove si consiglia quanto segue: *nec umquam eos, quorum generosam volumus indolem conservare, patiemur alienae nutricis uberibus educari, quoniam semper et lac et spiritus maternus longe magis ingenii atque incrementa corporis auget.*

[21] Su tale aspetto cfr. ora gli studi contenuti in C. FACCHINI TOSI, *La ripetizione lessicale nei Poeti latini. Vent'anni di studi (1960-1980)*, Bologna 1983, e più in generale A. LUNELLI, *La lingua poetica latina*, Bologna 1988.

[22] Si consideri *exempli gratia* la presenza dell'aggettivo *validus/invalidus* nei seguenti casi: v. 112: *renibus* (...) *validis*; v. 118: *invalidamque* (...) *prolem*; v. 132: *invalidam* (...) *matrem*; v. 156 *validas* (...) *vires*; v. 172: *validis* (...) *cruribus*; v. 186 *validos* (...).

[23] Sull'allitterazione v. W.Y. EVANS, *Allitteratio latina*, London 1921; P. FERRARINO, *L'allitterazione*, Bologna 1939; N.I. HERESCU, *La poésie latine: étude des structures phoniques*, Paris 1960, pp. 129-134; G. CALBOLI, *Rhetorica ad Herennium*, Bologna 1969, p. 306 n. 63 ed indicazioni ivi contenute. Per un esame dell'uso nemesianeo di tale figura alla luce dell'adozione della stessa in Virgilio cfr. in particolare su quest'ultimo: W. CLARKE, *Intentional Alliteration in Vergil and Ovid*, in «Latomus» 35, 1976, p. 276 ss; A. DE ROSALIA, *Strutture allitterative nelle Georgiche*, in «Atti del convegno virgiliano sul bimillenario delle Georgiche», Napoli 1977, p. 315 ss.; N.A. GREENBERG, *Aspects of Alliteration: a Statistical Study*, in «Latomus» 39, 1980, p. 585 ss.; L. CECCARELLI, *L'allitterazione a vocale interposta variabile in Virgilio*, L'Aquila - Roma, 1986.

dove pure l'intensivo *per* a prefisso del verbo, in tale forma alquanto raro[24], è prova di acuta *peritia*; v. 140: *linea longe*; v. 142: *consistere circo*; il caso doppio del v. 148: *rapit rictu, primum portat*; v. 154: *cibo Cererem cum*; v. 162: *nexus nodosque*; v. 169: *et teneros torquent*; v. 176: *fortemque dari de frugibus*; v. 177: *consuescant colla*; v. 178: *concordes (...) clausique*; v. 204 *caelesti corrupto*), l'anafora[25] del *mox* e l'epifora[26] dell'*alium* al v. 149: *mox alium, mox deinde alium*, in cui l'aggiunta del *deinde* si riconduce alla legge dei *kola* crescenti, l'*adnominatio etymologica*[27] del v. 150: *segregat egregiam, il conclusa ... flammis* del v. 146 che riprende il *flammato circuitu* dei vv. 140-141. In questa fase la *cura* e la *voluntas* dell'uomo cedono il posto alla *mater* e al suo *iudicium* (v. 145). Essa è presentata con sensibilità e razionalità quasi umane, capace di un *examen partus*[28] (v. 144), dotata di reale consapevolezza (v. 149: *conscia*), di qualità cioè lontane dall'istinto, e perfino guidata *virtutis amore* (v. 150). Veramente singolare tale richiamo alla *virtus* che, nell'accezione di anelito ad una perfezione armonica, proietta sull'animale un aspetto sostanzialmente peculiare dell'etica umana e visualizza al contempo un elemento evidentemente pregnante dell'esistenza in generale (v. 150). Da ciò affiora, come si nota, un *animus* cinofilo, incline ad umanizzare gli animali[29] quasi alla maniera fedriana, interessato alla tipizzazione di quel rapporto

[24] Cfr. COL., *Res rust.*, 3, 3, 1: *Nunc, priusquam de satione vitium disseram, non alienum puto velut quoddam fundamentum iacere disputationi futurae, ut ante perpensum et exploratum habeamus, an locupletet patrem familiae vinearum cultus.*

[25] Per tale figura cfr. *Rh. Her.*, 4, 19; CIC., *De or.*, 3, 206; ID., *Orat.* 135; QUINT., 9, 3, 30; v. inoltre H. LAUSBERG, *Handbuch der literarischen Rhetorik*, München 1960, p. 318 ss.; G. CALBOLI, *Op. cit.*, p. 310 ss.; L. MONTEFUSCO CALBOLI, *C. Fortunatiani Ars Rhetorica*, Bologna 1979, p. 458.

[26] Cfr. *Rh. Her.*, 4, 19; CIC., *De or.*, 3, 206; ID., *Orat.* 135; QUINT., 9, 3, 30. In merito v. H. LAUSBERG, cit., p. 320; R. VOLKMANN, *Die Rhetorik der Griechen und Römer*, rist. Hildesheim 1963, p. 469; G. CALBOLI, cit., p. 312; L. MONTEFUSCO CALBOLI, cit., pp. 458-459.

[27] Cfr. QUINT., 9, 3, 71. Sull'*adnominatio* o paronomasia v. H. LAUSBERG, cit., pp. 322-325. Nel nostro caso si può forse parlare di *adnominatio per detractionem*, dal momento che nel secondo termine si ha una sottrazione di due lettere (*se*). Per tale figura cfr. inoltre R. VOLKMANN, cit., pp. 479-481, G. CALBOLI, cit., pp. 340-343; L. MONTEFUSCO CALBOLI, cit., p. 459. In generale, per uno studio delle figure retoriche nemesianee in rapporto a quelle virgiliane cfr. le annotazioni su queste ultime ad opera di G. CALBOLI, (s. v.) *Figure retoriche*, in "Enciclopedia Virgiliana", v. II, Roma 1985, pp. 515-520.

[28] Cfr. WILLIAMS, cit., p. 174, n. ad l.c..

[29] Per l'evidenziazione di tale aspetto già squisitamente peculiare nelle *Georgiche* virgiliane v. A. LA PENNA, *Il canto, il lavoro, il potere*, in: *Virgilio. Georgiche.* (curr. A. LA PENNA, L. CANALI, R. SCARCIA), Milano 1983, pp. 5-112; S. ROCCA, *Etologia virgiliana*, Genova 1983.

privilegiato tra madre e cuccioli [30] (già presentato da Varr., *Res rust.*, 2, 9, 12), che un'assidua frequentazione con i *muti custodes*, per dirla con Columella (7, 12, 1), gli poneva davanti agli occhi. I segni tangibili di questo *consensus* affettuoso si visualizzano in singolari scelte lessicali (si veda ad es. l'uso metonimico di *carina* [31] con riferimento al petto dei cani) e nell'aggettivazione: pensiamo alle *tenerae medullae* del v. 155, ai *teneri artus* [32] del v. 169, ai *teneri ungues* del v. 171, ai *pedes infirmi* ed ai *crura natantia* [33] dei cuccioli al v. 163 e ancora ai loro *nivei dentes* del v. 164 (*tunc etiam niveis armantur dentibus ora*) ai quali si riferisce anche Arist., *Hist. anim.*, 2, 2, 501b 5-13 e *ibid.*, 6, 20, 575a 5-12. Tuttavia, mentre nello Stagirita i denti consentono di riconoscere le differenti età, e quelli bianchi ed appuntiti sono indicati come tipici dei cani giovani, nel Cartaginese testimoniano quasi un'esperienza affettiva, lontana pure dal pragmatismo di Varrone, (*Res rust.*, 2, 9, 10) dove si consiglia una dieta particolare per renderli più forti. Mi sembra inoltre che il v. 164 di Nemesiano meriti un'attenzione speciale, alla luce del v. 1030 del *Liber Medicinalis* di Q. Sereno Sammonico, dove: *nudum hominem primo mundi natura profudit; insuper excruciat, niveis cum dentibus armat*; la consonanza dei due luoghi pare innegabile, e tanto più pregnante se l'affianchiamo alle altre riprese del medesimo testo. Tracce palesi di una reale *sumpatheia* nemesianea rispetto ai *catuli* si ricavano analogamente dagli

[30] Il tema è oggetto di rilessioni approfondite ed inquadrate in un discorso più ampio nel *De amore prolis* di Plutarco, per il quale cfr. A. BARIGAZZI, *Un'altra declamazione contro Epicuro: De amore prolis*, in *"Studi su Plutarco"*, Firenze 1994, pp. 141-181, in part. p. 157 e ss.; e per una valutazione del ruolo degli animali nell'opera del medesimo autore v. pure il recente contributo di G. SANTESE, *Animali e razionalità in Plutarco*, in S. CASTIGNONE e G. LANATA (a c. di), *Filosofi e animali nel mondo antico*, Pisa 1994, pp. 139-170.

[31] Cfr. WILLIAMS, cit., p. 170, n. ad v. 110. Il particolare offerto da Nemes. trova un precedente nella descrizione di XEN., *Kyn.*, 4, 1, 10-11, dove si precisa che le costole non devono estendersi verso terra ma devono inclinarsi obliquamente.

[32] Per un uso analogo dell'aggettivo con riferimento agli *artus* oltre a GRATT., *Cyn.* 290: *Teneris vix artibus haeret ille* (...), v. MANIL., 5, 544: *una malorum proposita est merces, vesano dedere ponto / Andromedan, teneros ut belua manderet artus*, e SER. SAMM., 790-791: *Nunc et fortunae iaculis obsistere par est. Si cui forte chalybs teneros violaverit artus.*

[33] Particolarmente efficace l'immagine evocata col ricorso al participio aggettivato del frequentativo *nato*, soprattutto se si considera che le zampe barcollanti dei cuccioli del v. 163 si contrappongono ai *crura rigida* del v. 109. Si noti, inoltre, che la *carina* del v. 110 si riconduce allo stesso ambito marino del *natantia* del v. 163, usato invece come attributo dei *lumina* in VERG., *Aen.* 5, 856 e *Georg.*, 4, 496. Degna di nota, infine, la specifica occorrenza di *nato* in *Aen.*, 4, 398: *Natat uncta carina*; di questo passo famoso potrebbe forse affiorare il ricordo nel lessico nemesianeo del luogo in questione.

epiteti usati per essi: *indiscreta turba*[34] (vv. 143-144), *germina*[35] (v. 146), *egregia suboles*[36] (v. 150). Quest'ultimo esemplifica bene la tecnica compositiva nemesianea: l'uso di *suboles* va infatti ricondotto a Verg., *Georg.*, 3, 71: *anteveni et subolem armento sortire quotannis*, dove si riferisce alla prole dell'armento, né vi sono dubbi che si tratti di una ripresa mnemonica di un passo virgiliano che Nemesiano rammenta certa-mente, come provato pure da *Cyn.*, v. 198: *et sortire gregem suffecta prole quotannis.*

Il secondo fotogramma richiama in campo l'uomo: spetta a quest'ultimo di occuparsi del nutrimento e al nostro Nemesiano di dargli le indispensabili istruzioni. E' significativo che un bisogno primario si tramuti in un'operazione di misurata dietetica, regolata dal vigile Febo, pronto a scandire come sempre tutte le fasi dell'anno e, nello specifico, della vita dei cuccioli protagonisti della scena. D'altro canto sorge il sospetto che nel suddetto aspetto sia forse implicitamente adombrato il richiamo ad una precisa regola tecnica che riconosce uno stretto rapporto esistente tra regime alimentare e movimento degli astri, secondo i principi della iatromatematica, inventata come racconta Plinio[37], da *Crinas* di Marsiglia. Ciononostante non possiamo comunque escludere che la consapevolezza dello stretto legame sussistente tra corretta alimentazione e sano sviluppo corporeo, secondo i canoni ormai consolidati della medicina, fosse derivata all'Autore in primo luogo mediante una prolungata consuetudine con tali animali[38]. In tale prospettiva i doni di Cerere

[34] Per l'uso del termine cfr. GRATT., *Cyn.* 288: *ne matrem indocilis natorum turba fatiget*; in merito al valore dell'attributo *indiscreta* v. WILLIAMS, cit. p. 174, n. ad v. 143.

[35] V. WILLIAMS, cit., n. ad v. 146.

[36] Si osservi che il termine prettamente tecnico ed attestato nel lessico agricolo per indicare il pollone, si associa qui al *germina* del precedente v. 146, di significato analogo. Nello specifico il ricorso a due voci tipiche della medesima sfera agricola esemplifica bene il gusto stilistico nemesianeo. Interessante l'occorrenza di COL., *Res. rust.*, 4, 24, 4: *suboles quam rustici suffraginem vocant*, e con particolare riferimento al nostro caso quella di COL., *Res rust.*, 7, 12, 11: (...) *post id tempus ineundis feminis non videntur habiles, quoniam seniorum pigra suboles existit.* Di pari utilità risulta il confronto con SER. SAMM., v. 604: *Nec sobolis spes est multos iam vana per annos.*

[37] PLIN., *Nat. Hist.*, 29, 4, 9: *cum Crinas Massiliensis arte geminata, ut cautior religiosi orque, ad siderum motus ex ephemeride mathematica cibos dando horasque observando auctoritate eum praecessit.*

[38] Tracce di un rapporto diretto si colgono, ad es., nel tono e nella aggettivazione dei vv. 112-113: *renibus ampla satis validis diductaque coxas,/ cuique nimis molles fluitent in cursibus aures*, dove l'intensivo *fluito* (attestato ad es. in MANIL., 1, 835 con il valore di movimento frenetico: *longi fluitent de vertice crines*) riferito alle *molles aures* evoca un'immagine dinamica , pur nella sua topicità (ARR., *Kyn.* 5, 7; VARR., *Res rust.* 2, 9, 4: *auriculis magnis ac flaccis*; COL., *Res rust.* 7, 12,

mescolati al latte[39], l'alimento più adatto per lo svezzamento che prelude alla fase dei primi passi, non costituiscono soltanto il precetto saccheggiato dalle fonti di pertinenza[40], ma rappresentano l'ennesimo dato desunto dal quotidiano. L'esigenza di coordinate cronologiche ritorna con l'elevarsi di Febo per la ventesima volta: questo è il *limes* a partire dal quale è auspicabile che i cuccioli si muovano *parvae vallis spatio saeptove novali* (v. 181), come ci spiega il Poeta usando il tecnico *novale*, attestato, però al femminile, anche in Verg., *Georg.*, 1, 71: *Alternis idem tonsas cessare novalis*, su cui già Varrone (*Res rust.* 1, 29, 1) aveva precisato: *novalis ubi satum fuit, antequam secunda aratione novatur rursus*, e che in seguito Plin., 18,176 aveva definito: *quod alternis annis seritur*. Infine per i cani, raggiunta l'età opportuna, non resta che volgersi allo scopo prefissato: *Nec semel indulge catulis moderamine cursus, / sed donec validos etiam praevertere suescant, / exerceto diu, venandi munera cogens / discere et emeritae laudem virtutis amare* (vv. 185-188). Interessante, inoltre, il confronto tra la fine del v. 188 (*virtutis amare*) e quella del v. 150 (*virtutis amore*). Non si tratta, direi, di semplice riecheggiamento di Gratt. 282: *illa neque emeritae servat fastigia laudis*, bensì di una volontaria ripresa verbale, in assonanza col v. 150, che sintetizza una perspicua concezione elitaria dell'esistenza attribuibile a Nemesiano. Del resto *amare* l'*emeritae virtutis laudem* esplicita palesemente i *munera venandi* dei quali costituisce forse lo scopo precipuo ed il fine ultimo, pur nella sua valenza astratta e meno contingente. Nel v. 188, dunque, oltre ad optare per una geminazione del concetto, insistendo sul principio per cui l'amore per la virtù, caratteristica tipica della *mater*, diverrà in seguito un elemento comune anche ai cuccioli, proprio grazie all'intervento umano, il Nostro manifesta ancora una volta la

4: *deiectis et propendentibus auribus*;); v. 115: *dum superant vires, dum laeto flore iuventas / corporis et venis primaevis sanguis abundat*, ed in generale in tutta la *descriptio* del cane.

[39] *Cyn.*, v. 175 ss. *Tunc rursus miscere sero Cerealia dona / conveniet fortemque dari de frugibus escam; / libera tunc primum consuescant colla ligari / concordes et ferre gradus clausique teneri.*

[40] Cfr. VERG., *Georg.*, 3,405: *veloces Spartae catulos (...) pasce sero pingui.* Per l'alimentazione del cane v. pure VARR., *Res rust.*, 2,9,10: *Nec non ita panem hordeacium dandum, ut non potius eum in lacte des intritum, quod eo consueti cibo uti a pecore non cito desciscunt*; GRATT., *Cyn.*, 307. Interessante la coincidenza tra i suggerimenti di NEM., *Cyn.*, 159-161 (*tunc consuetam minuisse saginam / profuerit tenuesque magis retinere cibatus / ne gravis articulos depravet pondere moles*) e quelli di XEN., *Kyn.*, 7,4, che prescrive una dieta a base di latte fino al compimento dell'anno, ed un contemporaneo avviamento al cibo che sarà assunto regolarmente in seguito, evitando qualunque altra cosa, dal momento che un'alimentazione eccessiva deforma gli arti e indebolisce il corpo, predisponendolo anche alle malattie.

sua impronta cinofila, raffigurando una funzione educativa esercitata dall'uomo nei confronti dell'animale. A sigillo della prima unità la propedeutica neme-sianea si concretizza *de facto* in tre finalità nette: 1) il raggiungimento della preda, 2) la capacità di riconoscere la voce del cacciatore e l'ordine di incitamento o richiamo da essa proveniente, 3) la volontà di esaminare la bestia catturata senza sbranarla. Alle norme sulla figliatura e l'alimentazione fanno seguito i consigli sanitari, con una successione che riscontriamo nello schema offerto da Varr., *Res rust.*, 2,1,16: *Alterae partes quattuor sunt, cum iam emeris, observandae, de pastione, de fetura, de nutricatu, de sanitate.*

B) Nozioni di veterinaria canina: *rabies e scabies*[41] (vv. 195-223).

Con l'*ekphrasis* della seconda unità l'attenzione converge su una farmacopea *sui generis*, originata dall'interesse per la patologia: è la sezione più interessante per chi voglia leggervi alcuni consapevoli rudimenti di veterinaria[42], forse non del tutto imputabili all'Autore ma soprattutto ascrivibili ad un'epoca fertile per tale disciplina[43]. La preoccupazione nemesianea per i

[41] Trattasi, come noto, di due termini tecnici, con il suffisso in *ies* frequente in ambito medico-veterinario: M. LEUMANN, *Lateinische Laut- und Formenlehre*[6], München, 1977, p. 285; su tali malattie dei cani cfr. *RE* VIII,2 s. v. *Hund*, in part. coll. 2569-2571.

[42] Per la trattazione di problematiche inerenti tale campo cfr. in generale oltre a K. HOPPE, (s. v.) *Mulomedicina*, in *RE* XVI, 1, 1933, coll. 503-513; K.D. FISCHER, *Ancient Veterinary Medicine. A Survey of Greek and Latin Sources and Some Recent Scholarship*, in «MHJ» 23, 1988, pp. 191-209; D. KARASSZON, *A Concise History of Veterinary Medicine*, Budapest, Akadémiai Kiado, 1988, pp. 53-116; L. BODSON, *Le vocabulaire latin des maladies pestilentielles et épizotiques* in: G. SABBAH (éd. par), «*Le latin médical: la constitution d'un langage scientifique. Réalités et langage de la médecine dans le monde romain*», Mémoires du Centre Jean-Palerne, X, Saint-Étienne 1991, pp. 215-241, (per la *scabies* in part. p. 222 nt. 40); alla medesima studiosa si devono anche due studi attinenti: *La zootechnie et la médecine vétérinaire dans l'antiquité*; e *Approche de la zoologie dans le monde romain*; in corso di stampa in «*ANRW*» 2, 37, 4, come pure quello di J. SCHÄFFER, *Zur Geschichte der Veterinärmedizin in römischer Zeit: Pathologie der Trächtigkeit und Geburt bei Haustieren.*

[43] Dopo le notizie puntuali contenute nei trattati aristotelici ed i consigli tecnici di Varrone e Columella, finalmente si prepara il terreno che nel secolo successivo darà alla luce l'*Ars veterinaria* di Pelagonio (350-400 c. d. C.) con le sue epistole di argomento zootecnico, quindi la *Mulomedicina* di Vegezio (383-450 c. d. C.), rivolte soprattutto al mondo equino, quello più consono alle esigenze della società del IV secolo (v. E. ZAFFAGNO, *L'epistola prefatoria dell'Ars veterinaria di Pelagonio*, in N. SCIVOLETTO-C. SANTINI (a c. di), *Prefazioni, Prologhi, Proemi di opere tecnico-scientifiche latine*, v. I, Roma 1990, pp. 219-232, in part. 223; E. MALASPINA, *Ars temperans. Itinerari verso la comunicazione polivalente nel mondo latino*, Genova 1988, p. 149).

tristes morbi e la *sordida scabies*[44] che, *discrimine nullo, dant stragem*[45] è assimilabile a quella che un secolo dopo spingerà Pelagonio a sostenere: *Curas igitur et medicinas, quibus et sanum et vegetum corpus in animalibus, praesertim in equis perseveret, iste liber loquetur*[46]. Nella fattispecie del nostro passo, come si può osservare, il Cartaginese si concentra nuovamente sui cuccioli, più soggetti alle comuni patologie (v. 194: *in parvos iterum protendere curas*). Ora egli sembra riecheggiare oltre alle considerazioni grattiane (*Cyn.*, 383: *per catulos rabies (...) praecipitat letale malum*), pure il suggerimento pliniano di *Nat. Hist.*, 29, 100, 32: *est vermiculus in lingua canum qui vocatur a Graecis lytta, quo exempto infantibus catulis nec rabidi fiunt nec fastidium sentiunt.*

Ma soffermiamoci in primo luogo sulla *sordida scabies*[47] e sul *remedium* consigliato: una sorta di miscela di aceto ed olio (v. 199: *acidos Bacchi latices, Tritonide oliva*) con cui gioverà ungere cuccioli e cani adulti, esponendoli al sole tiepido ed eliminando, poi, dalle loro orecchie le *tiniae*[48] con un *culter candens*[49]. Non è possibile individuare la fonte di provenienza sicura di tutto

[44] In merito al reale valore scientifico del termine nel testo nemesianeo v. VOLPILHAC, *op. cit.*, pp. 118-119, n. 98. Sul significato delle *tiniae* del v. 202 v. *ibid.* p. 119, n. 102 e WILLIAMS, *op. cit.* pp. 178-179, n. ad v. 202.

[45] Si accoglie qui l'interpretazione di Volpilhac. Per la discussione sulle altre congetture si rimanda a WILLIAMS, *op. cit.*, pp. 177-178, n. ad vv. 195-197. Si consideri tuttavia, che tutto il passo risente probabilmente del v. 128 di SER. SAMM.: *Est elephans morbus tristi quoque nomine dirus*, e soprattutto presenta tre casi di allitterazione del tipo virgiliano a vocale interposta (cfr. *supra* n. 23): *scabies et sordida; venis saepe venit; discrimine nullo dant*, che confermano una volontaria elaborazione formale "ad incastro". In virtù di ciò è possibile considerare *morbi* come soggetto di *dant*, accettando pure l'inserzione del singolare *venit* con particolare riferimento alla *scabies* ora posta in evidenza, proprio come al v. 203 l'*etiam* richiama più specificamente l'attenzione sulla *rabies*.

[46] PELAG., *Ars veter.*, Ep. ded. 2,12-14.

[47] In proposito v. G. PENSO, *La médicine romaine. L'art d'Esculape dans la Rome antique*, Paris 1984, in part. p. 283 oltre agli elementi forniti da CELS., *De med.*, 5, 28, 16, ivi citato. Cfr. inoltre VOLPILHAC, *Némésien. Oeuvres*, cit. pp., 118-119, n. 98.

[48] Cfr. VOLPILHAC, *Némésien. Oeuvres*, cit., p. 119 n. 102 e WILLIAMS, *cit.*, pp. 178-179, n. ad v. 202.

[49] *Cyn.*, 199-202: *Quin acidos Bacchi latices Tritonide oliva / admiscere decet catulosque canesque maritas / unguere profuerit tepidoque ostendere soli / auribus et tinias candenti pellere cultro*. Sull'uso del *culter* per la caccia v. tra gli altri PETR. 40; MART. 4, 35, 4; 14, 31; in quanto all'attributo *candens*, al v. 157 già adottato per il *Phoebi axis*, esso risulta attestato in Virgilio con riferimento all'*ensis* e come sinonimo di *ardens*. Il medesimo aggettivo compare anche in SER. SAMM., per il *lapis* al v. 449 e per il *ferrum* al v. 722; altrettanto frequenti, come naturale, presso lo stesso autore, le ricorrenze di *unguere* (vv. 97; 138; 265; 352; 672) e *pellere* (vv. 112; 413; 505; 529; 720; 723; 853; 1023; 1070; 1107). Sul luogo nemesianeo cfr. VOLPILHAC, cit., p. 119, n. 103 e WILLIAMS, cit., pp. 178-179.

ciò, è interessante, peraltro, analizzare il substrato cui Nemesiano potrebbe essersi ricondotto. Qualche riferimento si trova in Verg., *Georg.*, 3,440-69, dove si tratta però della *turpis ovium scabies* e si consigliano bagni nell'acqua fredda (vv. 445-447), oppure *remedia* a base di feccia d'oliva, zolfo, spume d'argento, pece, cera oleosa, scilla, elleboro fetido e bitume nero (vv. 448-451). A tutto ciò si può aggiungere un'incisione (vv. 453-454), o una sorta di salasso (vv. 459-460), o, in ultima istanza, la soluzione più radicale, cioè l'abbattimento della bestia malata, per evitare il contagio del resto del gregge (vv. 468-469). Nell'individuazione dell'origine del farmaco ci soccorre, purtroppo, solo in parte Columella (6, 13, 1-2), che contro la *scabies* dei bovini propone, ad esempio, delle strofinazioni di aglio trito, ovvero come *medicina praesentior* consiglia di pestare insieme origano e zolfo, aggiungervi della morchia, mettendo il tutto sul fuoco insieme ad olio ed aceto, (due ingredienti comuni al nostro *remedium*, come si vede), quindi gettando polvere di allume sulla miscela raffreddatasi fino a divenire tiepida[50]. Anche in questo caso l'efficacia dell'impiastro si ottiene spalmandolo sulle parti malate esposte al sole, però ardente (*candente sole*) e non moderato, come nei nostri versi. Il medesimo autore, successivamente (7, 13, 2), offre consigli puntuali contro la *scabies* dei cani: si deve pestare in un mortaio gesso e sesamo in peso uguale, mescolarli con pece liquida e spalmare con essi la parte malata, ricorrendo poi nei casi più veementi alla resina di cedro[51]. Nelle *Compositiones* di Scribonio Largo proprio contro la *scabies*[52] troviamo il riferimento all'impiego dell'olio diluito con l'aceto. Del resto già Varrone, che aveva evidenziato l'utilità del succo delle olive per le unzioni esterne del corpo[53], trattando della *ovium scabies* aveva consigliato il ricorso all'olio e al vino, con l'aggiunta di *cera alba et*

[50] Cfr. Col., *Res rust.*, 6, 13, 1-2: *Scabies extenuatur trito alio defricta, eodemque remedio curatur rabiosae canis vel lupi morsus (...) et ad scabiem praesentior alia medicina est: cunila bubula et sulpur conteruntur admixtaque amurga cum oleo atque aceto incoquuntur. Deinde tepefactis scissum alumen tritum spargitur; id medicamentum candente sole inlitum maxime prodest.* Cfr. inoltre Pelag., *Ars vet.*, 26, 347-362, pp. 58, 24-61, 8 ed. Fischer, per la cura dei cavalli colpiti dalla medesima affezione v. invece Veg., *Mulom.*, 2, 135, 1.3.

[51] Col., *Res rust.*, 7, 13, 2: *Si scabies infestavit, gypsi et sesami tantundem conterito et cum pice liquida permisceto vitiosamque partem linito, quod medicamentum putatur etiam hominibus esse conveniens. Eadem pestis si fuerit vehementior, cedrino liquore aboletur.* Per un rimedio in caso analogo cfr. pure *Geop.* 19, 3, 2.

[52] Cfr. Scrib., *Comp.*, 251-254, in part. 252: *Bene facit olivae Aethiopicae commi, quod Graece elaeas Aethiopices dacryon vocant, aceto dilutum.*

[53] Varr., *Res rust.*, 1, 55, 4: *ut eliquescat ac non solum corpus intus unguat sed etiam extrinsecus.* Per l'utilità farmaceutica delle olive cfr., ad es., Cels., 4, 27: *id faciunt sanando olivae*, oltre a Plin., *Nat. Hist.*, 23, 39-40, circa gli usi in campo medico dell'olio.

adeps suilla, e di pece liquida contro le piaghe[54]. Quest'ultima sostanza è ricordata ancora da Plinio, 24, 40, 24 che la definisce rimedio *praestantissimum ad canum et iumentorum scabies*[55]. A 28, 244, 75 della *Naturalis Historia* la cura della *canum scabies* prescrive però sangue di bue spalmato fresco e rispalmato quando comincia a seccare, poi eliminato il giorno seguente all'applicazione mediante un lavaggio di cenere di lisciva[56].

Il consiglio nemesianeo si innesta, dunque, nel precedente retroterra, distanziandosi, in realtà, da quello del predecessore Grattio, nel cui *Cynegeticon* (v. 394-395: *Nec longa in facto medicinast ulcere: purum / sparge salem et tenui permulce volnus olivo*) l'olio viene ricordato, però, solo come lenimento della ferita provocata sui cuccioli incidendo nel punto in cui si annida la *mala atque incondita pestis* (387), e cioè la *rabies*, non la *scabies* del nostro poeta africano. Contro quest'ultima, la *longi via pessima leti* (v. 409), il Falisco invita a ridurre il pericolo di contagio sopprimendo la bestia malata (vv. 411-412), oppure, *si dat spatium clemens et promonet ortu / morbus* (vv. 413-414), egli consiglia il ricorso ad una terapia sedativa: un'abluzione a base di asfalto trattato con vino odoroso, peci ipponie e grasso di morchia, impastati con il fuoco (vv. 415-417). L'efficacia dell'impiastro è ulteriormente accresciuta dall'esposizione alle *clari faces solis* (v. 422), per favorire la traspirazione del male, e garantire l'assorbimento del farmaco nella profondità dei pori[57].

Pur tenendo nel dovuto conto le testimonianze viste sopra, la chiave di lettura più probabile per il suggerimento nemesianeo va forse cercata nel *Liber Medicinalis* di Q. Sereno Sammonico[58], là nel VI paragrafo: *Prurigini, papulis*

[54] VARR., *Res rust.*, 2, 11, 7: *De tonsura ovium primum animadverto, antequam incipiam facere num scabies aut ulcera habeant, ut si opus est, ante curentur quam tondeantur ... tonsas recentes eodem die perungunt vino et oleo, non nemo admixta cera alba et adipe suilla; et si ea tecta solet esse, quam habuit pellem intectam eam intrinsecus eadem re perinungunt et tegunt rursus. Si qua in tonsura plagam accepit, eum locum oblinunt pice liquida.*

[55] Cfr. DIOSCOR., 1, 72,3; *Geop.*, 17, 24,2.

[56] PLIN., *Nat. Hist.* 28, 244, 75: *canum scabies sanatur bubulo sanguini recenti iterumque, cum inarescat inlito et postero die abluto cinere lixivo*; la stessa cura è adoperata anche contro la *scabies* umana in PLIN. SEC. IUN., *Med.* (CML III v.) 3, 26, 2; in merito v. ancora PLIN., *Nat. Hist.*, 14, 129; 15, 67; 24,40.

[57] Cfr. C. FORMICOLA, *Il Cynegeticon di Grattio*, cit., in part. p. 187 n. ad v. 424.

[58] Circa la data di composizione dell'opera cfr. l'ed. di R. PEPIN, *Liber Medicinalis*, Paris 1950; per lo studio di alcuni aspetti specifici inerenti la stessa si rimanda a: E. MASTELLONE IOVANE, *Su alcune reminiscenze letterarie nel Liber medicinalis di Q. Sereno Sammonico*, in «B.Stud.Lat.» 14, 1984, pp. 64-79; A.R. CORSINI, *La Praefatio di Sereno Sammonico al Liber medicinalis* in: C. SANTINI-N. SCIVOLETTO (a cura di), *Prefazioni, Prologhi, Proemi* cit., v. 1, pp. 355-359; J.H. PHILLIPS, *The Liber medicinalis Quinti Sereni and Popular Medicine: a Reconsideration of Sources*

et scabie arcendis (vv. 71-86), oltre al resto, si precisa che: *convenit hinc tepido lita tradere corpora soli./ Ferventes papulas oleo curato liquenti; / aut acido Baccho miscebis farra lupini / atque hinc in calido percurres membra lavacro. / Pruritus autem salsos levat umor aceti.* Come si può osservare il *tepido soli* e l'*acido Baccho*, sul piano delle riprese lessicali puntuali, e, in seconda istanza, la presenza dell'olio su quello del contenuto, confermano un esplicito riecheggiamento. In generale, inoltre, la prova più cogente di un rapporto stretto tra i due testi sembra situarsi nelle numerose riprese stilistiche. L'*usus scribendi* di questa sezione del *Cynegeticon* ricorda infatti da vicino quello del *Liber Medicinalis*[59]: così la presenza di formule precettive introdotte da *convenit*[60] e derivati, frequente in Q. Sereno Sammonico[61], nel nostro testo è riecheggiata dal *convenit* del v. 119 e dal *conveniet* del v. 176; il *prodest* adoperato spesso[62] è ripreso dal *profuerit* del v. 160 e del v. 201 nemesianei, all'attestazione del *memento* nel medesimo luogo (vv. 93, 153, 275, 354, 940, etc.) si deve accostare ancora il *catulos reparare memento* del v. 193 del *Cyn.*. Per quanto concerne la *scabies*, quindi, se da un canto Q. Sereno Sammonico rappresentò per Nemesiano il referente più immediato di poeta interessato a problematiche mediche, legato all'ambiente di corte dell'imperatore Gordiano I e precettore di Gordiano II, proprio come il Cartaginese fu vicino agli imperatori Carino e Numeriano, d'altro canto la memoria di *iuncturae* virgiliane o comunque di poesia dotta, offrì lo strumento per accennare ad una malattia

required, in: PH. MUDRY-J. PIGEAUD, *Les Écoles Médicales à Rome*, Genève 1991, pp. 179-186; EAD., *The Structure of the Liber medicinalis Quinti Sereni*, in: G. SABBAH, *Le latin médical, cit.* (v. n. 42), in part. pp. 337-350.

[59] Per la presenza delle singole voci cfr.: P. VAN DE WOESTIJNE, *Index verborum in Quinti Sereni Librum Medicinalem*, Antwerpen 1941; A.R. CORSINI, *Quinti Sereni libri medicinalis Concordantiae*, Hildesheim 1993.

[60] Il verbo è tipico di contesti medici e ricorrente di frequente, ad es., in Celso (*De med.*, Pro. 14; 17; 21; 28; 75; I, 3; 34; 39; II, 8;2 etc.) e Scribonio (*Comp.*, 43; 97; 101; 103; 105; 115), per le scelte lessicali dei quali si consultino rispettivamente: W. F. RICHARDSON, *A Word Index to Celsus: De Medicina*, Auckland 1982 e S. SCONOCCHIA, *Concordantiae Scribonianae*, Hildesheim 1988; circa gli aspetti della lingua celsiana v. i recenti contributi di: S. CONTINO, *Aspetti della lingua di Celso*, in «*La Mèdecine de Celse. Aspects historiques, scientifiques et littéraires*», Mémoires du Centre Jean-Palerne, XIII, Saint-Étienne 1994, 281-296; D.R. LANGSLOW, *Celsus and the Makings of a Latin Medical Terminology, ibid.* 297-318; S. SCONOCCHIA, *Osservazioni sul lessico e sulla sintassi del De medicina di Celso*, ibid. pp. 319-341.

[61] Cfr. *Lib. Med.*: vv. 80, 242, 440, 620, 711, 892, 928, 973: *convenit*; vv. 517, 1001, 1059: *conveniunt*; vv. 486, 498, 700, 950: *conveniet*; v. 91: *convenit* (perf.).

[62] Cfr. *Ibid.*, vv. 39, 40, 46, 73, 101, 221, 226, 243, 265, 317, 338, 375, 467, 482, 567, 573, 632, 637, 677, 814, 821, 884, 909, 968, 985, 986; 1012, 1020, 1028, 1079, 1103.

già considerata da fonti tecniche come Varrone, Columella e Plinio. Alla luce di ciò va altresì decodificato l'*ornatus* scelto per indicare l'olio e l'aceto: si considerino l'appellativo *Tritonide* per il frutto dell'olivo[63], e gli *acidi Bacchi latices*. Risultano numerose le analogie in merito: in Virgilio (*Georg.*, 2, 192; *Aen.*, 4, 454: *latices sacros fusaque vina*), Valerio Flacco (4,533: *Bacchi latices*); Stazio (*Th.* 4, 452: *Bacchi latices*), Silio Italico (7, 164: *Bacche, sacri largitor laticis*; e 186: *tuos latices*, riferito sempre a Bacco), Columella (*Res rust.* 10, 355). Ad esse si affiancano quelle particolarmente interessanti riscontrabili in Lucrezio: 5, 15: *liquoris vitigeni laticem*; 6, 1072: *vitigeni latices*, e soprattutto il caso di 2, 657: *si quis (...) Bacchi nomine abuti mavolt quam laticis proprium proferre vocamen.* Infine, estremamente significative quelle del *Liber Medicinalis*: l'*acido Baccho* del v. 82, e il *laticem Bacchi* del v. 197: sul fondamento di esse non si può escludere che gli *acidos Bacchi latices* del v. 199 del Nostro dipendano da una diretta contaminazione mnemonica dei due versi di Q. Sereno Sammonico. Il rapporto assiduo di Nemesiano con tale testo trova ugualmente una discreta conferma nel lessico dei versi dedicati alla *rabies* (203-223).

Nell'impostazione eziologica di questa sezione del *Cynegeticon* emergono ancor più nettamente il tono descrittivo e l'intento terapeutico del Poeta[64]. Qui predomina il desiderio di giungere, in seguito agli *aitia*, alla sintomatologia[65], prima di occuparsi della farmacologia (v. 215: *Disce igitur potus*[66] *medicos curamque salubrem*). Tutto ciò, direi, secondo i rigorosi principii enunciati da Varrone, *R. rust.*, 2, 1, 21, che nell'ambito della *ars veterinaria* così distingue: *quarta pars est de sanitate res multiplex ac necessaria. (...) Eius partes sunt tres. Nam animadvertendum, quae cuiusque morbi sit causa, quaeque signa earum causarum sint, et quae quemque morbum curatio sequi debeat*, ma pure secondo l'intento virgiliano di *Georg.*, 3, 440: *Morborum quoque te causas et signa docebo*, insomma secondo le finalità più tipiche

[63] In merito cfr. le annotazioni di H.J. Williams, *Op. cit.*, p. 178, n. ad v. 199.

[64] Cfr. *Cyn.*, 203-211: *Est etiam canibus rabies, letale periclum. / Quod seu caelesti corrupto sidere manat, / cum segnes radios tristi iaculator ab aethra / Phoebus et attonito pallens caput exserit orbe, / seu magis, ignicomi candentia terga leonis / cum quatit, hoc canibus blandis inviscerat aestus, / exhalat seu terra sinu, seu noxius aer / causa mali, seu, cum gelidus non sufficit umor, / torrida per venas concrescunt semina flammae.*

[65] *Quicquid id est, imas agitat sub corde medullas inque feros rictus nigro spumante veneno prosilit, insanos cogens infigere morsus.*

[66] La voce *potus*, poetica per *potio*, ricorre spesso in contesti medici, come, ad es., in Plinio, con la valenza di medicamento e nel *Liber Medicinalis*, vv. 119; 314; 400; 409; 413; 476; 525; 568; 685 etc.

della veterinaria, come si evince altresì dal Proemio della *Mulomedicina Chironis*, composta nel IV secolo: *Prima ergo pars est medicinae causarum rationem reddere, deinde ipsa adiutoria medicinae docere oportet quomodo possint auxilium salubre corpori praestare propter diuturnam vitam et integritatem membrorum, quibus itaque rebus medicinae scientia veterinae constet omnis*. Nel nostro testo, oltre a denunciare un aspetto squisitamente tecnico, lo stile continua a sostanziarsi di richiami puntuali: così il *disce*, all'inizio del v. 215 riecheggia quello di Verg., *Georg.*, 3, 414: *Disce et odoratam stabulis accendere cedrum*, e soprattutto non pare lontano dal v. 268 del *Liber Medicinalis*: *Disce etiam miram ex humili medicamine curam*. Nel caso della *rabies* i versi nemesianei considerano rapidamente ma pertinentemente questa malattia della cui natura virale e della cui trasmissione, mediante il morso di animali affetti, si trovano notizie già in Aristotele (*Hist. anim.*, 8, 22) [67]. In seguito, nel I sec. d. C., Celso (*De med.*, 5, 27, 1-2) attesta il carattere insidioso anche per l'uomo della *rabies* canina e ricorda che *omnis autem fere morsus habet quoddam virus*. In proposito ricorderemo che un antidoto contro il morso di un cane idrofobo, è suggerito, ad esempio, da Scrib. *Comp.*, 171-173. Columella (7, 12, 14), invece, descrivendo il procedimento di amputazione della coda dei *catuli* 40 giorni dopo la nascita, sottolinea un vantaggio implicito che *ut plurimi pastores adfirmant*, se ne ricava: *quo facto neque in longitudinem cauda foedum capit incrementum, et (...) rabies arcetur, letifer morbus huic generi*. Numerosi rimedi sono prospettati ancora nell'opera pliniana [68]. Nel II sec. d. C., inoltre, un accenno interessante si legge nel *De constitutione artis medicae* di Galeno. Qui (296 K.), ricordata la differenza tra *aitiai*, *diatheseis* e *symptomata*, nonché evidenziata l'importanza della conoscenza delle cause ai fini della profilassi, il medico di Pergamo richiama l'attenzione sulla difficoltà della loro individuazione, adducendo l'esempio del *virus* contenuto nella saliva di un cane affetto dalla *rabies*, di cui non esiste alcun *signum proprium* prima che la malattia si manifesti in colui che è stato morso. Tornando al passo nemesianeo, sebbene alcuni studiosi vi abbiano visto una scarsa o comunque non originale ricerca [69], il luogo si rivela

[67] V. in proposito P. Louis, (texte établi et traduit par), *Aristote, Histoire des animaux*, III v., Paris 1969, p. 50 n. 2.

[68] Cfr. *Nat. Hist.* 2, 107; 8, 152; 25, 17; 25, 125; 28, 84; 29, 98. Consigli utili per curare invece i cavalli affetti dalla rabbia si trovano in Pelag., *Ars vet.*, 29, 407, p. 71 ed. Fischer, e Veg., *Mulom.*, 2, 148.

[69] Cfr. P. Volpilhac, *op. cit.*, p. 120 n. 112 e R. Verdière, *Gratti Cynegeticon Libri I quae supersunt*, Wetteren Universa, 1964, II, pp. 355-358.

pregnante in rapporto a quella cinofilia di cui il presente contributo intende indagare gli aspetti. L'Autore tende, invero, a postulare le cause di una sofferenza che, al di là del fattore scatenante, colpisce gli animali costringendoli a soggiacere sotto il peso della sua violenta irruenza. Cielo, terra ed aria divengono metodologicamente i tre elementi in cui situare i *tristes morbi*, in un passo caratterizzato da acute scelte lessicali che denotano una precisa volontà di distinguere nettamente i tre ambiti[70]. Proprio la necessità di inserire una pluralità eziologica, che sta a fondamento del costrutto disgiuntivo, dimostra come al Poeta, al di là della causa più plausibile fra tutte (*quicquid id est*), prema di rappresentare la prorompente manifestazione dell'effetto[71]. In seguito, dalla sintomatologia patologica alla posologia terapeutica[72] il passo è breve e diretto, nonché esplicitato dal tono evidentemente didattico della formula introdotta dal *disce*. A questo punto possiamo notare che il ricorso intenzionalmente scientifico alla tecnica farmaceutica si svolge, in parte, secondo il principio del *pondere atque mensura* di scriboniana memoria (*Comp. Epist.*, 1, 9). Tuttavia, per quanto nelle *Compositiones* l'adozione di corretti dosaggi assuma il tono di un imprescindibile precetto, nel nostro caso, data la aspecificità, sotto il profilo medico, del testo, che rimane squisitamente poetico nonostante i suoi interessi tecnico-didascalici, la cura per un'attenta e puntuale esecuzione del composto sembra invece espressa dall'idea di progressiva aggregazione alchemica degli elementi, suggerita dall'uso lessicale. Si vedano, ad esempio, il *sensim*, cui si deve l'immagine della miscelazione graduale del latte, in allitterazione con il *superadde*[73], dove il *super*, quasi pleonastico, si può

[70] Cfr. *Cyn.*, vv. 204-210: *seu caelesti corrupto sidere manat... seu magis... inviscerat aestus, exalat seu terra sinu, seu noxius aer causa mali, seu... torrida... concrescunt semina flammae*. Per l'individuazione delle cause nei dati atmosferici v. VOLPILHAC, cit., n. 105, pp. 119-120 e WILLIAMS, cit., pp. 179-180.

[71] Di grande pregnanza l'attributo *insanos* per i morsi dei cani, soprattutto se si deve supporre una sorta di ipallage con trasferimento della qualità da chi svolge l'azione (il cane) a chi la subisce. Per l'aggettivo si può cfr. SER. SAMM., vv. 363; 399; 473; riguardo all'impiego di *agitare* v. invece ID., vv. 123, 279.

[72] Cfr. *Cyn.*, vv. 216-220: *tunc virosa tibi sumes multumque domabis / castorea, attritu silicis lentescere cogens; / ex ebore huc trito pulvis sectove feratur, / admiscensque diu facies concrescere utrumque; / mox lactis liquidos sensim superadde fluores*. Singolare il cumulo *attritu - trito - secto* probabile indizio di *tumor africanus*. Per l'uso di *tero*, attestato frequentemente in Celso (3,10,2; 4,16,4; 5,17,2B etc.) ed in Scribonio (*Comp.* 1,15; 12,10; 16,9 etc.), e soprattutto del participio aggettivato v. SER. SAMM., vv. 18; 309; 417; 485; 648; 778; 792; 823; 832; 921; 962; 1003.

[73] Il verbo ricorre solo una volta in VERG., *Aen.*, 1, 529 ed in tale forma anche in SER. SAMM. esclusivamente al v. 1103: *agrestis prodest radix superaddita porri*. L'autore del *Liber Medicinalis* preferisce infatti il semplice *adde* (vv. 11; 108; 240; 320; 426; 457; 466; 558 etc.).

ricondurre alla frequente presenza di prefissi verbali che si registra in testi tecnici come il *De medicina* celsiano [74]. Pregnante, in funzione della sensazione, anche la progressione resa dal cumulo del participio di *admisceo* (v. 219: *admiscensque*), verbo già usato al v. 200 per la preparazione del *remedium* contro la *scabies* e ricorrente spesso nel *Liber Medicinalis* [75], e del costrutto *facio concrescere* [76]: proprio gli incoativi *lentescere* (v. 217) e *concrescere* [77] (v. 219) appaiono estremamente efficaci per il medesimo scopo. Il primo, usato, ad esempio, da Verg., *Georg.*, 2, 250, a proposito della terra che si attacca alle dita a guisa della pece [78], è qui in connessione con il *cogens*, così come al v. 461 del *Liber Medicinalis* il medesimo verbo accompagna un altro incoativo: *Aut tres ex vino cocleas fervescere coges.* Il secondo, puntuale per esprimere la *conglutinatio*, impiegato con valore diverso già al v. 211 del *Cynegeticon*, con riferimento ai *semina*, è attestato pure nelle *Georgiche* 3, 360: (*concrescunt subitae currenti in flumine crustae*) [79]. Pregevole, nella medesima ottica, l'allitterazione delle liquide (v. 220: *lactis liquidos*). Ancora nel *sumes* del v. 216, all'inizio della ricetta, mi pare si possa rintracciare un altro esempio dell'influenza di Q. Sereno Sammonico, che lo adopera diverse volte (in tale forma ad es. ai vv. 298 e 1105 o, in generale, ai vv. 250, 454, 700, 705, 753, 904 etc.). In quanto ai singoli ingredienti della pozione, si considerino innanzitutto i *castorea*, una secrezione tratta dall'omonimo animale, di largo

[74] Cfr. *exempli gratia* le occorrenze di *superimpono* o *superpono* (Cels. 4, 31, 6; 5, 27, 6; 7, 31, 2), per quanto concerne la presenza del *super*, oltre ai numerosi casi di frequenza di verbi con altri prefissi.

[75] Si v., ad es., v. 766: *admiscere*; v. 177; 209; 307; 745; 796: *admixtoque*, etc. Un uso affine del verbo si riscontra pure nel *remedium* suggerito da Col., *Res. rust.*, 6, 13, 1 (v. *supra*, n. 50), mentre viene preferito *permiscere* in 7,13,2 (v. *supra* n. 51); diffuse le attestazioni in Scribonio (*Comp.* 3, 2; 21, 5; 23, 11; 41, 5 etc.).

[76] In merito alla costruzione di *facio* con l'infinito, tipica del linguaggio popolare e testimoniata altresì nella prosa tecnica e nella poesia scientifica, si vedano da ultimo le considerazioni di A. Borgo, *Note sull'uso di facio con l'infinito. A proposito di un duplice caso di "risparmio" linguistico in Seneca tragico*, in «B.StudLat» 24, 1994, pp. 62-70, in part. pp. 65-66.

[77] Il verbo nella forma semplice, semanticamente differente, è attestato anche nel *Liber Medicinalis*, *cresco*: vv. 329; 494; 1032; in merito ai composti v. inoltre Celso: *concresco*: 5, 26, 23D; 5, 28, 7A; 7, 7, 14AB, 23; *supercresco*: 5, 26, 30C; 5, 28, 2F.

[78] Cfr. Verg., *Georg.*, 2, 250: *sed picis in morem ad digitos lentescit habendo*, e Col. *Res rust.* 11, 2, 92, dove si riferisce al salice.

[79] L'impiego del verbo per la *coagulatio* si registra pure in Verg., *Georg.*, 3, 463 e Scrib., *Comp.* 182: *Ad gripsum*, dove è adoperato con riferimento ad un *potus* ingerito *concrescit in aliqua parte ventris quod potum est et tactu quasi saxum percipitur*, oltre che in Celso, cit. (v.n. 77).

impiego nel I sec. d. C. in vari antidoti, come ci spiegano Celso e Scribonio Largo[80]. Da Plinio (*Nat. Hist.* 32, 28, 13) apprendiamo inoltre l'efficacia delle varietà provenienti *e Ponto Galatiaque mox Africa*, e soprattutto ricaviamo che *somnum conciliant cum rosaceo et peucedano peruncto capite et per se poti ex aqua, ob id phreneticis utiles.* In tal senso credo che Nemesiano non ignorasse affatto l'utilità della sostanza a livello neurovegetativo[81] e, nello specifico, la funzione sedativa esercitata per placare lo stato di eccitazione dei cani. Il suo *remedium* si prefigge infatti di cacciare l'assalto delle *tristes Furiae* e di *iterum blandas canibus componere*[82] *mentes* (v. 223). Qui il Poeta, a mio avviso, non intende solo dar prova di elaborata raffinatezza, con l'allitterazione *canibus componere* che armonicamente rompe l'unità logica *blandas mentes*, né riecheggiare esclusivamente un cliché che vede un uso diffuso dell'aggettivo con riferimento ai cani[83] (testimoniato, tra gli altri, proprio da Ser. Samm., v. 950), direi piuttosto che egli ribadisce il concetto di una razionalità insita in essi, come si ricava dalla presenza di *mens*. Su questo aspetto un indizio significativo si ricava oltre che da Arist., *Hist. Anim.* 8, 22, anche da Plut. *Soll. an.* 963c-d, dove la rabbia canina viene chiamata in causa per provare la razionalità dell'animale, posto il principio che non si può perdere una facoltà che non si possiede. La perdita della ragione, causata dalla patologia specifica, si riscontra ugualmente in Pelagonio (*Ars. vet.* § 29)[84], dove la *rabies* dei cavalli è considerata tra le malattie che comportano un'*alienatio mentis*. Nel nostro passo, dunque, ai *castorea* costretti ad un aspetto viscoso mediante lo strofinio con il *silex*, sulle cui proprietà ci illumina Plinio, *Nat. Hist.*, 36, 168, 49 ss., si deve aggiungere una polvere di avorio, sulle cui funzioni ci soccorre ancora una volta il medesimo autore in *Nat. Hist.*, 28, 88, 24 e Columella, 7, 10, 4. L'uso

[80] Cfr. ad es. CELS., *De med.*, 3, 16,2; 3, 20, 1, 6; 4, 6, 3; 5, 22, 8; 5, 23, 1B, 3B etc. e SCRIB., *Comp.*, 3, 5, 10, 23, 88, 117, 120, 121, 165, 166, 173, 175, 192.

[81] L'uso della sostanza contro gli attacchi epilettici è attestato ad es. da Plin. 32, 112, 37: *Castoreum in aceti mulsi cyathis III ieiunis datur, iis vero, qui saepius corripiantur, clystere infusum mirifice prodest. Castorei drachmae II esse debebunt, mellis et olei sextarius et aquae tantundem*; e *ibid.*, 32, 36, 14; in proposito v. pure PLIN. SEC. IUN., *Med.* (CML III v.). 3,1; 18; 19; 21; e per altre indicazioni cfr. C. OPSOMER, *Index de la pharmacopée latine du I^er^ au X^e^ siècle*, Hildesheim 1989, s. v. *castoreum*.

[82] Per la presenza del medesimo verbo cfr. anche SER. SAMM., vv. 392; 471; 518; 727; 1046.

[83] Sul ricorso all'aggettivo v. WILLIAMS, *Op. cit.*, p. 182, n. ad v. 223, oltre a R.W. GARSON, *Rec.* a R. VERDIÈRE, *Prolégomènes à Nemesianus*, Leiden 1974, in «Latomus» 35, 1976 pp. 160-161, ivi citato. In proposito si può cfr. ancora LUCR., 4, 997: *consueta domi catulorum blanda propago* e soprattutto SER. SAMM., v. 950: *conveniet cerebrum blandi canis addere fractis.*

[84] K.E. FISCHER, *Pelagonii Ars veterinaria*, Leipzig 1980, p. 135, n. ad cap. XXVIIII.

di tale sostanza in un contesto tecnico-veterinario è registrato, ad esempio, da Pelagonio, *Ars. vet.*, 28, 366, in un paragrafo sulle *Potiones et omni tempore necessariae* leggiamo infatti: *Pulvis omnibus potionibus anteferendus gentianae, aristolochiae, murrae, bacarum lauri, rasurae eboris aequis ponderibus in pulverem redigis, de quo potionabis contra omnes morbos.* Qualche riflessione va riservata, infine, ai *lactis liquidi fluores*: fermo restando il valore probante della *iunctura*, presente anche in Nem., *Ecl.* III, 68-69, per sostenere l'identica paternità delle due opere, come proposto dall'Haupt[85] nel secolo scorso, occorre ricordare la larga attestazione in età post-augustea del termine *fluor*, in ambito medico, con il valore di flusso (Cels., 3, 6; Scrib., 108, etc.). Si può ipotizzare, allora, che il Cartaginese sia ricorso ad un'unità semantica prettamente tecnica, usata per patologie intestinali (v. Ser. Samm., 550), privilegiando però il concetto di fluidità[86] che il termine possedeva, ampliandolo con l'attributo *liquidos* del tutto superfluo, riferendolo, quindi, al latte, ad una sostanza cioé essenziale nell'alimentazione dei cani, come ricorda in primo luogo Varrone (*Res rust.*, 2, 9, 10). Non possiamo neppure escludere che tale aggiunta contribuisse a mascherare l'odore aspro dei *castorea*, rendendo al contempo possibile l'ingestione a tratto continuo, tramite un corno introdotto in gola[87]. Al di là dei tentativi ermeneutici si deve altresì valutare l'intenzionale ripresa di moduli virgiliani: tale l'origine della *iunctura: virosa castorea* (*Georg.*, 1, 58-59: *virosaque Pontus castorea*)[88] ed il richiamo al passo delle *Georgiche* in cui l'unica salvezza per i cavalli moribondi, colpiti dalla rabbia, consiste nel liquore leneo versato attraverso un corno inserito nella bocca (*Georg.*, 3, 509-510: *Profuit inserto latices infundere cornu Lenaeos*). Dalle riprese viste sopra non risulta, in verità, una esclusiva consonanza con il *Cynegeticon* di Grattio, cui l'opera nemesianea è stata finora sistematicamente accostata, per lo più con l'intenzione di postulare una derivazione diretta da quella del predecessore. Quest'ultima presenta estese considerazioni di carattere cinofilo innanzitutto ai vv. 150-309, e più precisamente esse subentrano all'incirca dopo il primo quarto, quando il Falisco si sofferma su pregi e difetti di animali ai quali è opportuno riservare la *cura prior*. Dopo il riferimento al

[85] Cfr. M. Haupt, *De carminibus bucolicis Calpurnii et Nemesiani*, Berlin 1854 in M. Haupt, *Opuscula* I, Leipzig 1875, pp. 358-406, in part. p. 371; H. Walter, *Studien zur Hirtendichtung Nemesians*, cit., p. 62, n. 4.

[86] Cfr. pure Ap., *Flor.*, *10: ... itemque ubique distinxit amnium fluores.*

[87] Cfr. Ser. Samm., v. 564: *Ergo cinis cornu cervini proderit haustus*; e 235; per *infundere* v. Id., vv. 170; 215; 339; 378; 885.

[88] Per l'interpretazione del luogo v. D.O. Ross Jr., *Virgil's Elements. Phisics and Poetry in the Georgics*, Princeton 1987, pp. 42-43.

personaggio di Agnone, artefice dell'uso del guinzaglio ed innovatore nella adozione del metagonte, particolarmente adatto all'*ars venandi* (vv. 213-222), nonché meritorio autore di una nuova razza di cani ottenuta grazie all'incrocio con gli sciacalli (vv. 253-265), Grattio si sofferma proprio sul motivo della creazione di nuove razze, indugiando soprattutto sulla presentazione della razza migliore (vv. 266-278). Nel luogo in oggetto non mancano neanche alcune annotazioni sulle cure indispensabili per evitare l'imbastardimento della razza stessa (vv. 279-289), sul metodo di identificazione dei cuccioli più validi (vv. 290-300), sulle attenzioni per la *mater* ed i *catuli* (vv. 301-309). A seguito di un *excursus* meramente esornativo, seppur non estraneo (vv. 310-325), viene ricordato il *magister catulorum* (vv.326-336) e vengono fornite alcune note dettagliate sull'abito del cacciatore (vv. 337-344), prima di passare alla descrizione di una precisa patologia e farmaceutica canina *stricto sensu* (vv. 345-426). In proposito si noti però che la *rabies* entra in causa nel testo solo dopo alcune considerazioni riservate alla peste, e che le cause probabili di quest'ultima risultano di fatto enunciate (vv. 373-376) con uno schema cui, invece, il Cartaginese si ispira, almeno formalmente, per la sua eziologia della rabbia stessa. Nel Falisco, al contrario, quest'ultima appare solo come una delle forme in cui si manifestano i *morbi* a carattere epidemico *lato sensu* (vv. 381-383), i quali richiedono peraltro un intervento diverso per ciascuno dei singoli casi, vale a dire l'analisi delle fasi distinte e la ricerca del rimedio più adeguato. La trattazione grattiana si incentra, in effetti, sull'uso di un'*ars* sentita come propria dal poeta (v. 380) e dotata di una connotazione di medicina preventiva (*sit tutius ergo / antire auxiliis et primas vincere causas*). In essa, a ben considerare, la localizzazione del male (*Namque subit, nodis qua lingua tenacibus haeret*) anticipa immediatamente la sintomatologia (vv. 388-392)[89], giustificando una preventiva incisione col ferro operata sui *catuli* nel *punctum* in questione. A tutto ciò segue una terapia basata sull'uso di sale puro e di olio leggero, come lenimento della ferita provocata a scopo profilattico. Alla luce di quanto sopra si ha l'impressione che l'autore ignori la causa reale della malattia, e cioè l'inoculazione del morbo mediante il morso di un animale e che non si preoccupi, in concreto, dei *remedia* per i *viscera salsa*, le *accenses febres*, le *fugae* e lo *spernere sedem amaram* che i cani accusano, e per i quali invece Nemesiano suggerisce i suoi *potus medicos curamque salubrem* (v. 215). È inoltre palese che la precisazione di natura denominativa *vermi-*

[89] GRATT., *Cyn.*, 388-392: *Ille ubi salsa siti praecepit viscera longa, / aestivos vibrans accensis febribus ignes, / moliturque fugas et sedem spernit amaram. / Scilicet hoc motu stimulisque potentibus acti / in furias vertere canes.*

culum dixere[90], di cui si trova già traccia in Plinio (29, 100, 32), è veramente molto rapida. In definitiva, nonostante le pretese di superiorità rispetto agli antichi (vv. 399-401), Grattio non dimostra un reale *animus* scientifico. Il suo rapporto con la veterinaria appare diverso da quello del Cartaginese: la *cura canum*, pur occupando un ruolo significativo, si compie in primo luogo mediante l'intervento del *numen* (v. 350), la cui azione si associa in seconda istanza all'*experientia* umana: così, ad esempio, ai vv. 362 e 391 ss. il Falisco si interessa solo del *remedium* con cui sanare una ferita e lenire la sofferenza provocata dalla stessa, preferendo però tralasciare il problema della terapia definitiva. Anche nel primo caso (v. 362), in maniera non molto diversa che nel secondo (v. 391) inerente la cura della *rabies*, l'unica soluzione (*id satis*: v. 363) sembra derivare dall'*impositio* dell'olio e della *nigra pix*, cui va affiancato, per i casi di minor conto, l'*auxilium validae salivae.*

In conclusione, tornando al poemetto nemesianeo, si deve constatare che nell'ultima unità della sezione centrale (vv. 224-238) lo sguardo si volge alle *species* canine più adatte alla caccia: esemplari spartani, molossi, britannici, pannoni, iberici, libici ed etruschi scorrono così velocemente davanti ai nostri occhi, senza alcun particolare tipico che possa consentirci di visualizzare concrete distinzioni, eccezion fatta per gli ultimi, lodati pur sempre con grande rapidità. I loro *animi, moresque simul naresque sagaces*, risultano elementi alquanto convenzionali per un esperto, tuttavia poco utili per il *venator*, cui forse potevano giovare maggiormente i precedenti precetti di veterinaria.

Sul fondamento di tutto il discorso mi pare, quindi, di poter sostenere che l'imperativo poetico del *docere delectando* per Nemesiano scaturì dal desiderio squisitamente cinofilo di rappresentare i piccoli animali domestici utili alla caccia ed insegnare qualche precetto per curarne la salute[91]. Ciò spiegherebbe la sua esigenza di trasfondere la poesia delle *Georgiche* di Virgilio, il primo cantore dell'Impero, cui già Columella doveva una grande eredità[92], innestan-

[90] Su ciò v. J.N. ADAMS, *Some Latin Veterinary Terms*, in «Sileno» 16, 1990, pp. 117-131.

[91] Uno studio recente inerente l'attenzione simpatetica manifestata dagli antichi nei confronti del mondo animale si deve a L. BODSON, *L'animale nella morale collettiva ed individuale dell'antichità greco-romana*, in S. CASTIGNONE e G. LANATA (a c. di), *Filosofi e animali*,... cit., pp. 51-85.

[92] In merito cfr. A. COSSARINI, *Aspetti di Virgilio in Columella*, in «Prometheus» 3, 1977, pp. 225-240. Anche l'opera varroniana dovette esercitare notevole influenza su Nem. in virtù del suo legame con quella del Mantovano, per cui cfr. A. SALVATORE, *Scienza e poesia in Roma. Varrone e Virgilio*, Napoli 1978, (in part. pp. 53-106: § *«Georgiche» di Virgilio e «De re rustica» di Varrone*; pp. 107-131: § *Momenti di vita delle piante e degli animali in Virgilio e Varrone*); ID., *Ancora su «Georgiche» di Virgilio e «De re rustica» di Varrone*, «Letterature comparate. Problemi e metodo» (Studi in onore di E. Paratore), I, Bologna 1981, pp. 441-458.

dola in un substrato di elementi tecnici specifici di ambito greco e latino. A tutto questo si accompagnò la lezione di un suo quasi contemporaneo, quel Q. Sereno Sammonico che all'inizio del III secolo aveva tramandato nei versi del *Liber Medicinalis* la pratica e la dottrina di un'arte antica come la medicina. Ad un ambito di essa dunque, e cioè alla veterinaria, il Cartaginese intese dedicare, forse per primo in terra d'Africa, alcuni versi del suo *Cynegeticon*.

Joaquín Gómez-Pantoja

Arietes ex Africa

En el capítulo VII de su *de Re rustica*, Columela ilustra la exposición sobre las características de la lana, su color y distinto precio con una anécdota familiar: un tío suyo, Marcos Columela, admirado del colorido de un lote de carneros africanos que unos *munerarii* habían traido a su Gades natal, los compró para emparejarlos con sus ovejas de lana fina (*tectum genus*); en la primera generación se obtuvieron animales con la coloración paterna y el vellón hirsuto, pero cuando éstos cubrieron ovejas tarentinas, el resultado fueron corderos con lana de mayor finura; los cruces posteriores aumentaron la calidad del vellón sin alterar su buscado colorido.[1]

Para aquellos familiarizados con los manierismos y tópicos clásicos, la historia puede parecer sencillamente un lógico corolario del muy extendido prejuicio antiguo que atribuía cualidades hipersexuales a todo lo africano; *gens Numidarum in Venerem praeceps*, afirmó con toda naturalidad Livio y, ciertamente, el aserto podía fácilmente justificarse aduciendo la exagerada pasión amorosa de algunos africanos ilustres, tales como Dido y Massinisa o, y si se quería redondear el argumento, recordar que ese rey númida había seguido engendrando hijos con ochenta años.[2] Pero la prueba palpable de que Africa era patrimonio de Venus era la inacabable variedad de la fauna líbica, que sólo parecía explicable suponiendo que en esas tierrras eran viables los mestizajes más arriesgados e impensables; a este respecto, debe recordarse el divertido capítulo de la enciclopedia pliniana que discute las circunstancias y causas que originan el cruce de leones y panteras *(pardus)* y se sistematizan sus

* Este trabajo ha sido posible gracias a la ayuda económica de la Dirección General de Investigación Científica y Técnica, de la Secretaria de Estado para las Universidades (PB 90-280). Igualmente, he de agradecer a Apple Computer de España la subvención concedida en 1991 para estudiar las trazas del antiguo pastoreo en la Península Ibérica.

[1] Col., *R.R.* VII 2. 4-5: *Nam cum in municipium Gaditanum ex vicino Africae miri coloris silvestres ac feri arietes, sicut aliae bestiae, munerariis deportarentur, M. Columella patruus meus acris vir ingenii, atque illustris agricola, quosdam mercatus, in agros transtulit, et mansuefactos tectis ovibus admisit. Eae primum hirtos, sed paterni coloris agnos ediderunt, qui deinde et ipsi Tarentinis ovibus impositi, tenuioris velleris arietes progeneraverunt. Ex his rursus quicquid conceptum est, maternam mollitiem, paternum et avitum retulit colorem.*

[2] Liv., 30,12,18.

resultados; por cierto, que es precisamente en este contexto donde Plinio parece haber dado nueva vida a un proverbio ya secular en griego: *ex Africa semper aliquid novi.*[3] Siendo lo insólito y novedoso causa universal de curiosidad, las bestias africanas fueron consideradas elementos necesarios en los espectaculos y *venationes* del anfiteatro.[4] Los carneros adquiridos por el tío de Columela estaban destinados originalmente a este fin[5] y el tenor del relato parece indicar que Gades era un lugar especializado en la importación y distribución de fieras africanas, lo que no resultaría impropio considerando el papel de la vieja colonia fenicia en la explotación de los recursos naturales de Africa y los vínculos humanos, culturales y legales existentes entre ambas orilla del Estrecho de Gibraltar.[6]

Sin embargo, el relato de Columela es mucho más que el derivativo de un lugar común y su posible enjundia histórica sólo ha sido explorada parcialmente. La anécdota suele citarse en relación con la capacidad de griegos y romanos para potenciar mutaciones de interés económico en especies domesticadas y también a propósito de la evolución genética de las ovejas laníferas: como el experimento tuvo lugar en Hispania y fue esta tierra donde surgió una raza ovina que es paradigma de la lana de calidad, ha habido quienes han vinculado causalmente ambos sucesos. El propósito de este trabajo es examinar tales presupuestos y sugerir quizá líneas de investigación para el aprovechamiento futuro de la anécdota.

La experiencia del tío de Columela se ha considerado uno de los pocos casos documentados en la Antigüedad de cruce selectivo, es decir, de búsqueda

[3] Sobre los leopardos PLIN., *NH* VIII, 42 y 62-63; cf. H. LEITNER, *Zoologische Terminologie beim älteren Plinius*, Hildesheim 1972, 188-9. Otra especie supuestamente híbrida, al menos en nombre, es la jirafa, vid. HOR., *Ep.* II, 1, 95 y la glosa del escoliasta, SCHOL. HOR. *ad. loc.;* cf. VARR., *Ling. lat.* V, 100. Sobre el proverbio, sus versiones y posterior fortuna, vid. I. RONCA, Ex Africa semper aliquid noui: *The ever Surprising Vicissitudes of a Pre-Aristotelian Proverb*, en «Latomus» 1994, pp. 570-93.

[4] Sobre el empleo de fieras *africanae / libycae* en espectáculos, vid. *CIL* IX, 2350 y 10 539; es presumible que designaciones de esta clase indicasen tanto el origen de los animales como una clase esterotipada de atracción, cf. H. DE VILLEFOSSE, «CRAI» 1910, p. 135.

[5] Para el uso de ovinos en el anfiteatro, cf. MART., *Spect.* XXI y nótese que Julio Capitolino, en su *Vita Gordiani* (*SHA* ed. Hohl 20 3, 7-8) se refiere a una atración con *oves ferae.*

[6] Vid. M. PONSICH, *Perennité des relations dans le circuit du détroit de Gibraltar*, «*ANRW*» II-3, 1975, pp. 655-84; F. LOPEZ PARDO, *Apuntes sobre la intervención hispana en el desarrollo de las estructuras económicas coloniales en Mauritania Tingitana*, en E. RIPOLL (ed.) *Actas del I Congreso sobre El Estrecho de Gibraltar, Ceuta 1987*, vol. I, Madrid 1988, pp. 741-48; E. GOZALBES CRAVIOTO, *Observaciones acerca del comercio de época romana entre Hispania y el Norte de Africa*, «AntAfr 29», 1993, pp.163-76 y *Una adscripción a la Bética de las ciudades de la Mauritania Tingitana (año 69)*, en J. SANTOS (ed.), *Pre-actas del III Congreso Peninsular de Historia Antigua*, Vitoria 1994, pp. 421-6.

consciente de determinadas características.[7] Ello quizá es una exageración, porque hay evidencia sobrada de que los ganaderos grecorromanos, aún de modo pedestre, supieron cómo fomentar las mutaciones favorables: Scrofa definía el arte pastoril como *scientia pecoris parandi ac pascendi* [8] y el relato de Columela trae a la memoria sendos comentarios de Trimalción y Varrón, el primero sobre el modo en que el ilustre *parvenu* mejoró la calidad lanífera de su rebaño – *arietes a Tarento emit, et eos culavit in gregem* [9] –, mientras que el segundo razona por qué pastores y gañanes deben preferir los perros de gran alzada y capa blanca[10]. Pero tampoco es menos cierto que la lectura de los *scriptores de rebus rusticis* lleva al convencimiento de que los antiguos responsabilizaban más a las circunstancias ambientales que a la genética del aspecto, comportamiento y utilidad de un animal; en consecuencia, el conocimiento de la leyes de la herencia era puramente empírico y basado en premisas falsas: entre ellas, la creencia generalizada de que el colorido del vellón dependía primordialmente del agua de los rios donde abrevaban las ovejas o que los ejemplares con paladar pigmentado tenían descendencia con lana colorida.[11]

La mejora genética antigua debió realizarse, pues, lentamente, por medio de cruzamientos que buscaban la aparición o el descarte de determinados rasgos útiles del fenotipo; tal procedimiento de prueba y error, más el papel nada desdeñable de la Naturaleza, posiblemente sean responsables de "la carencia de propósito" que los expertos aseguran detectar en la evolución de la mayoría de las especies domesticadas. Esa impresión se refuerza cuando se considera que la etnología de los animales domésticos elaborada por los antiguos[12] corresponde a lo que los zoólogos y veterinarios llaman hoy razas "geográficas", esto es, grupos de individuos con características comunes pero dentro de un amplio abanico de variabilidad.[13] Pero aún carentes de propósitos y realizados gradualmente, es innegable que los cambios genéticos sucedieron

[7] J.M. FRAYN, *Sheep-rearing and the Wool Trade in Italy during the Roman Period*, Liverpool 1984, p. 33.

[8] VARR., *R.R.*, II.1.11

[9] PETRON., *Satyr.*, 38.2, con el comentario de A. GIARDINA, *Società romana e produzione schiavistica. L'Italia*, Bari 1981, p. 92.

[10] VARR., *R.R.*, II.9,3 y 4.

[11] VARR., *R.R.*, II.2,4; VERG., *Georg.* III, 387-90

[12] Por ejemplo, el catálogo de razas ovinas según COL., *R.R.*, VII, 2.3:*(Oves) generis eximii Calabras, Apulasque et Milesias nostri existimabant, earumque optimas Tarentinas. Nunc Gallicae pretiosiores, earumque praecipue Altinates.*

[13] W. HERRE, *The Science and History of Domestic Animals* en D. BROTHWELL y E.S. HIGGS, *Science and Archaeology*, Londres 1969, p. 263.

y la mejor prueba de ello son las actuales divergencias de tamaño, aspecto y carácter entre los ejemplares domésticos y ferales de una misma especie.

En el ganado ovino, las diferencias no sólo afectan sustancialmente a algunos rasgos externos de los animales,[14] sino que dejan perplejos a los especialistas, porque la cuestión no es tanto cómo y cuándo pudieron producirse las mutaciones sino el por qué mismo de la domesticación. Efectivamente, de los tres usos potenciales – carne, leche y lana – de una oveja, sólo el primero podía ser aparente a quienes domaron los primeros ejemplares de la especie; por razones obvias, la utilidad alimenticia del ordeño no podía ser previsto en animales inaprensibles, mientras que el pelo de los ovinos silvestres carece apenas de empleo textil debido a sus características, ya que su cobertura externa se dispone en dos capas, una externa, de naturaleza pilosa y grosera, formada por fibras rígidas, gruesas, fuertes, meduladas, producidas por los folículos que los expertos llaman "primarios"; y otra interna, de fibras finas, sedosas, suaves, ameduladas, onduladas y lanosas, que nacen de los folículos "secundarios". Mientras que en los ejemplares salvajes, la capa externa predomina sobre la interna, en los domesticados, especialmente en las razas más lanígenas, ésta se ha desarrollado hasta hacer desaparecer casi completamente el pelo.[15] Lo paradójico es que la mutación genética que potenció la lana sobre el pelo no pudo producirse unicamente como consecuencia de la domesticación – el proceso envuelve cambios genéticos demasiado importantes y complejos – pero tampoco pudo ser la causa de la misma, dada la escasa presencia de la lana en las ovejas ferales.[16]

En cambio, sí que pueden ser atribuidas a la doma otras mutaciones del vellón de notable interés económico y que se debían estar produciendo contemporáneamente al tiempo de Columela. El primer cambio es la desaparición progresiva en las razas domésticas de la muda estacional, bien porque se alargó el período de presentación del vellón, bien porque se redujeron las zonas de cobertura pilosa afectadas. Mientras los rebaños sufrían la muda, la recogida de lana se hizo por arrancamiento coincidiendo con los períodos de

[14] A. SANCHEZ BELDA y M.C. SANCHEZ TRUJILLANO, *Razas ovinas españolas*, Madrid 1986, pp. 31-32.

[15] M.L. RYDER, *Follicle Arrangement in Skin from Wild Sheep, Primitive Domestic Sheep and in Parchment*, «Nature» 182, 1958, pp. 781-3.

[16] M.L. RYDER, *Sheep: Hilzheimer 45 years on*, «Antiquity» 66, 1982, 16; la paradoja ha llevado a K.V. FLANNERY, *Origins and Ecological Effects of Early Domestication in Iran and the Near East*, en P. J. UCKO y G.W. DIMBLE, *The Domestication and Explotation of Plants and Animals*, Londres 1968, p. 92, a suponer que la lana se desarrolló como respuesta natural de la oveja ante el desafío ecológico de la cautividad en climas tórridos.

despeluche; esta circunstancia es recordada por la etimología latina de *vellus*,[17] por diversos testimonios históricos que llegan hasta el siglo pasado,[18] y posiblemente, por la costumbre ganadera antigua de cubrir con pellizas u otro material el cuerpo de ciertas ovejas – *oves pellitae, genus tectum* – cuya lana era reputada de altísima calidad.

Otra mutación humanamente inducida afectó a la pigmentación de la lana. Los ovinos salvajes suelen presentar capas uniformes pero constituidas, en distinta proporción, por fibras blancas, negras, grises y pardas; las variedades domésticas, por contra, propenden, por un lado, a la policromia, bien en forma de capas con manchas de colores limpios, bien de individuos con vellones uniformes monócromos. Indudablemente, el interés de Columela por el experimento de su tío debe enmarcarse en el proceso contemporáneo por conseguir coloraciones variadas, de las que las blancas eran las más buscadas y apreciadas porque teñían sin interferencias: la insistencia de los *scriptores rerum rusticarum* en este punto indica que en los siglos inmediatos al cambio de Era eran todavía excepcionales los rebaños de vellones de calidad y de color albo. Los análisis de Ryder han demostrado que muchas de las muestras de tejidos antiguos aparentemente blancos, examinados con detalle, revelan una proporción superior a la actual de fibras grises o pardas.[19] Y además es importante no olvidar que el color y la calidad de la lana no son características opuestas sino distintas: las referencias de Plinio y Columela al ganado *pullus atque fuscus* de Corduba,[20] productor de excelente lana, quizá aludan al hecho frecuentemente olvidado de que la pigmentación dominante del merino parece ser la negra, hasta tal punto que hoy día, después de siglos de cría selectiva, no sólo son viables animales más o menos oscuros sino que existen todavía rebaños enteros de esas características.[21] Indudablemente, para conseguir la epístasis de las capas blancas, los expertos opinan que ha sido imprescindible el recurso a sementales foráneos, lo que emplaza el experimento del tío de Columela con los moruecos africanos en una perspectiva de gran interés.

[17] Sobre la práctica en época romana, cf. VARR., *R.R.*, 2.2, 13; PLIN., *NH*, VIII, 191;

[18] C. ALFARO, *Tejido y cestería en la Península Ibérica. Historia de su técnica e industrias desde la Pehistoria hasta la Romanización*, Madrid 1984, pp. 39-40.

[19] M.L. RYDER, *Changes in the fleece of sheep following domestication (with a note on the coat of cattle)*, en en P. J. UCKO y G.W. DIMBLE, *The Domestication and Explotation of Plants and Animals*, Londres 1968, pp. 495-6,

[20] COL., *R.R.*, VII, 2.4; PLIN., *NH* VIII, 191.

[21] SANCHEZ BELDA y SANCHEZ TRUJILLANO, *op. cit.* pp. 277-8 citando los cuadernos de crianza del rebaño de Rambouillet y algunos estudios genéticos sobre el particular; p. 596, sobre los hatos residuales de *merinas pretas* del Alemtejo portugués.

Todos estos cambios tienen importancia universal ya que condicionan y explican la utilidad de la oveja, pero son de especial relevancia en la Península Ibérica por cuanto la feliz asociación de sus condiciones naturales – clima, relieve y amplios pastizales – con determinadas prácticas pastoriles contribuyó a la génesis de una bestia extraordinariamente lanígena que durante siglos, constituyó la más singular y protegida fuente de riqueza de Iberia. Me refiero, claro está, a la variedad merina cuya difusión posterior a otras regiones ha hecho de esta raza la productora de lana de calidad por excelencia. La genealogía del merino sigue siendo un tema de discusión entre especialistas, no sólo por las dificultades inherentes para trazar la estirpe a través del tiempo y mediante pruebas insuficientes, sino por la propensión a confundir la aparición de estos animales con el tipo de pastoreo trashumante y, más especificamente, con la regulación de éste por el Honrado Concejo de la Mesta.[22] Una antigua y persistente tradición sostiene que el experimento del tío de Columela fue relevante en el origen de las merinas porque en la Península Ibérica existieron en época romana animales con características morfológicas y laneras que anticipan este linaje ovino. La evidencia aducida consiste en representaciones plásticas de ovejas – *ex vota* broncíneos encontrados en algunos santuarios meridionales, ciertos relieves y esculturas de diversas regiones peninsulares – y en la interpretación interesada de los testimonios literarios clásicos.[23]

Quienes consideran que la hipótesis tiene poco de recomendable objetan, en primer lugar, que si uno se guía por el nombre, la palabra "merino" no se documenta hasta época relativamente tardía[24] y con casi completa seguridad se refiere a alguna de las tribus bereberes que pasaron a España durante la denominación árabe; y en segundo lugar, el cruce de moruecos africanos con ovejas locales parece una práctica corriente entre los ganaderos peninsulares deseosos de mejorar sus rebaños: a la vista de la documentación medieval, el

[22] Un resumen actual de la discusión en CH. J. BISHKO, *Sesenta años después.* La Mesta *de J. Klein a la luz de la investigación subsiguiente*, «Historia, Instituciones, Documentos» 8, 1982, pp. 1-49 (= P. GARCIA MARTIN y J.M. SANCHEZ BENITO, *Contribución a la historia de la trashumancia en España*, Madrid 1986, pp. 21-82, esp. pp. 40-48).

[23] L. PRADOS, *Los exvotos ibéricos de la colección del Museo Arqueológico Nacional de Madrid*, Madrid 1992, proporciona al lector una buena guía sobre el tipo de material y sobre su utilidad a los efectos de esta investigación. Las figuraciones en las que se han querido ver ancestros del merino en G. APARICIO, *De etnología ovina. El merino. A propósito de dos testas de carnero esculpidas en sarcofagos romanos de Córdoba*, «Archivos de Zootecnia» 76, 1979, pp. 124 y ss.; y E. LAGUNA, *Historia del merino*, Madrid 1986, pp. 55-59 (una figurita romana de bronce que el autor considera la más antigua representación de un merino).

[24] J. KLEIN, *La Mesta. Un estudio de Historia económica española (1273-1836)*, Madrid 1979, p. 19; R.S. LOPEZ, *El origen de la oveja merina*, «Estudios de Historia Moderna» 4, 1954, pp. 3-11.

experimento del tío de Columela parece sólo un episodio más dentro de una costumbre multisecular[25] y que, en cualquier caso, algunas comarcas del Marruecos atlántico, casualmente aquella hoy habitadas por la tribu meriní, siguen produciendo ovejas de lana fina cuyas características morfológicas son muy similares al merino peninsular.[26]

Todos estos argumentos, sin embargo, yerran la marca porque ahora sabemos que lo que hace singular a un merino no es la forma de la testa, la presencia o no de encornaduras, los pliegues de la piel o su regimen de vida trashumante, sino la estructura de su piel, con una altísima proporción de folículos secundarios sobre los primarios; es decir, vellones en los que predomina la lana sobre la garra o pelo. Esta distinción, apreciable a ojos de experto, resulta patente al microscopio y Ryder, examinando tejidos antiguos bajo este instrumento, ha demostrado que lo que las fuentes clásicas consideraban lanas finas son, según los criterios del gremio lanero de los últimos quinientos años, sólo de calidad entrefina o medio fina por contener proporciones elevadas de pelo o garra y, sobre todo, porque el diametro de estas fibras es muy superior al de la verdadera lana.[27] Puede objetarse que el número de tejidos o pergaminos antiguos conservados es ridículo, que su densidad por épocas es apenas representativa y, sobre todo, que no han sido posibles los análisis de la lana o de la piel de las ovejas cuya calidad más apreciaban los antiguos, esto es, las del sur de Italia, las Galas, las Béticas y las Milesias, porque sus zonas nativas no son tan propicias para la conservación de materia orgánica como los lodazales y turberas centro-europeas y las arenas del desierto.

A pesar de sus imperfectos resultados, la técnica de análisis establecida por Ryder marca posiblemente el camino correcto para indagar la estirpe merina y su orígenes, ya que el examen microscópicos de los miles de pergaminos conservados en la Península Ibérica, algunos de ellos antiguos de los siglos VII y VIII, permitiran definir mejor la evolución de las ovejas peninsulares. Mientras tanto, y a falta de datos mejores, parece prudente suspender todo juicio sobre la importancia de la anécdota narrada por Columela y sobre todo, sobre su repercusión en las razas de la Península Ibérica, luego tan afamadas por su lana.

[25] KLEIN, *op. cit.* p. 20 con referencias a otras importaciones.

[26] H. EPSTEIN, *The Origins of the Domestic Animal of Africa*, Nueva York, 1971, vol. II, pp. 1-191 y especialmente pp. 80-109 para una comparación de las razas ovinas africanas y peninsulares.

[27] RYDER, *Changes in the Fleece...* pp. 504-5.

Piero Bartoloni

La pesca a Cartagine

La recente edizione di uno stampo per focacce raffigurante una serie di pesci, di molluschi e di crostacei marini [1] ha riportato la mia attenzione verso il tema dello stretto e fondamentale rapporto tra il mondo punico e il mare.

Alcuni anni or sono in una serie di contributi avevo esaminato il problema delle navi e della navigazione [2], desunto soprattutto dalle figurazioni rappresentate sulle stele più tarde del *tofet* di Cartagine, e, pur attratto dal problema, avevo appena sfiorato il tema della pesca [3]. Infatti, sulla qualità e sulla natura del pescato nel mondo punico, se si prescinde dalle non abbondanti notizie fornite dalle indagini effettuate sul campo [4], una buona parte dei dati è ottenibile unicamente dall'analisi delle raffigurazioni superstiti, che, come è ovvio, non sono certamente numerose. In ogni caso, la presenza di una grande tradizione del mondo punico nel campo della pesca ci viene suggerita implicitamente dalla scuola musiva nord-africana di età romana imperiale [5], che doveva necessariamente affondare le sue radici in epoca precedente [6]. Nei mosaici di età imperiale del resto i differenti pesci sono descritti in modo preciso e con cognizione di causa, sia che si tratti di animali provenienti dall'ambiente marino che fluviale.

Del resto, per quanto riguarda gli aspetti figurati, ad una situazione di

[1] L. A. Marras, *Una matrice fittile da Sulcis*, "RStFen", 21, 1993, suppl., pp. 91-94.

[2] Da ultimo, anche per la bibliografia precedente, P. Bartoloni, *Le navi e la navigazione*, *I Fenici*, Milano 1988, pp. 72-77.

[3] Id., *I Fenici e le vie dei tonni*, "Il Mare", 39-40, 1991, p. 9.

[4] Cfr. ad esempio, anche per le referenze bibliografiche, le vertebre di ombrina (**Sciaena cirrhosa** L.), i gasteropodi (**Luria lurida** [L.]) e gli opercoli di turbine (ad esempio **Astraea rugosa** [L.]), i cosiddetti occhi di Santa Lucia, in P. Bartoloni, *Gli amuleti punici del* tofet *di Sulcis*, "RStFen", 1, 1973, pp. 185, 201-202, tavv. LXII, 10-13, LXIII, 2, 7-8.

[5] Cfr. ad esempio L. Foucher, *Inventaire des mosaïques. Feuille n° 57 de l'Atlas Archéologique. Sousse*, Tunis 1960, pp. 9-10, 15, 18, 24-25, 37, 43, 45, 47, 57, 60, 72, 74, 77, 91-92, 113, 117-19, 121, tavv. IV-V, VIII, X, XVII, XXI, XXXII, XXXV-XXXVII, XLVI, XLVIII, LXI, LXIV; M. Ennaïfer, *La civilisation tunisienne à travers la mosaïque*, Tunis 1970, pp. 48, 63-64, 93, 145, 149-50, 152; la grande tradizione marinara della Tunisia è palese anche attualmente: cf. ad esempio, A. Borrel, *Les pêches sur la côte septentrionale de la Tunisie*, Paris 1956.

[6] Cfr. da ultimo, M. H. Fantar, *Kerkouane. Cité punique au Cap Bon*, I, Tunis 1984, pp. 493-540.

carenza nel mondo fenicio[7] e punico, ne corrisponde una altrettanto non felice nel mondo occidentale[8] e in particolare greco, ove, per oggettiva esiguità di dati e per specifico tipo di argomento, non sono certamente numerose le immagini che riguardano la tecnica della pesca e il tipo degli animali catturati[9]. Questa situazione tuttavia è parzialmente compensata dalle figurazioni presenti sui ben noti piatti da pesce[10] ove, accanto ad una maggioranza di riproduzioni stereotipe o di maniera appartenenti però ad ambienti provinciali[11], compaiono alcuni rari recipienti che rappresentano un vero e proprio repertorio delle specie commerciali e commestibili dell'antica Grecia[12].

Per quanto riguarda il mondo punico vengono esaminati qui di seguito alcuni documenti che, pur senza intenti di completezza, permettono di documentare alcune differenti specie di pesci e di molluschi noti sia a Cartagine che nelle sue colonie. Alcune figurazioni provengono dalla classe degli amuleti, che compaiono configurati tanto in forma di cetaceo[13] quanto di pesce[14]. Tra questi ultimi risulta particolarmente riconoscibile il Pesce pettine (**Xyrichthys novacula** [L.])[15], la cui diffusione sembrerebbe limitata al Mediterraneo occidentale non oltre il Mar Egeo. Quindi, in relazione alla sua supposta

[7] Tra le rare figurazioni di animali marini ambientate in Fenicia si vedano ad esempio quelle di matrice assira assolutamente stereotipe provenienti dal palazzo di Sargon II a Khorsabad e da quello di Sennacherib a Kouyunjik, nei quali i pesci sono del tutto generici: ad esempio, per quanto riguarda i rettili ambientati in questi mari improbabili, si tratta addirittura in modo inequivocabile di animali terrestri e quindi di testuggini e non di tartarughe.

[8] Per quanto riguarda il mondo miceneo si ricorderà in particolare lo splendido affresco di Santorino raffigurante in modo realistico un giovane che reca sul dorso un gruppo di maschi di lampughe (**Coryphaena Hippurus** L.)

[9] Cf. N. MALAGARDIS, *Images du monde rural attique à l'époque archaïque*, "ArEph", 127, 1988, pp. 114-16.

[10] Cf. da ultimo, I. MC PHEE- A. D. TRENDALL, *Greek Red-figured Fish-plates*, Basel 1987; da notare che i tipi di pesci e molluschi raffigurati variano a seconda della provenienza, forse ad indicare degli specifici tipi di pesca o delle preferenze alimentari: ad esempio, nei piatti sicelioti e paestani, tra i molluschi prevale l'**Octopus vulgaris** CUV., mentre in ambiente apulo sono presenti soprattutto la **Sepia officinalis** L. e le altre due specie minori, il cui consumo nella zona è attualmente assai elevato.

[11] Cfr. ad esempio, *ibid.*, nn. 12 a/f - 63 a/f, soprattutto di provenienza siceliota, campana, paestana e apula.

[12] Cfr. ad esempio, *ibid.*, nn. 1 a/f-11 a/f, soprattutto di provenienza attica.

[13] Cfr. ad esempio P. BARTOLONI, *I gioielli di Tharros. Catalogo*, Verona 1990, p. 142, n. 248, ove è raffigurato un delfinide, verosimilmente un esemplare della specie **Delphinus delphis** L.

[14] Cfr. tra l'altro P. BARTOLONI, *Gli amuleti punici del* tofet *di Sulcis*, *cit.*, pp. 185, 198, tav. LXI, 5, ove è raffugurato uno sparide (**Sparus auratus** [L.] o **Dentex dentex** [L.]).

[15] Cfr. ad esempio, E. ACQUARO, *Amuleti egiziani ed egittizzanti del Museo Nazionale di Cagliari* (= *CSF*, 10), Roma 1977, pp. 29, 147, n. 1242.

assenza nel Mar di Levante, ciò implicherebbe un'utilizzo dell'amuleto limitato esclusivamente all'ambiente punico, dato che la specie ittica, ben nota al mondo egizio, in teoria avrebbe potuto risultare sconosciuta ai Fenici della costa libanese.

Sempre tra gli amuleti, in due esemplari assai simili conservati rispettivamente nei musei di Cagliari e di Sassari e verosimilmente provenienti entrambi da Tharros sembra essere riconoscibile il **Serranus gigas** (BRÜNN.) o il **Polyprion americanum** (SCHM.) grazie alle considerevoli dimensioni dell'occhio e alla caratteristica posizione obliqua della bocca del pesce raffigurato negli amuleti [16]. In effetti la cernia, quale pesce stanziale, doveva essere ben nota poiché poteva essere facilmente catturata con lenze morte armate con grossi ami [17].

Ma la maggior parte delle immagini di pesci e di molluschi in ambiente punico ci sono pervenuti attraverso il prezioso "catalogo" di immagini costituito dalle figurazioni delle stele più tarde del *tofet* di Cartagine. Non si tratta certamente di un repertorio amplissimo, ma le figurazioni sono abbastanza numerose da costituire una piccola rassegna e in alcuni casi altrettanto esplicite da consentire in molte circostanze a chi abbia un minimo di conoscenza nel campo l'immediata identificazione delle differenti specie.

Come è ovvio, non mancano i cetacei, soprattutto della specie **Delphinus delphis** L. già citata [18], ma non sono oggetto di studio in questo ambito, poiché difficilmente rivestivano un'importanza economica e la loro immagine doveva evocare unicamente le valenze sacre o magiche dell'animale. Sono completamente assenti le figurazioni relative ad altri tipi di cetacei di certo allora come attualmente presenti nel Mediterraneo, quali ad esempio alcune specie di balene e i capodogli, che tuttavia dovevano essere ben noti ai naviganti fenici.

Per quanto riguarda i pesci e i molluschi, le figurazioni sulle stele sono meno numerose rispetto a quelle dei delfini, ma riguardano un più ampio numero di specie.

[16] Per l'esemplare cagliaritano, cfr. *ibid.*, pp. 29, 147, n. 1243, mentre, per quello sassarese, cfr. ID., *La collezione punica del Museo Nazionale «Giovanni Antonio Sanna» di Sassari - Gli amuleti*, «RStFen», 10, 1982, suppl., pp. 17, 42, n. 216.

[17] Su questi strumenti da pesca cfr. ad esempio, A. L. DELATTRE, *La nécropole punique de Douïmes. Fouilles de 1893-1894*, «Cosmos», 40, 1897, pp. 13-14, fig. 22.

[18] Cfr. tra gli altri M. HOURS-MIÉDAN, *Les représentations figurées sur les stèles de Carthage*, «Cahiers di Byrsa», 1, 1951, p. 52, tavv. XXIII, f-XXIII, g, XXIV, a, XXXVIII, f, che classifica oltre quindici immagini di delfini; C. PICARD, *Les représentations de sacrifice molk sur les ex-voto de Carthage*, «Karthago», 17, 1976, pp. 107-108, tav. VII, 5, VIII, 10; EAD., *Les représentations de sacrifice molk sur les stèles de Carthage*, «Karthago», 18, 1975-1976, p. 48, che cita 22 esemplari.

La maggior parte delle figurazioni sono illustrate nell'ambito del *Corpus Inscriptionum Semiticarum* [19], ma altre provengono anche da stele anepigrafi [20]. Poiché si tratta di figurazioni su pietra calcarea, le immagini sono spigolose e sostanzialmente prive di particolari, ma, grazie all'abilità e allo spirito di osservazione dei lapicidi, così come le lettere dell'alfabeto spesso assumono indubbie qualità di gusto calligrafico, altrettanto di sovente emergono i caratteri distintivi delle singole specie ittiche.

Osservando in particolare i differenti animali marini, occorre segnalare che si tratta non solo di pesci ma anche di molluschi. Per quanto riguarda i molluschi, si noteranno dapprima una seppia, raffigurata alla base del timpano di una delle stele anepigrafi testè menzionate (Fig. 1; Tav. I), e due polpi, incisi in prossimità degli acroteri e ai lati di un simbolo cosiddetto di Tinnit appartenente alla stele *CIS* 190 (Fig. 2). La seppia citata appartiene visibilmen-

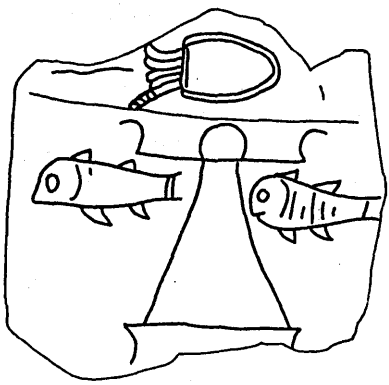


Fig. 1 - PICARD 1976.

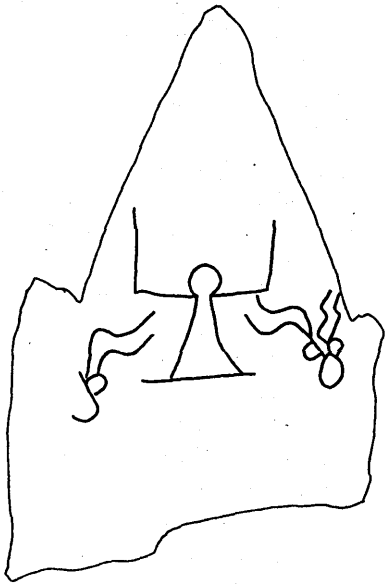


Fig. 2 - *CIS* 190.

[19] CIS 190 (2 exx.),350 (2 exx.), 485 (2 exx.), 1122 (1 ex.), 1308 (1 ex.), 2086 (1 ex.), 2482 (2 exx.), 3986 (1 ex.), 5588 (1 ex.), 5732 (1 ex.); una figurazione risulta composita da tre differenti numeri del *CIS*: 1284, 2384, 2809 (1 ex.), cfr. in proposito G. COACCI POLSELLI, *Una stele ricomposta da Cartagine*, «RStFen», 7, 1979, pp. 193-95.

[20] Si tratta di due ulteriori pesci e di un mollusco: C. PICARD, *Les représentations de sacrifice molk sur les ex-voto de Carthage*, «Karthago», 17, 1976, pp. 107-108, VIII, 8 (3 exx.).

te alla famiglia delle *Sepidae*, poiché è provvista di ali, ma non è possibile attribuirla più precisamente a una delle tre specie esistenti nel Mediterraneo, e ciò ancorché sia visibile con certezza una sola delle due braccia tentacolari. Per maggior precisione, una lunga incisione orizzontale occupa lo spazio davanti alla seppia sotto l'acroterio di sinistra, ma non sembra avere origine dal corpo dell'animale. In realtà si tratta probabilmente della **Sepia officinalis** L., poiché sia la **Sepia orbignyana** FERUSSAC che la **Sepia elegans** D'ORBIGNY sono specie con abitudini prevalentemente bentoniche e quindi risultano assai meno frequenti, ma la figurazione non fornisce ulteriori indicazioni utili all'identificazione. In ogni caso, oltre alle ali è visibile il corpo ellissoidale volto a sinistra dal quale hanno origine, in basso, un braccio tentacolare, identificabile per la sua lunghezza e descritto con dei tratti orizzontali nella parte terminale utilizzati per simboleggiare le ventose, e quattro corte braccia cefaliche. È possibile che fosse descritto l'ulteriore braccio tentacolare in posizione simmetrica, ma la frattura della stele ne ha provocato la perdita.

Una seppia, resa in modo più naturalistico e descritta con maggiore abbondanza di particolari, è raffigurata nello stampo sulcitano citato all'inizio di questo contributo[21].

Passando ai due polpi raffigurati sulla stele *CIS* 190 (Fig. 2), si tratta certamente di due molluschi e gli animali sono descritti in modo elementare, ma non tanto sommario da impedirne l'identificazione e la sicura attribuzione alla famiglia degli *Octopodidae*. I due polpi sono volti verso l'alto e in posizione leggermente convergente, con il mantello ellissoidale, con gli occhi globulari fortemente marcati e con quattro tentacoli. Non è possibile essere più precisi nell'attribuzione poiché mancano ulteriori particolari, ma si dovrebbe trattare dell'**Octopus vulgaris** CUV. poiché è la specie maggiormente nota e più facilmente catturabile. Il confronto più prossimo da menzionare è con il polpo raffigurato nello stampo per focacce citato più sopra, anche se nel nostro caso illustrato in questa sede la raffigurazione è decisamente sommaria e la resa è più sintetica rispetto a quella assai più naturalistica del paragone evocato[22].

Passando ad esaminare i pesci e iniziando dai due raffigurati sulla stele ove è presente anche la seppia già citata (Fig. 1), si noterà che, nel caso di quello di sinistra, si tratta verosimilmente di un rappresentante della famiglia dei *Mullidae*, anche se non è possibile distinguerlo tra il **Mullus surmuletus** L. e il **Mullus barbatus** L. In ogni caso, che si tratti di un **Mullus** è ampiamente

[21] L. A. MARRAS, *Una matrice fittile da Sulcis*, «RStFen», 21, 1993, suppl., pp. 92-93, fig. 1, tav. VIII.

[22] *Ibid.*

sancito non solo dalla caratteristica fronte spiovente ma anche dalla inequivocabile e inconfondibile presenza delle pinne dorsali, ventrale e anale ben distinte e collocate in posizione corretta. L'esemplare di destra presenta invece il muso tondeggiante con la bocca appena accennata, tanto da poter somigliare sia pure vagamente ad un soggetto maschio della specie **Coryphaena hippurus** L. Tuttavia, la presenza delle quattro caratteristiche pinne permette di propendere anche in questo caso per un rappresentante della famiglia dei *Mullidae*. La distorsione del muso è dovuta probabilmente all'esiguo spazio a disposizione del lapicida, ristretto tra il lato destro della stele e il simbolo di Tinnit raffigurato al centro del campo figurativo.

Un ulteriore **Mullus surmuletus** L. o **barbatus** L. è raffigurato in modo sintetico sulla stele *CIS* 3986 con tratti decisi e marcati, senza indugio nei particolari, ma sostanzialmente completo (Fig. 3; Tav. II). L'esemplare è descritto sempre con i caratteri salienti della specie cioè con la fronte spiovente e con le quattro pinne distinte. L'importanza del soggetto è sancita dalla constatazione che in questo caso non si tratta di una figurazione accessoria poiché il pesce, ubicato nella parte inferiore della stele, è inciso prima del pilastro in bassorilievo che a sua volta contiene l'iscrizione votiva.

Di notevole interesse risultano altri due pesci raffigurati su una stele non documentata sul *CIS* poiché priva di iscrizione (Fig. 4; Tav. III). Entrambi volti a sinistra, come del resto la maggior parte dei pesci rappresentati sulle altre

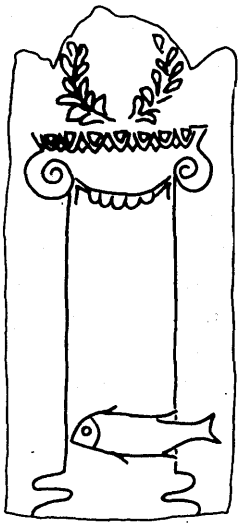


Fig. 3 - *CIS* 3986.

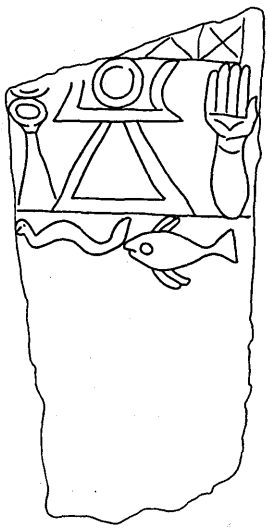


Fig. 4 - Musée de Carthage.

stele, occupano il campo figurativo solitamente destinato alla dedica posto sotto i simboli principali, che sono, come di consueto, il simbolo di Tinnit al centro, il caduceo a sinistra e la mano destra aperta a destra. Il pesce raffigurato a sinistra appartiene visibilmente all'ordine degli *Anguilliformes* anche se non è possibile specificare la specie e cioè se si tratti di un'**Anguilla anguilla** (L.), di un **Conger conger** (L.) o di una **Muraena helena** L. In relazione al *ductus* di tipo calligrafico che contraddistingue la resa della coda, potrebbe trattarsi forse di un'anguilla o di un grongo. Un riscontro diretto, reso anche questa volta in modo più naturalistico, è ancora con la matrice fittile sulcitana menzionata più sopra, anche se in questo caso si tratta più probabilmente di una murena[23].

Quanto al pesce raffigurato a destra dell'anguilla, sulla base della forma del corpo, che risulta abbastanza corto rispetto alla coda, della posizione e della dimensione dell'occhio e della forma e della collocazione delle pinne, si potrebbe trattare di un **Apogon imberbis** (L.). In effetti, anche se le abitudini del Re di triglie ne escludono la cattura e il consumo abituali, nessun'altra specie si avvicina come forma e caratteristiche al pesce raffigurato. Anche se non esistono confronti noti, è assolutamente da escludere che sulla stele sia stata riprodotta la raffigurazione generica di un pesce, poiché le caratteristiche salienti del soggetto raffigurato sono ben individuate.

Ad una specie edule molto apprezzata appartengono invece due esemplari gemelli raffigurati in posizione araldica sulla stele *CIS* 485 (Fig. 5). In modo inequivocabile si è in presenza di due *Sparidae* appartenenti probabilmente alla specie **Diplodus sargus** (L.). Ciò che caratterizza i due saraghi maggiori sono il muso appuntito, la grandi pinne pettorali rese con una lunga incisione orizzontale e, particolare naturalistico di grande efficacia, la lunga pinna dorsale eretta in posizione di difesa, posizione caratteristica assunta da questo tipo di pesce durante le fasi della sua cattura.

Tra i pesci identificabili con una qualche certezza è una corvina raffigurata tra il timpano e l'acroterio di sinistra di una stele. Infatti si tratta probabilmente di un **Johnius umbra** (L.) appartenente alla stele *CIS* 1308 (Fig. 6) che occupa tutto lo spazio disponibile tra il lato sinistro della stele e una mano destra aperta che si erge all'interno del timpano. Che si tratti del pesce indicato è confermato sia dalla prima pinna dorsale, distintiva della specie per la sua importanza, che dalla seconda pinna dorsale bassa e a forma di lunga cresta regolare. Altrettanto si dica per le pinne ventrale e anale, anch'esse lunghe e ben separate, e infine per la pinna caudale con la forca poco pronunciata.

[23] *Ibid.*

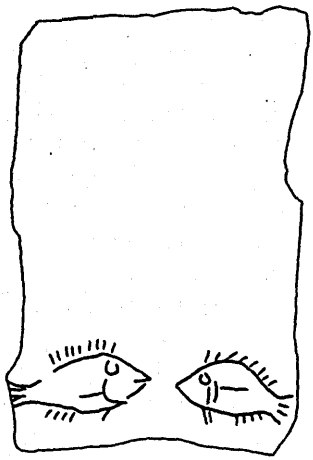


Fig. 5 - *CIS* 485.

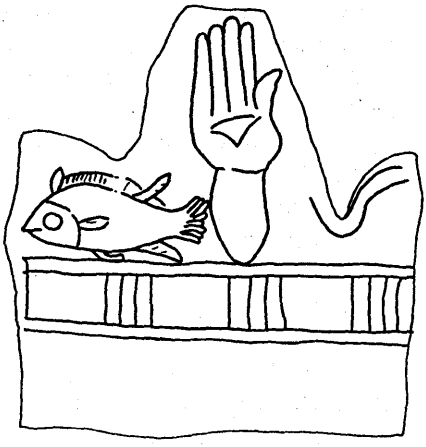


Fig. 6 - *CIS* 1308.

I due pesci raffigurati sulla stele *CIS* 2482 (Fig. 7) invece sono rappresentati in posizione contrapposta e parzialmente sovrapposta e, in particolare, il pesce inferiore risulta capovolto. Quanto alla famiglia di appartenenza, si può propendere, anche se con formula assai dubitativa, per due *Scombridae*. L'esemplare inferiore presenta infatti alcune caratteristiche peculiari della specie **Thunnus thynnus** (L.), quali la lunga e robusta pinna pettorale, la prima pinna dorsale eretta e pronunciata, seguita dalle numerose e tipiche pinnule dorsali. Ma ciò che permette di propendere per l'identificazione proposta è la

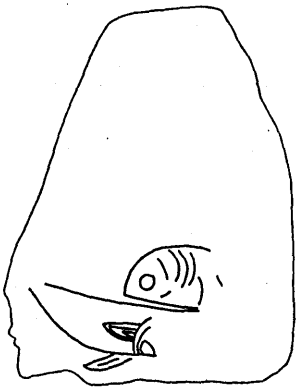


Fig. 7 - *CIS* 2482.

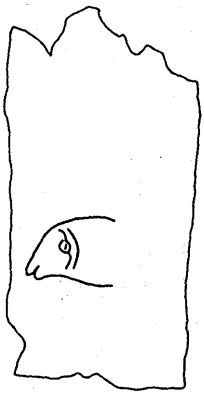


Fig. 8 - *CIS* 1122.

presenza dell'incisione delineata in prossimità della pinna caudale, che potrebbe indicare la carena. L'esemplare superiore è descritto con il muso appuntito e volto verso il basso, tanto da rassomigliare ad un **Mullus surmuletus** L., e della figurazione che lo descrive null'altro rimane se non una serie di quattro branchie. Gli scarsi particolari a disposizione non ne consentono una precisa attribuzione.

Per concludere questa breve rassegna, oltre a quelli descritti, sono da citare altre sette figurazioni relative certamente a pesci. Si tratta delle stele *CIS* 1122 (Fig. 8), *CIS* 1284, *CIS* 2384, *CIS* 2809 (Fig. 9), *CIS* 2086 (Fig. 10), *CIS*

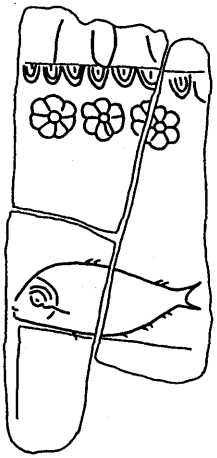


Fig. 9 - *CIS* 1284, *CIS* 2384, *CIS* 2809.

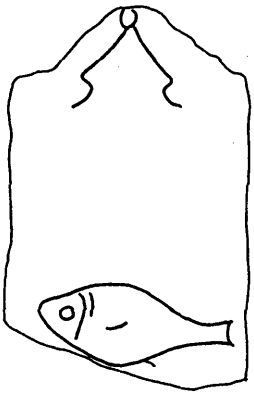


Fig. 10 - *CIS* 2086.

5588 (Fig. 11), *CIS* 5732 (Fig. 12). Purtroppo in tutti i casi si tratta di figurazioni eseguite in modo troppo generico per consentire un'identificazione della specie raffigurata, ammesso che ciò fosse nelle intenzioni e nelle attitudini del lapicida. In ogni caso, come suggeriscono le immagini, si tratta quasi sempre di pesci dal corpo apparentemente compresso e quindi probabilmente appartenenti all'ordine dei *Perciformes*.

Tutte le figurazioni che è stato possibile identificare appartengono a specie la cui importanza economica è fuor di dubbio. Si veda ad esempio e valga per tutti il tonno[24] il cui valore alimentare era tale da assurgere a simbolo

[24] Cfr. Nota 3 e inoltre P. BARTOLONI, *Le più antiche rotte del mediterraneo*, «Civiltà del Mediterraneo», 2, 1991, p. 14.

monetale delle città di Cadice e Lixus [25], al pari dei ben noti sgombri gaditani, anch'essi raffigurati sulle monete della città spagnola [26]. Una sola figurazione, relativa all'**Apogon imberbis** (L.), appartiene a un pesce che non risulta di valore commerciale date le sue modeste dimensioni e considerato l'*habitat* in cui vive normalmente, che ne rende non agevole e del tutto occasionale la cattura.

Per quanto riguarda le iscrizioni riportate sulle 13 stele del *CIS* nelle quali compaiono le figurazioni di pesci, non è riscontrabile alcuna connessione tra il testo e le immagini stesse, che, quindi, hanno un valore puramente simbolico, legato probabilmente all'oltretomba [27], come appare accertato per la maggior parte delle figurazioni delle stele più tarde del *tofet* di Cartagine.

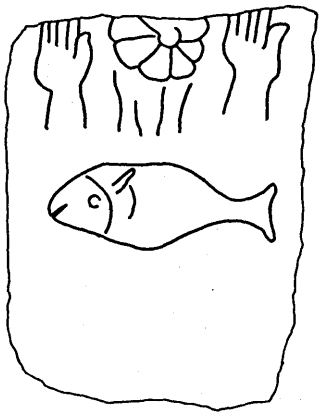


Fig. 11 - *CIS* 5588.

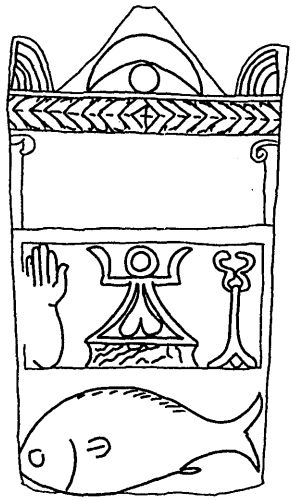


Fig. 12 - *CIS* 5732.

[25] Per l'insediamento africano cfr. da ultimo F.-Z. EL-HARRIF - J.-B. GIARD, *Préliminaires à l'établissement d'un corpus des monnaies de Lixus*, «Lixus. Actes du colloque organisé per l'Institut des sciences de l'archéologie et du patrimoine de Rabat avec le concours de l'École Française de Rome», Rome 1992, pp. 267-69; per la città spagnola cfr. C. ALFARO ASINS, *Las monedas de Gadir/Gades*, Madrid 1988, pp. 41-42; per quanto riguarda la figurazione monetale, che si tratti della specie **Thunnus thynnus** (L.) e non di quella **Scomber scomber** L., presente invece sulle monete gaditane, è suggerito in modo inequivocabile dal rapporto tra lunghezza e spessore degli individui, che, per il tonno è di 3,7:1, mentre, per lo sgombro, è di quasi 5:1.

[26] Sulle monede gaditane i tonni sono raffigurati isolatamente, mentre gli sgombri sono sempre in coppia: ciò forse anche in considerazione del diverso valore commerciale delle due differenti specie; C. ALFARO ASINS, *op. cit.*, classifica i pesci raffigurati unicamente come tonni.

[27] Sulla valenza escatologica dei pesci cfr. da ultimo il pagello rinvenuto in una tomba punica da M. H. FANTAR, *Fouilles à Kerkouane*, "BCTH", 23, 1990-1992, pp. 56, 60, fig. 5.

PICARD 1976.

Tavola II

CIS 3986.

Museé de Carthage.

Olivier Devillers - Véronique Krings

Autour de l'agronome Magon

Le Carthaginois Magon est célèbre pour la traduction de son traité agronomique que commanda le Sénat de Rome après la chute de Carthage en 146 av. J.-C. À ce jour, il a fréquemment été étudié pour son impact sur l'agriculture romaine[1]. Une idée communément admise à cet égard est que Magon a exercé une influence considérable sur l'économie rurale, qu'il constituait, selon le mot de J. Heurgon, une «véritable Bible agronomique»[2]. Cette vue – présente déjà chez S. Gsell[3] – est en règle générale partagée par les spécialistes du monde punique, tant dans des ouvrages de synthèse que dans des études plus spécifiques, sur l'agriculture ou la littérature punique[4].

Mais, pour répandue qu'elle soit, cette opinion ne présente pas moins des faiblesses: a) son caractère globalisant, alors que, dans l'espace comme dans le temps, il y eut «plusieurs Magons», puisque non seulement ses préceptes furent exportés dans différentes aires géographiques, mais aussi l'influence qu'on lui prête se serait poursuivie pendant plusieurs générations (jusque dans les

[1] Principalement Martin 1971; Heurgon 1986. Notons d'emblée que la mise en avant du rôle de Magon dans l'ouvrage de R. Martin est indissociable d'une double intention: a) de replacer (en réaction à une phrase-cliché de H. Bardon: «plus que tout autre nation antique, Rome a eu l'amour de la terre») l'intérêt des Romains pour l'agriculture dans un cadre méditerranéen incluant une revalorisation de l'agronomie punique, mais aussi grecque (sur celle-ci, *cf.* récemment Isager & Skydsgaard 1992) et gauloise et b) de tracer une évolution continue de l'économie romaine de la propriété familiale à la grande exploitation agricole, fondée sur une abondante main-d'œuvre servile, évolution à laquelle le traité de Magon aurait largement contribué. L'impact de l'ouvrage de Magon sur l'évolution de l'économie latine est aussi une question centrale dans l'étude de J. Heurgon, mais paradoxalement celui-ci pose une conclusion en partie opposée à celle de R. Martin: Magon aurait aussi pu être un frein à l'évolution vers les très futurs *latifundia* (p. 154). Sur Magon, *cf.* encore Mahaffy 1890; Klotz 1928; Bondì 1987; Geus 1994, p. 192-193.

[2] Heurgon 1986, p. 139 (*cf.* aussi Heurgon 1978, p. XXXII, XXXV «Bible des agriculteurs»). Dans ce sens, Marcotte 1988, p. 240 «Sauvée d'un désastre, l'œuvre (= le traité de Magon) allait donner le coup d'envoi décisif à la prospérité rurale des vainqueurs». Pour un avis plus nuancé, Bondì 1987, p. 323; Ameling 1993, p. 260 n. 110.

[3] Gsell 1929, p. 4-8.

[4] Parmi les ouvrages de synthèse, Moscati 1972, p. 69-70, 602-603; Huss 1985, p. 506; Gras, Rouillard & Teixidor 1989, p. 73; Cecchini 1992; Lancel 1992, p. 299; Lancel & Lipiński 1992; Fantar 1993, t. 1, p. 262, 264; Krings 1995, p. 36. Parmi les études plus spécifiques, Sznycer 1968-1969, p. 147-148; Lemaire 1986, p. 221.

mondes byzantin et arabe); b) une focalisation sur le personnage de Magon, aux dépens par exemple de Caton, ainsi que d'agronomes latins perdus, les Sasernae et Tremelius Scrofa, lesquels sont tout autant cités par les auteurs ultérieurs[5]; c) un traitement «unanimiste» des sources dont les singularités sont insuffisamment considérées. En conséquence, l'autorité absolue de Magon en matière agricole est trop souvent invoquée comme un postulat – fort commode dans le cas des recherches sur l'agriculture latine pour combler le «trou» de plus d'un siècle entre Caton et Varron –, sans que soit prise la précaution de s'interroger sur les modalités de sa démonstration ou sur la nature du dossier sur lequel il repose.

Notre objectif est précisément de parcourir de nouveau ce dossier des textes anciens. Nous y retiendrons deux problématiques: les traductions de Magon et le statut de celui-ci parmi les agronomes anciens. Préalablement, quelques remarques sur l'état de nos connaissances se seront imposées.

A. Prolégomènes méthodologiques

Si l'on s'en réfère aux études modernes, trois types de démarches apparaissent en mesure de nous éclairer sur Magon: l'établissement et l'analyse de ses fragments, l'enquête sur les agricultures punique et italienne, l'étude des *testimonia* relatifs au Carthaginois.

1. Les fragments

Le nombre de fragments attribués à Magon a été fixé à 66 par leur dernier éditeur, F. Speranza, chiffre généralement accepté par les chercheurs[6]. Varron, Columelle, Pline l'Ancien, Palladius (il n'aurait connu Magon qu'à travers Columelle[7]) et Gargilius Martialis sont les principaux auteurs à les avoir

[5] Ce reproche ne vaut bien sûr pas pour Martin 1971, qui dresse un tableau très détaillé de l'agronomie romaine; il vaut par contre pour ceux qui ne retiennent de son livre que le seul chapitre explicitement consacré à Magon (p. 37-52), sans tenir compte des liens que celui-ci entretient avec les autres parties de l'étude qui le complètent, le nuancent et le mettent en perspective. Sur Tremelius Scrofa, Martin 1971, p. 237-255 (*cf.* cependant les réserves émises par Heurgon 1978, p. XXXIX-XLIV). Sur les Sasernae, Kolendo 1973.

[6] Speranza 1974, p. 75-119. *Cf.* auparavant Heeren 1825, p. 527-531 (repris par Mahaffy 1890, p. 30); Reitzenstein 1884, p. 57. Aux 66 fragments retenus par F. Speranza, on ajoutera, comme le propose Marcotte 1988, le passage des *Gromatici veteres* (= Blume, Lachmann & Rudorff 1848, p. 348, 16-350, 16) sur lequel s'est déjà interrogé Klotz 1928, col. 508, auquel fait allusion Heurgon 1978, p. XXXV n. 1; 1986, p. 151 n. 58, et qu'a étudié Turcan 1976.

[7] Martin 1971, p. 47.

transmis; on y ajoutera les *Géoponiques* (œuvre byzantine partiellement reprise au XII[e] s. par l'écrivain arabe de Séville Ibn al-Awam [8]) et les traités hippiatriques grecs. Enfin, selon Servius (*ad Georg.* I 43) [9], Virgile aurait emprunté pour les *Géorgiques* plusieurs informations à Magon, lequel n'est toutefois jamais expressément cité dans l'œuvre.

L'étude de ces fragments se heurte, outre l'établissement de leur nombre, de leur longueur et de leur texte, à un écueil méthodologique: entre Magon et ceux qui ont transmis ses fragments se sont glissés les traducteurs/adaptateurs du Carthaginois, intermédiaires eux-mêmes fragmentaires, ce qui rend fort hasardeuse toute reconstitution de l'original, d'autant que les traductions grecques connues s'accompagnent d'un travail d'abréviation, et que l'un des traducteurs, Cassius Dionysius, a complété Magon par d'autres lectures (*cf. infra*).

D'autres considérations entrent en compte, qui sont incontournables chaque fois qu'on s'interroge sur le rapport d'un auteur perdu avec ceux qui le citent et auxquelles n'échappe pas la littérature technique. D'abord, il faut distinguer le fragment, qui suppose une citation explicite, de l'influence intellectuelle exercée par un auteur sur un autre, laquelle ne peut être quantifiée, *a fortiori* si le plus ancien n'a pas été conservé; on n'oubliera pas non plus que seule une partie réduite de la littérature technique ancienne nous est parvenue, et que Magon pourrait avoir influencé de façon déterminante des ouvrages aujourd'hui perdus. Ensuite se pose l'épineuse question de la connaissance directe ou indirecte d'une source par celui qui la cite, question que rend plus complexe le fait qu'un même auteur peut être cité à la fois de première et de seconde main [10]; dans les ouvrages techniques, plus particulièrement, où sont transmis des compétences et des savoirs, il n'est pas aisé de distinguer entre formules stéréotypées et emprunts à un prédécesseur déterminé [11]. Enfin, il faut tenir compte des méthodes de travail propres à chaque auteur qui fait une citation, du genre auquel se rattachait son ouvrage, des publics (réels et/ou fictifs) auxquels il s'adressait [12], du milieu dans lequel il vivait, voire de son idéologie (question qui n'est pas impropre, loin s'en faut, dans le cas des agronomes [13]), ainsi que des modalités techniques de l'emprunt (ainsi, première

[8] Cecchini 1992, p. 340; Fantar 1993, t. 1, p. 264.

[9] *Cf.* aussi Col., *R.* III 15, 4.

[10] Ainsi par Varron, selon Skydsgaard 1968, p. 105.

[11] White 1973, p. 469.

[12] Par exemple sur la «variété sociale de lecteurs possibles» entre Columelle et Pline l'Ancien, Dumont 1987, p. 305.

[13] Martin 1971, p. X-XI.

copie de la citation sur tablette de cire, seconde copie sur rouleau [14]). Toutefois, dans ce type d'enquête, il faut se garder de toute généralisation: le rapport que Varron entretenait avec Caton, par exemple, n'était pas forcément identique à celui qu'il entretenait avec Théophraste, quand bien même il utilisait l'un et l'autre directement [15].

Néanmoins, de l'observation des fragments magoniens, on tire quelques enseignements.

a) Magon est presque exclusivement cité dans des ouvrages spécialisés et techniques. Ceci est l'indice que son renom était grand surtout parmi les agronomes.

b) Les fragments conservés couvrent les divers secteurs de l'agriculture, avec une prédilection pour l'arboriculture et la viticulture [16]; le traité magonien aurait même débordé du strict cadre de l'agronomie et jeté les bases d'une topographie dont les géomètres romains seraient les héritiers [17]; on a aussi noté son intérêt pour la médecine vétérinaire [18]. Cette variété d'intérêt, confirmée par ce qu'écrit Varron sur Magon «*Res dispersas comprehendit libris XXIIX*» (*R.R.* I, 1, 10), correspond à l'image qu'on se fait d'une encyclopédie [19]. Mais, précisément, l'encyclopédie n'est-elle pas d'abord un ouvrage pour le spécialiste ? Il va sans dire qu'un ouvrage peut fourmiller de renseignements pour l'agronome, tout en restant, tel quel, difficilement utilisable par un vaste public pour un usage quotidien.

c) On reconnaît habituellement que les extraits de Magon attestent la valeur technique de son traité [20]. Cette affirmation repose sur une analyse, disons technique, des fragments. Elle n'implique pas que Magon était assidûment utilisé: on ne peut, de la qualité d'une œuvre, déduire qu'elle a été largement diffusée.

[14] Skydsgaard 1968, p. 105.

[15] Skydsgaard 1968, p. 70.

[16] Martin 1971, p. 50. *Cf.* aussi Gsell 1929, p. 4 n. 3; Charles-Picard 1958, p. 89; Heurgon 1978, p. XXXII; Bondì 1987, p. 322; Cecchini 1992, p. 140; 1992a, p. 24; Lancel & Lipiński 1992, p. 9; Fantar 1993, t. 1, p. 264.

[17] Marcotte 1988.

[18] Rawson 1985, p. 179.

[19] Ainsi Martin 1971, p. 44 «c'était une véritable encyclopédie agricole»; p. 389 «véritable encyclopédie agricole et somme des connaissances punico-hellénistiques en la matière». Le terme encyclopédie se retrouve chez Heurgon 1978, p. XXXII; Fantar 1993, t. 1, p. 263.

[20] Lancel 1992, p. 376. *Contra* White 1973, p. 471, selon lequel la plupart des fragments magoniens «are ... cast in the same colourless mould».

2. L'agriculture

Une tendance récente consiste à réévaluer la vocation agricole des Phénico-Puniques, y compris dans leurs entreprises coloniales[21]. Bien qu'aujourd'hui l'étude de la dimension agricole du monde punique, guère connue encore (*cf.* cependant une villa découverte à Gammarth[22]), semble devoir emprunter de nouvelles voies (paléogéographie, archéozoologie, histoire des techniques, exploration des campagnes ...)[23], cette question a dans le passé, et plus précisément depuis S. Gsell, été discutée surtout à partir des témoignages littéraires, ceux-ci englobant un corpus de textes classiques (Cicéron et Diodore de Sicile, ou encore Polybe, Ennius, le *Bellum Africum* ou le *Périple* de Scylax) et les mentions de Magon[24].

Certes, l'œuvre de Magon et l'agriculture carthaginoise ne sont pas étrangères l'une à l'autre. On ne se situe pas moins sur deux plans différents: celui de l'exposé théorique et de l'écrit d'une part, celui de la mise en pratique et de l'activité sur le terrain d'autre part. De plus, l'établissement d'un lien entre les deux est compliqué non seulement par la perte de Magon, mais par l'impossibilité même de le fixer dans le temps. Enfin, la littérature agronomique carthaginoise ne se limite pas à Magon: Columelle parle de *Poeni ex Africa scriptores*, au pluriel (*R.* I, 1, 6)[25], et il livre le nom d'un autre agronome de Carthage – vraisemblablement une source de Magon – Hamilcar (*R.* XII, 4, 2)[26].

Quoi qu'il en soit, l'image qui, au delà d'inévitables variations dans le temps, se dégage de l'agriculture à Carthage lui suppose une spécialisation assez poussée, du moins pour ce qui regarde la bande côtière et sub-côtière, réservée aux productions arboricoles et maraîchères, tandis que les zones

[21] Bondì 1995, p. 276-278; par exemple Alvar & Wagner 1989.

[22] Fantar 1984; 1993, t. 1, p. 274; Lancel & Lipiński 1992, p. 10.

[23] Morel 1995, p. 284 (avec renvoi à Paskoff, Slim & Trousset 1991). Sur de nouveaux apports à la connaissance de l'économie carthaginoise, *cf.* aussi Fantar 1993, t. 1, p. 259-260, 264. Pour quelques considérations méthodologiques essentielles, Gras, Rouillard & Teixidor 1989, p. 73.

[24] Gsell 1929, p. 1-52; *cf.* notamment Charles-Picard 1958, p. 83-90; Martin 1971, p. 38-43; Moscati 1972, p. 66-88; Huss 1985, p. 483-484; Gras, Rouillard & Teixidor 1989, p. 76-77; Plácido Suárez, Alvar & Wagner 1991, p. 134; Fantar 1993, t. 1, p. 271-272. D'autres textes sont plus proprement relatifs à la main-d'œuvre agricole; *cf.* Bondì 1995a, p. 351.

[25] *Cf.* aussi Col., *R.* XII 4, 2 *Poenis ... auctoribus*; Varr., *R.R.* I 2, 13 *qui de agri cultura scripserant et poenice et graece et latine.*

[26] Hamilcar ou Halcar selon Röllig 1980, p. 289 n. 17. On a supposé qu'un Anoun, cité à plusieurs reprises par Ibn al-Awam, était un Carthaginois nommé Hannon; mais Gsell 1929, p. 4 n. 1, qui mentionne l'hypothèse, la juge «fragile». Le même S. Gsell (p. 8) suppose l'existence d'autres agronomes puniques, «qui pouvaient d'ailleurs être cités par Magon».

méridionales et l'intérieur du pays auraient connu une production céréalière extensive[27]. Ceci aurait eu des répercussions sur le contenu du traité de Magon: non seulement il aurait été amené à couvrir les différents secteurs de la production, mais il aurait été d'une spécialisation assez poussée.

Quant à l'agriculture romaine, il ne suffit pas de mieux la connaître[28] – et pour ce faire la lecture des agronomes reste la voie la plus fréquentée, y compris pour l'interprétation des données archéologiques[29] –: encore faut-il être en mesure d'apprécier l'impact qu'aurait eu sur elle le traité de Magon. À cet égard, et pour ne prendre qu'un exemple, les opinions contrastées de J. Heurgon et de R. Martin quant à l'influence des idées du Carthaginois sur l'évolution de l'agriculture italienne vers de vastes domaines agricoles (un encouragement pour R. Martin, à la fois un frein et un encouragement pour J. Heurgon[30]) illustrent les difficultés que rencontrent les études. De toute façon, cette évolution de l'agriculture italienne ne fut ni uniformément ressentie[31], ni brutale, et aurait été amorcée dès l'époque de Caton[32], c'est-à-dire avant la traduction de Magon.

3. Les *testimonia*

Par *testimonia*, nous entendons les témoignages d'auteurs anciens qui, sans produire un fragment de Magon, informent sur lui ou sur son œuvre. Une bonne compréhension de ces témoignages est au cœur de la question qui nous occupe, celle de la réputation de Magon. Car, pour ce qui regarde l'historiographie moderne, c'est essentiellement à partir d'eux, plus exactement sur des extraits de Varron, Columelle et Pline l'Ancien, que s'est bâtie l'image stéréotypée que nous évoquions plus haut[33].

[27] Bondí 1987; 1995, p. 279-280. *Cf.* Martin 1971, p. 39; Heurgon 1986, p. 144; Cecchini 1987; 1992a, p. 24; Gras, Rouillard & Teixidor 1989, p. 76-77; Plácido Suárez, Alvar & Wagner 1991, p. 134-135; Fantar 1993, t. 1, p. 264-287. Dans le monde phénico-punique en général, de premières observations, encore fort théoriques, sur la péninsule ibérique phénicienne laissent apparaître également la possibilité de clivages entre différents modes d'exploitation de la terre, notamment entre une «ceinture agricole» suburbaine destinée à la subsistance de la fondation et une autre, dont le produit était destiné au commerce (Alvar & Wagner 1988; le cas de la Sardaigne est aussi discuté : pour une mise au point critique, Gras, Rouillard & Teixidor 1989, p. 73-76).

[28] Pour une bibliographie récente, Flach 1991.

[29] Par exemple, Flach 1990, p. 215 «Wenn es darum geht, die Reste italischer Gutshöfe zu deuten, lohnt es sich fast immer, die Werke der römischen Agrarschriftsteller heranzuziehen».

[30] *Cf.* n. 1.

[31] Sur le caractère régional de l'agriculture italienne, White 1973, p. 447.

[32] White 1973, p. 456-458; Flach 1990, p. 126, 184.

[33] Ainsi, Heurgon 1986, p. 139: «Nos connaissances sur cette romanisation de Magon reposent sur trois textes».

On pourrait bien sûr traquer dans ces témoignages des indices permettant de retracer la biographie de Magon. Mais, il ne faut pas le cacher, de tels efforts se révèlent souvent infructueux (*cf. infra*). C'est pourquoi la démarche que nous entreprendrons consiste à s'attacher à la nature des sources d'où émanent ces *testimonia* et à mieux cerner leurs spécificités ainsi que celles de leurs auteurs, afin, notamment, de hiérarchiser/relativiser les informations qu'elles recèlent. Cependant, une telle lecture de ces textes n'apportera de nouveaux éléments de réflexion que si elle est menée indépendamment de tout préjugé sur la personnalité de Magon.

B. Traductions de Magon

Varron, Columelle et Pline l'Ancien attestent trois traductions de Magon: deux en grec, de Cassius Dionysius d'Utique et de Diophane de Bithynie, une en latin, associée au nom de D. Silanus. La *Souda* informe sur une quatrième, en grec, de Pollion de Tralles. Chez les trois auteurs cités ci-dessus (exceptons la *Souda*), l'existence de traductions de Magon est, en tout cas implicitement, mise en relation avec la grande réputation dont jouit son œuvre [34]. Une question se pose alors, à laquelle il est impossible sans doute de répondre de manière définitive, mais qui n'est pas indifférente dans la perspective qui nous occupe: est-ce parce qu'il était important que le traité de Magon a été traduit ou est-ce parce qu'il avait été traduit qu'on le considérait comme tel ?

1. Traduction latine

La plus ancienne traduction de Magon aurait été commandée par le Sénat romain peu après la destruction de Carthage. Si la mention de cette traduction latine ne figure pas chez Varron (mais la bibliographie latine est absente de son traité; *cf. infra*), elle est signalée par Columelle; celui-ci évoque les 28 volumes mémorables de Magon qui firent l'objet, en vertu d'un sénatus-consulte, d'une traduction en latin. (*R.* I, 1, 13). L'affaire est davantage détaillée par Pline l'Ancien, «C'est à lui (= Magon) que notre Sénat fit le grand honneur de décréter, alors que, Carthage conquise, il en distribuait les bibliothèques aux roitelets d'Afrique, que les 28 livres de cet auteur, et les siens seulement,

[34] Ceci est sensible chez Col., *R.* I 1, 13 *Carthaginiensem Magonem rusticationis parentem maxime ueneremur; nam huius octo et uiginti memorabilia illa uolumina ex senatus consulto in Latinum sermonem conuersa sunt.* Dans ce texte l'attention, le mot *nam* consacre le lien entre le renom de *rusticationis parentem* et la traduction de l'ouvrage.

seraient traduits en latin – bien que M. Caton eût déjà écrit son traité – et de confier à des connaisseurs de la langue punique ce travail, où se distingua entre tous un descendant d'une illustre famille, D. Silanus» (PLIN., *N.H.*, XVIII 22-23).

On s'attardera brièvement sur ce D. Silanus, dont on lit parfois qu'il fut à la tête de la commission des traducteurs chargés de l'entreprise [35], mais dont Pline signale seulement qu'il se distingua (*praecessit*) parmi eux. Ni Varron ni Columelle ne le mentionne. Pourquoi Pline l'Ancien le met-il en avant ? On risquera à ce propos une hypothèse qui tient compte de la date de rédaction de l'*Histoire Naturelle*, sous les Flaviens. En effet, la propagande flavienne se définissait – au vu de la production monétaire, de la politique urbanistique, de la littérature – par opposition à l'époque néronienne [36]. Or, sous Néron, les Iunii Silani avaient été décimés: pas moins de trois d'entre eux avaient été contraints à mourir (TAC., *An.*, XIII 1, 1-2; XV 35; XVI 7-9), sans compter un quatrième qui avait été éliminé sous Claude parce qu'Agrippine le considérait comme un rival pour Néron (TAC., *An.*, XII 4 et 8). Ceci pourrait expliquer leur revalorisation chez Pline l'Ancien, par le biais de la «redécouverte» de la contribution agronomique d'un de leurs ancêtres [37].

Attachons-nous maintenant à la décision du Sénat de traduire Magon. Ce sujet a été étudié de manière approfondie et stimulante par J. Heurgon. On en retiendra le point suivant: il n'est pas exclu que, dans l'empressement des autorités romaines à faire traduire un agronome carthaginois, il se manifeste quelque réaction anticatonienne [38]; dans celle-ci seraient impliqués, à des titres divers, des adversaires de la politique de Caton à l'égard de Carthage [39].

[35] HUSS 1985, p. 506; RAWSON 1985, p. 135; HEURGON 1986, p. 145; FANTAR 1993, t. 1, p. 262.

[36] Pour une vue d'ensemble, RIPOLL sous presse. *Cf.* aussi, sur l'influence de la propagande flavienne sur la vision qui est donnée d'Auguste dans l'*Histoire Naturelle*, BINDER 1987.

[37] Ce D. Silanus occupait du reste une place particulière dans la généalogie des Silani puisque c'était lui qui, sans enfant, avait adopté D. Iunius Silanus Manlianus, authentique ancêtre des Iunii Silani de l'époque impériale; HEURGON 1986, p. 142. Dans cette optique donc, il n'est pas faux de dire, comme DUMONT 1987, p. 296, que c'est à sa noblesse que D. Silanus doit d'être cité par Pline.

[38] HEURGON 1986 (dans le même sens, MARCOTTE 1988, p. 240; KRINGS 1991, p. 653 n. 19). Pour MAHAFFY 1890, p. 32-33, cette traduction doit être rapprochée des critiques qui se multipliaient alors à l'égard d'une agriculture italienne en déclin.

[39] Au premier rang de ceux-ci aurait figuré P. Cornelius Scipio Nasica Corculum, gendre de Scipion l'Africain, consul en 162 et 155, censeur en 159, *princeps senatus* en 147 (SUOLAHTI 1963, p. 393). Il fut le plus célèbre opposant à la politique de Caton (HUSS 1985, p. 438; DUBUISSON 1989, p. 283-285; LANCEL 1992, p. 429-430; sur son opposition à Caton sur le sort de Carthage, plus particulièrement GELZER 1931; MARTIN 1988, p. 236-237, parle pour sa part de «pseudo débat» entre Caton et Nasica). D'autres noms sont cités : Lentulus Lupus, consul en 156, censeur en 147-146, *princeps senatus* de 130 à 126, dont une allusion chez CIC., *Tusc.* III 51, laisse entrevoir qu'il ne

Si l'on conçoit, comme l'y engage cette hypothèse, que la traduction de Magon participa à l'expression de sentiments anticatoniens, on se dispose à admettre que l'ouvrage de Magon ne fut pas tant traduit pour ce qu'il était que pour ce qu'il représentait. En d'autres termes, la traduction de Magon serait dans une certaine mesure un geste politique, posé en partie indépendamment de toute considération agronomique. Un anticatonisme larvé serait une composante de cette valeur politique.

Mais un message aurait aussi été adressé de la sorte aux Carthaginois vaincus, avec quelque résonance pour les autres acteurs de la scène méditerranéenne. En effet, avant la destruction de leur cité, un ultime compromis fut proposé aux Carthaginois: leur ville ne serait pas détruite, mais déplacée à 80 stades de la mer (DIOD., XXXII 6; FLOR., I, 31). Le consul romain Censorinus aurait insisté auprès des délégués carthaginois: «Faites de l'agriculture ! Plus stable, ô Carthaginois, est la vie continentale, consacrée à l'agriculture et à la paix» (APP., *Lib.*, 86-89). Certes, il y a là une part de rhétorique, ainsi que le brassage de thèmes qu'on retrouve dans la *République* de Cicéron[40]. Mais la rhétorique ne fonctionne-t-elle pas aussi comme une dialectique politique ? Autrement dit, les Romains ne voulaient-ils pas laisser l'impression que la «dernière chance» qu'ils avaient laissée aux Carthaginois, celle d'une reconversion à l'agriculture, n'était pas ni déraisonnable ni inconcevable – puisque ce peuple possédait dans le traité de Magon un outil tellement performant que le Sénat romain lui-même le jugeait digne d'être traduit ? Quoi qu'il en soit, l'idée d'une Carthage reconvertie à l'agriculture, et participant à la régénération du corps social romain, aurait eu une signification politico-symbolique qu'on retrouverait dans le projet de C. Sempronius Gracchus de fonder une colonie sur le site «maudit» par Scipion Émilien[41].

Enfin, si nous ignorons de quelle réputation jouissait Magon parmi les Carthaginois, la décision rapide des Romains de le traduire indique qu'il était connu d'eux, au moins de nom, sans qu'on puisse préciser depuis combien de temps (peut-être seulement depuis l'envoi d'ambassades romaines en Afrique du Nord dans les années 150, à la suite des démêlés entre Massinissa et Carthage ?)[42]. Par ailleurs, nous savons que l'agriculture carthaginoise, entre

partageait pas l'opinion de Caton sur la troisième guerre punique; Censorinus, consul en 149, censeur en 147-146, proche du philosophe carthaginois Hasdrubal-Clitomaque qui lui avait dédié un de ses livres, «le plus ancien ouvrage de philosophie dont nous sachions qu'il fut dédié à un Romain» (FERRARY 1988, p. 429-433).

[40] NICOLET 1989, p. 626; LANCEL 1992, p. 433.

[41] MARTIN 1988.

[42] MARCOTTE 1988, p. 241; KRINGS 1992, p. 654 n. 19.

les deuxième et troisième guerres puniques, ne se limita pas à une agriculture de survie, mais fut une agriculture d'exportation, y compris vers Rome[43]. Du reste, l'anecdote de la figue de Caton montre bien que la question de la production agricole carthaginoise n'était pas absente du débat sur le sort à réserver à la métropole punique[44]. Dès lors, ne se pourrait-il pas que pour les Romains eux-mêmes le traité de Magon, outre qu'il constituait un outil bien adapté à l'exploitation des terres africaines, ait revêtu une valeur politique comme symbole de la prospérité de Carthage[45] ? En le traduisant, les sénateurs romains auraient voulu, dans un geste spectaculaire, s'approprier en quelque sorte le «secret» de la réussite de l'agriculture carthaginoise. Cette «appropriation» de ce qui faisait la spécificité carthaginoise se retrouve à maints niveaux au moment de la chute de la métropole punique: son sol fut déclaré *sacer* et son territoire *ager publicus*, tandis que, au plan religieux, un passage de Macrobe donne à penser qu'il y eut recours à une *euocatio* dont les destinataires étaient vraisemblablement Tanit et Baal Hammon[46].

De ceci nous retiendrons que la décision de traduire Magon peut avoir présenté un triple aspect politique (tendance anticatonienne, mise en valeur du motif d'une «Carthage agricole», volonté de s'approprier un symbole de la prospérité carthaginoise), de sorte que ce ne fut pas seulement le contenu du traité mais aussi ce qu'il représentait qui fut pris en compte. Ceci amène à envisager toute l'affaire sous un angle nouveau: ainsi, E. Rawson juge assez exceptionnelle la procédure qui intervint alors et qui vit le Sénat s'immiscer dans une matière culturelle et littéraire[47]. Cet étonnement perd sa raison d'être

[43] Par exemple Lancel 1992, p. 424; Fantar 1993, t. 1, p. 264. Sur l'effet produit par l'agriculture carthaginoise sur les Romains, Martin 1971, p. 43. Toutefois, le même R. Martin (p. 284-285) parle à propos des Romains, d'un «choix délibéré d'une politique d'importations frumentaires, qui avait pour but essentiel de permettre le développement en Italie de l'arboriculture et de la viticulture».

[44] Fantar 1993, t. 1, p. 270-271. Sur l'épisode de la figue de Caton, Meijer 1984.

[45] Th. Mommsen et M. Rostovtzeff supposaient des motifs économiques (pression des agriculteurs et des commerçants romains pour éliminer une concurrence dangereuse) au célèbre *delenda Carthago* de Caton l'Ancien; *cf.* Huss 1985, p. 437 (+ n. 4); Dubuisson 1989, p. 284. Contre ce motif économique, Huss 1985, p. 437; Nicolet 1989, p. 626. Pour plus de nuance, Lancel 1992, p. 429. Par contre, ce motif économique a été défendu récemment avec vigueur par Fantar 1993, t. 1, p. 270, «il semble que la raison essentielle de l'acharnement du vieux sénateur à l'encontre de la cité africaine fut la prospérité de ses campagnes» (*cf.* aussi p. 275, 287).

[46] Bonnet 1989 (laquelle note que cette *euocatio* ne se traduisit pas par un transfert, en grandes pompes, des divinités tutélaires de Carthage à Rome).

[47] Rawson 1985, p. 135. Le même étonnement est perceptible chez Huss 1985, p. 506 «Es war das einzige Werk der punischen Literatur, an dem das offizielle Rom Interesse zeigte».

si l'on considère la décision de traduire Magon non comme un acte à portée culturelle ou littéraire, mais comme un geste éminemment politique, et relevant à ce titre de la compétence du Sénat de Rome.

2. Traduction grecque de Cassius Dionysius d'Utique

Columelle (*R.* I 1, 10) et les *indices* de Pline l'Ancien (livres VIII, X, XI, XIV, XV, XVII et XVIII) font mention du travail de traduction réalisé par Cassius Dionysius, un Grec d'Utique, alors capitale de la province romaine, jadis ville punique [48]. Varron (*R.R.* I 1, 10) est plus précis: c'est non seulement à une traduction en grec mais à un remaniement de l'œuvre magonienne que s'est livré Cassius Dionysius, puisqu'il en a proposé une édition en 20 livres qui tout à la fois l'abrégeait et s'en démarquait par l'ajout d'informations tirées d'auteurs grecs. Vu que l'ouvrage fut dédié à P. Sextilius, préteur en Afrique en 89 ou 88 av. J.-C. [49], sa rédaction doit précéder cette date.

Selon J. Heurgon, Cassius Dionysius, qui «parlait le punique comme sa seconde langue», traduisit un Magon conservé dans les bibliothèques de Carthage qui avaient été confiées aux rois numides [50]. Il ne le reproduisit pas tel quel. D'une part, il l'abrégea, signe que tout chez lui n'était pas «bon à prendre», du moins pour le public qu'il visait [51]. D'autre part, il ajouta maints (*non pauca*) extraits d'ouvrages grecs, indice que l'œuvre magonienne, toute imposante qu'elle fût, était perfectible. Le résultat auquel il était parvenu était suffisamment personnel pour que Varron, qui aurait connu le Magon latin de la traduction sénatoriale [52], le cite tantôt à côté de celui-ci (*R.R.*, II, 1, 27; III, 2, 13), tantôt même seul (*R.R.*, I, 17, 3-7; 38, 1-3) [53].

[48] Sur Cassius Dionysius Uticensis, Caspari 1913, p. 193-196; Gsell 1929, p. 5; Heurgon 1978, p. XXXIII-XXXIV; 1986, p. 142-143. Sa carrière fut favorisée par L. Cassius Longinus, consul en 107; *cf.* Sall., *J.* 32-33; Badian 1958, p. 313; Paul 1984, p. 104-106.

[49] Il s'agit du Σεξτίλιος ὁ στρατηγός qui, selon Plut., *Mar.* 40, 6-7, refusa à Marius exilé un refuge en Afrique; *cf.* Broughton 1952, p. 41. Pour une autre hypothèse, aujourd'hui abandonnée, Mahaffy 1890, p. 33-35.

[50] Heurgon 1978, p. XXXIII; 1986, p. 143.

[51] Ainsi, il semble que, sur certains points, Cassius a actualisé Magon en tenant compte de la situation de son temps et des besoins de son lecteur; Flach 1990, p. 161.

[52] Heurgon 1978, p. XXXIII, XXXV.

[53] Heurgon 1978, p. XXXIV. Selon Rawson 1985, p. 135, à l'époque de Varron, l'ouvrage de Cassius aurait été davantage utilisé que la traduction latine de Magon. Il était en tout cas devenu une référence standard sur l'agriculture: outre Varron, Columelle et Pline l'Ancien, on citera Ath. XIV 60, 648e.

Par ailleurs, la traduction/adaptation de Cassius se fit selon toute vraisemblance en contact avec les rois numides, détenteurs d'une copie en punique du traité magonien. Dans ce cadre, différents facteurs intervenaient. Non seulement l'agriculture jouait un grand rôle dans les royaumes numides[54], mais encore leurs souverains auraient vu dans l'entreprise de Cassius une occasion de valoriser sur la scène internationale l'héritage constitué par les bibliothèques de Carthage et de soigner une image culturelle à laquelle ils étaient attachés[55].

3. Les abrégés en grec de Diophane de Bithynie et de Pollion de Tralles

Varron (*R.R.*, I, 1, 10) et Columelle (*R.*, I, 1, 10) apprennent que l'œuvre de Cassius fut, par commodité, réduite en 6 livres par Diophane de Bithynie; les *indices* de Pline (livres VIII, X, XIV, XV, XVII et XVIII) mentionnent *Diophanes qui ex Dionysio epitomas fecit.* Varron signale de plus que l'ouvrage fut envoyé au roi Deiotarus dont Cicéron témoigne du renom de *diligentissimus agricola et pecuarius* (*Deiot.*, 27). La date de 64 av. J.-C., à laquelle le titre de roi fut conféré par Pompée au tétrarque de Galatie, constitue un *terminus post quem* assez solide[56]. Par ailleurs, une notice de la *Souda* apprend que Pollion de Tralles, qui enseignait à Rome sous Pompée, réalisa à son tour – vraisemblablement «quelques années plus tard»[57] – un abrégé, en deux livres, de Diophane[58].

Ce fut Cassius, et non Magon lui-même, qu'abrégea Diophane, puis ce fut Diophane que réduisit Pollion. Dans le cas de ce dernier, nous avons affaire à

[54] Desanges 1989, p. 651-652.

[55] Ainsi Hiempsal II, monté sur le trône probablement en 88 av. J.-C. (Dubuisson & Lipiński 1992) – à une date très proche de la rédaction de la traduction de Cassius – et apparemment très intégré à la culture hellénistique, voit son nom associé par Sall., *J.* 17, 7 à des *libri Punici* (sur ce passage de Salluste et l'intégration de Hiempsal II au monde hellénistique, Desanges 1989, p. 653; Krings 1990, p. 109-117; 1991, p. 661-663; Baurain 1992, p. 169; Fantar 1993, t. 2, p. 157). Quant à son petit-fils, Juba II, son apport à la littérature grecque est connu et son nom est associé par Amm. XXII 15, 8 (= *FGH* 275 F38b = 764 F19a) et par Sol. 32, 2 (= *FGH* 764 F19b) à des *libri Punici* (*cf.* Röllig 1980, p. 291; Huss 1985, p. 506; Krings 1991, p. 660; Fantar 1993, t. 2, p. 156) qui pourraient aussi être les livres des bibliothèques de Carthage (Matthews 1972, spéc. p. 334; *cf.* aussi Heurgon 1978, p. XXXIII; Fantar 1993, t. 1, p. 263). Enfin, l'ordre qu'on imagine avoir été adopté par Cassius Dionysius pour sa liste bibliographique d'auteurs grecs (avec les rois en tête) aurait été une flatterie aux souverains numides; *cf.* Heurgon 1978, p. 97 n. 21.

[56] Heurgon 1978, p. XXXIV. Pour Mahaffy 1890, p. 33, cette édition abrégée daterait de *c.*60 av. J.-C; pour Fantar 1993, t. 1, p. 263, il faut songer «à la fin de la première moitié du I^er^ siècle avant J.-C.».

[57] Fantar 1993, t. 1, p. 263.

[58] *Souda*, *s. v.* Πωλίων (Adler, p. 185, 2165).

un abrégé d'abrégé d'abrégé/traduction/adaptation de Magon. Quel lien subsistait-il entre cet ouvrage en deux petits livres et le monumental traité magonien? À notre avis, il était bien ténu.

Par ailleurs, comment expliquer l'existence d'abrégés, en langue grecque, du traité de Dionysius/Magon, en peu d'années, au milieu du I^er^ s. av. J.-C. ? Certains y verront sans doute une illustration du succès rencontré par le traité magonien. Mais on pourrait tout aussi bien se demander s'il ne faut pas y discerner l'indice de problèmes soulevés par l'utilisation de la version intégrale de celui-ci [59].

Quels auraient été ces problèmes ?

a) Une longueur excessive. Sans parler des abrégés en grec, le Magon latin lui-même (celui de la traduction sénatoriale) aurait fait l'objet de tentatives visant à n'en garder que l'essentiel. Un protagoniste du livre II des *Res Rusticae* de Varron (conversation qui est censée s'être tenue en 67 av. J.-C.) affirme que sur la santé du bétail «il existe de nombreuses choses copiées des livres de Magon qu'il veille à ce que son vacher consulte régulièrement» (*R.R.*, II, 5, 18 *De sanitate sunt complura, quae exscripta de Magonis libris armentarium meum crebro ut aliquid legat curo*). Les termes latins utilisés sont *complura exscripta de Magonis libris*, et il semble bien qu'on ait affaire à des extraits choisis, sur un domaine limité, tirés de la traduction latine de Magon (ce qu'indiquent les mots *Magonis libris*); il y en aurait eu sur différents sujets, sur la santé du bétail, mais peut-être aussi sur le calendrier des travaux aux champs [60]. Même s'il reste à déterminer s'il s'agissait de recueils standards ou de notes de lecture destinées à un usage privé [61], l'existence de tels *exscripta* est le signe d'une utilisation de Magon qui ne concernait pas l'intégralité de son traité [62].

[59] Un autre indice de ces problèmes serait l'existence, vers la même époque, de traités en latin tels que ceux de Tremelius Scrofa ou Varron; MARTIN 1971, p. 389.

[60] HEURGON 1986, p. 151.

[61] Cette seconde vue est celle de SKYDSGAARD 1968, p. 109.

[62] Une dernière remarque encore sur ces *exscripta* : MARTIN 1971, p. 48 (repris par HEURGON 1986, p. 151), qui soutient que Virgile a connu et lu le traité magonien pour ses *Géorgiques*, appuie cette vue sur la description de la génisse la mieux faite qu'on trouve chez le poète mantouan (VERG., *G.* III 51-59) et qui, vraisemblablement, vient non pas de Varron mais, comme un passage de Columelle l'indique, de Magon. Toutefois étant donné le sujet dont il est question – la génisse parfaite – ainsi que l'existence d'*exscripta de Magonis libris* justement sur la santé du bétail, ne peut-on penser que ce que Virgile a consulté étaient précisément de tels *exscripta* plutôt que l'intégralité du traité magonien (dans ce sens, BONDÌ 1987, p. 323) ?

b) Une trop grande spécialisation. La spécialisation du traité de Magon peut, comme on l'a suggéré, répondre à la spécialisation même de l'agriculture punique. Ajoutée au caractère encyclopédique de l'œuvre, elle en aurait rendu difficile un usage quotidien. Dans le *de Oratore* de Cicéron – qui était d'une dizaine d'années le cadet de Varron dont il avait fait un personnage des *Academica* –, un interlocuteur de Crassus, Antonius, soutient qu'il n'est pas indispensable pour plaider d'avoir étudié de façon approfondie le droit. Il avance, pour étayer son propos, un parallèle emprunté à l'agriculture, «Me faudra-t-il vraiment (...) si j'ai quelque terre à inspecter, une recommandation sur la culture à adresser au procurateur, un ordre à donner à l'intendant, commencer par étudier à fond l'ouvrage de Magon le Carthaginois ?» (*De Or.*, I, 249). La réponse attendue est à l'évidence non. Même si Cicéron ne reprend pas inconditionnellement à son compte le contenu de ce passage [63], il en ressort qu'au moment de la tenue fictive du dialogue, vers 90 av. J.-C., le traité de Magon était parfois perçu comme un ouvrage trop détaillé et peu pratique [64].

c) Une inadaptation à la réalité italienne. Selon Columelle, «l'agriculteur ne devra pas ignorer les préceptes donnés en abondance par les auteurs puniques d'Afrique, bien que les gens de nos campagnes contestent l'exactitude de beaucoup de ces indications. Tremelius est de leur avis; mais il explique ces erreurs apparentes par la diversité du sol et du climat de l'Italie et de l'Afrique qui ne peuvent donner les mêmes produits» (*R.*, I, 1, 6) [65]. Cette remarque, qui sans nul doute vise entre autres Magon – comment soutenir d'une part que celui-ci jouissait d'un grand renom et d'autre part que la mention d'agronomes puniques ne le concerne pas ? –, ne doit pas surprendre chez un auteur comme Columelle qui était porté à vérifier la praticabilité des préceptes livrés par ses prédécesseurs [66]. Quel enseignement en tirer ? Sans doute atteste-t-elle «la volonté des autorités romaines de mettre à profit le traité agronomique de Magon» et apporte-t-elle la preuve que ses préceptes avaient été mis en

[63] À la vérité, cette question s'insère dans un débat dont on trouve une manifestation dans un passage de l'*Économique* de Xénophon – un ouvrage dont Cicéron avait donné une traduction – où un personnage soutient que l'agriculture s'enseigne d'elle-même et que les spécialistes ne font que l'embrouiller (Xen., *Ec.* 16, 1); *cf.* Martin 1971, p. 100.

[64] Martin 1971, p. 96. Ce même passage de Cicéron (aussi mentionné par White 1973, p. 461) est invoqué hors de son contexte par Gsell 1929, p. 6; Heurgon 1976, p. XXXV; 1986, p. 150; Rawson 1985, p. 236; *cf.* aussi Cecchini 1992, p. 140.

[65] De même Col., *R.* IV 10, 1, prend ses distances par rapport à Magon sur la taille des vignes. Pline l'Ancien aussi semble réservé quant à l'applicabilité du traité à l'Italie : en *N.H.* XVII 93, dans un contexte où il est question d'oliviers et où Magon est cité, il laisse percer quelque incrédulité (*fides penes auctores erit*).

[66] Pour un autre exemple, Baldwin 1963, p. 791.

œuvre en Italie, car «pour les contester, il fallait les avoir pratiqués» [67]. Certes, mais le passage révèle aussi que, dans quelque mesure, le traité de Magon – «axé sur l'agriculture en Afrique» [68] – s'était avéré impraticable en Italie et que sa réputation avait été pour ainsi dire battue en brèche par l'expérience. De toute façon, quand on parle de «réalité italienne» en matière d'agriculture, il faut garder à l'esprit que l'agriculture italienne était loin de présenter un caractère uniforme, mais qu'elle laissait apparaître d'importantes disparités régionales et qu'une innovation technique introduite dans une aire géographique ne l'était pas nécessairement dans les autres [69].

d) Une structure peu familière aux Romains. L'ouvrage de Magon, même s'il s'insérait dans toute une littérature agronomique hellénistique [70], n'en émanait pas moins d'une civilisation «autre» dont les critères, notamment pour ce qui regarde la conception simplement structurelle de l'écrit, pouvaient être, et paraître, «singuliers»; cette singularité structurelle était du reste sans doute commune à bien des traités agronomiques, et pas seulement puniques, comme le montre l'exemple de Caton pour le monde latin [71]. Une critique à la structure du traité magonien figurerait du reste chez Varron, lorsque celui-ci écrit que la *uillatica pastio* n'avait été traitée par le Carthaginois que *separatim ac dispersim* (*R.R.*, III, 2, 13).

C. Magon parmi les agronomes

On retient traditionnellement trois *testimonia* sur Magon, ceux de Varron, de Columelle et de Pline l'Ancien. Tous trois citent l'agronome carthaginois en

[67] Fantar 1993, t. 1, p. 262.

[68] Sznycer 1968-1969, p. 148. On en fournira un nouvel exemple : Magon voulait, pour le territoire carthaginois, que les vignes fussent tournées vers le Nord, ce qui était surtout valable pour l'Afrique. En effet l'agronome Saserna, qui exploitait un domaine en Gaule Cisalpine, indécis sur le sujet, avait préconisé de les tourner vers l'Ouest, puis vers le Sud et enfin vers l'Est (Col., *R.* III 12, 5-6; *cf.* aussi Plin, *N.H.* XVII 20; XVIII 328). De même, Plin., *N.H.* XVII 128, à propos de la plantation des oliviers, se sent tenu de préciser: *«Quod praecepisse eum (= Magonem) Africae intellegitur»*. Pour les cas où les préceptes magoniens semblent prioritairement adaptés à l'Afrique, Gsell 1929, p. 24, 28-29.

[69] White 1973, p. 447.

[70] Heurgon 1986, p. 140, définit Magon comme «un Carthaginois très hellénisé» (*cf.* aussi Heurgon 1978, p. XXXII); dans le même sens, Charles-Picard 1958, p. 88; Huss 1985, p. 505 n. 7; Rawson 1985, p. 135. *Cf.* cependant Sznycer 1968-1969: «il n'est pas exclu que celui-ci ait pu consulter certains ouvrages grecs (...), mais son Traité est avant tout une création purement punique». Sur l'hellénisme et la présence grecque dans la Carthage punique, Baurain 1992, p. 168; Vössing 1993, p. 771-774.

[71] Par exemple White 1973, p. 448; Rawson 1985, p. 134-135.

bonne place dans l'énoncé d'une liste, plus ou moins longue, d'agronomes [72]. Toutefois, il importe de le noter (sans entrer dans le détail de la discussion), nous avons affaire ici à trois auteurs qui dériveraient apparemment, à des degrés divers, d'un même ouvrage, en l'occurrence, comme l'a suggéré J. Heurgon, celui de Cassius Dionysius [73]. Dans ce cas, étant donné que Cassius livrait une traduction/adaptation de Magon, il est probable que, chez lui, cet auteur figurait à une place en vue, plus exactement en fin de liste. Il est en conséquence naturel que cette caractéristique se retrouve chez ceux qui lui ont repris (directement ou indirectement) la liste.

L'existence d'un tel fonds commun à Varron, Columelle et Pline l'Ancien ne doit pourtant pas occulter leurs singularités. Il faut tout particulièrement prendre en considération le laps de temps qui s'est écoulé entre la traduction de Magon (en 146 av. J.-C.) et, par exemple, un auteur comme Pline l'Ancien qui écrit sous les Flaviens. En deux siècles, non seulement les techniques mais les mentalités ont évolué, et il n'y a pas de raison que l'image de Magon soit demeurée immuable. Ceci vaut d'autant plus que l'agriculture était une question sensible dont les connotations sentimentales (l'amour du sol de la patrie) tout autant que sociales, économiques et politiques (sous la République, les lois agraires; sous l'Empire, le thème de la responsabilité de l'empereur dans l'approvisionnement de Rome et de l'Italie) ne peuvent être restées sans répercussions.

1. Varron

Dans le livre I des *Res Rusticae* [74], après une dédicace à son épouse Fundania et une invocation aux douze divinités agricoles, l'érudit Varron fournit une bibliographie agronomique d'une cinquantaine d'auteurs grecs. La liste commence par la mention de deux rois et de cinq philosophes, suivis d'auteurs, classés par ordre alphabétique, dont Varron connaît la patrie, puis de ceux, toujours par ordre alphabétique, dont il ignore l'origine – la bibliographie latine, pourtant annoncée, manque. Deux poètes sont encore cités et Magon vient en dernier lieu, «Mais la célébrité (*nobilitate*) de Magon de Carthage

[72] Pour être complet, on signalera un passage d'Isidore de Séville qui reprend la liste de Columelle en ne choisissant que les auteurs qu'il juge essentiels : Hésiode, Démocrite et Magon (*Etym.*, XVII 1, 1). De ce témoignage tardif, nous retiendrons le prestige dont jouit Magon, préfiguration de son statut dans les synthèses modernes.

[73] Heurgon 1978, p. XXVIII, 97 n. 21.

[74] Sur ce traité, Skydsgaard 1968; Martin 1971, p. 211-286; White 1973, spéc. p. 463-493, avec bibliographie, p. 495; Cossarini 1976-1977; Heurgon 1978 (pour une édition du livre I); Kenney & Clausen (éds) 1983, p. 112-116, 133-136.

dépasse la leur à tous : écrivant en langue punique, il a embrassé des sujets divers en vingt-huit livres, que Cassius Dionysius d'Utique a traduits en vingt livres et qu'il a envoyés en langue grecque au préteur Sextilius; dans ces volumes il a ajouté beaucoup de faits empruntés aux auteurs grecs que j'ai mentionnés et retranché de ceux de Magon la valeur de huit livres. Cet ouvrage lui-même, pour la commodité, a été réduit en six livres par Diophane en Bithynie et envoyé au roi Deiotarus» (*R.R.*, I, 1, 10).

Donc, après avoir loué Magon, Varron cite l'adaptation qu'en fit Cassius, en 20 livres, puis l'abrégé de Diophane, en 6 livres. Il en arrive ainsi à sa propre entreprise, un exposé de la même discipline en trois livres (*R.R.*, I, 1, 11 *Quo breuius de ea re conor tribus libris exponere*). De cette entrée en matière, il ressort, comme l'a noté J. Heurgon, que Varron s'inscrit dans une série de nombres de livres décroissante (28, puis 20, puis 6, puis 3) qui commence avec Magon [75]. Pourtant, tout en se plaçant dans une série qui débute avec Magon, il se détache aussi de lui, dans la mesure où il semble vouloir aboutir à un ouvrage qui soit en tout cas moins long, et sans doute aussi moins spécialisé et moins aride.

En effet, l'intention de faire œuvre de synthèse, voire de vulgarisation, est inhérente à la conception même du manuel d'agriculture de Varron [76]: rappelons simplement qu'il avait dédié celui-ci (ou à tout le moins son premier livre) à son épouse Fundania, c'est-à-dire non pas à un professionnel de l'agriculture, mais à un propriétaire soucieux de faire fructifier son bien. Il n'était pas non plus insensible à la maniabilité et à la commodité de lecture d'un ouvrage technique : pour preuves, on citera la forme du dialogue choisie pour rendre plus plaisant son exposé [77] ainsi que l'effort, pas toujours heureux il est vrai, qu'il déploie pour doter ce dernier d'une structure [78].

Par ailleurs, Magon figure dans une bibliographie où les auteurs latins sont absents [79]. Pourtant ces derniers ne sont pas oubliés dans l'ouvrage: Caton et les

[75] HEURGON 1978, p. 100 n. 33.

[76] SKYDSGAARD 1968; les conclusions de J.E. Skydsgaard sur les méthodes de travail de Varron sont globalement acceptées par WHITE 1973, p. 469.

[77] SKYDSGAARD 1968, p. 10.

[78] SKYDSGAARD 1968, p. 10-25; RAWSON 1985, p. 137. De même, MARTIN 1971, s'il déplore le manque d'unité de l'ensemble (p. 216), ne souligne pas moins que chaque dialogue est «construit d'une façon extrêmement rigoureuse» (p. 228).

[79] *On a expliqué cette absence soit par un oubli de Varron – ce traité rustique ayant été écrit à un âge avancé et à la hâte –*, soit par le fait que, l'œuvre ayant probablement connu plusieurs réécritures, l'assemblage des trois livres en un seul (dont l'ajout d'une bibliographie) n'aurait pas été réalisé avec le plus grand soin. La première explication est la vue traditionnelle (*cf.* VARR., *R.R.*, I, 1, 1), la seconde est avancée par MARTIN 1971, p. 216-233, qui reprend l'ensemble de la question

Sasernae sont bientôt mentionnés (*R.R.*, I, 2, 28 pour le premier [80], *R.R.*, I, 2, 22 pour les deux autres) tandis que Tremelius Scrofa est un des interlocuteurs supposés de la conversation qui sert de trame à l'exposé de la matière dans les livres I et II. Ceci indique que la bibliographie du début du traité n'est pas représentative de l'influence que chacun a exercée. Ce n'est pas parce que Magon y est présenté comme célèbre qu'il fut la principale source de Varron [81].

2. Columelle

Dans le *de Re Rustica* [82], Columelle insiste d'abord sur la nécessité de consulter les ouvrages des prédécesseurs. Après une allusion à des agronomes puniques (*R.*, I, 1, 6; *cf. supra*), il produit la même liste d'auteurs grecs que Varron, mais dans un autre ordre, avec la mention de deux traducteurs/abréviateurs de Magon, Cassius Dionysius et Diophane de Bithynie (*R.*, I, 1, 10). Un peu plus loin est ajoutée une liste latine. Il commence avec Caton, passe aux Sasernae, à Tremelius Scrofa, à Varron et puis à Virgile et à Hygin. Magon est ensuite mentionné: «Mais assurément vénérons beaucoup le Carthaginois Magon comme le père de la science agricole (*rusticationis parentem*); en effet les 28 volumes mémorables de celui-ci ont été traduits en latin en vertu d'un sénatus-consulte» (*R.*, I, 1, 13). La liste se termine avec des contemporains: Cornelius Celsus et deux spécialistes de viticulture, Iulius Atticus et son disciple Iulius Graecinus.

À supposer que Columelle s'inspire ici de la liste de Cassius Dionysius, il fait montre par rapport à celle-ci – et conformément à son attitude habituelle envers ses sources [83] – d'esprit critique et d'initiative, notamment dans la mesure où il privilégie l'origine pour déterminer l'ordre de présentation des

(*contra* Cossarini 1976-1977). Une troisième hypothèse figure chez White 1973, p. 468: Varron n'aurait pas donné de bibliographie latine parce que celle-ci aurait fait piètre impression à côté de la bibliographie grecque.

[80] Sur l'usage fait de Caton par Varron, White 1973, p. 478-482; Heurgon 1978, p. XXXVI-XXXVII.

[81] À la vérité, Varron cite neuf fois Magon et ses traducteurs; c'est relativement peu, ce qui fait dire à Heurgon 1978, p. XXXV «l'utilisation que Varron fait de Magon ne se limite pas aux citations que nous avons relevées». Pourtant, selon Skydsgaard 1968, p. 89, lequel se fonde sur un aspect trop réduit du dossier – les six mentions de Théophraste dans les *Res Rusticae* –, Varron devrait en définitive peu de choses à Magon et à ses prédécesseurs; *contra* R. Martin 1971, p. 390. Une autre hypothèse voudrait que Varron n'eût pas utilisé Magon directement, mais n'eût connu que l'abréviation/adaptation de Cassius (par exemple Flach 1990, p. 159).

[82] Sur ce traité, Baldwin 1963 (surtout sur les sources latines); Martin 1971, p. 289-373; 1985; Carroll 1976; Cossarini 1978; 1980; Di Lorenzo 1990.

[83] Baldwin 1963 (conclusions reprises par Martin 1985, p. 1967).

agronomes [84] et où il introduit une bibliographie latine. Il donne également un relief particulier à Magon, qu'il qualifie de *rusticationis parentem*, ce qui est plus louangeur que la *nobilitate* dont parle Varron [85]. C'est que, à la différence de Varron, et aussi de Pline l'Ancien, Columelle n'était pas un polygraphe, mais un spécialiste, presque un encyclopédiste lui-même, passionné par la *rusticatio*, «qui était à ses yeux la plus complexe et la plus noble des sciences» [86]; pour cette raison, il aurait été davantage enclin à goûter une œuvre de l'étendue de celle de Magon.

D'autres éléments encore sont à prendre en considération au moment d'évaluer la portée du témoignage de Columelle sur Magon.

a) Columelle était originaire de Gadès, en Bétique [87]. Issu d'un pays profondément marqué par l'influence punique, y compris en matière agricole, il peut davantage qu'un autre avoir été en mesure de déchiffrer et d'apprécier les préceptes magoniens.

b) Il convient de juger à sa juste valeur l'expression *parens rusticationis*. D'une part, *parens* ne signifie pas que Magon fut le premier à écrire sur l'agriculture, mais, que par le caractère synthétique et l'ampleur de son œuvre il fit de la *rusticatio* (cette notion n'implique pas le seul travail de la terre, mais aussi l'économie rurale) une discipline autonome, dont il est devenu la figure la plus représentative [88]. D'autre part, Magon est *parens* dans la mesure où son ouvrage en a «engendré» d'autres, tels ceux de Cassius et de Diophane.

c) Il conviendrait de confronter le jugement favorable que Columelle porte sur Magon et l'usage qu'il en fait: à cet égard, on ne peut s'empêcher de constater quelque disparité, au point que K.D. White, livrant une opinion assurément excessive, a pu écrire «If Mago was Columella's "maître vénéré entre tous" (MARTIN 1971, p. 393), the latter has signally failed to provide his readers with evidence as to the quality of his contribution on the subject» [89].

[84] Sur cet ordre, MARTIN 1971, p. 54, lequel remarque qu'il n'a rien d'arbitraire, mais qu'il «correspond à la distinction entre plusieurs régions dont chacune avait ses propres caractères géographiques et économiques».

[85] MARTIN 1971, p. 44.

[86] MARTIN 1985, p. 1962.

[87] MARTIN 1985, p. 1960-1961..

[88] MARTIN 1971, p. 46; KRINGS 1993, p. 23.

[89] WHITE 1973, p. 475; *contra* BALDWIN 1963, p. 788 («*Columella is very favourable and* obviously uses Mago as a prime source»). À la vérité, Columelle cite Magon douze fois, ce qui inspire à MARTIN 1985, p. 1967, ce commentaire «c'est très peu, bien entendu, et il va de soi que Columelle, qui en 1, 1, 10, parle du traité du Carthaginois comme d'une véritable 'Bible' de la *rusticatio*, est beaucoup plus tributaire de lui que ces quelques citations le laissent croire».

d) Comme l'a montré R. Martin, Columelle était un farouche défenseur de l'agriculture comme seule source de profit honorable, à la différence bien sûr de la guerre, mais aussi du commerce maritime[90]. Or, dans cette perspective, Magon était un paradoxe: issu d'une cité qui incarnait le commerce maritime, il était *parens rusticationis*. Il peut dans cette mesure être devenu aux yeux de Columelle une sorte de symbole, presque une projection de lui-même: si même Carthage a engendré un agriculteur de renom, pourquoi la Rome impériale, elle aussi vouée à l'expansion territoriale, n'en ferait-elle pas de même ? Quoi qu'il en soit, le fait que Columelle ait écrit sous le principat n'est pas indifférent: outre l'aspect politique – qui le voit militer contre une certaine conception «épicurienne» de l'empire[91] –, il ne faut pas oublier que, du point de vue culturel, on se trouve dans l'«après-Virgile», et que, pour tout Romain cultivé, Énée demeure à jamais celui qui a renoncé à Carthage la commerçante prospère pour gagner le sol du Latium[92]. Cette image forte ne pouvait qu'influencer la vision qui existait de l'agriculture à Carthage, ainsi bien sûr que de son représentant, Magon.

3. Pline l'Ancien

Si l'on ne tient pas compte des *indices*, Pline l'Ancien ne livre qu'un court morceau de la liste «traditionnelle» dérivant de Cassius Dionysius[93]. Celui-ci figure dans le livre XVIII de l'*Histoire Naturelle*, livre consacré aux céréales et aux légumineuses qui constitue un véritable petit traité d'économie rurale, lui valant de figurer aux côtés des ouvrages similaires de Caton, Varron et Columelle[94]. En *N.H.*, XVIII, 22-23, on lit «Aussi appartint-il aux hommes du plus haut rang de donner des préceptes sur l'agriculture, même à l'étranger, puisque des rois eux-mêmes l'ont fait: Hiéron, Philométor, Attale, Archélaus, et des généraux comme Xénophon et aussi Magon le Carthaginois. C'est à lui que notre Sénat fit le grand honneur de décréter, alors que, Carthage conquise, il en distribuait les bibliothèques aux roitelets d'Afrique, que les 28 livres de cet auteur, et les siens seulement, seraient traduits en latin – bien que M. Caton eût déjà écrit son traité –, et de confier à des connaisseurs de la langue punique ce travail, où se distingua entre tous un descendant d'une illustre famille, D. Silanus».

[90] Martin 1971, p. 321-323; 1985, p. 1970.

[91] Martin 1971, p. 311-342, spéc. p. 334-335.

[92] Sur l'antagonisme entre les mythes de fondation de Rome et de Carthage, Piccaluga 1983.

[93] Sur ce passage, *cf.* Krings 1992, p. 653-654 + n. 19.

[94] Martin 1971, p. 375.

Nous ne reviendrons pas sur la mention de la traduction latine et de D. Silanus, si ce n'est pour rappeler que celle-ci a été expliquée notamment à la lumière de propagande flavienne (*cf. supra*). Cette caractéristique se retrouve à d'autres niveaux dans la notice qui nous occupe. En effet, Pline l'Ancien ne retient que les rois, auxquels il ajoute les généraux: Xénophon et Magon, qu'il est le seul à présenter comme *dux*[95]. Ceci est à rapprocher de sa vision de l'*utilitas publica*, laquelle est indissociable de sa conception des devoirs du gouvernant et qu'il formule dès sa préface à propos de Titus[96]. Dans un autre passage, du reste, une information tirée de Magon est précisément envisagée du point de vue de l'*utilitas*: «Magon veut qu'en achetant une terre, on vende sa maison de ville: précepte rigoureux (*inclementer*) et qui n'est pas conforme à l'intérêt public (*non ex utilitate publici*); cet exorde qu'il a mis en tête de son traité montre qu'il exigeait la présence continuelle du propriétaire» (*N.H.* XVIII 35)[97].

Toutefois, dans cet extrait, Pline ne loue pas Magon; il considère bien sûr la mesure à laquelle il fait écho comme digne de mention, mais aussi comme rigoureuse et peu utile à l'État. Ceci nous invite à considérer plus attentivement le passage sur la traduction latine de Magon. Certes, il est question du grand honneur fait à Magon par le Sénat, et le sort exceptionnel réservé au Carthaginois est souligné à la fois par les mots *unius eius* et le recours à deux concessives[98]; mais ceci n'implique pas que, pour Pline, cet honneur était mérité. Car, pour le reste, Magon n'est mentionné par Pline ni comme fondateur de l'agronomie, ni comme représentant le plus éminent de celle-ci. Même, à bien y regarder, on observe une réserve à son égard: Pline précise que le Sénat commanda une traduction de Magon bien que Caton eût déjà écrit sur l'agriculture (*cum iam M. Cato praecepta condidisset*). On peut légitimement se demander si, dans ces mots, ne perce pas quelque pointe de regret, voire de

[95] *Cf.* cependant aussi une remarque de Col., *R.*, XII, 4, 2, d'après lequel «Magon et Hamilcar ... après les guerres ne dédaignèrent pas d'accorder une sorte de contribution à la nourriture des hommes» (*postquam a bellis uacuum fuit, quasi quoddam tributum uictui humano conferre non dedignati sunt*).

[96] Plin., *N.H.*, *praef.*, 33: *Quia occupationibus tuis publico bono parcendum erat.* Du reste, Pline signale ailleurs un intérêt identique pour l'agriculture de la part des monarques légendaires et des rois homériques (Plin., *N.H.*, XVII 50). Il semble donc qu'on ait affaire à une idée qui lui est chère; *cf.* De Oliveira 1992, p. 45-46, où l'«appui à l'agriculture» est rangé parmi les «facteurs d'attraction» dans l'«image du roi étranger» selon Pline l'Ancien. Sur la notion d'*utilitas* comme fondement de la démarche «historique» de Pline, Jal 1987, p. 498-499.

[97] Sur ce précepte magonien, *cf.* aussi Col., *R.*, I, 1, 18 (lequel jugeait qu'un tel précepte n'était plus applicable à la lettre de son temps).

[98] Krings 1992, p. 654.

désapprobation. En effet, Pline tenait en haute estime Caton [99], tout particulièrement dans le livre XVIII de l'*Histoire Naturelle* [100] et en relation avec son traité sur l'agriculture (PLIN., *N.H.*, XIV, 44), et il aurait été peu convaincu de la nécessité qu'il y avait à traduire un autre agronome, *a fortiori* un étranger. De plus, il reprenait à son compte le *topos* sur la décadence romaine qui voulait que l'expansion de Rome, et surtout la chute de Carthage (provoquant la disparition du *metus Punicus*), eût, en créant un afflux d'idées et de biens venus de l'étranger, sapé la vertu romaine [101]. Dans l'esprit de Pline, la traduction de Magon, décidée après la disparition de Carthage, aurait pu être une manifestation de cette ouverture fatale vers l'étranger.

Par ailleurs, dans le livre XVIII, Pline ne se montrait pas seulement comme un admirateur de Caton: il prenait position contre Columelle [102]. Dans cette optique, l'opposition à Columelle ne s'étendrait-elle pas à celui que ce dernier présentait comme *parens rusticationis* ? En d'autres termes, son désaccord avec Columelle n'aurait-il pas amené Pline à faire montre de défiance envers Magon lui-même, voire à regretter que le Sénat ait traduit le traité agronomique de celui-ci alors qu'existait déjà celui de Caton? C'est en tout cas, à notre avis, dans ce sens qu'il faut comprendre la mention de Magon qui est faite par Pline en XVIII, 22-23 de son *Histoire Naturelle*. En conclusion donc, contrairement à l'opinion couramment admise, il ne nous semble pas que Pline l'Ancien adresse ici un éloge appuyé à Magon; si ce dernier est évoqué avec quelques détails, c'est principalement parce qu'il est *dux*, parce que son intérêt pour l'agriculture offre l'occasion de souligner une priorité du gouvernant et parce qu'il permet de parler d'un Silanus.

Par ailleurs, nous ne pourrions achever notre discussion des *testimonia* sur Magon sans évoquer brièvement diverses tentatives d'exploitation qui en ont été faites dans une perspective «biographique». À la vérité, la principale in-

[99] DE OLIVEIRA 1992, p. 120, 129, 147, 161, 184 (n. 322), 213, 275-276, 290, 342; *cf.* PLIN., *N.H.*, VII, 100; XVIII, 26; XIX, 24; XXV, 4 *omnium bonarum artium magister*; XXIX, 13; 27-28.

[100] DE OLIVEIRA 1992, p. 130 («défenseur du *mos maiorum*, Caton préfigure, en particulier tout au long du livre XVIII, l'image du bon gouvernant»), p. 254 n. 428 («Du reste, Caton est sa source principale, particulièrement dans ce livre XVIII, où il est fréquemment cité *ipsis uerbis*»). Sur Caton comme source importante du livre XVIII, MARTIN 1971, p. 377. Sur ce livre XVIII, *cf.* encore LE BONNIEC 1949.

[101] Par exemple, PLIN., *N.H.*, XXIV, 5; *cf.* DE OLIVEIRA 1992, p. 65-66. Sur le *metus Punicus*, BELLEN 1985.

[102] La divergence entre les deux hommes est considérée comme fondamentale par MARTIN 1971, p. 375-385; 1985, p. 1972; FREDERIKSEN 1980. Elle est ramenée à de plus modestes proportions par DUMONT 1987, lequel concède néanmoins l'existence de «piques que lance parfois Pline à Columelle» (p. 304).

formation d'une telle nature concerne la qualité de *dux* qu'aurait eu Magon, et encore émane-t-elle surtout de Pline qui avait intérêt à mettre ce fait en avant. C'est pourquoi cette donnée, si elle a été utilisée, n'en a pas moins inspiré quelque méfiance. De toute façon, le nom de Magon fut porté par plusieurs généraux carthaginois aux V^e^, IV^e^ et III^e^ s., et l'on peut se demander si la célébrité de certains de ceux-ci n'a pas entraîné une confusion avec l'agronome, devenu aussi général aux yeux des Anciens (d'autant qu'il existe, chez Xénophon par exemple, une tendance à assimiler le domaine agricole à une armée et le possesseur d'une exploitation à un général)[103].

Une autre voie vise à situer chronologiquement Magon. A.H.L. Heeren l'identifiait au Magon qui, selon le témoignage de Justin (JUST., XVIII, 7, 19; XIX 1, 1), fonda, vers la fin du VI^e^ s., la puissance de Carthage par des réformes politiques et militaires[104]. Mais rien n'autorise cette identification[105]. En 1958, dans la première édition de leur *Vie quotidienne à Carthage*, C. et G. Charles-Picard proposèrent de placer Magon «à l'époque des guerres puniques», c'est-à-dire – et ceci constitue leur seul argument –, à un moment où Carthage s'insérait de plus en plus dans la civilisation hellénistique contemporaine[106]. Leur opinion est devenue la plus répandue[107] mais sans convaincre tous les chercheurs[108]. À la vérité, le plus sage est d'admettre, comme déjà S. Gsell ou plus récemment W. Ameling[109], qu'il est impossible de dire quand Magon a vécu, ou de l'identifier avec l'un des Magons mentionnés ailleurs.

De ce *non liquet*, nous tirerons une conclusion: le personnage doit bientôt être devenu purement symbolique, voire atemporel[110], pour qu'il soit à ce point

[103] MARTIN 1971, p. 62.

[104] HEEREN 1825, p. 528.

[105] KLOTZ 1928.

[106] CHARLES-PICARD 1958, p. 88. Déjà dans ce sens GSELL 1929, p. 4, n. 3 : «La manière dont Varron (*R.R.*, I 1, 10) mentionne Magon, après un grand nombre d'auteurs grecs, laisse supposer que ce Carthaginois vécut à une époque où, chez les Grecs, on avait déjà beaucoup écrit sur l'agriculture».

[107] Par exemple MOSCATI 1972, p. 69; MARCOTTE 1988, p. 244; GRAS, ROUILLARD & TEIXIDOR 1989, p. 73; CECCHINI 1992, p. 139; KRINGS 1993, p. 23.

[108] Ainsi, SPERANZA 1974, p. 77-79, identifie Magon avec le frère d'Hannibal qui combattit en Espagne et en Haute-Italie, suggestion purement gratuite; MARTIN 1971, p. 45 n. 3 (repris par HEURGON 1978, p. XXXII), suggère, sur la base de COL., *R.*, XII, 4, 2, que Magon aurait vécu dans le courant du IV^e^ s. (*contra* MARCOTTE 1988); enfin, FANTAR 1993, t. 1, p. 261-262 serait d'avis de le placer entre 396 et 264.

[109] GSELL 1929, p. 4; AMELING 1993, p. 260 n. 110.

[110] Ce sentiment d'atemporalité a trouvé une expression dans l'hypothèse selon laquelle le «traité de Magon» serait le nom donné à un corpus représentant la somme de différentes contributions; *cf.* déjà MAHAFFY 1890, p. 31-32 et, plus récemment, WHITE 1970, p. 18; 1973, p. 475; RAWSON 1985, p. 135.

malaisé d'en préciser les contours historiques. Ceci même est révélateur de la façon dont il était perçu par les Anciens: non pas dans le temps, mais dans l'espace, comme figure de proue d'une agriculture carthaginoise dynamique.

Conclusion

Pour en revenir aux principaux *testimonia* sur Magon, l'on observe que les trois auteurs les plus souvent invoqués sont loin de porter un jugement uniforme sur l'agronome carthaginois: Columelle le plus féru d'agronomie est le plus enthousiaste, tandis que Varron se place dans une série d'auteurs qui livrent des versions de plus en plus condensées du modèle magonien. Chez Pline l'Ancien, la figure de Magon est subordonnée au message politico-moral de l'*Histoire Naturelle*, et il semble que la décision de le traduire ne soit pas approuvée sans restriction.

La critique a sans doute accordé jusqu'à ce jour trop de poids à l'éloge de Columelle. Si l'on examine la totalité des textes anciens, on doit constater que ne manquent pas les éléments qui invitent à revoir à la baisse le crédit dont jouissait Magon: l'attitude de Varron qui estime devoir (et pouvoir) exposer la même matière en trois livres seulement; le passage du *de Oratore* selon lequel il est superflu de le compulser; les doutes de Pline quant à l'opportunité de le traduire; l'écho que donne Columelle à la déception de ceux qui n'ont pas trouvé leur compte dans les préceptes livrés par les auteurs puniques...

À dire vrai, on est loin de l'image de «Bible agronomique». Celle-ci, comme tous les clichés, masque une réalité plus complexe et dont il faut tenir compte pour que cette image, aujourd'hui «postulat» de bien des études, soit ramenée au statut de simple «hypothèse de travail». Nous sommes en outre fermement convaincus que «redimensionner» la place du grand agronome carthaginois dans le monde classique ne nuira pas à sa réputation, mais au contraire servira celle-ci, en rendant au monde punique un Magon qui lui appartienne davantage.

BIBLIOGRAPHIE

ALVAR J. & WAGNER C.G. 1988, *La actividad agrícola en la economía fenicia de la Península Ibérica*, «Gerión», 6, 1988, p. 169-185.

— 1989: *Fenicios en Occidente: la colonización agricola*, «RSF», 17, 1989, p. 61-102.

AMELING W. 1993: *Karthago. Studien zu Militär, Staat und Gesellschaft*, Munich 1993.

BADIAN E. 1958: *Foreign Clientelae*, Oxford 1958.

BALDWIN B. 1963: *Columella's Sources and how he used them*, «Latomus», 22, 1963, p. 785-791.

BAURAIN C. 1992: *La place des littératures grecque et punique dans les bibliothèques de Carthage*, «AC», 61, 1992, p. 158-177.

BELLEN H. 1985: *Metus Gallicus. Metus Punicus. Zum Furchtmotiv in der römischen Republik*, Mayence - Stuttgart 1985.

BINDER G. 1987: *Auguste d'après les informations de la NH*, PIGEAUD J. & OROZ J. (éds), *Pline l'Ancien témoin de son temps*, Salamanque - Nantes 1987, p. 461-472.

BLUME F., LACHMANN K. & RUDORFF A. 1848: *Die Schriften der römischen Feldmesser* I, Berlin 1848.

BONDÌ S.F. 1987: "Magone", *Enciclopedia virgiliana* III, Rome 1987, p. 322-323.

— 1995: *Le commerce, les échanges, l'économie*, KRINGS V. (éd.), *La civilisation phénicienne et punique. Manuel de recherche*, Leyde - New York - Cologne 1995, p. 268-281.

— 1995a: *La société*, KRINGS V. (éd.), *La civilisation phénicienne et punique. Manuel de recherche*, Leyde - New York - Cologne 1995, p. 345-353.

BONNET C. 1989: *Les connotations sacrées de la destruction de Carthage*, LIPIŃSKI E. & DEVIJVER H. (éds), *Punic Wars* (Studia Phoenicia, X), Louvain 1989, p. 289-305.

BROUGHTON T.R.S. 1952: *Magistrates of the Roman Republic* II, New York 1952.

CARROLL P.D. 1976: *Columella the Reformer*, «Latomus», 35, 1976, p. 783-790.

CASPARI M.O.B. 1913: *On Some Problems of Roman agrarian History: the Encyclopedia of Cassius Dionysius*, «Klio», 13, 1913, p. 184-198.

CECCHINI S.M. 1987: *Problèmes et aspects de l'agriculture carthaginoise, Histoire et archéologie de l'Afrique du Nord, Actes du III^e Colloque International (Montpellier, 1985)*, Paris 1987, p. 107-117.

— 1992: "*Magone*", AA.VV., *Dizionario della civiltà fenicia*, Città di Castello 1992, p. 139-140.

— 1992a: "*Agricoltura*", AA.VV., *Dizionario della civiltà fenicia*, Città di Castello 1992, p. 23-24.

CHARLES-PICARD G. & C. 1958: *La vie quotidienne à Carthage au temps d'Hannibal. III^e siècle avant Jésus-Christ*, Paris 1958 (1982²).

COSSARINI A. 1976-1977: *Unità e Coerenza del «De Re Rustica» di Varrone, Atti dell'Accad. delle Scienze di Bologna, Rendiconti* 65 (1976-1977) 21 p.

— 1978: *Columella: ideologia della terra*, «GFF» 1, 1978, p. 35-47.

— 1980: *Columella interprete del suo tempo, alcune considerazioni*, «GFF», 3, 1980, p. 97-108.

DE OLIVEIRA F. 1992: *Les idées politiques et morales de Pline l'Ancien*, Coimbra 1992.

DESANGES J. 1989: *L'Afrique romaine et libyco-berbère*, NICOLET C. (éd.), *Rome et la conquête du monde méditerranéen* II, *Genèse d'un empire*, Paris 1989², p. 627-656.

DI LORENZO E. 1990: *La praefatio di Columella e i modelli etici ed economici dell'ideologia del lavoro*, NICASTRI L. (éd.), *Contributi di filologia latina*, Naples 1990, p. 165-186.

DUBUISSON M. 1989: Delenda est Carthago. *Remise en question d'un stéréotype*, LIPIŃSKI E. & DEVIJVER H. (éds), *Punic Wars* (Studia Phoenicia X), Louvain 1989, p. 279-287.

DUBUISSON M. & LIPIŃSKI E. 1992: "*Hiempsal*", E. LIPIŃSKI *et al.* (éds), *Dictionnaire de la civilisation phénicienne et punique*, Turnhout - Paris 1992, p. 216.

DUMONT J.-C. 1987: *Quelques aspects de l'esclavage et de l'économie agraire chez Pline*, PIGEAUD J. & OROZ J. (éds), *Pline l'Ancien témoin de son temps*, Salamanque - Nantes 1987, p. 293-306.

FANTAR M.H. 1984: *À Gammarth avant la conquête romaine*, «BAC», 1984, p. 3-19.

— 1993: *Carthage. Approche d'une civilisation* I-II, Tunis 1993.

FERRARY J.-L. 1988: *Philhellénisme et impérialisme. Aspects idéologiques de la conquête romaine du monde hellénistique, de la seconde guerre de Macédoine à la guerre contre Mithridate*, Rome 1988.

FLACH D. 1990: *Römische Agrargeschichte* (Handbuch der Altertumswissenschaft III.9), Munich 1990.

— 1991: *Bibliographie zur römischen Agrargeschichte*, Paderborn 1991 (en collaboration avec KEHNE P. & LINK S.).

FREDERIKSEN M. 1980: *Plinio il Vecchio e l'agricoltura in età imperiale: gli aspetti tecnici ed economici, Tecnologia, economia e società nel mondo romano, Atti del Convegno di Como, 27-29 settembre 1979*, Côme 1980, p. 81-97.

GELZER M. 1931: *Nasicas Widerspruch gegen die Zerstörung Karthagos*, «Philologus», 86, 1931, p. 261-299.

GEUS K. 1994: *Prosopographie der literarisch bezeugten Karthager* (Studia Phoenicia XIII), Louvain 1994.

GRAS M., ROUILLARD P. & TEIXIDOR J. 1989: *L'univers phénicien*, Paris 1989.

GSELL St. 1929: *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord* IV, Paris, 1929².

HEEREN A.H.L. 1825: *Ideen über die Politik, den Verkehr und den Handel der vornehmsten Völker der alten Welt* II, Göttingen 1825⁴, p. 527-531.

HEURGON J. 1978: *Varron. Économie rurale. Livre premier* (Collection des Universités de France), Paris 1978.

— 1986: *L'agronome carthaginois Magon et ses traducteurs en latin et en grec*, HEURGON J., *Scripta varia*, Bruxelles 1986, p. 89-97 (= «CRAI» 1976, p. 441-456).

HUSS W. 1985: *Geschichte der Karthager* (Handbuch der Altertumswissenschaft III.8), Munich 1985.

ISAGER S. & SKYDSGAARD J.E. 1992: *Ancient Greek Agriculture. An Introduction*, Londres - New York 1992.

JAL P. 1987: *Pline et l'historiographie latine*, PIGEAUD J. & OROZ J. (éds), *Pline l'Ancien témoin de son temps*, Salamanque - Nantes 1987, p. 487-502.

KENNEY E.J. & CLAUSEN W.V. (éds) 1983: *The Cambridge History of Classical Literature* II 2, Cambridge 1983.

KLOTZ 1928: "*Mago (15)*", *RE* XIV 1 (1928) col. 506-508.

KOLENDO J. 1973: *Le traité d'agronomie des Saserna*, Varsovie 1973.

KRINGS V. 1990: *Les* libri Punici *de Salluste*, *L'Africa romana*, VII, p. 109-117.

— 1992: *Les lettres grecques à Carthage*, BAURAIN C., BONNET C. & KRINGS V. (éds), *Phoinikeia Grammata. Lire et écrire en Méditerranée* (Studia Phoenicia), Liège-Namur 1992, p. 649-668.

— 1993: *Grecs et Carthaginois: une autre Méditerranée*, «Cahiers de Clio», 113-114, (printemps-été 1993), p. 5-34.

— 1995: *La littérature phénicienne et punique*, KRINGS V. (éd.), *La civilisation phénicienne et punique. Manuel de recherche*, Leyde - New York - Cologne 1995, p. 31-38.

LANCEL S. 1992: *Carthage*, Paris 1992.

LANCEL S. & LIPIŃSKI E. 1992: "*Agriculture, 2. Afrique du Nord*", E. LIPIŃSKI *et al.* (éds), *Dictionnaire de la civilisation phénicienne et punique*, Turnhout - Paris 1992, p. 9-10.

Le BONNIEC H. 1949: *L'apport personnel de Pline dans le livre XVIII de l'Histoire Naturelle*, *Actes du Congrès de Grenoble*, Paris 1949, p. 81-88.

LEMAIRE A. 1986: *Les écrits phéniciens*, *Écrits de l'Orient ancien et sources bibliques*, Paris 1986, p. 215-239.

MAHAFFY J.P. 1890: *The Work of Mago on Agriculture*, «Hermathena», 7, 1890, p. 29-35.

MARCOTTE D. 1988: *Origines puniques de la topographie romaine*, E. LIPIŃSKI (éd.), *Carthago* (Studia Phoenicia VI), Louvain 1988, p. 239-244.

MARTIN P.M. 1988: *Reconstruire Carthage ? Un débat politique et idéologique à la fin de la république et au début du principat*, *L'Africa romana*, V, p. 235-251.

MARTIN R. 1971: *Recherches sur les agronomes latins et leurs conceptions économiques et sociales*, Paris 1971.

— 1985: *État présent des études sur Columelle*, *ANRW* II 32, 3, 1985, p. 1959-1979.

MATTHEWS V.J. 1972: *The libri Punici of King Hiempsal*, «AJPh», 93, 1972, p. 330-335.

MEIJER F.J. 1984: *Cato's African Figs*, «Mnemosyne», 37, 1984, p. 117-124.

MOREL J.-P. 1995: *Pour une approche concrète de l'économie et du commerce phénico-puniques, I Fenici: Ieri oggi domani. Ricerche, scoperte, progetti (Roma 3-5 marzo 1994)*, Rome 1995, p. 275-288.

MOSCATI S. 1972: *I Fenici e Cartagine*, Turin 1972.

NICOLET C. 1989: *Les guerres puniques*, NICOLET C. (éd.), *Rome et la conquête du monde méditerranéen* II, *Genèse d'un empire*, Paris 1989², p. 594-626.

PASKOFF R., SLIM H. & TROUSSET P. 1991: *Le littoral de la Tunisie dans l'Antiquité : cinq ans de recherches géoarchéologiques*, «CRAI», 1991, p. 515-546.

PAUL G.M. 1984: *A Historical Commentary on Sallust's* Bellum Jugurthinum, Liverpool 1984.

PICCALUGA G. 1983: *Fondare Roma, Domare Cartagine: un mito delle origini, Atti del I Congresso Internazionale di Studi Fenici e Punici*, Rome 1983, p. 409-424.

PLÁCIDO SUÁREZ D., ALVAR J. & WAGNER C.G. 1991: *La formación de los estados en el Mediterráneo occidental*, Madrid 1991.

RAWSON E. 1985: *Intellectual Life in the Late Roman Republic*, Londres 1985.

REITZENSTEIN R. 1884: *De scriptorum rei rusticae qui intercedunt inter Catonem et Columellam libris deperditis*, diss. Berlin, 1884.

RIPOLL F. sous presse: *Aspects et fonction de Néron dans la propagande impériale flavienne, Colloque NERONIA V. Néron Histoire et légende* (sous presse).

RÖLLIG W. 1980: *Das Punische im römischen Reich*, NEUMANN G. & UNTERMANN J. (éds), *Die Sprachen im römischen Reich der Kaiserzeit (Kolloquium von 8. bis 10. April 1974)*, Cologne 1980, p. 285-299.

SKYDSGAARD J.E. 1968: *Varro the Scholar. Studies in the First Book of Varro's de Re Rustica*, Copenhague 1968.

SPERANZA F. 1974: *Scriptorum Romanorum de re rustica reliquiae*, I, Messine 1974².

SUOLAHTI J. 1963: *The Roman Censors. A Study on Social Structure*, Helsinki 1963.

SZNYCER M. 1968-1969: *La littérature punique*, «Archéologie vivante», I, 2, décembre 1968-février 1969, p. 141-147.

TURCAN R. 1976: *Encore la prophétie de Végoia, Mélanges J. Heurgon* II, Rome 1976, p. 1009-1019.

VÖSSING K. 1993: *Cartagine. Lo spazio letterario della Grecia Antica* I. *La produzione e la circolazione del testo* 2. *L'ellenismo*, Rome 1993, p. 769-789.

WHITE K.D. 1970: *Roman Farming*, Londres 1970.

— 1973: *Roman Agricultural Writers I: Varro and his Predecessors*, *ANRW* I 4, 1973, p. 439-497.

José María Blázquez

Tecnicas agrícolas representadas en los mosaicos del Norte de Africa

En los mosaicos del norte de Africa se representan con cierta frecuencia faenas agrícolas. En este trabajo se recogen los principales mosaicos con un breve comentario. Ya Th. Précheur-Canonge, *La vie rurale en Afrique romaine d'après les mosaïques*, Publications de l'Université de Tunis, se refirió en parte al tema, que aquí se enfoca desde otro ángulo de vista y se manejan más mosaicos, algunos de fuera del norte de Africa, como término de comparación y para completar el contenido.

Trilla de la mies

Un mosaico de Zliten, procedente de la villa de Dar Buc Ammera, fechado a finales del siglo I, representa una escena de la trilla de la mies (Lám. I,1), con dos caballos que sin trillo pisan dando vueltas el cereal. Es un procedimiento aún hoy empleado en algunos pueblos. Un varón golpea con un palo largo a una pareja de bueyes para que dan vueltas. Una dama sentada a la sombra de un árbol contempla la escena e increpa a la pareja que trilla levantando el brazo derecho, en el ángulo inferior derecho un esclavo se agacha. Al fondo, en la parte superior, se encuentra la villa[1]. Varrón (*r.r.*, 1.52.1) describe dos máquinas para trillar; la primera, llamada *tribulum*, es el trillo, que ha llegado en Hispania hasta hoy, formado por dos tablas juntas con piedras agudas en el lado inferior. La segunda es el *plostellum punicum*, de origen cartaginés como indica su nombre. Consistía en una máquina con ruedas con hierros para triturar la mies. Este último se empleaba, según este autor que conocía bien Hispania por haber estado en ella durante la guerra sertoriana y durante la guerra civil,

[1] K.M.D. Dunbabin, *The Mosaics of Roman North Africa. Studies in Iconography and Patronage*, Oxford, 1978, p. 17, lám. 96; H. Stern, *Les calendriers romains illustrés*, *ANRW*, II.12.2, 1981, p. 444, lám. XV. 35. Sobre Africa cfr. F. Decret-Mh. Fantar, *L'Afrique du Nord dans l'Antiquité des origines au Ve siècle*, Paris, 1981, pp. 211-218; G. Charles-Picard, *La civilisation de l'Afrique romaine*, Paris, 1959, pp. 45-102; P. Romanelli, *Storia delle province romane dell'Africa*, Roma, 1959; Idem, *Topografia e archeologia dell'Africa romana*, Turín, 1970; Idem, *Riflessi di vita locale nei mosaici africani*, en *CMGR*, pp. 275-284. Sobre la agricultura en la Bética aplicable al norte de Africa, cfr. P. Saez, *Agricultura romana en la Bética*, Ecija, 1987.

en la provincia Citerior. Todavía se usaba en este siglo en Castilla la Vieja y en otras regiones españolas. Columela (*r.r.*, 1.6.24) escribe que en ciertas regiones de ultramar las eras no estaban techadas por no llover, lo que confirma este mosaico de Zliten.

En un segundo mosaico de esta misma villa (Lám. I, 2), tres campesinos remueven la tierra con azadas[2]. Ya el historiador Tácito (*Ann.*, 12.43; *Hist.*, 1.7.3; 3.48; 4.38; Jos., *BI*, 2.383) afirma la importancia de Africa y Egipto para la alimentación de Roma. Se ha calculado que a finales del gobierno de Augusto, Africa enviaba cuarenta millones de modios de grano. En el Bajo Imperio, Símmaco (*Ep.*, 4.54; 4.74) confirma aún que habitualmente arribaba a Roma el grano de Africa. Nada tiene de extraño las composiciones de estos *emblemata* en provincias trigueras.

Viñedo

En dos mosaicos de Tabarka (Lám. II), fechados a finales del siglo IV o a comienzos del siguiente[3], se representa un viñedo con las parras colgadas de unos palos. Plinio (17.166), que conocía bien Hispania pues había sido procurador en la Península Ibérica en época flavia, escribe que *iugum fit pertica aut harundine aut crine funiculoue ut in Hispania Brindisique*, lo que confirma Varrón (r.r., 1.81), aunque también las vides quedaban sueltas sobre el suelo, pero también en los viñedos africanos, como lo indica el mosaico de Cherchel, la antigua Caesarea, con vides colgadas de pértigas (Lám. III) y los campesinos cavando un hoyo a los pies de la cepa[4]. Viñas apoyadas en pértigas se representan en la parte superior de un mosaico de Utica, con escena de cacería y villa (Lám. IV,1), al que se aludirá más adelante en este estudio. En el mosaico de Caesarea, fechado entre los años 200-210, los agricultores cavan unos hoyos junto a las vides para recoger el agua. Precisamente Plinio escribe que en Hispania la vid puede plantarse en primavera con tal que se haga bien (17.170) y que el viticultor hispano cosecha las uvas en tierras intensamente regadas (17.240). Columela (*r.r.*, 4.14.2) escribe que los viticultores de Hispania tenían la costumbre de quitar la tierra, antes de la llegada del invierno, de los pies de las cepas, tirándola entre las hileras de las parras, para que las aguas del invierno

[2] K.M.D. Dunbabin, *op. cit.*, p. 17, lám. 95; H. Stern, *op. cit.*, p. 444, lám. XV.33

[3] K.M.D. Dunbabin, *op. cit.*, p. 22, láms. 111, 113.

[4] K.M.D. Dunbabin, *op. cit.*, pp. 114-115, láms. 102-104. A. Carandini, A. Ricci y M. De Vos, *Filosofiana. La villa di Piazza Armerina*, Palermo, 1982, p. 309, fig. 188. En un segundo mosaico de esta villa erotes vendimiadores alados y desnudos, como casi siempre, vendimian a los pies de Ambrosias, cuyos pies se convierten en vid (pp. 318, 322, fig. 193).

se filtrasen fácilmente hasta las raíces. Columela no es partidario de hacer esta labor, pues en otoño la tierra se voltea al ararla. Esta labor es posiblemente la que se representa en el mosaico de Cherchel.

La vendimia

La vendimia decora varios mosaicos de dentro y de fuera de Africa. Se adornan pavimentos de Caesarea datados a finales del siglo IV o comienzos del siguiente[5]. Las vides están igualmente colgadas de pértigas (Lám. IV, 2) y unos obreros cortan los racimos de uvas, otros colocan las uvas en cestos y otros transportan la fruta a hombros, en cestos o en un carro. De Dougga, la antigua Thugga, procede un mosaico fechado en la segunda mitad del siglo IV con erotes vendimiadores (Lám. V), con hoces para cortar los racimos[6]. De Piazza Armerina, otro de influjo africano, entre 310-330 según fecha de K.M.D. Dunbabin[7], con erotes sobre las parras, con hoces (Lám. VI); otros suben por una escalera, varios están junto a cestos repletos de uvas, otros transportan los canastos con las uvas. Un friso con escena de vendimia, de la misma fecha que el pavimento de Piazza Armerina, decoraba el mosaico de Caesarea, con Perseo y Thetis y las cuatro estaciones. El friso representa una parra cuyos racimos recogen *bacchoi*, niños desnudos o campesinos. Otras figuras danzan o tocan crótalos[8].

El tema gozó de gran aceptación fuera de los mosaicos africanos. Baste recordar en Roma los pavimentos de Santa Constanza hacia el año 330, con erotes vendimiadores, con podaderas, encaramados en las parras y con el transporte de la uva en carretas tiradas por bueyes y con la prensa de los racimos en el lagar por tres varones con *pedum*. El mosto cae en unos grandes *dolia*[9]. De Augusta Emerita, capital de Lusitania[10], con erotes vendimiadores, transportando las cestas y escaleras y pisando la uva en el lagar; tres cosecheros sujetados por las manos, apoyados en cayados los dos de las esquinas, trabajan en el lagar. Este mosaico se fecha en el siglo III (Lám. VII).

[5] K.M.D. DUNBABIN, *op.cit.*, p. 116, lám. 107.

[6] K.M.D. DUNBABIN, *op.cit.*, p. 170, lám. 184.

[7] K.M.D. DUNBABIN, *op.cit.*, pp. 196-212, lám. 202.

[8] D. PARRISH, *Season Mosaics of Roman North Africa*, Roma, 1984, p. 133, lám. 289. Dos erotes cavando la tierra con picos pequeños se representaron en un sarcófago de Roma, Museo de Letrán, con orante y escena bucólica (A. GRABAR, *El primer arte cristiano (200-395)*, Madrid, 1967, fig. 126).

[9] C. BERTELLI y otros, *Mosaics*, Nueva York, 1989, pp. 56-57; W. OAKESHOTT, *I mosaici di Roma*, Oxford, 1967, pp. 46-47, figs. 39-46.

[10] A. BLANCO, *Mosaicos romanos de Mérida*, Madrid, 1978, p. 44, lám. 73.

En un mosaico emeritense datado en el siglo IV, con Orfeo, el musivario colocó escenas de vendimia en tres de los cuatro lados. Un vendimiador está provisto de hoz y podadera en la mano derecha, y un posible cubo en la izquierda. A su lado, un segundo, cubierto por un falderín, lleva en su mano un cubo con asa, mientras que en la izquierda sostiene probablemente una podadera. Completa esta escena de vendimia el transporte del fruto al lagar en un carro, con carrero que azuza a los bueyes con una fusta, como en el mosaico de Santa Constanza. Los bueyes llevan el yugo sobre el cuello, como la pareja de bueyes de las dos carretas de la bóveda de Sta. Constanza, y no sobre la testuz, según costumbre de Hispania en opinión de Columela (*r.r.*, 2.2.22), costumbre rechazada por casi todos: *nam illud, quod in quibusdam provinciis usurpatur, ut cornibus inligetur iugum, fere repudiatum est ab omnibus, qui praecepta rusticis conscripserunt, neque inmerito.* En este mosaico, como en el de la bóveda de Sta. Constanza, a los bueyes se les espolea con un látigo, no se les pica con una larga vara, según costumbre censurada por Columela (*r.r.*, 2.2.26), como costumbre de España hasta hoy. A la derecha del cuadro de Orfeo, en Augusta Emerita, los vendimiadores son erotes alados desnudos, que suben a las parras con cestos para recoger los racimos. Unos erotes están encaramados a los troncos de la vid y otros a una escalera, según costumbre. Las parras brotan de *kantharoi* con asas colocadas en los ángulos del cuadrado. En la zona izquierda se encuentra un erote con cesto de asas en su mano izquierda[11].

En pavimentos de Jordania el tema de la vendimia se encuentra con frecuencia, como lo indican los ejemplares de la iglesia de Lot y Procopio de Khirbet el-Mukhayyat, fechados a mediados del siglo VI, con transporte de uvas en unos serones a lomos de un asno (Lám. VIII), obrero cortando los racimos con una hoz, con cesto repleto de uvas a la espalda, un segundo con capacho a hombros y con la pisa de uva a pie y con una prensa (Lám. IX,1)[12]; de la nave central del monasterio de Kayanos, con vendimiador con hoz y cesto repleto de uvas[13], y de la capilla de un monasterio de Suwayfiyah, de la segunda mitad del siglo VI[14].

En Siria un campesino corta con la hoz un racimo de uvas en un mosaico

[11] J.M. Alvarez Martinez, *Mosaicos romanos de Mérida. Nuevos hallazgos, Mérida*, 1990, pp. 38-39, láms. 9-12.

[12] M.Piccirillo, *I mosaici di Giordania*, Spilimbergo, 1990, pp. 64-65; Idem, *I mosaici di Giordania*, Roma, 1986, pp. 9-70, lám.VI; Idem, *Madaba. Le chiese e i mosaici*, Milán, 1989, pp. 183-184, 326; B. Darakjian, *Mosaics of Jordan. Art and Culture*, pp. 17, 19-20; J. Balty, *La mosaïque de Sarrîn (Osrhoène)*, Paris, 1990, p. 83, lám. XLI.3.

[13] M. Piccirillo, *Madaba*, p. 213.

[14] M. Piccirillo, *op. cit.*, Spilimbergo, pp. 84-85; Idem, *Madaba*, p. 213.

de Deir el-Adas, hoy conservado en el castillo de Bostra, fechado en el año 621 (Lám. IX,2). La vid se apoya en el tronco de un árbol, como en Madaba, en un mosaico de la cripta de S. Elías. El viñedo se representa, como puntualiza J. Balty[15], según un cartón idéntico al usado en la iglesia de los Santos Lot y Procopio de Khirbet el Mukhayyat.

La vendimia es tema que se encuentra igualmente en los sarcófagos, como en los ejemplares de S. Lorenzo fuori le Mura[16], producto importado de los talleres del Atica de época severiana, o de Santa Constanza[17]. El tema de la vendimia con erotes vendimiadores, como indica A. García y Bellido, es de origen helenístico y remonta, con sátiros y silenos, al siglo VI a.C. en los vasos de figuras negras. Esta composición llegó al siglo IV a través de intermediarios, como lo prueba la decoración de una de las pilastras del tetrápilo de Leptis Magna, de época severiana[18]. En el siglo IV pasan al arte paleocristiano: sarcófago de los tres pastores[19]. Dentro del mundo pagano se le encuentra en el sarcófago de Auletta, con Ariadna y *putti* vendimiadores[20]. El tema tiene fuertes connotaciones dionisíacas, por eso se encuentra en sarcófagos, en los que los temas dionisíacos son frecuentes. En el arte paleocristiano alude

[15] *Mosaïques de Syrie*, Bruselas, 1977, pp. 149, 151. Un Eros lleva a hombros una pértiga de la que cuelgan dos cestos llenos de uvas entre pámpanos en el borde de un mosaico de Shahba-Philippopolis, del segundo cuarto del siglo VI (J. BALTY, *op. cit.*, pp. 56-57).

[16] A. GARCIA Y BELLIDO, *Arte romano*, Madrid, 1972, p. 568, figs. 1006, 1008.

[17] A. GARCIA Y BELLIDO, *op. cit.*, p. 713, figs. 1216-1218; W. OAKESHOTT, *op. cit.*, fig. 28.

[18] A. GARCIA Y BELLIDO, *op. cit.*, p. 558, figs. 988-989. P. ROMANELLI, *Topografía e archeologia*, láms. 219-220 de la basílica severiana de Leptis Magna. En época helenística aparecen los erotes desnudos y alados, como las estatuillas de Mirina y de Eros dormido, fechadas hacia el año 150 a.C. (J. CHARBONNEAUX, R. MARTIN y F. VILLARD, *Grecia helenística (330-50 a.C.)*, Madrid, 1971, pp. 253-254, figs. 272-273; J.J. POLLITT, *El arte helenístico*, Madrid, 1989, p. 215, fig. 135), o el centauro con Eros cabalgando (J.J. POLLITT, *op. cit.*, p. 220, fig. 144), o Eros montando un tigre, de un mosaico de la Casa del Fauno en Pompeya (J.J. POLLITT, *op. cit.*, 227, fig. 150). Otras varias piezas en M. BIEBER, *The Sculpture of the Hellenistic Age*, Nueva York, 1955, pp. 144-145, figs. 611-620. Ya el pintor Amasis (560-525 a.C.) y otros representaron a sátiros y silenos pisando la uva en el lagar (J. BOARDMAN, *Athenian Balck Figure Vases*, Londres, 1985, fig. 89). P.E. ARIAS Y M. HIRMER, *Tausend Jahre griechische Vasenkunst*, Munich, 1960, p. 46, fig. 55 (530/520 a.C.); J. BOARDMAN y otros, *The Art and Architecture of Ancient Greece*, Londres, 1966, fig. 113. G. HAGENON, *Aus dem Weingarten der Antike*, Maguncia, 1982, p. 169, fig. 49, fechado en el 510 a.C., con sátiros prensando la uva debajo de la parra; fig. 29, con sátiro pisando los racimos; fig. 57, datado hacia el 500, con sileno sacando el mosto de la uva; fig. 60, con sileno prensando los racimos.

[19] A. GARCIA Y BELLIDO, *op. cit.*, p. 765, fig. 1298.

[20] A. GRABAR, *El primer arte cristiano (200-395)*, Madrid, 1967, fig. 125. Sobre la fecha, muy discutida, de estos mosaicos, cfr. J.Mª BLAZQUEZ, M.P. GARCIA GELABERT y G. LOPEZ MONTEAGUDO, *El Museo de mosaicos del Gran Palacio de Bizancio*, «Revista de Arqueología», X, 95, 1989, pp. 29-37; G. HELLEN KEMPER SALIES, *Die Datierung der Mosaiken in Grossen Palast zu Konstantinopel*, «BJ», 187, 1987, pp. 273-308.

probablemente a la eucaristía. Plantean un problema, que no se va a tratar en este trabajo, si los musivarios copian a los sarcófagos o los artesanos a los pavimentos. Otros mosaicos con el mismo tema cabe recordar aún.

En un mosaico de Caesarea (Lám. X,1), fechado a finales del siglo IV o a comienzos del siguiente, tres obreros cogidos por las manos pisan la uva, mientras otros cuatro vuelcan el cesto repleto de uvas en el lagar[21]. La pisa se vuelve a encontrar en un pavimento de El Djem, la antigua Thysdrus, en la Casa de los meses, simbolizando el mes de septiembre, porque en él se celebraba la vendimia en Africa, datado entre los años 210 y 235. Dos varones agarrados a unas cuerdas que cuelgan de una barra pisan la uva[22]. En el calendaro de Saint Romain-en-Gal, un flautista anima la pisa de la uva con la música. En pavimentos de Hispania se repite esta composición en mosaicos de Duratón y de Complutum (Lám. X,2), este último datado en el siglo IV[23], también cogidos por las manos los tres obreros que pisan la uva, dos con *pedum* en las manos, y otros dos trayendo cestos de uvas colocados en las esquinas, igualmente con *pedum*. En el mosaico de Complutum, el carácter báquico de todas estas escenas queda bien patente por el hecho de formar parte la composición de un mosaico con Dionisos, ménades y sátiros, y panteras afrontadas a *kantharoi*.

Esta composición se repite en los sarcófagos: sarcófago de Iunius Bassus, del 359[24]; en el citado sarcófago de los tres pastores, con un eros pisando la uva sostenido por otro, mientras un tercero arroja la carga el cesto en el lenos, y en el de Santa Constanza. El tema se encuentra igualmente en un sarcófago judío del Museo de las Termas en Roma, con tres hombres desnudos, dos de ellos con *pedum*, pisando la uva dentro de un lenos, adornado con cabezas de leones[25]. En Lusitania, en Vila Franca de Xira, se halló un sarcófago en forma de lenos, decorado con vides, entre cuyos pámpanos, pimpollos, sarmientos y racimos se esculpieron animalillos, pájaros, saltamontes, lagartijas y conejos picoteando

[21] K.M.D. Dunbabin, *op. cit.*, p. 116, lám. 105.

[22] K.M.D. Dunbabin, *op. cit.*, p. 111, lám. 99; L. Foucher y Otros, *Découvertes archéologiques à Thysdrus en 1961*, Túnez, pp. 42-43, lám. XXXII; D. Parrish, *op. cit.*, p. 158, lám. 42; H. Stern, *op. cit.*, pp. 437-438, lám.VII.19.

[23] D. Fernandez Galiano, *Complutum. II. Mosaicos*, Madrid, 1984, pp. 171-179, láms. LXXI-LXXVIII, XCIII-XCV, con paralelos.

[24] A. Garcia y Bellido, *op. cit.*, p. 760, fig. 1288. Otros ejemplos de pisa de uva y de vendimia en sarcófagos en F. Matz, *Die dionysche Sarkophage*, Berlin, 1969, Beil 14, lám. 37, con lenos; Idem, *op. cit.*, 2, pp. 383-384, n. 214, siglo IV; Idem, *op. cit.*, 3, pp. 403-404, lám. 249, con lenos, vendimia y escalera, final del siglo III; Idem, *op. cit.*, 4, pp. 451-452, Beil 115, con escalera y vides sobre palos; pp. 140-141, Beil 14, con lenos, entre los años 230-260. Sobre le significado de estos temas en los sarcófagos, cfr. R. Turcan, *Les sarcophages romains à représentations dionysiaques. Essai de chronologie et d'histoire religieuse*, Paris, 1966, *passim*, principalmente pp. 540-541.

[25] A. Garcia y Bellido, *op. cit.*, p. 600, fig. 1074.

las uvas. Un amorcillo alado trepa por un sarmiento. Su compañero en el lado opuesto no lleva alas. Hay también cestas repletas de racimos. Es obra ática, fechada poco después del sarcófago de S. Lorenzo[26]. En un lateral de un sarcófago hallado en Ampurias, con el tema de las estaciones, se representan las faenas de la vendimia y de la elaboración del vino. Unos erotes desnudos transportan cestos. Otros suben por escaleras a la parra, que está en alto. Otros, al ritmo de danza, en un gran lenos pisan la uva que acercan otros[27]. En el lateral de un sarcófago procedente del Alemtejo portugués, fechado a mediados del siglo III, dos erotes pisan la uva en un lenos[28].

La vendimia comenzaba el último día de agosto en la costa de la Bética y en Africa, según testimonio de Columela (*r.r.*, 11.2.59-60): *pridie kalendas septembres Andromeda vespere exoritur interdum hiemat... quibusdam autem locis, ut in Baetica, maritimis regionibus et in Africa, vindemia conficitur.* Los escritores antiguos se refieren a la alta producción de vino de Africa, como de Mauretania (Str., 17.3.4). El vino africano tenía buen cartel (Plin., 14.81). Las uvas de procedencia africana eran consideradas de excelente calidad y fueron un artículo de comercio (Plin., 14.15-16).

Recogida de la aceituna

El aceite africano fue un producto importante que se obtenía en las villas, de aquí que todo el cultivo del olivo tuviera gran aceptación en los mosaicos como tema decorativo.

En un mosaico de Utica, fechado en la primera mitad del siglo III, con escenas rurales, se representa a un varón recogiendo el fruto de un árbol, posiblemente un olivo[29]. En este mosaico, al pie de una colina crecen dos olivos, confirmando lo escrito por Columela (*r.r.*, 5.8.5): *sed neque ardua, magisque modicos olivos ammat, quales in Italia Sabinorum, vel tota provincia Baetica videmus.* Esta composición se repite en el paviemnto de *Dominus Iulius* de Cartago (Lám. XI), datado entre los años 380-400, en el que dos campesinos con las cabezas cubiertas con gorros cogen las olivas que caen del árbol y las meten en un cesto, mientras una joven sirviente ofrece a la *domina* sentada un cesto de olivas[30].

[26] A. Garcia y Bellido, *Esculturas romanas de España y Portugal*, Madrid, 1949, pp. 263-264, láms. 212-214.

[27] A. Garcia y Bellido, *Esculturas*, p. 271, lám. 271.

[28] A. Garcia y Bellido, *Esculturas*, p. 266, lám. 270.

[29] K.M.D. Dunbabin, *op. cit.*, p.112, lám.100.

[30] K.M.D. Dunbabin, *op. cit.*, pp. 62, 119, lám.109; D. Parrish, *op. cit.*, pp. 111-113, láms. 15-16; P. Romanelli, *Topografia e archeologia*, lám. 286.

En el citado sarcófago de Ampurias, en el lateral derecho, se esculpió la recolección de aceitunas por niños vestidos con cortas túnicas. Unos varean las ramas de los árboles y suben a los olivos por escaleras. Otros transportan los cestos con el fruto y otros prensan la aceituna en un molino de dos brazos que ellos mismos mueven.

Sobre la producción de aceite africano conviene recordar lo escrito por Plinio (15.8): *Cereri totum in natura concessit, oleum ac vinum non vidit tantum.* Baste mencionar las prensas de aceite que tenían la mayoría de las casas de Volubilis, y que Leptis Magna producía una cantidad considerable de aceite ya a finales de la República romana. Numidia y *Mauretania Caesariensis* cosechaban gran cantidad de aceite. Aun todavía en el Bajo Imperio la *Expositio totius Mundi* (61), a mediados del siglo IV, afirma que *paene ipsa omnibus gentibus usum olei praestat,* refiriéndose al Africa.

La arada

En dos registros del citado mosaico de Cherchel, fechado entre los años 200 y 210, aran dos parejas de bueyes entre olivos. En el superior, a la pareja precede un campesino con vara y un segundo hunde el arado en la tierra. La segunda yunta sigue a un sembrador con cesto, que esparce la simiente por la tierra. El yugo se apoya sobre el cuello de los animales[31]. Estas escenas de sementera prueban que en Africa, como en la Bética, se sembraban cereales entre los olivos, al revés de lo que se hace hoy día. Según Plinio (17.94), *Baetica quidam uberrimas messes inter oleas mettit.*

En un pavimento de la Casa de los *Laberii* en la antigua Uthina (Lám. XII), datado en los años 160-180 se representa en la parte superior un gañán con vara y su yunta de bueyes, El labrador lleva vara para picar a los animales, lo que prohibe, como se indicó ya, expresamente Columela.

El arar el campo se esculpió igualmente en los sarcófagos, como en el citado hispano procedente del Alemtejo, dabajo del medallón central. El gañán sigue a la pareja de bueyes y les pica con la vara.

Imágenes para extraer agua del pozo

En el citado mosaico de la Casa de los *Laberii,* un caballo bebe en una pila junto a un varón, que se apoya en una pértiga de la que cuelga un cubo para sacar agua del pozo. Es un procedimiento de sacar agua que en España ha llegado

[31] K.M.D. Dunbabin, *op. cit.*, p. 114, lám. 109.

hasta el siglo XX. Este tipo de ingenio para extraer agua en una villa es diferente de los cuatro que se usaban en las minas hispanas para chicar el agua[32].

Una noria del tipo de las sirias usadas en la Edad Media, lo mismo que en España, donde han llegado hasta el siglo XX, se representa en un pavimento de los pórticos de la columnada en Apamea de Siria (Lám. XIII)[33], que se suele comparar al molino de agua que figura en un mosaico del Gran Palacio de Constantinopla[34], pero que es diferente (Lám. XIV). Molinos de agua había en las orillas del Ruwer (Aus., *Mos.*, 362) y del Mosella (Fortun., *Carm.*, 3.12.37-378). Es exacto a las ruedas hidraúlicas de las minas hispanas explotadas por los romanos halladas en Ríotinto y Tarsis. En pinturas áticas de vasos de figuras negras se representa ya la máquina de obtener agua, igual a la del pavimento de la Casa de los *Laberii*.

Siega

Algunas figuras aisladas en los mosaicos que simbolizan el verano, representan segadores. Así en un pavimento de Thysdrus, fechado entre los años 222-235, el verano es un joven de pie, desnudo, con manto caído a la espalda y enrollado en las piernas, con corona ciñendo la cabeza, con ramo de espigas en la mano y con hoz en la derecha[35]. El mismo verano se representa en otro pavimento de Haïdra, datado en los últimos años del siglo III o comienzos del siguiente. Aquí es un niño alado, desnudo, con haz de espigas de trigo en su mano izquierda y con hoz en la derecha[36].

En el citado calendario de Thysdrus se representa la personificación del estío como un joven caminando a la derecha, volviendo la cabeza hacia atrás, con haz a la espalda y hoz en su mano derecha[37].

[32] J.Mª Blazquez, *Historia de España. II. Hispania romana*, Madrid, 1982, pp. 315-316, figs. 181, 183, 188, 251, 430-432; Idem, *Historia económica de la Hispania romana*, Madrid, 1988, pp. 31, 39-40, 150-151, figs. 52-58; Idem, *Economía de la Hispania romana*, Bilbao, 1978, pp. 290-299.

[33] C. Dulière, *Mosaïques des portiques de la Grande Colonnade*, Bruselas, 1979, pp. 37-38, láms. XXII, XXV.

[34] A. Grabar, *La edad de oro de Justiniano*, Madrid, 1966, p. 105, fig. 105. En general cfr. C. Fernandez Casado, *Ingeniería hidraúlica romana*, Madrid, 1983, pp. 615-621.

[35] D. Parrish, *op. cit.*, p. 166, lám. 48b; H. Stern, *op. cit.*, p. 436, lám. IV.8. En un relieve del Museo Vaticano se ve muy bien cómo trabajaba este molino. Cfr. A. Dosi y F. Schnell, *Le abitudini alimentari dei Romani. Vita e costumi dei Romani antichi.* I, Roma, 1992, p.117. Sobre el aceite pp. 19-20.

[36] D Parrish, *op. cit.*, p. 191, lám. 60.

[37] L. Foucher, *op. cit.*, p. 38, fig. 8.

Labores de invierno

Durante el invierno se removía la tierra con un azadón (*bidens*), atributo de esta estación, en los mosaicos de las cuatro estaciones de Aïn-Babouch (Argelia)[38], de época severiana. De Aumale (Argelia) (Lám. XV), datado a finales del siglo III o comienzos del siguiente[39], y de Cartago[40], de la segunda mitad del siglo III (Lám. XVI).

Otras labores en calendarios

En los calendarios representados en los mosaicos hay cuadritos con las técnicas agrícolas. Así, en el citado mosaico de Saint Romain-en-Gal, con los trabajos de los meses, se describen gráficamente varias técnicas agrícolas, además de la pisa de la uva, como la siembra de habas. Dos hombres plantan la simiente junto a una tejavana de tejado, sostenida por dos columnas. Uno arrodillado sostiene un pequeño recipiente en su mano derecha y el segundo planta el fruto en tierra[41]. Otras escenas son la molienda del trigo con un asno que mueve el molino, metido dentro de una casita, azuzado por una dama vestida con túnica talar con vara levantada en alto[42]; dos hombres vestidos con túnica corta, *praesula*, transportan el abono en un tablón[43] saliendo del establo; la recolección de manzanas en septiembre, un varón está encaramado a un árbol y las recoge del suelo un segundo[44]; la vendimia, dos hombres, vestidos con *exomis*, cortan los racimos que cuelgan de dos vides sostenidas en alto por una vara[45]; la siembra, dos varones visten *subligaculum*, uno esparce la semilla delante de una pareja de bueyes que conduce un criado con una larga vara[46]; la limpieza de los recipientes para coger el aceite, dos hombres, vestidos de *exornis*, con los pies desnudos, limpian dos recipientes[47]; la recolección de las aceitunas, un hombre con túnica corta, con los pies desnudos, subido a una

[38] D. Parrish, *op. cit.*, p. 100, láms. 6, 7a.

[39] D. Parrish, *op. cit.*, p. 102, lám. 8a.

[40] D. Parrish, *op. cit.*, pp. 125-126, lám. 24a.

[41] H. Stern, *op. cit.*, p. 445, lám. XVII.37.

[42] H. Stern, *op. cit.*, p. 445, lám. XVII.38. Este tipo de molino aparece en tiempos de Sila en Ostia: cfr. R. Bianchi Bandinelli, *Rome. Le centre du pouvoir*, Paris, 1969, p. 62, fig. 66.

[43] H. Stern, *op. cit.*, p. 445, lám. XVII.39.

[44] H. Stern, *op. cit.*, p. 447, lám. XIX.49.

[45] H. Stern, *op. cit.*, p. 447, lám. XIX.50.

[46] H. Stern, *op. cit.*, p. 447, lám. XIX.52.

[47] H. Stern, *op. cit.*, p. 447, lám. XIX.53.

escalera, en lo alto de un olivo, coge el fruto, mientras otro transporta a hombros un recipiente repleto de olivas[48], y la prensa de las olivas para extraer el aceite, dentro de una tejavana de tejado a doble vertiente, sostenida por cuatro columnas. La prensa es circular y dos hombres, desnudos, salvo el *subligaculum*, que ciñe la cintura, presiona la prensa con unos largos palos. Uno se apoya con un pie en el borde del piso de la prensa y con el otro en la pértiga. Una segunda barra está fija a la extremidad de la prensa y pasa sobre la espalda del segundo obrero. El líquido cae a una artesa colocada en el suelo[49].

Algunas otras representaciones de técnicas agrícolas cabe recordar, como en el relieve central de la puerta de Marte en Reims. Aquí se colocó la siega del heno hecha por tres hombres. El de la izquierda se apoya en un instrumento de arar, el del centro, al parecer, en una guadaña, utensilio que ha llegado hasta nuestros días, y el tercero lleva una hoz, que se llamaba *falx fenaria*. Esta escena simboliza la faena típica de julio. Sigue la representación de agosto con dos escenas: la recogida de las manzanas y de la cosecha. Un obrero subido a lo alto de un árbol coloca las manzanas en un cesto. A continuación un campesino siega el trigo con la ayuda de una máquina, de dos ruedas, con peine para cortar las espigas, propulsada por una bestia. También se representa la pisa de la uva. Un varón, desnudo salvo un paño ceñido alrededor de las caderas, pisa la uva dentro de una artesa. En sus brazos sostiene un recipiente lleno de racimos. Otros dos obreros parecen prensar los racimos de la artesa. Finalmente, el mes de diciembre se simboliza por un buey que tira de un carro, conducido por un campesino[50]. H. Stern[51] recuerda a este propósito un mosaico de Borcé-Az en el que una pareja de bueyes transportan en un carro de cuatro ruedas una carga cubierta. Este tipo de carro de transporte se colocó en una estela procedente de Benevento[52]. El *plaustrum* es el típico carro agrícola de dos ruedas, por lo general macizas, tirado habitualemnte por bueyes, pero también por asnos y por mulos. Está representado en la *Domus Aurea* cargado de

[48] H. Stern, *op. cit.*, p. 448, lám. XX.54.

[49] H. Stern, *op. cit.*, p. 448, lám. XX.55. Una máquina de prensar aceite, *torcular olearium*, movida por dos hombres, se representa en un relieve del Museo Archeologico de Aquileia: cfr. A. Dosi y F. Schnell, *op. cit.*, p. 20. Sobre las representaciones de los meses, cfr. D. Parrish, *LIMC*, VI.1, pp. 489-500, láms. 256-271. Sobre la vida de los latifundistas africanos, cfr. D. Parrish, *Two Mosaics from Roman Tunisia: an African Variation of the Season Theme*, «AJA», 83, 1979, pp. 271-285.

[50] H. Stern, *op. cit.*, pp. 449-453, láms. XXI-XXIII.

[51] *Op. cit.*, p. 453, lám. XXIV.66a; U. von Gonzenbach, *Die römischen Mosaiken der Schweiz*, Basel, 1961, p. 176, láms 50-51.

[52] G. Pisani Sartorio, *Mezzi di trasporto e traffico. Vitá e costumi dei romani antichi*, 6, 1988, p. 67.

racimos de uvas y de espigas, tirado por bueyes; en una tapa de un sarcófago de los Museos Vaticanos y en un relieve del Palazzo Mattei de Roma[53]. El transporte de vino se representa en una pintura pompeyana: es un carro de cuatro ruedas radiadas, tirado por mulos, con cuba con cinchas para sujetarla al carro[54].

En las pinturas de la iglesia de Santa María La Mayor de Roma, con las figuras de septiembre y de noviembre, fechadas en el año 332, se representan dos faenas agrícolas: la recogida de las manzanas por dos obreros subidos a los árboles mediante escaleras y con un tercer obrero recibiendo el fruto a los pies de la escalera en un cesto, un segundo se encuentra junto a otra escalera, y la recogida de las aceitunas con varas largas, como se hace todavía en la actualidad[55].

Conclusiones

En los mosaicos africanos y de otras regiones del Mediterráneo y de Europa, se representan diferentes técnicas agrícolas, como la trilla, el viñedo y todo lo referente con el vino, la recogida de la aceituna, la arada, la siega, etc. Al mismo tiempo se representan aperos agrícolas, como el yugo, pértigas, escaleras, cubos, hoces, podaderas, carros de transporte, azadas, el lenos y prensas en la vendimia, arados en la sementera, hoces para segar la mies, molinos para triturarla, transporte del abono, etc. Llama la atención la ausencia del *uallus* en las llanuras africanas para segar la cosecha. Sin duda eran faenas agrícolas que se daban en realidad en las villas. Las escenas están representadas con gran realismo, pues fueron contempladas por los musivarios con frecuencia[56].

[53] G. Pisani Sartorio, *op. cit.*, pp. 61-65, figs. 67, 70.

[54] G. Pisani Sartorio, *op. cit.*, p. 65, fig. 74.

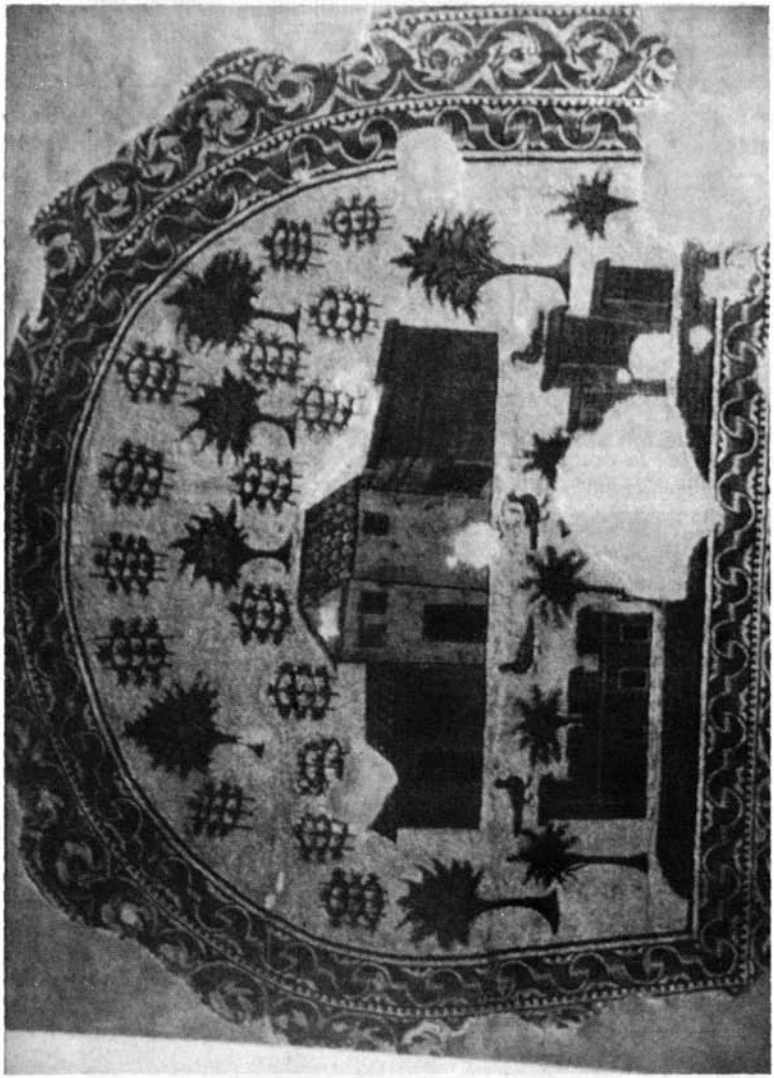
[55] H. Stern, *op. cit.*, pp. 453-454, láms. XXV.67, XXVI.68. Sobre los edificios para la prensa de la aceituna, cfr. P. Romanelli, *Topografia e archeologia*, pp. 204-207.

[56] Sobre las escenas rurales en los mosaicos, cfr. K.M.D. Dunbabin, *op. cit.*, pp. 109-123. Como punto de comparación, cfr. M. Renard, *Technique et agriculture en pays. Théorie et rémoins*, «Latomus», XVIII, 1959, 307-331. El *vallus* está citado por Plinio (18.296) y representado en un relieve de Buzenol (Lám. XXI), fechado en el Bajo Imperio. Se conocen otras representaciones de los museos de Arlon y Treveris, de las proximidades del puente romano de Coblenza y de la puerta monumental de Reims (H. Cüppers, *La civilisation romaine de la Moselle à la Sarre*, París, 1983, pp. 191-192, figs. 135-137). S. Reinach (*R.P.G.R.*, 1922, p. 40, n. 1; p. 247, n. 4-6; p. 248, n. 2) recoge alguna documentación más del tema de este trabajo: la vendimia y la prensa de la uva, dos obreros cogen dos racimos, dos los transportan en cestos y dos pisan la uva; prensa; y recogida del fruto con escalera y transporte en pinturas del cementerio de Pretextato en Roma. Transporte de la uva en dos carros tirados por bueyes en pinturas de la Casa Dorada, junto a Panisperma, Roma, pintura. Transporte de olivas en carro en un hipogeo de Susa, en pintura.

1. Trilla de la mies. Villa de Dar Buc Ammera.

2. Labores agrícolas. Villa de Dar Buc Ammera.

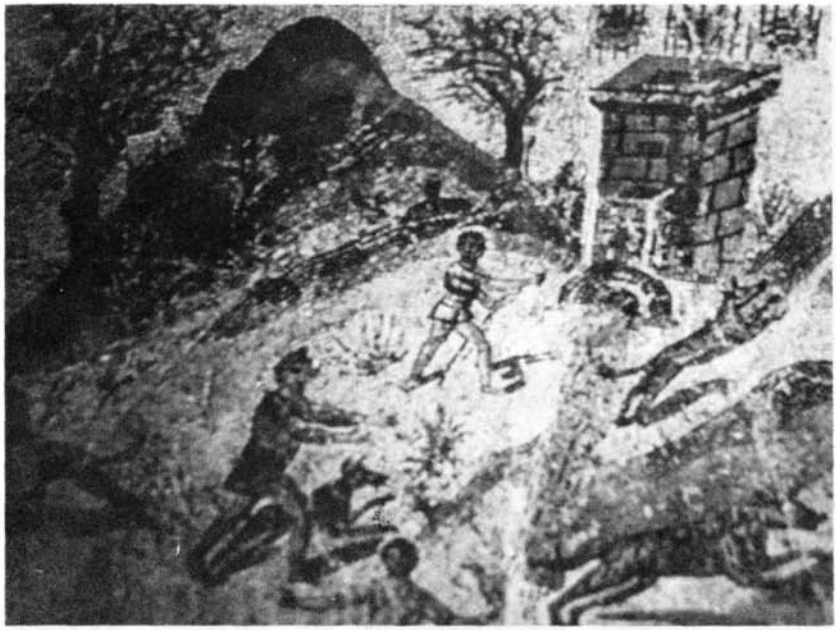
Tavola II



Villa rústica con viñedo, Tabarka.

Labores agrícolas. Caesarea.

Tavola IV



1. Viñas apoyadas en pérticas. Utica.

2. Vendimia. Caesarea.

Erotes vendimiadores. Thugga.

Tavola VI

Erotes vendimiando. Piazza Armerina.

Pisa de la uva. Augusta Emerita.

Escenas de vendimia. Iglesia de Lot y Procopio. Khirbet el-Mukhayyat.

1. Escena de prensa de uva. Detalle del mosaico anterior.

2. Escena de vendimia. Deir el-Adas.

Tavola X

1. Prensa de uva. Caesarea.

2. Prensa de uva. Complutum.

Recogida de la aceituna. Villa de *Dominus Iulius*. Cartago.

Tavola XII

La arada. Villa de la Casa de los *Laberii*. Uthina.

Noria. Apamea de Siria.

Tavola XIV

Molino de agua. Gran Palacio de Costantinopla.

Azadón. De Aumale.

Tavola XV

Tavola XVI

1. Azadón. Cartago.

2. Vallus. Buzenol.

María Paz García-Gelabert

El carro como transporte agrícola en mosaicos y otras figuraciones plásticas de Roma y sus provincias del ámbito mediterráneo

0. Introducción.

Por las grandes y bien construidas arterias de comunicación romanas, por las vías secundarias, por los caminos carreteros, por las veredas, por las cañadas, discurría una variedad muy notable de mercancías acarreadas a tracción animal y humana. En estas páginas trato una faceta, el transporte agrícola que, aunque parezca secundaria para un estudio general acerca de las peculiaridades inherentes a los medios de transporte romanos, no lo es para el área a la que interesa, el campo. Éste, los productos generados de su cultivo, constituían un importante factor de rendimiento en la economía romana, eminentemente agrícola en sus más hondas raíces. Por esta causa, porque el romano, desde las élites a los estratos sociales más bajos, siempre estuvo muy apegado a la tierra, es por lo que en mosaicos [1], pinturas parietales, relieves, y en cualquier objeto relacionado con el arte y la artesanía, no es raro contemplar figuraciones íntimamente conexionadas con el mundo rural en sus múltiples y variadas facetas, también los autores clásicos tratan a menudo cuestiones agrícolas, ganaderas, o temas asociados. En todos estos documentos ha quedado bien reflejada la vida agrícola. Y de ésta un componente, el transporte de los frutos obtenidos después de la recolección, con destino a los *horrea*, a los lagares, o al comercio de trueque, puede estudiarse asimismo a través de dichos documentos, lo cual he llevado a la práctica en esta comunicación, mas no de manera totalizadora, sino centrándome, aunque no exclusivamente, en la metrópoli y dos áreas occidentales mediterráneas de domino romano, las provincias de Hispania y del norte de Africa.

* Universidad de Valencia.

[1] El mosaico tiene una base estructural funcional, aunque a veces decora bóvedas y paredes, y se le da un valor añadido, convirtiéndolo en objeto estético, es decir articulando lo bello y lo útil. En los mosaicos se plasman actos cotidianos, se testimonia la vida del trabajo, de la caza, o de cualquier otra índole, traspasándolos a una representación plástica que le hace mantener una referencia con su propio entorno, con las costumbres, preferencias o creencias de aquél que lo ha hecho construir en su morada. El tema de la vida agrícola ha sido estudiado, entre otros, por P. Romanelli, Th. Precheur-Canonge y D. Parrish.

En los documentos examinados, arqueológicos o textuales, pueden contemplarse carros de uno o dos trenes de ruedas radiadas o macizas tirados por mulos, asnos o bueyes uncidos; hombres y mujeres cargados con cestos; asnos portando serones. Y todos transportando la cosecha recolectada, la mies segada, el vino extraido de las vides, o cualquier otro género movible y/o comerciable.

1. Vehículos a tracción animal.

1. 1.Carro o carreta (carrus).

Las características fundamentales de los vehículos romanos, y cuando indico romanos me refiero a todos los incluidos en la órbita de dominio de Roma, son la solidez, sencillez y unas líneas generales adaptadas a la funcionalidad a la que se destinan, desde los más lujosos utilizados por las clases privilegiadas a aquellos que usaban las más humildes.

Concretamente el carro o carreta, tirado por grandes cuadrúpedos de tracción mulos, asnos o bueyes y guiado por carreteros (*catabolenses*) o muleros (*muliones*) sirve para el transporte militar y para el de todo tipo de mercancías, circulando tanto por las grandes vías como por los caminos, llevando productos manufacturados, agrícolas y de otras calidades. No aparece con frecuencia en las fuentes.

El *carrus* es un vehículo con dos trenes de ruedas radiadas (por algunos autores es denominado *plaustrum maius*), aunque hay excepciones, como la recogida en el mosaico de la Gran Caza de Piazza Armerina, Sicilia, en el que se contemplan dos carretas cada una con dos trenes de ruedas, éstas construidas a base de tablones ensamblados y reforzados con clavos y grapas y en el testimoniado en la Columna de Marco Aurelio, Roma, asimismo con ruedas de madera maciza. También se documentan carretas de menor tamaño con un sólo tren de ruedas radiadas, como en las plasmadas en los mosaicos de Santa María Tigzirt, Oued Rmel (región de Zaghouan), Túnez, Mérida, antigua *Emerita Augusta*, España, Piazza Armerina, y en las estelas funerarias de Metz, Ilot St. Jacques[2], Francia y en algunas de Germania .

La mayoría de las ruedas radiadas de los carros romanos, sea cual fuere su funcionalidad, tienen radios en número par, desde doce o más hasta cuatro,

[2] VV. AA., *La civilisation romaine de la Moselle à la Sarre. Vestiges romains en Lorraine, au Luxembourg, dans la région de Trèves et en Sarre*, Mayence, 1983, p. 225, fig. 183.

aunque lo más común es que consten de ocho radios convergentes en su centro o cubo: carros de lujo, de ceremonia o cultuales como la *thensa*, el *pilentum*, el *currus triumphalis*; carruajes para espectáculos, como la *biga* o la *quadriga*; vehículos de viaje más o menos ligeros: *cisium, essedum, birotus, covinnus, carpentum, benna, carruca, raeda*; carretas de transporte de mercancías, el *carrus*, etc.

La construcción de una rueda de radios requiere el oficio de un buen artesano y el completo conocimiento de las propiedades intrínsecas de las distintas clases de madera, puesto que no todas las piezas de la rueda se fabrican con idéntica madera. He ahí como tradicionalmente el cubo se ha hecho con madera de olmo, muy dura y resistente a la fractura. La parte central se extrae para albergar el buje o volandera de hierro, que gira alrededor del eje fijo. En el cubo se cortan las muescas en las que se encajarán los radios y luego se pule y se refuerza mediante aros de hierro que se montan en caliente a ambos lados. Para los radios se utiliza madera de roble o fresno, en Roma era habitual valerse de la madera de ciprés, no sólo para los radios sino también para la fabricación de las ruedas de tablones macizos del plaustro. Los segmentos o pinas que forman el cerco pueden ser de madera de fresno curada y desde luego es imprescindible que carezcan de nudos, en Roma se empleaba la madera de chopo. En cada pina se deben alojar dos radios. Las pinas se unen entre sí mediante unas muescas talladas en sus extremos en las que se introducen pequeñas clavijas redondas de roble que afirman el acoplamiento. Finalmente se coloca alrededor de la rueda la llanta de hierro, dilatada por acción del calor y se enfría con agua, de este modo los distintos componentes quedan firmemente unidos.

La rueda radiada (*rota radiata*), fija al eje, éste de madera o hierro, solía ser, para las carretas de transporte, de las siguientes dimensiones en cuanto a diámetro: ruedas posteriores 1,40 m., ruedas anteriores 1,20 m. Está patentizada, con mas o menos éxito, no sólo en los correspondientes carros a que se aludirá, sino como elemento aislado, cual es la documentada, conjuntamente con un arco y una sierra, en el tímpano de una estela funeraria de Aquileia (Museo Arqueológico), probablemente de un maestro carpintero fabricante de ruedas o del conjunto general del carro (*faber carpentarius*)[3]. En ella se plasmaron otros utensilios inherentes al oficio como el compás (*circinus*) y la escuadra (*norma*). O en la estela del fabricante de carros Q. Minicio Fabro

[3] Cada tipo de carro era construido por un especialista, dedicado exclusivamente a su fabricación, así existían, *cisiarius, essedarius, tensarius, rhedarius*, etc., anteponiendo la palabra *faber*.

(Museo di Antichità, Torino), en la cual figura el personaje dando los últimos toques a una rueda de ocho radios y cubo marcado[4].

El armazón del carro estaba fabricado a base de una plataforma compuesta de dos teleras, que se prolongan en el timón o lanza, ligadas por cuatro travesaños sobre los cuales se encuentra un pavimento de tabla. Los laterales suelen constituirse mediante planchas de madera longitudinales o barandillas para mantener el cargamento.

Basándose en ejemplares modernos se puede hipotetizar que la carreta o carro estaba provisto de un mecanismo de dirección, compuesto por dos discos enlazados entre si por un perno, en torno al cual giraban, uniéndose mediante un soporte, al plano del carro y al eje. El timón no tenía sólo un punto de conexión con el eje, como en el plaustro sino dos, para evitar facturas por el demasiado esfuerzo.

No es posible excluir que estos vehículos romanos, también el plaustro, tuvieran como freno un sistema de zapatas con acción directa sobre las ruedas, pero, por otra parte, todas las citas se refieren sólamente al freno (*frenum*) colocado en la boca de los animales del tiro y no figura en las representaciones que aporta el arte y la artesanía.

El sistema de suspensión parece que no existía en estos carros ni en los plaustros, desde luego las fuentes y la plástica callan[5].

1.2. Plaustro (plaustrum).

Es el clásico carro propio del ámbito rural aunque no es descartable su utilización en muy diversos campos de la vida cotidiana civil y militar. Se empleó en Roma y en la mayor parte de las provincias del Imperio, lo cual es apreciable en la musivaria, la pintura y el relieve.

Tiene un tren de ruedas y es movido por ganado bovino, pero también lo puede ser, menos común, por mulos y asnos. Su función principal es la del transporte de productos agrícolas, aunque secundariamente se utilizaba para el de los pertrechos necesarios inherentes el servicio en campaña, como se documenta en los relieves de las columnas Trajana y Antonina[6].

El constructor del plaustro y por extensión los del resto de carros, bien sean

[4] G. Pisani, *Mezzi di trasporto e traffico*, Roma, 1988, p. 17, fig. 5.

[5] Cf. acerca de particularidades del sistema de suspensión de los carruajes, en general, en la Hispania romana, M. Molin, *La suspension des voitures: une inventión diffusée en Hispanie romaine*, «MCV», XXV, 1989, pp. 53-77.

[6] G. Pisani, *Mezzi di trasporto e traffico*, p. 63, fig. 68.

de viaje, carga, parada, etc., debieron valerse no de cola y clavos (aunque excepcionalmente éstos, las clavijas y grapas sí se disponen para determinadas piezas de los más rudimentarios) para consolidar sus obras, sino del buen acoplamiento de los ensamblajes. Pues es bien sabido quellas colas tradicionales se desintegran completamente bajo las constantes flexiones y sacudidas, remojones y resecamientos a que están sometidos los vehículos, sobre todo los del medio rural. Y no todos los de carga se construyeron por artesanos especializados y con las maderas totalmente adecuadas, sino que en algunos casos, particularmente en las zonas más remotas, el labrador, el aldeano, es posible que actuara de carpintero, si era hábil, para proveerse de su propio carro y con la madera que pudiera conseguir en su área de abastecimiento.

Los plaustros son de diversos tamaños (*plaustra minora*, también llamado *carrus maiora*). Y un plaustro de muy pequeñas dimensiones es el denominado *plostella*. Los textos clásicos dan noticias acerca de la tipología del plaustro que no debe confundirse con el *carrus*. Escribe Probo[7]: «*Plaustra sunt vehicula, quorum rotae non sunt radiatae sed tympana coherentia axi, et iuncta cantho ferreo. Axis autem cum rota volvitur, nam rotae circa eiusdem cardinem cohibentur*»; y San Isidoro de Sevilla[8]: «*Plaustrum vehiculum duarum rotarum quo onera deferuntur, et dictum plaustrum, quia volvitur, quasi diceret pilastrum*».

Son vehículos pesados, compactos y rudimentarios, trabajados prioritariamente con madera de encina muy dura. Las ruedas (*tympana*) estaban formadas de madera maciza, si fuere posible de ciprés, fijas al eje; o bien por tres o más tablas sujetas con clavijas, y todas ellas resguardadas con llantas de hierro o simplemente de madera. Estas son características de las carretas más arcaicas y rústicas, y aún perduraron en el Bajo Imperio en los medios campesinos. El cubo, muy voluminoso para alojar un eje grueso, generalmente de madera, queda en resalte del que sobresale la manga del eje, bien sujeta con clavijas verticales. La plástica ha aportado excepciones en cuanto a las ruedas, puesto que en algunos casos, muy contados, se figuran plaustros con ruedas radiadas como en el relieve de la cubierta del sarcófago de *Aurelia Cassia Firmina* (Museo Vaticano) y en la estela localizada en los alrededores de Siliana, Túnez, dedicada a Saturno.

El eje girando junto con la rueda producía una notable estridencia por las calles de Roma, cuando de noche se permitía a los carros transitar por la ciudad, lo que provocaba reacciones contrarias a su circulación y una serie de normas

[7] *Ad Verg., Georg.*, I.
[8] *Etym.*, XX, 12, 3.

acerca de la misma. Trataban de paliar, este al parecer molesto ruido, introduciendo una cubierta de paja en torno al eje. El ruido del plaustro debía ser similar al producido por los carros agrícolas de las aldeas asturianas, que hunden sus raices en tiempos remotos[9], cuando cargados con patatas, maíz, avellanas, haces de trigo, hierba, leña, o plantas propias de monte bajo como árgoma, brezo y tojo, para mullir el ganado, pasaban por las veredas, produciendo un sonido agudo, aunque armonioso, acompasado al andar lento de la yunta, a la cual, según el dicho popular, animaba en su marcha. Sonido muy característico y alegre, puesto que era el símbolo de la tarea finalizada con la llegada al pueblo, a sus graneros y paneras, y/o a los corrales, de las cosechas recolectadas, producto de largos e intensos días de trabajo durante el estío. Ahora este "canto del carro", – cada familia conocía el de su vehículo y lo seguía en su caminar lento por los repliegues de la montaña –, como era denominado por los labradores, ha desaparecido con el carro y ha sido reemplazado por el ruido del motor del tractor, su sustituto.

El armazón estaba constituido de: una plataforma formada a base de tablones que se pueden disponer a lo ancho o a lo largo. Los laterales se conforman con tablones reforzados, sobre todo cuando hay que transportar frutos que pueden fácilmente dispersarse, perfectamente ensamblados, componiendo un fuerte cajón rectangular. A veces las tablas se comban para adaptarlas a las formas curvas del armazón exterior. Otras en lugar de tablones laterales

[9] Estos carros, que ya salvo contadas excepciones se utilizan (sustituidos por vehículos de motor), por las características que aportan las representaciones plásticas acerca de los plaustros debieron ser muy semejantes a ellos. Los carros asturianos eran tirados por una pareja de vacas, que también se utilizaban para proveer de leche a la familia, después de vender las crías. Se uncían con yugo en forma de herradura, acomodado sobre unas almohadillas rellenas de hierba, que a su vez se acoplaban en la testuz. El yugo se insertaba al apéndice terminal del timón (cabezón) mediante una clavija de madera reforzada por correas. La caja se componía de dos teleras reforzadas por travesaños y unidas al timón, lo que daba al carro una forma general enV, y colocábanse las tablas de la base en sentido longitudinal. Los laterales se adaptaban al uso del momento: si habían de transportarse patatas, remolacha, maíz, castañas, etc., se acoplaban tablones fuertes, recios, sujetos por cortas y gruesas estacas insertas en aros de hierro adosados al piso del carro; si habían de transportarse gavillas de trigo, hierba, roza, leña, se retiraban los tablones y en su lugar, en los mismos aros, se insertaban estadoños muy aguzados, que sujetaban perfectamente la carga, que además se aseguraba con un largo cordel (rello). No tenía sistema de suspensión, pero si de frenado, de manubrio, que accionaba un sistema de zapatas con acción directa sobre las ruedas. El freno se situaba en la lanza del carro, en el punto de unión de las teleras con ella, al alcance de la mano del conductor, que iba delante de la yunta, dirigiéndola con una guiada. Las ruedas evolucionaron a lo largo del tiempo desde las primeras de madera maciza, pasando por las consistentes en dos travesaños paralelos entre sí y al cubo, fuertemente remachados por placas de hierro y clavos de fragua, y protegidas las anchas pinas por llantas de hierro, hasta llegar a las últimas conocidas, las radiadas. Agradezco a D. José Pérez Menéndez, de Riocastiello, las noticias dadas acerca el carro asturiano.

se colocan estadoños, es decir estacas talladas y aguzadas en el extremo superior. En otros caso sobre el piso se conforma un tejido de varas a modo de gran cesta o cerrada abierta por detrás, dentro de la cual se amontonaban los productos a transportar. Propia del área etrusca, constatada perfectamente por un pequeño modelo votivo de bronce, de Bagnoregio [10], basándose en el cual se ha hecho una perfecta reconstrucción [11], es la composición siguiente: la base, la plataforma del carro, se obtiene mediante un armazón constituido por dos teleras y la prolongación de la lanza, unidas por tres travesaños. Algunas ramas flexibles pasan bajo la prolongación de la lanza y se elevan en los costados, sirviendo para sostener la carga. Se completan con dos tirantes fijados al timón.

La cuestión es que todas estas variantes demuestran que el plaustro se adaptaba, en el elemento de la caja contenedora, a las exigencias impuestas por los productos a transportar.

1.3. Sarracum.

Es un vehículo muy similar al plaustro, pero con ruedas macizas más bajas, de menores dimensiones y más sólidas, adaptado para el transporte de cargas muy pesadas, durante un breve trayecto. El alargamiento de la plataforma permite incluso el transporte de troncos de árboles, materiales de construcción, etc. Era uno de los vehículos preferidos por los campesinos y también utilizado en la ciudad. Con ocasión de una peste habida en Roma se dispuso que los cadáveres fueran transportados en *sarraci* [12]: "*vehiculis cadavera sint exportata sarracisque*".

* * *

Después de haber expuesto las características principales de los vehículos de transporte agrícola, extraidas de los textos, de la pintura, de la musivaria, y del relieve, recogidos en la plástica de las provincias hispana y africana, así como en la de otras áreas del Imperio y de la propia metrópoli, cabe concluir desarrollando las escenas en las que intervienen, para establecer las posibles similitudes y/o disparidades entre el sistema de conducción de mercancías de una u otra provincia.

[10] G. Pisani, *Mezzi di trasporto e traffico*, p. 63, figs. 65-66.

[11] E. Paribeni, *Un simulacro di bronzo di carro rustico da trasporto*, «NS», 1928, p. 340.

[12] *Hist. Aug. Anton. Philos.*, 13

2. Representaciones en el arte y la artesanía.

2. 1. Carretas de cuatro ruedas. Carri.

2.1.1. Boscéaz à Orbe, antigua Urba. Suiza.

Se plasma en un mosaico una escena en la cual intervienen varios personajes en un ambiente boscoso esquemático (Tav. I.a)[13].

La acción se desarrolla hacia la izquierda. Hay un sentido compositivo en el que todos las figuras se mantienen en un primer plano, siendo demostrada únicamente la profundidad por medio del paisaje, simplemente árboles, inclasificables, que van de primero a último plano con diferencias de tamaños y de alturas bases. La distribución de la masa compositiva más importante se encuentra en el carro y disminuye en complejidad hacia la izquierda.

Uno de los personajes, un varón, porta unas estacas y un cepo. Viste túnica corta con mangas, que ciñe en la cintura con cinturón (*cingula*). Calza una especie de media bota de cuero hasta más arriba del tobillo (*pero*). Otro varón se halla tocando un cuerno que sujeta con la mano derecha y descansando la izquierda en un garrote, viste de similar manera, excepto que el calzado es más alto, cubriéndole la rodilla y lleva una corta capa. A continuación un carro a tracción bovina, que transporta la carga, protegida por una red, para contener la caida de una mercancía desconocida, relacionada con el mundo agrícola a tenor del paisaje y ambiente. La persona que conduce a los bueyes es una mujer con larga túnica, cubriendo las piernas y los brazos hasta el antebrazo, y pelo recogido, destocada. Lleva una vara o guiada (*virga* o *fustis*) sujeta entre las dos manos y apoyada sobre el hombro izquierdo.

Los dos bueyes parece se hallan uncidos por la testuz, y puede observarse el yugo (*iugum*) curvado sobre sus cabezas y recto en los extremos. Esta colocación es muy poco frecuente en el mundo romano, tal vez sea la falta de una perspectiva adecuada lo que esté indicando una erronea colocación, aunque sus cuellos aparecen libres. No tienen cabezada, ni ramales, ni cualquier otro tipo de arneses. Es el único caso que consta se halla esta colocación específica del yugo, después de analizar mosaicos, pinturas y relieves. Tampoco está representado el timón, al que en el apéndice terminal (llavija) se une el yugo.

En la articulación de los trenes de ruedas se observa claramente el lecho del eje y sus mangas, cobijadas en los bujes, que se alargan hacia el exterior del

[13] S. REINACH, *Répertoire de peintures grecques et romaines*, Paris, 1922, p. 247, fig. 1. G. PISANI, *Mèzzi di trasporto e traffico*, p. 65, fig. 71.

cubo, éste muy marcado. Los ejes o sus correspondientes mangas se cierran con clavijas verticales. Parece patentizado una especie de freno, semejante al manejado como un manubrio (*sufflamen*), conocido en culturas antiguas y modernas, pero no común en los carruajes de carga de mercancías del Imperio romano. El carro tiene dos trenes de ruedas, siendo menor el delantero, como es preceptivo, rasgo que se distingue también en el carro de la pintura del hipogeo de Sousse, antigua *Hadrumetum*, Túnez.

Las ruedas de ambos trenes están figuradas muy irregularmente con lo que el aspecto general que ofrecen es el de oblongas, no circulares. Son ruedas cóncavas, fuertes, de carreta, con las pinas estrechas y las llantas marcadas. Constan de nueve radios, lo cual es absolutamente extraño en los vehículos de carga romanos, lleven incorporados uno o dos trenes de ruedas, y en general en los de cualquier uso, conocidos por los textos o representados en la plástica (me refiero al número impar que puede deberse a licencia del artista). El armazón lateral se compone de balaustres asentados en barandales. Pudieran estar revestidos de planchas de madera para evitar la caida de frutos de pequeño tamaño, aunque estudiando el mosaico que describo, en el carro recogido no hay tal revestimiento.La parte posterior de la caja es tal vez un fuerte tablón, mas por la colocación del vehículo en el mosaico no puede observarse.

Es un carro semejante, en la mayor parte de su estructura, – excepto por lo que se refiere al número de los radios de las ruedas –, a los figurados: en un fresco de Pompeya, en el cual hay un odre de piel (*culleus* o *uter*) conteniendo vino – ruedas de ocho radios –; en la pátera argéntea dedicada a *Salus Umeritana* de Castro Urdiales, España (Museo de Reproducciones Artísticas, Madrid), datada hacia mediados o segunda mitad del s. I[14], que sostiene una gran cuba (*cupae*), contenedora de agua medicinal (ruedas de ocho radios) (Tav. I. b), acarreada por un tronco de mulos con horcate recto y colleras rodeando el cuello y en tres estelas funerarias, una del Museo Provincial de Benevento (ruedas de diez radios), tirada por un tronco de mulos al galope, acerca de los cuales no se han figurado los elementos de sujeción y articulación con el carro [15] y dos del Museo Arqueológico de Torino, estela de Rinnio Novicio (ruedas de ocho radios)[16], que contiene una carga cubierta y embalada o bien una cuba, y estela de *Q. Veiquasius* (ruedas de ocho radios), que acarrea un odre con embudo en la parte superior, al cual se acerca un personaje llevando

[14] A. García y Bellido, *Esculturas romanas de España y Portugal*, Madrid, 1949, pp. 467-470, lám. 345.

[15] G. Pisani, *Mezzi di trasporto e traffico*, p. 65, fig. 75.

[16] G. Pisani, *Mezzi di trasporto e traffico*, p. 23, fig. 14.

sobre el hombro izquierdo una vasija. La carreta, de dos trenes de ruedas, es tirada por dos mulos, al paso, uncidos con horcate recto. No se aprecian más guarniciones ni detalles referentes al tema que trato[17].

2.1.2. Villa de Piazza Armerina.

En los mosaicos de Piazza Armerina, de influjo africano[18], cuya fecha de ejecución es discutida, pero que deben situarse según K.M.D. Dunbabin[19], entre los años 310-330, se han figurado dos carretas, que aunque específicamente no se enmarcan en la órbita rural, valen a este estudio, porque revelan un tipo de vehículo que muy fácilmente serviría a los fines utilitarios de aquel mundo. Estas carretas se denominan genéricamente en el ámbito latino *angariae*[20], y también se las encuentra acarreando los pertrechos necesarios para el servicio en campaña, como la patentizada en la Columna de Marco Aurelio, cuyo tiro es una yunta de bueyes, y las ruedas, cuatro, son de madera maciza, de menor tamaño las del tren delantero[21]. Las *angariae* de Piazza Armerina concretamente se hallan en el mosaico del *ambulacrum* biabsidiado con pórtico, donde partiendo del ábside septentrional hacia el meridional, se plasma la captura, caza y transporte de animales salvajes africanos destinados a los juegos en el anfiteatro. El desarrollo de las escenas guarda un criterio de secuencias horizontales, en las cuales, desde el punto de vista de la perspectiva, la línea de visión es alta.

Las carretas concurren hacia el centro del mosaico. Para aludir a aquéllas y a sus yuntas y conductores, durante este discurso tomo como referencia su colocación con respecto a la nave situada en el centro de la composición. La acción real de los carros, necesariamente estáticos, es apoyada estéticamente por los componentes externos a él, los animales, así como los carreteros en su

[17] G. Pisani, *Mezzi di trasporto e traffico*, p. 65, fig. 73.

[18] A. Carandini, A. Ricci, M. de Vos, *Filosofiana. La villa di Piazza Armerina. Immagine di un aristocratico romano al tempo di Costantino*, Palermo, 1982. Con respecto al africanismo de los mosaicos de Piazza Armerina hay una larga serie de interrogantes que no pueden ser abordados en este estudio. Evidentemente existen fuertes concomitancias con la musivaria africana, concretamente con la de Cartago, pero las mismas hay que tratarlas con suma prudencia, dada la calidad y envergadura de las figuraciones musivarias, en fin su sólida entidad.

[19] *The Mosaics of Roman North Africa. Studies in Iconography and Patronage*, Oxford, 1978, pp. 196-212.

[20] A. Carandini, A. Ricci, M. de Vos, *Filosofiana. La villa di Piazza Armerina. Immagine di un aristocratico romano al tempo di Costantino*, consultese para el conjunto general de la descripción del mosaico pp. 93-104, lám. I. Carro para el transporte de la pantera y el león, pág. 95, pliego XXVIII. 57. Segundo carro, p. 102, figs. 18 y 127, pliego XXX. 59.

[21] G. Pisani, *Mezzi di trasporto e traffico*, p. 68, fig. 78.

completa anatomía, en constante demostración de movimiento, y ayudados en ocasiones por el del ropaje de los últimos.

La carreta de la izquierda se dirige al embarcadero, donde espera una nave, en la que están cargando un antílope y avestruces. La de la derecha marcha hacia un barco en el que se trata de introducir un elefante.

De ambos vehículos tiran sendas parejas de fuertes bueyes en movimiento, picados y estimulados con el extremo punzante de la guiada hábilmente manejada en su mano derecha por el boyero conductor, colocado lateralmente a las yuntas. La guiada suele llevar embutida en la madera un clavo afilado o bien el extremo terminado en punta aguda, para aguijonear a los animales, costumbre censurada por Columella[22]. Los bueyes van uncidos con yugo recto (yunta de la derecha), no con éste en forma curvada o más acentuada de herradura, más difundido a través de los tiempos y de las culturas, aunque en Roma y en su órbita cultural prevalece el primero. Ambos se acoplan con colleras, consistentes en fuertes correas ceñidas al cuello, como se acostumbra en el área rural romana, muy semejantes a las del tiro del fresco de Domus Aurea, Roma. En la Hispania indígena el acomodo del conjunto de las piezas constitutivas del yugo sobre los animales no era similar a la romana, se solía colocar, como aún actualmente, sobre almohadillas rellenas de hierba o paja y éstas sobre la cabeza, y todo ello atado en aspa mediante correas. Esta posición no era aceptada por el hombre romano, como se refleja en Columella[23]: «*nam illud, quod in quibusdam provinciis usurpatur, ut cornibus inligetur iugum, fere repudiatum est ab omnibus, qui praecepta rusticis conscripserunt, neque inmerito*».

Se documenta el yugo, así situado, es decir sobre el cuello, en otras yuntas que describo en el discurso de estas líneas .

En la escena de la izquierda los ramales se sujetan a los cuernos de los bueyes y a las colleras y van atadas a la punta delantera izquierda de la caja del carro (Tav. II.a), tal como parece que también figura en otro mosaico de la misma villa con motivos de vendimia y transporte del fruto al lagar (antesala situada en el lado norte del peristilo ovoidal, ambiente 47); en la escena de la derecha en cambio los ramales parten de la guarnición del cuello de las bestias y el boyero los maneja con la mano izquierda, mientras que otro servidor delante tira fuertemente de los mismos con ambas manos para dirigir a los animales y obligarlos a una marcha más rápida (Tav. II. b). El yugo se une al apéndice terminal del timón. El dibujo de las carretas es muy sencillo, porque

[22] *R. r.*, 2. 2. 26.
[23] *R. r.*, 2. 2. 22.

sencillas serían las mismas: dos trenes de ruedas, éstas compuestas de tablas (cinco a seis) cohesionadas entre sí, probablemente por ensamblaje y reforzadas por grapas y/o clavos de hierro. Las llantas se remarcan con teselas de tonalidades más oscuras. Sobresale la manga del eje, fuertemente sujeta por una gran clavija vertical. Sobre la plataforma de las carretas se instalaron en la de la izquierda tres cajones o jaulas para contener las fieras, en la de la derecha dos.

Los servidores, tal vez esclavos públicos, visten túnicas cortas con mangas, sujetas por un cinturón o ceñidor, adornadas sencillamente, según moda difundida en el mundo romano a partir del s. III, con bordados circulares en el hombro derecho y otras zonas (*orbiculi*) y tiras verticales (*segmenta*) y capas de diferente textura que aquéllas. La relación con el plano horizontal la determinan aquí los musivarios con las sombras muy irreales y distorsionadas de la realidad.

2.1.3. Pompeya.

En una pintura al fresco de Pompeya[24] hay una escena de transporte y distribución de vino en la que participan dos varones que se encuentran al lado de un carro, cuyo tiro está desuncido (Tav. III.a). Los dos dialogan mientras llenan las ánforas del vino procedente del odre. Visten túnica corta, vulgar, característica de los menestrales y esclavos, como la mayoría de las que se figuran en los mosaicos, pinturas y relieves que describo, ajustada con cinturón. El de la derecha toca la cabeza con una especie de capelo, mientras que el de la izquierda va descubierto y lleva sobre los hombros una capeta.

Un ánfora apoyada sobre el carro y otras dos en manos de ambos personajes parecen ser del tipo Dressel 2-4, muy frecuentemente encontradas en las excavaciones de Pompeya. Proceden de Campania, y fueron utilizadas para contener vino. Se datan en el período de tiempo comprendido entre fines del s. I a.C. y la mayor parte del s. I.

El carruaje se situó en marcha hacia la derecha. El tronco es de dos mulos, de un cierto alzado, con cabezales, bocado y riendas. El de la derecha inicia movimiento patentizado con la rodilla de la pata delantera izquierda y el corvejón de la trasera derecha ligeramente flexionados. El pértigo del carro está figurado ligado al horcate u horquilla, ésta con las dos colleras unidas a aquél. Las colleras tal vez serían de cuero, rellenas de borra, paja u otras fibras vegetales, para conseguirse un almohadillado conducente a que el horcate no lastime a los animales. Se hallan unidas, por medio de correas, al horcate, en

[24] S. Reinach, *Répertoire de peintures grecques et romaines*, p. 248, fig. 1. G. Pisani, *Mezzi di trasporto e traffico*, p. 65, fig. 74.

este caso una tabla o grueso listón pulido horizontal, como el de las estelas de *Q. Veiquasius* y Rinnio Novicio, éste torneado, y el de la pátera de Castro Urdiales. Tiene el carro dos trenes de ruedas del mismo tamaño. Las ruedas son cóncavas con ocho radios. Las pinas son estrechas, sin representación de las llantas. El cubo está marcado y sobresaliendo de él, en forma cónica, la manga del eje.

Se han reproducido el tren de ruedas trasero y la rueda delantera derecha, mas no se llega a conocer el lecho del eje y sus correspondientes mangas.

El armazón lateral del carro se compone de balaustres, ligeramente curvados, asentados en barandales que se refuerzan con tablones. La parte posterior de la caja, que no aparece plasmada en la pintura, sería de las mismas características, o bien un recio tablón. No hay vestigios de freno. La estructura general de la caja es semejante a la del mosaico de Boscéaz à Orbe, a la de la pátera de Castro Urdiales y a la de las estelas de Benevento, de Rinnio Novicio y de *Q. Veiquasius*. Encastrado en la caja hay un gran odre de piel reforzado por aros de hierro, para contener el vino, con una especie de embudo para evacuar el líquido, como lo llevan también el odre de la estela de *Q. Veiquasius* y la cuba de la pátera de Castro Urdiales, ambos en el centro; en el caso de la pintura pompeyana en el extremo superior anterior y en el extremo superior posterior existe, asimismo, un orificio protegido por un tapón sujeto con una correa. Probablemente habría una espita en la zona inferior posterior, que abierta llenaría las ánforas, acto que se observa en la pintura. El transporte de líquidos en odres de piel o bien en cubas o toneles de madera se halla representado, entre otros, en dos sarcófagos: Museo Nazionale Romano y Museo Gregoriano Profano; también en la plástica de la catacumba de Villa Torlonia y en un relieve de Sulmona; así como en las estela funerarias de *Q. Veiquasius*, y de Saint-Maximin, Trèves (antigua *Augusta Treverorum*), Francia[25], y sobre la pátera argéntea de Castro Urdiales. En ésta el transporte de agua mineral se patentiza realizado, al igual que en el fresco de Pompeya, en un carro, tirado por un tronco de mulos con horcate recto sobre el cuello, con barandillas laterales, mas aquí, en lugar de en un gran odre, el agua se acarrea en una cuba o tonel construido de forma tradicional, es decir, a base de duelas de madera unidas y aseguradas con aros de hierro o madera. Un servidor del establecimiento termal vacía dentro de la cuba, a través de un embudo empotrado en la parte superior central, un ánfora, Dressel 1 o 2, de las que va llenando otro servidor en las márgenes del manantial.

[25] VV.AA., *La civilisation romaine de la Moselle à la Sarre. Vestiges romains en Lorraine, au Luxembourg, dans la région de Trèves et en Sarre*, p. 224, fig. 182.

2.1.4. Hipogeo de Sousse.

En este fresco africano[26] se representa la recogida de la aceituna. De los rimeros recolectados, ya sobre la tierra o sobre la estera o cubierta para el vareo (*teges*), se introduce el fruto en al parecer cubos (*situlae*), aunque bien pudieran ser cestos empleados normalmente en la cosecha de aceituna (*fisci*), y a continuación se depositan en el carro. Por la calidad de la pintura es muy difícil conocer cual es la indumentaria de los aceituneros, parece que llevan túnicas cortas, aunque no puede asegurarse. El carro se compone de caja y dos trenes de ruedas, delantero y trasero. Sensiblemente más pequeño el delantero, como lo sería en la realidad, y en el carro del mosaico de Boscéaz à Orbe, aunque aquí la desigualdad es demasiado acentuada. Las ruedas son cóncavas con ocho radios. Las pinas son muy anchas en las que en la pintura no se aprecian llantas. El cubo apenas se remarca, ni el lecho del eje y sus correspondientes mangas.

El armazón de la caja es muy simple, constituido por dos piezas laterales rectas, gruesos tablones, y otros dos frontal y posterior, aunque éstos por la perspectiva no aparecen representados. Están reforzados por listones.

Los dos mulos o asnos uncidos están parados, y se dirigirán hacia la izquierda al ser amenados. Como guarniciones de enganche y conducción, en la pintura sólo se plasmó una cinta o correa que les rodea el morro y se prolonga en las riendas.

2.1.5. Estela funeraria de Rinnio Novicio.

Bajo el texto epigráfico de la estela existe en bajorrelieve la figura del difunto, vestido con túnica corta con pliegues frontales y mangas cubriendo el brazo. Sujeta con la mano izquierda el tiro mientras que con la derecha, en la que sostiene en alto una vara, hace ademán de azuzarlos (Tav. III.b).

El tronco se compone de dos mulos uncidos por el cuello, en franco movimiento hacia la derecha. Se observa rotundamente el horcate torneado, recto y su ensamble con la lanza del carro. Horcate recto se atestigua en varios documentos aquí tratados, en el fresco de Pompeya, en la pátera de Cantabria y en la estela de *Q. Veiquasius*. De las colleras salen los arneses que unen el carro a la yunta. Este lujo de detalles no es observable en la mayoría de las figuraciones estudiadas, es el caso que los arneses de unión del carro a los animales de tiro sólo se pueden constatar en vehículos que no son de transporte agrícola, como por ejemplo en la *raeda* representada en un mosaico de época

[26] S. Reinach, *Répertoire de peintures grecques et romaines*, p. 248, fig. 2. M. Yacoub, *Le Musée du Bardo*, Tunis, 1993.

hadrianea del *frigidarium* de las termas de los Cisiari, Ostia, de la que tira un sólo mulo[27]. La excepción por lo que concierne a los carros de transporte agrícola se debe al de la estela funeraria de Metz, Ilot St. Jacques, en el cual se recogen las guarniciones de sujeción al carro del mulo/asno, y al del mosaico de la travesía de Pedro María Plano de Mérida, en el que se puede dudar que la representación de las correas que parten de las colleras sean o bien los atelajes de unión del yugo al carro o los ramales de conducción. El carro consta de dos trenes de ruedas de igual tamaño, representándose las cuatro por una convención del artesano. Tienen ocho radios y se figura asimismo el cubo, las pinas son estrechas. La caja es similar a las de Boscéaz à Orbe, Pompeya, Castro Urdiales, Benevento y *Q. Veiquasius*, es decir compuesta de balaustres asentados en barandales. En el interior se halla colocada la carga, de la cual no se conoce su componente porque como indiqué más arriba se figura perfectamente embalada y cubierta, como la de la estela de Benevento, aunque también pudiera pensarse que consiste en una gran cuba alargada, desproporcionada y muy distorsionada de su forma original.

2.1.6. Estela funeraria de Saint-Maximin, Trèves.

La estela de Saint-Maximin se fecha entre los siglos II-III, y consiste en una superficie rectangular dividida en dos registros por simples molduras, en los cuales se muestran dos facetas de la vida profesional del difunto (Tav. IV.a). Es el registro inferior el que interesa a este estudio. Se representa el transporte de un tonel de vino, en un tosco carro de cuatro ruedas radiadas (ocho radios), con el cubo remarcado. La caja es una sencilla plataforma compuesta de anchos tablones colocados longitudinalmente, sobre la cual se asienta un tonel fijado con una cadena. Tira de la carreta, a lo que parece un buey en marcha hacia la izquierda. Mas no es posible que el tiro conste de una sola bestia, sino de una yunta. La presencia de un único animal es debida sin duda a que el artesano no ha podido, por la perspectiva, patentizar al compañero, es más, en la zona inferior izquierda de este registro se dejan adivinar las patas delanteras de aquél. El personaje que guía el carro, el difunto, está muy perdido en cuanto a facciones y por lo que respecta a indumentaria apenas se patentiza. Conduce delante del tiro el carro, azuzando al buey representado, picandole el lomo con la guiada en la mano derecha. El tonel contenedor del vino se compone de duelas en los extremos de las cuales se ajustan los fondos, bien sujeto todo el conjunto por fuertes aros de hierro.

[27] G. Pisani, *Mezzi di trasporto e traffico*, p. 22, fig. 13.

2.2. Carretas de dos ruedas. Carri.

2.2.1. Villa de Piazza Armerina.

En el mosaico de la antecamara o antesala situada en el lado norte del peristilo ovoidal (ambiente 47)[28] hay varias escenas de vendimia y por lo que interesa a este estudio en la parte baja se representan dos carros en marcha hacia el centro y, al parecer, tirados por asnos o mulos y llevando cargas rebosantes de racimos de uvas.

Ambos están muy perdidos. Acerca del de la derecha sólo puede describirse el cargamento, es decir los racimos sobresaliendo de la caja. Y una rueda de ocho radios, representándose en resalte el cubo, en el interior del cual también se aprecia, cobijada, la manga del eje. Las llantas se dibujaron con teselas de tonalidades más oscuras, como los radios, el buje y la manga del eje. Por las dimensiones probables del desaparecido carro, hay que pensar que sólo tenía un tren de ruedas.

El carro de la izquierda, igualmente muy perdido, tiene no obstante más posibilidades para extraer datos: tira del mismo un tronco, bien de asnos o de mulos, embridados, a lo que parece, porque van dominados por las riendas sujetas al carro o bien soportadas por un personaje que se hallaría sentado en el mismo, – en este caso desaparecido – (Tav. IV.b). Y asimismo ha desaparecido la figuración de la única rueda que se mostraría en el mosaico teniendo en cuenta la perspectiva. No obstante sí se halla la de la caja del carro, de laterales muy altos, construido el armazón de un entramado de listones horizontales y verticales componiendo retícula, como el del carro de Santa María de Tigzirt, bien exentos, bien con contrafuertes o refuerzos de tablones. Por referencia al carro opuesto la rueda sería de ocho radios, y como aquél sólo tendría un tren. Son ambos desde luego carros de transporte agrícola pero en absoluto los característicos plaustros de ruedas de madera maciza, aunque sí como ellos tienen un sólo tren de ruedas, mas éstas radiadas, es, pues, una variante mucho más ligera tanto del plaustro como de la carreta de cuatro ruedas, y quizás propia del norte de Africa, como el de Santa María deTigzirt y también el del mosaico de Mérida. Hay que tener en cuenta la posible procedencia africana de los cartones y/o de los musivarios de Piazza Armerina y de Mérida.

[28] A. Carandini, A. Ricci, M. de Vos, *Filosofiana. La villa di Piazza Armerina. Immagine di un aristocratico romano al tempo di Costantino*, pp. 306-308, pliego XLVI. 101.

2.2.2. Santa María de Tigzirt, Oued Rmel.

En este mosaico, actualmente en el Museo del Bardo, perteneciente al pavimento de una capilla del s. V[29], se representan en tres registros diversas actividades referentes a la construcción de una basílica. En el inferior hay dos mulos muy briosos, embridados, en movimiento hacia la izquierda. Uno de ellos, el de la derecha, se encuentra en pleno movimiento con las patas delanteras levantadas y las rodillas y manos flexionadas, avanzando las traseras, mientras el de la izquierda está parado. Tiran de un pequeño carro con un sólo tren de ruedas, que transporta una columna. Un cantero, vestido con túnica corta y rodeada por un cinturón, mantiene la columna inmóvil, mientras otro, del que apenas se aprecia su indumentaria, sujeta con ambas manos las riendas del tronco para conducirlo (Tav. V.a).

Aquí no se plasma pues el transporte de producciones de la tierra, no obstante se relaciona con referencia a los carros de un tren de ruedas para el transporte de racimos de vides del mosaico de Piazza Armerina (ambiente 47), de Mérida, y de Metz, Ilot St. Jacques, el primero con similar caja.

Las ruedas son radiadas (ocho radios) con representación muy sumaria del cubo. Las llantas se figuran simplemente con teselas más claras. No hay otros elementos referentes a la articulación de las ruedas con el carro, excepto una imagen muy ligera y difusa de lo que parece ser el eje.

La caja es rectangular, constituidos los laterales de un entramado de listones horizontales y verticales formando retícula, no tiene tablón trasero, tal vez se retiró para el transporte de la columna, en cambio los de Piazza Armerina si lo llevan, pues en caso contrario los racimos de vid se irían desperdigando por el camino con toda probabilidad rural, y como tal con un firme no carente de accidentes e irregularidades.

2.2.3. Mérida.

El mosaico de la travesía de Pedro María Plano, corresponde a una habitación rectangular, que no pudo ser excavada en su totalidad porque se introducía bajo la acera de dicha calle y de la casa contigua. Se data en el siglo IV[30].

[29] K. M. D. Dunbabin, *The Mosaics of Roman North Africa. Studies in Iconography and Patronage*, p. 191, lám. LXXIV. 192. M. Yacoub, *Le Musée du Bardo*, fig. 36.

[30] J. M. Alvarez Martínez, *Mosaicos romanos de Mérida. Nuevos hallazgos*, Monografías Emeritenses 4, Mérida, 1990, pp. 37-39, láms. 8-12.

La representación nuclear del mosaico es la figura de Orfeo, en la parte central, en el interior de dos círculos inscritos en un cuadrado. Escenas de vendimia se desarrollan en tres de los cuatro lados. Un vendimiador lleva hoz y podadera en la mano derecha y un posible cubo en la izquierda. A su lado, un segundo cubierto con un corto faldellín lleva en la mano izquierda un cubo o un cesto (*sporta, cista* o más comunmente para la vendimia se utilizaba el *calathus*).

A la derecha del cuadro de Orfeo los vendimiadores son erotes alados, desnudos, portando cestos para recoger los racimos en actitud de subir a las vides (éstas brotan de *kantharoi*) o colocados ya sobre ellas o en escaleras apoyadas contra las vides, como se documenta en numerosos mosaicos de vendimia, entre ellos en el de Piazza Armerina, correspondiente a la segunda estancia del lado septentrional (ambiente 49)[31], en el cual asimismo se representa la vendimia por erotes (Tav. V.b). Las vides en ocasiones quedaban sueltas por el suelo, pero era más usual que se colgaran de pérticas, es decir que se emparraran (*iugum mittere*) como indica Plinio[32] «*iugum fit pertica aut harundine aut crine funiculoue ut in Hispania Brindisique*», lo que confirma Varrón[33], sujetándolas con unas ataduras de mimbre (*vitium ligamina*). Para resguardarlas de los excesivos rayos del sol se podían recubrir con sombrajos de junco, lino o esparto (*teges*). Este método de cultivo se recoge también en las representaciones plásticas de varias provincias del Imperio, entre las que se cuentan la hispana y la africana. En un mosaico de Cherchel, la antigua *Caesarea*, datado entre los años 200-210[34], hay vides colgadas de pérticas, y similar colocación de las vides se halla en un segundo mosaico del mismo lugar, que trato más adelante, de finales del s. IV o principios del siglo V. En un mosaico de Utica las vides también se apoyan en pérticas o altas estacas.

En las escenas de vendimia del mosaico emeritense estudiado se figura, de forma muy sumaria, el transporte por medio de un carro del fruto al lagar (Tav. VI.a).

El conductor está sentado encima del vehículo y lleva un látigo o fusta sujeto con la mano derecha y levantado el brazo, en actitud de arrear a los animales. Son dos bueyes en marcha hacia la derecha uncidos por el cuello con colleras que se deben unir por medio de un yugo, que no se aprecia en el mosaico.

[31] A. Carandini, A. Ricci, M. de Vos, *Filosofiana. La villa di Piazza Armerina. Immagine di un aristocratico romano al tempo di Costantino*, p. 309, fig. 188, pliego XLVII. 102.

[32] *NH*, 17, 166.

[33] *R. r.*, 1, 81.

[34] K. M. D. Dunbabin, *The Mosaics of Roman North Africa. Studies in Iconography and Patronage*, pp. 114-115, láms. 102-104.

La reproducción del vehículo es muy sencilla y esquemática. Acerca de las ruedas, no puede llegarse a conocer con exactitud si son cuatro o dos porque la parte posterior está perdida, aunque por las dimensiones de la figuración conservada más parece, aunque sin seguridad, que pueda tener un único tren. Las ruedas son cóncavas de ocho radios (sólo se representa una). El contorno del carro, la caja, se traza con una sóla línea de teselas de color negro, el resto se integra en el fondo uniforme de teselas de color blanco, con lo que no se dibuja en absoluto. Sí, en cambio, se destacan con teselas de color rojo el látigo y los ramales y/o los arneses de unión del carro a las bestias, que aquí están asidos a las colleras.

2.2.4. Estela de Metz, Ilot St. Jacques.

En la estela funeraria de Ilot St. Jacques, conservada en el Museo de Metz, se figura el transporte, en una cuba de madera, de los racimos de vid con destino a la prensa (Tav. VI.b). La cuba es cónica con indicación de las duelas y los anillos de hierro, tipo de recipiente aún usado para tal menester. Se colocó sobre una carreta ligera, con un tren de ruedas radiadas (seis radios), y cubo apenas marcado. La caja consiste estrictamente en la solera sobre la que se asienta el tonel, junto al cual y sobre aquélla, va el conductor del vehículo con las riendas asidas con ambas manos. La carreta es tirada por un asno/mulo, más bien parece ser este último con grandes orejas, en movimiento hacia la derecha, patentizado por la pata delantera izquierda levantada con la rodilla flexionada y adelantada la izquierda trasera con el corvejón doblado. Se engancha al carro con la correspondiente guarnición que parte de la collera ceñida al cuello.

2.3. Carros de dos ruedas. Plaustros. Plaustri.

Modelos de plaustros se encuentran en bronces, como los del Metropolitan Museum de Nueva York y del British Museum de Londres. Otras reproducciones de plaustros se hallan en el relieve del arco de Septimio Severo, sobre la Columna Trajana, en el del Palazzo Mattei, Roma, en relieves de sarcófagos cristianos, interviniendo en escenas de recolección de cereales, vides u otros frutos, como en los sarcófagos del Palacio Farnese, de Tor Sapienza, del Museo Chiaramonti, del Camposanto de Pisa. Y en los ejemplos concretos plasmados en musivaria, pintura y relieve, que estudio a continuación.

2.3.1. Mausoleo de Costanza (Santa Costanza). Roma.

En uno de los mosaicos que decoran las bóvedas del mausoleo, fechado hacia los años 324-326, se figura la estación del Otoño, reproduciéndose la

vendimia y actividades inherentes y consecuentes con ella[35]. Este mosaico y en general la mayoría, tiene una definición de contornos que no permite ni busca la ambigüedad de las formas, así pues el musivario determina el objeto sobre fondo más claro que lo potencia. Se realizan las fases de la vendimia, como en el mosaico de *Emerita Augusta* ya descrito, por erotes desnudos, en este caso no alados, diseminados por toda la superficie musiva, con diversas actitudes y movimientos, encaramados entre las vides, cortando racimos. Y en las cuatro esquinas hay sendas escenas muy específicas. En dos contrapuestas los campesinos, en plaustros colmados, transportan los racimos de vid al lagar, y en las otras dos, tres varones en cada una de ellas, con túnica corta y cayado (*pedum*) pisan los frutos de las vides, ya depositados en las artesas. El mosto cae en unos grandes *dolia*.

En los campos del mosaico que interesan a este estudio los carros son conducidos, cada uno de ellos por un carretero (*plaustrarius*). En el primero que describo el boyero sujeta con la mano derecha una vara, una guiada, como es aún frecuente entre los agricultores en los campos hispanos del norte, en actitud de arrear al tiro. Con la mano izquierda empuña los ramales asidos a las collera del yugo. Detrás sigue otro trabajador con un cesto repleto de racimos, cargado sobre el hombro izquierdo. El ritmo de marcha es hacia la derecha.

En el segundo carro un joven a pie guía la yunta, que se resiste a caminar, y es de observar el esfuerzo del personaje tirando de los ramales que parten de las colleras, mientras que otro compañero, encaramado en el carro, se incorpora y fustiga con un látigo a las bueyes tan reacios a iniciar el movimiento, que sería hacia la derecha (Tav. VII.a). Todos ellos se visten con túnicas cortas y una estrecha cinta recogiéndolas.

Se compone el yugo de colleras ceñidas al cuello de las bestias y unidas por un listón o tablón recto, pulido y recio. El yugo recto se documenta también en una yunta de un fresco de Domus Aurea (termas de Tito), en una de las yuntas del mosaico de la Gran Caza de Piazza Armerina y en la del mosaico de la villa de Paphos, Chipre. No se aprecia timón, pértigo o lanza del carro unida al yugo. El carro consta de un sólo tren de ruedas de madera maciza, sin que se observen las llantas. Sí se representa el eje que atraviesa el cubo a través de los bujes y queda en resalte y se asegura con una clavija perpendicular. La caja es sencilla, de pequeño tamaño, compuesta de cuatro tablones rectos, compactos de madera.

[35] J. Stern, *Les mosaïques de l'Eglise de Sainte Costance á Rome*, «DOP», 12, 1956, p. 199. W. Dorigo, *Pittura tardoromana*, Milano, 1966, pp. 213-219, fig. 166, láms. XXIV-XXVI. F.B. Sear, *Roman Wall and Vault Mosaics*, Heidelberg 1977, nº 142, p. 131, láms. 55, 4 y 56, 1.

2.3.2. Cherchel.

El mosaico[36] se fecha a finales del s. IV o principios del siguiente. En una escena de vendimia los vendimiadores cortan, con pequeñas hoces, según costumbre difundida, los racimos de las vides, suspendidas en lo alto de palos o pérticas, forma de cultivo muy generalizada entre los campesinos del mundo romano, como ya indiqué. Otros depositan los racimos en cestos. Otros transportan éstos repletos de frutos a hombros y otros se encuentran junto a los cestos (*fisci* o *sportae*) depositados en el suelo conteniendo los racimos. Y se encuentra asimismo una plasmación ingenua del plaustro con un tren de ruedas de madera maciza, que arrastra una yunta de bueyes, encargado de transportar al lagar los racimos para ser prensados. La caja es rectangular, compuesta de planchas de madera, carentes de adornos superfluos.

2.3.3. Villa de Paphos.

En Paphos se descubrió una villa datada en el siglo III, la cual contiene ricos pavimentos enriquecidos con mosaicos[37]. Fue construida sobre edificios arruinados del período helenístico. La mayor parte de los mosaicos que pavimentan las habitaciones están decorados con escenas mitológicas, dispuestas en paneles con el nombre de los personajes en caracteres griegos. Entre ellos se encuentran de izquierda a derecha, bien recognoscibles por los letreros asociados, Piramo y Tisbe; Icaro, conduciendo un plaustro, que se dirige hacia la izquierda, cargado de odres de vino y en el extremo derecho dos pastores bebiendo y embriagados. Icaro delante dirige el carro, tirando de sendos ramales unidos a la cabezada de las bestias, hacia Dionysos y Acme, sentados. Se le representa vestido con una túnica que deja al descubierto el torso y brazo derechos, y pasa por el hombro izquierdo. La yunta de bueyes, que arrastra el vehículo se unce con yugo compuesto de colleras colocadas en la zona de unión del cuello al tronco. La guarnición de los animales se completa en esta representación con una ancha correa que les ciñe lomo y vientre. Se aprecian muy ligeramente los extremos del yugo recto. No se observa el yugo unido a la llavija.

Los animales, muy desproporcionados con respecto al plaustro, tiran de éste, que se compone de un tren de ruedas macizas de madera, sin figuración de llanta. En las ruedas se aprecia en resalte o bien el cubo o bien el eje que

[36] K. M. D. Dunbabin, *The Mosaics of Roman North Africa. Studies in Iconography and Patronage*, p. 116, lám. 107.

[37] V. Karageorghis, *Chypre*, Genève, 1968, p. 211, fig. 177-178.

sobresale del buje. La caja está constituida por cuatro piezas de madera, recios tablones, con decoración a base de cuadrados inscritos unos en otros, rebajados y tallados.

2.3.4. Domus Aurea.

Entre las pinturas con que se decora Domus Aurea se hallan dos en las que se recogen sendos carros o plaustros.

El plasmado en el primer fresco[38] consta de un sólo tren de ruedas, de madera maciza, de las cuales, por la perspectiva, se figura únicamente completa la derecha. En la rueda parece remarcarse un gran cerco guarnecido con llanta, y el eje que penetra por los bujes del cubo y sobresale al exterior. El cubo voluminoso está en resalte en el que se distingue, como señalé, el eje encajado en el buje. La caja del carruaje tiende a ser circular o semicircular, probablemente un gran cesto.

Dos bueyes se hallan uncidos. Se situan hacia la derecha, están parados y contenidos en un posible movimiento por un varón que retiene el ramal del buey de la derecha, el cual no lleva collera. El componente del yugo, es muy simple, un tablón recto, igual al que une una de las yuntas de los mosaicos del Otoño de la bóveda de Costanza, de la Gran Caza de Piazza Armerina yunta de la derecha y de Icaro de Paphos. Reposa el yugo sobre los morrillos de las bestias, a los que se sujeta con unas correas de cuero, que circunda y ciñe fuertemente el cuello del animal de la izquierda. No hay vestigios, en los arreos de la pareja, de cabezada, aunque hay que tener en cuenta que la escena es muy parca en detalles. Está figurado, no obstante, el yugo unido a la lanza del carro (Tav. VII.b).

El personaje, que retiene el ramal, que parte de alguna manera no reflejada del atelaje del animal de la izquierda, viste *benda* circundando la cintura, con los extremos hacia delante, que cuelgan más abajo de las rodillas. El vehículo está siendo cargado con vegetales variados, uvas y espigas, por dos personas, un hombre, con *benda* sujeta a la cintura, con los extremos pendiendo sobre la cadera derecha y una mujer con túnica larga hasta los tobillos y sobre el hombro derecho, anudada a la cintura, que deja al descubierto torso y brazos.

En la segunda pintura[39] hay un vehículo similar al de la primera. Por la perspectiva se representa completa solamente la rueda izquierda. Son ruedas

[38] S. Reinach, *Répertoire de peintures grecques et romaines*, p. 247, fig. 4. G. Pisani, *Mezzi di trasporto e traffico*, p. 63, fig. 67.

[39] S. Reinach, *Répertoire de peintures grecques et romaines*, p. 247, fig. 5.

macizas de madera, con el cubo patentizado por una circunferencia, y en su interior una más pequeña concéntrica, el eje dentro del buje. Grandes cercos con resalte, calzados con llantas. Se puede observar una barra fina, el eje, uniendo las ruedas.

La caja del plaustro, como en el anterior descrito, tiende a ser circular o semicircular, a manera de cesto y en su interior se han depositado racimos de vid.

Los dos bueyes uncidos no lo están por el cuello sino al parecer por la cabeza (no se observa claramente), es posible también que la escena esté recreando, en cierta manera, el momento en que se unen las bestias al yugo, para acoplarlas a la llavija del carro y, en este caso, el yugo aún no estaría colocado. Tratan de marchar hacia la derecha. El buey de la derecha aparece sentado sobre las patas delanteras recogidas, mas no está en reposo, sino que flexionando hacia arriba las traseras se halla en actitud de levantarse. Y la yunta es fustigada por un personaje desnudo con la cabeza tocada por una corona tal vez de laurel, tal vez de hojas de vid, con una vara en alto, mientras que otro delante con el mismo tocado y *benda* anudada a la cintura con los extremos sobre la cadera izquierda, tira de la correa que parte del yugo recto.

2.3.5. Cubierta del sarcófago de Aurelia Cassia Firmina. Museo Vaticano. Roma[40].

Un labrador, vestido con túnica corta, ceñida por un cinturón, guía una yunta de bueyes, pinchando, con la guiada, que lleva en la mano derecha, el lomo del animal a su izquierda, en una postura muy característica de los carreteros. Con la mano izquierda sujeta la lanza del carro para guiarlo (Tav. VIII.a). Los bueyes están en pleno movimiento, tirando del carro con un acentuado realismo. No se observa el yugo que necesariamente tiene que unir a los animales. El plaustro se compone de un tren de ruedas cada una con seis radios, lo cual es una excepción en este tipo de carruaje, paralelizable a la de los plaustros de la estela votiva del Saturno africano. Las pinas son muy anchas y el cubo apenas se remarca. La caja se compone únicamente de la plataforma. En los laterales se han insertado dos estadoños para contener la carga de gavillas de cereales que además iría atada con cordeles como en los plaustros de la estela dedicada a Saturno. La mies también llena un plaustro de ruedas macizas y caja rectangular de tablones, patentizado en un relieve del Palazzo Mattei.

[40] G. Pisani, *Mezzi di trasporto e traffico*, p. 63, fig. 69.

2.3.6. Columna Antonina. Roma.

Se recoge un plaustro de caja rectangular recia y rústica, compuesta por dos tablones longitudinales y un tren de ruedas de madera maciza, con la manga del eje en resalte. En este relieve[41] el plaustro transporta escudos y lanzas, es decir impedimenta militar.

2.3.7. Estela votiva a Saturno.

En esta estela dedicada a Saturno, de la zona de Siliana[42] (Tav. VIII.b), correspondiente al período de la Tetrarquía (293-305), en los dos últimos registros se patentiza de manera muy naturalista una escena en la que dos bueyes arrastran un arado (*aratrum*) de reja (*vomer*) que abre surcos en la tierra. La yunta es conducida por un campesino (*arator*) portando una guiada en la mano derecha. Viste túnica corta con pliegues. Y a continuación de esta escena se desarrolla otra en la cual hay dos segadores (*messores*), con similar indumentaria, en una actitud muy propia de este arte, con el manojo de trigo, cebada, centeno, cereal en fin, recién segado en una mano, presto para componer la gavilla que después será atada con un blincallo[43] y en la otra la hoz (*falcicula*). Es de ver como en primer plano se figura la mies aún enhiesta. En el registro inferior y último está perfectamente reproducido en tres vehículos, cada uno con un tren de ruedas, el transporte de los haces que posteriormente serán mallados con pértigas, a veces articuladas, para separar el grano de la paja y de la poxa (cascabillo), en otras ocasiones se golpea fuertemente el haz contra el suelo de la era para que se desprendan los granos. Suele hacerse con aquella paja que se quiere conservar entera. Las ruedas de los plaustros son cóncavas de seis radios en forma de huso, con el cubo dibujado y apreciándose unas anchas y fuertes pinas guarnecidas por la llantas de hierro. La caja consiste estrictamente en la plataforma sobre la que se apilan ordenadamente haces de cereal (cinco), para evitar la caida de los cuales los estadoños se insertan en la caja. Va cada plaustro tirado por un tronco de mulos al galope hacia la izquierda, con las guarniciones y los correajes que portan las caballerías para tales efectos. Los labradores, colocados a su derecha, los animan y amenan con

[41] G. Pisani, *Mezzi di trasporto e traffico*, p. 63, fig. 68.

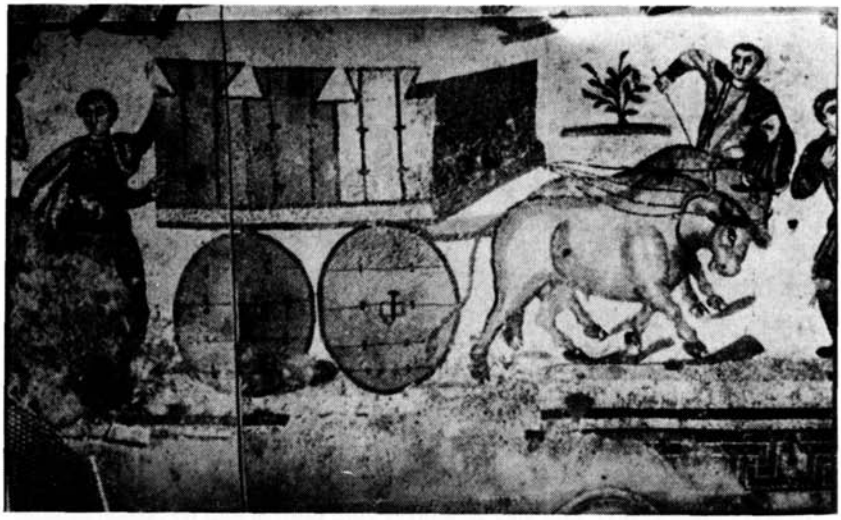
[42] M. Leglay, *Saturne africain. Histoire*, Paris, 1966, lám. III. M. Yacoub, *Pieces maitresses des Musées de Tunisie*, Tunis, 1994, pp. 28-31, figs. 8a-8b . Id., *Le Musée du Bardo*, fig. 57.

[43] Atadura de paja o a vecesde genista (xinesta) que se preparaba con los mejores tallos largos y desgranados del centeno o del trigo, se confeccionaba después de la siega y se utilizaba en la siguiente. Previamente a atar el cereal se humedecía.

Mosaico de Boscéaz à Orbe. Según S. Reinach.

Pátera argéntea dedicada a *Salus Umeritana*, Castro Urdiales. Foto A. García y Bellido.

Tavola II



Mosaico de Piazza Armerina, Sicilia. Foto V. Brai, Publifoto de Palermo.

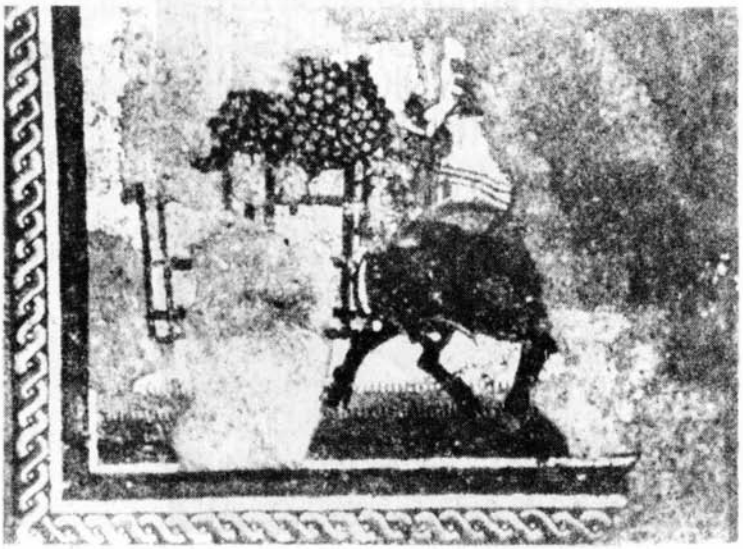
Mosaico de Piazza Armerina, Sicilia. Foto V. Brai, Publifoto de Palermo.

Pintura al fresco, Pompeya. Foto G. Pisani.

Estela funeraria de Rinnio Novicio. Foto G. Pisani.

Tavola IV

Estela funeraria de Saint-Maximin, Trèves.

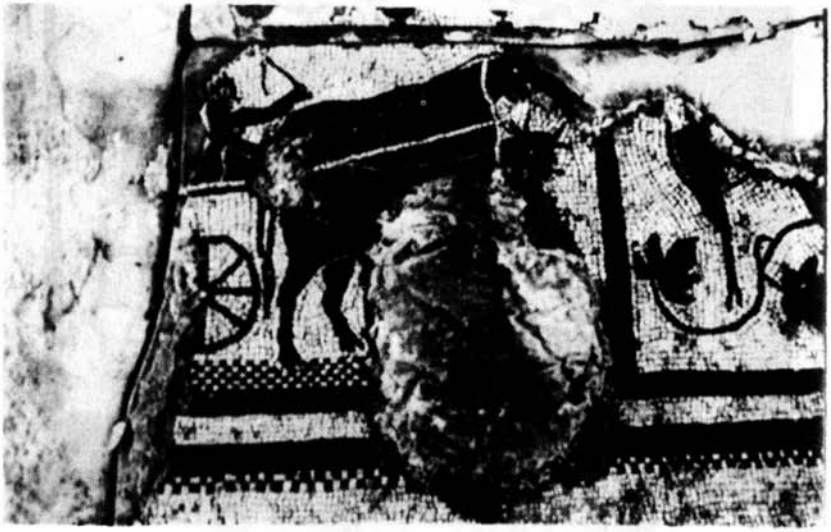


Mosaico de Piazza Armerina, Sicilia. Foto V. Brai, Publifoto de Palermo.

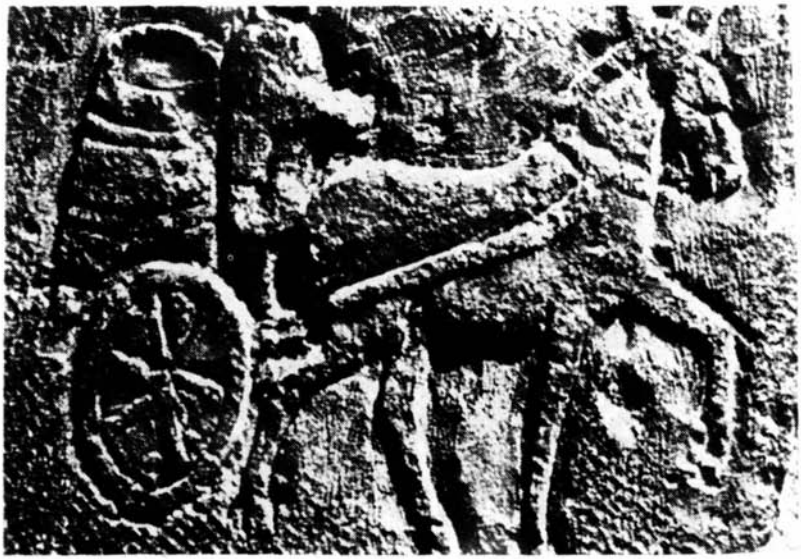
Mosaico de Santa María de Tigzirt, Oued Rmel.

Mosaico de Piazza Armerina, Sicilia. Foto V. Brai, Publifoto de Palermo.

Tavola VI

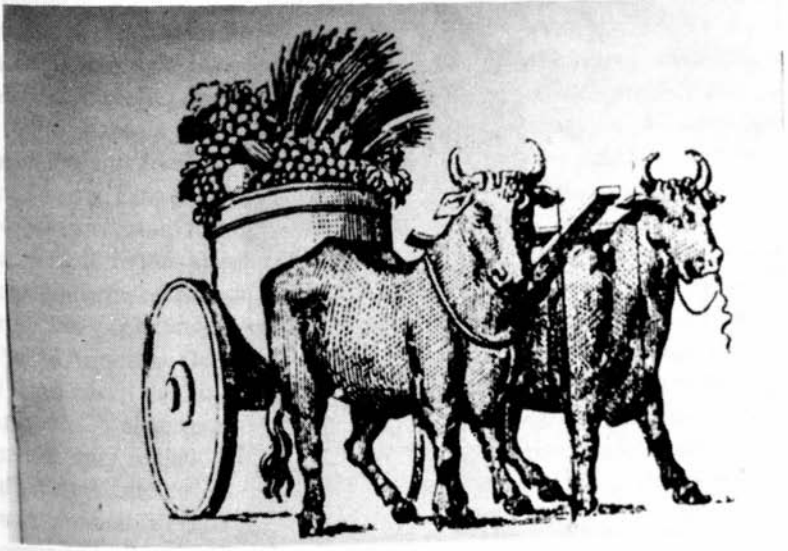


Mosaico de Mérida. Foto J.M. Alvarez.



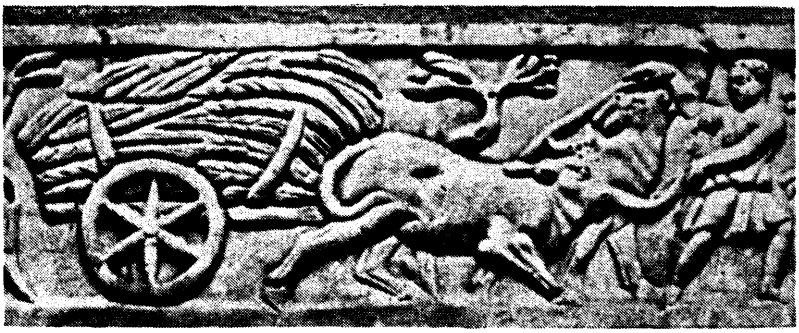
Estela funeraria de Metz, Ilot St. Jacques.

Mosaico del mausoleo de Costanza, Roma. Foto W. Dorigo.



Pintura al fresco, *Domus Aurea*, Roma. Según S. Reinach.

Tavola VIII



Cubierta del sarcófago de *Aurelia Cassia Firmina*, Roma. Foto G. Pisani.

Estela votiva a Saturno, Siliana. Foto M. Leglay.

varas en alto en la mano diestra, mientras la izquierda descansa sobre la grupa del animal de la derecha. Visten los personajes una túnica corta con pliegues y encima una capeta.

3. Conclusiones.

A pesar de que está muy difundido el tema de la vida agrícola, en sus múltiples facetas, en la musivaria y en la plástica en general, específicamente el del transporte agrícola y más concretamente el del transporte en carros no es tema muy amplio. No obstante, estudiadas las representaciones plásticas en las que se documentan carros, se han podido espigar los siguientes resultados, que expongo a modo de conclusiones provisionales:

Por lo que respecta a los animales de arrastre, los *carri* con dos trenes de ruedas radiadas o de madera maciza son tirados indistintamente por mulos/asnos o bueyes, aunque predominan como animales de tiro los primeros con una no apreciable diferencia (sobre once ejemplos tratados, cinco carretas – tres son *angariae* – son llevadas por bueyes y seis lo son por mulos/asnos). Los cinco *carri* de un sólo tren de ruedas radiadas aparecen tiradas por mulos/asnos, salvo el del mosaico de *Emerita Augusta*, del que no se conoce con seguridad si consta de uno o dos trenes de ruedas, que lo es por bueyes. El *carrus* de Metz, Ilot St. Jacques sólamente es arrastrado por un mulo/asno. El tiro de los *plaustri* está compuesto por bueyes, incluso en la provincia africana si se exceptúan los tres *plaustri* reflejados en la estela de Saturno, arrastrados por mulos/asnos.

En cuanto a la forma en que se uncen las bestias, y a pesar de que es ineludible que lo estén, en algunas de las figuraciones plásticas no consta el yugo o en su caso el horcate, o en otros de manera muy poco precisa, por lo que a veces es aventurado indicar su colocación y/o forma, así pues trabajo sólo con los ejemplares más claros. En el mundo romano, en general, predomina el tipo de yugo recto, construido a base de un listón o tablón, probablemente pulido, inflexible y concretamente en Italia la popularidad del mismo es casi absoluta (Piazza Armerina, Domus Aurea, Santa Costanza), la excepción la proporciona el yugo curvo de una de las yuntas del mosaico de la Gran Caza de Piazza Armerina. Y el que portan los bueyes del mosaico de *Urba*, pero este ya es otro mundo muy alejado de la metrópoli y quizás más contaminado por las influencias autóctonas. En cuanto a las provincias africana e hispana no se puede puntualizar nada con precisión por lo que respecta a forma y colocación, porque en las plasmaciones de carros, las yuntas y/o troncos asociados a ellos, no figuran claramente con el yugo y/o horcate o de manera muy difusa.

El horcate de las caballerías es siempre recto (Pompeya, Rinnio Novicio, *Q. Veiquasius*, Castro Urdiales).

Hay que decir en cuanto a la posición del yugo y/o horcate que está más difundido el situarlo sobre el cuello tanto en Hispania como en Italia, salvo el que se recoge sobre una de las yuntas de Domus Aurea, al parecer sobre la testuz, aunque la escena no está clara, como especifiqué más arriba. Y en la yunta del mosaico de Boscéaz à Orbe el yugo se coloca sobre la testuz de las bestias.

Por lo que concierne a la composición de los carros, creo poder indicar con margen de fiabilidad que los modelos de carros que he venido describiendo en líneas precedentes, el *plaustrum* de un tren ruedas de madera maciza (también los hay con ruedas radiadas como el de la cubierta del sarcófago de *Aurelia Cassia Firmina* y los de la estela de Saturno) y el *carrus* con uno o dos trenes de ruedas radiadas (hay que exceptuar con referencia al tipo de ruedas las de las *angariae* del mosaico de la Gran Caza de Piazza Armerina), ambos son aplicables al ámbito rural hispano y africano y, por supuesto al romano, y en general a la mayor parte de las provincias del Imperio. Es decir que *carri* (con uno o dos trenes de ruedas) y *plaustri* tienen una distribución geográfica amplísima.

Y finalmente, en cuanto a la composición de la caja de los *carri* de dos trenes de ruedas, depende en buena medida de los materiales a transportar. Predominan en los vehículos estudiados aquellas cuyos laterales están compuestos de balaustres asentados en barandales (Pompeya, *Q. Veiquasius*, Rinnio Novicio, Benevento, Boscéaz à Orbe, Castro Urdiales), en menor medida las de entramado de listones horizontales y verticales componiendo retícula, éstas más propias de los *carri* con un sólo tren de ruedas (Piazza Armerina – ambiente 47 –, Santa María de Tigzirt).

Los plaustros más comunes se componen de caja de forma cuadrada o rectangular, constituida por fuertes tablones, como los del mausoleo de Costanza, Cherchel, Paphos, Palazzo Mattei, Columna Antonina, etc. Hay casos excepcionales como el de la cubierta del sarcófago de *Aurelia Cassia Firmina* y los de la estela votiva a Saturno cuya caja se resuelve únicamente con la plataforma y dos estadoños para contener la carga; y los dos de los frescos de *Domus Aurea*, que tienden a ser circulares o semicirculares como grandes cestos, quizás tejidos con fibras vegetales flexibles.

El sistema de frenado no se representa, excepto tal vez en el *carrus* del mosaico de Boscéaz à Orbe. Este posible freno es también una nota exótica en el conjunto general de representaciones de carros en la musivaria, relieve y pintura, así como el número impar (nueve) de radios de las ruedas.

María Luz Neira Jimenez

La tipologia del carro en los mosaicos romanos del triunfo de Neptuno

Es bien sabido que en la musivaria romana gozó de un gran auge la representación de Neptuno [1]. Allí donde se documenta en su ambiente por excelencia, el escenario marino, su representación responde en algunos pavimentos a un tipo estatuario [2], aunque en la mayoría el dios figura inmerso en una travesía marina, como protagonista de un género de escena que ha venido denominándose "Triunfo de Neptuno" [3].

Como es conocido, en estos mosaicos ni las escenas ni la propia figura del dios presentan la misma iconografía, mostrando diversas variantes: inclusión de un cortejo marino mitológico de variable composición (nereidas, monstruos marinos, tritones, *erotes*, etc.) y con diferentes disposiciones, representación de un ambiente marino real compuesto por pescadores y/o diversas especies marinas, o representación única de la travesía del dios; mientras que en lo relativo a la propia iconografía de Neptuno se advierten sustanciales distincio-

[1] Cf. *LIMC* VII, s.v. "*Neptunus*".

[2] Así lo señalaba ya, al estudiar el Neptuno del mosaico ostiense de la Casa del Porto, G. Becatti, *Scavi di Ostia IV. Mosaici e Pavimenti marmorei*, Roma 1961, pp. 26-27, núm. 45, lám. CLXI. Además aparece documentado en un fragmento de mosaico bícromo de Roma, procedente de la *regio* donde se construyó la *naumachia Augusti*, J.P. Bellori, *Picturae Antiquae Cryptarum Romanarum*, Roma 1706, p. 28, lám. XVI; en un pavimento hispano también bícromo de la *villa* romana de "La Salud", X. Barral, *Les Mosaïques romaines et médiévales de la regio Laietana (Barcelone et ses environs)*, Barcelona 1978, pp. 136-138, lám. XCVI; en el conocido mosaico norteafricano de la Casa del Asno de Djemila *(Cuicul)*, M. Blanchard-Lémée, *Maisons à mosaïques du quartier central de Djemila (Cuicul)*, Aix-en-Provence 1970, láms. I y V; y en un mosaico bícromo hallado en Comiso (Sicilia), B. Pace, "NS" 1946, pp. 162-174, figs. 1-7, y G. Becatti, *Alcune caratteristiche del mosaico bianco e nero in Italia, CMGR I*, p. 26, fig. 22.

[3] Como "navegación" de Neptuno, una lista de estas representaciones en los mosaicos romanos, incluyendo localización geográfica actual y referencia bibliográfica, figura en el último estudio sobre el mosaico de Neptuno de *Acholla*, en S. Gozlan, *La maison du triomphe de Neptune à Acholla (Botria, Tunisie). I Les Mosaïques*, Roma 1992, pp. 196-197. A esta relación debe añadirse un mosaico citado en el *Inv.Mos.Gaule* I, núm. 132, como procedente de Die (*Dea Augusta Vocontiorum*), y el ejemplar bícromo de Arezzo, del que se conservan dos grandes fragmentos, publicados recientemente por J.R. Clarke, *Neptune and his Quadriga: The Diffusion of a Motif in the Black-and-white Mosaics of Italy*, "*Actas del VI Coloquio Internacional sobre Mosaico Antiguo (Palencia-Mérida 1990)*", Guadalajara 1994, pp. 309-316, fig. 4, a y b.

nes respecto al modo de realizar la citada travesía que a su vez condiciona la postura, según la cual aparece representado.

En este sentido, es de destacar un tipo de representación, sobre la que, debido quizás al escaso, hasta ahora, número de documentos conocidos, apenas se ha incidido y que, a nuestro juicio, lejos de tratarse de un *hapax*, la consideración de testimonios antiguos y el descubrimiento relativamente reciente de otros pone de manifiesto la necesidad de realizar un estudio en profundidad. Nos referimos a aquel tipo de representación de Neptuno, según el cual el dios figura sentado directamente sobre la cola pisciforme de un único hipocampo, a la manera de una nereida. Corresponden a esta serie los ejemplares de Pesaro, dos de *Uthina* - el de la Casa de *Industrius* y el de la Casa de los Capiteles Compuestos -, y el Neptuno de *Caesarea,* que en este caso se asienta sobre las colas pisciformes de dos hipocampos; teniéndose que añadir a éstos cuatro otro ejemplar de *Gallia* [4].

Este grupo se diferencia claramente del mayoritariamente representado, aquel según el cual Neptuno figura de pie durante la travesía. Dentro de este género de representación, y aunque tal y como se puede apreciar ello no implique en algunos mosaicos variación en la propia representación o figura del dios, se advierten dos tendencias claras. Una de ellas se caracteriza por mostrar

[4] Pesaro: L. MERCANDO, *I mosaici romani*, en *Pesaro nell' antichità, Storia e monumenti*, Venecia 1984, p. 222, fig. 60; *Uthina: Inv.Mos.Af.* II, núms. 421, donde se menciona a Neptuno cabalgando un monstruo marino, y 433 respectivamente; *Caesarea*: H. STERN, *Fontaine de Neptune au Musée de Cherchel (Algérie)*, "Ant.Afr." 15, 1980, pp. 285-302, figs. 1-4; y *Dea Augusta Vocontiorum*: *InvMosGaule* I, núm. 132, donde se cita, descubierto antes de 1797, un mosaico con la representación de Neptuno sentado sobre un caballo marino, alrededor del cual se disponen hexágonos decorados con peces y otros motivos.

En relación con la representación de uno de los mosaicos de *Uthina*, véase M. FANTAR, *A propos de Neptune sur une mosaïque d'époque romaine découverte à Oudna*, "Stud. Magr.", II, 1968, pp. 105-112, lám. I; y *Survivances de la civilisation punique en Afrique du Nord, L'Africa romana,* VII, 1, pp. 53-70, quien llama la atención sobre la influencia del jinete marino de las monedas fenicias de Tiro.

Mención aparte merece una representación que aparece en el mosaico bícromo del *frigidarium* de unas termas situadas junto a la via Terracina, cerca de Nápoles, cf. "AA" 56, 1941, p. 588, y E. LAFORGIA, *Edificio termale romano di Fuorigrotta (Napoli)*, "MemNapoli-Mon" IV, 1981, pp. 24-26, láms. V, 1 y VII, 1, donde, como un miembro más de un *thiasos* marino, protagonista de la composición y dispuesto según un modo característico de cara al exterior sobre los lados del mosaico, se documenta una figura asentada sobre un *ketos,* que, a juzgar por el aspecto varonil de su torso, el tridente que empuña y el pequeño delfín que porta, ha sido identificada con Neptuno. A tenor de las piernas femeninas, la izquierda cubierta por un manto, y de las demás rectificaciones que se aprecian en el mosaico, como resultado de restauraciones efectúadas todavía en época antigua, Neptuno estaría ocupando el lugar originariamente destinado a la representación de una nereida.

al dios de pie directamente sobre una de las colas pisciformes de los hipocampos, que actúan como único medio de transporte. Así aparece, al menos, en los mosaicos bícromos de *Ostia,* - termas de los *Cisiarii* y termas de Neptuno -, Risaro, Cnossos, con un pie, el derecho, sobre la cola de uno de los hipocampos que avanzan hacia la izquierda, sean dos o cuatro, y Falerone, cuya representación muestra la peculiaridad de presentar al dios con los dos pies sobre la cola de dos hipocampos que avanzan hacia la derecha [5].

La segunda tendencia viene determinada por la inclusión de un carro tirado generalmente por hipocampos,- que excepcionalmente en algunos mosaicos han sido sustituidos por caballos - de modo que el dios figura de pie sobre el carro, sea con un sólo pie, representaciones que guardan en cuanto a la figura del dios una gran similitud con las citadas anteriormente de *Ostia*, Risaro, y Cnossos, sea ya con los dos pies.

Al revisar la bibliografía relativa a las representaciones de la travesía de Neptuno se aprecia el interés científico que este tema ha suscitado. Sin embargo, el estudio del carro, si exceptúamos las páginas dedicadas por S. Gozlan al tratar la representación de Neptuno en su libro dedicado a los mosaicos de la Casa del Triunfo de *Acholla*, apenas ha sobrepasado más allá de la descripción somera del tipo de caja, curva o recta, los radios de la rueda, etc. En este sentido, nos parece interesante abordar un estudio de todas aquellas representaciones de Neptuno en las que figura sobre un carro en el conjunto de

[5] *Ostia* (termas de los *Cisiarii* y termas de Neptuno): G. Becatti, *Scavi di Ostia IV. Mosaici e pavimenti marmorei*, Roma , núms. 64 y 70; Risaro: S. Aurigemma, *Mosaici da Casal di Statua e da Risaro*, "Bd'A" 46, 1961, pp. 156-159, figs. 11-16; Cnossos: J.M. Cook, *Archaeology in Greece, 1951*, "JHS" 72, 1952, p. 108, lám. VII, 3; M. Donderer, *Die Mosaizisten der Antike und ihre wirtschaftliche und soziale Stellung. Eine Quellenstudie*, Erlangen 1989, núm. A 5, lám. 5; Falerone: M.E. Blake, "MAAR" XIII, 1936, p. 152, lám. 37.

De controvertida interpretación es la excepcional representación conservada en un mosaico polícromo de las termas de *Cronos* en *Olympia*, P. Graef, *Olympia* II, Berlín 1892, lám. CV. Identificada con Neptuno por S. Gozlan, *op. cit.*, pp. 194-195, al aparecer, maduro, barbado y portando un tridente, visto de frente en el centro de la escena, mientras guia las riendas de cuatro hipocampos que avanzan dos a dos hacia los extremos, en clara analogía con las representaciones del dios sobre un carro visto de frente, *vid. infra*, pero sin carro; su figura, en cambio, responde a la de un tritón de dos colas pisciformes. A este respecto, debe apuntarse, que, salvo la concepción de la escena, tanto el aspecto maduro y barbado, como el tridente y la acción de guiar las bridas de monstruos marinos son también características propias de un buen número de tritones representados en la musivaria romana, tal y como se refleja en nuestra tesis doctoral sobre la iconografía de nereidas y tritones en los mosaicos romanos (en prensa). En este sentido, véase también la reciente comunicación de A. Kankeleit, *Die Kaiserzeitlichen Mosaiken von Olympia. Eine Bestandsaufnahme, "Actas del VI Coloquio Internacional sobre Mosaico Antiguo"* Guadalajara 1994, pp. 135-148, figs. 1-2.

mosaicos romanos y nos interesa en particular incidir en una cuestión, si su representación es ilusoria o si, por el contrario, responde a la realidad, a carros reales en uso durante la época romana y, en este caso, a qué tipo de carros.

En relación a las representaciones de Neptuno inmerso en una travesía marina, los trabajos de investigación se han encaminado generalmente en función del punto de vista según el cual aparece representada la escena, es decir a las conexiones entre aquellas vistas de perfil o de tres cuartos avanzando hacia la izquierda o derecha y aquellas otras plasmadas con un punto de vista frontal. En esta comunicación, el objeto de nuestro estudio -la representación en sí misma del carro, su tipología- nos lleva a variar este criterio, agrupándolas en otro sentido, de modo que la perspectiva sólo condiciona la mayor o menor visión del carro y la parte visible, sea un lateral y parte del frente, sea la parte delantera y en algunos casos también parcialmente los lados.

Al examinar las representaciones de carros sobre los que Neptuno figura mayoritariamente en los mosaicos romanos[6] no sólo se observan diferencias en el punto de vista según el cual ha sido plasmada la escena, sino también en el tipo de carro, apreciándose la diferencia más sustancial en la forma de la caja y más concretamente en la parte frontal que puede ser recta o curva.

Entre los carros de caja recta, probablemente la mejor representación es la del mosaico de la "Casa del Triunfo de Neptuno" en *Acholla* (tav. I,1), que se fecha alrededor del 170-180 d.C.[7]. En el cuadro central, la escena elegida muestra a Neptuno de pie sobre un carro visto de frente y tirado por dos hipocampos que figuran, de tres cuartos, avanzando hacia los extremos opuestos. La disposición de los hipocampos deja bien visible al espectador la caja del carro, de la que se observa con nitidez el frente recto y los dos laterales

[6] Se prescinde aquí de aquellos ejemplares sobre los que existe incertidumbre en relación con la inclusión o no de carro. A este respecto, únicamente tenemos vagas noticias sobre un perdido mosaico bícromo hallado en un lugar llamado Monticello, cf. L. PASCHETTO, *Ostia Colonia Romana*, "DPAA" serie II, t. X, parte II, 1912, p. 439, nota 1, del que se menciona a Neptuno y cuatro hipocampos, que bien pudo responder al esquema ostiense de las termas de Neptuno; Arezzo, cf. nota 2, en cuyos fragmentos sólo se ve la parte anterior de cuatro caballos, marinos al mostrar aletas en sus extremidades anteriores, y el busto del dios, aunque también pudo responder al modelo de Otricoli, *vid. infra*; un mosaico perdido de *Hadrumetum*, cf. L. FOUCHER, *Inv.Mos.Af.*, *Sousse*, núm. 57.259; y otro, también perdido, de las termas de *Rusguniae*, cf. *Inv.Mos.Af.* III, núm. 348, del que se menciona con interrogación un carro.

[7] S. GOZLAN, *op. cit.*, núm. 53, láms. L-LI y LXXV. Deseamos hacer constar aquí todo nuestro agradecimiento al Dr. Fathi Béjaoui, quien tan gentilmente nos facilitó la posibilidad de fotografiar el fragmento de mosaico con la escena de Neptuno, que se conserva en la sala de recepción del Cementerio Americano de Carthago, así como a los responsables de éste y al personal del Institut National du Patrimoine de Túnez.

también rectos con la misma altura. Además de apreciarse molduras como remate del borde superior, el panel frontal está decorado con una placa[8]. También se ha representado el timón, vertical, que monta en el eje del carro y está rematado por un pomo, así como la *statera*, que por sus extremos figura apoyada sobre el lomo de los animales, y el *subjugium*, desde la parte trasera hacia el pecho de los caballos marinos, como si fuera un collar.

Como carros más similares a esta representación excepcional han sido citados el representado en el triunfo de *Dionysos* de un conocido mosaico de *Thysdrus*[9] (tav. I, 2) y el carro triunfal sobre el que el emperador figura en los relieves del arco de Septimio Severo en *Leptis Magna*[10]. Respondiendo los dos a una misma perspectiva, - y a pesar de que tanto los felinos como los hipocampos, respectivamente, figuran avanzando de perfil hacia la derecha - de ambos carros se aprecia con claridad la parte frontal recta, vista de frente, así como un lateral también recto y la rueda correspondiente, igualmente de frente al espectador, lo cual pone de manifiesto que se trata de carros con los dos laterales rectos como el de *Acholla*. Sin embargo, a diferencia de éste, y quizás por la propia perspectiva, los lados no presentan la misma altura que el frente de la caja, siendo este detalle más acusado en el ejemplar del arco triunfal, - donde la representación del carro se asemeja a un desplegable - y dando como resultado en el pavimento de *Thysdrus* laterales de forma ligeramente trapezoidal, sin llegar a plasmar un cubo.

Sin negar la evidente relación con los carros citados, es preciso señalar dos paralelos aún más claros para la representación de *Acholla*. Nos referimos, en primer lugar, al carro en el que *Dionysos*, acompañado por Sileno, figura triunfante en el pavimento de la sala norte de la Casa de los Mosaicos en Corinto (tav. II,1), fechado entre finales del siglo II y principios del III[11], y, en segundo lugar, al carro representado en otro triunfo de *Dionysos* que decora el panel central de un gran mosaico hallado en la última década en el transcurso de las excavaciones llevadas a cabo en unas termas de Dion (tav. II,2), con una

[8] *Ibidem*, la autora indica que podría tratarse de una placa de oro o bronce, decorando un carro de madera.

[9] Mosaico de la Casa de la Caza, véase K. DUNBABIN, *The Triumph of Dionysus on Mosaics in North Africa*, "PBSR" XXVI, 1971, pp. 52-65, lám. XIII,a.

[10] Bien reproducido en R. BIANCHI-BANDINELLI, *Roma. El fin del arte antiguo*, Madrid 1971, fig. 248.

[11] O. BRONEER, *Excavations at Corinth*, 1934, "AJA" XXXIX, 1935, p. 61, lám. XVII,2; S.S. WEINBERG, *Corinth* I, V, Princeton 1960, pp. 113-122, lám. 57, 1.

cronología también en torno al 200 d.C.[12]. Es digno de resaltar que ambas escenas son idénticas, prácticamente hasta en los más mínimos detalles. En los dos paneles, el dios -en la misma posición y con los mismos atributos, aunque en Dion conservando la cabeza, prácticamente destruida en Corinto - figura con Sileno sobre un carro visto de frente, que aparece tirado por dos panteras marinas guiadas por sendos centauros marinos, en dirección opuesta hacia los extremos y ya de tres cuartos[13]. Respondiendo a la misma perspectiva que en *Acholla*, del carro se aprecia igualmente la caja de frente al espectador, si bien no sus límites, ya que, aún siendo sólo dos como en *Acholla* los animales que figuran tirando del carro, - detalle que posibilita la visión completa de la caja en el panel norteafricano - la inclusión de los dos centauros marinos, como guías de los felinos[14], propicia la figuración de las panteras junto al carro, como si se tratara de los dos centrales de un conjunto de cuatro[15]. No obstante, en el espacio resultante entre las siluetas de los animales, en ambos casos[16], se ha representado el frente de la caja recto y los lados también rectos con la misma altura, destacando una franja en todo el borde superior como indicativo de la moldura que remata la caja y apreciándose el timón, vertical, con pomo y la *statera,* cuyos extremos figuran sobre el lomo de los felinos, en clara analogía con el carro de *Acholla.*

Constatando que se trata de dos carros idénticos los representados en los mosaicos de Corinto y Dion y su estrecha similitud con el carro de Acholla, lo

[12] Descubierto en la campaña de 1987, bajo la dirección de D. Pandermalis, cf. E.G. MYLONAS, "Ergon", 1987 (1988), p. 64, figs. 61-62; G. TOUCHAIS, *Chronique... 1987, Macédoine, Thrace,* "BCH" 112,2, 1988, p. 647, fig. 69; y "Bull. AIEMA" 13 (1990-1991), núms. 1440-1451, donde se recogen todas las referencias bibliográficas.

[13] El carácter idéntico en ambas escenas se refleja igualmente en estas figuras, oponiéndose como es muy propio de la iconografía de dos tritones en los flancos de una representación principal, por ejemplo la Venus marina, uno maduro y barbado y otro joven e imberbe, portando el mismo cántaro. Tan sólo puede señalarse como distintivo una proporción más acorde entre las figuras de los centauros marinos y de *Dionysos* en el mosaico de Dion, en contraste con Corinto, donde, quizás para incidir en la diversidad de planos, los primeros aparecen de modo más voluminoso frente a la figura del dios.

[14] En el mosaico de La Chebba, *vid. infra,* los centauros guian las riendas de los dos hipocampos, de un número de cuatro, que figuran en los extremos.

[15] Iconografía que predomina en las representaciones con perspectiva frontal, *vid. infra.*

[16] Su representación en el mosaico de Corinto, quizás por el deterioro que presenta en algunas zonas, por la engañosa silueta curva de las panteras y el predominio en general de los carros de caja curva en las escenas triunfales con perspectiva frontal, venía identificándose como la de un carro de caja curva. Sin embargo, todavía son evidentes las líneas que delimitan los laterales del panel frontal, de forma rectangular; mientras que la mejor conservación del carro en Dion no ofrece dudas al respecto, poniendo además de manifiesto la identidad común entre ambos.

que evidencia, además, la pertenencia de los tres a un mismo tipo de carro, resulta más complejo discernir la correspondencia de estas representaciones a una forma determinada. Nos referimos a la cuestión relacionada con la perspectiva que presentan. Si nos atenemos estrictamente a la forma del carro que resulta del punto de vista frontal en *Acholla*, así como en Corinto y Dion, su representación responde a la de una caja de forma trapezoidal o incluso poligonal, ya que, siguiendo criterios realistas, desde una orientación frontal únicamente habría podido reflejarse el frente de la caja del carro. Sin embargo, tomando como referencia, por ejemplo, los carros antes citados que aparecen documentados en un mosaico de *Thysdrus* y en el arco de *Leptis Magna*, sabemos que no siempre las representaciones se ajustan a la realidad del punto de vista según el cual han sido concebidas. En esta línea, y del mismo modo que los hipocampos, o los felinos marinos, tampoco responden a la posición real de unos animales que están tirando de un carro - donde de ser fieles a la realidad tendrían que haber figurado de frente - y aparecen de tres cuartos para posibilitar la visión principal del carro y especialmente del dios, es lógicamente presumible suponer que se ha adoptado esta misma solución al representar los lados de la caja, caja que, en realidad, respondería a la forma de un cubo al tener todos sus lados la misma altura. En este sentido, es muy probable que la representación del carro de *Acholla* e igualmente las de Corinto y Dion, pertenecientes además a la misma etapa cronológica, correspondan a un tipo de carro triunfal de caja similar a un cubo, representativo de la época de los Severos, tipo al que están haciendo referencia también, con las variaciones impuestas por su distinta orientación, el carro de *Dionysos* en el mosaico de *Thysdrus* y el de Septimio Severo y sus hijos en el relieve de *Leptis Magna.*

Aún sin la simetría que presenta tanto el carro como la propia escena de *Acholla,* viene a colación aquí una representación hispana menos conocida que aparecía en un mosaico polícromo hallado durante las excavaciones de la *villa* del Puig, cerca de Sagunto, al menos antes de 1806. Incluido en el repertorio de Reinach[17], donde lógicamente figura sólo el dibujo, la escena, no obstante, aparece mejor reproducida en un grabado a color en un libro dedicado a diversos hallazgos hispanos, especialmente de mosaicos, que fue publicado en París a principios del siglo XIX[18]. Según este grabado (tav. III, 1), la represen-

[17] S. Reinach, *RPGR,* París 1921, X, 35, 7.

[18] A. De Laborde, *Description d'un Pavé en Mosaïque, découvert dans l'ancienne ville d'Italica, aujourd'hui le village de Santiponce près de Sevilla; suivie de recherches sur la peinture en mosaïque des anciens, et les monuments de ce genre qui n'ont point encore été publiés,* París 1806, pp. 100, 103.

tación es muy tosca y muestra al dios con la cabeza de perfil y el cuerpo de tres cuartos sobre un carro tirado por dos animales vistos de perfil avanzando hacia la izquierda. De éstos, únicamente se ha representado su parte anterior equina, pero tanto la inexistencia de algún detalle sobre su supuesta cola pisciforme o sobre las patas traseras equinas nos impide definir si se trata de hipocampos o caballos.

Sin duda, lo más sobresaliente aquí es la representación del carro. A juzgar por el grabado, parece que se ha representado la parte frontal de la caja vista de frente, advirtiéndose igualmente parte del borde superior de un lado, en ángulo, con la misma altura que el frontal, y el otro lateral, del que se aprecia con claridad el borde inferior al responder a una orientación de tres cuartos y sobre el que en primer plano figura una rueda de 8 radios, vista de frente. A pesar de su tosquedad y de haber sido realizada por una mano poco hábil, el carro parece corresponder al tipo de caja recta y con forma de cubo[19] y los adornos pueden ser indicativo de la existencia de relieves.

Retornando a la musivaria romana del Norte de Africa, encontramos otras dos representaciones de un carro de caja recta. Precisamente en estrecha relación con los documentados en el citado mosaico de *Thysdrus* y el arco de *Leptis Magna*[20], en un mosaico del *frigidarium* de las Grandes Termas de Timgad (*Thamugadi*) (tav. III, 2), que se fecha en una época no anterior a mediados del siglo III d.C.[21], el carro, sobre el que Neptuno figura llevando las riendas, directamente en su mano izquierda, de cuatro hipocampos que avanzan hacia la izquierda, tiene el frente de la caja cuadrado y el lado visible una forma trapezoidal, así como una rueda de ocho radios, vista de frente; aunque es más sencillo al no presentar molduras ni placas decorativas.

La otra representación se conserva en un fragmento del mosaico que pavimentaba el *oecus* de la Casa de Neptuno en *Uthina* (tav. IV, 1), fechado en una época anterior a fines del siglo II d.C.[22], donde el dios figura, en aquella posición ya comentada como en los bícromos sin carro, visto de tres cuartos, con una pierna estirada en el aire, o en el agua, y apoyándose en la otra, flexionada, su izquierda, pero aquí sobre un carro, tirado por dos caballos marinos que avanzan hacia la derecha. Aunque la enroscada cola pisciforme de

[19] A otro carro de caja cuadrada y cerrada hace referencia A. KANKELEIT, *op. cit.*, p. 143, fig. 7, al hablar de los restos muy fragmentarios de un triunfo de Neptuno que decoraba el medallón central de forma octogonal de un mosaico de las termas de *Alpheos* en *Olympia*.

[20] *Vid supra* notas 9-10.

[21] S. GERMAIN, *Les mosaïques de Timgad*, París 1969, núm. 27, pp. 33-35, lám. XIV.

[22] *Inv.Mos.Af.* II, 444.

uno de los hipocampos no deja demasiada visibilidad, se puede apreciar el borde superior del frente, parcialmente el del lado izquierdo y, casi completo, el del lado derecho, así como la rueda correspondiente. Se trata de un tipo de carro distinto, ya que, aparte de ser mucho más pequeño y ligero, los lados, descendentes progresivamente en altura, presentan una forma triangular, que lo relaciona directamente con el representado en la escena del triunfo de *Dionysos* del conocido mosaico de la Casa de Virgilio en *Hadrumetum*[23], aunque el ejemplar de *Uthina* es aún más sencillo y no muestra ni siquiera molduras.

Todavía dentro de los carros de caja recta, debe mencionarse una representación poco convencional, que, sin embargo, es cronológicamente anterior a las citadas. Aparece en uno de los fragmentos bícromos de un pavimento atribuido a Otricoli (tav. IV, 2) que se encuentra en la sala Rotonda de los Museos Vaticanos y que debe datar de mediados, o quizás de una fecha ligeramente posterior a la mitad, del siglo II, precisamente por la propia inclusión del carro[24]. En esta escena, Neptuno figura con la posición característica de los sin carro, con el torso casi de frente, y las piernas de perfil, volviendo la cabeza en dirección contraria a la marcha de los cuatro hipocampos que avanzan hacia la izquierda de tres cuartos, cuyas riendas guía con su mano derecha adelantada. Sin embargo, lo más significativo es la representación del carro que respondiendo a una forma muy esquemática se presenta de perfil y se compone únicamente de plataforma - sobre la que figura el pie derecho del dios - y de un frente sin laterales, habiéndose prescindido incluso de la representación de una rueda. A pesar del esquematismo, el borde superior del frente responde a una forma recta, así como la propia silueta de la caja, y no existe conexión de enganche alguno con los hipocampos. Estaríamos, por

[23] K.M.D. Dunbabin, *op. cit.*, lám. XII.

[24] B. Nogara, *I mosaici antichi conservati nei Palazzi Apostolici del Vaticano e nel Laterano*, Milán 1910, lám. 48; C. Pietrangeli, *Lo scavo pontificio di Otricoli*, "RendPontAcc" 19, 1943, pp. 47-105; Idem, *Otricoli: un lembo dell'Umbria alle porte di Roma*, Narni 1978. A nuestro juicio la posición de Neptuno y la inclusión del carro son factores determinantes en la datación. Dado que la posición del dios es idéntica a la representada en otros mosaicos bícromos ya citados, *Ostia*, Risaro, etc. que aparecen bien datados en los años anteriores a la mitad del siglo II d.C., la inclusión del carro testimoniaría tanto en Otricoli como en *Italica*, *vid. infra*, y en el citado de *Uthina* una fase intermedia que puede fecharse en los años posteriores a la mitad del siglo y previa a la documentada en los mosaicos de *Hadrumetum* y Palermo, citados más adelante, de finales del siglo, donde el dios figura ya con los dos pies en el carro.

Cubierto por la tarima de acceso a la Sala Rotonda durante mucho tiempo, afortunadamente desde 1990 este fragmento figura ya visible.

tanto, ante una representación totalmente ilusoria que no parece tener correspondencia con un tipo de carro real[25].

Mayor homogeneidad presenta el tipo de carro de caja curva. Entre los representados de frente, orientación que da una visión de la parte frontal del carro, se cuenta, en primer lugar, el ejemplar del mosaico de La Chebba (tav. V, 1), fechado a mediados del siglo II[26], donde se puede apreciar la parte superior semicircular, reflejando no sólo que se trata de un carro de caja curva, sino también con los lados en disminución progresiva, y lógicamente abierto por detrás. El hecho de que una gran parte de la figura del dios sea visible pone de manifiesto la reducida dimensión del carro, pequeño y ligero. Parece tratarse de un carro metálico, aparentemente sin relieves ni adornos. Sí se ha representado, en cambio, el timón, la *statera* y el *subjugium* en los cuatro hipocampos.

A este mismo tipo, pero fechados a mediados del siglo III, corresponden el carro representado en un mosaico fragmentario que fue hallado en Misis-Mopsuhestia[27] y en un fragmento de mosaico procedente de *Seleukeia* del Eufrates[28]. En el primero (tav. V, 2), el deterioro afecta a la figura del dios Neptuno, del que sólo resta parte del manto y del brazo derecho y la vara del tridente que debía sujetar con la mano alzada como el de La Chebba, pero afortunadamente la representación del carro se conserva completa. Se aprecia igualmente tanto el timón como la *statera,* cuyos extremos se sitúan aquí sobre los hombros de los dos tritones de una sola cola pisciforme, que figuran de modo excepcional tirando del propio carro, en lugar de hipocampos o caballos, y muestran al modo de los animales los arreos cruzados sobre su torso[29]. En el

[25] En relación con lo expuesto en nota anterior, el esquematismo y su carácter ilusorio podría poner de manifiesto el inicio de esa fase intermedia, en la que se empieza a combinar la característica posición de Neptuno con un pie sobre la cola de los hipocampos y la inclusión del carro.

[26] *Inv.Mos.Af.* II, 86. Carros de este tipo son también los representados en la escena triunfal de Neptuno y *Amphitrite* en los conocidos mosaicos de *Utica* y *Cirta*, véase resp. *CMT* I, 2, núm. 205, fig. 2, láms. XXXIII-XXXVI; F. Baratte, *Le tapis géométrique du triomphe de Neptune de Constantine,* "MEFRA" 85, 1973, pp. 313-334.

[27] L. Budde, *Antike Mosaiken in Kilikien,* Recklinghausen I, 1969, p. 94; II, 1972, láms. 29-30.

[28] K. Parlasca, *Neues zu den Mosaiken von Edessa und Seleukeia am Euphrat,* III *Colloquio Internazionale sul Mosaico Antico,* Rávena 1983, pp. 227-234, figs. 5-7.

[29] Tritones tirando por sí mismos de un carro, en el que figuran Neptuno y Amphitrite, aparecen también representados en el mosaico de la Casa del Granduca de Toscana en Pompeya y en el friso-relieve de mármol conservado en la Gliptoteca de Munich, cf. *LIMC* VII, s.v. "Neptunus" 97 y 119, donde avanzan hacia la derecha e izquierda, resp.; sin embargo, la

segundo (tav. VI, 1), los cuatro hipocampos que dos a dos tiran del carro como en La Chebba hacia los extremos dejan igualmente visible el frente de la caja y también se ha representado el timón, con pomo como diferencia, y la *statera*, situada sobre los lomos de los dos hipocampos centrales como en el ejemplar norteafricano. Sin embargo, en contraste con los dos anteriores, en proporción con la figura visible del dios, desde la cintura, parece un carro mayor.

Otro ejemplar de carro de caja curva con lados en disminución y abierto por detrás ha sido representado en el medallón circular, algo fragmentario de un mosaico bícromo de Fano (*Fanum Fortunae)* (tav. VI, 2), fechado a principios del siglo III[30]. A diferencia de los tres antes citados, y aún a pesar de la disposición, dos a dos hacia los extremos, de los cuatro hipocampos, al figurar muy juntos los dos centrales y con las colas pisciformes entrecruzadas, la visibilidad de la parte frontal del carro aquí es mucho menor. Se aprecia, por supuesto, que se trata de un carro como los anteriores, pero quizás por el escaso espacio disponible en Fano no figuran expresamente ni el timón ni la *statera*, sí las bridas. En proporción con la figura del dios, del que se vislumbra desde las rodillas, se trata de un carro pequeño y por tanto ligero. Como diferencia más sustancial, en relación a las representaciones antes citadas, se han incluido las dos ruedas, al parecer de ocho radios, representación que, no obstante, no corresponde a una perspectiva real. Es de destacar que las ruedas también figurarán en las representaciones de aurigas vencedores sobre carros de caja curva vistos de frente[31].

representación del pavimento de Misis-Mopsuhestia se aleja del modelo helenístico al presentarse tanto los tritones como el propio carro, en definitiva, la escena, desde un punto de vista frontal.

En relación con un carro triunfal, sea de Neptuno, sea de *Dionysos,* es más frecuente ver a los tritones guiando las riendas de los animales, hipocampos o felinos, que tiran del carro, visto de frente, según se documenta en el citado de La Chebba y en Corinto (cf. S.S. Weinberg, *Corinth* I, V, Princeton 1960, lám.57,1) y Dion (G. Touchais, *Chronique 1987. Dion,* "BCH" 112,2, 1988, p. 647, fig. 69), respectivamente.

En una escena, en cambio, de avance hacia la derecha, también se documenta un tritón guiando las bridas de un hipocampo que tira del carro, en el que habrían figurado Neptuno y *Amphitrite* en un fragmentario mosaico de *Cuicul,* cf. M. Blanchard-Lémée, *Maisons à mosaïques...Djemila,* lám. XXIX; mientras que, con una orientación similar, también se conserva la representación de un tritón guiando las riendas de un caballo marino sobre el que figuran Neptuno y *Amphitrite* en un mosaico de Sidi Ghrib, cf. A. Ennabli, *Les thermes du thiase marin de Sidi Ghrib,* "MMAI" 67-68, 1986, pp. 34-35, lám. VII.

[30] J.A. Furietti, *De Musivis,* Roma 1752, p. 60; F. Battistelli, A. Deli, *Immagine di Fano romana,* Fano 1983, pp. 106-107, fig. 105.

[31] Representaciones documentadas en mosaicos a partir de mediados del siglo III y especialmente en el IV y en época posterior, véase K.M.D. Dunbabin, *The Victorious Charioteer on Mosaics and Related Monuments,* "AJA" 86, 1982, pp. 65-89, esp. 70-72, láms. 5-9, donde, a

Fragmentos realmente minúsculos han servido de base en las hipótesis de reconstrucción que ponen de manifiesto la representación de otros dos carros similares en mosaicos polícromos de Autun y Nyon (*Augustodunum* y *Noviodunum*). En el pavimento de Autun, fechado en el cambio del siglo II al III[32], del que sólo se conserva las cabezas de los hipocampos y parte del velo ondeando en forma de arco, del brazo y del tridente de Neptuno, un pequeño resto del borde derecho de la parte superior de la caja del carro en el fragmento que contiene las cabezas de los dos hipocampos que avanzaban hacia la derecha ha permitido incluirlo en esta serie; mientras que en el fragmentario mosaico de *Noviodunum*[33] la reconstrucción se ha basado en el resto correspondiente a la parte izquierda. En este pavimento la figuración de los hipocampos dejaba más visible la caja del carro, aunque otra figura, identificada con *Caelus*?, sobre la que se aprecia el carro habría ocultado también la parte más inferior del frente.

El mismo tipo de carro también se documenta en aquellas representaciones de la travesía de Neptuno, que figuran de tres cuartos en una u otra dirección. Integramente conservada se encuentra la escena que decora el medallón hexagonal de mayores dimensiones del gran mosaico que pavimentaba el *oecus* de la casa de *Sorothus* de *Hadrumetum* (Sousse) (VII, 1), fechado a finales del siglo II[34]. Aquí la escena está vista de tres cuartos hacia la izquierda y, aún a pesar de que la cabeza de uno de los hipocampos tapa parcialmente el frente del carro, se puede apreciar claramente el reborde superior semicircular, ya que se trata de un carro alto al dejar al descubierto sólo la figura del dios desde la cintura, indicando la curvatura de la caja, y con mayor visibilidad uno de los lados, en disminución, evidenciando que estaba abierto por detrás. En esta representación se ha prescindido del timón y la *statera* y Neptuno figura guiando directamente las riendas de los cuatro hipocampos. Por el contrario, sí se ha incluido parcialmente una rueda de la que se dejan ver tres radios.

propósito de este tipo, señala que la representación frontal del carro está atestiguada ya en el arte griego arcaico, siendo popular en época romana desde el siglo II, con la figuración de *Sol/Helios*, y aún más frecuente desde principios del III, con motivo de la adopción del culto a *Sol Invictus*, obteniendo una gran difusión, a juzgar por las diversas deidades, además del propio emperador, que aparecen representadas de modo triunfal según este esquema.

[32] M. Blanchard-Lémée, en *Autun. Augustodunum. Capitale des Eduens*, Autun 1985, núms. 636-638.

[33] V. von Gonzenbach, *Die römischen Mosaiken der Schweiz*, Zurich 1974, núm. 86, pp. 153-157, láms. 68-69.

[34] L. Foucher, *Inv.Mos. Sousse*, Túnez 1960, núm. 57.119. Agradecemos al Director del Museo de El Bardo todas las facilidades dadas para fotografiar el mosaico.

Según la reconstrucción que figura en el Museo del Bardo, una escena similar, en cuanto al punto de vista, de tres cuartos hacia la izquierda, y un carro perteneciente a esta misma serie habría figurado en la escena central de un fragmentario pavimento de Radès (*Maxula*)[35], donde Neptuno se presenta de tres cuartos hacia la izquierda en pie sobre un carro de caja curva, completamente rehecho, del que tiraban dos hipocampos. No obstante, dada la simetría que originalmente debió reinar en la composición de este mosaico, donde ocho nereidas, dos a dos en cada lado, debieron figurar sobre monstruos marinos afrontados[36], dado el espacio disponible y la posición de los dos hipocampos conservados, volviendo uno de ellos la cabeza hacia el centro, Neptuno también pudo aparecer sobre un carro visto de frente tirado por cuatro hipocampos[37], figurando de tres cuartos, tal y como está representado en el citado mosaico de *Seleukeia* del Eufrates.

Aún a pesar de hallarse muy afectado por una gran laguna, restos aún visibles sí documentan un carro de esta serie, visto de tres cuartos, en la escena central polícroma de un mosaico, por lo demás bícromo, que pavimenta una estancia termal en *Italica* (tav. VII,2), fechado por el hallazgo de una moneda en el lecho del mosaico con posterioridad al 134 d.C.[38]. Tirado por dos hipocampos, también muy fragmentarios, que avanzan hacia la derecha y que son guiados directamente por Neptuno, con su mano izquierda, todavía se puede apreciar la parte superior del frente del carro que responde a una caja curva con lados en disminución y abierto por detrás, detalle que también se desprende de la posición del dios, con su pierna derecha fuera del carro, en diagonal e inmersa en el agua en la misma posición que las representaciones de Neptuno figuradas sin carro. También es visible, a pesar de la laguna, parte de una rueda, de la que restan tres radios.

Mejor conservado, otro carro de esta serie y visto desde el mismo punto es el documentado en el medallón central del mosaico polícromo de las termas

[35] M. Yacoub, *Le Musée du Bardo,* Túnez 1970, núm. 2787.

[36] Sólo se conservan tres nereidas, las dos que figuran con Neptuno en la recomposición parcial del mosaico y una tercera en otro fragmento aparte. Sin embargo, a juzgar por las extremidades anteriores de un felino que aparece afrontado al hipocampo situado en el lado sur, según la orientación del dios, y la superficie estimada en función de la proporción de la figura de Neptuno nos hace suponer que se trataba de una composición de este tipo.

[37] Ya que los dos que faltan, dado el estado fragmentario del pavimento, podrían haberse perdido.

[38] A. Blanco, J.M. Luzon, *El mosaico de Neptuno en Italica,* Sevilla 1974, pp. 5-49, láms. I-XI. Cf. nota 24.

de Aquileya (tav. VIII,1), de la mitad del siglo IV[39]. Su estado fragmentario no impide constatar que se trata de un carro de caja curva y lados en disminución, abierto por detrás, del que también se ha representado una rueda de 8 radios y el eje o travesaño que unía las dos ruedas. No obstante, lo más sobresaliente de esta representación es la tela o cuero, a juzgar por el tono sepia en contraste con el gris oscuro casi negro de la propia caja, que figura atado o enlazado al borde de la caja, haciendo ondas. Una decoración similar se reproduce en la reconstrucción del carro, visto de frente, del citado mosaico de *Noviodunum*. Esta representación es de suma importancia ya que carros con este adorno de tela o cuero atado al borde superior aparecen también en un buen número de carros, carros que no son otros que los destinados a carreras de circo, según se documenta en mosaicos y también en relieves que reflejan escenas de circo.

Concretamente, carros de carreras en escenas de circo con esta peculiaridad están representados en el famoso díptico consular de los *Lampadii* en marfil, de fecha tardía[40], y en mosaicos de Piazza Armerina[41] (tav. VIII, 2), entre otros. No obstante, ya aparecen documentados en los relieves de la Villa Adriana de Tivoli (tav. IX, 1), en el famoso de Foligno y en los relieves de un conocido sarcófago (Sala Vaticana, biga 609)[42] (tav. IX, 2), por citar algunos ejemplos.

En otros pavimentos, aunque el dios figure de tres cuartos y ligeramente los hipocampos, el carro ha sido representado de perfil, advirtiéndose completamente uno de los lados. De este modo aparece en el conocido mosaico de la casa de Oued Blibane en *Hadrumetum* (tav. X, 1) fechado a fines del siglo II[43], donde los dos hipocampos avanzan hacia la derecha, con las riendas guiadas directamente por Neptuno en su mano izquierda, sin haber sido representado el timón. Es otro ejemplo más de carro de caja curva, disminuyendo en altura progresivamente por los lados y claramente abierto por detrás, sin figuración

[39] Su tradicional datación en el siglo III ha sufrido modificación al hallarse una moneda de Constancio II (348-350 d.C.) bajo el lecho del pavimento en unas excavaciones, según P. LOPREATO, *Le Grandi Terme di Aquileia. I mosaici del frigidarium, CMGR IV (Trier 1984)*, París 1994, pp. 87-101, láms. XXXIX-XL.

[40] R. DELBRUECK, *Die Consulardiptychen und verwandte Denkmäler*, Berlín 1929, N 56, pp. 74-75, 218-221.

[41] G.V. GENTILI, *La villa Erculia di Piazza Armerina. I mosaici figurati*, Roma 1959, fig. 3, láms. VII-XIII.

[42] Reproducidos en J.H. HUMPHREY, *Roman Circuses. Arenas for Chariot Racing*, Londres 1986, figs. 96, 121 y 101, respectivamente.

[43] L. FOUCHER, *InvMosSousse*, núm. 57.012

expresa en este caso de ruedas. Se trata de un carro ligero y bajo, a juzgar por la figura sobresaliente del dios, del que se observan los muslos. Innumerables paralelos, tanto en lo referente a la figura del dios, los hipocampos, al propio carro y a la cronología, presenta la escena del mosaico que pavimentaba la sala I de la casa A del complejo excavado en la Piazza della Vittoria en Palermo[44] (tav. X, 2), cuya representación, a pesar de su estado fragmentario, contempla como distinción la inclusión de una rueda de 8 radios. Todavía en este grupo puede incluirse la representación de *Thuburbo Majus,* concretamente, el pavimento de la fuente semicircular situada de cara al *oecus* principal en el lado suroeste del peristilo de la casa de Neptuno (tav. XI, 1), fechado a fines del siglo III, principios del IV[45], donde en una escena de avance hacia la derecha, con el dios guiando las riendas directamente en su mano izquierda, a pesar de que del carro sólo se advierte con claridad una rueda de 6 radios, sobre la cola pisciforme del hipocampo visto en primer plano parece suponerse el reborde superior del lado en disminución que refleja una caja curva y abierta por detrás.

Estos tres ejemplares son igualmente fieles exponentes del tipo de carro utilizado en las carreras de circo, y en este sentido son numerosos los paralelos que se observan en representaciones de escenas de circo. Véase, por ejemplo, un relieve funerario atribuido a *Ostia* que se conserva en el Vaticano[46] y diversos relieves de sarcófagos de los siglos II y III[47] (tav. XI,2).

De perfil está representado también el carro en la escena con Neptuno que decora el medallón central de un mosaico polícromo procedente de Besançon (*Vesontio*) (tav. XII, 1), de fecha controvertida[48]. En cambio, esta representación muestra varias diferencias en relación con las anteriores. Primeramente,

[44] D. von Boeselager, *Antike Mosaiken in Sizilien. Hellenismus und römische Kaiserzeit 3.Jhr v. Chr. - 3 Jhr. n. Chr.*, Roma 1983, pp. 174-175, fig. 119, lám. LIX.

[45] *CMT* II, I, núm. 130, figs. 8-9, láms. LXIV-V y LXVIII.

[46] Relieve funerario de un magistrado del circo, cf. R. Bianchi-Bandinelli, *Rome. Le centre du pouvoir*, París 1969, fig. 294

[47] Cf. J.H. Humphrey, *op. cit.*, figs. 97, 99, 100, entre otros.

[48] J.P. Morel, *Circonscription de Franche-Comté. Doubs, Jura, Haute-Saone, territoire de Belfort*, "Gallia" XXXII, 1974, pp. 402-405, fig. 7, en base a la cerámica aretina de los primeros años del siglo I d.C., aparecida bajo los mosaicos, a los restos calcinados del edificio que pavimentaba, destruido por el fuego, y al posterior nivel de cerámicas de la segunda mitad del siglo I, lo fecha a mediados del siglo I d.C. Motivos estilísticos llevan, en cambio, a H. Stern, *Exposé sur l'activité de l'équipe française pour l'étude de la mosaïque depuis le Colloque de Vienne (Isère), en 1971, jusqu'au 1980, CIMA* III, p. 327, fig. 1, de acuerdo con J.-P. Darmon, a situarlo en el siglo III; aunque G. Picard, en la discusión, p. 334, ya advertía que mosaicos con decoración múltiple ya existían en Pompeya y que el carácter provincial, periférico, de esta representación no se incluía en ninguna serie datable.

en lugar de hipocampos son caballos, guiados por la mano izquierda del dios, los que tiran del carro; en segundo lugar, se han representado las dos ruedas, de 8 radios a juzgar por la que figura en primer plano, y su posición varía aquí en relación con la caja, ya que en vez de figurar en la parte trasera, se han colocado sustentando el grueso de la caja; y, por último, los lados de la caja no disminuyen de altura progresivamente desde el centro de la parte frontal como en las anteriores representaciones, sino que conservan casi la misma altura hasta un determinado punto a partir del cual se produce esa disminución que denota la apertura de la caja por detrás.

A pesar de que quizás sea excesiva la prolongación de los lados efectuada en la restauración, el carro encuentra un paralelo muy próximo en el representado en la denominada *Gemma Augustea,* fechada en el año 10 d.C.[49], aunque aquí el carro esté visto de tres cuartos hacia la derecha pero desde su parte trasera; y grandes similitudes también con los que se documentan en un relieve conservado en el Museo de Arles[50], y, especialmente, con los representados en el friso con escenas circences de una copa de vidrio[51], con los que coincide además tanto en la visión de perfil como en la colocación de las ruedas en el centro de la caja para su mejor sustento (tav. XII,2).

En relación con la representación de Besançon, Neptuno también figura guiando las riendas de dos caballos, no hipocampos, que avanzan hacia la izquierda en un mosaico bícromo hallado en Reggio-Calabria[52]. Afectado desde la época de su descubrimiento por una laguna, una restauración moderna sitúa al dios con el pie derecho sobre un travesaño y se ha incluído una rueda de 6 radios, como signo del carro. Sin embargo, su origen moderno nos impide considerarlo en este estudio. Otra representación de este tipo, bien documentada por un grabado de Bellori, aparecía en un mosaico bícromo de *Porta Capena*[53] (tav. XIII, 1). Con la misma posición de las piernas que aquellas figuras de Neptuno con un pie sobre las colas pisciformes de hipocampos (sin carro), el dios guía con su mano izquierda las riendas de cuatro caballos que avanzan hacia la derecha, con el pie izquierdo tras ellos como si figurara como

[49] El camafeo de onix se conserva en la Antikensammlung del Kunsthistorisches Museum de Viena, cf. Inv. IX A 79.

[50] J.H. Humphrey, *op. cit.*, figs. 193-194.

[51] *Ibidem,* fig. 91, que se fecha en el segundo cuarto del siglo I d.C.

[52] N. Putorti, *Mosaici di Reggio Calabria*, "Biblioteca della Società Calabrese di Storia Patria" I, 1917, p. 10, lám. I, figs. 3-4.

[53] J.P. Bellori, *Picturae Antiquae (Veterae) Cryptarum Romanorum*, Roma 1706, pp. 28-29, lám. XVIII.

el de *Italica* sobre la caja, aquí inexistente, y la derecha todavía en el agua, mientras que del supuesto carro sólo se ha representado una rueda, al parecer de ocho radios.

En conexión de nuevo con las escenas de carreras en el circo, es digno de reseñar que esta característica se documenta en algunas representaciones de cuadrigas en mosaicos, donde, condicionadas por la perspectiva u orientación, también los "carros" figuran indicados tan sólo por una rueda. Véase, en este sentido, los paralelos más próximos en el pavimento de Lyon[54] (tav. XIII, 2) y la representación de *Calimorum* en el mosaico hispano de Bell-Lloch (Gerona)[55], entre otros ejemplos, donde, también en común con la cuadriga de *Porta Capena,* los cuatro caballos de estas facciones figuran con sus extremidades posteriores todavía en tierra y con las anteriores ya alzadas en clara actitud de iniciar la marcha.

Tras este inciso y volviendo sobre los carros de caja curva, realmente excepcional nos parece la representación de la escena central del mosaico bícromo hallado en la calle de Pizarro de Mérida (tav. XIV, 1), de la primera mitad del siglo III[56]. Desgraciadamente destruida, sólo se conserva una fotografía de la época de su descubrimiento, donde inusualmente Neptuno parece figurar de frente sobre el travesaño de un carro visto desde atrás, tirado por dos hipocampos que avanzan hacia la derecha. Del carro se aprecian las dos ruedas de nueve radios y la caja curva con los lados en disminución progresiva y abierta por detrás.

Esta representación también puede ponerse en conexión con algunas representaciones de carros de carreras en el circo que se documentan, entre otros, en mosaicos. Baste citar, según una disposición oblicua que permite ver el emparrillado interior de los carros, el carro de la facción albata del mosaico

[54] *InvMosGaule,* núm. 712; *RecMosGaule* II,1, núm. 73, láms. XLVII-XLIX, fechado en el último cuarto del siglo II, donde se aprecian dos cuadrigas de este modo. En otras tres, cf. láms. L y XCVIII, b, la perspectiva con las que han sido representadas impide la visión del carro que no ha sido por ello incluido, prescindiéndose incluso de una simbólica rueda. Igualmente ésta es la solución adoptada en dos de las cuadrigas del mosaico de Silin, cf. O. AL-MAHUUB, *I mosaici della villa romana di Silin,* III *Colloquio Internazionale sul Mosaico Antico,* Rávena 1983, lám.; IDEM, *I Mosaici della Villa Romana di Silin,* "LibAnt" 15-16, 1978-1979 (1987), p. 72, láms. XXI-XXII, fechado a principios del siglo III.

[55] A. BALIL, *Mosaicos circenses de Barcelona y Gerona,* "BRAH" 150-151, 1962, pp. 257-351, esp. p. 265, láms. 24-25, 31 y 34, entre finales del siglo III y el siglo IV.

[56] J.R. MELIDA, *Catálogo Monumental de España. Provincia de Badajoz I,* Madrid 1925, núm. 749, pp. 183-184, lám. LXXXIV; E. GARCIA SANDOVAL, *Informe sobre las casas romanas de Mérida y excavaciones en la "Casa del Anfiteatro,* "EAE", 49, Madrid 1966, p. 8, láms. V-VIII, donde también se hace mención al cortejo marino que se conservaba, cf. *CME* I, láms. 8-10.

de Barcelona[57] y especialmente, como paralelo más próximo, el carro guiado por *Filoromus* en el ya citado mosaico de Bell-Lloch[58] (tav. XIV, 2), donde curiosamente también el propio auriga figura como Neptuno de frente al espectador.

Por último, hacer mención a una representación de carro, cuya correspondencia nos resulta incierta. Nos referimos al situado en la escena central en torno a la cual un cortejo de nereidas y tritones se dispone en uno de los dos mosaicos bícromos hallados bajo el subsuelo de la iglesia de San Cesareo de Appia en Roma (tav. XV), que se fecha en torno al 183-187 d.C.[59]. Desafortunadamente, una laguna afecta a la parte central donde figuraba Neptuno, del que apenas se aprecia la parte superior del tridente, pero sí se conserva parte del carro y de los hipocampos, sólo tres, que tirando avanzan hacia la derecha, precedidos por un *eros*. Del carro, se ven las dos ruedas de 8 radios, vistas de frente perfectamente unidas por el eje o travesaño entrecruzado, mientras que de los restos de la caja, supuestamente vista de tres cuartos hacia la derecha a juzgar por la posición del dios y los hipocampos, no se puede concluir con certeza a que tipo pertenecía. No obstante, nos cuestionamos si la perspectiva, con la que se han representado las ruedas y la caja, poco acorde[60], y, especialmente, el citado enrejado no podrían estar haciendo referencia también al carro utilizado en las carreras de circo.

Del estudio de estas representaciones se desprende, por tanto, en primer lugar, que, partiendo de la forma de la caja, los carros de caja recta están en menor número documentados que los de caja curva. Sin embargo, a pesar de que no componen un grupo numeroso, los carros de caja recta presentan formas y distinciones que impiden hablar de una serie homogénea. Por un lado, es digna de resaltar la representación probablemente ilusoria[61] del carro que se

[57] A. Balil, *op. cit.*, p. 280, láms. 38-39 y 46, quien lo fecha, por el predominio de concepciones y elementos tetrárquicos constantinianos, hacia el 310-325. Respecto a la disposición oblicua de los carros, señalaba el autor, cf. nota 113, que este fenómeno se advierte ya en vasos áticos de figuras negras. En este mosaico, el auriga, no obstante, figura en la misma dirección que la marcha dando la espalda al espectador.

[58] A. Balil, *op. cit.*, p. 268, lám. 36

[59] G. Matthiae, *S. Cesario de Appia,* Roma 1955, pp. 13-18, fig. en p. 14; A. Insalaco, *S. Cesareo de Appia e le Terme Commodiane*, "BUStA" 38, 1984, pp. 82-89, fig. 2.

[60] Detalle que caracteriza un buen número de las representaciones de cuadrigas en las carreras de circo documentadas sobre todo en mosaicos.

[61] Hablamos de probablemente ilusoria al figurar, aparte de carecer estando representado de perfil siquiera de una rueda y de conexión con los hipocampos que aparecen en actitud de tirar del

halla en el fragmento bícromo de Otricoli, compuesto únicamente de frente y plataforma, quizás como testimonio de la fase inicial de inclusión de un carro en la escena de la travesía de Neptuno. Por otro, la representación de un carro en el mosaico de la Casa de Neptuno de *Uthina,* carro de lados rectos en forma de triángulos como reflejo de su altura progresivamente descedente desde la parte frontal, para el que, aún documentado también en un mosaico coetáneo con el triunfo de *Dionysos* de *Hadrumetum*, no se encuentran paralelos claves que puedan atestiguar su pertenencia a un tipo de carro real. Por último, la correspondencia de los restantes carros de caja recta, con mayor o menor fidelidad, a un tipo de carro triunfal[62]. En este sentido, nos parece evidente esta conexión en el ejemplar de *Acholla* respecto a un carro triunfal en auge durante la época previa y plena de los Severos, a juzgar por los paralelos con el propio carro representado en el arco triunfal de *Leptis Magna* y los documentados en otros mosaicos de similar cronología, procedentes de *Thysdrus,* Corinto y Dion; tipo de carro que parece reproducirse también con posterioridad en el mosaico de Timgad y en el ejemplar hispano de Sagunto. Nos referimos al tipo de carro con caja de forma similar a un cubo, con frontal y laterales rectos de la misma altura, o aproximada según la perspectiva empleada, y dos ruedas. A propósito de *Acholla*, debe señalarse que, aún siendo excepcional su representación, por cuanto muestra con nitidez y calidad el carro y por la elección de este tipo en una escena triunfal de Neptuno plasmada desde una orientación frontal[63], tanto el tipo de carro como su inclusión en una escena triunfal vista de frente están atestiguados pocos años después en las representaciones del triunfo de *Dionysos* que decoran los mencionados mosaicos de Corinto y Dion.

carro, de modo muy esquemático y sin paralelos que testimonien la existencia de un tipo de carro semejante; ya que, a pesar de que carros cuya caja se reduce a plataforma y frontal, tras haber suprimido prácticamente los lados, sí están documentados en el mundo griego, cf. *DA*, s.v. "*currus*", p. 1636, nota 51, fig. 2208, donde, como ejemplo, en un vaso de figuras rojas el carro, no obstante, presenta una caja de forma curva, que aparece además ricamente decorada, desconocemos la pervivencia de este tipo de carro, en cualquier caso con sustanciales diferencias, en época romana.

[62] Sobre diversas representaciones del *triumphalis currus*, véase G. Pisani-Sartorio, *Mezzi di trasporto e traffico, Vita e costumi dei Romani Antichi*, 6, Roma 1988, pp. 41-43, figs. 34-39, con bibl.

[63] En contraste con lo habitual en las representaciones del Triunfo de Neptuno vistas de frente, donde la caja del carro responde a una forma curva y el borde superior es semicircular, poniendo de manifiesto el descenso progresivo en altura desde el centro hasta los lados y, por tanto, la apertura de la caja por detrás. *Vid. supra.* Como se ha expuesto, en los mosaicos donde se documentan los demás carros de caja recta , ni éstos ni la propia figura del dios Neptuno aparecen según esta perspectiva completamente de frente al espectador, sino de tres cuartos.

En cuanto a los carros de caja curva, ya mencionábamos la mayor homogeneidad que, en relación a la correspondencia con un tipo, sus representaciones reflejan. En este sentido, ni su mayor representatividad, ya que predominan en las escenas de la travesía, ni la diversidad en la orientación, frontal, de tres cuartos, de perfil, y desde atrás, determina una mayor variación o un amplio repertorio de carros distintos. En líneas generales, las representaciones de carros de caja curva responden a un carro cuya altura desciende progresivamente en altura desde el centro de la parte frontal, tal y como refleja su silueta semicircular. Se trata, por lo general, de un carro pequeño y ligero, de los de dos ruedas situadas habitualmente en la parte más posterior de la caja, propio para una carrera. En este sentido, los paralelos nos conducen al tipo de carro de carreras utilizado en el circo.

Es digno de reseñar que, aparte de presentar la misma tipología que un carro de circo y mostrar incluso en algunos casos detalles muy significativos que ponen de manifiesto su correspondencia, existen, entre otras, conexiones muy elocuentes respecto a la orientación. Especialmente en relieves, su relación está suficientemente documentada tanto en lo concerniente a los representados de tres cuartos, carros de *Italica*, Casa de *Sorothus* de *Hadrumetum*, y Aquileya, - donde, como detalle significativo que también aparece en muchas de las representaciones de carros de carreras circenses en su contexto por excelencia, un circo, incluso figura el cuero enlazado al borde superior de la caja -, como en los de perfil, carros de la Casa de Oued Blibane, Palermo,*Thuburbo Majus;* mientras que resulta evidente la conexión entre el carro de la escena de Mérida, visto desde atrás con una perspectiva oblicua, y los guiados por la facción albata y *Filoromus* en los mosaicos circenses de Barcelona y Bell-lloch (Gerona), aunque éstos últimos sean de una cronología más avanzada[64].

Respecto a los carros de caja curva que aparecen vistos de frente, su representación responde a la misma forma[65] que muestran los representados con otra perspectiva, sea de tres cuartos, de perfil, etc., y su conexión parece

[64] Ya A. Balil, *op. cit.*, señalaba al mencionar la mayor o menor iniciativa en la configuración de ambas escenas que previamente se partía de una serie de grupos, como la representación de las cuadrigas con diversa perspectiva, ya concebidos.

[65] Podría oponerse que, al no verse completamente los lados, éstos pudieran haber presentado ondulaciones en su parte más posterior, típicas de un carro triunfal, cf. *DA*, s.v. "*currus*", figs. 2222-2223, y, por tanto, ser reflejo de un carro de este tipo; no obstante, las representaciones de carros triunfales de caja curva muestran la parte frontal con altura idéntica, altura que en muchos casos es igual en los lados, adoptando la caja casi la forma de un cilindro, véase, como ejemplos, los carros de Marco Aurelio, Probo, Diocleziano, etc., en G. Pisani, *op. cit.*, figs. 34, 36-38.

clara con las representaciones de aurigas vencedores de esquema frontal en mosaicos. Por supuesto, éstas alcanzan su mayor auge durante el siglo IV y datan, como fecha más temprana, de mediados del siglo III[66], mientras que las escenas triunfales de Neptuno se documentan desde mediados del siglo II, a juzgar por la cronología de La Chebba, en el cambio de siglo (Autun y Fano), y hasta la mitad del III (*Seleukeia,* Misis, Nyon). Sin embargo, sabemos que este esquema frontal se encuentra documentado ya en el arte arcaico griego y durante la época clásica[67], así como en algunas manifestaciones de principios del Imperio, aumentando progresivamente en los siglos posteriores.

Debe destacarse también que la relación con las representaciones de carros de circo se aprecia incluso en aquellos carros de Neptuno más peculiares. En este sentido, el excepcional carro de caja curva de Besançon presenta paralelos cercanos en relieves y la particular representación de *Porta Capena,* donde como indicativo del carro sólo figura una rueda, en algunas cuadrigas del mosaico de Lyon y en la guiada por *Calimorus* en el pavimento hispano de Bell-lloch.

Vemos, por tanto, como, aún partiendo de la concepción irreal que suponía tener que representar a Neptuno durante su travesía triunfante como dios del mar[68], el carro, allí donde figura, no responde en términos generales a una representación ilusoria, sino a la de un carro real, especialmente en lo que se refiere a la caja y con mayor o menor fidelidad y detalle en lo relativo a otros elementos como el timón, la *statera,* el *subjugium,* las ruedas, el travesaño enrejado, motivos decorativos etc[69]. En este sentido, y frente a los escasos testimonios que hacen referencia a un carro triunfal de caja recta, cuyo mejor exponente es el de *Acholla,* la elección del tipo de carro empleado en las carreras de circo parece adecuada y va bien con el género de escena a representar, tanto en lo que concierne al propio movimiento que se desprende de una travesía en acción en los puntos de vista de tres cuartos, de perfil, e incluso desde atrás, como en lo que respecta a la secuencia victoriosa más pausada de un triunfo visto de frente.

[66] Cf. K.M.D. Dunbabin, *op. cit.*, p. 62, lám. 6, fig. 8, quien define este esquema como XZ.

[67] Cf. *DA*, s.v. "*currus*", figs. 2209-2210, con una rígida frontalidad, y 2216, figurando ya en éste última escena los caballos ligeramente de tres cuartos.

[68] Del mismo modo que se representa el triunfo de *Dionysos,* aunque en este género de representaciones no existía el condicionamiento irreal y el dios figura en un carro que se sitúa en un escenario terrestre. A pesar de ello, las representaciones del carro de *Dionysos,* que merecen un estudio aparte, no parecen responder siempre a un tipo real.

[69] Sobre estos aspectos y los materiales empleados en la construcción de carros, cf. G. Pisani, *op. cit.,* pp. 16-17, 38 y 43.

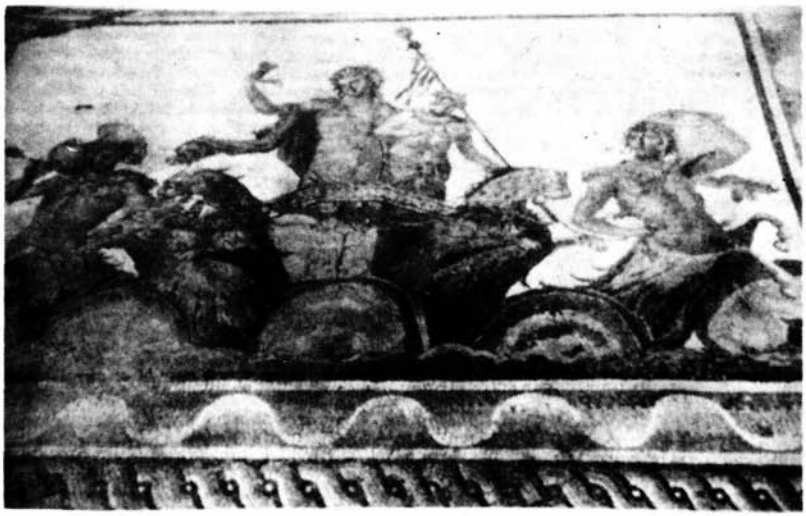
No obstante, tal y como se pone de manifiesto, de la elección de un tipo u otro, sea el carro de caja recta o el de caja curva, no se desprenden etapas cronológicas, - aunque, dado el predominio de los carros de caja curva, éstos se documentan durante un período más extenso - ni adscripción a un tipo de perspectiva. En este mismo sentido, y excluyendo la controvertida representación de Besançon, los inicios de la inclusión del carro, en torno a mediados del siglo II, tampoco parecen limitarse a un punto de vista determinado como la serie de tres cuartos, a juzgar por el ejemplar de La Chebba, con orientación frontal, y su representación discurre en paralelo con las diversas tendencias de perspectiva.

1 - Detalle del mosaico de la Casa del triunfo de Neptuno en *Acholla*. Foto: Luz Neira.

2 - Detalle del carro triunfal de *Dionysos* en el mosaico de la Casa de la Caza en *Thysdrus*. Foto: Luz Neira.

Tavola II

1 - Mosaico del Triunfo de *Dionysos* de Corinto. Foto: Según S.S. Weinberg.



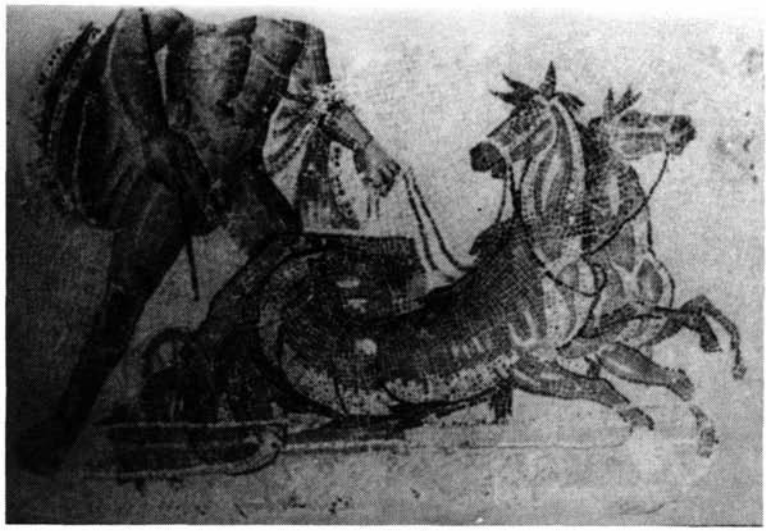
2 - Mosaico del Triunfo de *Dionysos* de Dion. Foto: Según "BCH" 112/2, 1988.

1a - Grabado del mosaico de Neptuno de la *villa* de "El Puig des Molins". Foto: Según A. de Laborde.

1b - Detalle del mismo mosaico. Foto: Según A. de Laborde.

2 - Mosaico de las Grandes Termas de Timgad. Foto: Según S. Germain.

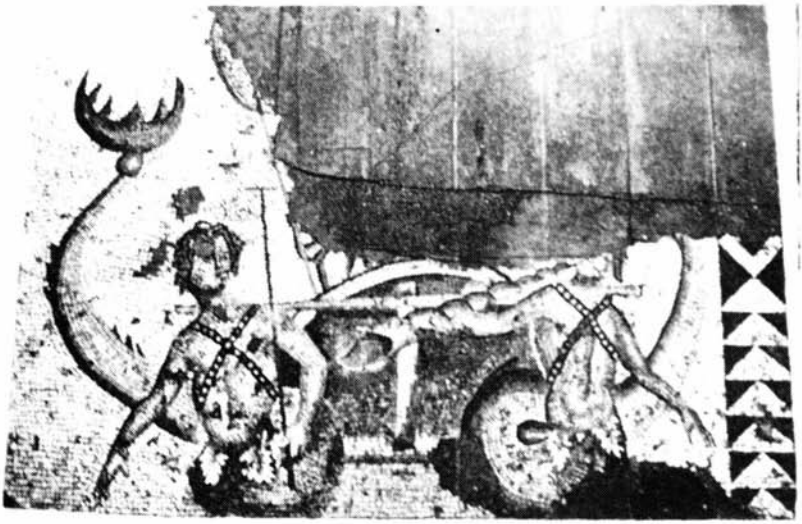
Tavola IV



1 - Mosaico fragmentario de la Casa de Neptuno en *Uthina*. Foto: Cortesia de El Museo de El Bardo.

2 - Fragmento del mosaico bícromo de Otricoli. Foto: Cortesia Museos Vaticanos.

1 - Detalle del mosaico de La Chebba. Foto: Luz Neira.



2 - Mosaico fragmentario de Misis Mopsuhestia. Foto: Según L. Budde.

Tavola VI

1 - Fragmento de un mosaico de *Seleukeia* del Eufrates. Foto: Según K. Parlasca.

2 - Medallón central del mosaico bícromo de Fano. Foto: Cortesía de F. Battistelli.

1 - Escena del mosaico de la Casa de *Sorothus* (*Hadrumetum*). Foto: Luz Neira.

2 - Escena central del mosaico de *Italica*. Foto: Luz Neira.

Tavola VIII

1 - Escena central del mosaico de Aquileya. Foto: Luz Neira.

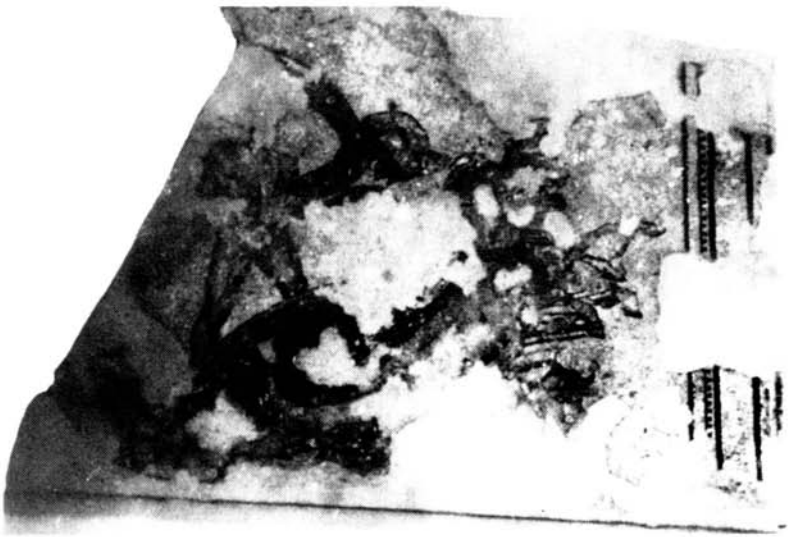
2 - Detalle de un mosaico de crico de la *villa* de Piazza Armerina. Foto: Según G.V. Gentili.

1 - Relieve de Villa Adriana. Tivoli. Foto: Según J.H. Humprey.

2 - Detalle de un sarcófago. Vaticano, Sala de la Biga 617. Foto: Según J.H. Humprey.

Tavola X

1 - Mosaico de la Casa de Oued Blibane (*Hadrumetum*). Foto: Luz Neira.



2 - Mosaico fragmentario hallado en Palermo. Foto: Cortesía Museo Archeologico de Palermo.

1 - Fragmento del mosaico de la Casa de Neptuno de *Thuburbo Majus*. Foto: Según M.A. Alexander *et alii.*

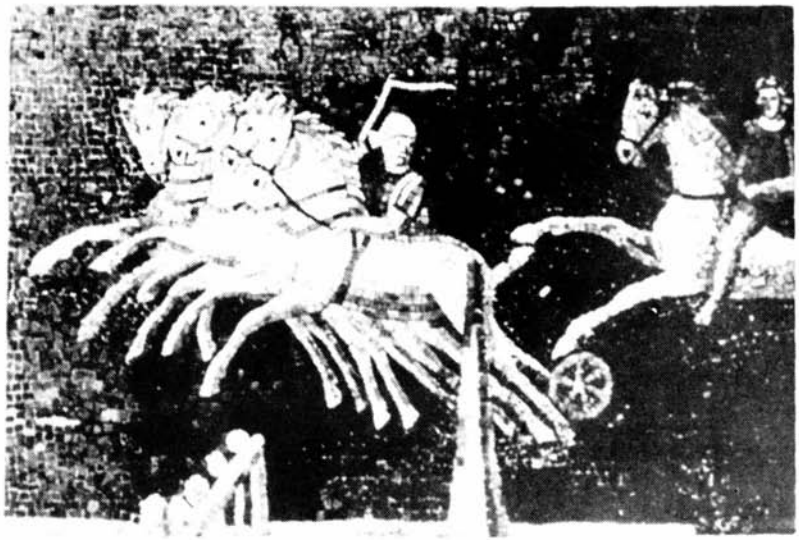
2 - Detalle de un sarcófago. Vaticano, Sala de la Biga 617. Foto: Según J.H. Humprey.

Tavola XII

1 - Mosaico de Besançon. Foto: Luz Neira.

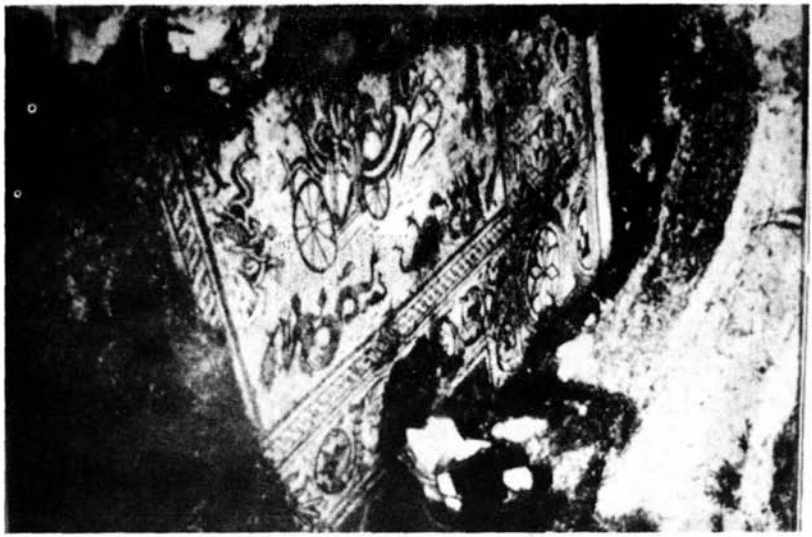
2 - Detalle del friso con escenas circenses de una copa de vidrio. Foto: Según J.H. Humprey.

1 - Dibujo del mosaico de *Porta Capena*. Detalle. Foto: Según J.P; Bellori.



2 - Detalle del mosaico de Lyon. Foto: Cortesía G. López Monteagudo.

Tavola XIV



1 - Hallazgo del mosaico de Mérida en 1907. Fotografia del descubrimiento: Según E. García Sandoval.

2 - Detalle del mosaico hispano de Bell-lloch (Gerona). Foto: Cortesía G. López Monteagudo.

Detalle de un mosaico hallado bajo los cimientos de San Cesareo de Appia en Roma.
Foto: Cortesía del Istituto Germanico de Roma.

SOMMARIO

5 Claude Lepelley, *Présentation*

9 *Undicesimo Convegno internazionale di studi sull'Africa romana, Cartagine 15-18 dicembre 1994. Calendario dei lavori*

23 *Elenco dei partecipanti*

31 Abdelaziz Daoulatli, *Allocution*

33 Attilio Mastino, *Saluto*

38 Cinzia Vismara, *Saluto*

40 Marc Mayer, *Saluto*

42 Francesco Caruso, *Saluto*

44 Ercole Contu, *Saluto*

45 Giuseppe Contu, *Saluto*

46 Géza Alföldy, *Messaggio scritto*

47 M'hamed Fantar, Civitas, *l'organizzazione dello spazio urbano nelle province romane dell'Africa e nella Sardegna*

53 Cinzia Vismara, *Presentazione dei volumi «Tecnica e tecnologia nelle società antiche» di Alessandra Gara e «La tecnica in Grecia e Roma» di Giusto Traina*

59 Yann Le Bohec, *Apulée et les sciences dites exactes*

71 Guadalupe López Monteagudo, María Pilár San Nicolás Pedraz, *Los Sabios y la Ciencia en los mosaicos romanos*

111 Iohannes Irmscher, *Das römische Karthago als Zentrum der Wissenschaften*

127 KONRAD VÖSSING, Africa, nutricula causidicorum? *Die römische Jurisprudenz in Afrika*

155 LIVIO ZERBINI, *Tecnica ed artigianato nell'epigrafia africana: grammatici, retori,* "magistri"

163 SANDRINE AGUSTA BOULAROT, MOHAMED BOUSBAA, *Une inscription inédite de Cherchell (Algérie):* Volusia Tertullina gramm(atica)

175 JOSÉ D'ENCARNAÇAO, CATARINA CUNHA LEAL, *Technique et métiers dans l'épigraphie romaine de l'occident hispanique*

183 JOAN GÓMEZ PALLARÈS, *El dossier de los* Carmina Latina Epigraphica *sobre mosaico del Norte de África (con especial atención a la Tripolitana, Bizacena y África Proconsular)*

215 ANTONIO SARTORI, *La composizione delle epigrafi latine: un'accorta tecnica spontanea*

223 AHMED SIRAJ, *Les techniques de l'écriture antique: note sur un manuscrit arabe de la Bibliothèque nationale de Paris*

231 FRANÇOISE GURY, *Les métier d'astrologue*

261 GIANNA DAREGGI, *Aspetti tecnici e funzione sociale dell'organo nel mondo ellenistico-romano*

277 GIOVANNI UGGERI, Stadiasmus Maris Magni*: un contributo per la datazione*

287 MOHAMED MAJDOUB, *La Maurétanie et ses relations commerciales avec le monde romain jusqu'au I^er s.av. J.-C.*

303 VITO ANTONIO SIRAGO, *Il contributo di Giuba II alla conoscenza dell'Africa*

319 LUIS A. GARCÍA MORENO, *La República romana tardía y el conocimiento geográfico y etnográfico de Africa*

327 MICHELE R. CATAUDELLA, *Geografia greca e geografia punica a proposito della costa settentrionale dell'Africa nei trattati fra Roma e Cartagine*

335 FRANCESCO PRONTERA, *Note sul Mediterraneo occidentale nella cartografia ellenistica*

343 JEHAN DESANGES, *Géographie de l'Afrique et philologie dans quelques passages de la* Chorographie *de Méla*

351 SERENA BIANCHETTI, *Esplorazioni africane di età imperiale (Tolomeo,* Geogr. *I, 8, 4)*

361 MARINA SECHI NUVOLE, *Descrizioni e rappresentazioni dell'ecumene nella geografia cristiana*

385 ELENA PETTENÒ, *Acque termali e medici dell'Africa romana*

403 SANTIAGO MONTERO, *Medicina y superstición en el Africa romana: la hechicera* Favilla

409 ANNA MARIA PIREDDA, *La "malattia dell'anima" negli scrittori cristiani d'Africa*

425 LUCIETTA DI PAOLA, *La* reparatio veredorum*: il "caso" della Proconsolare*

437 GABRIELLA FOCARDI, *Nemesiano: un africano del III secolo, fra poesia e tecnica (*Cyn. *vv. 238-298: la cura dei cavalli)*

447 IDA MASTROROSA, *Dal* Cynegeticon *alla cinofilia: Nemesiano,* Cyn. *v. 108 ss.*

471 JOAQUÍN GÓMEZ-PANTOJA, Arietes ex Africa

479 PIERO BARTOLONI, *La pesca a Cartagine*

489 OLIVIER DEVILLERS, VÉRONIQUE KRINGS, *Autour de l'agronome Magon*

517 JOSÉ MARÍA BLÁZQUEZ, *Tecnicas agrícolas representadas en los mosaicos del Norte de Africa*

529 MARÍA PAZ GARCÍA-GELABERT, *El carro como transporte agrícola en mosaicos y otras figuraciones plásticas de Roma y sus provincias del ámbito mediterráneo*

555 MARIA LUZ NEIRA JIMENEZ, *La tipologia del carro en los mosaicos romanos del triunfo de Neptuno*

***

577 DAVID J. MATTINGLY, *Olive Presses in Roman Africa: Technical Evolution or Stagnation?*

597 MAURICE LENOIR, *Aspects de la transmission du savoir technique: les huileries de* Volubilis

607 Mohammed Behel, *Note sur une huilerie di quartier est de* Volubilis

611 Josè Ramón Carrillo Díaz-Pinés, *Dispositivos para la produccion de aceite en epoca romana en Andalucía*

629 Gustau Juan i Benejam, Octavi Pons Machado, *Le commerce de l'huile à Minorque, dans l'antiquité*

643 Anna Maria Colavitti, *Per una storia dell'economia della Sardegna romana: grano e organizzazione del territorio. Spunti per una ricerca*

653 Giulio Bodon, *I manufatti idraulici nelle arti figurative in età romana*

663 Italo Riera, *Per un approccio tecnico allo studio degli acquedotti romani*

667 Paola Zanovello, *Caratteristiche tecniche degli acquedotti romani nelle fonti epigrafiche*

683 Ali Drine, *Les installations hydrauliques de* Gigthi

693 Habib Baklouti, *L'hydraulique de* Bulla Regia*: les citernes publiques "BR3"*

711 Jean-Pierre Laporte, *Note sur l'aqueduc de* Saldae *(Bougie)*

763 Mohammed Makdoun, *Nouvelles recherches stratigraphiques sur l'aqueduc de* Volubilis

771 Angela Gallottini, *Una problematica cisterna puteolana: la Piscina Cardito*

789 Lourdes Roldán Gómez, *Aspects constructifs des thermes romains de la Baetica*

823 Carmen Alfaro Giner, *La teinture de draps dans les provinces romaines du nord de l'Afrique*

837 Marc Mayer, *La circulación de* marmor Numîdicum *en* Hispania

849 Fouad Essaadi, *À propos de quelques techniques de métallurgie ancienne en Tunisie*

853 Gabriel Maria Ingo, Enrico Acquaro, Paolo Bernardini, Giuseppe Bultrini, Maria Teresa Francisi, Lorenza Ilia Manfredi, Lucrezia Scoppio, Giuseppina Padeletti, Gesualdo Petruccioli, *Primi risultati delle indagini chimico-fisiche sui materiali rinvenuti nel quartiere metallurgico di* Tharros *(Sardegna)*

873 FRANCESCA MANCONI, ANTONELLA PANDOLFI, *Sassari, località Badde Rebuddu. Scavo di un impianto per la produzione fittile*

897 KAREN E. ROS, *Vitruvius and the Design of the Carthage Theater*

911 ROGER HANOUNE, *Un dessin d'architecture au théâtre de* Bulla Regia *(Tunisie)*

915 PIERRE MORIZOT, *L'emploi d'éléments "prefabriqués" comme technique africaine de construction*

923 MARCELLO SPANU, *L'*opus reticulatum *e* mixtum *nelle province asiatiche*

941 VANNI BELTRAMI, *Tin Hinan ed il monumento di Abalessa*

961 MARIA MILVIA MORCIANO, *Finalità e tecniche delle fortificazioni del II secolo d.C. di* Tipasa

977 OLIVIER JEHASSE, *L'architecture religieuse romaine de la fin de la République en Corse, Sardaigne et Toscane*

979 MARGARITA ORFILA, PABLO CASADO, *Cerámicas de vajilla durante el Bajo Imperio en Andalucía oriental*

993 ANTONELLA MEZZOLANI, *Persistenza di tecniche edilizie puniche in età romana in alcuni centri della Sardegna*

1001 BIANCA MARIA GIANNATTASIO, Nora*: strutture ed elementi di attività produttive*

1007 LUIS PLANTALAMOR MASSANET, OCTAVIO PONS MACHADO, *La ciudad romana de Mahón: estado dela cuestión*

1017 HELENA FRADE, *La technique constructive de quelques monuments de la Lusitanie*

1029 FEDERICO MARAZZI, KAREN DIANE FRANCIS, *L'eredità dell'antico. Tecnologia e produzione in un monastero imperiale carolingio: San Vincenzo al Volturno*

1047 GIOVANNA BONORA MAZZOLI, *Itinerari e strade nelle province romane dell'Africa del Nord: aspetti topografici e storici*

1055 GIOVANNI TORE, CARLA DEL VAIS, *Recenti ricerche nel territorio di Usellus*

1067 ELIANE LENOIR, Banasa*: un exemple de prospection géophysique*

1073 Zohra Chérif, *Les figurines en terre cuite de Carthage: art et authenticité*

1085 Eugenia Equini Schneider, *Problemi di ritrattistica leptitana. Ancora sulla statua di* Iddibal Caphada Aemilius

1091 Fabiola Salcedo Garcés, *Estilo africano y estilo áulico en la imagen de Africa*

1103 Patrizio Pensabene, *Sulla tecnica di lavorazione delle colonne del tempio tetrastilo di* Thignica *(Aïn Tounga)*

1123 Carlos Márquez, *Técnicas de talla en la decoración arquitectónica de* Colonia Patricia Corduba

1135 Graziella Conti, *Tecniche e rapporti dei mosaici liguri con l'Africa e il Mediterraneo*

1151 Andrea Sartori, *La ceramica etrusca ellenistica tra committenza ed acquirenza: il riflesso nelle tecniche di produzione*

1163 Pierre André, *Les sanctuaires du forum d'*Aleria*: architecture, technique, idéologie*

***

1191 Darío Bernal Casasola, *Le anfore tardo-romane attestate a Ceuta (*Septem Fratres, Mauretania Tingitana*)*

1235 Luc Long, Giuliano Volpe, *Origini e declino del commercio nel Mediterraneo occidentale tra età arcaica e tarda antichità. I relitti de La Palud (Isola di Port-Cros, Francia)*

1285 Maudilio Moreno Almenara, Francisco Javier Alarcón Castellano, *Producciones cerámicas locales o regionales de época tardía en* Colonia Patricia Corduba. *El yacimiento de Cercadilla*

1301 José Ramón Carrillo Díaz-Pinés, *Un vertedero con cerámica africana de cocina en* Colonia Patricia

1321 Fadel Alí Mohamed, Joyce Reynolds, *Inscriptions recently discovered in Cyrenaica*

1329 Naïdé Ferchiou, *Glanes épigraphiques dans la région de Fahs-Bou Arada*

1341 Mustapha Khanoussi, *Nouveaux vestiges épigraphiques de la cité latine de* Capsa *(Gafsa), en Tunisie*

1355 Zeïneb Benzina Ben Abdallah, *Sidi Amor Jedidi,* civitas Sivalitana

1369 Nacéra Benseddik, *À propos de* C.I.L. *VIII, 9228*

1371 Anna Leone, *Un'*adultera meretrix *a* Bulla Regia*: alcuni aspetti della città tardo antica*

1385 Féthi Béjaoui, *Une nouvelle découverte d'époque byzantine à Haïdra*

1391 Yann Le Bohec, *L'armée et l'organisation de l'espace urbain dans l'Afrique romaine du Haut-Empire*

1403 H. Ghazi -Ben Maïssa, *Les origines du royaume d'*Ascalis

1417 Samir Aounallah, *Archéologie et littérature antiques: l'exemple d'*Aspis *et sa forteresse «punique»*

1425 Raimondo Zucca, Inscriptiones latineae liberae rei publicae Africae, Sardiniae et Corsicae

1491 Sabine Lefebvre, *Observations sur une inscription honorifique de Carthage, mentionnant un procurateur*

1501 Bengt E. Thomasson, *I questori d'Africa durante il principato*

1505 Samir Aounallah, Castella *et* civitates *dans le pays de la Carthage romaine*

1513 Xavier Espluga, Isabel Pagán, Dispunctores *en* Mauretania Caesariensis *y en* Mauretania Sitifensis

1535 Maria Ilaria Mura, *Le* tabellae defixionum *africane come fonte di storia sociale: nota preliminare*

1547 Juan José Seguí Marco, *Un aspecto particular en las relaciones hispano-africanas durante el Alto Imperio: los patrocinios públicos*

1565 Alessandro Cristofori, *Movimenti di truppe dall'Africa in Egitto in età neroniana*

1597 Silvia Bullo, *La* dea Caelestis *nell'epigrafia africana*

1629 GIOVANNA MARIA PINTUS, *Sacrifici animali e dèi di coccio (Arn.*, adv. nat. *VII)*

1637 GIANFRANCO GAGGERO, *Gli Alani nel Nord Africa*

1643 LINDA-MARIE GÜNTHER, *Die Austorianer als Belagerer tripolitanischer Städte (um 365 n. Chr.)?*

1651 MARIO AMELOTTI, *L'editto di Kairouan e altre epigrafi giustinianee d'interesse giuridico provenienti dall'Africa*

1657 MASSIMO PITTAU, *Gli Etruschi e Cartagine: i documenti epigrafici*

1675 GABRIELE MARASCO, *Una battuta di Caio Gracco sul "riso sardonio"*

1683 ENZA CILIA PLATAMONE, *Recente scoperta nel territorio di Enna: l'insediamento tardo-romano di contrada Geraci*

1691 *Tavola rotonda (Prospettive per una storia della scienza e delle tecniche arcaiche e classiche). Cartagine, 18 dicembre 1994*

1693 GIUSTO TRAINA, *Premessa*

1694 GIAMPIERO BOZZOLATO, *Per la storia della scienza antica*

1702 GIUSTO TRAINA, *Memoria e oblio dell'artefice antico*

1707 LELLIA CRACCO RUGGINI, *Perché così scarse ricerche sulla storia delle scienze nel IV-VI secolo?*

1714 ELISA ROMANO, *Storia della scienza antica e storia della cultura: riflessioni aperte*

1720 DANIELE FORABOSCHI, *Blocco economico, blocco tecnologico*

1722 RÉGIS MORELON, *La solidarité des zones culturelles autour de la Méditerranée, au long des siècles, dans le domaine de l'histoire de l'astronomie mathématique*

1731 *Déclaration finale*

1733 ALISTAIR C. CROMBIE, *Some Questions about Continuity and Change*

1736 MARSHALL CLAGETT, *Problems in Ancient and Medieval History of Science*

1742 *Documento conclusivo: «Appeal for the Safeguarding of Ancient and Mediaeval Science Sources»*

1747 Attilio Mastino, *Intervento conclusivo*

1751 Aïsha Ben Abed, *Intervento conclusivo*

1752 Giovanni Palmieri, *Intervento conclusivo*

1755 Mongi Bousnina, *Intervento conclusivo*

1763 *Abbreviazioni*

1771 *Indici*

1773 *Indice dei luoghi*

Indice dei nomi antichi

Indice dei nomi moderni

Finito di stampare nel mese di luglio 1996
presso lo stabilimento della Tipografia "Il Torchietto"
P.zza P. Micca - Ozieri
Tel. e Fax (079) 788010

Redazione
Centro di Studi Interdisciplinari sulle Province Romane
Dipartimento di Storia - Università degli Studi
Palazzo Segni / Viale Umberto n. 52 / Tel. (079) 239024 / 07100 Sassari

Pubblicazioni del Dipartimento di Storia
dell'Università degli Studi di Sassari

1. G. Fois, *Storia della Brigata «Sassari»*, Gallizzi, Sassari 1982.
2. A. Castellaccio, *L'amministrazione della giustizia nella Sardegna aragonese*, Gallizzi, Sassari 1983.
3. A. Boninu, M. Le Glay, A. Mastino, *Turris Libisonis colonia Iulia*, Gallizzi, Sassari 1984.
4. *L'Africa romana. 1. Atti del I convegno di studio, Sassari 1983*, a cura di A. Mastino, Gallizzi, Sassari 1984.
5. *L'Africa romana. 2. Atti del II convegno di studio, Sassari 1984*, a cura di A. Mastino, Gallizzi, Sassari 1985.
6. R. Turtas, *La casa dell'Università. La politica edilizia della Compagnia di Gesù nei decenni di formazione dell'Ateneo Sassarese (1562-1632)*, Gallizzi, Sassari 1986.
7. *L'Africa romana. 3. Atti del III convegno di studio, Sassari 1985*, a cura di A. Mastino, Gallizzi, Sassari 1986.
8. *L'Africa romana. 4. Atti del IV convegno di studio, Sassari 1986*, a cura di A. Mastino, Il Torchietto, Ozieri 1987.
9. *L'Africa romana. 5. Atti del V convegno di studio, Sassari 1987*, a cura di A. Mastino, Il Torchietto, Ozieri 1988.
10**. R. Turtas, *La nascita dell'Università in Sardegna. La politica culturale dei sovrani spagnoli nella formazione degli Atenei di Sassari e di Cagliari (1543-1632)*, Chiarella, Sassari 1988.
11. G. Brizzi, *Carcopino, Cartagine e altri scritti*, Il Torchietto, Ozieri 1989.
12. J.-P. Laporte, *Rapidum. Le camp de la cohorte des Sardes en Maurétanie Césarienne*, Il Torchietto, Ozieri 1989.
13. M. Christol, A. Magioncalda, *Studi sui procuratori delle due* Mauretaniae, Il Torchietto, Ozieri 1989.
14. *L'Africa romana. 6. Atti del VI convegno di studio, Sassari 1988*, a cura di A. Mastino, Gallizzi, Sassari 1989.
15. Y. Le Bohec, *La Sardaigne et l'armée romaine sous le Haut-Empire*, Delfino, Sassari 1990.
16. *L'Africa romana, 7. Atti del VII convegno di studio, Sassari 1989*, a cura di A. Mastino, Gallizzi, Sassari 1990.
17**. R. Turtas, A. Rundine, E. Tognotti, *Università, studenti, maestri. Contributi alla storia della cultura in Sardegna*, Chiarella, Sassari 1991.
18*. *L'Africa romana, 8. Atti dell'VIII convegno di studio, Sassari 1990*, a cura di A. Mastino, Gallizzi, Sassari 1991.
19**. G. Fois, *L'Università di Sassari nell'Italia liberale. Dalla legge Casati alla rinascita dell'età giolittiana nelle relazioni annuali dei Rettori*, Chiarella, Sassari 1991.
20*. *L'Africa romana. 9. Atti del IX convegno di studio, Nuoro 1991*, a cura di A. Mastino, Gallizzi, Sassari 1992.
21**. E. Verzella, *L'Università di Sassari nell'età delle riforme (1763-1773)*, Chiarella, Sassari 1992.

22*. *La «Tavola di Esterzili». Il conflitto tra contadini e pastori nella* Barbaria *sarda. Atti del convegno di studi, Esterzili 1992,* a cura di A. MASTINO, Gallizzi, Sassari 1993.

23.** I. PORCIANI, M. MORETTI, I. BIROCCHI, D. NOVARESE, G. FOIS, L. PEPE, *Le Università minori in Italia nel XIX secolo*, Chiarella, Sassari 1993.

24.** Centro interdisciplinare per la storia dell'Università di Sassari, *Repertorio nazionale degli storici dell'Università*, Chiarella, Sassari 1994.

25*. *L'Africa romana, 10. Atti del X convegno di studio, Oristano 1992*, a cura di A. MASTINO e PAOLA RUGGERI, Archivio Fotografico Sardo, Sassari 1994.

26.** R. TURTAS, *Scuola e Università in Sardegna tra '500 e '600. L'organizzazione dell'istruzione durante i decenni formativi dell'Università di Sassari (1562-1635)*, Chiarella, Sassari 1995.

27. *«Da Olbia ad Olbia». 2500 anni di storia di una città mediterranea*, I, L'età antica, a cura di A. MASTINO e P. RUGGERI; II, L'età medievale e moderna, a cura di G. MELONI e P. SIMBULA; III, L'età contemporanea, a cura di E. TOGNOTTI, Chiarella, Sassari 1996.

28*. *L'Africa romana, 11. Atti dell'XI convegno di studio, Cartagine 1994*, a cura di M. KHANOUSSI, P. RUGGERI e C. VISMARA, Il Torchietto, Ozieri 1996.

* Pubblicazioni del Centro di Studi Interdisciplinari sulle Province Romane dell'Università degli Studi di Sassari.

** Pubblicazioni del Centro di Studi Interdisciplinari per la storia dell'Università di Sassari.

Inizia con questo volume una nuova serie degli atti dei Convegni dedicati a "L'Africa Romana", pubblicati dal Dipartimento di Storia dell'Università degli studi di Sassari: dopo i primi dieci volumi curati da Attilio Mastino, dedicati agli incontri svolti annualmente tra il 1983 ed il 1992, questo undicesimo volume stampato per iniziativa del Centro di studi interdisciplinari sulle province romane dell'Università di Sassari e dell'Institut National du Patrimoine di Tunisi contiene i testi delle relazioni e delle comunicazioni presentate a Cartagine tra il 15 ed il 18 dicembre 1994, in occasione del Convegno promosso sotto gli auspici dell'Association Internationale d'Épigraphie Grecque et Latine, dedicato al tema «La scienza e le tecniche nelle province romane del Nord Africa e nel Mediterraneo», al quale hanno partecipato oltre 200 studiosi, provenienti da 17 paesi europei ed extra-europei. Le oltre 120 comunicazioni hanno riguardato le tecniche più diverse, l'agronomia, le tecniche agricole, l'idraulica, le tecniche estrattive, l'architettura, l'urbanistica, la produzione ceramica, la pesca, la musica. Per le scienze, si segnalano numerosi studi dedicati alla geografia, alla cartografia, all'astronomia, alla medicina, alla veterinaria. Una sessione è stata riservata alle nuove scoperte epigrafiche.
Come osserva Claude Lepelley nella *Presentazione*, questo volume segna un ulteriore allargamento geografico alle province occidentali dell'impero romano, in particolare alla Sardegna, alla Sicilia, alla Corsica, alle due Spagne, alla Lusitania. «On constate ici que les colloques de L'Africa Romana sont devenus dans nos disciplines un événement qui concerne en fait tous les spécialistes du monde romain». In occasione del Convegno di Cartagine si è proceduto alla firma di un accordo quadro tra il Rettore dell'Università di Sassari ed il Direttore dell'Institut National du Patrimoine di Tunisi per le ricerche archeologiche ed epigrafiche nel sito della colonia romana di *Uchi Maius* (oggi Henchir ed-Douâmis): «Ainsi, l'initiative prise en 1983 par Attilio Mastino – conclude Claude Lepelley nella *Presentazione* – aura permis, non seulement de rythmer par de fructueuses rencontres annuelles ainsi que par de riches et punctuelles publications le travail des spécialistes, mais aussi de partir sur le terrain à la découverte de données inconnues, issues de cette terre d'Afrique qui, disait déjà Hérodote "apporte toujours quelque chose de nouveau"».

Nel volume compaiono saggi di: Acquaro (Roma), Agusta-Boularot (Aix-en-Provence), Alfaro Giner (Valéncia), Amelotti (Genova), André (Gollion), Aounallah (Tunis), Baklouti (Tunis), Bartoloni (Urbino), Behel (Rabat), Béjaoui (Tunis), Beltrami (Chieti), Ben Abed (Tunis), Benseddik (Alger), Benzina Ben Abdallah (Carthage), Bernal Casasola (Madrid), Bernardini (Cagliari), Bianchetti (Firenze), Blázquez Martinez (Madrid), Bodon (Padova), Bonora Mazzoli (Milano), Bousbaa (Aix-en-Provence), Bousnina (Tunis), Bozzolato (Sassari), Bullo (Venezia), Bultrini (Roma), Carrillo Díaz-Pinés (Madrid), Caruso (Tunis), Casado (Granada), Cataudella (Firenze), Chérif (Tunis), Colavitti (Cagliari), Conti (Genova), Contu (Sassari), Cracco Ruggini (Torino), Cristofori (Ferrara), Cunha Leal (Coimbra), Daoulatli (Tunisi), Dareggi (Perugia), Del Vais (Cagliari), Désanges (Paris), D'Encarnaçao (Coimbra), Devillers (Liège), Di Paola (Messina), Drine (Tunis), Equini Schneider (Roma), Espluga (Barcelona), Essaadi (Tunis), Fadel Alì (Cirene), Fantar (Tunisi), Focardi (Firenze), Foraboschi (Milano), Frade (Coimbra), Francis (London), Francisi (Roma), Gallottini (Roma), García-Gelabert (Madrid), García Moreno (Alcalá de Henares), Gaggero (Genova), Ghazi-Ben Maissa (Rabat), Giannattasio (Genova), Gómez Pallarés (Barcelona), Gómez-Pantoia (Alcalá de Henares), Gullini (Torino), Günther (München), Gury (Paris), Hanoune (Lille), Hasnaoui (Paris), Ingo (Roma), Irmscher (Berlin), Jehasse (Corte), Juan i Benejam (Maó), Khanoussi (Tunis), Krings (Liège), Laporte (Paris), Le Bohec (Lyon), Lefebvre (Paris), Lenoir (Paris), Leone (Roma), Long (Lyon), López Monteagudo (Madrid), Maccagni (Pisa), Majdoub (Mohammedia), Makdoun (Meknès), Manconi (Sassari), Manfredi (Roma), Marasco (Viterbo), Marazzi (Parma), Márquez (Córdoba), Mastino (Sassari), Mastrorosa (Firenze), Mattingly (Leicester), Mayer (Barcelona), Mezzolani (Bologna), Montero (Madrid), Morciano (Firenze), Morelon (Paris), Morizot (Paris), Mura (Cagliari), Neira Jimenez (Madrid), Nieddu (Cagliari), Orfila (Granada), Padeletti (Roma), Pagán (Barcelona), Palmieri (Sassari), Pandolfi (Sassari), Pensabene (Roma), Pettenò (Venezia), Petruccioli (Roma), Pintus (Sassari), Piredda (Sassari), Pittau (Sassari), Plantalamor Massanet (Maó), Pons Machado (Maó), Prontera (Perugia), Reynolds (Cambridge), Riera (Padova), Romano (Palermo), Ros (Bloomington), Roldán Gómez (Madrid), Rosdhi (Paris), Salcedo Garcés (Madrid), San Nicolás Pedraz (Madrid), Sartori (Milano), Scoppio (Roma), Sechi Nuvole (Sassari), Seguí Marco (Valencia), Sirago (Bari), Siraj (Toulouse), Spanu (Roma), Thomasson (Göteborg), Tore (Cagliari), Traina (Perugia), Uggeri (Roma), Vismara (Sassari), Vössing (Aachen), Volpe (Bari), Zanovello (Padova), Zebini (Sermide), Zucca (Roma).

In copertina: L'acquedotto di Cartagine in una foto di Claudio Sorrenti.

L. 120.000
(i tre volumi)